Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lemagasinpittore56unse_0

56

LE MAGASIN
PITTORESQUE

1888

LES PROPRIÉTAIRES DE CET OUVRAGE SE RÉSERVENT LE DROIT DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION DANS TOUS LES PAYS QUI ONT TRAITÉ AVEC LA FRANCE.

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE (Eugène Best), rue de l'Abbé-Grégoire, 15

LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

MEMBRE DE L'INSTITUT

CINQUANTE-SIXIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME SIXIÈME

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXXVIII

EXTRAIT DES ÉPHEMÉRIDES

D'UNE HISTOIRE DU « MAGASIN PITTORESQUE »

Novembre 1832. — Mes amis Jean Reynaud, Pierre Leroux, Sainte-Beuve, me conseillent d'accepter la direction d'un recueil hebdomadaire illustré, à dix centimes, que M. Lachevardière, imprimeur, se propose de publier à l'imitation du *Penny-Magazine*, récemment fondé à Londres par l'historien Charles Knight. J'hésite, je suis au barreau. Mes amis me font valoir qu'il s'agit d'un service à rendre à la cause de l'instruction et de l'éducation et que j'y suis préparé par mes travaux antérieurs, notamment comme rédacteur du *Bulletin de la Société pour l'Instruction élémentaire* et du *Journal de la Société de la morale chrétienne*. J'accepte après l'assurance que j'aurai la collaboration de mes amis, sortis la plupart des grandes écoles. L'un d'eux, Euryale Cazeaux, depuis Inspecteur général de l'Agriculture, s'associe temporairement à ma direction.

Décembre 1832. — Difficulté. — Le *Penny magazine* entremêle son texte de gravures sur bois. En France, ce genre de gravure est depuis longtemps délaissé : on y compte à peine huit graveurs. Nous nous adressons à trois d'entr'eux associés, MM. Best, Andrew et Leloir; ils ne se croient pas en mesure d'achever, comme il serait nécessaire, à peu près quatre gravures par semaine. Nous insistons. En attendant qu'ils forment un atelier nous ferons des emprunts au *Penny-Magazine*. Je vais à Londres et j'y fais un choix de gravures.

Février 1833. — Nous voici en mesure de paraître. La nouveauté de la forme et le prix minime des livraisons hebdomadaires excitent la curiosité : nos promesses de répandre un grand nombre de connaissances variées se rapportant aux arts, à l'histoire, aux sciences, à la morale, inspirent confiance. Le succès est rapide.

Mai. — Le bon docteur Roulin (depuis membre de l'Institut) m'informe que le grand Geoffroy Saint-Hilaire et Biot (qui m'a donné une note sur La Place) désireraient s'entretenir avec moi. De même, M. et Mme François Delessert me demandent de leur bien faire connaître mes intentions. C'est le commencement de relations honorables qui ne feront que devenir de plus en plus nombreuses et solides. . . . .

Août. — M. Best est parvenu à fonder un atelier de graveurs qui nous affranchit peu à peu des clichés anglais. Son activité et son énergie contribueront beaucoup à faire renaître l'art de la gravure sur bois en France (Il deviendra plus tard le principal propriétaire et le gérant du *Magasin pittoresque*).

On crée des concurrences, et je suis loin de le regretter.

Emile de Girardin propose une association que je ne juge pas acceptable.

En Angleterre, le mot *pittoresque* a étonné : un membre de la Société Royale m'en reproche l'emploi : il lui semble que j'ai abusé de cette expression, et qu'elle ne doit s'entendre que de ce qui se rapporte à la peinture; mais le sens français est plus étendu et j'ai la satisfaction de voir qu'il est rapidement adopté pour beaucoup d'ouvrages illustrés, recueils périodiques ou autres. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

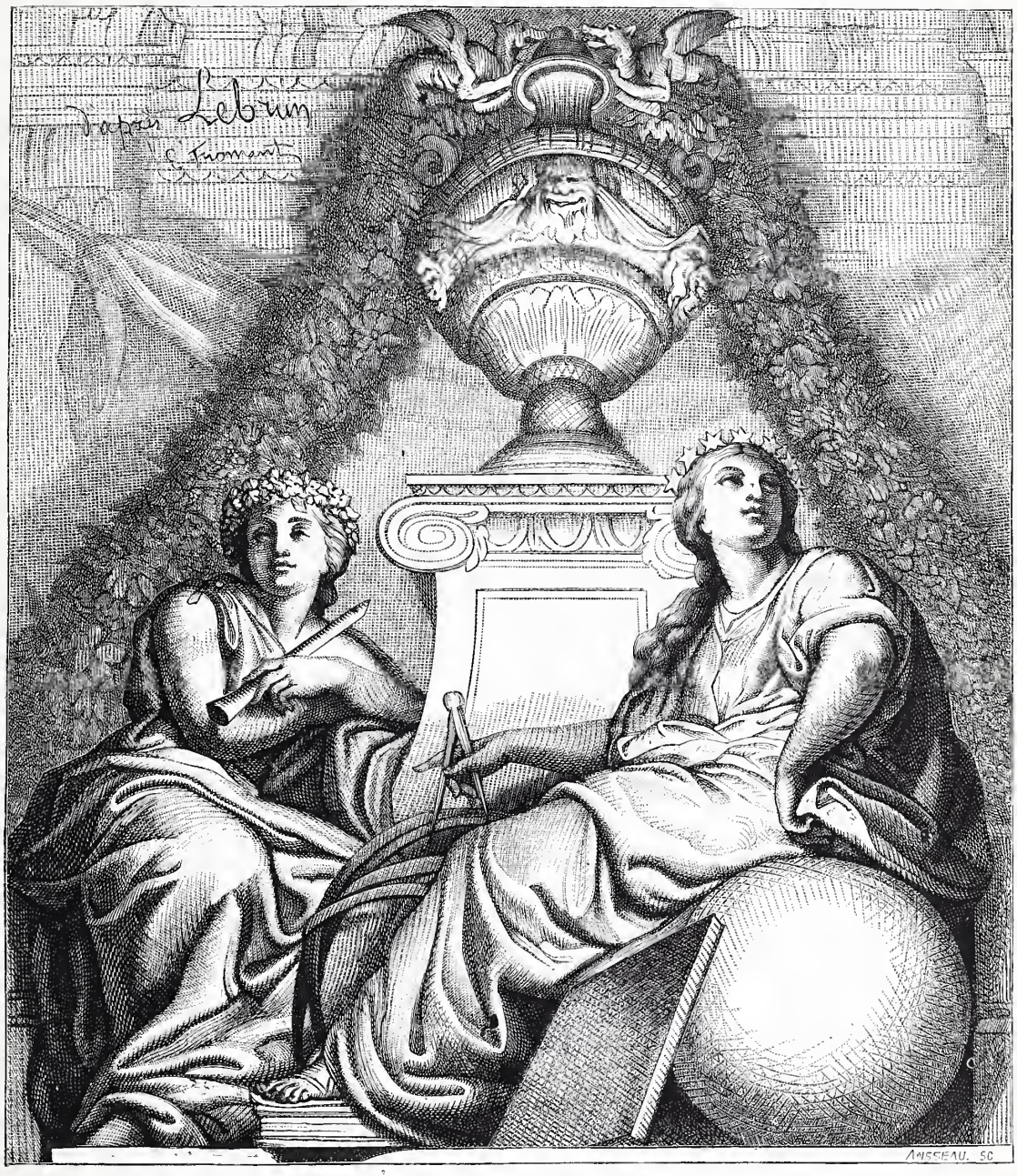
ÉDOUARD CHARTON.

MAGASIN PITTORESQUE

LVIe ANNÉE, 1888. — 2e SÉRIE, TOME VI.

LE GRAND ESCALIER DES AMBASSADEURS,

AU CHATEAU DE VERSAILLES.



Un groupe décoratif du plafond de l'escalier des ambassadeurs, au château de Versailles; les muses de la Science et des Arts, par Charles Lebrun. — Dessin de E. Froment.

Le grand degré ou escalier des ambassadeurs, commencé en 1671, avait été achevé en 1680. L'usage en était surtout réservé aux ambassadeurs des cours étrangères lorsqu'ils se rendaient à une audience de Louis XIV. Plusieurs séries d'arcades, très richement ornées, y conduisaient. Au fond du premier palier était une fontaine ornée de statues en bronze doré. Paliers, marches, lambris, tout était en marbres différents. Les appuis, les balustres, les ornements divers, étaient en marbre doré.

L'entablement était soutenu par un ordre de pilastres ioniques dont les bases et les chapiteaux étaient de bronze doré.

Les faces du vaisseau de l'escalier, à la hauteur du premier étage, étaient décorées par le buste du roi en marbre blanc placé au milieu de trophées. On admirait ensuite des portes en bois doré, sculptées par Caffieri; puis des imitations de pièces de tapisseries peintes par Van der Meulen, des loges ou des personnages de diverses nations étaient représentés appuyés sur une balustrade couverte de tapis à fleurs d'or et paraissant attentifs à ce qui se passait au-dessous d'eux; de semblables motifs de décoration étaient souvent d'usage en Italie.

Au-dessus de l'entablement s'élevait le plafond de l'escalier peint par Lebrun. L'idée principale de cette grande peinture était la représentation des Sciences et des Beaux-Arts, sous la figure des muses, concourant à décorer ce bâtiment comme pour un jour de triomphe.

La destruction de cette grande composition, qui, d'après quelques auteurs, était le chef-d'œuvre de Lebrun, est d'autant plus regrettable que l'on n'est pas toujours assez juste pour le génie de Lebrun; on ne peut s'en faire une idée que par une gravure de Bauder, et par une partie des cartons de Lebrun, que l'on conserve au Musée du Louvre.

Aux figures des muses s'ajoutaient celles des quatre parties du monde, et huit bas-reliefs où étaient peintes les vertus du grand roi, entre autres la prudence, l'intrépidité, la clémence, la justice.

Aujourd'hui un vestibule et un escalier simple occupent la place de ce splendide escalier qui égalait par sa magnificence (surtout aux lumières) « les plus riches appartements des plus beaux palais du monde », dit le *Mercure* de juin 1682; on y célébrait des cérémonies religieuses, on y donnait des concerts [1]. Les plus belles industries avaient concouru à en faire une œuvre parfaite en son genre. L'histoire de l'art français a perdu quelque chose à sa destruction. C.

L'ÉLÈVE DE LEONI.

NOUVELLE [2].

Il régnait ce jour-là dans Venise une grande animation : sur l'eau immobile des canaux les sveltes gondoles glissaient rapides, se dirigeant toutes vers un même point : la place Saint-Marc. Partout, devant la basilique, sous les Procuraties, le long du quai, sur la Piazzetta, la foule s'amassait, et se formait en groupes où l'on conversait vivement, en attendant qu'on pût entrer dans le palais ducal. Dans cette foule, beaucoup d'étrangers, des hommes du Nord et du Midi, à qui les nobles Vénitiens semblaient faire les honneurs de leur ville : un certain nombre de figures inquiètes, tournées vers les portes qui allaient s'ouvrir, comme si elles eussent dû en voir sortir leur salut ou leur perte. Deux groupes surtout attiraient les regards, deux groupes formés de jeunes gens, gracieux et d'élégante tournure pour la plupart, et vêtus avec une certaine recherche d'originalité : des physionomies fières et franches, avec ce je ne sais quoi de rayonnant que donne l'habitude des pensées élevées.

Mais si les deux groupes se ressemblaient, rien n'était plus différent que les deux hommes autour desquels ils se pressaient avec un air de déférence. L'un, âgé de trente-cinq ans à peine, grand, élancé, brun avec le teint mat et les yeux noirs, la bouche vermeille et dessinée finement sous sa moustache fièrement retroussée, vêtu d'un riche costume à la dernière mode du jour, tout velours, satin et dentelles, avec des broderies d'or et un grand chapeau à longue plume blanche; l'autre, vieux, un peu courbé, un peu cassé, mais portant haut une tête puissante couronnée d'épais cheveux blancs, sur lesquels il avait posé le chaperon de velours des peintres de la Renaissance. Ses habits étaient amples, coupés à l'ancienne mode, et une longue barbe blanche s'étalait sur sa poitrine. Les jeunes gens qui l'entouraient recueillaient ses moindres paroles avec un air de respect profond; mais ils étaient peu nombreux, et le vieillard, après les avoir comptés du regard, soupira tristement.

Ce vieillard était le peintre Leoni, le patriarche de l'école vénitienne. Il avait connu les grands maîtres, Tiziano Vecelli, Robusti, et c'étaient eux qui lui avaient mis le pinceau à la main. Il était resté bien au-dessous d'eux : pourtant il avait eu du talent, un talent sérieux et sincère, et il avait joui d'une grande renommée. Maintenant, à quatre-vingts ans, il ne peignait plus, sa main tremblante aurait trahi sa pensée; mais il restait chef d'école, et il aimait à transmettre aux jeunes artistes les grands enseignements qu'il avait reçus jadis. Il conservait intacte la tradition des maîtres d'autrefois; et lorsque, prêtre fervent du culte de l'art, il expliquait leur doctrine et redisait leurs propres paroles à ses élèves, avec un geste solennel de sa main ridée, les jeunes peintres, émus, croyaient entendre et voir le vieux Titien lui-même.

Son école avait été florissante : elle était bien désertée maintenant. Depuis quelques années, un jeune artiste florentin était venu s'établir à Venise. On sait quel est l'attrait de la nouveauté : ce talent aux audaces étranges, qui ne sentait point l'école et semblait faire fi de la tradition, remplit les jeunes gens d'enthousiasme, et l'atelier de Clelio fut bientôt peuplé d'élèves empressés à étudier sa manière. Et puis, il devint de bon ton d'aller visiter ses œuvres, de faire connaissance avec le jeune

[1] Voir le *Château de Versailles*, histoire et description par L. Dussieux; œuvre de beaucoup de mérite et qu'il est très utile de consulter.

[2] Anecdote vraie, contre-partie, moralement, de la nouvelle intitulée *Maître Pizzoni* (1887), p. 2.

maître, d'acquérir un de ses tableaux : les plus nobles dames, les plus grands seigneurs de Venise tinrent à honneur d'être reçus dans son atelier. Lui, souriant, gracieux, il les accueillait comme un prince qui reçoit des égaux : s'ils avaient quelques quartiers de noblesse qui lui manquaient, n'avait-il pas la noblesse de l'art? Il savait ce qu'il valait, le beau Clelio!

Il trouvait moyen de plaire, sans s'abaisser devant personne; devant aucun homme, du moins, car pour ce qui est des femmes, il se proclamait leur esclave; et cette flatterie lui conquérait leur suffrage, tout autant que sa fière tournure et ses manières de gentilhomme. De plus, ses portraits, généralement ressemblants, étaient toujours embellis : la reconnaissance des nobles dames vénitiennes ne pouvait manquer à celui qui traçait de leur visage une image si flatteuse, destinée à figurer dans la galerie des ancêtres et à perpétuer la renommée de leur beauté.

Avec les femmes pour lui, Clelio fut bientôt le roi de Venise, et tous les ateliers se vidèrent au profit du sien. Un seul résista : celui de Leoni. Pourtant Leoni, artiste trop sincère et trop convaincu pour être jaloux et injuste, avait salué spontanément cette nouvelle aurore, et l'on rapportait qu'il avait dit à ses élèves : « Attendons pour le juger, mes enfants : il a des défauts, de grands défauts; mais il a aussi des qualités qui peuvent faire de lui un grand peintre, l'égal peut-être des anciens que nous pleurons. Dieu veuille l'éclairer et l'inspirer, afin que l'Italie s'enorgueillisse encore d'un grand homme! Il est né à Florence; mais si son talent se développe et arrive à son apogée parmi nous, Venise aura sa part dans cette nouvelle gloire! »

Il avait donc, de lui-même, tendu la main à son jeune rival; et, tout en le louant, il avait hasardé quelques critiques, ou plutôt quelques conseils, délicatement présentés, que son âge autorisait. Mais le caractère de Clelio n'était point à la hauteur de son talent : son orgueil n'admettait pas qu'il eût quelque chose à apprendre, et il remercia ironiquement Leoni, en lui faisant comprendre que, selon lui, les vieux maîtres dont il était l'héritier n'avaient pas dit le dernier mot de l'art. Ce dernier mot, c'était lui, Clelio, qui était destiné à le trouver, en s'ouvrant de nouveaux chemins, au lieu de se traîner dans des sentiers battus... et le vieux Leoni s'éloigna en secouant la tête. Il ne parla plus jamais à Clelio. Être dédaigné, il aurait pu en prendre son parti; mais que Clelio dédaignât ses maîtres et se crût destiné à les surpasser, c'était une injure qu'il ne pouvait pardonner.

Cela ne l'empêcha pas, par la suite, quand il avait dans son atelier quelque élève qui lui semblait promis à un bel avenir, de l'envoyer lui-même chez Clelio. « Vas-y, mon enfant, lui disait-il; ne t'y gâte pas le goût, n'y oublie pas la grande doctrine, mais prends-y tout ce que tu y trouveras de bon. Il y a des fleurs qui ne contiennent que peu de miel : l'abeille ne les néglige pourtant pas. »

C'est ainsi que depuis deux ans, Matteo, le meilleur élève de Leoni, était aussi devenu l'élève de Clelio. Il ne cessait pas pour cela de fréquenter l'atelier de son vieux maître; mais au concours qui avait eu lieu l'année précédente entre les jeunes peintres de la Sérénissime République, et où il avait emporté le premier prix, le héraut, en proclamant son nom devant la foule assemblée, avait ajouté : « Élève de Leoni et de Clelio. » Depuis ce jour-là, il n'était sorte de cajoleries dont Clelio n'usât envers Matteo. Il l'appelait son Benjamin, son élève bien-aimé; il lui promettait la gloire et les honneurs du divin Sanzio, il lui répétait que la Muse avait veillé sur son berceau, et que, s'il voulait avoir confiance en lui et suivre aveuglément ses conseils, il s'élèverait à des hauteurs où nul peintre n'était jamais parvenu. Et puis, sans attaquer directement Leoni, il raillait son attachement aux vieilles traditions, et parlait du danger des préjugés, qui empêchent les jeunes talents de prendre leur essor. Clelio savait qu'un maître est grand non seulement par lui-même, mais par le nombre et la célébrité des élèves qu'il a formés. Il pensait la moitié de ce qu'il disait à Matteo : cela suffisait pour qu'il désirât se l'attacher, et lancer un jour dans le monde un peintre de talent dont on dirait : « C'est un élève de Clelio! »

Matteo se plaisait à ses louanges : la jeunesse aime toujours qui la flatte. Pourtant, comme il avait étudié nombre d'années avec le sévère Leoni, qui ne laissait rien au hasard, et voulait qu'on se rendît compte de tout ce qu'on faisait, il était capable de comprendre ses fautes. Il aimait Clelio, parce qu'il pensait que c'était par affection que le maître le jugeait si favorablement; mais il croyait surtout Leoni, et un : « C'est bien, mon fils! » dit par le vieillard d'une voix attendrie, le remplissait d'une joie que ne lui causaient jamais les éloges les plus exaltés de Clelio.

« Mon fils! » C'est ainsi que Leoni l'appelait, quand il était content de lui, quand il constatait un nouveau progrès, quand il le voyait s'avancer vers le but : la terre promise de l'Art, où lui, le vieux Leoni, n'entrerait pas, mais où il était si heureux de conduire les élus du Seigneur. Faire un peintre! un artiste égal à ceux qui n'étaient plus! pouvoir, en mourant, ordonner qu'on gravât sur son humble tombe, à lui, Leoni : élève du grand Titien, maître du grand... Le nom était resté en blanc dans sa pensée, mais Leoni espérait qu'il n'y resterait pas toujours, et que Dieu lui enverrait le génie à qui il aurait l'honneur de montrer la route. Il l'avait espéré toute sa vie : il l'espérait plus que jamais, depuis qu'il avait rencontré Matteo.

L'esprit souffle où il veut. Matteo n'était point le rejeton nourri dans la soie et l'or de quelque famille de la Seigneurie; c'était un enfant de pêcheurs, qui courait pieds nus sur les sables du Lido, un jour où Leoni était venu y contempler la

mer au soleil couchant. L'enfant s'arrêta devant lui, et frappé de cette figure si différente de celles qu'il voyait tous les jours, il se mit à dessiner sur le sable ferme, du bout d'une baguette, une tête chevelue à la longue barbe et aux traits énergiques, où Leoni se reconnut. Il questionna l'enfant: son père et sa mère étaient morts, et il gagnait sa vie en aidant les uns et les autres; chacun le connaissait au Lido, et l'aimait pour son courage et sa gaieté. On l'appelait « le peintre », parce que son plus grand plaisir était de dessiner, avec un charbon, sur les murailles, sur une planche, sur du papier quand il en avait, sur le sable à défaut d'autre chose, des figures d'hommes et de bateaux, d'animaux et de maisons, que les bonnes gens du Lido trouvaient admirables.

Quand le vieux Leoni lui dit : « Enfant, veux-tu être peintre? » Matteo crut d'abord que ce beau seigneur à barbe blanche s'amusait à se moquer de lui. Mais quand il sut le nom de celui qui lui parlait (Leoni, une des gloires de Venise, était connu, au moins de nom, du dernier enfant du peuple) il devint pâle et se mit à trembler comme la feuille; et levant vers lui des yeux humides, il lui dit : « Maître, ce n'est pas un jeu? j'en mourrais! » Plus tard, il lui avoua que souvent, en regardant les belles peintures de l'église Saint-Marc, il s'était dit que les hommes qui les avaient faites étaient sûrement plus heureux que les élus du paradis.

Leoni l'emmena chez lui, et, pendant dix années, il le nourrit, le vêtit, l'instruisit, et l'enfant se montra digne de ses soins. Il avait atteint vingt ans, et jamais plus beau corps ne fut animé par une âme d'artiste plus noble et plus pure. Dans l'atelier de Clelio comme dans celui de Leoni, il n'y avait pas un élève qui sût comme lui faire sortir de la toile une madone ou un ange, un Apollon radieux ou un Bacchus triomphant. Quelques autres possédaient plus à fond les secrets de l'art, montraient plus d'habileté acquise; et Matteo, qui n'avait aucune vanité, cherchait parfois à les imiter. Mais le vieux Leoni l'en détournait. « Ne t'occupe pas d'eux, *Matteo mio,* lui disait-il. Chacun se sert des dons qu'il a reçus : ils avaient la patience, et ils sont arrivés au talent; mais ils n'iront pas plus loin. Ne les imite pas : travaille en prenant pour guides et pour modèles la Nature et l'Idéal, et tu renoueras la chaîne interrompue de nos génies. »

Ce fut précisément l'année où Matteo venait d'avoir vingt ans, que le Grand-Conseil de la Sérénissime République, « attendu que le noble art de la peinture avait besoin de recevoir un nouvel élan », décida d'établir à Venise un concours d'élèves de toutes les écoles de l'Italie. L'appel fut entendu : la célèbre académie de Saint-Luc, les écoles de Florence, de Bologne, tous les maîtres en renom, de Milan à Naples, envoyèrent les meilleures œuvres de leurs premiers élèves, certifiant avec serment que chaque tableau était entièrement dû au pinceau de celui qui l'avait signé, sans retouche ni aide quelconque.

Il ne devait y avoir qu'un prix. Ce prix, ce serait d'abord une lourde chaîne d'or d'un travail merveilleux, supportant l'effigie du lion de Saint-Marc, que le doge, monté sur le Bucentaure, entouré de tout l'appareil de sa dignité, devait passer au cou du triomphateur. Puis, ce serait un parchemin aux armes de Venise, par lequel le doge lui-même recommandait le lauréat à toutes les puissances de la chrétienté, priant les rois, les princes, les abbés et les seigneurs, de l'accueillir et de lui faciliter l'accès de tous les palais, églises, monastères et autres lieux où se trouvaient les œuvres des grands peintres de tous pays, afin qu'il pût à son gré les étudier pour arriver à les égaler dans leur art. Tous les chefs des familles inscrites sur le Livre d'or, les Mocenigo, les Balbi, les Cornaro, les Foscari, les Tiepolo, et tant d'autres, unis par alliance ou amitié avec la noblesse d'Italie, d'Espagne, de Flandre ou de France, y ajouteraient des lettres scellées de leur sceau; et l'heureux lauréat recevrait pendant cinq années une riche pension qui lui permettrait de voyager et de travailler au profit de son talent, sans s'inquiéter du pain quotidien. Comme le prix était donné par la République de Venise, l'artiste choisi obtiendrait droit de cité dans la ville; et le prix était décerné par une réunion de nobles Vénitiens, élus entre les plus aptes à admirer et à juger les œuvres d'art. On n'avait eu que l'embarras du choix : Venise regorgeait de chefs-d'œuvre, et leur étude formait une partie de l'éducation de tout rejeton de grande famille.

Enfin, le moment était arrivé : le concours allait s'ouvrir. Dans les salles de fêtes du palais ducal, les tableaux venus de toute l'Italie attendaient les visiteurs. Au signal donné par la cloche de Saint-Marc, les portes du palais allaient s'ouvrir, et chacun serait admis à contempler les œuvres des candidats. Cela durerait trois jours : puis, les portes fermées, les juges délibèreraient, et, le prix décerné, le plus âgé d'entre eux viendrait jeter à la foule le nom du vainqueur, qui serait le jour même couronné par le doge en grand appareil, et commencerait son voyage aussitôt qu'il lui plairait.

Midi allait sonner et, de tous côtés, on entendait ce murmure confus que forme la réunion des conversations particulières, lorsque Clelio, occupé à deviser avec un peintre venu de Florence, fit un mouvement vers un jeune homme qui venait du quai et traversait la place d'un pas pressé.

— Ici, *Matteo mio!* lui dit-il avec un sourire engageant, en lui tendant sa main ouverte. Viens que je te présente au seigneur Belcaffi, que tu iras peut-être bientôt visiter à Florence. Il aura de belles toiles à te montrer dans son atelier, sans compter celles qu'il pourra te faire voir dans les palais et les églises.

A suivre. Mme J. Colomb.

LANTARA ET UN PETIT PATISSIER.

ANECDOTE.

Voy. t. V. 1887 (2e série), p. 345.

Lantara achève avec amour, *con amore,* le dessin d'un paysage, un coucher de soleil qu'il a vu hier soir des hauteurs de Montmartre. Survient son propriétaire, amateur rusé qui apprécie le talent du peintre et ne connaît aussi que trop sa misère et ses faiblesses. Il s'est fait accompagner astucieusement par un petit mitron qui porte un beau plat de petits pâtés sortant du four.

— Lantara, mon cher ami, à vous tous ces pâtés pour cette esquisse!

Lantara est un moment indigné, puis perplexe : son crayon, fidèle au charmant souvenir de la veille, l'attire, le retient; mais peut-être le pauvre homme n'a-t-il pas déjeuné? Il refuserait cependant un morceau de pain, et, en dépit de la médisance, un verre du meilleur vin! Mais ces petits pâtés! Là, tout près de lui, quel parfum! comme ils sont dorés, et « tout chauds ! » dit le propriétaire! Malgré lui, la main du peintre se tend, son œil s'égare!... Il est vaincu.

Lantara et un petit pâtissier. — Dessin de Claverie.

— Propriétaire, avez-vous du moins conservé l'esquisse? Qu'est-elle devenue? On la vendrait cher aujourd'hui.

C'est un de vous, lecteurs, qui, ému du plaidoyer de M. de La Chavignerie pour la mémoire de Lantara [1], nous a communiqué le modèle de cette estampe, mais (nous en avons regret) il ne nous a dit ni son nom, ni celui de l'auteur du tableau ou de la gravure. C.

CONSEILS POUR LE CHOIX DES LECTURES.

Qu'est-ce qu'un plan de lectures? A quelles conditions peut-il se faire? Quelle en est l'utilité?

Il n'est guère de jeune homme laborieux qui, à l'issue de ses études classiques et même avant de les finir, n'ait essayé quelquefois de résoudre ce problème, plus délicat qu'on ne pense. Alors on se fait une liste, courte ou longue, d'auteurs qu'on se propose de lire; et chacun se détermine, à son gré, selon l'objet qu'il veut atteindre. Heureux les esprits qui voient nettement, dès le début, ce qu'ils poursuivent, et qui surtout savent persévérer jusqu'au bout dans la voie qu'ils se sont prescrite! Pour se tracer un plan de lectures, il faut donc tout d'abord avoir acquis des connaissances préalables assez étendues. On ne peut se décider avec discernement que si l'on a déjà quelqu'idée des choses que l'on compare, pour accepter les unes

[1] 1887 p. 345.

et écarter les autres. Ce petit travail, que nous avons tenté presque tous dans notre jeunesse, peut se réaliser à tout autre âge également; plus on a d'expérience et plus on a réfléchi, mieux on peut diriger sûrement ses préférences.

En Angleterre, on a posé la question publiquement pour en faciliter la solution; et, tout dernièrement, des personnes éclairées et bienveillantes ont demandé, par l'intermédiaire des journaux, quels étaient, entre toutes les productions de l'intelligence humaine, depuis trois mille ans, les cent ouvrages qui sont les plus essentiels à lire pour des gens instruits et bien élevés. Cent ouvrages, sur un espace de temps aussi vaste, chez toutes les nations, à toutes les époques! C'était beaucoup; on peut même dire que c'était trop. Les discussions que cette savante initiative avait fait naître, ont été nombreuses, et intéressantes autant que courtoises; mais elles n'ont pas tranché la difficulté. Elles n'ont fait que mettre en saillie des goûts individuels, plus ou moins justifiés. Mais on n'a pu tomber d'accord sur l'ensemble de la liste; elle est sortie de ces débats mutilée de toutes façons, et sans une suffisante autorité.

En France, on s'est dit que la liste était trop exigeante; et l'on a cru, en la réduisant de moitié, ou même des quatre cinquièmes, rendre la tâche plus aisée. Au lieu de cent ouvrages, on s'est contenté de cinquante; de cinquante, on est même descendu à vingt [1]. Malgré ces atténuations successives, on ne s'est pas accordé davantage, et le litige reste le même.

C'est que la question ainsi posée est évidemment insoluble. La liste qu'un lecteur a faite pour son usage personnel et qui le satisfait pleinement, ne convient pas à un autre lecteur. Celui-là retranche ou ajoute; mais il n'adopte jamais en entier les indications qu'on lui a soumises et qu'on lui recommande. Ces divergences intellectuelles se conçoivent sans peine; elles sont inévitables, aussi bien que les dissemblances de nos physionomies. Nos esprits ne sont pas plus identiques que nos visages. Selon l'âge, selon les habitudes, selon l'éducation antérieure, selon la position sociale, selon les lumières et le caractère, sans parler d'une foule d'autres nuances, il est tout naturel qu'il y ait une infinie variété de sentiments et d'appréciations sur les auteurs qu'on aime par-dessus tous les autres, et avec lesquels on veut entretenir un commerce assidu. A cet égard, on est d'autant plus indépendant qu'on est soi-même plus distingué. On ne peut que choisir ses amis; on ne se les laisse pas imposer par qui que ce soit.

Ainsi, une liste traçant un plan de lectures pour tout le monde, est impraticable; chacun de nous doit se la faire pour lui seul; et même pour la dresser dans cette limite restreinte, il faut déjà se très bien connaître soi-même, et juger sainement à qui l'on doit s'adresser. Or, malgré le conseil de Socrate, bien vieux mais toujours applicable, cette connaissance intime n'est pas des plus répandues.

Mais on peut comprendre un plan de lectures sous un tout autre point de vue. Au lieu d'une liste, qui ne saurait être définitive, on peut donner quelques conseils sur le choix des auteurs et sur la manière dont il faut les lire. Ces conseils, étant généraux, ont l'avantage de pouvoir être écoutés de toutes les classes de lecteurs. S'ils sont justes et pratiques, ils peuvent n'être pas sans quelque utilité. Chez les Anciens, le bon Plutarque a fait un traité excellent tout exprès pour apprendre aux jeunes gens comment ils doivent lire les poètes.

On ne saurait se dire trop sérieusement que la lecture est la nourriture de l'esprit, comme les aliments sont la nourriture de notre corps. L'insouciance et l'inattention sont dangereuses de part et d'autre; mais elles le sont bien davantage pour l'intelligence. Des lectures sans suite sont comme des repas irréguliers; elles fatiguent, en attendant qu'elles épuisent. Les maladies de l'esprit sont plus redoutables encore que celles de l'estomac. Ainsi, le premier et le plus grave conseil qu'on puisse donner à qui comprend les effets nécessaires de la lecture, c'est d'y attacher la plus grande importance. Il ne faut jamais prendre un livre à la légère.

Par suite, et c'est le second conseil, il faut toujours, dans les limites de ses besoins et de son savoir, adopter les auteurs les plus illustres et les plus accomplis. De même qu'il ne faut mettre sous les yeux des enfants que des chefs-d'œuvre, de même aussi, à quelqu'âge qu'on soit parvenu, il ne faut lire, dans chaque genre, que ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait. C'est le même principe qui fait que, dans l'instruction publique, on doit maintenir à tout prix, suivant l'avis de Rollin, l'étude des modèles admirables que nous a légués l'Antiquité. On a beau être soi-même du plus haut mérite, c'est là vraiment la compagnie dans laquelle il faut se plaire et vivre, si l'on veut ne pas déchoir, ni perdre une partie de ses facultés. Réduit à soi seul, on est bientôt à bout de forces; c'est à ces sources vives, à ces sources immortelles, qu'il faut se refaire et réparer ses pertes de chaque jour.

Une conséquence non moins claire, c'est que, le nombre des chefs-d'œuvre étant très petit, on ne peut avoir grand nombre d'auteurs de prédilection. Mais, pour former des esprits sains et vigoureux, il ne s'agit pas de savoir beaucoup de choses; il s'agit de savoir très bien et à fond ce que l'on sait. On lira donc et l'on relira sans cesse les auteurs favoris, comme le veut Horace. Même on en lira peu à chaque fois, afin de méditer sur ce qu'on aura lu; méditer, c'est digérer intellectuellement, comme on digère physiquement les aliments qui soutiennent la vie matérielle, moins précieuse que l'autre.

On n'a entendu parler ici que des lectures sérieuses. Quant aux lectures frivoles ou mauvaises, on n'a pas à donner de conseils à ceux qui se les

[1] Voy. les articles insérés dans notre t. LV, 1887, p. 40, 62, 78.

permettent; c'est à eux seuls qu'il appartient de se corriger, en rougissant de leur faute, dès qu'ils la sentent; et tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de leur souhaiter de la sentir.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.
Membre de l'Institut.

LES PARFUMS.

LEUR HISTOIRE. — LEUR COMPOSITION.

Grégoire de Tours dit que Brunehaut et Galswinthe se servaient de cosmétiques pour relever l'éclat de leur teint, et que les Francs et les Gaulois buvaient des vins aromatisés.

« ... Parmi les présents envoyés à Charlemagne par Haroun-al-Raschild, dit M. Alfred Lévy [1], figuraient des baumes, des essences parfumées de l'Orient, dont la connaissance a agrandi, chez nous, le champ de la cosmétique. L'invasion des Arabes en Espagne a concouru également à ce but; mais ce sont surtout les croisades qui ont vulgarisé en Occident le monde inconnu ou oublié des parfums orientaux. »

La découverte de l'Amérique (1492) nous fit encore connaître le cacao, la vanille, le baume du Pérou, le baume de Tolu, etc., etc.

Pendant la Renaissance, on abusa des parfums autant qu'autrefois à Rome. François Ier, Catherine de Médicis et Diane de Poitiers avaient recours à tous les raffinements de l'art. C'est à cette époque que furent publiés les ouvrages de Saigini, de Guet, de Dettazy, d'Isabella-Corteze et de Marinello, sur la parfumerie.

Sous le règne d'Élisabeth (1558), le comte d'Oxford, Édouard de Vère, ayant rapporté d'Italie des gants, des sachets et autres objets parfumés, la reine, qui aimait beaucoup les odeurs, se fit faire aussitôt des gants, un manteau, et des souliers parfumés; elle se procura aussi des boites à parfums (*sweet coffers*) et des flacons de senteurs (*easting bottles*). La ville suivit la mode de la cour.

Sous les Valois, l'usage des parfums avait été exagéré; il se calma subitement lors de la réaction que provoquèrent les pratiques de l'empoisonneur René le Florentin, et les soupçons sur les gants de la reine de Navarre et ceux de la belle Gabrielle.

Négligés sous Henri IV, les parfums reprirent faveur à la cour de Louis XIII. Louis XIV en défendit l'emploi. Ce n'est que sous la Régence que les parfums et les cosmétiques purent rentrer à la cour.

A la fin du dix-huitième siècle, la parfumerie se transforma avec le secours de la science.

Aujourd'hui, la production annuelle des parfums, à Paris, dépasse cinquante millions.

C'est principalement d'Algérie et du midi de la France, de Nice, de Cannes, de Grasse, de Nimes, de Monaco, etc., que viennent les parfums préférés. C'est, il est vrai, sous le soleil de ces pays privilégiés que fleurissent le thym, l'oranger, la rose, la violette, la tubéreuse, la cassie, le jasmin, le géranium-rosa, l'héliotrope, le réséda, etc., dont les parfumeurs composent les bouquets, les sachets, les pommades, les essences, les eaux et les vinaigres de senteur.

« A elle seule, dit M. Sérulas, cette partie de la Provence livre annuellement : 2 000 000 de kilogrammes de fleurs d'oranger, 500 000 kilog. de roses, 80 000 kilog. de jasmins, 80 000 kilog. de violettes, 40 000 kilog. de cassies; 20 000 kilog. de tubéreuses, représentant ensemble la somme considérable de *trois millions trois cent quarante mille francs* [1]. »

On doit surtout à la Sicile le citron et l'orange; à l'Italie, l'iris et la bergamotte; à l'Angleterre, la menthe poivrée et la lavande.

L'Amérique nous envoie ses baumes précieux, son bois de rose et la poudre de cascarille; le Méxique, la vanille; la Chine, le Japon et l'Inde, le patchouly, le santal, la cannelle, la muscade, le girofle, le vétiver et la citronnelle. Le benjoin nous vient de Java et de Sumatra; la myrrhe, d'Abyssinie, et le camphre, de Bornéo.

Les parfumeurs emploient aussi des parfums d'origine animale qu'ils associent aux parfums végétaux dans la fabrication de leurs produits. On peut citer entr'autres, l'ambre gris, sorte de calcul intestinal rejeté par le cachalot; le castoréum, qui est une sécrétion du castor; la civette, qui n'est autre que l'urine desséchée du daman d'Afrique; enfin, le musc, que l'on trouve dans l'intestin des ondatras ou rats musqués du Canada, et aussi chez les daims du Thibet, de la Sibérie et de la Chine.

La chimie [2] est parvenue, et les sophisticateurs ne le savent que trop, à imiter un grand nombre de parfums. Ainsi, on parfume les *bonbons anglais* à l'éther valérianique; on prépare de l'*essence de pommes de reinette* avec de l'acide valérianique et de l'huile de pommes de terre; les *essences de poires*, de *fraises* et de *coings* ne sont autres que les éthers amylacitique, caprylique et pélargonique; l'éther butyrique pur produit l'*essence d'ananas;* moins pur et mélangé à l'éther caproïlique, il donne celle de *framboise*.

L'*essence d'abricots* n'est qu'un mélange de plusieurs éthers; on prépare l'*essence d'amandes amères* avec la benzine, et les essences de *reine des prés et de géranium* avec le phénol. L'acide salicylique sert à fabriquer l'*huile de Wintergreen*, et l'acide paraoxybenzoïque, la *vanille*. Le *givre de vanille* s'obtient avec du girofle, de l'assa-fœtida ou de la créosote, ou bien encore, en dédoublant le parfum de l'héliotrope, qui fournit aussi l'es-

(1) *Le Progrès français*, tome Ier. 1883.

(1) E. Sérulas. *Origine et état actuel de la parfumerie.* — Conférence faite aux délégations ouvrières à l'Exposition universelle de 1878.

(2) Travaux de MM. Piria, Cahours, Strecker, Perkin, Zinnin, Hoffmann, de Kékulé, Friedel, etc., etc.

sence d'amandes amères. Enfin, par le mélange des éthers tananylique et pélargonique, on transforme en *fine champagne* ou en *rhum vieux de la Jamaïque,* les eaux-de-vie avariées.

Le procédé autrefois employé pour l'extraction des parfums était la *distillation.* On lui préfère aujourd'hui la méthole dite par *macération* ou par *enfleurage.* La première consiste à faire digérer les fleurs pendant quelques heures dans de la graisse ou de l'huile chaude à 45 degrés; la seconde, à étendre sur des châssis, à fond de verre ou tendus par une toile épaisse de coton, des couches d'huile ou de graisse froide sur lesquelles on étend un lit de fleurs. Afin d'empêcher l'évaporation du parfum, on empile les châssis les uns sur les autres et on les enferme dans une armoire. On obtient ainsi des pommades et des huiles dont on extrait les parfums en les traitant par l'alcool qui s'empare de leur arôme, et forme la base des plus fins extraits d'odeurs.

Il y a quelques années, M. Milon, d'Alger, a fait connaître un procédé très ingénieux pour extraire les parfums des fleurs. Il consiste à les laisser séjourner pendant dix à quinze minutes dans de l'éther pur qui dissout leurs principes odorants, et à isoler ensuite le parfum par la distillation.

M. Rimmel a exposé, en 1878, un appareil qu'il nomme *myrogène,* et qui permet d'épuiser directement le parfum des fleurs sans entraîner le principe âcre que n'éliminent jamais les autres procédés d'extraction. Le déplacement se fait à l'aide d'alcool qu'on laisse tomber d'une certaine hauteur, par un groupe de tuyaux, sur les fleurs fraîches placées dans un crible au dessus d'un réservoir inférieur.

De même qu'on a assimilé les phénomènes lumineux aux phénomènes sonores, de même aussi on a cru pouvoir assimiler les phénomènes odorants à ceux que produisent le son et la lumière. A la gamme des sons et des couleurs est venue s'ajouter celle des odeurs, qui permet de créer des parfums composés, lesquels sont aux parfums simples ce que la phrase musicale est aux notes de la gamme.

Lors donc que le parfumeur veut faire un bouquet d'odeurs primitives, il doit, pour le rendre harmonieux, prendre des odeurs qui s'accordent ensemble, tout en formant un contraste. La recette suivante, indiquée par M. Piesse [1], donnera une idée de la manière de composer un bouquet selon les lois de l'harmonie:

BASSE	
Do — Santal.	Bouquet accord de *Do.*
Do — Géranium	
Mi — Acacia.	
Sol — Fleur d'oranger. .	
Do — Camphre.	
DESSOUS	

ALFRED DE VAULABELLE.

[1] Piesse. — *Des odeurs, des parfums et des cosmétiques.* Paris, 1865 (librairie Germer-Baillière et fils).

LE PAIN CHEZ LES ARABES.

En quelque pays qu'on se trouve en relation avec des Arabes, en Syrie, en Palestine comme dans tout le nord de l'Afrique, on est frappé du grand respect qu'ils professent pour le froment et pour le pain. Ils le considèrent comme un don de Dieu et comme une des marques les plus évidentes de sa bonté envers l'homme. Au moment d'entamer un pain et de le porter à leur bouche, ils ne manquent pas de prononcer ces paroles : « Au nom du Dieu bienfaisant! » Qu'un morceau de pain tombe à terre, celui qui l'aperçoit s'empresse de le ramasser, toujours de la main droite, le baise, l'effleure de son front et va le déposer sur une muraille ou sur une pierre, afin qu'il ne soit pas perdu, et que les oiseaux du ciel puissent s'en nourrir. Ce serait une profanation que de le laisser dans la poussière et de le fouler aux pieds.

Les Arabes, aussi bien ceux qui demeurent dans des villages et sont plus ou moins cultivateurs que les nomades du désert, n'achètent pas leur pain tout fait. Ils le font eux-mêmes, au moment où ils en ont besoin. Leur procédé est des plus primitifs : l'un des membres de la famille, assis par terre, broie le grain entre deux pierres, grossièrement taillées en forme de meule; l'inférieure repose sur le sol, exhaussée et calée au moyen de quelques cailloux; la supérieure est munie d'un morceau de bois qui sert de manche et qui permet de la mouvoir en tout sens. Quelquefois ils possèdent un petit moulin à bras, pourvu d'une manivelle en bois qui fait tourner les meules.

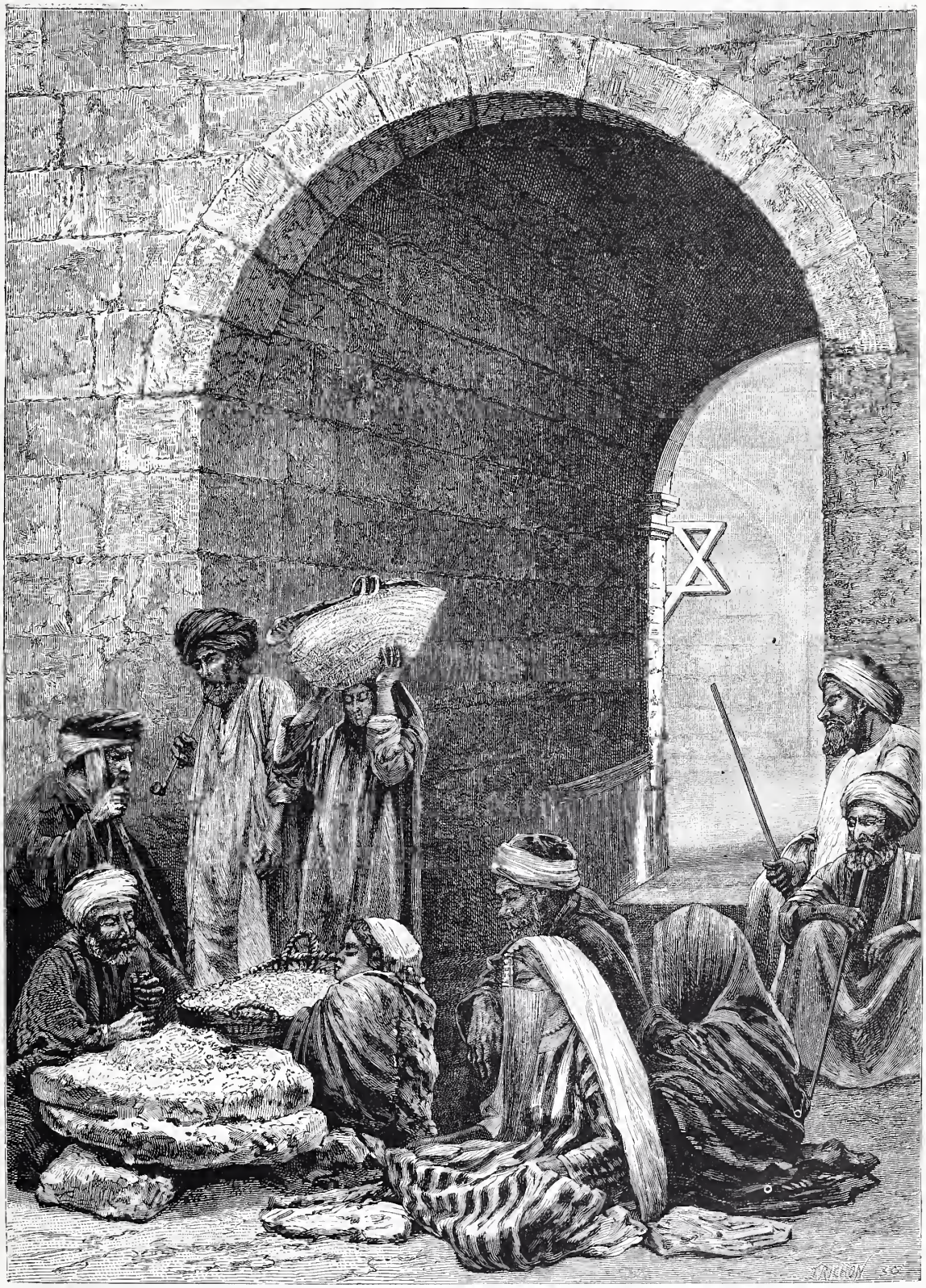
Ce sont les femmes qui pétrissent la farine, façonnent la pâte et la font cuire. Quand elles n'ont pas un four fixe, qui d'ailleurs n'est qu'un trou carré creusé dans le sol, elles forment en plein air, là où elles se trouvent, un petit foyer circulaire avec des cailloux ronds et polis, rangés les uns à côté des autres et bien nivelés. Sur cet âtre improvisé, elles allument un feu de menu bois, puis, avec leurs doigts, qui semblent à l'épreuve des brûlures, elles retirent vivement la braise ardente, elles placent les pains sur les cailloux brûlants et elles les recouvrent avec les cendres chaudes. La cuisson s'opère en quelques minutes. Lorsque le bois fait défaut, on se sert de la fiente des bestiaux, préalablement séchée, et qui brûle lentement sans s'éteindre, à la façon des mottes.

Ces pains, plats et minces comme des galettes, sont assez bons quand ils viennent d'être cuits; mais, dès le lendemain, comme la pâte est sans levain, ils deviennent compactes et coriaces; ils ont à peu près la consistance du cuir et ne sont plus mangeables. C'est pourquoi les Arabes n'en font pas provision et les préparent, comme les autres mets, au moment de les manger.

Tels étaient probablement les pains que fit Sarah, lorsqu'Abraham, voyant trois étrangers s'avancer vers sa tente, lui dit : « Hâte-toi, prends

trois mesures de fleur de farine, pétris-les et fais des gâteaux. »

Dès qu'un Arabe a *rompu le pain* avec un hôte, il se sent lié à lui par un pacte d'amitié, il lui appartient, il est son serviteur. Tout à l'heure il l'eût peut-être attaqué et dévalisé, maintenant il veil-



Une meule arabe (Palestine). — Dessin de de Drée, d'après une photographie.

lera sur lui, il est engagé d'honneur à ce qu'il ne lui arrive aucun mal, il en répond devant Dieu. On raconte que, pendant la campagne d'Égypte, un officier français fut fait prisonnier par un cheik. Tous deux perdirent leur chemin et s'égarèrent dans le désert. Le cheik n'avait dans son bagage

qu'un seul pain; c'était à peine de quoi suffire à ses besoins de la journée. Cependant il voulut le partager avec son captif. « Demain, lui dit-il, il me manquera peut-être, mais je n'aurai pas du moins à me reprocher d'avoir prolongé mes jours aux dépens des tiens. » L'officier n'eut plus dès lors à craindre pour sa vie : ce morceau de pain, donné par un Arabe, l'avait doublement sauvé, en soutenant ses forces et en changeant le cœur de son ennemi.

E. Lesbazeilles.

INSTRUMENTS NOUVEAUX.

MÉLOGRAPHE ET MÉLOTROPE.

Ces deux instruments sont destinés à la fixation mécanique et à la reproduction des improvisations musicales.

Le *mélographe* constitue un appareil distinct qui peut s'adapter à tous les claviers d'orgues et de pianos : il conserve, avec la plus grande fidélité, la trace de tous les mouvements imprimés à chaque touche pendant l'exécution du morceau. C'est une sorte de télégraphe électrique multiple, du système Morse.

Dans l'appareil employé par les bureaux télégraphiques, les mouvements d'un manipulateur, analogue à la touche d'un clavier, s'inscrivent à distance sur une bande de papier entraîné constamment par un mouvement d'horlogerie : ils y sont représentés par des traits ou des points, suivant que le manipulateur est resté abaissé pendant plus ou moins de temps. Dans le mélographe, chaque touche d'un clavier devient un manipulateur spécial; mais, au lieu d'employer autant de bandes de papier qu'il y a de touches, l'inscription de tous les mouvements est reçue sur une large bande que l'on peut considérer comme la réunion d'autant de bandes juxtaposées qu'il y a de touches. Elle se développe avec une régularité parfaite et avec une vitesse de trois mètres à la minute : l'impression s'y produit au moyen d'une série de molettes recouvertes d'encre, disposées parallèlement et en nombre égal à celui des notes du clavier.

Quelle que soit la rapidité de l'improvisation, quelles que soient les fantaisies de l'artiste, le mélographe les reproduit exactement; toutes les notes sont imprimées avec leur valeur, leur durée; tous les détails du mouvement et du rhythme sont conservés et inscrits sur le papier. Le compositeur peut s'abandonner à l'inspiration, certain de retrouver les motifs ou les variations dont sa mémoire aurait perdu la trace.

Le mélographe représente chaque note par un trait dont la position, par rapport au bord de la feuille, correspond à la valeur musicale de la note et dont la longueur correspond à sa durée. Cette écriture, satisfaisante en théorie, serait difficile à déchiffrer. Elle contient tous les éléments de la mesure, mais ils sont masqués par les mille irrégularités qu'introduit le sentiment ou l'hésitation du musicien.

Un second instrument résoud les difficultés de la lecture, et permet de jouer les morceaux inscrits au mélographe, non seulement sur le clavier où ils ont été primitivement exécutés, mais sur un clavier quelconque : la seule opération préalable consiste à perforer les bandes de papier du mélographe, de manière à remplacer les traits par des trous. L'appareil qui reçoit la bande de papier ainsi perforée porte le nom de *mélotrope :* elle s'y enroule sur un cylindre que l'on fait tourner bien régulièrement au moyen d'une manivelle. Un mécanisme particulier, qu'il serait trop long de décrire, met en mouvement la touche correspondante, à l'instant où la partie trouée du papier vient à passer devant lui.

Le mélographe et le mélotrope combinés ensemble donnent une solution parfaite et inattendue du problème de la *musique mécanique.* Cette expression fera sourire beaucoup d'amateurs de musique. On songe involontairement aux grands airs d'opéra moulus par les joueurs d'orgue de Barbarie. Cependant des constructeurs fameux, entre autres Maelzel, ont fabriqué de véritables orchestres mécaniques, d'un prix très élevé, il est vrai, mais dont les morceaux ne sont pas, au point de vue de l'exécution, dépourvus de valeur. Tout dépend, dans ces appareils, de la perfection avec laquelle sont construits les rouleaux, où les morceaux sont gravés en relief. Avec les instruments dont nous venons de donner une idée, la difficulté n'existe plus. Le mélotrope reproduit ce qui a été inscrit par le mélographe; s'ils fonctionnent tous deux avec la régularité mathématique que leur attribue leur auteur, ce n'est plus seulement une sonate de Beethoven ou un andante de Mozart que le premier venu pourra jouer, mais bien ces morceaux tels qu'ils auront été exécutés par de grands virtuoses.

E. Lefebvre.

PROBLÈME CURIEUX.

Quel est, dans un scrutin de ballotage, la probabilité pour que, pendant toute la durée du dépouillement, le nombre de voix du candidat nommé soit *constamment supérieur* à celui de son concurrent.

M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, a donné la solution de ce problème. La probabilité est égale à la différence du nombre des voix obtenues par les deux concurrents divisée par le nombre des votants.

Prenons deux exemples particuliers :

1° Le nombre des votants est 100; l'un des candidats obtient 99 voix, l'autre une seule. — La probabilité demandée sera des 98 centièmes, $^{98}/_{100}$.

Cela veut dire qu'il y a 98 sur 100 ou 98 contre 2 à parier que le candidat ayant 99 voix, conservera la majorité pendant toute la durée du dépouillement. Il faudrait, en effet, pour que la condition exigée ne fût pas remplie, que le bulletin portant le nom du candidat malheureux sortît de l'urne le premier ou le second.

2° Le nombre des votants est 99; l'un des candidats obtient 50 voix, l'autre 49. — La probabilité ne sera plus que de un quatre-vingt-dix-neuvième, 1/99. E. LEFEBVRE.

FAUSSE ÉVIDENCE.

Lorsque Ampère découvrit l'attraction que deux courants exercent l'un sur l'autre, il eut bien des admirateurs; mais il eut aussi des détracteurs. « Nous savions depuis longtemps, disait l'un de ces derniers, que deux courants agissent sur un même aimant; n'est-il pas dès lors évident qu'ils doivent agir l'un sur l'autre. » Ampère n'arrivait pas à réfuter ce raisonnement, quand Arago, tirant deux clefs de sa poche : « Toutes deux attirent un aimant, dit-il, et cependant elles ne s'attirent pas entre elles. »

E. LEF.

LA VITRE CASSÉE,

PAR BASTIAT.

Voy. l'article *Ne jamais rien détruire inutilement*, t. LV, 1887, p. 302.

« Avez-vous jamais été témoin de la colère de Jacques Bonhomme, dit Bastiat, quand son fils terrible est parvenu à casser un carreau de vitre? Si vous avez assisté à ce spectacle, à coup sûr vous aurez aussi constaté que tous les assistants, fussent-ils trente, semblent s'être donné le mot pour offrir au propriétaire infortuné cette consolation uniforme : « A quelque chose malheur est bon. De tels accidents font aller l'industrie. Il faut que tout le monde vive. Que deviendraient les vitriers, si l'on ne cassait jamais de vitres? »

» Or, il y a dans cette formule de condoléance toute une théorie, qu'il est bon de surprendre *flagrante delicto*, dans ce cas très simple, attendu que c'est exactement la même que celle qui, par malheur, régit la plupart de nos institutions économiques [1].

» A supposer qu'il faille dépenser six francs pour réparer le dommage, si l'on veut dire que l'accident fait arriver six francs à l'industrie vitrière, qu'il encourage dans la mesure de six francs la susdite industrie, je l'accorde, je ne conteste en aucune façon, on raisonne juste. Le vitrier va venir, il fera sa besogne, touchera six francs, se frottera les mains, et bénira dans son cœur l'enfant terrible. *C'est ce qu'on voit.*

[1] Encore aujourd'hui, malgré Bastiat, malgré tant d'autres économistes illustres.

» Mais si, par voie de déduction, on arrive à conclure, comme on le fait trop souvent, qu'il est bon qu'on casse les vitres, parce que cela fait circuler l'argent, qu'il en résulte un encouragement pour l'industrie en général, je suis obligé de m'écrier : Halte-là! Votre théorie s'arrête à *ce qu'on voit*, elle ne tient pas compte de *ce qu'on ne voit pas.*

» *On ne voit pas* que puisque notre bourgeois a dépensé six francs à une chose, il ne pourra plus les dépenser à une autre. *On ne voit pas* que, s'il n'eût pas eu de vitre à remplacer, il eût remplacé, par exemple, ses souliers éculés ou mis un livre de plus dans sa bibliothèque. Bref, il aurait fait de ses six francs un emploi quelconque qu'il ne fera pas.

» Faisons donc le compte de l'industrie *en général.*

» La vitre étant cassée, l'industrie vitrière est encouragée dans la mesure de six francs; *c'est ce qu'on voit.*

» Si la vitre n'eût pas été cassée, l'industrie cordonnière (ou toute autre) eût été encouragée dans la mesure de six francs; *c'est ce qu'on ne voit pas.*

. . . . . .

» Faisons maintenant le compte de Jacques Bonhomme.

» Dans la première hypothèse, celle de la vitre cassée, il dépense six francs et a, ni plus ni moins que devant, la jouissance d'une vitre.

» Dans la seconde, celle où l'accident ne fût pas arrivé, il aurait dépensé six francs en chaussures, et aurait eu tout à la fois la jouissance d'une paire de souliers et d'une vitre. » BASTIAT.

La Fortune de Boileau.

En 1711, Boileau habitait la maison d'un chanoine, au cloître Notre-Dame; il y fit son testament le 2 mars de cette année. Les sommes dont il disposait formaient un capital d'environ 90 000 fr. Si l'on ajoute une rente viagère que lui servait la ville de Lyon, et les pensions que lui servait le Trésor royal, on a lieu de conclure qu'il jouissait d'un revenu de 10 000 francs au moins [1], sans qu'il eut pourtant tiré aucun profit de ses ouvrages.

DAUNOU.

En conversation.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit... Bien écouter et bien répondre est une des plus

[1] 10 000 francs de rente, de ce temps, font au moins 30 000 fr. aujourd'hui. Un capital de 90 000 fr., à la fin du dix-septième siècle, avait la valeur d'une somme de près de 300 000 fr. de nos jours.

grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

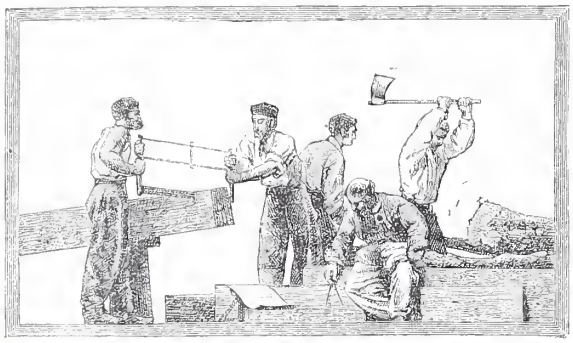
LA ROCHEFOUCAULD.

DÉCORATION DES ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES, A PARIS.

En 1880, la municipalité de Paris a décidé qu'on ferait une tentative de décorations en peinture dans les écoles primaires de Paris, et qu'elle ferait l'objet d'un concours public. Deux établissements scolaires furent désignés pour cet essai : l'école de garçons, rue Dombasle, à Vaugirard, et l'école de garçons, rue Louis-Blanc (10e arrondissement). Il s'agit ici des peintures exécutées dans ce dernier établissement.

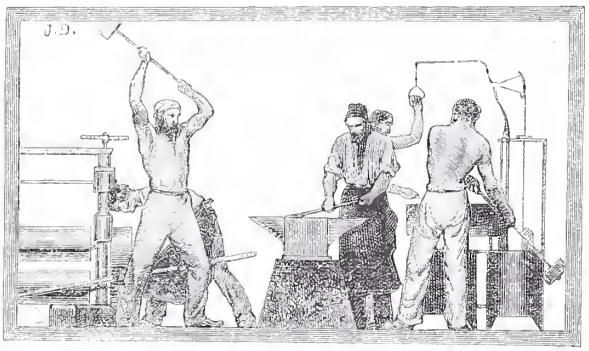
Avant 1875, un abattoir à porcs existait à l'angle de la rue Philippe-de-Girard et de la rue de l'Aqueduc. Cet établissement fut supprimé, et le service qui s'y faisait fut transporté aux abattoirs de la Villette. La ville de Paris sacrifia une partie de terrain pour le prolongement de la rue de la Butte-Chaumont, appelée aujourd'hui rue Louis-Blanc, et elle utilisa le reste à la construction d'une caserne de sapeurs-pompiers et d'un groupe scolaire comprenant une école de garçons et une école de filles. Toutes ces constructions furent confiées à M. Soudée, architecte de la ville ; elles venaient

Peintures de M. Jules Didier à l'école de garçons, rue Louis-Blanc, à Paris.



Charpentiers.

Maçons, tailleurs de pierre ; poseurs.



Forgerons.

Potier et peintre céramiste.

d'être terminées lorsque l'on décida de mettre au concours la décoration du préau couvert de l'école de garçons.

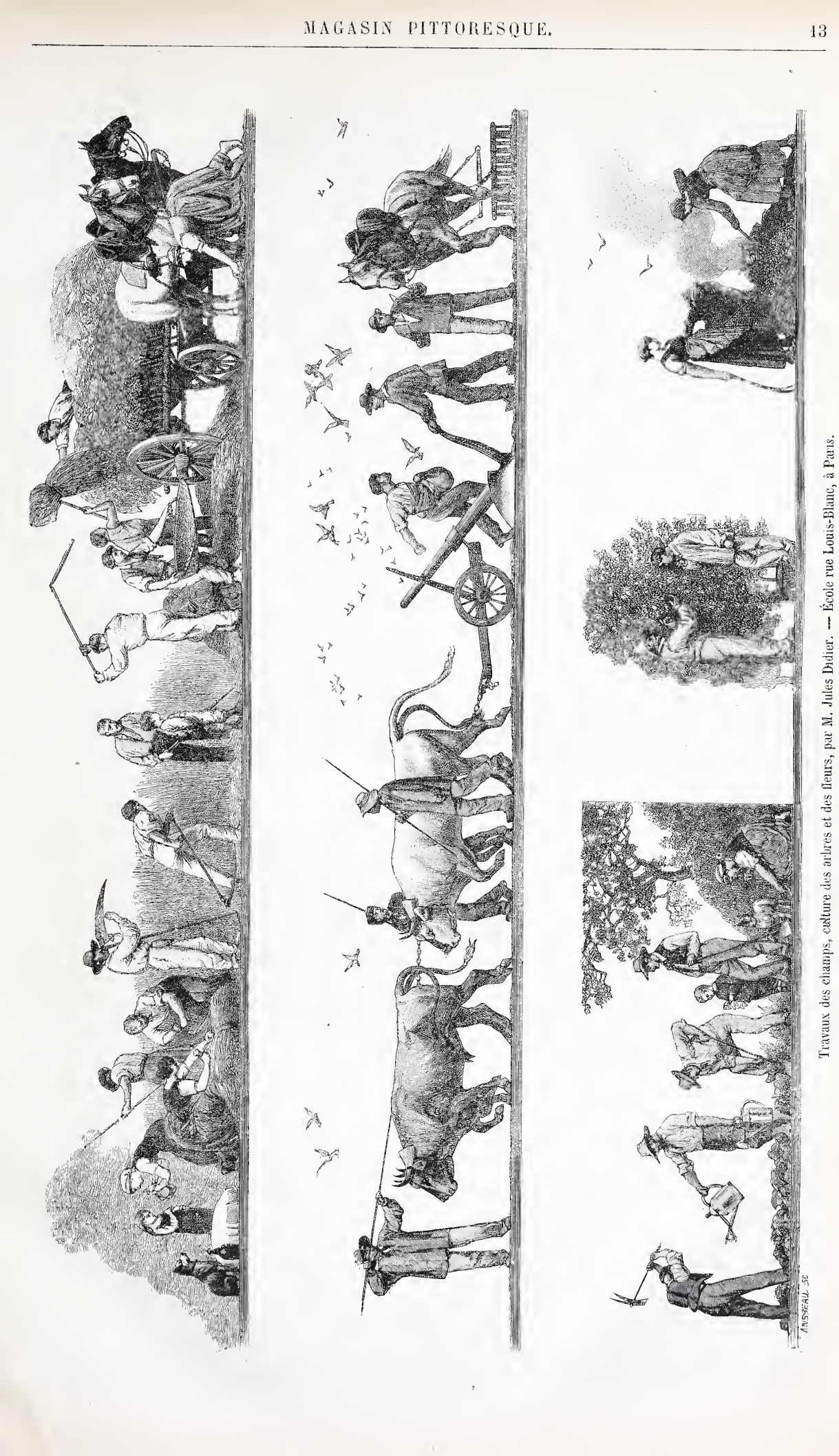
Ce concours se composait de deux épreuves, dont la première comprenait les esquisses des diverses compositions de chaque concurrent ; la seconde épreuve, limitée à trois artistes choisis par le jury, comprenait une étude grandeur d'exécution d'une des principales figures. Le choix des sujets était laissé à la disposition des concurrents. A la suite de ces deux épreuves, les projets dont nous reproduisons les esquisses ont été adoptés.

L'artiste, M. Jules Didier, a choisi, comme sujets, la représentation des divers métiers manuels auxquels les enfants des écoles primaires peuvent se destiner.

Il a été conduit ainsi à représenter dans quatre panneaux : le travail du bois (les charpentiers) ; de la pierre (les maçons, les tailleurs de pierre et les poseurs) ; du fer (les forgerons) ; de la terre (le potier et le peintre céramiste).

Un autre grand panneau indique les travaux des champs (le labour, la récolte des foins, etc.). Enfin, la culture des arbres fruitiers et des fleurs forme le sujet d'une dernière composition.

Cette œuvre se distingue par la correction du dessin ainsi que par la vérité des physionomies et des attitudes des diverses figures ; elle est composée avec la simplicité des bas-reliefs et avec une sobriété de couleur qui n'enlève rien au calme des compositions. La perspective n'est employée que pour ce qu'elle a d'indispensable. Aucun accessoire



Travaux des champs, culture des arbres et des fleurs, par M. Jules Dubier. — École rue Louis-Blanc, à Paris.

n'a été placé sans utilité, et le ciel a été remplacé par un ton très lumineux. X.

KOLTSCHITZKY,

LE PREMIER CAFETIER DE VIENNE.

Kara-Mustapha arrivait; l'empereur Léopold, effrayé, s'enfuit de Vienne, sa capitale, laissant au comte de Stahremberg le soin de défendre la ville (1683).

Les Turcs ne s'attendaient pas à une défense sérieuse; mais ils avaient compté sans le courage des assiégés, dont la conduite fut admirable : du 16 juillet au 3 septembre, les Autrichiens firent vingt-quatre sorties. Il y avait aussi dans les troupes du duc de Lorraine des hommes d'une rare valeur. Plus d'un risqua généreusement sa vie pour traverser le camp ottoman et apporter des nouvelles à Stahremberg. De ce nombre fut le Polonais Georges-François Koltschitzky, de Szombor.

Koltschitzky était un ancien interprète de la Compagnie orientale. Autrefois, dans l'exercice de ses fonctions, il s'était révélé comme un homme de ressources et de résolution : pendant le siège de Vienne, il donna des preuves non équivoques de dévouement et de courage.

Un jour, le duc de Lorraine voulut faire connaître au gouverneur l'occupation de Presbourg, la défaite de Tékéli, lieutenant de Mustapha, l'état des troupes impériales, l'approche du roi de Pologne, la capture d'un convoi que Tékéli envoyait au corps assiégeant. C'était une mission très périlleuse. Koltschitzky n'hésita pas à s'en charger.

Il partit avec un domestique, vêtu à l'ottomane, et s'engagea au milieu du camp ennemi. Comme il parlait parfaitement le turc, il chanta à haute voix des chansons en cette langue, et personne ne s'avisa de le soupçonner. Il arriva ainsi à Nussdorf où il rencontra des bateliers autrichiens, grâce auxquels il parvint sans encombre au terme de sa course.

Les nouvelles qu'il apporta aux assiégés les remplirent de joie : les cloches carillonnèrent, et le comte de Stahremberg fit tirer une salve d'artillerie.

Trois jours après, Koltschitzky sortit de Vienne. Cette fois, il courut un sérieux danger en traversant le camp ottoman, mais il réussit à se sauver et revint sain et sauf auprès du duc de Lorraine.

Après la délivrance de Vienne, on se souvint de Koltschitzky et on voulut le récompenser. Comme on avait trouvé chez les Turcs une grande quantité de café, on commença à en faire usage dans la capitale, et, à titre de récompense, on permit au Polonais d'ouvrir un établissement de café dans la cour Saint-Étienne, et ensuite dans la petite rue de la Serrurerie, à l'enseigne de la *Bouteille bleue*. Il y fit fortune. C'est le premier établissement de ce genre qui ait été fondé à Vienne. D.

NOS CHIENS.

A l'âge de trois ans, je fus cruellement mordu par une petite chienne, et depuis lors, en matière de chiens, je suis toujours resté mordu ou féru pour mieux dire. Je me rappelle bien ce petit chien, et je puis, à l'heure qu'il est, non seulement me rendre un compte exact de ma souffrance et de mon effroi (les torts étaient sans doute de mon côté), mais aussi faire le portrait de l'animal. S'il m'était permis de me mettre à sa recherche sous les ombrages des Champs-Élysées réservés aux chiens, je serais sûr de le reconnaître encore. Toute ma vie j'ai vécu dans l'intimité de ces fidèles créatures, faisant commerce d'amitié avec elles. La seule fois que j'aie jamais parlé en public, un an, où il s'en fallait de peu, après avoir été mordu, ce fut du haut d'une charrette vide dans laquelle le laboureur m'avait placé, et mon texte était « le Chien de Jacob. » Le discours entier fut ce qui suit :

« Il y a des gens qui disent que Jacob avait un chien noir, et d'autres qui disent que Jacob avait un chien blanc, mais moi (voyez la présomption d'un bonhomme de quatre ans), moi, je dis que Jacob avait un chien brun, et brun il sera. »

J'eus, depuis lors, bien des amis intimes : le chien de l'auberge; le bull-terrier du roulier; *Tigre*, un grand mâtin fauve d'Édimbourg, et tous les chiens de berger du pays; mais ce ne fut qu'à l'époque de mon entrée au collège, où j'allais en externat, que je possédai un chien en propre, Toby.

TOBY.

Toby était le plus vilain, le plus vulgaire roquet que j'aie jamais rencontré. Il n'avait rien de passable à montrer sauf les dents et les yeux, et aussi la voix, si tant est que l'on puisse dire que la voix se montre. Il n'était pas assez laid pour se faire remarquer; comme couleur, blanc et noir; comme tournure, tout en jambes et mal bâti; non, il n'avait pas même le mérite d'être affreux à faire peur.

Quand mon frère aîné le rencontra, il charmait les loisirs d'une multitude de gamins des rues qui le noyaient en s'efforçant de faire durer le plaisir longtemps, afin de jouir de ses dernières convulsions. Dans cette circonstance même, Toby fit preuve d'une haute intelligence en feignant d'être mort; il put ainsi gagner du temps et respirer une seconde de plus. Durant cette seconde propice, mon frère l'acheta quatre sous, mais comme il ne les avait pas sur lui, les galopins l'accompagnèrent jusqu'à la maison; en chemin, je le rencontrai par hasard et donnai la somme au plus grand des gamins. J'eus la satisfaction d'assister à une mêlée générale dans laquelle les quatre sous disparurent, une pièce de deux sous ayant été emportée par un tout petit voleur fort agile, et l'autre étant passée au travers d'une grille d'égout. Toby vécut plusieurs semaines à la maison,

inconnu de tous, sauf de nous deux et de la cuisinière. Par amour de la propreté, ma grand'mère eût certainement fait chasser le pauvre être que nous avions sauvé de la noyade, s'il n'eût pas, avec la décision qui lui était habituelle, pénétré tout droit dans la chambre de mon père, un soir que celui-ci prenait un bain de pieds; il se présenta avec un battement de queue qui indiquait si clairement l'intention de se faire bien venir, que mon père fut désarmé; puis Toby s'étant avancé jusqu'à ses pieds nus, et ayant commencé à les lécher de sa petite langue rugueuse, mon père partit involontairement d'un éclat de rire si bruyant, qu'il nous fit accourir tous, grand'mère comprise. Grand'mère eut beau protester de toutes ses forces, la langue de Toby et sa bonne humeur eurent raison de son éloquence. Je croirais volontiers que Toby sut démêler tout cela, car depuis lors il marqua un attachement tout particulier pour mon père, tandis qu'il regardait toujours grand'mère d'un œil méfiant et froid.

Toby, quand il eut atteint toute sa taille, fut un grand et rude chien; rude de formes, de tournure, de poil et de façons. Ses ancêtres avaient dû être tous d'espèces douteuses et variées. Ils ne lui avaient légué, je l'ai dit, avec de bonnes dents et un large crâne, qu'une voix bien timbrée; elle aurait convenu à un chien ayant trois fois sa taille, et aussi une queue sans pareille, une queue d'une immense circonférence et d'un diamètre égal sur toute sa longueur; le mécanisme qui la mettait en mouvement était d'une grande puissance et fonctionnait d'une façon fort originale. Nous l'appelions son gouvernail.

Quand il voulait pénétrer dans la maison, il commençait par geindre doucement, puis grognait et, enfin, donnait un coup de gueule aigu, suivi d'un choc retentissant qui ébranlait la maison; ce choc était produit par sa puissante queue dont toute la longueur venait heurter d'aplomb et vigoureusement la porte, un véritable tour de force, du reste.

Malgré son extérieur vulgaire, Toby était un chien doué de hautes qualités morales, affectueux, fidèle, honnête autant qu'intelligent, d'un caractère aussi rare et aussi énergique que sa queue. Mon père l'aimait beaucoup, et il devait se passer entre eux des scènes curieuses, car nous entendions souvent des éclats de rire partir du cabinet de travail quand ils étaient seuls en tête-à-tête. La gravité de mon père ne tenait pas contre les tours de Toby. Qu'on se représente un savant entouré de bouquins, plongé dans ses travaux, et s'arrêtant pour regarder ce chien burlesque, qui au premier sourire d'encouragement commençait mille folies terminées par une course autour de la chambre, course frénétique dans laquelle tous les livres étaient bousculés. Toby était dévoré du désir de suivre son maître en ville, mais la crainte, certes bien vaine, que mon père éprouvait, de perdre son ami, mettait un obstacle absolu à cette fantaisie. La décision de caractère de l'un et de l'autre, étant à peu près égale, il en résultait souvent des scènes bizarres. Toby n'ayant qu'une seule idée en tête, finissait par triompher naturellement.

D'ordinaire, il disparaissait au moment du départ de mon père, mais, quoique invisible, il surveillait tout et se tenait en faction dans la rue; pendant quelque temps il suivait son maître sur le trottoir opposé sans le perdre de vue, puis quand il pensait qu'il n'y avait plus de danger d'être ramené à la maison, il traversait hardiment la chaussée et venait lui tenir compagnie.

Je n'ai jamais vu aucun autre chien passer brusquement comme lui de l'extrême prudence, pour ne pas dire de la couardise, à la bravoure éclatante et soutenue. Dès sa jeunesse, il avait dans le sang une certaine timidité, héritage de nombreuses générations crevant de faim, crottées et houspillées, qui se traduisait par l'attitude la plus abjecte en face de tout ce qui lui inspirait de la frayeur : n'importe qui, fût-ce un mendiant, pouvait, par une menace de l'œil et de la voix, le faire partir avec des cris de détresse anticipés, sa fameuse queue serrée entre les jambes. Mais il n'en devait pas toujours être ainsi, et j'eus occasion de voir le courage raisonné, complet et définitif jaillir tout à coup chez Toby comme Minerve du cerveau de Jupiter. Voici comment la chose arriva :

Toby avait l'habitude de cacher les os qu'il prenait à la cuisine, dans les petits jardins situés devant sa porte et celles du voisinage. Un de nos voisins, grand amateur d'horticulture, qui demeurait deux portes plus bas, avait souvent épouvanté le pauvre chien en frappant du pied ou en grondant.

Un jour, sa grille était ouverte. Toby entre avec un gros os dans la gueule. Fouillant un trou là où notre voisin avait, deux minutes auparavant, planté une fleur précieuse, dont le nom marqué sur une étiquette l'impressionne très médiocrement, il y substitue son os. Il était occupé à le recouvrir, son nez faisant l'office de pelle, quand l'amateur de jardins l'aperçut et tomba sur lui. Je les observais.

Aussitôt Toby fait tête, grognant de son côté et plus irrité encore que son adversaire. Celui-ci battit en retraite sans vergogne. Toby, retournant à son affaire, acheva de planter l'os à loisir sous les yeux de l'ennemi retranché derrière une porte-fenêtre.

A dater de ce jour, il fut un autre chien. L'amour du combat passa chez lui avant tout autre sentiment; c'est à cette époque que remonte son premier coup de queue arrogant contre la porte. Ce soir-là même, il rendit visite à Léo, le chien de la maison voisine, un grand molosse tyrannique et poltron que son maître croyait sorti de Terre-Neuve, mais dont nous connaissions mieux l'origine plébéienne; cette brute avait adopté un

système d'extermination qui consistait à tenir Toby renversé entre ses pattes, et à le menacer de mort immédiate deux ou trois fois par jour. Toby donc lui rendit visite, le soir même, dans son antre, et se promena de long en large, comme pour lui dire : « Sors un peu, nous verrons bien ! » Mais le molosse ne sortit pas, et depuis lors il exista entre eux une neutralité armée dans laquelle ils se contentèrent de hérisser leur poil et de raidir leur échine, feignant de ne pas s'apercevoir, et décrivant avec solennité un cercle dans leur marche. Toby se livra constamment à sa nouvelle passion, avec discrétion toutefois. Il tuait les chats, tenait les mendiants en respect, défendait notre jardin contre tout venant; mais il n'était ni querelleur, ni téméraire. Chose curieuse, son port avait changé, il marchait la tête haute. Il continua de tenir fidèle compagnie à mon père avant tout, et ensuite à mon frère aîné qui était son camarade parmi les hommes.

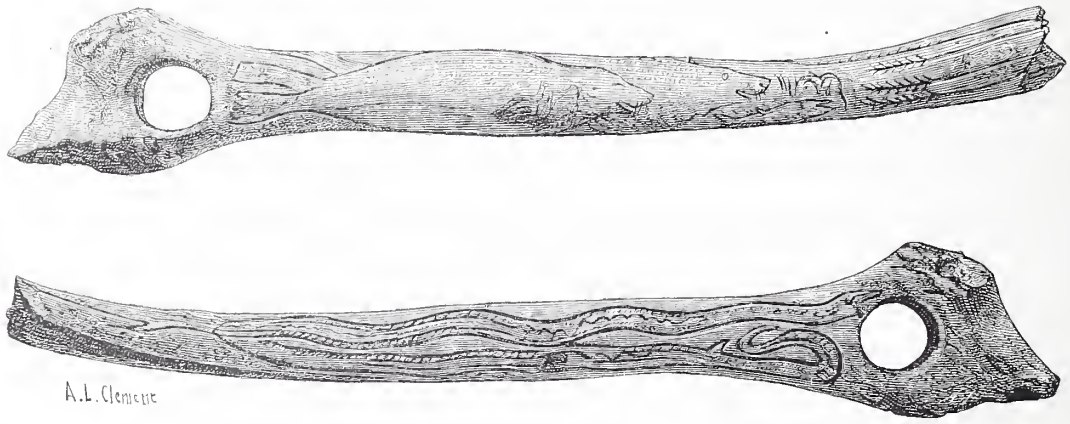
Quelle fut la fin de Toby? Hélas! une fin lamentable, qui rappela tragiquement son entrée en scène. Mon père était en voyage. Soit que cette absence eût diminué l'empire qu'il avait sur ses appétits, soit que la négligence des domestiques lui eût imposé un jeûne trop prolongé, soit qu'il y eût réunion de ces deux causes, Toby fut surpris en train d'achever un repas copieux aux dépens de certain gigot froid; il s'efforçait en vain d'enterrer ses restes comme autrefois dans l'espoir qu'on ne les découvrirait pas, avant que la faim du lendemain se fît sentir; l'os de gigot tout entier poignardait le ciel et n'était que trop reconnaissable. Tout cela frappa le regard courroucé de notre grand'mère qui, à la façon de Rhadamante, prononça la peine de mort par la corde. Quand il apprit l'exécution à son retour, mon père ne dit rien, mais son fidèle lui manqua longtemps et laissa des regrets.

A suivre. TH. BENTZON.

OS DE RENNE SCULPTÉ.

ÉPOQUE PRÉHISTORIQUE.

Cet os, dont les gravures ont été tracées par un des premiers habitants du globe, un misérable sauvage, est aujourd'hui exposé au musée de Saint-Germain, dans la vitrine 22 de la salle 1, à côté du renne de Thaingen. C'est un os de cerf, ou plus probablement de renne; il est difficile de déterminer sa destination première; on a supposé que



Musée de Saint-Germain. — Os de renne sculpté. — Dessin de Clément.

ses possesseurs préhistoriques ont dû s'en servir comme d'un manche: « Ce qui impliquerait, dit M. Alexandre Bertrand, le savant conservateur du musée de Saint-Germain [1], que cet os plat, fendu par la moitié, était plaqué sur une autre matière, un métal, par exemple, car, vu la forme de l'objet, ce ne pouvait être qu'un placage, hypothèse inadmissible pour l'époque. » Ce n'était donc pas un manche.

En 1853, cet os avait été offert au musée de Cluny par M. Joly-Leterme, architecte à Saumur. C'est de ce musée qu'en 1887 il a passé à celui de Saint-Germain. Ce n'est point dans les fouilles de Maine-et-Loire qu'il a été trouvé, comme on l'avait indiqué par erreur sur les catalogues de 1862 et 1878 au musée de Cluny, mais dans une grotte ou abri du département de la Vienne, en la même contrée que la grotte de Montgaudier (Charente), où M. de Nadaillac a découvert un « bâton de commandement » couvert de gravures très fines.

On ne conteste plus guère que les dessins si fidèles et si habilement gravés sur ces objets d'une antiquité si reculée et si obscure, n'aient été l'œuvre de véritables sauvages avant la naissance même de ce que nous appelons la civilisation.

Les preuves que donne la géologie sont indiscutables, et toutefois, l'étonnement est tel qu'il semble retenir encore de bons esprits dans le doute.

[1] D'après la note de M. Alexandre Bertrand lue à l'Académie des inscriptions et belles lettres. 1887.

Paris — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

HOUDON
(1741-1828).

Voir les Tables des cinquante années.

Houdon modelant le buste du premier Consul, d'après Boilly. (Coll. de M. Burat.)

Jean-Antoine Houdon, un des chefs de cette belle école de la sculpture française qui compte un si grand nombre d'artistes supérieurs dans le temps passé et aussi dans le temps présent, naquit à Versailles en 1741. Entré jeune encore dans l'atelier de Lemoyne, puis dans celui de Pigalle, il y fit des progrès rapides et remporta le prix de Rome avant même d'avoir atteint sa vingtième année. Il eut la bonne fortune de se trouver en Italie à l'époque où les villes d'Herculanum, de Stabies et de Pompeï, sortant de leur linceul de cendres et de lave, découvrirent aux yeux de l'Europe,

étonnée et ravie, les richesses d'art d'une belle civilisation surprise en pleine prospérité. On sait que cette découverte ramena les artistes vers l'étude, trop longtemps abandonnée, des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

A Rome, Houdon oublia vite le style maniéré et un peu frivole si fort à la mode au moment où il avait commencé ses études; il ne conserva de sa première éducation artistique qu'une grande délicatesse de goût et l'étonnante habileté d'exécution dont témoignent les nombreux bustes qu'il exposa à son retour en France après un séjour de dix ans en Italie. « Nul mieux que lui, écrivait un de ses contemporains, ne s'entend à fouiller le marbre, à détailler les dentelles, à planter les cheveux, à les détacher, à coëffer avec élégance, enfin à rendre tous les accessoires avec non moins de vérité que l'âme de ses modèles. »

Un jour, il donna une preuve amusante de cette adresse extraordinaire dans un petit bas-relief représentant une grive morte, attachée à un clou par la patte. « Ce morceau, lisons-nous dans la *Correspondance* de Grimm, est d'un effet prodigieux; plus on le voit de près, plus il fait illusion. Un enfant de six ans fut mené, il y a quelques jours, dans l'atelier de M. Houdon; il regarde cet oiseau et demande d'abord à son père où il était blessé; on lui dit que la blessure était vraisemblablement cachée.

— Mais, papa, dit-il, de quoi donc est fait cet oiseau?

— C'est du marbre, lui dit son père.

— Ah! ah! reprit l'enfant, est-ce que l'on fait des plumes avec du marbre!

Une autre œuvre de Houdon, qui eut un très grand succès et dont on parla beaucoup, fut le buste de Mlle *Lise,* cette jeune fille dont la naïveté avait fait rire la cour et la ville, en 1773, au moment du mariage du comte d'Artois.

Voici l'anecdote.

La ville de Paris avait imaginé de doter et de marier avec solennité un certain nombre de jeunes ouvrières sages et bonnes travailleuses désignées par les curés des différentes paroisses, et parmi lesquelles se trouvait Mlle Lise. Lorsque, sur l'invitation qu'elle avait reçue, elle se présenta au bureau de la ville pour se faire inscrire, on lui demanda les nom et qualités de son futur époux; elle répondit, toute surprise, qu'elle ne s'était jamais occupée de cela et qu'elle avait cru que la ville lui fournirait le mari aussi bien que la dot, et, en effet, on lui en choisit un.

« La figure d'une pareille innocente était sans doute à conserver, dit le continuateur de Bachaumont, et c'est ce qu'a fait M. Houdon : sur cette physionomie dont les traits réguliers sont très propres à former l'ensemble agréable d'une figure ordinaire, on remarque un je ne sais quoi de caractéristique qu'on ne trouverait pas sur cent mille autres. »

Nommé membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture à la suite du salon de 1777 où il avait exposé un assez grand nombre de bustes, entre autres ceux de mesdames Adelaïde et Victoire, tantes de Louis XVI, et surtout une statue de *Morphée* qui réunit tous les suffrages.

Houdon, pour remercier ses collègues, voulut faire une œuvre qui pût servir à l'enseignement de l'art et modela le fameux *Ecorché,* devenu pour ainsi dire classique, et que les jeunes artistes, depuis cette époque, ont tous dessiné ou modelé.

Quelques années plus tard, l'assemblée générale des États-Unis ayant solennellement décerné une statue à Washington, Houdon eut l'honneur d'être choisi pour la sculpter. Il se rendit avec Franklin en Amérique où il résida dans la maison même de Washington dont il modela, d'après nature, un buste admirable de vie et de ressemblance qu'il rapporta en France. C'est d'après ce buste qu'il fit la statue en marbre placée dans la salle de l'État de Virginie, patrie de Washington.

Mais la plus célèbre des œuvres de Houdon [1], est la statue de *Voltaire* qui orne le vestibule de la Comédie-Française. Comme pour la statue de Washington, il avait fait d'abord d'après nature un buste dont le marbre fut placé solennellement dans le foyer du théâtre, le 18 février 1779, et dont il avait envoyé une épreuve en plâtre à tous les membres de l'Académie française. L'Académie lui fit adresser par son secrétaire perpétuel une lettre de remerciement accompagnée d'un exemplaire luxueusement relié de son *Dictionnaire* et d'une « bourse de cent jetons » : elle décida de plus que, par une faveur spéciale, Houdon aurait désormais son entrée à toutes les séances publiques ainsi que « deux billets à distribuer à sa volonté ». La statue fut exposée au salon de 1780.

Nommé membre de l'Institut en 1796, décoré de la Légion d'honneur en 1805, Houdon vieillit paisiblement, entouré de l'affection attentive et dévouée de ses trois filles et de tous ceux qui vivaient dans son intimité. Presque tous les soirs il se rendait à la Comédie-Française où il retrouvait à l'orchestre ou au foyer quelques vieux habitués avec lesquels il aimait à s'entretenir des graves événements qu'ils avaient traversés, de son séjour en Italie à laquelle il avait voué un culte profond, du temps de sa gloire et des hommes illustres qui avaient posé devant lui, Voltaire, Rousseau, Franklin, Diderot, Buffon, Gluck, Bonaparte et beaucoup d'autres. Bien que, suivant l'expression de Jal, il fût, dans les dernières années de sa vie, redevenu « presque enfant », il avait conservé sa vivacité d'autrefois, et avait toujours la répartie prompte et spirituelle. On raconte qu'un soir, au Théâtre-Français, un huissier nouvellement placé au contrôle l'arrêta en lui demandant son nom au moment où il passait rapidement comme un homme qui entre dans un endroit où il est connu

[1] Nous avons donné (t. XXX, p. 32) une liste des principales œuvres de Houdon, ainsi qu'une reproduction de son portrait d'après un médaillon de David d'Angers.

et où il a l'habitude d'aller : — « Mon nom! dit le malin vieillard désignant la statue de Voltaire, mon nom!... tenez, je suis le père de celui-là... »

Et l'huissier annonça gravement au contrôleur : « M. de Voltaire père!... »

Outre l'étude si vivante peinte par Boilly pour son tableau de l'*Intérieur de l'atelier d'Isabey* et que reproduit notre gravure (1), on connait plusieurs portraits du célèbre sculpteur. Gérard l'a fait figurer parmi les magistrats qui offrent au roi les clefs de la ville dans sa belle toile de l'*Entrée de Henri IV à Paris*. Houdon a fait de lui-même, et dans des conditions assez singulières, un buste en terre cuite qui a figuré à l'exposition du Trocadéro en 1878, et qui n'est pas un des morceaux les moins précieux de son œuvre. S'étant regardé par hasard dans une glace au moment où il allait sortir de son atelier, irrité par un incident quelconque, il fut tellement frappé de l'expression de sa physionomie, qu'il modela de suite son image, sans rien atténuer du caractère que lui imprimait son irritation.

Il mourut le 16 juillet 1828, âgé de quatre-vingt-huit ans.

ÉDOUARD GARNIER.

(1) Il existe une répétition de cette étude au musée de Lille, avec cette différence que ce n'est pas au buste du premier consul que le sculpteur y travaille.

L'ÉLÈVE DE LEONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 4.

Matteo se découvrit respectueusement, et écouta avec un sourire joyeux, mais modeste, les louanges que Clelio lui prodigua devant le peintre étranger; puis il salua comme pour prendre congé.

— Ne t'en va pas, lui dit Clelio : midi va sonner; nous entrerons ensemble.

— Pardon, maître... on m'attend là-bas... répondit Matteo, en désignant une arcade des Procuraties où l'on voyait la tête du vieux Leoni ressortir toute blanche dans l'ombre d'un pilier.

Et, s'inclinant, il quitta Clelio, qui le regarda s'éloigner, les lèvres serrées par une moue pleine de rancune.

De son angle d'ombre, Leoni observait le jeune homme, et sa figure exprimait une tristesse profonde, pendant que Clelio l'entretenait. Elle s'éclaira d'un rayon de joie, quand Matteo se dirigea rapidement de son côté.

— Te voilà donc, mon enfant! lui dit-il : toi aussi, tu es un de mes fidèles...

Et son regard se posait, humide et attendri, sur chacun des élèves qui lui restaient.

— Oh! maître! à qui irions-nous? lui dit le plus jeune, Paolo, un enfant de quinze ans. Si jamais je deviens célèbre, je signerai toutes mes œuvres : « Paolo, élève de Leoni »; car d'autres maîtres pourront m'apprendre à dessiner et à peindre, mais c'est vous qui m'aurez donné des yeux capables de voir le beau, qui aurez éveillé en moi une âme capable de le comprendre!

— L'enfant a raison! dit Matteo; ce qu'il a dit, nous le pensons tous : moi surtout, qui suis votre œuvre, votre élève, votre fils! O maître, cher maître vénéré, si je désire la gloire, c'est surtout pour la déposer à vos pieds!

La cloche de Saint-Marc commença de sonner, et il se fit un grand silence dans la foule, qui comptait tout bas les coups... Quand le dernier cessa de vibrer dans l'air, les portes du palais ducal s'ouvrirent à la foule. Matteo devint tout pâle.

— Courage, mon fils, et bon espoir! lui dit Leoni. Entrons et jugeons, nous aussi : il me tarde de voir ton tableau au milieu de ses concurrents.

— Je n'ose, maître... laissez-moi ici... Vous me direz tout à l'heure votre sentiment : si j'ai le bonheur d'emporter votre suffrage, ce sera assez pour moi.

Leoni sourit.

— Je rêve mieux que cela! mais tu as raison de t'en tenir à mon suffrage; je saurai te juger sans faiblesse. Attends-moi,

Il s'avança vers le palais avec ses élèves : la foule s'ouvrait respectueusement devant lui, et les plus hautains seigneurs de Venise le saluaient au passage. Matteo le vit disparaître, et après lui Clelio, qui fit de loin un signe amical au jeune homme, comme pour l'engager à se joindre à sa suite. Mais Matteo secoua la tête; s'il n'avait pas accompagné Leoni, ce n'était pas pour suivre Clelio.

Il resta debout sous les arcades des Procuraties, appuyé contre un pilier et regardant la masse imposante du vieux palais des doges, semblable en ce moment à une ruche agitée et bourdonnante. La foule des visiteurs s'y engouffrait, contenue par les gardes attentifs, selon les ordres reçus, à n'en laisser entrer qu'un petit nombre à la fois, « afin, disait le décret de la Seigneurie, qu'ils pussent jouir en toute liberté d'esprit de la vue des tableaux exposés et se former un juste jugement sur chacun d'eux ». Par une autre porte, la foule sortait et se répandait sur la place, où elle se formait de nouveau en groupes animés. On y discutait les mérites de tel ou tel jeune artiste; on s'enflammait pour un Vénitien, pour un Romain, pour un Bolonais; on criait : « Evviva! evviva il Muzio, il Tebaldi, il Cecco! » on s'injuriait aussi, à propos d'un tableau sur lequel les avis différaient; on interpellait des amis qui allaient entrer, pour leur vanter ou leur dénigrer ce qu'ils allaient voir. Et Matteo, immobile, l'oreille tendue vers les noms qui sortaient de cette foule aux mille voix, percevait plus nettement parfois, au-dessus de ce murmure confus, quelque exclamation enthousiaste qui le faisait tressaillir. Il entendait : « Admirable,

Cecco! superbe, Luigini! grandiose, Tebaldi! sublime, Matteo! divin, Matteo! merveilleux, Matteo! » Était-ce une hallucination de son esprit troublé? il lui semblait que son nom revenait plus souvent que tous les autres. « Matteo! Matteo! »

Il vit enfin sortir le vieux Leoni, qui lui parut grandi, rajeuni, transfiguré : il se tenait droit et marchait d'un pas assuré, et ses élèves le suivaient avec des visages radieux. Le petit Paolo montra de la main au maître le coin où se tenait Matteo, et Leoni s'avança vers le jeune homme en souriant, avec les yeux humides. Matteo vint au-devant de lui; le vieillard ouvrit ses bras pour le serrer contre sa poitrine, et Matteo sentit des larmes chaudes couler sur son front. Étonné, il leva la tête pour regarder Leoni au visage; c'était de joie que pleurait le vieux peintre, car ses yeux rayonnaient, et ses lèvres tremblantes essayaient de balbutier : « Mon fils!... ton génie... sois béni... je puis mourir... » Et Matteo se sentit le cœur inondé d'une telle félicité, qu'à peine pouvait-il la supporter.

Quand le vieillard eut un peu repris ses sens, il laissa aller Matteo.

— Cela fait du bien! lui dit-il avec un sourire bienheureux. Merci, mon fils! tu m'as payé largement de tout ce que j'ai pu faire pour toi. Quelle joie! Va, tu peux entrer... Ton tableau brille comme le soleil au milieu des étoiles! Je l'admirais, quand il a quitté l'atelier; mais pour en comprendre toutes les beautés, il fallait le voir au milieu de ses rivaux... Le prix est à toi, aucun doute n'est possible : tu seras l'artiste que je rêvais, mon Matteo!

Matteo vivait comme en un rêve, en un rêve de paradis. Paolo et ses compagnons se pressaient autour de lui et le félicitaient avec des paroles émues : ils étaient fiers par avance du triomphe de leur ami. Puis des sénateurs, de hauts personnages, des peintres étrangers dont le jeune homme révérait la grande renommée, vinrent aussi lui serrer les mains et le combler de louanges : heureux Matteo! Sur son passage, quand il accompagna le vieux Leoni à sa demeure, il vit tous les regards tournés vers lui : les belles dames lui souriaient, et il entendait répéter : « C'est le jeune Matteo, l'élève de Leoni et de Clelio; c'est son tableau qui est le plus beau; c'est lui qui aura le prix! »

Il se passa trois jours, pendant lesquels le jeune homme put se repaître de toutes les fumées de la gloire. Ce n'est pas qu'il n'y eût parmi les tableaux exposés des œuvres de grand mérite ou de grande espérance; mais celui de Matteo offrait quelque chose de saisissant : le public ne le jugeait pas, il était conquis, et saluait le génie. Pourtant un élève de l'école bolonaise, Tebaldi, avait de nombreux partisans pour sa couleur chaude, son énergie et son entente du clair-obscur; un Romain, Cecco, en avait pour la grâce vaporeuse de ses figures; quelques autres, pour telle ou telle qualité; il y avait des coteries où la camaraderie, l'amitié, le patriotisme local, portaient aux nues tel ou tel candidat; mais la majorité du public se prononçait pour Matteo.

Le troisième jour, au moment où le soleil, disparaissant à l'horizon, teignait de pourpre et d'or le ciel et les flots de l'Adriatique, les portes du palais ducal furent fermées, et les juges choisis reçurent la lettre qui les convoquait pour le lendemain matin : cette nuit était encore laissée à leurs réflexions.

Leoni avait gardé ses élèves à souper; il était gai, et il leur fit vider un flacon de son plus vieux vin de Capri, « au vainqueur du lendemain! » Et tous, souriants, vinrent choquer leur coupe contre celle de Matteo : nul ne doutait du nom de ce vainqueur.

Matteo, pourtant, doutait encore. Ses rivaux ne lui semblaient pas méprisables. Au fond, il se sentait plus fort qu'eux; mais les juges sauraient-ils le comprendre? Il y avait là une affaire de goût, d'appréciation personnelle... il ne serait sûr du prix que quand il aurait entendu proclamer son nom... Que cette nuit allait être longue!

Matteo s'en alla rêver le long du quai des Esclavons, écoutant l'eau qui clapotait, regardant les gondoles qui glissaient sur le canal, le vieux palais ducal où dans quelques heures se déciderait sa destinée, s'efforçant de ne penser à rien et revenant toujours à son idée fixe. « Si ce n'était pas moi, se disait-il, mon cher vieux maître en mourrait! »

Il était arrivé à un traghetto, et regardait sans la voir la Madone aux pieds de laquelle des femmes récitaient dévotement leur chapelet, lorsqu'une gondole vint accoster le bord, et une voix bien connue appela Matteo. Il regarda : Clelio, debout dans la gondole, lui faisait signe d'approcher.

— Je suis allé chez toi, Matteo, lui dit le peintre; et ne t'ayant pas trouvé, je te cherchais sans savoir où. J'ai à te parler : descends et viens avec moi. En allant jusqu'à Murano, nous aurons le temps de causer.

A suivre. Mme J. Colomb.

DE CURIEUX REPTILES.

LE LÉZARD CORNU.

Le Muséum d'histoire naturelle a reçu récemment de Saint-Domingue un curieux reptile sur lequel nous voulons appeler l'attention de nos lecteurs. Bien qu'il provienne d'une localité souvent visitée par les Européens, où on le trouve communément au dire de Lacépède, on le connaît fort peu. Il en existe en effet seulement quelques exemplaires empaillés dans les collections de notre Muséum, et c'est la première fois qu'on le voit vivant.

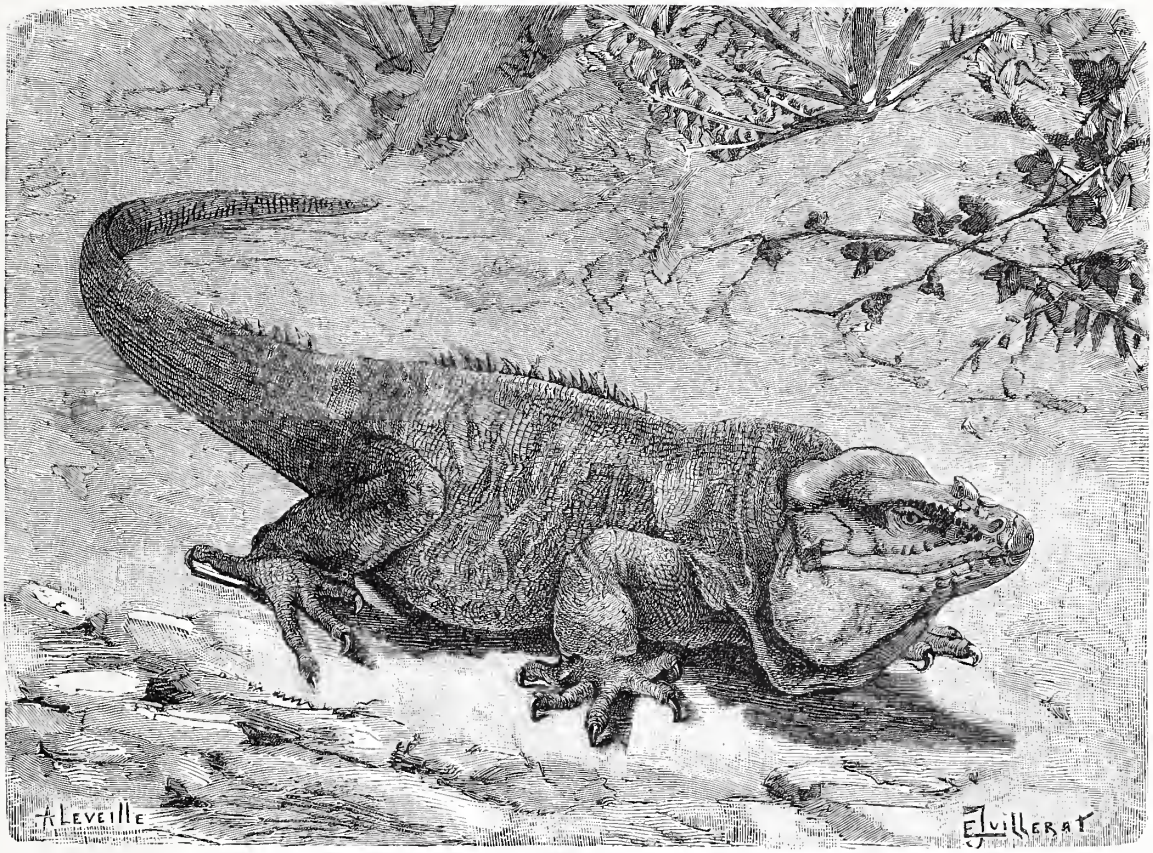
C'est un grand saurien de la famille des Iguaniens, que Lacépède avait nommé *Lézard cornu.*

Il diffère des Iguanes proprement dits par quelques caractères particuliers qui ont déterminé M. Wagler à créer pour lui le genre *Metopoceros;* ses dents, d'abord, sont semblables à celles des Cyclures, et l'on remarque sous ses cuisses deux rangées de poils. Le *Metopoceros cornuta* de Saint-Domingue est la seule espèce connue.

Lorsqu'on examine ce saurien, il semble qu'on ait sous les yeux une réduction de l'Iguanodon, ce gigantesque reptile dinosaurien fossile, dont on retrouve les restes dans les couches wealdiennes du terrain crétacé.

Le corps du *lézard cornu* est long de soixante-dix centimètres environ, de couleur brun-noir, différant en cela des Iguanes les plus connus, si remarquables par leurs teintes éclatantes; il est trapu, et semble lourd.

Son dos est garni, sur la ligne médiane, d'une rangée d'épines larges, recourbées en arrière, s'étendant depuis la partie postérieure de la tête, presque jusqu'au bout de la queue. Cependant, à la base de celle-ci, on remarque un espace long de plusieurs centimètres, dépourvu d'épines. La queue est épaisse, comprimée latéralement, contrairement à ce qui se voit chez nos lézards de France, qui l'ont cylindrique; elle possède des



Le Lézard cornu (*Metopoceros cornuta* de Saint-Domingue). — Dessiné d'après nature par M. Eugène Juillerat.

muscles puissants qui permettent à l'animal en colère d'infliger à ses ennemis de formidables coups de queue. Les pattes, robustes, sont tenues généralement très écartées du corps; les doigts sont garnis d'ongles crochus.

Mais ce qui est le plus curieux chez ce reptile, c'est assurément la tête qui est large, épaisse, trapue, et contribue surtout à donner à ce saurien un aspect étrange. Elle est munie en dessus, entre les yeux, d'une corne dermique, qui a valu à l'animal le nom de *lézard cornu.* En arrière de la tête, le cou, très court d'ailleurs, offre une sorte de bosse, au niveau des épaules, si je puis dire. En dessous de la mâchoire inférieure s'étend un large fanon, ou repli de la peau, jusqu'entre les pattes de devant. De chaque côté de ce fanon sont placées d'énormes abajoues, qui donnent au *Metopoceros,* vu de face, la plus singulière physionomie. Comme on le voit vivant pour la première fois à la ménagerie du Muséum, on connaît peu ses mœurs. Ses mouvements sont lents. Mais si l'on ouvre la cage et si l'on veut le toucher, il se met sur la défensive, se tournant brusquement tout d'une pièce; il se soulève un peu sur ses pattes et agite sa queue par saccades; puis il remue la tête verticalement pendant quelques instants, en ayant l'air de dire : « Eh bien! touche-moi donc un peu, et tu verras! » Mais au fond, je ne le crois pas bien féroce.

Le *Metopoceros* est très voisin des *Amblyrhyn-*

chus qui ont été observés par Darwin dans l'archipel des Galapagos. Tout fait présumer que les mœurs de notre reptile sont analogues à celles des Amblyrhynques; nous pensons donc qu'il est intéressant d'en dire quelques mots.

Il y en a deux espèces, l'une terrestre, l'autre marine; cette dernière (*A. cristatus*) a une tête large, courte; de fortes griffes d'égale longueur; le corps atteint environ un mètre. Ce lézard est très commun sur les rochers des côtes des îles de l'archipel des Galapagos, ne s'écartant pas même de dix mètres du bord de la mer. En revanche, on le rencontre quelquefois nageant à quelques centaines de mètres de la côte. Le capitaine Collnest dit dans la relation de son voyage : « Ces lézards s'en vont par troupes pêcher en mer, ou bien se reposent au soleil sur les rochers; on peut, en somme, les appeler des alligators en miniature. »

C'est un fort vilain animal, de couleur noir sale; ses mouvements sont lents et il semble stupide. Sa queue, aplatie latéralement, est garnie supérieurement d'épines, comme le dos. Il se sert de sa queue pour nager, en lui imprimant une espèce de mouvement ondulatoire, tandis que les pattes restent immobiles et étendues sur les côtés. Il se nourrit exclusivement d'une plante marine qui pousse au fond de la mer, à quelque distance des côtes, sous forme de feuilles minces d'un vert brillant ou rouge sombre.

Il va en nageant chercher sa nourriture; c'est donc un animal aquatique, et cependant, quand il est effrayé, il ne va pas se jeter à l'eau; il se laisse prendre par la queue plutôt que de sauter à la mer. Darwin dit que ces animaux ne semblent pas même avoir l'idée de mordre; mais que s'ils sont très effrayés, ils lancent de chaque narine une goutte d'un fluide quelconque. « J'en jetai un, dit-il, plusieurs fois de suite, aussi loin que je le pus, dans un étang profond qu'avait laissé la mer en se retirant; il revint invariablement en ligne droite à l'endroit où je me tenais. Il nageait près du fond, ses mouvements étaient gracieux et rapides; quelquefois il s'aidait de ses pattes sur le fond de l'étang. Dès qu'il arrivait près du bord, et pendant qu'il était encore dans l'eau, il essayait de se cacher sous les touffes de plantes marines, ou en entrant dans quelque crevasse. Dès qu'il pensait que le danger était passé, il sortait de son trou pour venir s'étendre au soleil où il se secouait aussi fort qu'il le pouvait. » Il est probable que l'instinct qui le pousse à venir sur le rivage tient à ce que, n'ayant à terre aucun ennemi, il considère la côte comme un lieu de sûreté.

Examinons maintenant l'espèce terrestre (*Amblyrhynchus Demarlii*), qui diffère de la précédente en ce que sa queue est cylindrique, et que ses pattes ne sont pas palmées.

L'espèce marine se trouvait abondamment dans toutes les îles de l'archipel; celle-ci, au contraire, est cantonnée dans les parties centrales, c'est-à-dire les îles Albemarle, James, Barrington, et Indefatigable. Ces animaux, fort nombreux, habitent des terriers peu profonds dans les régions basses et stériles auprès de la côte. Ils creusent leur trou d'une façon curieuse; ce ne sont jamais que les pattes d'un seul côté du corps qui agissent à la fois; quand ce côté est fatigué, c'est l'autre qui continue le travail, et ainsi de suite alternativement.

« J'en ai examiné un pendant longtemps, nous dit Darwin, jusqu'à ce que la moitié de son corps ait disparu dans le trou. Je m'approchai alors de lui et le tirai par la queue. Il sembla fort étonné de ce procédé, et sortit du trou pour voir ce qu'il y avait; il me regarda alors bien en face comme s'il voulait me dire : Pourquoi diable me tirez-vous par la queue? »

Ils s'éloignent peu de leurs retraites; la position latérale de leurs pattes les empêche de courir vite. Ceci est déjà un point commun avec notre *Lézard cornu* de Saint-Domingue, mais ils se ressemblent encore par un autre trait de caractère. « Ils ne sont pas craintifs, dit Darwin; quand ils regardent quelqu'un attentivement, ils relèvent leur queue, et, se soulevant sur leurs pattes de devant, ils agitent continuellement leur tête verticalement... » Le lézard cornu est dans le même cas.

Leur nourriture se compose de végétaux, cactus, feuilles d'acacia, qu'ils vont brouter sur les branches.

J'ai eu l'occasion, lors de l'expédition maritime du *Talisman*, en juillet 1883, de visiter aux îles du cap Vert, sous la latitude du Sénégal, une île déserte, l'îlot Branco. J'ai tort de dire « une île déserte », car si elle n'était pas habitée par les nègres, elle était peuplée de grands lézards, les *Macroscincus*, dont j'attrapai une quinzaine d'individus. Ils sont herbivores; je les nourrissais à bord avec des pelures de bananes. On peut encore en voir quelques exemplaires vivants à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle.

Je cite ces derniers lézards herbivores en passant; mais il est surtout bon de rappeler en quelques mots les caractères communs aux *Metopoceros* et aux *Amblyrhynchus*.

L'*Amblyrhynchus cristatus* est aquatique, il est vrai, mais cet iguanien ressemble au *Metopoceros* par la queue aplatie latéralement, par les épines qui garnissent son dos; enfin, parce qu'il est herbivore.

L'*Amblyrhynchus Demarlii* a les pattes écartées du corps comme le lézard cornu; comme lui il agite sa queue et sa tête, si l'on vient à le toucher, ou même à le regarder. Tout porte donc à croire que le *Metopoceros cornuta* a des mœurs analogues à celles des Amblyrhynques.

Il est intéressant de trouver dans des îles, telles que Saint-Domingue, les Galapagos, les îles du cap Vert, de grands sauriens rappelant souvent des espèces fossiles, les *Metopoceros*, les *Amblyrhynchus*, les *Macroscincus*, dont les mœurs sont

si bizarres, et dont l'aire géographique est si restreinte. Il est permis de penser que ces îles ont été reliées au continent voisin ou bien ont fait partie d'un continent aujourd'hui immergé.

CHARLES BRONGNIART.

LE PETIT FRANÇAIS.

Dans un discours à la distribution des prix du petit lycée de Clermont, un des professeurs les plus distingués de la faculté des lettres de cette ville, M. Emmanuel Des Essarts, dont l'on connait les œuvres poétiques si estimées, a fait des adolescents de France un éloge vrai et encourageant. En voici un extrait :

« Le petit Français reçoit de bonne heure, dans la plupart des familles, la leçon quotidienne et visible du travail, de l'économie, de la probité, des goûts simples et modestes. Il est prompt à contracter par l'exemple des habitudes vertueuses qu'il transporte tout enfant dans la vie commune du lycée et dont il reste pénétré durant toute son existence.

» Le petit Français déploie déjà les qualités maîtresses de sa race. Il trahit au plus vif degré l'instinct de l'émulation, le désir de la prééminence, mais il les fonde sur un sentiment naturel et tenace du vrai mérite et de la valeur personnelle. Il ambitionne, il veut des prix, mais des prix bien gagnés, dans des conditions identiques pour tous, des prix décernés par des maîtres d'une impartialité proverbiale. Et dans nos lycées, il trouve ce qu'il réclame. Ici la loi n'admet d'autre avantage que celui du travail soutenu, d'autre distinction que celle du talent précoce. Loi de justice et d'égalité répondant par avance aux principes que la France a fait triompher sur vingt champs de bataille. Pendant son séjour au lycée, le petit Français est en quelque sorte l'apprenti de la grande œuvre d'équité sociale dont son pays est l'ouvrier traditionnel et le héros légendaire.

» Le petit Français n'attend pas la saison juvénile ni même l'adolescence pour aimer et glorifier son pays. Il a de bonne heure, ainsi que notre chevalier Roland, « la douce France » sur les lèvres et dans le cœur. Il est bien petit encore, et il comprend déjà qu'il a deux mères, celle qui lui a donné le jour, et la France qui lui remettra son patrimoine de gloire et de civilisation.

» Notre histoire si glorieuse à toutes les époques est l'œuvre de grands Français qui ont commencé par être ce petit Français de bon cœur et de bon vouloir, se formant à sa tâche intellectuelle ou guerrière par une éducation virile et un effort personnel. Sans vouloir remonter au moyen âge qui me fournirait maint exemple, mon idéal de petit Français s'est appelé dans les temps modernes Henri de Navarre, qui fut Henri IV; Turenne, qui, à dix ans, dormait sur l'affût des canons; Chevert, qui devint soldat à l'âge où l'on est en classe; Carnot, qui pressentait la stratégie au collège; Marceau, Joubert, Championnet, qui l'improvisèrent au sortir des bancs de l'école, et dans l'ordre civil Amyot, qui sut conquérir la science sur la plus rigoureuse pauvreté; Descartes, qui déployait, à treize ans, le génie philosophique; Pascal, à douze ans, devinant la géométrie; Racine, André Chénier, poètes dès leur quinzième année, et de nos jours Michelet, Edgar Quinet, Victor Hugo, tous ceux enfin qui furent des enfants héroïques de travail et d'énergie avant d'être des hommes surhumains.

» Et pourquoi sont-ils devenus si grands? C'est que, dès le premier âge, ils ont été dressés par leurs parents ou leurs précepteurs, comme vous par vos maîtres, à faire à toute heure ce qu'il y a de plus simple et de plus malaisé : leur devoir. La grandeur d'une nation, ce n'est pas autre chose qu'à un moment donné la mise en œuvre du devoir journellement accompli. »

E. D.

Bonté.

L'homme qui ne fait aucun mal à ses semblables, mais qui ne leur fait non plus aucun bien, réalise-t-il de tout point l'idéal de l'homme tel que nous le concevons?

Non, nous le regardons comme un homme sec et sans entrailles, nous le tenons en fort médiocre estime et ne voyons nullement en lui le type de la beauté morale.

Celui-là, au contraire, nous paraît digne de tout notre respect et de toute notre sympathie, qui n'est pas seulement juste, mais encore bienfaisant; qui, non content de ne pas nuire aux autres, cherche toutes les occasions de leur être utile, et prodigue son argent, son temps, sa peine, sa vie même pour leur venir en aide. Il nous paraît un homme véritablement homme; il a de l'humanité!

FERRAZ. *Nos droits et nos devoirs.*

LE MUSÉE DE GRENOBLE.

Le musée et la bibliothèque de Grenoble ont été édifiés sur les dessins et sous la direction de l'un des premiers architectes de notre temps, M. Charles Questel, membre de l'Institut [1]. On s'accorde à reconnaître que c'est le monument le plus important dans ce genre et le plus complet que possèdent nos départements. M. Vitel, qui se connaissait bien en art, en a fait le plus grand éloge.

La façade principale comprend deux pavillons

[1] D'autres villes que Grenoble doivent à M. Questel plusieurs de leurs plus beaux monuments; Nîmes, entr'autres, a été décorée par lui de sa grande fontaine de l'Esplanade et de sa belle église Saint-Paul.

ornés de pilastres et une partie en arrière-corps. Le musée et la bibliothèque ont une même entrée et un vestibule commun. Ce vestibule est composé de trois travées divisées par des pilastres donnant naissance à des voûtes d'arêtes; il est terminé à ses extrémités par deux hémicycles.

On a placé dans la grande niche qui fait face à la porte d'entrée un moulage pris sur la *Pallas de Velletri,* du musée du Louvre.

Les portes d'entrée du musée et de la bibliothèque sont pratiquées vis-à-vis des fenêtres dans les deux autres travées; quatre portes secondaires,

Le Vestibule du musée de Grenoble. — Dessin de Mlle Lancelot.

percées dans les hémicycles, donnent accès à divers services.

Ce vestibule, dont les soubassements sont de marbre, est entièrement couvert de peinture; les murs sont peints d'un ton jaune uni, les voûtes sont décorées d'arabesques, et les figures allégoriques des arts, des sciences et des lettres, ornent les tympans qui couronnent les deux grandes portes. Sur des tables de pierre blanche incrustées dans les murs, on a gravé les noms des fondateurs et des principaux donateurs du musée et de la bibliothèque. Le dallage est de marbre de diverses couleurs; des colonnes de marbre supportent des bustes antiques.

La partie méridionale de l'édifice affectée à la bibliothèque comprend une grande salle pouvant contenir 80 000 volumes. Sa longueur est de 62 mètres et sa largeur de 13m.68. Elle est divisée en cinq travées couvertes par des coupoles plates, au milieu desquelles sont pratiqués les châssis qui répandent une lumière égale dans toutes les parties de ce vaisseau.

Au-devant des piliers, sur les quatre côtés de la bibliothèque, on a établi des vitrines où sont exposés les manuscrits à vignettes, les reliures riches et diverses curiosités.

La Bibliothèque du musée de Grenoble. — Dessin de Mlle Lancelot.

Latéralement à la grande salle de la bibliothèque est placée la salle de lecture, dans laquelle cinquante-deux personnes peuvent travailler à la fois sur dix tables (1).

Le musée a été ouvert au public en 1869. Auparavant les tableaux avaient été placés, d'abord dans les salles de l'évêché, puis dans les bâtiments du lycée où ils restèrent pendant soixante-dix ans. Les premières œuvres, données en 1799 et 1800 par l'administration départementale et par le gouvernement, provenaient en partie de l'hôtel Lesdiguières et d'établissements religieux supprimés. La collection s'est accrue peu à peu, grâce

(1) Voy. l'Encyclopédie des beaux-arts (4e vol. de l'année 1887).

aux dons de l'État, à des acquisitions faites par la ville et aux libéralités d'un assez grand nombre de particuliers. En 1840, elle ne se composait encore que de 160 tableaux et de 16 statues; en 1878, le nombre des tableaux était de 367 et celui des statues de 182. Parmi les peintures, plusieurs feraient honneur aux musées les plus célèbres; nous citerons entr'autres : *Saint Sébastien* et *Sainte Apoline,* peinte par le Perugin vers 1512, pour l'église des Augustins, à Pérouse, et transportée à Paris en 1797; une *Guérison miraculeuse*, par Paul Véronèse; des Canaletti, des Guardi; un *Saint Grégoire*, toile de grande dimension, l'une des œuvres de la jeunesse de Rubens et la pièce capitale du musée; un très remarquable portrait de l'*Abbé de Saint-Cyran*, par Philippe de Champaigne; un portrait de vieillard, de l'école hollandaise, d'un peintre inconnu; un paysage de Claude Lorrain; et, parmi les peintures modernes, un beau portrait de notre excellent maître Hébert peint par lui-même. Nous ne donnons ici que des indications très insuffisantes : à qui voudra se faire une idée exacte du musée, avant de le visiter, nous conseillerons la lecture intéressante d'un ouvrage spécial de M. Marcel Reymond [1].

Le musée comprend en outre des collections de dessins et gravures, d'épigraphie, de meubles et objets d'art, de portraits dauphinois et de médailles comprenant quinze mille pièces.

La bibliothèque contient 80 000 volumes et 1 200 manuscrits dont plusieurs sont précieux.

Éd. Ch.

LA FÊTE DU BOIS HOURDY.

En février, à Chambly, près de Beaumont-sur-Oise, une fête assez étrange avait attiré environ cinq mille personnes. Chambly est une charmante petite ville de 1 300 âmes environ, anciennement fortifiée; son église est classée parmi les monuments historiques.

Une vieille coutume veut qu'au commencement de chaque année on brûle publiquement, en grande solennité, un arbre provenant d'un bois spécialement consacré à cette espèce de culte. C'est pour les habitants une occasion de réjouissances d'où la civilisation a sans doute chassé la simplicité primitive, accordant tout juste à la tradition ce qui est l'objet principal de la fête. Il est à présumer qu'au début le corps des pompiers, par exemple, qui figure aujourd'hui dans le cortège, n'y avait point sa place.

Le bois Hourdy fut donné autrefois à la commune par un vieux célibataire, à condition de ne point le soustraire à sa destination. C'est de là que vient l'arbre sacré, *sacra arbor*, offert en holocauste.

Cette victime inconsciente, dans l'intérieur de laquelle on a disposé force pétards et pièces d'artifice, est portée solennellement sur un vaste bûcher dressé sur la grande place de Chambly. A midi, heure fixée pour le sacrifice, le président de la fête met le feu aux fagots, et bientôt s'élève une longue colonne de fumée qui monte capricieusement vers le ciel, à la grande joie des assistants, et se traduit par des vivats frénétiques auxquels répondent d'innombrables détonations.

Jadis, le soin d'allumer le bûcher revenait de droit au célibataire le plus âgé; c'était un hommage rendu à la mémoire de celui qui avait institué la fête. Depuis dix ans on a dérogé à l'usage, et le roi de la journée est choisi parmi ce qu'on appelle les notabilités de l'endroit. On lui adjoint une cour brillante de jeunes filles et de jeunes gens.

Victorien Maubry.

Sottise.

Les hommes veulent bien qu'on rie de leur esprit, mais non de leur sottise. Swift.

DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Il est trop vrai que certaines personnes aiment la contradiction : elles n'attendent pas les occasions qui peuvent la faire naître; elles la recherchent, elles la provoquent. Ce n'est point toujours par malice; c'est souvent par goût : une conversation simple et paisible, allant droit son chemin, si intéressante et éclairée qu'elle puisse être, leur paraît monotone, sans saveur. Que leur faut-il le plus souvent pour engager une lutte de paroles où brillera leur esprit? presque rien. Il leur suffit d'une exagération ou d'un paradoxe lancé à propos. De bonnes gens s'y laissent prendre, et se croient obligés de répondre, non pas à la fin sans un peu d'animation ou d'irritation, au nom du sens commun; mais ce sont de bonnes gens, et, si l'on osait le dire, des naïfs. Cependant, avec ces dispositions à contredire, on s'expose à être redouté, évité, quelquefois même lorsqu'on voudrait bien qu'il en fût autrement. J'ai connu un homme d'une assez grande valeur qui se trouva écarté insensiblement d'une société d'amis, parce qu'il avait pris l'habitude de répéter très souvent : « Ah! je ne suis pas de votre avis », et on avait observé qu'il prononçait ces mots, d'un premier mouvement inconscient, avant même d'avoir trouvé en quoi il différait d'opinion avec ceux qu'il était décidé à contredire : on se sentait ennuyé, fatigué ou blessé par ce procédé qui entraînait mal à propos les esprits les plus pacifiques à des débats interminables et trop vifs; il semblait toujours dire : « Allons, en garde! Croisons le fer! » Un jour il entendit quelqu'un murmurer qu'il ferait aussi bien d'aller ferrailler ailleurs, et il disparut.

Éd. Charton.

[1] *Étude sur le musée de tableaux de Grenoble* avec photographies, par Marcel Reymond, 1879. Librairie de l'Art, Paris.

LE CIEL EN 1888.

Nous avons fait connaître à nos lecteurs les faits les plus intéressants à observer au ciel dans le cours du mois de janvier [1]; nous examinerons aujourd'hui l'ensemble des phénomènes astronomiques concernant l'année entière qui vient de s'ouvrir.

LE SOLEIL; TACHES ET PROTUBÉRANCES.

Le soleil traverse actuellement une période de minimum des manifestations de son activité. Les taches n'apparaissent que rarement et en petit nombre; les protubérances roses qui sont comme les flammes et les éruptions de cet ardent foyer, ne se présentent que clairsemées et peu élevées. C'est une époque convenable pour nous recueillir un instant et nous rendre compte de la marche encore assez peu connue de ces fluctuations mystérieuses. Aussi y consacrerons nous cette année notre attention spéciale.

Nos lecteurs savent que la période de ces fluctuations est d'environ onze années, mais que de fortes irrégularités se glissent dans cette période. Le dernier minimum a eu lieu en décembre 1878, et le dernier maximum en décembre 1883, à travers des variations prodigieuses. Le meilleur moyen de juger ces variations est d'ailleurs d'avoir sous les yeux les mesures elles-mêmes, et parmi ces mesures nous choisirons celles de l'Observatoire de Greenwich comme étant les plus précises. Elles sont obtenues en mesurant les photographies solaires prises chaque jour, soit à Greenwich, soit à Dehra-Dun, dans les Indes, et sont exprimées en millionièmes de la surface de l'hémisphère solaire. Par la combinaison des observations faites en ces deux points fort éloignés l'un de l'autre, il ne se passe guère de jours de l'année sans que l'astre radieux ait été photographié, de sorte qu'un très petit nombre de taches restent inaperçues. Voici, depuis le minimum de 1878 jusqu'au dernier maximum, quelle a été l'étendue des taches solaires (en millionièmes de l'hémisphère solaire), surface entière des taches, pénombre comprise :

1878	24	1882	1,002
1879	49	1883	1,155
1880	416	1884	1,079
1881	730	1885	811

Mais ces résultats généraux ne suffiraient pas pour donner une idée exacte du phénomène; ici les détails sont très importants. Aussi sera-t-il fort intéressant pour nous de jeter un coup d'œil sur les mesures faites pendant chaque rotation solaire, depuis le minimum jusqu'au maximum; nous nous rendrons compte ainsi des étranges variations de cette activité, des instants de calme absolu et de langueur, comme des accès de fièvre en quelque sorte, qui donnent des allures de bonds prodigieux à la courbe figurative de cette activité.

L'époque du minimum a correspondu avec l'état du soleil pendant la 337e rotation (décembre 1878 la 1re rotation compte du 9 novembre 1853), car il y avait alors 0 taches et 0 facules, et cette époque de calme absolu a été précédée par un intervalle de repos presque complet dès le mois de mars 1878, et suivi d'un repos analogue jusqu'en mai 1879. L'époque du maximum correspond à la 404e rotation. Il y a bien eu un maximum plus élevé à la 398e, mais il a été suivi d'une chute si profonde que la moyenne de la 398e et de la 399e rotation ne dépasse pas le chiffre 1 294. Même réflexion pour la 389e. L'année 1883 est dans son ensemble plus chargée que 1884. C'est donc bien en décembre 1883 qu'il convient de placer le dernier maximum. Il s'est ainsi écoulé juste cinq années entre le minimum et le maximum.

On a pour les dernières époques de maximum et minimum :

INTERVALLES DES MINIMA ET MAXIMA.

Min. 1867, 1	3 ans 8		D'un minimum à l'autre.
Max. 1870, 9			11 ans 8
Min. 1878, 9	8	0	D'un maximum à l'autre.
Max. 1883, 9	5	0	13 ans 0

L'intervalle du minimum de 1867 au maximum de 1870 n'avait été que de 3 ans, 8 dixièmes d'année, ou 3 ans 10 mois environ, tandis que l'intervalle du minimum de 1878 au maximum de 1883 a été de 5 années entières.

L'intervalle du minimum de 1867 au minimum de 1878 a été de 11 ans 8.

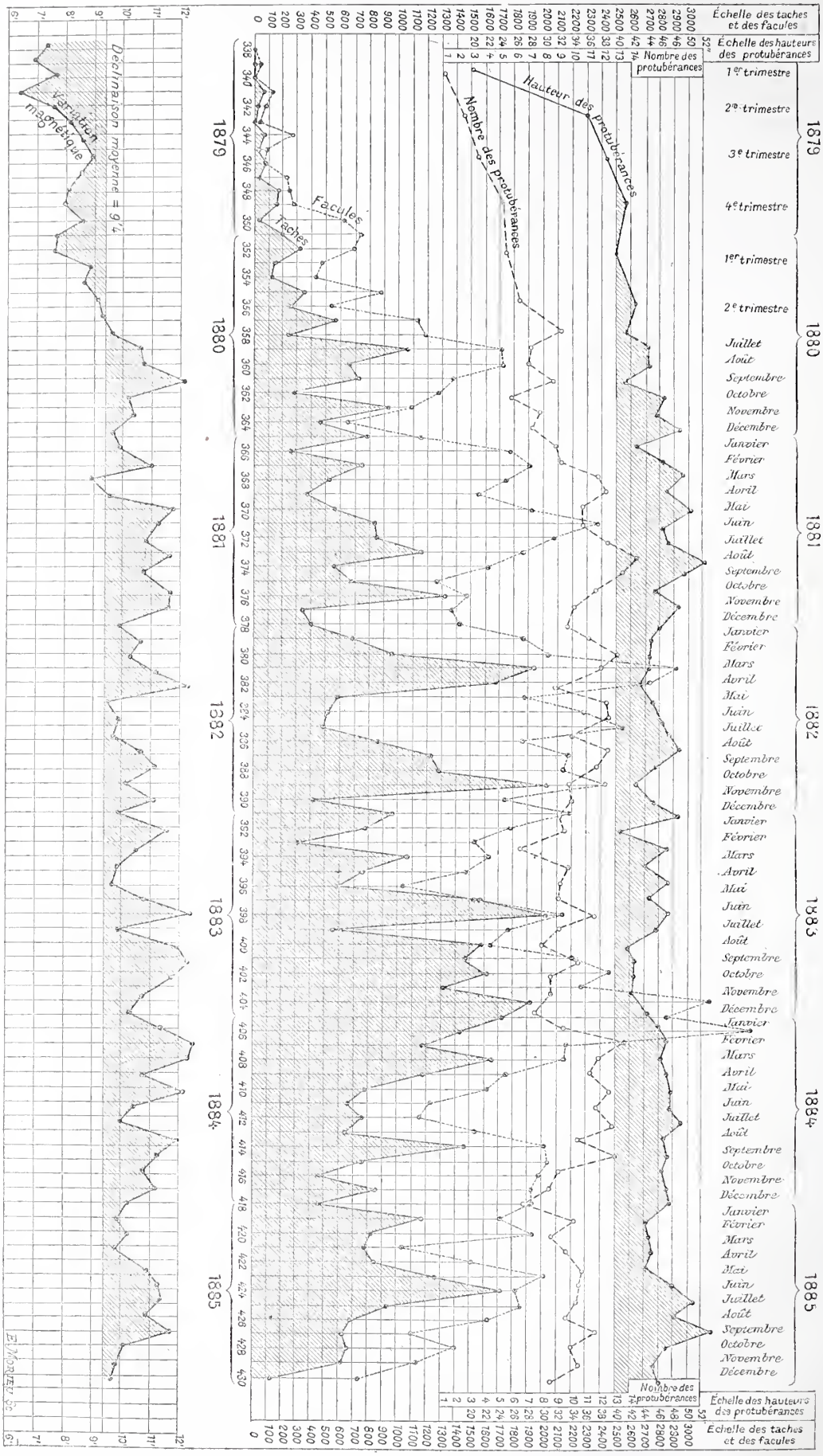
Celui du maximum de 1870 au maximum de 1883 a été de 13 ans, fort supérieur à la moyenne.

Mais combien on se tromperait dans l'appréciation de ce curieux phénomène si l'on s'imaginait voir un accroissement et un décroissement réguliers dans cette variation des taches solaires. Que nos lecteurs examinent le diagramme suivant, que nous avons construit sur l'ensemble des observations, rotation par rotation, ils verront quelles irrégularités découpent le tracé, jusqu'à la période pleine de septembre 1883 à juin 1884. Les facules, ou taches blanches plus lumineuses que la surface solaire elle-même, suivent sensiblement la même marche, à quelques détails près (l'exception de juillet 1882 est curieuse), sur une étendue plus vaste que celle des taches. Mais les protubérances sont loin d'offrir le même parallélisme; elles baissent de septembre à décembre 1883 et offrent un véritable maximum de mars à décembre 1884.

Examinons en détails les protubérances.

Ici, nous avons choisi pour base de notre examen les mesures spectroscopistes faites par M. Tacchini à l'Observatoire de Rome. Elles ne sont pas, il est vrai, classées par rotations solaires, mais en les inscrivant dans l'ordre des mois, nous avons obtenu une comparaison facile avec les observations précédentes. Malheureusement les observations

[1] Voyez page 406 du précédent volume.



LES MANIFESTATIONS DE L'ACTIVITÉ SOLAIRE.

Tableau synoptique de l'étendue des taches et facules, du nombre et de la hauteur des protubérances, et de la variation magnétique terrestre, depuis le dernier minimum, jusqu'au delà du dernier maximum.

de 1878 sont insuffisantes pour caractériser cette année critique, et celles de 1879 et du premier semestre de 1880 ne sont données que dans leurs résultats trimestriels. Prenons-les telles qu'elles sont et essayons de les interpréter.

Le nombre moyen des protubérances observées par jours d'observation n'était en 1879 que de 1, 2, 3 à 5. En 1880, il s'élève de 6 à 9. En 1881, il atteint par fluctuations 10, 11, 12, 13 et même 14. En 1882, il cesse de s'accroître et flotte entre 13 et 9. En 1883, il descend flottant depuis 11 jusqu'à 6. En 1884, il se relève : 7 à 13. En 1885, il redescend : 11 à 6. En 1886 il décroît encore, se tenant entre 8 et 6.

Si nous examinons maintenant la hauteur moyenne des protubérances observées, nous voyons que dans le cours de l'année 1879 cette hauteur s'est élevée graduellement de 20″ à 41″. En 1880 elle est de 40″ à 46″. En 1881, elle s'accroît encore flottant de 42″ à 52″. En 1882, elle n'atteint plus 50″, et se tient entre 49″ et 42″. C'est un état stationnaire analogue à celui que nous venons de remarquer dans le nombre des protubérances. En 1883, cette hauteur diminue légèrement et reste comprise entre 48″ et 41″. En 1884, il se relève, ne descendant pas au-dessous de 44″ et atteignant 49″; c'est un maximum un peu supérieur à l'année 1882. En 1885, il y a encore accroissement, les éruptions atteignent, en septembre, presque 54″ et ne descendent pas au-dessous de 44″. En 1886, diminution sensible : 47″ à 40″.

De cet examen, nous pouvons conclure que *les variations des taches et les éruptions solaires ne sont pas simultanées.*

Résumons les observations par année :

	Taches.	Facules.	Protubérances.		
			nomb. par jour.	haut.	extens.
1879	49	151	3 ,0	34″,2	1°,46
1880	416	977	6 ,7	42 ,6	2 ,20
1881	730	1,733	11 ,1	47 ,7	2 ,69
1882	1,002	2,154	11 ,1	45 ,4	2 ,37

On le voit, par leur hauteur moyenne comme par leur extension, les protubérances ont manifesté un maximum en 1881, tandis que les taches et les facules ont continué de s'accroître et ont été plus nombreuses, plus étendues en 1882 qu'en 1881.

Continuons la comparaison :

	Taches.	Facules.	Protubérances.		
			nomb. par jour.	haut.	extens.
1883	1,155	1,856	9 ,1	44″,5	2°,56
1884	1,079	2,057	11 ,0	46 ,9	2 ,50
1885	811	1,496	9 ,8	47 ,0	2 ,30
1886	»	»	7 ,3	45 ,0	1 ,90

Tandis que le maximum des taches a eu lieu en 1883 (décembre), le maximum des protubébérances comme nombre et comme hauteur, a eu lieu en 1884 (août).

Le meilleur moyen de juger ces correspondances nous a paru de tracer un diagramme qui les réunisse et permette de les comparer. Dans ce but, nous avons d'abord tracé la courbe des variations des taches ainsi que celles des facules à une échelle déterminée; chaque ligne verticale correspond à une rotation solaire, ces rotations étant supposées commencer et finir au milieu des intervalles qui séparent ces lignes. Puis, au-dessus de ces courbes représentant les taches et les facules, nous avons construit celle des hauteurs des protubérances ainsi que celle du nombre moyen des protubérances comptées par jour. Il y a un peu plus d'intervalle entre les mois qu'entre les rotations, puisque celles-ci ne sont que de 27 jours un tiers environ.

Les superficies des taches et des facules sont exprimées en millionièmes de la surface de l'hémisphère solaire, et les hauteurs des protubérances sont exprimées en secondes. Nous avons de la sorte réuni pour la première fois, sur un même tableau, ces diverses manifestations solaires pendant une période complète d'un minimum à un maximum. Chacun peut apprécier leur correspondance.

MAGNÉTISME TERRESTRE.

On remarquera au bas de ce tableau une autre courbe dont l'examen est destiné à compléter celui des fluctuations précédentes, c'est celle du magnétisme terrestre. L'amplitude des oscillations diurnes de l'aiguille aimantée augmente du minimum au maximum des taches solaires.

Les années 1886 et 1887 ont continué la courbe décroissante des taches solaires, et il est probable que ces taches seront très rares en 1888. Leur recherche n'en sera que plus intéressante. Nos lecteurs savent que c'est là l'une des observations astronomiques les plus faciles à faire, et que les plus petits instruments suffisent pour donner d'excellents résultats.

ÉCLIPSES.

L'année 1888 nous offre trois *éclipses* de soleil et deux de lune.

28 janvier. Éclipse totale de lune, visible à Paris.
11 février. Éclipse partielle de soleil, invisible à Paris.
8 juillet. Éclipse partielle de soleil, invisible à Paris.
23 juillet. Éclipse totale de lune, en partie visible à Paris.
7 août. Éclipse partielle de soleil, invisible à Paris.

Nous avons signalé celle du 28 janvier, les autres sont invisibles, à l'exception de l'éclipse de lune du 23 juillet. Ce jour-là, la lune se couchera à 4 h. 20 m. du matin, le soleil se levant à 4 h. 24 m. L'entrée de la lune dans l'ombre de la terre commence à 4 h. 4 m., et la totalité n'arrive qu'à 5 h. 3 m.; on ne verra donc que l'entrée dans l'ombre et une éclipse partielle très peu avancée.

MARCHE DES PLANÈTES.

Parmi les planètes, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne sont les seules intéressantes à observer dans les instruments de moyenne puissance.

Vénus, qui a été visible à l'œil nu en plein jour pendant tout l'été dernier, est passée le 21 sep-

tembre entre le soleil et la terre, et a brillé ensuite comme étoile du matin en octobre, novembre et décembre, est encore visible actuellement comme étoile du matin; mais elle s'éloigne de nous, ne se présente plus sous la forme de croissant, et, s'éloignant toujours, va passer derrière le soleil le 11 juillet prochain. Elle ne nous reviendra ensuite que très lentement. L'année dans laquelle nous venons d'entrer représente donc, à l'opposé de celle qui vient de s'écouler, une période d'invisibilité pour la belle planète.

Mars, au contraire, qui nous a quittés depuis deux ans, nous revient rapidement. C'est le 11 avril qu'il passera en opposition au méridien à minuit, brillant alors de sa clarté rougeâtre et de l'éclat d'une étoile de première grandeur dans la constellation de la Vierge, à gauche ou à l'est de l'épi de la Vierge. Son mouvement est rétrograde, c'est-à-dire dirigé de l'est à l'ouest. Le 14 avril, la planète rouge passera juste au nord de la blanche étoile de la Vierge, à 4 degrés 30 minutes de distance, puis elle continuera de rétrograder jusqu'au 23 mai, après avoir presque frôlé l'étoile Théta, de quatrième grandeur, le 24 avril. Les mois d'avril, mai, juin, juillet et août seront les plus favorables pour l'étude de ce monde voisin sur lequel des révélations si curieuses commencent à nous être données.

Jupiter brille de son éclat resplendissant dans la constellation du Scorpion, et arrivera en opposition le 22 mai, passant alors au méridien à minuit, et se trouvant presque juste devant l'étoile Bêta du Scorpion. La période de mai à octobre sera la plus favorable pour l'observation de cette importante planète, la plus vaste de tout notre univers solaire.

Saturne, que l'on remarque depuis longtemps tous les soirs dans la constellation du Cancer, et non loin de l'amas de soleils perdus dans les profondeurs de cette région céleste, est presque aussi facile à trouver que Jupiter et Mars. En ce moment il brille d'une lumière pâle et tranquille, de première grandeur, entre les étoiles Gamma et Zéta du Cancer; son opposition a eu lieu le 23 janvier dernier; il passait alors au méridien à minuit. Avançant environ de 2 heures par mois dans son passage au méridien, il restera visible tous les soirs jusqu'au mois de juin prochain. Ses anneaux vont en se refermant lentement.

Tels sont les principaux phénomènes astronomiques à observer pendant l'année qui vient de s'ouvrir. Nous avons présenté l'année dernière à nos lecteurs des vues de Jupiter, Saturne, Vénus et la Lune, qu'ils pourront encore consulter avec fruit. Cette année, nous avons cru devoir nous étendre spécialement sur le Soleil, à cause des documents nouveaux que nous avons entre les mains, et que nous avons été heureux d'offrir aux amis de la plus belle des sciences.

CAMILLE FLAMMARION.

LES GAZ.

Comment on les solidifie.

L'ACIDE CARBONIQUE LIQUIDE.

L'air atmosphérique a été pendant longtemps le seul gaz connu : aujourd'hui les chimistes savent préparer un grand nombre de corps, différents par leurs propriétés, mais gazeux comme l'air, c'est-à-dire fluides, transparents et élastiques comme lui. Tout le monde connaît le gaz suffocant qui se produit quand on brûle du soufre, c'est l'acide sulfureux. Le gaz acide carbonique est plus répandu encore : il prend naissance dans la combustion du charbon, et c'est de là que lui vient son nom; il se dégage dans la respiration des hommes et des animaux, dans la fermentation du vin ou de la bière, dans la calcination des pierres calcaires que l'on transforme en chaux; c'est lui qui pétille dans l'eau de Seltz ou dans le vin de Champagne. Le gaz ammoniac dissous dans l'eau constitue l'alcali volatil. Le gaz chlore est employé dans le blanchiment. Le gaz d'éclairage est un mélange de différents carbures d'hydrogène, c'est-à-dire de plusieurs gaz composés tous d'hydrogène et de charbon.

Tous les corps gazeux peuvent cependant perdre cette forme et être ramenés à l'état de liquides : la plupart même ont été solidifiés. On arrive à ce résultat curieux par deux moyens, le refroidissement et la compression.

Un refroidissement un peu énergique suffit quelquefois : le gaz se condense par le froid comme la vapeur d'eau qui se dépose à l'état liquide sur une soucoupe refroidie : d'autres gaz se liquéfient, quand on les comprime au moyen d'une pompe foulante dans un réservoir à parois très résistantes. Mais plus la température est élevée, plus la pression nécessaire à la liquéfaction devient considérable. Prenons l'acide carbonique comme exemple :

A 80 degrés au-dessous de 0, le froid suffit, sous la pression de l'atmosphère, pour le faire passer à l'état liquide; à 50 degrés au-dessous de 0, il faut une pression de 8 atmosphères; à 25 degrés au-dessous de 0, 18 atmosphères; à 0 degré, 38 atmosphères; à 10 degrés au-dessus de 0, 45 atmosphères; à 20 degrés, 56 atmosphères; à 30 degrés, 73 atmosphères. Au-dessus de 32 degrés, le gaz acide carbonique ne se liquéfie plus, quelle que soit la pression à laquelle on le soumette : c'est alors un gaz permanent.

Il existe, en effet, pour chaque gaz, une température particulière, appelée son *point critique*, au-dessous de laquelle la liquéfaction est possible sous des pressions plus ou moins énergiques, mais au-dessus de laquelle le gaz conserve toujours la forme de fluide aériforme. Les gaz les plus difficiles à liquéfier sont ceux dont le point critique est le plus bas dans l'échelle des températures. Pour l'oxygène, par exemple, le point critique est

aux environs de 110 degrés au-dessous de 0 : aussi tous les efforts tentés pour liquéfier ce gaz par la compression sont-ils restés infructueux, tant qu'on n'a pas fait intervenir en même temps un froid de 120 à 130 degrés au-dessous de 0.

La liquéfaction des gaz est restée longtemps au nombre des expériences de laboratoire ; mais elle est entrée maintenant dans la pratique industrielle, et a déjà reçu de nombreuses applications.

Les gaz liquéfiés reprennent très facilement l'état de fluides aériformes ; ils se vaporisent avec une grande rapidité et absorbent, pendant cette transformation, une grande quantité de chaleur. Aussi emploie-t-on les gaz facilement liquéfiables, comme l'acide sulfureux, l'ammoniaque, le chlorure de méthyle, à la production artificielle du froid et à la fabrication de la glace.

L'acide carbonique est plus difficile à liquéfier. La pression de 50 atmosphères au moins, nécessaire pour obtenir sa liquéfaction à la température ordinaire, exigerait l'emploi de pompes d'une grande puissance, d'une grande perfection, et qui ne pourraient guère fonctionner d'une manière courante et industrielle. Cette difficulté a été résolue de la manière suivante. On se borne à comprimer l'acide carbonique à une pression de 8 à 10 atmosphères ; mais, en même temps, au moyen d'acide sulfureux liquide, on refroidit à 50 ou 60 degrés au-dessous de 0, le vase en fer où s'opère la compression du gaz. Sous l'influence simultanée de la pression et du froid, le gaz acide carbonique se transforme alors en un liquide semblable à l'eau, mais un peu plus léger.

Un litre d'acide carbonique liquide pèse 900 grammes seulement et correspond à 450 litres environ d'acide carbonique gazeux, puisqu'un litre de celui-ci pèse à peu près 2 grammes. Le liquide ainsi obtenu se transporte et s'expédie dans des bouteilles en fer forgé contenant depuis un demi-litre jusqu'à huit litres d'acide carbonique liquide. Bien des personnes seraient peu rassurées, si elles savaient qu'elles peuvent avoir pour voisin, dans un wagon de chemin de fer, un compagnon de route emportant avec lui un véritable obus chargé de 2 à 3 000 litres de gaz comprimé et liquéfié par la pression. Disons, pour les tranquilliser, que les bouteilles employées à cet usage sont essayées à des pressions de 250 à 300 atmosphères, et qu'elles n'en supportent, en général, pendant le transport, que 50 à 60. Mais le danger deviendrait réel, si la température s'élevait et dépassait 32 degrés, point critique de l'acide carbonique. Celui-ci reprendrait alors complètement l'état de gaz, et les bouteilles pourraient ne pas résister à la pression qui en résulterait.

L'acide carbonique liquide en bouteilles peut servir à de nombreux usages. Le froid énorme qu'il produit en se vaporisant est utilisé pour la production presque instantanée de la glace et même, dans les laboratoires, pour la congélation du mercure.

Veut-on fabriquer des eaux gazeuses, il n'est besoin ni d'appareils producteurs d'acide carbonique, ni de pompes mues à la vapeur pour le comprimer dans l'eau. Il suffit de mettre la bouteille d'acide carbonique liquide en communication avec le réservoir contenant l'eau que l'on veut transformer en eau de seltz. On ouvre un instant le robinet de la bouteille ; l'acide carbonique se vaporise ; devenu gazeux, il se précipite dans l'eau avec une énorme pression et s'y dissout presque aussitôt. La seule précaution à prendre tient à ce que, la pression étant trop considérable, l'eau de seltz serait trop forte. Il est donc bon d'interposer entre la bouteille en fer et le réservoir contenant l'eau, une soupape régulatrice de pression : celle-ci, grâce à cette précaution, ne dépassera jamais la valeur nécessaire à une bonne fabrication. La liquéfaction de l'acide carbonique est une garantie de sa pureté : aussi l'eau de seltz ainsi fabriquée est de qualité supérieure. Le travail se fait avec la plus grande propreté et dans un temps très court ; l'outillage presque nul ne tient que peu de place, et le fabricant peut aisément satisfaire aux exigences d'une production essentiellement variable avec la température et la saison.

C'est surtout comme force motrice toujours disponible que l'acide carbonique liquide a été utilisé jusqu'ici. Une bouteille de ce liquide est une chaudière à vapeur, à 50 atmosphères, constamment en pression, et qui peut produire instantanément, sans être chauffée, plusieurs milliers de litres de gaz.

Tout le monde sait que, dans un incendie, les premiers secours sont les plus efficaces, et qu'avec une faible quantité d'eau lancée dès le début sur le foyer, on peut prévenir les plus grands malheurs. L'extincteur à acide carbonique liquide se compose d'un réservoir très résistant qui contient environ 300 litres d'eau et communique par un tuyau avec une bouteille d'acide carbonique liquide : il suffit d'ouvrir légèrement le robinet de la bouteille pour obtenir aussitôt une pression considérable sur la surface de l'eau du réservoir. Celle-ci est projetée dans un tuyau et fournit immédiatement un jet d'une grande puissance, qui peut atteindre à plus de 20 mètres de hauteur. Cet appareil présente donc les qualités de force et de rapidité nécessaires pour éteindre le feu, avant qu'il n'ait pris un grand développement.

De toutes les applications de l'acide carbonique liquide, la plus importante, jusqu'à présent, est son emploi dans les pompes à bière. Dans les brasseries, on se sert, depuis bon nombre d'années déjà, de l'air comprimé pour faire monter la bière des caves, où elle conserve sa fraîcheur, jusqu'aux salles où se tiennent les consommateurs. Le contact prolongé de l'air avec la bière présente, paraît-il, de nombreux inconvénients : le liquide laisse dégager une partie de son acide carbonique ; il devient moins pétillant, moins mousseux, et peut même s'aigrir légèrement. Les connaisseurs, dit-on,

ne s'y trompent pas : aussi, dans les pays à bière, a-t-on substitué la compression par l'acide carbonique à la compression par l'air. Le gaz comprimé est fourni par une bouteille d'acide liquide. Comme celle-ci donne une pression trop forte, on ne la fait pas communiquer directement avec les tonneaux, mais bien avec un réservoir en tôle ayant une capacité de 100 à 200 litres. On y maintient la pression convenable en ouvrant de temps en temps le robinet de la bouteille, et cette pression se distribue par des tuyaux dans les différents tonneaux de bière. La manipulation est des plus simples, nullement fatigante, et les résultats obtenus ne laissent rien à désirer, quant à la qualité de la bière.

E. Lefebvre.

PLANTES COMESTIBLES
(LE LAITRON)

Tout le monde connaît le laitron (*Sonchus oleraceus*). Il n'est pas de plante plus commune. On le rencontre partout, dans les jardins, où on le considère comme une mauvaise herbe, dans les champs, sur le bord des routes, dans les fossés.

Le Laitron commun. — Dessin de A. L. Clément.

Quand on veut l'arracher, la tige se casse, et l'on s'aperçoit qu'elle est creuse, molle et laiteuse. Les feuilles sont longues et bizarrement découpées, tantôt élargies, tantôt étranglées jusqu'à la nervure médiane, irrégulièrement dentelées sur le bord et comme crépues, avec des cils un peu épineux. Les fleurs, d'un jaune pâle, s'épanouissent presque en ombelle, au sommet de la tige et des branches.

Cette modeste plante appartient à la même tribu que la chicorée sauvage et le pissenlit ou dent-de-lion. Comme celles-ci, elle est mieux qu'inoffensive ; elle est utile. Malgré un peu d'amertume, elle est bonne à manger en salade, quand elle n'a encore que des feuilles et n'a pas eu le temps de pousser en tige. On lui a même fait une petite place parmi les plantes médicinales ; on la dit rafraîchissante, sédative ; on lui prête quelques-unes des qualités de la laitue, qui est aussi une chicorée.

E. L.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

DANS L'ÉCHOPPE D'UN JUIF D'ALGER.

Juif algérien filant la lame. — D'après une photographie.

Ce vieux juif file la laine comme une femme, avec un instrument bizarre dont nous avons vainement cherché le modèle au musée des Arts et Métiers... C'est un patient, un de ces habiles artisans d'Alger qui travaillent si merveilleusement en passementerie et en broderie sur vêtements; mais l'âge est venu pour lui, traînant à sa suite tout un cortège de petites infirmités; ses yeux se sont un peu affaiblis et son regard mélancolique nous en dit assez pour qu'il n'ait pas besoin d'ouvrir la bouche et de nous raconter ses misères. Le temps des travaux d'art, des œuvres délicates, est passé pour ce patriarche; il vit relégué dans un coin de la boutique de ses enfants, et est réduit à leur fournir la laine qu'ils font teindre de brillantes couleurs pour tracer ensuite ces élégantes arabesques dont il avait jadis le secret.

Les juifs se sont occupés de bonne heure de l'élève des moutons et de l'utilisation de leur toison. Ces moutons, que les anciens israélites considéraient comme leur principale richesse, étaient le produit de la domestication de l'argaly; on ne les trouve pas, en effet, à l'état sauvage. Les différentes races de mouton, sont dues à des croisements successifs dont le meilleur pour l'industrie lainière en France résulte des brebis indigènes et du bélier mérinos, la qualité de la laine dépendant de celle du bélier. Depuis le naturaliste Daubanton, qui a préconisé ce système de sélection, on a également amélioré nos races ovines en leur communiquant les qualités des moutons d'origine anglaise.

Quelques phrases de l'Écriture sainte permettent de juger de l'état florissant de l'art de la fabrication des tissus de laine dès la plus haute antiquité.

Dans l'Exode (Ch. XXV, vers. 25 et 26), il est parlé d'étoffes en laines préparées et teintes de couleurs diverses : « Toutes les femmes industrieuses filèrent elles-mêmes, et elles apportèrent, tout filés, l'azur, la pourpre, l'écariate... Celles qui se montrèrent les plus habiles filèrent le poil de chèvre ». — La Genèse fait connaître aussi que le tissage des étoffes riches, façonnées, dites brocarts ou brocatelles, était connu des anciens, mais constituait, naturellement, une spécialité fort en honneur : « L'Éternel a désigné particulièrement Betsalël, fils d'Ouri, fils de Chour, de la tribu de Juda. Il l'a rempli d'un souffle supérieur d'habileté, de raison, de science, de toute industrie, lui a enseigné le travail compliqué des tissus, les méthodes pour mettre à profit l'or, l'argent, le cuivre... » (Vers. 31, 32, 33.)

On voit encore, au chapitre 36 de la Genèse, que les plus fameux parmi les ouvriers en laine composèrent les dix tapis de l'enceinte du temple, teints des nuances les plus éclatantes et brodés de dessins représentant des chérubins; le lin *retors* était mêlé au tissu dans ces travaux d'art.

Les curieuses tapisseries découvertes en Égypte par M. Maspero, il y a quelques années, et qui patent du cinquième siècle, peuvent donner une idée des chefs-d'œuvre les plus anciens. Les fouilles opérées dans les tombeaux des Coptes, chrétiens d'Égypte qui se séparèrent de l'Église après le concile de Chalcédoine, sont un triomphe pour l'archéologie; on peut voir maintenant au musée des Gobelins des fragments de ces tapisseries d'une perfection étonnante et de couleurs des plus vives. Coïncidence singulière ! la fabrication de ces tissus des premiers âges est semblable à celle des tapisseries des Gobelins dites de haute lisse, c'est-à-dire travaillées sur un métier vertical.

Constatons, en somme, que l'industrie de la laine à laquelle se livre le juif que représente notre gravure, n'est pas précisément récente dans sa famille : il continue des traditions respectables !... La laine qu'il file a préalablement subi différentes préparations, suivant qu'elle est à ranger dans la catégorie des laines longues ou dans celle des laines courtes qui ne dépassent pas 8 à 10 centimètres de brin, mais elle a dû, de toute façon, être débarrassée du *suint*, matière grasse qu'on dissout en partie par des lavages à l'eau claire, puis en la soumettant à l'influence d'une préparation alcaline chauffée à 75 degrés. L'alcali forme un véritable savon avec le suint qui se détache des mèches de laine; l'opération s'achève facilement en faisant dégorger la laine dans l'eau, à condition de ne point mêler les fibres et de ne pas les presser.

Les laines courtes avec lesquelles les juifs d'Algérie et d'Orient font leurs tapis, damas et mousselines-laine, sont successivement soumises au *battage* qui rend aux poils leur élasticité, au *graissage* à l'huile d'olive ou de colza, et au *louvetage*.

Le battage et le louvetage s'effectuent à l'aide de cylindres garnis de dents plus ou moins rapprochées et se mouvant avec une rapidité qui va en croissant au fur et à mesure que le travail avance. L'opération du *cardage* a ensuite pour objet de redresser les fibres et de les préparer au *filage*.

Le filage s'effectuait jadis avec la quenouille et le fuseau; il s'opère encore chez les peuples d'Afrique et d'Asie au moyen d'instruments spéciaux, dus au génie inventif des indigènes, mais qui ont tous un même but, celui d'étirer les mèches produites au moyen du cardage par une torsion continue jusqu'à ce qu'elles aient acquis assez de longueur et de résistance pour pouvoir être *tissées*.

On sait quelle révolution industrielle produisit, au dix-huitième siècle, un simple ouvrier anglais, Highs, en inventant la première machine à filer à laquelle il donna le nom de sa fille Jenny. C'était une combinaison de fuseaux mis en mouvement par un moteur commun; un barbier, du nom de Richard Arkwright, trouva mieux en construisant le *métier continu* dans lequel les filaments passent entre des cylindres dont les vitesses de rotation sont différentes. La *Mull-Jenny* de Samuel Crampton, qui s'est inspiré des deux systèmes précédents, est le dernier terme de ces inventions mémorables :

on a, en effet, perfectionné le mécanisme de cet instrument mais sans en changer les principes. Nous ne pourrions entrer dans l'explication détaillée de ces différentes machines qu'il faut examiner au musée des Arts et Métiers pour bien en saisir le fonctionnement.

Les fils de laine qui doivent être transformés en *tissu* ne sont pas, comme les fils de coton et les soies, entre-croisés au métier et à la navette, de manière à former une *chaîne* et une *trame;* ils sont simplement réunis entre eux par adhérence au moyen de marteaux ou *foulons* qui feutrent les mèches. Le drap ainsi obtenu est très irrégulier et doit être *peigné;* le chardon à foulon aux pointes recourbées et flexibles ou des peignes en fer qui l'imitent sans le valoir, servent à dresser les brins du tissu; les poils qui dépassent encore sont enfin *tondus.*

Les derniers apprêts du lainage, qui consistent à le lisser et à le lustrer, s'effectuent par des pressions réitérées, en humidifiant l'étoffe à la vapeur.

Les juifs d'Algérie excellent dans la fabrication des étoffes de laine aux nuances orientales; ces tons si chauds sont obtenus *par impression* et rendus durables grâce à des bains de vapeur qui fixent les couleurs.

Cette impression ne se fait pas immédiatement et directement, pas plus pour les laines que pour les étoffes de coton; elle ne s'opère qu'après l'application d'un mordant qui prépare le tissu à recevoir la teinture.

Ce serait vouloir se faire une idée bien étroite de l'industrie des juifs en pays musulman que de considérer uniquement leurs aptitudes pour la fabrication des lainages; ils sont d'une adresse proverbiale, d'une intelligence qui n'a d'égale que leur astuce, et capables de s'adonner avec succès à toutes les professions.

On trouve dans les boutiques des juifs d'Algérie et de Tunisie outre les étoffes de laine proprement dites, des écharpes, des pièces de soieries ou de tissus de coton dont le fond est brodé de dessins de laine aux nuances multicolores et auxquels on a donné le nom générique d'*algériennes,* des ceintures de brocart à fleurs et à franges d'or, des calottes rouges pour hommes, en un mot, toutes ces parures brillantes qui miroitent au beau soleil d'Afrique dans les fantasias arabes ou dans les jardins mystérieux des harems.

On peut dire que, à part l'agriculture pour laquelle ils ne manifestent aucun goût, les juifs de la classe inférieure ont accaparé à peu près tous les genres de commerce dans ces belles provinces que la France a conquises de l'autre côté du bassin méditerranéen. Les bijoutiers les plus renommés pour la finesse de leurs joyaux, les horlogers les plus habiles sont des israélites, qui se font aussi, suivant les circonstances, cordonniers, tailleurs, ferblantiers, merciers... Mais le juif est, avant tout, brocanteur.

Passez, au hasard, par une de ces anciennes rues d'Alger si tortueuses, si étroites, et vous verrez de tous côtés, blottis au fond de misérables échoppes fermées à mi-hauteur, des marchands juifs qui vous proposeront des curiosités du pays; ils sont bien reconnaissables à leur nez aquilin, à leurs yeux noirs profondément enfoncés dans l'orbite. Ils vous offriront des poteries ayant l'apparence d'antiquités respectables mais d'une authenticité plus que douteuse, des cassettes ou coffrets en bois de rose incrusté de nacre et des collections de ces bibelots, de ces riens destinés à vous rappeler plus tard un voyage intéressant.

Achetez, car vous ne trouverez guère ailleurs les derniers échantillons de l'art arabe, mais marchandez énergiquement! et payez, si vous pouvez, la moitié du prix proposé; le gain du vendeur sera encore très raisonnable... Ces objets qu'il vous procure, il les tient tous des maures dont la nonchalance fait la ruine; les boutiques des juifs sont trop souvent des monts-de-piété en petit où l'on prête sur gage. AYLIC MARIN.

L'ÉLÈVE DE LEONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. pages 4 et 19.

Matteo descendit dans la gondole qui fila bientôt sur le canal avec la rapidité d'une mouette : bientôt elle gagna la mer. Clelio souriait de son sourire le plus engageant.

— Une belle soirée, n'est-ce pas? qui promet une journée plus belle encore pour demain! Pour toi, surtout : si la Muse prend la peine de venir inspirer les doctes personnages qui doivent choisir le vainqueur, tu seras salué du nom de maître avant que nous soyons plus vieux de vingt-quatre heures. N'est-ce pas ton avis?

— Mon avis, maître! balbutia Matteo qui devinait dans l'accent de l'artiste une ironie qu'il ne s'expliquait pas. Mon avis?... puis-je avoir un avis?... puis-je juger mon œuvre?

— Certainement, *caro mio!* tu le peux, et tu ne t'en fais pas faute, j'en suis sûr. Quand on est arrivé au point où tu en es, on se juge et on juge les autres, et tu sais, comme moi, comme le vieux Leoni, qu'il n'y en a pas un qui t'aille à la cheville. Avoue que tu le sais!

— Je crois... j'espère... murmura Matteo.

— Tu le sais. Eh bien, malgré ton talent, malgré... ton génie!... tu n'es pas sûr d'avoir le prix.

Matteo devint blême.

— Si les juges étaient tous des peintres, et qu'il n'entrât dans leur manière de juger ni jalousie ni considérations personnelles, il te couronneraient, sans faire aux autres l'aumône d'un regard. Mais ce ne sont pas des artistes : ce sont des connaisseurs, à ce qu'on dit, et on sait ce que ce mot-là signifie. Je les connais tous, et depuis trois jours j'ai beaucoup conversé avec eux. Ils jugent d'après

leurs petites idées, ils reconnaissent que ta peinture est « du grand art », mais cela ne leur suffit pas. Cecco a des partisans : il fait si gracieux, si joli ! Tebaldi en a encore davantage : c'est puissant, disent les juges, et cette puissance masque à leurs yeux l'incorrection du dessin.

Matteo ne répondait pas, il était atterré. « Pourquoi me dit-il tout cela ? pensait-il ; ne pouvait-il me laisser encore cette nuit d'espérance, ces quelques heures de bonheur ! » Clelio reprit :

— J'ai cru devoir te prévenir ; une déception inattendue serait trop dure... Mais ne crois pas que tout soit perdu. J'ai beaucoup d'influence sur Pizani, sur Correr, sur Mocenigo ; Tiepolo et Foscari m'écoutent volontiers ; plusieurs autres encore ont confiance en moi, quand il s'agit d'art : dans le nombre il y en a deux ou trois à qui j'ai rendu des services, à qui je puis en rendre encore.. J'irai les trouver ; je leur vanterai ton œuvre, j'en ferai ressortir les mérites, je leur signalerai impitoyablement les défauts de tes rivaux... et, je te le jure, c'est toi qui triompheras demain !

Matteo releva la tête. Il était un peu rassuré ; pourtant une inquiétude, un doute, une amertume lui restaient au fond du cœur. C'était donc ainsi qu'il se donnait, ce prix ! c'était donc là l'impartialité des juges ! Et Clelio... pourquoi lui faisait-il valoir d'avance ses services ? Leoni, lui, l'aurait défendu sans le prévenir... Il fallait pourtant se montrer reconnaissant ; et le jeune homme remercia chaudement Clelio, assurant qu'il lui devrait plus que la vie.

— C'est bien, dit Clelio : je te réponds du succès. Mais à mon appui je mets une condition, une seule... Demain matin, à l'heure où les juges se réuniront, les concurrents devront leur apporter un pli scellé qui contiendra, avec la devise de leur tableau, leur nom et l'indication de l'école dont ils sortent.

— Oui, maître... je ne comprends même pas pourquoi, car ces noms ne sont pas un mystère, on les a assez répétés depuis trois jours.

— N'importe, c'est l'ordre, et le prix sera proclamé avec les indications contenues dans le pli : rien de plus, rien de moins. Cet écrit devra porter au dehors, comme vous le savez tous, la devise inscrite sur le cadre du tableau... Ta devise, c'est ?...

— Vous le savez, maître ; vous l'avez même trouvée trop modeste :

Brama assai, poco spera, e nulla chiede (1).

— Je me rappelle, en effet... Donc, tu l'écriras sur le pli qui contiendra ton nom. A l'intérieur, tu la répéteras, et au-dessous tu mettras : Matteo, né à Venise, âgé de vingt ans, élève de... De qui es-tu l'élève, Matteo ?

Matteo haletait, le cœur serré, il sentait les yeux de Clelio attachés sur lui, et il lui semblait qu'ils le brûlaient comme des charbons ardents. Que voulait dire le Florentin ? Matteo craignait de comprendre.

— Maître, répondit-il d'une voix mal assurée, je suis votre élève et celui de Leoni.

— Mon élève ! tu dis bien, Matteo ! Le vieillard dont tu parles t'a appris les procédés de notre art ; tout autre en aurait pu faire autant. Mais c'est depuis que tu travailles avec moi que tu t'es révélé à toi-même, que tes yeux se sont ouverts, que ta main s'est affermie, que ton génie a pris l'essor. C'est moi qui suis ton maître, Matteo ! Ce titre, je le revendique, aujourd'hui que je salue en toi mon égal ; c'est mon droit, et c'est ton devoir de le proclamer à la face de Venise, à la face du monde entier ! Laissons les morts ensevelir les morts ! laissons le vieux Leoni brûler de l'encens devant les gloires du passé, lui qui n'eut jamais de gloire propre, et élançons-nous vers l'avenir. C'est un art nouveau qui vient de naître, Matteo ! un art jeune et brillant comme l'aurore : il est né de mes leçons, et c'est toi qui l'as créé !

Il se tut, observant toujours Matteo qui penchait sa tête sur sa poitrine.

— Entends-tu, Matteo ? reprit-il au bout d'un instant. Tu écriras au-dessous de ton nom : élève de Clelio, rien autre, tu comprends ? Et je te réponds du prix.

— Maître ! maître ! balbutia Matteo éperdu, que me demandez-vous ? Leoni... mon bienfaiteur, mon père... il en mourrait !... Et comme il me mépriserait !

Clelio haussa les épaules.

— Je le veux, dit-il sèchement.

— Une telle ingratitude ! un tel mensonge ! c'est impossible ! Car je suis son élève, Dieu le sait ! car il m'a nourri de sa pensée, de son exemple, de ses conseils ; sans lui, je n'aurais jamais été admis dans votre atelier, maître... je ne peux pas !... je ne veux pas !...

— Prends garde... murmura Clelio à son oreille, avec une voix qui ressemblait à un sifflement. Ses yeux brillaient de courroux dans l'ombre devenue épaisse, et Matteo recula comme s'il eût eu devant lui une vipère.

— Prends garde ! répéta Clelio : je puis autant contre toi que pour toi... Ne te fais pas d'illusions, d'autres que toi ont des partisans, puissants, nombreux... ton sort, à l'heure qu'il est, dépend de moi... de moi seul... Selon que je passerai une nuit à travailler pour ou contre toi, c'est demain la gloire... ou l'oubli !... Choisis, et hâte-toi : je n'ai pas le temps d'attendre.

— N'attendez pas, maître ! dit le jeune homme d'une voix brisée. Les noms de mes deux maîtres seront écrits au-dessous du mien : je ne me sens pas la force d'être ingrat... Gondolier ! à Venise !

Le gondolier tourna la tête et regarda Clelio. Celui-ci lui montra la ville avec un geste de commandement, et la gondole, docile à l'aviron, prit la direction du canal.

Les deux hommes restèrent silencieux. Seule-

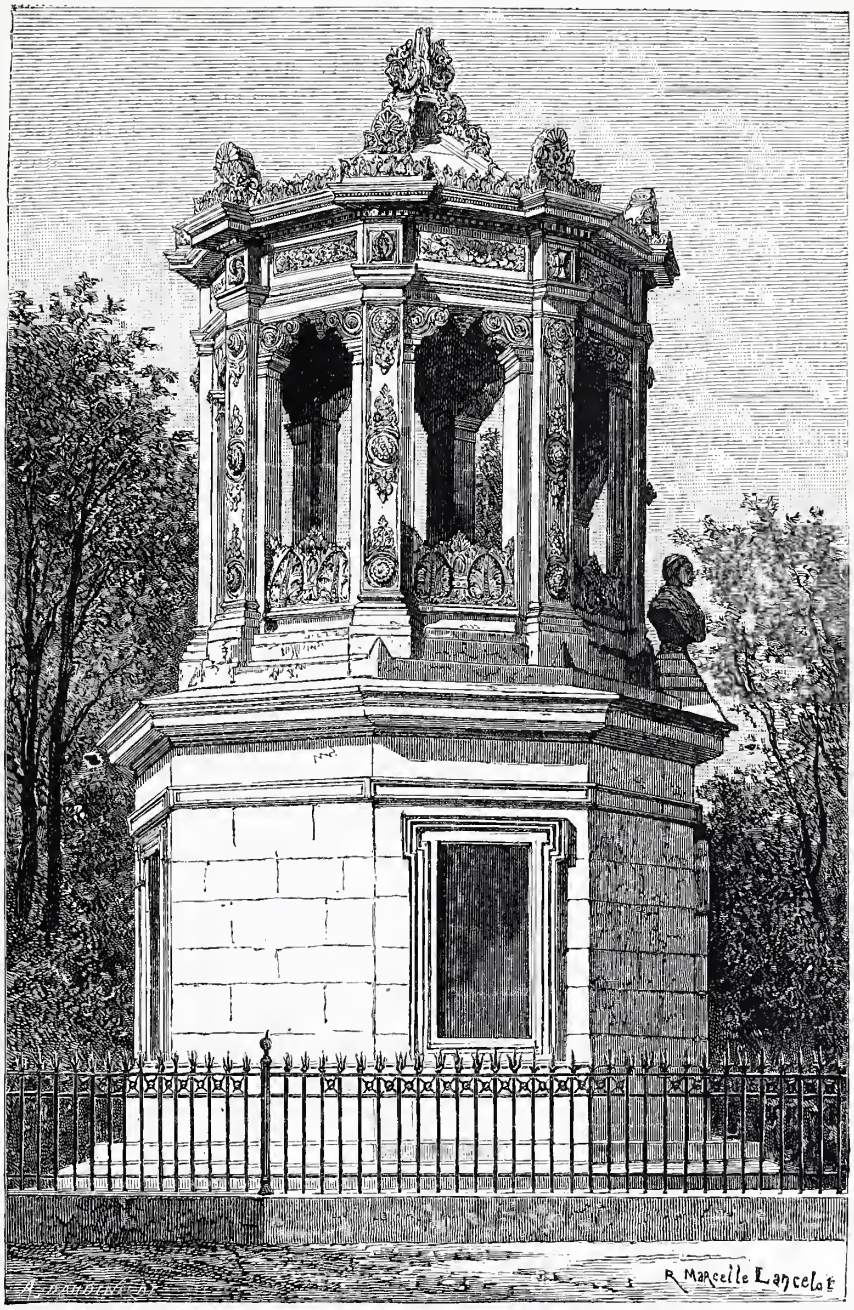
(1) Il désire beaucoup, il espère peu, il ne demande rien.

ment, au moment où la gondole accosta le *traghetto,* Matteo, descendant à terre, retint Clelio qui ordonnait au gondolier de le conduire à son logis.

A suivre. Mme J. Colomb.

LE CHATEAU D'EAU, A DIJON.

Ce petit monument, qui décore la partie supérieure d'un beau square, est situé à l'ouest de la ville de Dijon, vis-à-vis la place Darcy et la porte Guillaume. C'est une tour octogone et ajourée dont le dessin est dû à l'architecte Émile Sagot; on l'appelle le « Château d'eau », parce qu'il marque la place d'un immense réservoir alimenté par une source abondante, la « source du Rosoir », qui est à douze kilomètres nord-est de la ville, à Messigny, dans le vallon de Jouvence. Au-dessus du fronton qui surmonte la porte d'entrée, on voit



Le Château-d'eau, sur le réservoir, à Dijon.

le buste en bronze de Henri Darcy, par le sculpteur dijonnais bien connu, François Jouffroy; au-dessous, on lit cette inscription : « A Henri Darcy, la ville de Dijon, 1839. » Autour de l'édicule sont trois plaques en bronze. L'inscription de celle du côté droit est ainsi conçue : « Ces eaux salutaires ont été amenées et distribuées dans tous les quartiers de la ville par délibération du conseil municipal du 5 mars 1831. » La première pensée du projet avait été indiquée par un architecte dijon-

nais du seizième siècle : elle fut longtemps oubliée. En 1839, Henri Darcy, de Dijon, ingénieur en chef du département, conçut et exécuta l'œuvre avec autant d'habileté que de désintéressement. Ce fut le 28 juillet 1841 que l'on inaugura, dans une grande solennité, le jet d'eau provenant du réservoir de la fontaine du Rosoir. Le 4 mai 1848, le conseil municipal vota une médaille d'or du poids de 240 grammes en l'honneur de Henry Darcy qui n'avait pas voulu recevoir d'honoraires. L'une des faces de cette médaille représente le petit monument que reproduit notre gravure, et sur l'arrière-plan les principaux édifices de Dijon; autour on lit cet exergue : « La source du Rosoir amenée à Dijon, l'an MDCCCXL. » C.

NOS CHIENS.

Suite et fin. — Voy. page 14.

WYLIE.

Nous eûmes ensuite pour compagne une admirable chienne de berger; légère, svelte, élégante et belle comme un lévrier, au pelage soyeux, moiré de noir et de brun. Voici comment nous en devînmes possesseurs.

Nous étions, mon frère et moi, botanistes enragés; poussés par notre passion commune, nous parcourions tous les sommets de nos montagnes d'Écosse. Au commencement du printemps, nous étions à la recherche de la *Buxbaumia aphylla*, une ravissante mousse, quand, vers la nuit tombante, nous atteignîmes la demeure du vieux berger Adam. On était en train de faire la prière. Nous entrâmes et l'on nous servit de la crème avec un gâteau d'avoine incomparable.

Le vieil Adam nous regardait comme de vrais fous de nous être mis en route pour un brin de mousse qu'il connaissait bien pourtant, et qu'il promit de nous montrer le lendemain à la première heure. Comme nous allions nous coucher, deux jeunes gens entrèrent et dirent qu'ils allaient commencer le genre de pêche qu'on appelle *brûler l'eau*. Nous voilà partis avec eux.

La nuit était claire, sans lune, et froide, le ciel couvert d'étoiles. Ils avaient leurs piques et des torches de résine; la flamme ardente, l'entrain des gars frappant le poisson qu'elle attirait, l'éclat des écailles sur lesquelles se brisait le rayonnement des torches quand les pauvres bêtes éblouies se pressaient au milieu de ce cercle flamboyant, les soubresauts et la disparition des lumières lorsque les porteurs tombaient dans quelque trou, tout cela composait un spectacle curieux. Nous rentrâmes après minuit.

Le matin, Adam, levé depuis longtemps, avait déjà fait un tour avec ses chiens, quand nous nous réveillâmes; il nous apprit qu'il y avait quatre pouces de neige sur la terre : il nous fallut donc renoncer à notre cryptogame.

Il advint qu'Adam, qui avait gagné quelque argent, devait quitter bientôt cette solitude pour aller vivre en ville avec son fils. Nous avions admiré la beauté, la gentillesse et les formes irréprochables de sa chienne Wylie, et nous avions dit au vieux berger :

— Qu'allez-vous faire de celle-ci?

— Dame, avait-il répondu, je n'en sais trop rien, car, bien sûr, elle n'aimera pas la ville.

Je repris :

— Voudriez-vous me la donner?

Et Adam la regardant avec amour, répondit :

— Ma foi oui! car vous serez bon pour elle.

Il fut convenu que, quand Adam partirait pour la ville, Wylie me serait conduite par le roulier.

Wylie arriva et conquit tous les cœurs, y compris celui de grand'mère. Bien qu'elle fût souvent triste comme si elle songeait à son vieux maître et à ses anciens travaux de la montagne, elle prit l'habitude de la maison. Seulement, quand elle sortait avec moi, s'il lui arrivait de rencontrer des moutons dans les rues ou sur la route, elle s'animait et se rendait utile avec bonheur.

Ainsi s'écoula sa nouvelle existence sans qu'elle eût jamais rien fait de mal, toujours gaie, toujours bonne et toujours belle. Mais, quelques mois après son arrivée, il se produisit une chose mystérieuse : chaque mardi soir, elle disparaissait; nous essayâmes, en vain, de la surveiller, elle partait toujours vers neuf heures et restait absente la nuit entière, revenant le lendemain épuisée de fatigue et couverte de boue, comme si elle eût fait une longue route. Elle employait toute la journée suivante à dormir. Ce manège continua pendant plusieurs mois, sans que nous pussions rien découvrir. Pauvre créature! elle nous regardait d'un air anxieux en rentrant, elle eût voulu sans doute pouvoir nous dire ce qu'il en était et, toute fatiguée qu'elle fût, se montrait particulièrement affectueuse. Or donc, un jour, je traversais le marché aux herbes avec Wylie sur mes talons, quand deux bergers firent un geste d'étonnement à sa vue. L'un d'eux s'écria :

— C'est elle! c'est cette chienne merveilleuse que personne ne connaît.

Je lui demandai ce qu'il voulait dire, et il me répondit que depuis plusieurs mois elle apparaissait, dès l'aube, dans le quartier des moutons du marché aux bestiaux, qu'elle avait sans cesse, avec une bonne volonté infatigable, aidé les bergers à faire rentrer leurs bêtes.

— C'est un miracle; elle vole de tous côtés comme un esprit et jamais ne se trompe. Nos chiens ne valent rien en comparaison. C'est un vrai miracle!

Puis il me raconta combien tous la connaissaient et disaient en la voyant :

— Voici la fée qui arrive, nous allons faire rentrer le troupeau maintenant.

Ils avaient essayé de l'amadouer pour la retenir et s'en emparer, mais tout avait été inutile; elle

était familière, et néanmoins se tenait à distance; pendant longtemps, ces rudes gaillards ne parlèrent que d'elle. Elle continua de travailler ainsi en amateur jusqu'à sa mort.

WASP.

Wasp, la compagne de Wylie, et notre favorite après elle, savait faire tout ce dont un chien est capable : tuer une loutre ou un chats auvage, aussi bien que surveiller un enfant et jouer avec lui; elle était docile à l'égard de son maître, réservée vis-à-vis de tout autre. Mais c'est dans le rôle de nourrice qu'éclatait tout son mérite. Il fallait la voir élever un petit, jouer avec lui, le dorlotter, lui apprendre à se servir de ses dents pour le combat, et défiant de l'œil et de sa lèvre frémissante qui que ce fût, son maître excepté, d'oser toucher à ce trésor.

Une fois qu'elle avait trois petits, l'un d'eux mourut. Pendant deux jours et deux nuits, elle s'efforça de le rappeler à la vie, le léchant, le retournant en tous sens, grognant à ses oreilles, faisant tout, sauf de le mordre, pour le réveiller. Elle ne s'occupait pas des deux survivants, ne les allaitant pas, les repoussant à coups de dents, de sorte qu'il fallut les lui retirer. Elle ressemblait à une possédée, ne mangeait ni ne buvait, ne dormait pas davantage, et était enfin dans un tel état d'exaspération, que personne ne pouvait enlever le mort. Le troisième jour, de bonne heure, on la vit prendre le petit cadavre dans sa gueule, et partir à travers champs dans la direction de la rivière, filant comme un cheval de course; elle se mit à la nage avec son fardeau qu'elle abandonna au milieu du courant, puis revint rapidement vers le bord. Wasp resta ensuite immobile à suivre des yeux le corps qui s'en allait à la dérive, tournoyant au gré des flots; quand elle l'eut perdu de vue, dans le lointain, elle regagna la maison, chercha les deux petits qui lui restaient, les dévora de caresses, les porta l'un après l'autre à sa niche, et ne s'occupa plus que de les soigner.

JACK.

Le pauvre Jack, lui, était fou de naissance. Sa folie fut d'abord aimable, mais se changea peu à peu en folie malfaisante et finit par la mort subite. C'était un terrier anglais de couleur fauve. Il était plutôt bête que méchant; son courage, sa force musculaire et sa prodigieuse ardeur le rendaient insupportable. La porte de la rue n'était pas plutôt ouverte, qu'il crochait le premier chien venu au passage, attirant sur lui-même, et par suite sur moi, des ennuis sans fin. Les chats, il les faisait voltiger en l'air et leur cassait les reins quand ils retombaient. Les vieilles gens, il les renversait en passant entre leurs jambes. A la maison, il ne trouvait rien de mieux à faire que de bondir au travers du service à thé, renversant bouillotte, crème et le reste; à dîner, c'était la même chose. Je crois que si j'avais eu le temps de le corriger suffisamment, et qu'il eût pris une année de plus, nous eussions pu le garder, mais il bouscula le châtelain de l'endroit dans la rue, un jour de pluie, de sorte que je dus m'en séparer. On l'envoya donc chez un digne ecclésiastique, dans l'île de Westray, l'une des Orcades, et bien que son voyage eût été des plus pénibles et qu'il eût été aussi malade en mer qu'un chien peut l'être, il signala, dès la première minute, son arrivée au presbytère par des méchancetés. Jack poursuivit le cours de ses méfaits, en poussant des troupeaux entiers du haut des falaises dans la mer, jusqu'à ce qu'enfin tous les fusils de Westray fussent braqués sur lui. J'ai toujours regretté sa fin tragique, et je m'en veux de lui avoir ménagé les coups de cravache qui la lui eussent peut-être épargnée.

Il me resta Duchesse.

DUCHESSE.

Les originalités de Duchesse étaient sans fin. Notre bonne cousine Suzanne menait, par suite de sa surdité qui l'isolait du monde, une vie assez triste. Un jour nous la trouvâmes pleurant la mort d'un chat. Pendant que nous lui offrions nos consolations, je m'aperçus qu'elle regardait avec envie la petite chienne qui était avec moi.

J'écrivis sur une ardoise : « Vous plairait-il de l'avoir? »

Et elle répondit à travers ses larmes : « Vous savez bien que c'est impossible. »

Cela fut possible pourtant. Je lui laissai Duchesse le soir même, et bien qu'elle vînt nous voir souvent, elle ne quitta plus jamais cousine Suzanne. Je crains que les gâteries ne lui aient fait un certain tort moral. Elle était une source de bonheur pour sa maîtresse, dont elle égayait les journées silencieuses et solitaires par ses tours et sa gaieté; pourtant elle exerçait sur la vieille demoiselle une domination tyrannique. On citait le mot de cousine Suzanne à la cuisinière qui lui demandait ce qu'il fallait préparer pour le dîner :

— J'aimerais bien des côtelettes de mouton, mais vous savez, Duchesse préfère le hachis de porc!

Cette heureuse créature atteignit un grand âge et mourut de mort naturelle.

Mais le temps me manquerait et la patience vous manquerait aussi à vous, je le crains, cher lecteur, si j'entreprenais de vous parler de Crab, de Pym, de Puck et de mes autres chiens. Crab était un animal grave, avec des yeux profonds et mélancoliques, la tête large et le poil touffu; son humeur était indomptable; il descendait en droite ligne du chien de Piper Allau. Cet Allau, il faut que vous le sachiez, vivait il y a quelque deux siècles; il chantait, comme Homère, de bourgade en bourgade, et n'était pas moins célèbre à cause de son chien que par sa musique, ses contes et ses chansons.

Un grand seigneur de ce temps-là offrit au mu-

sicien une petite ferme, en échange de son chien, mais, après une journée de réflexion, Allau lui dit : « Non, non, mylord, gardez votre ferme; que ferait un musicien d'une ferme? »

Pym, plus petit que Crab, appartenait à une race plus élégante, étant fils du fameux Sem, dont le père et le frère furent trouvés morts, dit-on, au fond d'un terrier dans lequel la meute avait obligé un renard à se réfugier. Ce terrier avait trois entrées : le père avait pénétré par l'une des issues, le fils par une autre, et le renard avait fui aussitôt par la troisième; mais les pauvres chiens n'avaient pas reparu, et quand on eut fouillé, on les retrouva morts, accrochés l'un à l'autre par leurs mâchoires crispées; ils s'étaient rencontrés dans les ténèbres, et, n'ayant pas pris le temps de se reconnaître, s'étaient étranglés réciproquement.

Pym avait toujours le cœur gai, même quand les batailles manquaient, ce qui était rare, à vrai dire, vu que nous avions un marché chaque semaine. Pym s'y rendait avec la plus grande ponctualité. On le voyait apparaître au milieu du carrefour, pour porter défi à tout venant. La vue de ses jambes courtes encourageait les autres à accepter le cartel; mais tous les chiens qu'il attaquait, tombaient vite sur le dos, posture dans laquelle il achevait le combat toujours terminé par une victoire.

Que puis-je dire de Puck? le voleur d'œufs tout chauds, pris au nid de la poule? Jusqu'à la fin de sa vie, il fut avec les hommes d'une simplicité réellement touchante. Par une journée d'été, une de ces journées ardentes où l'on s'occupe particulièrement de la race canine, alors que les chiens errants sont conduits en fourrière par vingtaines, je rencontrai Puck en compagnie d'un agent de police, une corde au cou; il suivait sans méfiance, en remuant la queue, l'homme officiel et fatal. Dix minutes plus tard, sans ma réclamation, il aurait été lancé dans l'autre monde. Je suis de ceux qui admettent un autre monde pour les chiens; et pourquoi n'en auraient-ils pas un? Je le saurai.

Puck finit ses jours, Dieu merci, comme le plus honnête des serviteurs, auprès de nous, qui l'aimions.

TH. BENTZON.

Pitié.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères. LA BRUYÈRE.

ARRIVÉE D'UNE DILIGENCE

DANS UN BOURG DE NORMANDIE.

Habitués, grâce aux applications de la vapeur, à parcourir en quelques heures de longues distances, nous ne pouvons guère nous faire une idée de ce qu'étaient les voyages, il y a cinquante ans, environ, avant l'invention des chemins de fer. C'était bien pire, il y a cent ans.

L'*Indicateur fidèle* de 1765 nous apprend, par exemple, que pour aller de Paris à Rouen, il fallait prendre, à quatre heures du matin, hôtel Saint-François, rue Pavée, près les Grands-Augustins, le *carrosse* (1) qui partait les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, et qui arrivait à Rouen les mardi, jeudi et samedi à midi; c'est-à-dire que l'on mettait trente-deux heures pour faire un trajet qui demande à peine trois heures aujourd'hui. Le prix des places était de douze livres.

Le carrosse de Chartres partait seulement une fois par semaine, le vendredi, à six heures du matin, et n'arrivait à sa destination que le lendemain. Celui d'Angers, qui partait également le vendredi matin, à six heures, arrivait le mardi soir : on restait cinq jours en route pour un voyage que l'on fait maintenant en six heures.

Quand on voulait aller à Lyon, on prenait, quai des Célestins, à quatre heures précises, un coche ou une diligence pouvant contenir huit ou douze personnes, et qui, moyennant *cent livres*, nourriture comprise, vous conduisait à destination en six jours en hiver, et en cinq en été.

Aujourd'hui, cette même distance est franchie en neuf heures, moyennant 63 fr. 10, 47 fr. 30, ou 34 fr. 70, selon qu'on prend place en 1re, en 2e ou en 3e classe.

Pour aller à Strasbourg, le coche mettait douze jours! Le chemin de fer met douze heures.

Le voyage de Lille demandait deux jours et deux nuits et coûtait 55 livres, y compris la nourriture, ou 48 livres sans nourriture. Aujourd'hui, on va à Lille en 4 h. 30m., moyennant 30 fr. 80 en 1re classe.

Les *coches* étaient composés d'une caisse mesurant 7 pieds de longueur sur 5 pieds de largeur à la ceinture, éclairée par trois fenêtres étroites sur chaque face et suspendue à l'aide de soupentes sur un train portant à l'avant le cocher et à l'arrière les bagages.

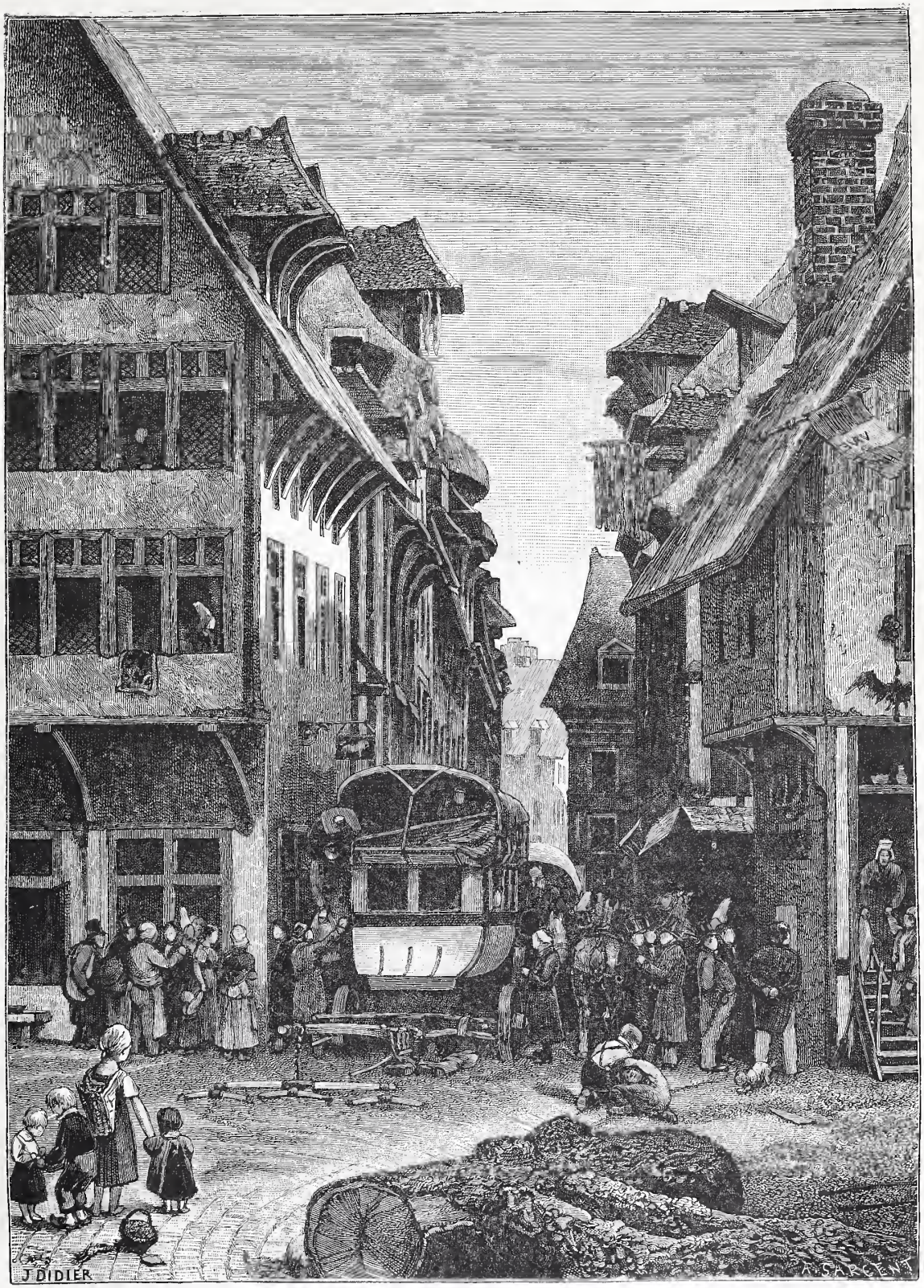
Il y avait aussi des coches ou des carrosses pour Rennes, Orléans, Auxerre, Arras, etc., partant à des heures régulières et accomplissant leur service dans une durée plus ou moins longue suivant le temps, les accidents de la route, la promptitude des hôteliers et des aubergistes chez lesquels on s'arrêtait pour prendre les repas et passer les nuits.

Les voitures pour les environs de Paris étaient de plusieurs sortes : les *carrosses* et les *demi-for-*

(1) Le mot *diligence* était déjà employé à cette époque, mais il n'avait pas la signification exclusive qu'on lui a attribuée depuis, et s'appliquait aussi bien aux voitures particulières qu'aux voitures publiques. Ainsi, on lit dans les *Affiches de Paris* : « *A vendre* : Une *diligence* peinte en païsages, doublée de velours d'Utrecht. » (13 mai 1751).

tunes, qui prenaient 10 sols par lieue; les *guinguettes* à huit places, où l'on payait 6 sols; et les *charrettes,* qui ne demandaient que 4 sols. Il y avait cinq dépôts dans Paris. (*Avis divers,* 26 avril 1777.)

Tous ces services se faisaient avec plus ou moins de régularité et surtout de sécurité; c'était autant



Arrivée d'une diligence dans une ville de Normandie; peinture de De la Berge (musée du Louvre).

d'entreprises particulières dont les propriétaires, le plus souvent peu fortunés, ne s'occupaient guère de renouveler le matériel et la *cavalerie;* aussi arrivait-il fréquemment des accidents, aussi bien aux voitures qu'aux chevaux, accidents qui forçaient les malheureux voyageurs à rester pen-

dant plusieurs heures sur les grands chemins, exposés à toutes les intempéries des saisons, heureux encore quand ils pouvaient s'en tirer sans une jambe cassée, une épaule démise ou une côte enfoncée.

Peu à peu toutes ces petites entreprises déclinèrent et disparurent, ou furent absorbées par deux grandes compagnies rivales, les messageries de la rue du Bouloi et celles de la rue Notre-Dame-des-Victoires, qui, à leur tour, fusionnèrent en l'an VI de la République. Le service alors se régularisa et prit une plus grande importance, en même temps que de nouvelles routes étaient créées qui multiplièrent les voies de communication entre Paris et les départements.

Les mauvaises voitures publiques qui existent encore sur quelques routes de la France et qui font le service de la correspondance des chemins de fer sont des modèles de perfection à côté de celles qui existaient au siècle dernier. C'est seulement en 1775 que les Messageries royales s'établirent rue Notre-Dame-des-Victoires, où elles sont restées, après avoir changé de nom sous les divers régimes qu'elles ont traversés, s'appelant tantôt royales, tantôt nationales, tantôt impériales. Les grandes entreprises de transport perfectionnèrent leur matériel, grâce aux capitaux importants dont elles disposèrent : après la turgotine des Messageries qui vécut de longues années, on vit apparaître, en 1818, les grandes diligences d'un modèle uniforme, à trois compartiments : coupé, intérieur, rotonde, surmontés d'une impériale pour les bagages avec banquette pour les fumeurs. Ces voitures qui partaient tous les jours, et pour toutes les directions, de la rue Notre-Dame-des-Victoires et de la rue Montmartre, et qui offraient aux voyageurs plus de sécurité et de confortable que celles qui avaient fait le service jusqu'alors, restèrent en usage jusqu'au moment où les six grandes lignes de chemins de fer rayonnant de la capitale sur toute la France supprimèrent, à Paris, les diligences et leurs attelages ; on n'en rencontre plus guère aujourd'hui que loin des grands centres ou dans les pays de montagnes.

C'est l'arrivée d'une de ces grandes diligences à un bourg de Normandie, que Ch. De la Berge a représentée dans une de ses toiles placée récemment au musée du Louvre (salle de l'école française moderne). Ce tableau, qui a poussé un peu au noir, n'en reste pas moins une des œuvres les plus intéressantes de cet artiste mort jeune encore et qui n'est pas très connu.

Elève de Bertin et, plus tard, de Picot, Ch. De la Berge, après avoir exposé quelques tableaux qui furent assez remarqués, entre autres celui dont notre gravure reproduit un fragment (salon de 1831), changea absolument de *manière*. Esclave convaincu de ce qu'il croyait être la vérité dans l'art, il voulut peindre la nature avec une fidélité scrupuleuse, et s'attacha à en reproduire, non les grands aspects, mais les plus intimes détails, comptant pour ainsi dire une à une les feuilles d'un arbre ou les brindilles d'herbe de ses premiers plans, et cherchant avec un soin méticuleux et une patience égale à celle du plus précieux miniaturiste, la forme exacte, les nervures et les changements de coloration. Le *Coucher de soleil*, que possède également le musée de Louvre, et qui nous montre le talent de cet artiste sous son second aspect, est un des plus curieux, non des meilleurs tableaux de paysage de l'école moderne.

De la Berge était né à Paris, en 1807, et y mourut, en 1842, à peine âgé de trente-cinq ans.

Éd. Garnier.

MONSIEUR PRÉSENT ET MONSIEUR FUTUR.

M. Présent est un petit monsieur, maigre, fluet, alerte, toujours pressé et qui court toujours.

M. Futur est un grand monsieur à cheveux plats, qui regarde en l'air et qui soupire en marchant.

M. Futur. — Comme vous passez fièrement sans voir vos amis! Où courez-vous donc, monsieur Présent?

M. Présent. — Pardon, monsieur Futur, je ne vous voyais pas... Je vais à la distribution des prix de la pension Bertrand. On commence à midi et demi.

M. Futur. — On ne commence jamais tout de suite.

M. Présent. — Vous n'arriverez pas pour les discours. Moi, j'aime à entendre de bonnes paroles : ça instruit les enfants, ça me réjouit le cœur.

M. Futur. — J'aurai dix fois le temps d'arriver : ne vous inquiétez pas.

M. Présent. — Adieu, mon voisin. Je ne veux pas être en retard.

M. Futur, *seul*. — Je voulais lui dire quelque chose; je le lui dirai demain, ou une autre fois. Il y a des gens qui ont toujours le diable au corps. Rien que de les voir s'agiter, je suis fatigué. Que vais-je faire à présent? — J'arriverai à la distribution vers une heure; la musique jouera une ouverture; j'écouterai les discours; au besoin même je ferai un petit somme; je verrai couronner mon fils (il est plein d'esprit et d'activité, il me ressemble); je l'emmènerai avec moi, et, en route, je lui ferai un peu de morale... mais je crois qu'il serait temps de rentrer à la maison; je commencerai ma toilette (Il sonne). Personne? (Drelin, drelin) Personne? On se moque de moi. (Drelin, drelin).

Un Voisin. — A qui donc en avez-vous, monsieur Futur?

M. Futur. — Jeannette! madame Futur! Jeannette! Je mettrai tout le monde à la porte. Jeannette!

Le Voisin. — Madame et la bonne sont parties

je crois, pour la distribution des prix. N'avez-vous pas une clef?

M. Futur. — J'aurais dû y penser! Une autre fois, j'y songerai.

Le Voisin, *à part.* — Pauvre homme, il songe toujours.

M. Futur, *seul.* — En attendant, me voici à la porte de chez moi, sans être rasé ni habillé. Je vais aller chercher un serrurier; je lui dirai de m'ouvrir la porte et de me faire une clef; je l'aurai toujours dans ma poche; il ne m'arrivera plus d'accident pareil. Je la mettrai là... Ah! mon Dieu, la clef y est : c'est ma femme qui m'aura joué ce tour-là... Grâce à Dieu, j'aurai bien le temps de me préparer. Quelle est l'heure qui sonne?... une heure! ce n'est pas possible. Cette horloge va tout de travers. Voyons ma montre : une heure! Comme le temps passe quand on est occupé! Des paresseux, comme M. Présent, ont toujours du loisir pour tout faire, tandis qu'avec l'activité de mon esprit, je n'ai jamais une minute à moi... Tant pis, je ne me raserai pas; je ne déjeunerai pas, et j'arriverai un des premiers... J'aurais voulu cependant écrire un mot à M. Laboulaye pour lui donner un beau sujet de discours : l'exactitude, la ponctualité!... La ponctualité? c'est d'arriver à l'heure juste. Voilà M. Présent, il arrive toujours un quart d'heure trop tôt; ce n'est pas de l'exactitude. Moi, par exemple, je n'arriverai jamais trop tôt, mais à l'heure sonnante... Qu'est-ce qui sonne? le quart? non, la demie. Ces horloges ont des heures de quarante-cinq minutes! Qui est-ce qui les règle? Je vais écrire une lettre aux journaux du département. C'est-à-dire, non, j'écrirai demain...

Ce dialogue est extrait d'une conférence faite en 1878 par M. Édouard Laboulaye à la distribution des prix dans une école de Versailles.

Comme « moralité », l'éloquent conférencier développait ensuite avec beaucoup de bon sens et d'esprit ces quatre conseils :

Se lever matin;

Ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même;

Ne faire qu'une chose à la fois;

Être de bonne humeur.

C.

SUR LES LECTURES DU PREMIER AGE.

Un jour je demandai à l'un de nos éditeurs les plus éclairés :

— Quels sont, à votre avis, les livres les plus difficiles à écrire?...

Il me répondit sans hésiter :

— Les livres destinés aux les enfants du *premier âge.*

J'ajoutai :

— Quels sont ceux de ces livres qui vous paraissent devoir être recommandés?

Il se mit à sourire :

— Ceux que les petits enfants de plusieurs générations ont préférés; ces lecteurs-là sont de la meilleure foi du monde; ils ne critiquent ni n'épiloguent; les variations du goût dans les lettres ne les atteignent point; un livre leur plaît ou les ennuie : ils ont les mêmes impulsions-morales, les mêmes curiosités; il faut qu'ils comprennent sans aucun effort et qu'ils soient séduits par quelque charme : la nécessité et le devoir d'une attention laborieuse viendront plus tard. En cela point de sévérité; n'insistez pas : vouloir leur imposer ce qui leur déplaît, c'est entreprendre une tâche pénible et stérile : c'est faire naître en eux un préjugé contre l'instruction qu'il serait ensuite malaisé de combattre.

J'aurais cependant voulu obtenir de cet éditeur, bien connu, quelques titres des meilleurs ouvrages composés en France pour les petits enfants. Il s'y refusa : on en comprend la cause; moi-même, quoique désintéressé en ce qui me concerne, je me croirais obligé à la même réserve. Pères et mères, nous devons chercher nous-mêmes. Du reste, je suis persuadé que l'on serait étonné d'apprendre que certains petits livres, sans célébrité, se vendent par milliers chaque année depuis près d'un siècle et rapportent à leurs éditeurs, beaucoup plus, relativement, que des chefs-d'œuvre de haut rang; c'est un assez grand éloge.

Presque toutes les personnes, les femmes surtout, qui, aimant l'enfance, savent lui bien *parler,* peuvent être tentées d'*écrire* pour elle. Quoi de plus facile en apparence?

On se dit : il ne faut que des phrases très courtes, sans inversions, formées des mots les plus usuels; des sentences simples comme celles qu'on leur répète chaque jour, et surtout des petits apologues, des comparaisons, des images agréables leur rappelant ce qui leur plaît dans la nature ou dans la vie de famille.

Eh! oui, sans doute, il ne s'agit que de cela. Mais pourquoi parmi tant d'essais si peu réussissent-ils? Les cartons des librairies sont pleins de manuscrits qui ne verront jamais le jour, ni aux foyers domestiques, ni dans les petites écoles.

L'éditeur résolu à rester silencieux quant aux auteurs de France, me nomma entr'autres, comme un modèle, une Anglaise bien peu connue en France, mistriss Barbault, née en 1743, auteur d'élégantes et douces poésies, à peu près oubliées, mais aussi de très petits livres pour l'enfance, devenus classiques, et dont les éditions se succèdent sans interruption depuis plus d'un siècle.

La curiosité me prit de connaître ces heureux écrits; je compris leur succès. Je découvris même que quelques-uns avaient été traduits en français, mais avaient médiocrement réussi; l'art qui les a fait aimer en Angleterre s'est sans doute évaporé en passant dans notre langue.

Éd. Charton.

ANNA-LŒTITIA BARBAULT

Mistriss Barbault est née, en 1743, d'une famille écossaise établie en Angleterre. Son père, M. Aikin, était professeur de théologie à l'Université de Warrington, fondée en 1757, et assez célèbre encore bien qu'elle n'ait eu qu'une courte durée. Ses professeurs, hommes d'élite et d'une grande simplicité de mœurs, satisfaits de leurs modestes ressources, vivaient ensemble comme s'ils eussent été une seule famille.

Au milieu de cette société intelligente et vouée au bien, Anna Aikin fut de bonne heure remarquée pour son esprit à la fois vif, énergique et doux. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'un riche fermier de Kibworth vint un jour la demander en mariage. Le bon M. Aikin invita cet honnête homme à aller lui-même plaider sa cause auprès de la jeune fille qui se promenait dans le jardin. Mais, dès ses premières paroles, Anna Aikin s'élança sur un arbre qui croissait près du mur et sauta de l'autre côté, dans une prairie. La tradition veut que l'infortuné prétendant, fort étonné, se retira inconsolable et renonça pour toujours au mariage. A sa mort, bien longtemps après, on ne trouva chez lui d'autres livres que les œuvres de mistriss Barbault, magnifiquement reliées.

Mlle Aikin se fit connaître en 1773 par quelques poésies, surtout par une pièce de vers où elle exaltait le patriotisme des Corses alors en lutte contre le gouvernement de Louis XV. Dans la même année, elle publia avec son frère un volume de mélanges en prose qui obtint aussi du succès. Mais de nouveaux devoirs vinrent interrompre ses travaux littéraires. Elle fut recherchée en mariage par un élève de l'Université de Warrington, Rochemont Barbault, descendant d'une famille française protestante, réfugiée en Angleterre sous le règne de Louis XIV. Ce jeune homme n'avait en vue aucune profession et était sans fortune; une objection plus grave aurait pu le faire refuser : il avait eu des accès de folie, et on conseillait vivement à la jeune fille de rompre ce qu'elle considérait déjà comme un engagement. — « Mais, répondit simplement miss Aikin, il m'aime, et mon refus pourrait le priver tout à fait de sa raison. » — Elle donna donc son consentement, et s'exposa résolument à une vie des plus dures épreuves.

Rochemont Barbault était d'ailleurs bon, loyal, d'un esprit élevé. Malheureusement il était incurable et incapable d'aucun travail soutenu.

On peut imaginer ce que sa femme eut à endurer du fréquent retour de ses troubles intellectuels et de la difficulté où ils furent d'échapper à la misère. Elle l'accompagna dans le comté de Suffolk, où il fonda une école de garçons. On aurait préféré voir la jeune femme se faire la directrice d'une sorte de collège de jeunes filles : on lui en offrit les moyens; elle refusa. Il ne lui paraissait pas sans quelque danger moral de créer un établissement de ce genre : c'était à son sentiment une nouveauté dangereuse : elle disait : « La meilleure voie pour une jeune fille qui veut s'instruire est de causer avec un père ou un frère, et de lire les ouvrages qu'ils lui recommandent. Les soins d'une mère peuvent seuls être assez vigilants pour élever une jeune fille. Les devoirs de l'amitié, de la famille, l'art de la vie domestique, en un mot les qualités nécessaires, ne peuvent être apprises dans une école. »

L'institution de M. Barbault eut quelque succès, grâce au dévouement de sa femme qui dirigeait elle-même la classe des plus jeunes garçons. Ce fut à leur intention qu'elle écrivit ses charmantes lectures sur l'histoire et la géographie. Privée d'enfant, elle avait adopté un neveu, Charles Aikin, pour lequel elle composa ses « Premières leçons » et ses « Hymnes en prose », œuvres qu'on peut considérer comme ses principaux titres.

Anna-Lœtitia Barbault. — (1743-1825). D'après un camée par Wedgwood.

Après onze ans consacrés à l'enseignement, M. et Mme Barbault, fatigués, malades, quittèrent leur école et se fixèrent à Hampstead.

La maladie mentale de M. Barbault s'accrut malheureusement à tel point que la vie même de sa femme fut plusieurs fois en danger. Il y eut absolue nécessité de le faire entrer et garder dans une maison de santé : sa folie dégénéra en désespoir et en fureur. Un jour il parvint à s'échapper; on retrouva son corps dans une rivière voisine.

Accablée de douleur, mistriss Barbault se réfugia près de son frère et elle habita avec lui jusqu'à la fin de sa vie.

Miss Edgeworth [1] lui avait proposé de fonder un journal qui eût été entièrement écrit par des femmes, mais elle n'approuva pas le plan, et le projet n'eut pas de suite.

Plusieurs de ses autres ouvrages lui acquirent une grande popularité. Ses contemporains les plus illustres ont parlé d'elle avec estime, même avec admiration. Le grand poète Vordsworth, dont la renommée n'a fait que s'accroître en ces derniers temps, la mettait au premier rang des femmes

[1] Voy. t. XVIII, 1850, sa biographie, son portrait, son habitation.

de lettres de l'Angleterre. Il se faisait lire ses poèmes : il en avait retenu des fragments entiers.

« Il n'est pas dans mon caractère, disait-il, de porter envie même aux meilleurs poètes, mais j'avoue que je voudrais avoir écrit certains vers du poème de mistriss Barbault sur « la vie ».

Les derniers jours de cette femme distinguée qui a rendu de si précieux services à l'enfance, s'écoulèrent du moins paisiblement. On venait souvent la visiter; on aimait sa conversation et on admirait sa bonté ; elle ne voulait croire qu'aux bonnes intentions et était d'une grande générosité.

Elle mourut en 1825, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

SUZANNE L.

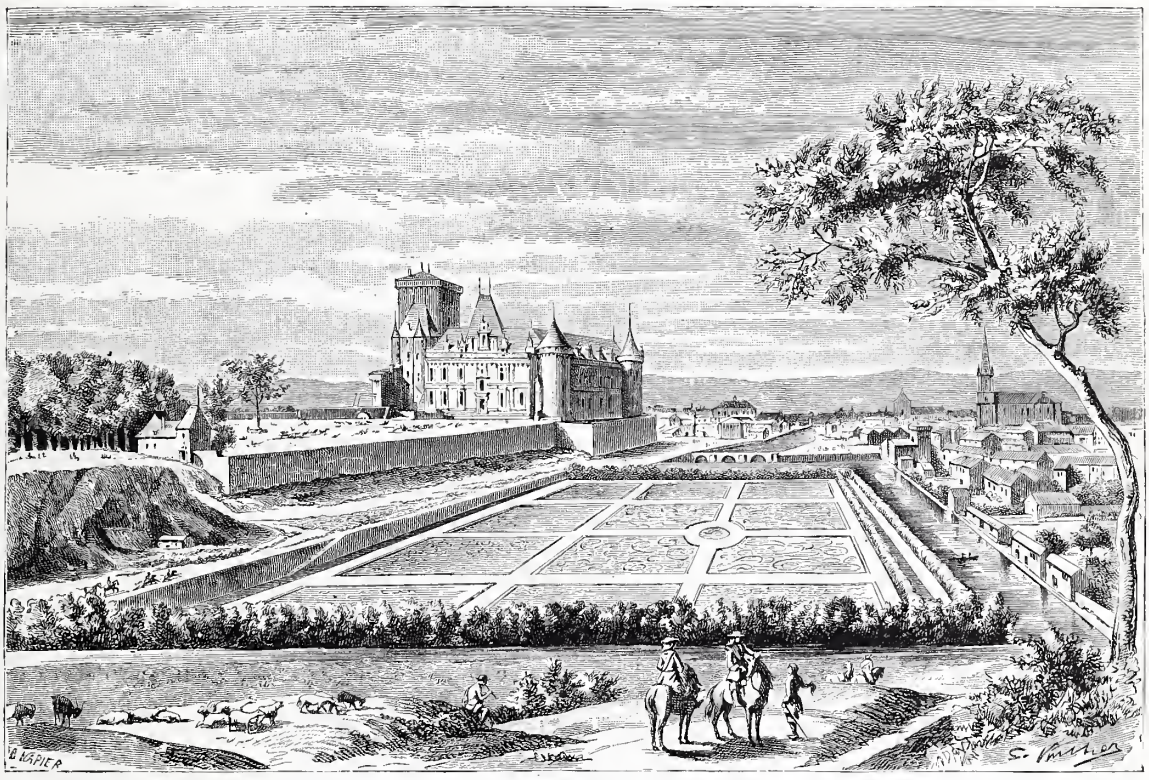
LE CHATEAU DE LA ROCHEFOUCAULD.

ANTOINE FONTANT. — SON BUSTE.

Ce château serait célèbre, même s'il ne rappelait pas le nom de l'auteur des *Maximes* (1); c'est l'un des plus remarquables de l'Angoumois; son architecture appartient à plusieurs époques :

1° Le bas du donjon, dit tour carrée, et l'enceinte féodale du nord-ouest et du nord, du côté de la rivière Tardouère ou Tardoire, sont du neuvième ou du dixième siècle.

2° Les tours jumelles, qui défendaient le pont-levis, la tour ronde du sud-est, la tour ronde du nord, et le haut du donjon, datent des quatorzième et quinzième siècles. Guillaume



Le Château et la ville de La Rochefoucauld, département de la Charente. — D'après une gravure de la topographie de la France, par Louis Meunier (2).

Taillefer, quatrième du nom, avait en effet brûlé et pillé le château, qu'il fallut reconstruire.

3° Les ailes de l'est et du sud sont du seizième siècle.

L'architecte Antoine Fontant restaura le château, de 1528 à 1540, dans le style de la Renaissance, du vivant d'Anne de Poulignac *(Polignac)*.

Au haut de l'escalier, il a sculpté lui-même son buste en demi-relief : il est coiffé d'un mouchoir noué par derrière et revenant en tresse sur le front; un capuchon retombe sur ses épaules, et le camail se termine par des houppes, assez semblables à des grelots; la physionomie est triste, le visage maigre; des deux mains, il retient un oiseau, symbole de la renommée, qui cherche à prendre son vol. L'ordre ionique adopté par Fontant est un ordre de fantaisie... On voit, en examinant les chapiteaux, que l'artiste s'est joué à varier ingénieusement les détails de la volute, les ornements de la végétation qui la décorent, les petits canaux qui la sillonnent, la rose ou fleur du tailloir qui reçoit un grand développement et se change en feuillages à jour qui sortent en haut et en bas d'un anneau en forme d'un cornet. » On ne compte pas moins de quatre-vingts chapiteaux

(1) La Rochefoucauld est né à Paris : il a habité à différentes époques le château : on voit qu'en novembre 1652 il demanda un passeport pour s'y rendre; en raison des troubles il préféra aller trouver M. le prince. — Une de ses lettres à M. de la Ferté, alors ambassadeur en Angleterre, est datée du château de La Rochefoucauld, le 20 février 1642.

(2) J.-H. Michon, *Monographie du château de La Rochefoucauld* (Paris, 1848, in-4°). Un adage local disait : « Il y a en Angoumois quatre roches et quatre monts. » La Rochefoucauld, une de ces quatre roches, prit ce nom d'un certain Foucauld, seigneur de la Roche, l'un des plus illustres de sa race.

à volutes, travaillés avec un soin minutieux, exécutés avec un goût exquis. Dans cette partie du château, il faut voir en détail la chapelle, les corps de logis, l'escalier monumental, la galerie à jour et les deux façades extérieures. L'escalier a cent-huit marches. La galerie se compose d'une triple rangée d'arcades superposées dont le couronnement s'élève au-dessus du toit.

4° L'aile de l'ouest est du dix-huitième siècle.

M. P.

—»◎«—

L'Épargne.

Si l'affranchissement des classes ouvrières est jamais possible, l'épargne en est le chemin unique et nécessaire. JULES SIMON.

—»◎«—

LE ROI DE L'ILE FOLLE.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

C'était vers la fin d'une belle après-midi de septembre, le soleil s'effaçait déjà derrière ce léger voile de brume qui promet un temps sec plutôt qu'humide, et plus de poussière que de pluie. Il était évident qu'un radieux lendemain succèderait à cette brillante soirée. Là-bas, sur la côte du Maine, où l'on avait peine à distinguer les îles des contours irréguliers de la terre ferme, où les verdures de l'été commençaient à se diaprer de mille nuances variant du jaune à l'écarlate, la nature semblait avoir fini son œuvre et se préparer au repos.

Le long d'une des larges voies qui sillonnent la mer, un bateau, conduit par le directeur de la poste de John-Island (titre ambitieux), nommé Jabez Pennell, avançait, et dans ce bateau était un étranger.

Ce passager était un homme de quarante-deux ou quarante-trois ans, dont la situation ne laissait pas que d'être assez prospère, bien qu'elle le satisfît à peine, toujours en quête d'amusement, mais donnant même à son plaisir le nom de travail, traduction libre dont il se savait gré. Le sort avait fait de Henry Frankfort un homme d'affaires parvenu au succès et à la réputation; son penchant, du moins il le croyait, l'aurait conduit d'un autre côté; mais en somme, les aventures heureuses de sa carrière lui plaisaient mieux que les meilleures vacances.

Puis la vie est plus intéressante, quand on la prend par les contrastes. Or Frankfort s'était persuadé qu'il aspirait depuis longtemps à quelque excursion solitaire quoique de fait il lui parût assez dur de quitter ses livres de comptes et son bureau en ville. Depuis un an il s'était beaucoup enrichi, et maintenant, à l'arrière de la barque, le bras posé sur le gouvernail, il cherchait à résoudre la question embarrassante de savoir ce qu'il ferait de son gain. Il se demandait pourquoi tant d'argent était tombé dans ses mains insouciantes. La plus grosse part devait être réservée pour les besoins inconnus de l'avenir; mais il se rappelait avec regret et dédain quelques dons généreux qu'il avait faits et pour lesquels on l'avait loué et remercié d'une façon ridicule; cette pensée lui arracha un tel geste d'impatience que le bateau en sortit de sa route par un brusque soubresaut de surprise, et que les lunettes d'argent du directeur de la poste, fort occupé en ce moment à examiner le maigre contenu de son sac aux lettres, faillirent passer par-dessus bord; c'eût été un grand malheur; il n'y avait nul moyen de se procurer d'autres lunettes à une distance de moins de sept milles.

— Une vague vous a-t-elle atteint? demanda Jabez Pennell, à l'étranger; j'ai cru qu'un marsouin avalait le bateau; avez-vous donc voulu changer le gouvernail?

Sur quoi ils se mirent à rire tous deux, le passager d'un rire clair et gai, et le directeur de la poste d'un rire rouillé à la façon de quelque grincement qu'accompagnait une grimace machinale; puis ce dernier revint à ses lettres et rajusta ses lunettes recouvrées sur son nez battu par les intempéries.

Jabez se disait que l'étranger, quoique silencieux pour le moment, devait être un joyeux gaillard, d'un caractère aimable et prompt à la riposte. Il prenait Frankfort pour un de ces rares commis-voyageurs qui parfois portent des articles de fantaisie à l'île John, sans beaucoup de succès, il faut le reconnaître. Il n'eut donc garde de lui dire qu'il tenait le seul magasin de l'île et qu'il n'était pas à vrai dire, batelier de son état, mais à quoi bon? autant gagner le prix du passage; après cela, ce n'était l'affaire de personne de savoir ce qui attirait ce citadin de l'autre côté de la baie.

Là-dessus, Jabez eut un second accès de rire étouffé, tout en regardant le fusil, proprement caché dans son enveloppe, et le sac de voyage bien conditionné qui gisaient à côté de leur propriétaire.

— Je suppose que je trouverai quelque endroit où passer la nuit? demanda tout à coup Frankfort.

— Je ne sais trop, répondit M. Jabez Pennell. Il n'y a point d'auberge dans John-Island, et les habitants n'ouvrent pas facilement leur porte..

— L'argent sert bien à quelque chose, je pense?

— Oui, oui, répliqua Jabez sans avoir cependant l'air très sûr de son fait. Oui, les gens de John-Island ne font pas fi de ce qui rapporte. Ils sont comme tous les autres, ils aiment l'argent, même quand ils n'en ont que faire. L'hiver, voyez-vous, quand ils ont assez de porc dans le saloir, assez de pommes de terre et de toute espèce de provisions pour fournir et au delà à leurs besoins, quand il pleut, qu'il glace ou qu'il neige de façon à rendre toute sortie impossible, que ferait-on de l'argent si ce n'est le regarder?..... Mais moi, j'ai besoin de gagner plus qu'aucun d'eux, ajouta plaintivement le faux bonhomme, comme pour s'excuser à l'avance de sa rapacité bien connue; lorsqu'on ne tient qu'une pauvre boutique.....

Il s'arrêta court, incertain de ce qu'il devait dire. Ils étaient à plus de mi-chemin, et déjà la malle était en retard. Le passager ne parut tenir aucun compte de l'insinuation qu'il naviguait avec un négociant de John-Island ; il se détourna silencieusement pour contempler le rivage qu'ils avaient quitté et qui disparaissait à l'horizon.

L'île John, au contraire, devenait de plus en plus visible, et quelques fragments de terre d'une importance moindre, l'entouraient. Sur l'un d'entre eux, on distinguait des moutons, descendant avec lenteur une pente aride. On pouvait s'étonner qu'un si étroit pâturage leur fournît tout l'été une nourriture suffisante. La pensée de l'hiver, dans ce coin écarté du monde, fit éprouver à Frankfort un sentiment de pitié profonde tant pour le troupeau de moutons que pour les autres habitants; à peine un temps pareil devait-il les dédommager de l'ennui du reste de l'année. Et il remplissait ses poumons de la brise délicieuse qui soufflait vers lui du continent, des parfums de laurier et de pin qu'un vent frais du nord-est apportait de l'intérieur à travers l'eau salée.

Ce passager de Jabez Pennell ne savait pas lui-même pourquoi il allait à l'île John.

Un jour, arrivé à l'extrémité de la côte, sur un point qui semblait marquer la fin de tout, il s'était aperçu qu'il y avait encore quelque chose au-delà : John-Island, à douze milles de distance.

En même temps, il avait appris qu'un moyen de communication s'offrait à lui. Un bateau allait porter les lettres à l'île. L'idée de partir avec le directeur de la poste lui parut drôle; une velléité de philanthropie lui traversa aussi rapidement la tête; peut-être la destinée l'envoyait-elle ainsi à quelqu'être humain qui l'attendait. Il comptait s'occuper de ce que l'on pouvait faire pour les insulaires de l'endroit, pêcheurs et éleveurs de moutons, lui avait-on dit... Mais était-ce bien utile, après tout?... Mieux valait probablement laisser ces gens travailler à conquérir ce dont ils ont besoin... Bah! ce serait pourtant une espèce de satisfaction que de prendre sous son aile un pauvre petit groupe de voisins, et de leur donner quelques livres, quelques lumières; il ne serait peut-être pas mal non plus de leur envoyer un théâtre de marionnettes ou un panorama.

— Puis-je vous demander quel est votre état? interrompit Jabez Pennell, à qui un silence un peu long pesait toujours.

— Je chasse, voilà tout, répondit Frankfort, qui était en fait l'associé d'une banque très florissante.

Le visage de Jabez exprima le désappointement. Pas de marchés en ce cas comme avec un commis-voyageur, mais peut-être un pensionnaire lucratif pendant une ou deux semaines.

Il décida en lui-même qu'il prendrait un dollar par jour, pas un cent de moins, pour admettre cet étranger au privilège de partager sa nourriture et son logement. Deux dollars par semaine étaient, il est vrai, le prix habituel de l'hospitalité à John-Island, mais M. Jabez Pennell s'entendait aux affaires commerciales.

A suivre. SARAH JEWETT.

UNE VISITE A PORT-ROYAL-DES-CHAMPS, EN 1693.

C'est dans la salle représentée par notre gravure, d'après une ancienne estampe, que, le 29 octobre 1709, M. d'Argenson, lieutenant de police, pénétra et fit convoquer les religieuses de Port-Royal-des-Champs. Celles-ci, averties par la cloche du chapitre, se réunirent. Alors M. d'Argenson leur annonça, au nom du roi, leur expulsion de l'abbaye et leur dispersion immédiate. Douze carrosses et de nombreux archers à pied et à cheval attendaient dans la cour. Les religieuses furent aussitôt mises en voiture et emmenées dans différentes directions. Moins de trois heures après, Port-Royal-des-Champs était vide.

Au commencement de l'année suivante, le 22 janvier 1710, le roi, importuné par la présence des bâtiments de Port-Royal, même inhabités, donna l'ordre de les démolir. Il n'en resta pas pierre sur pierre. On en vendit les matériaux aux enchères. L'église, qu'on avait d'abord décidé d'épargner, fut rasée. Le cimetière, rempli de morts illustres, fut saccagé par la pioche des fossoyeurs : les pierres tombales, avec leurs inscriptions, furent enlevées et servirent soit de pavage, soit de tables à boire dans les auberges et les cabarets des environs. Port Royal ne fut plus dès lors qu'un vallon désert, avec son étang envahi par les joncs, au milieu d'une sombre enceinte de bois.

Une curieuse relation, écrite en 1693 par un M. Louail, et citée par Sainte-Beuve dans son *Histoire de Port-Royal,* nous permet de nous représenter la célèbre abbaye telle qu'elle était au dix-septième siècle. Ce M. Louail, attaché à l'éducation du jeune abbé de Louvois, était allé avec trois compagnons, Rollin, M. Hersan, fameux alors comme professeur et comme humaniste, et une autre personne, faire une visite pieuse à Port-Royal-des-Champs, à l'occasion de la Fête-Dieu.

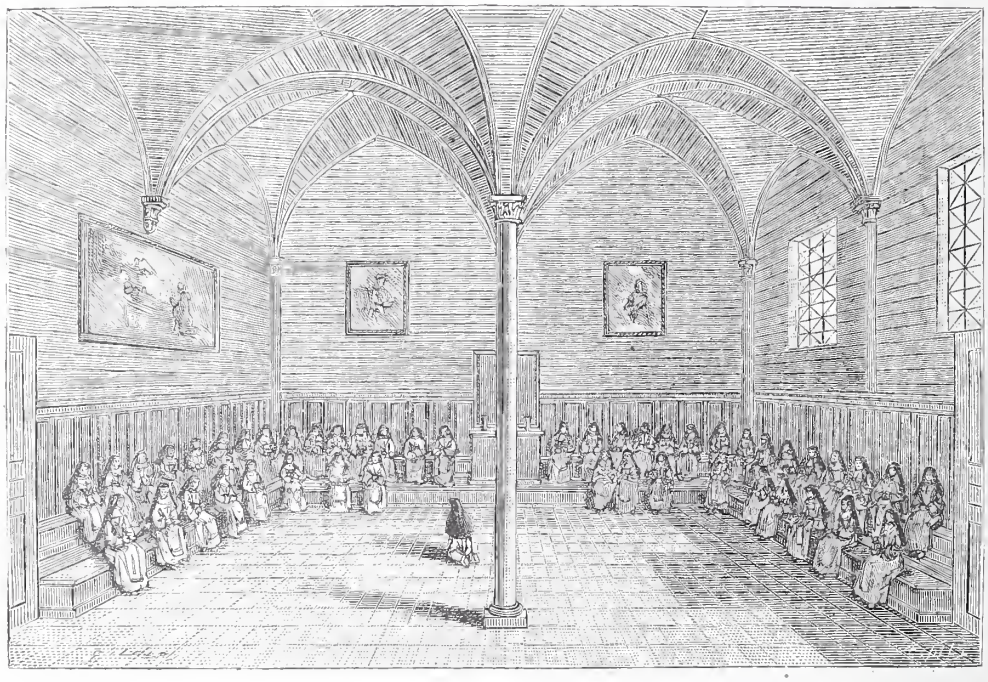
« Nous allâmes, dit-il, de Meudon à Buc et de là à Voisins. On trouve à la sortie de ce village une longue allée de pommiers et de poiriers qui conduit jusqu'au bord d'une profonde vallée, au fond de laquelle est Port-Royal.

» On le découvre tout entier en descendant dans cette vallée. C'est un monastère d'une assez petite étendue, mais où il y a beaucoup de logement. La cour est étroite et longue, d'occident en orient; l'église, les parloirs et les maisons des tourières et des hôtesses, en font un côté; les écuries, les boutiques des différents ouvriers et les maisons des ecclésiastiques et des hôtes font l'autre côté. Le cloître et les maisons des religieuses sont derrière l'église. Leur jardin s'étend surtout vers l'o-

rient, et il est traversé d'un petit canal qui le coupe en deux. Il y a dans la partie du midi un petit bois fort couvert qu'on appelle la *Solitude*. Tout cela est entouré de murailles où il y a d'espace en espace des tours, bâties, à ce qu'on m'a dit, pendant les guerres de Paris, pour défendre la maison contre les insultes des soldats.

» Entrés dans la cour, la première chose que nous fîmes fut d'aller à l'église saluer le Maître de la maison. L'église est belle, voûtée et bâtie en croix. Elle était autrefois fort basse et l'on y descendait; mais on a relevé le pavé de treize pieds, et on y monte à présent par trois ou quatre marches. Le chœur en occupe plus de la moitié. Le grand autel est simple et très beau : le Saint-Sacrement y est suspendu, et deux anges à genoux l'adorent. Il y a au-dessus un grand tableau de M. Champagne, qui représente la *Cène* de Notre-Seigneur, et deux images de ce même peintre de chaque côté de ce tableau, mais si bien faites, qu'on les prend d'abord pour des statues de marbre blanc : l'une représente la *sainte Vierge*, et l'autre *saint Jean-Baptiste*. L'église est presque toute pavée de tombes de personnes illustres par leur sainteté. Je lus autant que je pus de leurs épitaphes; je lus encore celles qui sont dans le cimetière qu'on trouve à main gauche en sortant de l'église, et qui s'étend le long de la nef.

» Nous descendîmes ensuite dans le cloître, qui n'est pas moins beau : il n'y a dans le parterre que des croix de bois plantées au cordeau, au milieu desquelles il y a des losanges d'ardoise où sont écrits les noms des religieuses qui y sont enterrées. On a mis le long des murailles, d'espace en espace, des tableaux et des sentences écrites en grosses lettres qui, ayant rapport à tous les objets



Le Chapitre de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. — D'après une estampe du temps.

qui se présentent aux yeux, instruisent à chaque pas, remplissent l'âme de grandes vérités, et lui inspirent les sentiments dont elle doit être pénétrée dans toutes ses actions.

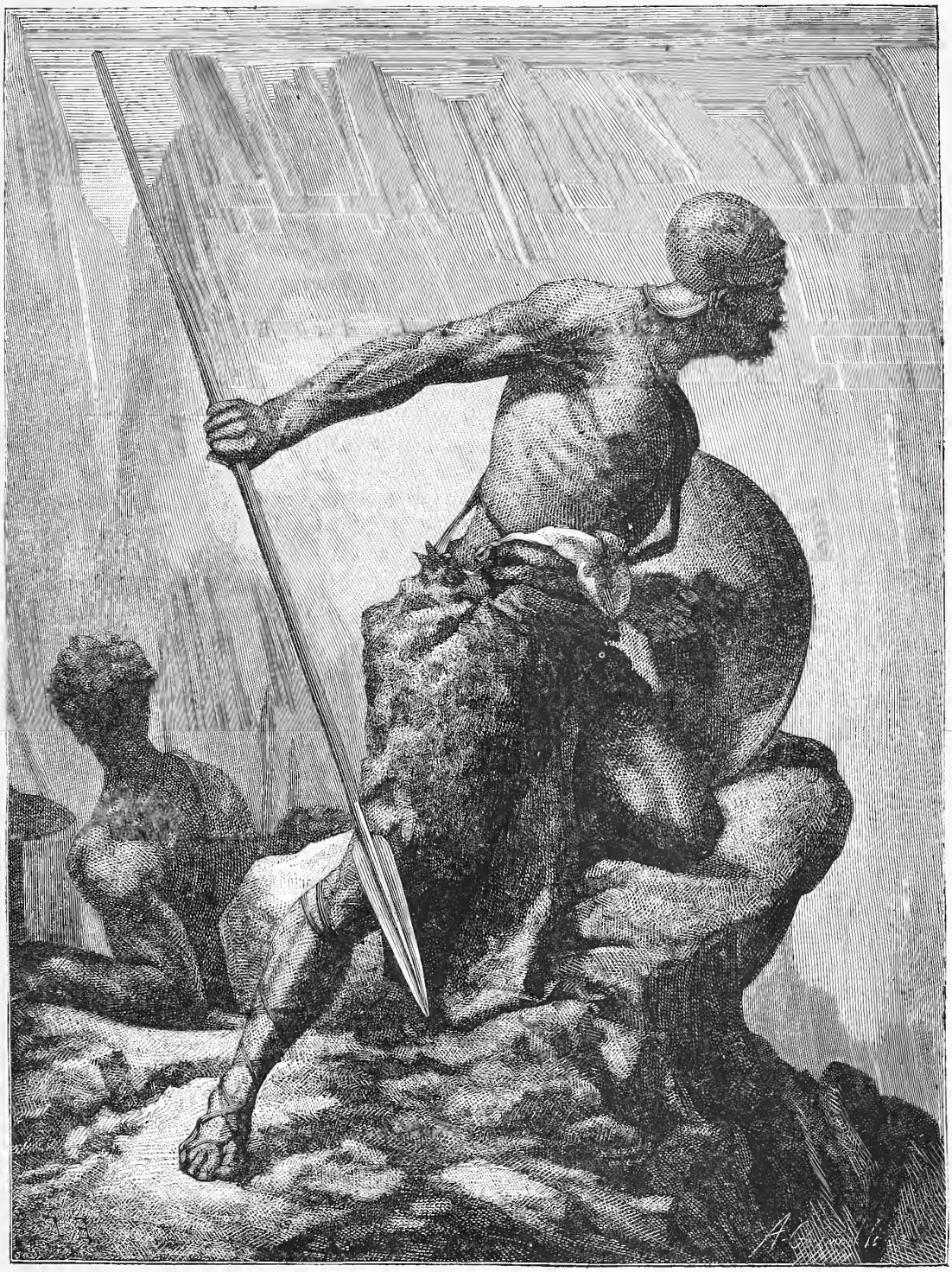
» Enfin, on avait exposé dans le cloître, à cause de la fête, les portraits de plusieurs mères, de la mère Marie-Angélique, de la mère Agnès, de la mère Angélique de Saint-Jean, et de quelques autres. La vue de ces portraits et le souvenir de ces grandes abbesses me donnèrent une joie merveilleuse.

» Je sortis enfin d'un lieu où j'eusse voulu être toute ma vie. Je visitai, en m'en allant, tout le dehors. Je montai sur la montagne à main gauche pour voir les Granges (c'est le nom de la ferme); j'y vis les anciennes écoles de Port-Royal, la maison de M. d'Andilly et de M. Arnauld, et la solitude de M. de Pontchâteau. Je me promenai dans le bois qui est derrière les Granges. Je retournai vers l'orient, d'où je découvrais une grande étendue de pays; je jetai la vue de tous côtés, et m'arrêtai quelque temps à considérer encore une fois l'abbaye, l'hôtel de Longueville, à présent uni aux maisons des religieuses, le château de Vaumurier, bâti par M. le duc de Luynes, père de M. le duc de Chevreuse, et au delà toute la campagne qui a été cultivée par tant de pieux solitaires. Je dis enfin adieu à cette terre de bénédiction; mais le souvenir que j'en conserve, et de la fête que j'y ai vue, me fait goûter la joie d'une fête continuelle. »

E. L.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

APRÈS LES VÊPRES SICILIENNES [1].



Palais royal de Madrid. — Un Almogavare. — Peinture de M. Oliva.

Après que les habitants des principales villes de la Sicile, poussés à bout par les rigueurs et les insolences des soldats de Charles d'Anjou, se furent révoltés de la façon sanglante que rapporte l'histoire, il se fit un soulèvement général de l'île entière. Les Siciliens, craignant les représailles du roi Charles, envoyèrent leurs principaux citoyens auprès du roi don Pedro d'Aragon, qui était alors à Valence, en guerre avec les maures d'Alcoy.

Ces envoyés, se jetant aux pieds de don Pedro, l'implorèrent au nom des intérêts de la reine Constanza, sa femme, fille de l'infortuné prince Manfred; au nom des droits des infants d'Aragon, héritiers de l'empereur Frédéric d'Allemagne. Don Pedro promit son aide, et, tout aussi-

[1] Voir le *Magasin pittoresque* du 31 janvier 1887.

tôt, se mit en devoir de passer en Sicile. Il débarqua auprès de Trapani, trois jours avant la fin d'août 1282, à la grande joie des Siciliens. Palerme lui ouvrit ses portes, et toute la population vint au devant de lui pour le conduire triomphalement au palais.

Le premier acte du roi d'Aragon fut d'envoyer sommer Charles d'Anjou, qui était sous les murs de Messine, de se retirer de la Sicile. Sur le refus de Charles, don Pedro fit appel à tous les hommes valides de quinze à soixante ans, et, en attendant qu'ils fussent réunis, il envoya sa compagnie des Almogavares, qui comptait environ deux mille hommes. Cette milice fut dirigée secrètement sur Messine.

« Ils marchent, dit Ramon Montaner [1], sans aucun ordre, chacun avec sa besace sur les épaules; chacun a son pain dans sa besace, se nourrissant comme il en a toujours la coutume, un pain pour la journée et rien de plus, de l'eau et des racines. Ce sont les meilleurs guides qu'il y ait sur la terre; ils connaissent toute la montagne et les sentiers. »

« Les Almogavares, dit Francisco de Moncada [2], descendaient de ces races barbares qui contribuèrent à la destruction de l'empire et du nom des Romains en Espagne, et qui furent glorieusement maîtresses de la péninsule jusqu'à l'invasion des Sarrazins. Fuyant devant cet incendie universel, ils se réfugièrent dans la partie la plus sauvage des montagnes, demandant aux bêtes fauves tuées de leurs mains leur nourriture et les moyens de se vêtir. Plus tard, rappelant leur force corporelle et leur antique valeur, ils quittèrent leurs forêts pour tourner leurs armes contre les Maures.

« Habitués à vivre en nomades, ils ne se construisaient pas d'habitations; ils ne se faisaient pas d'installations dans la campagne; ils campaient près de la frontière de l'ennemi, entretenant leurs personnes et leurs familles au moyen des dépouilles des Maures, qu'ils harcelaient sans relâche. Tantôt ils se mettaient au service des rois, tantôt ils se groupaient autour des chefs avec lesquels ils battaient le pays, de sorte que l'on avait coutume de dire, au lieu « d'aller en course », « aller en Almogavarie ». Ils menaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, qui partageaient les bénéfices de leur gloire ou les mauvaises chances de leur défaite, et, à l'exemple des peuples germains, ils portaient des vêtements de peaux de bêtes, des sandales et des jambières de cuir. Ils avaient pour armes, sur la tête, un casque de fer ou un réseau de fer, puis une épée et une pique un peu plus petite que celle en usage dans les compagnies d'arquebusiers. Quelques-uns portaient en outre trois ou quatre dards de jet. Ils étaient exercés à lancer cette dernière arme avec une telle force et une telle habileté qu'elle traversait les hommes et les chevaux couverts de leurs armures, et l'histoire cite d'eux des faits d'adresse aussi remarquables que ceux qu'on attribue aux Romains et aux Grecs. »

Dans le cours de son livre, Moncada, décrivant un combat, rapporte que « les Almogavares, après avoir pris leur place dans l'ordre de bataille, s'agenouillaient tous ensemble, adressaient au ciel une courte prière, puis, se relevant ensemble, frappaient violemment le sol de la hampe de leur pique, en criant : *Desperta ferro!* (fer réveille-toi!) et alors ils se précipitaient avec furie sur l'ennemi, en lançant leur sauvage cri de guerre : *Agur!* qui, chez les peuples d'Afrique, est la même chose que adieu, et signifie le sacrifice de la vie. »

Il y a six jours de marche de Palerme à Messine; les Almogavares firent ce trajet en trois jours et, avec l'aide des habitants, ils pénétrèrent à nuit close dans la ville, par un faubourg nommé La Caperma, avec tant de précautions, que les troupes de Charles d'Anjou ne s'en aperçurent pas. « Lorsque vint l'aube, et lorsque, après quelque repos, ils se rassemblèrent pour attaquer l'ennemi, les gens de Messine, dit Montaner, les voyant si mal équipés avec leurs *antiparas* devant les os des jambes, leurs *abarcas* en cuir de bœuf aux pieds, leurs coiffures en fer, s'écrièrent effrayés : « Pour Dieu » nous sommes perdus! Quels sont ces gens qui » vont nus et dépourvus de tout, qui n'ont pas » même un surcot, qui n'ont ni dague ni écu? Nous » ne devons pas faire grand compte de l'armée de » notre seigneur le roi d'Aragon, si elle est toute » ainsi composée ». Et les Almogavares, entendant cela, dirent : « Nous vous montrerons ce que nous sommes. » Ils se firent ouvrir une porte, et tombèrent sur la troupe du roi Charles de telle manière, et en firent un tel carnage, que ce fut grande merveille, et que Charles se demanda s'il n'était pas attaqué par don Pedro en personne avec toute son armée. Les Almogavares en tuèrent plus de deux mille, chacun le sien. Ils firent un butin considérable, et l'apportèrent dans la ville, où ils rentrèrent tous sains et saufs. »

S'il nous était permis de suivre les Almogavares après le rétablissement d'un héritier de Manfred en Sicile, nous les verrions passant à Constantinople, où ils se mirent à la solde de l'empereur Andronic, contre la puissance naissante des Turcs venant du fond de l'Asie mineure; puis combattant ces mêmes Grecs qui avaient manqué aux promesses de leur engagement; dévastant la Thrace, mettant en danger l'empire grec, faisant ensuite, à travers la Macédoine, la Thessalie, la Béotie, par les Thermopyles et Marathon, une merveilleuse retraite non moins remarquable que celle des dix mille conduits par Xénophon; combattant à Marathon dans la plaine même où Xerxès avait été battu par les Athéniens, et, enfin, s'emparant d'Athènes, s'y installant et y fondant un duché et une dynastie.

[1] *Chronica e hazanyes del inclyt rey d'Arago... feta per lo magnifich en Ramon Montaner...* MCCCXXV, Valencia 1558.

[2] *Expedicion de los Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos, en 1304.* — Barcelona, 1623, 4o.

Ceci n'est pas un roman, ce n'est pas un haut fait de la « Table ronde », c'est un épisode de l'histoire du quatorzième siècle. On en trouve la trace dans l'*Essai sur les mœurs* et dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Le récit qu'en a fait Francisco de Moncada est digne de la place qu'il a acquise parmi les œuvres historiques de l'Espagne.

Notre gravure est la reproduction d'un tableau d'un artiste espagnol, M. Oliva, élève de « l'Académie des nobles arts » à l'École de Rome. Ce tableau est placé dans l'un des salons du ministère d'État, au Palais-Royal de Madrid. La photographie en a été prise avec le consentement de l'auteur, obtenu, à notre demande, par M. Alvarez Mariño, député aux Cortès. GERMOND DE LAVIGNE.

L'ÉLÈVE DE LEONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 4, 19, 35.

— Maître, lui dit-il, nous ne nous reverrons sans doute plus... Je veux, avant de me séparer de vous, vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi depuis que je vous connais. Je vous ai dû beaucoup ; je vous en suis profondément reconnaissant... Quelque mal que vous me fassiez, il ne pourra pas effacer le bien... Adieu !

Il gravit les degrés, lentement, lourdement, comme un blessé, suivit le quai et s'en alla gagner sa petite chambre située près de l'atelier de maître Leoni, en haut de la maison que le vieillard possédait vis-à-vis l'église de San Zanipolo. Avant d'entrer, levant les yeux vers la façade, il vit de la lumière dans la chambre de son maître ; aussi monta-t-il avec précaution ; mais, si peu de bruit qu'il fit, Leoni l'entendit et l'appela.

— C'est toi, mon fils Matteo ? D'où viens-tu donc si tard? Ah ! tu auras craint de ne pas pouvoir dormir... mais tu t'inquiètes à tort, mon enfant ; jamais succès ne fut plus certain... Comme tu es pâle ! il faut être plus fort que cela contre le bonheur, enfant ! Moi, que je meure de joie demain, en m'entendant proclamer ton maître, c'est tout simple, je suis vieux et faible... mais toi ! Tu as devant toi de longues années de gloire... et j'espère, quoi que j'aie dit, vivre encore un peu pour en jouir.

— Vous êtes bon, maître... et je vous aime... vous ne saurez jamais combien votre élève vous a aimé... Bonne nuit... à demain !

Matteo échappa à l'étreinte du vieillard, qui l'avait attiré dans ses bras et voulait le retenir ; et il s'enfuit dans sa chambre où il s'enferma.

— Il a un air singulier, se dit le vieux Leoni, il se fait des idées qui le tourmentent... La jeunesse est inquiète... mais ses chagrins passent vite ; celui-ci sera bien heureux demain... Oh ! demain ! demain sera un si beau jour !

Le vieillard s'endormit d'un sommeil paisible.

Mais Matteo ne dormit pas. Dans la nuit qui l'enveloppait, car il avait éteint son flambeau, il voyait les yeux étincelants de Clelio, son beau visage à l'expression tantôt flatteuse, tantôt menaçante ; dans le silence, il entendait sa voix sifflante qui lui disait : « Prends garde ! » et une autre voix, celle d'un démon tentateur, murmurait à son oreille : « Il en est encore temps ! un mot à dire, et cette gloire, que tu as gagnée, t'appartiendra ! T'en laisseras-tu dépouiller ? te laisseras-tu voler de ce qui est ton bien ?... Le temps passe : hâte-toi ! Verras-tu le triomphe d'un rival ? Quelle douleur pour Leoni ! S'il savait ! il serait le premier à te conseiller d'obéir à Clelio... il t'aime plus que lui-même... c'est ta gloire qu'il souhaite, et non la sienne !... »

Matteo se leva brusquement et courut à sa fenêtre qu'il ouvrit ; il étouffait, il se sentait devenir fou. L'air frais de la nuit caressa son front brûlant ; la paix solennelle de la ville endormie rendit un peu de calme à son esprit tourmenté.

— Non ! non ! s'écria-t-il, je ne signerai pas ce mensonge ! Mon Dieu ! venez à mon aide, hâtez la fuite du temps, ne laissez pas se prolonger cette tentation horrible !... Le soleil blanchit vers le levant, que l'aube soit bénie ! A cette heure, Clelio a fait son œuvre ténébreuse, et il n'est plus temps pour moi de commettre une infamie... Mon cœur est en paix... je resterai inconnu, mais je n'aurai pas été ingrat !

. . . . . .

Quand le vieux Leoni se leva le matin, il se fit donner ses plus riches habits, c'était un jour de fête que celui-là ! Il s'informa de Matteo : le jeune homme était déjà sorti. Leoni sourit.

— Pauvre enfant ! dit-il, comme il est agité ! Je le comprends, et pourtant il ne peut pas avoir d'inquiétude, les autres sont tellement au-dessous de lui ! Il viendra sans doute me prendre pour aller s'entendre proclamer ; il sait quelle joie j'aurai à être près de lui à ce moment-là !...

Mais Matteo ne vint point ; Leoni prit seul son repas ; il vit arriver l'un après l'autre ses élèves empressés à lui faire escorte, et Matteo ne parut pas : personne ne l'avait vu. Leoni se décida en soupirant à s'en aller sans lui sur la place Saint-Marc.

Comme il y arrivait, il se croisa avec Clelio, qui passa près de lui à le frôler. D'ordinaire, le vieux Leoni ne parlait pas à Clelio, qu'il n'aimait guère ; mais ce jour-là il lui semblait qu'une pensée commune devait les rapprocher, Matteo n'était-il pas leur élève à tous les deux ? Il saisit donc Clelio par son manteau et l'arrêta au passage.

— Daignez m'excuser, seigneur Clelio, lui dit-il, savez-vous où est Matteo ?

— Je pourrais vous le demander, seigneur Leoni, répondit Clelio avec un sourire railleur ; il fait, ce me semble, plus souvent partie de votre suite que de la mienne !

Il salua le vieillard et s'éloigna, Leoni renonça

à chercher Matteo ; l'heure allait sonner où le nom du vainqueur serait jeté à la foule ; et il se rapprocha du palais ducal. Au premier coup de l'horloge, il y eut une poussée dans la foule qui se précipita vers le palais. Tous les regards étaient tournés vers la fenêtre où devaient apparaître les juges du concours.

Au douzième coup de midi, la fenêtre s'ouvrit. « Les voilà ! les voilà ! » cria-t-on de toutes parts, et subitement on se tut pour entendre le nom du triomphateur. Celui de Matteo était sur toutes les lèvres.

Un vieux sénateur, aussi vieux, aussi blanchi que Leoni lui-même, s'avança, tenant à la main un parchemin d'où pendait un cachet aux armes de Venise. Il le montra au peuple et dit avec un accent solennel :

— Au nom de la Sérénissime république de Venise, au nom du doge, du Sénat et du Grand Conseil, je proclame vainqueur du concours et maître dans l'art de la peinture, Gian Tebaldi, de Bologne, élève des maîtres Belcaffi et Donato.

— Qu'a-t-il dit ? quel nom ? Je suis si vieux ! j'ai mal entendu... Qui a-t-il nommé, enfant ? demandait Leoni, frappé de stupeur, à Paolo, presque aussi consterné que lui. Paolo prit le bras du vieillard.

— Venez au logis, maître ! lui dit-il, nous l'y trouverons peut-être... venez, il aura besoin de vous.

Leoni se laissa emmener ; Paolo avait répondu à sa pensée. Ses élèves le suivirent.

— Mon pauvre enfant ! murmura-t-il. Les misérables ! Comment ont-ils pu ?... Oh ! j'en appelle à l'Italie, au monde, à la postérité !... Cherchons-le, mes amis ; j'ai hâte de le serrer dans mes bras, de lui dire que c'est lui qui est le vrai vainqueur ! Une chaîne d'or, une pension, qu'est-ce que cela ? Je suis riche, moi ! je l'enverrai partout où ira Tebaldi, et ce seront les rois qui lui donneront des chaînes d'or ! Il n'aura qu'à montrer ses œuvres, pour qu'on ne regarde plus celles de son rival... Les fous ! ils n'ont pas vu qu'ils se condamnaient eux-mêmes, en ne lui donnant pas le prix !

Le vieillard était arrivé à sa maison ; il entra et appela Matteo en bas du grand escalier sonore. Mais l'écho seul lui répondit ; et il apprit de ses serviteurs que le jeune homme n'était pas rentré.

La fin à la prochaine livraison.

Mme J. Colomb.

LA MAISON NATALE DE LAMARTINE.

La gloire de Mâcon, c'est Lamartine. Le nom de son poète resplendit toujours. Chaque année, en été et en automne, des étrangers viennent visiter sa maison natale, sa statue, l'hôtel de ses ancêtres, la maison de sa mère, à Milly, Saint-Point surtout, son foyer préféré. J'y ai conduit des inconnus, des amis ; sur une table est un album rempli des noms de pèlerins, et de leurs hommages en prose et en vers. Persistant est le culte de cette belle mémoire. Il y a toujours des parfums dans Galaad.

La maison natale du poète est moins connue que Saint-Point.

Sur la partie haute de la ville de Mâcon, couverte autrefois de couvents de femmes et de jardins, changés aujourd'hui en écoles et en casernes, sauf le couvent de la Visitation, se cache encore une rue étroite et courte, mal pavée, bordée de buvettes de soldats, de maisons basses d'un côté, et de l'autre, d'un grand édifice, un ancien couvent des Ursulines transformé en caserne ; son portail, du style Louis XIII, a gardé son signe religieux, la croix gravée à sa clef de voûte. Une église en ruines, devenue un magasin de charbons, s'élève à son flanc, et montre encore un riche portail à colonnes corinthiennes. Une grande porte de chêne couverte d'emblèmes religieux à moitié détruits par la hache révolutionnaire, laisse voir de belles palmes sculptées. Et la rue, en dépit des révolutions, a gardé le nom de l'ancien couvent, rue des Ursulines.

Rien ne semble fait pour arrêter le regard. Et pourtant, de temps en temps, on voit des étrangers passer dans la petite rue, s'arrêter tout à coup devant une maison modeste, et regarder au-dessus d'une porte gothique, une plaque en marbre noir, où rayonne une inscription en lettres d'or :

Ici est né :
Alphonse-Marie-Louis
de Lamartine,
Le 21 octobre 1790.

Notre dessin représente la maison vue de l'angle de l'ancien couvent des Ursulines.

Cette humble maison a sa gloire. Un nom a suffi pour éclairer ces murs ternes, cette façade à deux étages, ces lucarnes étroites, ces fenêtres grises, ce foyer caché dans une rue déserte. C'est le berceau de Lamartine.

Entrons. La porte élégante à l'arcade gothique annonce bien le foyer. Un écusson aux deux étoiles, où montent des flammes, semble une image symbolique de ce génie montant au ciel. Le hasard a été heureux.

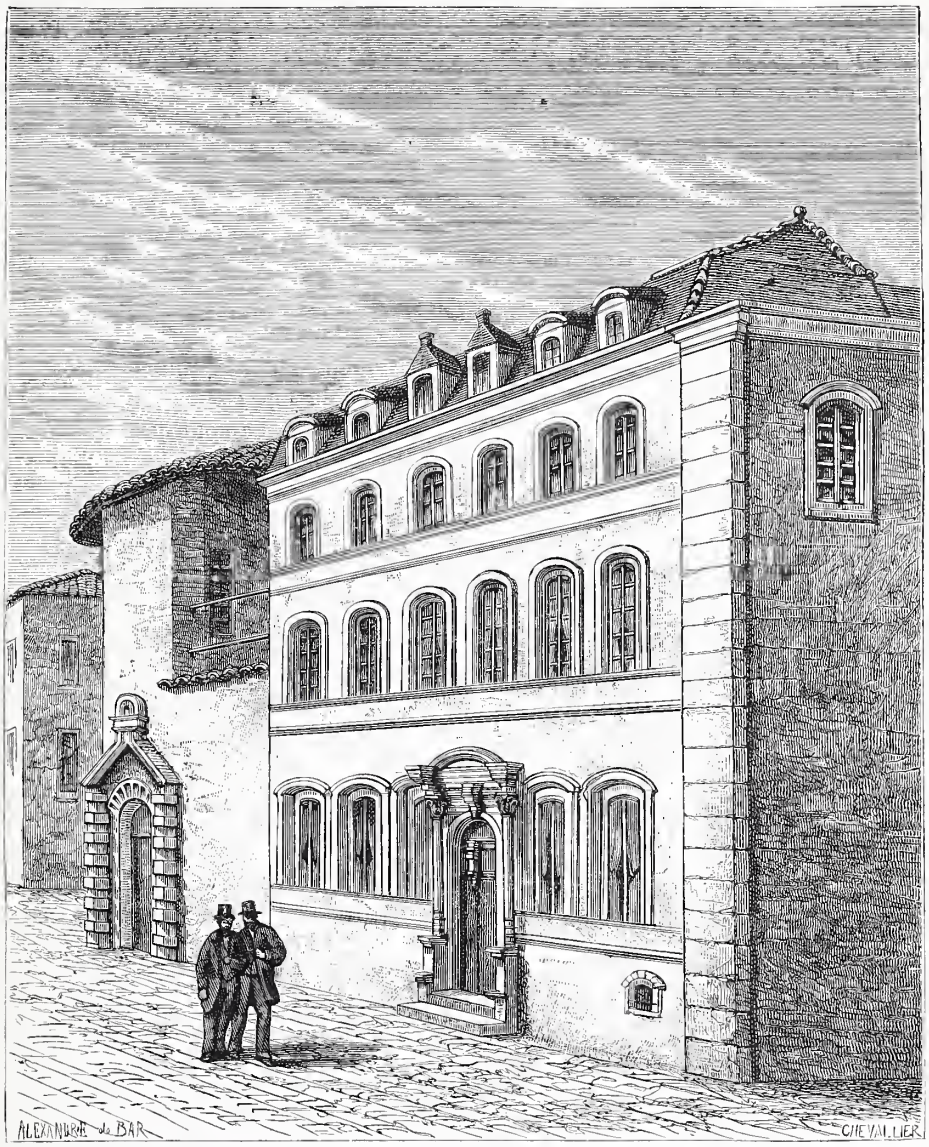
La porte a fléchi sous le poids des étages et s'est arc-boutée. Elle est d'un âge antérieur à la maison, elle a un style, et la maison est sans caractère. Un large vestibule de couvent aux dalles de pierre s'étend jusqu'à un grand escalier aux marches de granit, à la rampe de fer. On sent l'empreinte monacale. Sur le palier du premier étage, une femme, à la figure aimable, me fit accueil. Je lui demandai à voir la chambre natale de Lamartine.

Elle me conduisit vers un palier obscur, en arrière de la maison, ouvrit une porte et me fit entrer dans une chambre retirée, à peine éclairée par un jour gris d'hiver, aux boiseries sévères, à

la large cheminée de marbre brun. « C'est ici, me dit-elle, qu'est né M. de Lamartine. »

Saisi d'émotion, je ne vis pas d'abord un témoin silencieux. C'était un vieillard à la figure vénérable, aux longs cheveux gris, aux larges traits, assis dans son fauteuil, à une table, recueilli dans la lecture d'un livre. Interrompu par notre venue, il releva la tête et nous regarda comme réveillé d'un rêve.

Je remarquai alors un bonnet carré sur sa tête. C'était un vieux prêtre. Il lisait son bréviaire du soir, au bord d'une fenêtre, au jour terne du crépuscule. Sur le feuillet du livre, il avait posé une image du Sacré-Cœur. Sur la tablette de la fenêtre étaient rangés en ordre des crucifix, des objets sacrés. Des arbres du jardin de l'hôtel Lamartine formaient l'horizon de la fenêtre, et détachaient sur un ciel gris d'hiver leurs ramures noires, où, sous leurs feuilles, le rossignol chantait au printemps, où le jeune poète avait chanté peut-être.



Maison où est né Lamartine, à Mâcon. — Dessin d'Alexandre.

La fenêtre, exposée au matin, voyait lever le soleil, comme elle avait vu lever le génie enfant. Un lit entre deux armoires d'attache s'encadrait comme dans une alcôve. C'était la place du lit de la mère de Lamartine où elle l'avait mis au monde. Une image de la Vierge suspendue au-dessus du lit s'harmonisait avec ce souvenir.

« C'est bien ici qu'il est né, me dit la femme, M. l'abbé Faboureau m'a dit que le père de M. de Lamartine le lui avait appris en mourant. — C'était un grand poète, murmura le prêtre. »

Et comme la femme me voyait impressionné du contraste de cette chambre si humble avec cette illustre naissance, de cette simplicité et de cette gloire, elle ajouta : « Les Anglais, qui viennent visiter cette pauvre chambre, sont surpris; ils croient qu'il était né dans un palais. »

Je ne le regrettai pas. La femme fit de sages réflexions sur la simplicité des temps passés et le luxe des temps présents. Cet humble foyer était touchant. Lamartine, qui était un simple, était heureusement né dans cette simple chambre. Il y avait ainsi accord entre l'enfant et le foyer.

« Je suis né parmi les pasteurs. »

L'étable de Bethléem sied bien au génie comme à Dieu.

Je pénétrai d'un regard avide et ému dans tous les replis de cette chambre, en gravant la scène intime au fond de ma mémoire; puis ma curiosité pieuse satisfaite, je me retirai attendri, après quelques minutes de contemplation. Malgré mon désir, je n'osai prolonger ma visite devant ce prêtre interrompu dans son oraison. Cette chambre recueillie, voilée du clair-obscur du crépuscule, image du clair-obscur du passé, cette tablette couverte d'objets sacrés comme un autel, ce prêtre assis à sa fenêtre, incliné sur son livre, comme le philosophe en méditation, de Rembrandt, me pénétraient le cœur. Cet intérieur religieux, ce prêtre en prière amené par le hasard de la vie à cette chambre d'une sainte mère, transformée par de pieuses images en un sanctuaire, me semblait le gardien sacré des souvenirs intimes et glorieux de ce berceau.

Que sont devenus le berceau de l'enfant et le lit de la mère? Ces reliques du foyer ont-elles péri? Tout passe donc comme l'homme, même les choses qui semblent faites pour vivre après lui, et durer toujours! Les familles ont leurs révolutions comme les peuples, leur grandeur et leur décadence. La maison natale du poète, dépendance du grand hôtel des Lamartine, s'est détachée comme une branche de l'arbre familial, et abrite aujourd'hui un vieux prêtre et des hôtes venus de la Lorraine, après la guerre qui a mutilé la France. Elle abrite des proscrits, elle reste ainsi fidèle au génie hospitalier de Lamartine. Le grand hôtel, les maisons des serviteurs groupées autour, le château de Montculot donné par l'abbé de Lamartine à son illustre neveu, qui avait recueilli sous sa forêt ses plus profondes *Méditations* et ses plus vibrantes *Harmonies*, le château de Monceaux, demeure de son grand oncle et de ses tantes, les terres de Péronne et de Champagne, la chère maison de Milly, ont passé à des mains étrangères. Toute cette grande famille du pays a replié sa tente, balayée par le simoun de la vie. Il ne reste plus à Mâcon que deux petites nièces de Lamartine dévouées à des œuvres de charité. Récemment une sœur de Mme Valentine de Lamartine est morte brûlée comme sa grand'mère. Seul de tous ces débris, le château de Saint-Point est resté à la piété de la fille adoptive; paré, embelli, fleuri par cette gardienne pieuse.

Ainsi tout meurt, me disais-je en revenant à mon foyer, en songeant à toutes ces tristesses. Ainsi s'en vont les nobles et grandes figures, les familles populaires d'un pays.

Et pourtant tout ne meurt pas. Le génie a le don de la vie. Il a immortalisé dans les *Confidences* et ses poésies, ses foyers de famille, son père, sa mère, leur séparation pendant la Terreur, leurs amours dans la petite maison, et le couvent changé en prison, les visites périlleuses du cher prisonnier, à travers la rue, suspendu à une corde, pendant les nuits sombres, invisible aux sentinelles. Il a illustré les lucarnes d'où, cachés, l'époux et l'épouse se regardaient tout le jour, leur âme dans leurs yeux. Il a décrit dans leur vérité, sans rien oublier, sans rien altérer, les scènes de famille. Oui, c'est bien l'humble maison, le couvent sévère, la petite rue illuminée d'un rayon de soleil et d'un rayon du génie. Il les a fait revivre d'une vie immortelle pour la plus lointaine postérité. CH. ALEXANDRE [1].

Grandeur de l'homme.

L'homme tient de l'animal et même de la plante, comment le nier? Mais il y ajoute la raison, la liberté morale, l'amour désintéressé, l'art, la poésie, la science, le sentiment religieux. Sa nature lui permet donc de concevoir l'infini, le divin, l'idéal, de tendre à la perfection et d'aspirer à l'immortalité. Charles WADDINGTON.

JANOT,

ou les battus paient l'amende,

PIÈCE BOUFFONNE DU DERNIER SIÈCLE (1779),

AVEC LA REPRÉSENTATION DE SIX SCÈNES,

d'après une série d'estampes en couleurs du dernier siècle.

Dans le courant de l'année 1778, un sieur L'Écluse, professeur de danse, acteur et auteur dramatique, fit construire sur le boulevard Saint-Martin, à l'endroit où débouche aujourd'hui la rue de Lancry, qui n'existait pas alors, et près du *Waux-Hall d'hiver*, de Torré, le célèbre artificier italien, un petit théâtre en bois qui prit le nom de *Théâtre des Variétés amusantes;* les pièces que l'on y jouait étaient assez médiocres, et bien que l'on donnât, pendant la durée de la foire Saint-Laurent, deux représentations, l'une dans la journée, à une des baraques de la foire, l'autre, le soir, sur le boulevard, l'entreprise ne réussit pas, et, moins d'une année après l'ouverture de son théâtre, le pauvre L'Écluse, accablé de dettes, se vit obligé de céder la place aux frères Malter danseurs de l'opéra, qui, dès le début de leur direction, eurent la bonne fortune de rencontrer un succès inespéré.

Un pauvre diable d'auteur, sifflé et hué jusqu'a-

[1] Auteur d'un beau livre sur *Mme de Lamartine, etc.*

lors sur des scènes plus élevées, leur apporta une sorte de farce assez grossière mais qui attira longtemps la foule.

Le sujet était commun, l'intérêt nul, mais le dialogue bon et plaisant, plusieurs *mots* passés presque en proverbes à cette époque sont cités encore couramment aujourd'hui par bien des gens qui n'en soupçonnent pas l'origine.

Voici l'analyse sommaire de la pièce :

Janot, garçon de boutique chez M. Ragot, marchand de bric-à-brac, va chercher, vers huit heures du soir, pour le souper de ses maîtres, un gigot qu'il a donné à cuire au four chez le pâtissier, ainsi qu'un litre de vin. Mme Ragot lui a remis un écu de six livres dont il doit rapporter la monnaie, mais Janot en flânant, voit à une fenêtre la fille du savetier Simon, qu'il voudrait épouser; il s'arrête et lui promet un couteau.

Pendant cette causerie, Simon verse d'une fenêtre sur la tête de Janot le contenu d'un vase dégoûtant.

Janot, furieux, rencontre son ami Dodinet, qui lui conseille d'aller déposer une plainte chez le commissaire, lui promettant qu'il aura de bons « dédommagements ».

Janot suit ce fâcheux conseil et frappe à la porte du commissaire auquel il voudrait parler, dit-il, « en main propre ».

Le clerc du commissaire écoute son récit et lui extorque, sous prétexte de recevoir sa plainte, d'abord au civil, puis au criminel, l'écu de six livres que Mme Ragot lui a confié.

Cependant, plein d'espoir dans le succès de « son affaire », Janot se rend chez le pâtissier, mais comme il ne lui reste rien pour payer la cuisson du gigot, et que, d'ailleurs, sa veste répand une odeur des plus désagréables, on le met à la porte à coups de balais et de torchons.

Puis, le père Ragot, qui attend son souper avec impatience, et qui voit revenir Janot les mains vides et sans argent, le chasse de chez lui et lui jette par la fenêtre le petit paquet qui contient ses hardes.

Janot s'en prend à Simon, cause première de son malheur, et, pour se venger, a le tort de lancer des pierres dans les carreaux du savetier, qui descend et rosse avec un tire-pied, le pauvre garçon qui crie de toutes ses forces : « Au voleur! au guet! »

Les voisins effrayés crient plus fort que lui, et le guet qui survient va le conduire au poste, lorsque le clerc, qui a déjà reçu sa plainte, fait porter chez lui le paquet dont le contenu sera vendu, dit-il, le lendemain matin pour payer les vitres et les frais.

Le malheureux Janot, resté seul, se console en philosophe : « Voyez pourtant, dit-il, comme tout ça tourne! me v'l à ben dédommagé, moi! j'ai perdu mon argent, j'ai ma veste gâtée, j'ai été rossé!... et faut que j'paye encore!... Ah! jarni! tout ça me rappelle ce que me disait ma pauvre mère du temps que j'allais à l'école, qu'est morte à présent, chez M. Nicodème; quand je venais me plaindre à elle, avec l'oreille déchirée, j'attrapais encore le fouet par-dessus le marché! Eh ben! c'est la même chose à présent. Les grands comme les petits, les enfants comme les personnes, dans le monde comme à l'école, on a beau venir se plaindre d'avoir eu des coups, autant de pris! c'est toujours les *battus qui payent l'amende.* »

Les critiques de l'époque dont le goût délicat était froissé par cette comédie vulgaire, protestèrent contre l'engouement du public.

« Comment se dispenser, dit Grimm, dans sa *Correspondance* (juin 1779), de parler d'un ouvrage qui fait les délices de tout Paris, pour lequel on abandonne les chefs-d'œuvre de Molière et de Racine, et qui, à la cent douzième représentation, est encore plus suivi qu'à la première! L'objet d'un si bel enthousiasme, l'idole d'une admiration si rare et si soutenue, l'homme enfin qu'on peut appeler dans ce moment l'homme de la nation, est un certain *M. Janot,* qui joue, il faut l'avouer, avec la plus grande vérité le rôle d'un niais que l'on arrose d'une fenêtre comme *Don Japhet d'Arménie* (1); qui, par le conseil d'un de ses amis, va faire sa plainte au clerc d'un commissaire dont il est dupe, et qui, après avoir été bien battu pour s'être avisé de vouloir se venger lui-même, est surpris dans la rue par le guet et se trouve enfin dépouillé du peu qu'il possède, ce qui prouve sans doute très clairement que ce sont *les battus qui paient l'amende.* Ce proverbe qui sert de morale à la pièce en est aussi le titre. L'auteur à qui nous sommes redevable d'une si noble production est M. Dorvigny. Sans partager la folie des transports avec lesquels on a daigné accueillir une farce aussi ridicule, on ne peut nier qu'il n'y ait une sorte de mérite à l'avoir faite. L'auteur a rassemblé dans cette pièce plusieurs traits connus mais vraiment comiques, et la manière dont il a su les employer laisse concevoir quelque espérance de son talent, lorsqu'il voudra bien l'appliquer à des sujets moins bas. Quant à l'acteur, le sieur *Volange,* qui l'a fait valoir avec tant de succès, il donne bien plus que des espérances. On ne peut avoir un masque plus mobile et plus vrai, des inflexions de voix plus variées et plus justes, un jeu plus simple et plus naturel, une gaieté plus franche et plus naïve. Messieurs les gentilshommes de la Chambre ont déjà fait quelques démarches pour le faire débuter sur un théâtre plus digne de sa « gloire ».

» Et dans le même temps où l'on voyait une si grande affluence de monde à la cent douzième représentation des *Battus paient l'amende,* il n'y avait pas deux loges louées pour la première représentation de *Rome sauvée,* de M. de Voltaire, et à la troisième la salle était déserte. O Athéniens! Athéniens! »

(1) De Scarron.

JANOT A LA FENÊTRE (Scène III), *répondant à ses maîtres qui sont à la porte, et l'appellent pour qu'il la leur ouvre :*

— Je n'peux pas, not'maître. Je suis t'à guetter la soupe qui est sur le fourneau, qui va s'enfuir, qu'on bout.

(Estampes en couleurs publiées par Bonnet, rue Saint-Jacques.)

JANOT ET UN GARÇON PATISSIER (Scène IX).

— Eh ! je te dis de la chicorée dessous avec une petite broche et trois isques... C'est-i çà que t'as là ?

Les *Mémoires secrets* de Bachaumont qui, au début, avaient affecté de se taire sur *Janot*, furent également, mais après plus de soixante représentations, forcés d'en parler, le 2 août 1779, en rapportant un bruit qui attribuait l'œuvre au comte de Maurepas, alors premier ministre :

« Les femmes les plus qualifiées et les plus sages en raffolent; les graves magistrats, les évêques même y vont en loge grillée; c'est la fureur du moment. Les ministres y ont assisté, le comte de Maurepas surtout, grand amateur de farces; on a même prétendu que celle-ci était de sa composition, et cette anecdote n'a pas peu contribué à en soutenir et augmenter la vogue... Mais son âge et ses occupations actuelles ne peuvent permettre de le soupçonner d'être l'auteur d'une pareille platitude ».

JANOT ET LE PATISSIER (Scène XII). *On lui a jeté des ordures par une fenêtre.*

— LE PATISSIER. Allons, allons ! va-t'en, vilain, va te sécher ailleurs. *On l'entend rosser à coups de torchons.* — JANOT, *criant.* Aïe ! Aïe ! laissez-moi donc, messieurs ! j'vas me plaindre aussi contre vous, au moins !

Le comte de Maurepas, cependant, si nous en croyons quelques auteurs contemporains, ne s'en défendait que très faiblement. La famille royale, ne pouvant « décemment aller chez le sieur L'Écluse », fit venir sa troupe à Versailles, où elle donna sur le théâtre de la ville, le 21 septembre 1779, la représentation de *Janot;* les « augustes spectateurs donnèrent tous les signes possibles de l'ennui, baillèrent et dirent hautement : « Quoi, ce n'est que cela ! »

C'était très peu de chose, en effet, que cette pièce dont la principale originalité était le lan-

gage de Janot, trivial mais vrai dans sa naïveté, et assez amusant par un mélange baroque et un enchevêtrement des différents membres d'une même phrase.

Ragot, patron de Janot, lui demande s'il n'a pas été à la boucherie; Janot répond :

— Pardonnez-moi, monsieur; j'ai pris un bon pot-au-feu pour demain dîner avec vot'compère, qui est tout de la tranche, qui doit venir avec sa femme, pesant cinq livres, sans os du tout.

— C'est bon, allons, rentre tout ça.

— Oh! je ne me suis pas endormi, allez; et c'est pas encore là tout. J'ai été battre c'te vieille courte-pointe que vous savez ben, avec la voisine, qui était toute pleine de poussière.

— La peste de l'imbécile! qu'est-ce que tu m'embrouilles, la voisine pleine de poussière!

Madame Ragot et le Savetier, *à la fenêtre* (Scène xix).

Simon. Au guet! au voleur! — Janot, *étonné*. Ah ben! en v'là encore une bonne, celle-là! — Madame Ragot, *criant aussi, et* Ragot *avec elle, ainsi que* Suzon. Au guet! au guet!... Au commissaire! — Janot. Eh ben! est-ce qu'ils sont donc fous avec leur sabbat?

— Oui, la courte-pointe... et pis c'te tenture que j'ai portée chez le dégraisseur que vous avez achetée hier à l'inventaire...

— Moi! j'ai acheté?...

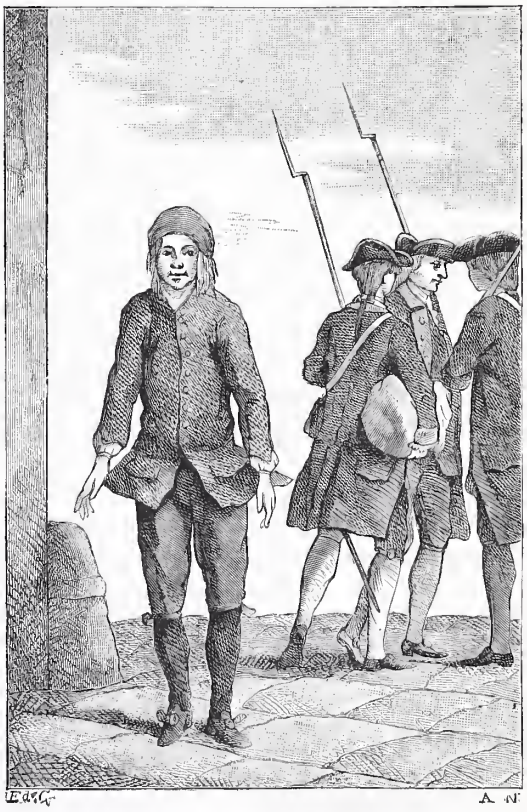
— Oui, qui vous a coûté un louis, où ce qu'y avait tout plein de taches dedans... etc., etc. »

Nous citerons également parmi quelques droleries devenues pour ainsi dire classiques, celle du couteau de Janot, « qui lui a déjà usé deux manches et trois lames et qui est toujours le même : »

Janot. — ... Je vous en donnerai un autre, un

Janot et le Clerc du commissaire (Scène xxi).

— Le Clerc. On vendra ce paquet demain matin, et quand on aura payé les vitres cassées, et mes frais, s'il y a du reste, on le lui remettra.



Janot et le Caporal *prenant le paquet* (Scène xxi).

— Janot. Par la jarni! ça n'est-i pas enrageant une jugerie comme ça!... Allons donc! pisqu'il faut en passer par là, emportez le paquet... (*A part*). Et que le diable vous emporte avec... C'est toujours les *battus qui paient l'amende!*

véritable couteau de Langue, tout ce qu'il y a de pus meilleur; vous n'en verrez pas la fin de celui-là. Il m'a déjà usé deux manches et trois lames, c'est toujours le même.

Suzon. — C'est ben honnête à vous, m'sieu Janot; faut pas vous défaire de vos meubles comme ça pour moi.

Janot. — Ah! pardonnez-moi, mam'selle, c'est rien que ça. En parlant de couteau, c'est feu mon père qui en avait un beau, devant Dieu soit son âme, pendu à sa ceinture, dans une gaîne, avec quoi il f'sait la cuisine... »

Ailleurs il s'agit de la loterie :

« J'ai regardé la liste de la loterie, dit Janot.

— Pourquoi faire regarder la liste?

— Pour voir si j'aurais pas gagné, quelquefois.

— Tiens! tu mets donc à la loterie, toi?

— Moi! oh! je ne suis pas si bête. On dit que c'est de l'argent perdu.

— Et comment veux-tu donc y gagner, imbécile; si tu n'y mets pas?

— Et l'hasard donc!... Si j'ai du bonheur, moi, ne faut qu'un coup... »

Mais ce fut surtout, ainsi que nous l'avons dit, l'acteur Volange qui fit le grand succès de la pièce de Dorvigny, et la biographie de cet acteur si célèbre pendant quelques mois, offre, au point de vue de l'histoire du théâtre à cette époque, des traits assez curieux.

ÉDOUARD GARNIER.

LE ROI DE L'ILE FOLLE.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Suite. — Voy. page 46.

II

L'attention publique se fixait déjà sur la petite voile blanche qui traversait la baie. Au débarcadère, il n'y eut cependant d'abord personne de visible, à moins qu'un œil perçant ne devinât la physionomie blême et malheureuse de la femme du directeur de la poste; elle était assise à la fenêtre de sa cuisine, dans la ferme basse d'étage, perchée tout au sommet de la longue pente verte.

Le magasin de Jabez, dont le bureau de poste faisait partie, était situé plus près de l'eau, en tête du port. C'était un petit bâtiment coquettement peint, qui paraissait détaché de quelque prétentieux village de l'intérieur; mais évidemment, le hangar qui en était proche existait depuis beaucoup d'années et devait avoir une vieille expérience des affaires de pêche. Le débarcadère avait souffert des tempêtes : les bois de charpente étaient verdis par le varech au-dessous du niveau des marées; la maçonnerie était des plus grossières; partout des épaves de maintes sortes, des carcasses de bateaux disloqués, des barils vides, des pots de conserves brisés, jonchaient le sol. En montant un peu, on rencontrait une chaudière pleine de goudron, et une paire de roues de voiture mélancoliques, dont les essieux se ressentaient d'un long séjour sous les intempéries des saisons.

La mer était haute; de ce côté abrité de l'île, les petites vagues se brisaient avec un bruit vif puis remuaient les galets sur la plage étroite. Le rivage tout entier offrait les plus belles couleurs. La faible teinte rougeâtre de quelques petits chênes au milieu des sapins, le vert pâle d'un groupe de bouleaux, tout cela recevait comme une gloire nouvelle du voisinage de la mer étincelante sous un brillant ciel d'automne. Les verts pâturages eux-mêmes et les champs aux tons plus bruns paraissaient revêtus de velours, tant ils étaient doux au regard; les baies, sur tous les buissons, empruntaient au soleil un éclat carminé.

L'aspect de John Island rappelait à l'esprit quelque vieille peinture éteinte qu'on aurait fraîchement lavée, et dont les couleurs seraient redevenues soudain claires et gaies.

Deux hommes arrivèrent de deux points différents de l'île, et, sans faire aucune attention apparente l'un à l'autre, s'assirent sur la même vieille charpente vermoulue près du pot de goudron. Au bout de quelques instants, un troisième habitant les rejoignit; il descendait la pente herbue, et il se détacha sur le ciel comme un géant.

— Jabez n'aura pas à grogner ce soir sous prétexte qu'il n'a pas eu bon vent, dit un des premiers venus; je raccommodais un mur, renversé ces jours-ci, quand je l'ai vu venir, ne se pressant pas plus qu'à l'ordinaire. Ma femme attend une lettre de son frère, celui qui habite Castine. La dernière fois que nous avons eu des nouvelles, on souffrait par là d'une épidémie, et elle est très inquiète, le dernier courrier ne lui ayant rien apporté. Je vous le demande, n'est-ce pas pour nous contrarier, comme il sait le faire, que Jabez va de ce train stupide, sur sa vieille coquille de noix, sans voile pour ainsi dire?

— Oh! il fait tout ce qui lui passe par la tête, grommela le plus âgé des trois hommes, et nous devons trouver encore que c'est pour le mieux. Si j'étais chargé du service de la poste, j'aurais avant tout un bateau meilleur que celui-là. Il devient plus avare chaque année, ce Jabez!

— C'est la vérité, reprit le premier parleur. Jabez ne fait le service que deux fois par semaine, et il s'arrête partout pour parler politique. Les gens peuvent être à la mort; il peut avoir sur lui des lettres urgentes qui devraient être arrivées à leur destination, Jabez s'en moque. Mais il a tort de croire que nous supporterons toujours ses caprices!

Et l'irascible citoyen, qui, d'ailleurs, ne recevait jamais de lettre d'un bout de l'année à l'autre, regarda ses deux interlocuteurs comme pour réclamer leur approbation.

— Ne vous emportez pas, Daniel, repartit le dernier venu, un petit pêcheur-fermier grisonnant, qui avait l'air d'un pirate, mais qui était en réalité l'homme le plus aimable de John-Island.

Ne vous faites pas de mauvais sang. Lequel de nous consentirait à entreprendre la traversée, deux fois par semaine, toute l'année, moyennant cent-vingt dollars? Pensez donc! Pendant les grandes marées de décembre et tout le long de janvier et de mars! Naturellement, il s'arrange le mieux qu'il peut; il fait ses affaires et ramasse des passagers quand il en trouve. Ma foi! ce n'est que juste.

— Il a quelqu'un à bord aujourd'hui, interrompit son adversaire. C'est peut-être un messager de nos parents de Castine. Il y avait plusieurs malades dangereusement atteints. Mon beau-frère Washington lui-même et trois de ses enfants en étaient. Il est possible que j'y aille cette nuit. Parions qu'ils nous ont écrit une lettre que nous n'avons pas reçue. Que le diable emporte ce Jabez! J'ai entendu dire qu'il examinait de près les lettres; il prétend les trier comme ça, pour gagner du temps. Mais il ne serait pas étonnant qu'une lettre tombât de ses doigts par hasard!

— Voilà le roi George qui vient là-bas, n'est-ce pas lui?

Et les trois hommes regardèrent longuement au loin une voile grise.

— Quel original que ce roi George! Je pense qu'il ne sera jamais tenté de poser le pied dans John-Island tant qu'il vivra. Qu'en dites-vous?

Mais personne ne répondit.

— Bon! il ne fait de tort qu'à lui-même, dit l'homme conciliant. Je tendais mon filet la semaine dernière, quand il est venu près de moi avec sa pêche sur le dos pour voir ce que je prenais. Moi et le roi George nous sommes camarades. J'étais absent au moment de ses malheurs, et, à cause de cela, il ne m'a jamais compté parmi ses ennemis. J'ai toujours soutenu qu'il n'avait pas sa raison, et que tout, de sa part, n'était pas méchanceté.

— J'allais à l'école avec lui dans mon enfance, et c'était un garçon aussi intelligent qu'aucun, dit le vieux qui avait à peine parlé jusque-là. Je ne l'ai jamais blâmé qu'à demi; d'autres ont été plus sévères, et cela m'a fait enrager de le voir s'exiler de cette façon, se mettre hors la loi. Tout cela, c'est l'ouvrage de Jabez. Il a cru que George pourrait lui faire obstacle quand il a prétendu au bureau de poste, et il a travaillé de façon à tourner le monde contre lui. Dans la famille de la mère de George, on a toujours été un peu timbré, mais, lui, ne donnait aucun signe de folie avant que Jabez Pennell se fut acharné à le miner.

— Eh bien! il a fait une bonne affaire en achetant l'île Folle. J'ai entendu dire qu'il devenait riche. Le parti qu'il a pris était dur sans doute au commencement. Je pense qu'il a encore moins sa tête depuis que sa femme est morte. Peste! Ils doivent se trouver terriblement seuls, sa fille et lui, en hiver. Ils doivent souvent avoir peur que la mer en bondissant ne les emporte. Je dis, moi, que les politiques qui conduisent un homme à des choses pareilles, mériteraient d'être pendus. Ne pouvoir plus jamais mettre le pied sur une autre terre que sur la sienne!... Chacun de nous pourtant a des droits qui demandent à être respectés!

Cette éloquence, cette excitation étaient peu habituelles au parleur, et ses voisins, après l'avoir furtivement regardé, échangèrent un signe d'intelligence. Il était cousin de George, l'ermite, propriétaire de l'île Folle, un petit morceau de sol situé à quelques milles en mer, et l'un des deux hommes pensa que la parenté pouvait bien être la cause de toute cette bravoure.

Le bateau de poste était presque arrivé. Les trois hommes se levèrent et descendirent près de l'eau. La vieille coquille, sa voile ferlée, glissa sur les vagues basses. Jabez était occupé de ses paquets; il prit son temps, si bien qu'un des témoins finit par murmurer. Le roi George avait aussi baissé sa voile et pris les avirons; au moment où il allait rattraper l'autre bateau, Jabez saisit les rames à son tour et poussa rapidement vers le rivage. Ce procédé parut stimuler celui qui le poursuivait, et bientôt les deux bateaux se rejoignirent, mais alors Pennell nagea vigoureusement vers la plage, et le roi, y renonçant, déposa ses rames. Il savait parfaitement que le représentant du gouvernement ne se presserait pas pour trier dans son bureau le contenu de la sacoche aux lettres. Peut-être même commencerait-il par aller souper chez lui en laissant tout le monde attendre. Quelquefois les victimes de son inexactitude le hélaient de leurs bateaux de pêche en pleine mer, et obtenaient qu'il leur lançât le journal hebdomadaire, mais ce n'était que dans les moments d'oubli ou de grande amabilité qu'il consentait à servir ainsi le roi de l'île Folle.

Cette façon d'agir de Jabez était de la tyrannie pure et simple... Qu'y faire? Il fallait subir cela comme on subissait le mauvais temps et les dégâts que les chiens de mer font aux filets. Les gens de John-Island avaient grand besoin d'un patriote résolu qui les conduisît vers la liberté.

Le trio, debout sur la plage, et le roi George dans son bateau, regardaient tous avec curiosité l'étranger qui venait de faire la traversée avec Jabez Pennell; de son côté, celui-ci semblait très intéressé par leur aspect; mais un si brillant rayon de soleil déchira tout à coup les nuages massés vers l'ouest, que Frankfort se retourna pour contempler la beauté du lointain paysage qui l'environnait. Il lui semblait être ramené à des siècles en arrière; ces hommes avaient l'air de pionniers ou de colons, et néanmoins le pays portait les marques d'une longue occupation. Il comprenait que c'était là vraiment l'extrémité du monde civilisé.

A suivre. SARAH JEWETT.

ILLUSIONS D'OPTIQUE.

Certaines lignes droites peuvent paraître si déformées par le voisinage d'autres lignes également

droites, qu'il devient nécessaire de les modifier, autrement dit, *de faire mentir le dessin* si l'on veut qu'il paraisse exact.

En voici un exemple frappant.

Ayant tracé deux droites parallèles AB, CD, on prend un point O entre ces deux droites. Par ce point on fait passer des droites obliques en nombre quelconque qui coupent les deux parallèles, plus une perpendiculaire MN.

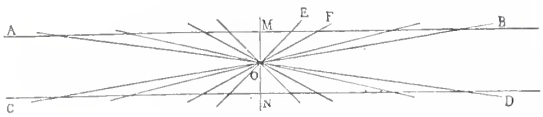


Fig. 1.

Aussitôt les deux parallèles semblent absolument courbes en M et N et dans les parties voisines.

Cette illusion tient à ce que l'œil suit involontairement les espaces laissés entre les lignes divergentes OM, OE, OF, etc., et croit que les portions de la ligne AB, comprises dans ces lignes, sont *entraînées* dans ces espaces, et par conséquent éloignées du point O. De même pour l'autre droite CD, parallèle à AB.

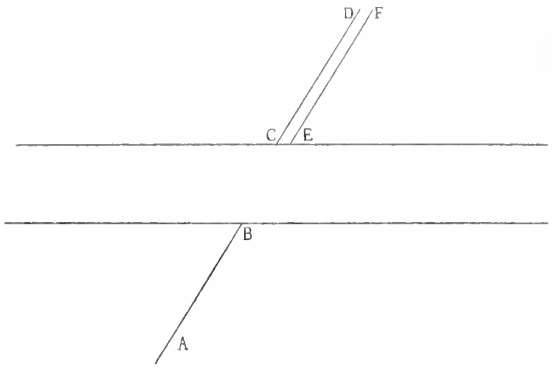


Fig. 2.

On se trompe aisément pour trouver le prolongement d'une droite quand celle-ci est coupée par deux parallèles.

Ainsi la droite EF est le prolongement de AB, comme on peut s'en assurer au moyen d'une règle; mais, si l'on consulte l'œil, il semble que CD soit le prolongement de AB; et la règle prouve que c'est absolument faux.

Il est souvent nécessaire de corriger les photographies des monuments, afin de donner satisfaction à l'œil.

Certains photographes ont accusé leurs appareils d'erreurs de perspective : ces prétendues erreurs s'expliquent souvent très bien, car l'appareil (en le supposant exempt de défaut) reproduit exactement la réalité; et la réalité ne satisfait pas toujours l'œil.

En voici un exemple frappant :

Quand je suis placé en tête du pont de la Concorde, bien exactement au milieu, je vois l'obélisque se projeter exactement sur le sommet du fronton de la Madeleine.

Dans ce cas les deux lignes qui terminent le fronton paraissent concourir au sommet, point situé derrière l'obélisque, juste au milieu de sa largeur.

Mais je me porte un peu à droite, de façon que l'obélisque couvre une portion de la moitié droite du fronton, juste à partir du sommet.

Aussitôt la moitié droite du fronton semble abaissée, et la ligne qui le termine ne paraît plus aboutir au sommet, mais à un point situé beaucoup plus bas.

Si l'on prend une vue photographique du monument *dans ces mêmes conditions*, l'œil ne peut être satisfait; il est au contraire absolument choqué de voir que les deux lignes du fronton ne semblent pas concourir au sommet, et il faut corriger le cliché.

C'est ce que montre la figure 3.

Cette figure représente le *pignon* d'une maison dont le sommet se trouve en A. Sur la verticale du point A, on a placé le centre O d'un *œil-de-bœuf* et l'axe GH d'une fenêtre.

Supposons maintenant une cheminée ACEF établie sur la partie droite du pignon à partir du sommet A.

Aussitôt la partie supérieure de la droite CD

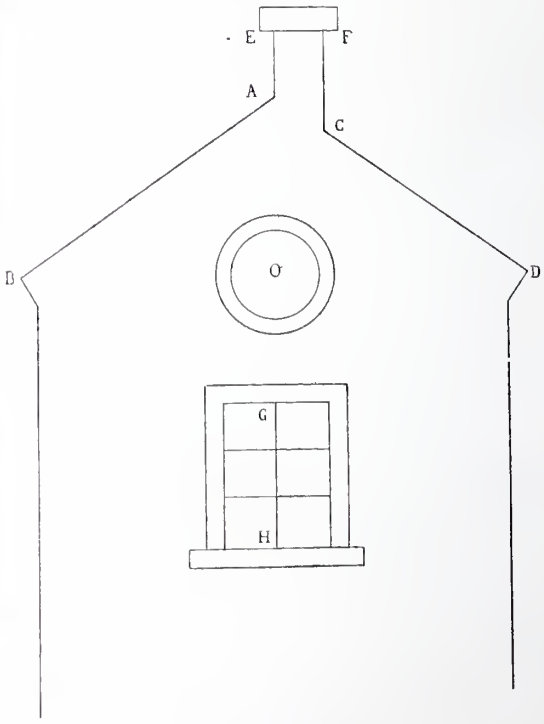


Fig. 3.

semble *déprimée*, de sorte que CD prolongé ne paraît plus aboutir en A.

Or, il suffit d'appliquer une règle sur CD pour se convaincre que cette ligne prolongée va réellement passer par le point A.

Si l'on dessine un semblable pignon, en agissant *de sentiment*, les deux lignes AB, CD paraissent concourir au point A; mais, au moyen d'une

règle, on vérifie aisément que le dessin est *menteur :* la ligne CD prolongée à la règle va passer *au-dessus* du point A, d'une quantité fort sensible.

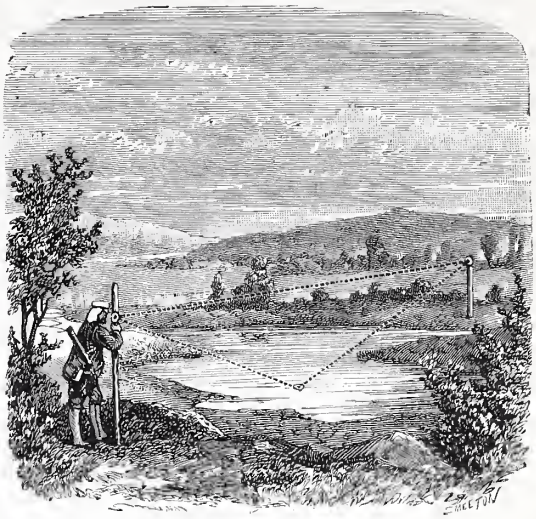
Il serait facile de multiplier les exemples : dans tout dessin d'imitation, il faut, avant tout, satisfaire l'œil et accepter toutes les illusions dont il est la victime inconsciente.

CH.-ER. GUIGNET.

MESURE D'UNE PIÈCE D'EAU.

Pour mesurer, sans le secours d'aucun instrument, la longueur ou la largeur d'un étang, on prend deux bâtons hauts d'environ 1 mètre à 1m.50. On fixe sur le premier une *mire* (1) faite d'une feuille de papier blanc, et l'on place sur l'autre une feuille semblable, mais mobile, percée d'une petite ouverture permettant d'opérer les visées. Cela fait, on plante la mire sur le bord de l'étang, puis on se transporte sur le bord opposé avec le bâton muni du *curseur* (2) et l'on cherche, en regardant par l'ouverture, à voir sur la surface de l'étang l'image réfléchie de la mire. Dès qu'on y est parvenu, on note à quelle hauteur du niveau de l'eau se trouve l'ouverture du curseur; puis, reculant d'une distance quelconque dont on prend également note, on cherche de nouveau à voir sur la surface du liquide l'image de la mire.

Mesurant alors la distance qui sépare le point précédemment occupé par l'ouverture du curseur et celui qu'elle occupe à ce moment, on se trouve avoir l'un des côtés d'un triangle rectangle dont la base sera représentée par la distance qui sépare le point d'où l'on a fait la première visée de celui où s'est opérée la seconde. Ce triangle étant semblable et proportionnel à celui dont les mêmes côtés étaient formés par le niveau de l'eau et le bâton

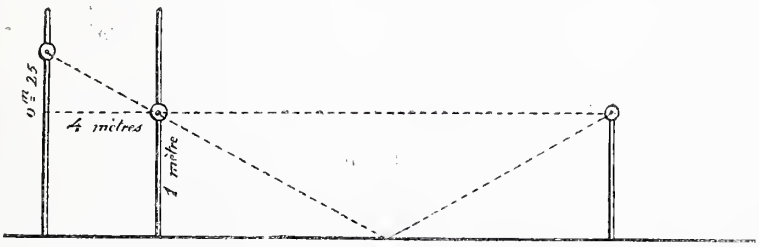


Mesure d'une pièce d'eau.

lors de la première visée, il est clair que si l'on calcule la valeur du premier triangle, on pourra facilement en déduire la valeur du second, et par suite connaître la distance cherchée; celle-ci sera égale au double de la base du grand triangle.

Le résultat du calcul montre que : « la longueur » ou la largeur de l'étang est égale à deux fois le » produit de la base d'opération, par la hauteur du » premier curseur, divisée par la différence des hau- » teurs des deux visées. »

Si donc le produit de la base d'opération est égal à 4 mètres, la hauteur du premier curseur à 1 mètre,



et la différence des hauteurs des visées de 0m.25, on aura :

$4 \times 2 = 8 \times 1 = 8 : 0^{m}.25 = 32$ mètres, la distance cherchée.

A. DE VAULABELLE.

SONNERIE DES CLOCHES PENDANT L'ORAGE.

La coutume de sonner les cloches pendant les orages pour détourner la foudre, remonte à une très haute antiquité : elle était si bien passée dans les mœurs, que le salaire du sonneur pour cette sonnerie était considéré comme une dépense obligatoire des communautés d'habitants. En 1661, les habitants du bourg de Varize (canton d'Orgères, arrondissement de Châteaudun), « pour entretenir le soin de sonner la cloche pendant les orages et foudre », consentirent qu'il fût levé sur eux, chaque année, une contribution de quinze livres, à raison de ce que chacun possédait, « pour payer le salaire de ceux qui prendront ce soin ». On croyait que l'ébranlement causé par le bruit des cloches divisait les nuages et éloignait la foudre, tandis qu'au contraire cet ébranlement, en agitant les molécules de l'air, rendait le péril plus imminent. De nombreux accidents venaient sans cesse prouver l'erreur po-

(1) Signal qui sert à diriger les instruments ou le regard pour fixer la position des lignes dans l'eau. Ce signal est fait soit avec une feuille de papier, soit avec un plateau de bois ou de tôle peint généralement de deux couleurs séparées par une ligne horizontale.

(2) Petite pièce de métal ou de bois qui glisse dans une pente ou coulisse pratiquée au milieu d'une règle, d'une tige ou d'un compas.

pulaire : pour n'en citer qu'un exemple, mentionnons cet extrait des registres de l'état civil de la commune de Chauffours (canton d'Illiers, arrondissement de Chartres) : « Le 29me de juin 1660, sur les neuf heures du soir, furent frappés du tonnerre, sonnant dans l'église, Laurent Benoît, texier en toiles, Denis Foubert, Jean Courbe et Gilles Girard, dont les trois derniers moururent sur-le-champ, et le premier vécut jusque au lendemain. »

Les enseignements de la physique étaient d'accord avec l'expérience pour démontrer, non seulement l'inutilité, mais le danger de cette ancienne coutume. Le préjugé persistait malgré tout, et, dès qu'un orage était menaçant, on courait se suspendre aux cordes de la cloche. Un arrêt du Parlement de Paris intervint le 29 juillet 1784, qui, homologuant une sentence rendue par les officiers du bailliage de Langres, fit défense « aux marguilliers et bedeaux des paroisses, et à tous autres, de sonner ou de faire sonner les cloches dans les temps d'orages, à peine de dix livres d'amende contre chacun des contrevenans, et de cinquante livres en cas de récidive, même de plus grande peine s'il y échet. »

Cet arrêt n'eut pas plus raison de la routine que ne l'avaient eu les avertissements de la science et de l'expérience. On continua comme devant à sonner les cloches pendant l'orage, et nous pourrions citer plus d'une commune où persiste encore ce dangereux usage.

LUCIEN MERLET.

LA COUPE D'ATAHUALPA, EMPEREUR DU PÉROU.

Les traditions rapportent que les anciens Scandinaves se désaltéraient dans les crânes de leurs ennemis. C'est cet affreux usage, commun, du reste, à bien d'autres peuples, qui rendit célèbre la coupe de l'ancien empereur du Pérou. C'était un vase à boire qu'Atahualpa avait fait faire du crâne de son frère l'infortuné Huascar, exécuté par son ordre.

La description de cette horrible coupe nous a été conservée par un vieil historien dont l'ouvrage fut imprimé en 1545 (1) : « Je puis tesmoigner comme celuy qui la veu, que nous eumes sous les yeux la teste couverte de sa peau, la chair seiche, les cheveux encore pendans, les dens serrées, entre lesquelles passait un tuyau d'argent qui alloit respondre au trou d'une couppe d'or enfoncée dans le sommet de la teste, et toutes et quantes fois que la guerre de ce frère luy revenoit en mémoire, les esclaves estoient faitz à luy verser la chiche (la chicha, bière de maïs) en celle couppe qu'il beuvait par le canal de la bouche. » Il faut dire cependant, à la décharge du souverain barbare, dont la haine se satisfaisait ainsi, que Huascar Inca s'était vanté hautement de lui faire subir le même sort.

FERDINAND DENIS.

(1) Voy. l'opuscule rarissime intitulé : *L'histoire de la terre neuve du Perée en l'Inde occidentale, ou gist le souverain thrésor du monde, naguère conquise par les Espagnolz.* Paris, Ven Sartenas, 1545, pet. in-4o. C'est à tort qu'on a voulu attribuer ce livret à Oviedo ; il a été écrit par un compagnon de Pizarre, et il renferme les faits les plus curieux.

CONSTRUCTIONS ROMAINES

COMPARÉES AUX CONSTRUCTIONS MODERNES.

Les Romains nous ont laissé d'admirables monuments d'une telle solidité, qu'ils ont supporté, sans beaucoup de dommage, les outrages du temps et (ce qui est plus extraordinaire) les dévastations des barbares (anciens et modernes). Les siècles ont succédé aux siècles, les civilisations modernes aux anciennes, et, toutefois, l'orgueilleux Colysée, le pont du Gard, les arènes de Nîmes, l'arc d'Orange et cent autres édifices encore, témoignent de la haute valeur des constructions romaines. Mais tout ce que les Romains ont construit mérite-t-il la même admiration ?

Qu'on nous permette une comparaison : n'a-t-on pas de nos jours entendu dire des derniers survivants de la campagne de Russie : « Quels hommes solides ! on n'en voit plus comme ceux-là : notre génération est bien inférieure en force et en énergie ! »

Juger toute la génération qui a fourni les six cent mille hommes de la grande armée d'après quelques milliers d'individus favorisés par une constitution très robuste, un moral excellent et des chances tout à fait extraordinaires, c'est évidemment commettre une erreur ; c'est oublier de penser à ce qu'était l'immense majorité pour ne considérer que les exceptions : majorité composée d'hommes moins vigoureux, plus accessibles au découragement et au désespoir, ou moins favorisés par d'heureux hasards dont les plus mauvaises situations ne sont pas exemptes.

Il nous semble qu'il en est de même des monuments romains les mieux conservés jusqu'à nos jours ; ne peuvent-ils pas, en effet, être comparés à des « survivants » parmi une foule de travaux de la même époque qui ont péri presque tous dans la lutte contre les intempéries et les ravages des hommes.

La vérité, c'est qu'à part quelques exceptions, tout ce qui a disparu devait avoir été mal construit : les mortiers employés avaient dû être de mauvaise qualité.

Par exemple, un habile ingénieur des ponts et chaussées a étudié avec le plus grand soin les ruines qui couvrent la campagne romaine. Ce travail a duré plusieurs années, et l'auteur a vérifié que les mortiers se sont le plus souvent *effrités,* malgré la douceur exceptionnelle du climat. Souvent aussi les fondations étaient insuffisantes et la stabilité des voûtes mal comprise.

Dans les régions du Nord, une grande partie des œuvres de ces fameux constructeurs n'aurait pas duré dix ans.

On croit généralement que les mortiers des anciens (et surtout le fameux *ciment romain*) avaient la dureté de la pierre : c'est une erreur absolue.

Le *ciment romain* a été inventé par Wyatts et Parker en 1796 : ce nom de fantaisie a fait croire à plus d'un auteur sérieux que les Romains employaient cet admirable produit.

Outre les ciments (dits romains) ordinaires ou à *prise prompte* (qui font prise aussi vite que le meilleur plâtre et durcissent sous l'eau), on fabrique très en grand les ciments *à prise lente* (ciments façon Portland), qui rendent des services inappréciables à l'art de l'ingénieur.

Presque toutes les constructions modernes de quelque valeur sont faites avec des *mortiers hydrauliques,* c'est-à-dire qui deviennent durs comme la pierre au contact de l'eau et même en présence de l'air. La fabrication de la chaux hydraulique a pris une telle extension qu'on la substitue presque partout à la chaux ordinaire ou *chaux grasse.*

Les Romains ne connaissaient ni les *ciments,* ni la *chaux hydraulique proprement dite.*

Ils n'employaient que deux espèces de mortiers :

1° Le mortier à la chaux grasse et au sable ordinaire qui ne résiste pas à l'eau : il devient assez dur à l'air, et peut servir pour des constructions qui ne sont pas très élevées au-dessus du sol et ne doivent pas supporter de grands efforts. Pour les constructions de pierre de taille, le mortier ne joue qu'un rôle secondaire : on l'a même supprimé plus d'une fois, en vertu de cet adage si connu : *les pierres bien taillées n'ont pas besoin de mortier.* Les immenses bâtisses de Louis XIV, à Versailles, ont été faites avec le mortier à la chaux grasse : quand on perce un des gros murs de ce temps, on reconnaît que le mortier n'a aucune solidité.

2° Le mortier hydraulique, qu'on obtenait en ajoutant au précédent des débris de tuiles ou de briques pilées, ou encore des sables d'origine volcanique qu'on appelle *pouzzolanes,* parce que les environs de Pouzzoles en fournissent de grandes quantités. Les mortiers ainsi préparés résistent fort bien à l'eau.

Les meilleures constructions romaines ont été faites avec de bons mortiers hydrauliques.

Nous n'employons presque plus les mortiers à pouzzolanes (excepté dans les régions volcaniques, telles que l'Auvergne). Nous fabriquons d'énormes quantités de chaux hydraulique en calcinant à une température convenable des mélanges de craie et d'argile : c'est la *chaux hydraulique artificielle,* inventée par le célèbre ingénieur français, Vicat (né en 1786, mort en 1861), qui a rendu un immense service à l'art des constructions.

Les monuments les mieux réussis de l'époque romaine sont bien loin d'être irréprochables au point de vue purement architectural.

Les constructeurs de cette époque n'avaient pas d'idées bien précises sur la résistance des matériaux : aussi ont-ils souvent exagéré les épaisseurs des murs et des voûtes, aux dépens de l'élégance de la forme.

Tous les *viaducs* de nos chemins de fer subissent plusieurs fois chaque jour les efforts les plus destructeurs, au moment du passage des trains ; et ces beaux ouvrages résistent admirablement. Citons seulement le grand viaduc de Chaumont (Haute-Marne), 600 mètres de long sur 60 mètres de hauteur au milieu, construit tout en pierre ; et le grand viaduc de Garabit (pierre et fer), sur la nouvelle ligne qui traverse le Cantal et la Lozère.

Au risque d'être accusé de paradoxe, nous croyons pouvoir dire que, pour les grands travaux publics, nous ne sommes pas inférieurs aux anciens.

Donnons, pour appuyer cette opinion, quelques exemples :

Les immenses travaux de mine et de terrassement, tels que le percement des Alpes, l'ouverture de l'isthme de Suez ;

Les grands travaux hydrauliques, comme l'épuisement du lac de Haarlem et d'une partie du Zuyderzée ; le desséchement du lac Fucin ou Celano ;

Les grands viaducs et les ponts métalliques gigantesques, comme les ponts de Conway et de Britannia, entre l'Angleterre et l'Irlande ; le pont de Brooklin, à New-York ; les ponts sur le Saint-Laurent, etc.

Nous possédons des moyens d'action inconnus des anciens : et, de plus, nous avons transformé les anciens procédés.

Le *béton* (du mot anglais *bletung*) est un mélange intime de cailloux cassés (à 3 centimètres) ou de gros gravier, et de mortier hydraulique. Les Romains ont employé souvent le béton dans la construction des citernes, des piscines, etc. : il était souvent fait avec de bons mortiers hydrauliques à la pouzzolane. Mais ils ont souvent fait usage d'un béton fort grossier composé de cailloux cassés et de mortier de chaux grasse ou même de chaux pure pour établir les chaussées de leurs grandes voies de communication. Nous avons trouvé des spécimens de ce béton primitif en coupant certaines voies gallo-romaines, notamment celle de Langres à Bar-sur-Aube : de sorte qu'il est possible que les Gaulois eux-mêmes aient eu l'habitude de ce genre de travail.

Mais on ne saurait comparer les œuvres de béton des anciens avec ce que nos ingénieurs savent faire de ce précieux mélange.

On fonde des piles de pont à *vingt mètres* au-dessous du fond de la rivière (pont de Kehl) avec du béton coulé au fond d'énormes tubes remplis d'air comprimé pour refouler l'eau.

C'est encore le béton qui sert de fondation pour toutes les constructions en sol mouvant.

L'asphalte de nos trottoirs, le pavage de bois, reposent sur un lit de béton.

Les ouvrages à la mer (jetées, murs de quais, etc.) sont défendus contre les lames à l'aide d'énormes *blocs artificiels*. Le volume de chacun de ces blocs dépasse souvent dix mètres cubes ; on les fabrique sur place à l'aide de cailloux et de mortier hydraulique. C'est ainsi que la grande jetée de Port-Saïd, en tête du canal de Suez, a été créée et défendue au moyen de cailloux pris sur place et de chaux hydraulique du Theil (Isère).

Avec les ciments (à prise prompte et surtout à prise lente), nos constructeurs réalisent de véritables merveilles : dallages très résistants pour trottoirs ou pour l'intérieur des édifices ; ouvrages de fer et ciment pour planchers, réservoirs, etc.; immenses cuves faites d'une carcasse de fer enduite de ciment Portland sur les deux faces : par exemple, la cuve gigantesque établie à Charenton dans un sol très mouvant pour recevoir le gazomètre de la ville.

Tous les ciments se fabriquent à peu près comme la chaux hydraulique : en faisant cuire des calcaires naturellement mêlés d'une proportion convenable d'argile. Avant la cuisson on ajoute du calcaire pur ou de l'argile pure, si le calcaire naturel n'a pas la composition convenable.

Les ciments contiennent beaucoup plus d'argile que les chaux hydrauliques.

Le ciment à prise lente (façon Portland) est beaucoup plus cuit que le ciment romain ordinaire à prise prompte. Il est plus cher, mais il *supporte* beaucoup plus de sable, et se travaille à volonté ; il acquiert une dureté extraordinaire.

Au contraire, le ciment à prise prompte doit être gâché comme le plâtre et employé *tout de suite sans la moindre retouche :* autrement il perdrait toutes ses qualités.

CH.-ER. GUIGNET.

QUELQUES GRANDES DATES DE L'HISTOIRE DE FRANCE AVANT 1789.

Dans l'étude des événements historiques, il nous est moins utile d'accumuler en notre mémoire une multitude de dates, que d'y graver les souvenirs des grands faits qui ont exercé le plus d'influence sur les développements de notre nationalité. Voici, pour exemple, plusieurs dates qui ne sont pas à oublier.

Vers 510. — Soumission de toute la Gaule à Clovis.

732. — Bataille de Poitiers. Les Sarrazins refoulés.

800. — Charlemagne sacré empereur d'Occident.

804. — Paix définitive avec les Saxons : ils reconnaissent le roi Franck pour suzerain.

1066. — Conquête de l'Angleterre par les Normands.

Vers 1080. — Établissement des premières communes.

1099. — Prise de Jérusalem par les Croisés.

1214. — Bataille de Bouvines. (Victoire de Philippe-Auguste sur l'empereur Othon, etc.)

1302. — Convocation des premiers États généraux.

1409. — Jeanne d'Arc. Délivrance d'Orléans.

1598. — Édit de Nantes. Les réformés obtiennent l'exercice public de leur culte et tous les droits civils.

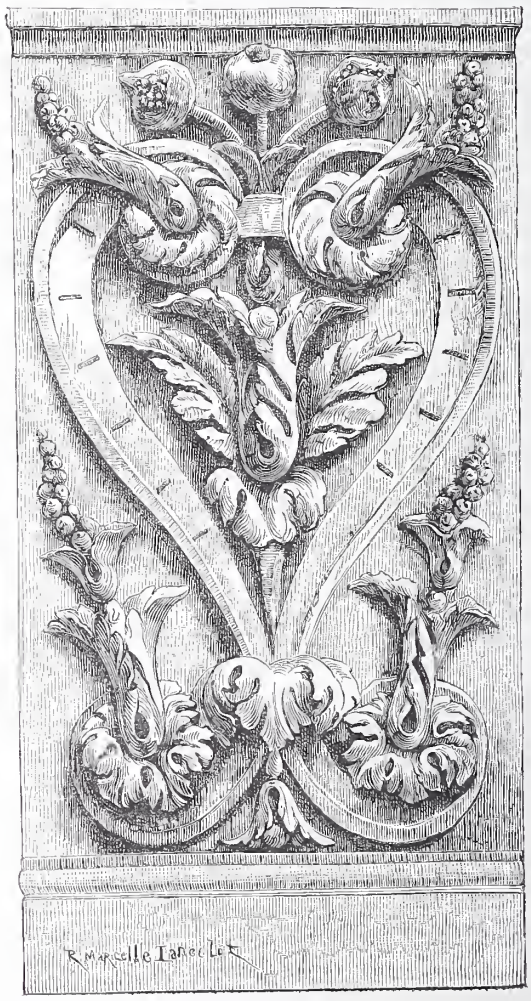
1648. — Traité de Westphalie. Réunion de l'Alsace à la France.

1775. — Réformes de Turgot.

1788. — Convocation des États généraux.

C.

ORNEMENTATION.



Art décoratif. — Motif tiré d'une hotte de cheminée (musée Carnavalet) (1). — Dessin de Mlle Lancelot.

(1) Voy. l'*Histoire de l'art et de l'ornement*, par Edmond Guillaume, architecte du palais du Louvre et des Tuileries (1886).

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

TROIS SUR TROIS CENTS!

Composition et dessin de Giacomelli

I

Comme la propriété des Trembles est à une bonne lieue de la station la plus voisine, M. de Bléré fit atteler une victoria, pour aller à la rencontre de son vieux camarade Chauffour, qui devait arriver

par le train de 10 h. 30 minutes. Un domestique était parti en avant, avec le petit fourgon, pour faire quelques commissions en ville, et pour ramener les bagages du vieux camarade Chauffour.

M. de Bléré conduisit lui-même, pour n'être point importuné de la présence d'un domestique, au moment des confidences. Car les deux anciens camarades avaient beaucoup de choses à se dire, ne s'étant pas rencontrés depuis dix ans.

Quand les petits oiseaux virent M. de Bléré traverser ses prés, ses bois, ses vallons et ses coteaux, ils se dirent entre eux : « Ah ! voilà notre ami qui se promène ! » Ils pouvaient bien, en effet, l'appeler leur ami, car M. de Bléré, en brave homme qu'il était, et aussi en agriculteur avisé, avait donné pour consigne à ses gardes, à ses journaliers, à ses fermiers et aux petits garçons de ses fermiers, de respecter la vie des petits oiseaux.

Lorsqu'au retour, M. de Bléré ramena son camarade Chauffour, les petits oiseaux se crièrent d'une branche à l'autre : « Ah ! voilà notre ami qui amène un de ses amis ! » Et en eux-mêmes, ils ajoutaient : « Les amis de nos amis sont nos amis ! »

Pauvres petits ! fiez-vous donc aux proverbes, et surtout fiez-vous donc aux apparences !

M. Chauffour n'avait point l'air d'un proscripteur. Ses bonnes grosses joues, rondes, rebondies et soigneusement rasées, ressemblaient à celles d'un gros bébé bien portant; un sourire bienveillant errait continuellement sur ses lèvres épaisses, et son double menton avait quelque chose de conciliant et de débonnaire. Quant à ses yeux, ils étaient aussi débonnaires et aussi conciliants que son menton. Sous son léger pardessus, couleur mastic, battait le cœur le plus franc, le plus loyal et le plus rempli de tendresse pour les petits oiseaux, qui ait jamais battu sous un pardessus mastic.

Et malgré tout cela, l'arrivée du camarade Chauffour aux Trembles ouvrit l'ère des révolutions dans les républiques des petits oiseaux, et quelques paroles sorties de ses lèvres souriantes furent le signal de la proscription.

II

Voici, mot pour mot, l'enchaînement des causes et des effets.

Le vieil ami Chauffour était un agronome distingué, la preuve c'est que la Société des agriculteurs de France l'avait élu pour l'un de ses vice-présidents. Tout en repassant, avec son ami de Bléré, les souvenirs de leur vieille camaraderie, il promenait tout autour de lui ses regards d'agronome, inspectant à vol d'oiseau les domaines et les cultures de la terre des Trembles; quand il voyait lieu d'approuver, il approuvait gentiment; quand il voyait matière à critiquer, il gardait ses critiques pour plus tard, ne voulant point troubler les premières effusions de l'amitié.

Comme la victoria longeait une sorte de dune stérile, l'agronome, en lui, l'emporta sur l'ami. Selon les principes du vieux camarade Chauffour, toute parcelle de terrain doit produire quelque chose; celle-là ne produisait rien du tout, donc l'ami de Bléré péchait contre les principes de la science, donc l'ami de Bléré n'était qu'un agriculteur pour rire, donc l'ami de Bléré avait besoin d'une leçon.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il en désignant de la main la dune improductive.

— Ça, répondit M. de Bléré, c'est une dune.

— Qu'est-ce que ça produit, bon an mal an?

— Rien du tout.

— C'est contre les règles, ça doit produire, en vertu de l'axiome : « Toute parcelle doit rapporter. » Je ne suis pas un agronome avare de l'école du vieux Caton, qui vendait l'esclave usé, le bœuf hors de service, et jusqu'au vieux clou rouillé, et quand je dis que toute terre doit produire, j'entends qu'elle doit produire pour l'honneur de l'agriculture, encore plus que pour le profit de l'agriculteur.

III

— Soit, répondit l'autre en riant. J'admets que toute terre doit produire, mais nous avons là du sable, et non pas de la terre.

Le vieux camarade Chauffour, par un geste d'indignation comique, croisa ses deux bras sur sa poitrine couleur de mastic, et hocha la tête à plusieurs reprises.

— Le sable produit, dit-il enfin, d'un ton de professeur; si tu ignores cette vérité, j'ai l'honneur de te l'apprendre. Plante-moi là un millier de pins maritimes, et dans quelques années, tu m'en diras des nouvelles.

— Oui mais, objecta le propriétaire en riant, tu ignores que, par dessus cette colline pelée, nous avons, des fenêtres du château, une des plus belles vues du département. Pour rien au monde ma femme ne me permettrait de tendre un rideau entre ses fenêtres et cette vue-là; tu verras toi-même...

— Question de sentiment ! dit gravement le vieux camarade Chauffour. Je n'entends rien à ces questions-là, et je renonce au bois de pins. Mais je ne me tiens pas pour battu. Laisse-moi chercher... Ce coin improductif taquine ma conscience d'agronome.

— Que ta conscience d'agronome rentre donc dans son repos, répliqua l'autre agronome. J'ai répondu trop vite, tout à l'heure, en déclarant que ma lande ne produit rien; elle produit quantité de thym, de serpolet et de marjolaine. Ces plantes attirent des lapins que je...

Il acheva sa phrase en faisant la pantomime d'épauler un fusil et de viser. « Pan ! » ajouta-t-il aussitôt pour faire comprendre qu'il était grand tueur de lapins.

IV

Le vieux camarade Chauffour se tourna tout d'une pièce sur le siège pour se trouver en face de son ami, et pour le regarder dans les yeux; après quoi il dit avec un sérieux parfaitement joué :

— Écoute, Bléré, tu oublies que tu t'adresses pour le moment au vice-président de la Société des agriculteurs de France. Tu te crois toujours à la pension Massin. Dans ce temps-là, il t'est arrivé plus d'une fois de me jeter par terre avec mes matelas, car tu ne dormais guère la nuit et tu te rattrapais en étude et en classe; tu as pu berner dans ses couvertures un futur vice-président, ou lui donner toutes les sensations du mal de mer, en te fourrant sournoisement sous son lit, et en soulevant le cadre à petits coups. Tout cela, je te l'ai pardonné et je te le repardonne, parce que tu ne savais pas ce que tu faisais. Mais maintenant, misérable, tu le sais, comment veux-tu que je te pardonne? Quoi, un vice-président te parle agriculture, et tu viens lui répondre chasse!

— Je ne le ferai plus, dit l'agronome pour rire, avec beaucoup de componction.

— J'aime à te voir dans ces dispositions, reprit le vieux camarade Chauffour, et pour te prouver que je ne te garde pas rancune, je vais te donner un bon conseil : le thym, le serpolet, la marjolaine : excellente, excellentissime pâture pour les abeilles.

— Mais je n'ai point d'abeilles.

— Il faut en avoir.

— J'en aurai donc!

Le vieux camarade Chauffour reprit :

— Je suis ton homme, car je me suis fort adonné à l'apiculture ces dernières années. J'ai même inventé une ruche qui met désormais les abeilles à l'abri des invasions nocturnes des crapauds. Je t'avouerai de plus que j'ai une de ces ruches perfectionnées dans mes bagages. Elle servira de type; avec ce modèle et avec mes instructions, bien entendu, le premier vannier de village te confectionnera tout un rucher; tu verras! tu verras!

Vingt minutes plus tard le fourgon aux bagages passa à son tour. Et les petits oiseaux, dans l'innocence de leur cœur et dans leur ignorance de l'avenir, se dirent gaiement de branche à branche :

— Voilà l'ami François qui passe.

Oui, l'ami François passait, et derrière lui passaient aussi les bagages de M. le vice-président. Ceux qui contenaient la parure de son corps étaient modestes et de peu de volume, mais ceux qui faisaient la joie de son âme et l'orgueil de son cœur d'agronome étaient un peu plus encombrants. Ils consistaient en un grand coffre tout plein d'échantillons de graines, plus une machine nouvelle pour couper les betteraves, plus la célèbre ruche destinée à défendre les abeilles contre les entreprises des crapauds.

Les petits oiseaux virent tout cela avec la plus parfaite indifférence, même la ruche; et la ruche pourtant recélait plus de malheurs pour les petits oiseaux que n'en recéla jamais pour les hommes la fameuse boîte de Pandore.

V

Deux mois se sont écoulés; le vannier de village a fait des miracles; vingt ruches se dressent sur le rucher, les vingt ruches sont habitées par des abeilles diligentes. Les braves petites ouvrières se répandent par les jardins, par les prés, par les landes.

— Quelle aubaine! s'écrièrent les petits oiseaux, et surtout les mésanges, qui aiment les abeilles pardessus tout autre mets; et les mésanges commencèrent à faire bombance d'abeilles.

Bientôt l'on ne se contenta plus des abeilles que l'on attrapait au vol, ou que l'on picorait sur les fleurs, on remonta à la source d'où s'échappaient chaque jour ces doux trésors; et les mésanges, d'un cœur reconnaissant, offrirent des actions de grâces à leur ami Bléré, pour l'attention délicate qu'il avait eue de créer de véritables parcs d'abeilles où l'on n'avait qu'à prendre.

Hélas! en donnant tête baissée dans l'apiculture, l'ami Bléré avait pris un cœur d'apiculteur, je veux dire un cœur cuirassé d'un triple airain, un cœur plein de fiel et de haine contre tout être vivant capable de nuire à ses abeilles.

L'ami Bléré donna des ordres sévères, et l'ami François les exécuta sévèrement. L'ami François tendit des pièges à mésanges dans les environs des ruches. Dans des petites mécaniques très ingénieusement disposées, il étala des vers de terre et des vers de farine, et les mésanges, gorgées d'abeilles, par amour du changement, s'en venaient, sans défiance, taquiner les vers de farine et les vers de terre. La petite mécanique se détendait sournoisement, et la mésange imprudente, étranglée sans bruit, disparaissait de sa tribu, sans que nul, tout d'abord, pût assigner une raison plausible à sa disparition.

La première qui fut prise, mésange d'un caractère atrabilaire, s'était querellée le matin même avec toute sa famille. Les siens, ne la voyant pas revenir au logis, s'imaginèrent qu'elle boudait dans quelque coin, comme d'habitude, et ne s'inquiétèrent pas davantage de son sort. La seconde n'avait plus de famille, et sa disparition passa inaperçue. Peu à peu, cependant, comme les disparitions devenaient de plus en plus fréquentes, l'attention des mésanges s'éveilla, et des bruits sinistres commencèrent à courir. Il fut bientôt de notoriété publique que l'ami François était devenu l'ennemi François. Des témoins dignes de foi l'avaient vu, à plusieurs reprises, emporter du rucher au château les cadavres de diverses mésanges, mystérieusement assassinées. Qui les avait assassinées? Lui, sûrement.

Et pourquoi les avait-il assassinées?

On chercha.

VI

On espéra quelque temps que l'ami Bléré, quand il aurait connaissance des horribles méfaits de l'ennemi François, interviendrait en faveur des mésanges et châtierait le criminel.

Mais il fallut bientôt abandonner cet espoir. L'ami Bléré aussi avait tourné casaque. On l'avait vu compter, d'un air de satisfaction, les victimes que François lui apportait; on l'avait vu tirer de sa poche des petites pièces de monnaie, et en donner à François, autant qu'il y avait de têtes de proscrites : le prix du sang!

On s'aperçut aussi que les gardes avaient reçu une autre consigne. Ce n'était plus seulement sur les oiseaux de proie et sur les bêtes puantes qu'ils tiraient des coups de fusil, mais encore sur les mésanges; oui, mesdames et messieurs, sur les mésanges!

Un beau jour, la fusillade cessa, faute de victimes à fusiller.

— Il n'en vient plus une seule auprès des ruches, dit François à son maître.

Et le même jour, au rapport, les gardes déclarèrent à monsieur, que l'on n'en voyait plus une seule dans les bois ni dans les haies.

M. de Bléré, qui était un homme d'ordre, avait inscrit au fur et à mesure les victimes qu'on lui apportait, il fit, ce jour-là, le recensement sur son carnet. Le nombre des têtes de proscrites montait à 297.

Trois mésanges seulement avaient échappé, comme par miracle, aux ressorts des pièges et au plomb des fusils.

Cela vous aurait tiré les larmes des yeux de les voir comme je les ai vues, perchées côte à côte, dans un lieu solitaire et sauvage, loin des pièges et des fusils, loin même des domaines de M. de Bléré, tenant conseil entre elles, et se demandant vers quelle nouvelle patrie elles allaient émigrer.

Le malheur seul, d'ailleurs, les avait rassemblées en ce coin solitaire, car elles faisaient partie de trois familles différentes, l'une était un vieux veuf inconsolable, et les deux autres, deux orphelines.

VII

Quand un grand malheur s'est abattu sur un peuple, les survivants trouvent une mélancolique satisfaction à en rechercher les causes pour les discuter et les maudire. Cela ne répare rien, mais encore une fois, c'est une satisfaction que peu de gens se refusent.

Les deux orphelines, qui avaient de l'imagination, déclarèrent ou que Bléré, François et les gardes étaient subitement devenus fous furieux, ou qu'ils étaient les instruments aveugles du destin qui avait résolu, par jalousie peut-être, de détruire la noble race des mésanges. De tout temps il y a eu des races tragiques sur lesquelles le Destin s'est acharné avec une fureur impitoyable.

Le vieux veuf inconsolable, dans la cervelle de qui l'expérience avait agrandi la part du bon sens, en réduisant celle de l'imagination, secoua la tête à plusieurs reprises et prononça les paroles suivantes :

— Peut-être, après tout, cet homme nous a-t-il si fort maltraités, uniquement parce que nous lui mangions ses abeilles!

Ce vieux patriarche, à l'aide seulement de ses lumières naturelles, et sans jamais avoir ouvert un code, avait deviné que si les essaims errants sont de bonne prise et appartiennent au premier occupant, homme ou mésange, les essaims domiciliés sont la propriété exclusive de celui qui leur a constitué un domicile. Et chacun défend sa propriété comme il peut.

Si les deux orphelines s'abstinrent de le contredire, c'est uniquement par respect pour son âge; car, au fond, elles trouvaient son explication bien plate et bien vulgaire; et puis, elles aimaient mieux se croire victimes d'une fatalité tragique, que coupables d'un vulgaire larcin.

VIII

Cependant les minutes s'écoulaient, et les trois mésanges n'avaient encore rien décidé. Une abeille vint à passer, qui rentrait tout droit aux Trembles, chargée de sa récolte du jour; au même instant un duvet de chardon la croisa, emporté par la brise, dans la direction opposée.

— Suivons ce signe que les dieux nous envoient, dit le vieux veuf.

— Suivons-le, répétèrent les deux orphelines.

C'est ainsi que les trois derniers représentants d'une tribu éteinte transportèrent leurs pénates, vaincus, dans les bois de Fausse-Repose, à deux portées de fusil de la bonne ville de Versailles. Les pauvres petites bêtes y ont trouvé la paix, et y ont fondé de nouvelles familles. Les fins connaisseurs prétendent les reconnaître, même sans les voir, à un je ne sais quoi, quelque chose, disent-ils, de doux et de mélancolique, que n'offre pas le chant des autres mésanges.

J. Girardin.

Collet-Monté.

A la fin du dix-septième siècle, la mode fut de porter des collets raides, de carton et de fil d'archal, qui s'élevaient en entonnoir du menton jusqu'aux yeux, et obligeaient les gens à tenir la tête haute et droite.

HAMMARBY,

MAISON DE CAMPAGNE DE LINNÉ [1].

A trois milles d'Upsal, ancienne capitale des Scandinaves, dans la commune de Dannack, on

[1] Voy. plusieurs articles sur les travaux et la vie de Linné, aux Tables.

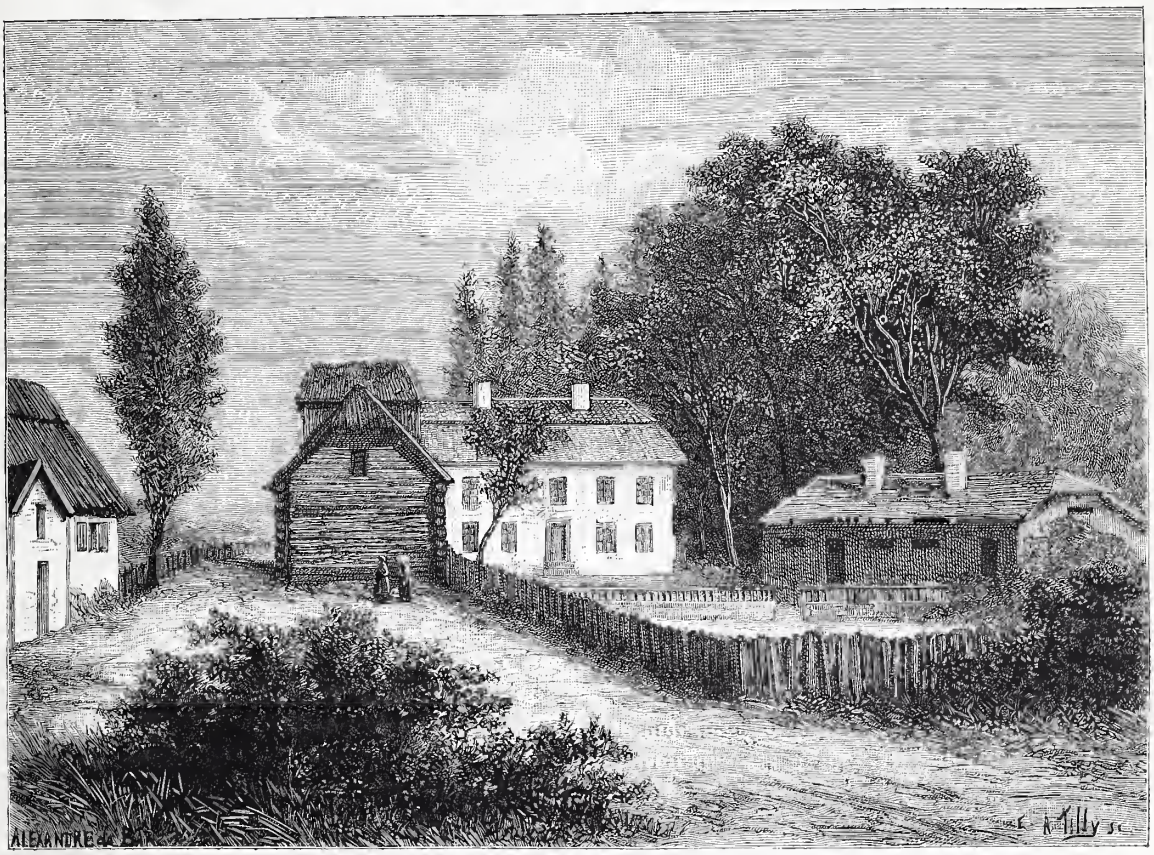
voit la demeure champêtre où Linné passa les dix dernières années de sa vie; elle se nomme Hammarby.

Le jardin que ce savant naturaliste avait créé près de cette habitation, et qu'il appelait son *hortus sibiricus* (jardin sibérien), ne possède plus que quelques plantes communes. Les arbres et les fleurs de Sibérie que Linné y avait rassemblés ont disparu. Des prairies s'étendent au bout de ce jardin jusqu'à un monticule aride où ce grand botaniste avait fait bâtir le pavillon destiné à renfermer ses collections de plantes, d'animaux, de productions minérales et de fossiles. C'est un carré long, ouvert sous les trois faces par une grande croisée, et sur la quatrième par la porte d'entrée.

Au pied de ce muséum, se développe un paysage magnifique, coupé çà et là par de nombreux villages où logeaient les disciples de Linné. Upsal et le fleuve Sala apparaissent au loin, ainsi que les hautes montagnes de la Dalécarlie.

C'est là que Linné, entouré de ses nombreux disciples et de ses amis, se livrait chaque jour à ses travaux; c'est là qu'il établissait ses classifications qui devaient ouvrir les véritables voies pour l'étude des sciences naturelles.

Ce bâtiment est aujourd'hui dépouillé des riches



Hammarby, maison de Linné, près d'Upsal. — Dessin de A. de Bar.

collections qui le décoraient. A la mort de Linné, elles furent presque toutes achetées par le docteur Smith, fondateur de la société linnéenne de Londres, qui obtint aussi la plus grande partie de ses manuscrits. Les amis et les admirateurs du grand homme acquirent peu à peu ce qui restait, et l'on n'y voit plus que la chaire où Linné donnait ses leçons, et un crocodile du Nil, suspendu au plafond. Tout a été successivement enlevé par les naturalistes voyageurs, jaloux d'emporter un souvenir de Linné.

Sur la porte d'entrée sont placées les armoiries qui furent imposées à Linné avec l'étoile polaire. Fabricius, son élève et son ami, nous apprend que ce grand homme, inaccessible à toute idée d'ambition, ne les reçut que parce qu'il regardait cette faveur d'un souverain comme une victoire remportée par les sciences.

Ces lignes ont été imprimées en 1832, avec la vue que nous reproduisons, dans les « Mémoires de la Société royale des sciences, de l'agriculture et des arts, de Lille. » — Le titre est *Vie de Linné, rédigée sur les documents autographes laissés par ee grand homme, etc.*, par A.-L.-A. Fée. — Cette biographie est du plus haut intérêt.

En 1829, une statue a été élevée à Linné, dans la ville d'Upsal. A cette occasion, fut récitée, une pièce de vers que l'on attribue au professeur d'Abrial, et qui se termine ainsi : « Tu as imprimé un honneur éternel aux sciences et à ta patrie : ton nom illustre ne périra pas. »

C.

CHARLES DARWIN [1].

L'homme. — L'œuvre.

I

L'HOMME.

Notre académie des sciences avait nommé Darwin l'un de ses correspondants. Il a été inhumé à l'abbaye de Westminster, le panthéon anglais; sa tombe est peu éloignée de celle de Newton. De tels honneurs le recommandent à l'attention sérieuse de tous les esprits intelligents, quelqu'opinion qu'ils puissent avoir sur ses doctrines scientifiques.

Nous avons déjà publié son portrait et sa biographie [2]. Nous ne rappellerons ici que quelques-uns des événements principaux de sa vie, en y ajoutant des anecdotes sur son caractère et sa vie de famille.

Son père, médecin de beaucoup de mérite, l'avait destiné à suivre la même profession que lui. Mais, à Édimbourg, le jeune étudiant ne put surmonter sa répugnance pour les dissections, ce dont il eut du regret plus tard. Toute sa curiosité le portait vers les sciences naturelles, et particulièrement vers la chimie et l'entomologie. Son père, n'espérant pas faire de lui un médecin, songea quelque temps à le diriger vers l'état ecclésiastique. Darwin, qui conserva toujours au fond de lui-même le sentiment religieux, ne fit pas d'opposition, mais sa vocation le portait plus particulièrement dans une direction différente.

A Cambridge, comme auparavant à Édimbourg, il se donnait avec ardeur aux études scientifiques. Les lectures de voyages, les livres de Humbold et de Herschel, eurent une grande influence sur son esprit.

Sorti de Cambridge avec le grade de maître ès arts, et après une excursion géologique dans le nord du pays de Galles, il revint au foyer paternel. On ne le pressa plus d'entrer dans une profession : assuré d'assez de fortune pour ne pas être contraint à prendre hâtivement un parti, et studieux, tout en ne dédaignant pas les exercices, où se délasse l'esprit, notamment la chasse, il inspirait confiance.

« Ce jeune homme m'intéresse », avait dit un jour sir Macintosh, et ces seules paroles eurent une influence heureuse sur Darwin : c'est un de ces encouragements que l'on fait bien de donner à la jeunesse.

Une circonstance imprévue décida de la destinée de Darwin. Un professeur d'astronomie, à Cambridge, Peacock, lui écrivit que l'on serait disposé à lui offrir de se joindre comme naturaliste à une expédition scientifique dont le but était de relever les côtes de Patagonie et de la Terre-de-Feu, du Chili, du Pérou et de quelques îles du Pacifique, et de faire une série d'observations chronométriques en vue de déterminer la longitude de divers points du globe; c'était aller au-devant de ses intimes désirs. Avec le consentement de son père, il s'embarqua, en décembre 1831, sur le petit navire le *Beagle,* devenu célèbre dans l'histoire des explorations maritimes scientifiques. Ce voyage dura cinq ans.

Darwin avait été très éprouvé par le mal de mer et des douleurs au cœur, mais il avait dominé ses souffrances; il avait constamment observé et travaillé avec ardeur : tout l'équipage l'aimait; les officiers l'appelaient « le cher vieux philosophe », et les matelots, gaiement, « l'attrapeur de mouches ». Il était revenu avec un trésor de notes et d'échantillons. Son système était déjà esquissé dans son esprit; il s'appliqua à l'approfondir et à l'appuyer sur ses observations. Il accepta la fonction de secrétaire de la société de géologie, et se lia intimement avec Lyell, auteur des nouveaux « Principes de géologie ». Il rédigea le récit de son « Voyage d'un naturaliste », qui attira sur lui l'attention et fut bien accueilli : il n'eut plus qu'à suivre sa voie.

Marié, en 1840, à l'une de ses cousines, il se retira avec elle au petit village de Down, situé sur un plateau élevé à douze kilomètres de Londres, et ce fut là que s'écoula paisiblement le reste de sa vie.

Contrairement à un préjugé assez répandu, Darwin croyait fermement en l'existence d'un créateur et d'un législateur suprême. Ses lettres en font foi; voici ce qu'il écrivait à un de ses jeunes amis :

« L'impossibilité de concevoir que ce grand et étonnant univers a pu naître par hasard, me paraît être un des principaux arguments pour croire à l'existence de Dieu. »

Une autre fois, en 1879, il s'exprimait ainsi : « Dans mes plus extrêmes fluctuations, je n'ai jamais nié l'existence de Dieu.

» Ma théorie de l'évolution est tout à fait compatible avec la croyance en Dieu. »

Tous les actes, toutes les pensées de Darwin ont témoigné de sa bonté : elle lui attachait les cœurs de tous ceux qui l'approchaient.

Un des officiers du *Beagle* écrivait au fils de Darwin : « Je revois votre père en imagination avec autant de netteté que si j'étais encore avec lui, la semaine dernière, sur le *Beagle;* son sourire aimable et sa conversation ne se peuvent oublier. Jamais on n'a entendu prononcer un seul mot malveillant contre lui, et il est, je crois, le seul dont l'on puisse le dire parmi ceux que j'ai connus; or, ce n'est pas un médiocre éloge, car des hommes, enfermés ensemble sur un vaisseau pendant cinq ans, sont fort exposés à s'agacer mutuellement. »

Il était pour ses enfants d'une tendresse parfaite. Un de ses fils raconte que lui ayant fait un jour une remarque qui contrariait ses idées, Darwin eut un accès d'humeur, et lui répliqua assez vivement. « Mais, le lendemain matin, vers les sept heures, écrit son fils, il vint dans ma chambre,

[1] Né le 12 février 1809, à Shrewsbury (capitale du comté de ce nom ou Shropshire), il est mort le 9 avril 1882.

[2] Tome L (1882), page 392.

s'assit sur mon lit, et me dit qu'il n'avait pu dormir en pensant qu'il avait été irrité contre moi, et il ne me quitta qu'après quelques paroles affectueuses. »

Ses enfants n'avaient pas de plus grand bonheur que d'être avec lui. Il se mêlait à leurs jeux. Un jour, comme il était dans son cabinet, un de ses fils, âgé de quatre ans, essaya de le corrompre en lui offrant douze sous, pour le faire venir jouer. « Nous savions tous, a écrit sa fille, combien ses heures de travail étaient pour lui chose sacrée, mais résister à douze sous nous paraissait une chose impossible! »

Darwin avait pour la vérité un respect religieux. M. Brodie Innes, le clergyman de Down, raconte qu'une fois, après une réunion où les affaires de la paroisse avaient été discutées, Darwin vint très tard dans la soirée : « Il avait à me dire qu'en réfléchissant à la discussion, et bien que ce qu'il eût dit fut tout à fait correct, il pensait que j'aurais pu en tirer une conclusion erronée, et il ne voulait pas entrer dans le sommeil avant de s'en être expliqué avec moi. »

L'énergie morale de Charles Darwin était admirable : malgré sa nature maladive, il avait toujours conservé une humeur égale, et n'avait jamais cessé de passer sa matinée à travailler.

« Pendant quarante ans, écrit son fils Francis, il n'eut jamais un seul jour de bonne santé comme les autres hommes [1] : sa vie fut un long combat contre la fatigue et l'effort de la maladie. »

Son grand délassement, quand il sentait son cerveau fatigué, était de se faire lire quelques pages d'un ouvrage d'imagination, même d'un roman :

« Les romans, a-t-il écrit, m'ont procuré, pendant des années, beaucoup de soulagement et un grand plaisir; je les aime, même s'ils ne sont bons qu'à demi, mais à la condition qu'ils finissent bien : une loi devrait les empêcher de mal finir. »

Darwin joignait la modestie à toutes ses grandes qualités : « Je suis sûr, dit-il, de ne m'être jamais détourné d'un pouce de ma voie pour conquérir la renommée. »

Sa biographie, par son fils, est un livre d'un grand intérêt, et qui le fait à la fois estimer et aimer [2].

André S.

II

L'ŒUVRE.

THÉORIE DE DARWIN SUR L'ORIGINE DES ESPÈCES.

Au point de vue scientifique, il y a deux hommes dans Darwin; un naturaliste observateur, expérimentateur au besoin, et un penseur théoricien. Le naturaliste est exact, sagace et patient; le penseur est original et pénétrant, souvent juste, souvent aussi trop hardi. C'est cette hardiesse qui l'a conduit dans des voies où n'ont pu le suivre des savants moins aventureux et plus sévères. Mais, avant de s'égarer, et au milieu même de ses excursions les plus imprudentes, Darwin a découvert et frayé bien des routes nouvelles, où les hommes les plus circonspects marchent aujourd'hui à sa suite.

L'œuvre de Darwin est très variée. Il a tour à tour abordé la zoologie vivante et fossile, la botanique physiologique, la géologie. Dans chacune de ces branches de la science, il a laissé des traces sérieuses. Mais ce n'est pas à ces travaux, tous précis, tous exacts, que le savant anglais a dû sa popularité bruyante. C'est sa théorie sur l'origine des espèces qui a appris son nom au monde entier, aux savants comme aux ignorants. Je n'ai pas à l'exposer ici. Je me borne à une seule réflexion.

Il y a certainement dans cette théorie quelque chose de sérieux autant que de séduisant, car elle n'a pas entraîné seulement la foule, qui juge sur parole et trop souvent au gré de ses passions, mais aussi un certain nombre des hommes les plus éminents en science.

C'est que le point de départ de Darwin, la lutte pour l'existence et la sélection naturelle, sont deux faits que l'on ne saurait nier. Là il reste sur le terrain de l'observation et de l'expérience. Mais au delà, ces deux guides de la science moderne lui font complètement défaut. Lui qui prétend expliquer l'origine des *espèces,* il ne se demande pas ce que signifie ce mot. Nulle part, il n'a cherché à s'en faire une idée précise quelconque. Voilà comment il est tombé dans le vague qui l'a conduit à l'erreur. Il lui est arrivé ce qui adviendrait à un voyageur qui, suivant une route aride mais sûre, la quitterait, séduit par le mirage, et se perdrait en plein désert.

Mais, ce voyageur, tout égaré qu'il est, peut découvrir, au milieu des sables, de riches oasis. Telle a été la destinée de Darwin. C'est précisément sous l'empire de ses idées les moins acceptables, qu'il a entrepris et mené à fin quelques-uns de ses travaux les plus curieux, les plus importants. Je citerai comme exemple le magnifique travail d'où il résulte que tous nos pigeons domestiques remontent à une souche sauvage unique, au biset.

Ce travail est le fruit de dix années d'étude. Les conséquences qui en ressortent sont des plus nettes. L'*espèce organique* peut varier presque indéfiniment dans ses formes, sans que ses représentants perdent la faculté de se reproduire entre eux. Ces variations ne constituent que des *races*. Mais deux *espèces,* même très voisines, comme le biset et le ramier, ne donnent lieu qu'à des croisements stériles. C'est qu'entre tous les représentants d'une même *espèce,* quelles que soient les *différences morphologiques*, il existe un *lien physiologique* qui manque entre les *espèces,* même entre celles que rapprochent le plus la forme et l'organisation.

C'est pour avoir méconnu ce lien que Darwin a

[1] On peut rappeler qu'un assez grand nombre d'hommes ont rendu d'éminents services quoique faibles de santé ou même infirmes.

[2] *Life and letters of Charles Darwin*, par Francis Darwin, 1887. — On peut lire une très bonne analyse de cet ouvrage, par M. Henry de Varigny, dans la livraison de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1887.

confondu l'*espèce* et la *race;* et sa doctrine entière, reposant sur cette confusion, est devenue inacceptable par quiconque tient compte de la physiologie.

C'est dans les écrits même de Darvin que l'on trouve les faits les plus précis à opposer à ses conceptions théoriques. Le savant anglais ne les a en général ni niés, ni méconnus, et c'est ici qu'apparaît un trait de caractère que l'on ne saurait trop signaler.

Les disciples enthousiastes de Darwin affirment qu'il a tout expliqué dans le monde organique. Bien autre est le langage du maître. Sans doute, il se laisse trop souvent entraîner par l'élan de sa pensée. Mais, souvent aussi, il garde assez de sang-froid pour reconnaître ce qui dans ses propres travaux milite en faveur de ses adversaires. Alors, il s'empresse de le leur signaler avec une loyauté qui a quelque chose de chevaleresque. Cette bonne foi constante donne à certaines pages de Darwin un charme tout particulier, et on pose ses livres avec un redoublement de haute estime pour le savant et d'affectueuse sympathie pour l'homme.

A. DE QUATREFAGES,
de l'Académie des sciences.

BESICLES D'ÉPREUVE

CONSTRUITES D'APRÈS LA THÉORIE DE M. CHEVREUL, SUR LES COULEURS.

Ces besicles ont été imaginées pour constater si la perte de la vue, pour l'un des yeux, est réelle ou simulée. Elles sont construites d'après les principes fondamentaux du contraste des couleurs, si bien définis et étudiés par M. Chevreul.

Quand on regarde un paysage au travers d'un verre rouge, les parties vertes semblent noires : aussi bien les feuilles des arbres que les persiennes vertes ou autres objets de même couleur.

Ce fait s'explique aisément.

Les objets verts envoient des rayons de lumière *verte :* c'est-à-dire, pour parler exactement, *des rayons qui nous donnent la sensation du vert; car les couleurs sont en nous,* a dit Newton avec une profonde justesse : la lumière n'est pas colorée par elle-même, elle produit des sensations diverses sur des individus différents.

Or, les rayons de lumière verte ne peuvent traverser le verre d'un rouge pur : ils sont absorbés au passage.

Par conséquent, tout objet vert paraîtra *non éclairé* (c'est-à-dire *noir*) quand on le regardera au travers d'un verre rouge.

Supposons des caractères écrits sur un tableau noir avec un crayon vert ou avec un petit pinceau trempé dans de la couleur verte (bien épaisse et bien pure); il sera impossible de lire ces caractères si on les regarde à travers un verre rouge.

L'effet produit sera le même que si l'on écrit avec du crayon noir sur un tableau noir : autrement dit, l'écriture sera invisible.

A la suite d'un accident d'usine, un ouvrier prétendait avoir perdu l'usage de l'œil droit, et réclamait une forte indemnité.

L'œil ne présentait aucune lésion apparente; mais l'ouvrier prétendait que *les nerfs étaient paralysés,* et qu'il ne voyait absolument rien de ce côté.

Les experts étaient embarrassés pour trancher la question. L'un d'eux s'avisa de faire mettre à l'ouvrier des besicles dont le verre droit était incolore (comme les verres ordinaires), tandis que le gauche était d'un rouge très pur.

Il écrivit quelques mots au crayon vert sur un tableau noir, et demanda si l'ouvrier pouvait lire :

— Sans doute, répondit celui-ci; je vois très bien ce qu'il y a d'écrit en vert sur le tableau.

— Avec quel œil lisez-vous?

— Avec mon œil gauche, puisque l'œil droit est insensible et ne peut plus me servir.

— Hé bien! cela prouve que votre œil droit est aussi bon que l'autre; c'est bien de l'œil droit que vous avez lu, car il est impossible que le gauche ait distingué du vert à travers un verre rouge.

Du reste, voici des besicles dont les deux verres sont rouges : essayez de lire ce que je vais écrire de nouveau sur le tableau noir.

Cette contre-épreuve fut aussi démonstrative que l'épreuve directe : tout le monde fut convaincu.

CH.-ER. GUIGNET.

TARTARES NOMADES

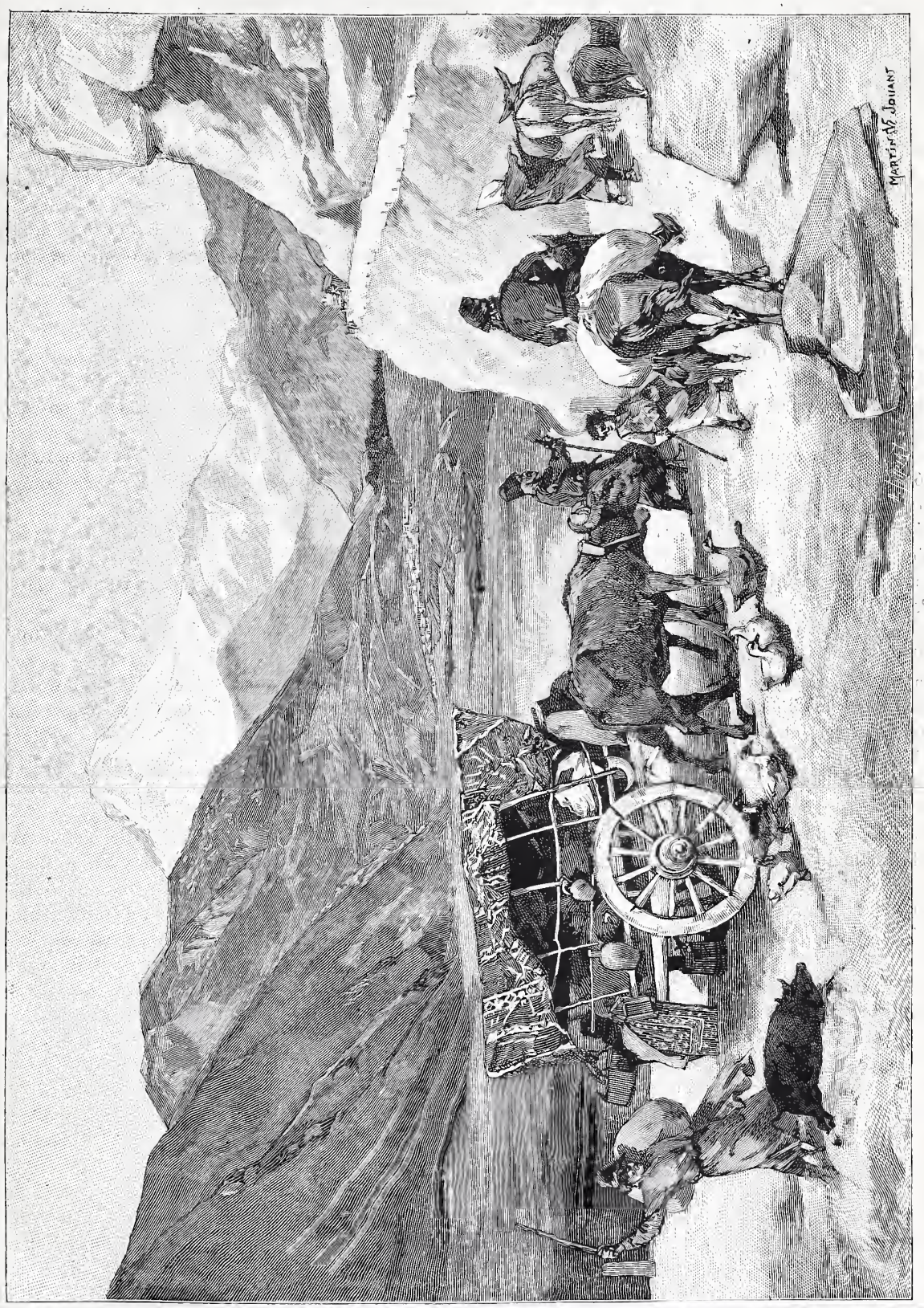
(ASIE RUSSE).

On est au printemps, et déjà dans les vallées on commence à souffrir de la chaleur. Les familles tartares nomades émigrent vers les hauteurs. En voici une qui passe. Dans le long chariot, dont les roues grincent, les femmes et les enfants qui crient, sont couchés sur les tapis et parmi les ustensiles de ménage. Des coffres, des pots sont suspendus au dehors. Les hommes, à pied ou à cheval, portent les bagages, les sacs où sont les provisions et les grains; ils chassent devant eux les bestiaux, porcs qui grognent, oies et canards qui caquettent. Tout en cheminant et montant, on crie, on s'appelle, on chante. Ces Tartars ou Tatars, quoique pauvrement vêtus, ne sont pas des plus malheureux. Ils vivent suffisamment à l'aise dans leur station d'été. En automne, ils descendront quand les raisins seront mûrs, et les vendanges seront des jours de fêtes, de danses, de chants, de libations immodérées, qui amèneront des rixes, des luttes souvent sanglantes, des meurtres impunis, car la justice n'intervient guère.

O sainte justice! où tu n'es pas, il n'est point de séjour tranquille et heureux sur la terre. De plus belles contrées que celles du Caucase ne sauraient

avoir assez d'attraits si tu en es absente. Avec toi, du moins, on peut supporter bien des maux!

Au fond du paysage se dresse le glacier du Kasbek (cône de Trachite), l'un des plus remarquables de la chaîne de l'Esbrouz (ancien volcan), que les Tartares appellent la « Crinière de glace ».



Tartares nomades. — Le mont Kasbek. — Dessin de Martin, d'après nature.

Les Tartares et les Turcs de l'Asie russe, aux deux côtés de la grande chaîne du Caucase, sont, d'après les derniers recensements, au nombre de 1 330 000. Leur langue, le dialecte turc de l'Aderbeïdjan, domine. Un grand nombre d'entre eux l'écrivent; c'est « la langue des Padichahs ».

On distingue les tribus tartares par différents noms : Tartares Kazaks, Kizil, Koumiks, Nogaï, Zabolotniye, etc.

« Les Tartares de la Transcaucasie, dit M. Élysée Reclus [1], considérés en masse, ont des qualités morales qui manquent à d'autres populations du Caucase. Ceux d'entre eux qui ont su rester libres sont d'une rare sincérité, d'une probité à toute épreuve. La plupart sont fort actifs; et comme agriculteurs, jardiniers, artisans, ils se montrent supérieurs aux autres races du pays. »

C.

L'ÉLÈVE DE LEONI.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 4, 19, 35, 51.

— Pas rentré! dit Leoni consterné. Il doit savoir... où sera-t-il allé? que va-il devenir? Il faut le chercher; il faut que je le trouve... Paolo, viens avec moi!

Le jeune garçon se rangea silencieusement à côté de lui, s'apprêtant à lui servir d'appui s'il le voyait faiblir; mais le vieillard, surexcité par l'indignation et par l'inquiétude, marchait en avant d'un pas si pressé que Paolo avait peine à le suivre. Arrivé au quai, il descendit dans une gondole; Paolo le suivit.

Le gondolier ne lui demanda pas où il voulait aller; il tourna sa proue vers la mer, que sillonnaient déjà des myriades de gondoles. D'autres arrivaient de l'intérieur de la ville; le canal en était couvert, et l'on entendait de toutes parts : « Via! avanti! presto! » encouragements adressés aux gondoliers qui n'en avaient pas besoin, car tous s'évertuaient à se dépasser les uns les autres. La gondole de Leoni prit la file, et arriva bientôt à la sortie du grand canal.

Leoni et Paolo, assis à l'arrière, regardaient de tous leurs yeux, dans les gondoles qui les entouraient, dans celles qui venaient derrière, dans toutes celles qui couvraient au loin la mer, cherchant à reconnaître, parmi ces milliers de spectateurs, la stature et le visage de Matteo.

— Il doit être venu! disait le vieillard à son élève, il aura voulu voir, et je tremble... Voici la galère du doge; regarde à l'entour, Matteo ne doit pas être loin...

En effet, le Bucentaure arrivait majestueusement, semblable à une énorme masse d'or et de pierreries; à sa magnificence s'ajoutait celle du cortège qui entourait le chef de la république. Ce n'était que soieries chatoyantes, étoffes d'argent et d'or, bijoux précieux, couleurs brillantes; les yeux avaient peine à en soutenir l'éclat. Devant le doge, vêtu de son costume antique et coiffé de la corne ducale, on voyait étinceler dans un bassin ciselé, œuvre merveilleuse de Cellini, la chaîne d'or que le souverain allait tout à l'heure passer au cou du vainqueur. Le soleil répandait sa magie de lumière sur cette fête de l'art; et si Leoni eût eu le loisir d'admirer, il se serait enorgueilli dans son cœur d'être enfant de Venise. Mais il n'avait qu'une pensée : retrouver Matteo, le consoler, le sauver peut-être du désespoir; et il s'était dressé debout, appuyé sur l'épaule de Paolo, pour voir de plus loin celui qu'il cherchait.

Il ne se trompait point en le cherchant là, aux environs de ce Bucentaure où un autre allait recevoir le prix qui aurait dû être sien... Matteo avait quitté la maison de Leoni dès l'aurore, pour errer comme un fou dans Venise, sans but et sans motif; il s'était trouvé devant le palais, lorsque le nom de Tebaldi avait été proclamé; et, à ce moment-là, il lui avait semblé que quelque chose se brisait en lui. Il éprouvait une douleur au cœur, des bourdonnements lui remplissaient la tête; il se sentait faible et las; peut-être était-ce pour n'avoir rien mangé depuis la veille, mais il ne savait pas lui-même s'il avait faim. Il entendit acclamer Tebaldi, et songea au chagrin que son maître en aurait; il comprit, au mouvement de la foule, que le cortège du triomphe allait se mettre en marche pour aller s'embarquer sur le Bucentaure; les curieux se hâtaient vers le quai pour y monter en gondole, afin de mieux voir la cérémonie; il suivit la foule et prit une gondole pour lui seul.

Il voulait voir, voir! et il se fit conduire tout près du Bucentaure, malgré la résistance de son gondolier qui craignait d'être chassé et puni. Mais Matteo ne l'écoutait pas. « Plus près! plus près encore! » lui répétait-il. Il le laissa enfin s'arrêter; il était aux premières places, vraiment! Quelle belle fête!... Le doge... les sénateurs... tout ce que Venise possédait de noble et de brillant se trouvait là... Pour qui étaient-ils réunis? Ce n'était pas pour lui! Il voyait, au milieu d'un groupe de seigneurs qui le félicitaient, un jeune homme qui souriait avec orgueil, c'était le héros, c'était le vainqueur! et lui, il était là, en bas, perdu dans la foule, dédaigné, oublié!... Clelio était là aussi, avec Belcaffi et d'autres peintres étrangers; il jouissait de son œuvre d'iniquité, le démon!

Le Bucentaure s'était arrêté. A un signal, le sénateur qui avait présidé la réunion des juges et proclamé le nom du vainqueur, s'avança vers Tebaldi et vint le prendre par la main, au son des luths, des violes et des mandores qui jouaient un air mélodieux. Tebaldi s'approcha du doge, et mit un genou en terre devant lui... Le souverain de Venise prit la chaîne sur le bassin que lui présentait un page, et la passa au cou du jeune homme; puis il se pencha vers lui, le releva et lui donna sa main à baiser... Un chœur de voix cachées éclata tout à coup et entonna un hymne triomphal.

« Evviva! evviva Tebaldi! » criaient des milliers de voix; et de toutes les gondoles, des feuilles de roses lancées à pleines mains dans la direction du Bucentaure vinrent changer l'Adriatique en un

[1] *Nouvelle Géographie universelle*, t. VI.

mouvant voile de pourpre. Quelques-unes de ces fleurs vinrent frapper Matteo au visage ; et, comme s'il eût suffi pour l'achever de ce soufflet donné par une rose, il s'affaissa dans sa gondole et y demeura immobile et sans couleur comme un lis brisé.

— Matteo ! cria le vieux Leoni, qui venait enfin d'apercevoir son élève. Gondolier, vite ! joignez cette gondole, où un jeune homme est étendu !

Le cœur le plus dur se fût attendri, les yeux les plus secs eussent trouvé des larmes en voyant le vieux Leoni soulever, pour l'appuyer sur ses genoux, la tête pâle de son élève inanimé, en l'entendant lui adresser les paroles les plus tendres, l'appeler des noms les plus chers, pendant que Paolo pleurait silencieusement près d'eux.

Matteo rouvrit à demi les yeux, les referma comme si la lumière du jour l'eût blessé, murmura d'une voix faible comme un souffle : « Maître... comme je vous aimais ! » et laissa plus lourdement reposer sa tête sur les genoux du vieillard. Leoni, épouvanté, mit la main sur son cœur, son cœur ne battait plus.

— Qu'y a-t-il? demandait-on sur le passage d'une gondole qui rentrait à Venise, portant un corps étendu que soutenait un vieillard en larmes.

— C'est un jeune homme qui vient de mourir, répondait le gondolier ; et son père l'emporte en son logis. Faites place !

On s'écartait respectueusement, et la gondole mortuaire suivait son chemin.

Clelio eut-il des remords ? Peut-être, car il fit un grand étalage de regrets et plaignit avec emphase le génie que Venise venait de perdre. Leoni ne répandit point sa douleur en paroles, mais il ne survécut pas longtemps à son élève bien aimé ; le chagrin et ses quatre-vingts ans le tuèrent. Il ne sut jamais la vraie cause de l'échec et de la mort de Matteo. Mme J. Colomb.

LE BOULET DE JEAN DE BUEIL.

LES CHEMISES DE CHARTRES.

Dans une de nos livraisons de 1885, p. 206, à propos du château de Sancerre, il est fait mention de Jean de Bueil, mort vers 1565, illustre capitaine auquel Brantôme a rendu cet éclatant témoignage : « Un très brave, sage et vaillant capitaine, qui avoit la façon très belle et honorable représentation, homme de bien et d'honneur, n'ayant jamais dégénéré de ses prédécesseurs. »

Un fait peu connu de la vie de ce seigneur nous a paru assez curieux comme peinture des mœurs de cette époque. Au printemps de l'année 1522, Jean de Bueil se trouvait à l'armée de Lautrec, qu'il accompagna dans la tentative de reprendre Milan dont Charles-Quint s'était emparé au mois de novembre précédent. Pendant le siège, un boulet vint frapper sous le bras gauche le seigneur de Sancerre : le coup fut violent et projeta Jean de Bueil à plus de cent pas de l'endroit où il se trouvait ; son armure de fer, son justaucorps de cuir, sa chemise de lin, furent réduits en morceaux comme s'ils avaient été brûlés : mais il portait sur lui, une « chemise de Chartres [1] », et celle-ci demeura intacte, et le chevalier raconte lui-même ce fait dans une charte originale conservée aux archives d'Eure-et-Loir.

Au mois de janvier suivant, à son retour en France, Jean de Bueil s'empressa de se rendre à Chartres, et consacra dans la cathédrale le boulet qui l'avait frappé. Le souvenir de cette consécration est figuré avec le boulet dans un des médaillons d'une gravure du dix-septième siècle, appelé le « Triomphe de la Vierge », et dont on ne connaît que trois exemplaires. On y remarque, comme une particularité curieuse, une image du jubé de la cathédrale de Chartres détruit au dix-huitième siècle : on n'en cite que cette figure et une autre reproduction encore moins complète qui se voit dans une gravure de Rigaud, du dix-septième siècle. L. M.

LES OURS DE BERNE. — LEURS MŒURS.

Chacun sait que *Berne* signifie la ville des *ours*, que ce nom lui vient, dit-on, de son fondateur Berthold V, duc de Zœhringen, qui, sur l'emplacement où il fit construire le mur d'enceinte, avait rencontré et tué un ours : depuis lors l'ours est représenté sur son étendard, dans ses armes ; il est sculpté en pierre ou coulé en bronze au-dessus de ses portes, au milieu de ses places, sur ses fontaines publiques ; il a même été introduit dans le mécanisme de sa plus vieille horloge, où chaque heure qui sonne est précédée de son apparition. En outre, Berne, justement fière de son histoire, a voulu avoir ses armes vivantes ; elle entretient depuis des siècles plusieurs ours, qui jouissent d'une rente perpétuelle, spécialement destinée à assurer leur subsistance.

La fosse aux ours est située en dehors de la ville, sur la rive droite de l'Aar, près du pont de la Nydeck. Elle est entourée d'un mur circulaire, entrecoupé de grilles. Au milieu sont plantés deux squelettes de sapins, pour le divertissement des ours, qui y grimpent, et celui des curieux qui les regardent.

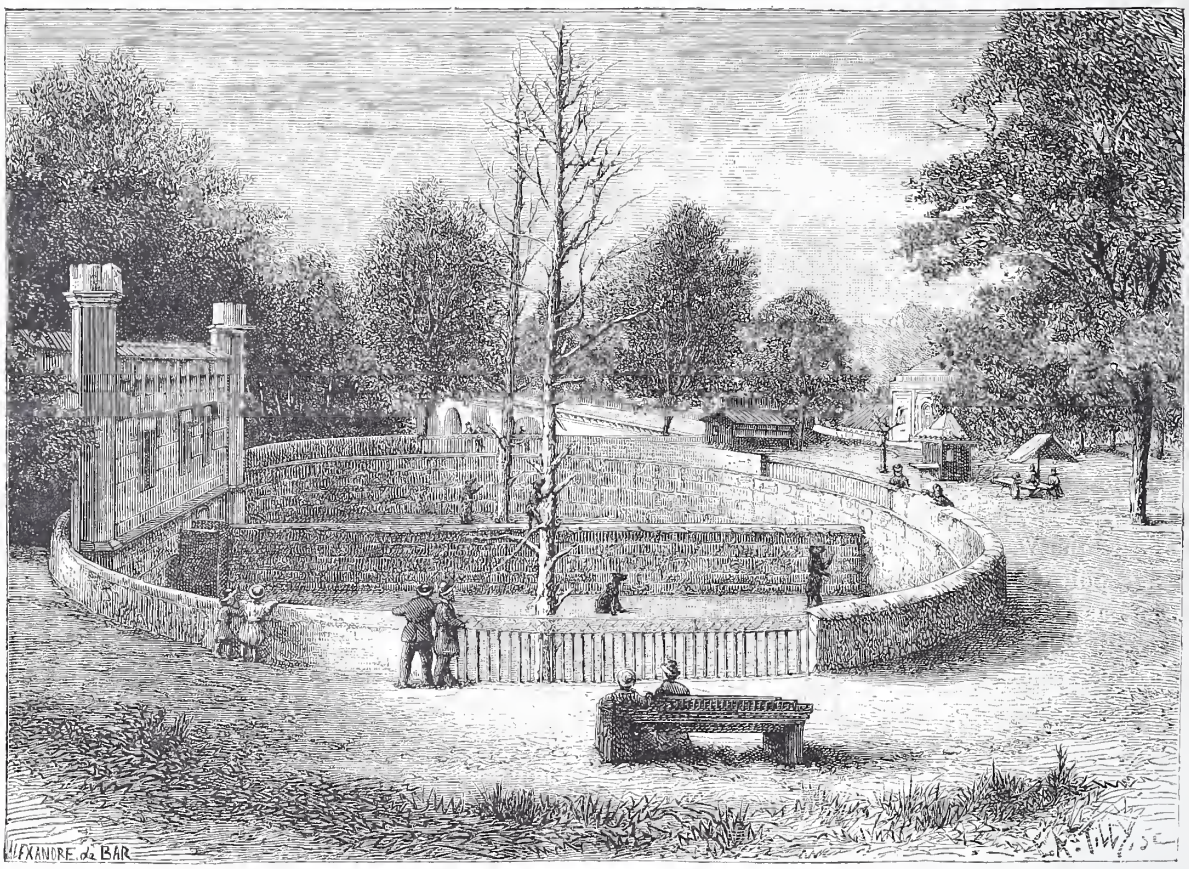
Ces animaux, dont toute la vie se passe sous les yeux de leur gardien et du public, ont donné lieu à d'intéressantes observations. On a appris par eux que les ours commencent à avoir des petits à l'âge de cinq ans, la première fois un seul, ensuite tantôt un, tantôt deux, rarement trois. La mère

[1] On appelait *chemises de Chartres* des vêtements faits d'après le modèle idéal de la chemise de la Vierge que, sur la foi d'une tradition, on croyait posséder à Chartres. Les plus grands seigneurs, les rois et les reines tenaient, dit-on, à porter de ces *chemises de Chartres*, que l'on faisait toucher à la sainte châsse où était conservée la relique.

veille sur ses enfants, elle les réchauffe, elle les allaite avec la plus grande sollicitude. Elle semble prendre plaisir à voir ses nourrissons, pas plus gros qu'un jeune barbet, couverts d'un poil épais, laineux, de couleur jaunâtre, jouer entre ses pattes, se chamailler, se bousculer, lourds, gauches, mais déjà pleins de malice et de drôlerie. Le père a pour eux de tout autres sentiments ; il semble les haïr, il les regarde en grognant, la gueule ouverte, comme s'il voulait les dévorer. Mais la mère l'empêche d'approcher ; elle se dresse sur ses jambes de derrière et lui barre le passage ; par ses hurlements et par de vigoureux soufflets, elle l'oblige à battre en retraite. On est forcé d'enfermer à part ce père dénaturé. Il est probable que, dans l'état de liberté, l'ours mâle s'en va vivre seul de son côté, loin des jeunes, et qu'il ne rejoint sa femelle que plus tard quand les petits sont élevés et devenus forts.

On a lieu de croire que les ours vivent longtemps. L'un des pensionnaires de Berne a reçu pendant quarante-sept ans les soins des gardiens. Une femelle a encore eu des petits à l'âge de trente et un ans.

Les ours habitués à la vue de l'homme s'apprivoisent facilement. Il connaissent ceux qui leur distribuent leur nourriture quotidienne et obéissent à leurs ordres. Ils obéissent même aux étrangers, ils cherchent à leur plaire pour obtenir un morceau de pain et même, semble-t-il, des com-



La fosse aux ours, à Berne. — Dessin de A. de Bar.

pliments. Cependant il ne faut pas trop se fier à leur air bénin. Ils sont capables de colère et de subits accès de férocité. Tschudi rapporte qu'un attaché à l'ambassade de Suède voulut pénétrer de nuit dans la fosse aux ours, persuadé qu'il ne courait aucun danger : l'un de ces animaux se dirigea aussitôt sur lui, le poursuivit, le saisit et le tua, avant qu'on eût le temps d'aller à son secours ; toutefois il n'avait pas touché au cadavre de sa victime. Le même auteur raconte qu'un jour, un ourson tomba du sapin au haut duquel il était monté : ses deux frères plus âgés se jetèrent sur lui et le tuèrent à coups de dents.

E. L.

UNE AVENTURE DE MASCARILLE.

Quand on a été, ne fût-ce qu'un après-midi, M. le marquis de Mascarille, qu'on a donné le bal aux belles dames et qu'on a échangé avec elles les compliments les plus flatteurs, il est dur, vous en conviendrez, de redevenir Mascarille tout court, valet qu'on traite de maraud et qu'on régale de coups de bâton. Aussi, Jodelet, plus philosophe que son camarade, épuisa-t-il en vain son éloquence pour le calmer, lorsqu'ils furent tous deux, dans l'équipage que l'on sait, jetés à la porte de Gorgibus.

— Non, sur ma foi, je ne m'en consolerai point! s'écriait Mascarille.

— Tu t'en consoleras, avec une poignée d'écus : il faudra bien que nos maîtres payent les coups de bâton qu'ils nous ont donnés..... Ah! voilà déjà que ta mine change. Un peu de raison, mon ami : les jours ne sont pas tous pareils, et il faut les prendre comme ils viennent. Maître qui bat, maître qui paie : les coups passent et les écus restent!

Mascarille secoua la tête.

« Ami Jodelet, j'ai honte pour toi de la bassesse de tes sentiments. Moi, depuis que j'ai vécu dans les habits d'un homme de qualité, je ne peux plus me souffrir dans la peau d'un valet, et je suis décidé à changer de condition.

— Oui dà, beau sire! et comment feras-tu?

— Je chercherai... Il y a de par le monde tant d'imbéciles qui mènent grand train : moi, je ne suis pas un imbécile... Pour le moment, je vais rentrer au logis, et quand mon maître m'aura payé les coups de bâton...

— Ah! ah! tu y viens donc?

— Je n'ai jamais fait fi d'un sage conseil. Donc, je réunirai ces écus avec les pistoles que j'ai amassées à son service... Ce n'est pas qu'il soit bien généreux, le sieur de La Grange, mais quand on sait profiter des occasions... Enfin, j'ai un magot

Un barbier chirurgien. — Dessin de Gilbert, d'après une estampe des œuvres de Catz (voir les tables).

assez rondelet, qui me permettra de vivre quelque temps sans rien faire. A revoir, ami Jodelet : tu me retrouveras un jour dans la peau de quelque gros financier tout cousu d'or. »

Ce disant, il se dirigea vers le logis de son maître, et Jodelet retourna joindre le sien.

Deux heures après, Mascarille, libre de tous liens, ayant en poche ses économies, le paiement des coups de bâton, et le montant de ses gages échus, errait dans les rues à la recherche d'une position sociale. Marchand? oui, le commerce est lucratif quelquefois... Mais si l'on s'y ruine? Musicien?... Il grattait une guitare tout comme un autre et avait fort bonne opinion de sa voix; mais il faut se méfier des enrouements. La musique serait bonne, accompagnée de quelque chose de plus solide, mais quoi?

Comme il se posait cette question, il s'entendit appeler de l'autre côté de la rue :

— Hé! Mascarille! est-ce ainsi qu'on fait le fier? Passer sans reconnaître les amis!

Il regarda, et vit sur le seuil d'une boutique de barbier, une figure de pendard qui lui réjouit tout à fait les yeux; il traversa la chaussée, se disant en lui-même : « Comme cela tombe bien! Scapin est un garçon d'esprit qui n'est jamais à court de

bonnes inventions : il va me donner une idée. »

Il raconta sa journée à Scapin, qui rit de bon cœur.

— Quel dommage, dit-il, que vos maîtres soient arrivés faire les trouble-fête ! Ces demoiselles auraient été capables de vous prendre pour maris. Voilà ce que c'est, mon ami, que d'être bien tourné : on arrive à la fortune par les femmes. Moi qui te parle...

— Toi ? interrompit Mascarille.

— Moi-même, mon cher, continua Scapin en retroussant sa moustache et en donnant un regard de côté à sa jambe bien moulée ; moi-même, j'ai fait la conquête d'une demoiselle bien apparentée, et bien dotée, qui plus est, et je l'épouse dès que j'aurai trouvé à qui céder ma boutique. Ma Bélise a agréé la flamme d'un barbier, mais elle ne pourrait l'avouer pour son époux. Elle m'achète une terre, dont je prends le nom, et je deviens le seigneur de la Grenouillère ou de la Poulinière... J'aurai des valets à moi... A propos, as-tu une place ? je pourrais te prendre à mon service !

— Merci : justement, je n'ai plus envie de servir, et je cherche un autre métier.

— Veux-tu être barbier ? je te cède mon fonds. Tu sais raser, je pense ?

— Oui, mais il faut être chirurgien.

— Bah ! est-ce que je le suis, moi ? Avec un peu d'audace et d'esprit, et tu n'en manques pas, on se tire d'affaire, Et puis on rase plus de mentons qu'on ne panse de horions. La boutique est bien achalandée : on y voit défiler tout le beau monde de la ville, et les beautés à la mode ont soin de passer tout près, pour apercevoir les jolis muguets qui attendent leur tour, campés sur un pied, le poing sur la hanche et leur manteau rejeté sur l'épaule. Et quand le barbier est mieux tourné que les jeunes cavaliers... C'est ainsi que dame Bélise m'a remarqué... Achètes-tu le fonds ?

Mascarille réfléchissait. Pour ce qui était de raser, coiffer et accommoder les gens de qualité selon la dernière mode de Versailles, il s'y entendait assez bien ; et, à ses moments de loisir, il userait du chant et de la guitare pour attirer les clients. Restait la médecine... Mais Mascarille était trop souvent allé avec son maître entendre les comédiens du roi, pour croire qu'il fût bien difficile de soigner l'humanité souffrante.

—Tope là, dit-il à Scapin, je suis ton homme.

— A la bonne heure ! Tu vas donc entrer en fonctions à l'instant même ; et moi, j'irai dire à ma future de mander le notaire. Le contrat est prêt, nous n'aurons qu'à le signer. Bonne chance, Mascarille !

— Bonne chance, Scapin !

Voilà donc Mascarille, de marquis devenu barbier. Il ne s'en tirait point mal ; sa guitare et ses chansons amusaient le public ; et il avait en sa vie reçu assez de coups de ses maîtres et de menues blessures dans des batailles entre gens de son espèce, pour savoir panser ces plaies-là.

Tout alla donc pour le mieux, jusqu'au jour où le bon Pierrot vint à Paris tout exprès pour s'y faire traiter par un grand chirurgien. Il avait le cœur triste, Pierrot ; il avait eu beau pardonner à la coquette Charlotte d'avoir écouté les compliments de ce menteur de don Juan, emporté depuis par le diable, Charlotte reculait toujours l'époque de leur mariage, et se refusait à lui bailler « la moindre petite signifiance d'amiquié ».

Et Pierrot, tout préoccupé de son chagrin, ne prenait plus aucun soin de sa personne, et laissait pousser à l'aventure sa barbe et ses cheveux, ce qui ne le rendait pas plus beau. Charlotte le comparait à un ours, comme ceux que les bateleurs font danser dans les foires.

Il n'était pas au bout de ses peines. Un jour, en se lavant la tête dans un seau d'eau, il sentit sous ses doigts, derrière son oreille gauche, quelque chose de rond, gros comme une lentille... le lendemain, cela lui sembla gros comme un pois... au bout de la semaine, il aurait juré qu'il avait là, entre cuir et chair, une noisette... Si cela allait toujours croissant, Seigneur ! cela finirait par être de la taille d'une citrouille... Si Charlotte s'en apercevait ! Bien sûr, elle ne voudrait plus de lui pour mari ! Il ne fallait pas qu'elle le sût : des choses comme celles-là, qui poussent sur la personne d'un pauvre homme, on doit pouvoir les ôter... et si c'eût été placé en un endroit plus commode à atteindre, Pierrot aurait lui-même pris son couteau...

Mais il ne la voyait seulement pas, il ne pouvait que la tâter : impossible de faire cette besogne-là soi-même.

Après y avoir bien réfléchi, il lui parut que ce qu'il y avait de mieux, c'était d'aller à Paris trouver un grand chirurgien, qui le débarrasserait en un clin d'œil de cette boule gênante. Et, sans en rien dire à personne, il partit un beau matin par le coche qui traversait son village, et se fit conduire à Paris. Il avait mis ses plus beaux habits, afin d'avoir l'air d'un bourgeois : de cette façon, le chirurgien ne pourrait manquer d'avoir de la considération pour lui.

Quand il fut descendu du coche, et qu'il se trouva sur le pavé de la grande ville, il s'avisa qu'il ne connaissait point de chirurgien. Il regarda autour de lui : il voyait bien des plaques avec des inscriptions, des écriteaux, des enseignes ; mais Pierrot ne savait pas lire. Pendant qu'il restait planté sur ses pieds, bouche béante, demandant un chirurgien à la Providence, il entendit une femme dire à sa commère, en le désignant : « Vois donc, quelle face de gobe-mouches ! »

Cela décida Pierrot.

— Madame, dit-il en faisant un pas vers la railleuse, où y a-t-il un chirurgien par ici ?

— Vous ne le voyez pas ? La boutique bleue : chirurgien, barbier, tout ce qu'il vous faut ; car vous n'êtes pas accommodé à la mode, mon brave homme !

Pierrot regarda : il était devant la boutique de Mascarille. Dieu ! quels jolis seigneurs s'y trouvaient ! aussi jolis, pour le moins, que ce don Juan de malheur..... Si c'était ce barbier qui les rendait si beaux, il était sauvé, lui Pierrot ; il se ferait raser, coiffer, parfumer comme eux, et Charlotte..... Oui, qu'est-ce qu'elle aurait à dire, Charlotte ?

Il entra. Justement Mascarille finissait d'adorner son dernier client ; les autres l'attendaient pour aller ensemble faire visite dans « les ruelles ». Mascarille s'avança vers le paysan.

— Monsieur le chirurgien, lui dit Pierrot, il faudrait d'abord m'ôter ça, (il montrait la loupe), et puis après m'arranger comme ces beaux fils-là, avec des drogues qui sentent bon, pour que Charlotte me trouve de son goût. J'ai de l'argent (il le fit sonner dans ses poches) ; je vous paierai bien. Faites-moi ça tout de suite.»

Maître Mascarille s'en serait bien passé : cela ne ressemblait pas aux yeux pochés, aux estafilades, aux contusions et autres maux de guérison facile qu'il avait coutume de traiter. Mais tout lui avait si bien réussi jusqu'alors ! Cette chose qui pousse toute seule ne doit pas être difficile à enlever, pensa-t-il : avec un coup de lancette...

— Mettez-vous là, et ne bougez pas.

Il désignait à Pierrot un grand fauteuil de bois, où le patient s'assit inquiet, mais résolu : c'était pour Charlotte. Pour qu'il ne fût pas tenté de remuer, on l'attacha au dossier et aux bras du fauteuil. Mascarille, non moins inquiet et non moins résolu que lui, s'approcha et prit son instrument.

— Aïe ! aïe ! aïe ! cria Pierrot en se démenant comme un beau diable.

— Voulez-vous bien rester tranquille ! criait à son tour l'opérateur en tâchant de continuer son œuvre.

Mais Pierrot ne cessait ni de s'agiter ni de se lamenter, il criait et avait déjà cassé le lien qui retenait son bras gauche ; et la boutique se remplissait de curieux attirés par le bruit. Une bonne femme joignait les mains d'un air de pitié, son garçon, debout près d'elle, faisait des contorsions tout comme s'il eût été le patient ; et les beaux cavaliers semblaient se dire : « Bon barbier, sans doute ; mais chirurgien !... »

Mascarille perdait la tête. Le sang de sa victime l'effrayait ; il ne savait comment l'arrêter, et, craignant que l'aventure ne tournât fort mal pour lui, il prit son parti tout à coup, dit aux assistants : « Je cours chercher quelque chose pour arrêter le sang, » et disparut derrière son arrière-boutique.

Il ne revenait point, et le pauvre Pierrot saignait toujours ; il devenait pâle comme un linge. « Il va tomber en faiblesse ! disaient les uns ; il va mourir ! disaient les autres. » Et c'était dans la rue un attroupement tel, qu'un carrosse, escorté de laquais graves et cossus, bien vêtus et bien nourris, fut obligé de s'arrêter à vingt pas en arrière de la porte.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le maître, en présentant à la portière une tête vénérable enfouie dans une vaste perruque.

— Un pauvre homme, monseigneur..... le chirurgien..... le barbier..... il l'a estropié..... il l'a tué..... il perd tout son sang ; c'est un homme mort.

— Voyons cela ! dit l'homme à la perruque.

Sur un signe, deux laquais s'approchèrent et l'aidèrent à descendre de son carrosse ; on vit alors qu'il était vêtu d'une grande robe noire. La foule lui ouvrit passage jusqu'à la boutique. Il ne perdit point de temps ; en cinq minutes, l'opération était finie, le sang étanché, la plaie pansée, non sans douleur pour le patient, qui n'osa pourtant point crier, tant l'opérateur lui semblait majestueux.

— Allons, ce ne sera rien, dit celui-ci. Mais, mon brave, pourquoi vous mettre dans les mains d'un bélître pareil ? Un âne, un maroufle, qui ignore les premiers principes de notre art... Qui donc vous avait adressé ici ?

Pierrot ne pouvait répondre qu'en racontant son histoire : c'est ce qu'il fit, et son récit amena un sourire sur la figure grave de son sauveur.

— Tenez, mon garçon, lui dit-il, en lui glissant un louis dans la main, allez-vous-en faire un bon dîner pour vous remettre, et buvez une bouteille de bon vin à la santé de Charlotte et à la mienne... Ah ! et puis ne vous servez pas d'un barbier que pour vous raser. Celui-ci ne fera plus de chirurgie, je la lui ferai interdire : j'en parlerai au roi demain matin.

— Au roi ! au roi ! murmuraient les assistants, pendant que l'opérateur sortait de la boutique et remontait dans son carrosse ; et ils le regardaient, les yeux écarquillés, avides de voir un homme qui parlait au roi. Une commère plus hardie que les autres, osa demander à un des laquais :

— Comment s'appelle-t-il donc, votre maître ?

— Monsieur Fagon, médecin du roi ! répondit le valet, avec une de ces voix qui font les discrètes et dont personne pourtant ne perd une parole.

Le carrosse partit. Pierrot, à qui l'on indiqua dix auberges pour une, s'en alla dîner, et l'on se mit à la recherche de Mascarille, qui ne reparaissait pas. Mais on ne le trouva point. Quand il avait vu que les choses tournaient mal, il s'était esquivé prestement, avait revêtu ses anciens habits de valet, bourré ses poches de tout ce qu'il possédait, et s'était enfui par une porte de derrière. On ne le revit jamais : les commentaires et les suppositions sur ce qu'il avait pu devenir ne manquèrent naturellement pas ; mais ce sont contes en l'air qui n'ont absolument rien de certain, et c'est pourquoi nous devons renoncer à vous raconter de nouvelles aventures de Mascarille.

Mme J. Colomb.

Passion de la richesse.

L'extrême passion pour la richesse, absorbant toutes les forces de la vie, prédispose à une décadence morale, ou intellectuelle et morale tout à la fois.

DESPINE (*Psychologie naturelle*).

PLANTES COMESTIBLES

(LE MACERON)

Le maceron (*Smyrnium olusatrum*) est une ombellifère qui croît principalement dans les pâturages humides de nos départements méridionaux.

Sa tige, cannelée, rameuse, un peu rougeâtre, atteint la hauteur d'un mètre. Ses feuilles se composent de trois folioles larges, ovales, dentelées, quelquefois échancrées ou lobées. Chaque branche se termine par un amas globuleux de petites fleurs blanchâtres ou d'un jaune pâle.

On cultivait autrefois le maceron dans les jardins comme plante potagère. On en faisait un grand usage : ses feuilles, qui sont aromatiques et dont la saveur se rapproche de celle du persil, servaient d'assaisonnement, et on mangeait ses jeunes pousses comme le céleri ; mais ce dernier l'emporte aujourd'hui et a banni le maceron de nos potagers. Les racines sont aussi comestibles, à la condition d'être retirées de terre en automne

Le Maceron (*Smyrnium olusatrum*) — Dessin de A. Clément.

et de passer l'hiver à la cave, dans l'obscurité, ou bien enfouies dans le sable; elles s'y attendrissent et perdent en partie leur amertume.

Indépendamment de son utilité, le maceron mériterait par son port et par sa floraison de conserver une place dans les jardins. La première année, il ne produit que des feuilles; il périt la seconde année après avoir poussé sa tige et mûri ses fruits.

La couleur foncée de son feuillage et de ses graines lui a valu son nom spécifique d'*olusatrum*, qui signifie *légume noir*.

E. L.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

JOSEPH FRŒLICH,

BOUFFON ET PRESTIDIGITATEUR DE LA COUR DE SAXE.

Joseph Frœlich. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après Boetius.

La coutume généralement adoptée par les souverains d'entretenir auprès de leur personne des nains et des bouffons de cour [1], disparut en France avant la fin du dix-septième siècle. La politesse exquise et raffinée qui régnait vers ce temps à Versailles se serait mal accommodée de la présence de ces personnages toujours un peu vulgaires et souvent grossiers. Louis XIV ne songea pas à remplacer L'Angely, ce bouffon que lui avait donné le grand Condé et que nomme Boileau [2].

> Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
> N'y parviendra jamais au sort de L'Angely.

Il n'en fut pas de même en Allemagne, et jusqu'en 1750 quelques petites cours eurent encore des bouffons auxquels on demandait d'être de joyeux compagnons plus que des gens d'esprit, et qui devaient surtout, véritables personnifications du *Hanswurst (Jean Boudin)*, type populaire du bouffon de la place publique, être de grands mangeurs et d'insatiables buveurs.

Tel était *Perkéo*, bouffon de l'électeur palatin Charles-Philippe, qui ne se couchait jamais sans avoir absorbé dix-huit à vingt litres de bière, et dont la statue grotesque en bois peint est placée à Heidelberg, en face du fameux tonneau qui peut contenir 140,000 litres [1]; tel également *Joseph Frœlich* ou *Frœlig*, dont nous reproduisons le portrait fait d'après nature en 1729, et gravé par Boetius.

Frœlich mérite du reste une place à part dans l'histoire des bouffons de cour. Tout jeune encore

[1] Voir aux tables les portraits des bouffons français et étrangers les plus connus.

[2] Satire I.

[1] Voyez tome III (1835), le croquis que j'ai fait de ce personnage grotesque lors de mon passage à Heidelberg, en 1834, il y a cinquante-trois ans, en compagnie de H. F....., depuis ministre de l'instruction publique et membre de l'Institut.

Ed. Ch.

il avait appris à faire des tours d'adresse et devint un des prestidigitateurs les plus étonnants de son époque. Sa joyeuse humeur et sa conversation plaisante en dialecte bavarois — il était né à Baireuth — autant que son habileté véritablement extraordinaire, le firent remarquer par l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, qui l'attacha à sa cour où il devint bientôt un personnage important. Il n'y avait pas au palais de réunions ou de réjouissances où il n'eût un rôle à remplir, et les recueils du temps ont conservé le souvenir de ses succès aux fêtes célébrées à Dresde, le 13 juin 1747, à l'occasion du mariage de la princesse Marie-Anne de Saxe avec le prince électeur de Bavière.

Entre autres divertissements, on avait établi dans la cour du château une sorte de kermesse, où Frœlich, costumé en *docteur Mirobolant*, tenait avec le célèbre petit arlequin, Christophe Kirsch, une boutique de charlatan dans laquelle tous deux débitaient, en les accompagnant de plaisanteries et d'allusions satiriques, des remèdes et des onguents inconnus certainement dans la pharmacopée de tous les temps.

Joseph Frœlich, tout en restant attaché à la cour de Saxe, obtenait de nombreux congés dont il profitait pour aller exercer ses talents à l'étranger, mais ses absences étaient de peu de durée, et il revenait toujours à Dresde où il était populaire et où il avait fait construire une maison des plus confortables d'un style bizarre et d'un agencement intérieur tout particulier; elle fut connue pendant plus d'un siècle sous le nom de « la Maison du Bouffon (*das Narrenhaus*) ».

La célèbre manufacture de Meissen fit de Frœlich, en 1729, une statuette en porcelaine [1], qui est certainement une des figurines les plus vivantes et les meilleures sorties des mains des habiles artistes qui ont créé tant d'œuvres charmantes. De plus, on frappa en l'honneur de Frœlich, à la même date, une médaille sur laquelle il est représenté avec la mention de « Prestidigitateur de la cour (*Hof Taschenspieler*) » : on y lit au revers l'inscription suivante qui contient un jeu de mots sur son nom :

« Ich' bin der rechte Mann
So *perfectissime* aus der Taschezieben Kann
Semper froelich, *nunquam* traurig. »

(Je suis le véritable homme qui sait le mieux faire des tours de sac, toujours gai (*froelich*), jamais triste.)

Il mourut, vers 1750, à Varsovie, suffoqué, dit-on, par un accès de fou rire.

ÉDOUARD GARNIER.

[1] Nous ne connaissons que deux exemplaires de cette figurine : une dans la collection royale, à Dresde, l'autre chez sir Hugh Adair, à Londres. Elle reproduit exactement le type de la gravure de Boetius.

LE ROI DE L'ILE FOLLE.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Voy. pag. 46, 58.

— Allons, Jabez! C'est mal à vous de faire languir le roi George Quint si longtemps, dit le pacificateur. Il a encore un bon bout de chemin pour arriver à l'île Folle, son royaume. Nous vous attendions plus tôt par ce bon vent.

Jabez poussa un grognement inintelligible.

— Voilà un passager qui voudrait trouver à se loger, annonça-t-il ensuite.

Mais un de ceux qui attendaient l'interrompit. C'était le loustic de l'endroit.

— Avez-vous jamais été à l'île Folle, étranger? demanda-t-il avec une grande politesse. Son roi est là, couché dans ce bateau. — George! appela-t-il ensuite très haut, vous voulez bien donner l'hospitalité, n'est-ce pas, à un voyageur qui désire connaître votre propriété?

Frankfort supposa que la plaisanterie qu'il venait d'entendre devait être très spirituelle, mais il ne s'attarda pas à en chercher le sens.

Le mot « d'île Folle » avait quelque chose de séduisant; il attendit impatiemment la réponse du roi. Chacun, excepté lui, savait que le monopole de loger les étrangers, moyennant finance s'entend, avait été accaparé par le directeur des postes Jabez; mais ce singulier roi George cria qu'il ferait de son mieux, pourvu qu'on l'avertît.

Il se rapprochait tout en parlant et Frankfort se disposa à transférer son bagage dans la nouvelle barque qui semblait s'offrir. Il n'était pas fâché de prolonger son voyage sous cette belle lumière du couchant, d'autant plus que l'hospitalité de John-Island, représentée par ces spécimens de maîtres de maisons, n'était pas précisément attrayante.

Le directeur des postes, grognant toujours, débarquait enfin, quand le roi George lui demanda quelques épiceries qu'il avait promis de tenir prêtes à son intention; la crainte de perdre un de ses meilleurs clients décida Jabez à courir chercher ce qu'on lui réclamait. Il semblait exister entre ces deux hommes un mélange bizarre de dépendance et d'animosité. Le roi suivit son pourvoyeur d'un regard plein de malveillance, tandis que Frankfort changeait de bateau.

Quelques minutes après, Jabez revenait avec les paquets, la main pleine de journaux.

— Avez-vous mis les gouttes contre la toux? demanda rudement le roi pêcheur.

Jabez répondit d'un signe de tête négatif.

— Apportez-les avant vendredi, ordonna le potentat de l'île Folle, qui tendait déjà sa voile.

Le vent avait fraîchi.

George et Frankfort glissèrent hors de la baie, et perdirent bien vite de vue les habitants qui étaient sur le rivage.

Frankfort voguait maintenant vers une petite

île située à plusieurs milles de la première; elle paraissait être à une distance considérable de toute autre terre; le soleil couchant donnait en plein dessus. Notre voyageur se sentait aussi loin que possible de la ville et de ses bureaux. Il s'émerveillait du curieux enchaînement de circonstances qui l'avaient conduit en ces lieux solitaires. Depuis longtemps, il avait désiré visiter les îles du Maine. Une semaine passée aux bains de Mont-Désert avait suffi pour lui faire prendre en horreur ces eaux renommées, où une société importée forme un contraste déplaisant avec le calme et la simplicité du pays. Ici, au contraire, les forêts sombres et les roches pâles qui semblaient avoir été brisées en morceaux par quelque convulsion de la nature, puis dispersées le long de la côte sous forme d'îles et de récifs, étaient habitées par une population étrange à laquelle il pourrait s'intéresser.

Le bateau avançait rapidement. On respirait un air plus froid, comme le souffle même de la grande mer. Deux ou trois phares jetèrent à l'horizon leurs premières clartés, de blancs rayons d'étoiles; le soir commençait; pourtant il y avait encore sur la plage un faible éclat de pourpre. Le ciel perdait lentement ses brillantes couleurs du côté de l'ouest; les îles prenaient l'aspect adouci d'un mirage, au sein de l'obscurité croissante.

Frankfort, bercé par le mouvement monotone et un peu endormant du bateau, rêvait comme si une douce musique eût charmé son oreille. Quant au roi George, il n'accordait aucune attention à son passager; occupé de la manœuvre, il gouvernait avec une rame, tout en chantonnant.

Frankfort sortit enfin de sa rêverie; il remarqua avec plaisir que l'homme qui était devant lui avait un visage des plus intéressants, un front noblement modelé, des yeux pleins d'énergie et de flamme. De fait, le roi de l'île Folle se recommandait par un air peu commun de franchise et de dignité. Ne pouvait-il pas se dire le fils et l'héritier des vieux Vikings, qui avaient navigué sur cette côte orageuse et découvert ses vignes, cinq cents ans avant que Colomb fût né en Italie et eût intéressé, non sans peine, à ses projets la cour d'Espagne.

Son silence devenait quelque chose de bizarre; il provoqua la curiosité de Frankfort, qui hasarda poliment deux ou trois questions sur la distance.

Le roi répondit d'une voix bien timbrée avec l'accent des pêcheurs et dans leur patois : « Nous sommes à présent plus qu'à mi-route. Avez-vous froid ? »

La réponse de Frankfort fut un léger frisson, et aussitôt d'un geste, prompt comme la pensée, le roi ôta son manteau et le jeta sur les épaules plus délicates de l'habitant des villes, puis, tendant une rame à son compagnon, il fit semblant d'examiner les paquets que lui avait apportés Pennell. On eût dit qu'il s'était débarrassé de son manteau comme d'une chose inutile. Frankfort fut sensible à cette bonté, mais George Quint était évidemment un de ces hommes qu'il est difficile de remercier ; il y eut donc un nouveau silence.

— J'espère que ma présence ne sera pas trop gênante chez vous, dit-il enfin.

— Dieu vous bénisse ! Non, bien sûr! Il n'y a chez moi que Phœbé, ma fille, et rien ne saurait lui faire plus de plaisir qu'une visite. Cela se conçoit chez une fille vivant seule sur une île lointaine, ma Phœbé! Ce n'est pourtant pas n'importe qui que j'emmènerais ainsi chez moi, ajouta le roi avec fierté. J'ai toujours fait mon possible pour me garer des humains. Il y a longtemps que j'en ai assez du monde de John-Island!

— Vous avez eu à vous en plaindre? demanda Frankfort, entrant avec curiosité dans ce nouveau sujet de conversation.

— J'étais las, repondit George Quint, de me laisser pourchasser, harceler et mordre aux jambes par cette meute de mauvais chiens. Ils m'auraient tourmenté jusqu'à la mort, de sorte que j'ai cherché un coin aussi éloigné d'eux que possible. Je n'ai pas posé le pied sur une autre terre que la mienne depuis vingt ans. Si quelqu'un veut me parler, il vient au bord de leur île.

La voix de cet homme singulier semblait trembler d'une sourde émotion, et Frankfort éprouva pour lui un sentiment de sympathie étrange.

— Pourquoi n'avez-vous pas été vivre sur le continent, bien loin une fois pour toutes de pareils voisins? demanda-t-il.

— Je n'appartenais pas à ces pays-là, répondit le roi avec étonnement, comme si cette pensée ne lui était jamais venue, — j'avais à gagner ma vie; il m'a fallu plus de douze ans pour payer le prix de mon île, en outre de l'argent que j'avais amassé auparavant. Pendant quelques années le poisson ne s'est presque pas montré. J'ai toujours eu envie de cette île depuis mon enfance, et, en somme, nous y avons été mieux qu'ailleurs, comme je le prévoyais; seulement, j'ai regretté que ma femme fût si loin de ses parents pendant sa dernière maladie.

La voile fut abaissée tout d'un coup, le bateau se souleva, puis retomba près d'un filet que le roi tira en comptant la longue file d'hameçons dégarnis jusqu'à ce qu'il vînt à une de ces espèces de morue qu'on appelle églefins. La jetant derrière lui, il la laissa qui se tordait aux pieds de Frankfort, comme si elle eût voulu le supplier de ne pas la manger à son souper; puis le bateau poursuivit sa route vers l'île Folle, voguant avec lenteur, poussé par une brise faible.

Le roi frappait du pied et battait des bras : il avait froid, mais ne faisait aucune attention au manteau dont son compagnon s'était dépouillé pour le lui rendre quelques minutes auparavant.

L'île se montrait haute et noire comme si elle eût été couverte de bois épais; on apercevait cependant une lumière à la fenêtre d'une petite maison. Bientôt l'étranger fut à terre, sain et sauf, les jambes très engourdies, mais de joyeuse

humeur. Un petit chien pétulant sautait après lui en jappant, un gros chat gris s'approchait d'un air curieux et, de la porte, sortit une voix :

— C'est vous, père? Il est tard!

Sans répondre, le roi de l'île prit le chemin de son château, le poisson qu'il venait de pêcher à la main. Frankfort, le chien et le chat suivaient à peu de distance. Avant qu'ils fussent arrivés à la porte ouverte, un rayon de lumière tomba sur un petit jardin agreste, rempli de fleurs brillantes, jaunes, rouges, blanches. Le roi, parvenu en haut de l'étroit sentier, attendit sur le pas de la porte son hôte.

— Phœbé, dit-il en plaisantant, je t'ai amené de la compagnie, un monsieur; Dieu sait d'où il vient! Il n'a pas pu se résoudre à passer sans voir l'île Folle.

Phœbé se tourna vers Frankfort avec beaucoup de timidité, mais avec un sentiment parfait des convenances :

— Soyez le bienvenu, dit-elle tranquillement.

Et elle lui tendit sa main amaigrie. Elle n'était pas belle et son visage était d'un type très ordinaire dans la nouvelle Angleterre, où l'on était endurci par le travail des champs.

Frankfort, debout au milieu de la petite cuisine, se sentit entouré d'une délicatesse, d'un raffinement particuliers. Dans ce coin éloigné de toute civilisation, il respirait une atmosphère toute autre que celle de presque toutes les maisons qu'il avait jusque alors fréquentées.

Les habitudes de la maison de l'île Folle étaient telles qu'elles ne pouvaient être troublées par la présence d'un étranger. Frankfort eut sa part d'un très simple repas et ne put s'empêcher d'être touché de l'empressement de son hôtesse à le servir, des questions anxieuses qu'elle adressait à son père pour apprendre ce qu'il avait vu et ce qu'il avait entendu dans la journée.

Il apprit ainsi qu'en réalité, l'exil du pêcheur n'était pas absolu; presque tous les jours, il rencontrait ses anciennes connaissances à la pêche, et c'était seulement dans la maison que l'on devait souffrir de l'isolement; parfois cependant un homme de peine venait les aider à cultiver leur petit terrain, mais Phœbé pouvait s'en passer : elle était habile à tous les travaux; elle dit à Frankfort, avec une certaine fierté, qu'elle savait mieux que son père se servir de tous les outils. Ce jour-là elle avait récolté des pommes de terre, et cela avait été pour elle un grand plaisir, comme l'eût été d'ailleurs toute autre occupation au grand air, dans les champs ensoleillés.

Quand le repas fut fini, le père aida sa fille à enlever le couvert, avec autant de simplicité que si c'eût été son devoir aussi bien que celui de Phœbé.

Il était évident que les « gouttes » recommandées contre la toux étaient vraiment nécessaires; la pauvre fille avait une toux persistante et l'on voyait assez qu'elle était gravement malade rien qu'à sa poitrine étroite, à ses épaules un peu courbées, aux couleurs trop vives de ses joues. Au premier abord, elle avait paru à Frankfort plus âgée qu'elle ne l'était, et il découvrit dans la soirée seulement qu'elle était encore jeune.

— Quelle triste vie! pensait-il. — Mais il se reprocha presque aussitôt cette pensée, car il n'avait jamais vu un sourire plus heureux que celui de la pauvre Phœbé quand elle regardait son père.

Cette toux inquiétait évidemment beaucoup le roi George; il tressaillait d'inquiétude toutes les fois qu'une quinte commençait, observant le visage de son hôte pour découvrir si ce pronostic l'alarmait aussi.

Le vent s'était levé de nouveau et gémissait dans la cheminée, et au dehors parmi les sapins; il y avait dans l'air un concert étrange et solennel qui impressionna le nouveau venu. De cette sombre harmonie se détachait aussi le bruit moins sourd des vagues roulant les cailloux du rivage.

Cependant Phœbé tricotait activement et en souriant par intervalles comme à ses propres pensées.

La bouilloire chantait et sifflait; son couvercle se soulevait de temps à autre, puis retombait comme pour réprimer sa folle gaieté, et, dans ce calme intérieur, le roi de l'île Folle lisait son journal dont il commentait tout haut certains passages. Le choix de ces passages indiquait chez le lecteur une netteté de pensée peu commune et surtout un rare bon sens.

Frankfort comprenait mieux et moins à la fois cette vie solitaire; l'instinct de cet homme aurait dû le pousser vers ses pareils, mais il n'était pas étonnant qu'une société telle que celle du directeur des postes et des habitants de John-Island l'eût fatigué et éloigné.

A ce point de ses réflexions, les paupières du voyageur devinrent si lourdes qu'il se sentit pris de somnolence dans sa chaise à bascule. Quelle paix régnait autour de lui! L'agitation de sa vie d'affaires était en ce moment toute dissipée comme s'il eût commencé une autre existence. Il était mieux ainsi.

Bientôt une certaine sonorité de sa respiration ne laissa point de doute qu'il ne fût très endormi.

— C'est un assez joli homme, murmura tout bas Phœbé à l'oreille de son père.

Et le vieux pêcheur fit un signe de grave assentiment, tandis que, joignant les mains sur son journal, son regard honnête se posait longuement sur l'étranger endormi sous son toit.

A suivre. SARAH JEWETT.

NICOLAS BOUILLY.

Le nom de Nicolas Bouilly, l'auteur de *l'Abbé de l'Épée* et des *Contes à ma fille*, est devenu synonyme de sentimentalité et même de sensiblerie. On l'a appelé le larmoyeur, « le poète lacrymal ». Lui-même nous apprend que bon nombre de ses contemporains le raillaient à ce sujet : les uns

prétendaient qu'il trempait sa plume, non dans l'encre, mais dans les larmes qu'il faisait couler et qu'il avait soin de recueillir; d'autres disaient que, dès l'instant où il demandait une lecture au comité d'un théâtre, tous les membres de ce comité, hommes et femmes, et jusqu'au concierge, commençaient à pleurer, et que, les jours où son nom figurait sur l'affiche, c'était en pleurant que chaque spectateur prenait son billet au bureau; d'autres l'accusaient de borner ses lectures aux *Psaumes de la pénitence.*

Il y a beaucoup d'exagération dans ces critiques, et d'injustice dans ces plaisanteries. Il suffit de lire, comme nous venons de le faire, les mémoires de Bouilly, publiés sous le titre de *Mes récapitulations,* pour discerner son véritable caractère. Sincèrement tendre, sensible (il faut bien nous servir de ces mots, proscrits aujourd'hui), Bouilly n'était nullement un esprit mélancolique. Il fut surtout un enthousiaste. Une vie de près de quatre-vingts ans (1763-1842), les temps troublés, souvent tragiques, qu'il traversa, ne purent briser le ressort de cette âme vivace, réfractaire au malheur, vouée à l'optimisme, insatiable de sympathie et d'admiration.

C'était toujours par leurs beaux côtés que les choses s'offraient à lui. La Révolution française

Nicolas Bouilly. — Dessin de Sellier, d'après Boilly.

éveilla ses généreux instincts de justice et d'humanité, et il en adopta avec ardeur les principes. L'éloquence de Mirabeau le transporta; il se fit l'ami de Barnave; il participa aux réunions particulières et aux discussions des députés du tiers-état. « C'est là, dit-il, au milieu de ces hommes forts de pensées, de dévouement et de courage, que je m'inoculai l'amour de la patrie, la secrète ambition de la servir par mes écrits, l'immuable résolution de ne jamais compromettre ma dignité d'homme et ma chère indépendance. » Toute sa vie, il se plut à se considérer comme un des fondateurs de la liberté en France; il se qualifiait fièrement de « vieux libéral ».

Mais en même temps la royauté, avec sa majesté et son éclat, ne perdit jamais son prestige aux yeux de Bouilly, surtout quand elle lui apparaissait sous la forme séduisante d'aimables princesses. Après le succès de son opéra-comique *Pierre-le-Grand,* dont Grétry avait fait la musique, il fut appelé à Versailles et présenté à Marie-Antoinette. Ce fut pour lui un éblouissement; il crut voir « tout à la fois Sémiramis et Didon, ou bien Eucharis et Calypso ». La reine lui donne sa main à baiser : « Surpris, éperdu, dit-il, je mets un genou en terre, et j'effleure de mes lèvres tremblantes cette auguste main dont le contact produisit sur tout mon être une commotion si forte que ma respiration fut arrêtée quelques instants, et qu'il me fut impossible de cacher le trouble ex

trême répandu sur mes traits. » L'apparition de Mme Élisabeth acheva de lui faire perdre la tête. En présence de « ce modèle accompli de toutes les qualités que la nature peut rassembler dans un seul être », il se sent à la fois ravi et désolé : « Le moyen de lui résister, de ne pas oublier que l'objet d'un sentiment si profond est sous une enveloppe royale qui réduit au silence? En contemplant la belle et bonne Élisabeth, je maudissais le sort de l'avoir placée si haut au-dessus de moi, et malgré mon système d'indépendance et d'égalité sociale, j'éprouvais en quelque sorte le désir d'être un des grands de la terre, pour avoir le droit d'adorer cette divinité terrestre et celui de l'en instruire. »

L'avènement du premier consul à l'empire ne dut pas contenter le « vieux libéral ». Mais à côté de Napoléon, il y avait l'impératrice Joséphine, gracieuse, affable, et celle-ci, qui avait reçu autrefois Bouilly dans son salon de la rue Chanteraine, l'accueillit familièrement à la Malmaison, jusqu'à se promener tête à tête avec lui, en lui donnant le bras, dans les allées du parc, pour lui montrer ses fleurs et ses oiseaux. Comment n'eût-il pas été charmé? Il le fut, et sa reconnaissance se répandit en dithyrambes flatteurs. Les serres, remplies de plantes exotiques, que Joséphine visitait avec lui, lui fournirent l'occasion de s'écrier : « C'est en vain que vous nous faites parcourir les climats les plus riches, les plus embaumés; c'est toujours où réside Votre Majesté qu'est la région la plus heureuse! »

Plus tard, sous la Restauration, nous voyons Bouilly, le disciple de Mirabeau, l'ami de Joséphine, devenu l'hôte intime des Tuileries, racontant des histoires aux enfants de la duchesse de Berry. Celle-ci avait désiré que l'auteur des *Contes à ma fille* contribuât, par de nouveaux récits composés tout exprès pour eux, à intéresser leur esprit et à former leur cœur. Bouilly s'éprit de ses deux petits élèves, le duc de Bordeaux et la future duchesse de Parme. Celle-ci lui parut « un ange sous la forme d'une jeune mortelle »; quand ses lèvres s'entr'ouvraient pour sourire, c'étaient « deux feuilles de rose aspirant l'haleine du zéphyr »; il apercevait en elle, bien qu'elle n'eût que sept ans, « l'empreinte du sang royal, une imposante dignité perçant à travers mille charmes naissants ».

Bouilly était-il donc un courtisan? Nullement. Ses éloges étaient sincères; ils venaient d'un cœur aisément séduit, et le calcul n'y était pour rien. Un jour, Napoléon, interprétant mal sa présence, lui demanda brusquement :

— Voyons, que désirez-vous?

— Une seule chose, Sire, répondit-il.

— Laquelle?

— Un édit, signé de votre main, contenant ce peu de mots : Défense est faite à tout parterre de la capitale de siffler les pièces de Bouilly, lors même qu'elles ne sont pas bonnes.

— Vous êtes bien, lui dit l'empereur en riant, un véritable homme de lettres.

Et quand il accepta de la duchesse de Berry la fonction de conteur auprès des enfants de France, il y mit pour condition qu'il ne recevrait aucun salaire : il ne se proposait d'autre but que celui d'amuser et d'instruire. Il se considérait comme « un glaneur-moraliste qui va ramassant, dans le palais des rois comme dans la cabane du pauvre, tout ce qui peut contribuer à l'amélioration des mœurs et au bonheur de ses semblables ».

On ne joue plus les pièces de Bouilly et la jeunesse lit de moins en moins ses contes. Son style, prolixe et emphatique, n'a pu survivre aux transformations du goût. Il n'occupera qu'une bien petite place dans l'histoire littéraire; mais nous doutons qu'il ait jamais existé un homme plus aimable et plus aimé, meilleur et plus heureux. Sa vive et riante imagination a charmé ses contemporains; elle n'a charmé personne autant que lui-même; elle a fait de sa vie une sorte de songe, flottant entre l'élégie et l'idylle au-dessus de la réalité, et dans lequel, à l'heure de la mort, il s'est doucement endormi.

E. Lesbazeilles.

QUEL EST VOTRE IDÉAL?

Dans une soirée, mon ami Théophile me dit à l'oreille :

— On joue, on babille, on discute, on déclame. Vous et moi, assis, dans la demi-ombre, sur ce canapé, causons librement à notre aise de ce qui vous viendra à l'esprit.

— Soit! Quel sujet de causerie vous peut plaire?

— Voulez-vous chercher avec moi ce qu'il doit y avoir au fond de l'esprit de quelques-uns de ceux que nous avons devant nous?

— Problème étrange et difficile!

— Entreprise difficile, sans doute; mais ce ne sont pas pour nous des inconnus; nous connaissons déjà quelque peu leurs pensées, leurs actions, leur vie, et nous pourrons en tirer des conséquences sur les principes qui sont leurs principaux mobiles.

— Eh! vraiment! on rirait bien de nous si l'on pouvait nous soupçonner d'une semblable enquête.

— Il n'importe. Je ne crois pas que le mur qui est derrière nous ait des oreilles, et, d'ailleurs, nos intentions ne sauraient être malveillantes.

— Alors donc, essayons de notre loisir. Si nous n'arrivons à rien de très concluant, ce ne sera toujours pas du temps plus perdu que si nous parlions de la pluie, du froid ou du chaud, d'un procès, d'un roman ou d'un vaudeville du jour. Mais par quelle question commencerez-vous, car c'est à vous de choisir, ayant eu cette fantaisie.

— Je commencerai, si vous le voulez bien, par la question la plus générale possible, et la voici : quel est l'idéal que nous pouvons supposer à chacune de ces personnes-là?

— L'idéal! Il faut d'abord convenir de ce que, vous et moi, nous allons entendre par ce mot-là.

— C'est juste. Eh bien, convenons, sans définir

ce mot rigoureusement, que nous allons chercher quelle peut être l'idée supérieure, l'idée maîtresse qui, consciemment ou non, sert probablement de modèle, ou, si vous voulez, de mesure, à toutes ces personnes qui sont devant nous.

— Soit! Nous nous comprenons : c'est assez.

— Voilà qui est convenu. Partons. Passons d'abord sur ceux que nous connaissons trop bien pour avoir aucun doute à l'égard de leurs convictions les plus intimes. Il est inutile, par exemple, de nous demander quelle est l'idée maîtresse de notre vénérable ami, Duché, notre patriarche, notre ancien maître, qui cause en ce moment à demi-voix avec la maîtresse de la maison.

— On a dit quelquefois qu'il avait manqué sa vocation. Il était profondément et sincèrement religieux. Dieu est son idéal.

— Oui, et cet idéal a été, depuis le commencement de l'histoire, le plus élevé qui ait, sous différentes formes, donné à la vie humaine sa direction suprême. Grâce au ciel, c'est encore, même en notre siècle, l'étoile morale polaire du plus grand nombre des consciences.

— Mais n'est-ce pas aussi l'idéal de la maîtresse de la maison, de l'excellente Mme Delambre?

— Pas tout à fait. Si on demandait à cette bonne et aimable dame ce qu'il y a de plus grand, de plus digne d'amour et de respect au monde, certes elle n'hésiterait pas, et de très bonne foi, à répondre : Dieu! Elle l'adore, elle le prie, mais je ne crois pas faire erreur en pensant que ce qui est son idée la plus incessante, son idée maîtresse, ou plutôt son sentiment supérieur, est de veiller au bonheur et à l'honneur de sa famille. Sans doute, dans son cœur, de sa famille à Dieu il y a peu d'intervalle; mais les grands intérêts de l'humanité, de la patrie, de l'art, de la science et autres, qui, pour M. Duché, relèvent tous directement de son idéal, la préoccupent peu et seulement par occasion fortuite : encore n'arrive-t-il guère qu'elle se mêle à la conversation lorsqu'on en parle.

— Sainte simplicité! Ah! M. Brousse vient la saluer. C'est un philosophe quoiqu'il ne soit ni professeur ni académicien?

— Oui, un philosophe amateur, quelque peu embrouillé, ce me semble.

— Embrouillé!

— Ou troublé, si vous aimez mieux. Il en est à se défendre d'être métaphysicien, et il ne se soucie guère qu'on l'appelle spiritualiste ou déiste, quoiqu'au fond il soit, je crois, l'un et l'autre. Il est au contraire très flatté si on lui reconnaît des aptitudes scientifiques; c'est par les sciences qu'il espère contribuer à renouveler la philosophie contemporaine, sous l'influence d'un important mémoire qu'il prépare depuis bien des années. Certainement, il n'y a là rien que de très louable. Mais j'avoue que souvent, pour ma part, je perds pied dans mes entretiens avec lui, et quoique fort persuadé qu'il est au fond fidèle à l'idéal platonicien et chrétien, c'est tout un, il me paraît qu'il ne le voit plus distinctement dans les nuages où son esprit s'agite.

— En somme, il est voué avant tout à la philosophie, et, après les sentiments religieux, il n'en est pas de plus respectables que ceux des vrais philosophes.

— Euh! Il faudrait discuter sur ce mot « vrai », et ce n'est pas le moment : nous nous écarterions trop de notre revue. Qui donc, à cette table de whist, entre deux parties, rit ainsi aux éclats?

— Quoi! ne reconnaissez-vous pas ce rire pantagruélique! Qu'il ne nous arrête pas. L'idéal de ce cher M. Rondet n'est que trop facile à découvrir : cet heureux homme passe au Café anglais ou chez Boivin ou au cercle Brillat-Savarin cinq ou six heures par jour, et cela semble suffire à sa félicité : ses autres heures ne comptent presque pas.

— Non, mon ami, vous êtes plus satirique que moi. Soyons assurés qu'il n'est pas d'homme qui soit entièrement privé d'un idéal digne de la vie humaine, si obscurci qu'il paraisse par les passions. Mais, en descendant trop vite dans notre revue, nous pourrions arriver trop platement à terre. Il n'est pas nécessaire de nous laisser tomber si bas. Remontons, s'il vous plaît.

— Très volontiers, et, tenez, la porte s'ouvre pour deux nouveaux personnages, un sculpteur et un peintre, nos amis, tous deux d'un mérite supérieur.

— Mérite! Ne marchandons pas, tous deux hommes de génie.

— Parfaitement. Eh bien, il n'y a pas à hésiter sur leur idéal. Nous le placerons résolument, si vous le voulez bien, entre l'idéal religieux et l'idéal philosophique.

— Oui, l'idéal du beau! c'est un culte qui semble grandir de plus en plus dans beaucoup d'âmes.

A suivre. ED. CHARTON.

ANCIENNES MŒURS FRANÇAISES.

LES NOURRICES.

Abandonner ses enfants aux soins mercenaires, même sans motif sérieux, n'est point un usage moderne à suivre. Les Mérovingiens le firent après les Gallo-Romains; les dames féodales du moyen âge, tout occupées de leurs chasses, de leurs plaisirs, n'y manquèrent pas. Dans une aile du château, loin du père et de la mère, on reléguait sans plus de souci les enfants gênants et bruyants, et on les confiait à quelque robuste vassale dont les prétentions n'osaient encore s'élever comme un droit.

> Quant li enfès ot pris batesme
> Et seil et oïle e ewe et cresme,
> Dont li fait noriches venir
> Pour alaitier et por norir,

dit la chanson de Robert le Diable. Si l'enfan avait l'appétit robuste, la faim persistante, on lui donnait du lait de vache au biberon. Et quel biberon digne d'un futur chevalier! Un oliphant percé à l'embouchoir servait pour la besogne; ou

le remplissait de laitage chaud, et le jeune seigneur y puisait un supplément de nourriture indispensable. Quelquefois même, on lui suspendait au cou un petit récipient de terre, d'où le breuvage montait à la succion par un conduit capillaire.

Serré, comprimé dans des amoncellements de bandelettes, le fils des chevaliers paraît alors une chrysalide de papillon. Il a les bras collés au corps, les jambes immobiles, la tête seule émerge. On le porte comme un paquet de chiffons. Il ne deviendra libre qu'à la fin de la première année, et la nourrice lui apprendra alors à marcher, à bégayer quelques mots; elle le conduira à ses parents à certaines heures, mais les visites seront courtes.

Après saint Louis, la bourgeoisie prend de l'importance; la richesse n'est plus le domaine exclusif des seigneurs; les nourrices de la classe moyenne ne sont plus des vassales, mais des femmes louées à l'année, véritables bonnes d'enfants plus exigeantes et plus surveillées.

Eustache Deschamps nous apprend, dans son *Miroir du mariage*, quelles qualités sont requises chez chacune d'elles. Un mire examinera son lait:

> Que son lait sur l'ongle se tienne
> Et ne soit vert.

Elle doit avoir un maintien agréable et posé; elle ne doit être ni sotte ni méchante. Il la faut gaie, jeune, jolie et de caractère égal. Elle devra savoir emmaillotter convenablement le petit, l'envelopper tendrement, le bercer, le changer; elle

Nourrice de la fin du quatorzième siècle. — D'après le Ms. 166 français de la Bibliothèque nationale.

le prendra en chantant, l'endormira, le replacera dans son berceau sur lequel elle mettra « blancs drapeaux et douces peaux ». Son premier soin sera de l'étendre très droit, de lui maintenir les jambes. Petit à petit elle fera pépier l'enfant, lui parlera, le soutiendra sous les bras pour lui apprendre à marcher, en le gardant de tomber sur le front. Si

Nourrice appelée à la naissance d'un enfant (quinzième siècle). D'après le Ms. 226 de la Bibliothèque nationale.

elle est sage, elle lui présentera chaque matin une image de saint Christophe, qui le préservera de maladies et d'accidents.

Les maîtresses se plaignent de ces femmes. Venues des champs à la ville, quittant une vie de misère et de travail pour une existence tranquille et reposée, elles ne sont jamais contentes. Leurs enfants à elles ne leur causaient pas tant de tracas! Pas de cuves baigneresses, de bains répétés, de changements de linge infinis. Les cadeaux ne sont jamais assez beaux ni assez considérables. Celles qui reçoivent des nourrissons chez elles les traitent plus sans façon, et les parents doivent faire des visites nombreuses et inopinées pour les surprendre.

Dès le quinzième siècle, les laitiers de la banlieue de Paris apportaient le lait destiné aux biberons.

> A Paris tout au plus matin
> L'on crie le lait pour les nourrisses.

Vêtues d'un costume spécial très échancré sur la poitrine, elles descendent dans la rue, achètent ce qui leur est nécessaire, et préparent le breuvage ou font la bouillie. C'est tout ce qu'on ose leur demander. A partir de ce moment, elles ne sont plus des servantes, mais des tyrans; fortes de leurs prérogatives et de leurs droits, elles mettent le marché en main pour un oui pour un non.

> Bien sait la nourrice proposer
> Qu'el doit dormir et reposer
> Boire et menger à voulenté
> Affin qu'elle ait lait à plenté,

assure Matheolus dans sa *Satire contre le mariage*. Le repos est bien nécessaire, mais les dons ne le sont pas moins. Elle fait des comparaisons entre la maison où elle se trouve et celles de gens

Nourrice du seizième siècle. — D'après une faïence de Bernard Palissy, au musée du Louvre.

plus riches et plus généreux qui chargent leur nourrice de cadeaux de tout genre. Si on veut la conserver, il faut s'exécuter de la bonne sorte, et jamais elle ne se montre satisfaite. La première dent de l'enfant est-elle venue sans encombre, le père, la mère, le parrain, sont tenus de lui en savoir gré. C'est son triomphe. Argent, robes, dragées, tout lui est bon; parfois elle soupire en parlant de ses enfants abandonnés demeurés au village; on leur envoie des habits, des bonbons. Si elle ne porte point encore de rubans à sa coiffe, elle sait choisir une étoffe solide et seyante pour sa robe; elle porte une ceinture d'où pend une aumônière destinée à recevoir et non pas à donner. Les petites voitures ne sont point encore inventées, mais elle se soulage en emprisonnant le petit dans un chariot où il vogue à sa guise. Elle

Fait le sien marcher à l'aise
Au chariot de peur de l'offencer.

Les nourrices d'enfants royaux sont quelquefois contentes. Il est vrai qu'elles ne peuvent guère espérer mieux. L'histoire nous a conservé le souvenir de la Maginc, qui avait élevé le roi René d'Anjou et sa sœur. Elle fut magnifiquement traitée par eux, et quand elle mourut, ils lui firent élever un mausolée sur lequel on voyait sa statue peinte tenant dans ses bras les deux princes enfants.

Les exigences grandissent au fur et à mesure que les siècles avancent. Au temps de Louis XIII, la nourrice est une puissance; elle traite d'égal à égal avec ceux qui l'emploient. Elle fait chèrement payer la vie qu'elle fournit aux petits bourgeois rabougris des villes. Elle porte un coquet chaperon de velours, des collerettes extraordinairement brodées. Elle exige que le petit soit fourni de dentelles et de soie, elle ne consentirait pas à sortir dans un costume médiocre. Au retour du baptême, elle court à la jeune mère et lui fait son compliment. Bosse nous la montre élégamment attiffée :

Madame, votre fille est maintenant chrétienne;
Elle a reçu le nom de Marie aujourd'hui.
Je prie Dieu pour elle afin qu'il la maintienne
Et vous pareillement sans peine et sans ennuy.

La mère et le parrain savent ce que signifient ces souhaits intéressés, les cadeaux sont prêts.

Les gens moins riches, qui font élever leurs enfants hors de la maison, ont des obligations variées. On fournit à la nourrice les mille petits accessoires nécessaires : le savon, le sucre, le linge; on habille la famille entière, on donne des vieux vêtements au mari. De temps à autre les parents font une visite, et trouvent parfois l'enfant affublé

Matrone, au commencement du dix-septième siècle. — D'après une gravure de Leblond.

d'oripeaux, râlant dans une berceuse salie, tandis que ses frères de lait sont parés comme des madones. Le plus souvent, la femme prévenue à temps par des espions complaisants, imagine une habile mise en scène.

Abraham Bosse a gravé l'intérieur propret où le père et la mère pénètrent, et trouvent la nourrice très occupée devant un grand feu de cheminée à emmaillotter le petit. Assise par terre, elle le tient sur ses genoux, le cajole, tandis que la servante, à genoux, fait chauffer une couche. Satisfaits et joyeux, les époux vident leur bourse, s'en retournent et, huit jours après, une maladie survient à laquelle ils ne comprennent goutte. L'enfant est entre si bonnes mains!

Le dix-septième siècle vit grandir le luxe des nourrices; les fils de seigneurs avaient des teneuses, des remueuses, des berceuses, dont les fonctions étaient parfaitement délimitées. Quand la bonne en titre sortait pour la promenade, elle portait une jupe courte, un bavolet historié, des dentelles partout. L'enfant, affublé d'une longue robe brodée, apparaît comme une poupée merveilleuse. Il tient un hochet, véritable bijou de ciselure, il émerge à peine d'un flot mousseux de batiste et de point coupé.

Les meilleures nourrices viennent du Bourbonnais ou de Lorraine; elles gardent leurs coiffes nationales. Mais leurs prétentions ont encore grandi. Bien fin qui saurait s'en procurer une pour le prix courant payé à un laquais! Les ordinaires exigent pour le moins l'entretien complet et vingt livres par mois, somme énorme alors. Les bureaux de placement n'existent pas encore; on est forcé de les faire venir à grands frais, par le coche, du fond de leur province. Ceux qui se contentent des femmes de l'Ile-de-France, des paysannes venues de Saint-Cloud, de Meaux ou de Compiègne, paraissent de bien petites gens, et celles-là même qu'ils ont choisies les tiennent en pitié. Les choses vont à peu près de même depuis des siècles, et ne paraissent pas près de changer!

A suivre. H. Bouchot,
du cabinet des estampes.

RAVAGES DES LOUPS DANS LA BEAUCE (1).

La Beauce, ce pays aux plaines infinies, où l'on marche pendant de long kilomètres sans rencontrer seulement un bouquet d'arbres, ne semble guère en danger d'être infestée par les loups, animaux poltrons et méfiants, qui ne se plaisent que dans les bois.

Et pourtant, si l'on en croit certains étymologistes, les loups ont été jadis si nombreux dans la Beauce, qu'elle en aurait tiré son nom, *belsia*, par transposition de *Blesia*, de l'armoricain *bleiz* ou du gaélique *Blézian* qui signifie loup; on peut ajouter que, au dire des antiquaires, la Beauce était autrefois couverte de bois.

Quoi qu'il en soit, contentons-nous de rappeler ici ce que nous savons de science certaine, sur les loups de la Beauce, d'après des documents qui ne peuvent laisser aucun doute.

Il est constant que jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la Beauce fut le théâtre d'horribles méfaits des loups. Plus d'une de ces bêtes féroces, *la bête de Bailleau, la bête d'Orléans* et autres, acquit en ces anciens temps, une célébrité presque égale à celle de *la bête du Gévaudan*.

Dans le *Journal d'un bourgeois de Paris*, à la date de 1439, nous lisons qu'alors « les loups estoient si enragés de manger chair d'hommes, de femmes et d'enfants, que, en la darraine sepmaine de septembre, ils estranglèrent et mangèrent quatorze personnes, que grands que petits, entre Montmartre et la porte Saint-Antoine, et s'ils trouvoient un troupeau de bestes, ils assailloient le berger et laissoient les bestes ».

A la même époque, en 1440, on cite à Orléans un louvetier, auquel la ville paie 3 livres 5 sous pour sa peine « d'avoir pris des loups qui mangeoient les femmes et les enfans ».

Les documents originaux nous manquent ensuite pendant près d'un siècle, mais, en 1548, nous voyons qu'au mois de juin « un loup-cervier et autres bestes cruelles sortirent de la forest d'Orléans et se répandirent dans les environs, dévorant hommes, femmes et enfans ».

Y avait-il, en effet alors d'autres bêtes féroces que des loups dans les forêts de la Beauce, ou n'était-ce pas la frayeur qui grossissait encore le mal, en transformant de vulgaires loups en lynx ou en léopards?

Dans un registre de la paroisse de Ver, petite commune auprès de Chartres, on lit ce qui suit : « Le 10 aoust 1581, fut inhumé Denys, fils de Pierre Daudet, aagé de huit à neuf ans, lequel fut pris dedans le pré que l'on appelle Couldryer, par une beste sauvage, laquelle le prit par le milieu du corps, luy fendit tout le ventre de travers, de sorte que les intestins estoient sortis. L'enfant s'escria; sa mère vint à luy, le prit par le bras et l'osta à ladite beste, laquelle jetta par terre ladite femme avec la teste, et laissa ledit enfant demy-mort, qui vesquit environ dix heures. On a opinion que c'est ung léopard ou ung once. »

La mort de Denis Daudet n'était pas un fait isolé à cette époque, car, en 1585, la reine, Louise de Vaudemont, étant venue à Chartres le 8 septembre, inaugura une neuvaine que faisait le peuple de la ville, « à cause de la course de quantité de bestes féroces qui venoient jusques dans la ville dévorer toutes sortes de gens ».

Les ravages des loups devinrent si fréquents qu'on ne voulut même plus les attribuer à une cause naturelle : on croyait communément que c'étaient des sorciers ou des sorcières qui prenaient la forme de bêtes pour assouvir leurs appétits féroces. Dans les documents contemporains, on voit plus d'une trace de cette croyance populaire. « Le 25e jour de juillet 1634, a esté inhumé au cimetière de la Mancelière, Jehan, fils de Mathry

(1) La Beauce comprend le vaste plateau calcaire situé entre la Loire et la Seine moyennes, sur le trajet de Paris à Orléans, et de Paris à Tours par Vendôme.

Malapis, aagé de unze à douze ans, ledit enfant ayant esté emporté et dévoré par une beste en espèce de loup; toutefois, croiance de ceux qui l'ont veue est que c'est ung sorcier ou sorcière [1]. »

Le récit le plus navrant est celui que nous a laissé un curé d'Armenonville-les-Gâtineaux, près de Maintenon. « Nous devons, dit-il, faire mention de la désolation que causèrent, à huit ou dix lieues à la ronde, une quantité de loups accoutumés à manger de la chair humaine, depuis l'année 1680, jusqu'en 1683. Comme ce fléau commença après que Louis XIV eut donné la paix à ses ennemis, il est à supposer que ces misérables bêtes, qui s'attaquoient plutôt aux hommes qu'aux bestiaux, avoient suivi les armées, et que, s'estant nourries de soldats morts dans les combats, elles ne vouloient plus d'autre nourriture que la chair humaine [2]. On peut dire sans exagération que ces loups carnassiers dévorèrent plus de cinq cents personnes, mais beaucoup plus de femmes et d'enfants que d'hommes, parce que, pour peu qu'on se défendit, ils se retiroient. Lorsque Louis XIV vint à Chartres en actions de grâces de la naissance du duc de Bourgogne, on lui présenta les extraits d'enterrements de 190 personnes, sans y comprendre les blessés, auxquels Sa Majesté fit distribuer une somme de 900 livres, et en mesme temps ordonna au grand maistre de sa louveterie de faire incessamment chasser pour détruire ces désolantes bestes. Les bonnes gens vouloient que ce fussent des sorciers, soit parce qu'elles attaquoient et dévoroient des personnes à divers endroits au mesme jour, soit parce que souvent elles s'échappoient des embuscades qu'on leur faisoit, et passoient au milieu des personnes qu'on postoit autour des bois, sans qu'on osast les tirer, parce que la peur faisoit souvent tomber les armes de la main à bien des gens inusités à les porter. »

Les registres de l'état-civil des diverses paroisses de la Beauce contiennent, en effet, la mention d'un nombre considérable d'hommes, de femmes, de jeunes gens dévorés par les loups, de 1680 à 1683. Nous n'en citerons qu'un exemple : « Le 16e jour d'aoust 1681, fut inhumé Michel Lefebvre, âgé de douze à treize ans, lequel, allant porter à dîner au fagotteur de son père, dans les bois de Beauvoir, avec son petit frère, furent attaqués par une beste fauve, façon de loups, dans ledit bois, qui le dévora et lui mangea la teste jusques aux épaules, et blessa son petit frère et leur fagotteur outrageusement [3]. »

Les battues prescrites par Lous XIV semblent avoir donné quelque répit aux campagnes; pourtant, en 1692, nous trouvons cette lettre écrite par le marquis de Seignelay à l'intendant d'Orléans : « Le Roy a esté adverty que ceste beste qui mange les enfans a encore paru à Pontgouin [1]; sur quoy Sa Majesté m'ordonne de vous escrire de faire assembler les habitants de quatre à cinq paroisses des environs pour tascher de la tuer [2]. »

Mais le fléau reparut quelques années plus tart. « Le 19 juillet 1735, Louis Caponnet, âgé de huit ans ou environ, a esté tué au bout de Germignonville par une beste féroce, qui a déchiré son corps pendant un quart-d'heure. La mesme beste ou une semblable, depuis huit jours, a dévoré plusieurs enfans à Bonneval, à Molitart et plusieurs autres endroits, ce qui a jeté la terreur dans tous les esprits [3]. » Pendant plusieurs années, en effet, de 1735 à 1740, les campagnes beauceronnes furent ravagées par des bandes de loups; l'un de ces animaux, d'une taille énorme, fit plusieurs victimes dans la paroisse de Gasville, près Chartres. Enfin, pressés par les instances des édits chartrains, le grand louvetier et les officiers de la louveterie du roi arrivèrent à Chartres le 9 mars 1740, et exécutèrent des battues qui eurent un plein succès.

Les guerres intérieures et extérieures qui marquèrent les dernières années du dix-huitième siècle furent suivies d'une nouvelle invasion de bêtes féroces. Le 4 pluviôse au IV (24 janvier 1796), l'administration municipale de Brou [4] écrivait aux administrateurs du département d'Eure-et-Loir : « Depuis deux mois une multitude étonnante de loups voraces désolent les communes de ce canton. Ces nouveaux ennemis, aussi redoutables que les chouans, cantonnés comme eux dans les bois, se jettent en plein jour sur les bestiaux de toute espèce, et achèveront de les détruire entièrement si l'on ne se hâte de prendre des mesures efficaces pour les repousser. Depuis longtemps l'espèce de ces animaux destructeurs se multiplie d'une manière effrayante, soit parce qu'ils se soient réfugiés des pays de l'Ouest, d'où la guerre et les battues continuelles dans les bois les ont forcés de s'émigrer, soit que la disette de poudre à canon ait contraint les citoyens à renoncer à les poursuivre. »

De tous côtés, les plaintes étaient les mêmes; mais les embarras politiques étaient si grands, les besoins de l'armée si impérieux, qu'il se passa plusieurs années avant qu'on prît aucunes mesures pour rendre la tranquillité aux campagnes. Ce ne fut qu'à la fin de l'année 1799, après des demandes cent fois répétées, que, sur la généreuse initiative d'un officier de justice du département, des battues sérieuses furent organisées. Un grand nombre de bêtes fauves furent tuées par les chasseurs : les

(1) Registres de l'état-civil de la commune des Châtelets, canton de Brezolles, arrondissement de Dreux.

(2) Ce n'est pas la seule fois que l'on trouve exprimée cette idée. Nous avons déjà vu le *Bourgeois de Paris* rapporter dans son *journal* la préférence que les loups témoignaient pour la chair humaine.

(3) Registres de la commune de Vitray-en-Beauce, canton de Bonneval, arrondissement de Châteaudun.

(1) Canton de Courville, arrondissement de Chartres.

(2) *Correspondance administrative sous Louis XIV*, tome IV, page 764.

(3) Registre de l'état-civil de la commune de Germignonville, canton de Voves, arrondissement de Chartres.

(4) Chef-lieu de canton, arrondissement de Châteaudun.

primes offertes par l'administration excitèrent d'autre part le zèle des particuliers, et bientôt les loups eurent disparu du sol beauceron. Il y a de cela près de cent ans, et depuis lors on n'en a plus entendu parler.

LUCIEN MERLET,
Archiviste.

LA HOUILLE DANS LES RÉGIONS POLAIRES.

On croit volontiers que les régions polaires, absolument stériles et désolées par un climat implacable, sont dénuées de toute ressource.

C'est une erreur.

Le charbon de terre (le *pain* de l'industrie, comme on l'a si justement appelé), a été trouvé sur différents points dans ces âpres régions.

En 1876, le navire anglais *Discovery* a rencontré le terrain houiller dans l'extrême nord du Groenland, à l'ouest du canal Robertson (84°44′ latitude nord et 65°3′ longitude ouest). Ce point se trouve à l'extrémité de la baie Discovery, ainsi dénommée depuis cette expédition.

Le charbon recueilli a été analysé : il est comparable aux meilleurs charbons anglais (par exemple à celui de Chesterfield), et peut donner 65 pour cent de coke.

L'expédition en a consommé de petites quantités, extraites à ciel ouvert, et simplement triées à la main pour les séparer de l'argile schisteuse qui les enveloppait.

Il y a fort longtemps d'ailleurs qu'on connaît l'existence de la houille au Spitzberg.

Ces gisements ont été l'objet d'études récentes. On a constaté la présence de couches de houille à fleur de terre sur cinq points différents, dans la baie nommée par les Anglais Kingsbay.

Enfin, M. Payer a constaté dans la terre de François-Joseph, le *lignite* (espèce de houille plus moderne que la houille ordinaire), accompagnant un grès de formation tertiaire.

Dans l'avenir, ces découvertes deviendront plus fréquentes : surtout si les expéditions polaires sont suivies par des ingénieurs et des géologues qui fassent exécuter quelques sondages dans ces terrains presque toujours couverts de neige et de glace.

La question est fort importante.

Au point de vue scientifique, l'existence de la houille dans les régions polaires prouve que ces terres désolées ont nourri autrefois une végétation puissante : car il est démontré que les houilles et les lignites ont pour origine la décomposition des végétaux. On trouve, en effet, dans les couches de combustible minéral, des empreintes de végétaux parfaitement conservées; mais ces végétaux appartiennent à des espèces depuis longtemps éteintes.

Au point de vue pratique, il est évident que sur un gisement houiller il est possible d'établir une station de ravitaillement pour les navires employés aux explorations polaires.

En effet, la houille donne la chaleur, la lumière, la force motrice : c'est-à-dire les éléments les plus essentiels à la vie.

Dans des régions où le soleil reste six mois au-dessous de l'horizon, l'éclairage au gaz permettrait d'affronter l'horreur de cette nuit de six mois et de continuer tous les travaux ordinaires de la vie domestique et même de la vie industrielle.

On ne pourra continuer l'exploration des contrées polaires qu'à la condition d'établir un certain nombre de *stations souterraines* où l'on pourra s'hiverner avec de bons appareils de chauffage et d'éclairage en attendant que la saison permette de reprendre la mer.

C'est ainsi qu'on arrivera à bien connaître le sous-sol des régions polaires qui, indépendamment de la houille, peut renfermer des richesses métalliques extraordinaires.

L'homme s'habitue très bien d'ailleurs à la vie souterraine : dans les célèbres mines de sel de Wielicska, en Pologne, des familles entières vivent et meurent à plusieurs centaines de mètres au-dessous du sol, sans même éprouver le désir de voir la lumière.

Assurément, cette existence n'a rien d'enviable; mais cela prouve qu'il serait possible de trouver des mineurs pour creuser les stations souterraines des régions polaires.

Si la chose n'a pas été tentée jusqu'à présent, c'est que les marins sont tout à fait étrangers à la vie des mineurs, et qu'aucun ingénieur de mines n'a fait partie des explorations polaires, du moins jusqu'à présent.

CH.-ER. GUIGNET.

LES LOGES MAÇONNIQUES.

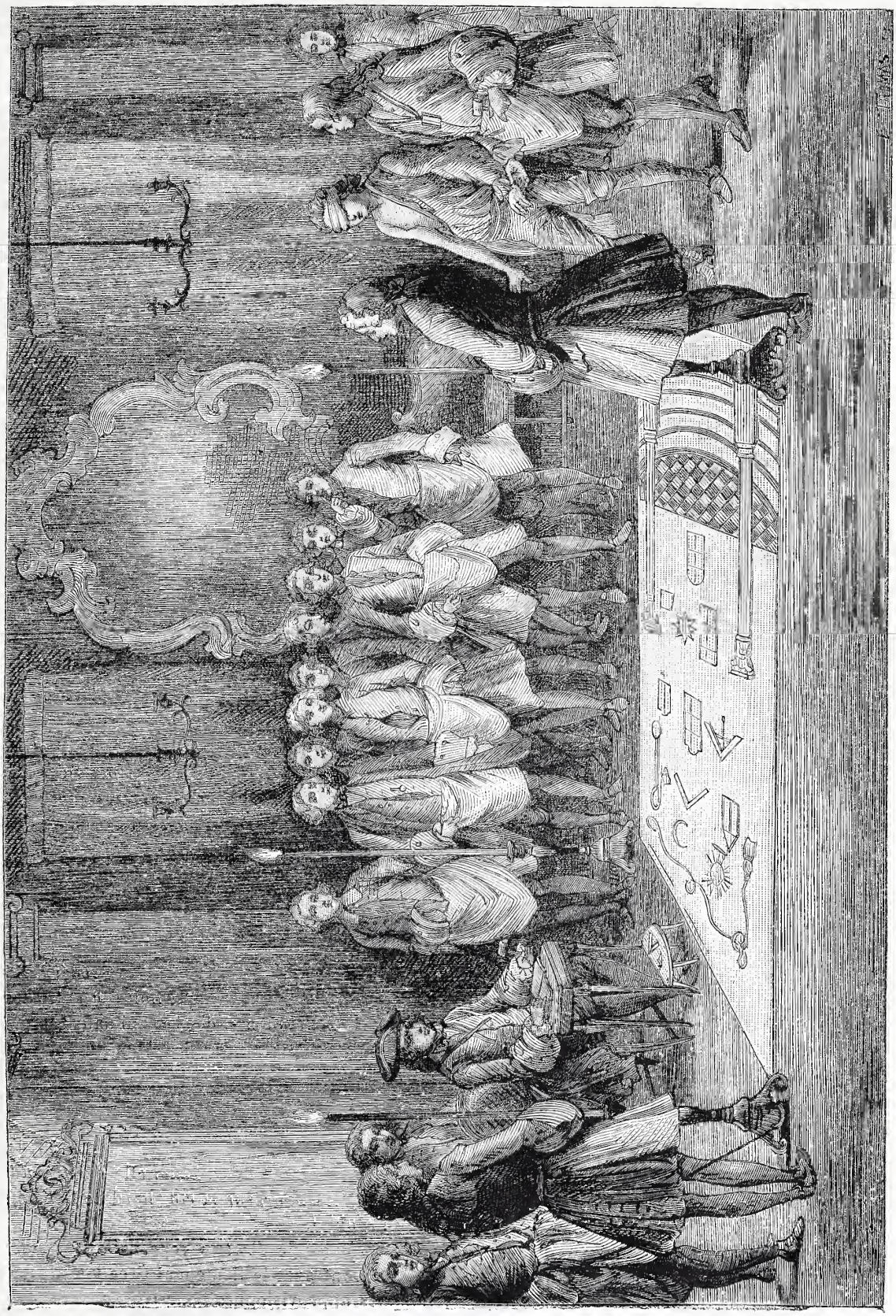
Voici la reproduction d'une estampe publiée vers le milieu du dix-huitième siècle, alors que l'on fondait des loges maçonniques de toutes parts. Ce n'est pas la révélation d'un secret ou d'un mystère : aucun franc-maçon ne saurait se croire infidèle à ses serments en racontant cette simple scène de début : « Un jeune néophyte, après avoir subi les épreuves, est conduit devant le vénérable qui va l'interroger. »

« C'est du reste, aujourd'hui, dit le collaborateur d'un ouvrage estimé [1], un jeu d'enfant, que de connaître les terribles mystères de la *franc-maçonnerie*. Il suffit d'acheter les livres de Clavel, de Des Étangs, de Ragon, ou un *tuileur* ou *manuel* donnant les noms, signes et attouchements de chaque grade; ou encore plus simplement un *catéchisme* des grades, qu'on peut se procurer chez les libraires qui ont ce genre de spécialité. »

En France, au dernier siècle, les loges maçonniques se réunissaient généralement, comme en Angleterre, dans une salle particulière de quelque

[1] Pierre Larousse. *Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle.*

auberge dont l'enseigne leur servait de signe distinctif. Cette salle n'était ornée d'aucune décoration spéciale. Habituellement, le tableau emblématique du grade auquel se tenaient les travaux : grades d'apprenti, de compagnon et de maître, était tracé avec de la craie sur le plancher, et effacé après la séance à l'aide d'une éponge mouillée.



Une loge maçonnique à Paris, en 1740. — D'après une gravure du temps.

« La première loge dont l'établissement en France soit historiquement prouvée est celle que la Grande Loge de Londres institua à Dunkerque en 1721 sous le titre de « l'Amitié » et « la Fraternité ». La deuxième, fondée quatre années après

par lord Derwent-Water et autres personnes de la suite du prétendant, se réunissait chez Hure, traiteur anglais, rue des Boucheries, au faubourg Saint-Germain. Un lapidaire nommé Goustaud en créa une troisième vers cette époque. Puis vinrent successivement la loge de « Saint-Thomas », du « Louis-d'Argent », de Sainte-Marguerite, et de « Bussy ou d'Aumont ».

En province, on fonda « l'Anglaise », à Bordeaux, en 1732; la « Parfaite-Union », à Valenciennes, en 1733; « l'Heureuse-Rencontre », à Brest (1743); une loge, à Limoges (1751). Depuis lors, le nombre des loges en France s'accrut rapidement.

En Allemagne, ce furent encore des Anglais qui fondèrent la première loge, à Hambourg, en 1733, et la seconde, la loge « d'Absalon », en 1740.

A Dresde on fonda, en 1738, la loge des « Trois-Aigles-Blancs ». Puis se succédèrent, en Saxe, celles des « Trois-Aigles-Blancs », des « Trois-Glaives, des Trois-Cygnes »; la loge « Minerve-aux-Trois-Palmiers », à Leipzig, en 1741.

Les grands-maîtres étaient des princes, de grands seigneurs.

Frédéric le Grand, reçu franc-maçon après toutes les épreuves ordinaires, à Brunswick, dans la nuit du 14 au 15 août 1738, par un comte régnant et des barons, présida lui-même, en 1740, une loge à Charlottenbourg, et en fonda une à Bayreuth le 4 décembre 1741; il était alors grand-maître.

On trouve dans l'ouvrage de Clavel des indications sur d'autres loges fondées notamment en Hollande, en Belgique, en Espagne, en Portugal, en Russie, en Italie, en Suisse, en Suède, en Pologne, en Bohême, en Danemark, à Constantinople, à Smyrne, à Alep.

Un ambassadeur de Perse en France, Askéry-Khan, fut initié à Paris, en 1808, dans la loge de « Saint-Alexandre-d'Éphèse. » Il remercia l'assemblée et offrit son sabre qui, dit-il, lui avait servi dans vingt batailles.

Presqu'en même temps, deux fils du roi de Perse étaient reçus dans la loge de « l'Amitié », à Londres.

L'institution s'étendit en Algérie, au Brésil, au Canada, à Saint-Domingue, puis aux États-Unis, où il y eut de grandes solennités maçonniques.

On peut dire que, dans le cours du dix-huitième siècle, la franc-maçonnerie se propagea sur toute la terre; les loges ne sont pas moins nombreuses aujourd'hui.

On évalue au nombre de plus de huit mille le nombre des loges principales. Il n'y a guère de ville qui n'ait une loge : « on s'y exerce à la parole, nous écrit un de nos lecteurs, on s'y occupe de bienfaisance; on y fait aussi d'assez médiocres festins. »

La franc-maçonnerie moderne paraît être issue de l'ancienne « maçonnerie » que l'on fait remonter fabuleusement à Hiram, architecte du temple de Salomon, et moins loin, selon d'autres auteurs, à *la confraternité de Saint-Jean* (onzième siècle), dont les membres étaient nommés « de Saint-Jean », « Frères-Pontifes », « Francs-Maçons ».

On voit sur la gravure de la page précédente des allégories empruntées à l'art de « bâtir, qui servent, dit-on, à indiquer d'une manière sensible aux initiés, les traits caractéristiques de l'institution. Ces emblèmes offrent l'image de la création et de l'existence physique et morale de l'univers considéré comme un temple dont le créateur est le grand architecte » (1).

D'après la nouvelle constitution du Grand-Orient votée en 1865, la franc-maçonnerie, « institution essentiellement philanthropique et progressive, a pour objet la recherche de la vérité, l'étude de la morale universelle, des sciences et des arts, et l'exercice de la bienfaisance.

» Elle a pour principes, dit cette constitution, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la solidarité humaine... Elle n'exclut personne pour ses croyances. » C.

(1) Voy. les *Notions indispensables aux nouveaux initiés* (Histoire du Grand-Orient de France).

SCÈNE SINISTRE AU POLE NORD.

I

Il y a environ dix ans, un des héros des dernières expéditions polaires conçut l'idée d'organiser, avec le concours de toutes les nations civilisées, un ensemble d'observatoires circumpolaires qui procéderaient à des observations simultanées et méthodiques embrassant la météréologie, le magnétisme terrestre et nécessairement diverses branches d'histoire naturelle.

Onze États adhérèrent à ce programme et des postes furent assignés à chacun d'eux sur divers points des régions arctiques et antarctiques.

La république des États-Unis eut à occuper deux stations, dont l'une dut être située dans la baie de Lady-Franklin, au nord de la terre de Grinnel.

C'était le point le plus rapproché du pôle nord.

Le commandement de cette expédition fut confié au lieutenant Greely, qui eut sous ses ordres les seconds lieutenants d'infanterie Frédérik Kislingbury et James Lockwood, huit sergents, deux caporaux, neuf soldats, deux esquimaux; le docteur Octave Pavy, français, leur était adjoint comme chirurgien de l'expédition.

La mission Greely quitta Saint-Jean-de-Terre-Neuve le 7 juillet 1881, à bord du baleinier à vapeur le *Proteus*, atteignit Upernivick le 23, l'île Littleton le 2 août. Le 12 août, elle débarquait à Discovery Harbour, sur la côte nord de la baie de lady Franklin.

Le 25 août, le *Proteus* reprenait la route du sud, laissant avec le lieutenant Greely vingt-cinq hommes approvisionnés pour trois ans, et munis d'instructions bien étudiées qui semblaient devoir éviter sûrement à cette expédition scientifique les

terribles épreuves qu'ont eu à subir, au pôle nord, tant de victimes. Par grand malheur, il en fut autrement.

Raconter en détail les épreuves du lieutenant Greely et de sa petite troupe, les murs de glace infranchissables, les blocus, les froids extrêmes, les déceptions de toute sorte, la disparition des dépôts d'aliments, ce serait dépasser de beaucoup nos limites : nous ne voulons ici que raconter brièvement les dernières scènes dont furent témoins quelques hommes de la baleinière la *Thétis*, envoyée à la recherche du lieutenant et de ses hommes.

Huit mois s'étaient écoulés depuis qu'on avait eu des nouvelles de ces malheureux, lorsque l'on apprit, d'après la découverte d'une note du lieutenant Greely, déposée dans l'île Brevoort, et datée du 21 octobre 1883, qu'ils étaient campés, vers cette époque, entre le cap Sabine et l'îlot du Chapeau à Cornes.

Mais huit mois ! on n'avait que trop à craindre qu'ils n'eussent péri de froid et de faim.

II

Le 22e jour du mois de juin 1884, dit M. William Hubert (1), une embarcation, détachée de la *Thétis*, sous les ordres du lieutenant Colwel, étant entrée dans la baie désignée par la note du lieutenant Greely, son équipage aperçut distinctement une forme humaine se profilant sur le sommet de la falaise; aussitôt le patron saisit un pavillon national au bout d'une longue hampe et l'agita.

L'homme s'arrêta, prit à son tour un drapeau et l'éleva au-dessus de sa tête; puis on le vit descendre péniblement le long de la falaise. Deux fois il tomba avant d'arriver au rivage.

Le lieutenant Colwell le héla dès qu'il put se faire entendre :

— Combien êtes-vous encore ?

— Nous sommes sept (2).

Quand le canot toucha la plage, l'officier sauta et se précipita vers l'homme; il était effrayant à voir : ses joues étaient creuses, ses yeux avaient une expression sauvage, sa barbe et sa chevelure pendaient longues et incultes, sa blouse d'uniforme, recouvrant plusieurs chemises et jaquettes, était sale et en lambeaux. Il portait un petit bonnet et de grossiers mocassins de cuir non tanné enroulés autour des jambes. Quand il parlait, sa langue était épaisse et embarrassée, et sa mâchoire s'agitait convulsivement.

Arrivé près de Colwell, ce malheureux, d'un mouvement brusque, ôta son gant et saisit la main qu'on lui tendait.

— Où sont-ils? demanda brièvement Colwell.

— Dans la tente, dit l'homme en indiquant la direction par dessus son épaule, sur la montagne... la tente est tombée.

— M. Greely est-il vivant?

(1) Au nom d'une commission de la Société de géographie de Paris.
(2) Sur vingt-six.

— Oui, Greely vit.

— Y a-t-il d'autres officiers ?

— Non. Et il répéta machinalement : la tente est tombée.

— Qui êtes-vous ?

— Long.

Pendant ce colloque, deux matelots, Norman et Lowe, gravissaient la falaise.

Le lieutenant dit au patron de prendre Long dans son canot, puis, après s'être muni de pain et de pemmican, il suivit les matelots. Parvenus sur la crête, ils virent devant eux une plaine désolée et pierreuse et, sur un petit monticule, une tente. Ils s'empressèrent de franchir l'espace qui les séparait de la tente d'où sortait un homme à tournure martiale.

L'un des matelots dit au nouveau venu :

— Voici le lieutenant, et, s'adressant à Colwell :

— C'est le sergent Brainard.

Aussitôt celui-ci prit la position réglementaire et s'apprêtait à faire le salut militaire, quand le lieutenant lui prit la main.

En ce moment, un murmure confus sortit de la tente et une voix dit :

— Qui est là ?

Le matelot répondit :

— C'est Norman... Norman qui était sur le *Proteus*.

Cette réponse fut accueillie par des exclamations :

— Oh ! c'est Norman ! et un faible rire se fit entendre.

La tente était à demi renversée sur son unique montant, et l'on ne pouvait parvenir à en soulever la toile raidie par la glace et alourdie encore par les pierres posées sur les bords pour empêcher l'air de pénétrer. Colwell prit un couteau, fendit la toile et jeta un coup d'œil dans l'intérieur.

Un spectacle douloureux s'offrit à sa vue. D'un côté, près de l'ouverture, gisait, la tête pendante, une forme cadavérique : sa mâchoire tombait, ses yeux ouverts étaient fixes et vitreux, ses jambes restaient inertes. A l'opposé, était un pauvre être vivant à coup sûr, mais sans mains ni pieds; une cuiller était attachée au moignon de son bras droit.

Deux autres individus, assis par terre, au milieu de la tente, venaient de décrocher une gourde de caoutchouc attachée au montant et en versaient le contenu dans une tasse d'étain.

En face, accroupi sur ses mains et ses genoux, se tenait un homme noir, portant une longue barbe inculte, enveloppé dans une robe de chambre sale et déchirée, avec un petit bonnet rouge sur le haut de la tête, et fixant des yeux brillants et hagards. Quand Colwell parut, il se souleva un peu et mit une paire de lunettes.

— Qui êtes-vous? lui demanda Colwell. Sans répondre, l'homme le regarda d'un air hébété.

— Qui êtes-vous ? répéta Colwell.

Alors un des hommes éleva la voix :

— C'est le major... le major Greely.

Aussitôt Colwell se précipita vers lui, en saisissant sa main :

— Greely, est-ce bien vous?

— Oui, répondit l'infortuné d'une voix faible et brisée, hésitant et haletant à chaque mot, oui, sept de nous vivent encore... nous sommes là... mourant en hommes... j'ai fait ce que j'ai pu.

Puis il retomba épuisé.

Auprès de Greely se trouvaient sous la tente les sergents Elison et Fredericks, l'infirmier Biederbick et le soldat Connell; avec Brainard et Long, que nous avons déjà nommés, c'était tout ce qui restait des vingt-six hommes de l'expédition polaire.

La scène que contemplait Colwell était vraiment l'image de la misère et de la désolation. Le sol était couvert de vêtements en loques et de sacs de campement dans lesquels les malheureux avaient passé presque tout leur temps d'hivernage; il n'y avait plus sous la tente d'autre nourriture que deux ou trois tasses d'une gelée noire, épaisse, répugnante, obtenue en faisant bouillir des lanières découpées dans les vêtements de peau de phoque. La gourde de caoutchouc ne contenait que deux ou trois cuillerées à thé d'eau-de-vie; c'étaient les dernières; elles s'épuisaient au moment même où le lieutenant entrait. Évidemment ces hommes n'avaient plus que quelques heures à vivre.

Dès que Colwell se fut rendu compte de la situation, il envoya Long chercher à bord le médecin et des stimulants, puis il distribua, à ceux qui restaient, un peu de biscuit qu'il avait dans ses poches; ils le mâchèrent lentement; il leur en donna un autre morceau, tandis que Norman ouvrait une boîte de pemmican; une partie du contenu fut distribuée par petites portions; rien de plus lamentable que l'aspect de ces malheureux qui, ne pouvant se tenir debout, restaient accroupis sur leurs genoux et tendaient les mains d'un air suppliant pour obtenir une nouvelle distribution. Mais on leur dit que c'était assez, et qu'ils ne pouvaient en absorber davantage sans danger. Greely réclamait avec force la tasse de peau de phoque bouillie, soigneusement ménagée depuis plusieurs jours comme ressource suprême, et disait qu'elle lui appartenait et qu'il avait le droit de manger cette affreuse nourriture.

Tandis que Colwell travaillait à relever la tente, l'un des affamés parvint à s'emparer de la boîte de pemmican à moitié vide, et, avant qu'on s'en fût aperçu, le contenu était absorbé.

Pour les distraire en attendant de nouveaux secours, Colwell entreprit de leur raconter ce qui était survenu en Amérique et en Europe pendant leur absence; il fut très surpris de voir qu'ils n'en étaient pas tout à fait ignorants; il s'était trouvé que, parmi les provisions débarquées du *Proteus*, étaient deux boîtes de citrons, et ces fruits étaient enveloppés dans des fragments de journaux anglais; « ces citrons que votre chère femme avait préparés pour nous, » disait l'un d'eux à Colwell dans un éclair d'extravagante fantaisie; le lieutenant protesta contre cette attention supposée d'une personne imaginaire; mais déjà l'impression s'était évanouie.

Pendant ce temps, Long arrivait à bord du *Bear*, où l'on était obligé de le hisser. On l'avait confortablement assis dans un fauteuil du salon, et chacun l'interrogeait sur les aventures de la mission polaire.

Long, d'une voix faible, commença son récit : tous étaient morts, à l'exception de Greely et de cinq autres restés à terre dans « une triste détresse, une bien triste détresse »; ils avaient passé un rude hiver, et l'étonnant était qu'ils eussent pu en sortir.

Rien ne saurait rendre l'accent avec lequel ce malheureux, brisé et sans force, répétait sans cesse : « Un rude hiver! un rude hiver! » et beaucoup des officiers qui l'entouraient ressentaient une émotion qu'ils avaient peine à dissimuler. Le premier indice qui leur fût parvenu de l'arrivée des secours avait été le bruit du sifflet à vapeur de la *Thétis*, rappelant ses hommes descendus sur l'île Brevoort. Le lieutenant Greely l'avait entendu répercuté faiblement sur la colline, mais les autres ne l'avaient pas distingué à travers les mugissements de la tempête, et quand il leur dit qu'il entendait le sifflet d'un navire à vapeur, ils crurent à une aberration de son imagination troublée. Cependant Long sortit et, luttant péniblement contre le vent, il alla jusqu'au rivage, mais ne put rien voir que la côte rocheuse et le pied de la banquise contre lequel la mer déferlait avec rage. Ce fut pour lui un amer désappointement. Il s'en retourna le cœur brisé, puis ne put résister à la tentation de revenir à la plage. C'est alors qu'il aperçut le canot qui entrait dans la baie.

Après tant de mois de vaine attente, il se crut le jouet d'un rêve; mais quand il vit le patron agiter le pavillon aux chères couleurs de la patrie, il comprit que les secours arrivaient enfin.

Dès que les malheureux restés à terre furent suffisamment réconfortés pour être en état de supporter le trajet, on les transporta à bord.

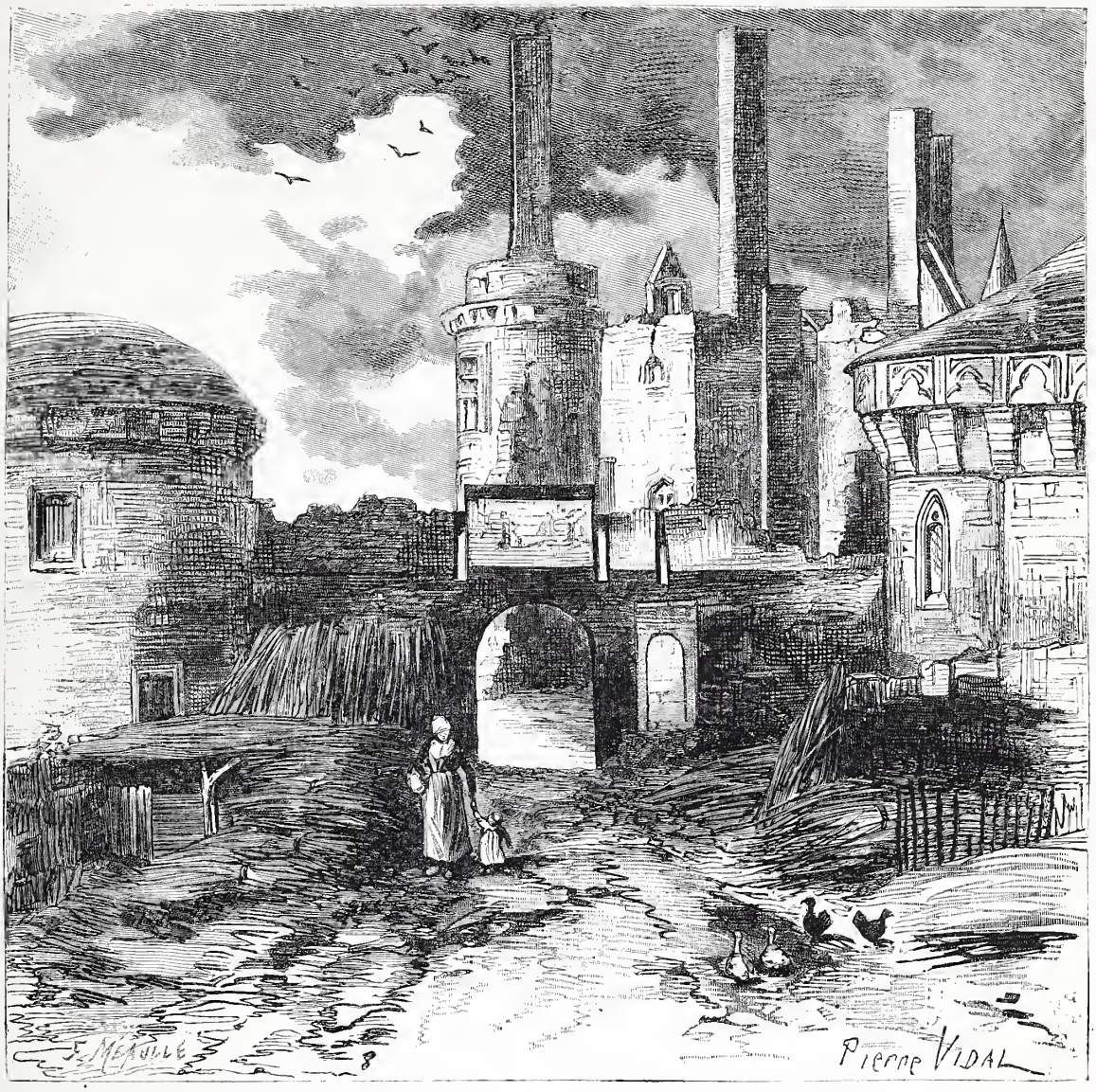
Un Français, le docteur Pavy, avait joué un rôle des plus actifs dans les explorations scientifiques aux environs du fort Conger, et il avait rendu de grands services pendant les pénibles travaux de la retraite vers le sud. Mais sa santé n'avait pu résister aux privations du dernier hiver; il s'affaiblissait rapidement et allait sans doute succomber aux étreintes de la terrible maladie, lorsqu'il voulut sortir seul, se traînant avec peine; il tomba dans une crevasse de glace et disparut englouti.

Quatorze cercueils furent rapportés de cette terrible expédition : quand on les ouvrit on y trouva les corps mutilés; il s'est fait un grand silence sur cet affreux mystère.

La société de géographie de Paris, dans sa séance du 15 avril 1887, à décerné au lieutenant Greely, la médaille d'or du prix de la Roquette.

LE CHATEAU DE MARTIGNÉ-BERTRAND OU BRIAND.

(MAINE-ET-LOIRE.)



Le château de Martigné-Bertrand. — Dessin de Pierre Vidal, d'après l'album du Dictionnaire historique de Maine-et-Loire.

De loin, à plus de quinze kilomètres de distance, on aperçoit, au-dessus du château de Martigné-Bertrand ou Briand, de hautes tours, et la curiosité de l'archéologue peut aussitôt s'émouvoir aussi bien que celle de l'artiste; elles font tout d'abord penser aux nombreuses tours qui s'élevaient autrefois au sommet des palais dans les villes italiennes. On approche et l'on reconnait que ce sont là des cheminées en briques d'environ cinq mètres de circonférence. D'où l'idée de ces singulières constructions est-elle venue? Il ne faudrait peut-être pas la chercher bien loin et surtout profondément : il se peut qu'un des anciens propriétaires ait seulement voulu se défendre, non contre des bandes armées, mais contre les violences du vent, et assurer une libre issue aux fumées des vastes salles du château.

Ce château, entouré autrefois de larges fossés, enclavait l'église avec double cour, un palais pour la juridiction et des halles pour les marchés et les foires. Il forme encore une masse d'aspect singulier, où dominent à distance la rive droite du Loyon et tout un horizon lointain; ses quatre immenses cheminées semblent se balancer à tous les vents. Entre ces cheminées, il reste debout une très belle lucarne. La façade au nord et vers l'est est en partie ruinée. Au sud, le monument garde encore un beau caractère. Le corps principal est éclairé de deux échelons de triples fenêtres avec de riches encadrements de pierre, rinceaux et festons de fleurs et animaux fantastiques [1].

La commune de Martigné-Briand, dans le canton de Doué, est situé à 30 kilomètres de Saumur,

[1] Cel. Port. *Dict. hist. de Maine-et-Loire.*

à 32 d'Angers, sur la ligne de faîte du versant septentrional de Layon. L'église, dédiée à Saint-Simplicien, est un bel édifice reconstruit depuis 1864.

Le nom Martigné est dérivé dit-on de Martinus, grand propriétaire gallo-romain.

Martigné était un ancien fief, dans le bourg de Bécon, dépendance du domaine de Landerond. Nous ne trouvons guère qu'un épisode intéressant dans son histoire.

Au douzième siècle, Martigné (Renaud de), surnommé quelquefois le Jeune, fils de Briand, seigneur de Martigné-Briand, fut, quoique laïque, imposé comme évêque, par une faction populaire, après la mort de Geoffroy de Mayenne. La foule, ayant à sa tête une comédienne et un comédien, entra dans le chapitre et obligea les chanoines à proclamer le nouvel évêque, qui dut passer par tous les degrés des saints ordres en une seule semaine. Il alla plus tard à Rome, peut-être à Jérusalem; reçut, à Angers, la visite du pape Calixte II, et sacra, en 1129, le fils de France Philippe, puis, en 1133, Louis le Jeune.

Il mourut en 1138, et fut inhumé dans l'abbaye d'Igny qu'il avait fondée.

Les jugements sur cet évêque sont fort opposés.

Le cartulaire du Ronceray fait de lui cet éloge : « Il était paré de toutes les grâces du caractère, jeune de corps, vieux d'esprit. »

Geoffroy de Mayenne dit au contraire : « Il était dissimulé et intrigant. » C.

VIE SANS AVENTURES DE PIET BEVREDIGER.

NOUVELLE.

I

Broo est un joli village hollandais qui se mirerait dans un fort beau canal, si la digue n'était pas si élevée. Les gens qui voyagent par eau ne voient que la paroi de la digue surmontée de vieux chênes séculaires, et la maison de l'éclusier, construite sur un terre-plein. Les gens de Broo, quand ils regardent du côté du canal, ont pour toute perspective un grand talus gazonné couronné de chênes. Quand ils veulent se donner le spectacle du canal, ils grimpent le talus. De même, quand les voyageurs, sur les récits qu'on leur a faits, éprouvent le désir de contempler le joli village de Broo, ils escaladent les cent-vingt marches étroites et glissantes de l'escalier de la digue.

Mais alors, ils sont bien payés de leur peine. Ils ont à leurs pieds le village, ses maisonnettes peintes des couleurs les plus gaies, comme des joujoux de Nuremberg, avec leurs petits jardins bien dessinés et proprets; puis une vaste prairie qui ondule jusqu'à l'horizon, et où ruminent en paix de grands bœufs bien nourris et de belles vaches multicolores. La prairie est coupée de buissons qui font penser au célèbre buisson de Ruysdaël; tout à l'horizon, dans la brume, se dresse un petit clocher penché; au delà c'est le ciel, un grand ciel d'un bleu pâle, dans l'immensité duquel pendent et se déroulent de gros nuages satinés.

II

Dans la petite maison du terre-plein vivaient Tibout Bevrediger, l'éclusier, sa femme et son petit garçon Piet. Une tradition avait cours tout le long du canal. A une époque que cette tradition ne précisait pas, le fils d'un des éclusiers avait pris la mer pour voir des pays nouveaux; dans une contrée que la tradition ne précisait pas non plus, l'heureux aventurier s'était si fort distingué, qu'il était devenu roi du pays, ou gouverneur, ou quelque chose comme cela.

Ce que l'on savait à n'en pouvoir douter, c'est qu'il faisait ses courses à dos d'éléphant, qu'il mangeait dans de la vaisselle d'or, et que ses parents, comme lui, mangeaient dans de la vaisselle d'or et se promenaient à dos d'éléphant.

Les quatre-vingt-quatre éclusiers du canal songeaient à ces choses, qui défrayaient leurs conversations, l'hiver autour du poêle, l'été sur le banc de bois, au milieu de leurs pots de fleurs. S'ils avaient des garçons, ils les regardaient d'un air pensif, en se demandant lequel deviendrait roi, gouverneur, ou quelque chose du même genre. S'ils avaient des filles, ils pensaient qu'un mari comme celui-là ferait bien leur affaire.

Les enfants, en général, se choisissent un héros qui représente leurs plus chères aspirations. Dans les maisons de quatre-vingt-trois écluses, le héros était l'homme à la vaisselle d'or. Dans la quatre-vingt-quatrième, celle de Bevrediger, c'était tout simplement le ministre du village, le bon, l'évangélique M. van Buhnen.

III

Piet Bevrediger, à l'âge de huit ans, était un gros garçon dodu et joufflu, avec les membres d'un petit athlète et la douceur d'un petit agneau.

— Est-ce toi, lui dit son père, qui feras monter tes parents sur un éléphant, et qui les feras manger dans de la vaisselle d'or?

Piet répondit qu'il ne le croyait pas. Mais en revanche, il pensait que ses parents seraient tout de même fiers de lui, si jamais il portait un vêtement noir, comme M. van Buhnen, des lunettes évangéliques, comme M. van Buhnen, et s'il édifiait toute une paroisse par ses discours, comme M. van Buhnen.

— Femme, dit Tibout Bevrediger en s'adressant à Mme Anna Bevrediger, croyez-vous que notre enfant ait la vocation évangélique?

— S'il l'a, répondit Mme Bevrediger, que Dieu soit loué de la lui avoir donnée; s'il ne l'a pas, on le verra toujours avec le temps.

Sur cette réponse peu compromettante, la grosse Mme Bevrediger continua de frotter le poêle pour le faire reluire; elle poussait de temps à autre de petits soupirs involontaires, comme font les ma-

trones replètes quand elles accomplissent à genoux une besogne aussi laborieuse.

IV

Quand elle se releva, et ce ne fut pas sans peine, elle s'aperçut qu'un des boutons de la veste de Piet paraissait disposé à fausser compagnie aux autres. Qu'un petit garçon hollandais ait la vocation ou qu'il ne l'ait pas, il n'est pas convenable qu'on le voie avec une veste où il manque un bouton, pis que cela! où l'un des boutons pendille misérablement, retenu par quelques fils.

Mme Bevrediger s'assit sur une chaise, prit du fil et une aiguille dans sa boîte à ouvrage, et attira son petit garçon entre ses genoux.

Mais alors elle hésita : fallait-il simplement consolider le bouton, ou bien couper net les fils qui le retenaient et le recoudre à neuf? Grave question qu'elle trancha à la hollandaise, en se déclarant à elle-même qu'il fallait couper les fils et recoudre les boutons à neuf : ce serait certainement plus propre.

Comme elle savait que l'on ne fait jamais bien deux choses à la fois, elle ne désira savoir comment le désastre s'était produit, qu'après que le désastre eut été réparé.

— Où est-ce arrivé? demanda-t-elle alors.

— Mère, c'est arrivé à l'école.

— Tu t'es donc battu?

— Non, mère, je ne me suis pas battu, mais j'en ai séparé deux qui se battaient. Le maître toussait si fort qu'il n'a pas pu parler jusqu'à la fin. Nous avions encore une demi-heure à passer dans la classe. Le maître nous dit : « Mes enfants, pendant que je reprends haleine, employez votre temps à réfléchir jusqu'à ce que l'heure sonne au coucou. »

V

Alors, j'ai fermé les yeux, et j'ai pensé au dernier prêche de M. van Buhnen. Je me rappelais qu'il avait dit : « La paix soit avec vous », et je tâchais de retrouver ses phrases, lorsqu'un des camarades tira les cheveux à un autre, qui lui répondit par un grand coup de règle sur les doigts.

— Voulez-vous bien finir! cria le maître.

Mais comme ils savaient que le maître avait un accès de goutte, et ne pouvait pas leur donner de coups de canne, le premier dit au second :

— Si tu n'es pas un lâche, sors de ton banc.

Tout le monde crie :

— Il sortira! il ne sortira pas!

Il sort, et les voilà qui commencent à se prendre au collet et à échanger des gourmades. On rit.

Le maître donne de grands coups de canne sur les planches de sa chaire et crie :

— Cela ne s'est jamais vu dans une école hollandaise. Ils me feront remonter ma goutte au cœur. Si M. le bourgmestre ou M. l'inspecteur passent par ici, je suis un homme perdu!

— Et alors? demanda la mère.

— Alors le maître se tourne de mon côté et me dit :

— Remplace-moi, puisque je ne puis pas remuer. Montre que ce n'est pas pour rien que tu t'appelles Bevrediger, c'est-à-dire le *pacificateur*. Tape ferme, n'aie pas peur!

VI

— Et alors? demanda la mère.

— Alors, je suis sorti de mon banc, mais je n'ai pas voulu prendre la canne du maître. Je me suis mis entre les deux, et je leur ai dit que ce qu'ils faisaient là était très mal, parce qu'il est défendu de se battre entre bons chrétiens et qu'il est ordonné d'obéir au maître.

Je les tenais tous deux par le collet, écartés l'un de l'autre de toute la longueur de mes deux bras. Mais ils se cherchaient quand même et se lançaient à travers moi des ruades et des coups de poing.

— Et tu as reçu des ruades et des coups de poing? demanda Mme Bevrediger.

— Peut-être bien, répondit le *pacificateur*, mais cela ne compte pas. A la fin, je les lâche, les croyant redevenus bons amis, comme devant; mais ils se mettent à tourner autour de moi, le plus fort poursuivant le plus faible. Le plus faible s'est accroché à moi, et le bouton est parti; et j'en suis bien fâché parce que cela vous a donné la peine de le recoudre.

— Et comment cela a-t-il fini? demanda la mère.

— Pendant qu'ils tournaient autour de moi, M. van Buhnen est entré dans la classe en disant : « Mes enfants, la paix du Seigneur soit avec vous! Monsieur le maître, ne vous levez pas, je vous prie, je sais que votre goutte vous tourmente, pour le moment! » Il faut vous dire, mère, que les deux camarades étaient retournés à leurs bancs, et que je me trouvais tout seul, debout, au milieu de la classe.

VII

— Ah! fit la mère. Et qu'est-ce qu'il a dit, M. van Buhnen?

— Il a dit : « Comment, Piet Bevrediger, c'est toi qui faisais tout ce tapage!

— Faites excuse, monsieur le pasteur, dit le maître, il y avait deux mauvais garçons qui se battaient comme des païens, et c'est Piet Bevrediger qui les a séparés.

— Je m'en doutais bien, reprit M. van Buhnen en riant; ce que j'en disais, c'était par manière de plaisanterie. Monsieur le maître, vous êtes content de Piet?

— Oui, monsieur le pasteur, très content.

— Et moi aussi.

Alors, il a posé son doigt sur son menton, comme il fait quand il réfléchit en prêchant, et il a répété :

— Moi aussi! je suis édifié, monsieur le maître, de la tenue de ce petit garçon pendant les prê-

ches. Ce n'est pas lui qui ferait des grimaces à ses camarades pour les dissiper; ce n'est pas lui qui les pincerait, ou bien encore, qui s'endormirait la bouche ouverte, comme tel ou tel, que je ne nomme pas par pure charité chrétienne. »

— Il a dit cela! s'écria la mère en joignant les mains, comme une femme en extase.

— Oui, mère, il a dit cela.

— Tu entends, monsieur Bevrediger.

M. Bevrediger fit signe qu'il entendait et qu'il approuvait.

— Et M. van Buhnen n'a pas dit autre chose? demanda Mme Bevrediger.

— Il a dit : Je parie que Piet se rappelle bien le sujet de mon prêche.

J'ai répondu : Oui, monsieur van Buhnen.

— Eh bien! répète-le voir.

VIII

— Vous avez dit d'abord : « La paix soit avec vous! »

— Oui, oui, c'est bien cela, dit-il en riant. *Beati pacifici, beati pacificatores.* Heureux les pacifiques, heureux les pacificateurs, les Bevrediger! Et puis, Piet?

— Alors je lui ai redit ses phrases. Il riait, M. van Buhnen, il secouait la tête. J'allais toujours, lorque le coucou a sonné l'heure. M. van Buhnen m'a dit, « c'est assez, mais viens me voir un de ces jours. Je te donnerai un joli livre pour te montrer que je suis content de toi. »

Mme Bevrediger avait grand'peine à cacher sa joie, et M. Bevrediger ne faisait aucun effort pour cacher la sienne. C'est agréable pour des parents d'avoir un fils qui leur fait si grand honneur à l'âge de huit ans.

— C'est très bien, Piet, dit enfin la mère. Voilà qu'il est l'heure du dîner. Mais, avant que je serve, va-t-en à l'écluse; regarde bien en amont et en aval. Si tu ne vois point de barque, tu viendras nous le dire, et nous pourrons nous mettre à table.

Profitant de ce que Piet avait le dos tourné, Mme Bevrediger dit tout bas à son mari :

— Je suis sûre maintenant qu'il a la vocation.

— Alors, j'en suis sûr aussi, riposta tranquillement M. Bevrediger.

— Aimerais-tu à voir un jour notre Piet, vêtu de drap noir, comme M. van Buhnen?

— J'aimerais cela.

— Aimerais-tu à le voir édifier toute une congrégation, comme M. van Buhnen?

— J'aimerais cela. Mais...

— Mais quoi? demanda Mme Bevrediger. Allons, parle vite, le voilà qui revient.

M. Bevrediger, sans dire un mot, fit glisser lentement, à plusieurs reprises, son pouce sur son index, comme quelqu'un qui compte de l'argent.

— Tu veux dire, sans doute, reprit Mme Bevrediger, que pour faire les études nécessaires, il faut de l'argent? beaucoup d'argent?

L'éclusier fit signe que oui.

— Nous verrons! répliqua bravement sa femme.

A suivre. J. Girardin.

ÉCOLE LOMBARDE.

LUINI.

Bernardino Luini, qui vivait encore en 1545, est presque l'égal des plus grands maîtres. Vasari a peu parlé de lui ne connaissant pas ses œuvres. On a longtemps attribué ses plus belles peintures à Léonard de Vinci; on les lui restitue une à une [1] depuis qu'on a plus attentivement étudié son art, non seulement au couvent de Saint-Maurice et au musée de Brera, de Milan, mais à Lugano, à Serrano, à Florence, à Côme, à Monza, à la Char-

Tête de sainte, d'après Luini.

treuse de Pavie, à Saint-Marin, à Munich, à Vienne, à Londres, à Madrid, à Berlin et ailleurs. Il suffirait, du reste, pour l'apprécier à sa très haute valeur, de quelques-unes de ses principales œuvres : par exemple, la grande fresque des *Trois-Voix* et la *Vierge à l'agneau* de l'église Sainte-Marie-des-Anges, à Lugano; la belle fresque de l'église Notre-Dame, à Serrano; son *Hérodiade*, à la tribune de Florence. On ne peut pas dire qu'il ait été l'élève de Léonard; son originalité person-

[1] Notamment : *le Christ au milieu des docteurs* (galerie nationale de Londres); — *la Vanité et la Modestie* (palais Sciarra, à Rome); *la Fille d'Hérodiade* (tribune de la galerie de Florence).

nelle ne saurait être mise en doute. Ce qui a pu être une cause d'erreur à cet égard est que, pour ses figures de Vierge, il a ordinairement accepté le type de Léonard; mais la variété de ses créations mieux étudiées lui assure désormais une place distincte et éminente.

Dans une note de la nouvelle édition de Vasari, par l'éditeur Lemonnier, de Florence, on fait un vif éloge du sens exquis du beau que révèlent ses œuvres et de ce que l'on aime à y admirer de sensible et de noble.

« Ses têtes paraissent vivantes, dit Lanzi; leurs regards et leurs mouvements semblent vous interroger et attendre une réponse. »

Nous lisons ailleurs : « Les physionomies et les attitudes de ses personnages ont une expression pleine de grâce et de suavité. C'est un peintre puissant, ému et original, riche en inventions gracieuses et en idées imprévues. Il a quelque chose de précieux, d'intime et d'ingénu, sous les formes pleines, sous les draperies souples, et sous les dehors élégants du seizième siècle. »

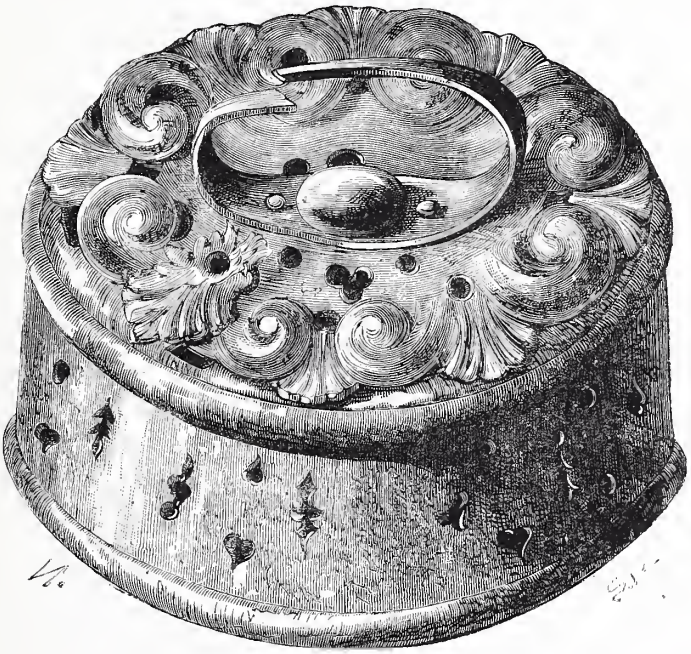
On croit trouver le portrait de Luini à un âge avancé dans la fresque de Sainte-Marie, de Serrano, et dans une *Sainte famille :* c'est une figure de vieillard, noble et fière, au regard doux et pénétrant [1].

ÉD. CH.

TINTINNABULUM.

Voy., sur les *roues de fortune, carillons*, le tome V de la seconde série, 1887, page 384.

Le *tintinnabulum* correspondait exactement, au moyen âge, à nos clochettes d'aujourd'hui : il y avait autant de *tintinnabula* différents qu'il y a de clochettes de formes et d'usages variés. La clochette dont nous donnons ici la figure, fut ciselée au seizième siècle, sans doute pour un riche monastère : elle servait à sonner le réveil au dortoir commun, ou à donner au réfectoire le signal de divers exercices.



Un tintinnabulum. — Collection Jubinal.

Je me rappelle que, lorsque j'étais au collège, on nous donnait, aux jours de fête, la permission de causer à table pendant le dîner. En ces solennités, le grand lecteur montait en chaire, lisait deux ou trois versets de l'Écriture sainte, puis agitait une clochette, *tintinnabulum*, pour nous avertir que le silence était rompu.

Outre ces clochettes qui, ainsi qu'on en peut juger par le modèle que nous reproduisons, avaient souvent une assez grande dimension, il en était d'autres plus petites qui jouaient plutôt le rôle de nos grelots actuels. Les habits sacerdotaux en étaient parfois ornés; jusqu'au quinzième siècle, on en retrouve dans les franges des vêtements de cérémonie des personnages considérables; mais c'était surtout les harnais des chevaux qui en étaient décorés.

En parlant de Louis IX, Monstrelet, dit, en son premier volume : « Son cheval estoit couvert et paré de clochettes dorées. »

Nous avons publié dans le *Magasin pittoresque* (t. XLVII, p. 64) un instrument conservé dans l'église d'un village près de Rome, et dont les deux extrémités sont couvertes d'une série de *tintinnabula*. Ces petites clochettes devaient former une sorte de carillon dont on faisait usage dans les fêtes solennelles.

MERLET.

[1] Voy. Guillon, Lomazzo, Charles Blanc.

OPTICIENS FRANÇAIS.

Lenoir. — Jusque vers la fin du dernier siècle, la France était obligée de faire venir d'Angleterre les instruments indispensables à la marine et à l'astronomie, l'ingénieur-mécanicien Lenoir entreprit résolument la construction des instruments d'optique. Il obtint, à l'exposition de 1778, une récompense de premier ordre pour des cercles répétiteurs portatifs. Encouragé par ce début, il persévéra dans son art et reçut de nouvelles récompenses pour ses instruments d'astronomie, entre autres, pour un cercle de Borda d'une exécution fort remarquable.

Lerebours. — A peu près à la même époque, Noël-Jean Lerebours, né à Mortain le 25 décembre 1764, et que son père, peu favorisé de la fortune, avait dû envoyer en apprentissage à Paris avant qu'il n'ait achevé ses études, devint, grâce à son travail, aux sacrifices qu'il s'imposa et à ses études opiniâtres, le plus célèbre opticien de son temps.

En 1812, Jean Lerebours soumit au jugement de l'Académie des sciences des miroirs à surfaces parallèles de $0^m.16$ de diamètre, ainsi que plusieurs objectifs de $0^m.97$ à $1^m.02$ de diamètre. L'exécution de ces appareils fut reconnue irréprochable et valut à leur auteur les plus grands éloges de la part du célèbre astronome Delambre. Quatre ans plus tard, Lerebours construisit la plus belle et la plus grande lunette qui eût été faite jusqu'alors, et qu'acheta le Bureau des longitudes.

En 1823, il fit, pour l'Observatoire de Paris, une lunette de $0^m.240$ de diamètre, ayant seulement $3^m.32$ de foyer, et pour laquelle l'Académie des sciences lui décerna sa première grande médaille d'or. Il construisit enfin, avec son fils qu'il s'était associé, plusieurs lunettes fort remarquables, dont l'une était munie d'un objectif de $0^m.33$ cent. de diamètre.

Lerebours mourut le 13 janvier 1840 : il avait élevé l'art de l'opticien, en France, au niveau de celui de l'Angleterre.

Les Chevallier. — On doit citer ensuite : Louis-Vincent Chevallier, qui inventa les premiers microscopes achromatiques, et son neveu, le célèbre opticien Jean-Gabriel-Augustin Chevallier, né en 1778, à Mantes (Seine-et-Oise).

L'astronome Lalande confia à ce dernier le soin de construire les instruments à son usage. Bientôt après, Alexis de Rochon, alors directeur de l'Observatoire de Brest, de Fourcroy, de Chaptal, de Baumé, Cuvier, Pelletan, etc., s'adressèrent à lui pour la fabrication de leurs appareils.

En 1807, il n'avait alors que vingt ans, Augustin Chevallier, qui s'était installé dans l'établissement fondé par sa famille en 1740, et situé dans la tour de l'horloge du Palais de justice, construisit ses lunettes à double foyer, dites *jumelles*. Quelques années plus tard, en 1821, il inventa les lunettes isoscentriques, dont le baron Wenzel, habile oculiste, constata la supériorité.

En 1822, il publia les lunettes de spectacle acliniques; en 1825, les verres doubles azurés isochrones; en 1829, le microscope Selligne; en 1835, les jumelles concentrées dont le mécanisme permet d'ajuster les deux corps de lunettes à l'écartement convenable à la configuration particulière de l'œil.

En 1839, Augustin Chevallier construisit un microscope pancratique d'après les dessins d'Alexandre Fischer, de Moscou. Cet instrument, qui lui valut une récompense exceptionnelle de l'*Athénée des arts*, a pour avantage de redresser les objets et d'être à grossissement variable sans qu'on soit obligé de changer les lentilles, comme cela a lieu avec les autres microscopes.

Charles-Louis Chevallier (1804-1859), fils de Vincent Chevallier, inventa de nouveaux microscopes, un calcographe, une lunette mégamétrique, et combina l'objectif photographique double. C'est encore à lui que l'on doit le mégascope réfracteur pour l'agrandissement des photographies.

Fresnel. — L'illustre physicien Fresnel est, avec Léon Foucault, l'un des savants français qui ont le plus contribué aux progrès de l'optique. Né le 10 mai 1788, Fresnel entra à seize ans et demi à l'École polytechnique et termina ses études à l'École des ponts et chaussées, d'où il sortit un des premiers en 1814. C'est à lui que l'on doit d'avoir mis en évidence la double réfraction dans tous les cristaux où elle existe, d'avoir fait naître la double réfringence entre le rayon ordinaire et le rayon extraordinaire, et d'avoir indiqué, à la suite de nombreuses expériences, les conditions dans lesquelles l'interférence peut se produire pour chaque couleur du prisme. On lui doit encore la théorie des ondulations, qu'il vérifia et confirma par l'expérience, et celle non moins remarquable de la polarisation de la lumière.

C'est en collaboration avec Arago que Fresnel entreprit ces recherches; le premier découvrit la polarisation chromatique, et le second la polarisation circulaire.

Enfin, c'est encore Fresnel qui inventa les phares lenticulaires adoptés aujourd'hui sur toutes les côtes de la France.

Cet éminent physicien remporta, en 1819, le prix proposé par l'Académie des sciences sur la diffraction; en 1823, il entra à l'Académie avec l'unanimité des suffages; enfin, en 1827, la société royale de Londres, dont il était membre, lui donna la médaille de Rumford, qu'il reçut des mains d'Arago sur son lit de mort.

Secrétan. — Marc-Louis-François Secrétan, né à Lausanne en 1804, exerça d'abord la profession d'avocat tout en se livrant à l'étude des mathématiques qu'il aimait passionnément. Son goût pour les sciences était même si prononcé, qu'il abandonna le barreau et devint successivement capitaine du génie et professeur de mathématiques à l'Académie de Lausanne. En 1844, il vint à Paris pour étudier l'astronomie, entra en relations avec

M. Lerebours, puis s'associa avec le célèbre opticien comme constructeur d'instruments de précision. Dix ans plus tard, M. Lerebours s'étant retiré des affaires, François Secrétan prit seul la direction de ses travaux. Il a construit pour l'Observatoire de Paris une lunette et un télescope remarquables, et perfectionné les objectifs photographiques doubles qui, jusqu'alors, étaient très défectueux.

Foucault. — L'illustre Foucault a apporté aussi d'importantes améliorations dans la construction des instruments d'optique. Né le 18 septembre 1819, Jean-Bernard-Louis Foucault, physicien et mécanicien français, étudia successivement la médecine, la mécanique, la physique, puis entra à l'Observatoire de Paris, où il s'occupa exclusivement d'astronomie physique jusqu'au jour où, à la suite de difficultés entre M. Le Verrier et lui, il dut quitter cet établissement et continuer ses recherches dans son appartement de la rue d'Assas, où il mourut le 13 février 1868.

Les nombreuses inventions de M. Léon Foucault ont toutes un caractère d'originalité remarquable, et sont autant de preuves du profond génie de ce savant.

Sans parler des recherches qu'il a faites en photographie et en électricité, des instruments qu'il a imaginés pour l'étude des sciences, on ne saurait passer sous silence l'invention de sa lampe électrique et du pendule qu'il installa, en 1851, au Panthéon pour démontrer le mouvement terrestre et la rotation du globe [1].

En optique, Léon Foucault a déterminé expérimentalement, au moyen d'un appareil analogue à celui que M. Weastone avait employé pour l'électricité, les vitesses de la lumière dans le vide, dans l'air et dans tous les milieux transparents; il a de plus apporté de nombreux perfectionnements dans la construction des télescopes, la retouche des miroirs de verre et la fabrication des objectifs photographiques.

Léon Foucault fut successivement membre titulaire du Bureau des longitudes en 1862, membre de l'Académie des sciences en 1865, et, enfin, membre de l'Académie des sciences de Berlin et de la Société royale de Londres. Cette dernière société lui décerna la grande médaille de Copley.

Parmi les autres opticiens français qui ont acquis la célébrité par leurs travaux et leurs découvertes, nommons encore: M. Cauchoix, qui a fourni d'excellentes lunettes aux observatoires de Strasbourg, de Genève, de Rome, de Bruxelles. M. Léon Joubert, directeur de l'Observatoire du Trocadéro, et MM. Paul et Prosper Henry, astronomes-adjoints à l'Observatoire de Paris, auxquels on doit de nombreux perfectionnements dans la construction des instruments astronomiques.

Alfred de Vaulabelle.

[1] Voyez nos tables et celles de l'almanach.

NÉCESSITÉ ET MOYEN

DE POURVOIR A L'ÉLEVAGE DU POISSON D'EAU DOUCE.

On rapporte qu'à une certaine époque du moyen âge, le saumon, ce poisson si recherché aujourd'hui, se payait à un prix équivalent à 0 fr. 20 centimes le kilo, et que cette espèce était si commune que les domestiques stipulaient, dans leur contrat d'engagement, qu'on ne pourrait leur en faire manger plus de deux fois par semaine. Quant aux autres poissons, truites, anguilles, carpes, tanches, etc., ils n'avaient pour ainsi dire pas de valeur marchande, tellement les cours d'eau en étaient abondamment fournis.

Il est loin d'en être de même aujourd'hui : la pêche en eau douce, sur 158,000 kilomètres qui composent nos cours d'eau, ne peut plus suffire aux besoins de notre consommation. Ce n'est pas que la fécondité des poissons ait diminué, et aujourd'hui, comme au moyen âge, les carpes continuent à pondre de 300,000 à 600,000 œufs, une tanche 200,000 œufs par ponte, et la truite, ainsi que le saumon, environ 1,200 œufs par livre de poids.

Quant à la consommation, elle n'a pas augmentée; bien au contraire, nos pères étaient beaucoup plus ichtyophages que nous, car les pratiques religieuses du moyen âge étaient rigoureusement observées; assez longtemps elles prescrivirent environ 206 jours maigres par année [1]. Or, à une époque où les cultures légumières étaient fort restreintes, le maigre consistait presque exclusivement en poissons, tout au moins pour la majeure partie de la population; ce poisson provenait des étangs, des fleuves et des rivières, la mer ne devait fournir qu'un très faible contingent, car l'insuffisance des voies de communication ne permettait pas le transport des poissons de mer, qui s'altèrent d'ailleurs facilement.

On peut donc dire que le poisson a fortement diminué dans nos fleuves et nos rivières, ce qui est regrettable, car le poisson d'eau douce constitue une nourriture saine et nutritive.

Ce n'est pas là seulement une question de gastronomie : on peut dire que c'est un problème d'alimentation publique, d'économie sociale dont il est impossible de se désintéresser, en raison de son importance.

Parmi les causes du dépeuplement des eaux, il en est une qu'on ne saurait faire disparaître. Il y moins d'un siècle encore, les poissons n'étaient guère troublés dans leurs habitudes paisibles que par les pêcheurs et quelques barques qui sillonnaient nos rivières. Aujourd'hui, ils sont non pas seulement troublés par les remous sans nombre qu'occasionne la navigation à vapeur, mais ils ont à souffrir aussi des agitations de l'eau et de

[1] Ces 206 jours étaient ainsi répartis : 52 jours pour les quatre-temps; 40 jours pour le carême; 104 jours pour les vendredis et samedis; enfin, une dizaine de jours pour les veilles de grandes fêtes.

l'influence insalubre pour eux de bon nombre d'industries manufacturières établies près des rivages, et de celles qui, quoique éloignées, y déversent leurs résidus de fabrication, résidus acides, alcalins, parfois caustiques qui empoisonnent et tuent ces paisibles habitants des eaux.

D'autres causes de dépopulation seraient à considérer, mais celle-là qui vient de l'altération des eaux doit inquiéter le plus, car l'intérêt de la production du poisson, si important qu'il soit, ne saurait être mis en comparaison avec ceux de la navigation et de l'industrie qui sont inhérents à la civilisation elle-même.

Voici, ce nous semble, un moyen de remédier en partie au mal.

Ne pourrait-on pas faire à l'égard du poisson ce qu'on a fait pour la propagation de certains mammifères et quelques oiseaux de chasse? Celle-ci ne fournissant plus assez de lapins, de perdrix, de faisans, etc., on a élevé ces animaux dans les clapiers, les faisanderies, etc., des animaux *gibier*, on a fait des animaux *bétail;* serait-il impossible de faire de même pour le poisson?

Outre les 158,000 kilomètres de cours d'eau, fleuves et rivières qui s'étendent sur 76,000 hectares environ, nous possédons en France, environ 140,000 hectares d'eaux fermées, lacs, étangs, etc., appartenant en majeure partie à des particuliers, à des agriculteurs le plus souvent. Eh bien, le croirait-on, ces eaux ne sont pour ainsi dire pas utilisées. Sur cet immense domaine, ne pourrait-on pas, à bien peu de frais, se livrer à l'élevage intensif du poisson, considérant la pisciculture comme une branche spéciale de la zootechnie ou économie du bétail, tout comme l'apiculture ou élevage des abeilles, la cuniculture ou élevage des lapins, etc., mais qui serait bien autrement rémunératrice que ces dernières, en raison même de la rareté relative du poisson et des prix élevés qu'il atteint sur les marchés.

Notons qu'un hectare d'étang, intelligemment exploité, rapporte plus qu'un hectare de terre mis en culture; il n'en était pas ainsi, il y a un siècle, alors qu'on préconisait tant le dessèchement et la mise en culture des étangs; les circonstances ont changé, il faut savoir changer avec elles.

Ajoutons enfin que ce n'est point là une utopie, la pisciculture étant pratiquée aujourd'hui dans quelques fermes de notre pays, placées dans des conditions favorables. C'est une industrie agricole qui mérite d'être encouragée, d'autant plus qu'elle incomberait presque entièrement à l'initiative privée et que, comme pour toutes les entreprises de ce genre, son succès serait régi par la loi de l'offre et de la demande. C'est là, croyons-nous, le véritable problème piscicole, plutôt que la question, si souvent agitée, du repeuplement des cours d'eau qui n'a pas donné, et pour cause, les résultats qu'on en attendait. Les associations agricoles, auraient là un beau rôle à remplir en encourageant une industrie qui en Hollande, en Suisse et en Allemagne, donne les résultats les plus remarquables.

ALBERT LARBALÉTRIER.
Professeur à l'École d'agriculture du Pas-de-Calais.

Aveugles.

On estime à environ un million le nombre des aveugles sur tout le globe; mais les proportions ne sont pas les mêmes chez tous les peuples. En France, on compte à peu près un aveugle sur 1191 habitants; en Russie, un sur 1111; en Angleterre, un sur 1037; au Caire, un sur 20. La France a 13 asiles d'aveugles; l'Angleterre, 26; l'Allemagne, 35.

JEAN COUSIN.

Voy. sur Jean Cousin, nos Tables, et sa statue, par Chapus.

Les sculptures de la chapelle du château de Fleurigny, situé à environ douze kilomètres de Sens, sont attribuées à Jean Cousin, ainsi que le petit vitrail au-dessus de l'autel, représentant la sibylle Tiburtine qui montre à l'empereur Auguste la Vierge et Jésus enfant.

La chapelle de Fleurigny est, suivant M. Henri

Peinture sur verre de Jean Cousin. — Fragment du vitrail de la Sibylle Tiburtine, au château de Fleurigny (Yonne). de F. Levillain (1).

Guillon, une œuvre authentique de Jean Cousin comme sculpteur.

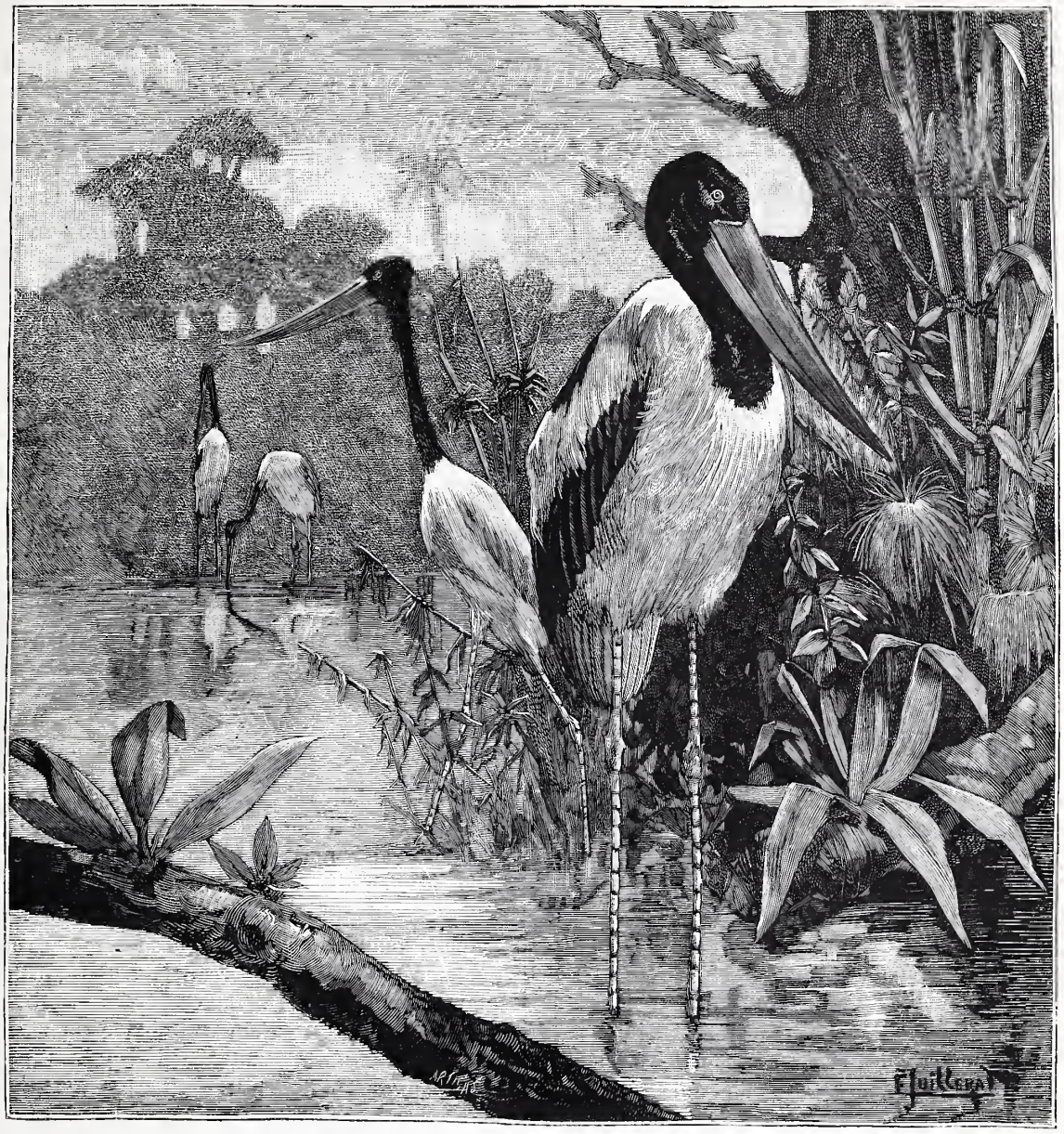
Le vitrail dont nous donnons un fragment est admirable de dessin et de coloris.

C.

(1) « Jean Cousin et le château de Fleurigny. — L'Hôtel de Ville de Dreux. — Étude sur la Renaissance française », par Henri Guillon. — Versailles. Imprimerie L. Ronce. — 1887.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE JABIRU OU CIGOGNE GÉANTE.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Jabiru ou cigogne géante. — Dessin de Juillerat.

On peut voir en ce moment, dans les volières de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle, une série d'oiseaux échassiers fort complète.

On y trouve des hérons d'espèces variées, « au long bec emmanché d'un long cou »; des chevaliers combattants; les grues aux formes gracieuses et légères; les doctes cigognes; leurs cousins-germains, les tantales; les marabouts au crâne chauve, vêtus d'un habit noir et d'une culotte courte d'où sortent deux jambes maigres; les flamands roses et les flamands pourpres, qui servent de trait-d'union entre les échassiers proprement dits et les palmipèdes, étant pourvus de longues jambes et de pieds palmés.

Mais il y a encore un autre oiseau moins connu que les précédents, et qui, par suite de sa grande taille, de la couleur de son plumage et de ses formes, mérite une mention spéciale; c'est le jabiru ou cigogne géante.

Les jabirus appartiennent au genre *Mycteria*. Ils ont l'aspect général des cigognes, c'est-à-dire que le corps est allongé, que le cou fort long et plutôt grêle est terminé par une tête grosse relativement au corps. Le bec est fort long et diffère de celui de la cigogne vulgaire en ce que la mandibule inférieure est recourbée en haut, et que la mandibule supérieure, presque droite ou à peine recourbée, est garnie, chez une espèce du moins, d'une cire, ce qui a valu à cet oiseau le nom de cigogne sellée.

On en connaît trois espèces : l'une vient d'Amérique, l'autre d'Afrique, et la troisième appartient

à l'Australie. Elles diffèrent entre elles par leur cou, emplumé ou nu, par leur bec garni ou non de cire. Leurs mœurs se ressemblent beaucoup.

La gravure ci-dessus, faite d'après nature par l'un de nos plus habiles artistes, représente le jabiru d'Australie actuellement vivant à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle.

Son plumage est noir et blanc; les jambes sont rouges et le bec est noir.

Les naturalistes qui ont pu l'observer en liberté nous disent qu'il habite les bords des fleuves, les bancs de sable, les étangs, les marais, les lacs; et que, pendant la saison des pluies, on le rencontre parfois dans l'intérieur des terres et au bord de la mer.

Cet oiseau a, semble-t-il, conscience de sa dignité; il a la démarche fière et gracieuse; mais il est craintif et défiant.

Rien n'est beau et majestueux comme un jabiru qui vole et décrit des cercles au-dessus des forêts; les grandes plumes blanches de ses ailes se détachent alors fort bien sur le noir des plumes qui les recouvrent.

A en juger par les autopsies qu'on a pu en faire, il mangerait des insectes, des reptiles, des poissons.

On a pu avoir en captivité les espèces africaine et australienne, et on a constaté qu'il n'y a pas de différences de mœurs et d'allure entre elles.

Bennett, qui a observé le jabiru d'Australie, nous raconte qu'il s'habitue rapidement à la captivité. Celui que Bennett reçut était déjà apprivoisé, avant d'arriver à Sydney et, le soir de son arrivée, quand on alluma de la lumière dans l'antichambre, il entra dans la maison, monta les escaliers, comme cherchant un endroit pour passer la nuit, s'en alla au bout d'un instant, et vint s'établir dans une remise où il continua à demeurer. Le jour, il se tenait dans la cour, surtout au soleil, vers lequel il se tournait toujours. Les poules qui étaient dans la cour semblaient attirer son attention; il leur courait dessus, les effrayait, mais il ne paraissait pas vouloir leur faire du mal. Un vigoureux coq de Bantam vint se placer devant lui et voulut l'éloigner; il le regarda avec indifférence, mais le coq l'ayant attaqué, il se borna à le jeter à terre.

Au bout de quelques jours, les poules et le jabiru étaient devenus camarades. Celui-ci s'inquiétait peu d'ailleurs des autres habitants de la basse-cour; les chevaux et les autres animaux, qui vivaient à côté de lui, le laissaient complètement indifférent. Une seule fois, il témoigna de la colère, en hérissant son plumage, en écartant ses ailes, en faisant claquer son bec; c'étaient deux casoars de Bennett qui l'importunaient par leur agitation et leur curiosité; mais un seul coup de bec leur fit respecter son repos.

Sa marche est lente et silencieuse; il ne danse pas comme le font les grues et les cigognes, mais il claque du bec de diverses manières pour exprimer ses sentiments. Il mange peu en proportion de sa taille. On lui donne environ trois livres de viande ou de poissons, qu'il n'accepte que s'ils ne laissent rien à désirer sous le rapport de la fraîcheur.

Il prend délicatement ses aliments du bout du bec, les lance en l'air, et, les rattrapant adroitement, les avale, comme le font d'ailleurs la plupart des oiseaux de cette famille. J'ai vu dans la ménagerie du Muséum de Paris un marabout à qui j'avais offert un gros rat que je venais de tuer d'un coup de canne, le laver d'abord dans un petit ruisseau qui traversait son parc; puis, l'ayant lancé en l'air, le recevoir dans son énorme bec et l'avaler comme on eût fait d'une pilule.

En résumé, le jabiru est un des plus curieux oiseaux que nous connaissions; il est rare dans les jardins zoologiques, et nous engageons vivement nos lecteurs à l'aller visiter à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle.

CHARLES BRONGNIART,
Du Muséum.

VIE SANS AVENTURES DE PIET BEVREDIGER.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez page 98.

IX

Quand le maître d'école de Broo eut appris à Piet tout ce qu'il pouvait lui apprendre, c'est-à-dire pas grand chose, la femme de l'éclusier se fit belle, et s'en alla remercier le maître d'école de ses bons soins. Elle le trouva tassé dans un vieux fauteuil, gémissant et grognon, parce que cette « chienne de goutte lui serrait le genou gauche, comme dans un étau ».

Mais il se rasséréna un peu en voyant entrer une dame, et devint tout souriant, quand il reconnut que cette dame était Mme Bevrediger, la mère de son meilleur élève.

Mme Bevrediger s'excusa de n'avoir pas amené son fils, mais il eût été de trop dans une conférence où l'on allait discuter son avenir. M. le maître d'école fit un signe d'assentiment. Au bout d'une demi-heure de conférence, M. le maître d'école résuma son opinion dans les termes suivants :

— Madame Bevrediger, je vous le dis, et je vous le répète, et je le soutiendrais devant n'importe quel inspecteur, vous ferez de Piet exactement tout ce que vous voudrez, car il a une mémoire de tous les diables!

Mme Bevrediger fut un peu choquée d'entendre un langage aussi profane; mais elle n'en laissa rien paraître et se contenta de remercier M. le maître d'école de la bonne opinion qu'il avait de son fils.

Au sortir de chez M. le maître d'école, elle s'en alla tout droit chez M. van Buhnen.

Elle trouva ce révérend homme dans son jardin,

à quatre pattes devant une tulipe, qu'il examinait à la loupe avec une profonde attention.

Il ne témoigna aucune confusion d'être surpris dans une posture aussi peu canonique; car M. van Buhnen était un homme simple et bon, qui ne voyait aucun mal, par conséquent aucune raison de rougir, dans le fait de se mettre à quatre pattes, une loupe à main, pour étudier de près les ravages exercés par certains insectes sur les pétales de ses tulipes.

Quant à Mme Bevrediger, elle rougit de confusion, se trouvant bien indiscrète et bien impertinente d'avoir surpris le ministre du seigneur à quatre pattes.

M. van Buhnen se releva prestement, conduisit Mme Bevrediger à un bout du jardin, et pour lui laisser le temps de se remettre d'une confusion dont il ne pouvait deviner la cause, il se mit à lui parler de ses tulipes.

X

— Ce *capitaine Dyk* que j'examinais tout à l'heure, dit-il, est rongé par des insectes dix fois plus petits qu'un petit grain de tabac. Ils sont là par milliers, et je me demande comment j'en viendrai à bout. Car, ajouta-t-il, en examinant à la loupe une toute petite écorchure qu'il avait à l'annulaire de la main gauche, il faut que j'en vienne à bout.

Mme Bevrediger suggéra modestement l'idée d'arroser les tulipes avec une décoction de feuilles de tabac.

— J'essaierai, reprit M. van Buhnen en secouant la tête en signe d'approbation... Et, du reste, madame Bevrediger, tout le monde se porte bien, là-haut à l'écluse?

Mme Bevrediger répondit avec reconnaissance, que tout le monde se portait bien, à commencer par elle-même. Cependant M. Bevrediger se plaignait quelquefois de picotements dans le creux de l'estomac; mais, comme il mangeait bien et dormait encore mieux, elle ne pensait pas que l'on pût ranger ce malaise insignifiant parmi les épreuves sérieuses que la Providence nous envoie quelquefois, en vue de notre bien.

— Quant à Piet, reprit la femme de l'éclusier, il est sain et fort comme un jeune chêne, et nous n'avons de lui que de la satisfaction. Mais voilà qu'il en a fini avec l'école, et il est temps que nous songions à faire quelque chose de lui. Voilà pourquoi, monsieur van Buhnen, j'ai pris sur moi de venir vous consulter. C'est bien hardi de ma part, bien indiscret...

— Du tout, ma chère dame, du tout, répliqua vivement le pasteur. Nous sommes les conseillers de nos ouailles, nous autres que Dieu a choisis et mis à part pour tous les offices de charité, de miséricorde et de bon conseil. Dites-moi d'abord, je vous prie, si votre brave mari et vous, vous avez conçu quelque idée, formé quelque projet, au sujet de l'avenir de Piet.

XI

Ayant prononcé ces paroles, M. van Buhnen se disposa à écouter les confidences de Mme Bevrediger. Afin de n'être point tenté de la regarder, ce qui aurait pu la déconcerter, il se remit à examiner à la loupe cette petite écorchure, et de l'écorchure il passa à un petit poil follet, voisin de l'écorchure. Ce poil follet, vu à la loupe, devait présenter une structure bien extraordinaire; car c'est sur lui que M. van Buhnen concentra toute son attention, du moins en apparence, pendant que la femme de l'éclusier lui exposait les idées de son mari et les siennes au sujet de la vocation de Piet.

M. van Buhnen avait interrompu ses observations microscopiques sur sa propre personne. Les yeux fixés sur le petit clocher pointu, là-bas à l'horizon, il se frappait le genou gauche avec sa loupe, à petits coups réguliers.

Quand Mme Bevrediger eut fini d'exposer ses idées et celles de son mari, elle dit à M. van Buhnen :

— Croyez-vous qu'il ait la vocation?

M. van Buhnen cessa de regarder l'horizon, et répondit avec un mélange de bonté et de gravité :

— Je ne puis dire ni oui ni non, sans y avoir mûrement réfléchi. Un enfant n'a pas la vocation militaire parce qu'il éprouve du plaisir à faire l'exercice, à marcher au pas et à battre du tambour; de même, on ne peut pas, à première vue, dire qu'un enfant ait la vocation du sacerdoce, parce qu'il est doux et humble de cœur et qu'il se complait à faire des prêches. Ne vous affligez pas de ce que je vous dis, madame Bevrediger, remarquez que je ne décide rien, j'examine seulement la question. Si nous vivions encore à l'époque où il était permis à chacun de monter sur un banc, ou sur une borne, et de dire à la foule ce que le souffle intérieur lui inspirait, Piet pourrait édifier bien des gens, car il a les vertus du sacerdoce et la foi, je le sais.

A suivre. J. GIRARDIN.

ANCIENNES MŒURS FRANÇAISES.

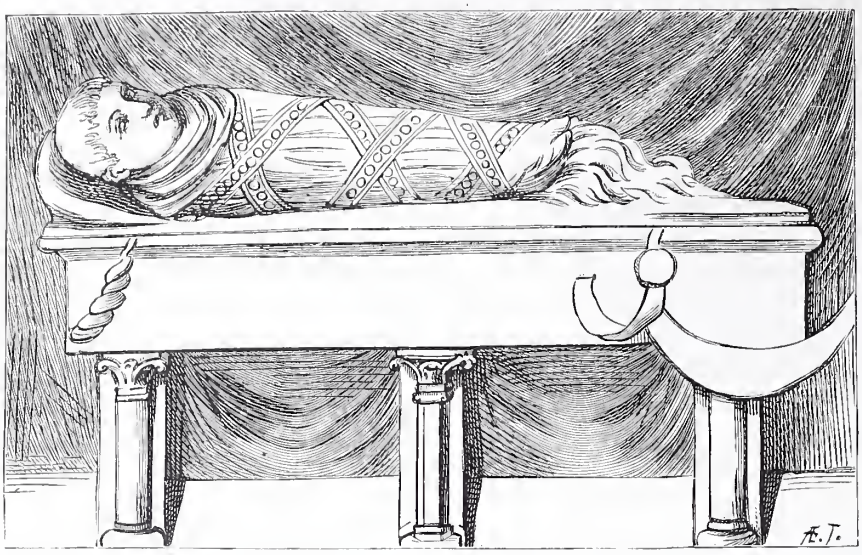
LES EMMAILLOTTEMENTS. — LES BERCEAUX.

Suite. — Voy. page 87.

De toute antiquité on enveloppait les enfants à leur naissance dans des langes blancs, on leur maintenait les membres au moyen de bandelettes; ils apparaissent de bonne heure dans les miniatures de manuscrits comme de blanches chrysalides facilement transportables. Le drap leur entourait la tête, et formait bonnet; leurs pieds faisaient une pointe à la partie inférieure.

Dans les dessins du célèbre manuscrit d'Herrade de Lansperg, composés au douzième siècle et brûlés à Strasbourg en 1870, l'enfant Jésus a revêtu le maillot des nouveau-nés. Enserré dans

de larges bandes qui ne permettent aucun mouvement, il dort sous la garde de la vierge Marie. Un peu plus tard, la philosophie chrétienne, qui faisait du Christ le plus grand des rois, ne se contente plus de ce simple appareil des enfants ordinaires. Les sculptures de la cathédrale de Chartres, datant du treizième siècle, le montrent enveloppé de bandelettes galonnées et brodées d'orfrois. C'est alors un jeune prince, un grand du monde, et la légende de l'étable perd de sa simplicité primitive.



Enfant emmaillotté, au douzième siècle. — D'après une sculpture de la cathédrale de Chartres

Les soins à donner à l'enfant consistaient à le plonger dans une cuve baigneresse, sorte de baignoire en bois de forme oblongue en usage dans les étuves ou les maisons de bains. Au sortir de l'eau, on le réchauffait soigneusement devant un grand feu de cheminée et on l'emmaillottait de nouveau.

Le *Miroir du mariage* d'Eustache Deschamps nous fait assister à la toilette de « l'enfançon ». On l'enveloppe tendrement dans des drapeaux blancs; on prend grand soin d'étendre les « cuissettes », on le maintient par de « doulx liens ». Tout à l'heure on le couchera dans son berceau, on le remuera en lui psalmodiant une chanson monotone.

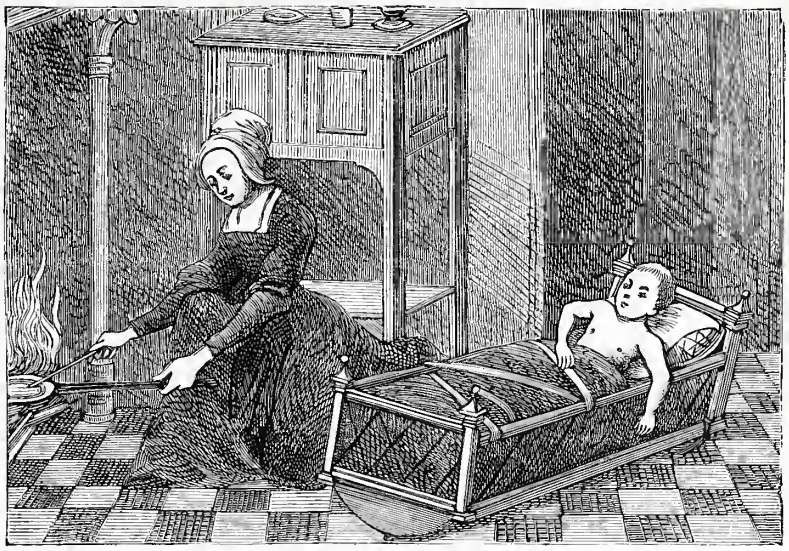
La mode des couches de couleur apparaît au treizième siècle. Dans un manuscrit du saint Graal conservé à la Bibliothèque nationale (ms. fr. 95), un nourrisson est ceint d'une étoffe rouge assujettie par des banderolles claires.

Cette forme raidie, empesée, immobile, était la note caractéristique de l'enfance. Si le nouveau-né mourait de bonne heure, on le figurait en maillot sur sa tombe. Il y a encore de nos jours, dans l'église du Mesnil-Aubry, la sépulture de Simon Morhyer, qui se joignit à l'évêque Cauchon pour combattre la Pucelle au nom du roi d'Angleterre. Sur la pierre funéraire de la femme de ce traître français, un enfant mort-né est gravé, emmaillotté, serré, assez semblable aux momies égyptiennes. Les exemples de ce fait sont très nombreux; ils montrent que pendant des siècles les usages ne varièrent pas sur ce point.

Durant le quinzième siècle, le dix-septième et jusqu'à la Révolution, les traditions se perpétuèrent. Un magnifique dessin des *Chants royaux du Puits d'Amiens* représente les Pharaons forçant la

Nourrice du temps de Louis XII. — D'après le Ms. 95 français des *Chants royaux du Puits d'Amiens*, à la Bibliothèque nationale.

mère de Moïse à l'exposer sur le Nil. Avec la naïveté des artistes du temps de Louis XII, le peintre a soigneusement emmaillotté l'enfant à la mode de ses contemporains. Des langes blancs, maintenus



Berceau au quinzième siècle. — Femme préparant la bouillie. — D'après le Ms français 252, fol. 73.

par des tresses noires, emprisonnent le corps; l'aspect en est bizarre, mais nous retrouvons encore aujourd'hui cette habitude continuée dans cer-

Nourrice préparant un berceau, à la fin du dix-huitième siecle. D'après une gravure de l'*Histoire du costume*, de Moreau le Jeune.

tains pays du centre, en Berry notamment, où le langage et les mœurs du seizième siècle se sont conservés à peu près intacts.

La *Visite à la nourrice*, d'Abraham Bosse, nous fait comprendre mieux qu'on ne saurait le décrire la manière de procéder en pareil cas. Assise par terre pour éviter les chutes, la « matrone » comprime le malheureux bambino, l'affuble de bandes, empêche le moindre mouvement des jambes ou des bras. L'opinion généralement répandue alors commandait l'immobilité absolue; on eût regardé comme un crime le libre jeu des mains. Les enfants royaux étaient soumis à cette règle, et les gravures nous font voir Louis XIII, et plus tard Louis XIV, emprisonnés de la bonne sorte par leurs berceuses prévoyantes.

Pendant les promenades, on recouvrait le petit d'un surtout brodé, en forme de drap tombant; les riches mettaient leur gloire à posséder les langes les plus délicatement ornés de point d'Alençon ou de lacis. La porteuse revêtait un costume sombre et arborait une large collerette empesée.

Au milieu du dix-huitième siècle, la layette se préparait longtemps avant la naissance; nos mères, ménagères excellentes, ne manquaient pas de la fournir amplement des moindres choses. C'étaient les couches de batiste, les langes de fine laine, les petits bonnets échelonnés par taille. Les lingères du Palais avaient une réputation européenne sur ce point; les étrangers de distinction achetaient à Paris les trousseaux brodés, les manteaux de satin, les mignonnes coiffes.

Les berceaux furent dans le principe un arbre creusé simplement; on couchait l'enfant dans la partie évidée, et la convexité du bois servait au mouvement de va-et-vient. C'était aux époques primitives où les Francs erraient en foule parmi les forêts des Gaules, au hasard des haltes et des émigrations. Vers le neuvième siècle, on construi-

sit de petits lits très solides formés d'ais de chêne cloués ensemble et supportés par des pieds en manière de demi-lune.

Sous Charles V, ces bercelonnettes primitives reçurent des perfectionnements. Les pieds demeuraient immobiles et, dans une encoche pratiquée à la partie supérieure des supports, on introduisait les ardillons de la couche, qui pouvait être facilement mise en mouvement. On dissimulait ces berceaux dans les rideaux du lit des parents, et comme ils étaient plus élevés, ils permettaient à la mère d'endormir l'enfant sans être obligée de descendre. La mode des matelas très hauts, très épais fit garder le berceau à pieds pendant deux siècles au moins; au seizième siècle, on revint aux pieds demi-circulaires, on orna les quatre montants, on les tourna et on les rejoignit par des traverses ajourées. L'enfantelet, devenu plus grand, ne pouvait tomber de haut s'il lui arrivait de quitter son lit. C'est dans cette forme que nous apparaissent les berceaux dans les encadrements de Simon Vostre, dans les gravures du temps de Henri II.

Sous le règne de Louis XV, une certaine coquetterie, une recherche de grâce se montre avec les couchettes en formes de boîtes peintes et décorées, placées sur quatre supports tournés et immobiles, avec une capote destinée à protéger la tête du petit enfant. On mettait un rideau sur le tout, qu'on rabattait de la tête aux pieds pendant le sommeil. Il y eut des berceaux rocaille, comme il y eut des pendules, des flambeaux rocaille. Chez les gens de campagne, le vieux système se conservait, et il vient jusqu'à nous, à peu près sans changements.

Vers la fin du dix-huitième siècle, on imagina d'orner de dentelles de simples paniers oblongs où l'on couchait les nouveau-nés. On a ressuscité de nos jours cette mode gracieuse et on a appelé ces couchettes des moïses, en souvenir du berceau d'osier dans lequel le législateur des Hébreux fut exposé sur le Nil.

H. Bouchot,
du Cabinet des estampes.

L'AGE DES ÉTOILES.

On ne doit pas s'étonner de ce titre du remarquable discours lu en octobre dernier, à une séance publique de l'Institut, par le savant M. Janssen, directeur de l'observatoire de Meudon. Ce discours a vivement intéressé un nombreux auditoire et a été très applaudi : nous essaierons d'en donner ici un résumé.

Le mot âge convient à toute existence qui a un commencement, un développement et une fin.

Les étoiles sont soumises, comme nos existences terrestres, aux lois de la naissance et de la mort.

Ce sont des soleils analogues au nôtre.

Les planètes qui gravitent autour de ces soleils sont semblables à la terre; leur origine doit être la même, et les phases que la terre parcourt dans son existence, elles les parcourent de même dans la leur.

Comment naissent les étoiles?

Voici ce que répond aujourd'hui la science.

Elles naissent sous la forme de points brillants que l'on observe dans les nuages nébulaires.

C'est dans les nébuleuses qu'est leur berceau.

Herschel a découvert 70 à 80 nébuleuses; nous en connaissons actuellement 2 500.

La matière nébulaire, en se condensant, donne naissance aux soleils et aux corps ou planètes qui leur forment cortège.

C'est à l'aide du télescope que Herschel a étudié le monde des nébuleuses. Mais cet admirable instrument ne peut nous servir à observer la naissance même des soleils, leur enfance, leur adolescence, leur maturité et leur vieillesse.

Les plus puissantes lunettes ne peuvent nous montrer que des points plus ou moins brillants.

Et, fait remarquable! plus la lunette est parfaite, plus le point doit être petit, parce que sa puissance même en dégage, pour notre vue, les anneaux lumineux et les phénomènes de scintillation qui ne font pas, en réalité, partie de l'astre lui-même et ne servent qu'à le défigurer.

La lunette n'est donc pas un instrument utile pour chercher et déterminer l'âge des étoiles. Il faut recourir à une autre méthode.

Cette méthode, relativement toute nouvelle, est celle dans laquelle, à l'aide de l'analyse spectrale, on sépare les rayons élémentaires envoyés par l'astre étudié [1].

Cette analyse révèle la nature chimique du corps qui envoie la lumière.

On admet comme base de l'observation que, quand un soleil est né et formé, plus sa température est élevée, plus et mieux il doit remplir sa fonction d'astre rayonnant qui est, comme notre soleil en est l'exemple, non seulement d'épandre, sur les mondes qu'il enchaîne autour de lui par sa masse, ces effluves dont l'abondance confond l'imagination, mais encore d'en régénérer sans cesse la source, en sorte que l'avenir de ces mondes dont il est le foyer, le régulateur et la vie, peut être assuré à travers d'immenses périodes chronologiques.

Or, la température d'un astre se constate par les caractères spectraux.

Dès que l'incandescence de l'astre se produit, les rayons lumineux et photographiques apparaissent. Ce peut être l'*enfance*.

L'incandescence s'accroît en même temps que l'âge de l'astre, le spectre s'enrichit du côté du violet, qui est toujours l'indice d'une haute température.

La température s'élève-t-elle encore, le violet et les rayons invisibles qui le suivent deviennent plus abondants.

[1] Voyez le *Spectroscope*, tome XXXIII, page 100, et tome XLII, page 358, avec gravures.

Le spectre traduit fidèlement tous ces états, et permet d'en lire avec une fidélité admirable les plus délicates circonstances.

Une étoile dont le spectre sera très riche en rayons violets sera donc une étoile dont les enveloppes extérieures au moins seront portées à une haute température.

Il existe au ciel un grand nombre de ces astres. Ce sont, en général, ceux dont la lumière nous paraît blanche ou bleuâtre.

La plus remarquable est cette magnifique étoile Sirius qui, par le volume de lumière qu'elle nous envoie, est comme hors pair dans le ciel. Le volume de cet astre est énorme et hors de comparaison avec celui de notre soleil. Il est enveloppé d'une vaste atmosphère d'hydrogène, ainsi que son spectre en témoigne.

Tout indique en Sirius un soleil dans toute la puissance de son activité, et qui conservera cette activité pendant d'immenses périodes de temps. C'est l'*âge mûr* de l'astre.

Après Sirius, qui est l'ornement du ciel et qui le restera longtemps d'après les indications de la science, nous trouvons, comme étoile entourée d'une vaste atmosphère hydrogénée, l'étoile Wega de la constellation de la Lyre. C'est une étoile blanche qu'on remarque souvent au zénith de notre ciel. On admet que la masse de ce soleil est portée à une haute température, et qu'il a devant lui de longs espaces d'activité et de rayonnement.

Ces deux exemples d'étoiles dans tout le développement de leur activité solaire, ne sont pas les seuls. Il existe au ciel un nombre considérable d'étoiles appartenant à cette classe. Disons même que le plus grand nombre des étoiles visibles à l'œil nu sont dans ce cas. Mais on a découvert en même temps une autre classe d'étoiles dans lesquelles les caractères de leur spectre indiquent un degré de condensation beaucoup plus avancé.

A la place de ces vastes atmosphères d'hydrogène, l'analyse montre une couche gazeuse, basse, dense, formée de ces vapeurs métalliques que nous reconnaissons précisément dans notre soleil, car notre astre central appartient à cette classe d'étoiles dont les fonctions solaires semblent encore puissantes, mais qui cependant ont dépassé ce qu'on pourrait appeler la *jeunesse*, si on peut se permettre cette expression. Chose remarquable : en général, la couleur de ces étoiles se trouve être en rapport avec leur constitution. Elles n'ont plus cet éclat, cette blancheur qui caractérise les étoiles de la première classe. Quelques-unes même sont de couleur jaune, et même orangée.

Citons comme exemple de ces étoiles qui ont dépassé la période la plus active de leur rayonnement : d'abord, notre soleil, comme il a été dit tout à l'heure, qui n'appartient déjà plus à la première classe; puis Aldébaran, ou l'œil du Taureau, qui est sur la route du Soleil, et qui brille en hiver au-dessus de la célèbre constellation d'Orion; Arcturus, la belle étoile du Bouvier, qui se trouve dans le prolongement des étoiles de la queue de la Grande Ourse, et dont les feux rouges décèlent l'évolution déjà avancée.

Mais il existe des astres parvenus à un degré plus prononcé encore de leur évolution sidérale. Ici, le spectre trahit d'une manière incontestable les signes d'un refroidissement fatal. Le violet, cette couleur des hautes températures, manque presque absolument; en même temps des bandes sombres, indices d'une atmosphère épaisse et froide, où les affinités chimiques commencent déjà leur œuvre d'association, envahissent le spectre. Chose remarquable, la couleur de ces astres répond en général à ces conditions de *décrépitude;* elle devient orange foncé et passe souvent au rouge sombre. L'étoile qui occupe l'angle gauche supérieur de la constellation d'Orion est dans ce cas.

Tels sont les premiers résultats d'une étude qui commence seulement.

En résumé, on a pu voir comment tout d'abord, en raison des analogies de forme, de constitution, d'origine, reconnues entre la Terre et les planètes, grâce à l'admirable instrument qui annule en quelque sorte les distances, on a pu étendre à tous les membres du système solaire le principe de l'origine ignée de notre globe et des révolutions successives qu'il a subies ; — comment l'étude comparative de ces étranges amas de matière nébulaire situés aux extrémités les plus reculées du ciel visible a permis de saisir les indices de transformations successives qui nous faisaient assister par la pensée à la formation des soleils et à la genèse des mondes ; — comment, enfin, la méthode spectrale, entrant à son tour dans la carrière et attaquant le problème par des moyens tout nouveaux, a permis l'étude de chacun de ces soleils en particulier et a révélé des différences étonnantes dans leur constitution, les qualités et la puissance de leur rayonnement.

Les uns encore en voie de formation et offrant les caractères de l'incandescence des immenses atmosphères dont ils sont entourés; les autres ayant déjà dépassé la période de leur plus grande activité, d'autres encore trahissant les caractères d'une fonction qui faiblit et d'un astre qui penche vers son déclin.

« Messieurs, a dit en terminant M. Janssen, quand les bases de l'évolution sidérale seront définitivement assises, la science aura réalisé une de ses plus étonnantes conquêtes. Par elle, il sera donné à l'homme de remonter à travers les âges cosmogoniques, de lire dans les astres leur passé et leur avenir, comme il a déjà su mesurer leurs distances, peser et analyser leur matière. Alors la connaissance de l'infini dans le temps sera ajoutée à celle de l'infini dans l'espace.

» C'est ainsi que la science ouvre de plus en plus à l'intelligence humaine le livre mystérieux et divin où est écrite l'histoire de l'Univers. Bientôt l'homme le lira page par page. Il assistera à

ces enfantements de mondes, à ces genèses de soleils, à ces splendeurs, à ces déclins, à ces cataclysmes gigantesques. Il s'élèvera plus haut encore et arrivera jusqu'à l'intelligence de ces lois éternelles qui président à l'alliance mystérieuse de la matière, de la force, de l'esprit dans l'espace et dans le temps.

» Quels spectacles pour une âme éprise du sublime, quels extases et quels ravissements! Quel témoignage de la grandeur et des destinées de l'intelligence humaine, et en même temps quelle invitation à une haute dignité morale! C'est là le vrai but de la science. Elle n'a pas seulement pour objet de nous soumettre les forces de la nature, et par là d'augmenter notre puissance et notre bien-être; encore moins dériverait-elle d'une vaine curiosité ou d'un stérile orgueil. Non, messieurs. La soif de savoir, qui dévore l'homme et lui a coûté tant d'efforts, de sacrifices, de martyres même, depuis qu'il a commencé à réfléchir sur la nature, a ses racines dans le mystère de sa destinée intellectuelle et morale. L'instinct secret et irrésistible qui nous porte vers la science n'est pas trompeur. Par les efforts qu'elle demande, par les goûts qu'elle développe, par les spectacles qu'elle nous offre, la science fortifie l'âme; elle la grandit, elle l'élève, elle la ravit, elle la transporte en des régions où rien d'indigne d'elle ne peut la suivre : c'est par là qu'elle est d'origine vraiment divine et qu'elle mérite tous nos sacrifices, tous nos efforts, tout notre amour. »

Ces belles paroles sont celles qui terminent le discours remarquable intitulé *l'Age des étoiles*, lu à la séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1887. L'assemblée (nous étions présent) les a accueillies par une triple salve d'applaudissements. CH.

FRANÇOIS DE CARNAVALET.

Hôtel de Carnavalet.

NOUVEAUX DOCUMENTS [1].

Dans une lettre adressée de Paris, le 22 avril 1571, par un procureur à un de ses clients, on lit le passage suivant (nous respectons l'orthographe du texte):

« M. de Carnavalet décedda lundi dernier au logys de Monsieur, frère du Roy, à neuf heures du matin, aultant catholicquement que jamais homme ayt faict de nostre temps, dont il a donné grand exemple à plusieurs, et laisse ung gros regret à mon dit seigneur. Et luy a esté faict les obsèques et funérailles les plus solempnelles qu'on sauroit dire, et fut enterré hier à Saint-Germain-de-l'Auxerrois, au ranc des gouverneurs des enffans de France. »

Ces quelques lignes que le hasard nous a fait rencontrer dans un acte où jamais assurément nous n'eussions songé à chercher des documents sur l'histoire de Paris, fournissent des renseignements certains et complètement inconnus sur un des personnages les plus considérables du seizième siècle.

François de Kernévénoy, fils de Philippe de Kernévénoy et de Marie du Chastel, appartenait à une des plus nobles familles de Bretagne [1]. Sa réputation de sagesse et de prudhomie le fit choisir, par Henri II et Catherine de Médicis, pour gouverneur de leur troisième fils, Henri (depuis Henri III). Lorsque le jeune prince eut atteint l'âge viril, François de Kernévénoy, dont on avait francisé le nom à la Cour (Carnavalet), resta auprès de lui comme chef de son conseil et surintendant de sa maison. Malheureusement il mourut jeune, et la salutaire influence qu'il n'avait cessé d'exercer sur Henri de France disparut avec lui.

On avait toujours ignoré les dates précises de la mort et surtout de la naissance de François de Carnavalet : grâce à notre document, nous pouvons les établir d'une manière certaine. Dans l'épitaphe que le chancelier Philippe Hurault de Cheverny avait consacrée à la mémoire de son ami, dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, il est dit que Carnavalet mourut âgé de cinquante et un ans quatre mois et quinze jours. Le lundi avant le 22 avril 1571, jour de sa mort, était le 16 avril; il était donc né le 1er décembre 1519. Si nous nous félicitons d'avoir découvert ce renseignement biographique, c'est que Carnavalet est loin d'être le premier venu, et que son souvenir est intimement lié à l'histoire de Paris.

Il avait épousé Françoise de la Baume-Montrevel : cette dame, restée veuve, acheta, vers 1573, l'hôtel que, trente ans auparavant, le président Jacques des Ligneris avait fait construire par Pierre Lescot et Jean Bullart, sur un terrain dépendant du couvent de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers. En mémoire du gouverneur de Henri III, l'hôtel des Ligneris prit le nom d'hôtel de Carnavalet, et il a conservé ce nom jusqu'à nos jours, bien qu'il ait plus d'une fois changé de propriétaire, et qu'il ait été entre autres, pendant quelques années, la demeure de Mme de Sévigné. La rue a reçu le nom de la célèbre marquise, mais l'hôtel resta l'hôtel de Carnavalet et, de nos jours, il a acquis une nouvelle renommée par la création du Musée qu'y a établi la ville de Paris.

LUCIEN MERLET,
Archiviste.

VOYAGE AU DAGHESTAN.

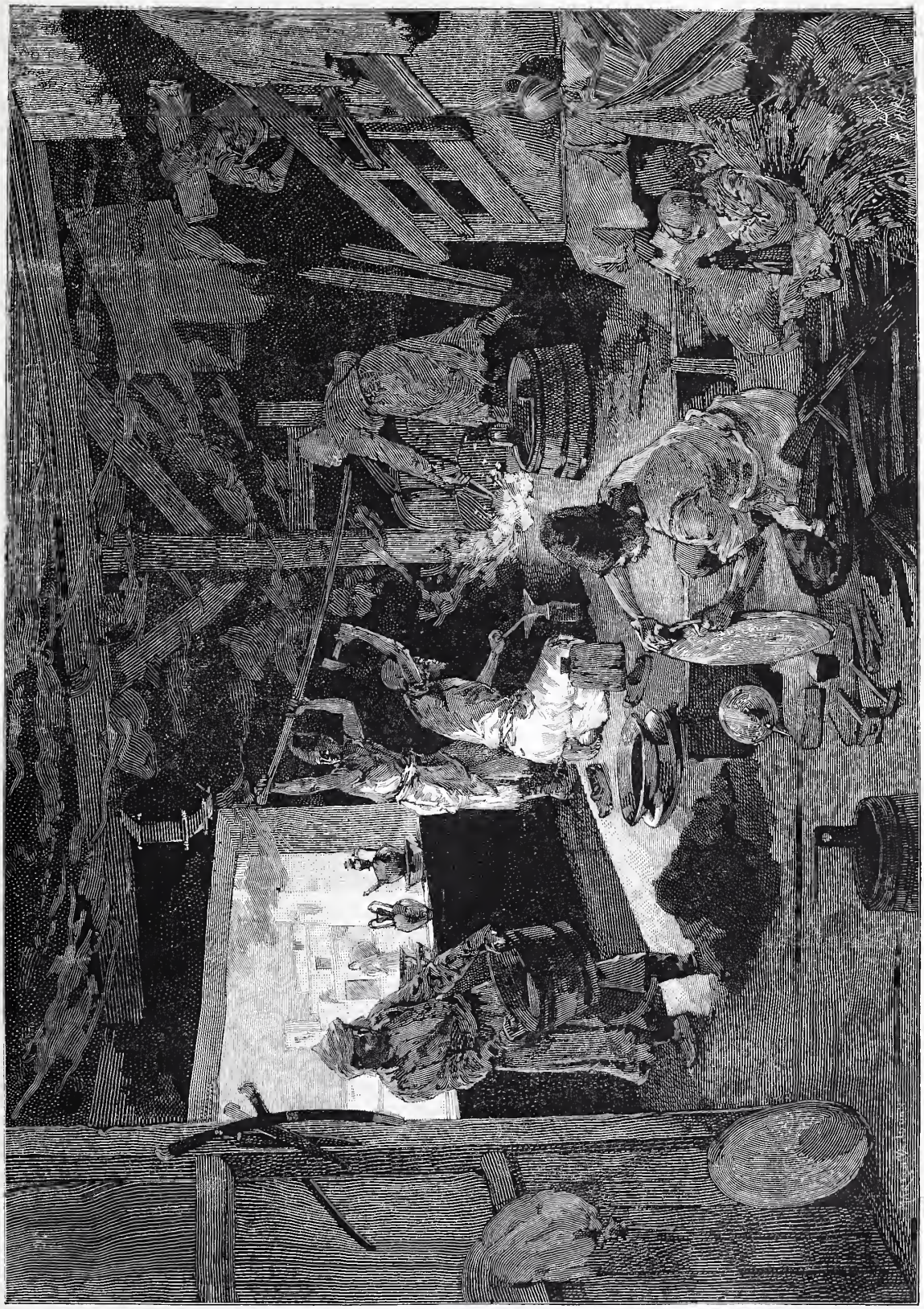
LES ARMURIERS DE KAZANISCHE.

A cinq verstes de Temir-Chan-Schoura, on visite avec intérêt un petit village ou bourgade, qu'on appelle Kazanische. A l'extérieur, rien ne le dis-

[1] Voyez, sur l'hôtel et le musée de Carnavalet, les Tables du précédent volume.

[1] Le fief de Kernévénoy était situé dans la paroisse, aujourd'hui commune de Quimper-Guézennec, canton de Pontrieux, arrondissement de Gaingamp.

tingue des autres aouls disséminés dans la contrée; on regrette l'absence de pittoresque qui ferait oublier l'exiguïté et la pauvreté de ses maisons. Ce triste endroit est cependant le Soltingen, le Tolède du Daghestan! Non pas qu'il y ait là une grande fabrique d'armes comme en Espagne,



Une forge à Kazanische (Daghestan). — Dessin de Martin Jonant.

en France ou en Allemagne, et dont les ouvriers se recruteraient dans la population locale. On chercherait en vain quelque vaste atelier. Chaque maison est une petite manufacture d'armes particulière, où l'on travaille de père en fils à la confection des kinjars indispensables à chaque habitant du pays, ou des chachkas qui, de Kazanische, s'en vont au loin.

La peuplade qui les fabrique est une race à part parmi les vingt-sept nationalités diverses qui, selon Komaron, peuplent le Daghestan. On leur donne le nom de Koubatchi ou d'Oukboukanes.

Par un contraste assez remarquable, ces fabricants d'engins meurtriers sont d'un tempérament des plus pacifique. Comme ils sont indispensables aux autres tribus, leurs voisins même les plus belliqueux les laissent en repos. Ils ne sont pas nombreux. Au recensement de 1867, leur chiffre ne s'élevait pas même à deux mille, et quoique musulmans, ils prétendent être Frengi ou Frenki, de ce nom générique de Francs donné en Orient à tous les Européens. Leur industrie était jadis plus étendue. Des cottes de mailles admirables sortaient de leurs mains, et même quelques essais de fonderie de canons furent assez satisfaisants pour les temps où ils avaient été tentés. Aujourd'hui, outre les chachkas et les poignards, ils fondent encore quelques fusils, assez élémentaires. Il faut commander d'avance toutes ces armes. Dans aucune maison, si vous entrez avec l'intention de vous y procurer quelque souvenir du pays, vous ne trouverez rien de prêt, à l'exception de quelques lames de poignards refusées par ceux qui en avaient fait la commande. On ne visite pas toutefois sans intérêt ces modestes demeures. Le fourmillement qui frappe la vue et l'ouïe, dans ces étroits espaces, est d'un curieux spectacle. Dans un coin est une forge des plus primitives avec des soufflets séculaires et des enclumes qui ont servi à l'on ne sait plus combien de générations. Quatre ou cinq hommes y travaillent assidûment, tandis qu'à un mètre à peine deux autres trempent l'acier fondu par les premiers. A leurs pieds, les jambes croisées, sont assis ceux qui polissent les lames, et entre tous grouille une marmaille aux yeux noirs et aux regards fiers, qui ne s'inquiète ni des travailleurs ni des visiteurs. La femme seule est invisible.

MARTIN,
voyageur.

LE ROI DE L'ILE FOLLE.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Suite. — Voy. pages 46, 58 et 82.

Le lendemain, Frankfort entra dans la cuisine à une heure matinale et apprit que le maître, sorti en bateau dès quatre heures, ne reviendrait pas de quelque temps.

Phœbé avait préparé le déjeuner de Frankfort et le lui servit; elle le quitta ensuite pour aller au champ de pommes de terre où il la rejoignit.

Le soleil était radieux au dessus des astres, couleur de lavande pâle et de pourpre royale; la baie était couverte de nombreuses voiles, car le maquereau avait reparu, et tous les pêcheurs étaient dehors.

Non loin de l'île passaient les vaisseaux de cabotage appartenant à l'est de la province et à des régions plus éloignées. Il y avait près de deux cents embarcations en vue, grandes ou petites, et John Frankfort, qui avait eu la fantaisie de se mettre à bêcher la terre avec une ardeur intermittente, s'interrompit pour les regarder. Phœbé et lui avaient, en ce moment, un même goût pour le calme et la réflexion; ils parlaient peu. Du reste, ils se témoignaient réciproquement beaucoup d'égards.

Vers midi, le bateau de pêche du roi George, que Phœbé n'avait cessé de suivre des yeux avec un affectueux intérêt, prit la direction du retour; elle courut vers le petit débarcadère.

Frankfort avait exprimé un profond dédain pour le repas de midi. Jetant au loin sa houe, il se transporta sur le point le plus élevé de l'île. Là se trouvait un bosquet de pins tordus et entrelacés par le vent du nord. Notre voyageur passa l'après-midi couché sur le doux tapis brunâtre que formaient leurs aiguilles. Un assoupissement étrange s'empara de lui. Pour un homme habituellement occupé à résoudre des problèmes financiers, une matinée passée au soleil à bêcher un champ de pommes de terre, au moment le plus chaud de septembre, n'était pas une fatigue ordinaire.

Les pins croissaient seuls au sommet de l'île et devaient servir de point de reconnaissance à George quand il était en mer. Devant Frankfort s'étendait un pâturage où il voyait, lorsqu'il ouvrait paresseusement les yeux, quelques moutons errer parmi les petits bouleaux, les fougères et les genévriers. Derrière lui la maison au milieu des champs défrichés se détachait du fond d'une rangée de beaux arbres qui entourait le petit domaine. De la mer on ne voyait pas la ferme bien tenue de l'île Folle, cachée qu'elle était derrière ce rempart de cèdres; mais ses habitants comptaient sur cette palissade naturelle pour les garder contre les vents d'hiver.

Quand Frankfort se réveilla, le soleil s'abaissait déjà au couchant; le propriétaire de l'île Folle apparut, le visage un peu inquiet.

— Nous ne savions pas ce qui vous était arrivé, jeune homme, dit-il d'une façon toute paternelle. Il n'est pas bon à votre âge de supprimer le dîner comme vous venez de le faire; nous vous ferons perdre cette habitude, Phœbé et moi, quoiqu'elle ne mange pas plus qu'un oiseau, ma Phœbé!

Et son visage reprit une expression triste.

— Oui, dit Frankfort, elle paraît très délicate. Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux pour elle passer l'hiver sur le continent ou dans quelque endroit plus abrité?

Il posait cette question en hésitant. Le père se retourna et brisa une branche desséchée entre ses doigts impatients.

— Elle n'irait pas sans moi au continent, répondit-il d'une voix étouffée, et mon vœu est mon vœu! Je ne poserai plus jamais mon pied sur une terre habitée par les hommes.

La journée avait été si peu mouvementée et l'île Folle semblait un lieu si calme, pour ne pas dire prosaïque, que son visiteur déjà oubliait le tressaillement d'intérêt avec lequel il l'avait entendu nommer pour la première fois. Ici, cependant, il rencontrait encore l'irrésistible élément tragique de la vie : cet homme, qui aurait dû être défendu contre la sottise humaine par son bon sens, s'égarait dans quelque préjugé ou quelque superstition. Pourquoi? Car enfin les gens les moins éclairés du monde, sont portés à vivre ensemble; ils comprennent la nécessité d'être conseillés, même dirigés, d'avoir un guide, quitte à se révolter contre lui.

Ce citadin éprouvait une extrême curiosité de connaître les lois auxquelles obéissait sa nouvelle connaissance. Il n'avait jamais ressenti, à première vue, un intérêt aussi puissant pour personne.

— La société en serait encore à se former, dit-il, avec une légèreté apparente, si chacun de ceux qui ont à se plaindre de leurs voisins agissait comme vous l'avez fait.

Le roi de l'île Folle fixa un regard pénétrant sur son compagnon, qui surveillait toujours la flottille de pêche; puis il rougit comme une jeune fille à travers le hâle que la mer et le soleil avaient comme peint sur ses joues.

— Ayez l'œil sur le numéro un, ou bien le numéro deux aura l'œil sur vous, fit-il avec une certaine incertitude dans la voix.

— Oui, répondit Frankfort en souriant, je me suis répété cela bien des fois. Mais par le fait, je n'appartiens pas plus que vous à mes voisins.

— J'espère que vous êtes plus heureux que je ne l'ai été. Si j'avais seulement vécu au milieu de chrétiens! s'écria le roi avec une irritation redoublée à la seule pensée des gens de John-Island.

— La nature humaine est la même dans le monde entier, dit son hôte, comme s'il se fût parlé à lui-même. La faute est souvent de notre côté, lorsque nous nous plaignons.

Mais cette parole hardie n'obtint pas de réponse.

Frankfort se leva enfin de sa couche d'aiguilles de pins, et les deux hommes se dirigèrent vers la maison.

La mer brillante, les voiles blanches, rayonnantes au soleil, ou teintées de gris dans l'ombre, la sombre verdure des îles les plus proches, formaient un admirable tableau. Frankfort ne put s'empêcher d'établir un parallèle entre les aventures de ces petites barques pressées et celles de sa vie d'homme d'affaires. N'était-ce pas toujours une question de chance aussi bien pour le gain des dollars que pour la pêche des harengs? Certainement, dans le nombre, il y avait plus d'un bateau qui rentrerait le soir désappointé; et lui, n'avait-il pas ébauché aussi quelques entreprises dont le résultat était encore incertain? Il s'en voulait d'y penser. Mais la mer était une scène plus noble que celle d'un bureau. La chasse à la fortune et au pouvoir dans les villes lui semblait en ce moment presque une occupation stupide et triviale; puis il s'avoua de nouveau qu'il n'avait aucun but élevé en essayant de gagner toujours le plus possible.

— Vous n'êtes pas marié? Vous menez la vie de garçon, n'est-ce pas? demanda le roi George.

Frankfort, un peu surpris, fit un signe affirmatif.

— Cette vie-là est la plus facile; vous avez moins à craindre de faire tort aux autres en agissant à votre guise. Ma femme valait son pesant d'or, et elle repose là, dans ce petit enclos, au coin du champ. Elle n'a jamais combattu mon goût pour la solitude; mais elle n'a pu supporter d'être séparée de ses parents et de ses habitudes. Je ne l'avais pas prévu à temps.

Il y avait quelque chose de douloureux et de fier dans la contenance de l'exilé tandis qu'il parlait, et son interlocuteur aurait éprouvé une sorte d'admiration pour lui s'il n'avait réfléchi que sa retraite avait été volontaire, et, autant qu'il en pouvait juger, égoïste. On ne devait pas dire, en effet, que George Quint eût fait acte de courage en sortant de l'île John : non, cet exode ne rappelait en rien celui des pèlerins qui, jadis, quittèrent l'Angleterre pour des scrupules de conscience, et au nom d'une liberté nécessaire.

— Quel était votre but en venant ici? demanda Frankfort, comme s'il n'eût pas entendu jusque-là une réponse satisfaisante.

— J'avais besoin d'être seul; je n'étais pas capable de supporter les gens qui m'offensaient et me harcelaient; je ne leur aurais pas fait de tort; mais je n'avais besoin d'aucun d'eux. Ici, voyez-vous, je gagne ma vie; ma fille a plus de poules qu'il ne lui en faut; nous avons un petit troupeau de moutons; les poissons de la mer entrent dans mon filet; je ne dois rien à personne.

Frankfort le considérant avec intérêt, lui dit :

— Mais vous dépendez des îles plus grandes que la vôtre pour certains approvisionnements; le médicament contre la toux, par exemple. Je ne peux pas m'empêcher de penser que vous auriez dû choisir un endroit moins exposé, plus près du continent et mieux abrité des vents.

— Il est bien vrai qu'ils nous coupent en deux, dit le roi avec une douceur attristée.

Frankfort eut honte un instant de ses observations, mais ce ne fut pas long; il éprouva bientôt le sentiment opposé. Vraiment, cette île était bien l'île de la Folie; cet homme, sans doute meilleur que ses voisins, avait sacrifié sans scrupule le bien-être de sa famille; il accumulait de l'aisance, mais qui en hériterait? Ce ne serait pas la pauvre fille au teint pâle, bien sûr.

En ce moment ils arrivaient au coin de la maison; Phœbé attendait sur le pas de la porte, regardant vers quelque point du ciel ou de la mer, à travers une longue-vue toute bossuée. Elle eut l'air satisfait lorsqu'en abaissant le verre, elle les découvrit et elle salua Frankfort d'un sourire silencieux.

— Tiens! j'avais oublié que c'était pour cette

après-midi, s'écria le roi. Tu regardes l'enterrement, n'est-ce pas, mon enfant? C'est la vieille miss Danforth, qui a été malade tout l'été, une cousine de ma mère, ajouta-t-il plus bas. — Et il se retourna avec une feinte indifférence, tandis que Frankfort prenait la longue-vue que lui offrait Phœbé.

Sûrement elle aurait voulu être au milieu de la famille rassemblée. Était-il possible que le roi fût tyrannique au point de ne jamais laisser cette jeune femme quitter l'île qu'il avait choisie, sous prétexte de vivre en liberté?

— On sortait la bière quand vous êtes arrivés, dit Phœbé avec un soupir.

Mais Frankfort oublia l'île Folle et son histoire en contemplant la procession étrange qui défilait au loin. Grâce à la longue-vue, il pouvait distinguer le cercueil couvert d'un poêle noir dans un bateau mis en mouvement par quatre hommes qui l'avaient poussé à quelque distance du rivage; d'autres bateaux l'entourèrent. De la maison basse et grise, située près de l'eau, sortit un groupe de femmes qui descendit la plage et s'embarqua; puis on se mit en route avec assez d'ordre; le bateau funèbre ouvrant la marche, les autres le suivant à travers la large baie pour gagner le continent.

Il abaissa un instant sa longue-vue et Phœbé la lui reprit. Frankfort, qui avait eu l'occasion de voir tant de spectacles et de pompeuses cérémonies, regretta d'avoir interrompu son hôtesse. Il pouvait encore distinguer lesfunérailles flottantes; ce n'était qu'une lointaine rangée de bateaux; mais cette file en mouvement le pénétrait d'un respect étrange.

— Les Danforth sont enterrés sur le Foreside, expliqua le roi de l'île Folle.

Son hôte, cependant, avait pris un livre dans sa poche, et s'asseyait sur un rocher à la limite du petit jardin. Ce côté de la maison était ombreux, ce qui lui semblait fort agréable après sa promenade dans les champs au grand soleil. Le soleil était si chaud pour la saison!

Il se dit : vraiment, ne suis-je donc bon à rien en dehors des affaires d'argent?

Cette pensée l'obsédait.

Cependant le pêcheur avait disparu; l'enterrement n'était plus qu'un point obscur, là-bas où le soleil scintillait sur l'eau; n'importe, il le voyait encore, et son livre restait fermé sous ses doigts distraits.

Phœbé, assise sur le pas de la porte, tricotait toujours.

— Voulez-vous me laisser voir votre livre? demanda-t-elle avec une vivacité d'enfant.

Il le lui présenta :

— C'est un vieil exemplaire des poèmes les plus courts de Wordsworth. Il appartenait à ma mère. Elle avait le même nom que vous.

Phœbé radieuse examina de plus près la première page.

— Quelle jolie écriture avait votre mère! Aimez-vous ce livre?

— Je crains bien de ne l'aimer autant que parce qu'il était à elle, répondit sincèrement Frankfort; certainement, cela fait du bien de lire ces poèmes [1], mais je trouve difficile de lire quoi que ce soit maintenant; mes affaires me remplissent trop l'esprit. Vous n'avez pas idée ici, sur cette île, des luttes et des combats qui se livrent dans le monde.

— Je suppose qu'il s'y trouve pourtant quelques gens qui aiment les belles œuvres, dit Phœbé avec simplicité; autrefois j'aimais à lire, mais j'ai trouvé que cela me faisait trop sentir que j'étais seule et me donnait envie d'aller sur le continent ne fût-ce que pour y voir ce que faisaient les personnages de mes livres; maintenant je n'y tiens plus. Rien ne me ferait quitter notre île.

— Vous avez raison, répliqua Frankfort avec bonté. Contentez-vous de ce que vous rêvez du monde, cela vaut mieux. Je crois qu'on se sentirait meilleur ici, en vous voyant ainsi heureux et tranquilles.

Il avait dans la voix une expression plus affectueuse qu'à l'ordinaire.

Phœbé jeta un regard rapide sur l'horizon lointain; puis, de nouveau, elle baissa les yeux sur son ouvrage.

Bientôt après elle rentra dans la maison. A l'heure du thé, ce soir-là, Frankfort fut tout surpris de trouver la petite table servie comme pour un jour de fête, avec de la porcelaine à fleurs et une belle chaise d'acajou, à la place d'honneur, la sienne.

— Vous savez, vous m'avez prise au dépourvu, hier soir, en arrivant brusquement, dit la pauvre malade; je ne veux pas que vous puissiez croire que nous ne savons pas comment on doit recevoir des hôtes.

La fin à la prochaine livraison.

SARAH JEWETT.

PLANTES ALIMENTAIRES.

DE LA CULTURE DU TOPINAMBOUR. — SON UTILITÉ.

Cette précieuse plante, qui prend dans notre agriculture une place de plus en plus importante, est originaire d'Amérique.

Quelques auteurs ont prétendu qu'elle vient des montagnes du Mexique et du Pérou : il est possible qu'on la trouve à l'état sauvage dans ces régions, mais il est certain qu'elle se rencontre également au Brésil. Le nom de la plante est brésilien : c'est celui d'une peuplade, jadis très importante, les *Topinamboux* ou plutôt *Tupinambas*. Elle n'est plus représentée que par un petit

[1] Voyez, à nos tables, les traductions de quelques-uns de ces charmants poèmes : *la Rêverie de la pauvre Suzanne*, *Nous sommes sept*, *le Vieillard sans enfant*, etc.

nombre d'individus confinés dans une des îles voisines de l'embouchure de l'Amazone.

Dès le seizième siècle, les Topinamboux étaient pris en France comme types de sauvages, à peu près comme nous faisons maintenant pour les Canaques ou les Achantis.

En 1550, pendant les fêtes célébrées à Rouen pour l'entrée de Henri II et de Catherine de Médicis, il y eut des danses de caractère exécutées par des Topinamboux (vrais ou faux).

Sous Louis XIV, la réputation de ces sauvages n'est pas effacée par celle des Hurons. Dans la fameuse querelle des *anciens et des modernes*, Perrault et quelques autres avaient osé soutenir que Virgile et Homère n'étaient point exempts de défauts. D'après Boileau (*Épigrammes*), Apollon

Le Topinambour. — Dessin de Clément.

indigné demande où s'est accompli un tel acte de sauvagerie :

« C'est donc chez les Hurons? chez les Topinamboux ?

— Non, c'est en France, en pleine Académie. »

Dans l'épigramme suivante, il ose même blâmer l'Académie qui, *tolérant de pareils fous, lui semble un peu Topinambou.*

Introduit en France dès le milieu du dix-septième siècle, ce n'est guère que cent ans plus tard que le topinambour a été cultivé dans les jardins : et, même à l'époque actuelle, cette plante est loin d'être aussi répandue qu'elle mérite de l'être.

D'après ces faits bien établis, beaucoup de bons esprits ont fait le raisonnement suivant :

Si le topinambour méritait d'entrer dans la grande culture, il aurait déjà conquis sa place, comme la pomme de terre, importée d'Amérique à peu près à la même époque.

Mais le raisonnement est loin d'être juste.

D'abord, la pomme de terre a mis fort longtemps à prendre rang parmi les plantes de grande culture.

Puis, le topinambour a un défaut capital qui en a retardé la propagation dans la petite et, par suite, dans la grande culture.

Tandis que la pomme de terre est acceptée immédiatement dans la nourriture journalière, par les gens de campagne aussi bien que par les citadins, le topinambour ne plaît pas à tout le monde : ce n'est qu'avec un peu d'habitude qu'on peut l'apprécier comme légume.

Le petit cultivateur se résigne difficilement à cultiver une plante qui ne peut guère convenir qu'à ses animaux, tandis que la pomme de terre nourrit tout son personnel et ses animaux en plus, du moins en grande partie.

Le topinambour appartient à une famille absolument différente de celle de la pomme de terre : celle-ci est une *solanée*, dont toutes les parties sont vénéneuses, excepté le tubercule. Ainsi les feuilles, les graines et *surtout les germes* de pomme de terre sont de dangereux poisons.

Le topinambour appartient au genre *Helianthus*, de la grande famille des *composées* ou *synanthérées*, qui comprend au moins douze mille espèces, soit le dixième environ des espèces connues.

Dans ce même genre Helianthus, nous trouvons des plantes bien connues : notamment le *grand soleil*, que tout le monde connaît; le *soleil vivace* de nos jardins, etc.

Le topinambour se nomme, en botanique, *Helianthus tuberosus* : on lui a donné une foule de noms vulgaires comme *poire de terre*, *crompire*, etc. Dans quelques endroits où on le cultive en grand, le nom s'est abrégé et féminisé : il est devenu *la topine*.

Le topinambour est une plante vivace, d'un à deux mètres de hauteur. Tiges fortes et droites, remplies d'une sorte de *moëlle* blanche; feuilles ovales terminées en pointe (*lancéolées*), couvertes de poils rudes au toucher; fleurs jaunes, assez petites relativement au volume de la plante; graines mûrissant très rarement dans nos climats; racines tuberculeuses, irrégulières, recouvertes d'une pellicule rougeâtre, qui paraissent formées d'écailles fort épaisses, superposées.

Tandis qu'on connaît des centaines de variétés de pommes de terre, obtenues par semis, on ne possède encore qu'une seule variété de topinambour, obtenue par Vilmorin : elle n'a, du reste, rien de remarquable; les tubercules sont de couleur jaune.

Il est certain qu'on obtiendrait de nouvelles variétés en semant des graines fertiles venues des pays chauds.

Le tubercule du topinambour est d'ailleurs très différent, comme composition, de celui de la pomme de terre.

Tandis que ce dernier renferme surtout de la fécule, le premier contient des matières sucrées, et principalement de l'*inuline*, matière analogue à la fécule, mais soluble dans l'eau bouillante, tandis que, dans le même cas, la fécule forme de l'*empois*, sans se dissoudre.

Comme la fécule, l'inuline se change facilement en sucre, puis en alcool, par une fermentation bien conduite.

Pour employer le topinambour dans la cuisine, on peut d'abord faire cuire les tubercules avec de l'eau et du sel, comme on ferait pour les pommes de terre, puis les assaisonner à l'huile et au vinaigre, quand ils sont refroidis et épluchés.

On peut aussi les couper en tranches et les passer dans une pâte à frire, exactement comme pour les salsifis, artichauts frits, etc.

Enfin, on peut faire cuire lentement les topinambours crus avec du bœuf, du veau, du mouton, comme on fait pour les autres légumes.

La saveur du topinambour se rapproche tout à fait de celle du fond d'artichaut : avec de l'habitude on la trouve même supérieure à celle-ci.

C'est ce qui explique pourquoi les villageois, même dans les pays où le topinambour est cultivé en grand, ne font pas entrer ce tubercule dans leur régime alimentaire qui cependant devrait être beaucoup plus varié.

En effet, dans la plupart des villages, les artichauts ne sont cultivés que dans les jardins *bourgeois* : les travailleurs de la terre n'apprécient pas beaucoup ce légume, dont ils trouvent la saveur un peu étrange. A plus forte raison, le topinambour ne leur plaît pas : affaire d'habitude, cela va sans dire.

Pour l'alimentation du bétail, rien de plus précieux que le topinambour, qui remplace le double de son poids de betterave.

Tous les animaux l'acceptent volontiers : il plaît aux chevaux autant que la carotte (avec laquelle il présente d'ailleurs beaucoup d'analogie); les vaches, les moutons le recherchent avidement. Pour ces derniers, il faut prendre garde aux indigestions et ne pas donner des rations trop fortes. Il faut tenir compte, bien entendu, des habitudes, et même des caprices de certains animaux : si quelqu'un d'eux refuse le topinambour, il suffit d'ajouter un peu de sel ou de laisser jeûner l'animal pendant vingt-quatre heures. C'est ainsi qu'on habitue les vaches à manger du sarrasin coupé en vert (excellente pratique d'Alsace), etc.

Comme pour les autres racines, il est bien préférable, au lieu de donner les tubercules entiers, de les passer au coupe-racine. Pour l'engraissement des porcs, de la volaille, on emploie le tubercule cuit et écrasé, comme la pomme de terre.

Sous l'influence de ce régime, les moutons engraissent rapidement : la production laitière des vaches s'entretient fort bien; et les chevaux de travail prennent de l'embonpoint pendant l'hiver comme quand on les nourrit avec des carottes (ajoutées à une ration modique d'avoine et de foin).

La culture du topinambour s'est surtout développée en Alsace : elle a pris naissance dans le célèbre domaine de Bechelbronn, sous l'influence de notre illustre agronome Boussingault.

Cette culture s'étend rapidement dans la région de l'Est, grâce aux efforts émanés des centres d'instruction agricole; notamment de la ferme-école de Tomblaine, près Nancy, dont le directeur, M. Thiry, cultive depuis longtemps le topinambour et le propage au loin dans les environs.

Sur les maigres plateaux de l'ancienne province du Poitou, la culture du topinambour et la distillation des tubercules ont fait succéder l'abondance à la pauvreté.

C'est qu'en effet, rien n'est plus facile que d'obtenir de l'alcool bon goût par la fermentation des tubercules de topinambour : les *pulpes* (résidus de la distillation) servant d'ailleurs à l'alimentation du bétail.

Cent kilogrammes de tubercules frais contiennent dix-neuf kilogrammes de sucre, inuline et autres matières propres à se transformer en alcool. Ils renferment en outre deux kilogrammes de matières azotées (plus ou moins analogues au blanc d'œuf), très propres à *nourrir* le ferment et à augmenter la valeur des pulpes-résidus.

Les procédés ordinaires de distillation et de rectification s'appliquent si bien au topinambour, que les distillateurs les moins exercés obtiennent des alcools de meilleur goût que ceux de betterave, avec un rendement supérieur.

Le topinambour est bien plus rustique que la pomme de terre : il ne redoute rien de nos plus grands froids et passe l'hiver en terre sans subir aucune altération. On peut donc arracher les tubercules en hiver, en profitant d'un dégel.

Cette résistance extraordinaire a fait le plus grand tort à la culture du topinambour.

Les enthousiastes ont déclaré hautement que cette plante pouvait prospérer *sans culture* et *sans engrais* : ce qui est absolument faux pour toutes les plantes, même pour les espèces indigènes. Exemple : voici des pieds d'ortie, très vigoureux, venus sans culture au bord d'un chemin, dans une veine de bonne terre, à l'aide des engrais laissés par les animaux passant sur le chemin. Cultivez l'ortie en plein champ (ce qu'on a fait plus d'une fois pour la fibre textile que donne cette plante) : sans engrais, vous n'aurez qu'une récolte au-dessous du médiocre.

Les détracteurs du topinambour ont prétendu que la terre où l'on a cultivé cette plante ne peut plus en être débarrassée : autre erreur manifeste, car le topinambour périt quand on le fauche pendant deux ans de suite, trois ans au plus dans les terres les plus riches. Il résiste encore moins longtemps au pâturage des vaches et surtout des moutons. Mêlées à la paille, à la luzerne, etc., les jeunes tiges de topinambour ne sont pas nuisibles.

Toutes les terres, même les plus médiocres, depuis les bonnes terres à blé jusqu'aux sables presque purs (calcaires ou siliceux), conviennent au topinambour, qui ne redoute qu'une chose : l'*humidité* permanente du sous-sol. Dans ces conditions, il pourrit avec la plus grande rapidité.

Donc, *la culture en terre saine*, voilà une condition essentielle.

Du reste, la plante n'est sujette à aucune maladie, et aucun insecte ne l'attaque.

La culture du topinambour se fait exactement comme celle de la pomme de terre : avec cette différence que le premier doit être maintenu à la même place pendant plusieurs années, comme on fait pour les pièces de luzerne, qui sont maintenues en dehors de l'assolement.

On plante dès la fin de février, jusqu'au 15 avril.

Le terrain étant bien préparé, on jette dans le sillon, derrière la charrue, des tubercules entiers, qu'on peut prendre d'ailleurs assez petits, mais qu'on ne doit pas couper comme on fait souvent pour la pomme de terre.

Dans le sillon, les plants doivent être espacés de cinquante à soixante centimètres.

La deuxième ligne doit être espacée de quatre-vingt-dix centimètres à un mètre de la première. On arrive à ce résultat en plantant un sillon sur trois. Au retour, la charrue recouvre les tubercules.

Dans ces conditions, la plantation d'un hectare exige mille à douze cents kilogrammes de tubercules (valant 2 francs à 2 fr. 50 les cent kilogrammes).

Dès le mois d'avril, les lignes plantées se couvrent d'une végétation vigoureuse. Quand les entre-lignes sont couverts de mauvaises herbes, il faut cultiver à la charrue ou mieux à la houe à cheval. On conseille même de *butter* les plants comme on fait pour les pommes de terre : mais il n'est pas prouvé que cette pratique soit avantageuse dans tous les terrains.

Au mois d'octobre, un peu avant les premières gelées, on coupe les tiges avec une serpe légère : les moutons mangent les feuilles, et les tiges sèches servent au chauffage des fours, si le bois est rare dans le pays : autrement, on en fait litière aux porcs, qui brisent les tiges en menus morceaux pour en manger la moëlle : les tiges ainsi brisées s'absorbent facilement dans les fumiers.

A partir d'octobre jusqu'à mars, on arrache les tubercules à la charrue sans s'inquiéter de replanter : il reste toujours de quoi repeupler les lignes.

En avril, au plus tard en mai de la seconde année, il faut cultiver entre les lignes, sans craindre de détruire les plants qui s'écartent de ces mêmes lignes.

Tous les deux ou trois ans, on doit répandre du fumier sur les entre-lignes avant de les cultiver. Le topinambour n'est pas *ingrat* : aucune plante ne profite mieux que lui des engrais, toujours trop peu abondants chez le petit cultivateur.

C'est ainsi qu'on peut entretenir une pièce de topinambours pendant dix ou douze ans, la récolte annuelle dépassant de beaucoup celle que donnerait le même terrain cultivé en pommes de terre.

D'après les renseignements les plus positifs, la moyenne annuelle pour les terres ordinaires n'est pas moindre de *vingt-six mille kilogrammes à l'hectare* (Boussingault). Dans les alluvions du Rhône, le rendement atteint *soixante mille kilogrammes* (de Gasparin).

Dans une année de disette extraordinaire de fourrages, il peut être avantageux de couper le topinambour en vert : mais c'est aux dépens de la récolte de tubercules, qui est bien plus profitable; de sorte qu'on ne doit user de cette ressource qu'en cas de nécessité.

Disons, en terminant, que le topinambour ne doit pas être planté dans des terres saines, mais en même temps fraîches et profondes comme certaines prairies défrichées : dans ce cas, la plante *s'emporte* en feuilles et en tiges atteignant près de trois mètres; mais les tubercules se développent très peu et le rendement devient fort médiocre.

CH.-ER. GUIGNET.

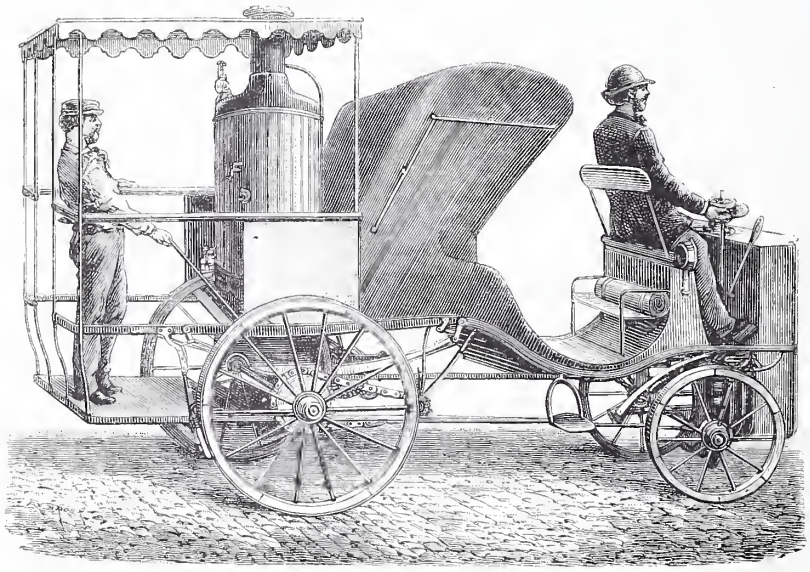
CABRIOLET A VAPEUR.

Après une des dernières expositions, j'avais été séduit par un modèle de calèche à vapeur. L'idée m'avait paru ce qu'elle est, en effet, ingénieuse. Plus d'écurie; plus de cheval (j'en avais perdu deux en cinq ans); plus de vétérinaire, plus de provision de foin, avoine, etc. J'avais commencé une lettre pour demander le prix que pourrait me coûter ce nouveau véhicule, et celui de la consommation de charbon, en moyenne, pour quelques jours par mois; mais la main de la maîtresse du logis, ma souveraine comme dans beaucoup de familles, arrêta ma plume :

« Attention! m'a-t-elle dit; ne vois-tu pas que ta fille ou moi, nous ne serions guère tentées de faire avec toi l'expérience de cette machine : il y aurait de quoi s'inquiéter à la pensée d'avoir derrière soi, en guise de groom, un appareil à vapeur qui pourrait faire explosion; puis tu conviendras que la vue d'un beau cheval hennissant devant soi vaut mieux que le dos d'un mécanicien, etc. »

Je protestai un peu, puis je me laissai persuader, mais non sans regret, me disant que c'était une idée à encourager. On pourra simplifier ce genre de cabriolet, actuellement trop lourd de forme. Et mieux encore, qui sait si l'on ne pourra pas bientôt substituer à la vapeur l'électricité qui, pouvoir invisible, dépassera en vitesse chevaux et vapeur. Attendons [1]!

(*Extrait d'une lettre.*)



Cabriolet à vapeur. — Dessin de Broux.

[1] On a depuis imaginé un tricycle à vapeur; (voir *la Nature*, janvier 1888).

L'Éducation.

Si l'éducation doit d'abord procéder par réalités et images, c'est pour s'en servir comme de véhicules, afin de s'élever à ce que l'intellectuel a de plus sublime.

RAVAISSON.

ERRATA.

Page 26, 2me colonne, ligne 23, au lieu de *les occasions*, lisez *l'occasion*.

Les articles *Nos chiens* ont été imités de l'anglais.

Page 53. Erreur de mise en pages très regrettable que nous réparerons en donnant une vue de la véritable maison natale de Lamartine. La gravure, jointe par mégarde au texte, représente le couvent des Ursulines de Mâcon, où le père de Lamartine fut retenu prisonnier pendant la Terreur (aujourd'hui une caserne).

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

UN PORTRAIT, PAR LIOTARD.

(Voyez notre tome de 1887, pages 185, 209).

Un pastel de Liotard, d'après la collection de ses costumes d'Orient, conservée au musée du Louvre.

« La tête est charmante : on la dirait de Watteau : mais il y a bien à redire aux épaules et aux mains ; on pourrait croire que Liotard a fait le visage, et qu'un autre a fait le reste. Cette supposition ne serait pas inadmissible, car plusieurs des gravures de la série « Costumes d'Orient ». par Liotard, portent la mention que les figures sont faites par lui, mais non les costumes et les accessoires. »

Nous empruntons ces lignes à une lettre qu'a bien voulu nous écrire M. Alphonse Révillon, de Genève, qui connaît mieux qu'aucun autre amateur les œuvres de Liotard et ce qui les caractérise. Nous ne saurions nous autoriser d'un jugement plus sûr que le sien ; quant à rechercher quel a pu être le modèle dont l'on voit ici l'image, ce serait peine perdue. Peut-être était-ce une des nobles dames de la colonie européenne de Pera sous un costume de fantaisie ? Un hasard seul, à la suite de la publicité que nous donnons à ce portrait, pourrait nous en instruire : c'est là une probabilité bien faible.

L'ouvrage de M. le professeur Humbert sur Liotard que nous avons précédemment annoncé, est terminé en manuscrit ; nous espérons qu'il ne tardera pas beaucoup à paraître.

Ch.

VIE SANS AVENTURES DE PIET BEVREDIGER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 98, 106.

XII

— Mais, reprit-il après une pause de quelques instants, nous ne vivons plus dans ces temps-là. Pour qu'un homme ait le droit de travailler à la vigne du Seigneur et de répandre la bonne parole du haut de la chaire, il lui faut faire de longues études et subir les épreuves de bien des examens ; il faut qu'il sache du latin, du grec, et qu'il ait approfondi les mystères de la théologie. En un mot, il faut que les juges compétents aient constaté chez le néophyte, non seulement la vocation, mais encore la capacité.

— Je ne suis qu'une femme, et une femme ignorante, répliqua Mme Bevrediger, et je n'aurai pas la présomption de décider si Piet a ou non la capacité. Mais M. le maître d'école, qui est un homme instruit, et qui est payé pour s'y connaître, me disait, il n'y a pas une demi-heure : « Mme Bevrediger, vous ferez de Piet exactement ce que vous voudrez, car il a une mémoire de tous les... je veux dire une très bonne mémoire. »

Par charité chrétienne, M. van Buhnen s'abstint de dire ce qu'il pensait du savoir de M. le maître d'école, il s'abstint aussi de prier Mme Bevrediger de citer textuellement la phrase de ce savant, au sujet de la mémoire de Piet : il y avait longtemps qu'il connaissait la formule par laquelle il remplaçait le superlatif des adjectifs. C'est encore par charité chrétienne, qu'il se hâta d'ajouter :

— Eh bien ! madame Bevrediger, savez-vous ce que nous allons faire ? Nous allons mettre à l'épreuve cette excellente mémoire, et nous verrons ce que nous en pouvons tirer. A partir de demain, vous m'enverrez Piet tous les jours ; je le ferai travailler avec moi, et je lui dirai ce qu'il aura à faire pour le restant de la journée. S'il mord au latin et au grec, nous irons droit devant nous ; et quand le moment sera venu où il faudra qu'il vous quitte pour aller achever ses études de théologie, j'écrirai à quelques amis que j'ai, et nous trouverons bien moyen de le faire caser quelque part, sans qu'il vous en coûte rien.

— Oh ! monsieur van Buhnen, s'écria la femme de l'éclusier, comment pourrons-nous jamais...

— Vous vous connaissez en tulipes, dit tranquillement ce brave homme, venez par ici, j'ai quelque chose à vous montrer, qui vaut la peine d'être vu.

XIII

Pendant plus d'une demi-heure, Mme Bevrediger et M. van Buhnen jouèrent au coq-à-l'âne ; elle, guettant toutes les occasions d'exprimer sa reconnaissance ; lui, s'obstinant à parler tulipes.

Arrivée à la maison de l'écluse, Mme Bevrediger annonça la grande nouvelle, et pour ne pas gâter le plaisir des deux autres, elle garda pour elle certains doutes que lui avaient fait concevoir les paroles de M. van Buhnen.

Tous les jours, à l'heure dite, Piet, un paquet de livres sous le bras, dévalait le talus de la digue, et se rendait tout droit chez M. van Buhnen. Là, écarquillant les yeux et ouvrant les oreilles toutes grandes, il faisait de prodigieux efforts d'intellect pour comprendre les explications de son maître. J'ai le regret de dire qu'il n'y parvenait pas toujours. Mais, du moins, il ne perdait jamais patience, ni son maître non plus. Rentré au logis, où le déjeuner de famille l'attendait, il émerveillait son père et sa mère, par le récit de ce qu'ils avaient fait ce matin-là, M. van Buhnen et lui.

Le couvert enlevé, il s'asseyait de nouveau devant la table pour écrire, écrire, écrire. Selon l'expression de M. Bevrediger, « ça n'en finissait pas ! »

Ça en finissait pourtant, car sur les deux heures, Piet s'en allait sur la digue, un livre à la main, et tout en marchant à pas lents, tantôt il plongeait le nez dans son livre, tantôt il levait les yeux vers le ciel, avec ce mouvement de lèvres des gens qui ressassent un morceau pour l'apprendre par cœur.

Un jour, l'éclusier, pour qui toutes ces écritures, toutes ces allées et venues, ces froncements de sourcils et ces remuements de lèvres, étaient comme autant d'augustes mystères, dit à son fils :

— Je te regardais, tout à l'heure, sous les ar-

bres; tu en faisais des simagrées! Eh bien! quelle est la fin finale de tout ça?

— J'ai appris ces deux pages par cœur, repondit Piet, en ouvrant son rudiment à l'endroit du verbe *audio*.

— Comment! s'écria l'éclusier. Tout ça a passé du livre dans ta tête?

— Mais oui, père, répondit Piet en souriant.

— Je te crois, car tu as toujours dit la vérité. Mais, par curiosité, je voudrais bien te l'entendre dégoiser.

Piet ne se fit pas prier, et dégoisa le verbe *audire*, depuis *audio*, jusqu'à *auditu*, tranquillement, posément, sans passer un mot, sans hésiter une seule fois.

L'éclusier regardait son fils d'un air ébahi.

— Et, dis-moi, Piet, reprit-il, ce n'est pas du hollandais, cela?

— Non, père, c'est du latin.

— Du latin! s'écria-t-il. Hein, femme, le voilà qui parle latin, à présent, et tout couramment encore, comme toi ou moi nous parlons hollandais! Eh bien, merci! »

XIV

A partir de ce jour-là, M. Bevrediger commença à s'en faire accroire. Il ne perdait pas une occasion de parler de « mon fils le théologien », qui parle le latin tout couramment, qui sera vêtu de drap fin, comme M. van Buhnen, qui aura une jolie maison, comme M. van Buhnen, que l'on saluera chapeau bas, comme M. van Buhnen! Ah mais oui, les amis, ni plus ni moins, c'est comme ça!

— Bevrediger, lui répondaient ses compères, il faut convenir que vous avez de la chance.

— De la chance! répétait l'éclusier avec indignation. Alors vous croyez, vous autres, que c'est une affaire de chance, tout cela? Vous croyez que pour devenir un monsieur prêtre, il suffit d'aller chez un tailleur et de se commander un habit de drap fin? Non, non, ce n'est pas si simple que cela! Savez-vous bien que mon fils, le théologien, barbouille plus de papier en un jour qu'un douanier en une semaine? Savez-vous qu'il passe ses après-midi, un livre à la main, et je te marmotte! et je te marmotte! savez-vous que cela durera des années et des années! De la chance! merci bien! »

La femme de l'éclusier, beaucoup plus réservée et plus prudente que son mari, ne parlait jamais de « mon fils le théologien », et même M. Bevrediger évitait d'en parler devant elle, aussi bien que du costume de drap fin et de la jolie maison.

La mère suivait de près le travail de son fils, d'aussi près du moins qu'elle le pouvait, étant illettrée.

Quand il revenait, le matin, de chez M. van Buhnen, elle guettait son arrivée et lui faisait conter par le menu tout ce qui s'était passé, ce que M. van Buhnen avait dit de ses devoirs écrits, quelles questions il lui avait posées, et ce que lui, Piet, avait répondu. En somme, M. van Buhnen avait-il été content? Et, selon l'occurrence, elle louait, encourageait, consolait, et même câlinait son grand garçon.

Après le déjeuner, elle s'asseyait près de sa table de travail, silencieuse et attentive. Quand il fronçait les sourcils, se prenait les cheveux à poignée, ou poussait de gros soupirs, elle lui posait doucement la main sur l'épaule; il levait la tête, et ils se souriaient en silence. C'était peu de chose, si l'on veut, mais cela suffisait pour remonter le courage du pauvre Piet. Il faisait un effort, donnait, comme on dit, un coup de collier. Et alors il gribouillait autant de papier que six douaniers.

La première année s'écoula ainsi, avec des alternatives de hauts et de bas : les hauts étaient en grande majorité.

XV

L'année suivante, ce fut tout le contraire. Piet s'arrachait les cheveux, Mme Bevrediger tirait fréquemment son mouchoir, et l'éclusier s'en allait sans rien dire, en faisant le gros dos, très perplexe. Il finit par devenir taciturne, et ses compères remarquèrent qu'il ne parlait plus de « mon fils le théologien ».

Hélas! « mon fils le théologien », que son excellente mémoire avait soutenu la première année, « entrait dans le noir », selon sa propre expression, toutes les fois que l'on faisait appel à son raisonnement. Il savait son rudiment par cœur, sans en manquer un mot, mais il lui était impossible d'appliquer les règles, soit pour traduire du hollandais en latin, soit pour traduire du latin en hollandais.

Il descendait tout penaud à Broo, et il en remontait désespéré, avec des yeux gros comme des œufs de pigeon et tout rougis par les larmes. Et pourtant, M. van Buhnen ne se fâchait jamais, ne le grondait jamais. Néanmoins Piet avait de gros remords, et se disait qu'il abusait de la bonté de son maître et qu'il lui faisait perdre tous les jours un temps précieux.

Vers la fin de la seconde année, Mme Bevrediger se fit belle et descendit avec Piet l'escalier en zig-zag qui mène de Broo à l'écluse. Au bas de l'escalier, le fils et la mère s'embrassèrent comme s'ils se disaient adieu pour un long voyage. Après quoi Mme Bevrediger prit la petite allée bordée de troènes qui conduisait à la maison de M. van Buhnen. Quant à Piet, il s'alla cacher tout penaud dans une oseraie.

Il y était depuis une demi-heure, guettant le retour de sa mère, quand il la vit revenir. Elle marchait lentement, d'un air préoccupé.

Il eut envie de pleurer, en songeant qu'il lui fallait renoncer à tous ses beaux rêves; et puis, chose singulière, il eut envie de rire en se sentant délivré du lourd fardeau des études, qui commençait à lui peser terriblement sur les épaules.

Quand sa mère fut tout près, il sortit de sa cachette et lui sauta au cou, en lui disant :

— Ne pleure pas, mère, je ferai autre chose, voilà tout.

Le voyant si brave, la mère essuya ses larmes, et ils remontèrent l'escalier en causant tranquillement. Vers les dernières marches, la mère redevint grave, et dit à Piet :

— Promène-toi un peu, pendant que je ferai entendre raison à ton père.

— J'irai avec toi, répondit Piet très résolument. Je n'ai rien fait de mal, je n'ai pas à me cacher. Si le père est de mauvaise humeur, il vaut mieux qu'il s'en prenne à moi.

XVI

Le père fut de mauvaise humeur, on peut même dire de fort mauvaise humeur. Et cela se comprend. Il lui paraissait dur, après avoir tant fait sonner « mon fils le théologien », d'affronter les plaisanteries de ses compères, dont quelques-uns étaient assez goguenards. Mais à qui la faute? A lui, bien sûr, et c'est précisément pour cela qu'il était de fort mauvaise humeur.

— Malheureux! s'écria-t-il, tout le village de Broo va te montrer au doigt; les gens diront: « Voilà donc celui qui se vantait de... ceci et de cela! »

— Mais, père, répondit innocemment le bon Piet, je ne me suis jamais vanté de rien.

C'était si vrai que l'éclusier laissa tomber ses deux bras sans trouver un seul mot à répondre. Après avoir grommelé entre ses dents quelques paroles inintelligibles, il finit par dire :

— N'importe, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'aller prêcher en latin à des nègres, qui ne manqueront pas de te faire roi. Alors tu te promèneras sur des éléphants et tu mangeras dans de la vaisselle d'or.

— Père, répondit sérieusement Piet, si c'est votre volonté que j'aille chez les nègres, j'irai, non pas à cause des éléphants et de la vaisselle d'or dont je ne me soucie guère, mais parce que c'est mon devoir de vous obéir en toutes choses. Mais, si vous me laissiez le choix, j'aimerais mieux rester auprès de mes parents que j'aime de tout mon cœur, quoique je leur aie fait de la peine sans le vouloir.

— Tu ne m'as jamais fait de peine, mon garçon chéri, dit Mme Bevrediger en lançant un regard de reproche à son mari.

— C'était pour rire, reprit l'éclusier d'un air penaud. Seulement, je me demande à quoi tu pourras t'employer dans un petit village comme Broo. Un jeune homme qui sait le latin...

— D'abord, père, sauf votre respect, je ne sais pas le latin, et quand bien même je le saurais, je ne vois pas en quoi cela m'empêcherait de rester auprès de vous.

— Mais, enfin, peux-tu me dire ce que tu feras?

— Oui, père, je peux vous le dire.

— Alors, dis-le.

XVII

— Vous avez dit souvent, reprit Piet, que vous n'êtes plus aussi jeune qu'il y a vingt ans, et que le maniement de l'écluse commence à vous fatiguer.

— Laisse-le parler, dit la femme de l'éclusier à son mari, qui faisait mine de l'interrompre.

— Eh bien! ajouta Piet, me voilà grand et fort; je puis commencer par vous aider, et, plus tard, quand il vous plaira de vous retirer, vous vous retirerez dans la maison où vous êtes, et que vous aimez, je le sais. Le nouvel éclusier sera trop content de continuer à vivre dans la petite chambre d'en haut.

— Toi! s'écria M. Bevrediger, toi, tu te ferais éclusier.

— Et pourquoi donc pas? Je ne rougirai jamais du métier de mon père. Vous ne m'en croyez pas capable.

— Quoi! malheureux, tu ne regrettes pas?...

— Si, père, je regrette d'avoir eu la tête si dure, et de n'avoir pas pu vous offrir une jolie maison avec un joli jardin. Mais toute maison m'est bonne, du moment que j'y suis avec vous deux.

— Mais c'est qu'il le pense comme il le dit! s'écria M. Bevrediger, en regardant son Piet avec une sorte de respect.

Mme Bevrediger se contenta d'embrasser son Piet, et même elle cacha sa figure contre son épaule, parce qu'elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Piet ne savait trop quelle contenance tenir. Qu'est-ce qu'il avait donc dit de si extraordinaire pour que son père le regardât d'un air si singulier, pendant que sa mère pleurait sur son épaule?

A suivre. J. Girardin.

DEUX POIGNARDS

DU MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

On peut voir exposées au musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye, les deux armes dont nous donnons ici le dessin : le nº 1, dans la vitrine nº 7 de la grande salle dite *salle de Mars* ou *salle de Comparaison*, au milieu d'objets appartenant aux Galates du Danube, et remontant, suivant toute vraisemblance, au troisième ou quatrième siècle avant notre ère : le nº 2, dans la vitrine nº 22 de la salle XIII dite *salle d'Alesia*, parce que l'on y a concentré tous les souvenirs de la guerre des Gaules, — armes gauloises et armes romaines. — Le nº 2 est une arme romaine, le poignard d'un légionnaire, qu'il nous a semblé curieux de mettre, au-dessous, en regard du poignard gaulois plus ancien de trois ou quatre siècles.

On sera frappé de l'étonnante conservation de ces deux armes. Hâtons-nous donc de dire que

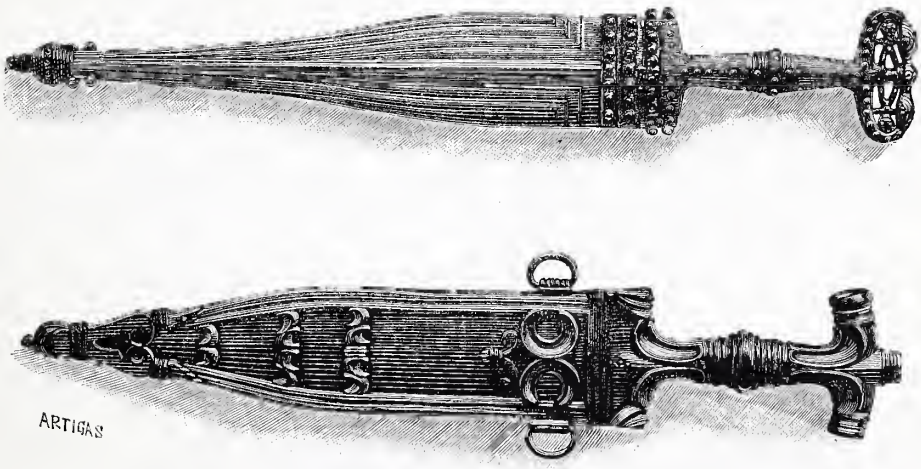
nos dessins ne reproduisent pas les originaux dans leur état actuel, mais une restitution très habilement et très exactement exécutée dans les ateliers et sous la direction de M. H. Delafontaine, bronzier d'art. Cette restitution ne laisse rien à désirer, et donne l'idée la plus vraie de ce que devaient être ces poignards au moment où ils sortaient des mains de l'armurier gaulois et de l'armurier romain. Nous avons cru pouvoir les placer dans les vitrines à côté des originaux dont ils font même ressortir l'originalité.

Les lames pour la forme et les dimensions (25 centimètres de long environ, avec 5 à 6 centimètres de base), ce qui donne à la lame un aspect triangulaire, sont sensiblement du même type, type oriental traditionnel que nous retrouvons aujourd'hui encore au Soudan, et qu'a connu l'antique Égypte.

La poignée de l'arme, au contraire, et les fourreaux diversement ornementés, relèvent d'une inspiration très différente. Le poignard gaulois, plus barbare, mais plus riche, rappelle l'art primitif du Caucase avec ses pierreries de couleur bleue, véritables ou fausses turquoises, et les grossières figurines du pommeau. On sent un art à demi-oriental, comme sera plus tard l'art mérovingien, qui, près de dix siècles plus tard, s'inspira des mêmes influences.

Le poignard romain, bien qu'un peu lourd, avec ses lignes puissantes et en quelque sorte architecturales, relève, au contraire, de l'art classique. On y reconnaît l'influence grecque dégénérée. Ces deux armes caractérisent bien les deux courants civilisateurs qui ont eu successivement une si puissante action sur la Gaule : le courant celtique de source orientale, le courant romain.

On nous demandera ce qui nous autorise à dater ainsi ces deux armes, à attribuer l'une au quatrième siècle avant l'ère chrétienne, l'autre au premier ou deuxième siècle après Jésus-Christ. Pour toute réponse à cette question nous inviterons le lecteur à visiter le musée de Saint-Germain. Le poignard gaulois fait partie du mobilier funéraire des sépultures du grand cimetière *celto-galate* de Hallstatt, près de Salzburg (Autriche), dont toutes les antiquités portent le même cachet, et dont la date n'est plus douteuse. D'un autre côté, le visiteur trouvera, salle XX du Catalogue (aujourd'hui salle XXII), plusieurs pierres tombales avec représentation de légionnaires romains des premier et deuxième siècles de notre ère. Notre poignard n° 2 pend à leur ceinture à côté de l'épée classique.



1° Un poignard gaulois; 2° Un poignard romain, au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

A. Bertrand,
conservateur du musée de Saint-Germain,
membre de l'Institut.

AVENTURE SINISTRE (1).

TÉMOIGNAGE D'UN BATELIER DU TIBRE.

Le mercredi 14 juin 1497, César Borgia, alors cardinal, et son frère ainé don Juan, duc de Gandia, avaient soupé chez leur mère Vanozzia, dans une vigne de celle-ci, près de Saint-Pierre-aux-Liens, sur les hauteurs de l'Esquilin.

Vers le milieu de la nuit, le cardinal pressa son frère de se retirer au palais apostolique, où Juan habitait; ils reprirent leurs chevaux ou leurs mules et descendirent la colline, suivis d'un très petit nombre de valets; ils allèrent ainsi côte à côte jusqu'à la région où se trouvait la vice-chancellerie, l'ancien palais du pape Alexandre, non loin de Campo-di-Fiore; là, ils s'arrêtèrent; le duc voulait, disait-il, avant de rentrer au Vatican, aller se divertir; il prit congé du cardinal et rebroussa chemin, ne retenant près de soi qu'un de ses serviteurs, et, en outre, un homme « qui était venu au souper la figure masquée », et qui, depuis plus d'un mois, chaque jour, le visitait secrètement et masqué, au palais.

Le duc, ayant en croupe ce mystérieux person-

(1) Voyez l'article de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1887, sur les *Débuts d'Alexandre VI*, par M. Émile Gebhart.

nage, chevaucha jusqu'à la place des Juifs; là, il se sépara de son unique valet, en lui enjoignant de l'attendre, à cet endroit même, jusqu'au jour, puis de s'en aller, si son maître ne reparaissait point vers quatre heures du matin. Juan et l'homme masqué s'enfoncèrent dans les ruelles tortueuses et noires qui tournent autour du Ghetto. Le duc ne reparut plus au Vatican : son serviteur fut retrouvé, au petit jour, sur la place des Juifs, mortellement blessé; des bourgeois charitables le recueillirent, mais il ne put rien révéler sur son maître.

Le 15 juin, avant midi, les gens du duc, inquiets de cette absence prolongée, firent avertir le pape. Alexandre espérait que le duc Juan rentrerait le soir au palais. Le soir vint, et le pape ordonna à ses sbires de commencer une enquête. On explora tout d'abord les rives du Tibre.

Un certain Giorgio Sclavo, qui, couché dans une barque ancrée au milieu du fleuve, veillait chaque nuit sur un dépôt de bois établi à Ripetta, témoigna des faits suivants.

Dans la nuit du mercredi au jeudi, vers deux heures, il avait vu deux hommes à pied sortir de la ruelle qui longe encore aujourd'hui, du côté gauche, l'église de San-Geronimo; ils avaient observé avec une grande attention et en silence le chemin qui suit le Tibre, et, n'apercevant personne, étaient rentrés dans la ruelle; quelques instants plus tard, deux autres hommes étaient venus du même endroit, avaient sondé du regard les alentours comme les premiers, puis avaient fait un signe d'appel; alors était apparu un cavalier monté sur un cheval blanc, ayant un cadavre en croupe, dont la tête et les jambes pendaient de chaque côté, et que les deux premiers *bravi* soutenaient à droite et à gauche. On se dirigea vers un point escarpé de la rive, le lieu même d'où l'on jette les ordures au Tibre; là, le cavalier fit tourner au cheval le dos au fleuve, et les deux hommes, qui s'étaient montrés les derniers, prenant le cadavre l'un par les bras, l'autre par les jambes, l'enlevèrent du cheval, le portèrent jusqu'au bord et le précipitèrent dans l'eau de toutes leurs forces. Le cavalier demanda s'il était bien tombé, ils répondirent : « *Signor, si.* »

Le cavalier s'était alors retourné, et, comme le manteau du mort flottait au fil de l'eau, il avait demandé quelle était cette chose noire qui nageait. Les autres dirent : « C'est le manteau », et ils lancèrent des pierres pour l'enfoncer. Puis, tous les cinq se retirèrent : deux hommes prirent par la ruelle de San-Geronimo, en regardant toujours avec soin çà et là; le cavalier et les deux autres s'en allèrent du côté de l'hôpital Saint-Jacques. Giorgio n'avait plus rien vu. Les serviteurs du pape lui reprochant de n'avoir pas aussitôt prévenu le gouverneur de Rome, il répondit que, dans sa vie, il avait vu, la nuit, une centaine de cadavres jetés au Tibre, à la même place, et qu'il n'y prenait plus garde.

On convoqua les bateliers et les pêcheurs de Rome, et, le 16 juin, dans l'après-midi, trois cents barques commencèrent cette lugubre recherche. On retira le duc de Gandia, tout vêtu, ayant sous sa ceinture, ses gants et trente ducats, et percé de neuf blessures, l'une à travers la gorge, les autres à la tête, à la poitrine et aux jambes. On le mit sur une barque, qui descendit jusqu'au Saint-Ange; là, sous la direction du chapelain Burchard, on le déshabilla, on le lava et on le revêtit de son costume de capitaine de l'Église.

Après le coucher du soleil, les gentilshommes de Don Juan, tous les prélats de la maison apostolique, les camériers et les gardes du pape, portant des torches et pleurant « avec une grande clameur », accompagnèrent le mort jusqu'à Sainte-Marie-du-Peuple; il avait la figure découverte et « semblait dormir ».

Quand le cortège parut sur le pont Saint-Ange, on entendit, selon un témoignage recueilli par Sanudo, un cri terrible, plus lamentable que tous les autres, sortir d'une fenêtre de la citadelle : ce n'était pas un adieu de César Borgia qui resta invisible [1].

BOUSSINGAULT,

NÉ EN 1802, DÉCÉDÉ EN 1887.

« Qui connaît Boussingault l'aime; qui connaît ses travaux l'admire. »

Nous retrouvons ces mots dans une des notes que nous avions écrites, il y a près de quarante ans, à la suite d'une de nos séances au Conseil d'État, siégeant à côté même de Boussingault. Ils pourraient servir d'épigraphe à un recueil des éloquents discours prononcés l'an dernier sur la tombe de cet illustre savant.

M. Janssen a dit avec autorité au nom de l'Académie des sciences qu'il présidait [2] :

« Boussingault fut un grand savant, un voyageur illustre, un descendant de de Saussure, un émule de Humboldt, un collaborateur de Dumas, un maître dont les travaux et les découvertes ont changé la face de la science agronomique et lui ont donné ses bases les plus précises et les plus sûres [3]. »

Boussingault, né à Paris, le 2 février 1802, s'instruisit par sa seule et libre initiative plus que par des luttes d'émulation dans les cours de l'enseignement secondaire. Il suivit assidûment, à la Sorbonne, au Collège de France, au Muséum, les cours publics, surtout ceux de Thénard, Biot, Gay-Lussac, Cuvier, et aussi ceux de Villemain.

[1] Extrait d'une étude de M. G. Rothan. *(Revue des Deux-Mondes.)*

[2] Le 16 mai 1887.

[3] En 1855, de Humboldt rendait cet hommage à Boussingault en lui envoyant son portrait :

« A Boussingault, dont les grands et utiles travaux ont été empreints de la même sagacité dans les courses périlleuses sur le dos des Cordillères comme dans le laboratoire et les champs, hommage d'amitié, d'inaltérable attachement, de haute estime pour l'indépendance d'un noble caractère. »

Il entra ensuite à l'École des mines de Saint-Étienne et il en sortit ingénieur.

En Alsace, où il resta peu de temps, aux mines de Lobsann, il rencontra l'enfant qui, onze ans plus tard, devint sa compagne fidèle, femme toute de bonté, de tendresse et de dévouement.

Mais, à vingt ans, en 1822, il ne pouvait espérer encore cette union que dans l'avenir.

Sous l'influence des savants qui déjà reconnaissaient en lui des aptitudes scientifiques remarquables, il fut envoyé en Amérique pour y fonder une école des mineurs, à Bogota.

« Il y avait des volcans actifs dans les Andes, écrit-il, je ne connaissais que les volcans éteints de l'Auvergne, je n'hésitais pas à tenter l'aventure. »

Mais l'Amérique du Sud était alors en guerre : le jeune ingénieur ne put se résigner à en être le témoin impassible; il s'engagea dans les armées de l'Indépendance, et, soldat ferme et hardi, devint l'aide de camp de Bolivar (1).

Il se plaisait à dire, en souriant, de son épée : « Aux grands jours, à Saint-Étienne, on mettait l'épée que j'ai portée là pour la première fois. Cette épée de mineur s'est transformée plus tard en épée de soldat, pendant la guerre de l'Indépendance de l'Amérique du Sud, et depuis en épée de membre de l'Institut. »

Les romanesques et héroïques aventures de sa vie militaire, que l'on connaîtra plus tard, n'interrompirent jamais un seul jour ses études scientifiques. Tout en faisant campagne, il dressait la carte du pays. Même au milieu des combats, il étudiait la géologie et tenait un registre exact d'observations minutieuses à l'aide du baromètre et du thermomètre; il accomplissait l'ascension du Chimborazo; il explorait la Bolivie, le Vénézuéla, et se chargeait des missions scientifiques les plus importantes.

Rentré en France en 1833, après onze ans de séjour à l'étranger, et déjà en très haute estime chez les savants, il fut successivement professeur à Lyon, à Paris, puis membre de l'Académie des sciences en 1839, et enfin professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, où, dans son cours si apprécié et si populaire, il ne cessa pas un instant les laborieuses recherches qui ont illustré son nom.

Le département du Bas-Rhin l'ayant nommé son représentant en 1848, il fut bientôt après élu par l'Assemblée nationale au Conseil d'État.

Après le 2 Décembre, il se remit pour toujours à ses chères études de chimie agricole, d'agronomie et de physiologie végétale, travaillant avec ardeur, pendant les vacances, dans sa chère Alsace, à Bechelbronn d'abord, puis au Liebfrauenberg.

Infatigable, vaillant jusqu'au dernier jour, fournissant constamment un labeur de dix à douze heures, aussi puissant et de plus en plus ingénieux dans ses dernières observations, il n'a eu qu'un souci, qu'une passion, dont sa vie tout entière fut traversée du premier au dernier jour : le travail. Ce fut sa vie et sa joie.

« Boussingault, a dit M. Lecouteux au nom de la Société nationale d'agriculture, n'a pas été seulement un savant voyageur, un homme de laboratoire, un écrivain et un professeur exposant ses idées avec une admirable clarté. Il a été aussi, par sa ferme expérimentale de Bechelbronn, naguère en territoire français, un de ces puissants vulgarisateurs qui ont su écrire de belles et instructives pages sur le sol lui-même. Il a parlé aux yeux en même temps qu'à l'esprit. Et c'est ainsi que l'un de ses admirateurs les plus compétents, le comte de Gasparin, a pu dire que l'époque de l'établissement définitif de la théorie agricole date de l'année où, sous l'active impulsion de Boussingault et de son beau-frère, Le Bel, se sont faites les démonstrations scientifiques et pratiques de la ferme de Bechelbronn. »

Chez Boussingault l'homme moral n'était pas moins admirable que le savant. Il avait un grand respect pour toutes les croyances et toutes les doctrines sincères; ses convictions étaient spiritualistes. Il professait hautement qu'il y a autre chose que la science, si grande et si puissante qu'elle soit. Il disait : « Je trace une grande barre : d'un côté le *connaissable*, je l'étudie et je cherche à m'en rendre maître; de l'autre, l'*inconnaissable*, je le pressens, j'y aspire, j'ai foi en l'idéal » !

C'est là l'élan vrai, humain vers l'inconnu, vers l'absolu; c'est le simple et humble tressaillement devant l'infini et l'éternel (1)!

Il était heureux de vivre dans le cercle de sa famille où son bon cœur, sa finesse, sa gaieté, sa conscience honnête rayonnaient.

Il est doux de conserver, avec une tendresse respectueuse, les dernières paroles des mourants, et surtout d'un mourant qui fut aussi grand par l'intelligence et par la conscience.

La veille de sa mort, il disait à sa famille : « Je vous laisse un nom sans tache, conservez-le. »

A un ami qui le quittait en lui disant au revoir, il dit : « Oui, au revoir, là-haut! »

Une de ses dernières paroles fut : « Ma mère vient chercher son enfant. »

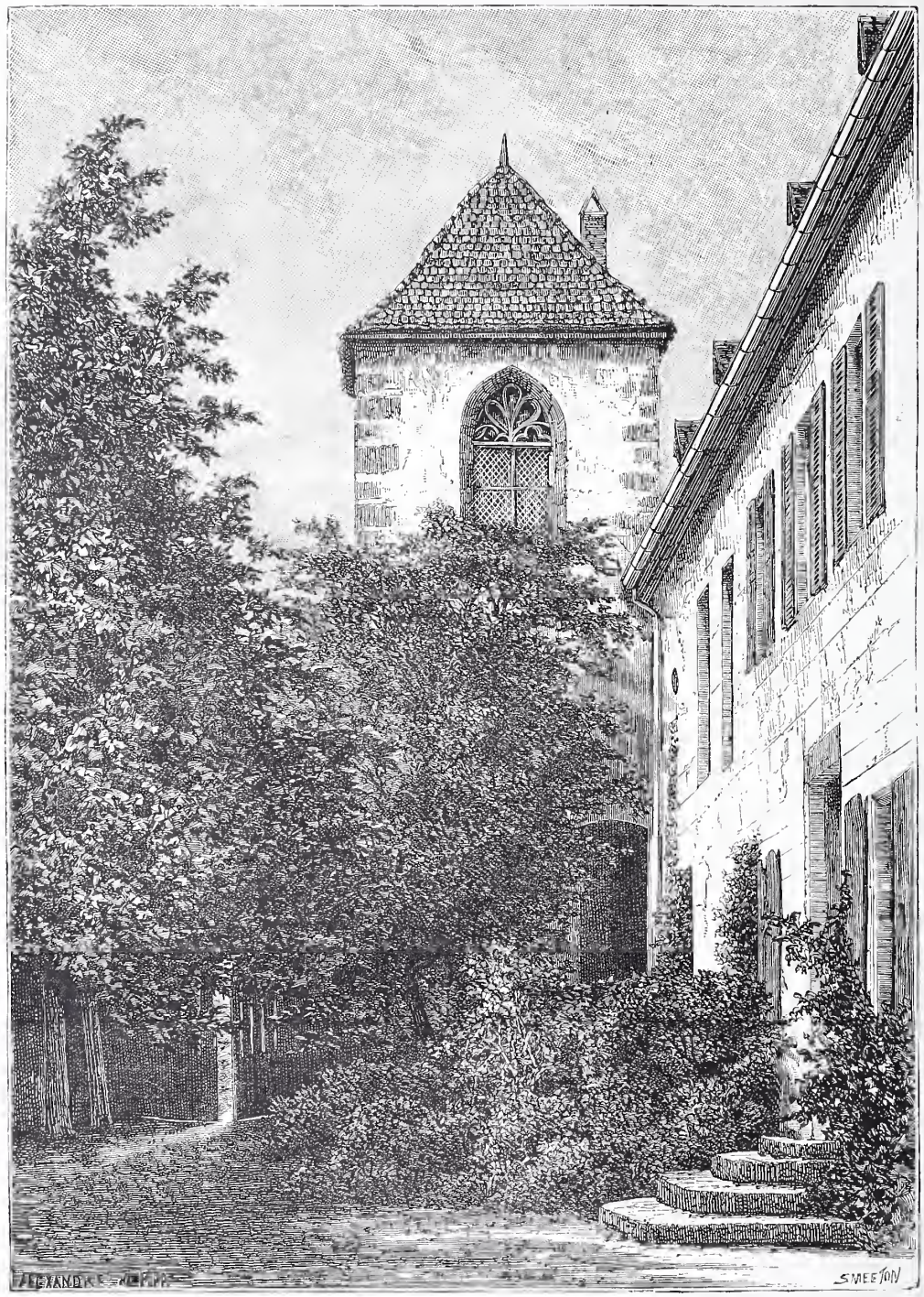
Boussingault a laissé des « Mémoires » manuscrits d'un très grand intérêt. Grâce à son amitié, il nous a été permis d'en insérer quelques pages qu'on a lues avec intérêt (2). Nous espérons qu'on les publiera tout entiers. Ils feront mieux connaître et aimer un des savants de notre temps les plus dignes de respect et de sympathie. Personnellement nous avons eu le précieux avantage de nous lier intimement avec lui pendant les années où nous avons été l'un et l'autre membres du Conseil

(1) Boussingault ayant trouvé en Amérique une certaine quantité de fer météorique eut l'idée d'en faire fabriquer une épée qu'il offrit en souvenir à Bolivar; « mais, disait-il, je l'engageai bien à ne pas s'en servir : elle ne valait rien pour se battre, c'était plutôt une épée d'académicien. »

(1) Viguier.

(2) Voir notre volume de 1883, pages 206 et suivantes (Excursions aux volcans de l'équateur).

d'État : nous appartenions à la section de législation, et nous avons collaboré, notamment aux projets relatifs aux caisses d'épargne et à la durée du travail des ouvriers dans les usines et manufactures. Nous sortions habituellement ensemble du palais du quai d'Orsay, et, dans de longues promenades, j'ai été à même de bien apprécier ce qu'il y avait de haute raison, de sagesse, de bonté dans cet homme si simple, si exempt de toute vanité, et si dévoué, non seulement à la science,



La Tour du Liebfrauenberg, propriété de la famille Boussingault. — Dessin de A. de Bar.

qu'il a servie avec autant de distinction que de désintéressement, mais aussi à tout ce qui mérite d'intéresser moralement et intellectuellement ceux qui se proposent surtout pour but la recherche de la vérité en toutes les directions et la pratique du bien.

Éd. Charton.

LIEBFRAUENBERG.

Vers 1850, Boussingault avait quitté Bechelbronn pour se fixer sur le versant des Vosges, dans l'ancienne abbaye de Liebfrauenberg. Il y passait plusieurs mois chaque année, au travail dès l'aube, et n'abandonnant ses appareils d'essai

que lorsque le soleil était à son déclin, presque inaccessible à ses voisins, qui ne pouvaient comprendre qu'on vînt à la campagne pour travailler et non pour se reposer dans les douces habitudes de la vie rurale alsacienne. C'était ténacité d'esprit chez l'homme pour lequel le travail qu'il s'imposait était le plus sacré des devoirs. C'est au Liebfrauenberg, le lieu du monde le plus beau pour lui après l'Amérique, comme il aimait à le dire, que Boussingault a continué et achevé ses grandes recherches sur la physiologie végétale. C'est là qu'il a étudié la décomposition de l'acide carbonique dans les feuilles, la fixation des nitrates dans les plantes; c'est là qu'il a déterminé la présence constante de l'acide nitrique dans l'air; c'est là qu'en 1858 et 1859 il a poursuivi ses recherches relatives à la terre végétale considérée dans ses effets sur la végétation; qu'il a élucidé l'action des nitrates dans le sol et dans les eaux; qu'il a déterminé la composition de l'air confiné dans la terre arable; qu'il a recherché les quantités d'ammoniaque ou d'acide nitrique contenues dans la pluie, la neige, la rosée ou les brouillards, etc.

Son laboratoire était rustique; on n'y trouvait aucun des raffinements des laboratoires modernes; mais il savait s'ingénier pour y appliquer les dispositifs à la fois les plus simples et les plus précis; les méthodes de recherches qu'il y a créées ont été universellement adoptées.

Joseph Boussingault, d'après une photographie. — Dessin de Vuillier.

Les recherches faites au Liebfrauenberg ont été publiées dans la série de mémoires qui a pour titre : *Agronomie, chimie agricole, physiologie,* comprenant sept volumes. On ne sait ce qui doit le plus y étonner, de la diversité des sujets traités ou de l'ampleur et de la hauteur de vues qui président à leur élaboration [1].

[1] Henry Sagnier.

LA TOUR DU LIEBFRAUENBERG.

PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME-DU-CHÊNE.

(Bas-Rhin, arrondissement de Wissembourg, canton de Wœrth-sur-Sauer.)

Sur le penchant de la montagne de Liebfrauenberg (montagne de la Vierge), qui s'élève en forme de dôme et que tapissent de belles forêts et des champs fertiles, était bâtie une église célèbre par l'ancien pèlerinage de Notre-Dame-du-Chêne. C'est l'un des sites les plus pittoresques de la basse Alsace, non loin du village de Goers-

dorf [1], et à une lieue de la petite ville de Wœrth-sur-Sauer.

D'autres montagnes aux contours pittoresques et variés, et très richement boisées, se croisent en différents sens derrière le Liebfrauenberg, du côté du nord et du couchant, et forment les degrés d'un imposant amphithéâtre. Entre leurs bases s'ouvrent de riantes et vertes vallées, qu'arrosent une foule de ruisseaux limpides. De nombreux villages, placés les uns sur les hauteurs, les autres dans la plaine, à l'ombre de vergers et de noyers séculaires, des vignobles, des plantations de toute nature, ajoutent au charme du tableau. Du côté de l'orient, les collines qui forment la vallée de Wœrth s'abaissent insensiblement et finissent par se confondre avec l'immense forêt de Haguenau, au-delà de laquelle on aperçoit, dans un lointain vaporeux, le sillon argenté que trace le Rhin aux pieds de la Forêt-Noire. Vers le sud, le regard domine la fertile colline de Frœschwiller et plonge sur la magnifique plaine d'Alsace; la flèche de Strasbourg se dresse à l'horizon, et les Vosges servent de cadre à cette admirable vue.

L'origine du pèlerinage de Notre-Dame-du-Chêne se perd dans la nuit des temps, il est impossible de déterminer l'époque de sa fondation; les documents authentiques ne remontent qu'à l'époque de la Réforme. Toutefois, l'inscription encore lisible, qui se trouve sur la base de la tour de la chapelle, dont la portion supérieure a été reconstruite au commencement du seizième siècle, porte le millésime de 1383. On en peut conclure qu'à cette époque le pèlerinage commençait à être fréquenté.

La légende dit simplement, et sans préciser de date, qu'un berger, arrêté par aventure avec son troupeau sur le Liebfrauenberg, aperçut un jour l'image de la Vierge dans le creux d'un vieux chêne. Il fit part de sa découverte aux habitants du voisinage, qui commencèrent dès lors à visiter dévotement la Vierge de la forêt. Pendant longtemps son image resta placée dans le creux de l'arbre, plus tard on construisit une chapelle, et le nombre des pèlerins alla toujours croissant.

Les documents contemporains nous apprennent que René, comte de Deux-Ponts-Bitsche, paralysé depuis fort longtemps de tous ses membres, se fit transporter, en 1518, à Notre-Dame de Liebfrauenberg, et qu'il y obtint subitement une guérison radicale, dès lors il résolut d'ériger une belle église au lieu où s'était opéré le miracle.

Le comte de Deux-Ponts, sa femme et son fils, posèrent solennellement la première pierre de l'édifice. L'église fut promptement achevée : elle était voûtée et soutenue par quatorze piliers; le chœur qui la terminait renfermait l'autel de la Vierge et le chêne dans lequel l'image avait été trouvée. Dès lors le pèlerinage prit un grand développement. Une partie du clocher construit par René existe encore.

Jacques, dernier représentant de la maison de Deux-Ponts-Bitsche, mourut en 1580; Philippe-le-Jeune, comte de Hanau, hérita de ses domaines, fit démolir l'église et en employa les matériaux à la construction du temple de Morschbrunn. La tour de l'édifice resta seule debout.

En 1717, on construisit au Liebfrauenberg un monastère de franciscains et une chapelle qui furent vendus comme bien national pendant la période révolutionnaire. Racheté en 1828 par M. J.-A. Lebel, il devint depuis lors propriété de la famille Boussingault. A.

[1] Goersdorf a été autrefois une petite ville. L'empereur Charles IV lui octroya, en 1348, les mêmes privilèges qu'à Haguenau et à Rosheim.

DEUX AVARES.

Il n'est que trop de manières d'être vicieux. J'ai connu deux avares qui ne se ressemblaient guère. C'était sous l'impression de sentiments très différents qu'ils s'étaient laissé entraîner l'un et l'autre dans cette vile passion de l'avarice.

L'un avait une peur affreuse de la misère dont il avait souffert cruellement avec sa famille pendant sa jeunesse. Dès qu'à force de travail et d'ordre il était arrivé à faire des économies, il n'avait plus eu qu'une pensée : amasser des pièces d'or et les cacher. Il lui semblait que, comme un spectre, sa misère d'autrefois le guettait, toujours prête à le ressaisir. Aucune spéculation ne pouvait le tenter. Il n'avait confiance en aucun placement.

A qui aurait-il confié son trésor? A l'État?

— Mais n'aurait-il pas eu à craindre sans cesse les révolutions, les conversions, les guerres?

— Aux banquiers, aux agents de change, aux notaires?

— Mais n'avait-il pas appris maintes fois des vols, des faillites, des fuites à l'étranger?

— Des immeubles, terres ou maisons?

— Mais c'eût été faire connaître au monde entier ce qu'il possédait, attirer à lui des parasites, s'exposer à des procès, à des nécessités de revendre à perte; c'eût été entr'ouvrir sa porte au spectre : non, non, il lui fallait son or, non pas dans une cassette (il en savait l'histoire), mais très positivement à la portée de sa main, jour et nuit, en se condamnant à ne presque jamais sortir.

— On vous assassinera, lui avait dit un jour quelque malin fournisseur.

— Soit, avait-il répondu; du moins on ne me volera qu'après ma mort. J'aime mieux mourir que vivre misérable.

Mais en réalité, il était très misérable; seulement c'était de par sa volonté et il ne s'en plaignait pas.

L'autre avare thésaurisait aussi sans cesse, et ne dépensait que strictement ce qui lui était indispensable pour ne pas mourir de faim, mais il ne s'était pas fait le garde ou plutôt le prisonnier de son or.

Tout ce qu'il avait d'intelligence, de finesse, de prudence, de connaissance des affaires et du monde,

avait pour but de bons placements, où il n'y avait, pensait-il, rien à risquer, comme qui dirait en premières hypothèques, rentes viagères, réméré, etc. Il se défendait à peine, du reste, du soupçon d'usure que l'on peut pratiquer, comme l'on sait, de bien des façons, sans donner ouvertement prise à l'opinion ou à la justice.

A la vérité, pour cultiver l'avarice avec cet art il faut être doué d'une sorte de génie particulier du mal. Il l'avait, naturel ou acquis, et il y résumait toutes ses facultés.

Il était riche. Que voulait-il donc faire de tant d'argent? Rien! il n'en eût pas détourné une parcelle pour son bien-être. Tout mêlé qu'il fût au monde et d'apparence extérieure convenable, il vivait réellement d'indigence extrême au milieu d'amas de titres et de liasses de billets. On savait qu'il avait des valeurs placées dans tous les pays, mais insaisissables, et il n'était point inquiet de ce qu'on en pouvait dire.

Étrange passion! Quel sens pouvait-elle avoir?

Cette passion, si incroyable que cela puisse paraître d'abord, était une immense vanité secrète, qui se traduisait par ces seuls mots se faisant incessamment écho en lui-même :

— Si je voulais... mais je ne veux pas!

Voyait-il de sa fenêtre passer un riche équipage, de beaux chevaux, il haussait les épaules et se disait tout bas, quelquefois tout haut :

— Moi aussi, si je voulais.

Lisait-il dans son journal de cinq centimes, que M. X. venait d'acheter un hôtel splendide, un admirable domaine, il souriait de même en se disant :

— Si je voulais...

C'était sa jouissance unique jusque dans les plus petites choses.

Je le vis un jour arrêté devant la porte du « Grand-Hôtel », et lisant l'affiche du menu du jour. Il n'avait garde de vouloir y entrer : le prix du repas est de huit francs. Je ne parierais pas qu'il ne lui vint en ce moment quelque désir de gourmet aux lèvres, un éclair aux yeux, mais je suis certain qu'il repoussait avec mépris et succès toute tentation sérieuse avec le secours de sa simple formule : « Si je voulais... mais je ne veux pas. »

Le châtiment de cet ignoble vice, quelles que soient ses variétés, est de priver celui qui en est atteint, non pas seulement d'innocentes satisfactions ordinaires permises aux plus sages, mais surtout des plus nobles jouissances du cœur et de l'esprit : il n'y a place dans une telle âme, ni pour l'amour des arts, ni pour la charité.

L'avare n'est pas plus capable d'admirer que d'aimer. C'est à peine vivre. ÉD. CH.

LA NOIX DE KOLA.

Les Arabes avaient dès longtemps décerné au fruit de quelques arbres du genre Sterculia le titre de café du Soudan, sans en connaître l'analyse, sans savoir qu'il contient de la caféine, de la théobromine et du tannin. Depuis longtemps aussi, toutes les populations sédentaires ou nomades, blanches, noires ou rouges de l'Afrique tropicale du nord, consomment cette graine à cause de ses propriétés stimulantes très analogues à celles du café. Aussi le kola, gouro, goro, ou oro, comme on l'appelle suivant les localités et les idiomes, fait-il l'objet d'un commerce des plus importants et des plus étendus; il n'y a guère que l'esclave pour lui disputer le premier rang comme importance et extension.

Le gouro est originaire du voisinage de la côte occidentale d'Afrique et de la région qui avoisine la chaîne des monts de Kong; il remonte vers nos établissements du Sénégal, et de là, mais en petite quantité (les Maures sont pauvres), il entre dans le Sahara, va dans l'Adrar, le Tiris, le Tagant, et s'avance même jusqu'au voisinage du Maroc; par la vallée du Niger il arrive sur les marchés de Bamakou, de Ségou, de Niamina, de Sansanding, de Djenné, de Tombouctou; puis dans le pays de Gando et de Sokolo, dans les royaumes qui entourent le lac Tchâd : Bornou, Kanem, Baguirmi; plus heureux que la plupart des explorateurs, il entre dans le Wadaï et le Fôr, et peut-être arrive-t-il jusqu'à la côte orientale.

Partout il est aussi estimé, partout il est consommé de la même façon : ou torréfié et infusé dans l'eau à la manière du café; tantôt, et plus fréquemment, mâché à l'état frais. Cette deuxième façon plus usitée est d'ailleurs à notre avis de beaucoup supérieure à l'autre, parce qu'elle fait rendre au gouro tout ce qu'il peut donner. En effet, outre la caféine (alcaloïde du café), la théobromine (alcaloïde du cacao) et le tannin que nous mentionnions plus haut, le gouro contient, comme toutes les graines, une grande quantité de matière amylacée qui, sous l'influence de l'action prolongée de la diastase salivaire, se transforme en sucre; en même temps que se développe un léger parfum spécial dont la nature m'est inconnue.

Beaucoup des Européens qui goûtent le kola se laissent rebuter par le goût amer qu'il présente au commencement de la mastication et se hâtent de le cracher; d'autres rejettent au moins la salive. C'est en employant ces procédés, que des gens généralement bons observateurs ont conclu en niant la qualité du gouro. Il est évident que dans le deuxième cas, on rejette les alcaloïdes; dans le premier cas, non seulement on rejette les alcaloïdes, mais on ne permet point au sucre de se former. Tous d'ailleurs gardent le fruit un temps insuffisant pour observer ce fait, qu'ont observé les indigènes, qu'après la mastication prolongée du gouro, les eaux même de mauvais goût paraissent agréables.

Il ne faut d'ailleurs pas abuser du gouro, car on éprouve après un excès les mêmes malaises, les mêmes troubles qu'entraîne l'abus du café :

tiraillements d'estomac, coliques sourdes, et plus tard, ou avec une dose plus forte : vomissements nerveux, palpitations de cœur, vertiges avec sensation de vacuité de la tête, énervement général, névralgies intercostales, et, enfin une sorte de crise d'angine de poitrine en miniature. Il n'y a pas là de racontars de nègres; j'ai fait l'expérience sur moi-même, tant avec le café qu'avec le gouro.

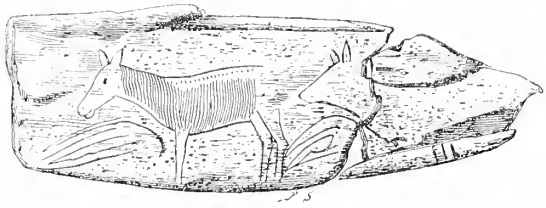
Actuellement, les propriétés de la noix de kola ont attiré l'attention du monde médical. MM. Dujardin-Baumetz et Huchard, deux thérapeutistes, chercheurs infatigables, l'ont essayée sur des malades de leur service sous formes diverses : infusion du fruit torréfié et pulvérisé; teinture et extrait préparés avec le fruit frais. Les résultats ont été satisfaisants; les indications médicales sont celles de la caféine, qui existe en grande quantité, ainsi que nous l'avons dit, dans cette graine. Voilà donc le gouro, comme la coca, et à aussi juste titre, en passe de prendre rang parmi les médicaments.

Lorsque cette époque sera arrivée, nous aurons entre les mains un excellent procédé pour nous débarrasser de quelques-uns de nos malades imaginaires. Nous les enverrons dans les monts de Kong faire une cure de kola, comme on va dans des régions plus civilisées, plus agréables et plus pourvues de confortable, faire une cure de raisin ou de petit lait. Dr Toutain.

ART PRÉHISTORIQUE. — OS GRAVÉ,

CONSERVÉ AU MUSÉE DE SAINT-GERMAIN.

La gravure de la page 16 de ce volume représente le bâton de commandement de la grotte de



Art préhistorique. — Os sculpté découvert en 1832 dans une grotte du département de la Vienne, fac-similé d'un croquis de Prosper Mérimée.

Montgaudin découvert en 1887; on y voit dessiné un phoque. C'est par erreur qu'elle se trouve introduite dans un texte qui se rapporte à l'os gravé découvert par Joly-le-Terme en 1832, et dessiné par le célèbre écrivain, Mérimée, alors inspecteur des monuments historiques. Cet os ici figuré est aussi conservé au musée de Saint-Germain.

Sondages dans l'intérieur du globe.

La curiosité de savoir ce que peut être le centre de la terre paraît s'accroître. On parle d'un projet d'Américains qui veulent tenter de percer un tunnel vertical aussi loin que possible. Jusqu'ici, on n'est point parvenu à pénétrer bien bas. Il est vrai qu'on a immergé des sondes jusqu'à huit ou neuf milliers de mètres sous les flots; mais, dans le sol, la profondeur verticale maxima qu'un outil humain ait jamais atteinte est celle de 1 700 mètres au sondage de Schlagdebach, près de Leipsig. Les mineurs bohémiens de Prizbraur ont creusé à 1 100 mètres.

Un effet des longs discours.

Louis XIII, se regardant un jour au miroir, s'étonna du grand nombre de ses cheveux gris. « J'ai opinion, dit-il, que ce sont les harangues qu'on m'a faites depuis mon avènement à la couronne, et particulièrement celles de M. le... qui m'ont blanchi la tête de si bonne heure [1]. »

LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE.

Un dessin de la statue de la *Victoire de Samothrace* a été gravé dans notre tome XLII, page 369 (1874), dans l'état où l'on pouvait la voir alors au musée du Louvre, c'est-à-dire beaucoup plus incomplète qu'elle n'est aujourd'hui. Depuis, on a rajusté aux épaules les ailes dont on possédait dès lors des fragments. De nouvelles recherches au lieu de la découverte ont fait retrouver d'autres morceaux, qui ont été rapportés au Louvre, et notamment la base sur laquelle la figure a été dressée. Cette base représente la proue d'une galère à éperon, le vaisseau de guerre des anciens. Les ailes avaient fait reconnaître, dans la statue, une image de la Victoire; en considérant la manière dont elle était placée, on fut amené à penser qu'elle avait été érigée en commémoration d'une victoire navale. Mais quelle était la bataille dont un monument si grandiose était destiné à perpétuer le souvenir?

Il existe un certain nombre de médailles sur lesquelles on voit gravée une figure de Victoire debout à l'avant d'un navire. La plus ancienne, qui peut avoir servi par conséquent de modèle aux autres, est une monnaie de Démétrius Poliorcète; on en voit ici un dessin, qui reproduit un exemplaire du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Il est impossible de n'être pas frappé, en l'examinant, de la ressemblance de son type avec la statue trouvée à Samothrace : l'attitude, le mouvement du corps et des draperies, la position sur le vaisseau, tout est pareil. Comment ne pas avoir aussitôt l'idée que la médaille a été faite à l'imitation de la statue, et que l'une et l'autre devaient rappeler le même événement? Or, depuis longtemps les personnes qui s'occupent de la numismatique grecque rapportent ce type à la cé-

[1] Balzac. Le *Socrate chrétien*.

lèbre victoire remportée sur Ptolémée en 306 avant J.-C., près de Chypre, par Démétrius et par son père Antigone, victoire qui les rendit maîtres, sans conteste, de toutes les mers de la Grèce, et après laquelle ils prirent le titre de roi. C'est dans les an-

La Victoire de Samothrace, état actuel (musée du Louvre).

nées suivantes, et vraisemblablement entre 274 et 288, quand Démétrius fut roi de Macédoine, qu'a dû être frappée la médaille qui porte son effigie avec la Victoire au revers. La statue qu'on y a copiée devait être déjà en place depuis un certain temps, près du sanctuaire des grands dieux de Samothrace, vénéré dès une haute antiquité, mais qui fut particulièrement en honneur, et dans son plus grand éclat, au temps des successeurs d'Alexandre. E. S.

A LA STATUE.

Quand il ouvrit tes ailes de marbre au souffle impétueux des victoires, quand il déroula autour de tes flancs gracieux les plis des draperies frémissantes et, qu'arrondissant sous tes pieds qui s'y fixèrent sans effort, la proue de la trirème, il t'y plaça debout, n'ayant devant toi, sur les flots, que l'éperon tranchant et inexorable; d'où venait dans l'âme du sculpteur, ô Victoire de Samothrace, d'où venait cette flamme superbe, quel dieu lui dictait cet essor, dans quelle patrie des volontés inconquises avait-il appris à ne plus croire à la défaite?

Je te vois sous le ciel de la Grèce, baignée dans les clartés du matin, réflétant dans tes ombres transparentes les sérénités des cieux toujours cléments. La grande mer d'azur se déploie d'un seul jet devant toi, et va toucher à l'horizon l'autre nappe d'azur, sœurs jumelles qui prennent plaisir à tromper le regard. L'étendue est mollement moirée par les brises légères; à peine un faible clapottement du flot caresse-t-il en soupirant la carène de marbre sous tes pieds, attiédie par les premiers feux du jour. La barque du pêcheur rentre paresseusement dans le port au chant cadencé des rameurs; la galère vigilante qui protège la côte et doit incessamment naviguer d'un promontoire à l'autre, s'est endormie au milieu de la vaste baie comme un grand oiseau de mer dont le blanc plumage étincelle sur l'azur marin. Et toi, debout et frémissante, tu te souviens des sanglants combats, tes ailes ouvertes sont celles des bruyantes renommées, la sérénité de la nature ne t'apaise pas, la victoire éternelle de la lumière ne pacifie pas ton ambition!

Que fais-tu donc ici, pauvre tronçon mutilé? Te plait-il d'entendre, au lieu du frisson et du murmure des vagues, le pas des visiteurs indifférents sur les dalles de ce palais des Barbares? Ta noble poitrine gonflée pour aspirer les brises marines respire-t-elle à l'aise sous ces voûtes vitrées? Pourquoi rester debout? Que ne te couches-tu sur ces débris de marbre pour y pleurer tes illusions? O Victoire! pourquoi rester invincible?

Oui, tu l'es, invincible! que t'importent les ruines de la Grèce et tant de chefs-d'œuvre réduits en poussière? Les plis de marbre de ta robe sont encore agités par le souffle indompté de l'esprit. Que t'importent les siècles effaçant sur la terre des Hellènes les traces de l'art de Phidias et dispersant sur le monde entier, semences de marbre de

Médaille de Démétrius Poliorcète.

Paros, la réponse de cet Œdipe au sphinx des parfaites beautés? C'est encore l'essor de l'invisible qui déploie tes ailes et ne veut pas laisser à ton vaisseau la lenteur des courses des mortels. Que t'importe quelle est la rumeur qui a succédé à celle des flots retentissants? Les chœurs éternels des victoires radieuses ne se sont pas interrompus devant ton vol. Que t'importe quels sont les cieux qui t'abritent? C'est l'âme humaine qui frémit et qui triomphe avec toi!

L. D. L. R.

LE ROI DE L'ILE FOLLE.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Suite et fin. — Voy. page 46, 58, 82, 114.

Chose curieuse! cet homme dont le visage était ordinairement presque impassible, Frankfort eut peine à retenir ses larmes, quand, une fois le sou-

per fini, on lui montra un petit modèle de chapelle avec son clocher que Phœbé avait construit en carton et recouvert de coquillages, un ou deux hivers auparavant. Elle le lui apporta, triomphante, comme une œuvre d'art; Frankfort en dit tout ce qu'il put imaginer, sauf simplement que c'était joli; il demanda même à apprendre exactement comment avait été construit le pauvre joujou, pendant que le roi s'endormait et se réveillait alternativement; à chaque nouveau réveil, il remarquait avec plaisir la gaieté de sa fille. Mais elle toussait bien fort, la pauvre Phœbé, et Frankfort se demandait ce que pourrait le secours des drogues pour rendre moins rapides les ravages de cette terrible et incurable maladie. L'hiver allait bientôt commencer!

Les jours succédèrent aux jours, et Frankfort s'attardait chez ses nouveaux amis, se liant de plus en plus étroitement avec eux, et passant de temps à autre une matinée à la pêche.

Avant la fin de sa visite, il se rappela combien il s'était trouvé fatigué et harassé par les affaires quand le désir de s'éloigner momentanément de la civilisation l'avait pris; il lui semblait qu'une puissance supérieure à sa volonté l'avait conduit dans ce port tranquille, comme pour l'avertir et le conseiller; il se sentait plus robuste et dans un bien meilleur état d'esprit, tandis que Phœbé tricotait et que son père racontait d'amusantes histoires de sa vie de pêcheur.

Cependant la préoccupation des affaires recommença bientôt à le tourmenter, et il partit aussi soudainement qu'il était venu, par un matin d'épais brouillard où la pluie menaçait. Il était triste en disant adieu à ses hôtes.

La minute d'après il était dans la barque et voguait vers l'île John, où il devait prendre le bateau du directeur des postes.

Le vigoureux pêcheur rêvait: avec son inflexibilité, ses doctrines favorites et ses aversions, il ne pouvait avoir une idée juste des impressions d'un si grand isolement sur sa femme et sa fille, pendant les longues années monotones qu'elles avaient passées sur l'île Folle. Après tout, se disait-il, de combien de rivalités sottes, de quelles basses jalousies, de quelles tyrannies mesquines, partage des âmes étroites, n'avaient-elles pas été préservées!

Frankfort eut l'amer sentiment de ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans cette manière de juger la vie, tandis que dans la barque de George, il traversait la baie avec lenteur et que l'île Folle semblait battre en retraite dans le brouillard, disparaissant peu à peu. Bientôt, il se laissa distraire, et ses pensées allèrent plus vite que lui vers son bureau, ses employés et ses comptes; il pensa à sa fortune qui ne lui servait pas à grand chose; à ses amis qui n'étaient pas ses amis, car il avait repoussé bien des avances, impatient qu'il était de toute familiarité et se tenant toujours sur la défensive contre le dénigrement ou l'ennui. En somme, isolé volontairement au milieu du monde, c'était lui qui était vraiment le roi d'une île Folle, et non pas ce pêcheur usé par le travail; c'était lui, l'homme solitaire et égoïste entre tous!

Quint savait trouver son chemin dans le brouillard à l'aide de quelque instinct mystérieux. Au terme du voyage, les deux hommes se séparèrent sans émotion apparente; néanmoins, Frankfort trouva qu'il y avait beaucoup d'expression dans la poignée de mains de George; quand les deux bateaux se séparèrent, ils se retournèrent plus d'une fois pour échanger un regard amical: deux hommes n'ont pas été rapprochés quelque temps l'un de l'autre par les hasards de la vie sans quelque conséquence morale; mais le pauvre Quint n'avait aucune idée de l'influence que ses théories et sa manière de vivre avaient eue sur l'esprit en apparence si bien équilibré de John Frankfort.

Jabez Pennell grillait d'envie d'avoir des détails sur la visite à l'île Folle, mais sa curiosité ne fut point satisfaite. Frankfort éluda ses questions.

L'hiver touchait à son terme, quand Frankfort reçut, sous une enveloppe jaune, une lettre qui n'avait nullement l'aspect d'une lettre d'affaires. Le roi de l'île Folle lui écrivait que Phœbé avait espéré en vain avoir assez de force pour le remercier du généreux présent de Noël qu'il lui avait envoyé (il avait eu recours à son imagination et à sa mémoire pour satisfaire aux moindres fantaisies des deux solitaires); mais la santé de la pauvre enfant s'affaiblissant de jour en jour, la veuve, sa cousine, était venue la soigner et la soulager dans sa tâche.

L'écriture du roi était crochue comme s'il se fût servi d'un hameçon en guise de plume. Il disait la triste vérité sans se lamenter, avec un courage simple.

Un matin, Frankfort trouva sur son pupitre un petit paquet très écrasé, il l'ouvrit, c'était la chapelle en coquillage avec son aspect ridicule. Cette apparition le déconcerta complètement, il n'osa pas rencontrer les yeux d'un garçon de bureau qui se trouvait là; il avait dans le gosier une sensation d'étranglement peu agréable; néanmoins, il décacheta la lettre attachée au clocher en ruine, et lut lentement, d'abord sans les bien comprendre, ces quelques lignes tracées d'une main tremblante:

« Je vous suis reconnaissante de tout ce que vous nous avez envoyé à Noël. Mon père vous prie de croire à ses meilleurs respects. Nous avons eu des temps orageux pendant lesquels il est resté près de moi. Bientôt, il restera seul. Tandis que couchée, je vous écris, je pense avec regret que je n'aurai été d'aucune utilité sur la terre. Plus heureux, monsieur, vous êtes utile dans le monde, et je me plais à me représenter tout le bien que vous devez y faire. Adieu! »

« Tout le bien qu'il devait faire dans le monde! ». Lui, hélas! Comment sa conversation avait-elle fait imaginer chose semblable à ces deux solitaires?

Quelques bonnes pensées traversèrent son esprit.

S'il pouvait seulement vaincre sa froideur, son indifférence! Si, par exemple, il pouvait prendre quelque intérêt à d'autres qu'à lui-même et s'engager dans la lutte du temps contre l'ignorance et l'égoïsme?

Rêverie passagère peut-être, mais aussi peut-être le germe d'une transformation!

Extrait de SARAH JEWETT.

LA GLYPTIQUE [1].

La glyptique est l'art de la gravure en pierres fines.

En creux, comme un cachet, elle s'appelle intaille, en relief elle se nomme camée.

Le camée est la réduction du bas-relief, il en est la miniature. La condition essentielle de cet art est de produire l'impression de la grandeur sur une surface très petite. N'ayant la place que de dire un seul mot, il faudra le choisir concis. Un simple coup d'œil devra faire reconnaître sur le chaton d'une bague la reproduction d'une statue de grandeur naturelle. Il semble que ce résultat soit facile à obtenir, et qu'on n'ait qu'à faire subir au modèle une réduction proportionnelle. Au contraire, cette proportion mathématiquement exacte produirait une impression de petitesse. Le personnage, portant sur des pieds microscopiques, paraîtrait manquer de solidité et de force. Les membres les plus importants, la tête, le cou, les mains, seraient imperceptibles et perdraient leur caractère. Il faut donc, par un habile mensonge, donner à ces parties plus de volume, de telle sorte que l'œil voyant ces extrémités grandes, l'imagination supplée à l'impossible grandeur de la figure entière; tous les autres membres seront grandis, par un effet inconscient de l'esprit.

Voilà pourquoi le graveur en pierres fines ne doit pas n'être qu'adroit, il doit être artiste.

Il trace son dessin exact à la pointe du diamant sur une matière qui en a presque la dureté, il dégrossit la pierre et la sculpte lentement à l'aide d'instruments passifs, du touret qui pivote invariablement sur son axe, terminé par une mollette qui ne varie dans sa forme que du tranchant absolu au rond ou à l'olive. Cette mollette est en fer doux, presque poreux, par conséquent beaucoup plus tendre que la pierre sur laquelle elle doit mordre. Il le faut pour qu'elle puisse retenir la poussière de diamant mêlée d'huile qui seule peut entamer la pierre.

Bien que le graveur se serve d'une loupe, il ne voit pas son travail, il ne peut s'en rendre compte qu'au toucher ou en nettoyant sa pierre avec une brosse, et en prenant souvent des empreintes avec de la cire molle.

[1] Extrait d'une communication de M. le professeur Salmon à la classe des Beaux-Arts de la Société de Genève pour l'avancement des arts.

Les progrès de chaque jour sont pour ainsi dire insignifiants, et des années de travail sont quelquefois nécessaires pour graver une pierre de quelques millimètres.

SALMON.

SUR QUELQUES USAGES DU PÉRIGORD.

Dans certaines contrées du Périgord, la veille du jour de l'an, les enfants se réunissent pour aller chanter, devant les maisons aisées, un couplet qui peut se traduire ainsi :

La gui-l'an-neou nous faut donner
Seigneur gentil
La gui-l'an-neou donnez-la-nous
A l'étrenne.

Peut-on supposer qu'il y a dans ce chant populaire quelque lointaine réminiscence du symbole religieux figuré par la plante du gui chez les Gaulois?

Lorsqu'une personne vient à mourir dans la maison d'un paysan, on s'empresse d'aller jeter l'eau qui est dans les seaux parce que, dit-on, le mort est venu s'y laver. On enterre aussi le *canel,* sorte de lampe à trois becs en usage dans les campagnes. Dans quelques endroits, le mort est porté au cimetière sur sa propre charrette.

LA PENSÉE, LE CŒUR, LA VOLONTÉ.

Par la *pensée,* l'âme s'élève à ce qu'il y a de plus grand, à la plus haute idée que l'on puisse concevoir, celle d'un être supérieur à la nature et à l'esprit, au monde physique et au monde moral, cause unique et ineffable de tout ce qui est.

A la pensée s'associe naturellement le *cœur* ou la faculté d'aimer.

Le *cœur* est le principe de l'union et de la communauté entre les hommes. Le cœur seul fait une union durable; c'est lui qui crée une famille en maintenant dans la vie commune les parents et les enfants; c'est lui qui fait la société : car, s'il est vrai que les hommes sont réunis par le besoin, ils sont également séparés par le besoin même, et il serait aussi bien un principe de guerre qu'un principe d'union, si les hommes ne s'aimaient naturellement les uns les autres; enfin, par le cœur, l'homme s'unit à la nature, à l'invisible, à l'idéal, à l'infini même, et il associe sa propre vie à la source éternelle de toute vie et de toute existence.

Mais si le cœur était seul dans l'homme, il serait à craindre qu'il ne l'entraînât à détruire et à perdre sa propre existence, sa vie individuelle dans la vie d'autrui : ce qui serait un mal; car la diversité n'est pas moins nécessaire aux choses que l'unité; c'est à quoi remédie la *volonté,* principe d'individualité, de liberté, de résistance, de lutte, de responsabilité; principe de l'énergie vi-

rile, de la vraie force humaine, non plus cette force des passions, semblable aux forces physiques par sa violence et son aveuglement, mais de la force éclairée, qui se connaît, qui se possède, qui se commande, et dont la plus haute manifestation est la vertu.

Par la vertu, l'homme ne se contente plus de comprendre l'ordre, il le crée; c'est lui-même qui devient créateur à son tour; il devient en quelque sorte créateur de lui-même, en subordonnant les principes de son être, et les actions qui en émanent, à une idée antérieurement conçue, l'idée de la perfection et de l'excellence.

Tel est le plus grand bien que l'homme puisse posséder ici-bas, et, pour l'acquérir, il n'est pas nécessaire de posséder la richesse ou la puissance; il suffit d'un bon *cœur*, d'une *raison* droite, d'une ferme *volonté*.

PAUL JANET (1).
membre de l'Institut.

(1) *Philosophie du bonheur.*

VENTE D'UNE MAISON
AU DOUZIÈME SIÈCLE.

Il y a nombreuse compagnie dans la salle basse de la maison du bourgeois Dodon de la Croix, rue de la Tonnellerie : les amis et voisins de Dodon, Geoffroy, le boucher; Eudes, le cordier; Étienne, le serrurier, et autres sont assis ou debout autour d'une table grossière sur laquelle on voit des gobelets et un broc d'étain. Ces bonnes gens causent d'une affaire importante, avec un moine, tandis que dans un coin de la salle, les enfants de Dodon jouent aux osselets ou à la mourre. Il s'agit de la vente d'une maison appartenant à Dodon de la Croix, et située auprès de celle qu'il habite. Les moines de Tiron désirent l'acheter pour se faire un pied-à-terre à Chartres. Il n'y a pas vingt ans que l'abbaye de Tiron a été fondée, par saint Bernard d'Abbeville, aux environs de Nogent-le-Rotrou, et la réputation des vertus du pieux fondateur a déjà attiré tant de présents au monastère naissant, qu'il est en voie de devenir un des plus riches de France. Or, les moines sont soumis à la juridiction de l'évêque et du chapitre de Chartres, qui ont donné la terre où l'abbaye a été construite, et, par suite, ils ont sans cesse à traiter d'affaires à Chartres, et ils ont résolu que quelques-uns des leurs séjourneraient habituellement dans la ville pour surveiller leurs intérêts. C'est pourquoi le moine Alard le Roux est entré en pourparlers avec Dodon de la Croix.

Plusieurs conférences ont déjà eu lieu : on est tombé à peu près d'accord sur le prix de vente, et Dodon a convoqué ses voisins pour qu'ils servent de témoins au marché. Le prix principal a été accepté de part et d'autre; seulement, Dodon demande en plus des *épingles* pour ses enfants et ceux de ses voisins. Alard discute bien un peu, mais il finit par consentir. Alors, pour ratifier le contrat, on fait circuler les gobelets pleins de de vin; Alard paie comptant les huit livres, prix de la vente de la maison; puis il appelle à lui les petits enfants et leur donne à chacun un denier pour acheter des noix; ce sont les épingles.

Cette scène d'intérieur se passait au mois de novembre de l'an de grâce 1130. C'est encore à peu près ce qui se passe aujourd'hui. Le coup de vin bu de part et d'autre est d'un usage ordinaire, surtout dans nos campagnes, et il n'est guère de vente où les acquéreurs ne donnent à la femme ou aux enfants du vendeur, des épingles, c'est-à-dire au moins quelques sous pour acheter un meuble ou un bijou.

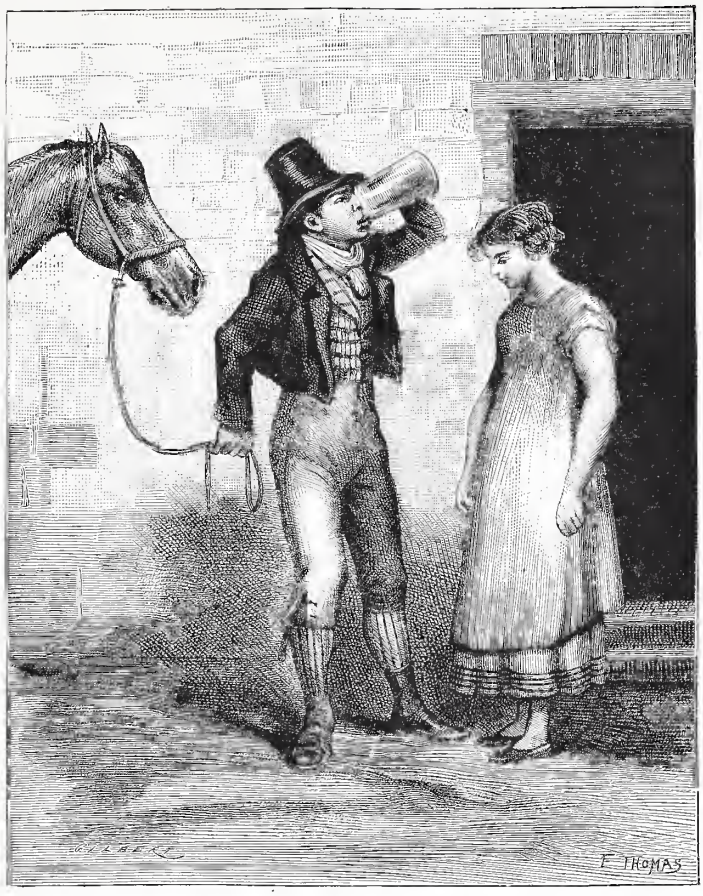
RENÉ MERLET,
de l'École des Chartes.

UN MAUVAIS RÊVE.

Croquis sur carte à jouer, par Topffer.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de Abbé-Grégoire, 15. JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE JOYEUX POSTILLON



A la porte d'une auberge anglaise. — D'après une lithographie de Géricault (¹).

C'était certes un heureux gaillard que Sam Kreedles, le postillon de lord Melton. Bien payé, bien logé, bien nourri, bien vêtu, car il n'y avait pas dans tout le Royaume-Uni une livrée plus confortable et plus flatteuse pour l'œil que la livrée de lord Melton; je vous demande un peu de quoi aurait pu se plaindre Sam Kreedles?

Aussi ne se plaignait-il point : il paraissait n'avoir en ce monde d'autre souci que de passer le temps gaiement, d'autre soin que celui de sa personne. Il ne se privait de rien; et quiconque avait besoin d'un partner, pour vider une bouteille, pour faire une partie de cricket, de course à cheval ou en canot, et même de boxe à l'occasion, pouvait s'adresser à Sam Kreedles.

Il était très populaire dans son monde. Ce Sam! disait-on, quel bon compagnon! quel boute-entrain! Il vous a des idées! il ferait rire un dindon! Et dans toute la domesticité de lord Melton, on ne l'appelait que le joyeux postillon.

Au fond, était-il aussi joyeux qu'il le paraissait? « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », a dit la Bible; et Sam Kreedles était seul, quoique toujours en nombreuse compagnie. Il y a bien des manières de n'être pas seul; dès qu'on a, sous le ciel, un être pensant à qui on peut parler à cœur ouvert, quand ce ne serait que par correspondance, sur qui on compte et qui compte sur vous, ou bien un être qui dépend de vous, pour qui on travaille et qui sert de but et de raison à votre vie, on n'est pas seul. Mais si cet être vous manque, on est seul au milieu de la foule; et il n'est pas bon que l'homme soit seul.

Sam Kreedles était seul; il n'avait ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs. Il avait eu tout cela, autrefois, quand il était petit garçon; mais à quatorze ans, il les avait quittés pour courir le monde.

A cette époque-là, il courait déjà depuis longtemps les rues de Londres plus souvent que de raison : c'était la faute du père Kreedles, qui voulait absolument l'emmener travailler à la fabrique avec lui. L'enfant détestait les fabriques : ce qu'il aimait passionnément, c'était les chevaux, et il s'esquivait pour aller partout où l'on pouvait en voir. Vif, alerte, complaisant, il se faisait bien venir des charretiers, des maréchaux-ferrants, des maquignons, voire même des domestiques de bonne maison, à qui il rendait mille petits services. Il causait avec eux, et comme chacun se

(¹) Voyez, en 1887, la note sur la série des photographies faites par Géricault en Angleterre. — On a ici une nouvelle preuve que le puissant peintre du *radeau de la Méduse* n'était pas doué exclusivement pour la peinture vigoureuse des chevaux et des scènes terribles.

fait volontiers honneur de sa science, ils se faisaient un plaisir de le renseigner sur les mœurs des chevaux, leurs idées, leur hygiène, la manière de les ferrer, de les panser, de les dresser, de connaître leur âge, leurs qualités, leurs défauts. C'était un cours complet que Sam suivait, un peu décousu, naturellement, mais qui lui profitait tout de même : on retient toujours ce qui vous amuse. Le père Kreedles lui faisait payer cher, le soir, sa journée de flânerie; mais Sam se secouait les oreilles, et désertait de nouveau la fabrique dès qu'il pouvait.

Il la déserta tout à fait, et la maison paternelle avec. Un soir qu'il avait reçu plus de coups que de coutume, il rejoignit un cirque qui parcourait l'Angleterre, et dont les beaux chevaux avaient excité son admiration. Il y compléta ses connaissances; et, quelques années plus tard, il put se placer au service d'un squire du comté d'York; il changea plusieurs fois de maîtres, fut emmené par eux sur le continent, et revint enfin en Angleterre avec lord Melton.

Il y avait déjà longtemps, à ce moment-là, que Sam Kreedles s'était aperçu qu'il était seul; et s'il eût possédé une somme suffisante pour revenir d'Italie ou d'Autriche, il serait accouru à Londres et se serait mis à la recherche de sa famille. Aussi, dès qu'il eut touché la terre anglaise, il demanda un petit congé à lord Melton.

Il avait bon espoir, en approchant de la maison qu'il avait fuie dix ans plus tôt. Dix ans! c'est long! il peut arriver beaucoup de choses en dix ans, et, en effet, il lui en était arrivé beaucoup à lui-même. Mais ses parents! ce n'était pas la même chose. Ils n'avaient pas dû bouger; le père travaillait certainement toujours à la même fabrique, et la mère soignait le ménage. Les enfants avaient grandi : ceux-là, il ne les reconnaîtrait peut-être pas. Peut-être que la sœur Dinah était mariée; et aussi Maggie, la cadette... Les garçons, eux, pouvaient bien avoir quitté la maison, vu leur âge; mais on saurait où les trouver... Quel plaisir de réunir toute la famille autour d'un bon dîner, que Sam payerait : il apportait de l'argent tout exprès. Et quel plaisir aussi de leur dire : « De quoi avez-vous besoin? qu'est-ce qui vous manque? j'ai des économies à votre disposition! »

Chemin faisant, il regardait dans les boutiques, et il aurait bien voulu savoir s'il s'y trouvait quelque chose qui pût plaire à ses sœurs. Il faillit acheter une belle poupée en robe de soie rouge avec des plumes sur la tête, comme une lady qui va au bal : c'était pour sa petite sœur Rosy, sa favorite, autrefois. Mais en y pensant, il se dit que Rosy devait avoir quinze ans, et que peut-être aimerait-elle mieux une robe qu'une poupée. Enfin, il arriva à la maison.

C'était une de ces grandes maisons d'ouvriers où il y a beaucoup de locataires qui changent très souvent. Il n'en restait plus un seul de ceux que Sam avait connus. Dans les chambres qu'il avait habitées enfant, il vit une femme assise, cousant près de la fenêtre, deux garçons qui jouaient et deux fillettes qui berçaient un baby; mais ce n'était point sa mère, ni ses frères, ni ses sœurs. Il s'informa : oui, on avait bien entendu parler de cette famille, qui avait habité la maison autrefois; mais ils étaient tous morts, le père d'accident, les autres dans la grande épidémie : vous vous rappelez, il y a sept ans, le choléra...

Pauvre Sam! il se rappelait, en effet, avoir entendu son maître parler de cette épidémie, dont il lisait des nouvelles dans les journaux. Lui, il y avait à peine fait attention; c'était pendant son premier voyage sur le continent, et il ne songeait guère, en suivant son maître aux courses de Longchamp ou de la Marche, qu'à ce moment-là, à Londres, le choléra lui tuait tous ceux qui l'avaient aimé!

Sam Kreedles s'en retourna rejoindre lord Melton : il n'avait plus rien à faire à Londres. Pendant quelques jours, il demeura taciturne, ne sachant où se prendre : le coup avait été rude, et il ne voyait plus bien à quoi lui servait de vivre. La maladie d'un de ses chevaux lui fit reprendre intérêt à l'existence; et pendant qu'il le soignait, il se raisonna, comme on dit. Après tout, rien n'était changé pour lui : il n'était pas plus malheureux aujourd'hui qu'hier. Bien des gens en ce monde enviaient son sort : il n'avait qu'à prendre son parti d'un malheur arrivé depuis sept ans, puisqu'il n'y pouvait rien, d'ailleurs!

Et Sam Kreedles tâcha de prendre son parti; seulement, comme il se sentait plus seul que jamais, il ne pouvait pas réussir à être gai au fond. C'est depuis ce temps-là que, pour se donner le change à lui-même, il se mit à s'agiter beaucoup, à devenir bruyant, à parler très fort, à rire aux éclats, à être de toutes les parties, à y gagner le surnom de joyeux postillon.

Il y avait deux ans que cela durait, et il commençait à prendre goût à la taverne et à s'amuser pour de bon, lorsque mistress O'Callghan vint à mourir.

Mistress O'Callghan était la grand'tante de lord Melton; et elle léguait à son petit-neveu un domaine important dans le pays de Galles. Lord Melton partit pour aller en prendre possession; et il emmena Sam Kreedles.

Or, il advint que, deux jours après leur arrivée, lord Melton envoya Sam faire une commission à la ville. Sam se hâta, en bon domestique qu'il était; si bien qu'au retour, en passant devant l'auberge du village, comme il mourait de soif, il ne put résister au désir de voir si l'ale y était bonne. Il sauta donc à bas de son cheval, et appela d'une voix retentissante.

Une vieille petite voix, très douce, répondit à la sienne.

— Rosy! servez ce gentleman, ma fille!

La voix appartenait à l'hôtesse, une petite vieille femme en bonnet blanc, assise au comptoir;

et Rosy, une fraîche fille de quinze ou seize ans, apporta une pinte d'ale qu'elle présenta à Sam Kreedles. Puis elle se tint debout, les yeux baissés et les mains pendantes, attendant qu'il eût fini de boire. Elle était un peu intimidée : les serviteurs du château étaient tous vieux comme leur maîtresse, et si elle servait souvent à boire aux fermiers et aux paysans des environs, elle n'avait jamais vu de gens aussi pimpants que le domestique de lord Melton.

— A votre santé, ma jolie fille! dit Sam; et il but. Rosy? reprit-il ensuite, c'est un joli nom; j'aime ce nom-là... Vous êtes de ce pays-ci?

Rosy resta muette. Servir le beau gentleman, c'était déjà intimidant; mais lui parler! L'hôtesse vint à son aide.

— S'il vous plaît, monsieur, elle n'est point d'ici, elle est de Londres. C'est une orpheline; ses parents sont morts quand elle avait six ans, la pauvre petite! Une voisine l'a recueillie; mais la voisine n'était pas à son aise, c'était une lourde charge pour elle. Mon fils, qui est marin, a eu occasion de la voir; il l'a trouvée douce et gentille, comme elle est en effet; et il a pensé que cela me ferait plaisir de l'avoir pour me tenir compagnie. Et depuis ce temps-là nous vivons ensemble, et nous nous aimons bien : n'est-ce pas, Rosy?

— Oh! oui! murmura la jeune fille.

Sam Kreedles était tout bouleversé. Ce nom de Rosy... cet âge... sûrement, elle ressemblait à Maggie, sa sœur cadette. Il lui tendit la pinte vide, et naturellement Rosy leva les yeux : il fallait bien la voir pour la prendre. « Les yeux de Dinah! » pensa Sam.

— Dites-moi, miss Rosy, reprit-il, savez-vous votre nom de famille?

— Elle s'appelle Rosy Kreedles, répondit la vieille hôtesse. Excusez-la, monsieur, elle est timide avec les étrangers.

— Rosy! ma chère petite Rosy! Dites-moi, n'aviez-vous pas un frère, qui s'appelait Sam? répondez-moi, je vous en prie!

— Oui, dit la jeune fille, tout étonnée du ton et de l'air de Sam; je ne l'ai pas connu, j'étais trop petite quand il est parti. Il n'est jamais revenu. Mais Maggie et Dinah, et maman, parlaient souvent de lui; et elles disaient qu'il m'aimait beaucoup...

— C'est moi! ma Rosy! ma sœur! moi, Sam Kreedles!...

Quand Sam rentra enfin au château, il fut fort mal reçu par lord Melton, qui n'aimait pas qu'on restât longtemps à faire les commissions. Mais lord Melton s'apaisa, quand il eut consenti à écouter les raisons de Sam.

— Je prierai Votre Honneur, ajouta celui-ci quand il eut achevé son récit, de chercher quelqu'un pour me remplacer. Le maréchal du village désire vendre son établissement; j'ai de quoi l'acheter, et comme je me connais à la besogne, je pense que je ferai de bonnes affaires. A présent que j'ai retrouvé Rosy, je ne veux plus la quitter; et je ne peux pourtant pas l'enlever à cette bonne vieille dame qui lui a servi de mère. En me fixant ici, j'arrange tout pour le mieux.

Ce n'était pas le mieux de lord Melton, qui tenait beaucoup aux services de Sam; mais tout le monde ne peut pas être content. C'était déjà beaucoup que l'événement fît le bonheur de trois personnes : l'hôtesse, Sam et Rosy. Sam n'est plus postillon, mais c'est plus que jamais le joyeux Sam.

J. Colomb.

L'Ordre.

L'ordre est la loi inviolable des esprits; rien n'est réglé, s'il n'y est conforme.

Malebranche.

LA TOUR DE 300 MÈTRES.

Le passant que ses occupations appellent sur le quai de la Seine, devant le Trocadéro, voit s'élever dans le Champ-de-Mars, à plus de 75 mètres de hauteur déjà, la masse métallique énorme du soubassement de la tour Eiffel. Ce monument colossal, le plus grand qui ait jamais été conçu, sera l'une des principales curiosités de l'Exposition de 1889. Notre dessin représente la situation des travaux au 15 mars de cette année.

Il eût été impossible, il y a peu d'années encore, d'entreprendre une pareille construction : les matériaux dont on disposait alors, pierre ou bois, ne s'y fussent prêtés que très difficilement. Les progrès réalisés dans l'emploi du fer et de l'acier, par nos ingénieurs, ont seuls permis d'aborder avec sécurité un problème de cette importance.

Ce travail fera certainement beaucoup d'honneur à nos ingénieurs français, car c'est l'un des plus éminents d'entre eux, M. Eiffel, qui l'a entrepris avec une sûreté de vues qui excite l'étonnement des ingénieurs étrangers, anglais ou américains, les plus audacieux. Il y a été tout naturellement conduit par de nombreuses études sur les piles des grands ponts métalliques, et notamment du viaduc de Garabit, dans la Lozère. Nos lecteurs se souviennent de ce pont colossal dont le *Magasin pittoresque* a donné, en son temps, la description. Formé d'un seul grand arc métallique, il franchit la vallée de Garabit à 112 mètres de hauteur : la colonne Vendôme, placée au-dessus des tours de Notre-Dame, tiendrait sous ce grand arc. Or, les piles du pont de Garabit, qui ont près de 100 mètres de hauteur, présentent justement, en plus petit, la forme que présentera la tour Eiffel. Si l'on construisait un pont dont les piles eussent 300 mètres de haut, ces piles devraient être précisément comme forme et comme dimensions autant de tours Eiffel. On peut donc dire, et c'est là un des points très intéressants de cette entreprise, que le monument qui s'élève au Champ-de-Mars résumera, dans sa conception et son exécution,

tous les progrès réalisés, à l'époque actuelle, dans l'art si utile et si perfectionné des constructions métalliques.

La tour de l'Exposition de 1889 sera le monument le plus élevé de l'Europe, ainsi que le montre le tableau comparatif suivant :

Tours de Notre-Dame.	66	mètres.
Panthéon.	79	—
Flèche des Invalides	105	—
Saint-Pierre de Rome	132	—
Cathédrale de Vienne.	138	—
Cathédrale de Strasbourg . . .	142	—
Grande pyramide d'Égypte. . . .	146	—
Cathédrale de Rouen	150	—
Cathédrale de Cologne.	159	—
Tour Eiffel	300	—

Il faudrait donc superposer cinq fois l'église et la flèche de Notre-Dame pour atteindre au sommet de la tour Eiffel lorsqu'elle sera terminée. On peut juger du panorama que les visiteurs découvriront du haut de ce sommet.

Malgré la hauteur considérable de la tour, il serait inexact de croire qu'elle se compose de gros éléments métalliques : ce sont, au contraire, de petits fers du commerce, très ordinaires comme forme et comme dimensions, qui servent à l'édifier, et la résistance énorme de l'ensemble provient simplement de la perfection des assemblages. C'est une sorte d'ouvrage de patience colossal. Toutes les pièces qui le composent sont préparées à l'atelier de Levallois-Perret, près de Paris, coupées à la longueur voulue et percées de trous qui doivent recevoir les rivets destinés à les fixer les unes aux autres. L'emplacement de ces trous est calculé avec tellement de précision que les pièces s'assemblent mathématiquement les unes aux autres sans la moindre erreur. En cela nos constructeurs français diffèrent essentiellement des constructeurs anglais qui, en pareil cas, taillent et percent presque toutes les pièces sur le chantier même, rectifiant les dimensions au fur et à mesure de la construction. Il est juste de reconnaître que les procédés de construction français réalisent tout à la fois le maximum de précision et d'économie.

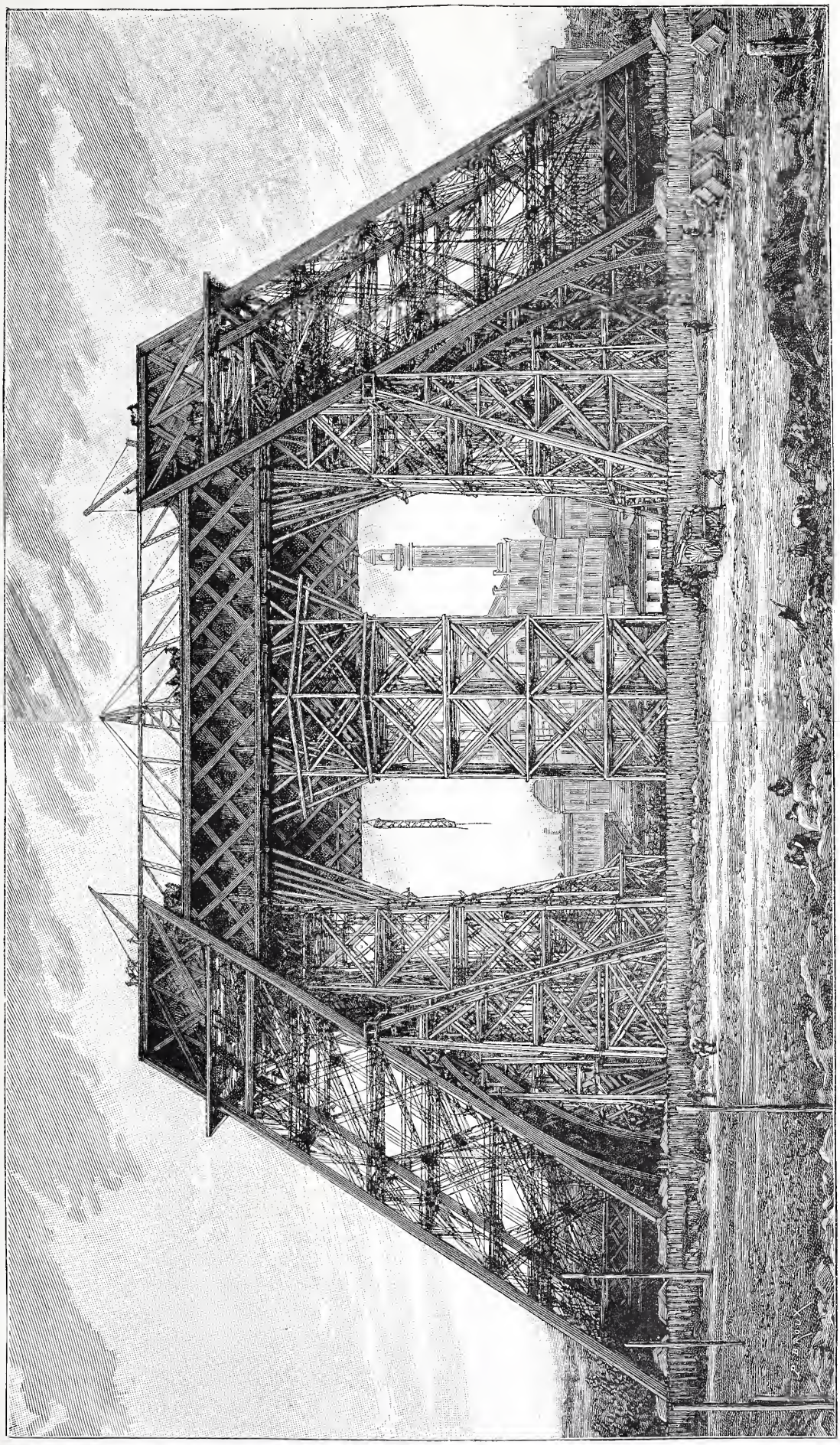
La tour de 300 mètres est, on le sait, placée presque sur le quai de la Seine. Aussi, deux de ses piliers qui se trouvaient dans une partie du terrain submergée par les eaux, ont-ils dû être fondés au moyen de caissons à air comprimé dont on fait actuellement un usage général dans les grands chantiers de travaux publics. La surface sur laquelle se répartit le poids de ce pesant monument est si considérable, que la pression par centimètre carré sur le sol n'atteint guère que 4 kilogrammes ; c'est à peine la pression que donnent les maisons ordinaires les plus légères, à Paris, sur leurs fondations.

Un élément important du calcul était la résistance au vent et à la tempête, or, les plus fortes tempêtes observées à Paris n'ont jamais donné une pression supérieure à 150 kilogrammes par mètre carré : M. Eiffel a pris comme base de ses calculs le chiffre de 300 kilogrammes par mètre carré : c'est dire que si un ouragan inouï et sans précédent venait à souffler sur la région de Paris, renversant les monuments de la capitale comme des châteaux de cartes, la tour de 300 mètres dresserait encore, au milieu de ce cataclysme, sa tête victorieuse. Il est bien évident, par exemple, qu'elle serait fortement secouée et s'inclinerait de part et d'autre, comme un grand arbre qui reçoit les assauts de la tempête : mais le calcul, fondé sur l'observation des grandes cheminées d'usines (il y en a qui ont 130 mètres de haut), montre que les oscillations ne dépasseront guère 25 centimètres. Il est certain que l'observateur audacieux perché sur la tour, au moment d'un violent ouragan, ne s'apercevrait même pas de ces oscillations.

Nous avons dit que la construction de la tour Eiffel serait une sorte de consécration magistrale des progrès réalisés par nos ingénieurs dans l'emploi du métal. En dehors de ce point de vue fort curieux, nos savants de tout ordre comptent sur son établissement pour réaliser un grand nombre d'observations et de recherches utiles. M. Hervé-Mangon, de la société météorologique de France, l'amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire, M. Puiseux, le savant astronome, le regretté général Perrier, que la mort vient d'enlever si prématurément à la Science française, ont été unanimes sur ce point : la météorologie, l'astronomie, l'étude des phénomènes électriques de l'atmosphère, sauront tirer parti de la tour de 300 mètres pour une foule de questions à vérifier ou à élucider. Un poste de télégraphie optique pourra être établi au sommet, établissant avec les forteresses les plus éloignées, presque jusqu'avec celles de la Côte-d'Or, des communications insaisissables par l'ennemi. Qui sait si un moyen de communication aussi puissant n'eût pas changé les conditions de la lutte lors du siège de Paris en 1870?

La tour de 300 mètres sera certainement, nous le répétons, la grande curiosité de notre belle Exposition de 1889. On en parle déjà dans le monde entier, et il n'est pas un Français voyageant à l'étranger auquel on ne demande avec un vif intérêt : « Où en sont les travaux de la tour Eiffel? » Chacun se réjouit à l'avance de ce petit voyage dans les airs effectué dans un ascenseur commode et confortable, et qui permettra d'apercevoir sans fatigue et sans danger le plus beau panorama de l'Europe. Jamais, à coup sûr, le progrès de l'esprit humain et les conquêtes de la science sur les difficultés de la nature ne se seront manifestées d'une façon à la fois plus simple et plus grandiose, suivant l'affirmation calme et précise du grand constructeur français ; nous donnons rendez-vous à nos lecteurs, en janvier 1889, sur le sommet de la tour Eiffel.

MAX DE NANSOUTY.
Ingénieur



La Tour de 300 mètres, au Champ-de-Mars. — Situation des travaux au 15 mars 1888.

LES MÉSAVENTURES DE VOLANGE [1].

(Voyez page 54.)

Avant de s'être fait, grâce au rôle de Janot, une sorte de célébrité qui ne devait pas survivre à la pièce des *Battus paient l'amende*, Volange avait mené une existence nomade fort agitée. Fils d'un honorable notaire de Nantes, qui avait rêvé de lui laisser son étude, il avait reçu une assez bonne éducation; mais très épris de tout ce qui touchait au théâtre, il quitta de bonne heure la maison paternelle, pour s'engager, au grand désespoir de sa famille, dans une troupe de comédiens qui avait donné quelques représentations à Nantes en se rendant à Bordeaux où elle devait s'embarquer pour les colonies.

D'un caractère audacieux et plus riche d'amour-propre que de talents, le jeune Volange supporta impatiemment les sifflets qui accueillirent ses débuts, et il voulut répondre l'épée à la main à la critique. Mais à cette époque on ne se battait pas contre « un histrion », ainsi que l'on nommait communément les comédiens, même les plus éminents et les plus estimables. Parfois des spectateurs, irrités de révoltes d'acteurs, se vengeaient d'eux en les faisant bâtonner à la sortie du théâtre. On se rappelle du reste l'indigne traitement qu'un grand seigneur fit subir, au siècle précédent, même à Molière.

Un jour qu'il avait attiré sur lui une bordée de sifflets plus formidable que de coutume, il tira de sa poche une pièce de monnaie et la jeta au milieu du parterre en défiant qui que ce fût de la lui rapporter. Aussitôt, un adjudant de service monta sur la scène, au milieu du tumulte, et, ayant pris l'insolent acteur au collet, le conduisit sans autre forme de procès en prison, d'où, après l'avoir gardé pendant quelques semaines pour le soustraire à la vengeance des habitants, on l'embarqua incognito sur un navire de commerce qui retournait à Bordeaux.

En France, malheureusement, aucun directeur de province, après l'avoir pris pendant quelques jours à l'essai, ne voulut l'engager, et le pauvre Volange, désespéré, vint chercher fortune à Paris où il se rendit à pied et où il arriva, misérable, dénué de tout. L'Écluse, auquel il se présenta, eut pitié de lui et lui proposa de l'engager comme pitre pour faire, avant la représentation, la parade d'usage sur les tréteaux. Ce n'était certes point là le brillant avenir que le fils du notaire de Nantes avait rêvé, mais il avait faim; il fut obligé d'accepter.

Ce fut peu de temps après que Dorvigny apporta aux *Variétés amusantes* sa pièce de *Janot*. L'Écluse qui était loin de compter sur un succès, donna à Volange, auquel il trouvait le « physique de l'emploi », le rôle de Janot, et l'acteur, bafoué jusqu'alors, sut avec son air niais entrer si naturellement dans l'esprit du personnage, qu'en peu de jours il devint populaire : son portrait fut gravé de vingt manières différentes; Curtius le modela en cire et le fit figurer dans sa galerie à la place d'honneur, entre Voltaire et le comte d'Estaing, et sa statuette, en biscuit de porcelaine de Sèvres, fut le cadeau à la mode pour les étrennes de 1780 : la reine en donna à toutes les personnes de son entourage.

L'Écluse et ses associés purent, grâce à Janot, payer leurs dettes, et convinrent qu'il leur avait fait faire, en quelques mois, un bénéfice de trois cent mille livres.

« Il amuse le public non seulement en scène, disent les *Mémoires* de Bachaumont, mais encore dans les sociétés : il n'est pas de bonne fête où l'on ne l'appelle et dont il ne fasse les délices. Dernièrement il a eu un petit rhume : sa porte, le lendemain, est devenue inaccessible par les carrosses; les femmes de qualité envoyaient savoir de ses nouvelles, et les plus grands seigneurs venaient en chercher eux-mêmes : on ne sait jusqu'à quand durera ce délire... »

Ce succès inattendu n'était pas fait pour corriger Volange de son excessif orgueil. En réalité, c'était un sot.

Le marquis de Brancas voulant amuser ses convives à la suite d'un grand souper, fit prier Volange de venir à son hôtel. Volange s'y rendit, persuadé que cette invitation était un hommage rendu à son immense mérite et que M. de Brancas prétendait s'honorer de sa société.

Le marquis averti qu'il était arrivé, alla le prendre et l'annonça dans le salon où se trouvaient ses invités, en disant : Mesdames, voilà Janot que j'ai l'honneur de vous présenter.

— Monsieur le marquis, répondit l'acteur en se rengorgeant, je suis Janot au boulevard, ici je suis M. Volange. — Soit, répliqua aussitôt M. de Brancas, mais comme nous ne voulions que Janot, qu'on mette à la porte M. Volange!

Ce qui fut fait immédiatement.

Pendant plusieurs mois, Volange hésita, bien qu'il eût un ordre de début, à quitter les *Variétés amusantes* pour la *Comédie italienne* abandonnée depuis assez longtemps, mais il finit par se décider, et le 22 février 1780, il débuta dans *Les Trois Frères jumeaux*, comédie de Colalto.

Jamais on n'avait vu pareille foule à ce théâtre; on se battait à la porte et jusque dans la salle, et pour éviter de graves accidents, deux fortes escouades du guet durent garder les deux extrémités de la rue, arrêtant les voitures et priant ceux qui étaient dedans d'en descendre et de traverser comme ils le pourraient, à pied, le flot tumultueux du peuple.

« Cette représentation ne pouvait être que très

[1] Dans l'un des volumes de l'*État actuel de Paris*, ou le *Provincial à Paris* (1788), on lit, à l'article sur le boulevard du Temple : « Les Variétés-Amusantes sont devenues très-célèbres par les Janot, les Pointus, les Barogo et autres grands sujets personnifiés par un sieur Volange..... Ce spectacle a été transféré depuis au Palais-Royal. »

bruyante de toute manière, dit un auteur contemporain; il y avait plusieurs cabales, se croisant, se disputant et augmentant la rumeur : cabale du directeur des *Variétés amusantes*, fâché de la désertion de Janot; cabale des comédiens italiens qui, sacrifiant leur intérêt à leur amour-propre, étaient furieux de voir un bateleur devenir leur camarade; cabale des comédiens français, désirant fort faire tomber le débutant pour qu'il ne remontât pas ce théâtre rival; et, enfin, les *janotistes*, disposés à faire face à tout et à étouffer par leurs battements de mains tous les sifflets de l'envie. »

Volange fut loin de justifier tant d'enthousiasme. Sur le théâtre « plus noble » où il s'était si malencontreusement risqué, l'illusion s'évanouit, et le Roscius de la foire fut jugé au-dessous des acteurs les plus médiocres. La curiosité cependant attira d'abord beaucoup de spectateurs; ce ne fut qu'un éclair, et les directeurs furent trop heureux de s'en débarrasser et de lui rendre sa liberté en lui payant la totalité de ses appointements comme s'il eût rempli les devoirs de son engagement.

Il retourna au boulevard et y reprit son rôle de *Janot* dans lequel, en son absence, l'auteur des *Battus paient l'amende,* Dorvigny, l'avait remplacé mais sans beaucoup de succès.

Ainsi que cela devait être, la pièce en vogue en fit produire plusieurs du même genre; on vit successivement sur les théâtres de Paris, *Janot chez le Dégraisseur,* le *Mariage de Janot, Janette* ou les *Battus ne paient pas toujours l'amende,* le *Janotisme,* etc., etc. Pendant un certain temps, tout fut *à la Janot.* Les modes mêmes subirent l'influence de la pièce en vogue, et les femmes portèrent des coiffures, des fichus, et des cols *à la Janot.*

Puis la pièce et son interprète furent oubliés. Volange, dont on n'entendit plus parler, après quelques années, retourna peut-être à Nantes; quant à Dorvigny, après avoir donné au théâtre plus de quatre cents pièces, dont aucune n'eut le succès de *Janot,* quoique beaucoup valussent mieux, il mourut, misérable et abandonné de tous, en janvier 1812.

ÉD. GARNIER.

LA BRUYÈRE.

Bien que la peinture du musée de Versailles, dont notre dessin est la reproduction, soit désignée comme un portrait de La Bruyère, on se prend à douter que cette aimable figure, aux traits réguliers et délicats, aux contours pleins et moelleux, à l'expression douce et tendre, presque féminine, soit celle de l'auteur des *Caractères,* quand on la compare au portrait bien connu, gravé par Pierre Drevet et publié en 1699 par la veuve du libraire Étienne Michallet.

Dans ce dernier portrait, que l'on retrouve en tête de la plupart des éditions de La Bruyère, les lignes et la physionomie sont tout autres : le front est plissé; l'œil, surmonté d'un épais sourcil, est bridé et fatigué, le nez court, sans finesse, la bouche grosse et saillante, encadrée de deux rides profondes descendant des narines. L'ensemble, dépourvu de beauté et plus encore de grâce, exprime surtout la tension de l'esprit, l'habitude d'une réflexion soucieuse et un peu amère.

Il est vrai que le portrait de Versailles [1] représente un jeune homme, et que, dans sa jeunesse, La Bruyère pouvait être très différent de ce que l'expérience et les épreuves de la vie firent de lui plus tard. De vingt à trente ans, il vécut dans la retraite, s'adonnant uniquement à l'étude et à la méditation, et convaincu qu'il avait pris le parti le plus sage. « Il faut en France, a-t-il dit, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi, et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle les affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler. »

Il a dit encore : « La liberté n'est pas oisiveté; c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice : être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait et de ce qu'on ne fait point. Quel bien en ce sens que la liberté ! »

La Bruyère n'était pas riche. Il vivait dans la médiocrité avec sa mère, ses frères et sa sœur. Un de ses contemporains décrit la modeste chambre qu'il occupait alors : chambre située au dernier étage de la maison (rue des Grands-Augustins), « proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie », que le vent écartait quand on ouvrait la porte, et qui laissait voir le philosophe, « le visage riant », et content de s'entretenir avec son visiteur du sujet de ses méditations.

Il avait néanmoins choisi une profession : cédant au désir de sa famille, il avait étudié le droit, passé ses thèses et s'était fait inscrire au barreau du parlement de Paris, mais il ne se décida jamais à plaider. Contestations, procès, actes, arrêts judiciaires, lui répugnaient : « parchemins inventés pour convaincre les hommes de leur parole : honte de l'humanité ! » Les sévérités nécessaires de la loi l'affligeaient : « Il faut des saisies de terre, des enlèvements de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue, dit-il; mais justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes. »

On voit, il est vrai, La Bruyère (en 1673) possesseur d'une charge de trésorier de France en la généralité de Caen; mais ce n'était pas là un métier qui l'assujettît à aucun travail et qui même exigeât sa présence, ce n'était qu'un emploi de ses fonds, un moyen de se procurer un revenu

[1] Il existe, paraît-il, au château de Mouchy, un portrait qu'on croit être celui de La Bruyère et qui ressemble beaucoup à celui-ci.

suffisant pour assurer son indépendance. La fortune ne lui apparaissait que comme une vanité et un embarras indigne de lui. « Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcôves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville... Cela est juste et de son ressort; mais il appartient peut-être à d'autres d'être contents... Rien d'ailleurs ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissements et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus. »

La Bruyère avait une ambition plus haute que celle des avantages de la fortune et des honneurs; il voulait devenir un écrivain et un philosophe, et un bon écrivain pour être un philosophe utile. C'est certainement de lui-même qu'il parle quand, dans le chapitre des *Ouvrages de l'esprit*, il dit fièrement : « Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule. S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité

Musée de Versailles. — La Bruyère dans sa jeunesse. — Dessin de Morel.

d'auteur que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit : mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs. »

Mais voici qu'en 1684, La Bruyère (il avait trente-neuf ans) renonça à cette liberté qu'il avait jusque-là considérée comme le plus grand des biens. Il quitta sa famille, sa petite chambre solitaire, pour entrer dans la maison de Condé, comme professeur du jeune duc de Bourbon. Son amour-propre fut-il flatté par cette fonction d'éducateur d'un prince, petit-fils du grand Condé? L'ambition s'était-elle éveillée en lui? Ou bien quelque perte d'argent l'obligea-t-elle à prendre ce parti? Ou s'y résigna-t-il sur les instances de sa famille et pour être à même de lui venir en aide? Ce dernier mo-

tif paraît assez vraisemblable, quand on lit ce passage du chapitre des *Jugements :* « Il y a une philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands et que les puissants; qui nous fait négliger les postes et ceux qui nous les procurent; qui nous exempte de désirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner... Il y a une autre philosophie qui nous soumet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure. »

Quoi qu'il en soit, La Bruyère eut beaucoup à souffrir parmi ces princes au service desquels il s'était mis. Son élève, le duc de Bourbon, déjà âgé de quinze ans, était indocile, paresseux, fantasque, souvent révolté. La Bruyère, moins accommodant que ses collègues, deux jésuites, qui avaient pour règle de ne jamais déplaire et de toujours céder, entreprit de le contraindre, lutta avec lui d'opiniâtreté, et ne se fit pas aimer. C'est sans doute l'ignorance et la présomption du jeune duc qui lui firent dire ironiquement que « les enfants des dieux se tirent des règles de la nature et en sont comme l'exception, qu'ils n'attendent rien du temps et des années, qu'ils naissent instruits et sont plus tôt parfaits que le reste des hommes ne sort de l'enfance. »

La Bruyère n'eut à exercer ses pénibles fonctions que pendant dix-huit mois, mais il ne reprit pas son

La Bruyère (vers sa cinquantième année), d'après le portrait gravé par P. Drevet [1].

indépendance. Il resta dans la maison de Condé, avec le titre de gentilhomme de M. le duc et une pension de mille écus. Quels maîtres il s'était donnés, et à quels froissements sa dignité ne fut-elle pas exposée! M. le duc, le père de son ancien élève, devenu après la mort de Condé M. le prince, était, au témoignage de Saint-Simon, « père cruel, mari terrible, soupçonneux, inquiet sans aucun relâche, plein de manèges et d'artifices à découvrir et à scruter tout, colère et d'un emportement à se porter aux derniers excès, jamais d'accord avec lui-même, et tenant tout chez lui dans le tremblement. » Quant au duc de Bourbon, « sa férocité était extrême et se montrait en tout. C'était une meule toujours en l'air, qui faisait fuir devant elle, et dont ses amis n'étaient jamais en sûreté; le fléau de son plus intime domestique; terrible comme ces animaux qui ne semblent nés que pour dévorer et pour faire la guerre au genre humain :

[1] Notre intention est de mettre ainsi en comparaison les portraits de personnages célèbres peints dans leur jeunesse et dans leur vieillesse : on ne les connaît presque tous que tels qu'ils ont été à un âge avancé, alors qu'ils étaient renommés. Les contrastes peuvent être souvent curieux.

aussi les insultes et les sorties étaient ses délassements, dont son extrême orgueil s'était fait une habitude dans laquelle il se complaisait. » La jeune duchesse de Bourbon (Mlle de Nantes) était gracieuse, enjouée, spirituelle, mais impitoyablement moqueuse, inépuisable « en artifices noirs et en chansons les plus cruelles, dont elle affublait gaiement les personnes qu'elle semblait aimer et qui vivaient avec elle. » Les gentilshommes qui entouraient les princes, humbles et plats à l'égard de leurs maîtres, étaient hautains et dédaigneux envers ceux qu'ils regardaient comme leurs inférieurs.

Dans un tel monde, La Bruyère était dépaysé et déplacé. Il n'était pas né courtisan. Essayait-il de se rendre agréable? Il n'y réussissait pas; il paraissait gauche, emprunté, forcé, et l'on riait de lui. Les piqûres d'amour-propre ne lui étaient pas épargnées; on l'excluait des carrosses où Santeul montait; au théâtre, dans les fêtes et les assemblées, on ne lui donnait pas la place que l'on réservait à tel autre « qui n'avait point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni d'esprit pour connaître et juger »; personne ne l'égalait en instruction et en mérite, et jamais on ne songea à lui confier un poste ou une mission dont il eût été le plus digne : « Il est savant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierais l'état de ma garde-robe. » Méconnu, humilié, il s'aigrissait, il se sentait devenir irritable et amer. Il nous le déclare lui-même : « L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance, et tout le désir de plaire; mais par les traitements que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit ou de qui l'on dépend, l'on est bientôt jeté hors de ses mesures, et même de son naturel; l'on a des chagrins et une bile que l'on ne se connaissait point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux. »

Heureusement La Bruyère, qui ne semble pas avoir eu chez les Condé de fonctions précises (peut-être était-il chargé du soin de la bibliothèque), y avait beaucoup de loisir. Dans la petite chambre qu'il occupait sous le toit de l'hôtel de Condé, au niveau des plombs d'une gouttière, à Versailles, et, à Paris, dans son modeste logement du Petit-Luxembourg, il recueillait ses impressions, notait ses observations, les rédigeait sous forme de réflexions et de portraits. Ses griefs et ses chagrins mêmes excitaient sa pensée et aiguisaient ses expressions. La « bile », qu'il sentait maintenant en lui et que la nature n'y avait pas mise, alimentait sa verve satirique; les « épines » dont il avouait que son humeur s'était hérissée, se reproduisaient dans son style en traits acérés. Les *Caractères,* qu'il publia en 1688, le rendirent tout d'un coup illustre, le placèrent au rang des premiers écrivains de son temps et de tous les temps.

E. Lesbazeilles.

DAMOCLÈS ET PLATON.

Damoclès, royalement vêtu, était assis sur un trône splendide, pourpre et or.

Des esclaves passaient en lui demandant ses ordres et lui présentant des coupes d'or pleines de vins délicieux et des plats d'argent d'où s'élevaient les parfums des mets les plus exquis.

Mais Damoclès ne buvait, ni ne mangeait.

Pâle, immobile, il ne répondait même rien aux sarcasmes des courtisans accourus pour le voir jouer le rôle de « roi d'un jour » par la volonté du cruel Denys.

— Eh! Damoclès, l'heure des premiers repas est passée, comment va l'appétit?

— Damoclès, que ne trempes-tu au moins tes lèvres dans ce vin généreux de Catane?

— Damoclès, notre maître, notre dieu, montre-toi généreux pour nous. — Règne, — commande.

— Nomme-moi général... moi, amiral... paye mes dettes... fais remplir mes outres, mes amphores, mes silos... repeuple mes viviers à sec!

Damoclès, muet, n'osait pas même lever les yeux vers la terrible lame à pointe acérée que suspendait, au-dessus de son crâne nu, le crin le plus ténu qu'on eût enlevé de la queue de la noire cavale favorite de Denys.

Tous ces railleurs se retirèrent à la fin en le saluant solennellement avec moquerie et en riant.

Un homme seul resta. Qui donc? Ce n'était rien moins que Platon l'Athénien, invité depuis peu à venir à la cour de Syracuse, comme l'avait désiré le jeune Dyon, beau-frère de Denys.

— Damoclès, dit-il, tu me fais peine. D'après nos entretiens, je te croyais une âme plus ferme et au moins, excuse ma franchise, plus d'esprit. Tu crains la mort à cause de cette arme suspendue? Mais est-ce que tu ne sais voir que par les yeux de ton corps? Ne vois-tu pas par ceux de ton âme que tous nous avons aussi des épées suspendues au-dessus de nos têtes, et il en tombe de toutes parts à chaque instant. Ce matin, des messagers nous ont appris que, dès l'aube, bien des guerriers ont péri dans la bataille devant Segeste. Je reviens de ma promenade à travers la ville et j'ai vu, exposés dans le quartier d'Acradine, les corps de femmes et d'enfants enlevés cette nuit en quelques heures par la faim et la peste. Ton ancien collègue Philiste n'était point parmi ceux qui tout à l'heure se moquaient si sottement de toi : c'est que Philiste vient de mourir subitement d'indigestion. Et, moi même, je peux tomber foudroyé devant toi avant même que tu ne descendes de ce splendide siège royal.

« Je ne te demande pas de me répondre, non, mais écoute-moi. Est-il vrai que Denys t'ait cédé de bonne foi tout son pouvoir suprême pour quelques instants? Eh bien, emploie-les à des actions dignes d'un sage : il suffit de si peu de paroles à un souverain absolu pour faire le bien! Envoie, par exemple, l'ordre de suspendre immédiatement

le combat avec Imilcon, et fais proclamer que tu renonces à disputer à Carthage les villes qui lui appartiennent encore, ne voulant plus faire de guerres que pour la défense de ton peuple.

(En ce moment, un sourd murmure parut sortir de la muraille.)

— Tu sais, continua Platon sans s'émouvoir, quoiqu'il sût bien ce que signifiait ce bruit, tu sais qu'aujourd'hui on lève l'impôt des gerbes dans les champs; on n'en laisse qu'un quart aux pauvres laboureurs, ordonne qu'on n'enlèvera plus désormais pour Denys qu'une gerbe sur dix.

(Nouveau murmure, mais plus fort.)

A la quatorzième heure, on doit conduire aux *latomies*(1) un citoyen qui a dit en riant que le dernier poème de Denys ne valait point ceux d'Hésiode.

A ces derniers mots le tapis qui couvrait la muraille s'entr'ouvrit tout à coup, et Denys parut, rouge de fureur, et les yeux pleins d'éclairs.

Il avait entendu ce qu'avait dit Platon.

— Descends, Damoclès, et, sur ta tête, oublie tout ce que t'a dit cet audacieux.

« Et toi, très illustre Platon, qui me récompenses si bien de mon hospitalité, tu ne resteras pas une heure de plus à Syracuse que tu n'as que trop empoisonnée déjà avec tes paroles dorées. Je vais te vendre comme esclave à un capitaine qui, s'il m'en croit, t'emportera sur son navire jusques aux régions glacées, où tu achèveras tout à loisir tes enseignements amphigouriques. C'est plus loin que la Scythie, sage ami de Socrate, qu'Athènes devrait vous bannir tous, tous, utopistes insensés, rêveurs funestes dont les folles imaginations répandront peut-être pendant une longue suite de siècles plus de maux sur la terre qu'il n'en est sorti de la cassette de Pandora qu'ouvrit Épiméthée. »

Damoclès n'écoutait guère : il n'avait eu rien de plus pressé que de descendre sans même regarder Platon, son vrai libérateur, puis d'aller vider au fond de la salle une pleine coupe de son vin préféré pour se remettre le cœur, et s'esquiver.

Platon ne fit que sourire.

Denys pensait bien que le grand philosophe, le sachant caché et aux écoutes, avait voulu lui donner une leçon.

C'était vraiment un personnage bien extraordinaire que ce fils d'Hermocrate qui s'était fait roi, ou, comme l'on dit, tyran de Syracuse (2). Méfiant, faux, menteur, cruel, et en même temps courageux dans les combats, habile politique, avide de gloire, se targuant de science comme médecin et chirurgien, s'appliquant aux lettres et aux arts comme historien, musicien et poète. Poète! En effet il semble qu'il ait eu quelque droit à ce dernier titre, car on rapporte qu'après avoir subi un affront aux concours d'Olympie, il ne se découragea pas et ayant envoyé aux fêtes de Bacchus une tragédie, il remporta cette fois le prix. Transporté de joie à cette nouvelle, il fit célébrer sa victoire à Syracuse par des sacrifices aux dieux, des fêtes magnifiques, des festins somptueux, peut-être des grâces!

Les anecdotes singulières et curieuses, tragiques et comiques, abondent dans ses biographies, et l'on peut s'étonner que nos littérateurs, surtout ceux de l'école romantique, n'aient pas été tentés de faire de lui le héros d'un drame ou d'un roman.

CH.

(1) Anciennes carrières servant de prisons. Denys fit enfermer dans celles de Thyca le poète Philoxène, qui avait méprisé ses vers.

(2) Vers l'an 405 av. J.-C.

SUR LES PROFONDEURS DE LA MER.

NOTE DE L'UN DES MEMBRES DE LA COMMISSION DU *TALISMAN*.

(Voy. le tome de la 52me année, 1884, pages 314 et suivantes.)

Il n'y a pas longtemps encore on ignorait la profondeur de la mer et ses limites. Parmi les animaux qui la peuplent, les espèces vivant sur les côtes seules étaient connues. Là où s'arrêtaient les engins de pêche, là s'arrêtaient les connaissances sur le monde sous-marin.

Il y a *quarante ans*, un célèbre naturaliste anglais, Forbes, croyait pouvoir affirmer, qu'à mesure que la profondeur des eaux augmente, le nombre des animaux diminue rapidement. Il avait pu envoyer des filets jusqu'à 420 mètres environ, et par suite de ses idées sur la diminution du nombre des animaux à mesure que l'on s'éloigne de la surface des eaux, idées que ses observations semblaient corroborer, ce savant fut amené à penser, qu'au delà de 500 mètres sous l'eau, il ne devait plus exister d'être vivant.

L'illustre Darwin fut un des naturalistes qui appuyèrent le plus pendant longtemps cette opinion.

Cependant plusieurs savants pensaient qu'à toute profondeur la vie devait se manifester.

On regarda cette idée comme erronée et l'on n'en tint aucun compte : on opposait la pression de l'eau qui ne permet pas de descendre et de vivre à plus de soixante mètres.

Un fait purement accidentel permit de renverser tout d'un coup les idées admises. En 1861, le câble électrique qui relie la Sardaigne à l'Algérie, se rompit. Afin de connaître les causes du sinistre, on releva le câble et l'on put constater avec étonnement qu'il était couvert d'animaux sédentaires, c'est-à-dire qui se fixent sur les roches du fond de la mer et qui ne se déplacent pas. C'étaient des coquillages et des polypiers qui avaient vécu à 2000 et 2800 mètres. Les uns étaient considérés comme fort rares, d'autres ne semblaient pas différer notablement d'espèces fossiles trouvées dans des terrains antérieurs à notre époque. M. Alphonse Milne-Edwards fut chargé de l'étude de ces animaux et publia un mémoire important. C'est donc à la France que revient l'honneur d'avoir donné les premières notions de zoologie sous-marine. Malheureusement, comme cela arrive trop souvent en France, ce ne furent pas les Français qui mirent les pre-

miers cette découverte à profit. En 1868, 1869, 1870, l'Angleterre fit explorer l'océan Atlantique, la mer Méditerranée. En 1871, les Américains firent d'importants relevés hydrographiques de New-York à San Francisco en doublant le cap Horn.

Ils rencontrèrent des profondeurs de 4 500 mètres peuplées d'animaux vivants.

La question était donc résolue. Forbes s'était trompé en disant que la vie cessait au-delà de 500 mètres de profondeur, M. Alphonse Milne-Edwards, le premier, avait proclamé la vérité.

Les Anglais n'en restèrent pas là, ils comprirent tout le haut intérêt que présentaient ces recherches et organisèrent la grande expédition du *Challenger*.

Ce bâtiment quitta l'Angleterre en décembre 1872, parcourut les océans Atlantique et Pacifique, et revint trois années plus tard chargé de richesses zoologiques.

Pendant ce temps, M. le marquis de Folin explorait à ses frais la fosse de cap Breton, dans le golfe de Gascogne.

Enfin, sur la demande de MM. Henri et Alphonse Milne-Edwards, des expéditions françaises furent organisées, en 1880, dans le golfe de Gascogne, en 1881, dans la mer Méditerranée. En 1882, dans l'océan Atlantique, jusqu'aux îles Canaries, le *Travailleur*, stationnaire du port de Rochefort, ayant à bord des savants français, fit d'intéressantes recherches. Mais ce bateau à roues ne pouvait pas rester assez longtemps en mer sans reprendre du combustible, et le ministre de la marine mit à la disposition d'une commission [1] un bateau à hélice, bon marcheur, le *Talisman*.

Parti de Rochefort le 1er juin 1883, il revint le 1er septembre 1883, ayant parcouru le golfe de Gascogne, l'océan Atlantique, s'étant arrêté à Cadix, à Mogador (Maroc), aux îles Canaries, aux îles du cap Vert et aux Açores, après avoir traversé la mer des Sargasses.

Le *Talisman* avait plus de 70 mètres de long; tout l'arrière était réservé aux officiers et aux membres de la commission. Un laboratoire avait été construit sur le pont, derrière le grand mât, et l'on y avait préparé des places pour tous les objets qui pouvaient être utiles aux naturalistes.

Ne pouvant songer à descendre au fond de la mer, notre travail consista à envoyer des sondes pour connaître la profondeur et la nature du sol sous-marin, puis des filets, pour récolter les animaux qui peuplent ces abîmes.

Il importe aux savants et aux industriels de connaître la profondeur exacte des océans. Cela permet aux savants de résoudre divers problèmes de physique générale du globe, et aux industriels de connaître la nature du fond avant de mouiller un câble télégraphique.

Les sondages étaient pratiqués à l'aide d'un fil d'acier de 1 millimètre de diamètre, une véritable corde à piano, qui pouvait supporter sans se rompre un poids de 140 kilogrammes.

Le *sondeur* consistait en un cylindre métallique à parois épaisses pouvant se fermer en bas à l'aide de clapets, lorsqu'il touchait le fond et qui emmagasinait de la vase, ou bien, lorsqu'on se trouvait sur un fond de rochers, qui prenait l'empreinte des roches ou des graviers sur du suif dont étaient recouverts les clapets (fig. 1).

Pendant les explorations précédentes du *Porcupine*, du *Lithning*, du *Challenger*, on avait employé des sondes de modèles divers (fig. 2 à 6), moins perfectionnées que celles dont nous nous servîmes à bord du *Talisman*.

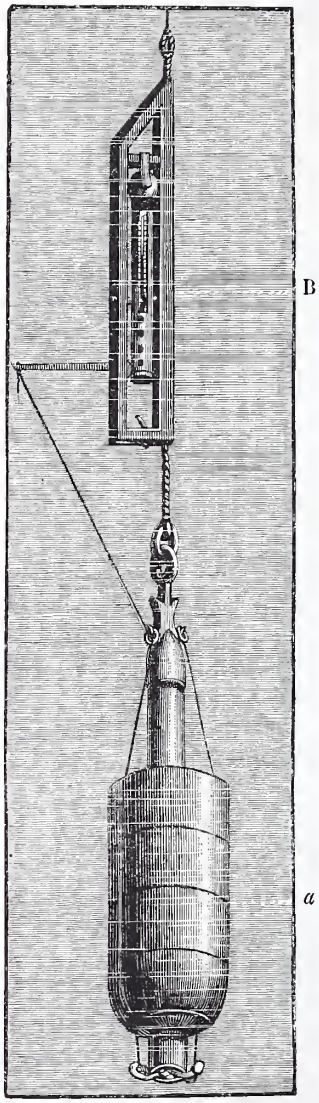


Fig. 1. *a* Sondeur. B Thermomètre du *Talisman*.

Notre sondeur, chargé de poids facilitant sa descente, parcourait environ 200 mètres à la minute. Ces poids, circulaires, emboitaient le cylindre comme des bagues autour du doigt; ils étaient maintenus au moyen de fils de fer terminés par des anneaux accrochés à des crans disposés sur une barre métallique mobile qui pouvait rentrer dans la partie supérieure du cylindre.

[1] Cette commission était composée de MM. Milne-Edwards, président, Vaillant, Perrier (récemment décédé), de Folin, Filhol, Fischer, Charles Brongniart, Poirault.

Les crans de cette barre métallique en pénétrant dans le cylindre du sondeur ne maintenaient plus les anneaux, les poids glissaient le long du cylindre et étaient abandonnés au fond de la mer. Ainsi allégé, le sondeur remontait à bord.

Pendant la descente du fil, un appareil enregis-

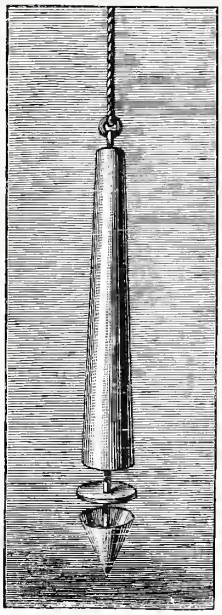


Fig. 2.
Le plomb de sonde à coupe.

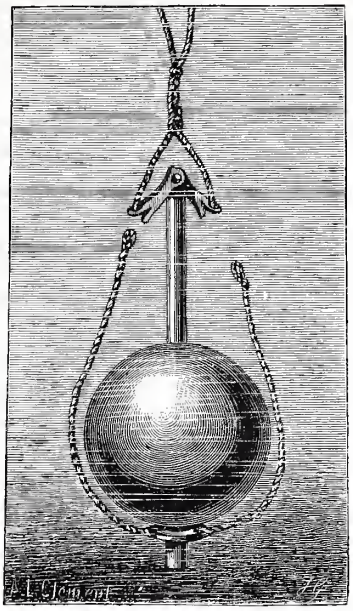


Fig. 3.
Appareil de Brooke pour les sondages profonds.

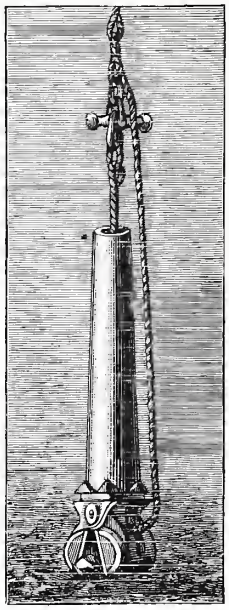


Fig 4.
La sonde du *Bull-dog*.

trait le nombre de mètres de fil d'acier mis à l'eau, et indiquait ainsi la profondeur atteinte.

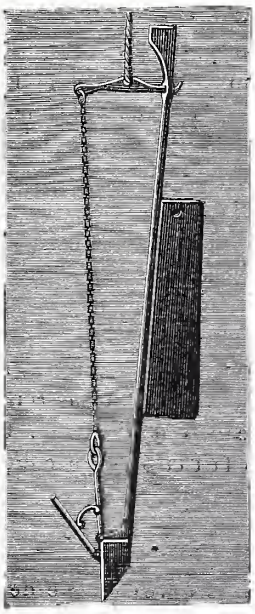


Fig. 5.
Machine à sonder de Fitzgerald.

Mais, dira-t-on, comment pouvait-on connaître avec précision cette profondeur?

M. Thibaudier, ingénieur de la marine, avait établi un chariot mobile sur des rails et muni d'une poulie sur laquelle passait le fil d'acier du sondeur. Ce chariot faisait contrepoids avec le sondeur et montait ou redescendait le long des rails pendant tout le temps de la descente du fil. Aussitôt que le sondeur touchait le fond, l'équilibre était rompu, le chariot descendait brusquement au bas des rails, et entrainait dans sa chute un levier ou frein qui arrêtait la descente du fil enroulé sur une énorme bobine métallique.

Un thermomètre à retournement, à colonne

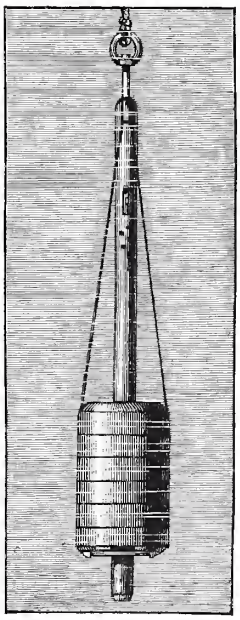


Fig. 6.
L'Hydre : machine à sonder du *Porcupine*.

mercurielle brisée, imaginé par M. Alphonse Milne Edwards, permettait de prendre la température du fond avec une certitude absolue.

Le long de ce thermomètre, on fixait souvent un tube de verre effilé à l'une de ses extrémités et

dans lequel le vide était fait. Lorsque le thermomètre se retournait, la partie effilée venait se briser sur l'armature métallique de l'appareil, l'eau se précipitait alors dans le tube, et, l'ouverture étant capillaire, elle ne s'échappait pas.

Lorsqu'on voulait prendre des échantillons d'eau plus considérables, on employait une bouteille à eau consistant en un cylindre métallique à parois épaisses, pourvu, à chacune de ses extrémités, d'une ouverture que des soupapes très compliquées pouvaient fermer hermétiquement.

Des bras de levier communiquant avec les soupapes formaient un angle droit avec le cylindre lorsque la *bouteille à eau* était ouverte; au contraire, il suffisait de baisser ces bras de levier pour fermer les ouvertures.

Dans ce but on laissait tomber du bâtiment un poids circulaire, sorte d'anneau entourant le fil de sonde, qui venait abaisser les bras de leviers, et qui, par conséquent, fermait les ouvertures de la *bouteille à eau*. C'était par le même moyen, à l'aide d'un poids circulaire, qu'on abaissait un levier qui permettait le retournement du thermomètre.

CHARLES BRONGNIART,
Du Muséum, membre de l'expédition du *Talisman*.

La fin à la prochaine livraison.

VIE SANS AVENTURES DE PIET BEVREDIGER.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. pages 98, 106, 122.

Une clameur lointaine appela l'éclusier à son écluse. Piet resta seul avec sa mère.

Elle releva la tête et, les yeux encore brillants de larmes qu'elle ne songeait pas même à essuyer, elle dit avec un sourire tremblant :

— Piet, mon enfant, que le ciel te bénisse, toi qui aimes tes père et mère au point de leur sacrifier...

— De leur sacrifier quoi? demanda Piet d'un air surpris.

— Mais, enfant, ton avenir.

— Quel avenir, mère? je n'y suis plus. Mon avenir est ici, tant que vous voudrez bien y rester avec moi. Je ne veux pas qu'on me dise que je fais un sacrifice! le sacrifice, ce serait de m'en aller. Crois-tu que mon père me permettra de rester? »

Pour toute réponse, Mme Bevrediger secoua la tête d'un air passablement belliqueux. Traduit en langage ordinaire, ce signe de tête voulait dire : « Je voudrais bien voir qu'il fît mine de refuser! »

XIX

Voilà comment « mon fils le théologien » devint aide-éclusier d'abord, et cinq ans après, éclusier en titre, sans qu'il y eût rien de changé dans la petite maison du terre-plein.

Piet ouvrait les portes et levait les vannes à la satisfaction de chacun, ayant résolu, sans effort d'ailleurs, le difficile problème de « contenter tout le monde et son père ».

Mme Bevrediger le regardait quelquefois à la dérobée, se demandant s'il était réellement heureux, ou bien s'il savait dissimuler au point de le paraître. Quelquefois, quand elle le voyait debout sur les dalles de la digue, les bras croisés, les yeux tournés vaguement quelque part, elle lui demandait à quoi il pensait?

Jamais il ne tressaillait comme font ceux dont la pensée est ramenée brusquement du pays des rêves, des châteaux en Espagne ou des regrets. Jamais il ne répondait, comme ces gens-là : « Mais je ne pense à rien. »

Il se tournait lentement vers sa mère, comme pour continuer une conversation commencée : « Je songe à cette pierre, là-bas, presque au ras de l'eau; elle a l'air de ne plus tenir à rien; et la première fois que je verrai M. l'ingénieur, je lui en parlerai. Voudrez-vous me le rappeler si je l'oublie. »

Ou bien :

« Je regardais le reflet des chênes dans l'eau, mère, et je trouve cela si joli, avec cette grande nappe tranquille, que je me demande comment font les gens pour vivre ailleurs qu'au bord d'un canal. C'est sans doute qu'ils en ont l'habitude; mais, moi, cette habitude-là, je ne saurais la prendre. »

Ou bien encore :

« Je pense que c'est bientôt la fête de Broo, et que mon père m'a promis de me remplacer depuis midi jusqu'à minuit. Je compte m'amuser, mère. Je crois... oui, je crois que je danserai! »

Le jour de la fête de Broo arriva à son tour, comme tous les jours de l'année, qu'ils soient ou non jours de fête. Aussitôt après le déjeuner, Piet descendit le grand escalier en zigzag et s'adonna de tout son cœur à tous les plaisirs de la fête. Il avait beau vivre un peu solitaire, là-haut sur son terre-plein, cela ne l'avait pas rendu sauvage, et il montrait beaucoup d'entrain. Comme il était avec cela bien fait et beau garçon, il ne manqua pas de danseuses.

XX

Quelques jours après la fête de Broo, Mme Bevrediger s'aperçut que son fils regardait pendant bien longtemps cette pierre que l'ingénieur avait fait remettre, il y avait de cela des années; mais qui était encore blanche relativement à ses voisines. Quand l'eau était calme, elle réflétait cette pierre blanche, comme une tache immobile, mais quand l'eau se ridait, la pierre blanche ressemblait à un drapeau dont les plis flottent dans l'espace.

C'était un joli effet à regarder, et Mme Bevrediger comprit très bien que son fils le regardât, et même longtemps.

Toutefois, pour le taquiner un peu, à la ma-

nière des mères, elle lui cria : « Hé, Piet, à quoi penses-tu donc? »

Cette fois, Piet tressaillit, comme un homme pris en faute; il devint aussi rouge que la tulipe « Cardinal », et répondit : « Mère, je ne pensais à rien, à rien du tout, je vous assure. »

La mère ne répliqua pas, mais elle se dit à elle-même : « Nous y voilà. »

Ce soir-là, l'éclusier honoraire, qui avait passé la moitié de la journée à Broo, monta tout guilleret l'escalier de la digue. Guilleret? lui, cet homme généralement solennel et taciturne! Hé bien oui, il était guilleret; cela tenait peut-être à ce qu'il aimait beaucoup ses vieux amis, et il en avait rencontré au moins une douzaine au *Broc d'étain*. C'était peut-être parce qu'il avait bu trois petits verres de schiedam, sans bourse délier, aux dépens du grand Nicoot, qui avait perdu douze parties aux dominos. C'était peut-être aussi parce qu'il rapportait le sac aux nouvelles rempli jusqu'aux bords.

D'habitude il n'avait rien à dire, quand il remontait de Broo, et sa femme lui en faisait souvent le reproche, pour rire, bien entendu.

« Elle va être bien étonnée », se disait-il en montant.

Quand il eut gagné le terre-plein, il prit le temps de souffler, en disant : « Je vais l'étonner ».

Piet était en train de causer avec sa mère, dans la salle d'en bas.

— Je crois qu'on t'appelle à l'écluse, dit le vieux en entrant; et puis, si l'on ne t'appelle pas, reste tout de même dehors, jusqu'à ce que je te fasse signe.

Cette manière de se débarrasser des gens est fort simple, sans doute, mais elle manque peut-être un peu de délicatesse. Le vieux Bevrediger n'avait certainement pas en lui l'étoffe d'un diplomate.

Ce grand gaillard de Piet s'en alla tranquillement sans sourciller.

XXI

Quand le vieux se fut assis dans son grand fauteuil, en face du coucou, il poussa un ha! de satisfaction, et dit :

— Femme, je vais t'étonner.

— Étonne-moi, répondit doucement sa femme.

Il lui conta alors ses allées et venues par le menu, lui citant les gens qu'il avait rencontrés, les maisons où il était entré, sans omettre le *Broc d'étain*. Il parlait, il parlait, comme si, ayant reçu tout récemment le don de la parole, il tenait à en user pour montrer sa reconnaissance envers le bienfaiteur qui le lui avait conféré sur le tard.

— Tu m'étonnes, en effet, dit gaiement Mme Bevrediger, jamais je ne t'ai connu si beau parleur.

— Attends un peu, reprit le vieux rusé, je m'en vais bien t'étonner davantage. J'ai gardé le meilleur pour la fin. Or donc, j'ai rencontré dans l'allée des troënes, notre vieille amie, la veuve de Jaeger. Elle me dit de but en blanc :

« — Est-ce que vous étiez à la fête de Broo?

— Non, je n'y étais pas.

— C'est ce qu'il me semblait, parce que je ne vous ai pas vu; mais j'y ai été, moi, et je me suis beaucoup amusée à regarder danser la jeunesse. Monsieur Bevrediger, j'ai vu danser un jeune couple qui n'avait pas son pareil dans toute la fête. C'était votre fils Piet et la petite Anna Hobbéma. Savez-vous, monsieur Bevrediger, que ça ferait un bien joli ménage; si les parents étaient consentants de part et d'autre, les jeunes ne diraient pas non. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Bevrediger?

— Je n'en pense rien tant que je n'aurai pas consulté ma femme.

— C'est juste! » Eh bien, à présent, ma femme, je te consulte.

Mme Bevrediger, sans cesser de regarder son mari, avait plié son ouvrage et l'avait déposé sur ses genoux, en croisant ses deux mains par dessus.

— Les Hobbéma, dit-elle, sont des gens très convenables, sauf le père qui a l'air de s'en faire accroire. La femme est une brave femme, et la fille un beau brin de fille. Mais ils ont de l'argent et nous n'en avons pas. Il y a outre cela bien des choses qu'il nous faudrait savoir.

— Justement, dit le vieux, j'ai invité Mme de Jaeger à venir prendre le café avec nous, après souper. Vous vous expliquerez toutes les deux, pendant que Piet et moi nous fumerons notre pipe dehors.

XXII

M. Hobbéma, qui n'avait aucun lien de parenté avec le grand peintre du même nom, avait vendu, pendant plus de trente ans, de la mercerie au détail, dans une vilaine petite rue d'Amsterdam. Son rêve avait été, pendant toute sa vie, d'acheter une bicoque et un jardinet, dans un village, sur le bord d'un canal. Comme il se connaissait moins bien en bicoques, en jardinets et en placements fonciers qu'en articles de mercerie, il avait chargé son homme d'affaires de l'emplette, en insistant sur la clause : le bord d'un canal.

L'homme d'affaires avait suivi ses instructions à la lettre, et lui avait acheté, à bon compte, la bicoque de ses rêves; mais à peine arrivé à destination, M. Hobbéma était devenu cramoisi de colère. Comment, on appelait cela une bicoque au bord d'un canal! mais c'était tout simplement une bicoque au-dessous d'un canal. Alors, comme cela, quand il lui prendrait fantaisie d'aller voir s'il y avait de la buée sur le canal, il lui faudrait monter cent vingt marches, lui, un homme obèse et presque poussif!

Cependant, le vin étant tiré, il fallut le boire. Il le but donc, mais avec combien de grimaces!

Peu à peu, il se mit à regretter Amsterdam, après l'avoir honni pendant plus de quarante ans.

Comme cet ancien marchand de boutons avait peu ou point de ressources dans l'esprit, il tua le temps de son mieux, en se couchant tôt et se levant tard, en remontant lui-même son coucou et sa pendule, et surtout en ornant, ou plutôt en enlaidissant sa bicoque, en fourrant des coquillages partout, en insérant des verres de couleur aux angles de toutes les vitres, en perçant des fenêtres ogivales, ou soi-disant telles, dans les endroits où le besoin de fenêtres, ogivales ou non, se faisait le moins sentir.

Quand il eut savouré lentement, en avare, la série de ces petites jouissances, quand il eut construit un pont de bois sur un fossé à sec, et peint en blanc le tronc de chacun de ses arbres, il fut pris d'une noire mélancolie, et fit insérer dans les journaux l'annonce suivante : « Jolie maison de campagne, fraîchement décorée, à vendre, sise au village de Broo, au bord d'un grand canal. Jardin bien entretenu et dépendances. S'adresser à M. van Gossipius. Amsterdam. »

Quelques amateurs s'adressèrent à M. van Gossipius; mais, comme ils étaient plus madrés que le marchand de boutons, et ne voulaient point acheter chat en poche; ils vinrent visiter la jolie maison de campagne fraîchement décorée, et tous, l'un après l'autre, remontèrent les cent vingt marches de la digue, avec un ferme propos de ne plus jamais les redescendre, sous aucun prétexte.

Les choses en étaient là, lorsque la veuve de Jaeger, fidèle à sa parole, vint après le souper, pour prendre le café.

A suivre. J. Girardin.

Sincérité.

Le doute sur la sincérité de ceux qui ne pensent pas comme nous en religion ou en politique, vient souvent d'une lacune de notre intelligence que, sans raison, nous nous hâtons trop de combler par un sentiment injuste. Éd. Ch.

JETON DES ARCHITECTES DE ROUEN.

Ce sceau, ou plutôt ce *jeton* des architectes rouennais, se trouve dans la collection de pièces historiques de la Bibliothèque de Rouen.

Il est ainsi décrit dans l'*Histoire des anciennes corporations d'arts et métiers*, par Ch. Ouin-Lacroix (Rouen, imprimerie Lecointe, 1850, in-8°, page 527).

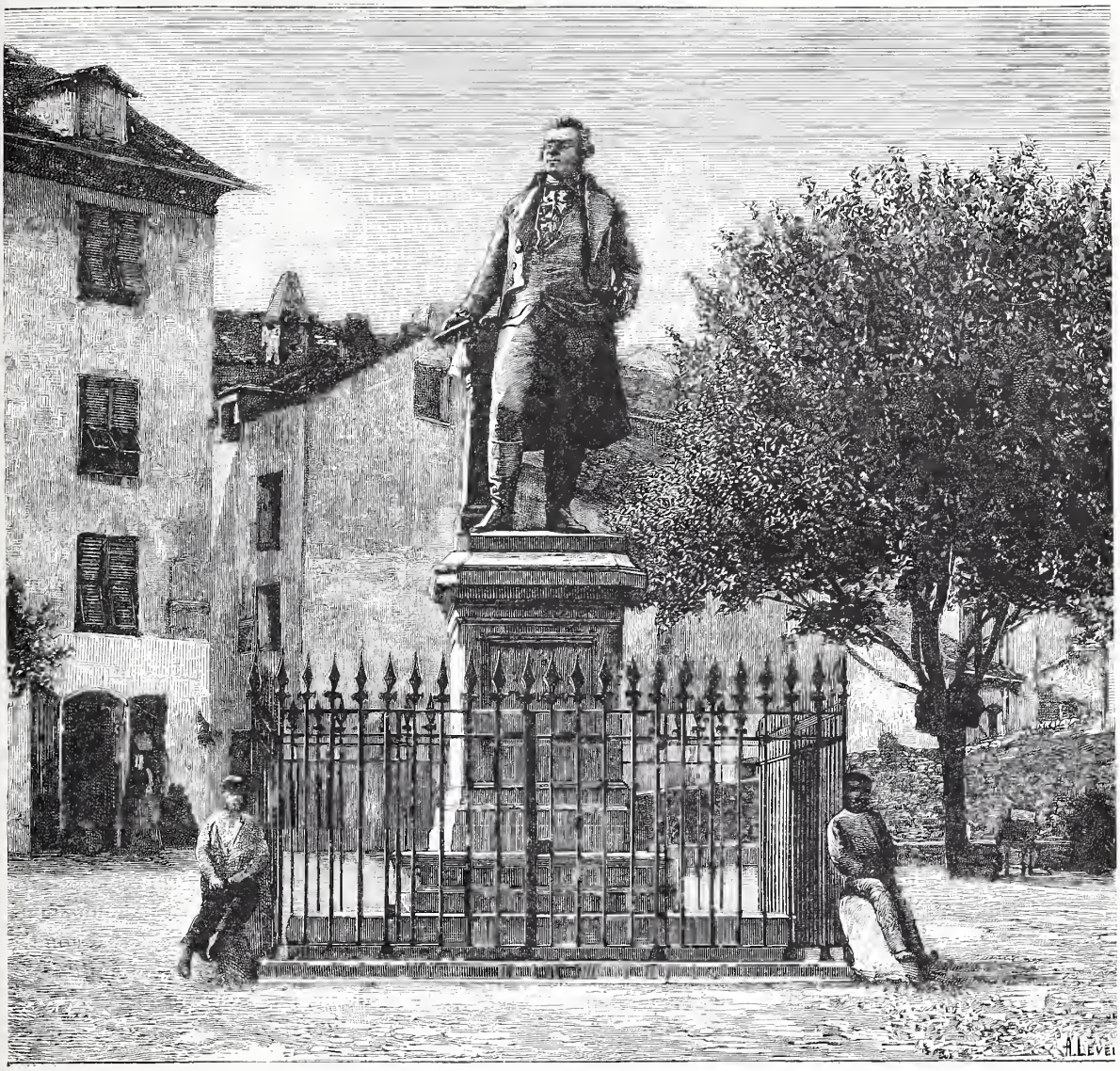
Jeton des architectes de Rouen (agrandi).

« La déesse des arts, celle qui présida, sous Cécrops, à la construction des édifices d'Athènes, Minerve, le casque en tête, vêtue d'une toge grecque, occupe le centre du jeton; elle tient d'une main l'équerre avec son fil-à-plomb, de l'autre une règle, instrument long, droit et plat, qui sert à tirer des lignes; plusieurs autres instruments relatifs à la construction gisent à ses pieds. Devant elle, une muraille commence à surgir de terre. Deux mots latins expriment très heureusement la nature du travail des architectes, figurés par Minerve : *Consociare amat : — Elle se plaît à unir,* allusion aux pierres et au bois qui s'unissent dans la construction des monuments. » E. N.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

PAOLI.

ANECDOTES.



Statue de Paoli, sur la grande place de Corte (Corse). — Dessin de Morel.

En 1765, un Anglais, nommé Boswell, se rendit en Corse avec l'intention d'aller voir de près Pascal Paoli. Il fut reçu avec une grande bienveillance par Paoli qui, en apparence réservé et froid, s'échauffait rapidement avec ceux chez lesquels il sentait de la sympathie pour sa cause et pour ses idées. Boswell fut donc invité à partager sa vie pendant plusieurs semaines, et chaque soir il écrivait sans règle ni choix ce qu'il avait observé dans la journée. Ce journal curieux contient beaucoup de détails sur la vie de l'homme célèbre que Boswell jugeait, ou peu s'en faut, comme un être au-dessus de l'humanité.

Le général Paoli était alors dans sa quarantième année. Il était grand, robuste; sa physionomie ouverte avait un air de douceur, de dignité et de bienveillance. Il portait habituellement l'habit ordinaire des Corses, mais depuis l'arrivée des Français, il se mettait avec un peu plus d'apparat afin de donner plus de prestige au gouvernement. Il recevait chaque jour à sa table les personnes les plus considérables de l'île; les repas, toutefois, étaient simples, on n'y voyait jamais de vins étrangers et toute espèce de luxe en était bannie. Le général parlait beaucoup, il était instruit et abordait tous les sujets d'une manière intéressante. Mais surtout il aimait à parler des vertus de ceux auxquels il consacrait sa vie entière.

« Si je devais, disait-il, conduire une armée de Corses contre une armée plus forte du double, je n'aurais qu'à leur rappeler l'honneur de leur pays et celui de leurs braves ancêtres. Je ne dis pas qu'ils seraient vainqueurs, mais je suis bien assuré qu'aucun d'eux ne quitterait son poste qu'avec la vie. »

La nation corse n'avait pas de troupes régu-

lières. « Dans un pays qui veut rester libre, disait Paoli, tout citoyen doit être soldat, et se tenir toujours prêt à prendre les armes pour la défense de ses droits. Les troupes régulières sont l'arme du despotisme et non de la liberté. »

Le but de sa vie était d'élever le peuple corse, de lui donner une constitution stable, de lui conserver son indépendance.

Un jour, après avoir dépeint la cruelle oppression sous laquelle la Corse avait si longtemps gémi, il disait :

« Nous sommes actuellement étendus sur la patrie pour la ranimer comme le prophète Élisée l'était sur le corps du fils de la Sunamite; elle commence à reprendre un peu de vie et de chaleur, j'espère qu'elle recouvrera bientôt entièrement la vigueur et la santé.

» Revenez dans vingt ans, répétait il à Boswell, et nous vous ferons voir des arts et des sciences, des concerts, des assemblées. »

Quoique calme et maître de lui, Paoli était d'une activité extrême, on ne le voyait jamais assis qu'à table. La vivacité de son esprit était si grande qu'il ne pouvait le fixer longtemps de suite.

« Je ne puis tracer moi-même mes idées, disait-il; en écrivant, elles m'échappent. J'appelle alors l'abbé Galfucci : « venez vite, prenez mes pensées, » et il les écrit. »

Sa mémoire était prodigieuse. Il connaissait presque tous les habitants de l'île par leur nom, et il avait acquis sur eux une influence extrême. Partout où il se montrait, la foule se pressait autour de lui et lui prodiguait les marques de respect et d'amour. Les femmes et les vieillards élevaient dans leurs bras les petits enfants pour leur faire voir ce grand homme qu'ils appelaient leur père. Ceux qui vivaient près de lui pouvaient entrer à toute heure pour le voir; mais au milieu de cet accès facile on prenait de grandes précautions contre les attentats que le chef pouvait redouter de la part des Génois. Un certain nombre de soldats étaient sans cesse de garde autour de lui, mais sa garde la plus sûre était une troupe de fidèles chiens corses. Cinq ou six de ces chiens couchaient dans sa chambre et devant sa porte; il les traitait avec beaucoup de douceur, et ces animaux lui étaient extrêmement attachés. Boswell compare à ce sujet son héros à ceux de l'antiquité, à Télémaque suivi de deux chiens fidèles, et surtout à Patrocle qui avait neuf grands chiens parmi ses serviteurs.

Les Corses passaient leur temps à la guerre ou à la chasse. Couchés en plein air, ils racontaient des traits de bravoure de leurs compatriotes et chantaient des chansons en leur honneur. Ils se plaisaient aussi beaucoup à faire combattre des bêtes à cornes contre leurs grands chiens de montagne. Ces combats les entretenaient dans une habitude de bravoure, mais aussi de férocité.

Paoli chercha à surmonter l'esprit vindicatif de sa nation en promulguant une loi sévère qui punissait du pilori ou de la mort toute *vendetta*. Il parcourut l'île entière pour réconcilier les familles et apaiser les inimitiés particulières. Les Corses avaient été si longtemps dans un état d'anarchie qu'il n'était guère possible de les soumettre tout d'un coup à l'autorité régulière des lois. Ils obéissaient cependant à Paoli parce qu'ils l'aimaient et le respectaient. Ils avaient pour lui, dit Boswell, un attachement plein d'admiration. Boswell partage tout leur enthousiasme.

« Je vois, dit-il, mes idées les plus grandes réalisées dans Paoli. Sa vie est celle des anciens. Son but est non pas la gloire, mais le bonheur de son peuple; ses idées sur la morale sont grandes et délicates. Il m'est impossible d'avoir en le voyant une idée médiocre de la nature humaine. »

S. L.

UNE COLLECTION DE FACTURES

DU SIÈCLE DERNIER.

On a dit souvent qu'il n'est pas de sotte collection, si bizarre et si futile qu'elle paraisse d'abord, pourvu qu'elle soit conçue d'une manière complète et composée avec intelligence. Combien de précieux documents du passé, d'utiles et intéressants détails de mœurs, recherchés aujourd'hui par les historiens, n'ont été conservés que grâce à l'innocente manie d'un collectionneur convaincu! Et nous ne parlons pas de ces collections qui ne sont abordables qu'aux amateurs les plus fortunés, telles que les collections de bijoux, de montres ou de tabatières.

On peut rendre service en entreprenant bien d'autres petits musées plus modestes et moins encombrants qui ne demandent que deux conditions : de la patience et du goût. — Le *Magasin pittoresque* en a donné plusieurs curieux exemples et signalé plus d'une fois quelque domaine inexploré, quelque piste peu battue, avec les moyens pratiques pour y pénétrer [1].

L'espèce de collection, assez particulière et peut-être assez nouvelle, que nous proposons aujourd'hui aux amateurs, n'est ni encombrante ni coûteuse; elle ne demande ni soins minutieux, ni entretien rebutant (on n'en saurait dire autant de toutes), et elle peut apprendre quelque chose. Ajoutons qu'elle a le mérite de conseiller le respect des vieux papiers, et c'est un principe, une règle de conduite, d'une utilité incontestable.

Si, parmi nos lecteurs, il en est qui aient conservé dans leur grenier les vieux papiers d'affaires de leurs aïeux du dernier siècle, qu'ils ne les laissent point dévorer par la poussière, qu'ils aient la curiosité de défaire les paquets et les liasses, témoins annuels d'une vie domestique bien réglée; ils y trouveront sans doute, et à pleines mains, les factures et les quittances de la plupart des fournisseurs d'alors. C'est de ces humbles feuillets jaunis que nous voulons parler ici.

[1] Voyez les deux tables générales.

Aujourd'hui, toute question d'intérêt mise à part, quel attrait de curiosité présentent nos factures? Aucun aujourd'hui, si nous exceptons quelques grands fabricants ou quelques artisans de goût, qui cherchent dans des en-têtes, des encadrements, des prospectus illustrés et, au besoin, enluminés, un moyen de réclame, les quittances de nos fournisseurs sont froides comme du papier timbré. — Il n'en n'était pas de même au siècle dernier. D'abord, les moindres boutiques, comme les plus somptueux magasins, avaient une enseigne, pittoresquement figurée; c'est là un usage qui se perd de plus en plus. Puis, cette enseigne était souvent reproduite en tête des factures; tantôt l'on se contentait de l'image même ou d'un symbole, tantôt on représentait quelques-uns des articles mis en vente. Ordinairement, dans ces feuilles, un encadrement, ou bien une guirlande enjolivée de banderolles, rehaussait la figure principale. Tout cela n'était pas toujours l'œuvre d'un artiste des plus habiles, mais généralement on y mettait du soin, et, quelquefois même, une finesse de trait et une élégance d'exécution qui ne laissaient rien à désirer.

On voit, sans qu'il soit besoin d'insister beaucoup, tout le parti qu'il serait possible de tirer d'une semblable collection de factures, au point de vue de l'histoire du commerce des mœurs du temps, et même de l'art : le célèbre peintre Achille Prudhon a peint des enseignes. Nous voudrions en donner une idée en dépouillant ici une petite liasse qu'un ami a bien voulu nous confier : c'est le résultat imprévu d'un assez long triage fait entre des papiers de toutes sortes.

La première facture dont l'en-tête est figuré page 156 est celle d'un drapier-mercier, rue des Bourdonnais, qui a désigné sa boutique par l'enseigne : *A la Capote anglaise*. Ce seul exemple suffira déjà à montrer combien de souvenirs curieux peuvent se trouver réunis dans une seule de ces feuilles volantes. La quittance est de 1787, et cette époque était du reste assez facile à deviner d'après la figure représentée dans le médaillon : une jeune femme à la large coiffure ouverte à tous vents, et dont les épaules sont couvertes d'un carrick à triple collet. La mode était alors aux costumes anglais, particulièrement pour les femmes. — La gravure de ce médaillon est fine et soignée, le type gracieux. Au-dessous, dans un cadre décoré de perles, on lit l'annonce suivante, également gravée :

« Barnou [1], m^d drapier-mercier, tient magasin de vestes brodées, fait broder des habits uniformes et toutes sortes de broderies, deshabillers de toutes saisons, levittes et redingotes houetées, de dames, robes d'hommes de toutes étoffes, witchourats houetés, couvre-pieds de satin, langes d'enfants, barcelonettes, jupons piqués, capotes à l'anglaise, paniers de cour, bouffants en crin et soye et de toutes façons, parapluies de taffetas et à ressorts en acier, parasoleils, sacs d'église de velours galonés et unis, corbeilles de mariage, etc. »

Sans entrer dans le détail des divers éléments d'un magasin aussi bien assorti, rappelons seulement que les lecteurs curieux d'en savoir plus long pourront se reporter aux savants et intéressants articles qu'a publiés, dans le *Magasin pittoresque*, notre ami si regretté, Jules Quicherat (de 1845 à 1869) sur « l'histoire du costume en France ».

Un autre marchand drapier : « Hesmart, rue du Roule, *au Cigne de la Croix* », jeu de mots fort usité, a pour enseigne un rébus (page 157).

Trémeau, rue Saint-Denis, Port-Paris (c'est-à-dire porte de Paris), a pour enseigne, *au Cheval noir*. L'annonce est gravée dans un riche cadre entouré d'une guirlande, plus riche encore, de fleurs de toutes sortes; au sommet, dans un médaillon, un cheval au galop, en liberté. La gravure fine et bien dessinée, est signée J. Le Roy.

Un petit mercier, Clément, *à la Barbe d'or*, « ruë Tire-Chape, la première boutique à gauche, au-dessus du marchand de vin, en entrant par la ruë Saint-Honoré », a eu l'idée originale de faire graver son annonce (dans un joli cadre avec l'enseigne en tête) au dos d'une carte à jouer.

Parmi les marchands d'étoffes, quelques-uns sont à remarquer. Voici « l'Entrepôt direct (page 156), magazin d'étoffes de soie, or et argent, en tous genres, fabrique de Lyon. A prix fixe. Place du Palais-Royal, au grand balcon, au-dessus du caffé de la Régence. » L'annonce est gravée dans un cadre orné de fastueuses guirlandes de roses. Au sommet, dans un médaillon, une fine gravure représente la façade du magasin, avec son grand balcon au-dessus du café.

Félix, « marchand d'étoffes de soie, ras de Saint-Maur et fleuret pour veuve, ruë Saint-Denis, au coin de la ruë Troussevache », a pour enseigne, en 1768, *au Chat noir* (page 156).

Mme Hayet, rue Saint-Denis également, « tient magazin d'indiennes, perses, anglaises et toiles de Jouy, etc., » *au Roi de Perse*, en 1778. Un médaillon figure une tête de Turc au sommet d'un cadre décoré de guirlandes.

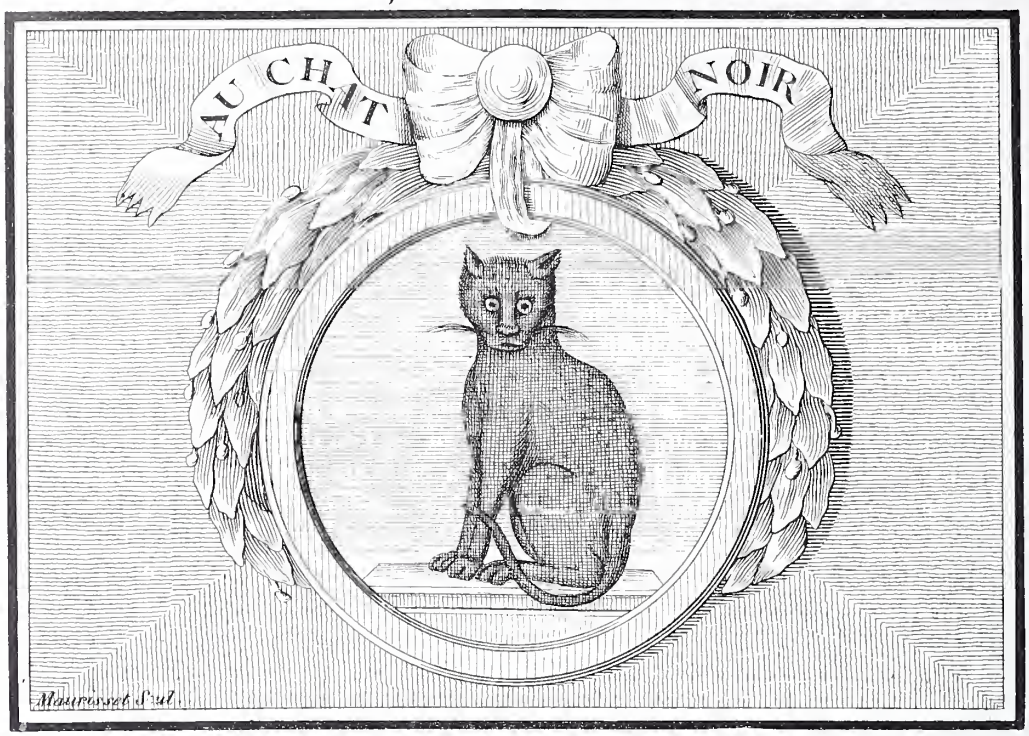
Germain et Cie, « marchands de soies en bottes et filés or et argent, » toujours rue Saint-Denis, ont pour enseigne, en 1782, *au Cabat d'or*, panier large et flexible qui est assez grossièrement, mais curieusement, reproduit sur la facture.

Au Cornet d'or, Claude Guyot, rue des Lombards, en 1744, « vend les véritables laines d'Angleterre à broder et à tapisserie; canevas de toutes grosseurs et largeurs, pour travailler en tapisserie; desseins des plus nouveaux; sçavoir, lits, canappez, fauteuils, chaises, carrez, tabourets, tapis, bandes, peints, tracez et remplis, etc. » Le cornet de chasse, figuré sur la quittance, est orné de rubans et de nœuds.

[1] Ce même Barnou demeurait antérieurement au Pont-au-Change « vis-à-vis la statue du roi ». Nous en avons une quittance, en date de 1783, dont l'enseigne est déjà celle que nous venons de décrire, à cette différence près que la jeune femme a une coiffure toute différente et un bonnet.

Cy-devant Pont au Change, Rue des Bourdonnois, du coté de la Rue St Honoré, au coin de celle de la Limace.

BARNOU, Md DRAPIER MERCIER.



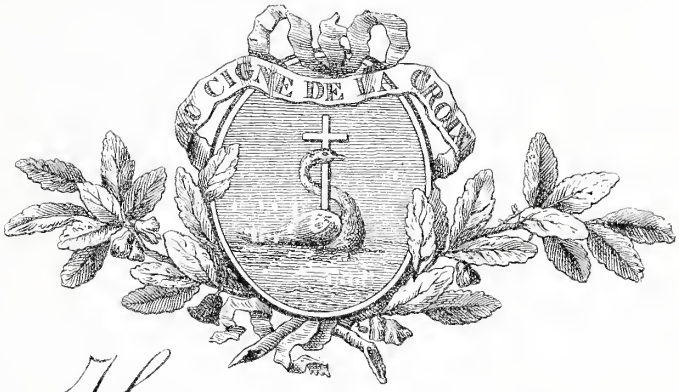
FELIX,

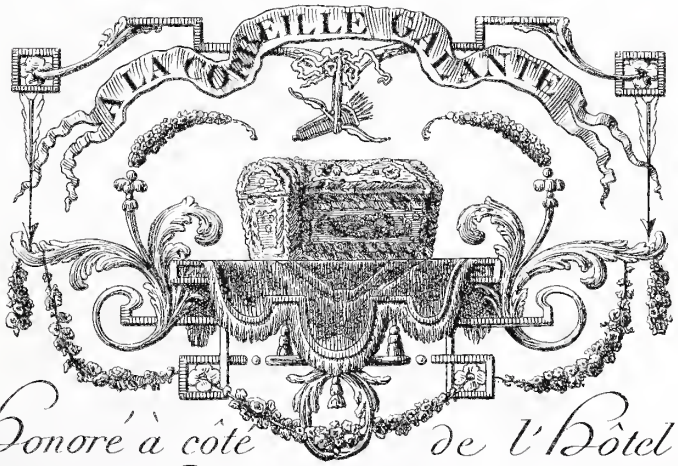
Md d'Etoffes de Soie, Ras de St Maur, et Fleuret pour Veuve

Ruë St Denis

Au coin de la Ruë Troussevache vis-à-vis celle de la Feronnerie

A L'ECRITOIRE.
Sur le Quay de la Mégisserie
Chevalier, Successeur de Monsieur
Marchais, M.d de Fer en Gros et en Détaille


AU CIGNE DE LA CROIX
Hesmart & Comp.e
M.ds Drapiers, rue du Roule
à Paris.


A LA CORBEILLE GALANTE
Rue S.t Honoré à côté de l'Hôtel d'Aligre
M. M. Picot et Defaux M.des

Plusieurs magasins de modes ont des noms tout à fait galants. *La Corbeille galante* de Mmes Picot et Defaux, rue Saint-Honoré, à côté de l'hôtel d'Aligre (page 157), est posée sur un riche tapis, au milieu de guirlandes et de festons : c'est une des plus fines gravures de la collection. La quittance est de 1781-82, au compte de la maréchale de Mirepoix. Comme elle est particulièrement curieuse, nous en extrairons quelques articles :

— « Un manteau de taffetas blanc garni de gaze : 36 livres. — Une coiffe de tulle noir garnie de dentelle : 72 livres. — Une palatine en gaze et petit pied : 21 livres. — Une paire de sabots de gaze à deux rangs : 12 livres. — La garniture d'un lévite de gaze, garni d'une chicorée de gaze anglaise et des plissés de blonde : 144 livres. — Un bonnet en blonde avec une barbe plate très fine : 60 livres. — Un manteau de taffetas noir, garni de dentelle noire : 84 livres. — Une palatine en belle blonde : 48 livres. »

A l'Écritoire (page 157) est l'enseigne d'un « marchand de fer en gros et en détail », ce que nous appelons un quincailler. C'est Chevalier, quai de la Mégisserie : sa curieuse enseigne est un joli étui orné de fleurs de lis, qui se divise en deux parties retenues par deux cordonnets (1774).

H. DE CURZON.

UNE EXCURSION A LA GRANDE MURAILLE DE CHINE
En 1886.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS

I

Obligation de faire l'excursion de la Grande Muraille pour quiconque va à Péking. — Préparatifs nécessités par cette expédition. — Modes de locomotion. — Parallèle entre les provinces méridionales et septentrionales de la Chine. — Départ de Péking. — La route de la Grande Muraille. — Le village de Ts'ing-hô. — Arrivée au bourg de Châ-hô-tien.

Tout *globe-trotteur* ou touriste qui passe par Péking, toute personne qui réside plus ou moins longtemps dans la capitale du Céleste Empire, ne saurait manquer de faire l'excursion traditionnelle à la Grande Muraille afin de pouvoir graver son nom sur ce rempart fameux ou de rapporter, pour son étagère de bibelots historiques, une longue brique de cette fortification, marquée au coin de son célèbre architecte, l'empereur Ts'in-che-houang.

Après un séjour assez prolongé dans la cité du Dragon (on sait que les Chinois comparent leur souverain à cet être fantastique), nous ne pouvions faillir à un devoir d'une telle importance : c'était un *rite* en quelque sorte pour nous, et l'observation des rites étant, dans ce pays singulier que nous appelons la Chine, le principe conducteur, le guide immuable de toutes les actions, grandes et petites, de son peuple, nous ne pouvions — nous-mêmes devenus à demi-chinois par suite de notre longue résidence dans cette contrée — y déroger en quoi que ce fût, à moins d'être coupable de *lèse-rites*. Nous résolûmes donc, l'an passé, de profiter du début de l'hiver et d'un temps sec et clair, pour entreprendre cette expédition, non pas seulement en touriste ou en amateur *au pied léger*, mais aussi quelque peu en sinologue studieux.

Pour beaucoup d'Européens, la Grande Muraille n'est guère qu'aux portes de Péking, et le lecteur qui voudrait bien jeter les yeux sur une carte de la Chine septentrionale, croirait volontiers qu'elle n'est pas plus éloignée de cette capitale que Versailles ne l'est de Paris, et penserait même être fondé à hausser dédaigneusement les épaules en voyant le titre de notre relation, comme s'il lisait : *Voyage de Paris à Saint-Cloud en* 1886. Mais en Chine, où les chemins de fer sont encore inconnus, une excursion de ce genre prend les proportions gigantesques d'un véritable voyage dans le désert. Les préparatifs d'une telle *promenade* exigent plus d'une conférence avec le *boy* ou domestique, le *mâ-fou* ou palefrenier, le cuisinier et les marmitons; car il faut emporter literie, comestibles, fourrage, jusqu'au pain même; et si l'on oubliait par malheur ce détail important, on serait obligé de se contenter de lourdes galettes compactes de riz ou de blé, à peine cuites au four, ou bien encore de fade pain bouilli indigène, ce qui n'est pas plus agréable pour l'estomac que pour l'odorat.

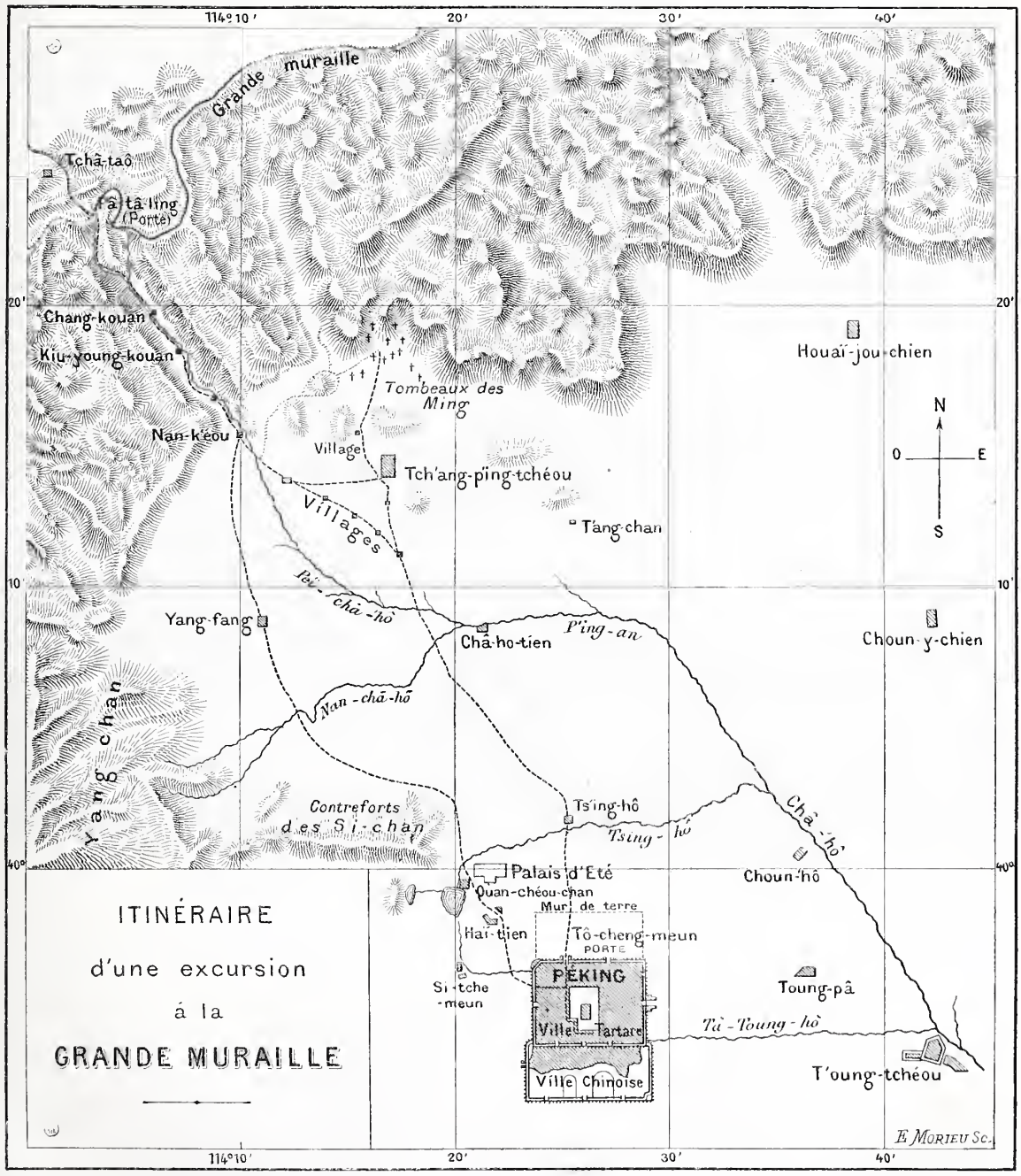
Si l'on a le choix de la route, au moins jusqu'à un certain point, on n'a guère celui des modes de locomotion, des moyens de transport : il faut inévitablement prendre pour les bagages la grosse et lourde charrette antique — la même que celle qui était usitée au bon vieux temps de Confucius — et aussi peu suspendue que le char rustique des Gaulois nos pères, et réserver pour vous-même le cheval, à moins toutefois qu'il ne vous soit agréable de faire le trajet dans votre voiture et de souffrir le martyr par suite des cahots épouvantables que les ornières profondes des routes vous font éprouver, de heurter votre tête contre les parois peu moelleux du véhicule ou de sentir une caisse perdant l'équilibre (on le perdrait à moins) vous percer douloureusement le flanc.

On peut remplacer avantageusement la charrette, il est vrai, par le *lô-t'ô-tç'iaô* ou chaise portée par des mules; mais ce mode de locomotion, d'une lenteur désespérante, ne peut être conseillé que pour les dames ou les malades. Le *lô-t'ô-tç'iaô* est une sorte de chaise ou plutôt de litière dont les brancards sont fixés sur les bâts de deux mules ou mulets : l'un de ces animaux est placé devant, l'autre derrière la chaise. Le premier est guidé, quelquefois tenu en main, par un cocher qui marche à son côté; le second n'a donc qu'à suivre les mouvements de son camarade. Cependant, un deuxième automédon accompagne le cortège pour égaliser, autant que faire se peut, la marche et l'humeur des deux quadrupèdes, les retenir quand

ils sont effrayés ou quand la route est difficile : ces animaux marchent pour ainsi dire *à pas comptés* en faisant tinter en cadence les petites clochettes dont ils sont ornés.

Les modes de locomotion sont les traits caractéristiques qui distinguent les provinces méridionales de la Chine des septentrionales. Le sud de ce vaste empire est aquatique, le nord, terrestre.

Dans le sud, en effet, il n'y a pas de routes, il n'y a que d'étroits sentiers reliant entre eux les villages et les hameaux : les voies de communication sont les rivières et les canaux qui s'entrecroisent, se contournent, courent en tous sens; partant, point de voiture, point de charrette. Pour tout véhicule, on ne trouve que la primitive brouette à roue centrale et à deux places — une de chaque côté de la roue — dont l'essieu agaçant crie sous le fardeau : rien de plus. Aussi y voyage-t-on en bateau, ce qui est infiniment plus commode et plus confortable : on a ainsi tout avec soi, tout à portée de sa main, on voyage avec sa propre demeure, comme le colimaçon. C'est un vrai plaisir que de parcourir les vastes et fécondes plaines déboisées des provinces méridionales sur ces chemins qui marchent et qui portent, selon l'expression de Pascal, où l'on veut aller.

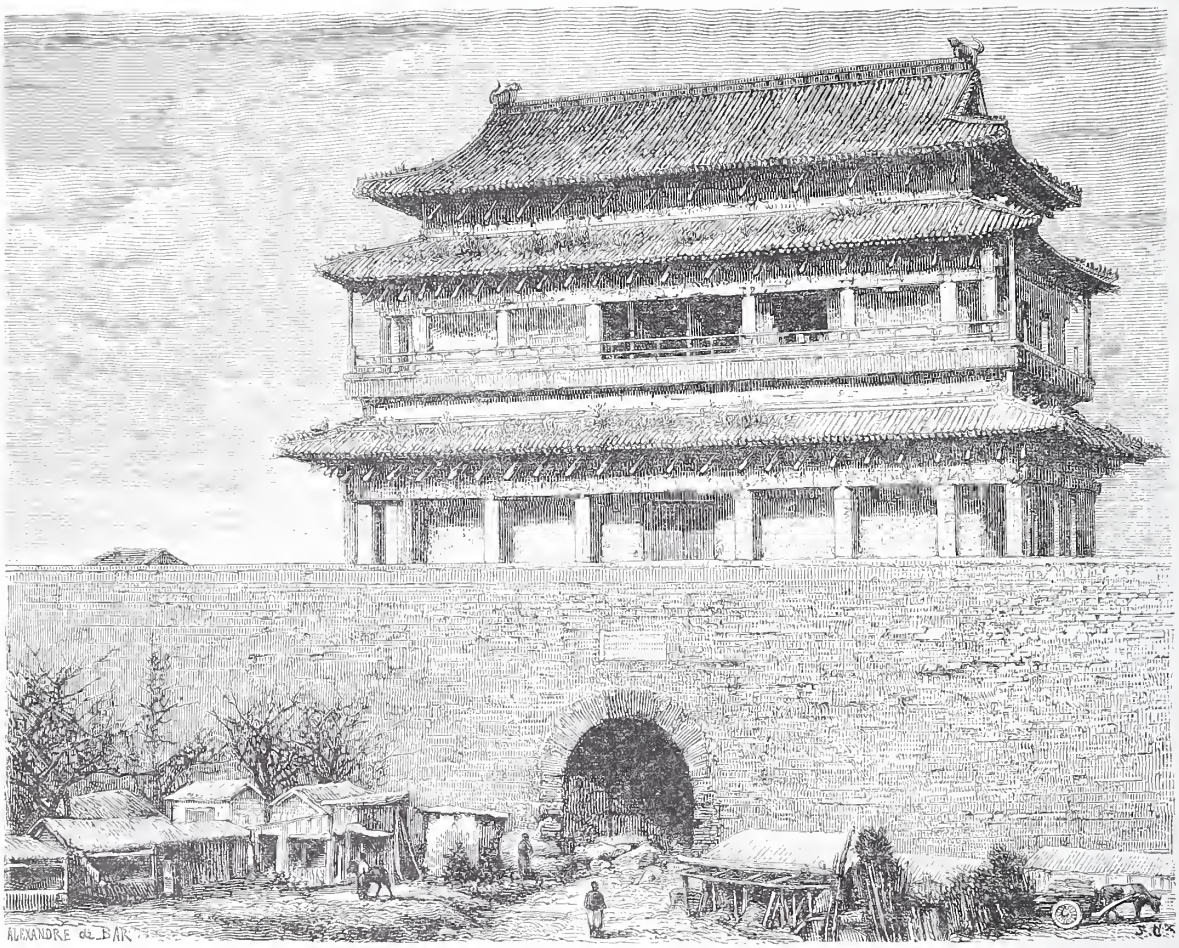


Notre expédition se composait de deux voitures traînées chacune par un cheval et un petit âne attelé en flèche et contenant notre literie et nos vivres : le boy et le cuisinier avaient leurs places désignées sur les brancards; quant à nous, nous étions à cheval, suivis du *mâ-fou*, mais nous pouvions aussi, en chemin, prendre place à côté de nos gens.

Nous partîmes le 9 novembre 1886, à sept heures du matin. Après avoir parcouru les grands et beaux

boulevards de Péking, nous sortions de la ville céleste par le *Tô-cheng-meun,* la porte de la Victoire-Vertueuse, qui fait une percée dans le rempart septentrional. Peu d'instants après, nous traversions les restes du *t'ou-tch'eng* ou mur de terre, l'ancien rempart de la Cambalu des Mongols : au delà, on entre dans une route très large, mais sillonnée d'ornières. On rencontre là beaucoup de troupeaux de bestiaux qui se rendent au marché du *Tô-cheng-meun :* des bandes de chevaux, marchant en liberté, mais guidés par un Mongol armé d'un long fouet, suivent le même chemin et ont la même destination; c'est, en effet, en dehors de cette porte de Péking que se trouve le marché aux chevaux et qu'habitent la plupart des maquignons pékinois. On est frôlé également par de longues files de chameaux chargés de sacs de charbon, et s'avançant avec dignité l'un derrière l'autre, le *chef chameau* dont la clochette, pendue à son long col, dirige tout l'escadron par son tintement régulier.

A huit heures et demie nous traversions la rivière appelée *Ts'ing-hô* (rivière claire), et atteignions le village du même nom, situé sur ses bords. C'est un amas de maisons de torchis, pauvre d'aspect, coupé par la grande route, et où l'on ne trouve que quelques auberges et de rares magasins.



Départ. — Porte de la Victoire Vertueuse à Péking. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie [1].

Rien d'intéressant ne nous engageant à faire halte à Ts'ing-hô, nous continuâmes notre route vers le bourg de *Châ-hô-tien* où nous arrivions à midi, juste à l'heure du déjeuner.

II

Le bourg de *Châ-hô-tien.* — L'hôtel de la Double-Concorde. — Description d'une auberge chinoise. — Caractère des aubergistes : conversation entre un de ces industriels et un boy de mandarin. — Le mahométisme en Chine. — Rencontre d'un prisonnier de distinction.

Châ-hô-tien, littéralement l'*auberge de la Rivière-de-Sable*, est le nom donné au faubourg de la ville de P'ing-an, sise au confluent du *Peï-châ-hô,* rivière de sable septentrionale, et du *Nan-châ-hô,* rivière de sable méridionale : le premier de ces cours d'eau sort de la passe de Nan-k'éou, au pied de la Grande Muraille, le second arrive de la plaine du Palais d'Été. Tous deux se réunissent sous les murs de P'ing-an pour former le vrai *Châ-hô.*

En descendant vers le nord-est, cette rivière reçoit le Ts'ing-hô, dont les eaux prennent leur source à *Yu-tsuan-chan* (montagne des Sources

[1] M. de Semallé, ancien chargé d'affaires de France à Péking, a bien voulu nous autoriser à extraire de sa belle collection les photographies qui accompagnent cette *Excursion.*

de Jade), puis se dirige vers *T'oung-tchéou* et finit par se jeter dans le *Lou-hô* (1). La ville elle-même de P'ing-an a cinq *li* (2) de tour.

La tradition rapporte que ce fut là que s'arrêta, malade et quasi mourant, l'empereur T'aï-tsoung de la dynastie des T'ang (627-650), qui, à la tête d'une grande armée, allait châtier les Tartares *Léaô*. Ce souverain s'étant rétabli après quelques jours de repos, comme par miracle, le nom de *P'ing-an*, qui signifie *tranquille, bien portant*, fut donné à cette ville.

La grande route longe le faubourg de *Châ-hô-tien* : ses trottoirs sont un véritable marché aux légumes et aux grains, et fourmillent d'une population affairée et active qui vient acheter ses provisions et s'enquérir des nouvelles. C'est un joli tableau : les uns passent, le cou orné d'un long cordon de sapèques, et jettent un regard circulaire sur les étalages; les autres, la balance à la main, vérifient eux-mêmes le poids de ce que le marchand vient de peser; en voici d'autres qui se disputent pour quelques sapèques. Ici, un brave campagnard se fait faire la barbe — nous devrions dire la tête, puisqu'il ne lui reste plus que sa queue pour tous cheveux — en plein air, assis sur un escabeau à la porte d'un *tch'â-kouan-tse* ou débit de thé; là, une bonne villageoise bien ridée, bien ratatinée, égrène un chapelet de sapèques

Sur la route. — Hôtel de la Double Concorde, au bourg de Châ-hô-tien (voir la carte).

sur l'auvan d'un marchand de friture. Tout cela est éclairé par un soleil vif et dominé par un ciel pur de novembre.

Il n'est pas facile de faire passer nos charrettes dans les ornières de cette route populeuse, encaissée entre deux élévations de terrain et sur laquelle empiètent les enseignes et les longues perches des boutiques. L'une d'elles bouscula et renversa en passant un panier de riz : on s'imagine aisément la volée de vociférations et d'injures qui fut lancée à la tête du malheureux charretier. Celui-ci, n'en pouvant mais, répondit sur le même ton sans s'arrêter, se contentant de se retourner de temps à autre pour exhaler une nouvelle injure. Le Chinois en vient rarement aux coups; il est seulement accoutumé de crier de plus en plus fort, et d'être de plus en plus acerbe et violent dans son langage, à mesure qu'il s'éloigne davantage de son adversaire.

Nous fîmes halte devant le *Chouang-hô-tien*, hôtel de la Double Concorde, qui donne son nom à ce faubourg commerçant, et nous laissâmes notre cortège s'engouffrer devant nous sous la porte basse de l'auberge.

(1) Sur les environs immédiats de Péking, comme sur Péking même, ses palais, ses habitants, etc., il faut lire l'intéressant ouvrage de M. T. Chou-tse, publié dans le *Tour du monde*, tomes XXXI et XXXII.

(2) Dix li font environ une de nos lieues.

Tout en Chine se faisant en conformité de règles immuables, établies depuis un temps immémorial, et auxquelles un bon et vrai Chinois ne peut se soustraire sous peine de *violer les rites*, il s'ensuit qu'à peu de chose près toutes les hôtelleries et auberges chinoises sont bâties sur le même plan, et qu'on les a vues toutes lorsqu'on en a visité une seule. Nous donnons un crayon rapide de celle de *Châ-hô :* on pourra de la sorte se faire une idée de celles où nous fûmes obligés de nous arrêter durant notre voyage.

A droite et à gauche de la porte d'entrée, un débit de thé et les cuisines; puis une grande cour sur laquelle prennent vue des corps de logis sans étages, divisés en chambres — pour ne pas dire en cellules — et des hangars ou écuries. Au fond de la cour, et sur une sorte de terrasse à trois ou quatre degrés de pierre, le *chang-fang* ou appartement principal : on le réserve aux hôtes de distinction, aux mandarins en voyage. Les Européens s'en emparent toujours quand ils arrivent dans un établissement de ce genre, et ils font bien, car c'est la pièce la moins sale du caravansérail chinois.

Le *chang-fang* est flanqué de deux salles plus petites qu'on appelle *siang-fang,* pavillons annexes, et qui ont jour sur la pièce du centre par des portes à portières de bambou ou de toile bleue. Généralement, prenant la partie pour le tout, on donne le nom de *chang-fang* à l'assemblage de ces trois pièces d'honneur.

Le mobilier des chambres est d'une simplicité rustique : au fond, un *k'ang* ou lit de camp en briques qu'on chauffe intérieurement; dessus, une natte plus ou moins en bon état, plus ou moins rongée par la vermine. Au centre, ou près de la fenêtre, une table carrée en bois peint en rouge, deux ou trois escabeaux quelquefois boiteux, et... c'est tout.

Quant aux fenêtres, elles sont quelquefois garnies de carreaux en écailles d'huître; le plus souvent de papier. Ces vitres fragiles sont parfois perforées par le doigt d'un curieux ou brisées par un fort coup de vent : le premier soin du voyageur, en arrivant en hiver dans une auberge, doit être en conséquence de faire coller du papier neuf pour tâcher de se mettre à l'abri de la bise glaciale qui s'infiltre joyeusement par ces mille ouvertures. On tente alors de chauffer la chambre; mais comme l'usage des cheminées et des poêles est totalement inconnu, il faut avoir recours aux braseros. Un vase de terre est donc rempli de charbon de bois, le feu y est mis, et un jeune garçon s'efforce d'allumer le brasier, dans la cour, à l'aide d'un grand éventail de paille en guise de soufflet (instrument que le Chinois n'a pas su inventer); mais il faut avoir bien soin de ne faire apporter le brasero dans la chambre que lorsque le charbon est incandescent, autrement on serait exposé à être asphyxié par la fumée et les vapeurs d'oxyde de carbone.

Le *k'ang* ou four a ces mêmes inconvénients: toutefois, si l'on n'y fait mettre que du charbon bien allumé, on trouvera délicieux, par une froide nuit d'hiver, de s'étendre sur cette couche tiède quoique peu moelleuse. On vient de voir que l'hôtelier ne donne qu'un mobilier primitif et les quatre murs: le voyageur doit donc tout avoir avec lui, literie et le reste. Il aura cependant à sa disposition, pour faire cuire sa nourriture — s'il dédaigne les plats chinois — un fourneau et des marmites, mais pas autre chose.

L'aubergiste chinois, routinier par excellence, comme le peuple auquel il appartient, ne saurait rien imaginer pour le bien-être de celui qu'il héberge : il semble même regarder les voyageurs, non pas comme des pratiques qu'il aurait intérêt à traiter comme des princes pour avoir leur clientèle, mais presque comme des gens d'une condition au-dessous de la sienne à qui il veut bien faire l'honneur de leur prêter une chambre, moyennant finance cependant, pour y passer la nuit ou pour y prendre leur repas.

Il nous fut donné d'écouter, dans cette auberge de *Châ-'hô,* un dialogue curieux entre le *tchang-koueï-ti,* caissier ou gérant de l'établissement, et un domestique de mandarin, le *boy,* sorte de maréchal des logis, venant préparer le logement de son maître quelques heures avant la venue de ce dernier. Ce dialogue dépeint bien le naturel et le caractère des hôteliers et des *boy* — deux pieuvres qui sucent jusqu'au sang le malheureux voyageur européen — nous l'avons sténographié et nous le reproduisons ici.

— Êtes-vous bien fatigué, deuxième grand-père, *sin-k'ou, eul-yé?* dit le *tchang-koueï-ti* en s'avançant vers le domestique qui venait de sauter à bas du brancard de la voiture sur lequel il était juché.

— Oui, pas mal, *sin-k'ou, sin-k'ou,* fit le boy. Avez-vous ici un *chang-fang?*

— Combien de voitures avez-vous? demanda sans répondre l'hôtelier; avez-vous la famille d'un mandarin?

D'un seul coup d'œil, l'adroit et intelligent industriel avait toisé et jugé son homme.

— Nous avons en tout dix chariots, huit voitures à deux chevaux, quatre chaises à mules, seize mulets.

— Et où va votre maître (*koueï-tâ-jen*)?

— Il va à Tc'hang-p'ing comme sous-préfet, répliqua le boy.

— Puisque vous êtes arrivé à cet hôtel, reprit l'hôtelier, ce n'est pas pour dire (*k'ô pou che chô*), mais c'est le premier, le plus grand de la localité : les autres auberges sont petites et les voyageurs y sont mal servis. Tous les mandarins viennent ici. Voyez-vous, dans la cour occidentale, ce *chang-fang* et ces deux *siang-fang;* cela suffit-il?

— Oui, pour Monsieur, Madame et leur fils (*chaô-yé*) [1], le *chang-fang;* pour les bonnes et les

[1] *Chaô-yé*, littéralement *jeune grand-père*, est le titre donné aux fils de mandarins. Le mot *yé, grand-père*, est un terme poli : tout ce qui est vieux est digne de respect. *Monsieur* se dit *laô-yé*, vieux grand-père.

suivantes, les *siang-fang*. Les serviteurs se logeront dans les autres chambres. Avez-vous de quoi manger?

— Il y a du poisson, du mouton, du porc, dit le *tchang-koueï-ti:* ordonnez! combien de tables faut-il préparer?

— Nous avons un cuisinier : préparez seulement le fourneau et les marmites.

— Et le fourrage? demanda le *tchang-kouei-ti*.

— Nous en avons beaucoup.

— Mais vous savez, les bêtes de somme sont en trop grand nombre, on ne peut les loger ici. Il faut les conduire au *lô-tien* (auberge pour les mules) après les avoir déchargées.

Puis tous deux en vinrent à discuter le prix : alors la conversation devint plus chaude. Chacun disputa le terrain pied à pied. L'un, sachant que le voyageur était un mandarin de haute importance, le taxait, *à la chinoise,* selon son rang; l'autre, qui voulait naturellement surfaire auprès de son maître, ne proposait que le moins possible, et calculait quel pourrait être son bénéfice.

— Je ne tiens pas seul la maison, disait l'hôtelier; le patron n'a pas de capital (*meï peun*), etc.

Puis il fut question du *ts'iéou-ts'ien* ou pourboire.

Enfin, après une discussion d'une heure, on finit par s'entendre, et le *tchang-kouei-ti* promit de livrer au domestique le *chang-fang* aussitôt que les Européens qui l'occupaient (il s'agissait de nous-mêmes) seraient partis.

Le propriétaire du *Chouang-hô-tien* était musulman, ainsi que du reste l'annonçaient à tout passant les deux mots *'houeï-'houeï*, par lesquels on désigne communément en chinois les sectateurs de Mahomet, écrits au-dessus de l'enseigne de sa maison.

Chose curieuse, presque toutes les auberges et la plupart des débits de thé, sont tenus par des Musulmans; à chaque instant, on lit ces mots *'houeï-'houeï* sur les enseignes. C'est pour ainsi dire une spécialité.

Dans le nord, le centre et l'ouest de la Chine, il y a beaucoup de musulmans: le sud n'en renferme qu'un petit nombre. Les musulmans chinois sont très attachés aux devoirs fondamentaux de leur religion qu'ils n'étudient plus que dans les traductions chinoises des livres musulmans, quand ils ne les connaissent pas seulement par tradition. Les plus lettrés et les plus doctes eux-mêmes ne savent pas lire l'arabe et se contentent de copier mécaniquement des extraits du Coran sans en comprendre le sens. Le portier de la grande Mosquée de la rue du Bœuf, à Péking, dont nous avions acheté l'amitié au prix de quelques ligatures de sapèques, nous a avoué qu'il ne connaissait personne dans la capitale qui fût à même de lire et de comprendre la langue de Mahomet: cet aimable cerbère, peu payé par ses coreligionnaires, s'enrichissait en liquidant les livres saints et les bibelots de la Mosquée. Il nous vendit ainsi quelques extraits du Coran, des recueils de préceptes moraux, et plusieurs porcelaines de l'époque des Ming, authentiques, ornées de poésies persanes et arabes.

Tous les musulmans ne sont pas cabaretiers : beaucoup ont embrassé le métier des armes, tout peu considéré qu'il soit en Chine, et ont dédaigné le pinceau pour l'épée. On dirait qu'ils ont conservé dans leur sang quelque germe guerrier de la race arabe dont ils descendent: les batailles effroyables du Turkestan et du Yun-nan en paraissent les preuves patentes. Les musulmans jouissent d'une grande liberté et voient s'ouvrir devant eux toutes les carrières : on peut dire qu'ils sont traités sur le même pied que les Taoistes et les Confucianistes. On les confond quelquefois, en Chine, avec les Juifs, aussi en grand nombre dans certaines provinces, à cause de la ressemblance de plusieurs de leurs pratiques [1].

Nous finissions de déjeuner tranquillement dans le *chang-fang* de l'auberge de la Double Concorde, lorsqu'un bruit soudain de chevaux et de voiture se fit entendre dans la cour : craignant que des hôtes de distinction ne se présentassent pour nous disputer la possession de la pièce d'honneur, nous soulevâmes la portière de toile bleue afin de nous rendre compte de la tournure des nouveaux arrivants. Un spectacle curieux s'offrit alors à nos regards : cinq cavaliers tartares, le carquois sur le dos et l'arc dans l'étui suspendu à la selle, entouraient une charrette d'où un homme d'un certain âge, frisant la cinquantaine, l'air abattu et morne, se disposait à descendre : un grand diable de cavalier, mieux vêtu que les autres, porteur d'un bonnet orné d'un bouton de cristal, gesticulait et pérorait avec l'hôtelier : il s'agissait bien en effet du *chang-fang*.

A ce moment, le *tchang-koueï-ti* nous aperçut et nous désigna au grand diable qui descendit prestement de cheval et vint à nous. Ce cavalier nous aborda poliment, nous fit les questions d'usage : « Quel est votre pays? où allez-vous? » etc., auxquelles nous répondîmes de notre mieux en faisant appel aux termes de politesse exigés par les rites. Ce fut bientôt à ce militaire de répondre à nos demandes : il nous raconta qu'il était lieutenant dans la cavalerie tartare et qu'il avait pour mission de conduire au gouverneur de Tch'ang-p'ing-tchéou, la première étape après Châ-hô, un prisonnier d'importance : c'était l'individu de la charrette, condamné à l'exil en Mandchourie, sur les bords du Hei-long-kiang, pour crime de négligence : il avait laissé un fou pénétrer dans le Palais. Il nous demanda la permission de partager avec nous le *chang-fang* pour la halte, et de disposer d'une des pièces latérales, ce à quoi nous acquiesçâmes volontiers.

A suivre. C. Imbault-Huart [2].
Vice-Consul.

[1] Voir sur la Mosquée de Péking, M. T. Chou-tse, *Péking et le Nord de la Chine*, *Tour du monde*, t. XXXII, p. 236, et sur les musulmans, le *Mahométisme en Chine*, par M. P. de Thiersant.

[2] Voir 52e année 1884, page 59, les *Peuples tributaires du Céleste Empire*.

Du Jugement des tableaux.

Tout d'abord, dans une peinture, c'est le sujet qui frappe, puis la façon dont le sujet est rendu, et à mesure que diminue l'importance que l'on donne au sujet, augmente l'intérêt donné à la manière dont il est traduit, au degré d'intensité que l'auteur a mis dans son œuvre; après cela vient l'appréciation du mérite d'exécution, dessin, couleur; et le dernier degré est l'appréciation de ce qu'on peut appeler les virtuosités de l'exécution, c'est-à-dire la manière plus ou moins habile de vaincre les difficultés [1].

GASPILLAGE DU PAPIER.

Un de nos abonnés nous écrit :

On pourra se railler de cette observation que je vous soumets : on consomme très inutilement, dans les correspondances officielles et privées, une quantité presque incroyable de pages blanches qui vont au feu ou au panier.

On tient pour une impolitesse, paraît-il, de n'envoyer que des pages écrites : l'épargne serait, dit-on, une lésinerie. Singulière idée! Pour moi je suis sûr que je ne m'en formaliserais point.

C'est ce que Gœthe pensait lorsqu'il se moquait, dans son *Voyage en Italie*, d'un gouverneur de Sicile qu'il surprit faisant provision des pages blanches des dépêches et lettres qu'il recevait : le brave homme n'était probablement pas aussi riche que le jeune et fier voyageur Gœthe.

« Rira qui voudra. » — Le sens commun me semble blessé de cette profusion quotidienne, immense, tout à fait inutile.

Avez-vous quelque idée des dépenses en papier blanc que sont obligés de faire de pauvres gens ou mal aisés dans le cours de la vie ordinaire? — Peu de chose, penserez-vous? — Non, il n'y a pas de petites dépenses dans les petits intérieurs, et l'impôt sur le papier pèse plus ou moins sur les pauvres budgets. Pour vous, qui n'avez pas à y regarder de près, mettez de côté toute fausse honte, et envoyez les pages blanches que vous détacherez ou ferez détacher des lettres que vous recevez, aux hôpitaux, aux bureaux de bienfaisance, où il le faudra, et vous aurez la petite satisfaction d'avoir été en quelque mesure utiles.

C'est ce qu'on fait déjà en confiant dans des boîtes de chemin de fer, à l'arrivée à Paris, des journaux qu'on a lus en route et qui seront envoyés de là aux convalescents des hôpitaux. Ayez pitié!

Quant à la remarque que la consommation superflue du papier profite aux fabricants : c'est la répétition de la fausse et banale idée : « Cela fait aller le commerce » ; on l'a plusieurs fois déjà réfutée dans le *Magasin*. On peut se borner ici à redire qu'il ne faut rien détruire inutilement sous aucun prétexte. Ne détruisons pas, donnons.

J.

[1] André Gorse; *le Dessin et l'art de voir*.

ORDRE A SUIVRE DANS LES LECTURES.

Pour les livres d'instruction, il faut lire d'abord ceux qu'ont écrits le plus récemment les auteurs d'une grande autorité, et qu'on est unanime à n'accuser ni de passion ni de paradoxe : ces livres-là, surtout dans l'ordre scientifique, doivent être les mieux informés et au courant des derniers progrès. On peut ensuite remonter, avec plus de lumières et de force de jugement, aux ouvrages antérieurs consacrés par l'estime et l'assentiment de la postérité.

On est quelquefois confondu d'entendre soutenir sur des sujets de science des opinions qui sont en retard de plus d'un siècle, et réfutées depuis de la manière la plus incontestable par les savants du nôtre.

De tels exemples sont, par bonheur, assez rares et ne se rencontrent guère que chez des personnes privées de livres modernes, comme il s'en trouve malheureusement encore dans les petites villes où l'on n'a ni bibliothèques, ni musées. Rien de plus commun, au contraire, lorsqu'on voyage, et si, sortant d'Europe, on entre en relations avec des savants d'Orient. Klaproth nous a raconté qu'ayant été admis dans l'intimité d'un digne vieillard persan, à Hispahan, il fut surpris d'abord de ce que cet homme vénérable avait de connaissances réelles dans diverses sciences, notamment en astronomie; mais ces connaissances étaient évidemment en retard de bien longtemps. Il voulut, par exemple, expliquer au docte Persan les lois de Copernic et de Kepler : ses explications parurent extraordinaires, incroyables, et furent repoussées avec une sorte de dédain. Pour ce Persan, la terre était encore le centre du monde, et c'était le soleil, son serviteur, qui tournait chaque jour autour d'elle; mais, nous disait Klaproth, je fus agréablement surpris de recevoir, à la veille de mon départ, la visite du sage vieillard qui me pria de lui communiquer par écrit les lois de Copernic et de Kepler : il était de bonne foi et il avait réfléchi.

Éd. Ch.

LES PROFONDEURS DE LA MER.

Suite et fin. — Voy. page 147.

Lorsqu'on connaissait la profondeur, la température, et qu'on avait recueilli un échantillon de l'eau du fond, on commençait le dragage.

Pour cela, on employait des *dragues* et des *chaluts*, mais de préférence ces derniers filets.

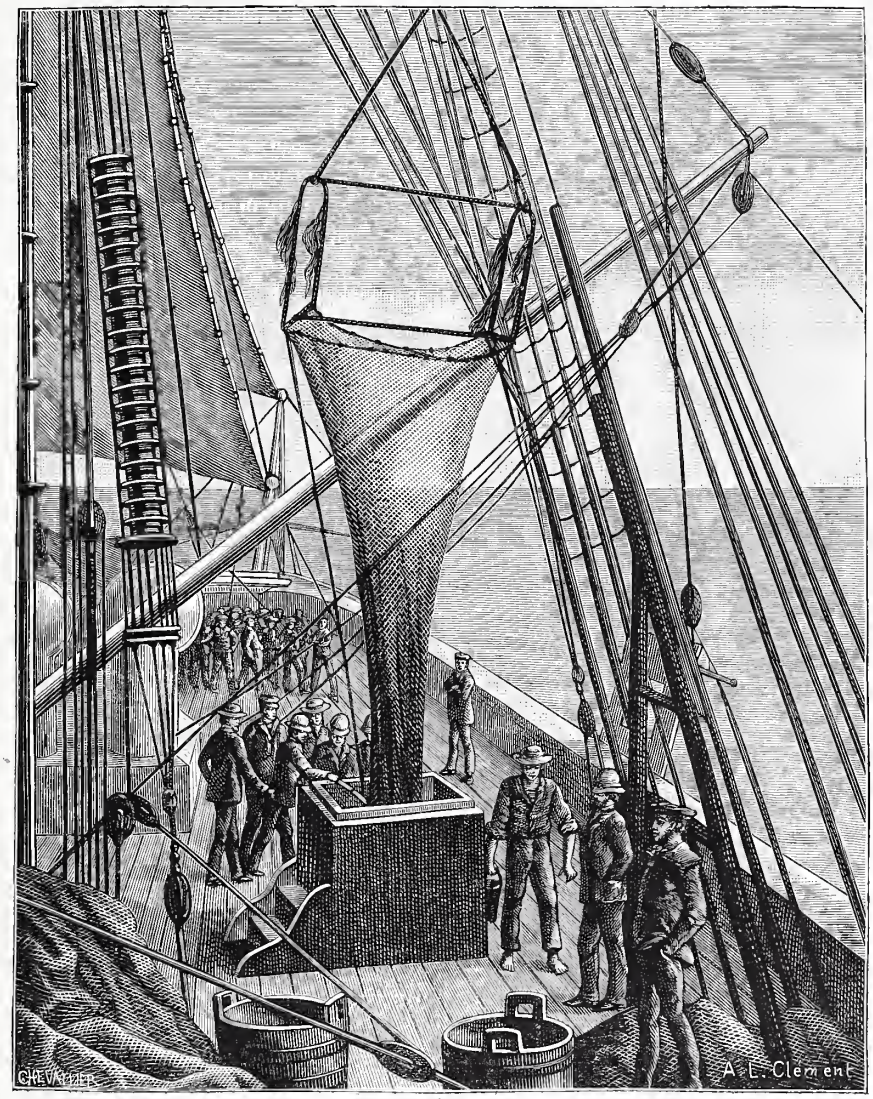
Les *dragues* sont des filets dont l'ouverture est

garnie d'une armature métallique, et dont les mailles sont petites. Ils se remplissent de vase dès qu'ils arrivent au fond. Nous employions des dragues dont le filet était entouré d'un sac de cuir épais lorsque nous étions sur un fond de roches.

Les *chaluts* sont de grands filets dont l'ouverture a 2 ou 3 mètres de large et qui ont jusqu'à 5 ou 6 mètres de long.

Leurs mailles étaient larges et tamisaient la vase; non seulement ils balayaient une plus grande surface, mais aussi, comme ils ne se remplissaient pas immédiatement, on les laissait plus longtemps sur le fond. Les chaluts avaient trois filets emboîtés les uns dans les autres, et cette disposition empêchait les grands animaux, une fois entrés, de sortir. A l'extrémité de la poche était placé un gros boulet qui facilitait la descente.

Ce chalut, ou cette drague, étaient fixés à l'extrémité d'un câble. On avait abandonné les câbles de chanvre dont on s'était servi les années précé-



Vue d'ensemble de l'arrivée du chalut à bord du *Talisman* (d'après une photographie de M. le professeur Léon Vaillant).

dentes, et l'on avait employé un câble d'acier pouvant supporter une traction de 4 500 kilogrammes. 8 000 mètres de ce câble étaient enroulés sur une bobine sur le pont du bâtiment, et nous en avions 4 000 en réserve dans la calle. Ce câble, fabriqué avec un soin tout particulier par les forges de Châtillon-Commentry, avait un centimètre de diamètre; il était formé par six faisceaux de sept fils d'acier chacun, enroulés en spirale autour d'une corde de chanvre goudronné.

Un mètre de ce câble pesait 344 grammes et coûtait 0 fr. 62 centimes. Enroulé sur une bobine placée à babord sur le pont à l'arrière de la passerelle, le câble d'acier venait passer sur des poulies derrière le laboratoire, faisait plusieurs tours sur un treuil placé à tribord en pendant avec la bobine; de là il gagnait l'avant du bâtiment, glissait sur plusieurs poulies et descendait dans la mer. Un accumulateur permettait de connaître la traction opérée par le chalut au fond de la mer.

Le treuil du câble était mu par une petite machine à vapeur, et une machine Brotherhood était chargée spécialement du service du sondeur.

Le sondeur descend avec une grande rapidité,

puisqu'il parcourt 200 mètres à la minute, et il descend presque *verticalement*, car il n'offre presque pas de résistance à l'eau.

La drague et le chalut, au contraire, descendent plus lentement; il faut environ dix minutes pour atteindre 500 mètres; ce filet descend *obliquement*, par suite de la résistance qu'il présente à l'eau, et il faut filer, pour atteindre le fond, une longueur de câble d'un tiers plus grande que la profondeur mesurée.

La montée est plus longue encore et nécessite une foule de précautions minutieuses.

On laissait le chalut traîner sur le fond pendant une demi-heure, quelquefois plus.

Les fonds de la mer ne sont pas toujours unis; il y a des pentes plus ou moins rapides; aussi prenait-on la profondeur à l'aide du sondeur, non

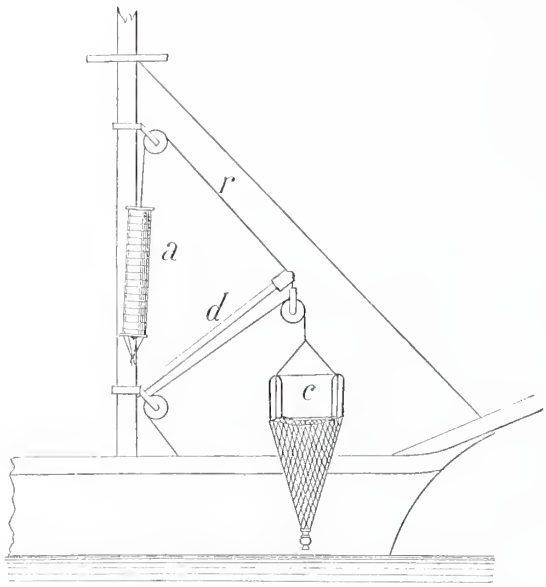


Schéma de l'accumulateur et du mode de suspension du chalut.
a, accumulateur. — *d*, espars. — *c*, chalut. — *r*, pantoire.

seulement au commencement, mais aussi à la fin de chaque dragage.

Quelquefois, si la descente du chalut n'était pas assez rapide, le câble d'acier, descendant plus vite que le filet, se tordait et faisait ce que les marins appellent des *coques*. Mais grâce à la souplesse de cet excellent câble, on pouvait défaire ces coques lorsque le chalut revenait à bord.

Les dragages profonds demandaient souvent de quatre à cinq heures, et il arrivait qu'un dragage commencé au jour ne se terminait que pendant la nuit. Le cas avait été prévu, et le *Talisman* était pourvu d'une machine Gramme qui alimentait des lampes électriques Édison. Ces lampes furent allumées sous l'eau, mais n'attirèrent point, comme nous l'espérions, les animaux marins. Rien n'avait donc été négligé pour assurer le bon résultat de cette expédition; le succès fut complet.

En trois mois nous rapportions plus de matériaux d'études que les Anglais n'en avaient recueillis en trois ans. Nous avions rencontré des profondeurs de plus de 6000 mètres peuplées d'animaux marins.

Ces animaux étaient inconnus ou fort rares. Nous avions fait de nombreux sondages, corrigé de graves erreurs commises par les Allemands sur leurs cartes hydrographiques de l'Océan.

Nous avions démontré que la mer des Sargasses n'était qu'un amas d'herbes venant des côtes et accumulées par le Gülfstream.

Nous pouvions affirmer que si les animaux existent à toutes profondeurs, il n'en est pas de même des végétaux, qu'on ne rencontre pas au delà de 250 mètres sous l'eau.

On croyait que l'eau du fond de la mer était à la température maximum de densité de l'eau. Il n'en était rien.

Enfin, chacun de nous rapportait de précieux et délicieux souvenirs qui ne s'effaceront jamais de notre mémoire.

Ch. Brongniart, du Muséum,
Membre de l'expédition du *Talisman*.

VIE SANS AVENTURES DE PIET BEVREDIGER.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 98, 106, 122, 150.

Quand la veuve de Jaeger apparut sur la porte, prête à partir, la paire d'éclusiers se releva. L'éclusier honoraire tint absolument à reconduire la veuve de Jaeger jusqu'à la limite de son domaine, c'est-à-dire jusqu'à la première marche de l'escalier. Ce n'était pas seulement par courtoisie, il tenait à lui dire :

— Hein! madame de Jaeger, comme je vous ai mené ça! Comme je vous ai enlevé le bonhomme : il n'y a vu que du feu.

Pendant ce temps-là, Mme Bevrediger, ayant attiré son fils dans la salle, où il commençait à faire sombre, lui dit :

— Mon Piet, si les choses s'arrangent un jour de façon à ce que tu épouses Anna Hobbéma, seras-tu content?

— Oui, ma mère, je serai content, répondit Piet.

— Alors, embrasse ta mère.

Piet embrassa sa mère, et grimpa dans sa chambre. Il ne passait plus de bateaux à cette heure-là, et il avait quelques nasses à réparer pour les tendre le soir même.

Le surlendemain, dans l'après-midi, la veuve de Jaeger rentra chez elle, tout essoufflée d'une course qu'elle venait de faire. Quand elle eut repris haleine, elle grimpa au grenier, et attacha un mouchoir blanc à la lucarne. Ayant accompli cet exploit, elle redescendit à loisir, s'administra un petit verre de quelque chose, pour se donner du ton, après quoi, sans se presser, elle fit les préparatifs d'un bon petit thé pour deux personnes.

Vingt minutes plus tard, Mme Bevrediger, un peu rouge, comme une personne qui a marché vite,

fut introduite dans le petit parloir, reluisant de propreté.

— Je suis venue, dit-elle, aussitôt que j'ai vu votre signal.

— J'ai du nouveau à vous raconter, riposta la veuve en prenant un petit air mystérieux. Mais, ma chère, commencez par vous asseoir bien à votre aise, nous causerons en buvant notre thé.

XXIII

— Il faut d'abord, reprit-elle, après avoir versé le thé, que je vous demande pardon de vous avoir fait attendre si longtemps le signal. J'ai guetté M. Hobbéma hier toute la journée, et je n'ai pas pu mettre la main dessus. Je ne voulais pas aller le relancer chez lui, bien entendu. J'aurais eu l'air de venir en ambassade. Ce matin, comme je surveillais le village du haut de mon grenier, je vis M. Hobbéma s'en aller par l'allée de tilleuls, du côté de la prairie. J'arrivai en me promenant, et je fus fort surprise de le trouver en contemplation devant les bœufs et les vaches.

J'entre en propos par des balivernes, et peu à peu nous venons à parler de sa fille. Votre fils suit de près.

— C'est, me dit-il, un garçon que j'estime, parce qu'il a de l'instruction, et qu'il est parfait pour ses parents. Vous dites que ce sera un mari parfait, je n'en doute pas; vous pensez que ma fille serait heureuse avec un mari comme celui-là; j'en suis sûr. Tenez, ne finassons pas, s'il me la faisait demander, je la lui donnerais, mais à une condition. Vous savez que je meurs d'ennui à Broo. Aussitôt que j'aurai vendu ma bicoque, je retournerai à Amsterdam; et comme je ne veux, à aucun prix, me séparer de ma fille, Piet viendrait demeurer avec nous là-bas, et je lui trouverais bien vite quelque bonne petite place, pour l'occuper.

— Voilà, ma chère, mot pour mot, ce qu'il m'a dit. Et moi, je vous dis à mon tour : A quand la noce?

— Ma chère madame de Jaeger, répondit Mme Bevrediger, je crains bien que ce ne soit pas de sitôt.

— Comment cela? Qu'est-ce que vous me dites? s'écria Mme de Jaeger, en regardant son amie avec des yeux tout ronds.

— Je connais Piet, répondit Mme Bevrediger, jamais ni pour or ni pour argent, il ne consentira à nous quitter.

— Qu'il épouse toujours, dit la diplomatique Mme de Jaeger, ce sera cela d'assuré; après, vous verrez tous à vous retourner. Si M. Hobbéma attend d'avoir vendu sa bicoque pour partir, il n'est pas près de revoir Amsterdam; vous voyez bien!

Piet, mis au courant de la question, déclara tout net qu'il ne se séparerait jamais de ses parents. Mme de Jaeger eut beau le retourner de toutes les manières, il s'obstina à répondre :

— Vous me dites, madame de Jaeger, que la séparation n'aurait pas lieu tout de suite; mais il en faudrait toujours venir là.

XXIV

M. Hobbéma, de dépit, vendit sa bicoque la moitié de ce qu'elle avait coûté, et quitta précipitamment le village de Broo, avec sa femme et sa fille.

Piet Bevrediger, sans que personne pût deviner ce qu'il pensait de tout cela, continuait à ouvrir les portes de l'écluse et à en manœuvrer les vannes, avec une vigueur, une dextérité et une précision extraordinaires. M. l'inspecteur des écluses le tenait pour le meilleur éclusier de tout le canal, et lui faisait octroyer de temps à autre quelque bonne gratification.

Mais ce n'était pas encore là le plus beau de son affaire. Toute la population flottante du canal, mariniers, trafiquants, voyageurs, faisait le plus grand cas de lui, à cause de ses bonnes paroles, de ses conseils judicieux, de la bienveillance, en un mot, qui était le fond de son caractère. Quand il vous ouvrait les portes du canal, on eût dit qu'il vous ouvrait les portes d'un salon; il était heureux de vous voir; il vous souhaitait la bienvenue.

Quelquefois des gens de plaisir remontaient le canal sur des barques, pour se rendre à quelque kermesse. Dès le départ, on leur parlait de l'éclusier de Broo, comme d'une des curiosités du pays. Ils s'en faisaient dès l'abord la plus haute idée, et, chose rare en ce bas-monde, la vue et le langage du héros étaient en parfaite conformité avec l'idée qu'ils s'en étaient faite sur ouï-dire.

Les éclusiers malappris rient des terreurs que causent les remous aux voyageurs inexpérimentés. Lui, Piet, il rassurait les messieurs timides, les dames et les enfants, en leur expliquant avec complaisance les effets de l'eau dans l'intérieur de son écluse.

La légende dit qu'une fanfare, qui s'en allait concourir à la kermesse d'une petite ville, en amont, joua le plus beau morceau de son répertoire, à l'écluse de Broo, pour l'agrément de l'éclusier de Broo, de son vieux papa et de sa vieille maman.

La légende ajoute ceci : toute la population de Broo, mise en émoi par les sons mélodieux et éclatants qui partaient du canal, se mit à grimper en masse les cent-vingt marches de l'escalier en zig-zag. Mais quand les têtes de colonnes débouchèrent sur le terre-plein, la fanfare était déjà repartie. Les gens de Broo, ne voulant pas être venus pour rien, crièrent :

— Vive la fanfare! vive l'éclusier de Broo!

XXV

A l'une des petites tables du restaurant à la mode d'Amsterdam, deux bons vivants achèvent un déjeuner à la fois fin et copieux. Le garçon vient de servir le café. Les deux amis causent gaiement, et cependant, ils causent Pompes funèbres.

Ne vous hâtez pas trop de dire : « Drôle de sujet

de conversation! » Pourquoi, après tout, ne parlerait-on pas des choses de son métier? Or, le plus épanoui des deux convives, le plus jeune aussi, en dépit de son double menton, vient d'être nommé administrateur général des Pompes funèbres d'Amsterdam.

C'est un emploi très recherché, parce qu'il est très lucratif. Or, le nouvel administrateur déclare qu'il prend son emploi au sérieux, et comme il est jeune et ardent, il a des idées très arrêtées sur la composition du personnel. Son prédécesseur, par exemple, qui était sec, bilieux et morose, avait recruté son personnel parmi les gens les plus secs, les plus bilieux et les plus moroses qu'il avait pu trouver.

« C'est un contre-sens! disait M. l'administrateur général à son invité, et un manque d'égards envers le public. Prenez-moi par exemple les gens qui vont par la ville inviter les amis et connaissances d'un défunt à son convoi. N'est-ce pas déjà assez triste d'apprendre la mort d'un ami, sans qu'elle vous soit annoncée aigrement par un squelette à face de carême-prenant, qui vous corne aux oreilles, sans l'ombre d'égards ou de précaution : « Vous savez, votre ami un tel est mort; vous êtes prié de venir l'enterrer! » Voyons, Julius, est-ce convenable?

— Non, ce n'est pas convenable, répondit M. Julius en souriant.

— Eh bien! sais-tu ce que je vais faire? Je m'en vais réformer, de fond en comble, le corps des porteurs d'invitations. Et pour commencer, je m'en vais donner la place de porteur en chef à quelque gaillard bien découplé, à figure bienveillante et douce. Oh! si je pouvais tomber sur quelque brave homme qui eût reçu quelque instruction et quelque éducation!

— Eh bien, sais-tu? lui dit tranquillement son ami, prends l'éclusier de Broo.

— Qu'est-ce que c'est que ça, que l'éclusier de Broo? demanda M. l'administrateur général.

— C'est justement l'homme qu'il te faut.

— Combien faut-il de temps pour aller à Broo? demanda M. l'administrateur.

— Quatre heures.

— Autant pour revenir : huit heures. Il est trop tard pour aujourd'hui, mais j'irai avec toi dès demain matin.

XXVI

Vers le midi, Piet Bevrediger, en surveillant son canal, vit apparaître à un tournant, une jolie petite embarcation à rames et à voiles, qui remontait grand train.

Comme il se disposait à ouvrir les portes, on lui cria de n'en rien faire.

L'embarcation accosta au garage. Un gros monsieur blond monta l'escalier, suivi d'un gros monsieur brun, qui avait à ses trousses un grand marinier dégingandé.

Le gros monsieur blond, Piet ne le connaissait pas, ce qui ne l'empêcha pas de lui faire les honneurs du terre-plein avec beaucoup de courtoisie. Le gros monsieur brun, Piet le connaissait bien; c'était M. l'inspecteur général des écluses; Piet le reçut avec tous les honneurs dus à son rang. Il tendit la main au marinier, qui lui tendit de son côté sa grande patte sèche et hâlée, et ils échangèrent le clignement d'yeux professionnel.

— Jahn! dit M. l'inspecteur au marinier, je te mets de garde à l'écluse, parce que nous avons deux mots à dire à l'éclusier.

Jahn fit un signe de tête, changea sa chique de joue, et se posa sur le terre-plein, les jambes écartées, les mains dans les poches.

La fin à la prochaine livraison.

J. Girardin.

MÉDAILLE DU CENTENAIRE DE M. CHEVREUL.

La médaille du centenaire de M. Chevreul est due à M. O. Roty.

Au revers, une figure allégorique représente la Jeunesse française offrant la médaille à M. Chevreul, *le doyen des étudiants*, titre qu'il aime à se donner : car il n'a jamais cessé d'étudier. Les travaux scientifiques ont été la préoccupation constante de sa longue carrière, si glorieusement remplie et avec tant de désintéressement. Ainsi la grande découverte des *acides gras* (qui a servi de base à la fabrication des bougies stéariques) n'a jamais rien rapporté à M. Chevreul; moins dominé pour le culte de la science pure, il en aurai

Médaille du centenaire de M. Chevreul (31 août 1886).

tiré des millions. M. Chevreul n'a même pas consenti à laisser donner son nom aux bougies stéariques : « j'appartiens à la science, a-t-il répondu, et mon nom n'appartient qu'à moi ».

G.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

VIE SANS AVENTURES DE PIET BEVREDIGER.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 98, 106, 122, 150, 166.

Un aanspreker. — D'après Mathias de Sallieth (dix-huitième siècle; voy. t. V, 2me série, 1887, p. 241 et 281). — Dessin de Morel.

Il y eut pas mal de remue-ménage dans la salle, quand Piet y introduisit le gros monsieur blond et le gros monsieur brun. Le vieil éclusier se leva précipitamment, et se tint debout derrière la chaise qu'il venait de quitter, la main gauche sur le dossier, se passant la main droite sur les lèvres. Mme Bevrediger s'affaira à débarrasser des chaises. Quand tout le monde fut assis, le gros monsieur blond dit à Piet :

— C'est vous, mon garçon, qui êtes l'éclusier de Broo?

— Sauf votre respect, monsieur, c'est moi.

— Que gagnez-vous par an, au métier que vous faites?

Piet dit ce qu'il gagnait.

— Eh bien, moi, reprit le monsieur, je vous offre le double et même un peu plus, pour faire un métier moins fatigant. Connaissez-vous la corporation des *aansprekers* (1) de la ville d'Amsterdam?

S'il la connaissait? Ah! je crois bien qu'il la connaissait! Il avait fait deux ou trois voyages à

(1) Prieurs d'enterrements.

Amsterdam, et il avait vu ces importants personnages, en costume quasi sacerdotal, dans l'exercice de leurs fonctions. Depuis qu'il avait renoncé à apprendre la théologie et à porter le même habit que M. van Bulmen, combien de fois avait-il souhaité d'endosser celui d'*aanspreker!* Mais il n'avait jamais fait part de ce désir à personne. A quoi bon? Ces places-là ne devaient pas se donner au premier venu; elles étaient faites pour des hommes de la ville, bien protégés et bien appuyés.

Tout cela lui était revenu à l'esprit pendant qu'il répondait :

— Oh! oui, monsieur, je connais bien cette corporation.

XXVIII

— Aimeriez-vous à en faire partie? demanda le gros monsieur blond.

— Je le crois bien, s'écria Piet en hochant gravement la tête.

Mais, se ravisant aussitôt, il dit :

— J'aimerais bien à en faire partie si je pouvais emmener là-bas et faire vivre à leur aise mon père et ma mère ici présents.

— Je m'aperçois que vous êtes bon fils, reprit M. l'administrateur général; vous ne m'en plaisez que mieux, et je vois que vous êtes tout à fait l'homme que je cherche.

Il n'est pas, en ce bas-monde, de réformateur qui n'aime à parler de ses réformes et à déduire les raisons qu'il a de les faire. M. l'administrateur expliqua de quelle façon il convenait, selon lui, que les gens fussent avertis de la mort de leurs amis. Il faisait donc ses choix en conséquence. Le hasard voulait que le fonctionnaire à remplacer fût le chef des *aansprekers*. Il avait des émoluments plus élevés que les autres; et de plus, avantage inappréciable, la jouissance d'une jolie maison, léguée à cet effet, deux cents ans en ça, par un riche célibataire, très original. Cet original, pour toute condition, avait stipulé que sa mort serait annoncée gaiement, par le plus gai des membres de la corporation.

Après cette petite leçon d'histoire, M. l'administrateur ajouta :

— Ladite maison, entre cour et jardin, est située le long d'un canal, d'un grand canal. Il y a une jolie terrasse où le vieux papa pourra fumer sa pipe et pêcher à la ligne, et la vieille maman, ravauder ses bas et raccommoder son linge, en regardant passer les bateaux, comme ici.

— Mon père, ma mère, dit Piet, très ému; cela vous va-t-il?

— Cela nous va, répondit le chef de la communauté.

— Alors, monsieur l'administrateur général, j'accepte avec reconnaissance.

— Bon! reprit M. l'administrateur; mais je vous préviens que je suis pressé. Quand vous installerai-je?

— Il faut d'abord que l'on me remplace à l'écluse, dit Piet d'un ton sérieux.

— Jahn! cria M. l'inspecteur des écluses.

Jahn se montra sur le seuil de la porte.

— Comment trouves-tu cette écluse? lui demanda M. l'inspecteur.

— Pour une belle écluse, c'est une belle écluse, répondit Jahn, sans hésiter.

— Et cette maison, Jahn, te plairait-elle?

— Beaucoup, répondit Jahn.

— Alors, je te nomme éclusier de Broo; eh bien! qu'est-ce qu'il y a? Monsieur n'est pas content?

— Je suis content, répondit Jahn, sans être tout à fait content; parce que le village n'est pas tout à fait à portée.

— Le village! s'écria M. l'inspecteur, tu veux dire, sans doute, le cabaret? Le sage évite la tentation; comme tu n'es pas sage, je le suis pour toi. Et maintenant, acceptes-tu, oui ou non?

— J'accepte, et je vous remercie, reprit Jahn. Ayant changé sa chique de joue, il retourna à son poste.

XXIX

Voilà donc Piet installé dans ses nouvelles fonctions, il a revêtu l'habit de drap noir, la culotte courte, le manteau clérical, le rabat, la perruque, le chapeau orné d'une bande de crêpe. Il n'ajoutera que plus tard, quand l'âge sera venu, les grandes besicles rondes.

Son air de bonne santé et de cordiale sympathie pour les chagrins des autres, la douceur et l'onction non affectée de son langage faisaient oublier aux gens qu'il portait un costume de mauvais augure, et n'était, après tout, qu'un messager de mauvaises nouvelles.

Lorsque, dans une famille, un des membres a péri subitement de quelque mort tragique, ce n'est pas le premier venu que l'on charge d'aller prévenir les intéressés; on choisit un homme prudent, habile, et surtout sympathique. C'est en vertu du même principe que M. l'administrateur général des Pompes funèbres d'Amsterdam avait choisi Piet Bevrediger pour remplir une mission semblable.

En peu de temps, l'aanspreker d'Amsterdam fut aussi connu, aussi aimé, aussi estimé que l'éclusier de Broo.

Comme la maison de M. Piet Bevrediger était assez spacieuse pour loger deux familles, Mme Bevrediger insinuait de temps en temps à son fils qu'il était grandement en âge de se marier, et qu'elle, sa vieille mère, si comblée de grâces et de bénédictions du fait de son fils, n'avait plus qu'une bénédiction et une grâce à attendre, celle de faire sauter ses petits enfants sur ses genoux.

Le vieux père, retirant sa pipe d'entre ses gencives disait :

— Et moi de même, garçon, et moi de même!

Mais Piet, ou plutôt M. Piet, secouait doucement la tête, sans répondre.

M. Bevrediger père en prit son parti, mais Mme Bevrediger, plus active et plus énergique, s'en alla un beau jour dans les bureaux de M. van Gossipius, homme d'affaires, pour lui demander l'adresse de M. Hobbéma.

« M. van Gossipius lui apprit que M. Hobbéma avait eu la malencontreuse idée de se laisser mourir, hem! de chagrin, parce qu'une entreprise dans laquelle il avait placé, hem! tous ses fonds, avait fait, hem! faillite, ou plutôt, hem! banqueroute, car en affaires, il faut toujours employer le terme propre et précis. Lui, Gossipius l'avait dissuadé de faire ce, hem! ce placement, mais il y a quelquefois des clients bien présomptueux et bien, hem! obstinés. Voilà ce qu'il leur en coûte. »

— Mais, demanda Mme Bevrediger, ces dames, que sont-elles devenues?

— Ces dames, hem? ce qu'elles sont devenues, hem? répéta M. van Gossipius. Voilà la question. Eh bien! le fait est, hem! que je n'en sais rien du tout.

Comme Mme Bevrediger se retirait, M. van Gossipius ajouta :

— Mais Peterkin retrouvera peut-être leur adresse dans quelqu'un de nos répertoires. »

Là-dessus il sonna, et Peterkin, le vieux clerc de l'étude van Gossipius entra. Il n'eut pas besoin de chercher dans les vieux répertoires. Comme il l'apprit à Mme Bevrediger, ces dames, après la mort du chef de la famille, avaient été recueillies par des parents éloignés, et il croyait que ces parents éloignés ne les rendaient pas très heureuses. Il donna l'adresse de ces gens à Mme Bevrediger.

XXX

En rentrant le soir, Mme Bevrediger, dit à son fils :

— J'ai retrouvé aujourd'hui de vieilles connaissances : madame et mademoiselle Hobbéma. monsieur Hobbema est mort ruiné, il y a longtemps, et ces pauvres femmes vivent dans la dépendance de certains parents éloignés qui m'ont paru fort maussades.

— Il faut les tirer de là! dit Piet, sans hésitation.

— Alors, Piet, tu me charges de demander à Mme Hobbema la main de sa fille.

— Oui, mère. Cette fois, il n'y a pas à hésiter.

Mme Bevrediger n'hésita pas à demander; Mme Hobbéma n'hésita pas à accorder. Les deux grand'mères et le grand-père qui vécurent très vieux, eurent la joie et la consolation de faire sauter sur leurs genoux une demi-douzaine au moins de petits enfants, joufflus, effrontés, volontaires, en un mot, les plus charmants petits tyrans du monde.

Voilà exactement ce que dit la légende sur la vie sans aventures de Piet Bevrediger.

J. Girardin.

SUR CES MOTS : LA LUTTE POUR LA VIE.

Je n'aime pas ces expressions si souvent répétées aujourd'hui, la *lutte pour la vie;* je préférerais le mot *travail* ou le mot *épreuve* à celui de *lutte*. Par cette locution, on tend à représenter la vie humaine et toute la vie terrestre comme n'étant qu'un perpétuel *combat*. Non! Grâce à Dieu, beaucoup d'existences dans les différentes espèces n'ont pas pour loi inexorable, quoi qu'on en dise, de toujours *lutter* douloureusement contre les êtres ou contre les choses, surtout de *combattre*, de s'*entretuer*. Non! Il n'est pas vrai que tous les êtres, chez les animaux comme chez les hommes, soient naturellement et fatalement hostiles les uns aux autres, et surtout nécessairement cruels. Il en est qui mènent leur vie, de leur naissance à leur mort, dans une voie droite et paisible (avec des épreuves sans doute associées à des peines), mais qui n'ont pas pour conditions impérieuses, inéluctables, les haines, les inimitiés, les actions cruelles. On ne peut pas croire la méchanceté nécessaire et inévitable lorsqu'on a sincèrement et au fond de soi-même l'amour du bien et la confiance dans la bonté suprême.

C.

LES COUTEAUX.

LEUR HISTOIRE, LEUR FABRICATION.

Voy. t. V, 1887, p. 355 (2me série).

Au dix-septième siècle, les dames et les jeunes filles aimaient à confectionner elles-mêmes les gâteaux : aussi fabriquait-on déjà d'élégants couteaux à pâtisserie dont un très beau spécimen, choisi dans la riche collection de Mme A. Jubinal, a été reproduit dans le *Magasin pittoresque* (1). Le manche de ce couteau, richement et artistement filigrané, est terminé par une roue mobile et dentée, servant à couper la pâte et à y tracer des dessins.

Les coutelleries de Moulins, de Langres et de Caen étaient, au dix-septième siècle, les plus renommées.

On lit, dans le *Livre des collectionneurs* de MM. Maze et Sencier, que les couteliers étaient tenus d'avoir un poinçon spécial pour marquer leurs ouvrages. Ce poinçon acquérait parfois une grande célébrité. D'après Clicquot-Blervache, on offrit à Palme, fabricant à Thiers, 22 000 livres pour sa marque, qui était alors très accréditée.

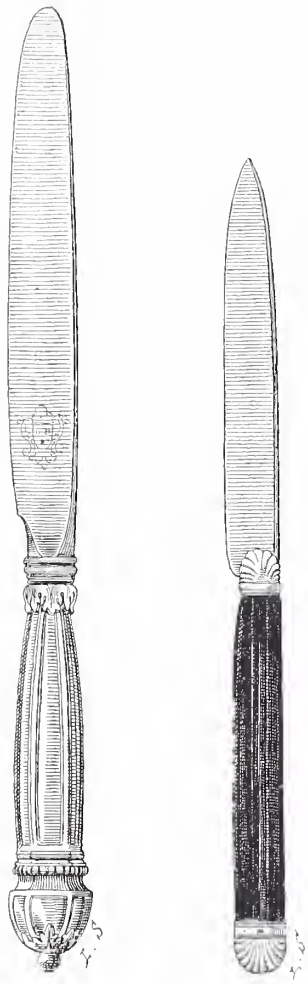
La coutellerie nogentaise, qui ne prit naissance que vers 1650, jouissait déjà d'une grande renommée en 1675. Mme de Sévigné écrivait, en effet, le 11 septembre 1675, à M. de Coulanges, à propos d'un voyage qu'elle venait de faire pour se rendre dans cette ville : « ... A peine sommes-nous descendus ici que voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faisant valoir la qualité des personnes qu'il a menées et la bonté de ses ba-

(1) Voy. t. XLIX, la gravure de la p. 352.

teaux ; jamais les *couteaux de Nogent* ni les chapelets de Chartres n'ont fait tant de bruit... »

En 1678, Nogent comptait soixante-cinq couteliers dont trois notables. Vers le milieu du dix-huitième siècle, un certain nombre de maîtres couteliers de Langres ayant été obligés de quitter cette ville à la suite d'un différend survenu entre les divers membres de cette corporation, vinrent s'établir à Nogent : ce fut là certainement une des causes de l'essor rapide que prit, à cette époque, l'industrie coutelière.

Parmi les couteaux historiques, il convient de citer ceux qui ont appartenu à Louis XIII et à sa mère, et que M. P. de Saint-Albin a légués au Musée du Louvre. L'un de ces couteaux est à trois lames et à manche courbé en écaille ; le dos est en fer ciselé et orné de rosaces et de fleurs de lis d'or. Mentionnons aussi les deux couteaux à dessert donnés, en 1789, à Mme de Crey, surveillante des dentelles de la reine, et qui sont à lames d'or et d'acier, montés sur de jolis manches en malachite.



Couteau sous Louis XIV. Couteau sous Louis XV.
Collection de M. Cardheillac.

Nous représentons ici deux spécimens de couteaux en usage sous le règne de Louis XIV et de Louis XV.

En 1747, lors du second mariage du Dauphin, fils de Louis XV, il y avait, dans la corbeille de Marie-Josèphe de Saxe, un couteau d'or émaillé, garni de brillants, coté à 600 livres sur la facture du coutelier Girost.

D'après les *Archives nationales*, Langlois, coutelier du Roy, présenta, en 1757, un mémoire ainsi détaillé dans les comptes des Menus-plaisirs : « un étui de roussette verte, garni d'une charnière d'or à double filet et entourage d'or gravés et ciselés en relief, avec les armes de Monseigneur, et une serrure à boudin avec la clé ciselée et deux dauphins sur l'anneau, 241 livres... six rasoirs à châsse d'écaille noire, les châsses garnies d'or, 216 livres... »

On lit, dans le *Livre des collectionneurs*, qu'en 1758, les maîtres-couteliers Bacquet, Durand, Galois et Ricard occupaient les places d'honneur de leur corporation. Ils figuraient comme jurés dans *l'Almanach des corps des marchands et communautés*. Vers le même temps, un sieur de Berge était très renommé.

Voici, d'après l'*Encyclopédie de Panckoucke* (1789), les principales espèces de couteaux fabriqués à cette époque :

1° Le couteau à *manche* ou à *loquet*. C'est celui qu'on ne peut fermer qu'en retirant le ressort avec le pouce.

2° Le couteau à *piquants* ou *d'attrape*. Il renferme dans le manche des pointes invisibles qui piquent légèrement la main dès la moindre pression.

3° Le couteau à *deux lames à la Berge*. Ses lames s'ouvrent sans ressort et les talons tournent à la tête du compas.

4° Le couteau à *ressort* et à *secret*, très en usage au dix-huitième siècle. Pour l'ouvrir, il faut sortir la pointe de sa place ou simplement appuyer sur une partie plus ou moins visible.

5° Le couteau à *pompe*. Son ressort est fendu pour loger une bascule [1].

Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle que le couteau commença à faire réellement parti du couvert ; jusque-là, il n'avait figuré que sur la table des seigneurs et des riches.

Sous le premier empire, les couteaux de table étaient à lames fixes, à manches de bois, d'ivoire ou d'argent, simples, à filets, avec ou sans palmes. Les couteaux à dessert étaient de fantaisie, à manches en nacre, en ivoire où écaille, avec viroles, culots et écussons en or ou argent.

Sous la restauration, les couteaux avaient à peu près la même forme que sous l'empire, mais ils

[1] D'origine italienne, les couteaux-poignards firent leur apparition en France vers la fin du dix-septième siècle ; mais une ordonnance du roi, datée de 1700, en défendit la fabrication et la vente, enjoignant à tous marchands ou fabricants de se défaire de tous ceux qu'ils pouvaient avoir chez eux, en les envoyant hors du royaume à moins qu'ils ne préférassent en arrondir la pointe. Une seconde prohibition, encore plus sévère que la précédente, fut faite en 1728 : une amende de 100 livres était encourue par tout coutelier qui fabriquait des couteaux de poche ; et à l'égard des garçons qui travaillaient en France, ils étaient, pour ce fait, fustigés et flétris pour la première fois, et la seconde envoyés aux galères.

Ce n'est que sous le règne de Louis-Philippe que le couteau-poignard fit sa réapparition, et, bien que la vente en fût prohibée, il était facile de s'en procurer, comme aujourd'hui des révolvers, liberté qui n'est pas sans dangers.

étaient moins bien exécutés ; la fantaisie s'exerçait alors avec des matières communes telles que le verre et la pierre émaillés. Plus tard, on supprima les culots, et on façonna les manches de baguettes, de filets creux ou en relief.

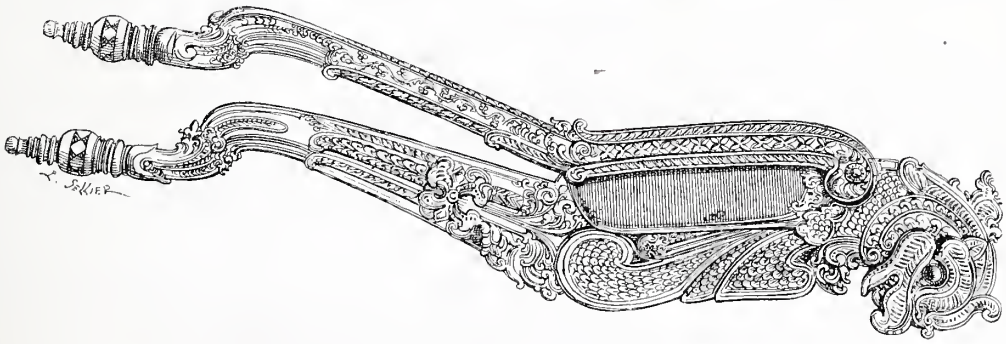
Sous le second empire, on abandonna peu à peu la fantaisie, et on lui préféra des modèles unis et de forme plus étudiée.

Depuis 1878, la coutellerie suit exactement les formes et décors si variés des couverts.

Intérieur de la coutellerie Perret (1) (dix-huitième siècle).

Parmi les couteaux modernes fabriqués à l'étranger, et que possède le Musée de Cluny, nous citerons un couteau catalan à lame gravée et couverte de sujets et de légendes en langue espagnole ; c'est M. le professeur J. Cloquet, membre de l'Institut, qui en a fait don à ce Musée en 1860. Ce savant a aussi donné un couteau de Lapon dont le manche est en bois, avec viroles en cuivre, et dont le fourreau, également en bois, est formé de deux parties réunies par des membranes de poisson.

Couteau sous le premier empire. — Collection Cardheillac.



Couteau à bétel. — Musée de Cluny, n° 219.

La lame du coupoir à bétel, appartenant au Musée de Cluny, que nous figurons, est en fer damasquiné d'or et d'argent.

Avant la restauration, le couteau était uniquement fabriqué par le coutelier, mais, depuis, les orfèvres s'étant mis à faire des couteaux à lame et à manche d'argent et toute la coutellerie de table, les couteliers trouvèrent des concurrents sérieux dans ces orfèvres-couteliers et, plus tard, aussi dans les bijoutiers-orfèvres. Par suite ils se

(1) Perret, rue de la Tissanderie, « un des plus renommés dans l'art de la coutellerie, possédait le secret de polir l'acier à telle perfection, qu'il formait des miroirs dont la réflection était aussi nette que celle des plus belles glaces de Venise, ce qui lui valut l'approbation de l'Académie et l'honneur d'être présenté à Sa Majesté. »

(Tablettes de la Renommée de 1791.)

mirent à fabriquer certaines pièces d'orfévrerie, et aujourd'hui ils sont obligés d'être à la fois couteliers, orfèvres, bijoutiers et même maroquiniers. *La fin à une autre livraison.*

A. DE VAULABELLE.

UNE EXCURSION A LA GRANDE MURAILLE DE CHINE en 1886.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Suite. — Voy. p. 158.

III

Départ de *Châ-hô-tien*. — Le *si-peï-foung*. — Aspect de la campagne chinoise. — Condition et caractère du paysan chinois. — Des cimetières et tombeaux chinois. — Proclamation des autorités au sujet des cercueils abandonnés. — La ville de Tch'ang-p'ing-tchéou — Sa description. — Inscription de la dynastie mongole. — Timour. — Source thermale.

A une heure et demie nous quittions l'auberge de la Double Concorde et reprenions notre route.

Au sortir de *Châ-hô-tien*, nous traversions un beau pont de pierre de sept arches, jeté gracieusement sur le Châ-hô qui longe les murailles de la ville de P'ing-an. Un peu plus haut, la rivière est traversée par un pont de fagots.

Chose curieuse, de ce côté exposé au nord, les remparts de la ville sont ensablés jusqu'à la hauteur des créneaux, ce qui permettrait de donner un assaut sans faire de brèche. Tout ce sable est amoncelé là par les terribles coups de vent du nord-ouest. Quiconque a habité le nord de la Chine connaît ce *si-peï-foung*, vent du nord-ouest, qui souffle à intervalles réguliers, tous les huit jours, trois jours durant : ce vent, véritable typhon ou ouragan terrestre, amène du fond du désert de Châ-mô ou Gobi des nuages de sable qui se dissolvent ensuite, en une pluie sablonneuse, fine et pénétrante, desséchant le gosier, brûlant les paupières.

Ici, la route traverse de vastes plaines sablonneuses : la vue se repose à peine sur quelques arbrisseaux ou bouquets d'arbres sur des villages jetés ici et là au hasard, sur des maisons épandues dans les champs ou égrenées le long du chemin. La monotonie du voyage n'est interrompue que par la rencontre de longues files de chameaux ou de charrettes soulevant derrière elles des nuages de poussière.

Les campagnes du nord de la Chine ne présentent pas l'aspect riche et fécond de celles du sud. Dans le nord, le sol est relativement pauvre, et le malheureux paysan ne doit pas épargner sa peine pour en tirer quelque chose. Courbés tout le jour, en été, sous un soleil de feu, en hiver, sous le *si-peï-foung* glacial, enfoncés dans l'eau ou la boue jusqu'à mi-jambe pour retourner le sol ou dépiquetter le riz, ces paysans travaillent sans relâche : à peine s'arrêtent-ils un instant pour avaler leur bol de riz, pitance quotidienne, que leurs femmes ou leurs enfants viennent leur apporter dans les champs, ou pour tirer quelques bouffées d'une vieille pipe noircie par la fumée. Leur condition est bien plus misérable, bien plus pitoyable que celle des nôtres. Ils gagnent à peine cinquante sapèques (environ vingt-cinq centimes) par jour; cela leur suffit — prodige d'économie sociale — pour vivre et faire vivre leur famille, femme et enfants : ces derniers sont généralement en grand nombre, car le Chinois se marie très jeune et met sa gloire et son honneur à avoir beaucoup d'héritiers.

Le paysan chinois, avec sa cabane en bambou ou en torchis pour demeure, un bol de riz ou une tasse de thé pour nourriture, une charrue en bois, quelquefois un buffle, pour les travaux des champs, s'estime heureux s'il peut joindre les deux bouts de l'an après avoir payé les taxes et les impôts, les contributions aux processions des dieux Lares et du Génie du sol.

Il n'existe en Chine ni grandes exploitations agricoles, ni associations pour le travail de la terre, encore moins d'institutions de crédit : chacun donc, s'il n'est fermier au service d'un propriétaire, cultive son terrain à sa guise, et ne voit personne lui venir en aide dans les temps de mauvaise récolte ou de disette.

La population étant relativement moins dense dans les provinces septentrionales que dans les provinces méridionales, l'on n'a pas, dans le nord, la vue continuelle de tombeaux en ruines, de tombes entr'ouvertes ou de cercueils éventrés, comme dans le sud. Dans la campagne pékinoise il y a de véritables cimetières, où chacun peut obtenir d'être enterré. Cependant, un fils dépose quelquefois les restes de ses parents dans le champ qu'ils lui ont légué, non loin de leur chaumière, à l'ombre des arbres qui les ont vu naître, travailler et mourir. Parfois on aperçoit dans une prairie ou sur le bord d'un sentier un cercueil abandonné : c'est qu'on attend un jour favorable (*fas*) ou une occasion propice afin de le transporter dans le pays familial.

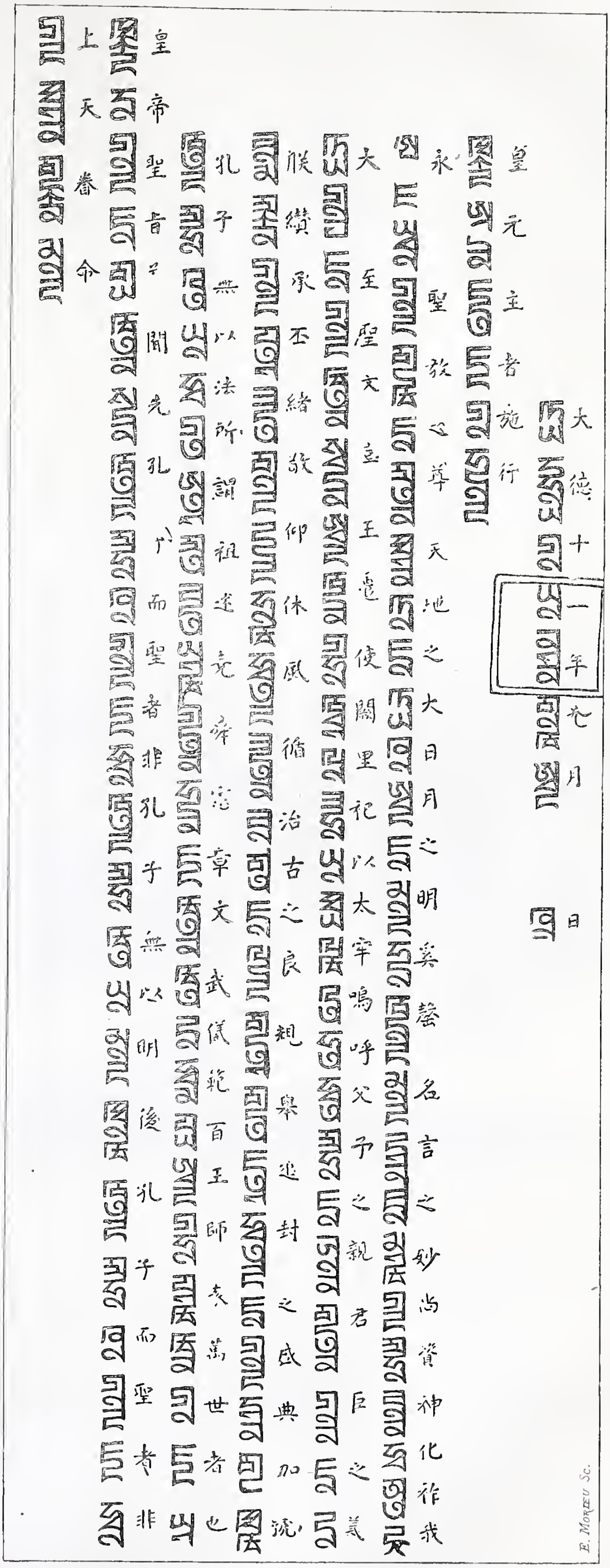
Les autorités chinoises ont souvent tenté de réagir contre la mauvaise habitude que prenaient les habitants des campagnes de laisser pourrir les cercueils dans les champs ou sur les chemins, et à maintes reprises elles ont publié des proclamations à cet effet, mais il semble que la coutume a été encore une fois plus forte que la loi, car ces édits sont restés à l'état de lettre morte.

A vingt li environ de *Châ-hô-tien*, nous aperçumes à notre droite les murailles grisâtres de la sous-préfecture de Tch'ang-p'ing (*Tch'ang-p'ing-tchéou*) : les créneaux pittoresques s'en détachaient sur le fond bleu foncé des collines qui ferment la plaine pékinoise au nord-ouest et qui précèdent les montagnes sur lesquelles se déroule la Grande Muraille. Nos charretiers désirant *brûler* cette halte de façon à arriver au soleil couchant à Nan-k'éou, village situé à l'entrée de la passe de la Grande

Muraille que nous devions traverser de part en part, nous les laissâmes continuer tranquillement leur route avec les impedimenta de notre expédition, et nous-mêmes nous nous dirigeâmes vers Tch'ang-p'ing-tchéou pour la visiter. En un temps de galop nous étions aux portes de cette ville.

La ville de Tch'ang-p'ing, résidence d'un sous-préfet, est la première ville fortifiée que l'on rencontre dans la plaine au sortir de la passe de Nan-k'éou, et elle forme en quelque sorte l'une des principales défenses de Péking du côté du nord. Elle eut l'honneur d'être prise, après une héroïque défense d'ailleurs, par le terrible et illustre Tching-gis-k'an (véritable orthographe mongole de Gengis-khan), lorsque celui-ci, à la tête de ses hordes mongoles barbares et indisciplinées, fondit sur la Chine pour la conquérir.

Un antiquaire et un archéologue, doublé d'un sinologue, pourrait, s'il se donnait la peine et le temps de parcourir les boutiques de *Kou-t'oung* ou de bibelots de Tch'ang-p'ing, faire des découvertes utiles et intéressantes. Nous-mêmes, qui n'avons fait qu'y passer en courant, nous avons mis la main, en furetant dans l'une de ces boutiques, véritable capharnaum de vieilleries poussiéreuses, sur un document historique de la plus haute importance. C'est le fac-similé d'une belle inscription en caractères chinois avec leur transcription phonétique en caractères passe-pa du temps de la dynastie mongole, ainsi que nous l'apprend la date de 1308 qui la termine. On prétend que l'original de cette vieille inscription existe encore dans l'une des cours du *Ouen-miaô* ou temple de Confucius, à Tch'ang-p'ing-tchéou; d'aucuns vont jusqu'à affirmer que cet original se trouvait primitivement dans la passe de Nan-K'eou, à Kiu-young-Kouan, où existe encore aujourd'hui une belle inscription, un peu plus récente, en six langues. Quoi qu'il en soit, voici la traduction de cette inscription, faite avec un soin scrupuleux sur le texte chinois dont le style concis et serré du moyen âge n'est pas aisé à entendre :



E. Moreau Sc.

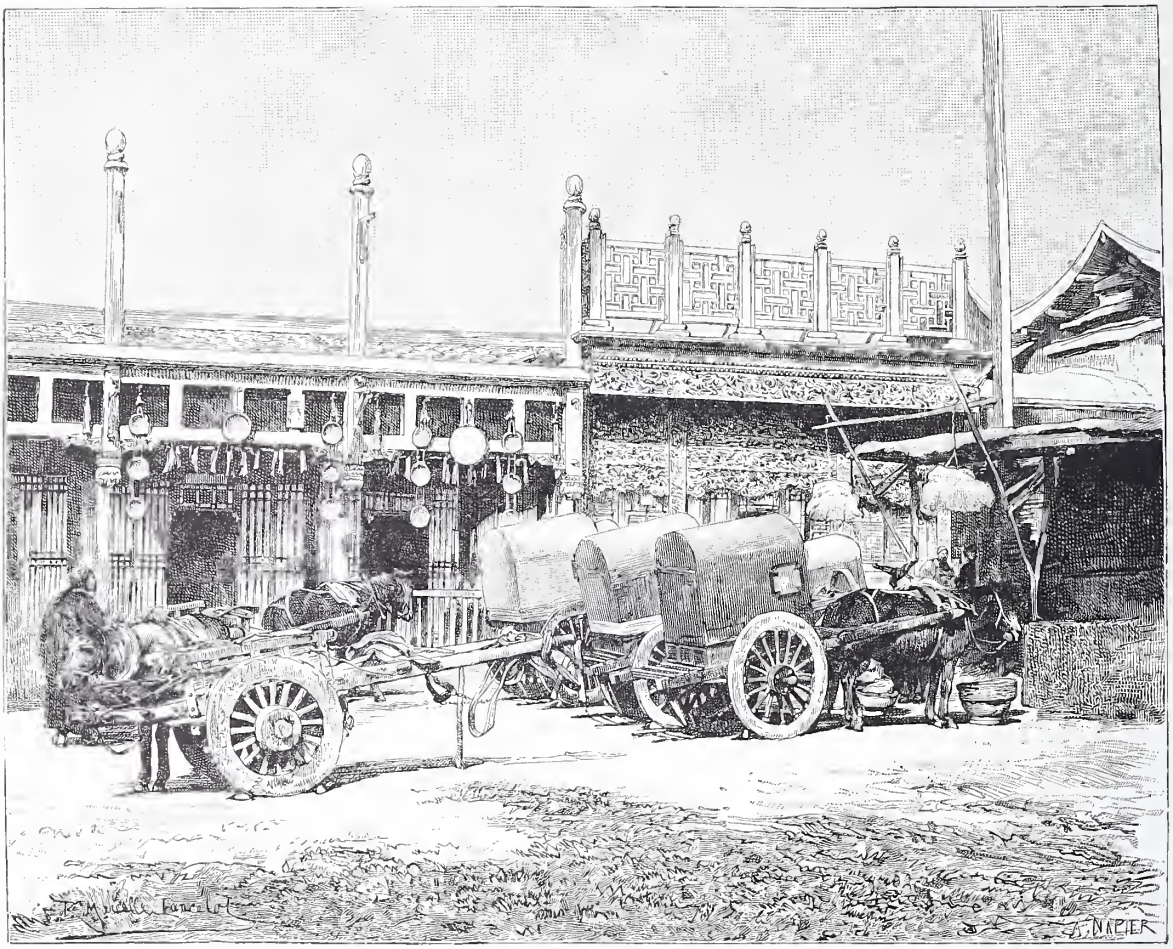
Inscription du temps de la dynastie mongole, en chinois et en lettres passe-pa, trouvée à Tch'ang-p'ing-tcheou. — Fac-similé photographique.

INSCRIPTION DU TEMPS DES MONGOLS.

Édit impérial du souverain (régnant) par l'ordre bienveillant du Ciel qui nous domine [1].

J'ai entendu dire que sans Confucius on ne pourrait comprendre les sages qui ont précédé ce grand philosophe, que, sans lui, les sages postérieurs n'auraient rien eu à imiter. Ainsi l'on dit : « Confucius a complété les préceptes de Yaô et de Choun [2], et pris comme guide les règlements de Ouen-ouang et de Vou-ouang [3]; sa conduite peut servir d'exemple à tous les souverains. Comme un Maître, il sera un modèle pour toute les générations (la postérité). »

En continuant la grande succession que j'ai reçue de mes pères, j'ai admiré avec respect les excellentes mœurs, suivi les splendides règles de l'antiquité sur l'art de régner, et recommandé les magnifiques statuts qui m'ont été laissés par mes ancêtres; et j'ai décerné (à Confucius) le titre de « très parfait, très saint souverain accompli dont les doctrines se répandent partout ». J'ai (en outre) envoyé un délégué à Kiuê-li [1] pour y faire le sacrifice d'un bœuf en l'honneur du philosophe. Mais, hélas! si le sentiment de parenté qui unit le père au fils, si le sentiment de justice que le prince doit avoir pour le sujet, amplifiaient éternellement le respect dû à la sainte doctrine (de Confu-



En route vers la Grande Muraille. — Grande rue de Tch'ang-p'ing-Tchéou. — Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photog. de M. de Semallé

cius), la grandeur du ciel et de la terre, la lumière éclatante du soleil et de la lune ne sauraient pas même égaler la beauté des enseignements du Maître. Le bonheur n'a jamais cessé d'accompagner la dynastie des Yuan (Mongols), qui s'est toujours appuyée sur ces divins principes : que les souverains agissent donc en conformité (de cet édit)!

Neuvième mois de la onzième année Tâ-tô (Grande-Vertu, = 1308).

L'auteur de ce bel éloge de Confucius est l'empereur Tch'eng-tsoung, ou Timour, petit-fils de K'ou-bi-laï-k'an, le fondateur de la dynastie mongole en Chine. Tch'eng-tsoung, que K'ou-bi-laï-k'an lui-même avait désigné pour lui succéder sur le trône du Dragon, régna de 1295 à 1308. L'inscription date par conséquent de la dernière année de son règne.

En quittant Tch'ang-p'ing-tchéou nous gravîmes

(1) C'est l'équivalent oriental de notre ancienne formule : *par la grâce de Dieu, roi ou empereur des Français.*

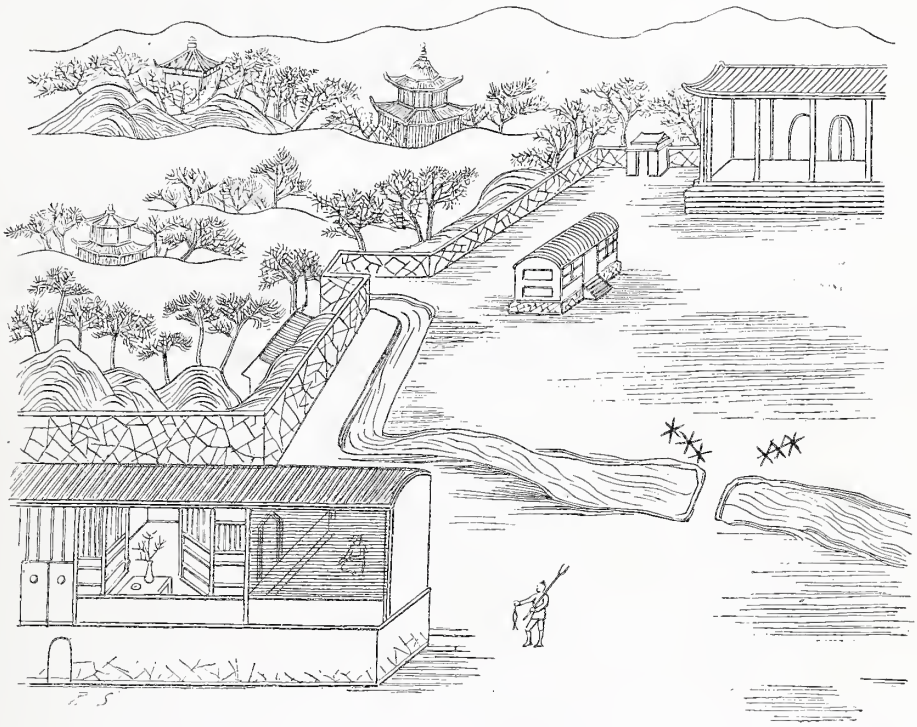
(2) Deux célèbres empereurs de l'âge d'or chinois, restés comme des modèles de vertu.

(3) Illustres souverains chinois du seizième et du dix-septième siècle avant notre ère.

(1) Village du Chan-toung où se trouve le tombeau de Confucius.

une petite hauteur, sise aux portes de la ville, d'où l'œil peut embrasser une vaste étendue de terrain. Nous aperçûmes de là, au nord, bornant l'horizon, de hautes montagnes amoncelées, colorées en bleu foncé; ce sont les premiers contreforts de la longue et large chaîne qui va de l'est à l'ouest, coupée par des torrents et des vallées, et sur laquelle est assis le *Ouan-li-tch'ang-tch'eng,* mur de dix mille li (Grande Muraille). Au pied, là où la plaine se heurte à la base de ces contreforts, nous distinguions nettement les *che-san-ling* ou fameux treize tombeaux de Ming, avec leur entrée triomphale, leur allée dallée que bordent de hautes figures de pierre.

Au sud-ouest, à une distance d'environ trente *li*, nous voyions se dresser la célèbre montagne d'Eau Chaude (*T'ang-chen*), ainsi appelée parce qu'il s'y trouve une source thermale. Sur le flanc de cette colline isolée dans la plaine, on a élevé un *ching-koung* ou maison de plaisance pour les empereurs: c'est là que les illustres K'ang-chi et Kien-loung, fatigués par leurs longues et laborieuses campagnes dans la Mongolie et le Turkestan, venaient chercher un peu de repos, fuir le monde, et, inspirés par la beauté du paysage, laisser tomber de leurs pinceaux de charmantes pièces de poésie. Ces deux souverains nous ont décrit en beaux vers ce site enchanteur, Saint-Germain au petit pied et pendant du Palais d'Été, le Versailles chinois. Hélas! les temps sont bien changés : aujourd'hui le *ching-koung* est triste et solitaire, l'herbe pousse entre les dalles de marbre disjointes, les



Le Ching-Koung, source thermale. — Fac-similé d'un dessin chinois.

araignées tissent impunément leurs toiles dans les découpures laquées des fenêtres des pavillons; le jeune empereur actuel, *Kouang-siu,* dont le nom (reverdissement de gloire) semble présager une nouvelle ère de bonheur et d'éclat pour le Céleste Empire, ne quitte jamais son palais de Péking, où, surveillé, tenu en laisse pour ainsi dire, par une sévère régente, l'impératrice de l'ouest (*Si-t'aï-'héou*), il étudie la morale de Confucius et l'art de gouverner.

Un haut fonctionnaire chinois, Lin-ts'ing, père du célèbre Tch'oung-'héou, dont les deux ambassades en France (massacre de Tsen-tsin) et en Russie (conflit russo-chinois) ont fait connaître le nom en Europe, a donné, dans un journal de sa vie publié sous le titre de *'Houng-chué-yn-yuan-t'ou-ki* « Relation illustrée des traces de la Grue sur la neige », une bonne description de T'ang-chan et un dessin de la source thermale. Voici des extraits de cette page, écrite au courant du pinceau :

« Sur le côteau oriental du T'ang-chan, il y a un *ching-koung* où se trouvent le puits de la Source Chaude, la salle du Bain de Neige, le pavillon du Phœnix Volant, la demeure du Jade Pur, le kiosque de l'Étang Immense, et autres merveilles. Les différents empereurs ont fait creuser un bassin pour recevoir l'eau qui sort de la source: on a recouvert ce bassin d'un toit, de manière à faire une pièce solitaire où hommes et femmes ont des compartiments différents. Le bassin a deux orifices : l'eau vient par celui d'en haut, et s'écoule par celui d'en bas.

» Peu d'habitants de la capitale viennent visiter cette source, encore qu'elle soit alcaline et qu'elle soit près de la cité impériale : il faut naturellement être un gros bonnet (l'expression chinoise,

allusion littéraire à un passage du Livre de Meng-tseu, signifie qu'il faut occuper dans le monde la même position que le pouce a parmi les doigts de la main) pour être invité par l'empereur à parcourir le palais. Il y a des mulets très frais dans la source. Les nénuphars y fleurissent de très bonne heure ».

Les eaux de cette source sont, paraît-il, très salutaires, et guérissent de différentes maladies : on peut prendre des bains dans un pavillon appelé *tsô-tsuan, la source où l'on s'asseoit.* L'auteur chinois que nous venons de citer s'y rendit un jour malade, et il s'est fait représenter dans son ouvrage en train de prendre un bain dans la piscine impériale.

Laissant derrière nous Tch'ang-p'ing-tchéou, nous rejoignions sur la route, une demi-heure après, toute notre smala qui semblait n'avoir marché qu'à regret, pour être si peu éloignée : il est vrai que les routes cessent d'être bonnes à quelque distance de la ville. A mesure que nous approchions des montagnes, elles devenaient de plus en plus pierreuses : nos chevaux buttaient à chaque pas sur des fragments de rocs détachés des collines par des ouragans ou par la pluie, et entraînés par des torrents dans la plaine. Le soleil rougissait les cîmes des hauteurs de ses derniers rayons quand nous atteignîmes les premières maisons du village de Nan-k'éou (bouche méridionale), situé tout à l'entrée de la passe de la Grande Muraille.

A suivre. IMBAULT-HUART.

NARCISSE.

PORTRAIT D'UN ÉGOÏSTE POLI ET DÉLICAT,

Par Alexandre Vinet.

Chacun se rappelle le portrait que La Bruyère a tracé de Gnathon l'égoïste, qui ne vit que pour soi, et à l'égard de qui tous les hommes sont comme s'ils n'étaient pas : à table, il prend la première place, et avec la sienne, celle de deux autres; il s'empare des plats, comme s'ils n'étaient que pour lui, touche aux viandes, les manie, et ne laisse aux autres convives que ses restes; il répand les jus sur la nappe; il mange haut, à grand bruit; partout où il se trouve, au sermon, au théâtre, il s'établit, il prend ses aises; dans un carrosse, il s'adjuge la place du fond, parce qu'ailleurs, prétend-il, il tomberait en faiblesse; s'il voyage, il lui faut, dans les hôtelleries, la meilleure chambre et le meilleur lit; ses valets ne suffisent pas à le servir, il occupe ceux d'autrui; il incommode tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, ne pleure point la mort des autres, ne craint que la sienne : il la rachèterait, volontiers, de l'extinction du genre humain.

C'est bien là l'égoïsme impudent et grossier, qui s'étale, qui se dénonce effrontément au mépris et au dégoût de tous. Mais il est un égoïsme plus raffiné, plus discret, plus habile, qui veut se satisfaire, mais décemment et en conservant l'estime d'autrui, qui se dissimule et se déguise si bien que souvent il échappe aux yeux du monde, peut-être même à ses propres yeux. Celui-ci, qui est beaucoup plus répandu que le premier, si répandu que presque aucun de nous n'en est exempt, méritait d'être dépeint : il l'a été par la plume délicate de M. Alexandre Vinet, écrivain souvent exquis, trop peu apprécié en France [1].

M. Vinet a donné à son personnage le nom de Narcisse; c'est nous dire d'avance le vice dont il est atteint, et la nuance particulière de ce vice :

« Narcisse est un homme taillé pour la société; sa politesse est parfaite; ses idées sont toujours prêtes à s'abandonner au courant des vôtres; personne, dans une discussion, ne sait mieux amortir les angles du raisonnement. Il est sensible, poétique, un peu romanesque; il s'attendrit aisément, et son émotion est sincère. Vous vivrez dix jours avec lui, que vous ne verrez pas autre chose; mais peut-être le onzième observerez-vous que le récit d'une infortune véritable le laisse passablement froid, que du moins, s'il s'agit de la secourir, il laisse aux autres le soin d'en chercher les moyens, et que, dans ce genre, son imagination ne lui fournit rien; il donne volontiers, mais s'il faut s'entremettre, agir, recommander, représenter le malheureux, il évite avec modestie les difficultés de ce rôle.

» Vous avez été charmé de sa confiance et de son abandon; il vous a généreusement confié ses affaires; il vous cherche souvent pour vous en parler; il ne s'informe jamais des vôtres, excepté par une sorte de réflexion subite, pour l'acquit des formes, et surtout lorsqu'il sent qu'il vous a un peu fatigué du récit des siennes. Toujours plein d'une pensée, chaque sujet le ramène à son sujet; que dis-je, l'y ramène? l'y trouve établi, assis, planté. Votre rhumatisme le fait penser à son mal de dents; l'aventure que vous lui racontez lui est aussi arrivée; le goût que vous lui exprimez est le contraire du sien; à la place du personnage dont on parle, voici ce qu'il aurait fait, ou ce qu'il a fait peut-être. Clavecin sensible, sonore et toujours ouvert, chaque mot que vous articulez en sa présence fait vibrer en lui la corde du MOI. Ce monosyllabe retentit incessamment dans ses discours, revient à chaque ligne des lettres qu'il écrit. Un MOI large et retentissant fortifie habituellement le JE trop mince et trop muet, et sa conversation n'est qu'une variation plus ou moins agréable de ce thème favori.

» Vous le cherchez pour l'entretenir d'une chose qui vous intéresse; le voilà devant vous, attentif et recueilli; il sent que c'est son devoir; mais quand il faut qu'il vous réponde, vous êtes tout

[1] Voyez, tome XVI, 1848, son portrait et sa biographie, par Émile Souvestre.

surpris de voir que le point délicat lui a échappé. Sa condescendance dans les détails de la vie sociale est très remarquable; elle serait parfaite sans la distraction à laquelle il est sujet, et qui, par une fatalité bizarre, tourne presque toujours à son profit; il est fort oublieux, mais il ne s'oublie point. Voyez-le, avec d'autres, au pas d'une porte : tout en causant, il entre le prémier; à table, il se sert machinalement avant son voisin, et machinalement aussi il prend le meilleur du plat qu'on fait passer. Occupe-t-il sur un sofa ou dans une voiture la place qui pourrait convenir à un autre, il l'offre, il se lève à moitié; mais le bras qui le repousse dans les coussins est toujours le plus fort, et il s'y renfonce en gémissant.

» En affaire, Narcisse est intègre, délicat, d'une délicatesse qui ne lui permet pas d'accepter un service, encore moins de recevoir un bienfait; ce n'est que par surprise qu'on peut l'obliger, et jamais impunément; il rend, aussi promptement que la bienséance le permet, et avec usure, tout le bien qu'on lui fait; rien ne lui pèse tant qu'une obligation.

» Quand vous avez observé chez lui ces traits et mille autres, vous commencez à comprendre que cet homme si aimable, si commode dans la société, si uni, si lisse au toucher, n'est pas un homme dont le commerce puisse devenir un besoin de l'âme. Ce n'est pas qu'il ne soit né plus généreux; il y a dans son âme le commencement de tout, le germe de tout; mais il semble qu'une gelée subite ait tout comprimé. Cet homme si sociable est, au fond, l'homme le plus isolé; car l'égoïsme l'entoure comme d'une barrière mystérieuse, que la sympathie ne franchira jamais. »

E. L.

SUR LE CALENDRIER ISRAÉLITE.

« Le comput [1] israélite, dit le Bureau des longitudes, est un des plus ingénieux et des plus élégants qui aient été employés à la composition du calendrier. Il remonte, pour sa forme actuelle, au quatrième siècle après Jésus-Christ, et sert principalement aux juifs modernes à fixer leurs fêtes et leurs cérémonies religieuses. »

Dans ce calendrier, les mois, réglés sur le cours de la Lune, sont des mois lunaires, de 29 ou 30 jours, et l'année se compose de 12 mois lunaires lorsqu'elle est commune, et de 13 mois lunaires lorsqu'elle est embolismique [2].

L'année commune peut avoir 353, 354 ou 355 jours; dans le premier cas elle est *défective,* dans le deuxième *régulière,* et dans le troisième *abondante.*

[1] Supputation qui règle les temps.

[2] Embolisme, intercallation d'un mois pour mettre d'accord dans un certain nombre d'années les mouvements du soleil et de la lune, c'est-à-dire rendre l'année lunaire égale à l'année solaire dans un cycle de dix-neuf ans.

De même l'année embolismique peut avoir 383, 384 ou 385 jours; dans le premier cas elle est aussi *défective,* dans le deuxième *régulière,* et dans le troisième *abondante.*

Les années communes et les années embolismiques se succèdent entre elles de telle sorte qu'après une période de 19 ans le commencement de l'année israélite arrive à la même époque de l'année solaire. Voilà pourquoi l'année israélite est une année luni-solaire, tandis que les années juliennes, grégoriennes et républicaines sont des années purement solaires, et l'année musulmane, une année purement lunaire.

La période de 19 ans, ou cycle lunaire des Juifs imité de celui des Grecs, comprend 12 années communes et 7 années embolismiques.

FRÉDÉRIC LE GRAND.

I

SOUFFRANCES DE SA JEUNESSE. — SON RESPECT POUR SON PÈRE. — SES ÉTUDES. — SES PREMIERS PRINCIPES SUR LES DEVOIRS DES ROIS.

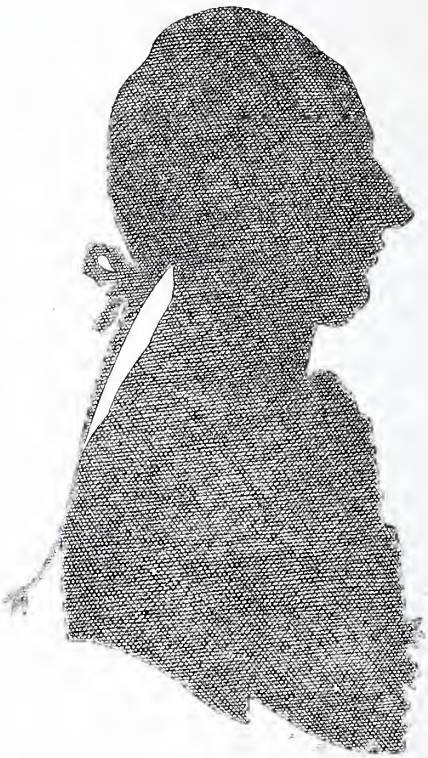
Quand on lit l'histoire de Frédéric le Grand et qu'on essaye de se rendre compte de l'impression définitive que cet homme laisse sur nous, on éprouve un embarras, un malaise, dont il n'est pas facile de sortir. L'éloge, pas plus que le blâme, ne saurait être entier; on se reproche tour à tour de le rabaisser et de le trop exalter. Toutefois les sentiments qui se trouvent exprimés dans les écrits et surtout dans la correspondance de ce prince, particulièrement durant sa jeunesse, lui concilient décidément notre sympathie et notre estime, souvent notre admiration; et si ces mêmes sentiments, à travers les vicissitudes, les épreuves d'une vie vouée à la guerre et à la politique, reparaissent dans l'âge mûr, subsistent dans la vieillesse, jusqu'à l'heure de la mort, nous pourrons affirmer qu'ils forment réellement la partie solide, essentielle, de cette nature si complexe et si mobile.

Rien ne montre mieux la générosité, l'élévation d'esprit de Frédéric, que la façon élogieuse dont il parla toujours de son père, bien que celui-ci l'eût traité, pendant son enfance et sa première jeunesse, avec une odieuse dureté. Frédéric-Guillaume était un prince sérieux, austère, appliqué à ses devoirs de roi, dévoué aux intérêts de son peuple, mais grossier, borné, brutal, sévère jusqu'à la cruauté, jusqu'à la férocité. Ce despote fantasque rencontrait-il, en ses moments de mauvaise humeur, une femme dans la rue? il l'assaillait à coups de pied et la renvoyait à son ménage et à ses marmots. Voyait-il un ecclésiastique occupé à regarder des soldats faisant l'exercice? il lui administrait une volée de coups de canne et lui reprochait, avec force imprécations, de ne pas

rester dans son cabinet, au travail ou en prière. Il n'était pas moins emporté et moins violent dans sa famille. Frédéric était vif, enjoué, spirituel; il aimait mieux la lecture et la musique que les manœuvres militaires. C'était un crime aux yeux de son père, qui le prit en mépris et en haine. « Celui-là, disait-il, ne sera qu'un petit-maître, un bel esprit français, qui gâtera toute ma besogne. » Et il lui arrachait des mains ses livres, qu'il jetait au feu; il lui brisait sa flûte. Un jour, comme le jeune prince entrait dans la chambre du roi, celui-ci, dans un accès de fureur, se précipita sur lui, le saisit au collet, le frappa de sa canne et ne cessa de le battre qu'au moment où les forces lui manquèrent. Une autre fois, il le traîna sur le plancher jusqu'auprès de la fenêtre et il essaya de l'étrangler avec les cordons des rideaux. Ces scènes horribles se renouvelaient souvent. Poussé à bout, désespéré, Frédéric tenta de s'enfuir. Il n'y réussit pas; il fut repris, roué de coups par son père, qui même l'eût percé de son épée, si on ne l'eût empêché, puis enfermé dans la citadelle de Kustrin, où on l'obligea à assister, tenu par plusieurs grenadiers, à l'exécution de son meilleur ami, complice de sa tentative d'évasion. Le prince royal fut lui-même condamné à mort pour crime de désertion, et il fallut l'autorité de l'empereur d'Autriche et les supplications de plusieurs cours étrangères pour lui sauver la vie.

Ces cruautés inouïes dont il eut à souffrir jusqu'à l'âge de vingt ans, Frédéric voulut les oublier, et il ne parla de son père que pour le louer du bien qu'il fit à ses États. Dans une lettre à Voltaire, il se plaît à dépeindre la Lithuanie prussienne naguère dévastée, ruinée par la peste, et maintenant rebâtie, repeuplée par Frédéric-Guillaume, qui « n'a épargné ni soins, ni peines, ni trésors pour assurer l'existence et le bonheur d'un demi-million d'hommes : je trouve, dit-il, je ne sais quoi de si héroïque dans la manière généreuse et laborieuse dont le roi s'y est pris pour changer ce désert en pays habité, fertile et heureux! » Plus tard, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*, il présentera son père comme « un prince moins occupé à étendre qu'à conserver ce qu'il possédait, toujours armé pour sa défense et jamais pour le malheur de l'Europe, préférant en tout l'utile à l'agréable, bâtissant avec profusion pour ses sujets, ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui-même, austère dans ses mœurs, rigoureux sur celles des autres, sévère observateur de la discipline militaire, gouvernant ses États par la même loi que son armée, présumant si bien de l'humanité qu'il prétendait que tous ses sujets fussent aussi stricts que lui. » Il conclut ainsi : « S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince et dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort. » Dans cette louangeuse appréciation d'un roi qui avait été pour lui un bourreau, quel généreux oubli de ses griefs personnels, des tortures qui, vingt années après — il en a fait lui-même l'aveu — étaient encore le cauchemar de presque toutes ses nuits!

Réconcilié avec son père, libre de vivre selon ses goûts à Ruppin, dont le roi l'a nommé gouverneur, et dans son château de Rheinsberg, il se livre avec passion à l'étude. Il lit, particulièrement les philosophes et les historiens, il médite, il cause et discute avec les hommes instruits qu'il a attirés auprès de lui et dont il a fait ses amis, il



Frédéric, prince royal, futur roi de Prusse.
Silhouette dessinée alors qu'il avait environ dix-huit ans. — Iconographie du Cabinet des estampes, Bibliothèque nationale.

entretient une correspondance active avec des écrivains et des savants étrangers dont il se considère comme le disciple. Il sent que son rang ne lui confère aucune valeur réelle. Sa modestie est profonde et sincère. Dans sa première lettre à Voltaire (8 août 1736, il a vingt-quatre ans), il déclare que « les avantages de la naissance et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce, ne servent qu'à peu de chose, ou pour mieux dire, à rien. Ce sont des distinctions étrangères à nous-mêmes, et qui ne décorent que la figure. Combien les talents de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables! » Il ajoute : « Je compte pour un des grands bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre. » Il n'est, lui, « qu'un écolier » : il fera tous ses efforts pour se rendre « le digne disciple d'un maître qui sait si divinement enseigner ».

Ses correspondants, frappés de l'étendue d'esprit et des vues élevées du jeune prince, lui prodiguent les éloges : il ne les accepte pas. A Voltaire, il écrit : « Je ne suis qu'un simple individu dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie pour tomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli... Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. » A l'un de ses amis, M. de Suhm, qui devine son génie et qui l'exalte, il répond : « Je ne saurais finir cette lettre sans vous prier encore une fois bien sérieusement de ne me donner ni du grand, ni du sublime dans vos lettres. En les lisant, je m'imagine qu'elles s'adressent à d'autres qu'à moi, et je ne me reconnais pas du tout aux traits sous lesquels vous me désignez. Ne voyez en moi qu'un ami sincère, et vous ne vous tromperez jamais ; mais n'exaltez point des mérites que je n'ai pas, et qui me font rougir de ne pas les avoir. » Il ne prétend qu'à « amasser une provision de connaissances et de vérités, à cultiver son esprit autant que possible, et en faire, s'il se peut, une terre

Frédéric, roi de Prusse. — D'après une belle gravure de Chodowiecki, représentant une revue.

fertile et ensemencée de toutes sortes de bonnes choses, afin qu'elles puissent germer à temps et porter les fruits qu'on en peut attendre. »

Son ami de Suhm, et Voltaire de son côté, insistent, veulent absolument voir en lui un héros : il s'en défend, il s'y refuse; il ne consentirait à envier ce titre qu'avec d'expresses réserves, à de certaines conditions, qui sont les suivantes : « Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la composition d'un héros; si la fidélité et l'humanité peuvent tenir lieu de cette fureur brutale et souvent barbare des conquérants; si le discernement et le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaste génie de ceux qui conçoivent les plus grands desseins; si, enfin, les bonnes intentions et la douceur sont préférables à l'activité de ces hommes remuants qui semblent nés pour bouleverser le monde. » Non, il n'a point de vain orgueil; le titre qu'il ambitionne par dessus tous les autres, c'est celui « de fidèle ami, d'homme compatissant aux misères des autres, enfin, d'homme qui ne croit être homme que pour faire du bien aux autres hommes, en quelque situation qu'il se trouve. »

Comment il comprend le rôle et le devoir d'un souverain, le prince royal l'expose en maint endroit de ses lettres et de ses ouvrages. Dans ses *Considérations sur l'état présent du corps politi-*

que de l'Europe (1736) : « Voici, dit-il, l'erreur de la plupart des princes : ils croient que Dieu a créé exprès, et par une attention toute particulière pour leur grandeur, leur félicité et leur orgueil, cette multitude d'hommes dont le salut leur est commis, et que leurs sujets ne sont destinés qu'à être les instruments et les ministres de leurs passions : de là cet amour déréglé pour la fausse gloire; de là ce désir ardent de tout envahir; de là la dureté des impôts dont le peuple est chargé; de là la paresse des princes, leur orgueil, leur injustice, leur inhumanité, leur tyrannie et tous ces vices qui dégradent la nature... Leur élévation n'est que l'ouvrage des peuples. Ce principe établi, les princes éviteraient les deux écueils qui de tout temps ont causé la ruine des empires et bouleversé le monde : l'ambition démesurée et la lâche négligence des affaires. »

Au milieu de l'admiration sans bornes qu'il témoigne à Voltaire, Frédéric ose une fois (1738) lui adresser un reproche : c'est d'avoir, dans son *Histoire de Louis XIV*, nommé Machiavel parmi les grands hommes de son temps, ce Machiavel, « qui était un malhonnête homme, dit-il. Quiconque enseigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injustices, fût-il l'homme le plus distingué par ses talents, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talents louables. » Et le jeune champion de la droiture et de l'honnêteté entreprit alors de réfuter le livre du *Prince* dans son *Anti-Machiavel*, qui est, selon Voltaire, le cathéchisme de la vertu, et qu'il faut estimer à l'égard des *Césars* de l'empereur Julien et des *Maximes* de Marc-Aurèle.

Ce sujet du devoir et de la raison d'être des rois sur la terre le préoccupe sans cesse, et il écrit encore (1739) : « L'humanité est selon moi l'unique vertu, et elle doit être principalement le propre de ceux que leur condition distingue dans le monde; un souverain, grand ou petit, doit être regardé comme un homme dont l'emploi est de remédier, autant qu'il est en son pouvoir, aux misères humaines; il est comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ses sujets. La voix des malheureux, les gémissements des misérables, les cris des opprimés doivent parvenir jusqu'à lui... Un prince est par rapport à son peuple ce que le cœur est à l'égard de la structure mécanique du corps. Il reçoit le sang de tous les membres, et il le repousse jusqu'aux extrémités. Il reçoit la fidélité et l'obéissance de ses sujets, et il leur rend l'abondance, la prospérité, la tranquillité, et tout ce qui peut contribuer à l'accroissement et au bien de la société. »

Le moment arriva où ce prince philanthrope, ce Télémaque à la façon de Fénelon, devenu roi à vingt-huit ans, se trouva à même d'appliquer les principes qu'il avait tant de fois proclamés. Nous verrons quels surprenants démentis il y donna, et aussi combien, en dépit d'affligeantes contradictions, il y resta foncièrement attaché.

A suivre. E. Lesbazeilles.

UN JARDIN EN 1583.

QUELLES FLEURS CULTIVAIT-ON? — CONTRAT D'UN SEIGNEUR AVEC SON JARDINIER.

Les estampes qui représentent des châteaux et des maisons de plaisance, nous les montrent généralement précédés de parterres, de pelouses circonscrites par de larges bordures, et de terrasses ornées d'arbustes en caisse [1]. Quelles fleurs cultivait-on dans ces parterres et quels étaient les arbustes d'ornement en faveur à cette époque? voici un document qui peut jeter quelque lumière sur cette question.

Le 10 avril 1583, d'après un contrat passé chez Bergeon, notaire à Paris, que j'ai sous les yeux, Bernardin Prévost, chevalier, seigneur de Villabey et de Villenoy [2], conseiller du roi en son conseil privé et d'état, et deuxième président en sa cour de parlement de Paris, et sa femme, Madeleine Potier, font, avec Nicolas Yon, maître jardinier de Paris, les accords suivants.

Yon s'engage à cultiver et entretenir le jardin attenant à la maison de campagne de Charenton, du sieur Prévost et de sa femme; il s'engage à entretenir les bordures, fournir les semences de fleurs et de légumes, tondre, remplir et garnir les parterres et compartiments, à labourer dans la saison voulue les jardins potagers et allées d'arbres, écheniller, émonder et tailler les arbres fruitiers et autres, à nettoyer et ratisser les allées, entretenir les palissades, en un mot, à maintenir le jardin en bon et suffisant état.

Les propriétaires ont soin de spécifier quelles sont les plantes cultivées dans leur domaine et qu'il doit restituer quand le contrat sera résilié ou prendra fin.

Ce sont, pour les bordures, le romarin, le thym, la lavande, l'aspic, la marjolaine, la sauge, l'hysope et la rue, toutes plantes fort communes, mais dont la plupart sont très odoriférantes. Les rosiers sont de deux sortes, les blancs et les rouges, et c'étaient probablement des rosiers au cent feuilles, les rosiers remontants n'étaient pas encore connus à cette époque.

Les arbustes d'ornement et de serre sont les orangers, les citronniers et les grenadiers. On fait une très grande différence entre les orangers et citronniers *anthés* ou greffés, et les sauvageons; le sieur Yon ne pourra toucher aux produits des premiers, qu'il devra néanmoins entretenir en bon état; quant aux sauvageons et aux *pouceuses*, c'est le nom que portent dans l'acte les boutures ou drageons, il devra en rendre la même quantité

(1) Voy. tome XVI, 1848, page 174, etc., etc.
(2) Villabé (Seine-et-Oise) et Villenoy (Seine-et-Marne).

qu'il en aura reçue, libre à lui de les vendre et d'en tirer parti, pouvu qu'il les remplace et en restitue le même nombre quand le contrat aura pris fin. Le nombre des orangers, citronniers et grenadiers greffés n'est pas spécifié dans l'acte; les sauvageons sont assez nombreux : il y en a 18 de très grands, 76 en pots, et une quantité presque égale dans des baquets où ils sont plusieurs réunis ensemble; deux autres baquets renferment également de petits grenadiers en nombre indéterminé.

Comme détail intéressant, notons la réserve que se fait la dame Prévost des *tontures* des plantes odoriférantes et des fleurs des rosiers; elle en composait probablement, comme l'ont fait jusqu'à notre époque toutes les bonnes ménagères, ces eaux de toilette que les produits modernes n'ont peut-être pas, selon nous, toujours avantageusement remplacés, et ces pommades et onguents dont toutes les maisons bourgeoises étaient abondamment pourvues. Composés d'éléments inoffensifs, ils ne pouvaient être nuisibles à la santé, et guérissaient les brûlures, les meurtrissures, et une foule d'autres petites misères, pour lesquelles on s'adresse aujourd'hui à un médecin.

Le sieur Yon n'aura non plus aucun droit sur les fruits qui sont tous réservés aux propriétaires, particulièrement les raisins dont il paraissent faire grand cas. Les arbres fruitiers formaient des allées, et le sieur et la dame Prévost se réservent le droit d'augmenter comme il leur plaira le nombre et l'étendue de ces allées, sans que le sieur Yon, qui n'en touche aucun produit, mais doit néanmoins les entretenir, ait droit de s'en plaindre.

Enfin, le sieur et la dame Prévost se réservent le droit de prendre tous les légumes et les salades qu'il leur plaira pour l'entretien de leur ménage, dans leurs maisons de Paris et de Charenton. Le surplus appartiendra au sieur Yon, dont la part, comme on le voit, n'est pas bien brillante, puisqu'elle ne consiste que dans la vente des orangers et citronniers, qu'il pourra produire par boutures ou semis, et dans ce que les propriétaires ne voudront pas en fait de légumes.

Les sieur et dame Prévost signent d'une large et belle écriture ce contrat qui fait plus d'honneur à leur esprit d'économie qu'à leur générosité; et le pauvre Yon, qui évidemment ne sait pas écrire, trace péniblement au-dessous une pelle, instrument de son métier qu'il connaît sans doute mieux qu'une plume.

J. Roman.

AVIS AUX JEUNES GENS

QUI SE DESTINENT AUX PROFESSIONS DE L'ART INDUSTRIEL.

Il vous faut l'habileté de la main; c'est là ce que vous pouvez le plus aisément acquérir. Si tous vous n'êtes pas appelés à créer, tous vous pouvez être les dessinateurs exquis, les coloristes et les modeleurs qui, avec des tempéraments variés, traduirez la pensée du maître.

Il vous faut ce que l'on pourrait appeler une sorte de science archéologique qui est, dans l'art du dessin, comme un cours de littérature et d'histoire où se forment votre jugement et votre goût critique, mais où ne doit pas se perdre votre personnalité.

Il vous faut la connaissance des moyens industriels. Des maîtres vous initieront par leurs leçons et par des compositions graduées à l'emploi raisonné des matières diverses; mais nos ateliers vous sont ouverts.

Venez chez nous, vous verrez travailler l'orfèvre, le bronzier, le ciseleur, le fondeur, le serrurier.

Entrez dans l'atelier du charpentier, du menuisier et de l'ébéniste. De l'édifice au coffret, voyez comment le bois se prête aux grandes lignes ou aux fins détails de sculpture.

Rendez visite au potier : est-il un art plus simple et plus complaisant? La terre garde en cuisant la marque du doigt qui l'a pétrie; elle a des épidermes polis ou poreux, elle prend la matité des pierres ou l'éclat des émaux, elle reçoit tous les décors.

Étudiez les tissus, comprenez le jeu des métiers, sachez comment la machine obéissante répétera votre dessin, combinez dans la trame le croisement des lignes et l'harmonie des couleurs pour la soie ou pour la laine.....

Falize,
orfèvre.

LES MYSTÈRES DU GLOBE.

I

POURQUOI LES GRANDS CONTINENTS ONT-ILS LEUR EXTRÉMITÉ AUSTRALE TERMINÉE EN POINTE?

La science ne peut pas toujours répondre un «parce que» à un «pourquoi» formulé sur un fait spécial.

C'est le cas pour la question relative aux pointes par lesquelles se terminent, dans le sud, l'Amérique, l'Afrique, l'Asie avec l'Australie.

Facile à constater, cette particularité de la forme des continents se rattache à un ensemble de phénomènes cosmiques obscurs, complexes, et qui ont eu leur origine dans la genèse même du globe.

Le célèbre philosophe anglais François Bacon de Verulam, qui vivait de 1560 à 1626, fut le premier, dit-on, à relever certaines similitudes entre les contours des continents; il signalait notamment, dans son *Novum Organum*, le fait que les continents, étalés en longitude du côté du nord, allaient s'effilant à leur extrémité méridionale.

Plus tard, J.-R. Forster, le savant compagnon du capitaine Cook, fit la même remarque, et nous la recommandons à l'attention du lecteur.

Bacon avait simplement ajouté à son observation que les analogies de forme des continents ne devaient pas être attribués à un simple accident, à une coïncidence fortuite.

Forster va plus loin, il cherche à expliquer et, sans toutefois être affirmatif, il attribue l'appointissement austral des continents à un violent déluge venant du sud-ouest; du même coup ce déluge aurait déterminé les grandes échancrures qui entaillent l'Amérique du Sud à la hauteur d'Arica, l'Afrique au golfe de Guinée, l'Asie au golfe Arabique, l'Australie au golfe de Nuyts ou grand golfe australien.

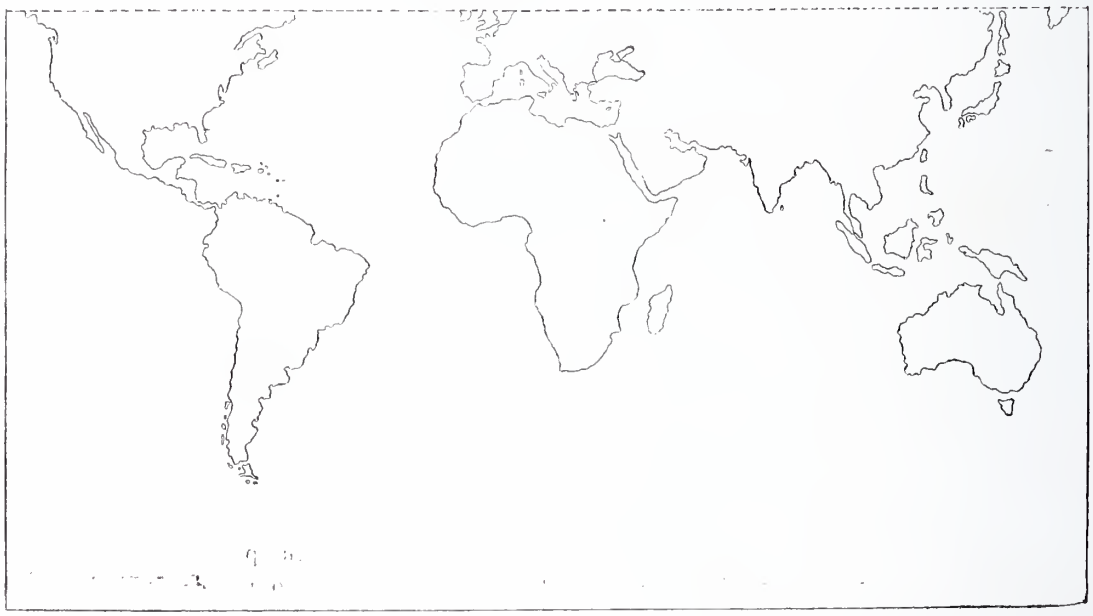
Le célèbre voyageur russe Pallas partagea les vues de Forster; selon lui, le même cataclysme aurait creusé les golfes profonds qui découpent le sud de l'Asie. D'après cette hypothèse, les terres septentrionales des continents seraient formées en partie d'éléments apportés des régions australes par le bouleversement qu'indique Forster.

Quant aux ruptures d'équilibre qui ont amené ce bouleversement, les causes en sont ignorées malgré des théories ingénieuses, savantes comme celles d'Adhémar, de Boucheparn, du docteur Jules Carret, etc.

Depuis que la géologie est sortie du domaine de l'empirisme, elle a constaté sur la formation des montagnes et la composition du sol, des faits précis qui infirment l'hypothèse du déluge austral.

En réalité, dans l'état actuel de la science, on ne peut assigner une cause précise à la forme en pointe des extrémités continentales.

L'hypothèse la plus récente, la plus admissible qui ait été faite à ce sujet, est celle de M. William Lowthian Green, ancien ministre des affaires étrangères du royaume de Hawaï. D'après Élie de Beaumont, les traits géographiques essentiels du globe se trouvent coïncider avec les lignes d'un réseau qui diviserait le globe en douze pentagones symétriques, analogues aux facettes d'un cristal. Reprenant cette idée avec certaines modifications, M. W. Lowthian Green a supposé que la croûte du globe présente, dans ses lignes générales, la forme d'un solide géométrique dont les faces seraient plongées sous les océans et dont les arêtes seraient les masses continentales émergées. Les pointes australes des continents seraient déterminées par le « plongement » oblique des arêtes convergeant vers la pointe du solide située au pôle sud. En plongeant obliquement dans l'eau l'une des extrémités d'une carte légèrement pliée, on voit, en effet, la ligne d'affleurement de l'eau, les rivages, former un V plus ou moins ouvert suivant l'obliquité d'immersion ou l'angle du pli de la carte. M. W. Lowthian Green déduit même de sa théorie qu'en leur point de rencontre au pôle, les arêtes de la pyramide doivent faire saillie et déterminer ainsi une terre australe.



Problème. — Pointes des extrémités continentales dans la direction du pôle sud.

C'est tout justement par l'étude de la question des pointes continentales que M. W. Lowthian Green a trouvé la théorie dont nous n'avons donné qu'un aperçu très sommaire, mais dont l'auteur a tiré diverses conclusions d'un véritable intérêt pour la physique du globe.

Cette théorie, qui a fait le sujet d'un ouvrage spécial intitulé *Vestiges of a molten globe* (Vestiges d'un monde en fusion), a été nettement résumée par M. de Lapparent dans son beau traité de géologie.

C. Maunoir,
Secrétaire général de la Société de géographie de Paris.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LA RETRAITE DE RUSSIE (1812).

Retraite de Russie. — Deux soldats, d'après Géricault. — Dessin de Gilbert.

Dans le dessin que reproduit notre gravure, Géricault a représenté à la fois les souffrances des soldats de la Grande Armée durant la désastreuse retraite de Russie, et les actes d'humanité, vraiment héroïques dans de telles circonstances, que quelques-uns d'entr'eux trouvèrent encore le courage d'accomplir.

Qui n'a lu l'éloquente *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année* 1812, par le général comte de Ségur, et le *Journal de la campagne de Russie* du duc de Fézensac? Les *Cahiers du capitaine Coignet,* récemment publiés, ajoutent quelques traits saisissants à la peinture de ce grandiose et lamentable épisode de notre histoire militaire.

Après l'évacuation de Moscou, brûlée par les Russes, la Grande Armée battit en retraite, incessamment poursuivie par les balles et les boulets de l'ennemi, accablée par les rigueurs encore plus meurtrières d'un terrible hiver. On sait que sur les 420 000 hommes qui la composaient (indépendamment des trois corps détachés qui eurent moins à souffrir), 410 000 périrent; 10 000 tout au plus repassèrent la Vistule, la plupart blessés ou malades.

C'est dans les premiers jours de novembre que l'hiver commença à sévir. La neige tomba, épaisse, continue, et forma sur le sol une couche molle et profonde dans laquelle on enfonçait jusqu'au genou; souvent un vent violent la fouettait en tourbillons furieux, qui empêchaient de voir à deux pas devant soi et de respirer; et quand la gelée l'eut durcie, elle devint, sous les pieds des troupes en marche, sous les roues des voitures et les sabots des chevaux, une surface polie où l'on n'avançait qu'en glissant et en tombant. Les hommes

étaient déjà à demi morts de fatigue et de faim; le froid, qui descendit jusqu'à quinze, puis vingt, puis vingt-cinq et même vingt-huit degrés, acheva de paralyser le peu de force qui leur restait. Ils lâchaient leurs fusils, au canon desquels la peau de leurs mains demeurait attachée. Ils s'appliquaient à faire mouvoir continuellement les muscles de leur visage, pour empêcher les lèvres, le nez, les joues de geler. Leurs habits glacés emprisonnaient leur corps dans une enveloppe rigide, raidissaient leurs membres et faisaient de chacun de leurs mouvements une douleur. Leur haleine se cristallisait sur leur barbe en glaçons pendants.

C'était un spectacle dont il est difficile de se figurer l'horreur. « Qu'on se représente, dit le duc de Fézensac, des plaines à perte de vue couvertes de neige, de longues forêts de pins, des villages à demi brûlés et déserts, et à travers ces tristes contrées une immense colonne de malheureux, presque tous sans armes, marchant pêle-mêle et tombant à chaque pas sur la glace auprès des carcasses des chevaux et des cadavres de leurs compagnons. Leurs figures portaient l'empreinte de l'accablement ou du désespoir, leurs yeux étaient éteints, leurs traits décomposés et entièrement noirs de crasse et de fumée. Des peaux de moutons, des morceaux de drap leur tenaient lieu de souliers; ils avaient la tête enveloppée de chiffons, les épaules revêtues de couvertures de chevaux, de jupons de femme, de peaux à demi brûlées. Aussi dès que l'un d'eux tombait de fatigue, ses camarades le dépouillaient avant sa mort pour se revêtir de ses haillons. Chaque bivouac ressemblait le lendemain à un champ de bataille, et l'on trouvait morts à côté de soi ceux auprès desquels on s'était couché la veille. »

En dehors de ces colonnes qui, du moins, suivaient une route, une direction, et qui, malgré leur dénûment, conservaient quelque apparence d'un débris d'armée, on voyait une foule d'hommes appartenant à tous les corps, tantôt isolés, tantôt par groupes de huit ou dix, errant au hasard dans les champs, à la recherche d'un abri et d'un morceau de pain, qu'ils ne trouvaient pas. Quand ils rencontraient un cheval abattu, ils se jetaient sur lui, comme une meute affamée, et, qu'il fût mort ou encore vivant, ils en détachaient avec leur couteau des lambeaux sanglants qu'ils faisaient griller, s'ils avaient de quoi allumer du feu; sinon, ils les dévoraient tout crus. C'était une bonne fortune que d'obtenir d'un camarade, ou de trouver au fond d'un sac abandonné une poignée de farine de seigle, que l'on mangeait sans la faire cuire, délayée dans de la neige fondue. A chaque instant, quelques-uns de ces pauvres gens, épuisés de fatigue, à la fois engourdis et excités par l'inanition et par le froid, tournoyaient, comme ivres, plusieurs fois sur eux-mêmes, et tombaient raides morts. D'autres, frappés de vertige, faisaient quelques pas en chancelant et en trébuchant, puis s'affaissaient d'abord sur leurs genoux, ensuite sur leurs mains, la tête vaguant à droite et à gauche, et enfin s'abattaient sur le sol, pour ne plus se relever.

On comprend que, dans de si extrêmes souffrances, chacun ne songeât qu'à soi-même et ne s'occupât qu'à sauver sa propre vie. L'instinct brutal de la conservation avait chassé tout autre sentiment; l'humanité, la pitié n'avaient plus de place dans le cœur de ces misérables. Il se commit bien des actes de cruauté et de lâcheté, inspirés par un égoïsme féroce. A Smolensk, les premiers arrivés pillent les magasins, s'emparent des provisions, ne laissant rien pour ceux qui les suivent; des soldats, chargés de porter des vivres à leurs régiments, se sauvent et vont se cacher avec les sacs, pour en profiter tout seuls. Au passage de la Bérésina, des furieux s'ouvrent, le sabre à la main, un chemin sanglant dans la foule qui se presse et s'étouffe sur le pont; les fourgons et les chariots écrasent les piétons; les plus forts renversent ceux qui les précèdent, leur marchent sur le corps, repoussent leurs voisins et les précipitent dans les eaux glacées de la rivière. Ici des hommes attaquent leurs compagnons pour leur arracher un morceau de cheval, un peu de farine ou un rayon de miel trouvé sur un arbre; là, ils s'emparent d'un feu autour duquel des moribonds cherchent à se réchauffer, ils prennent de force leur place en les rejetant sur la neige, où ils les laissent périr. Ailleurs des traînards n'attendent pas la mort de leurs officiers, gisant sur la route, pour les dépouiller, et malgré les reproches et les prières de ceux-ci, ils continuent leur criminelle besogne. De pareils attentats se renouvelaient tous les jours, de tous les côtés, déshonoraient l'armée et désolaient les chefs, impuissants à les empêcher.

Cependant, à côté de ces scènes d'odieuse sauvagerie, il s'en passa d'autres, bien différentes, propres à nous rendre l'estime de la nature humaine. On vit de malheureux soldats mutilés se venir mutuellement en aide; les moins infirmes porter sur leur dos des camarades qui avaient les pieds gelés; tel grenadier, amputé d'un bras, tenir, de celui qui lui restait, la bride du cheval d'un cavalier blessé, l'homme vacillant sur sa selle, la bête épuisée et près de s'abattre à chaque pas. On vit une cantinière guider et soutenir, pendant de longues marches, un officier à qui un coup de feu avait fait perdre les deux yeux; un tambour porter presque continuellement dans ses bras un petit enfant, pour soulager la mère, brisée de fatigue; un autre tambour, du 7e régiment d'infanterie, dont la femme était tombée malade au début de la retraite, la conduire dans une charrette attelée d'un vieux cheval; à Smolensk, le cheval mourut; alors il s'attela lui-même à la charrette et traîna sa femme jusqu'à Wilna; là, comme elle était trop malade pour aller plus loin, son mari, plutôt que de l'abandonner, se laissa

faire prisonnier pour rester avec elle. On cite encore une cantinière du 33e régiment, à qui l'amour maternel fit accomplir des prodiges de dévouement : elle avait, au moment du départ de Moscou, une petite fille de six mois; ne pouvant plus l'allaiter, elle la nourrit avec du sang de cheval, dont elle faisait une sorte de boudin; deux fois elle la perdit dans la bagarre d'un combat, deux fois elle parvint à la retrouver, d'abord au milieu d'un champ de neige, puis parmi les décombres d'un village incendié; elle traversa la Bérésina à cheval, ayant de l'eau jusqu'au cou, tenant d'une main la bride de sa monture et de l'autre son enfant sur sa tête; enfin, à travers les plus effroyables périls de tout genre, elle la ramena saine et sauve en France.

Quant aux chefs, pénétrés du sentiment de leur responsabilité et de leur devoir, ils montrèrent en général une constance et une abnégation admirables. Plus touchés des maux dont ils étaient témoins que de ceux qu'ils souffraient eux-mêmes, beaucoup d'entre eux auraient pu écrire, comme M. de Fézensac, alors colonel d'un régiment de 3 000 hommes dont il vit périr 2 700, ces lignes, si simples et si belles :

« Au milieu de si horribles calamités, la destruction de mon régiment me causait une douleur bien vive. C'était là ma véritable souffrance, ou, pour mieux dire, la seule; car je n'appelle pas de ce nom la faim, le froid et la fatigue. Quand la santé résiste aux souffrances physiques, le courage apprend bientôt à les mépriser, surtout quand il est soutenu par l'idée de Dieu, par l'espérance d'une autre vie; mais j'avoue que le courage m'abandonnait en voyant succomber sous mes yeux des amis, des compagnons d'armes, qu'on appelle à juste titre la famille du colonel, et qu'il semble n'avoir été appelé à commander que pour présider à leur destruction. »

E. Lesbazeilles.

TOUJOURS TOUT DROIT.

NOUVELLE.

I

Dans une pièce boisée et roussie dont les volets sont à peu près fermés, un vieillard râle sur un lit à rideaux rouges; ses enfants, de grands et robustes paysans en habit de travail, debout contre les parois, n'osent ni remuer, ni s'asseoir; les filles pleurent sans bruit; la mère, encore alerte, ne peut tenir en place. Depuis le matin, elle n'adresse plus la parole au mourant, de peur de le fatiguer; elle ne lui offre ni tisane, ni sirop, sentant bien que l'heure fatale est proche et qu'il n'y a plus qu'à se soumettre. Quoique forte et résignée, elle ne peut regarder impassible, comme les autres, le compagnon de sa vie qui s'en va. Par habitude, elle chauffe des linges qu'elle place tout doucement sur la poitrine du mourant. Celui-ci ouvre les yeux.

— C'est bon, n'est-ce pas, père?

— Oui, femme... merci.

Il regarde ses fils, ses filles, ses belles-filles, il en fait le compte bien certainement, car au bout d'un moment, il dit :

— Et Pierre?...

La mère ouvre un volet et regarde dans la rue :

— Pierre! Pierre!...

C'est le cadet de la tribu, douze ans, un déterminé, toujours à se battre ou à maraudeer. « Il promet, disent les voisins, mais rien de bon. » Rebelle aux injonctions, il faut aller le chercher pour qu'il rentre le soir, au moment de se coucher. « C'est ainsi, ajoutent les femmes, avec les derniers, on les gâte comme les premiers. »

La voix de la mère avait eu, à cette heure, un effet peu ordinaire. On entendit des pas précipités sur l'escalier de bois, l'enfant entra brusquement dans la chambre. Tous se tournèrent vers lui, irrités au bruit qu'il faisait. Mais il ne craignait pas ses grands frères, qui l'avaient trop gâté, alors qu'il était plus jeune : il tourna la tête, comme s'il les défiait.

— Pierre, va vers le père, il veut te parler, dit la mère.

L'enfant s'approcha, toute sa mutinerie se fondit instantanément à la vue du malade qui le regardait fixement et dont la bouche entr'ouverte articulait les mots avec lenteur.

— Tu ne veux pas être un méchant sujet, dis?...

Pierre baissa la tête et répondit :

— Non.

— C'est bien vrai, tu me le promets?...

L'enfant, visiblement ému, fit un signe de tête. Et le vieillard sortant péniblement sa main maigre et ridée de dessous les couvertures, la tendit à Pierre qui la prit dans la sienne.

— Va toujours tout droit...

Et comme il se taisait, la mère s'approcha. Le vieillard tenait toujours la main de l'enfant, sa bouche ouverte semblait parler encore, mais pas un mot n'en sortit plus, il était mort.

Pierre eut peur, pour la première fois de sa vie peut-être. Il fallut l'éloigner du lit auprès duquel il semblait fixé.

II

Les choses suivirent leur cours naturel; la mère, sans oublier, se consola. Jusque-là les garçons avaient travaillé avec le père, contents de ce qu'il voulait bien leur donner pour eux et leur famille; ils étaient déjà mariés. Elle leur partagea les champs et les vignes et garda seulement le lot de Pierre, le cadet, qu'elle cultiva et dont elle mit les bénéfices de côté pour lui.

L'enfant allait encore à l'école où il n'étudiait pas comme il aurait dû. Le régent s'en plaignit à la mère.

— Te rappelles-tu, Pierre, ce que t'a dit le père?

Et comme l'enfant faisait un signe affirmatif.

— Eh bien, répète-le moi.

— Il m'a dit : va toujours tout droit.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Qu'il faut faire son devoir.

— Qu'est-ce que c'est que faire son devoir à l'école?

— C'est bien apprendre.

— Apprends-tu bien?

— Non, pas tant...

— Eh bien, rappelle-toi ce que tu as promis.

La première fois que la mère revit le régent :

— Il va bien, lui dit-il, il a changé d'un jour à l'autre.

III

Les années passèrent. Pierre devint un robuste garçon, actif à l'ouvrage, mais prompt, violent même :

— Prends garde, lui disait sa mère.

— Suffit, je comprends, ne m'en parlez plus.

Mais dans la vie il y a bien des raisons de se mettre en colère ; elles ne manquent pas au village, comme ailleurs. Quand Pierre eut sa part de champs à cultiver, son blé à moudre, sa vendange à pressurer, et que les domestiques se grisaient, ou que le meunier ne rendait pas la mouture au jour convenu, ou que les ouvriers manquaient de parole, il se mettait à crier :

— Attendez un peu, ils vont avoir leur affaire.

Et son geste trahissait une violence qui effrayait. Mais peu à peu il se calmait, et comme s'il eut répondu à quelqu'un :

— C'est bon, disait-il, je le sais : crier, taper, ce n'est pas marcher droit.

Et s'adressant aux domestiques :

— Vous savez, vous ne serez pas difficiles à remplacer.

Et au meunier :

— Vous n'êtes pas seul à moudre, n'est-ce pas?... Eh bien, j'essaierai avec ceux qui tiennent parole.

Et aux ouvriers :

— Ne venez jamais plaindre misère chez moi, parce que je vous dirai que vous n'avez pas voulu travailler.

Et tous pensaient : « Il ne badine pas, mais c'est égal, ce n'est pas lui qui a tort. »

Et plus Pierre s'était montré sévère avec les autres, plus il le devenait avec lui-même, si bien que sa droiture, son exactitude étaient passées en proverbe. « Pierre n'a qu'une parole, disait-on; avec lui, on peut se passer d'écritures. »

IV

Le pays de Neuchâtel, en Suisse, était alors principauté française sous le gouvernement du maréchal Berthier, et bien des garçons du village partaient pour son bataillon. De temps en temps, on en voyait revenir en permission, et chacun s'étonnait de les trouver si dégourdis, si transformés sous leurs uniformes jaunes à plastrons rouges, avec des galons de caporal et même de sergent. Ils faisaient bien un peu les rodomonts avec leurs parents et criaient beaucoup dans les auberges, mais ils servaient l'empereur, et l'on croyait que cela devait être ainsi.

Pierre faisait partie des milices du pays, mais il trouvait cependant que cela ne valait point la vie aventureuse des soldats de Napoléon. Il s'attardait à écouter les récits de batailles, les marches, les assauts, les entrées dans les villes rendues, et son œil brillait à l'idée d'une existence pareille.

— Toi, disaient les soldats, au bout d'un mois, tu aurais les galons, et peut-être l'épaulette la même année. Cela va vite en campagne, mais, ma foi, tu sais, on risque sa peau.

L'épaulette, le sabre d'officier, le hausse-col, le shako à tresses d'argent, c'était pourtant bien beau. Pierre en fut soucieux pendant plusieurs jours : que dirait sa mère, s'il s'engageait? Il lui en parla.

— Ah! tu es donc fier à ce point? c'est pour porter un habit jaune... Alors tu veux te battre? Je voudrais bien savoir ce que les Autrichiens ont fait à tes amis Reuge et Perret pour qu'ils aillent à la guerre contre eux. Et à toi, que t'ont-ils fait? En as-tu vu un seul de ta vie? Fais, tu es libre, mais je vois bien que tu es méchant; tu sais ce que tu as à faire.

Pierre s'irrita, mais le soir il se dit : « Tout de même, la mère a raison, suffit ».

De ce moment il ne parla plus de Napoléon, ni du bataillon Berthier.

Et qu'aurait-on fait à la maison sans lui? Il avait maintenant la direction de ses biens; puis n'était-ce pas son devoir de rester avec sa mère et de lui rendre la vie agréable après toutes les peines qu'elle avait eues?

Une fois cette idée bien entrée dans sa tête, il n'en dévia jamais : n'était-ce pas la ligne droite dont lui avait parlé le père? Puis la pauvre femme s'effrayait, comme tant d'autres, au danger de rester seule, car, à chaque instant, on craignait la guerre; à peine une venait-elle de finir qu'une autre recommençait. Quelle vie!

A suivre. A. Bachelin [1], de Marin (Suisse).

LE CANADA.

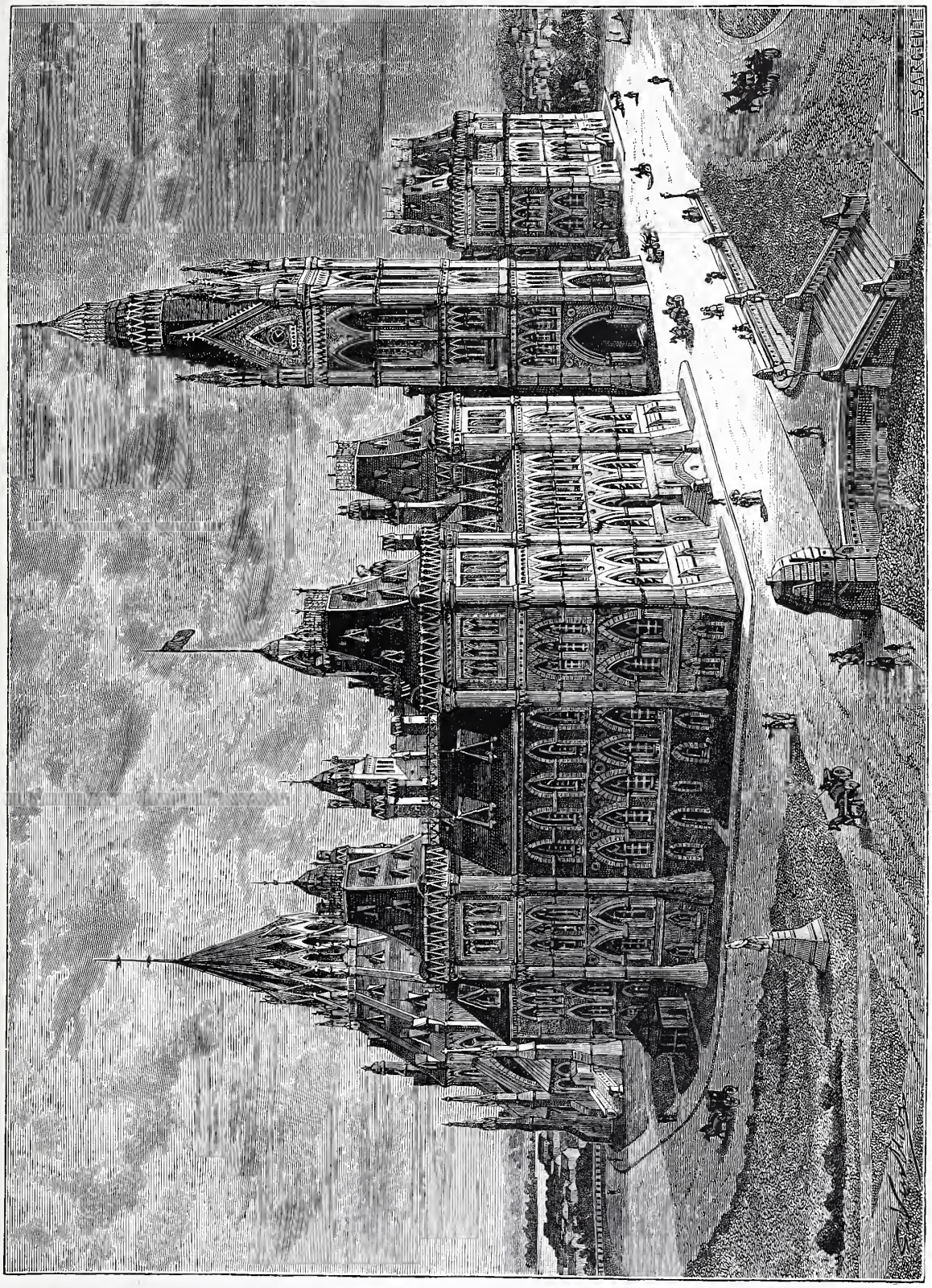
PALAIS DU PARLEMENT A OTTAWA.

Le palais du Parlement canadien, à Ottawa, est un des monuments les plus remarquables de l'Amérique du nord.

[1] Auteur notamment de l'*Idiot*, tome III, 2e série, pages 102 et suivantes, et de l'étude sur Gesner, tome V, 2e série, pages 105 et 133.

Bâti sur une colline de 160 pieds de haut, qui porte son nom, il domine la ville. Du sommet de la tour Victoria qui s'élève au milieu de la façade principale et qui atteint une hauteur de 180 pieds (55 mètres environ), on découvre une vue splendide.

L'Ottawa, très large en cet endroit, coule à pleins bords au pied de la colline; puis, se rétré-



Le Palais du parlement canadien, à Ottawa. — Dessin de Vuillier.

cissant tout d'un coup, se jette sur les îles Victoria, où, réduit à deux cents pieds de large, il tombe de quarante pieds de haut sur les rochers, et forme les célèbres chutes de la Chaudière.

A gauche, la ville haute; à droite, la ville basse la ville commerçante, avec le coteau du Major (Major's hill), couronné de verdure, étageant au premier plan, le long du canal Rideau, les beaux

arbres de son jardin public; trois kilomètres de quais sur la rive de l'Ottawa; çà et là, les hauts clochers de Notre-Dame, l'église catholique; les universités, protestante et catholique; la mairie; des couvents, des hospices, le musée géologique... dont les toits surgissent au-dessus des maisons; puis, après la ville basse, la rivière Rideau qui tombe en cascades dans l'Ottawa (Rideau fall), et derrière le faubourg de New-Édimburg et le palais du gouverneur général du Canada.

Sur l'autre rive de l'Ottawa, réunie à la capitale par un remarquable pont suspendu, la petite ville de Hull, sentinelle avancée de la province de Québec (Bas-Canada): — Ottawa se trouve dans la province d'Ontario (Haut-Canada).

C'est vers 1800 que Philemon Wrigt, venu du Massachusetts, s'établit à Sparks, au centre même de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Ottawa. La colonie ne prospérait guère, lorsque, en 1827, des nécessités stratégiques, l'obligation de faire communiquer entre eux le haut et le bas Canada, sans descendre le Saint-Laurent où les navires étaient exposés au feu de l'ennemi, amenèrent le gouvernement anglais à faire creuser le canal du Rideau, qui unissait l'Ottawa au lac Ontario, de Kingston à Québec.

Le général By dirigeait les opérations, et la ville, qui grandissait, prit son nom: elle s'appela Bytown.

Devenue Ottawa en 1854, elle fut choisie par la reine, en 1858, comme capitale du Canada, en partie à cause de sa position exceptionnelle, à mi-chemin du haut et du bas Canada, en partie pour mettre fin aux rivalités qui avaient surgi entre les plus importantes cités des deux provinces, Québec, Montréal, Kingston et Toronto.

La population, qui était alors de 10 000 habitants, s'élevait en 1881 à 27 500.

C'est en 1865 qu'eut lieu la première session du Parlement canadien, à Ottawa. Le prince de Galles avait posé en 1860 la première pierre du palais.

Le style du centre de l'édifice, entièrement construit en pierre de Postdam, est le gothique italien du treizième siècle; la façade principale, celle du sud, a 470 pieds de long et 40 de haut; au-dessus de la grande porte d'entrée se dresse la tour Victoria, que surmonte une grande couronne de fer.

Au milieu de la façade du nord, à peine rattachée au reste de l'édifice, s'élève un grand pavillon qui affecte la forme d'un polygone, presque circulaire; c'est la bibliothèque. Sur les côtés du quadrilatère que forme le palais, deux ailes renferment les bureaux de l'administration provinciale. L'édifice a coûté environ vingt-cinq millions.

Le palais est aujourd'hui le siège du parlement du *Dominion* (1). Un acte du Parlement britannique, en date du 29 mars 1867, complété par une loi de 1872, a, en effet, étendu la fédération des deux provinces du Canada aux autres provinces de l'Amérique anglaise: Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, îles de Terre-Neuve, Vaucouver, du Prince-Édouard..., territoires de Stekin, de la baie d'Hudson, Labrador, Colombie-Anglaise, etc.

Chaque province a conservé sa législature spéciale; mais l'administration centrale du Dominion, le gouverneur général nommé par la Couronne et le Parlement, siègent à Ottawa.

Le Parlement canadien se compose d'un sénat et d'une chambre des communes.

Le Sénat comprend 72 membres pris parmi les propriétaires de biens, meubles ou immeubles, ayant une valeur de plus de 4 000 dollars, devant être âgés de trente ans au moins et domiciliés dans la province qu'ils représentent; ils sont nommés à vie par la reine.

La Chambre des communes, issue du suffrage populaire, compte 181 députés, dont 82 pour le haut Canada, et 65 pour le bas.

La législature provinciale de l'Ontario ne comprend qu'une chambre unique de 82 membres.

G. G.

Situé au nord des États-Unis, le Canada a presque la même superficie qu'eux et s'étend de l'Atlantique au Pacifique. Les deux océans sont reliés par le chemin de fer canadien du Pacifique, qui traverse un pays grand comme l'Europe, où l'on rencontre par suite une grande variété de climats.

Le nombre des personnes parlant français est aujourd'hui de 1 450 000; les Canadiens-Français ont conservé la langue, les mœurs et la religion de leur ancienne mère patrie; ils forment le tiers de la population du Canada, qui est de 4 300 000 habitants, d'après le recensement de 1881.

D'après la constitution, le français et l'anglais sont les deux langues officielles; chaque province a son gouvernement particulier. Les deux plus grandes provinces sont celles d'Ontario, presque toute anglaise, et celle de Québec, presque exclusivement française. Les deux populations ont toujours vécu en bonne intelligence.

La province de Québec compte 1 350 000 habitants; sur ce nombre 1 100 000 sont d'origine française. La capitale est Québec (65 000 hab.) et la ville principale, Montréal (180 000); ces deux villes sont en majorité françaises, Québec est surtout très peu anglaise.

Les libertés civiles et religieuses sont complètes. La province de Québec a une chambre de députés composée de 65 membres, dont 55 à 60 d'origine française. Les discussions se font presque toujours en français. Les chambres de Québec font les lois, règlent l'administration de la justice, etc.

La province est divisée en 65 comtés ou départements; ces comtés sont divisés en paroisses ou communes; chaque paroisse est administrée par un maire et un conseil municipal élus par tous les

(1) Ce nom, que les franco-canadiens traduisent par « Puissance du Canada », désigne une très vaste confédération de presque toutes les colonies de l'Amérique anglaise du nord: il n'y manque guère que l'île de Terre-Neuve.

habitants. Les paroisses choisissent elles-mêmes leurs instituteurs par cinq commissaires d'école élus par les contribuables. A la tête de chaque comté se trouve le préfet, élu par les maires.

Il n'y a pas d'armée permanente, pas de service militaire obligatoire, mais seulement une milice ou garde nationale volontaire; la police suffit au maintien de l'ordre.

L'instruction est aussi répandue qu'en France et qu'en Belgique : il y a des écoles partout, de nombreux collèges et plusieurs universités.

Le gouvernement ne met aucun impôt sur les propriétés; il n'y a de taxes que pour l'entretien des écoles et des municipalités. Les principaux revenus du gouvernement sont les douanes et les contributions indirectes.

La province de Québec est agricole; sa superficie est presque égale à celle de la France, et double avec le versant colonisable de la baie d'Hudson; mais il y en a à peine la quinzième partie occupée. Chaque famille possède en moyenne 40 hectares.

Le prix des terres en labour dans la province varie entre 15 et 20 dollars l'acre de 40 ares, soit environ 250 francs l'hectare; le terrain boisé se vend généralement depuis 10 francs jusqu'à 50 francs l'hectare, suivant la proximité des villes; celui qui est à moitié défriché, c'est-à-dire dont les arbres sont coupés, mais les souches non arrachées, vaut 10 dollars l'acre (50 francs).

Instructions de la Société d'immigration française établie à Montréal.

STATISTIQUE TERRESTRE.

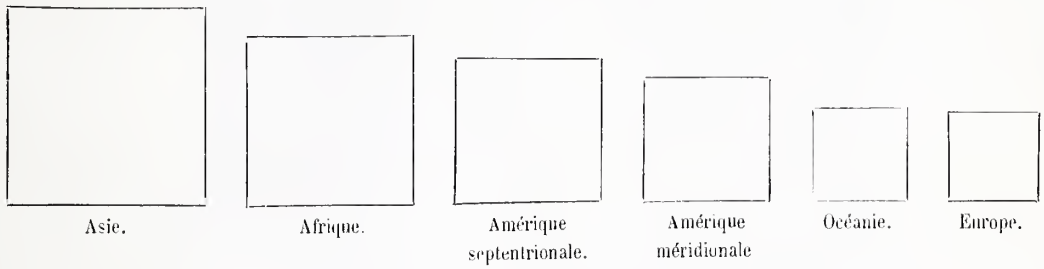
SURFACE ET POPULATION DES CONTINENTS.

La surface du globe terrestre se partage d'une façon très inégale entre la terre et la mer. Le rapport de la surface liquide à la surface solide est, d'après les évaluations les plus récentes et les plus rigoureuses, celui de 733 à 267. La mer couvre donc un peu plus des 73 centièmes du globe terrestre, et la surface habitable un peu moins des 27 centièmes.

Cette dernière se répartit de la manière suivante entre les différentes parties du monde : la superficie de chacune d'elles en millions de kilomètres carrés est :

Europe	10.0
Afrique	31.4
Asie	42.0
Océanie	11.0
Amérique septentrionale	23.4
Amérique méridionale	18.3

Fig. 1. — Étendues comparées des différentes parties du monde.



En tout, 136 millions de kilomètres carrés pour la surface des continents, et 375 millions de kilomètres carrés pour celle de l'Océan.

Les surfaces des six carrés représentés sur notre figure 1 donnent une idée de l'étendue relative des différentes parties du monde (fig. 1).

Par rapport à la surface totale du globe, celle de l'Europe représente seulement 20 millièmes; celle de l'Afrique, 61 millièmes; celle de l'Asie, 82 millièmes; celle de l'Océanie, 22 millièmes; celles des deux Amériques, 46 millièmes et 36 millièmes.

La population humaine est distribuée comme il suit sur la surface terrestre :

	Millions d'habitants.	Habitants par kil. carré.
Europe	347	34
Afrique	197	6
Asie	789	19
Océanie	38	3,5
Amérique du nord	80	3,4
Amérique du sud	32	1,7

La population totale du globe serait, d'après cette statistique, de 1 483 millions d'habitants, un milliard et demi, en nombre rond. Une autre évaluation plus modérée ne donnerait que 1 434 millions d'hommes sur la terre entière. On comprend du reste combien ces estimations sont difficiles, lorsqu'il s'agit, par exemple, des contrées de l'Afrique australe. L'accord est, en effet, fort rare même pour les pays bien connus : c'est ainsi que le Bureau des longitudes attribue à la France 528 400 kilomètres carrés, tandis qu'un autre calcul très sérieux lui en donne 534 000.

L'Europe contient les 23 centièmes, et l'Asie les 53 centièmes de l'espèce humaine, c'est-à-dire plus des trois quarts à elles deux. On se rend compte de cette inégale distribution des hommes en comparant la *densité* de la population dans les différentes parties du monde, c'est-à-dire le nombre d'habitants que l'on y trouve sur une surface d'un kilomètre carré. Notre figure 2 représente le même résultat sous une autre forme : les carrés que l'on y voit ont des surfaces proportionnelles à l'étendue qu'un habitant a maintenant à sa

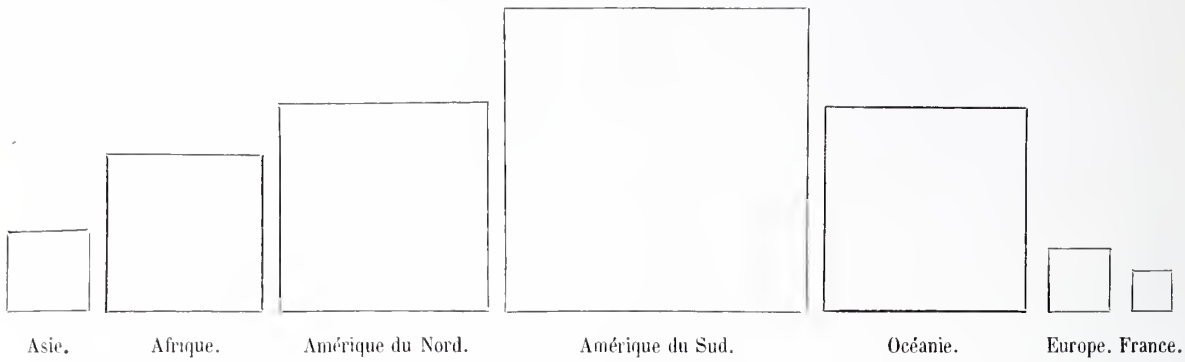
disposition dans chaque partie du monde, ou bien en France. Si l'on avait voulu représenter à la même échelle la surface occupée par un habitant de Paris, il aurait fallu tracer un carré n'ayant pas tout à fait 3 dixièmes de millimètre de côté.

Près des deux tiers de la population humaine vivent, réunis en trois groupes, et condensés sur une surface de 11 millions de kilomètres carrés, un douzième environ de la surface des terres :

1er *groupe.* — Europe occidentale, centrale et méridionale; 245 millions d'habitants sur 3 millions et demi de kilomètres carrés.

2e *groupe.* — Empire des Indes; 254 millions d'habitants, sur 3 millions 600 000 kilomètres carrés.

Fig. 2. — Surfaces proportionnelles à l'étendue qu'un habitant pourrait occuper dans chaque partie du monde.



3e *groupe.* — Chine, Mandchourie et Japon; 430 millions d'habitants sur moins de 4 millions de kilomètres carrés. Le nombre d'habitants par kilomètre carré y dépasse 100, tandis qu'il est seulement de 1,7 dans l'Amérique du Sud.

Le voisinage de la mer, des grands cours d'eau, des bassins houillers augmente, en général, la densité de la population; tandis qu'elle diminue sur les hauts plateaux et dans les montagnes.

E. Lefebvre.
du Lycée de Versailles.

LES AUTOMATES PARLANTS.

En 1761, le célèbre mathématicien Euler, dans ses *Lettres à une princesse d'Allemagne,* exprimait sous une forme tout à la fois sérieuse et plaisante, le désir de voir construire une machine qui fût propre à imiter la voix humaine, c'est-à-dire « à rendre tous les sons de nos paroles, avec toutes les articulations. Si l'on réussissait jamais, écrit-il, à exécuter une telle machine et qu'on fût en état de lui faire prononcer toutes les paroles par le moyen de certaines touches, comme d'un orgue ou d'un clavecin, tout le monde serait, avec raison, surpris d'entendre qu'une machine prononçât des discours entiers ou des sermons qu'il serait possible d'accompagner avec la meilleure grâce. Les prédicateurs et les orateurs dont la voix n'est pas assez forte ou agréable, pourraient alors jouer leurs sermons et discours, tout de même que les organistes jouent des pièces de musique. La chose ne me paraît pas impossible. »

Cette idée d'imiter mécaniquement la voix humaine était, du reste, bien antérieure à Euler, puisque la tradition rapporte qu'au treizième siècle, Albert le Grand avait fabriqué, à Cologne, un « automate doué du mouvement et de la parole », que son disciple, Thomas d'Aquin, brisa à coups de bâton, en disant que c'était un agent du démon. Plus tard, le savant jésuite Kircher, après avoir construit de petits chariots qui roulaient automatiquement, étudia, mais sans en pousser bien loin l'exécution, le mécanisme d'une figure parlante qu'il destinait à l'amusement de Christine de Suède, et l'on prétend que le professeur Valentin Merbiz, mort en 1704, avait réussi, après cinq ans d'un travail assidu, à faire une tête qui, au gré de son inventeur, pouvait répondre en hébreu, en grec, en latin et en français aux questions qui lui étaient posées dans une de ces langues; malheureusement on ne possède aucune description de cette merveilleuse machine, et il est permis de croire à quelque supercherie dans le genre de celle employée pour l'*automate parlant* que l'on montrait à Versailles en 1754.

Cet automate représentait, à cheval sur un tonneau d'assez grande dimension, une figure de Bacchus dont la bouche, en s'ouvrant, prononçait, ou semblait prononcer plusieurs mots, notamment les noms des douze mois, ceux des jours de la semaine, le nombre des jours de l'année, etc. Vaucanson, curieux d'examiner dans tous ses détails la merveille dont on s'entretenait partout, se rendit à Versailles, mais il ne put en voir que ce que le propriétaire voulut bien lui permettre de regarder, c'est-à-dire si peu de chose, qu'il revint à Paris, persuadé que ce n'était pas un véritable automate, et que cette machine, semblable au clavecin que Raisin avait exhibé autrefois à la foire Saint-Germain, renfermait, soigneusement caché dans le tonneau, un enfant ou un nain qui parlait en même temps qu'à l'aide d'une pédale il faisait ouvrir la bouche du Bacchus. Ce qui est certain, c'est qu'après cette visite, l'automate et

son propriétaire furent obligés de quitter Versailles, et que l'on n'en entendit plus parler.

Le problème, cependant, devait être bientôt résolu, au moins dans une certaine mesure. Parmi les savants qui, à cette époque, s'occupaient de cette branche toute spéciale de la mécanique que les automates de Vaucanson avaient mise à la mode, se trouvait l'abbé Mical, né vers 1730, et que les écrits du temps nous montrent comme un homme d'un caractère doux et modeste, « que les louanges impatientaient et chagrinaient ». Vivant dans une retraite presque absolue, il consacrait tout son temps, en dehors des devoirs de son ministère, à chercher la solution des problèmes les plus difficiles de la mécanique, « entraîné, dit Bachaumont, par son ascendant, pour son propre amusement et sans aucune prétention à la célébrité. » Il commença par construire deux automates joueurs de flûte, et, successivement, plusieurs autres qui jouaient de divers instruments,

Les deux têtes parlantes de l'abbé Mical (1782). — D'après une estampe du temps.

de façon à former une sorte de concert complet. Encouragé par ce premier succès, il voulut aborder de plus grandes difficultés, et il arriva à fabriquer une tête d'airain qui prononçait distinctement une longue phrase. Un curieux auquel il la montra au mois de mai 1778 en fit les plus grands éloges dans une lettre adressée au *Journal de Paris,* mais l'abbé, offensé de cette publicité faite sans son autorisation, et indigné que l'on eût révélé l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait imparfait, brisa la pauvre tête, au grand chagrin de ses amis, qui lui reprochèrent son injuste fureur : il leur répondit qu'il ne regrettait pas d'avoir cédé à un premier moment d'emportement, que cette tête n'était pas, à beaucoup près, arrivée au degré de perfection auquel il se proposait de la porter, et qu'il allait immédiatement en construire une nouvelle.

Il se mit effectivement à l'œuvre, et le 2 juillet 1783, il soumettait à l'examen de l'Académie des sciences, non plus une, mais deux têtes qui prononçaient distinctement les phrases suivantes.

Première tête : *Le Roi vient de donner la paix à l'Europe.*

Deuxième tête : *La paix couronne le Roi de gloire.*

Première tête : *Et la paix fait le bonheur des peuples...*

Puis, en poussant un peu le cylindre moteur, la première reprenait : *O Roi adorable, père de vos peuples, leur bonheur fait voir à l'Europe la gloire de votre trône.*

Avant de s'adresser à l'Académie, l'abbé Mical avait montré, le 18 juin, ses deux têtes à plusieurs savants, entre autres à Franklin, de Milly, de Paujas et Blayden, ces derniers membres de la société royale de Londres, qui « s'étaient retirés, aussi satisfaits qu'étonnés de ce chef-d'œuvre de mécanisme ». L'Académie, de son côté, nomma des commissions qui, après un examen attentif, déclarèrent dans un rapport des plus élogieux fait par Vicq d'Azyr, « qu'ils retrouvaient dans l'ouvrage de l'abbé Mical, la même simplicité de plan, les même ressorts, les mêmes résultats qu'on admire en disséquant dans l'homme l'organe de la voix. »

La savante assemblée ne s'en tint pas là, et pour montrer en quelle grande estime elle tenait le modeste abbé, elle l'invita à se joindre à la députation envoyée à Versailles le 19 septembre, pour assister à une nouvelle expérience aérostatique que devaient faire MM. de Montgolfier, en présence du roi et de toute la cour; on le présenta à Louis XVI comme l'auteur des *têtes parlantes*, et cela suffit pour justifier sa présence au milieu des membres de l'Academie.

Cédant alors aux vives sollicitations de ses amis, plus jaloux de sa gloire que lui-même, l'abbé Mical se décida à laisser montrer ses deux têtes au public, « mais, nous dit Bachaumont, comme il n'est point intrigant, qu'il est isolé, sans parti formé, sans cabale, qu'il n'a point soudoyé de prôneurs, qu'il n'a point capté la bienveillance des journalistes, on parla peu de cette méchanique, l'admiration générale des physiciens, puisque, quelqu'imparfaite que soit sa machine, il a résolu le problème que depuis Archimède jusqu'à Vaucanson, l'on avait jugé insoluble. » Le même auteur nous donne ensuite la description de ces deux têtes et de la façon dont on les montrait : « Elles sont de grandeur naturelle, très bien faites; elles sont dorées, ce qui est de mauvais goût. On les voit à côté l'une de l'autre sur une espèce de petit théâtre, au bas duquel est à découvert le buffet de tous les ressorts qui les font mouvoir au moyen d'une manivelle. Dans les quatre phrases qu'elles articulent successivement, et en imitant à l'extérieur le mouvement des lèvres, il est des mots qu'elles ne prononcent pas parfaitement, des lettres qu'elles mangent en entier; leur son de voix est rauque, leur articulation lente; et malgré tous ces défauts, elles en disent assez pour qu'on ne puisse se refuser à leur accorder le don de la parole. Le pourtour de la scène, qui dépasse sous un riche baldaquin supporté par quatre colonnettes, est très décoré. »

Rivarol, dans sa *Lettre à M. le Président*, parle également des têtes de l'abbé Mical et, plus enthousiaste encore qu'Euler quand il entrevoyait la possibilité de fabriquer une machine parlante, il voit cette invention féconde en résultats tout à fait inattendus. Un des deux claviers, contenant tous les tons et tous les sons de la langue française réduits en petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur, on pourra, dit-il, avec un peu d'habitude et d'habileté parler avec les doigts comme avec la langue; il croit en outre qu'une machine aussi parfaite « peut servir à conserver et à retracer aux siècles futurs l'accent et la prononciation d'une langue vivante, qui tôt ou tard finissent par s'altérer ou se perdre absolument, comme il est arrivé au grec et au latin que Démosthène et Cicéron ne pourraient entendre lorsque nous voulons les parler. »

Hélas! il n'en fut rien. Bien loin de conserver aux siècles futurs l'accent et la prononciation du français du dix-huitième siècle, les pauvres têtes ne purent se conserver elle-mêmes. Le *Dictionnaire universel* prétend que, comme leur aînée, elles furent brisées par l'auteur lui-même, tandis que Montucla assure qu'elles ont été vendues à un étranger. Toujours est-il qu'à dater de la fin de 1784 il n'en est plus question.

Plusieurs autres savants fabriquèrent à peu près à la même époque des machines parlantes dont quelques-unes, suivant quelques écrivains, étaient supérieures à celle de l'abbé Mical. Telle serait entre autres celle de M. de Kempelen [1], l'auteur du fameux *joueur d'échecs* sur lequel on a tant écrit alors. Lorsque Grimm la vit, en septembre 1783, elle n'avait encore que la forme d'une petite caisse à laquelle l'inventeur devait donner pour revêtement extérieur la figure d'un enfant de cinq à six ans. « Telle qu'elle est aujourd'hui, dit Grimm, la machine répond déjà très clairement à plusieurs questions : la voix en est agréable et douce; il n'y a que l'R qu'elle prononce en grasseyant et avec un certain ronflement pénible. Lorsqu'on n'a pas bien compris sa réponse, elle la répète de nouveau, mais avec le ton d'une humeur et d'une impatience enfantine. Nous lui avons entendu prononcer fort distinctement et en différentes langues, les mots et les phrases que voici : *papa, maman, une femme, une main, à propos, Marianne; maman, aimez-moi; ma femme est mon amie*, etc., etc. La prononciation des têtes de M. l'abbé Mical n'est pas à beaucoup près aussi nette, aussi distincte que celle de la machine de M. de Kempelen. » L'auteur en publia la description, accompagnée de 27 planches, en 1791, mais nous ne savons s'il la termina, ainsi qu'il

[1] Wolfang de Kempelen, né en 1737, conseiller aulique de la chambre royale des domaines de Hongrie.

en avait eu l'intention, ni ce qu'elle est devenue.

Nous citerons également celle de C. S. Kratzenstein, dont Lalande parle avec admiration dans le *Journal des Savants* d'octobre 1787, et, dans des temps rapprochés de nous, celle de Willis, de Cambridge, supérieure, dit-on, à toutes celles qui l'avaient précédée, mais sans aucune application possible.

Nous devons signaler aussi, en terminant, une supercherie assez curieuse qui se produisit à la fin d'octobre 1783, au moment où l'attention du monde savant était excitée par les *têtes* de l'abbé Mical. On annonça à cette époque l'arrivée à Paris d'une *figure parlante* « la plus rare qui ait jamais paru ». C'était une figure d'environ un pied et demi, suspendue en l'air par un ruban et tenant à la main une longue trompette qu'elle portait à sa bouche, et à l'aide de laquelle elle répondait avec netteté et précision à toutes les réponses qui lui étaient adressées. Pour exciter davantage la curiosité, on répandit le bruit que la poupée et son inventeur avaient été mis en prison à Lisbonne par ordre de l'Inquisition, et qu'il avait fallu toute l'autorité de la reine de Portugal pour qu'ils échappassent au bûcher.

La foule se portait en masse à ce spectacle, et plusieurs savants qui avaient vu cette figure avouaient n'y rien comprendre, lorsque l'on découvrit la vérité. L'homme qui montrait la *poupée parlante* était un ventriloque des plus habiles qui avait profité du bruit qui se faisait alors autour des *automates parlants,* pour inventer ce *truc* assez ingénieux et qui eut depuis de nombreux imitateurs.

ÉDOUARD GARNIER.

SONNER LES CLOCHES PENDANT L'ORAGE.

VINGT-QUATRE CLOCHERS FRAPPÉS PAR LA FOUDRE.

Voyez les tables.

On lit dans une notice sur la ville de Lesneveu (Finistère), imprimée à Rennes en 1825, sans nom d'auteur, le passage suivant :

« Dans la nuit du 14 au 15 avril 1718, tonnerre horrible à Lesneveu et dans les environs : il tomba sur vingt-quatre églises situées entre Landerneau, Lesneveu et Saint-Pol-de-Léon. C'étaient précisément des églises où l'on sonnait pour l'écarter. Celles où l'on ne sonnait pas furent épargnées. L'église de Goneznon fut entièrement détruite. On y vit trois globes de feu de trois pieds et demi de diamètre chacun se réunir et diriger leur cours rapide vers l'église qu'ils percèrent à deux pieds au-dessus du rez-de-chaussée, tuèrent deux personnes de quatre qui sonnaient; et firent sauter les murailles et le toit comme aurait fait la mine, de sorte que les pierres étaient semées confusément à l'entour, quelques-unes lancées à vingt-six toises, d'autres enfoncées en terre de deux ou trois pieds. Des deux hommes qui sonnaient et qui ne furent pas tués sur-le-champ, il en restait un dont on ne put tirer autre chose, sinon qu'il avait vu l'église tout en feu, crouler au même instant. Son compagnon d'infortune survécut sept jours à l'accident, sans se plaindre d'aucun mal, mais il était dévoré d'une soif brûlante qu'il ne pouvait éteindre [1]. »

VACANCES ET CONGÉS DANS L'EMPIRE ROMAIN,

AU QUATRIÈME SIÈCLE.

Pour les écoles, sans doute, comme pour les tribunaux de l'empire romain, un édit de Théodose et de Valentinien II (années 346 à 395 de l'ère chrétienne) régla ainsi les congés : deux mois à la fin de l'été « pour éviter les chaleurs de la saison et cueillir les fruits de l'automne » ; puis quinze jours à Pâques et trois jours au premier de l'an.

Dans le cours de l'année chaque élève avait congé tous les dimanches, à l'anniversaire de sa naissance et de son avènement aux écoles, et pour la fête de Rome.

« Il est remarquable, dit M. Gaston Boissier dans une note de sa savante étude sur saint Augustin, que quand tant de choses ont changé depuis quinze siècles, les congés soient restés à peu près les mêmes. »

LE JAPON.

STATISTIQUE.

Le Japon, divisé en 85 provinces, compte 12 000 villes et 59 000 villages pour une population de 38 millions d'habitants. Cinq villes ont plus de 100 000 habitants, dont Tokio, la capitale, 903 000, et Osaka, la seconde ville de l'empire, 354 000. Le nombre des mariages a une tendance marquée à diminuer, ce qui n'est pas un bon signe de progrès dans la civilisation.

Il existe au Japon 142 banques publiques ou d'émission avec 127 succursales, ayant ensemble un capital de plus de 260 millions et mettant en circulation pour 155 millions de billets. Il y a plus de 214 banques privées avec un capital d'environ 100 millions de francs et 741 autres sociétés de crédit avec 76 millions de capital. Il faut ajouter enfin 1 523 sociétés industrielles et commerciales au capital de plus de 200 millions de francs.

Le Japon a des caisses d'épargne, des sociétés d'assurances, des hôpitaux, des télégraphes, des chemins de fer, des journaux, etc.

Si l'on songe qu'il y a à peine vingt ans que le Japon est entré dans le courant de la civilisation européenne, on peut concevoir quelques doutes sur la prudence d'une transformation aussi rapide : tout progrès, pour être définitif, doit se faire simultanément dans les mœurs, l'intelligence, et les faits [2] !

[1] Communication de M. L. de Chenedollé.

[2] Les chiffres sont extraits d'un ouvrage de M. Block, membre de l'Institut.

UNE EXCURSION A LA GRANDE MURAILLE DE CHINE en 1886.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Suite. — Voy. p. 158, 174.

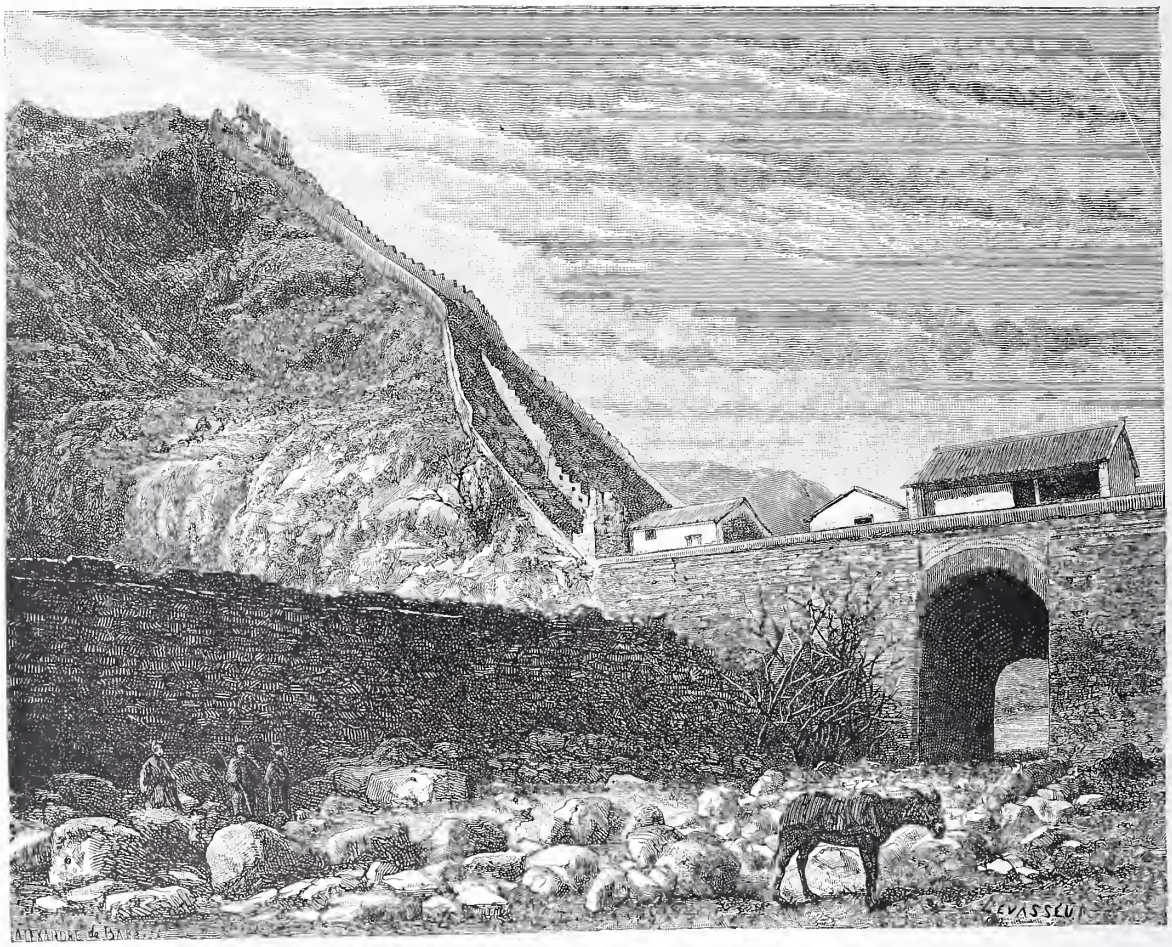
V

Branle-bas du départ à l'auberge de Nan-k'éou. — Querelle entre l'hôtelier et nos gens, au sujet de sapèques. — La porte de la passe de Nan-k'éou. — La passe : route stratégique de l'empereur Tsin Che-'houang. — État actuel de cette route. — Description de la passe. — Rencontre de caravanes mongoles.

Le lendemain matin, au jour, un branle-bas général nous réveillait : les chevaux hennissaient et piaffaient d'impatience dans la cour; les hommes criaient à qui mieux mieux; des ânes venaient joindre à ce concert leurs cris peu harmonieux. On préparait notre départ pour la Grande Muraille.

La route de la passe est des plus difficiles : il ne fallait pas songer à emmener nos voitures, et, comme nous devions passer la nuit au village de *Tch'â-taô*, de l'autre côté de la Grande Muraille, nous dûmes faire charger sur des ânes et des mulets les objets de literie, les vivres et les ustensiles de cuisine.

« A Nan-k'éou, dit l'auteur chinois Lin-tsing que nous avons cité plus haut, il faut décharger les voitures et transporter ces dernières à bras. On peut employer cependant une sorte de voiture



Porte de la passe de Nan-k'éou. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. le vicomte de Semallé.

appelée *ching-ching-tch'ô*, à roues épaisses et à courts brancards reposant sur un bœuf, qui peut contenir de lourds fardeaux. Les indigènes peuvent mettre dans l'une d'elles la charge de dix voitures ordinaires. Ces voitures ne versent jamais. »

Nous étions prêts à partir : nous venions de payer un écot raisonnable (l'hôtelier n'avait pas osé nous écorcher, mais s'était contenté de nous taxer d'après notre bonne mine, notre équipage et notre qualité de mandarins), lorsqu'il nous fallut mettre le *hô-la* entre nos gens et cet industriel qui allaient se prendre aux cheveux pour nous ne savions quelle question de petites ou de grandes sapèques. Nous fûmes obligés de séparer de force les parties adverses et d'entraîner avec nous toute l'escorte.

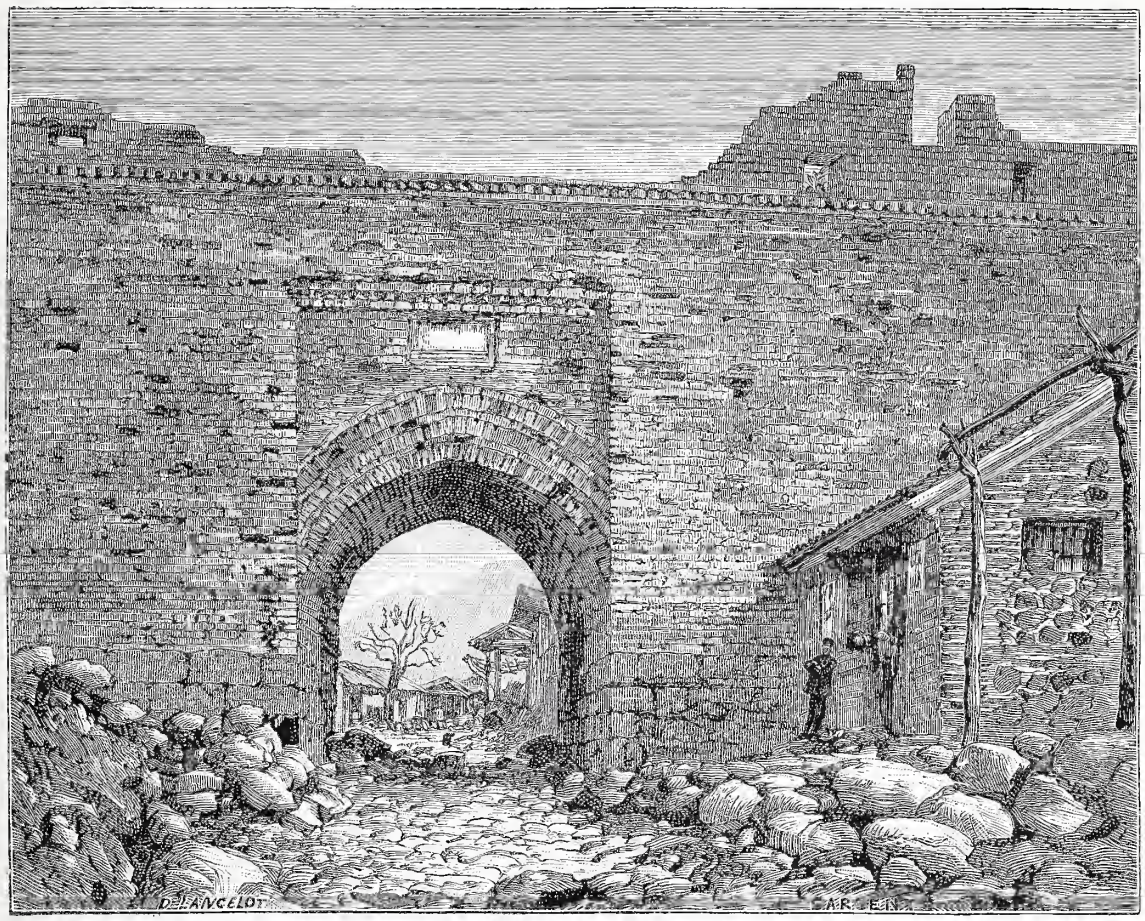
On sait qu'il n'y a en Chine ni monnaie d'or ni monnaie d'argent, et que la seule monnaie monnayée est une petite pièce de cuivre percée en son centre d'un trou carré, appelée par les Chinois *ts'ien* et par nous *sapèque* ou *cash*. Ces *ts'ien* sont d'une composition variable, et il y entre souvent plus de fer et d'étain que de cuivre : par suite, leur valeur varie à chaque instant. Il y a autant de *ts'ien* différents qu'il y a de provinces, que disons-nous? d'arrondissements. Chacun y perd, car le change fait vivre tout un monde, et trop de gens trouvent leur avantage dans la diversité des sapèques. Le

pays semble du reste beaucoup trop vaste pour que l'unification de la monnaie y devienne une réalité.

En général, on peut dire qu'une sapèque vaut un demi-centime : il faut donc cent sapèques pour faire cinquante centimes, mille pour faire cinq francs. Voilà la théorie qui semble toute simple : la pratique est un peu plus compliquée. Ainsi un *tiaô* ou *ligature* vaut quelquefois *mille* sapèques, d'autrefois *huit* ou même *quatre* cents ; la sapèque elle-même est quelquefois subdivisée en plusieurs autres.

La rixe de nos gens et du cabaretier une fois apaisée, nous nous dirigeâmes vers la porte de la passe de la Grande Muraille, qui se trouve située à l'extrémité de la rue montante sur laquelle s'ouvre l'auberge de Nan-k'éou. Sous cette porte, encadrée par les maisons du village, sont massés des loueurs d'ânes et de mulets attendant des clients pour les transporter de l'autre côté de la passe. Montés nous-mêmes sur d'excellents poneys mongols, nous dédaignâmes les offres de ces industriels et nous franchîmes la porte : à peine avions-nous dépassé les dernières maisons de Nan-k'éou, qu'un spectacle grandiose, original et solitaire, s'offrit à nos regards.

Là commence cette fameuse passe de Nan-k'éou, vallée à la fois naturelle et artificielle qui coupe,



Kouan, station militaire de Kiu-young, passe de Nan-k'éou. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de M. le vicomte de Semallé.

non pas une chaîne de montagnes, mais une mer de collines successives (c'est le seul nom qu'on puisse donner à cette barrière naturelle de la Chine septentrionale). L'œuvre du Créateur a été continuée, et, pour un temps, perfectionnée par la main de l'homme : l'histoire a enregistré ce travail de géant dans ses annales. A nos pieds, en effet, nous voyons les débris épars de cette belle route dallée que l'empereur Che-'houang-ti, des Ts'in, l'architecte de la Grande Muraille, entreprit de faire construire pour permettre à ses soldats et à ses ouvriers de mener à bien la fortification dont son cerveau fécond et hardi avait conçu le plan : cette route militaire, qui commençait à la porte de Nan-k'éou pour finir au Pâ-tâ-ling, entrée de la Muraille à l'autre extrémité de la passe, devait être assez large et courait le long du Châ-'hô, le traversait même quelquefois sur des ponts de granit dont on voit encore les ruines. Des dalles, d'un mètre cinquante de longueur sur un mètre de largeur, la tapissaient complètement : on en rencontre encore un certain nombre, et l'œil peut y distinguer les traces des roues des lourdes voitures et charrettes qui se rendaient par là en Tartarie.

En son temps, cette œuvre, nous devrions dire ce chef-d'œuvre de patience et de peine, dut être quelque chose de magnifique et d'étonnant : malheureusement, le temps, destructeur de toutes

choses, les guerres successives, l'incurie nonchalante, le passage de plusieurs générations, tout s'est uni pour ruiner ce superbe chemin. Dans certains endroits, le sol se souleva et dressa les dalles l'une contre l'autre; dans d'autres, au contraire, il s'affaissa et produisit des excavations; ajoutez à cela que plusieurs pierres furent cassées par accident, que, du haut des cimes rocheuses qui la surplombaient, les pluies détachèrent peu à peu et firent tomber des rocs énormes dont la masse écrasa et effrita les dalles. N'oublions pas les torrents qui lancèrent sur la route des avalanches de pierres arrachées aux hauteurs avoisinantes. Qu'on s'imagine tout ce travail lent, mais sûr et continu depuis le troisième siècle de notre ère — époque à laquelle la route fut construite — jusqu'à nos jours, et l'on ne sera certainement pas étonné de trouver à l'heure actuelle un chemin aussi laborieux et aussi difficile.

Au moment où nous entrions dans la passe, le soleil dardait ses premiers rayons sur les cimes dénudées de la chaîne de droite : une demi-obscurité régnait dans la vallée où tout était voilé d'un léger brouillard diaphane. Le paysage qui s'étale alors sous les yeux charme par son caractère original et sauvage : la trouée immense s'ouvre béante et profonde. De chaque côté, sur les hauteurs rocheuses presqu'à pic, point de mouvements champêtres, point de troupeau, point de village : parfois une cabane, une maison délabrée, ou un tombeau en ruines, se détache sur la nudité du roc; quelques arbres, dépouillés de leur feuillage, baissent leur tête humble sous les rafales du *si-peï-foung*. A peine découvrez-vous çà et là un champ cultivé, une vigne isolée : la montagne n'est couverte que d'une herbe courte et menue, panachée de fougères desséchées, qui frissonne légèrement sous la bise. Des ruisseaux jaillissent du creux des rochers, courent en zigzag le long de la colline, bousculent les rocs qui tentent témérairement de s'opposer à leur cours, se heurtent à des masses granitiques dont la force d'inertie les oblige à se détourner de leur chemin, et finalement vont se jeter dans la rivière limpide qui circule parmi les pierres au fond de la vallée; çà et là quelques traces desséchées des torrents du printemps, causés par les pluies et la fonte des neiges; d'étroits sentiers, creusés par le pas de l'homme, déroulés comme de longs serpents; des rochers suspendus au-dessus de la tête des voyageurs qui croient les voir s'effondrer à leur passage; quelques tapis de verdure étendus sur la pente rocailleuse de la montagne, et de rares vignes aux échalas maigres et espacés. Couronnant le tout, les cimes pyramidales, parées de givre, sur lesquelles le soleil jette mille lueurs chatoyantes.

Quoique les chevaux et les bêtes de somme y buttent presque à chaque pas, ce chemin constitue la voie de communication la plus importante entre la Tartarie et la Chine. On est étonné d'y rencontrer à tout moment, allant et venant, de nombreux troupeaux de moutons, véritable armée grouillante et indisciplinée qui n'obéit pas toujours à la voix de son conducteur, des files de chevaux et de mulets chargés de ballots d'étoffe ou d'oranges, ou de longues et pittoresques caravanes de Mongols. Rien de plus original que de voir ces hordes tartares descendre à travers les roches étagées, se présentant à l'œil du voyageur et de l'artiste sous les aspects les plus divers, puis traverser la rivière chameau par chameau, sur les pierres plates disposées dans son lit.

Ces caravanes sont composées de marchands, trafiquant entre la capitale et la Mongolie, d'officiers chargés par les princes mongols d'aller déposer un tribut annuel ou des présents entre les cinq griffes du Dragon : quelquefois une de ces troupes forme à elle seule la suite et la smala d'un prince ou chef de bannière qui se rend à Péking pour contempler la face du Fils du Ciel.

Les représentants des deux nations tartare et chinoise ne semblent pas animés d'une haine féroce à l'égard les uns des autres : s'ils s'adressent quelquefois des épithètes malsonnantes, incomprises souvent de part et d'autre, ils n'en viennent jamais aux coups. Tous les Mongols que nous avons rencontrés dans cette passe de Nan-k'éou nous ont paru très sociables, et ont toujours répondu fort poliment à notre *saïn, saïn* (mot mongol et mandchou qui signifie *bon, bien, beau,* mais qui, avec l'élasticité du mot chinois *haô,* sa traduction exacte, est l'équivalent de l'expression française *Comment allez-vous? Vous allez bien?*). Cette parole de politesse, que nous leur adressions en passant, semblait leur faire grand plaisir, d'autant sans doute qu'elle leur était dite par un Européen, par un *barbare*. N'eussent été la saleté et la puanteur de leurs personnes et de leurs yourtes, nous aurions volontiers causé avec ces Tartares nomades, dans leurs haltes champêtres, et fumé le calumet de paix au coin de leur feu.

VI

Arrivée à Kiu-young-kouan. — Description de cette station. — Étymologie de ce nom. — Importance de Kiu-young-kouan. — Échec du général Mô-kou-lì et de Tchinggis-khan devant cette passe. — Arche octogonale et son inscription sexaglotte. — L'oreiller des Génies. — Fête locale de Kiu-young-kouan. — Divertissements divers : théâtre, jongleurs, trapèze. — Coutume chinoise et superstition campagnarde : les haricots du Bonheur. — Vers de l'empereur K'ang-chi sur la passe de Kiu-young.

Vers les dix heures du matin, après une marche pénible sur les débris de l'ancienne route stratégique de l'empereur Tsin-che-houang, nous arrivions au *Kouan* ou station militaire de Kiu-young. Sous ce nom de *Kouan,* les Chinois désignent toute ouverture artificielle ou naturelle, toute porte gardée par un détachement et surveillée par un mandarin d'un grade relativement élevé, en un mot, tout point par où passe une route commerciale ou politique : ainsi, toutes les portes de la Grande Muraille par où débouchent les princi-

pales voies de communication de la Chine avec le Turkestan, la Mongolie et la Mandchourie, sont des *kouan*.

La station militaire de Kiu-young se compose d'un village assez considérable fortifié par un rempart qui, partant des hauteurs de gauche, partage la vallée en deux et remonte jusqu'au sommet des montagnes de droite. Ce mur, à cheval en quelque sorte sur la passe, a treize li de circonférence et quatre toises deux pieds de haut; il a été reconstruit dans son état actuel par le généralissime Sin-tâ, en la première année du règne de l'empereur Houng-vou, des Ming (1368). « Kiu-young-kouan, lisons-nous dans la belle description chinoise de Péking et de ses environs [1], appelé aussi *Sou-meun-kouan*, est situé à quarante li au nord-ouest de Tch'ang-p'ing-tchéou. »

Lorsque les Tartares *Kin* ou *Niu-tche* fondirent sur la Chine, dans les premières années du douzième siècle, le général Ni-yâ-man, qui commandait un corps de troupes de cette nation, se heurta contre la station militaire de Kiu-young et ne put s'en emparer. Il fut obligé de diviser son armée, contourna la position, saisit Tch'ang-p'ing, et vint prendre à revers Kiu-young dont la garnison, voyant ses vivres coupés, mit bas les armes (Annales des Kin). Plus tard, quand les hordes mongoles, avides de pillage, voulurent pénétrer dans les plaines riches et fertiles de la Chine, le célèbre général Mô-hou-li (Mokouli), leur capitaine, dut reculer devant la résistance que lui opposa Kiu-young-kouan. Le terrible Tchinggis-khan lui-même ne put franchir cette passe et renonça à l'attaquer de front : la nature des lieux triompha ainsi de l'habileté et des talents de cet illustre conquérant.

A Kiu-young-kouan, la route s'engouffre sous une belle porte octogonale ornée de figures de la mythologie indienne. La voûte de cette arche est ornée d'une grande figure mythologique flanquée de deux autres portant des couronnes de serpents à sept têtes; puis, autour, sont deux des rois Devas, et une multitude de bouddhas sculptés en bas-relief. Mais ce qui fait tout l'intérêt historique, archéologique et linguistique de ce monument, c'est une invocation à Bouddha, en sanscrit, qui s'y trouve gravée avec des traductions en cinq langues différentes (tibétain, mongol, ouigour, niu-tche, chinois).

Dans un intéressant travail, M. Wylie nous apprend que cette arche était primitivement la base d'une pagode appelée Kouô-kié-t'â (pagode qui traverse la rue), mais que ce monument étant un objet de terreur pour les superstitieux Mongols qui passaient par là pour descendre de leurs steppes dans la Chine septentrionale, il fallut le détruire dans les premières années de la dynastie des Ming, de telle sorte qu'il ne resta plus que l'arche elle-même au-dessus de la route.

Une autre curiosité de la station militaire de Kiu-young, c'est une grande pierre couchée tout de son long sur le bord de la route, dans l'intérieur même de la station. Les indigènes lui ont donné le nom d' « oreiller des Génies » (*chien-jen-tch'en*); elle a en effet la forme d'un meuble de ce genre, ou plutôt encore d'un long traversin. Beaucoup d'autres ruines sont accumulées dans l'enceinte, et montrent que le *kouan* avait jadis une plus grande importance qu'aujourd'hui, depuis que les Tartares mandchoux occupent le trône de la Chine.

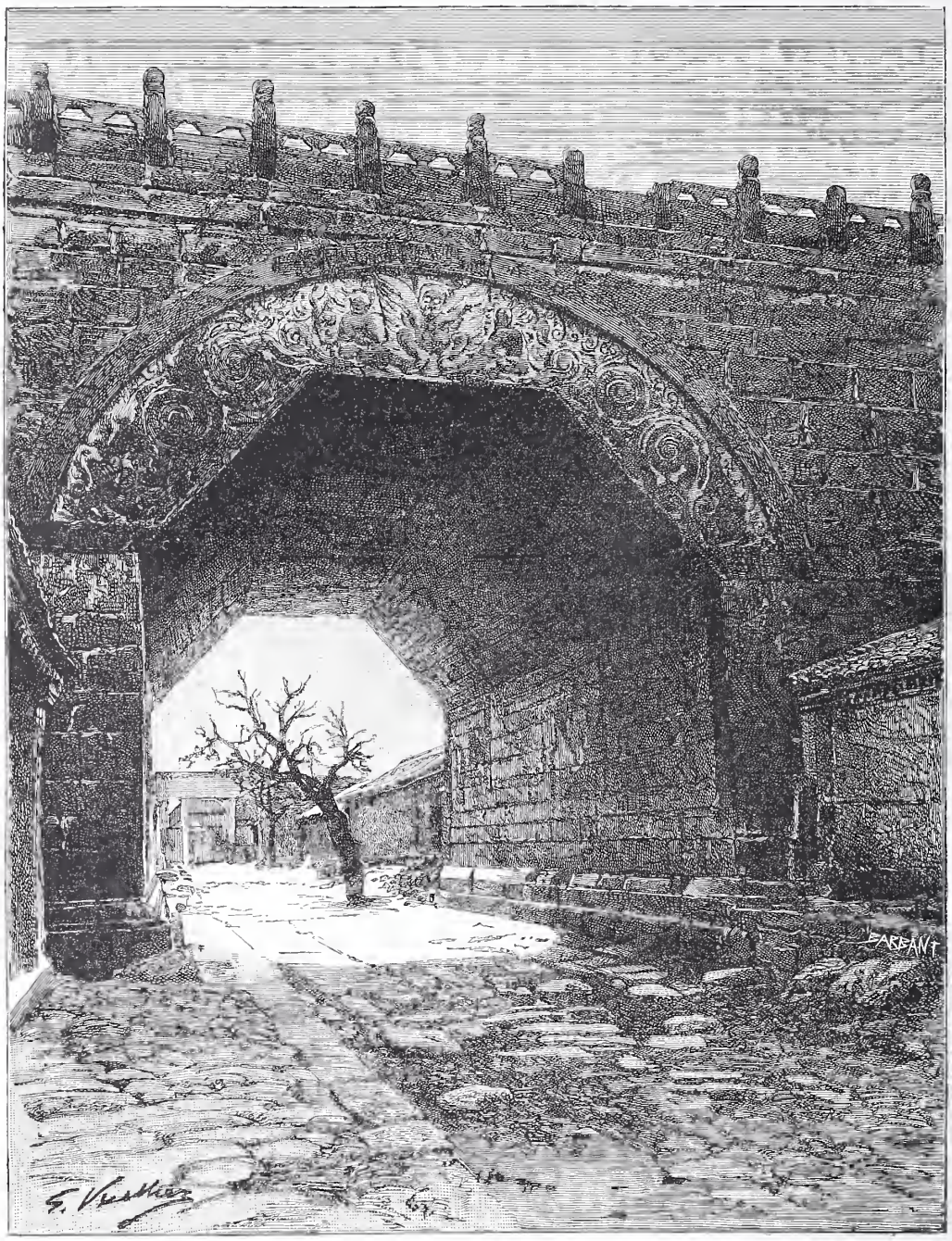
Cette petite place forte n'a guère plus sa raison d'être. Nous n'y vîmes pas même un canon. Quelques murs en ruines sont assez curieux, car ils montrent la manière dont les maçons chinois des temps passés les construisaient : un grand nombre se composent de tuiles rangées les unes contre les autres, par couches superposées, mais ne sont point unies avec du ciment ou de la chaux et ne tiennent que par leur pression réciproque.

Le jour où nous passâmes à Kiu-young-kouan était celui de la fête locale de cette station : aussi tout le village était-il en grande liesse. Les habitants, endimanchés, un peu moins sales que d'habitude, se rendaient au temple pour y faire les génuflexions exigées par les rites devant l'image du *tch'éng-houang-chen* ou *dieu tutélaire*, et y brûler des petits bâtonnets d'encens. Deux ou trois Mongols, dont les yourtes s'élevaient sur le bord du chemin, s'étaient joints à la foule et tenaient à la main un *kudji* ou bâton d'encens. D'autres se promenaient sur la grande place, serrant à la main le *buguldurghe* (ou cordon de cuir) qui termine le manche du fouet mongol. Ces Tartares se rendaient à la capitale pour déposer aux pieds du Dragon le tribut annuel monnayé que leur chef de bannière devait au souverain chinois : l'argent était renfermé dans des *khobdo* ou pièces de bois creuses qui, vues de loin sur le dos des chameaux, paraissaient être de petits canons de campagne.

Mais c'était sur l'*agora* ou grande place de Kiu-young qu'avait lieu la véritable fête et que se trouvait la plus grande affluence de monde. La population ordinaire du village était naturellement accrue, pour la circonstance, de tous les habitants des environs et sans doute même de résidents de Nan-k'éou : ce n'est pas tous les jours, en effet, que les campagnards peuvent jouir d'un tel spectacle. Dans un des coins de la place, sur le *chi-t'aï* ou théâtre, bâti à demeure, mais qui ne sert que dans ces occasions de réjouissance publique alors qu'une troupe de comédiens nomades fait une tournée dans ces parages, se démènent des héros en costumes fantastiques, poussant des cris féroces ou chantant d'une voix nasillarde aux accords d'un orchestre bruyant de cymbales fausses, de flûtes discordantes et de tambours retentis-

[1] Ce splendide ouvrage, œuvre d'érudition et de goût, très rare même en Chine où l'on ne peut se le procurer qu'à force de recherches et à un prix fort élevé, est dû à la collaboration d'une quarantaine des meilleurs pinceaux de l'empire; son titre complet est : *K'in-ting Je chia Kiéou-ouen-k'aô*, Examen de ce qu'on peut apprendre sur les antiquités de la capitale, publié par ordre impérial.

sants. Vis-à-vis, un véritable guignol [1], Karagueuz Chinois, entouré d'une foule compacte d'enfants de tout âge et de tout sexe, et même de grandes personnes, yeux grands ouverts, bouche béante, manifestant leur approbation par des *haô, bien! bravo!* gutturaux. Au centre de la place, voici des jongleurs qui lancent en l'air des *che-sô,* masses de pierre en forme de cadenas chinois, font une pirouette et les reçoivent, qui sur la tête, qui sur le nez, qui sur le coude ou le poignet : avec leur aisance et leur dextérité on se figurerait que ces poids sont en carton, mais en réalité ils pèsent de vingt à soixante livres, selon leur grosseur. Un *kang-tse* ou trapèze attire nos regards : il consiste en un poteau de bois posé en long sur quatre pieux. Des acrobates s'y livrent à toutes sortes de tours; nous arrivâmes juste à temps pour voir le tour appelé *k'ouâ-kou, à cheval*



L'arche de Kiu-young-Kouan, passe de Nan-K'éou. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. le vicomte de Semallé.

sur des tambours : on met trois tambours en pyramide sur le trapèze, puis un acrobate saute à cheval sur le plus haut et reste ainsi en équilibre pendant un quart d'heure, sans que l'édifice vacille un seul instant.

Tout autour, des marchands de bric-à-brac, de

[1] Les *k'ouei-lei* ou marionnettes existent en Chine depuis un temps immémorial : on en fait remonter l'invention à l'époque de Mou-ouang de la dynastie des Tchéou (1001 à 946 avant notre ère). Un ancien philosophe taoïste, qui fleurit au quatrième siècle avant notre ère, Lié Yu-k'éou, a écrit dans son ouvrage intitulé *Lié-tseu :* « Au temps de Mou-ouang, un homme adroit, nommé Yen-che, fit des hommes de bois qui pouvaient chanter et danser. Telle a été l'origine des marionnettes. »

vieux vêtements, de fleurs artificielles; des étalagistes à capharnaum ambulant; des confiseurs avec leur boutique portative, des pâtissiers avec leur cuisine roulante, etc.

Comme nous sortions avec peine de cette foule grouillante et houleuse, nous vîmes de vieilles paysannes, courbées par les ans, qui distribuaient des haricots cuits à tout venant.

C'est là une coutume des gens du nord que nous n'avons vue signalée nulle part. Deux fois par an, au mois de mars et au mois de novembre, certaines vieilles femmes de la campagne se rendent au temple, un panier de haricots à la main, et là, devant la statue dorée du Bouddha, se prosternent et crient : « *O-mi-tô-fo!* » (Amidha Bouddha), chaque fois qu'elles prennent un haricot et le déposent à côté d'elles. A un jour fixe, elles se lèvent de grand matin, mettent les haricots dans une marmite, y ajoutent des carottes et des bourgeons d'acajou (*chiang-tch'oun*), puis font cuire le tout. La cuisson à point, elles transvasent dans un panier et vont s'installer dans les carrefours, sur les routes, là où il y a le plus de monde, et distribuent à chacun quelques haricots, en disant : « *Vous amassez du bonheur pour la vie future.* » On appelle cette coutume *jeter les haricots du bonheur*. Les haricots sont précieusement conservés comme des amulettes de félicité terrestre et céleste.

En quittant la station militaire de Kiu-young, dont le site sauvage et grandiose a excité si souvent la verve des poètes chinois, nous nous rappelions les beaux vers de l'empereur K'ang-chi à son sujet. On ne lira sans doute pas sans quelque intérêt une traduction inédite de cette pièce de poésie, due à un souverain contemporain de Louis XIV, capitaine habile qui savait manier le pinceau avec une aussi grande dextérité que l'épée.

VERS DE L'EMPEREUR K'ANG-CHI, SUR LA PASSE DE KIU-YOUNG.

Mille pics semblent s'adosser à demi au firmament :
Le nord du Tche-li (1) se repose (de sa sûreté) sur cette héroïque passe;
A cette antique frontière, la buée (de la plaine) et les nuages (qui entourent les cimes) s'unissent;
En temps de paix, les murs et les remparts ne servent de rien;
Les armes des soldats courent vers les plaines sablonneuses du nord;
Les traces des pieds des chevaux traversent les montagnes qui se succèdent,
Et peu à peu se dirigent vers la route du Mur-Frontière (la Grande Muraille),
Tandis que les bannières et les drapeaux flottent, par rangées, semblables aux plumes du martin-pêcheur.....

A suivre. IMBAULT-HUART, consul.

DURÉE DES QUATRE SAISONS.

Les saisons n'ont pas mêmes durées.

Actuellement, la durée moyenne du printemps est de 92 jours 21 heures, celle de l'été de 93 jours 14 heures, celle de l'automne de 89 jours 19 heures et celle de l'hiver de 89 jours.

On peut remarquer qu'en faisant la somme des durées du printemps et de l'été, on trouve 186 jours 11 heures, tandis que l'automne et l'hiver ne donnent que 178 jours 19 heures; il s'ensuit que le Soleil reste 8 jours de plus dans l'hémisphère boréal que dans l'hémisphère austral.

COMMENCEMENT DES SAISONS EN 1888, TEMPS MOYEN.

Printemps. .	le 20 mars. . . .	à 4 h. 5 m. du matin.
Été	le 21 juin. . . .	à 0 h. 23 m. du matin.
Automne. . .	le 22 septembre.	à 3 h. 2 m. du soir.
Hiver. . . .	le 21 décembre.	à 9 h. 12 m. du matin.

FRÉDÉRIC LE GRAND.

Suite. — Voy. p. 179.

II

L'année même où il monta sur le trône, Frédéric II tira son épée, se mit à la tête de ses troupes, et voici, pour bien des années, celui qui s'était cru un philosophe, un moraliste, un poète, transformé en guerrier.

Y fut-il forcé par son devoir de roi, par la nécessité de défendre ses États? nullement; personne ne l'attaquait ni ne le provoquait; il fut l'agresseur; il envahit la Silésie par l'unique raison qu'il eut envie de s'en emparer; il se fit conquérant, lui qui avait, en prose et en vers, si sévèrement condamné la funeste ambition des conquérants.

Il s'étonne lui-même de ce qu'il a fait. Il écrit à son ami Jordan, après la victoire de Chotusitz (mai 1742) : « Voilà ton ami vainqueur pour la seconde fois dans l'espace de treize mois. Qui aurait dit, il y a quelques années, que ton écolier en philosophie, celui de Cicéron en rhétorique et de Bayle en raison, jouerait un rôle militaire dans le monde? Qui aurait dit que la Providence aurait choisi un poète pour bouleverser le système de l'Europe? »

Officiellement, dans ses manifestes, Frédéric allégua d'anciens droits que sa maison aurait eus sur la Silésie; mais dans l'intimité, avec ses amis, il avoua ses vrais motifs : « L'ambition, l'intérêt, le désir de faire parler de moi l'emportèrent, et je décidai la guerre. » Il dit encore : « Il faut, dans le monde, que chacun fasse son métier. Il faut prendre l'esprit de son état. » Et à Jordan il écrit : « Mon âge, le feu des passions, le désir de la gloire, la curiosité même, pour ne te rien cacher, enfin un instinct secret, m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtais, et la satisfaction de voir mon nom dans les gazettes, et ensuite dans l'histoire, m'a séduit. »

En réalité, Voltaire nous donne la clé de la nature de Frédéric, quand il dit que ce prince était un enthousiaste, et qu'il avait plusieurs sortes

(1) Province où se trouve situé Péking.

d'enthousiasmes : il parlait, il écrivait avec l'une, et il agissait ensuite avec une autre. Il aimait la spéculation, mais l'action n'était pas un moindre besoin pour lui.

Ajoutons qu'il fut déterminé aussi par un motif plus vaste que son intérêt et ses passions personnelles. Il songeait à l'avenir de son pays, il voulait tirer la Prusse de son humiliante insignifiance, affirmer et faire reconnaître son importance en Europe. Il dit quelque part que son grand père, Frédéric Ier, en érigeant la Prusse en royaume, « avait mis un germe d'ambition dans sa postérité : la monarchie qu'il avait laissée à ses descendants était une espèce d'hermaphrodite, qui tenait plus de l'électorat que du royaume; il y avait de la gloire à *décider cet être.* »

Il le décida, et il eut de la gloire. Il devint un grand capitaine. Après la seconde guerre de Silésie, il fut proclamé *le Grand.* Enfin la guerre de Sept ans, dans laquelle il fut sur le point de succomber, lui et son peuple, et où il montra une constance, un sang-froid et une force de volonté invincibles, se termina à son honneur et à son profit.

Dans les intervalles et au milieu même de toutes ces guerres, dans les revers et dans les succès, l'ami des lettres et de la sagesse, de l'humanité et de l'amitié, se retrouve à peu près tel que nous l'avons vu dans sa jeunesse, peut-être plus simple et plus vrai. Cette gloire qu'il a désirée et obtenue, il la juge, il l'estime à sa valeur, il n'en est pas enivré. Il déclare, dans un de ses ouvrages historiques, qu'il la doit à son armée, à ses généraux, et aussi à la fortune, bien plus qu'à lui-même. S'il avait échoué, « il aurait passé pour un prince inconsidéré, qui avait entrepris au-delà de ses forces. Le succès le fit regarder comme habile. Réellement ce n'est que la fortune qui décide de la réputation; celui qu'elle favorise est applaudi, celui qu'elle dédaigne est blâmé. »

Sa sœur Wilhelmine, voyageant en Italie, lui envoie une branche de laurier cueillie à Naples sur le tombeau de Virgile, pour le complimenter de ses victoires dans les deux guerres de Silésie. Frédéric s'étonne, il est confus d'un tel hommage. « Je vous avoue, lui écrit-il, que je suis tombé de mon haut en recevant une couronne de laurier de vos mains. S'il y avait quelque chose de capable de renverser ma chétive cervelle, ç'auraient été les choses obligeantes que vous y ajoutez. Mais, chère sœur, en faisant un retour sur moi-même, je n'y trouve qu'un pauvre individu composé d'un mélange de bien et de mal; souvent très mécontent de soi-même, et qui voudrait avoir plus de mérite qu'il n'en a; fait pour vivre en particulier, obligé de représenter; philosophe par inclination, politique par devoir; enfin, qui est obligé d'être tout ce qu'il n'est pas, et qui n'a d'autre mérite qu'un attachement religieux à ses devoirs. »

Frédéric n'aimait pas la guerre pour la guerre, il ne cesse de le répéter; mais il était engagé, il n'était pas le maître de faire la paix, l'honneur ne lui permettait pas de se retirer de la lutte. « Croyez-vous donc, écrit-il à Voltaire (1759), qu'il y ait du plaisir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journellement ses connaissances et ses amis, à voir sans cesse sa réputation exposée aux caprices du hasard, à passer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhensions, à risquer enfin sa vie et sa fortune? Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la société, les agréments de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce soit. Quoique je désire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des bassesses et des infamies. La philosophie nous apprend à aimer notre devoir, à servir fidèlement notre patrie au prix de notre sang, de notre repos, à lui sacrifier tout notre être. »

On est stupéfait de voir ce roi, ce chef d'une grande armée, dans les bivouacs, sur les champs de bataille, entre les ordres qu'il donne à ses généraux, se livrer tranquillement à la lecture de ses auteurs favoris et se distraire en composant des vers. Le lendemain d'un combat malheureux, il écrit des épîtres sur le *Hasard* et sur la *Méchanceté des hommes.* Un autre jour, l'action tardant à s'engager, il attend le bon plaisir de l'ennemi en adressant à Jordan une lettre dans laquelle il lui demande de lui envoyer les œuvres de Boileau et les *Lettres* de Cicéron; et de ces dernières il lui indique le tome où il en est resté. Il se ravise et le prie d'y joindre les *Tusculanes,* les *Philippiques* et les *Commentaires de César.* Après un désastre, il se consolait et se fortifiait en relisant certaines pages du poème de Lucrèce ou des *Pensées* de Marc-Aurèle : alors les rois et les armées et les peuples ne lui apparaissaient plus que comme des fourmis que le pied d'un passant écrase par mégarde et dont la destruction passe inaperçue dans le vaste univers. On le vit, en 1759, pendant les soucis de la guerre de Sept ans, plongé dans l'étude des *Oraisons funèbres* de Bossuet et de Fléchier, et composant lui-même l'éloge, non d'un prince ou d'un héros, mais « d'un pauvre cordonnier qui, par ses talents, par sa vertu et sa piété, méritait plus que les rois et les princes de passer à la postérité. La flatterie, dit-il, cette indigne flatterie dont on ne peut se défaire lorsqu'on parle de ces illustres ingrats, n'a point souillé ma plume en traçant l'éloge de mon cordonnier. »

Frédéric s'est toujours piqué d'être religieusement fidèle dans ses liaisons de famille et d'amitié. Il le fut en effet. Nous l'avons vu, dans sa jeunesse, s'appliquer à exalter chez son père les qualités du roi et à laisser dans l'ombre les torts de la vie privée; dans son âge mûr et jusqu'à la fin de sa vie, il fit de même : jamais il ne souffrit qu'on portât en sa présence la moindre atteinte à la mémoire de Frédéric-Guillaume. Il ne fut pas

moins respectueux envers sa mère. Chaque fois qu'il allait la voir, il ôtait son chapeau dès son arrivée à la grille du jardin qui précédait l'habitation, et il marchait tête nue dans la longue allée jusqu'au château; au retour, il ne se couvrait qu'après être sorti de la grille; et cela en toute saison, par tous les temps. Sa sœur Wilhelmine fut une de ses plus chères affections. Il l'estimait, il l'admirait. Il la regardait comme bien supérieure à lui. Il lui devait tout, disait-il; c'était elle qui avait éveillé son esprit, qui lui avait inspiré le désir de s'instruire, de s'élever au-dessus du commun des hommes. « S'il y a un être créé digne d'avoir une âme immortelle, lui écrit-il, c'est vous sans contredit; s'il y a un argument capable de me faire pencher vers cette opinion, c'est votre génie. » Et quand la margrave mourut, il fut inconsolable; c'était précisément le jour où il fut battu à Hochkirch par les Autrichiens (14 octobre 1758) : il ne pensa qu'à la perte irréparable de sa sœur, et pendant les mois qui suivirent, renonçant à ses doutes habituels, il se mit à croire que la dissolution du corps ne détruit pas l'être qui pense; il parlait de la joie ravissante qu'il éprouverait à revoir cette morte dans un autre monde.

Il eut aussi un attachement bien vif pour l'un de ses neveux qu'une maladie enleva tout à coup à l'âge de dix-neuf ans. « Cette nouvelle, écrit-il à son frère Henri, est venue me frapper comme un coup de foudre... Cet enfant m'a volé le cœur par un nombre de bonnes qualités qui n'étaient contrebalancées par aucun défaut... Si je pense avec cela qu'il avait le meilleur cœur du monde, qu'il était né bienfaisant, qu'il avait de l'amitié pour moi, alors les larmes me tombent des yeux malgré moi, et je ne saurais m'empêcher de déplorer la perte de l'État et la mienne propre. Je n'ai jamais été père, mais je me persuade qu'un père ne regrette pas autrement un fils unique, que je regrette cet aimable enfant. »

Avec ses véritables amis, ceux chez qui il estimait le caractère et le cœur encore plus que l'esprit, Frédéric se montra irréprochable. Jamais il ne cessa de les aimer, ni de le leur témoigner. La veille d'une bataille, il pense à son cher Jordan, que peut-être il ne reverra plus, et il lui adresse à la hâte ce billet : « Mon cher Jordan, nous allons nous battre demain. Tu connais le sort des armes; la vie des rois n'est pas plus respectée que celle des particuliers. Je ne sais ce que je deviendrai. Si ma destinée est finie, souviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement. Si le ciel prolonge mes jours, je t'écrirai dès demain, et tu apprendras notre victoire. Adieu, cher ami, je t'aimerai jusqu'à la mort. » C'est à propos de Jordan, qu'il a perdu et que, dit-il, il regrettera toute sa vie, que Frédéric écrit à d'Argens, que « l'amitié est indispensable à notre bonheur, et que la qualité d'honnête homme est la première de toutes : c'est elle qui unit les âmes, et sans elle il ne peut y avoir de société intime. »

Plus tard, il eut pour le baron de la Motte-Fouqué et pour l'Écossais Keith, connu sous le nom de milord Maréchal, tous deux beaucoup plus âgés que lui, l'affection la plus dévouée. Quand Fouqué, son vieux compagnon d'armes, était malade, il le comblait d'attentions, de gâteries; il lui envoyait, à titre de remèdes, des primeurs, de bons vins, des friandises. En 1770, le 6 mai, anniversaire de la bataille de Prague, il lui écrit : « Je vous envoie, mon cher ami, du vieux vin de Hongrie pour vous en délecter, le même jour que vous fûtes, il y a treize ans, si cruellement blessé par nos ennemis. » En 1763, la paix enfin signée, Frédéric s'empresse de rappeler auprès de lui milord Maréchal, qui était retourné en Écosse; il lui représente qu'il a perdu tous ses proches et ses amis, qu'il a cinquante ans, et qu'à cet âge on forme difficilement de nouveaux liens, qu'il a besoin de lui; pour le tenter, il lui parle de son chèvrefeuille et de son sureau, qui déjà verdissent et qui l'attendent. Milord Maréchal revint et trouva, pour le recevoir, une maison bâtie exprès pour lui dans un faubourg de Postdam, tout près du château de Sans-souci. Le roi y arrivait par ses jardins, et il ne passa pas un jour sans rendre visite à son vieil ami, qu'il conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

A suivre. E. LESBAZEILLES.

DE L'ESPRIT DE SOCIÉTÉ SELON ARISTOTE [1].

Dans les relations de toute sorte que les hommes ont entre eux pour la vie commune, soit de simple conversation, soit d'affaires, il y a des gens qui cherchent à se rendre agréables à tout le monde. Dans le désir de plaire, ils approuvent toujours tout; ils ne contredisent sur rien, croyant que c'est un devoir de ne faire de peine à qui que ce soit parmi les personnes qu'ils rencontrent.

Il y a d'autres gens qui, d'un caractère tout contraire à ceux-là, prennent le contre-pied en toutes choses et ne s'inquiètent jamais de la peine qu'ils peuvent causer : ce sont ceux qu'on appelle gens moroses ou querelleurs.

On voit, sans qu'il soit besoin de le dire, que ces deux dispositions sont dignes de blâme, et qu'il n'y a de louable que la disposition moyenne qui fait qu'on accueille ou qu'on écarte comme on le doit les hommes et les choses qu'on doit accueillir ou écarter.

UN LIVRE DE LECTURE

DE LA FIN DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Les *alphabets, abécédaires* ou *méthodes* dans lesquels nos aïeux apprenaient à lire sont devenus aussi rares aujourd'hui que les jouets et les

[1] *Morale à Nicomaque*, livre IV, ch. VI, trad. de Barthélemy Saint-Hilaire.

pantins qui amusaient leur enfance; bien peu ont échappé à cet amour de la destruction qui semble être instinctif chez la plupart des jeunes écoliers. Malgré le peu d'importance que ces petits livres semblent avoir, au premier abord, on ne peut que regretter leur perte, car ils donnent parfois, sur les mœurs et les coutumes du temps passé, bien des renseignements intéressants et des indications précieuses que l'on chercherait vainement ailleurs.

Telle est entre autres une *Méthode de lecture* dont la Bibliothèque de l'Arsenal possède un exemplaire à peu près unique, croyons-nous, et qui donne une singulière idée de la façon dont on comprenait l'éducation des enfants en Bourgogne, il y a trois siècles.

Ce livre, imprimé à Dijon, chez Claude Michard, imprimeur et marchand libraire, à l'enseigne de *Saint-Jean l'Évangéliste*, porte le titre, au moins étonnant pour un livre de lecture, de *Rôti-cochon*, nom que le libraire lui a donné en s'appuyant sur une figure de la page 15 qui représente un cochon de lait à la broche.

Donc *Rôti-cochon* ou *Méthode très facile pour apprendre les enfans à lire en latin et en françois, par des inscriptions moralement expliquées de plusieurs représentations figurées de différentes choses de leur connoissance, très utile et même nécessaire*, etc.

On voit qu'à cette époque, déjà, on donnait ce qu'on appelle aujourd'hui des « leçons de choses ».

Si le titre est bizarre, il faut avouer que le contenu est plus étrange encore.

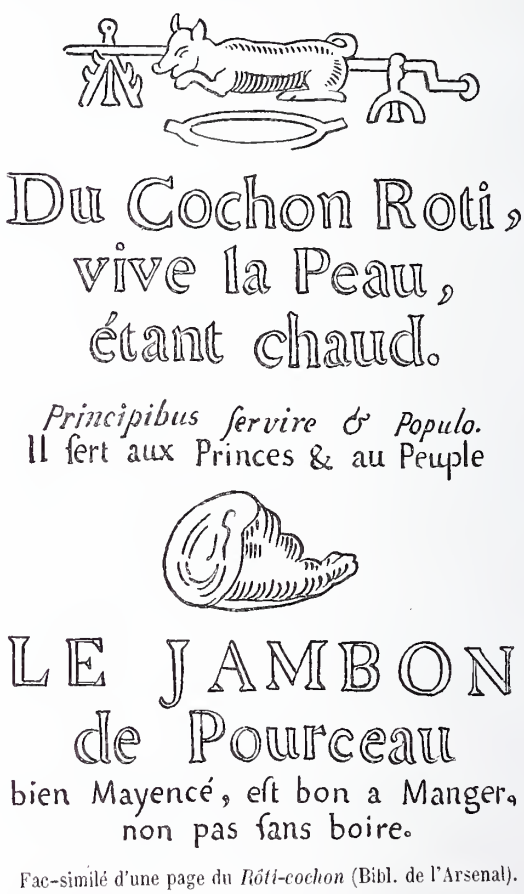
Les premières pages, toutefois, sont des plus correctes et le censeur le plus sévère n'y trouverait rien à redire. L'auteur de l'*Avertissement* rapporte les opinions d'Hésiode (?), de Quintilien, d'Aristote et de Platon sur l'éducation et les différences que l'on remarque dans le caractère des enfants. Puis le livre commence par un excellent conseil, en vers, qui est de travailler continuellement et que l'on doit considérer comme perdu le jour où l'on n'a rien appris. On donne ensuite l'avis d'observer peu à peu ce que contiennent les pages qui vont suivre.

C'est alors, dans ces pages, que se trouve pleinement justifié le titre étrange de ce livre de lecture que l'on croirait avoir été rédigé par quelque disciple de Gargantua.

C'est d'abord le *Païs de Cocagne* représenté avec « ses alouettes rôties, ses montagnes de beurre, ses ruisseaux et rivières de miel, vin, lait, etc. », pays qui « ne se découvre qu'aux gens d'esprit, lesquels par leurs sciences sont bien élevés, venus et reçus partout. »

Chacune des pages suivantes représente, figurés plus ou moins grossièrement, des mets, des fruits ou des gâteaux, accompagnés de légendes en gros et petits caractères, qui donnent en quelques lignes la manière de les préparer, de les servir et de les manger :

Exemples : « *Le lièvre* est très bon en pâté, témoins ceux qui en ont gousté. — *Œufs frais, poisson roti et harangs salés* sont pour le caresme et autres jours de l'année, soit maigres ou gras, et selon l'apétit et le bon marché. — *Cailles et perdrix* ouvrent l'apétit. Les friants mangent bien les maigres (quand ils en ont, s'entend) et même sans orange. — De la *Tête de veau* l'œil et les oreilles en sont les plus friants morceaux. C'est viande de gentilhomme, car il y a à manger pour lui et ses chiens. — La *Longe de veau* est de bonne nourriture; le côté du rognon est le meilleur manger. — Les *Oranges* aiguisent trop l'apétit, le goulu ne s'en sert pas. — Le *Pâté de venaison* et les *Craquelins* ne sont pas pour les enfans menteurs. La venaison est meilleure en pâté qu'en toutes autres sortes de sausses, lorsqu'elle est bien assaisonnée et arrosée



Fac-similé d'une page du *Rôti-cochon* (Bibl. de l'Arsenal).

de vin. — La *Salade* se sert dans un plat, l'huile et le vinaigre dans un autre, à la façon qui court. Cette manière est bonne pour ceux qui n'aiment point l'huile; etc., etc. »

Le vin de Bourgogne ne pouvait pas être oublié : — « *Raisins* blancs et noirs, sert à faire le bon vin qui est nécessaire sur les autels; il réjouit le cœur de l'homme, sert de lait aux vieillards, de nectar aux repas, et fait le bon sang lorsqu'il est pris à propos; mais il gaste tout quand on en prend trop. »

La récompense promise aux enfants qui « font

bien leurs devoirs, c'est de monter dans le *coche* pour aller faire vendanges avec les père et mère. »

En tête de chaque page se trouve une phrase latine dont la traduction est faite de telle façon que le latin se trouve toujours être du latin de cuisine : « *Non semper præcedunt meliora.* Les meilleures viandes ne sont pas toujours servies les premières. — *Post pira suma potunt.* Après la poire, faut boire. — *Capus summa medicina.* Le chou cabu est bonne médecine. — *Apparatus non facit convivium.* Le grand appareil ne fait pas le banquet, etc., etc. »

Un traité de *Civilité puérile et morale* suit les pages de lecture et traite aussi des choses de la table.

Faut aporter des plats
Quand la mère en demande
A l'heure du repas
Pour y mettre de la viande.

Si ta mère te dit
De tourner la broche,
Fais-le sans contredit
Pour éviter reproche.

LE RECTEUR.

Mon fils, jusqu'au Cercueil, faut aprendre
Et tenir pour perdu le jour qui s'est passé
Si tu n'y a de quelque chose profité
Pour plus sage & sçavant te rendre

Commence à faire attention sur ce qui est ici Representé par les NOMS & FIGURES de Fleurs, d'un Chien de la Femme, d'un Homme, d'une Maison, d'un Chapeau, du Pain & d'un Couteau : & continue d'observer, peu a peu, ce qui suit.

Fac-similé d'une page du *Rôti-cochon* (Bibl. de l'Arsenal).

Prier Dieu nous devons,
En le remerciant,
A l'heure que nous dinons
Comme aussi en soûpant.

Il est bien raisonnable,
Louons-le : pour certain
Les biens qui sont sur table
Proviennent de sa main.

On retrouve la même préoccupation, à côté de préceptes de la plus pure morale, dans les « *Avis notables des sept sages de la Grèce* » à la fin du livre :

« De tes enfans attends la même chère
Que tu auras faite à tes père et mère. »

Le Maître d'Ecole

Perd souvent son tems, d'Enseigner les Paresseux & Negligens

Fac-similé d'une page du *Rôti-cochon* (Bibl. de l'Arsenal).

Tel est, en résumé, ce curieux petit livre dont l'usage semble avoir été répandu dans les écoles pendant une assez longue période de temps, à en juger du moins d'après l'usure des lettres d'imprimerie, la différence des caractères de certaines pages qui ont dû être *composées* à nouveau, et les dissemblances que l'on remarque dans la gravure des *bois* malgré la rudesse de leur exécution.

ÉDOUARD GARNIER.

LAPIS-LAZULI.

Bleu d'outremer.

Dès la plus haute antiquité, on a connu le *lapis-lazuli* ou *lazulite,* pierre d'un bleu de ciel très vif, plus ou moins foncé.

Cette pierre, d'un si agréable nom, est mêlée de matières étrangères blanches ou jaunâtres, souvent même de cristaux de *pyrite* (sulfure de fer) qui ressemblent un peu à de l'or natif et produisent un bel effet au point de vue de l'ornementation.

C'est surtout dans la grande Boukarie qu'on rencontre les plus beaux échantillons de lapis et les plus volumineux. On en trouve aussi en Perse, en Chine, dans les Indes.

Le lapis-lazuli sert à faire des objets d'ornements : coupes, vases ou statuettes dont la valeur artistique est souvent très élevée : la matière première étant fort coûteuse, on ne la livre d'ordinaire qu'à des artistes de talent.

La couleur bleue du lapis, fort belle et très solide, a été employée pour la peinture d'art, dès le temps de la Renaissance et peut-être même avant.

C'est le *bleu d'outremer naturel.*

Cette couleur se vendait encore littéralement au poids de l'or au commencement de ce siècle : les marchands la pesaient avec les pièces d'or de l'acheteur, après avoir constaté que ces pièces étaient bien *sonnantes et trébuchantes,* selon la formule consacrée.

De ce fait, il ressort que le prix de l'outremer dépassait donc *trois mille quatre cents francs* le kilogramme.

Actuellement l'outremer naturel n'est plus employé : quant à l'outremer artificiel, les premières qualités, aussi belles et même plus belles que l'outremer naturel, ne se vendent pas plus de *trente à quarante francs le kilogramme.*

Quant aux bleus d'outremer employés pour azurer le linge et le papier, pour imprimer les papiers peints, pour peindre les équipages ou pour les travaux de bâtiments, le prix varie de *soixante-quinze centimes à deux francs le kilogramme.*

Pour extraire l'outremer naturel, on employait une recette fort bizarre.

La pierre était d'abord chauffée au rouge, puis *étonnée* en la plongeant dans de l'eau froide. Tous les corps traités de cette façon, même le *quartz,* le *cristal de roche*, deviennent très friables, c'est-à-dire faciles à réduire en poudre.

Les fabricants de bleu d'outremer employaient même le vinaigre au lieu d'eau froide, pour *étonner* le lapis : mais cette pratique était plus nuisible qu'utile.

La pierre, finement broyée, était mise en pâte avec une sorte de mastic formé d'huile de lin, de cire et de résine : puis on la pétrissait dans de l'eau chaude. La première eau était rejetée, elle ne contenait guère que des impuretés ; mais les suivantes entraînaient de l'outremer de belle qualité qui se déposait peu à peu à la suite d'un repos prolongé.

Le mastic retenait les matières étrangères bien plus énergiquement que la matière bleue.

Toutefois, les dernières eaux de lavage ne donnaient plus que des matières grises ou blanches mêlées d'un peu d'outremer : c'est ce qu'on nommait les *cendres d'outremer,* dont le prix était très élevé.

Comme le cuivre colore les minéraux en vert ou en bleu, on avait cru tout d'abord que le lapis-lazuli contenait du cuivre, à peu près comme l'*azurite* (carbonate de cuivre bleu).

Margraff, chimiste habile, démontra que la coloration bleue du lapis n'est pas due au cuivre (1758).

En 1814, Tassaert recueillit sur les parois d'un four à soude de la fabrique de Saint-Gobain, une matière bleue d'une teinte fort riche. Cette matière fut analysée par le célèbre chimiste Vauquelin, qui reconnut qu'elle présentait la même composition que le bleu d'outremer.

Dès lors, il fut prouvé que cette précieuse matière pouvait être produite artificiellement.

La Société d'encouragement pour l'industrie nationale, qui a tant contribué aux progrès de l'industrie contemporaine, créa, en 1824, un prix pour la production artificielle de l'outremer.

Ce prix fut décerné, en 1828, à J.-B. Guimet, ingénieur des ponts et chaussées, qui réussit le premier à produire en grand de l'outremer aussi beau et aussi solide que l'outremer naturel.

Guimet garda son procédé secret ; mais il créa la grande usine de Fleurieu-sur-Saône, près de Lyon, qui est encore à la tête de la fabrication de l'outremer, pour la solidité et la belle qualité des produits.

Aussitôt qu'il fut prouvé qu'on pouvait produire artificiellement le bleu d'outremer, plusieurs chimistes habiles s'appliquèrent à trouver un procédé donnant des résultats analogues à celui de Guimet.

Le premier procédé fut publié par le chimiste allemand Gmelin en 1828, deux ans après que Guimet eut fabriqué et vendu les premiers produits de son usine.

Bien que le procédé primitif de Gmelin soit très imparfait et qu'il ne donne que des produits inférieurs, il a servi de point de départ aux nombreux travaux entrepris sur l'outremer artificiel, par les fabricants aussi bien que par les chimistes.

La production actuelle de l'outremer s'élève au chiffre énorme de *vingt millions de kilogrammes* par an et pour le monde entier.

Cette immense production se répartit de la manière suivante entre les différents pays :

Allemagne, vingt-cinq fabriques, dont la plus importante est celle de Nuremberg.

France, dix usines, parmi lesquelles il faut citer d'abord celle de Fleurieu-sur-Saône (E. Guimet), qui produit annuellement plus d'un million de kilogrammes ; puis les fabriques Deschamps, Richter, Armet de l'Isle, Robelin, etc.

En Angleterre, cette industrie n'existe pas. Il y a de nombreuses fabriques d'outremer en Belgique, en Hollande, en Autriche et même en Russie.

Depuis 1870, l'exportation française a dépassé

rapidement l'importation. Avant cette époque néfaste, nous importions d'Allemagne des quantités considérables d'outremer à bon marché qu'il nous paraissait impossible de produire chez nous aux mêmes conditions : mais nos fabricants ont fini par lutter avec succès contre la concurrence étrangère.

Il suffit de rapprocher les résultats suivants :

Année 1869 :	outremer importé	187 192	kilog.
	— exporté	160 794	id.
Année 1876 :	outremer importé	266 564	id.
	— exporté	637 848	id.

Nous avons le droit de nous féliciter de ce résultat : car l'outremer est un produit fabriqué avec des matières à vil prix, tirées de notre sol, pour la plus grande partie. Ces matières se transforment ainsi en produits d'une valeur considérable par l'intelligence et le travail de nos fabricants et de nos ouvriers.

L'outremer est employé pour la peinture d'art et même pour les peintures en bâtiment, la fabrication des papiers peints, l'azurage des pâtes à papier, des tissus, du linge, etc.

Il résiste fort bien à l'action de la lumière. L'eau de soude (et même la lessive bouillante), la chaux vive, ne l'altèrent pas.

Mais il est très sensible à l'action des acides : c'est ainsi que le vinaigre détruit le bleu d'outremer ; et que les encres à écrire (qui sont très acides) donnent des traces blondes ou jaunâtres, visibles à l'envers, sur les papiers bleutés d'un usage si fréquent comme papiers à lettres.

Comme bleu destiné à l'azurage, l'outremer a remplacé presque complètement l'ancien *bleu d'azur :* c'était un verre fortement coloré en bleu par de l'oxyde de cobalt et réduit en poudre impalpable.

La plupart des matières blanches, le papier, le linge, présentent une teinte jaunâtre désagréable à l'œil.

En ajoutant un peu de bleu (couleur *complémentaire* du jaune), le mélange devient sensiblement blanc. On force même un peu la proportion de bleu : car on préfère le blanc *bleuté légèrement* au blanc le plus pur.

C'est ainsi qu'on ajoute de l'outremer au sucre raffiné au moment de la *mise en formes :* le sucre en pains devient blanc bleuâtre ; mais il ne faut pas s'étonner si l'on voit souvent un léger dépôt bleuâtre au fond des verres d'eau sucrée abandonnés au repos pendant vingt-quatre heures. Heureusement l'outremer est tout à fait inoffensif : et il ne faudrait pas attribuer la teinte bleuâtre à la présence d'un bleu de cuivre qui serait un véritable poison.

Tandis que nous préférons le blanc bleuté, les Chinois recherchent le blanc verdâtre : aussi nos fabricants ajoutent un peu de vert à l'apprêt des tissus blancs destinés à la Chine.

Le bleu d'outremer n'a pas toujours la même nuance : les outremers du commerce varient du bleu franc (*bleu-bleu*) au bleu violeté ou bleu rougeâtre.

Mais ces différents bleus prennent une nuance noirâtre fort terne à la lumière du gaz, des lampes ou des bougies : autrement dit, l'outremer n'est pas un *bleu de lumière ;* tandis que les bleus de cuivre paraissent d'un bleu très vif dans les mêmes conditions.

Mélangé avec les différents jaunes, le bleu d'outremer ne donne que des verts d'un éclat fort médiocre.

En résumé, les excellentes qualités de l'outremer sont à peine atténuées par quelques défauts : et c'est avec raison que la France est fière de la belle découverte de Guimet, qui créa une industrie de premier ordre, en partant de longues et patientes recherches de chimie pure.

La fabrication de l'outremer est devenue d'une extrême simplicité.

On fait fondre du carbonate de soude (cristaux de soude, si employés pour les nettoyages), de manière à en chasser toute l'eau qu'ils contiennent.

La masse fondue et refroidie est finement broyée puis mêlée avec du kaolin (terre à porcelaine), du soufre et du charbon : chaque matière étant d'abord pulvérisée à part.

Le mélange doit être aussi intime que possible.

On le chauffe pendant plusieurs jours à la température rouge dans des pots de terre bien fermés. On obtient de cette façon une masse bleue avec des veines vertes : on la broie sous des meules avec de l'eau, et on lave jusqu'à ce que l'eau n'enlève plus rien.

On termine par une calcination à l'air, suivie d'un nouveau lavage.

Au point de vue chimique, l'outremer contient les éléments de l'argile (kaolin), savoir la silice et l'alumine ; plus, du soufre, du sodium et de l'oxygène : mais, jusqu'à présent, il n'est pas possible de dire comment ces divers éléments se groupent de manière à former la curieuse combinaison bleue qui forme la base de l'outremer.

CH.-ER. GUIGNET.

LES RELIGIONS ET LE CŒUR DE L'HOMME.

On entend quelquefois accuser les religions de séduire leurs sectateurs principalement par l'intérêt, de les gagner par la promesse du bonheur sur cette terre ou ailleurs.

Carlyle, dans son livre sur le *Culte des héros,* s'élève énergiquement contre ce reproche, qu'il trouve injuste et offensant pour la nature humaine. C'est, selon lui, calomnier les hommes que de les représenter comme incités à une conduite héroïque par la facilité des moyens, par l'espoir du plaisir, par des récompenses d'un ordre quel-

conque dans cette vie ou dans une autre. Il croit que, chez le plus humble mortel, il y a quelque chose de plus noble. Le pauvre soldat, pour aller bravement se faire tuer, a son honneur de soldat, en dehors et au-dessus de la contrainte de la discipline et de sa modique paye journalière. Ce n'est pas à goûter de douces choses, c'est à accomplir des choses nobles et vraies, et à revendiquer sous le ciel de Dieu son titre d'homme, créature de Dieu, que le plus infime des fils d'Adam aspire sourdement. Montrez-lui la voie à suivre pour y parvenir, un misérable esclave sort de sa torpeur, s'anime, s'exalte. On fait grandement injure à l'homme quand on dit qu'il n'est séduit que par les choses faciles. Difficulté, abnégation, martyre, mort, voilà les puissants attraits qui ont action sur le cœur de l'homme. Échauffez, dans son for intérieur, les généreux instincts, vous allumez une flamme qui consume toutes les basses considérations. Ce n'est pas là du bonheur, c'est quelque chose de plus haut; ce phénomène s'observe même dans les classes frivoles, qui ont conservé du moins leur « point d'honneur ». Ce n'est pas en flattant nos appétits, c'est en éveillant l'élément héroïque qui sommeille en chacun de nous, qu'une religion peut s'attirer des fidèles.

E. L.

Les Sciences et la Philosophie.

Depuis douze ans j'étudie les sciences en vue de les concilier avec la philosophie. Je me suis convaincu que, bien loin d'ébranler ou seulement d'obscurcir la notion de Dieu, la science moderne, la science la plus récente, consolide et éclaire cette notion.

CHARLES LÉVÊQUE,
Membre de l'Institut [1].

UTILITÉ DE LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE [2].

La géographie contribue à éclairer l'étude des mouvements des masses humaines. Elle constate l'établissement et la fondation des États dans les différents pays; elle montre aux yeux, le doigt sur la carte du globe, ce qu'il y a de matériel et de tangible en quelque sorte dans la vie de l'humanité. Elle explique en grande partie par le climat et le relief du sol l'évolution des races, les révolutions des empires, les perpétuels changements des frontières. Cependant elle ne prétend pas trouver seule des raisons à tout. Il y a dans chaque nation une sorte d'âme collective, un génie propre qui, peu à peu, se dégage des fatalités géographiques, qui tend progressivement à agir avec plus d'indépendance et de force, qui se raidit même contre les choses et s'efforce à son tour de les modifier, bien qu'elle ne puisse jamais entièrement les vaincre. Ainsi naît et se développe la civilisation, dont l'histoire aura chaque jour des rapports de moins en moins étroits avec la géographie. Mais au début des sociétés humaines surtout, l'homme est par mille liens comme le prisonnier de la nature; la géographie et l'histoire sont inséparables.

FONCIN.

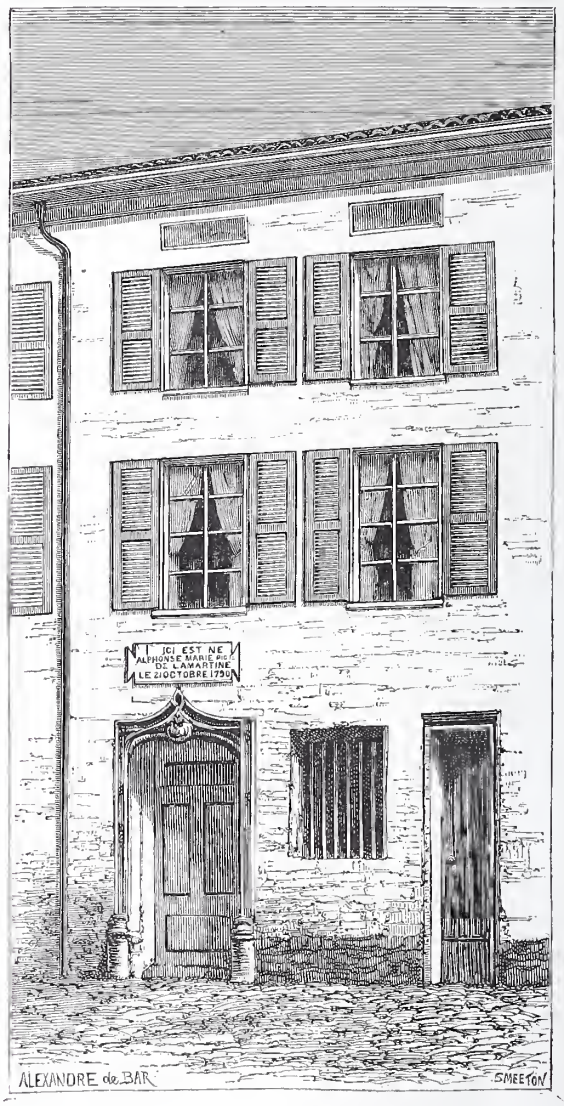
[1] *Les Harmonies providentielles* (4e édition, 1844). Lignes extraites de la dédicace à M. Édouard Charton.

[2] *Géographie historique*, par P. Foncin, inspecteur général de l'enseignement secondaire. Atlas. Paris, Armand Colin. 1888.

ERRATUM.

MAISON OU EST NÉ LAMARTINE, A MACON.

Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de M. Ch. Alexandre.



Cette gravure représentant la maison natale de Lamartine, à Mâcon, aurait dû être placée à la page 53, au lieu de la vue du Couvent des ursulines, qui est auprès. — On peut lire, aux pages 52, 53, 54, une visite de M. Charles Alexandre, à cette modeste demeure où est né, en 1790, l'un des plus grands poètes des temps modernes.

ERRATA. — Page 100, 2e col., lig. 19 : au lieu de *Trois-voix*, lisez *Trois-croix*.

Page 104, sous la gravure : lisez *dessin* de F. Levillain.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

NOUS SOMMES SEPT.

Musée de Douai. — *Nous sommes sept.* — Sculpture sur pierre peinte du dix-septième siècle.

De tout temps, en France, mais surtout au quinzième et au seizième siècles, les jeux de mots, les « équivoques à deux ententes » que l'on appelait aussi des *entends-trois*, les rébus, etc., ont été en grande faveur. La Picardie, plus particulièrement, était renommée par l'ingéniosité que ses habitants apportaient à ces jeux d'esprit plus ou moins délicats, et parfois même assez grossiers, mais qui avaient au moins le mérite d'amuser nos aïeux et quelquefois de les aider à supporter les misères et les duretés de l'existence. Au seizième siècle, les *rébus de Picardie* étaient fort connus :

« Car en rébus de Picardie
Une faux, un estrille, un veau,
Cela fait : estrille Fauveau »,

a dit Clément Marot.

Nous ne savons où prit naissance la facétie NOUS SOMMES SEPT dont notre gravure reproduit une des formes d'après une sculpture en pierre peinte conservée aujourd'hui au musée de Douai, mais nous pensons que ce fut également en Picardie, car cette sculpture provient d'un ancien couvent picard où elle devait avoir été placée à l'occasion d'une de ces fêtes que l'on célébrait autrefois dans les églises, notamment sous le nom de *Fête des Fous*.

On la montrait au naïf spectateur qui s'évertuait à en compter les acteurs, et qui n'en trouvant que six, les trois fous, le singe, le chat et le hibou, manifestait sa surprise :

— Comment, disait-il, *Nous sommes sept!* mais je n'en vois que six!

— Eh! bien, lui répondait-on, puisqu'en lisant l'inscription vous dites, *Nous sommes sept!* c'est donc que vous en faites aussi partie...

Et tout le monde de rire, car on riait facilement en ce temps-là : on chantait beaucoup aussi, à tous

les repas, et même dans les conversations. Il y a là un problème moral : on est moins malheureux et moins gai.

D'anciennes gravures assez rares reproduisent également cette facétie des *sept* en représentant soit des mulets, soit des personnages grotesques montés sur des ânes ; plusieurs sont conservées à la Bibliothèque nationale dans la collection Hennin.

ÉDOUARD GARNIER.

TOUJOURS TOUT DROIT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 187.

Le bataillon Berthier, recruté par engagements volontaires, était décimé après chaque bataille : personne ne voulait plus s'y enrôler, le maréchal menaçait sa principauté de la conscription.

« Que Dieu nous préserve, disaient les mères ; quel mal a-t-on pourtant fait, qu'il faille voir ses enfants partir pour la Russie ! »

La conscription ne fut point établie, l'empereur était battu, mais cela allait amener d'autres malheurs.

V

Dans les derniers jours de décembre 1813, on vit passer au village les premiers détachements d'une armée autrichienne, forte de cinquante mille hommes, qui marchaient sur la France par le Val-de-Travers. La Suisse, qui n'avait pu garder sa neutralité et avait fourni des troupes à l'empereur pour toutes ses campagnes, voyait maintenant son territoire envahi. Ce fut une pénible époque : les Autrichiens traitaient le pays en vainqueurs, rançonnant les habitants, exigeant d'eux des rations de fourrage qui épuisèrent leurs provisions. Il fallut régulariser les choses, et l'on détermina exactement la quantité de foin, de paille et d'avoine à fournir par cheval. Des préposés à ces distributions furent nommés par les communes ; leur tâche était dure, car ces cavaliers menaçants se servaient eux-mêmes, sans ménagement, frappant parfois ceux qui voulaient les en empêcher.

— Vous n'avez pas plus de nerf que rien du tout, dit Pierre aux préposés.

— Je voudrais bien t'y voir, toi, répondirent-ils, tu ne sais pas ce que c'est. Va te faire comprendre à des compagnons qui parlent trente-six langues, excepté la bonne. Je te défie bien de faire mieux que nous.

— Moi, je ne suis pas préposé, ce n'est pas mon affaire, mais je vous jure bien que je ne me laisserais pas mener comme vous.

— C'est facile à dire...

On se fâcha, on cria :

— Eh bien, je n'en veux plus de cela, tiens ! Puisqu'on n'est pas content de moi, je donne ma démission, dit un des préposés.

— Moi aussi, dit un autre. Pour ce qu'on y gagne... Menacé par ceux-ci, insulté par ceux-là... Seulement, tu sais, tu nous remplaceras.

Le conseil communal nomma, en effet, Pierre comme préposé à la distribution des fourrages, avec le droit de se choisir un adjoint. On lui avait à peine annoncé sa nomination qu'on venait le chercher en hâte. Des dragons étaient arrivés et réclamaient des subsistances pour leurs chevaux.

— C'est bon, on y va, répondit-il.

Les cavaliers, enveloppés de leurs grands manteaux blancs, avaient mis pied à terre devant l'église et cherchaient à se réchauffer en frappant le sol de leurs bottes, mais il était gelé, et la neige craquait sous leurs pas.

Comme Pierre arrivait, des paysans le désignèrent à l'officier d'escadron, qui vint à lui brusquement, et, sans saluer, lui demanda pourquoi il n'y avait ni foin, ni avoine pour les chevaux.

— Pardon, monsieur, il y en a, seulement on ne voulait pas mettre cela sur la rue pour vous attendre. Combien avez-vous de chevaux ?

— Vous le voyez bien.

— Comment, vous ne voulez pas me dire combien vous avez de chevaux ?... C'est bon, vous n'aurez rien du tout.

Et Pierre, tournant sur lui-même, rentra dans le groupe des curieux qui entouraient les cavaliers. L'officier furieux le suivit menaçant :

— Si vous ne me donnez pas immédiatement de l'avoine, je mets le feu au village.

Pierre fouilla dans sa poche :

— Tenez, voilà un briquet et de l'amadou.

Il y eut une explosion de rires qui exaspéra plus encore l'officier.

Mais Pierre reprenant :

— Voyons, monsieur, voulez-vous me dire, oui ou non, combien vous avez de chevaux ?

— Soixante.

— Cela fait vingt émines [1] d'avoine.

L'officier fit un signe à des soldats qui suivirent Pierre du côté de l'auberge servant en même temps d'hôtel de commune. Il leur remit trois sacs d'avoine et, ouvrant le quatrième, y prit encore deux émines.

— Pas de cela, dit l'officier, donnez tout, prenez tout...

— Pardon, monsieur, voici mes ordres : un tiers d'émine par cheval.

Et Pierre lui montrait un papier. Mais l'officier fit un geste de dédain et intima, en allemand, à ses hommes l'ordre de prendre le quatrième sac. Pierre voyant les dragons s'en emparer, le leur arracha vivement. L'officier leva sa cravache sur lui ; le jeune homme le regarda fièrement :

— Ah bien, je voudrais voir frapper un homme qui fait son devoir, essayez.

Et allongeant le bras vers lui :

— Je vous jure bien que je ferai respecter l'ordre que j'ai reçu, et je tue le premier qui s'y oppose.

[1] Mesure de capacité.

Il avait tiré sa nomination de préposé et s'en frappait la poitrine :

— Je ne connais que ça et je marche droit.

L'officier s'arrêta, se tut, regarda Pierre un moment. Les secondes passaient et ramenaient en lui, paraît-il, un peu de calme et de raison, car se tournant vers un lieutenant, il lui dit tranquillement :

— Ça, c'est un homme.

Et dans le village on répéta : « C'est vrai que Pierre est un homme, respect à lui ! »

Pendant un mois, les Autrichiens passèrent, et chaque jour le jeune préposé était à son poste. D'autres militaires encore eurent des exigences plus grandes, et les fourrages devenaient rares; un jour même ils manquèrent totalement, les provisions qu'on attendait n'arrivaient pas. Pierre, menacé de mort par un officier, lui répondit :

— Et après, quand je serai mort, croyez-vous donc que cela fera pousser du foin et de l'avoine? Ce n'est pas la saison.

L'officier le fit garder à vue, mais la provision arriva.

Lorsque toute l'armée eut passé et que le calme revint un peu, la commune remercia Pierre de sa conduite.

— On a eu un peu de mal, c'est vrai, répondait-il, mais cela ne vaut pas la peine de me remercier.

Il y avait une place vacante dans le conseil de commune; on le nomma pour l'occuper.

— Qu'est-ce que vous pensez? Je suis trop jeune.

— C'est ton devoir, lui dit un des anciens.

— Si c'est cela, faites comme vous voudrez, et en avant!

VI

Un jour, on raconta que Pierre allait se marier. Et avec qui? Stupéfaction! sa fiancée ne lui apportait rien.

— Mais tu ne sais donc pas que la Lisette, la plus riche fille du village, ne te refuserait pas, lui dit un ami; ce n'est pas avec le bien de l'autre que tu veux payer tes hypothèques.

— La Lisette, crois-tu?...

— C'est sûr; tiens, j'y vais de ta part, tu vas voir.

L'ami partait en courant, Pierre le rappela :

— Ne fais pas cela.

— Es-tu engagé avec la Charlotte?

— Ni oui, ni non, mais plutôt oui que non.

— Oh! si ce n'est que cela, laisse-moi faire...

— Écoute, dit Pierre, si j'ai l'intention de me marier avec la Charlotte, c'est parce que c'est la femme qu'il me faut, je la connais, je sais ce qu'elle vaut; l'argent de l'autre ne ferait pas mon bonheur. Et pour qu'on ne me tracasse pas encore à propos de la Lisette, car tu n'es pas le premier à me parler d'elle, je vais de ce pas chez la Charlotte. En avant!

Quand Pierre avait dit « En avant! » il ne reculait jamais.

VII

Le mariage n'aida pas, en effet, au paiement des hypothèques. On était en 1816, année de misère et de famine dont les paysans ont gardé le triste souvenir et qu'ils appellent encore l'année du cher temps. La vie était dure, même pour ceux qui avaient encore un peu de bien au soleil, l'argent devenait toujours plus rare, et il fallait quand même payer les échéances.

C'était chose terrible pour Pierre que d'emprunter. Quant, à force de peine, il avait acquitté une dette, il s'en retrouvait une autre : cela ne finissait pas. Justement, avec le 1er décembre, arrivait l'échéance de la plus forte hypothèque : 500 livres. Pierre n'en dormait plus. A ce moment, on venait de vendre une terre pour l'une de ses sœurs, mariée de l'autre côté du lac, et Siméon, son frère aîné, était venu trouver Pierre.

— Tiens, tu connais mieux les écritures que moi, arrange cette affaire et envoie l'argent à la Manette.

— Bien, dit Pierre. « Me voilà au clair, pensa-t-il, je paierai l'hypothèque après-demain; ma sœur n'est pas si pressée. Comme les choses vont pourtant! on aurait tort de se désespérer. »

Et il s'endormit content, mais avant l'aube il était réveillé :

« Mon Dieu, se disait-il, qu'est-ce que tu allais faire? C'est le père qui pourrait me dire : « Pierre, » tu ne vas pas droit... » Et ma sœur? J'aurais pu disposer de son argent; et si j'étais mort?... Qu'est-ce qu'on aurait dit de moi au village? Que je n'étais qu'un fripon; ma foi, oui, un fripon... Il n'y a pas à marchander, il faut agir autrement. »

Il se leva, alluma la lampe, et décrochant le *Messager boiteux* de Neuchâtel suspendu à la paroi, il y chercha l'indication des foires du mois.

« Justement c'est comme un fait exprès, c'est aujourd'hui la foire à Cerlier, je vais y conduire les bœufs. Tout de même, c'est dur... Si je les vends, comment faire les charrois de bois de la côte? Allons, allons, pas tant d'histoires, en avant! »

— Dépêche-toi de fourrager, dit-il à Benz, le domestique, je vais à la foire de Cerlier avec les bœufs.

— Mais les bêtes se vendent bien mal en ce moment...

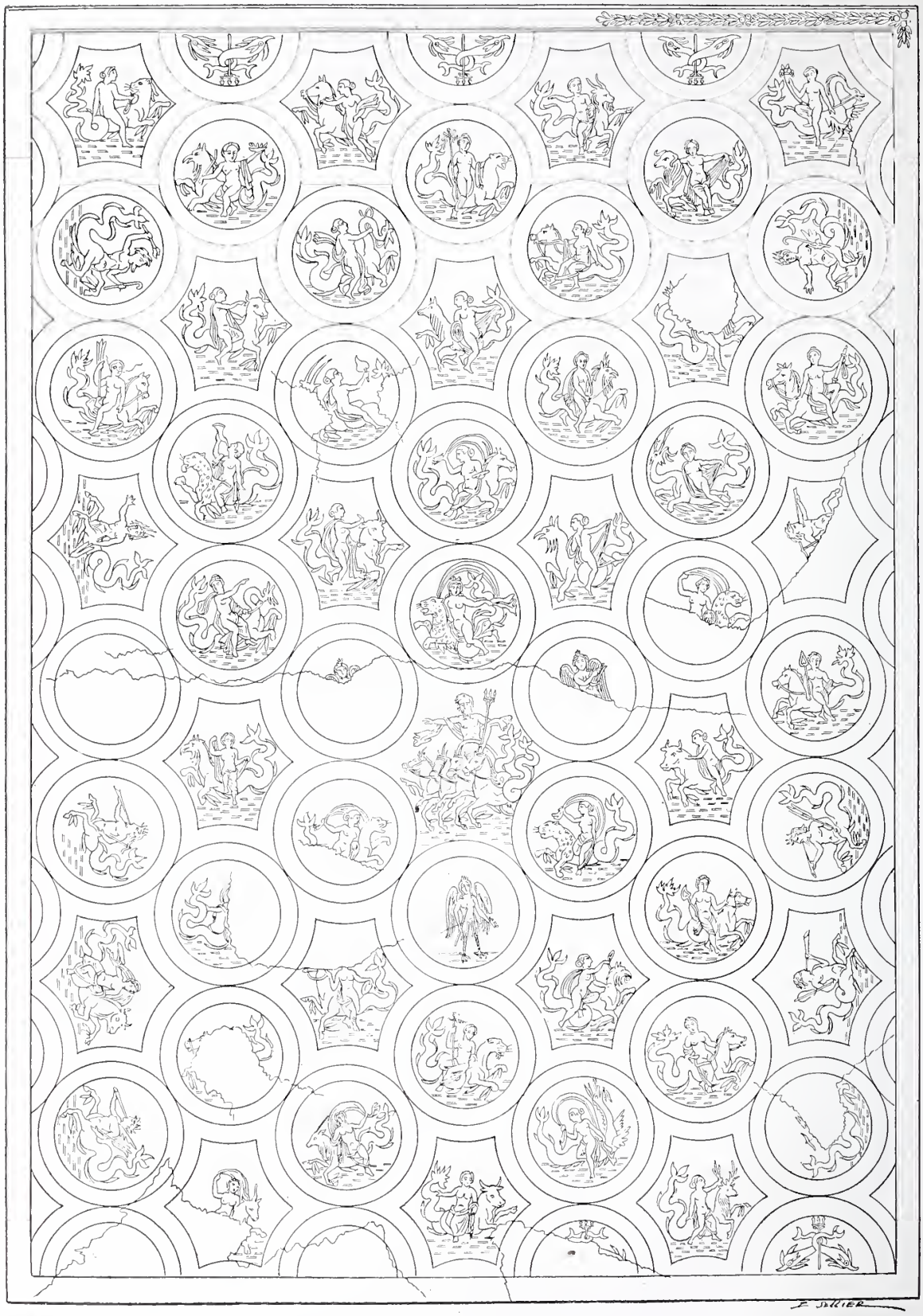
— Tais-toi; tu diras à la femme où je suis allé.

A suivre. A. Bachelin.

LES MOSAÏQUES DE SOUSSE.

Les deux intéressantes mosaïques dont nous donnons un spécimen aux lecteurs du *Magasin pittoresque* proviennent de Sousse (Tunisie), l'ancienne Hadrumette. La première, représentant *le Cortège de Neptune*, fait aujourd'hui l'ornement du musée du Bardo, à Tunis, où elle a été transportée par les soins de M. de La Blanchère, direc-

teur du Service beylical des antiquités et des arts. La seconde, dite *Mosaïque des chevaux,* restera à Sousse dans la salle d'honneur du 4me tirailleurs qui l'a découverte. L'une et l'autre faisaient partie d'une de ces belles villas dont les Romains, au quatrième ou cinquième siècles de notre ère, avaient



Musée du Bardo, à Tunis. — Le Triomphe de Neptune, mosaïque découverte à Sousse (Tunisie) sous les ruines d'une ville romaine.

couvert les bords de la Méditerranée. La villa de Sousse, à laquelle appartenaient nos deux mosaïques, devait être l'habitation d'un personnage très important soit par sa situation sociale, soit par ses richesses.

Mosaïque de Neptune. — La mosaïque de Nep-

tune a un peu plus de treize mètres sur dix, soit de 130 à 140 mètres carrés. Le sujet n'en est pas nouveau, il s'est déjà rencontré plusieurs fois en Afrique, mais l'exécution en est supérieure. La partie centrale où Neptune est représenté dans l'attitude classique du commandement sur un char attelé de quatre chevaux marins, est surtout remarquable. Les cinquante-six médaillons qui l'entourent, les uns ronds, les autres héxagonaux, sont d'un grand effet. L'ensemble de cette mosaïque, dit M. de La Blanchère dans son rapport, est d'un aspect saisissant et étonnamment décoratif.

Chacun des médaillons, en effet, contient une néréide montée sur un monstre marin. Dix seulement le long du cadre renferment des centaures marins. Animaux et attributs des déesses sont d'une grande variété : dragons, taureaux, chevaux, cerfs, loups, panthères, tigres, lionnes, boucs, chè-

Salle d'honneur du 4me tirailleurs, à Tunis. — Mosaïque dite *Mosaïque des chevaux,* découverte à Sousse (Tunisie) dans les ruines d'une ville romaine.

vres, capricornes, griffons, se dressent dans les attitudes les plus vives. Les emblèmes qui les entourent, Thytons, vases de fleurs, avirons, gouvernails, thyrses ou des draperies largement enflées par le vent, jettent une grande diversité dans le rendu de ce thème uniforme : une femme sur un monstre marin. Aucune de ces figures ne ressemble à une autre. La mosaïque de Neptune est une œuvre d'art, et certainement une des plus belles qui aient été découvertes en Tunisie, où déjà tant de mosaïques ont été mises au jour.

La *Mosaïque des chevaux,* dont nous ne donnons que la partie centrale, moins artistique dans son ensemble, présente un autre genre d'intérêt. Elle nous rappelle le goût que les anciens Romains et Grecs avaient pour les courses de chevaux et l'importance qu'ils y attachaient. Tout l'effort de l'artiste s'est porté, ici, sur le médaillon où les chevaux triomphent. L'entourage, que nous ne reproduisons pas, est formé de simples dessins géométriques, octogones et carrés, séparés par des triangles. L'effet n'en est pas très heureux. Le

paysage du centre, représentant une source surmontée d'un pâtre jouant de la flûte, et au pied de laquelle viennent s'abreuver divers animaux, ne donne pas une haute idée du talent de composition de l'artiste. Ce qui attire notre attention, ce sont les chevaux et les légendes. Les deux chevaux que couronnent des génies sont des vainqueurs. La mosaïque nous a conservé leurs noms. L'un porte celui d'IPPARCHVS, l'autre celui de PATRICIVS. — SOROTHVS s'honore d'être leur propriétaire. Il a fait inscrire son nom sur la croupe de ces nobles coursiers. C'était un usage très répandu en Afrique. Sur la mosaïque de Cherchell, publiée en 1881 par notre confrère M. A. Héron de Villefosse, dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France,* le cheval vainqueur est représenté, comme ici, devant une palme : sur le corps de l'animal est inscrit au génitif, comme ici, le nom de son maître. CL. SABINI, le pendant de notre SOROTHI. La mosaïque de Cherchell contient un détail de plus. Sur le corps du cheval, on distingue les lettres PRA indiquant en abrégé le nom de la faction du cirque (*faction Prasine* connue d'ailleurs) à laquelle appartenait le cheval. Tous ces détails méritent bien d'être relevés.

Nous devons dire un mot des mots CAMPVS LEPIDVS : leur signification ne paraît pas douteuse. Ils désignent l'endroit frais et ombragé, comme l'indique le paysage où les chevaux se reposaient de leurs fatigues et se préparaient à d'autres victoires.

Il nous reste à rappeler que ces belles découvertes sont dues au dévouement et à la science des officiers du 4e tirailleurs. On ne saurait trop redire quels services rend à l'archéologie notre brave armée d'Afrique et de Tunisie, sans le concours de laquelle aucune exploration scientifique ne serait possible.

ALEXANDRE BERTRAND,
membre de l'Institut.

LE PRÉ GAUBÉ.

NOUVELLE.

Il faisait encore grand jour, quoique le soleil commençât à descendre vers l'horizon et à allonger sur le sol des ombres démesurées. Jean Millaut avait fini de labourer son champ; il avait chaud et soif, et il était fatigué; si bien que, le bout de son champ se trouvant tout près de l'auberge du village, il résolut de s'accorder un petit quart d'heure de repos et une chopine de vin avant de rentrer au logis. Il en avait bien le droit, il avait assez travaillé depuis l'aube. Il laissa donc ses bœufs et sa charrue devant la porte du *Cheval-Blanc*, et entra en ôtant son bonnet et en disant : « Bonsoir la compagnie. »

Quelques têtes se tournèrent vers lui et répondirent à son salut; mais l'hôte seul vint à lui, pour lui demander, comme c'était son devoir, ce qu'il fallait lui servir. Les autres paysans étaient trop occupés pour entrer en conversation avec un nouvel arrivant. Bouche béante, ils écoutaient un homme qui pérorait, pérorait, avec de belles phrases pleines de grands mots qui n'en finissaient pas, et que Jean Millaut jugea devoir être superbes, puisqu'il ne les comprenait point. Mais, s'il ne comprenait pas tous les mots, il comprenait assez bien les idées pour se rendre compte de ce que signifiait le discours. L'orateur était en train de dire du mal de la terre, et du travail de la terre, et de la vie des cultivateurs; et à chaque instant quelqu'un de ceux qui l'écoutaient murmurait d'un ton convaincu :

— C'est vrai, ça! c'est bien vrai! il a raison! on ne peut pas dire le contraire!

L'homme hochait la tête, souriait, et reprenait de plus belle :

— Qu'est-ce qu'elle vous rapporte, votre terre, après tout le mal que vous vous donnez pour elle? Un et demi pour cent, deux, tout au plus; et dans les mauvaises années? car il y en a, de mauvaises années! Ce n'est pas avec ces beaux gains-là que vous pouvez amasser des rentes pour vos vieux jours, n'est-ce pas? et vous en auriez pourtant besoin, quand vous avez gagné des rhumatismes, des fièvres et toutes sortes de maux à travailler à la pluie, à la gelée et au soleil tant que vous avez pu mettre un pied devant l'autre! Eh bien, vous connaissez si peu vos intérêts, que dès que vous avez pu amasser dans un vieux bas quelques malheureuses pièces de cent sous, vous les employez à acheter de la terre. Acheter de la terre, comme qui dirait acheter des soucis; de nouvelles raisons de craindre la sécheresse, les orages, les charançons, les maladies des bestiaux, les gelées de mai, les loups pour vos moutons, les renards pour vos volailles, et tant d'autres tourments que vous connaissez mieux que moi. Si vous saviez l'emploi qu'on peut faire de son argent! Je connais, moi qui vous parle, des placements qui rapportent dix, quinze pour cent; des obligations qu'on achète pour un morceau de pain, et qu'on vous rembourse plusieurs fois ce qu'elles ont coûté; et encore, on peut gagner des lots de dix mille, de vingt mille, de cinquante mille francs, et davantage!

Jean Millaut était tout oreilles. On eût dit que cet homme-là le connaissait, et qu'il parlait tout exprès pour lui. En effet, Jean Millaut, avec l'aide de sa ménagère Catherine, une brave femme qui ne boudait jamais la besogne, avait fait des économies; et il possédait au fond de son armoire, sous ses chemises empesées, non pas un vieux bas, mais un sac de toile fermé avec une ficelle, et rempli de pièces de cinq francs; et le désir de Catherine était d'employer cet argent à acheter le pré Gaubé, qui touchait à leur champ de blé, et qui se trouvait justement à vendre. Il était bien exposé, incliné au levant et entretenu vert et frais par un petit ruisseau qui le traversait; Catherine qui, dans son jeune temps, étant servante, avait

fait avec ses maîtres un voyage en Normandie, projetait d'y planter des pommiers qui n'empêcheraient point les bêtes de paître et qui donneraient plus tard une bonne récolte de cidre. Mais tout cela, le fourrage et le cidre, ça ne gagnerait pas des lots de cinquante mille francs! Si on pouvait, pourtant... c'est Catherine qui serait contente de se trouver riche tout d'un coup!

L'homme pérorait toujours; il citait quantité d'entreprises qui rapportaient des mille et des cent. C'étaient des chemins de fer, des canaux, des mines, dans des pays dont Jean Millaut n'avait jamais rencontré les noms dans la géographie que sa fille apprenait à l'école; c'était une foule d'inventions extraordinaires, toutes plus belles les unes que les autres. Que de manières de s'enrichir sans se donner de peine! L'eau en venait à la bouche à Jean Millaut, et à bien d'autres aussi.

Quand le rusé personnage les vit bien alléchés, il se leva pour partir, annonçant qu'il reviendrait le lendemain avec des plans et des images qui leur feraient mieux comprendre les choses. Il savait que les gens de campagne ne se décident pas du premier coup à lâcher leur argent, et il voulait laisser leur tête travailler sur ses belles promesses.

Jean Millaut sortit tout pensif et reprit son aiguillon pour conduire ses bœufs. Deux paysans passèrent près de lui.

— Eh bien, Jean, lui dit le plus jeune, allez-vous en acheter, de ces papiers qui rapportent tant d'argent?

— Faudra voir! répondit Jean.

— Voir quoi? c'est tout vu : des affaires superbes! Si j'avais su ça l'an dernier, quand j'ai acheté la vigne au père Baudou! Je n'ai pas eu le temps de me refaire un gros magot depuis ce temps-là.

— Tant mieux pour vous, mon garçon! interrompit l'autre paysan, un vieux dont les cheveux blancs passaient sous son bonnet de laine. Tout ça, voyez-vous, c'est des attrape-argent. On doit le payer cher, ce monsieur-là, pour venir vous conter ces balivernes : c'est son intérêt qu'il cherche, et non pas le vôtre.

— Croyez-vous, père Auneau? dit Jean. Il a pourtant dit des choses bien vraies... la terre ne rapporte guère... les bêtes malades... les mauvaises récoltes...

Le vieux paysan haussa les épaules.

— Toi aussi, tu vas donner là-dedans! Ah! Seigneur! comme le monde est devenu bête!

Et, sans s'arrêter davantage, il tourna le dos à Jean Millaut.

Jean Millaut poursuivit son chemin. Le père Auneau était un homme de sens, on ne pouvait pas dire le contraire; mais à son âge, on est craintif, et on se défie des nouveautés. Ce serait pourtant beau si, avec un millier de francs, on pouvait gagner un de ces gros lots... C'est là qu'il y en aurait, de quoi acheter de la terre! Catherine ne serait point fâchée d'être une des grosses propriétaires du village... Allons, il fallait risquer quelque chose... Jean Millaut était décidé : le lendemain, il prendrait son sac d'écus, et il retournerait au *Cheval-Blanc*.

J. C.

La fin à une autre livraison.

UNE EXCURSION A LA GRANDE MURAILLE DE CHINE en 1886.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Suite. — Voyez pages 156, 174 et 196.

VII

Arrivée au deuxième *Kouan* ou *Chang-kouan*. — Le rapide de la Guitare pincée. — Temple du Mars chinois et pavillon du dieu de la littérature. — Vers de l'empereur K'ang-chi sur le rapide de la Guitare pincée. — Arrivée au Pâ-ta-ling, porte de la Grande Muraille. — Description du Pâ-ta-ling. — Description de la Grande Muraille; impression que cause ce monument. — Son architecte, l'incendiaire des livres. — Utilité de protéger la frontière contre les ennemis du dehors. — Historique de la Grande Muraille. — Son inutilité actuelle. — Paysage de Pâ-tâ-ling. — Bourg fortifié de *Tch'â-taô*. — Aspect des montagnes. — Descente à *Tch'ataô*.

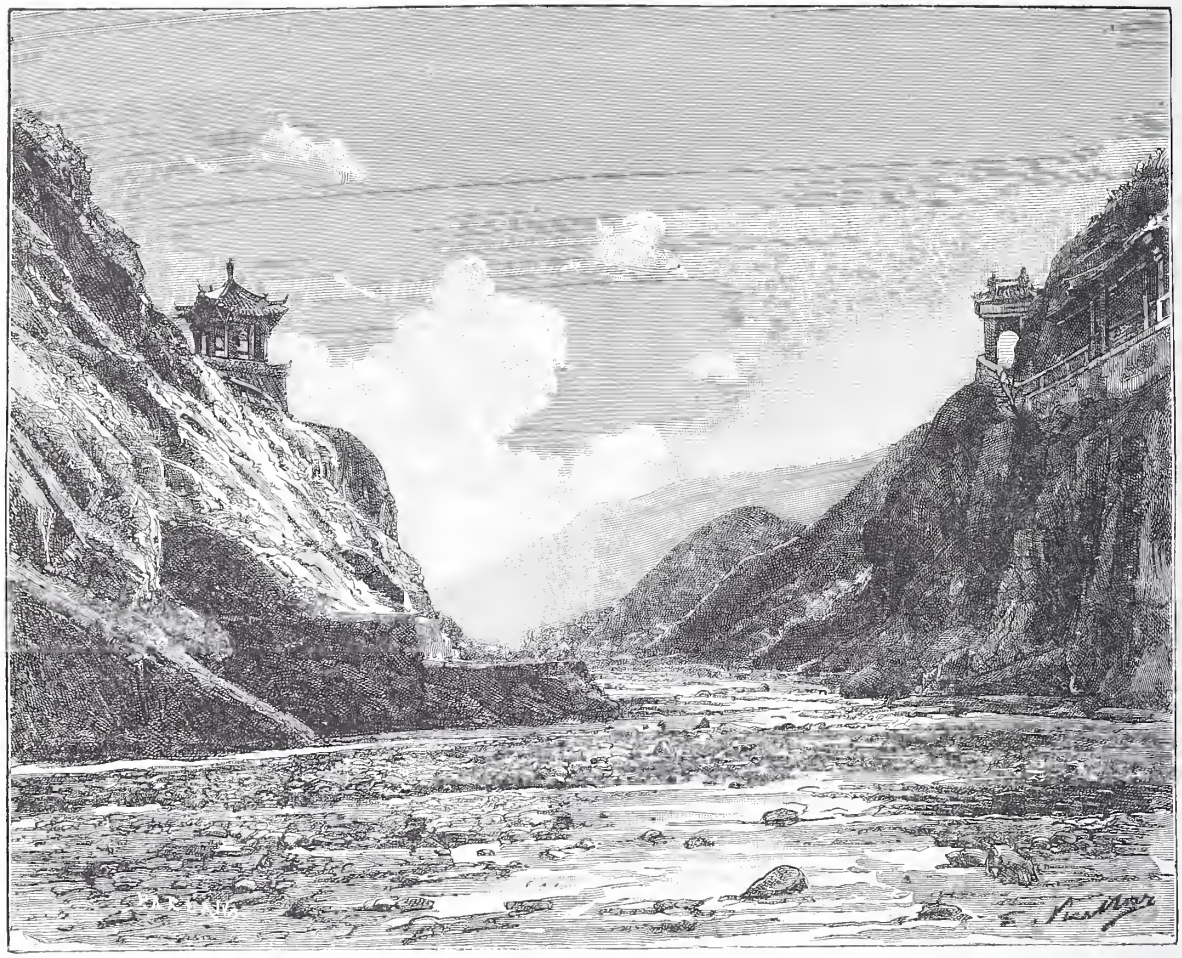
Au sortir de la station militaire de Kiu-young, nous retrouvions la même route pavée des mêmes cailloux pointus et glissants, et nous reprenions notre marche laborieuse : nos bêtes buttaient à chaque pas; nous dûmes, pour éviter de nous fracasser la tête contre les rocs, aller de nouveau à pied et sauter de pierre en pierre. A midi, nous atteignions le deuxième *kouan* de la passe : on l'appelle *Chang-kouan*, station supérieure. Il ne s'y trouve qu'une misérable auberge mahométane flanquée de quelques maisons de torchis : nous fîmes halte dans cette hôtellerie qui n'est guère autre chose qu'un débit de thé : à grand'peine nous parvînmes à y découvrir trois ou quatre œufs. Aux tables voisines étaient assis quelques paysans, muletiers ou voyageurs indigènes, arrosant d'une tasse de thé une tranche ou deux de *téou-fou* (fromage de haricots) frit dans l'huile, ou tirant mélancoliquement des bouffées successives de la pipe-à-eau ou narghilé chinois. A une heure et demie, nous repartions.

A six *li* de Chang-kouan, nous aperçûmes, se déroulant de hautes cimes, des fragments de la Grande Muraille : on a là le premier aspect de ce rempart séculaire. Peu à peu la gorge se resserre et le chemin accumule obstacle sur obstacle. Un *li* plus loin, nous voyions la passe faire un brusque coude à gauche : on a donné à cet endroit le nom de *T'an-kin-chiâ*, le rapide de la Guitare pincée, parce que, nous dit la Description chinoise de Péking, le murmure du cours d'eau qui coule au fond de la gorge ressemble aux accords de la guitare.

A gauche, dans une anfractuosité du roc, s'élève un petit temple à deux étages, auquel on parvient par un escalier à marches taillées dans le rocher.

Cet édifice pittoresque est consacré à *Kouan-ti*, le dieu Mars chinois, qui est ainsi chargé de veiller à la défense de la passe et, par suite, au salut de la Chine. Vis-à-vis, sur un petit pic, se dresse audacieusement un pavillon au toit recourbé, aux chimères fantastiques : il porte le nom de *K'oueï-sing-kô*, pavillon de l'Étoile k'oueï (*B* d'Andromède), et renferme l'image du dieu de la littérature, debout sur une seule jambe et tenant un pinceau à la main. Ce personnage divin, qu'on dit habiter dans l'étoile *K'oueï*, n'était autre, au temps jadis, qu'un simple mortel : il fut canonisé par Yen-yô de la dynastie des Yuan (1314) et, depuis lors, il n'a cessé d'être adoré par les étudiants qui viennent le supplier de les faire réussir à leurs examens et de leur faire obtenir les palmes universitaires. On trouve, dans ces temples et sur les rochers voisins, des inscriptions en tibétain, sanscrit et chinois, que nous n'avons malheureusement pas eu le temps de copier, mais que nous recommandons aux savants, philologues, archéologues ou historiens qui suivront nos traces et parcourront notre itinéraire.

Ce lieu solitaire, enchanteur par sa grandeur et sa sauvagerie, a été chanté, à maintes reprises, par les poètes chinois : les illustres empereurs K'ang-chi et K'ien-loung l'ont décrit dans de petits tableaux à couleurs poétiques, qui valent certes



Vue du rapide de *la Guitare pincee*. — Passe de Nan-K'éou. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. le vicomte de Semallé.

plus d'un « long poème ». Voici la traduction de la pièce finement ciselée due au pinceau de jade de l'empereur K'ang-chi :

SUR LE RAPIDE DE LA GUITARE PINCÉE.

Par son murmure, l'onde émet sa pensée :
On croirait presque entendre les accords de la guitare.
En mille zigzags, le ruisseau descend de la source dans la vallée :
Son murmure s'ajoute aux soupirs nonchalents de la gorge;
Les montagnes profondes en repercutent le son paresseux.
De toute antiquité cette musique pure a été jouée.
Comme il y a longtemps que je n'ai pincé de la guitare.
Ces accents sympathisent avec les sentiments que j'éprouve chaque [jour.

Quelques pas plus loin, on aperçoit une petite auberge et deux ou trois maisons, et, au-dessus, les contours grisâtres d'une portion de la Grande Muraille qui va aboutir à la double porte de Pâtâ-ling. C'est généralement ici que les globe-trotteurs et les amateurs s'arrêtent, et, brisés de fatigue, déclarent qu'ils ont assez vu la Grande Muraille et que rien ne leur ferait faire un pas de plus. Ils reviennent de là, contents d'avoir admiré un pan de la Muraille, et proclament ensuite partout qu'ils ont vu le fameux rempart. En fait, il n'en est rien : le vrai touriste, le véritable artiste doit surmonter sa fatigue, gravir encore quelques

rocs glissants et polis comme un miroir, et atteindre le *Pâ-tâ-ling*. C'est là où nous arrivions enfin, à quatre heures du soir, et qu'avec une certaine satisfaction et une dose de *self-contentement,* nous braquions notre appareil photographique sur le mur de Tsin-che-'houang.

Le Pâ-tâ-ling, hauteur de *Pâ-tâ,* est une élévation de terrain, un peu moins considérable que les monts où circule la Grande Muraille, et, pour cette raison, on l'a choisie pour y établir une double porte : de là, la Muraille se ramifie dans la plaine ou gravit les hauteurs qui sont en résumé les derniers contreforts de ce massif montagneux, principale défense naturelle de la Chine septentrionale. Détruites par les Mongols, après qu'ils eurent fait la conquête de la Chine, la porte du Pâ-tâ-ling et ses défenses furent reconstruites par les Ming pour se mettre à l'abri des incursions des Tartares Mandchoux ; mais, depuis que ceux-ci sont maîtres de l'empire chinois — c'est-à-dire depuis 1644 — le Pâ-tâ-ling a été considéré comme inutile et presque abandonné. Il ne faut donc pas s'étonner de le voir dans son triste état actuel, car il n'a pas été réparé depuis le seizième siècle : il faudrait plutôt admirer la manière dont il a été construit, puisqu'il est encore debout après un laps de temps si considérable. Dans sa relation de voyage, Timkowski a écrit

Pavillon du dieu de la littérature. — Passe de Nan-K'éou. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. le vicomte de Semallé.

que les tours étaient pleines de canons en fonte : c'était peut-être vrai il y a un demi-siècle, mais quant à nous, nous ne pûmes découvrir sur le rempart du Pâ-tâ-ling que deux vieilles pièces de canon, hors d'usage, gisantes à terre, à demi ensevelies sous le sable et des débris de toute nature : l'une d'elles portait, en caractères chinois, la date de la deuxième année du règne de Tsoung-tcheng (1630). Sans doute elles avaient défendu le passage contre les hordes mandchoues, et celles-ci, victorieuses, s'étaient hâtées de les jeter à bas du mur, et de les abandonner là en témoignage de leur conquête. Il y a quelques années, le Pâ-tâ-ling était également orné d'une petite pièce de fonte de campagne ; mais un beau jour, un officier de marine, voulant avoir un souvenir de quelque importance de la Grande Muraille, la fit enlever, à prix de sapèques, par des coulis, et transporter à bras jusqu'à Nan-k'éou, d'où une voiture attelée de plusieurs ânes et chevaux la conduisit triomphalement à Péking.

Du Pa-tâ-ling, que les Mongols appelaient *Peï-k'éou,* Bouche du nord, par opposition à *Nan-k'éou,* Bouche du sud, on jouit d'une belle vue sur les hauteurs que couronne la Grande Muraille, sur les contorsions fantastique de ce ruban de briques

grises, sur l'entrée de la vallée de Nan-k'éou, et, enfin, sur la plaine de *Chuan-'houâ-fou*, s'étalant jusqu'à la principale ramification de la Muraille qui la circonscrit au nord-ouest et s'ouvre, à *Tchang-kia-k'éou* ou Kalgan, pour laisser passer la route de la Tartarie.

On ne peut se lasser d'admirer cette longue fortification qui prend naissance sur les bords du golfe du Léao-toung, gravit des montagnes de plus de dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, descend dans de profondes vallées, suit les contours de mille collines, traverse des rivières et des fleuves et va enfin mourir au loin au pied des premières ondulations des hautes montagnes du Tibet.

Les Chinois lui ont donné le nom de *Ouan-li tch'ang tch'eng*, long mur de dix mille *li* : à compter *dix li* pour une lieue, la Grande Muraille aurait donc mille lieues d'étendue, ce qui semble une exagération toute orientale. En chinois, comme d'ailleurs dans la plupart des langues asiatiques, le mot *dix mille* a une signification très vague et répond souvent à nos expressions *un grand nombre, une grande quantité*. Il ne veut donc pas dire ici que la Muraille a juste *dix mille li* de longueur, mais qu'elle a une longueur incommensurable. Ce rempart, à notre estimation, ne doit guère avoir plus de six cents lieues de long.

Considérée en elle-même, la Muraille se compose de deux murs parallèles, épais d'un peu plus d'un mètre, en longues briques grises sur des fondations de grande pierres brutes, et d'une hauteur de vingt-six pieds. L'intervalle compris entre les deux murs, est rempli de rocs, de pierres, de terre, de débris de toute nature, le tout tassé avec le plus grand soin et devenu avec le temps une seule masse solide. Les murs surgissent de plus d'un mètre au-dessus du niveau de ce remplissage et forment ainsi deux balustrades épaisses à créneaux. Quatre ou cinq cavaliers peuvent marcher de front sur ce parapet auquel, de distance en distance, des rampes légèrement inclinées donnent accès. Tous les cent pas environ s'élèvent des tours carrées également crénelées où l'on braquait jadis les canons. Les portes en sont toujours entourées d'une double enceinte, de façon à les mettre à l'abri d'un coup de main.

« Pour donner une idée juste de la masse de cette construction gigantesque, je ne crois pas superflu, dit Timkowski [1], de rappeler ici le calcul de M. Barrow qui vint en Chine avec lord Macartney, en 1793 et 1794. Il suppose qu'il y a dans l'Angleterre et dans l'Écosse dix-huit cent mille maisons. En estimant la maçonnerie de chacune à deux mille pieds cubes, il suppose qu'elles ne contiennent pas autant de matériaux que la Grande Muraille qui, selon lui, suffirait pour construire un mur qui ferait deux fois le tour de la terre. Il faut pourtant observer que M. Barrow comprend dans son calcul tout l'espace qui se trouve dans l'intérieur de la Muraille, mais il exclut les grandes tours saillantes qui s'y trouvent. »

Ce monument gigantesque et unique en son genre, que l'on ne peut guère comparer qu'aux Pyramides, est réellement d'un effet imposant et grandiose, surtout quand on songe qu'il existe depuis près de deux mille ans et qu'il parcourt un chemin aussi considérable. Un voyageur français a très bien dit : « A la Grande Muraille, le respect n'a rien à faire... c'est la stupéfaction qui est dominante » [1].

L'architecte de ce vaste travail a été le célèbre empereur *Che 'houang-ti*, de la dynastie des Tsin (259 à 210 av. J.-C.), qui eut le talent de fonder un grand empire sur les ruines du système féodal chinois, mais qui, dans son orgueil et sa suffisance, voulant anéantir tout ce qui l'avait précédé, ordonna, en l'an 213 avant notre ère, le célèbre incendie des livres. Par ce moyen radical, que lui conseilla son ministre Li-sseu, il voulut mettre un terme à l'opposition que les lettrés avaient toujours faite à sa politique [2], et il y réussit en effet, mais en anéantissant la plus belle partie du passé de la Chine. Au cerveau fécond, à une volonté de fer, Che-'houang-ti joignait un esprit ferme et patient qui lui permit de mener à bien les plus grands desseins. Après avoir triomphé des nombreux petits princes et roitelets entre qui le pays que nous appelons la Chine était alors partagé, il conçut le gigantesque projet de mettre à couvert des incursions des Tartares la contrée nouvellement soumise. « Dans le temps où l'art de la fortification était encore inconnu, ou du moins très imparfait, l'idée de construire une muraille pour se défendre contre l'invasion de l'ennemi était naturelle. Nous en trouvons beaucoup d'exemples dans l'antiquité, par exemple chez les Égyptiens, les Mèdes et les Syriens; en Europe,

[1] Relation traduite en français par Klaproth.

[1] *Recueil de Mémoires, etc... sur le passage de Vénus sur le Soleil en 1874; Mission de Pékin*, par M. Fleuriais, lieutenant de vaisseau, Paris, 1877.

[2] « Ce sont *les livres*, disait Li-sseu à son souverain, qui inspirent à nos orgueilleux lettrés les sentiments dont ils se glorifient; *ôtons-leur les livres*. C'est en les privant pour toujours de l'aliment qui nourrit leur orgueil, que nous pouvons espérer de tarir la source féconde de leur indocilité. A l'exception des livres qui traitent de médecine et d'agriculture, de ceux qui expliquent la divination par les *koua*, ou lignes de Fô-chi, et des Mémoires historiques de votre glorieuse dynastie, depuis qu'elle a commencé à régner dans les États de Tsin, ordonnez, Seigneur, qu'on brûle généralement tout ce fatras d'écrits pernicieux, ou inutiles, dont nous sommes inondés; ceux, surtout, où les mœurs, les actions et les coutumes des anciens sont exposées en détail. N'ayant plus sous les yeux ces livres de morale et d'histoire qui leur représentent avec emphase les hommes des siècles passés, ils ne seront plus tentés d'être leurs imitateurs serviles; ils ne nous feront plus cette comparaison, toujours odieuse pour nous dans leur bouche, du gouvernement de Votre Majesté avec celui des premiers empereurs de la monarchie... Commencez par ceux de vos mandarins qui président à l'histoire; ordonnez-leur de réduire en cendres tous ces monuments inutiles dont ils conservent si précieusement le dépôt... etc, etc. » (Voir *Chine*, par Pauthier, tome I, pages 224 et suiv.).

dans la muraille construite par ordre de l'empereur Septime Sévère, au nord de la Grande Bretagne : elle se prolongeait depuis Carlisle, en Cumberland, jusqu'à Newcastle sur Tyne, en Northumberland; sa longueur était de quatre-vingt-six mille anglais, elle avait douze pieds de hauteur et une largeur de huit; mais cette construction, d'ailleurs assez considérable, peut-elle être comparée à la Grande Muraille de la Chine, qui occupe une longuenr de quinze mille milles anglais (1) ? »

Il y avait déjà plusieurs siècles qu'on avait formé le dessein d'élever un mur de ce genre, et les différents princes qui avaient dépouillé les Tchéou des provinces qui occupent, d'est à ouest, la partie septentrionale de l'empire, avaient commencé à l'exécuter.

Ché 'houang-ti était dans la trente-troisième année de son règne lorsqu'il en jeta les premiers fondements. C'était l'an 214 avant l'ère chrétienne. On ne cessa d'y travailler que dix ans après, quand celui qui l'avait ordonné n'existait déjà plus, et que sa dynastie était allée le rejoindre dans la tombe (2).

On a dit que cette œuvre colossale était une folie, l'idée d'un insensé : nous ne le croyons nullement. La Grande Muraille a certainement eu son utilité à son époque où l'art de la guerre était loin d'être perfectionné comme il l'est aujourd'hui : il est évident qu'à l'heure actuelle elle ne tiendrait pas cinq minutes devant un canon Krupp : elle s'effondrerait comme un château de cartes renversé par la main d'un enfant. Sans doute, elle n'a pu empêcher les Mongols ni les Mantchoux d'entrer en Chine et d'en faire la conquête, cependant — on l'a vu plus haut — elle eut la gloire de résister à Tchinggis-khan et à son général Mô-kouli, et de voir reculer un instant ces deux grands capitaines tartares.

La fin à la prochaine livraison.

IMBAULT-HUART,
consul.

(1) Timkowski, traduit par Klaproth, vol. I.

(2) Le P. Amiot, *Portraits des Chinois célèbres; Mémoires concernant les Chinois*, tome III, pages 263-265.

MŒURS D'AUTREFOIS.

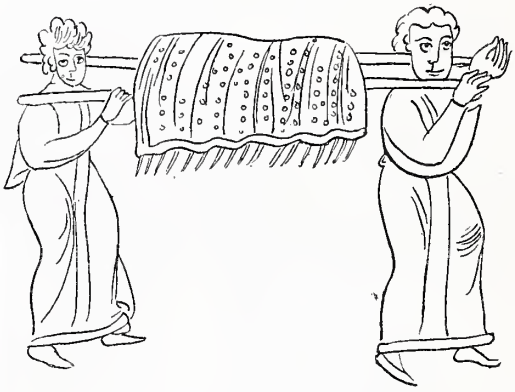
LES POMPES FUNÈBRES EN FRANCE.

Il ne faut point remonter très loin en arrière pour des institutions du genre de celle-ci; si le culte des morts, le respect des tombes sont de toute antiquité, les fonctionnaires spéciaux des funérailles sont d'origine toute moderne. Nous verrons tout à l'heure quel métier leur donna naissance vers le quatorzième siècle, et comment ils cumulèrent longtemps deux emplois de destinations bien différentes; pour l'instant nous allons expliquer l'économie des obsèques dans les temps primitifs et pendant le moyen âge.

Sous les Mérovingiens, les cérémonies de ce genre ne manquaient pas de grandeur. Quand un puissant mourait de sa belle mort, ce qui était l'exception, on lavait le corps, on l'habillait et on l'ensevelissait dans un sarcophage de pierre où on le couchait; on mettait ensuite une lourde pierre sur le sépulcre. Si le lieu de la sépulture était éloigné, on formait un cortège de guerriers et de pâtres qui suivaient le convoi en psalmodiant des hymnes sacrées.

Pour ces longues marches à travers les voies romaines de l'ancienne Gaule, parmi les forêts à peine défrichées, on couchait le cadavre sur une civière, on le recouvrait d'une toile brodée aux couleurs voyantes, et des esclaves ou des amis se relayaient pour le porter. Plus tard, dès le règne de Louis le Débonnaire, ce brancard se plaçait sur les épaules, comme on le voit dans la curieuse miniature de la *Mort de saint Jean-Baptiste,* conservée à la Bibliothèque nationale. Sous Charles le Chauve, les moines font souvent l'office de porteurs; ils se réservaient ce privilège quand le défunt était un bienfaiteur de leur abbaye; ils recevaient une aumône spéciale pour cela.

On ne songeait guère alors aux vêtements noirs;



Clercs portant un mort (neuvième siècle).
D'après M. le comte de Bastard, *Peintures des Manuscrits*, tome I.

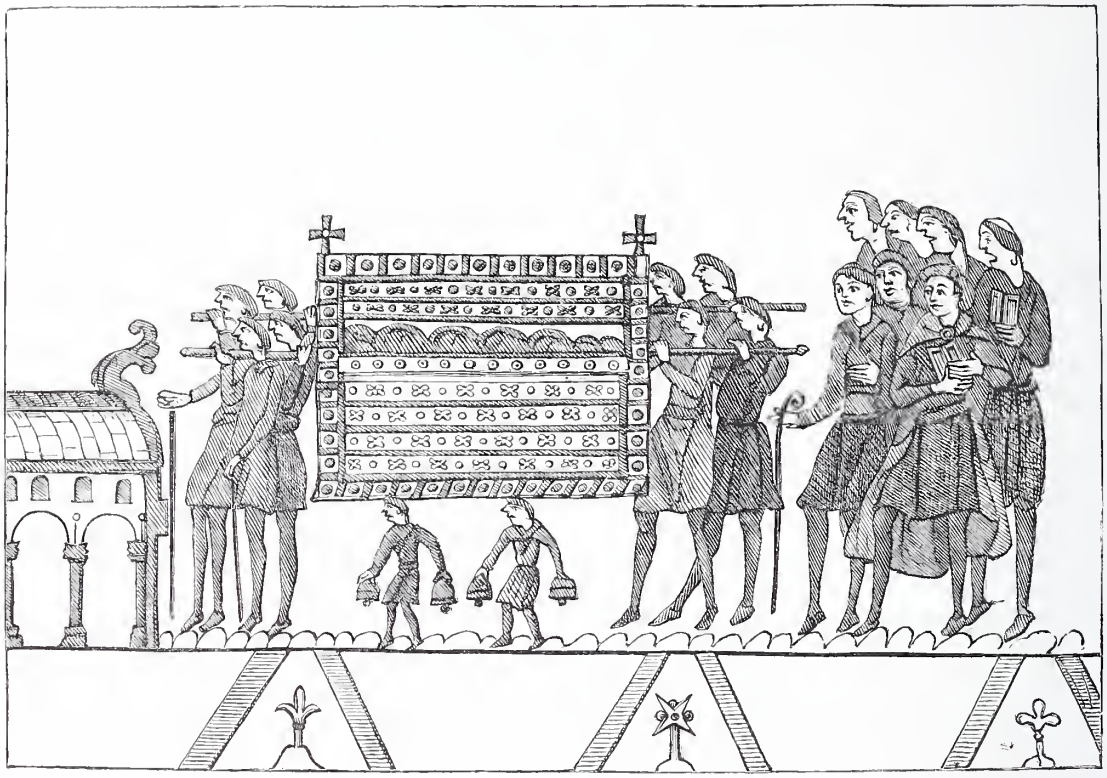
les tapisseries les plus bariolées de tons, les *pailes* les plus criards servaient de draps mortuaires. La tapisserie de Bayeux nous fait assister aux obsèques du roi Édouard d'Angleterre; le jaune, le rouge s'y mêlent dans la peinture de la capse de bois où on l'a couché. Car déjà la civière primitive paraît s'être transformée en une sorte de litière où le mort est étendu, revêtu de ses plus riches habits et portant la couronne. Il est exposé à tous les yeux par une ouverture de côté; huit porteurs soutiennent les brancards; des sonneurs, comme les *pulsatores* antiques, agitent des sonnettes sur le parcours. Sans doute ces gens sont des officiers de la maison du roi, mais tels que nous les voyons ils marquent un progrès dans la composition du cortège. Une des particularités de ces époques, c'est que tous les prêtres assistants ne sont point habillés en ecclésiastiques; la plupart ont ceint la tunique dégagée des laïques; on ne les reconnaît qu'à leur tonsure. Seul l'officiant porte le costume sacerdotal.

Une fois au tombeau creusé dans la pierre, on y

descendait le corps, on l'aspergeait d'eau bénite. Quelquefois ces sarcophages taillés à l'avance se trouvaient trop courts, et le seigneur n'y tenait qu'assis. Ainsi arriva-t-il à Guillaume le Conquérant, qu'on pressa, qu'on écrasa pour le faire pénétrer dans la sépulture. Le corps se rompit et une putréfaction épouvantable se répandit dans l'air, si bien que les assistants se sauvèrent. Seuls les prêtres restèrent et continuèrent la besogne. Ce récit d'Orderic Vital se trouve corroboré par un témoignage postérieur de quatre siècles. Quand les protestants violèrent, en 1562, le tombeau du roi, on s'aperçut bien à la position du corps qu'on l'avait forcé pour le faire tenir dans la pierre.

Dans les siècles qui suivirent, les ensevelissements comportaient une série de bains aromatiques destinés à prévenir la corruption. La *Chanson de Roland,* le roman de *Garin,* la *Vie de Charles le Bon,* nous apprennent qu'on lavait le cadavre des princes et seigneurs dans un mélange d'eau, de vin et de piment. On le cousait ensuite dans une peau de cerf et on l'exposait sur un lit au milieu de cierges en attendant le jour des obsèques. Les gens chargés de ces diverses besognes n'avaient alors aucune spécialité; c'étaient des clercs, des frères lais, des serviteurs.

Le deuil en noir n'apparaît guère qu'au quatorzième siècle. Eustache Deschamps, dans son *Miroir de mariage*, parle de la veuve qui suit le convoi de son mari.



Enterrement princier au temps de Guillaume le Conquérant, avec les porteurs et les sonneurs *(Pulsatores)*. — D'après la tapisserie de Bayeux.

> Il li faut robe de brunette
> Et mantel pour faire le dueil.

Cette mode venait d'Espagne, où les étoffes sombres étaient requises en pareil cas. Ce manteau noir, d'abord timide, fut bientôt adopté par les hommes et les femmes. On lui mit un capuchon tombant sur les yeux et cachant le visage; il servit jusqu'au règne de Louis XIII environ, où il s'écourta et devint un véritable sombrero sans manches.

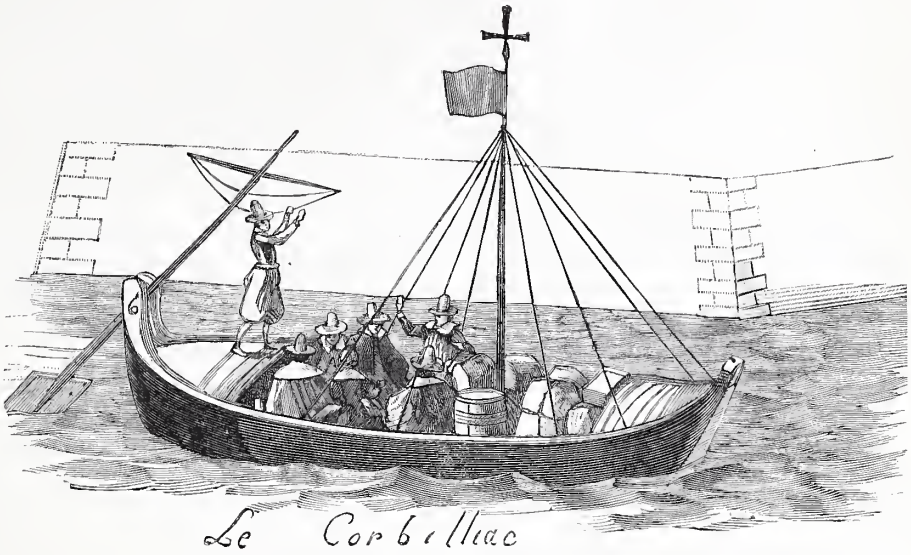
Les chansons de geste, sources trop poétiques pour être prises à la lettre, parlent souvent des chars sur lesquels on transportait les corps au lieu choisi pour l'inhumation. A les en croire, on eût déjà fait au onzième siècle de véritables distinctions de classe entre les morts de qualité et les autres. Dans la *Chanson de Roland,* l'archevêque Turpin n'a point un service de même rang que Roland lui-même. Ils ont des chars différents.

Avant que les cercueils ne fussent d'un usage constant, on descendait ordinairement le cadavre dans le tombeau au moyen d'un suaire, d'un linceul, qu'on rejetait ensuite sur lui.

Dès la fin du onzième siècle, un nouveau métier naquit de la mode de graver la figure du mort sur la tombe; les tailleurs de pierre imagiers furent alors subdivisés en tailleurs et tailleurs-tombiers. Ils eurent sur notre art français une véritable influence, et les merveilleuses pierres tumulaires qui sont venues jusqu'à nous témoignent de leur habileté et de leur mérite.

L'idée de parer l'église de draperies en l'hon-

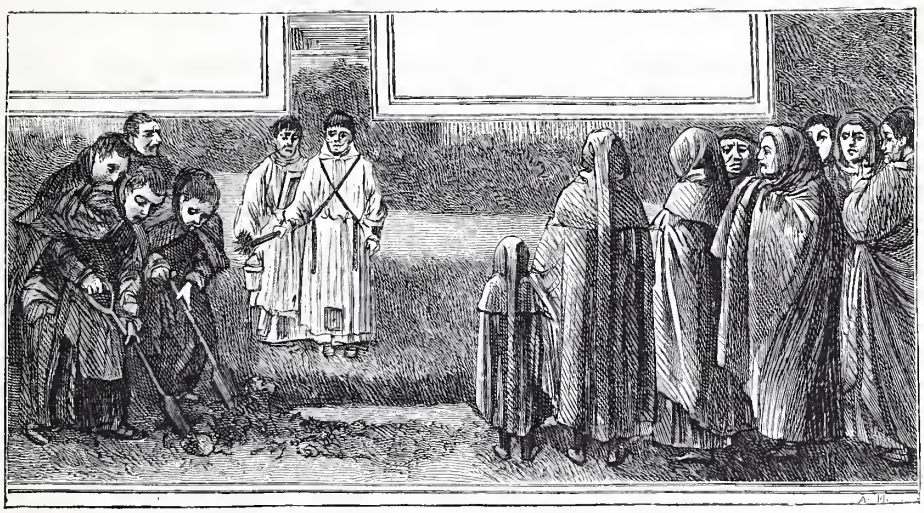
neur des trépassés de conséquence remonte au quatorzième siècle environ. C'est là l'origine des tentures dont l'administration des Pompes funèbres fait encore usage aujourd'hui. Dans le principe, ce parement noir se mettait à l'extérieur de l'église; c'était un lambeau d'étoffe coupé en ruban dont on entourait l'édifice. On le nommait la *litre* (ligatura). Souvent même cette litre se faisait en couleur et demeurait sur le mur jusqu'à ce que les pluies et les neiges l'aient fait disparaître. Quand la mode voulut qu'on la plaçât à l'intérieur, on l'orna des armoiries peintes du mort,



Le Coche d'eau de Corbeil, à Paris, sous Henri IV (Corbeillac). — D'après la gravure de J. Swelinck.

de cierges, de représentations funèbres. Pour les princes du sang royal de France la litre était bleue semée de fleurs de lis d'or; d'autres l'eurent rouge; les gens de moindre importance en avaient de noires. Au bout d'un an et d'un jour on les enlevait et elles devenaient la propriété des fabriques.

L'administration moderne des funérailles se constitue peu à peu. Voilà les tentures trouvées, les ensevelisseurs patentés et formés en corps de



Inhumation au quinzième siècle. — D'après une miniature du bréviaire Grimani.

métier ne sont pas loin d'apparaître. On sait comment se faisait la publicité dès le treizième siècle à Paris; des hommes à la voix puissante allaient par les rues criant le prix du vin pour le compte des taverniers. Comme ils exerçaient leur industrie dès la première heure du jour, leurs après-dînées se trouvaient inoccupées; ils les employèrent bientôt à annoncer les décès aux familles, ils se mirent à crier les morts, comme ils criaient le vin. Cette transformation fut lente, mais elle ne s'arrêta pas là. Aux annonces funèbres, les jurés-crieurs ajoutèrent dans la suite le lavage et l'ensevelissement des défunts; affublés de longues robes noires, ils mettaient les cadavres

en bière, les portaient sur les brancards jusqu'au cimetière, et comme ils étaient munis de sonnettes pour leur office spécial au vin, ils les employèrent à tinter les enterrements sur leur route. Ils sont par là les descendants directs des *pulsatores* de la tapisserie de Bayeux. D'autres communautés ouvrières eurent aussi des privilèges sur le fait des enterrements. Ainsi, les *hannouars*, ou chargeurs de sel de la ville de Paris, portaient le corps des rois de Notre-Dame jusqu'à mi-chemin de Saint-Denis, à la Croix-aux-Fiens, où les moines de l'abbaye le reprenaient pour le conduire à la basilique. Ces fonctions étaient d'ailleurs assez mal réglées. A diverses reprises les hannouars durent pousser jusqu'au lieu de la sépulture; ils réclamaient alors un salaire double, ce qui n'était pas toujours admis. Alain Chartier nous rapporte que, lors des obsèques de Charles VII, ces gens refusèrent net de dépasser le Landit si on ne leur remettait 10 livres parisis en plus du prix convenu. Ils déposèrent la dépouille royale sur le chemin, et sans plus de souci de la majesté du très victorieux roi de France, ils discutèrent longuement avec le grand écuyer chargé du détail de la cérémonie.

On le voit, même au milieu du quinzième siècle, le char mortuaire n'était pas encore employé. Toutefois, dans les grands trajets, les chariots étaient nécessaires. Charles VII, mort à Mehun-sur-Yèvre, fut amené à Paris par ce moyen, et les chevaux qui traînaient la voiture étaient caparaçonnés de noir, ce qui émerveilla les chroniqueurs. « Et ne leur voyait-on que les yeux », écrit l'un d'eux, tant ce spectacle lui paraissait extraordinaire.

Ainsi se constituaient peu à peu les usages, ainsi se groupaient les éléments de coutumes qui devaient venir jusqu'à nous sans changements appréciables. Nous venons de voir les apparitions successives des croque-morts, des tentures funéraires, des porteurs, des chevaux harnachés de deuil. Bientôt les chapelles ardentes deviendront communes aux seigneurs et aux riches bourgeois. Lors des funérailles d'Anne de Bretagne, le catafalque élevé dans la cathédrale contenait près de trois mille cierges allumés. Les poêles de couleurs sombres, décorés de croix en blanc et d'attributs, recouvrent les bières. Tout cela bien embryonnaire encore et bien modeste, mais s'imposant petit à petit et cherchant une formule définitive. Pénétrons dans une église à la suite d'un enterrement bourgeois. Le cercueil de chêne posant sur deux tréteaux, couvert d'un drap noir, a été placé dans le chœur. De chaque côté une rangée de chandeliers, et dans les stalles du chapitre les parents vêtus de manteaux, encapuchonnés et pleurant. Des pauvres sont groupés dans l'église; chacun d'eux tient un cierge orné d'un écusson aux initiales du défunt. Une charmante miniature de Jean Fouquet nous fait assister à la scène; à la voir on croirait entendre le prêtre psalmodier les *requiem* dans le grand silence de la nef.

Pendant tout le seizième siècle, les entrepreneurs des inhumations furent ces crieurs de vin et de corps dont nous avons parlé déjà [1]. Ils faisaient à la fois office de lettres de faire-part, d'ensevelisseurs, de maîtres des cérémonies, de porteurs. Quand une personne mourait, on prévenait les jurés de la communauté, qui envoyaient un ou plusieurs de leurs hommes annoncer le décès aux amis et connaissances du défunt. Ce ne fut que bien plus tard, au milieu du dix-septième siècle, que les avis imprimés firent leur apparition. On les faisait en forme d'affiches et on les mettait à la porte des églises; ensuite on les fit distribuer par les mêmes crieurs et porter à domicile.

Les cérémonies comportaient alors une pompe extraordinaire. Les tentures embrassaient les colonnes, cachaient le vaisseau de l'église; les catafalques splendides s'élevaient jusqu'aux voûtes. Le règne de Louis XIV vit l'apogée de ces apothéoses mortuaires où le nombre des lustres et des cierges rendaient parfois la température insupportable. Les chars font leur apparition; on les couvrait de draperies frangées d'argent, on habillait les chevaux, on costumait les porteurs et les cochers. Seulement les chariots n'étaient point encore appelés corbillards, on ne les nomma ainsi que vers le commencement du dix-neuvième siècle, et la genèse de ce mot est des plus curieuses, comme on va le voir.

Originairement, c'est-à-dire sous le règne de Henri IV environ, le *corbeillac* était un petit coche d'eau faisant le service des voyageurs et des marchandises entre Corbeil et Paris. Une gravure de Jean Swelinck nous le montre passant sur la Seine à la hauteur du pont de l'Estacade, et l'artiste naïf a soin de déterminer par une légende l'existence particulière du bateau. Il écrit au-dessous « le Corbilliac ». Les voyageurs devaient s'armer de patience pour cette traversée fantaisiste; abandonné au courant, armé d'une méchante petite voile, le coche mettait de sept à huit heures pour le voyage ordinaire. Un cheval le ramenait à Corbeil à la montée du fleuve. Par extension on en vint à qualifier de *corbilliac* ces énormes voitures, véritables omnibus, où s'empilaient des familles entières. Une des particularités de ces corbillards, c'est qu'ils servaient le plus souvent à conduire des noces aux champs. Hamilton le dit dans ses mémoires : « Trois grands corbillards comblés de laquais parurent dans la cour et débarquèrent toute la noce. » A la fin du règne de Louis XIV le corbilliac primitif existe encore; Richelet le mentionne dans son dictionnaire : « Coche par eau pour aller de Paris à Corbeil. » La transition ironique se laisse deviner chez Furetière; après avoir expliqué l'étymologie du mot d'après Richelet, il ajoute : « On appelle

[1] Voy. les tables.

un corbillard un carrosse bourgeois où l'on voit plusieurs personnes fort pressées. » Hélas! de nos jours, le coche bourgeois ne contient plus qu'une personne, et elle n'est plus pressée du tout.

Sous le règne de Louis XVI, on se servait encore du corbillard pour voiturer les gens de la suite des princes; le dictionnaire de Trévoux l'explique tout au long. Le char funèbre est simplement appelé « le charriot », mais son usage est l'exception.

Dans les convois ordinaires les porteurs sont encore très employés; chacun d'eux touche 20 sols pour sa peine, et le receveur des morts 6 livres. Les tentures, les draps, sont à l'église, c'est la fabrique et non une administration particulière qui fournit les choses indispensables. La croix, le poêle, les chandeliers, les bénitiers, même ceux portés à domicile, appartiennent à la paroisse. L'acquisition du terrain, « la fosse à cimetière », comme on disait, se paie aux prêtres. Tout compris, un enterrement de quatrième classe de la bonne moyenne coûtait de 120 à 150 livres.

Déjà la mode était venue d'exposer le corps à la porte du domicile mortuaire; on dressait une chapelle ardente, et la mise en bière aussitôt terminée, le cercueil y était descendu. Les parents et les amis se réunissaient là, jetaient de l'eau bénite et suivaient ensuite le cortège. Chaque paroisse avait ses employés attitrés qui ne changeaient pas.

La Révolution passa sur ces coutumes, et les transforma. A Paris une administration particulière remplace aujourd'hui les anciens crieurs de vin; les tentures appartiennent à une agence spéciale qui a ses tarifs, ses classes différentes. L'histoire de ces usages n'est point faite encore, les livres n'en parlent guère, c'est pourquoi nous avons voulu en donner un aperçu sommaire dans cet article.

H. Bouchot.

MAGNÉTISME TERRESTRE [1].

DÉCLINAISON. — INCLINAISON. — ÉTUDES DE LA FORCE MAGNÉTIQUE. — STATIONS D'OBSERVATION.

Un barreau aimanté, horizontal et librement suspendu par un fil sans torsion ou bien balancé sur un pivot, reste bien rarement dans le méridien, c'est-à-dire ne se dirige pas vers le vrai nord; il s'en écarte d'un angle variable qu'on appelle *déclinaison*.

D'autre part, vers l'année 1576, Norman, constructeur de boussoles, remarqua qu'un barreau d'acier, bien balancé sur son axe et pouvant alors rester horizontal, changeait de position dès qu'il était aimanté. Celui de ses pôles qui se dirige vers le nord s'abaissait alors d'un angle égal à 79,81 grades. Cet abaissement s'appelle *inclinaison*.

Dans les premiers temps, on ne comprenait pas l'importance des variations du magnétisme, et l'inclinaison était rarement observée.

Mais les variations ayant été bien constatées au siècle dernier, on s'est demandé si la force mystérieuse qui les produit subit aussi des changements dans son intensité.

La première étude méthodique de cette force fut confiée à l'expédition de l'illustre et malheureux La Pérouse, qui périt tout entière dans un naufrage.

En 1833, Gauss publia une méthode exempte d'hypothèse et qui permet de bien déterminer la force magnétique. Elle se déduit de l'inclinaison, que l'on combine avec l'intensité mesurée par un barreau horizontal.

Comme on se dirige en mer par la boussole, les besoins de la navigation firent observer, dès le seizième siècle, la déclinaison dans un grand nombre de ports : on ne songeait pas à la déterminer dans l'intérieur des terres, encore moins à mesurer l'inclinaison et la force en diverses stations.

Humboldt est le premier qui soit entré dans cette voie en parcourant l'Amérique méridionale et le Mexique. Sans mentionner les observateurs qui, en d'autres contrées, ont suivi ce grand exemple, nous nous bornerons à citer les travaux exécutés en France.

Dès l'an 1857, Lamont, directeur de l'observatoire de Munich, avait fait quarante-trois stations chez nous. Onze années plus tard, le P. Perry, qui préside à l'observatoire de Stonyhurst, en Angleterre, et son confrère le P. Sidgreaves, tous deux de la Compagnie de Jésus, observèrent en trente-trois stations. Ils furent suivis par MM. Marié-Davy et Descroix, qui mesurèrent les coordonnées magnétiques en vingt lieux différents pendant l'année 1875. Enfin, M. Th. Moureaux a publié, en 1886, les résultats de soixante-six stations françaises déterminées dans l'année précédente. Comme on devait s'y attendre, il a constaté des anomalies dans le massif volcanique de l'Auvergne, mais personne n'avait prévu la discordance qu'il a découverte dans la déclinaison en Bretagne, et qu'il est allé vérifier en mai 1886.

Il se passera bien des années avant que la terre soit couverte de stations aussi rapprochées que celles de M. Moureaux : les travailleurs sont peu nombreux.

Le Bureau des longitudes s'intéressant à ces recherches et pensant qu'il était utile de faire au moins une reconnaissance magnétique dans les régions fameuses de l'Orient, le savant voyageur, M. A. d'Abbadie, se chargea de cette mission, et à son retour il écrivit sur son voyage quelques pages qui ont été insérées dans l'Annuaire du Bureau des longitudes de 1888. Ce récit n'est pas seulement scientifique, il est d'un intérêt qui peut le faire proposer comme un modèle de relation.

UN VOYAGE MAGNÉTIQUE EN ORIENT,

PAR M. ANTOINE D'ABBADIE [1].

Je quittai la France dans l'automne de 1884.

Pour éviter une longue quarantaine, nous allâmes prendre un paquebot à Trieste après avoir traversé les neiges profondes de la Carinthie. Ce froid précoce était le commencement de nos mécomptes.

A Athènes, notre première étape, j'avais commencé à observer sur le mont Ardettos qui domine le *stade*, champ de course où s'exerçaient jadis les athlètes de la Grèce. Près de là était une caserne, et je ne me préoccupai pas de quelques fusils qui pouvaient s'y trouver; mais quand j'appris en-

[1] Action particulière qu'exerce la terre sur l'aiguille aimantée.

[1] Membre de l'Académie des sciences, célèbre par ses voyages, notamment en Éthiopie, et par les relations qu'il a écrites.

suite qu'elle renfermait tout un parc d'artillerie, j'abandonnai cette station pour aller au Pnyx où les Athéniens d'autrefois tenaient leurs assemblées publiques.

Après trois semaines d'un temps froid et pluvieux, je me mis en route pour Alexandrie.

Instruit par l'expérience d'Athènes, et afin d'éviter toute masse de fer peut-être cachée dans une maison, je me rendis à Ramleh, bourg ouvert où je choisis une station près de la mer.

Un fort vent du nord m'y gêna beaucoup. Il nous suivit au Caire, où le froid sévissait encore. Pour y échapper, je résolus de prendre le vapeur égyptien qui, partant tous les mois de Suez, faisait de courtes relâches dans les ports principaux de la mer Rouge. Il était permis d'entreprendre ainsi des reconnaissances dans ces parages qui, sauf pour quelques déclinaisons, étaient magnétiquement inconnus.

Suez est bien changé depuis que j'y étais descendu, il y a cinquante ans, de mon lent et patient chameau. On y arrive en chemin de fer et, pour être à l'abri des curieux, j'allai observer dans un îlot désert, situé près de l'embouchure du canal sans écluse dû au génie et à l'infatigable persévérance de M. de Lesseps.

Par malheur, dans ce pays où pourtant le soleil est roi, des nuages me dérobèrent cet astre qu'il fallait relever pour obtenir la déclinaison. Je dus me contenter des deux autres éléments magnétiques et me hâter d'aller prendre passage sur le vapeur *Damanhur,* prêt à partir. On y avait déjà installé plus de cent voyageurs musulmans de pays divers qui s'étaient réunis pour faire le pèlerinage ordonné à tout sectateur de Mohammed.

Nous eûmes enfin de la chaleur en traversant le tropique du Cancer avant de jeter l'ancre devant Jiddah, port de La Mecque, cette ville sainte de l'islamisme.

Jiddah apparaît de loin comme une pyramide blanche assise sur du sable fauve, sans un arbre, sans un brin d'herbe, et baignée par la mer d'un vert intense que des coraux à fleur d'eau déchirent en longues franges d'écume. Au dedans, la ville est aussi étrange qu'à l'extérieur. Ses maisons aux terrasses dentelées, aux innombrables fenêtres saillantes, découpées à jour pour inviter dans l'intérieur les rares brises, ces bénédictions des pays chauds, les portes où parfois une main inspirée a taillé dans la pierre des dessins féeriques, lui donnent l'aspect d'une ville brodée de pied en cap. On peut aussi l'appeler la *ville du silence.* Dans ses rues étroites, tortueuses, sans pavé ni voitures, on n'entend rien de ce bruit incessant qui, chez nous, ne se sépare pas de l'idée d'une cité. On s'y heurte à des ânes, à des chameaux au pas moelleux qui transportent les lourdes denrées et même des pierres pour bâtir, à des pèlerins en grande tenue religieuse marchant d'un air grave et recueilli, à des passants vêtus de robes éclatantes, coiffés du turban, cette couronne de l'islamisme qui tend à disparaître ailleurs sous l'influence envahissante de l'Europe.

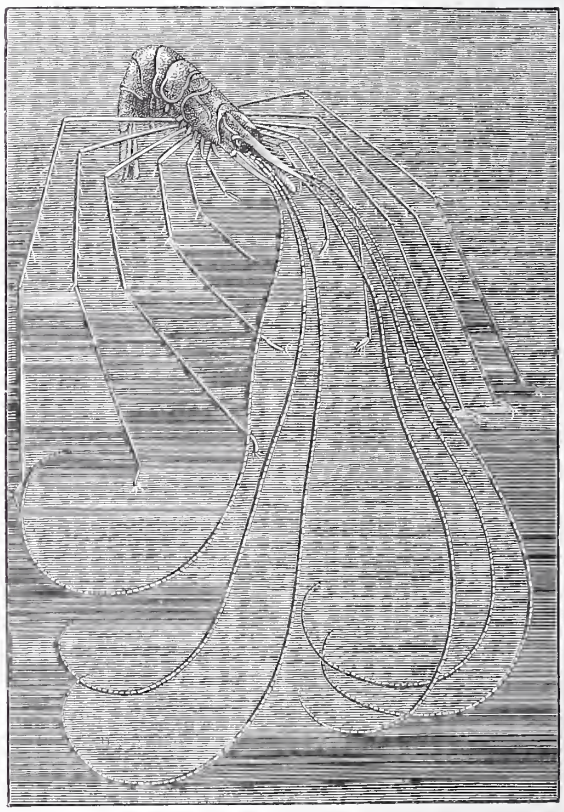
Dans cet air où rien ne vibre, on entend seulement les marchands ambulants, dont l'appel chanté s'éteint de ruelle en ruelle, et les mendiants qui psalmodient leur misère et disent sur des notes douloureuses : « Allah ! Allah ! mes entrailles sont vides ; inspire à quelqu'un de la tendresse pour me donner à manger, peu d'aumônes empêche bien des malheurs, etc. »

Nous reçumes l'hospitalité de M. le docteur de Lostalot de Bachoué, consul de France. Sur sa terrasse, je mesurai la déclinaison et l'intensité, mais j'avais à peine achevé la première des huit observations qui donnent l'inclinaison quand on annonça le départ immédiat du *Damanhur.*

A suivre.

LE NEMATOCARCINUS GRACILIPES.

C'est un crustacé décapode ainsi nommé par A. Milne Edwards. Ses membres frêles et délicats le distinguent, seulement à la vue, des crevettes de nos rivages. Il appartient au groupe des décapodes macroures. Il a été trouvé dans le filet du *Talisman* (voy. p. 165), à 830 mètres de profondeur : on découvre des nematocarcinus en grand nombre, de toutes parts, dans l'océan, et jusqu'à des profondeurs de 5 000 mètres.



Le Nematocarcinus gracilipes (demi-grandeur).

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué : E. BEST.

LES BOSSUET.

La Maison des Bossuet, à Seurre (Côte-d'Or). — Dessin de A. de Bar.

La famille des Bossuet, ancêtres de l'illustre évêque de Meaux, était originaire de la petite ville de Seurre, en Bourgogne. On sait du moins qu'en 1460, vivait à Seurre un Jacques Bossuet (on disait alors *Boussuet*); on trouve ce nom inscrit sur un ancien registre en parchemin, conservé dans les archives de la ville. Depuis lors jusqu'en 1549, on voit figurer, à toutes les pages du même registre, des Bossuet, *bourgeois et communs de Seurre,* qui, tous ou presque tous, exerçaient de père en fils la profession de *tixier,* ou drapier.

Comme les Bossuet portaient aussi le nom de *Rouyer,* qui était peut-être celui d'une famille à laquelle ils s'étaient alliés, ils avaient adopté pour armoiries *trois roues d'or sur champ d'azur.* Le savant Pierre Palliot, dans ses additions au traité « de la vraye et parfaite science des armoiries, de Gelliot », considère la *roue* comme l'emblème de la théologie, « parce que, dit-il, elle touche par en bas la terre et que le reste est élevé en haut : de même l'âme, conduite par la crainte de son Créateur, s'élève toujours au plus loin de la terre, en sorte que son mouvement représente le théologien, dont l'office est de s'élever des choses basses et terriennes à la considération des hautes, puis de descendre des choses divines aux humaines, pour montrer comment elles sont liées et unies ensemble. » Mais il est probable que les trois roues d'or des Rouyer, quelle que fût d'ailleurs la piété de cette famille, étaient tout simplement des armes parlantes.

Toutefois, on trouve sur le registre de l'hôtel de ville de Seurre, à la date de 1517, un Bossuet (Étienne) qualifié, non seulement d'homme sage et honorable, mais aussi de *noble homme.* Est-ce en raison de ses titres d'échevin, puis de *maïeur*

(maire) de Seurre, ou bien fut-il en effet, comme on l'a dit, anobli par François Ier, en récompense de ses services administratifs?

En même temps, les Bossuet s'étaient composé un blason particulier, dérivé de leur nom : un *cep de vigne* rugueux et tortu, avec cette légende qui est un jeu de mots : *Bon bois bossu est.*

C'est en 1540 que la famille Bossuet, ou du moins la branche de cette famille à laquelle appartient l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* et des *Oraisons funèbres*, quitta la ville de Seurre et s'établit à Dijon, où elle se distingua aussitôt. Nous y voyons le bisaïeul de Bossuet, Antoine, devenu, en 1543, auditeur à la Cour des comptes du duché de Bourgogne; son grand-père, Jacques, d'abord conseiller au Parlement (1597), puis vicomte maïeur (1612); son oncle, Claude, également conseiller (1610); son père, Bénigne, avocat au Parlement, *conseil* des états de Bourgogne, substitut du procureur général, avant d'aller occuper à Metz (1638) l'office de conseiller. Jacques-Bénigne, dont la gloire devait rejaillir sur tous ses ascendants, y naquit en 1627.

La maison habitée jadis à Seurre par les Bossuet existe encore. Elle est située sur la place du Marché, où elle fait face à l'hôtel de ville. Nous donnons (1) la reproduction d'un de ses côtés, celui où se trouve la porte d'entrée. Dans l'ogive qui surmonte cette porte, on aperçoit des armoiries sculptées — les *trois roues posées deux et une* — mais aujourd'hui mutilées. Le pan de mur qui s'élève à droite et dont nous ne voyons que le commencement, fait partie d'une tourelle octogone, tapissée de lierre; puis se dresse un haut pignon, percé de fenêtres, et dont les deux versants sont formés d'angles droits superposés, en retrait les uns sur les autres comme les marches d'un escalier.

A gauche, dans l'angle de la maison, se trouve engagée une mince colonnette se terminant par un chapiteau sur lequel est posé un escargot en pierre, de la grosseur d'une tête d'enfant. Enfin, sur une autre face du vieil hôtel, on voit encore un bas-relief représentant un saint Martin faisant l'aumône de son manteau à un malheureux; tout récemment cette sculpture, que les siècles avaient respectée, a été endommagée par une pierre étourdiment ou méchamment lancée (2).

La grande importance de la famille Bossuet nous est attestée, en outre, par une des chapelles de l'église de Seurre, qui avait été soit bâtie, soit ornée par elle, et qui était placée sous son patronage. Une partie de cette chapelle a servi à former la sacristie actuelle, où l'on voit, enchâssé dans l'une des fenêtres, un ancien vitrail représentant les armes des Bossuet — les trois roues d'or sur champ d'azur — écartelées de celles des Berbis, vieille et notable famille seurroise qui a donné, au quatorzième et au quinzième siècle, plusieurs maires à la ville et six ou sept conseillers au Parlement de Bourgogne. Les Berbis, qui portaient *d'azur au chevron d'or accompagné en pointe d'une brebis d'argent,* étaient alliés aux Bossuet.

(1) D'après une photographie, due à l'obligeance de M. J. Suchet, de Seurre.

(2) Nous sommes redevable de ces détails à M. P. Tattot, de Dijon.

COMMENT BOSSUET PRÉPARAIT SES SERMONS.

D'après le témoignage de l'abbé Le Dieu, secrétaire de Bossuet, ce dernier ne prêcha jamais, même à la cour, de sermons préparés d'avance; du moins, il ne prenait pas le soin de les écrire tout entiers et de les apprendre par cœur pour les réciter textuellement, ce que faisaient Bourdaloue et Massillon.

Il prêchait donc « de génie », c'est-à-dire qu'il improvisait. « La considération actuelle des personnes, du lieu et du temps, le déterminait sur le choix du sujet. »

Bossuet travaillait ses sermons cependant; il n'attendait pas tout de l'inspiration du moment. Il jetait sur le papier son texte, son sujet, ses preuves, en français ou en latin indifféremment; mais il ne s'astreignait pas à y fixer les idées de détail ni l'expression de ces idées : autrement, disait-il, « son action aurait langui et son discours se serait énervé. »

Sur cette matière informe il méditait profondément dans la matinée du jour où il avait à parler, le plus souvent sans rien écrire, son imagination allant plus vite que n'aurait pu faire sa main. En même temps que les pensées, les expressions se présentaient à son esprit, et il les gardait dans sa mémoire; puis, se recueillant encore dans l'après-dînée, « il repassait son discours dans sa tête, le lisant des yeux de l'esprit comme s'il eût été sur le papier, y changeant, ajoutant et retranchant, comme l'on fait la plume à la main. » Enfin, monté en chaire et parlant, il suivait l'impression de sa parole sur son auditoire, et dès lors, oubliant volontairement ce qu'il avait médité, tout entier à sa pensée présente, il poussait le développement dont il voyait sur les visages que les cœurs étaient touchés.

Beaucoup de sermons manuscrits laissés par Bossuet se réduisaient à ces indications sommaires. Ils étaient dans des porte-feuilles séparés, ayant pour titres : premier Carême, deuxième Carême; premier Avent, deuxième Avent, et ainsi des autres. Ce n'étaient, pour la plupart, qu'une ou deux feuilles volantes, où se trouvaient, en tête, un texte, puis un raisonnement qui devait former l'exorde, ensuite une division en deux ou trois parties; pour le corps du discours, seulement quelques citations des Pères de l'Église, appropriées au sujet. C'était tout; rien qui ressemblât à un discours achevé.

C'est grâce à ce genre de libre préparation et à la grande part toujours laissée à l'improvisation que Bossuet a pu prononcer un si grand nombre

de sermons, ne jamais répéter ni le même Carême ni le même Avent. C'est aussi à cette méthode qu'il a dû de savoir être, selon qu'il convenait, soit simple, naturel, familier, soit élevé et sublime, se mettant à la portée de ses auditeurs et se rendant parfaitement intelligible à tous.

A Meaux et dans tout son diocèse, où il voulait parler, non comme un prélat, mais comme un père à ses enfants, toute sa préparation consistait dans un profond recueillement, et l'Évangile était toute sa lecture. « Je l'admirais, dit l'abbé Le Dieu, allant d'une paroisse à l'autre, l'Évangile à la main, le méditant pour se pénétrer des vérités qu'il voulait annoncer aux plus simples avec une attention respectueuse et un esprit de prière, plutôt qu'avec ces grandes lumières et cette érudition profonde qui le faisaient admirer des savants, quand il traitait au milieu d'eux les plus hauts mystères de la théologie.

« Dans le carême de 1687, à Meaux, prêt à aller à l'église de Saint-Saintin expliquer le décalogue, je le vis, M. l'abbé Fleury présent, prendre sa Bible pour s'y préparer et lire, à genoux, tête nue, les chapitres XIX et XX de l'Exode, s'imprimer dans la mémoire les éclairs et les tonnerres, le son redoublé de la trompette, la montagne fumante et toute la terreur qui l'environnait en présence de la majesté divine : humilié profondément, commençant par trembler lui-même afin de mieux imprimer la terreur dans les cœurs, et enfin y ouvrir les voies à l'amour. »

Mais pour ses grandes œuvres oratoires, ses « actions d'éclat », selon l'expression de l'abbé Le Dieu, c'est-à-dire ses oraisons funèbres, ses grands panégyriques et ses discours dogmatiques, Bossuet procédait autrement. Comme, dans les oraisons funèbres, il y a toute une partie de faits et de récits où rien ne peut être changé, et que, dans les autres discours, l'exposition de la foi doit être exacte et précise, il écrivait tout. Encore écrivait-il sur des pages divisées en deux colonnes, où il mettait en regard, quand il le jugeait à propos, deux ou plusieurs développements de sa pensée. Il se réservait de choisir entre ces variantes dans le moment même où il parlerait. C'étaient l'entraînement de la parole et l'effet produit sur l'auditoire — effet auquel il était toujours attentif — qui décidaient de son choix.

Ainsi, même dans ses discours les plus étudiés et écrits d'avance, Bossuet faisait encore une part à l'improvisation, tant sa vocation d'orateur, désireux d'agir fortement sur les âmes, l'emportait chez lui sur celle d'écrivain.

Son style, d'ailleurs, est-il autre chose que sa parole rapidement notée, avec ses familiarités de tours et d'expressions, ses brusques mouvements, ses continuelles interrogations et ses apostrophes soudaines? Quand on le lit, ne croit-on pas l'entendre?

E. Lesbazeilles.

LES COLONIES FRANÇAISES.

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

On ne peut songer sans tristesse à l'île de Terre-Neuve, et à cet immense empire du Canada, qui furent la plus ancienne des colonies françaises, puisque la prise de possession de Terre-Neuve eut lieu en 1525, et qui en seraient aujourd'hui la plus prospère. Avec son climat froid et sain et ses terres sans bornes, il n'était pas de contrée où notre race eût mieux pu vivre et s'accroître. Elle s'accroît, en effet, avec une rapidité inouïe, puisque 10 000 colons bretons, normands, poitevins, ont, après deux siècles, presque 2 millions de descendants; mais, hélas! depuis 1763, date du funeste traité de Paris, c'est sous le drapeau britannique que ces Français du nouveau monde poursuivent leurs destinées. Des vastes régions que la France possédait dans l'Amérique du Nord, et c'était le continent presque tout entier, du golfe du Mexique à l'océan Glacial, il ne lui reste que les deux îlots de Saint-Pierre et Miquelon, au sud de Terre-Neuve, 21 000 hectares et 5 564 habitants.

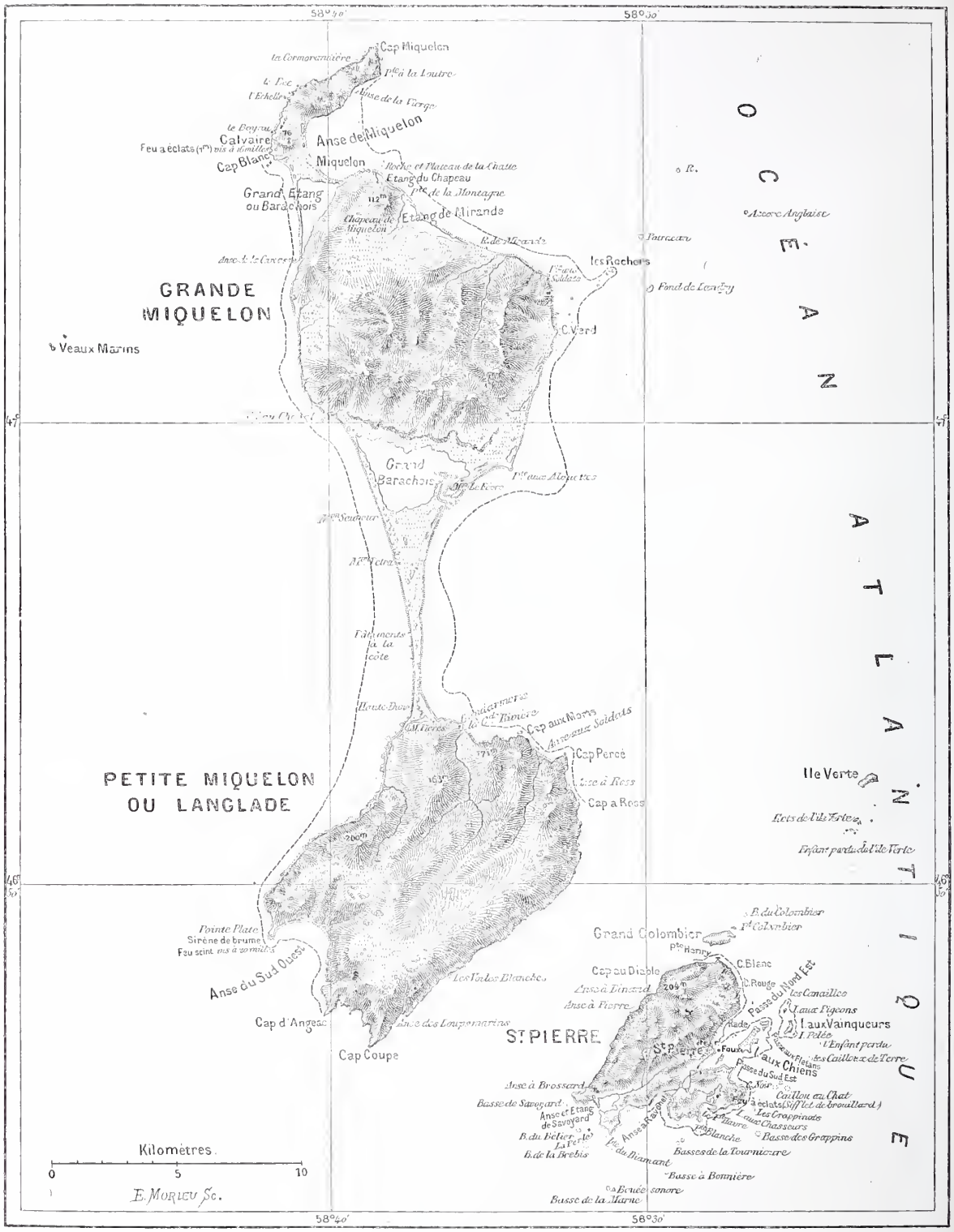
Pourtant ce lambeau de terre dérisoire fait encore bonne figure entre toutes les colonies françaises; ses habitants, bretons ou normands d'origine, sont de rudes travailleurs, et la pêche, qui les nourrit, attire chaque année sur leurs côtes 8 000 marins de France; au point de vue commercial, cette colonie minuscule est au troisième rang et le mouvement des échanges s'y élève à près de 30 millions de francs par année. Que serait-ce donc si, au lieu de ces deux îlots, la France avait Terre-Neuve, le Saint-Laurent, le Nord-Ouest?

L'îlot de Saint-Pierre, où se trouve la ville du même nom, centre de la colonie, n'a que 2 600 hectares, environ le tiers de la superficie de Paris; il est formé de petites collines dépourvues de végétation; c'est là néanmoins qu'est massée presque toute la population; sur les 5 564 habitants de la colonie, en 1885, on en comptait 4 344 dans l'îlot de Saint-Pierre, et sur ce nombre, 3 192 représentaient la population sédentaire. La ville de Saint-Pierre s'adosse aux collines; elle est au bord d'une bonne rade, que l'île aux Chiens défend du côté de la mer, et du *Barachois,* arrière-port peu profond, où se tiennent en hiver les goélettes de pêche.

La ville, peuplée, en 1885, de 3 314 habitants, est divisée en deux parties : au centre la ville en pierre dont, par mesure de précaution contre les incendies, les maisons doivent avoir des revêtements en pierre ou en brique et des couvertures incombustibles; tout autour, la ville en bois. Les rues sont droites et larges. On ne peut citer comme monuments que l'église et la résidence du commandant, qui sont construits en bois. La foule des marins et des pêcheurs, les nombreux bâtiments qui vont et viennent dans le port, donnent, en été, une physionomie très animée à Saint-Pierre; mais tout se transforme en hiver; les toits et les rues se recouvrent alors d'épaisses couches de

neige, accumulées par les vents du nord et du nord-est.

A l'ouest de l'île de Saint-Pierre s'élève l'île double de Miquelon, composée de Grande-Miquelon au nord et de Petite-Miquelon ou Langlade, au sud, toutes deux réunies par un isthme de sable étroit et bas; cet isthme n'a pas toujours émergé; il a paru et disparu à diverses reprises; dans son état actuel, il date de 1781. Les deux Miquelon ont 18 423 hectares de superficie; le sol,



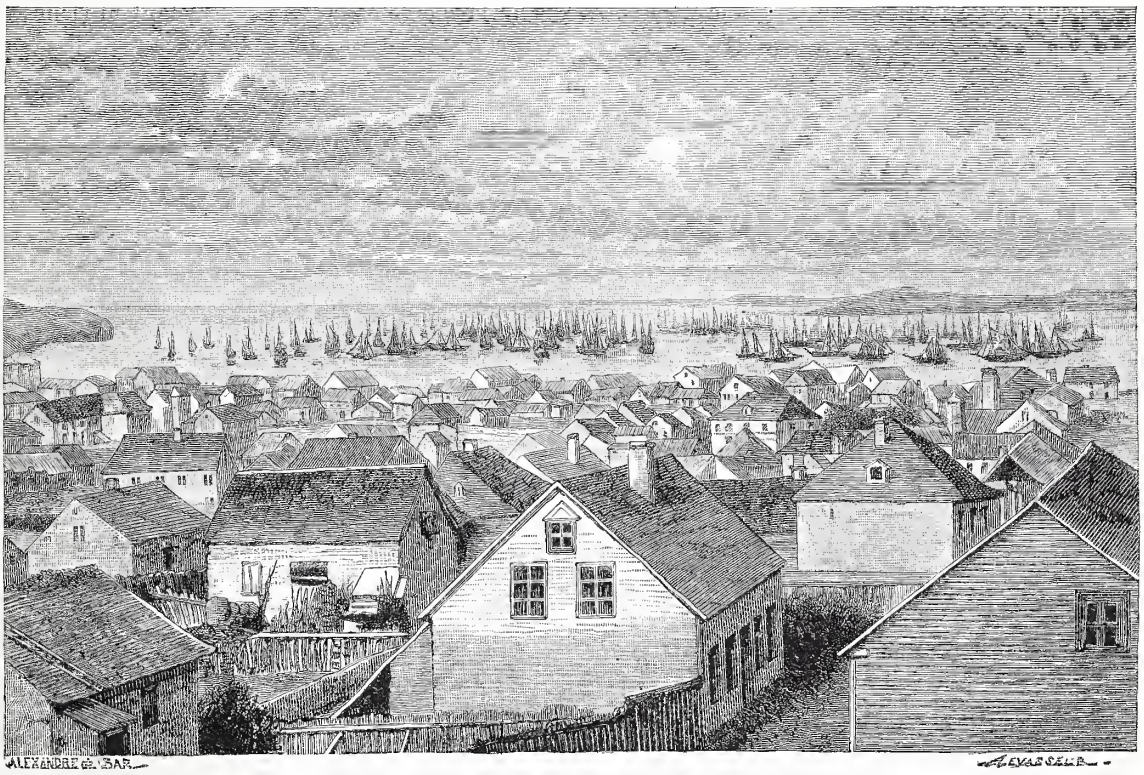
Colonies françaises. — Carte de Saint-Pierre et Miquelon.

assez accidenté, parcouru par des ruisseaux qui deviennent torrents à la fonte des neiges, n'y est pas aussi ingrat qu'à Saint-Pierre. Langlade a, sur le bord de Belle-Rivière, des sapins et des bouleaux qui s'élèvent de 10 à 12 mètres, et l'industrie de ses habitants a su y créer des jardins où se cultivent plusieurs légumes d'Europe.

Le climat de la colonie est rude, mais non malsain; on a vu le thermomètre marquer jusqu'à — 26 degrés, mais, en général, il ne descend pas,

au plus gros de l'hiver, au-dessous de — 16 degrés. C'est, en somme, l'hiver de la Suède méridionale, et s'il est dur à supporter, c'est moins à cause de ses froids excessifs que de sa longueur et des brumes qui déterminent de fréquents naufrages sur les côtes. L'été a, en août, des températures de 21 degrés; il est semblable à celui d'Arkhangel. Les vents soufflent parfois avec violence, principalement à l'époque de l'équinoxe; les orages sont rares, mais les nuits d'hiver sont souvent illuminées par les aurores boréales.

La colonie vit entièrement de la pêche de la morue; de cette industrie principale dépend la construction des navires, qui a pris de notables proportions. Les tentatives que l'on a faites pour exploiter les autres ressources des îles, en particulier ses richesses minérales, tourbe et fer, n'ont jusqu'à présent pas abouti. La pêche s'ouvre officiellement le 1er avril, et se termine le 29 septembre. C'est sur le Grand Banc de Terre-Neuve, long de 500 kilomètres et large de 360, sur le Banc de Saint-Pierre, le Banc à Vert et le *Banquereau*, tous situés au sud de Saint-Pierre, et sur toute la côte occidentale de Terre-Neuve, où le droit de pêche nous a été reconnu par le traité de Paris, que les embarcations vont chercher les morues, rassemblées en innombrables quantités. Les goélettes s'établissent sur les bancs, tandis que le long des côtes on se sert simplement de pirogues appelées *waris* et *daris*.



Saint-Pierre, ville principale de l'îlot de Saint-Pierre. — Dessin de A. de Bar.

On distingue les bateaux armés *avec salaison*, dans lesquels les morues aussitôt prises sont décollées et salées pour être expédiées sous le nom de *morues vertes*, et les bateaux armés *avec sècherie;* ceux-ci se tiennent près de la côte, où les poissons qu'ils recueillent sont exposés, pour la dessication, sur la *grave*, ou grève, après avoir été préparés par des travailleurs spéciaux appelés *graviers* et rassemblés en tas dont l'aspect rappelle de loin les meules de foin de nos pays; la morue sèche ainsi obtenue sert principalement à la consommation locale.

Les pêcheurs français qui viennent chaque année à Saint-Pierre au nombre de plus de 8000, partent des ports bretons et normands de la Manche, ainsi que de Bordeaux et de Bayonne, cette dernière ville ayant remplacé pour les Basques, qui tenaient jadis le premier rang, le port déchu de Saint-Jean-de-Luz.

La saison de la pêche se divise en trois périodes, déterminées par les trois espèces d'appâts ou *boittes* dont les pêcheurs se servent successivement : le hareng d'abord, puis le capelan, tous deux fournis par les Anglais de Terre-Neuve qui l'apportent dans de petits bateaux dits *galopeurs*, enfin l'encornet, qui provient de la colonie elle-même. Sur les bancs les goélettes détachent des chaloupes qui laissent tomber dans l'eau des lignes auxquelles sont fixés plusieurs milliers d'hameçons; le long des côtes, les instruments de pêche les plus employés sont la ligne de main, la seine et la trappe.

C'est de beaucoup la plus grande partie des morues capturées qui est soumise à la salaison et

expédiée comme morue verte; en 1884, on en avait vendu pour une valeur de 8 361 206 francs, tandis que la vente des morues sèches ne représentait que 650 993 francs. C'est que, comme nous l'avons dit, la morue sèche se consomme uniquement dans la colonie et les pays limitrophes, tandis que la morue verte est expédiée non seulement en France, mais encore en Espagne, en Portugal, en Italie, en Grèce, dans le Levant, au Sénégal, aux Antilles, jusqu'au Chili et au Pérou.

On n'utilise pas seulement la chair de la morue, mais encore ses œufs ou *rogue*, qui servent d'appâts pour la pêche de la sardine, et son foie, dont on extrait l'huile si connue pour ses propriétés médicales; la colonie en livre trop souvent une qualité très inférieure.

En échange de leurs produits, les habitants de Saint-Pierre et Miquelon importent de France, des étoffes, des objets manufacturés, des vins, des alcools; d'Amérique, des vivres, du bois, du charbon; d'Angleterre, des engins de pêche, chaînes, ancres, hameçons; la valeur totale des échanges était, en 1883, de 28 099 735 francs.

L'activité de la colonie est, on le voit, considérable, d'autant plus qu'elle dure six mois seulement et que la saison d'hiver est un long sommeil, au point de vue des affaires. Toutefois, les habitants ne sont jamais séparés complètement du monde; un service bi-mensuel de bateaux à vapeur relie Saint-Pierre à Halifax, d'où partent les paquebots pour Liverpool, et deux lignes de câbles transatlantiques, l'une anglaise, l'autre française, ont un point d'attache dans l'île. La colonie est administrée par un gouverneur, assisté de trois chefs de service et d'un conseil privé; un conseil général de douze membres élus gère les ressources locales et joue, en quelque sorte, le rôle de pouvoir législatif; il tire de son sein une commission coloniale qui étudie les projets de loi.

En somme, la colonie de Saint-Pierre et Miquelon, bien qu'elle soit d'une étendue minime, est une des plus utiles de la France; elle fait vivre un grand nombre de pêcheurs, elle enrichit plusieurs grands commerçants, et, chose plus avantageuse encore, elle forme une race de matelots incomparable.

HENRI JACOTTET.

TOUJOURS TOUT DROIT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. pag. 187, 210.

Le soir, Pierre rentra un peu tard, il portait dans son sac le prix des bœufs.

— Que veut-on faire avec le bois de la côte, lui dit sa femme, comment l'amener en bas?

— On verra... en attendant, je me couche et je dormirai bien. Demain je vais à Neuchâtel payer l'hypothèque.

Il dormit bien, en effet, et à l'aube, comme il se réveillait :

« Tout de même, se disait-il, il fait pourtant beau avoir la conscience tranquille. Que serais-tu devenu si tu avais gardé l'argent de ta sœur? Si j'étais mort, on dirait : « Pierre... on l'avait tou- » jours cru un honnête homme, eh bien, non! il » savait cacher son jeu, voilà tout, il ne vaut pas » mieux qu'un autre... » Ah! les tentations, c'est de là que vient le mal, il faudrait pouvoir les chasser à coups de bâton. Marcher droit, c'est facile à dire, oui, mais à faire, pas tant... Enfin, c'est fini, mais je l'ai échappé belle... C'est égal, c'était de beaux bœufs, je les regrette... mais il fallait choisir entre les bœufs et le droit chemin, c'est fait! »

Ah oui! les tentations tombaient nombreuses dans la vie de ce paysan qui n'étant ni riche, ni pauvre, se démenait pour nouer les deux bouts et conserver intact l'héritage de ses pères. Les enfants étaient venus. « Je le leur dois, disait-il, on aura beau me raconter tout ce qu'on voudra, c'est à eux... je n'en démords pas. Le père me l'a laissé, je le laisserai aux miens. »

Mais souvent les années étaient mauvaises, les acheteurs ne payaient pas et les échéances arrivaient.

Un jour qu'il se plaignait à un ami :

— Ah! tu es bien embarrassé, dit celui-ci, tu as la clef du coffre... (Pierre était caissier de la commune) Prends pour quelques jours vingt écus, tu les remettras...

— Tais-toi, j'aimerais mieux avaler cette clef que de ce qu'elle me fasse tourner à mal.

Et comme les hommes savent toujours distinguer les bons des mauvais, Pierre avait été nommé aux emplois les plus honorables du village :

« Bien! disait-il, il s'agit de marcher droit. »

On aurait pu croire qu'il se traçait une règle de conduite, et cependant, depuis la mort de son père, il n'avait pas dévié de cette ligne droite qu'il lui avait indiquée comme le vrai chemin de la vie.

Pierre, aimé de chacun, trouvait tous les gens disposés à l'obliger et à lui offrir leurs services. Sa droiture avait mis de la joie sur sa face sanguine et colorée, entourée de cheveux gris. Personne ne savait rire comme lui et, pour raconter une histoire amusante, il n'avait pas son pareil.

Les jours de foire ou de marché, il causait volontiers en buvant fort joyeusement, mais à certain moment il retournait son verre :

« Suffit, c'est assez, » disait-il. Ceux qui le connaissaient savaient que rien ne l'eût fait aller au delà.

Tel il était dans toutes les circonstances. Sa rectitude, qui n'avait d'abord été que le résultat de sa volonté, était devenue une habitude, le principe de sa vie : il faisait les choses justement sans plus y réfléchir.

Et comme la conduite du juste porte en elle sa récompense, Pierre eut autant de bonheur que le monde peut en donner. Il est vrai que beaucoup

ne comprennent point et ne comprendront jamais cette manière d'envisager l'existence. Que demandait-il? Le repos après le travail, le travail après le repos, l'herbe haute et serrée qui sent bon quand on la porte à la grange, le blé dont l'épi se recourbe tant les grains en sont lourds, la farine belle blanche, le bétail qui prospère, l'arbre greffé qui donne un bon fruit, le vin qui récompense des labeurs de la culture, le bois bien équarri et rangé devant la maison avant la grosse neige, les garçons bien portants qui seront de solides travailleurs et de bons soldats, les filles actives, souriantes, qui deviendront de bonnes ménagères, les domestiques contents, toutes les dettes payées, avec un petit pécule pour les mauvais jours, « et conscience nette », disait-il.

Si quelque malheur le frappait : « Est-ce ta faute? se demandait-il. Non, alors que faire?... Se soumettre. » Il triomphait ainsi de ses chagrins et reprenait courage.

Certains coups étaient durs cependant : il avait perdu un fils; un autre avait mal tourné, malgré les bons exemples de la maison, malgré les exhortations d'abord et les punitions ensuite. On l'avait envoyé en Amérique :

— Va, lui avait dit le père, il n'y a jamais eu un malhonnête homme dans notre famille. Si tu veux le devenir, quitte le village; va regretter ailleurs ce que tu ne sais pas apprécier ici.

Pierre avait pleuré en le voyant partir : « Aurais-je pu faire autrement avec lui? se demandait-il, je l'ai pris par la douceur, je lui ai donné l'exemple du travail, puis je l'ai traité durement. Eh bien, qu'il aille, on n'a rien à me reprocher... Il aurait fait beau tout de même travailler avec lui, car il est robuste... Bah! il ne l'a pas voulu, allons, marchons!... »

Et il marchait ainsi, sans défaillance, labourant, ensemençant et récoltant, accomplissant sa tâche du commencement de l'année à la fin, pour la reprendre encore et toujours avec la même sérénité. Il fallait que la récolte fût bien misérable pour qu'il se plaignît :

« On accepte les bonnes années, disait-il, il faut aussi prendre les mauvaises comme elles viennent. »

La voie droite pour lui c'était de faire rendre à la terre le plus qu'elle pouvait donner et de ne se mêler que de ses affaires.

— Je ne sais pas pourquoi vous ne vous mettriez pas sur les rangs pour être justicier, lui disait un jour un de ses collègues, on doit en nommer deux, vous savez, vous n'auriez qu'un mot à dire au Conseil d'État et vous auriez la place.

— Moi, répondit-il, vous ne me connaissez pas; si je suis bon pour la place, je n'ai pas besoin de la demander, on m'y nommera... Ce qu'on mérite, il faut que cela vienne tout seul.

Comme la ville, le village a ses ambitions, ses intrigues; les mêmes passions agitent les hommes dans tous les milieux, peu savent y résister.

Pierre cependant ne voyait pas sans dépit le succès de gens qui ne le valaient pas, mais il en prenait son parti : « Tâchons d'être contents comme nous sommes, cela vaut bien mieux, pensait-il.

— Savez-vous, mon cher ami, que vous avez de la philosophie? lui disait un jour le pasteur.

— De la philosophie... qu'est-ce que cela, monsieur le ministre? C'est-il du bon ou du mauvais?...

— Ah! voilà... c'est une manière de penser et de se conduire que quelques-uns apprennent à l'école et que d'autres, comme vous, trouvent tout seuls, dans leur foi.

— Moi, monsieur le ministre, j'ai eu foi en mon père et je m'en suis bien trouvé : je pense toujours à lui.

VIII

Faut-il qu'il y ait dans la carrière d'un homme des aventures extraordinaires pour qu'elle soit bonne à raconter? Il ne le semble pas; les aventures sont trop souvent des fautes, et si nous notons la vie de Pierre, c'est qu'elle n'eut pas une défaillance, et que ceux qui ont connu cet homme de bien en parlent avec une vénération que nous voudrions faire partager à d'autres.

Est-il nécessaire à un homme d'avoir joué un grand rôle dans l'humanité, d'avoir commandé et de s'être élevé par ses œuvres, son talent, son rang, pour que l'on garde son souvenir? N'y aurait-il point là une injustice contre laquelle il faut réagir?

Celui qui dans un milieu où il doit lutter tous les jours, accomplir une rude tâche, du point de départ au point d'arrivée et sert ainsi d'exemple, celui-là n'est-il pas digne de cette admiration qu'on prodigue trop souvent à des gloires plus brillantes, mais inutiles, néfastes même?

L'histoire d'un brave homme, si simple qu'elle soit, est un enseignement.

Ne conviendrait-il donc pas de noter la vie de ceux que l'estime de leurs contemporains a peut-être récompensés, mais dont le souvenir disparaît avec les générations qui se succèdent? Leurs luttes et leurs dévouements devraient être consignés quelque part, mais notre époque, qui a tant à faire, n'en trouve pas le temps.

Si Pierre eût aimé raconter sa vie, peut-être aurions-nous encore d'autres faits honorables à citer, mais il se taisait volontiers à son sujet, et n'aimait pas qu'on l'interrogeât, craignant de se glorifier ou d'être glorifié, chose pénible pour cette noble nature.

La fin à la prochaine livraison.

A. Bachelin.

UNE EXCURSION A LA GRANDE MURAILLE DE CHINE
En 1886.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Suite et fin. — Voy. pag. 156, 174, 196, 215.

Du Pa-tâ-ling, nous voyions à nos pieds le commencement de la vallée de Nan-kéou, que nous

avions eu tant de peine à parcourir, et, devant nous, la plaine de Chuan-'houâ-fou avec le village de *Tch'â-taô* (*litt.* chemins divergents) où nous devions passer la nuit. Nous lisons dans un livre chinois : « Quand on regarde la passe du haut du Pa-tâ-ling, elle ressemble à une bouteille ou à un puits (c'est-à-dire, qu'étroite à l'entrée, elle va ensuite en s'élargissant); aussi les anciens disaient-ils : — « La force de Kiu-young n'est pas dans ses murailles, mais dans *Pa-tâ-ling* et *Tch'â-taô* (qui commandent la passe). » De l'autre côté, la route descend dans la plaine, encaissée entre des rocs nus, et aboutit au bourg fortifié de *Tch'â-taô :* ce bourg est en quelque sorte un *kouan* qui défend l'approche du Pa-tâ-ling. Dans la direction du nord-ouest, il est pour ainsi dire éclairé par deux blokhaus en briques, postés en avant-garde sur deux petites éminences : jadis ces deux fortins étaient reliés par une petite muraille fermant la plaine de ce côté ; mais aujourd'hui ce mur est en partie éboulé, dans certains endroits même il n'existe plus.

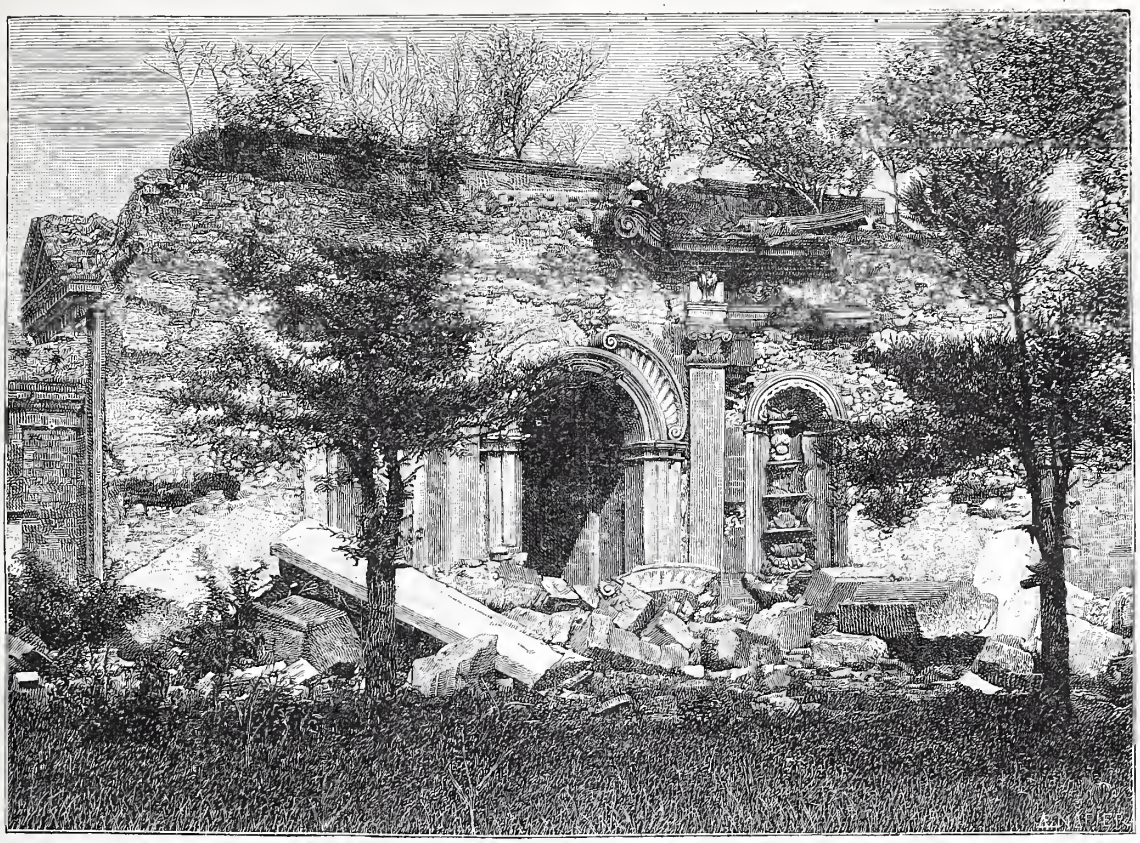
Avant de quitter la Grande Muraille pour descendre dans le bourg de *Tch'â-taô*, nous gravîmes un pic élevé, sis à trois milles de Pa-tâ-ling, afin d'avoir une vue d'ensemble des environs. Là apparut à nos yeux un spectacle vraiment curieux et étrange : une mer de collines, avec des vagues rocheuses, si l'on peut s'exprimer ainsi, se découvrit à notre vue : tout autour de nous, mille cimes pyramidales, mille crêtes nues où la muraille court en zigzags, disparait par instant puis reparait soudainement plus loin. Dans cette masse montagneuse, point de vallée, seulement des crevasses abruptes. Ce ne sont que chaînes dont les formes se croisent, se ramifient dans tous les sens, et alpes à cimes rocheuses dont la perspective s'étend à l'infini. L'horizon est borné par un cercle de sommets qui semblent presque toucher le ciel, et dont les formes pâles et indécises, à peine distinctes dans le lointain, apparaissent comme enrubannées des linéaments grisâtres du rempart de Che 'houang-ti.

Porte double de Pa-tâ-ling (voy. la livraison précédente). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. le vicomte de Semallé.

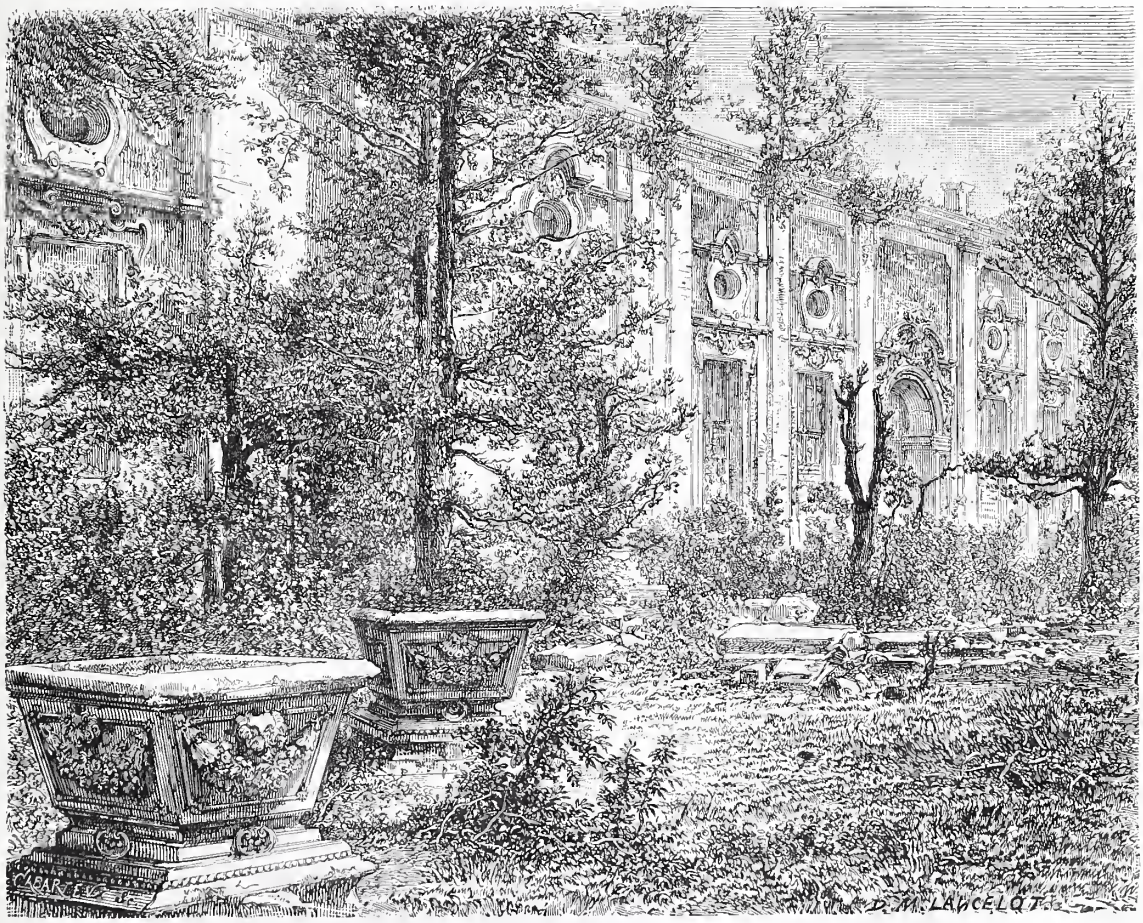
A cinq heures et demie nous descendions la côte abrupte du Pa-tâ-ling, alors éclairée par les gerbes de lumière carminées du soleil couchant, et, un quart d'heure après, nous atteignions l'auberge de Tch'a-taô, où nous devions passer la nuit.

VIII

Auberge de Tch'â-taô : suite d'un prince mongol. — Carnet de voyage : distances en *li* entre les diverses étapes de notre voyage. — Retour : arrivée à Yang-fang. — Le *Miaô-foung-chan* ou Montagne du Pic mystérieux. — La fête du Temple des Fées : processions,



Ruines du Palais d'Été (1860), restes d'une construction de style européen. — D'après une photographie de M. le vicomte de Semallé.



Ruines du Palais d'Été (1860), restes d'une construction de style européen. — D'après une photographie de M. le vicomte de Semallé.

pèlerinage et foire. — Les Si-chan ou Monts de l'ouest. — Le Palais d'Été et la montagne de Dix mille années. — Vandalisme des Chinois : disparition prochaine des ruines du Palais d'Été. — Entrée à Péking.

La cour de l'auberge était pleine de voitures dételées, de chevaux hirsutes, de mulets rebelles : les gens de l'hôtel affairés, courant ici et là, les uns portant des bassins de cuivre remplis d'eau chaude ; les autres, des braseros à demi allumés ; d'autres, enfin, des sacs de grains et de fourrages. C'était la suite d'un prince mongol qui chassait à courre dans les environs avec le préfet de Chuan-'houâ-fou, et qui, le lendemain, devait franchir la passe de la Grande Muraille et se diriger sur Péking. Son Altesse tartare avait elle-même pris ses quartiers au *Koung-kouan* ou résidence du préfet. Nous tremblâmes un instant : si ces horribles nomades occupaient le *chang-fang*, qu'allions-nous devenir? Heureusement il n'en était rien ; l'aubergiste, mahométan intelligent, les avait bien toisés : ce n'étaient que des gens sans importance, dont le plus gradé était à peine intendant ou scribe du prince ; aussi les avait-il tous logés pêle-mêle dans les chambres latérales.

On ne s'imagine pas avec quel plaisir, avec quels délices, après une marche sur les cailloux pointus de la passe de Nan-k'éou, on s'étend sur la natte tiède d'un *k'ang* à demi chauffé : le thé fumait sur la table, le brasero flamboyait dans un coin de la pièce ; au dehors, le crépuscule commençait, et les bruyantes rafales du *si-peï-foung*, faisaient claquer les vitres de papier. Nous profitâmes de ce doux *farniente*, avant le dîner, pour mettre au net notre carnet de notes et nous rendre compte du chemin que nous avions fait. Sur la foi des hôteliers, des passants, de notre *mâ-fou*, nous avions écrit à chaque étape le nombre de *li* que nous avions parcouru : nous compulsâmes la description chinoise de Péking et de ses environs, qui donne des chiffres presque semblables, et nous fûmes à même de dresser le tableau suivant qui pourra être utile aux futurs explorateurs de ces sauvages contrées :

De la porte de Péking dite Tô-cheng-meun au mur de terre (*t'ou-tch'eng*).	8 *li*.
De ce mur de terre au village de *Ts'ing-'hô*.	20 »
De Ts'ing-'hô à *Châ-hô-tien* (auberge de *Châ-hô*).	38 »
De Châ-hô à la ville de *Tch'ang-ping-tchéou*.	20 »
De Tch'ang-ping-tchéou à l'auberge de Nan-k'éou (entrée de la passe).	25 »
De cette auberge à la station militaire de Kiu-young.	15 »
De cette station à *Chang-kouan*.	10 »
De *Chang-kouan* à Pa-tâ-ling (porte de la Grande Muraille).	25 »
Du Pa-tâ-ling à l'auberge de *Tch'â-taô*. .	5 »
Total. . .	166 *li*.

De Nan-k'éou au Pa-tâ-ling il y a *cinquante* li : la passe a donc environ cinq lieues de longueur, à peu près la même distance que de Paris à Versailles. Malheureusement, il ne s'y trouve ni chemin de fer américain, ni route départementale, pas même un sentier uni et plane.

HAUTEURS BAROMÉTRIQUES.

Auberge de Nan-k'éou.	H = 749.
Le Pa-tâ-ling.	H = 710.
Auberge de Tch'â-taô.	H = 713.

Nous ne pûmes quitter *Tch'â-taô* qu'après midi pour repasser de nouveau la vallée de Nan-k'éou. Aucun incident nouveau ne vint agrémenter notre retour, et le soir nous couchions derechef à Nan-k'éou. Ici nous nous débarrassâmes du guide qui s'y était présenté à nous, porteur de la carte du ministre du Japon, la première fois que nous y avions passé, et que nous avions employé à porter nos appareils photographiques. Le lendemain matin, nous prenions une route qui se dirige vers le sud, et à midi, après avoir traversé deux petits cours d'eau, nous atteignions *Yang-fang*, ville assez populeuse, sise à l'extrémité de la plaine de Péking qui, de ce côté, a pour rivage une chaîne de montagnes appelée les *Yang-chan*. Ces hauteurs sont à peu près nues — à part quelques îlots de verdure d'où émergent des temples et des pagodes — et n'offrent presque rien de pittoresque à l'œil du touriste.

C'est de l'autre côté de ces hauteurs, au centre du massif montagneux dont elles sont pour ainsi dire l'avant-garde, que se trouve la célèbre *Miaô-foung-chan*, Montagne du Pic extraordinaire. Deux fois par an, du premier au dix-sept ou dix-huit du quatrième mois (mars), et du premier au sept ou huit du septième (juin), une grande fête locale attire au *T'ien-chien-niang-niang-miaô*, temple des Fées, qui couronne cette montagne, un immense concours de populations. On y vient non seulement des villes voisines, de la Capitale, mais aussi quelquefois de T'ien-tsin ; c'est un véritable pèlerinage que l'on pourrait comparer à celui de Notre-Dame de Lourdes, en France. Toutes les classes de la société chinoise s'y donnent rendez-vous : mandarins, lettrés ou commerçants, tous accourent dans ce temple brûler des parfums, demander, les uns, de l'avancement, les autres, la fortune, d'autres, la guérison de leurs maladies. Les plus hauts dignitaires de la cour, les princes du sang, aussi bien que les derniers chiffonniers ou tamiseurs de poussière sur la route, y viennent faire des vœux.

Le long de la route suspendue au flanc de la montagne, on trouve de distance en distance, lors de ce pèlerinage, des *tch'â-p'oung* ou débits de thé où les pèlerins peuvent se rafraîchir ou se reposer gratis. Ces débits sont installés par des gens désireux de faire de bonnes œuvres. Outre les jongleurs, les acrobates, les faiseurs de tours que l'on rencontre dans toutes les foires chinoises, on voit au Miaô-foung-chan des processions assez curieuses : en tête marchent des gens déguisés en diables, tenant une fourche à la main ; derrière s'avancent deux faux lions en carton, de cou-

leur jaune ou bleue, que deux hommes cachés dans chacun d'eux font mouvoir en tous sens : ces lions en baudruche gravissent la montagne, traversent les cours d'eau, remuent la tête, se roulent par terre, se grattent, au grand ébahissement des spectateurs. Viennent ensuite une dizaine d'individus habillés à la mode du vieux temps : ils nasillardent des chansons campagnardes ; tous les types sont représentés : pêcheurs, bûcherons, laboureurs, bergers, lettrés, mandarins. Derrière marchent deux hommes déguisés en femmes, qui font résonner des gongs, puis deux hommes qui battent du tambour, et une foule de jeunes enfants au-dessous de dix ans, qui choquent des cymbales et jonglent avec ces instruments en faisant des culbutes. Le cortège est terminé par deux hommes chargés d'une grande malle pleine de chandelles parfumées et de lingots en papier qu'ils vont offrir dans le temple. Ces porteurs sont vêtus de costumes de l'ancien temps.

Plusieurs autres *houeï* ou foires ont lieu à cette époque, et pour cette circonstance, sur la montagne : tous les marchands de nattes de la capitale viennent étendre des nattes dans les débits de thé, devant les bouddhas du temple, partout où l'on brûle des parfums et où l'on s'agenouille ; cela s'appelle *paï-si-houeï*, la Foire aux nattes ; de même, tous les cordonniers et réparateurs de chaussures de Péking forment un *foung-tchan-houeï*, Foire de réparations, et se chargent de réparer gratis les chaussures des pèlerins. Enfin, le *chien-yen-houeï*, dont les membres, âmes charitables, viennent offrir aux bonzes les mets salés (*yen-ts'aï*), leur seule et unique nourriture. Le nom de cette foire signifie *Réunion du sel offert*.

Vers les trois heures de l'après-midi nous côtoyions les derniers contreforts des *Si-chan* ou monts de l'Ouest, dont les approches pierreuses s'étendent jusqu'au bord de la route, nous traversions le *Ts'ing-hô* et passions entre le parc de *Yuan-ming-yuan* (palais d'Été) et celui de *Ouan-chéou-chan* (montagne des Dix mille années). Ces deux sites ont été beaucoup trop souvent décrits pour que nous soyions tentés de refaire l'œuvre de plumes beaucoup plus autorisées que la nôtre (1). Mais nous ne pouvons nous empêcher d'engager les voyageurs et les touristes qui veulent voir les ruines du palais d'Été à se hâter le plus possible. Dans quelques années, en effet, il ne restera plus rien des ruines mêmes de la splendide résidence de l'empereur K'ien-loung. L'exécution militaire accomplie en 1860 par l'armée franco-anglaise n'avait eu pour résultat que l'incendie des diverses construtions du palais, dont, d'ailleurs, les meubles les plus précieux avaient été enlevés avant l'arrivée des alliés : après le départ de nos troupes, la garde du parc fut donnée à un certain nombre de mandarins chargés soi-disant de veiller à ce que l'on ne touchât pas aux ruines en attendant qu'on se décidât à reconstruire le palais. Mais remettre en état cette résidence impériale eût coûté des sommes folles, des millions de taels, et, à cette heure, le trésor se trouvait à sec. On laissa donc s'écouler les années : pendant ce temps la destruction partielle des ruines commençait. Les satellites et les coulis des mandarins vendirent tout ce qui leur tomba sous la main, puis se mirent à démolir les maisons et les pavillons pour en vendre au dehors les matériaux. On imagine aisément les profits qu'ils réalisèrent en cédant aux entrepreneurs les blocs de marbre qui avaient servi à la construction des *si-yang-leou* ou maisons européennes, bâties dans le parc par les jésuites, et les colonnes gracieuses et les jolis chapiteaux qui ornaient ce petit Versailles chinois. Pour mener plus rondement cette œuvre de Vandales, les intelligents et voraces démolisseurs firent sauter des pans de mur avec la poudre : s'ils eussent connu la dynamite, ils l'eussent employée pour aller plus vite ; les beaux arbres du parc furent coupés au ras du sol et dépecés ; les balustrades en pierre des lacs furent enlevées morceau par morceau. Quant aux mandarins, quelques lingots d'argent leur firent fermer les yeux.

C'est ainsi que les voyageurs qui ont pu voir encore debout, il y a quelques années, les pavillons européens élevés dans la partie orientale du parc, seraient bien étonnés de n'y plus voir aujourd'hui que des amas de ruines créés par la pioche chinoise. Les chemins, autrefois de jolies allées tracées au cordeau par un Le Nôtre chinois, sont aujourd'hui presque impraticables et disparaissent sous les fragments de pierres, de tuiles ou de bois provenant de cette œuvre de destruction sauvage. Encore qu'il soit interdit officiellement aux Européens de pénétrer dans le parc, les résidents de Péking ne se font pas faute d'y aller souvent et même d'y faire des pique-niques : les coulis qui sont chargés de la garde des ruines y trouvent naturellement leur compte et leur profit. Ainsi, comme on ne peut entrer par les portes hermétiquement closes et scellées, ils ont imaginé de percer des trous dans le mur, de façon à donner passage à une personne à la fois. Un beau jour, les mandarins font une ronde autour des murs et aperçoivent cette trouée : séance tenante ils la font boucher. Mais, le lendemain, une autre brèche est ouverte à dix pas plus loin. C'est ce qui explique le bon état de conservation de ce mur d'enceinte : il finira par n'être plus qu'une série de trous rebouchés.

Comme il se faisait tard et que nous ne voulions point arriver sous les murs de Péking après la fermeture des portes, ce qui nous aurait forcé à dormir à la belle étoile, nous pressâmes notre équipage.

Bientôt nous traversions le village de *Haï-tien* où se trouve un petit temple qui a maintes fois servi de résidence d'été à la légation de France, et nous côtoyions la grande route dallée impé-

(1) Voir le *Tour du monde*, tome X, 241e livraison ; tome XXXII, 822e livraison, et *passim*.

riale de Péking à Yuan-ming-yuan. Enfin, à six heures, au moment où le gong du poste annonçait la fermeture de la porte de *Si-tche* (*Si-tche-meun*, porte juste à l'ouest de Péking), les fers de nos chevaux résonnaient sous la voûte sonore du rempart de la Capitale.

C. Imbault-Huart,
chargé du consulat de Pékin (1888).

FRÉDÉRIC LE GRAND.

Suite et fin. — Voy. pages 179, 204.)

L'idéal de souverain laborieux, humain et bienfaisant, que Frédéric avait tracé dans sa jeunesse avec sa généreuse imagination, il ne le renia pas plus tard, il le confirma au contraire dans l'âge de la raison et de l'expérience. Dans ses *Mémoires*, il répète qu'un prince « est le premier magistrat et le premier serviteur de l'État; qu'il lui doit compte de l'usage qu'il fait des impôts; qu'il ne les lève qu'afin de pouvoir défendre la nation par les troupes qu'il entretient; récompenser les services et le mérite; établir en quelque sorte un équilibre entre les riches et les obérés; soulager les malheureux de toute espèce; mettre de la magnificence en tout ce qui intéresse le corps de l'État en général. Si le souverain a l'esprit éclairé et le cœur droit, il dirigera toutes les dépenses à l'utilité du public et au plus grand avantage des peuples. »

Et dans son dernier écrit, sorte de testament qu'il rédigea après quarante-six ans de règne et dans sa soixante-quatorzième année (*Essai sur les formes des gouvernements et sur les devoirs des souverains*), il dit encore :

« Le gouvernement monarchique est le pire ou le meilleur de tous, selon qu'il est administré. La seule manière de le rendre avantageux, c'est de ne consulter que les intérêts nationaux; c'est de n'oublier jamais que le souverain n'a aucun droit sur les opinions des citoyens, mais bien sur leurs mœurs... Il n'est que le premier serviteur de l'État, obligé d'agir avec probité, avec sagesse, avec un entier désintéressement, comme si à chaque moment il devait rendre compte de son administration à ses concitoyens. »

Ce programme, étrangement libéral et démocratique, unique en Europe à cette époque, Frédéric l'a suivi et rempli. Il vécut en simple particulier, dans la retraite, hors de sa capitale; il n'eut pas de cour, grande épargne de temps et de dépense; nul apparat, nulle étiquette; quelques soldats sans armes et un petit nombre de serviteurs indiquant seuls la présence du maître. Il était accessible à tous, même aux paysans des environs qui venaient lui parler de leurs affaires. Il était vêtu avec une simplicité et même une négligence dont il était le premier à plaisanter. Depuis qu'il avait perdu sa bonne mère, disait-il, personne ne prenait plus soin de ses vêtements, et le linge lui manquait. Tout luxe était proscrit de sa table, qui était celle d'un bourgeois aisé.

Le roi, par raison et par besoin, voulait tout faire par lui-même. « Il était, dit Macaulay, son propre trésorier, son propre général, son propre intendant des travaux publics, son propre ministre du commerce et de la justice, de l'intérieur et des affaires étrangères. Il réglait l'ensemble et les détails. Son ardeur au travail dépassait ce qu'on peut attendre du corps et de l'esprit de l'homme. » Il se levait en été à trois heures, et en hiver à quatre heures du matin. C'était à lui-même que toutes les lettres étaient adressées, et il les lisait lui-même : dépêches des ambassadeurs, rapports des officiers du revenu, plans de constructions, projets pour le dessèchement des marais, plaintes de gens qui se disaient lésés, pétitions de ceux qui demandaient des emplois. Il indiquait à ses secrétaires les réponses à faire, et quand elles étaient faites, il ne les signait qu'après les avoir examinées.

Il était d'une constitution débile, et souvent malade. On l'engageait à se ménager, à se soigner. Il répondait : « Plus on se soigne et plus le corps devient délicat et faible. Mon métier veut du travail et de l'action; il faut que mon corps et mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse. »

La vieillesse vint, et avec elle un asthme qui l'étouffait; la goutte, puis l'hydropisie enflèrent ses membres. Ses souffrances étaient extrêmes; la mort s'annonçait. Cependant son activité, loin de se ralentir, augmenta, car désormais le temps était court et il fallait se hâter. Il surchargeait ses secrétaires, et il s'en excusait. « Ma position me force à vous donner cette peine, qui du reste ne durera pas longtemps, leur disait-il. Ma vie est sur son déclin. Je dois profiter du temps que j'ai encore; il ne m'appartient pas, mais à l'État. »

Cette rigoureuse économie dans les dépenses inutiles, cet emploi exclusif des ressources de l'État au bien de l'État, cette constante application d'un esprit infatigable à toutes les parties de l'administration, produisirent les résultats que l'histoire a enregistrés : des villes et des villages rebâtis, des terres stériles devenues fécondes, les moissons remplaçant des marécages, des manufactures fondées, des banques créées, le commerce développé, la justice réformée, les sciences et les lettres honorées, un grand État de plus en Europe, un grand homme de plus dans l'humanité.

E. Lesbazeilles.

LA BOUE DES RUES DE PARIS, VERS 1666.

UN ÉPISODE DU ROMAN BOURGEOIS, PAR FURETIÈRE.

Voyez les tomes de 1886 et 1887.

Un petit valet de Maguignon poussait à toute bride un cheval, qu'il piquait avec un éperon rouillé, attaché à son soulier gauche; et comme

la rue était étroite, et le ruisseau large, il couvrit de boue le carrosse du marquis et Mlle Lucrèce (sur sa porte).

Le marquis voulut jurer; mais le respect du sexe le retint : il voulait faire courir après; mais le piqueur était si monté, qu'on ne lui pouvait faire de mal, si on le tirait en volant. Il descendit, tout crotté qu'il était, pour consoler Lucrèce, et lui dit en l'abordant : — Mademoiselle, j'ai été puni de ma témérité, de vous avoir voulu voir de trop près : mais je ne suis pas si fâché de me voir en cet état, que je le suis de vous voir partager avec moi ce vilain présent.

Lucrèce, honteuse de se trouver ainsi ajustée, et qui n'avait point de compliment prêt pour un accident si inopiné, se contenta de lui offrir civilement la salle, pour se venir nettoyer, ou pour attendre qu'il eut envoyé quérir d'autre linge; et elle prit aussitôt congé de lui, pour en aller changer de son côté. Mais elle revint peu après avec d'autre linge et un autre habit, et ce ne fut pas un petit sujet de vanité pour une personne de sa

Le Carrosse du marquis éclaboussé. — Reproduction d'une vignette du *Roman Bourgeois* (édition de 1713).

sorte, de montrer qu'elle avait plusieurs paires d'habits, et de rapporter en si peu de temps un point de Sedan, qui eût pu faire honte au point de Gennes qu'elle venait de quitter.

La première chose que fit le marquis, ce fut d'envoyer son page en diligence chez lui, pour lui apporter un autre habit et d'autre linge, espérant qu'on lui prêterait quelque garde-robe où il pourrait changer de tout. Mais le page revint tout en sueur lui dire que le valet de chambre avait emporté la clef de la garde-robe, et que depuis le matin qu'il habillait son maître, il ne revenait à la maison que le soir : suivant la coutume de ces fainéans, que leurs maîtres laissent joüer, yvrogner et filouter tout le jour, faute de donner de l'emploi; dans la pensée qu'ils dérogeraient à leur grandeur, s'ils les occupaient à plus d'un office. Il fallut donc qu'il prit, comme on le dit, patience en enrageant, et qu'il condamnât son peu de prévoyance, de n'avoir pas mis dans le carosse au moins un carton où il y eût une garniture de linge; puisque le cocher avait bien le soin d'y mettre un marteau et des clous, pour attacher les fers des chevaux, quand ils venaient à se déferrer.

Pour comble de malheur, dès qu'il fut assis, il arriva chez Lucrèce plusieurs filles du voisinage, dont les unes étaient ses amies, et les autres non... Elles ne connaissaient point le marquis, et elles le prirent pour quelque misérable provincial. Comme les Bourgeoises, ainsi que les femmes de la Cour, se plaisent à railler les gens de Province, celles-ci ne manquèrent pas de lui donner chacune son lardon.

L'une d'elles disait : « Vraiment, Monsieur est bien galant, il ne manque pas de mouches ». L'autre répartit : « Mais est-ce la mode d'en mettre aussi sur le linge ». La troisième ajoutait : « Monsieur avait manqué ce matin de prendre de l'Eau bénite; mais quelque personne charitable lui a donné de l'*Asperges* ». Et la dernière, franche Bourgeoise, répliquait : « Voilà bien de quoi! Ce ne sera que de la poudre à la saint Jean ! »

Le marquis risposta de son mieux à toutes ces plaisanteries; puis la conversation prit un ton plus sérieux.

— Je prévois, dit le marquis, que si le luxe et la délicatesse du siècle continuent, il faudra enfin que quelque grand seigneur, à l'exemple de ceux qui ont fondé des chaires de théologie, de médecine et de mathématiques, fondent des chaises de Sous-carrière, pour faire porter proprement les Illustres dans les ruelles, et les mettre en état d'être admis dans les belles conversations.

— Ce serait, dit Lucrèce, une belle fondation, et qui donnerait bien du lustre aux Gens de lettres; mais elle coûterait beaucoup, car il y a bien des Illustres prétendus; il faudrait au moins les restreindre à ceux de l'Académie, et alors on ne trouverait point étrange qu'on en briguât les places si fortement...

— Il n'y a que peu de jours, dit le marquis, qu'un des plus Illustres me fit un fort agréable portrait d'un pareil accident qui lui était arrivé. Il était parti, disait-il, du faubourg Saint-Germain pour aller au Marais, fort propre en linge et en habits, avec des galoches fort justes, et en un temps assez beau. Il était heureusement sauvé des bouës, à la faveur des boutiques et des allées, où il s'était enfoncé fort judicieusement au moindre bruit qu'il entendait d'un cheval ou d'un carrosse. Enfin, grâce à son adresse, et au long détour qu'il avait pris pour choisir le beau chemin, il était près d'arriver au port désiré quand un malautru baudet, qui allait modestement son petit pas, sans songer en apparence à la malice, mit le pied dans un trou, qui était presque le seul qui fut dans la ruë, et le crotta aussi copieusement qu'aurait pu faire le cheval le plus fringant d'un manège. Cela fit qu'il n'osa continuer le dessein de sa visite, et qu'il s'en retourna honteusement chez lui, le nez dans son manteau. Ainsi, il fut privé des plaisirs qu'il espérait trouver en cette visite; et ceux qui l'attendaient perdirent les douceurs de sa conversation. Cet accident au reste l'a tellement dégoûté de faire des visites éloignées, qu'il a perdu toutes les habitudes qu'il avait hors de son quartier.

» S'il eût bien fait, dit alors Lucrèce, il se serait contenté de faire d'abord quelque compliment en faveur de ses canons crottez, quelque invective contre les désordes de la ville et contre les directeurs du nettoyement des bouës, et un petit mot d'imprécation contre cet asne hypocrite, auteur du scandale. Cela, me semble, eût été suffisant pour le mettre à couvert de tout reproche. »

— Que ne venait-il en chaise? dit une bourgeoise.

— Vous ne demandez pas, reprit le marquis, s'il avait moyen de la payer.

Le Roman bourgeois (1666) [1], par Furetière.

Longtemps encore après, dans « son séjour de Paris », vers 1727, le voyageur hollandais Nemeitz écrit :

« La moindre pluie rend les rues de Paris presque impraticables, à cause de la boue dont elles sont pleines, laquelle s'augmente sans cesse par la multitude de ceux qui vont et qui viennent... Les rues y sont très rarement nettes, quoique les Maîtres de police fassent de très bons règlements, pour ôter les saletés. L'on ne saurait empêcher qu'on ne se souille soi-même, malgré toute l'attention que l'on a, et encore moins qu'un autre ne vous éclabousse. Ceux qui se couvrent volontiers d'*écarlate* doivent prendre garde à eux plus que d'autres, puisque les éclaboussures laissent des vestiges dans le drap rouge, lesquels on ne saurait faire passer tout à fait, quelque remède qu'on y applique. L'on dit que la cause en est la terre noire et grasse qui forme la boue de Paris.

» C'est une grande commodité de trouver toujours dans les principales rues tant des fiacres que des chaises à porteurs, toutes prêtes, dont on peut se servir, lorsqu'il fait sale et mauvais temps.

» Quand on va à pied on trouve partout des décroteurs qui s'offrent avec toutes les flateries imaginables à vous décroter les souliers. »

Furetière et Nemeitz admireraient de nos jours la propreté des rues de Paris. Il n'est aucun service administratif de la grande ville qui soit arrivé à un progrès plus remarquable. A peine une pluie a-t-elle cessé qu'on voit balayeurs et balayeuses, chariots traînant des roues à brosses, etc., s'empressant à nettoyer les rues sous les yeux d'inspecteurs, en sorte qu'en peu d'heures toute trace de boue a disparu.

C.

L'ENTRETIEN DES RUES DE PARIS (1888).

Le service du nettoyage de Paris est réparti entre deux ingénieurs en chef, adjoints au directeur des travaux de Paris, inspecteur général des ponts et chaussées. L'un de ces ingénieurs est chargé des dix premiers arrondissements, for-

[1] Voir les Tables : La Grille du couvent, page 229; la Belle quêteuse, page 304; Au cabaret, page 408 (1886). Soirée bourgeoise, page 125 (1887).

mant la 1re division et comprenant trois sections d'ingénieurs ordinaires; au second sont confiés les dix autres arrondissements, constituant la 2e division et comprenant cinq sections d'ingénieurs. Chaque ingénieur ordinaire a, sous ses ordres, un personnel composé de 51 conducteurs, de 61 piqueurs et d'un certain nombre de balayeurs et de balayeuses.

Ces ouvriers sont divisés en 122 ateliers, composés chacun d'un chef et de 30 ouvriers pour la 1re division, d'un chef et de 16 ouvriers pour la deuxième. Ainsi, les ingénieurs disposent, pour faire face aux travaux de balayage, d'arrosage, etc., de la ville, d'un personnel d'environ 3 000 ouvriers, comprenant : 2 200 hommes, dont le salaire varie de 2 fr. 50 à 4 francs par jour; 950 femmes, recevant de 20 à 25 cent. l'heure; 30 enfants (garçons), gagnant 20 cent. l'heure.

Le balayage général du matin s'effectue de 3 à 6 heures, en été, et de 4 à 7 heures, en hiver; l'enlèvement des débris ménagers s'opère de 6 à 8 heures du matin, en été, et de 7 à 9 heures du matin, en hiver.

En plus du nettoiement général du matin, les ouvriers de l'administration sont chargés des balayages supplémentaires, du lavage des ruisseaux, de l'arrosage de la voie publique, du nettoyage des postes de police, etc.

Un personnel spécial, placé sous la surveillance d'un piqueur, d'un chef d'atelier et de deux sous-chefs, et composé de 15 cantonniers permanents, de 30 auxiliaires hommes et de 15 auxiliaires femmes, est spécialement chargé de tous les travaux de nettoyage des halles et marchés. Ce service commence à 7 heures du matin, en été, et à 8 heures, en hiver, s'interrompt entre 1 heure et 2 heures, reprend à 4 heures et se termine à 8 heures du soir, en toute saison.

En dehors de cette armée de travailleurs, fonctionnent les balayeuses mécaniques, au nombre de 200, représentant chacune un travail effectif de dix hommes. L'entretien annuel d'une balayeuse est de 200 francs, non compris les frais de renouvellement du rouleau, lequel coûte 70 francs, et fonctionne pendant 160 ou 180 heures au plus. Les dépenses occasionnées, tant par les cantonniers et les ouvriers auxiliaires chargés du service des balayeuses, que par les frais de traction de ces machines, s'élève à près de 3 000 000 de francs.

Le service d'enlèvement des boues, immondices, glaces, neiges, etc., qui encombrent la voie publique, est divisé en 8 lots cédés à des entrepreneurs, adjudicataires de un ou de deux lots au plus.

Les voitures destinées à ce service doivent être tenues en bon état, munies d'un monte-charge pour l'enlèvement des récipients d'ordures ménagères, et d'une cloche d'appel. Le chargement est opéré par 4 hommes : un charretier et 3 ouvriers pelleurs et retrousseurs. Les produits de l'enlèvement appartiennent à l'entrepreneur qui peut, à volonté, les livrer directement à l'agriculture, les transformer en engrais par voie de crémation ou tout autre procédé, ou bien les mettre en dépôt en dehors des fortifications.

On emploie chaque jour, à l'enlèvement des boues et immondices, 520 voitures, environ deux mille hommes et 980 chevaux. Le cube moyen enlevé par jour est de 1 700.

L'enlèvement des glaces et des neiges, laissé, en partie à la charge des habitants, en partie à celle de l'administration, occasionne à la ville de Paris une dépense moyenne annuelle de 170 000 fr.

Enfin, l'arrosage de la voie publique, qui commence généralement le 15 mars et se termine le 30 septembre, grève le budget général et annuel du nettoiement d'une dépense de 450 000 francs.

En résumé, l'organisation actuelle du service du nettoiement et de l'arrosement de Paris, impose chaque année au budget de la ville une dépense de près de cinq millions ainsi répartie :

Personnel (ingénieurs non compris) . . .	260 000 fr.
Matériel et désinfectants	250 000
Balayage	2 920 000
Enlèvement des boues et immondices . .	908 000
Arrosement	450 000
Divers	80 000
Total.	4 868 000

ALFRED DE VAULABELLE.

LE PRÉ GAUBÉ.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 214.

Rien n'allège comme de prendre une décision : Jean Millaut, délivré de ses incertitudes, releva la tête et regarda autour de lui. Quelques nuages légers, frangés d'or et de carmin, planaient dans le ciel, encore bleu au-dessus de sa tête et voilé de brume violette à l'horizon; les champs et les prés s'étendaient au loin, plus beaux que jamais dans la sérénité du soir, et les arbres gardaient encore à leur cime un dernier rayon du soleil couchant.

— C'est pourtant beau, la terre! se dit Jean Millaut; et il sentit en son cœur une rancune contre l'homme qui en avait dit du mal, de cette bonne terre, et en même temps un remords de l'avoir cru. Mais l'argent! c'est bien beau aussi, l'argent! Et le paysan redevint indécis et marcha plus lentement qu'à l'ordinaire. Ses bœufs n'y comprenaient rien.

Il arriva en vue de sa maison. Une maison solide et commode, et pas vilaine; son père l'avait bâtie, et il l'avait améliorée; on y était à son aise... Catherine tenait tout en bon état : c'était un plaisir de voir un ménage si propre... Ah! la cloche de l'*Angelus!* le souper devait être prêt. Jean Millaut avait faim : rien ne donne de l'appétit comme une bonne journée de travail. Était-il donc si malheureux? Il avait eu chaud : eh bien! c'était passé, et le champ était labouré. Comme il allait se reposer tout à l'heure, en mangeant la soupe aux choux de Catherine, qui la faisait si bien!... La terre

rapportait peu, avait dit l'homme... Peu d'argent, oui; mais le blé, le raisin, les fruits, le fil, la laine, le bois, tout ce qu'on boit et qu'on mange, ce qui vous chauffe, vous habille, vous rend la vie bonne, est-ce que cela ne vaut pas de l'argent? S'il fallait acheter tout cela! Jean Millaut commençait à trouver que l'orateur du *Cheval-Blanc* n'avait dit que des bêtises.

Et tout à coup, au détour d'un sentier, voilà son petit Jeannot qui accourt à sa rencontre en criant: Papa! papa! Catherine vient derrière lui, son nourrisson assis sur son bras gauche, et Lisette, sa fille aînée, raisonnable déjà comme une petite ménagère, les suit chargée d'un râteau et d'une cruche. Et Catherine, avec un air de bonne humeur, présente un broc de vin à Jean Millaut en lui disant:

— Je t'ai apporté à boire, mon cher homme : tu dois être si fatigué!

Fatigué? Non : Jean Millaut ne l'est point; il est trop heureux pour sentir la fatigue. Bénie soit la terre et tout ce qu'elle lui donne! il ne retournera pas demain au *Cheval-Blanc*.

Il boit : comme le vin de sa vigne lui semble bon! Il continue sa route; son petit Jeannot a pris sa main, sa femme et sa fille marchent près de lui.

— Sais-tu une chose? lui dit Catherine. J'ai revu Gaubé, pour le pré... j'ai obtenu un nouveau rabais, de sorte qu'il nous restera de quoi payer la plantation de pommiers. Es-tu content?

— Oui... Pourtant... si tu aimais mieux...

Et le voilà qui lui répète ce qu'il a entendu au *Cheval-Blanc*. Catherine prend un air sérieux et secoue la tête.

— Tout cela, dit-elle, c'est trop compliqué pour moi; mais ça ne me paraît pas une bonne manière de gagner de l'argent, puisqu'on ne travaille pas pour l'avoir. J'aime mieux soigner mes vaches, faire mon beurre, arroser mes légumes, filer ma laine, et le reste. Si tu m'en crois, tu iras après souper porter l'argent à Gaubé, qui te donnera un mot de reçu; et dès demain matin, je mène mes vaches dans le pré.

— Tope là, ma femme! et moi j'irai acheter les pommiers : ils nous donneront de l'ombre pour nos vieux jours, et du contentement tout le long de notre vie. J. C.

COSTUME DE QUELQUES HOMMES A LA MODE

AU MILIEU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Guettard, minéralogiste, membre de l'Académie des sciences, né en 1715, mort en 1786, est auteur d'ouvrages encore utilement consultés sur les minéraux, les terrains, les plantes. Vers 1750, sollicité par une dame de sortir quelquefois de son cabinet de travail et de son laboratoire pour se délasser dans les soirées auxquelles on l'invitait, il répondit plaisamment :

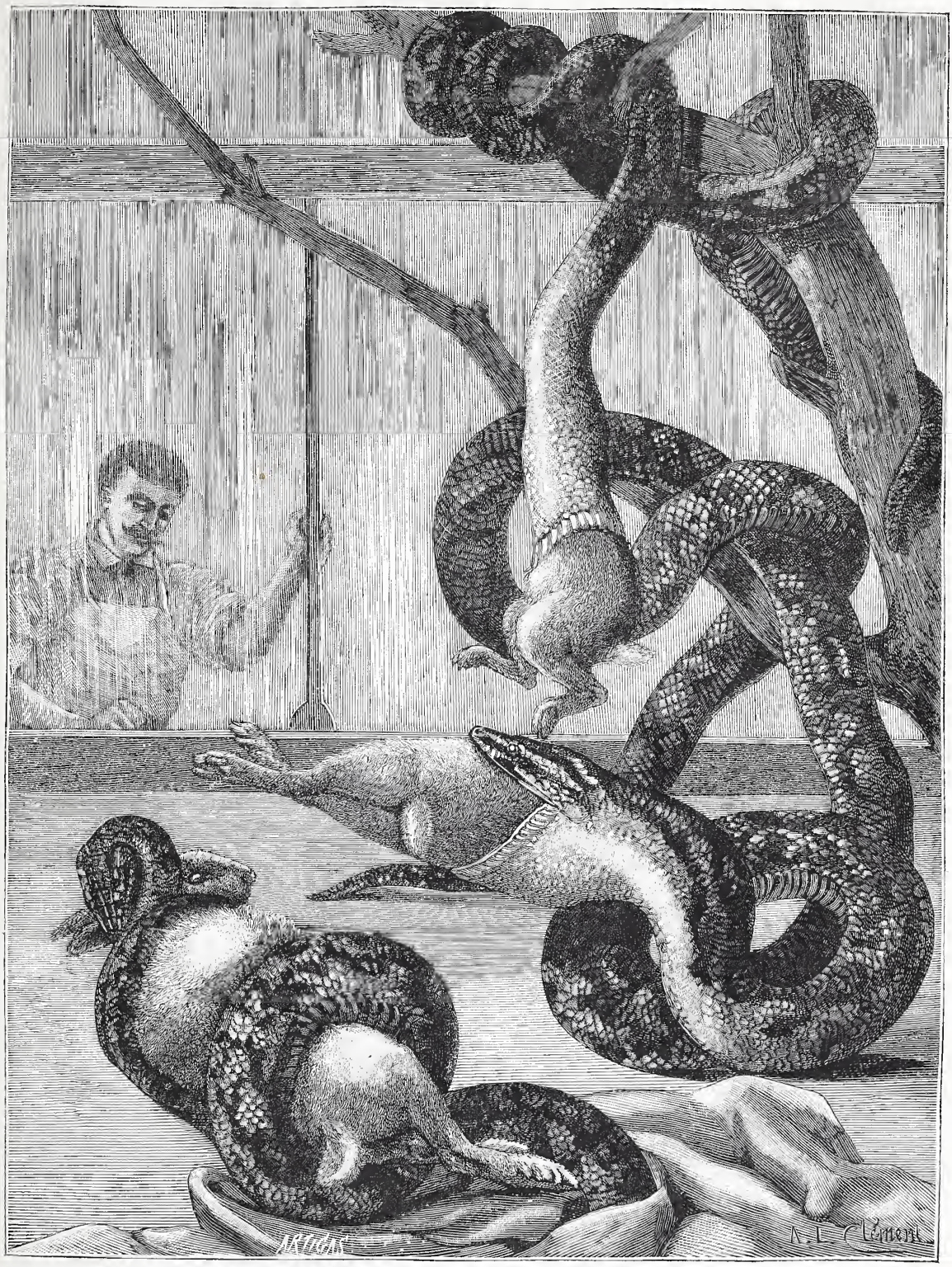
« Comment pourrait se présenter (dans le monde) un homme qui n'a pas un grand chapeau comme Janot ou Blaise..., qui n'a pas un catagan ou une petite queue de rat ou souris, qui n'a pas un péquin à filets brodés devant pour habit, une veste d'un basin le plus fin, une culotte d'un basin semblable ou d'une toile de coton le mieux filé, un caleçon de la plus belle toile de Hollande? Comment ose-t-il se montrer sans des bas de fil à brins moins gros qu'un cheveu? N'est-ce pas un audacieux, s'il se montre sans souliers mignons et qui laissent voir le cou-de-pied, et sans des boucles dignes du harnais de Bucéphale? De quel terme peut-on se servir pour le désigner, s'il n'a pas une chemise d'un toile aussi fine que la mousseline, et s'il n'est pas orné de manchettes et de jabot d'un point d'Alençon ou de Flandre le plus recherché? Ah! madame, quel homme que cet homme; c'est un monstre dans la société! d'où vient-il? que faire d'un semblable sauvage? »

VASE DE RHODES.

Musée de Sèvres. — Imitation d'un vase de l'art antique rhodien.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué : E. BEST.

LE REPAS DES SERPENTS AU MUSÉUM.



Le Repas des serpents au Muséum d'histoire naturelle. — Dessin de Clément, d'après nature [1].

Quelquefois on entend dire que les animaux de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle sont mal nourris. C'est une erreur; et l'on peut s'en convaincre si l'on assiste, par exemple, au repas des serpents. Il est vrai qu'il faut obtenir pour être invité une autorisation spéciale de M. le professeur Léon Vaillant. Une douzaine de personnes sont ainsi admises de temps en temps à ce repas

[1] Le serpent enlacé à la partie supérieure de l'arbre et dévorant un lapin, présente exactement l'aspect d'un tube. Les mâchoires, inférieures reliées par des ligaments, s'éloignent l'une de l'autre, et la peau se distend au point qu'il est impossible d'y voir une tête.

des reptiles; je dis « de temps en temps », car les reptiles et les batraciens ne mangent pas toujours souvent; ces animaux ne sont pas astreints comme nous à une grande régularité.

La nourriture varie suivant l'animal auquel elle est destinée. Tel dévorera un chevreau, tel autre un lapin, tel autre un rat, une souris; celui-ci un poisson, celui-là un ver, un insecte. Chaque reptile a ses habitudes et ses goûts; mais l'appétit varie aussi suivant la taille de l'animal.

Au muséum, la première cage contient le géant des serpents, l'*Eunecte murin*, que l'on nomme aussi *Anaconda, mangeur de rats, rativore*. Ses écailles sont d'un brun noirâtre avec de grandes taches ovalaires et noires. Sa patrie est l'Amérique méridionale (Brésil, Guyane). Ces serpents peuvent atteindre une longueur de dix mètres! c'est monstrueux. Celui que le Muséum possède en ce moment n'a que six mètres, et c'est déjà fort saisissant. Ce gigantesque ophidien mange volontier un chevreau ou un gros lapin. On peut dire que rien n'est terrifiant comme de voir ce monstre se précipiter sur sa proie, la prendre dans ses mâchoires et l'étouffer de ses replis énormes. Lorsqu'il la juge morte, il se déroule et la saisit par le museau. Mais il va lentement en besogne, et ce n'est quelquefois qu'au bout de près d'une heure que cet animal peu intelligent trouvera la tête de sa victime.

Laissons-le donc poursuivre sa recherche et passons à d'autres cages.

Une de ces cages renferme plusieurs pythons. Les couvertures qui recouvrent ces serpents sont enlevées, non seulement pour leur laisser plus de place, mais aussi parce que, s'ils venaient à saisir leur couverture en se précipitant sur leur proie, ils auraient de la peine à la lâcher et se verraient presque forcés de l'avaler. Cet accident est arrivé plusieurs fois. Les visiteurs ont pu voir, dans l'ancienne ménagerie des reptiles du jardin des Plantes, une couverture conservée dans un récipient rempli d'alcool, couverture qu'un de ces serpents avait mordue, avalée, et rendue ensuite. Il en était mort! Ces temps derniers, pareil fait s'est reproduit, mais l'animal a survécu à son indigestion.

Dès que la vitrine est ouverte, un lapin est introduit. Il semble un peu étonné à la vue des pythons; son attitude est modeste; il vient cependant les flairer. Un des pythons l'a vu; il redresse vivement la tête et, regardant fixement le lapin, semble le fasciner; puis s'étant un peu reculé, comme pour mieux sauter, il darde sa langue bifurquée afin d'apprécier sans doute la saveur de sa proie. Pour employer une expression vulgaire, mais juste, l'eau lui en vient à la bouche.

C'est précisément cet aspect étrange, extraordinaire, que j'ai voulu représenter, et je ne l'ai fait qu'après l'avoir vu bien des fois. Il est tout à fait caractéristique; mon dessin, d'ailleurs, a été fait entièrement d'après nature.

CLÉMENT.

Tout d'un coup, il s'élance brusquement sur le lapin en ouvrant sa gueule, le saisit n'importe où, puis, s'enroulant rapidement autour de lui, il l'étreint fortement, et reste immobile dans cette position pendant quelque temps. Le lapin se débat un peu, mais il est rapidement étouffé par les puissants muscles du python.

Cette cage contient plusieurs serpents de la même espèce, aussi introduit-on un second lapin. Ces serpents, excités sans doute par la vue de leur camarade, peut-être aussi par l'odeur de la proie, sont en éveil. Deux pythons ont vu le nouvel arrivant; le gardien s'en aperçoit et fait entrer un troisième lapin. Il était trop tard... Les deux serpents se sont précipités sur la même proie, et l'un d'eux, au lieu de prendre le lapin, a mordu son camarade en l'enroulant de ses replis.

Le chef de la ménagerie, M. Desguez, ne perd pas un instant et cherche à faire lâcher prise à l'un des reptiles. Mais voulant délivrer le python, il est à son tour saisi, le serpent s'enroule autour de ses bras. Un gardien vient à son aide, et quelques instants après tout est rentré dans l'ordre.

Le troisième python a pris part au repas en étreignant le lapin introduit en dernier.

Nous assistons maintenant à un spectacle singulier. Le premier python, ayant étouffé son lapin, l'a jugé mort, et se déroule lentement. Puis après une recherche de quelques minutes, il le flaire dans tous les sens, et finit par trouver la tête. Alors, sans se presser, ce qui prouve qu'il se rend très bien compte que sa proie est morte, il ouvre largement sa gueule, et prend le lapin par le museau. Ses dents en crochets pénètrent dans les chairs du mammifère, et lorsqu'il a pris ce point d'appui, la déglutition va commencer.

La proie semble deux fois plus grosse que le corps du serpent. Et cependant non, le lapin va être avalé. Il faut dire que les mâchoires des serpents sont extensibles; les branches de la mâchoire inférieure sont unies en avant par un ligament élastique; elles sont reliées au crâne par l'intermédiaire d'un os, qu'on désigne sous le nom d'os carré, et qui permet à la mâchoire une plus grande extension. Le tube digestif aussi peut se dilater beaucoup.

Cependant pour introduire un aussi gros morceau, comment va procéder notre reptile? il avance d'abord l'une des branches de la mâchoire inférieure, enfonce ses dents dans la peau du lapin et prend ainsi un point d'appui; il avance de la même manière l'autre côté de la même mâchoire; puis fait de même pour la mâchoire supérieure, et cela jusqu'à la complète disparition de la tête du rongeur. C'est le serpent qui avance sur sa victime; celle-ci reste en place.

Le glissement est facilité par une abondante salive que sécrète le serpent et qui lubréfie les poils du lapin. Quand la tête de celui-ci a pénétré dans l'œsophage du serpent, ce ne sont plus seulement les mâchoires qui agissent pour faire entrer plus

avant le lapin, les parois mêmes de l'œsophage douées de mouvements péristaltiques font progresser la proie dans le tube digestif. Ceci est un fait qui tout d'abord étonne. Dans la gravure ci-dessus, on a représenté un python qui a commencé à avaler son lapin, étant enlacé dans son arbre; il est suspendu la tête en bas et présente le dessous de son cou; ses mâchoires inférieures sont distendues, il ressemble réellement à un tube largement ouvert à l'extrémité et dans lequel pénètre le lapin. Ce serpent avale sa proie, bien qu'étant la tête en bas. Mais qui n'a vu dans les foires ou dans les cirques, des clowns suspendus par les pieds à un trapèze, boire, la tête en bas. Dans ce cas le liquide pénètre dans l'estomac uniquement par suite des contractions péristaltiques de l'œsophage. Il en est de même ici.

Nous revenons alors à la première cage, qui contient l'Eunecte murin. Il a fini son repas, le chevreau a été complètement avalé; tout a passé, poils, cornes; les sucs intestinaux suppléent à la mastication, ils se chargeront de digérer. Les déjections ne contiendront que les parties cornées, poils et cornes, et les dents du mammifère.

La digestion s'opère lentement, et à l'activité relative que le serpent a développée succède un état de torpeur qui dure plusieurs jours.

Le reptile a refermé sa gueule complètement déformée; la tête, qui semblait réellement disloquée, reprend rapidement sa forme première.

Un peu plus loin, on nous montre des ophidiens de taille moyenne, à queue courte, à tête large, ce sont les serpents venimeux, vipères, serpents à sonnettes, Bothrops fer de lance, Échidné, etc. A ceux-là l'on donnera des rats, des moineaux.

Il existe, dans la ménagerie des reptiles, de grands bassins où se baignent les crocodiles et les caïmans. Un promontoire leur permet de venir se sécher à l'air. Leur nourriture consiste en poissons ou en morceaux de viande crue. Ils mangent dans l'eau.

Les gardiens nous rendent témoins d'un fait intéressant. En faisant battre une grande porte, on produit un bruit qui excite ces monstres aquatiques; tous descendent dans l'eau; bientôt ils gonflent d'air leurs poumons, et chassant violemment cet air, ils poussent de véritables rugissements. Ils produisent ce même bruit lorsqu'il tonne, et il est probable que le battement des portes les impressionne de la même manière que le tonnerre.

Nous voici maintenant devant la grande cage qui contient d'énormes crapauds, dont la peau verruqueuse est un objet de répulsion pour tant de gens. Ce sont cependant de bons animaux, inoffensifs, je puis même dire utiles; on les juge sur la mine et l'on a tort, ils rendent service à l'horticulteur, à l'agriculteur, en mangeant les chenilles, les colimaçons, les insectes nuisibles. On les a calomniés, on leur doit assistance. D'ailleurs quand on les examine attentivement on s'habitue à leur figure; le crapaud est un philosophe qui réfléchit paisiblement pendant le jour, caché dans quelque trou, ou sous une pierre, et qui sort le soir quand tout est tranquille, quand tout bruit a cessé.

Chacun a pu entendre le soir, à la campagne, ces petites notes isolées que poussent les crapauds pour s'appeler, chant simple et harmonieux. Le crapaud est l'ami de l'homme, comme le lézard, et s'apprivoise facilement. La cage que l'on ouvre devant nous en contient une vingtaine, très gros; le gardien leur donne des *vers à farine* (larves du ténébrion). Les crapauds s'avancent sans crainte et les gobent avec facilité.

CHARLES BRONGNIART,
Du Muséum.

Utilité des machines.

L'utilité suprême des machines est non pas de permettre le développement indéfini du luxe, mais d'assurer à tous le nécessaire et de procurer aux hommes des loisirs pour cultiver leur esprit, jouir de la nature et du commerce de leurs semblables. La vraie économie est d'accord avec la vraie morale.

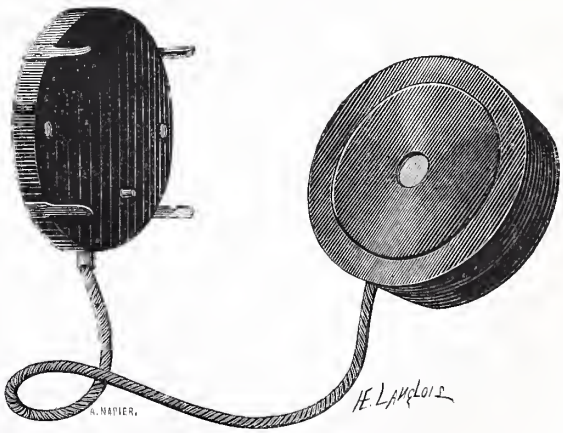
E. DE LAVELEYE.

TÉLÉPHONIE DOMESTIQUE.

BOUTON-TÉLÉPHONE DE M. BARBIER.
POSTE MICRO-TÉLÉPHONIQUE DE M. CH. MILDÉ.

Le bouton-téléphone est un petit appareil simple et pratique, appelé à rendre de grands services dans maintes applications de téléphonie domestique, grâce à la modicité de son prix et à la facilité de son installation.

En établissant cet appareil, l'inventeur a résolu le difficile problème d'utiliser les installations de sonneries électriques à la transmission de la parole au moyen de téléphones remplissant le même office que les boutons d'appel ordinaires et ayant des dimensions et une forme analogues.

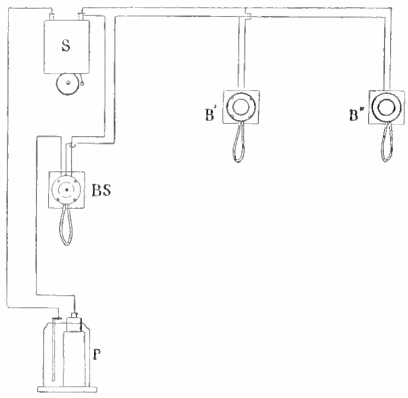


Bouton téléphone.

Le bouton-téléphone de M. Barbier est formé d'un petit téléphone Bell, pouvant servir alternativement de transmetteur et de récepteur; il est

disposé dans l'intérieur d'un bouton et placé sur un petit disque de bois qui permet de le fixer facilement au mur. Ce bouton, comme le montre la figure (page 243), est maintenu à la planchette au moyen de quatre ressorts entre lesquels il s'introduit à frottement. Une lame élastique rompt le circuit téléphonique lorsque l'appareil est au repos, et le ferme, au contraire, lorsqu'il est décroché. Il suffit donc d'appuyer sur la touche placée au centre du bouton pour faire retentir la sonnerie du poste correspondant, et de prendre ensuite le téléphone à la main pour engager la conversation.

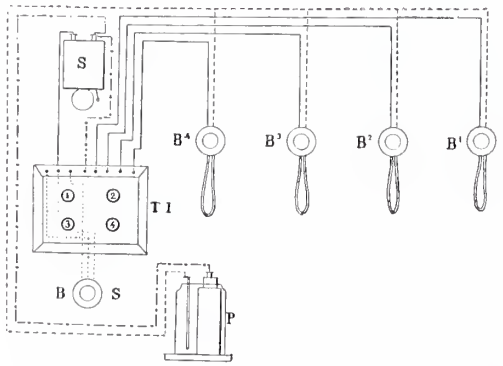
Le montage des boutons-téléphones peut s'effectuer de bien des manières; mais l'installation la plus simple est celle que représente le diagramme n° 1, et dans laquelle un ou plusieurs boutons sont



N° 1.

reliés à un bouton téléphonique spécial, dit *poste de service*. Ce dernier appareil, ne permettant pas d'interpeller dans le cas qui nous occupe, est dépourvu de touche d'appel. En revanche, il est muni d'un commutateur qui met automatiquement la sonnerie en communication avec la ligne, lorsqu'il est au repos, et relie au contraire le téléphone à la ligne toutes les fois qu'on le décroche pour correspondre.

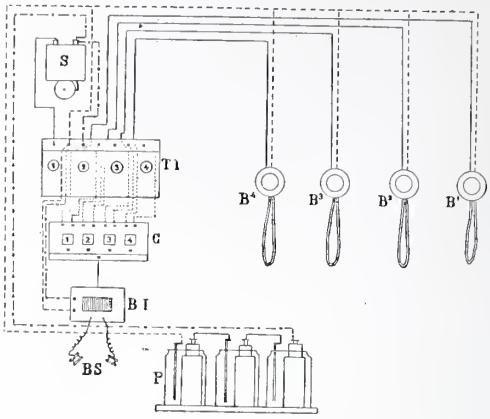
Le diagramme n° 2 montre une installation de



N° 2.

boutons-téléphones dans laquelle plusieurs boutons sont reliés à un poste de service muni d'un tableau indicateur indiquant à la personne interpellée l'endroit d'où vient l'appel. L'établissement des communications entre les divers appareils n'offre, comme on le voit, aucune difficulté, et l'examen de la figure ci-contre suffit pour la faire comprendre.

Enfin, le diagramme n° 3 représente une installation un peu plus complexe, dans laquelle le poste de service peut être interpellé et interpeller



N° 3.

lui-même. Dans ce cas, on a recours à une bobine d'induction qu'on intercale dans le circuit, au poste de service, et qui, à un moment donné, envoie dans la ligne des courants induits qui font vibrer la plaque du poste attaqué. Celle-ci rend alors un son assez intense pour être entendu dans la pièce où se trouve l'appareil. Un certain nombre de contacts, égal à celui des postes secondaires, permet de lancer le courant dans la direction voulue. Mais, comme il est indispensable pour que ces appels puissent être faits, que les divers boutons-téléphones soient eux-mêmes placés dans le circuit, on a recours, afin de ne pas épuiser trop rapidement la pile, aux *coupe-circuits* de M. le docteur d'Arsonval.

Ces appareils se composent de quatre petits couples secondaires, disposés dans le socle de chacun des boutons-téléphones; ils ont pour mission d'arrêter le courant continu de la pile, chaque fois que celui-ci tend à les traverser, et de laisser libre passage aux courants périodiques de la bobine d'induction.

Dans ces conditions, il suffit au poste de service d'appuyer sur l'un des contacts pour attaquer le poste secondaire avec lequel il désire correspondre, et à chacun des postes secondaires de presser sur le bouton de son appareil pour interpeller le poste de service.

Bien qu'un seul bouton-téléphone soit suffisant pour la transmission et la réception, il est préférable, surtout au poste principal, de faire usage de deux appareils dont l'un sert à parler et l'autre à écouter. Il est assez difficile, en effet, de bien correspondre lorsqu'on est obligé de porter alternativement l'appareil à la bouche et à l'oreille, suivant que l'on veut parler ou entendre.

L'appareil micro-téléphonique de M. Ch. Mildé fils a sur le bouton-téléphone et les appareils simi-

laires, l'avantage de se prêter aux installations les plus simples comme aux plus importantes, et de ne pas obliger, lorsqu'on en fait usage, d'élever fortement la voix pour être entendu de la personne avec laquelle la conversation est engagée. De plus, avec cet appareil, il suffit, dans les petites comme dans les grandes installations, de placer une batterie au poste central pour actionner les microphones de tous les autres postes; on peut même, en faisant usage du système à appel magnétique, supprimer complètement les batteries de piles et réaliser une économie notable dans l'installation.

S'inspirant des remarquables travaux de M. Bourseul qui, en 1851, reconnut que la transmission électrique directe des ondes sonores pouvait s'effectuer sans qu'il fût nécessaire de transformer le courant primaire en un courant secondaire nécessitant l'intervention d'une bobine d'induction, M. d'Argy, officier de marine, eut l'heureuse idée de construire, en dehors des brevets Edison, Ader, etc., un transmetteur à charbon, basé sur l'emploi de matières pulvérulentes semi-conductrices, et permettant de supprimer l'emploi de la bobine d'induction.

Imaginé en 1883, cet appareil, défectueux au début, a été depuis modifié et rendu tout à fait pratique par M. Ch. Mildé, qui lui a donné la disposition suivante :

Une petite boîte métallique, analogue à celle des

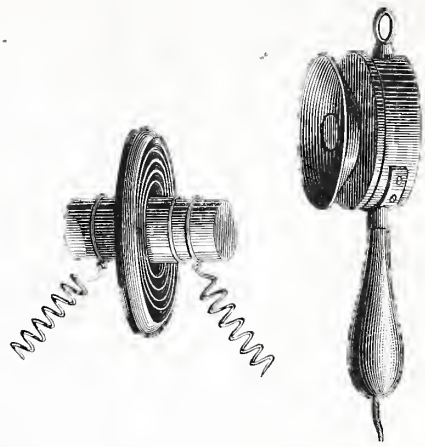
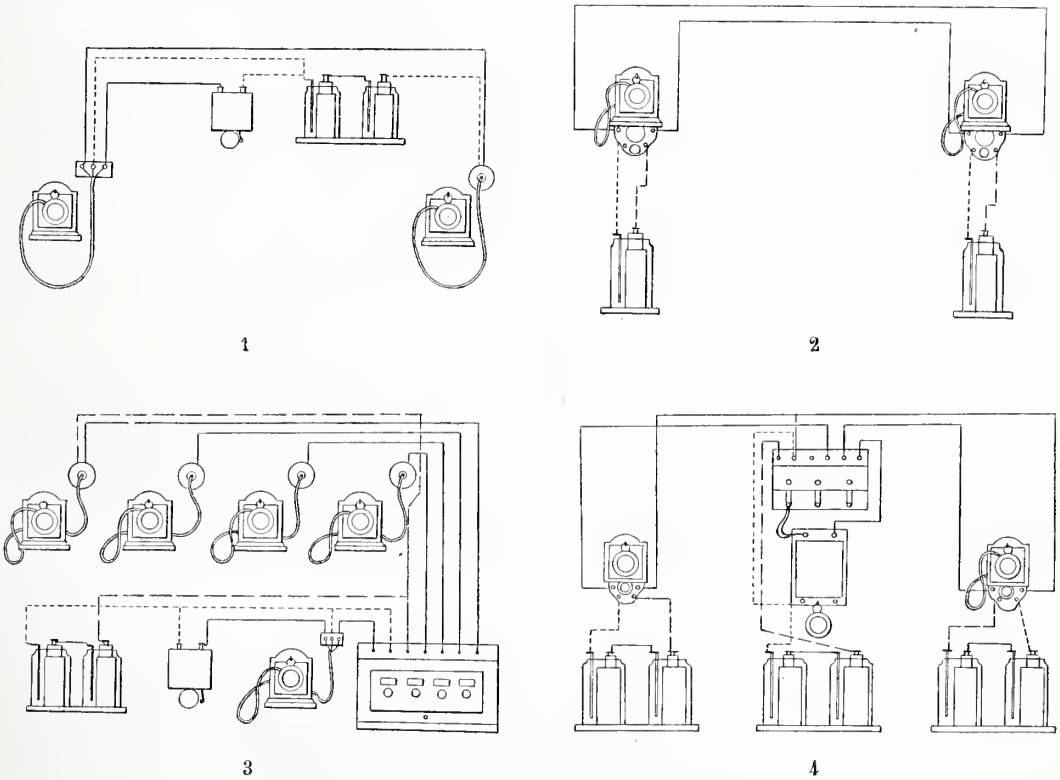


Fig. 1. Fig. 2.

baromètres anéroïdes (fig. 1), et ayant environ 4 millim. d'épaisseur, est remplie, jusqu'aux $^5/_6$ de sa hauteur, de granules de coke tamisé.

A l'extérieur de cette boîte, et disposés vertica-



1 2 3 4

1. Installation de deux postes « porte-montre » branchés sur un service de sonnerie. — 2. Installation de deux postes « porte-montre » avec console et pile séparée. — 3. Installation de plusieurs postes « porte-montre » branchés sur un service de sonnerie avec tableau. 4. Installation d'un poste « mural » central avec tableau à touches communiquant avec deux postes (porte-montre), piles séparées.

lement sur chacune de ses faces, se trouve un manchon métallique dans lequel est serti un cylindre de charbon, isolé du contact du métal par une rondelle de papier et portant une gorge qui sert à l'attache du fil conducteur.

Les faces des cylindres qui touchent le coke sont striées, afin de mieux assurer leur adhérence avec les granules; enfin, l'un des cylindres est collé par sa face extérieure à une planchette vibrante de sapin devant laquelle on émet les sons.

Comme récepteur, M. Ch. Mildé emploie son téléphone indéréglable et à cuvette métallique dont il existe deux modèles, l'un à manche (fig. 2), et l'autre à anneau de suspension. L'aimant de ce téléphone est de forme héliçoïdale et n'a qu'une seule bobine placée au centre de la plaque vibrante. Cet appareil fonctionne d'une manière irréprochable ; il est d'ailleurs, comme l'a démontré l'expérience, dans les meilleures conditions pour le fonctionnement régulier des vibrations de la plaque et pour la netteté de la parole.

Voici comment s'effectue la transmission de la parole avec l'appareil micro-téléphonique de M. Ch. Mildé. Lorsqu'on vient à parler devant la planchette du microphone, le récepteur étant décroché, les vibrations de l'air, engendrées par la parole, sont répercutées par la planchette qui entraîne le cylindre de charbon et le manchon métallique dans lequel il est serti. Par suite de la force d'inertie, la partie postérieure de la boîte du microphone vibrant avec moins d'intensité que sa partie antérieure, il en résulte un léger aplatissement de la boîte, et, par conséquent, une compression des granules de coke qui facilite le passage du courant dans la ligne. Celui-ci agira donc avec d'autant plus de force sur la plaque vibrante du récepteur correspondant, que la parole aura été plus sonore et la compression des granules plus énergique.

Sous le nom de *porte-voix électrique*, M. Ch. Mildé a construit un petit poste domestique ayant la forme d'un porte-montre, et que l'on peut facilement brancher sur une installation de sonnerie. Ce poste, dont le prix varie de 20 à 30 francs selon les applications qu'on en veut faire, s'emploie aux lieu et place d'un bouton de sonnerie électrique. On peut l'utiliser encore pour les communications d'un poste à un autre, avec ou sans sonneries indépendantes.

Pour les usines et les réseaux téléphoniques plus importants, M. Ch. Mildé construit des postes plus complets dont le prix n'excède pas 60 francs. Enfin, pour les grandes distances, il a combiné des appareils magnétiques qui ont, entre autres avantages, celui de ne nécessiter l'emploi d'aucune pile.

Les quatre schémas figurés page 245 montrent la disposition à donner aux appareils et aux fils conducteurs dans les installations domestiques le plus en usage.

Disons, en terminant, que le poste micro-téléphonique de M. Ch. Mildé, dont l'emploi se généralise chaque jour davantage, a été adopté pour le service intérieur de l'administration des postes et des télégraphes, de la Préfecture de la Seine, de la Compagnie des petites voitures, du chemin de fer de l'Ouest, etc.

Plus de 4.000 postes sont actuellement installés chez divers particuliers et dans les principaux établissements industriels.

ALFRED DE VAULABELLE.

TOUJOURS TOUT DROIT.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. pages 187, 210, 230.

IX

Quand ses forces furent usées par le dur labeur de tous les jours, quand il sentit que ses heures étaient comptées, l'angoisse étreignit son cœur vaillant, la tristesse le gagna. Et pris soudain d'une idée de moribond, il ouvrit son vieux bureau, remua ses papiers et commença un pénible calcul d'après le registre sur lequel il avait inscrit, depuis plus de cinquante ans, la besogne de chaque jour. Il remplissait des pages de chiffres, et ce travail l'absorbait au point qu'un soir il n'entendit pas le pasteur du village entrer dans la chambre.

— Hé, monsieur Pierre, voilà de bien gros calculs. Comment cela va-t-il?

— Cela ne va pas, monsieur le ministre, cela va que je tire à la fin.

— Alors ce n'est pas un compte avec les hommes qu'il faudrait faire...

— Je le sais bien.

— Alors?...

— Alors, puisqu'il faut tout vous dire, monsieur le pasteur, c'est mon compte avec Dieu que je calculais.

— Ah! c'est singulier, comment entendez-vous cela?

— Oh! Dieu sait bien ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait... j'ai travaillé de mon mieux, mais il aura des choses à me reprocher. Je voulais avant que de me présenter devant lui, savoir ce que je pourrais lui répondre, et j'ai fait mon compte; le voici :

— Voyons donc...

— Depuis cinquante-cinq ans j'ai ensemencé en moyenne 5 poses (1) de blé et 3 poses de pommes de terre. J'ai ainsi fourni jusqu'à aujourd'hui 23 100 émines de blé et 3 125 émines de pommes de terre. Je n'en reviens pas, et c'est juste, j'ai noté chaque récolte... Quant aux vignes, j'avais 10 ouvriers; avec les bonnes et les mauvaises années, elles ont produit 1 375 gerles (2). Ah! j'en ai donné de ces coups de croc, quand j'y pense... Et le bois de la Côte, toutes les années j'ai fait ma « coupée », et par quel temps, ouais!... on en a brassé de la neige... Il est vrai que les garçons m'ont bien aidé, il faut le dire; je trouve que j'ai fait 220 toises et 19 250 fagots...

— Et vous en avez donné de ce blé et de ces fagots! interrompit le pasteur.

— Oh! pour ce qui est de ça, on a donné quand on a pu... J'ai toujours dit à la femme et aux enfants : « Ne refusez jamais un pain ou un fagot. »

— En avez-vous fait le compte aussi?...

— Oh non! monsieur le ministre...

(1) Mesure de surface.
(2) Mesure de capacité.

— Je parie qu'il est gros... Dieu l'a fait... ce sera le meilleur...

Le vieillard reprit son papier :

— Tenez, voici pour le bétail... J'ai élevé 22 bœufs et 35 vaches. C'est déjà beau, n'est-ce pas? j'en suis étonné moi-même... Et les moutons, et les porcs, les poules... Et les légumes des jardins... je ne les ai pas comptés, je sais bien que cela regarde la femme, mais pour le labour j'étais là... Vous comprenez, monsieur le ministre, quand on paraîtra devant son juge, il faut bien savoir ce qu'on lui dira...

Le pasteur se taisait. Que répondre à cet homme qui avait accumulé une si grande somme de travail et fourni une si large part de choses à la nécessité humaine, à ce vaillant qui craignait peut-être n'avoir pas assez fait encore? Il n'était point habitué à trouver chez ses paroissiens tant de droiture et d'humilité; à la fin, et sans trop réfléchir à ce qu'il disait, plutôt pour rompre le silence, il reprit :

— Et pourtant vous n'êtes guère plus riche que lorsque votre mère vous a laissé les terres?

— Oh! pardon, on a payé les dettes, c'est déjà une fortune, ça... Tout est franc d'hypothèques à l'heure qu'il est, et ce n'est pas sans peine... Il y a eu, voyez-vous, deux ou trois années où l'on reculait, tant les récoltes étaient mauvaises, mais on se rattrapait avec les autres... Aurais-je pu mieux faire? Je ne le crois pas, monsieur le ministre, et cependant la conscience vous travaille, alors même qu'on a fait tout ce qu'on a pu.

— Vous êtes sévère avec vous-même, monsieur Pierre, dit le pasteur.

— On ne peut jamais l'être assez, voyez-vous, si on se pardonne quelque chose, bien sûr, qu'on se relâchera sur un autre point.

— Eh bien, rassurez-vous et n'ayez nulle crainte, attendez patiemment ce que Dieu vous réserve : il est bon et vous jugera avec sa bonté, c'est-à-dire qu'il vous récompensera comme vous le méritez.

— Croyez-vous?...

— Beaucoup d'hommes sont méchants et envieux, monsieur Pierre, et cependant tous ceux qui vous connaissent vous en donneraient l'assurance comme moi.

En sortant de chez le vieillard, le pasteur se disait : « Quand le roi [1] a passé, j'étais chargé de le complimenter pour la commune; je l'ai fait comme un courtisan, car je l'ai flatté plus qu'il ne méritait, en nous humiliant sottement. Aujourd'hui, je ne trouve rien à dire à cet homme qui vaut plus que bien des princes. Pourquoi?... Peut-être n'eût-il pas voulu m'écouter... J'y retournerai demain... mon devoir est de consoler et de relever les cœurs. Ah! je comprends pourquoi je n'ai pas su parler... c'est qu'il vaut mieux que moi, ce brave homme, et qu'il me dépasse par toute sa vie, par sa modestie, sa droiture, et que par fierté je n'ai pas osé m'humilier devant lui, comme j'aurais dû le faire, oui, m'humilier... c'est un hommage que nous devons à ceux qui ont rempli leur devoir. Oui, j'y retournerai demain... »

Et raisonnant à part lui sur ce thème, le pasteur composait un discours dans lequel il rendait hommage à ce paysan exemplaire.

Mais le lendemain, le père Pierre était mort, quelques heures après la visite du pasteur; il avait encore feuilleté ses livres et noté certains points oubliés : deux ou trois chevaux qu'il avait élevés, quelques poses défrichées, un terrain reboisé. Il n'avait pas non plus marqué le clos, au bout du village, planté de pruniers par ses soins, et qui faisait aujourd'hui la joie de ses petits enfants :

« Oui, tout de même, j'en ai fait de la besogne en ma vie, pensait-il. On ne sait pas dans les villes ce que le paysan travaille... Enfin, attendons... — et plusieurs fois il répéta : « Attendons... »

— Cela va-t-il mieux? lui dit sa femme qui venait de temps en temps voir ce que faisait le malade.

— Oui, oui, cela va... le compte est bouclé... — Il parlait l'œil fixe, la voix creuse, très lentement. — On a fait ce qu'on a pu, n'est-ce pas?... J'aurais pourtant bien aimé voir si toutes ces greffes vont donner quelque chose au printemps...

— Mais tu le verras...

Il n'entendait plus, seules des phrases intermittentes trahissaient sa pensée en délire :

— Les enfants vont droit, c'est le principal... ils prendront soin de la mère... il m'a été donné de faire un peu de bien... enfin... c'est bouclé...

X

Ceux qui vivent et qui meurent ainsi sont rares! On le sait bien au village où l'on parle encore de lui, et si l'un de ses petits-fils commet quelque folie : « Il ne va pas droit, celui-là, dit-on, il n'est pas de la famille. »

C'était le cas dernièrement pour le cadet, un peu fier et mauvaise tête.

— Toi, tu n'es pas comme les autres, tu tournes à gauche, lui disait un voisin qui avait connu son grand-père.

— Vous en avez menti...

— Menti... tu es bien insolent de dire ce mot-là, tu prouves que j'ai raison. Ah! j'ai menti... je le voudrais bien pour ta mère et pour toi. Mais il y a trop longtemps que l'on est honnête chez vous, cela ne peut pas toujours durer, tout s'use... Tu veux faire bande à part.

Le jeune homme, mordu dans sa vanité, cria, injuria le voisin, voulut même le frapper; on l'en empêcha, mais rentré chez lui, dans la nuit, il s'injuria à son tour se disant les mots les plus durs, avec toute la rusticité du paysan, et se promit de ne pas donner un malhonnête homme à sa famille.

Il tient parole.

[1] Neuchâtel avait repassé en 1814 sous la domination de la Prusse.

Marchons droit, pour nous-mêmes d'abord; puis, quoi que l'on fasse, on nous voit, nous servons toujours d'exemple à quelqu'un.

A. Bachelin.

L'ÉGLISE SAINT-ZÉNON, A VÉRONE,

ET LES PORTES DE BRONZE DES BASILIQUES DU ONZIÈME SIÈCLE.

Des cinquante églises, ou à peu près, qui ornent l'antique cité d'Odoacre et de Théodoric, la plus intéressante à coup sûr, celle qui frappe le plus l'imagination, autant par sa grandeur architecturale que par les lointains souvenirs qu'elle rappelle, et par l'origine, mystérieuse encore, de sa fondation, est la basilique de Saint-Zénon. Commencée, selon une tradition incertaine, par Pépin, fils de Charlemagne, sa construction était déjà très avancée au dixième siècle. Les chroniqueurs, entre autres l'évêque Raterius, nous apprennent que l'empereur Othon Ier, passant par Vérone pour se rendre à Rome, laissa à la ville « une grosse somme d'argent » pour l'achèvement de son église.

Saint-Zénon appartient donc à l'époque que l'on est convenu d'appeler *romane*. Par ses lignes architectoniques droites et sévères, par la disposition générale du monument, un temple élevé sur un autre temple, la basilique véronaise rappelle entièrement la forme des anciennes églises de la Syrie centrale, construites au deuxième siècle, ou encore celle des anciens sanctuaires de Rome, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Pierre-hors-les-Murs, Saint-Pierre-aux-Liens, presque contemporains de la basilique *civile* de Constantin, commencée sous Maxence et achevée dans les premières années du quatrième siècle.

Avant de franchir le seuil de Saint-Zénon, arrêtons-nous en face du portique, que soutiennent deux élégantes colonnes reposant elles-mêmes sur des lions accroupis. Des deux côtés, les murs sont recouverts de bas-reliefs en marbre très antiques, racontant pour la plupart des scènes de l'Ancien Testament. Un de ces bas-reliefs montre le roi Théodoric à la chasse; son coursier l'emporte aux enfers, en punition du meurtre de Boezio. Au-dessus du portail, une immense fenêtre circulaire, sculptée par Briolotto, représente la roue de la Fortune, sur le haut de laquelle un roi est assis, couronne en tête et sceptre en main; sous ses pieds, un homme nu et à moitié étouffé. Cette baie énorme, la seule qui, avec la porte elle-même, troue la nudité de la façade, est d'un effet grandiose; à l'intérieur même du monument, la grande nef tout entière, avec ses massifs piliers supportant, à la façon des cathédrales de cette époque, une haute et lisse muraille percée de fenêtres élevées, reste éclairée par le jour de la rosace extérieure. Du haut de cette fenêtre, vieille de bientôt dix siècles, le guerrier barbare aura vu passer à ses pieds Barberousse, les Visconti, les Carrare, les brillants Scaliger, Dante en son exil, le Pisanello et le Veronese, toutes les gloires de l'Italie au temps de son artistique splendeur.

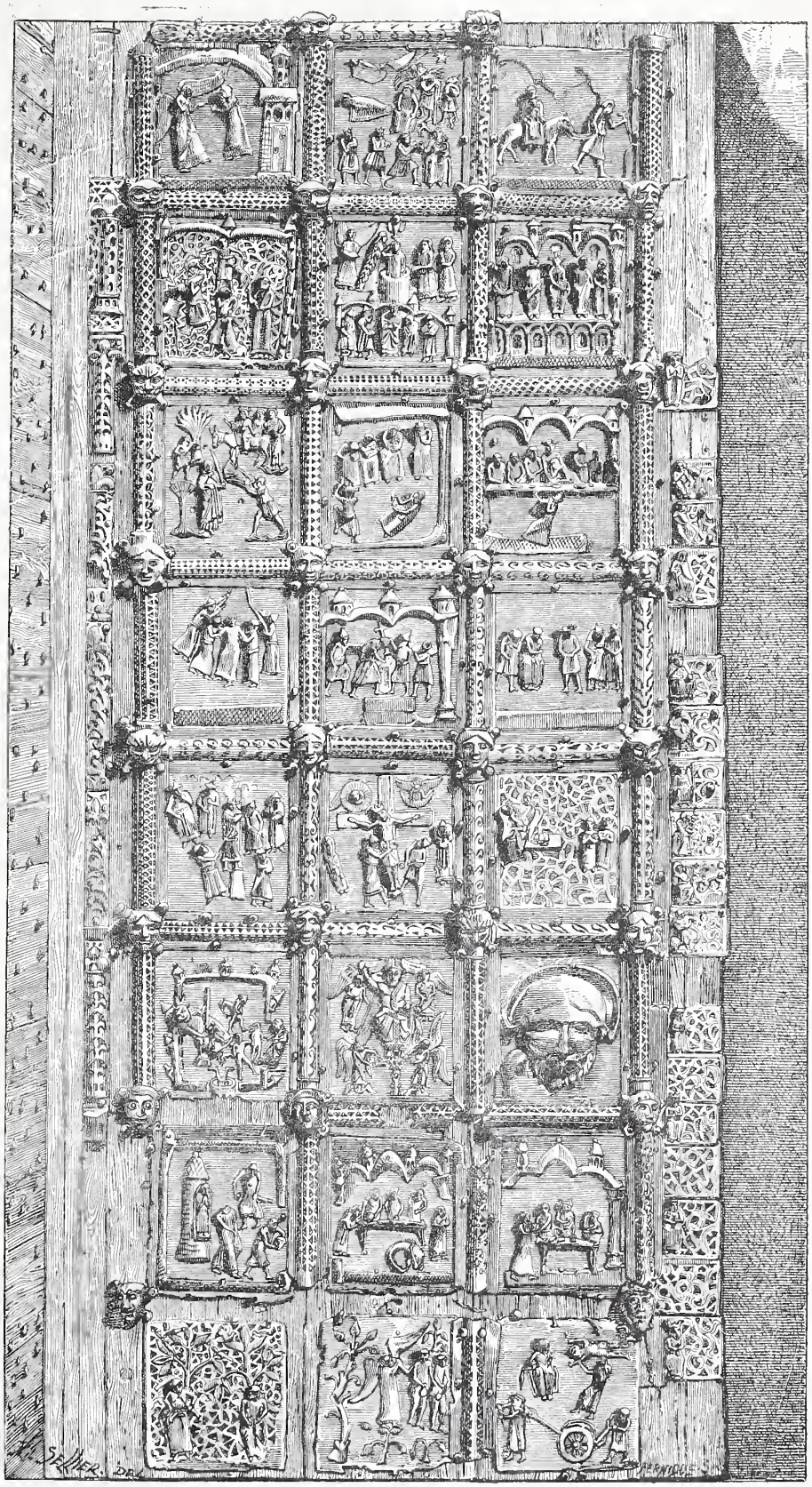
Encadrées par le portail et par les bas-reliefs qui décorent leurs jambages, les lourdes portes du sanctuaire nous frappent par leur ornementation étrange. Ces portes, qui passent inaperçues pour la plupart des visiteurs, occupent cependant une place unique dans l'histoire de l'art : « Ne manquez pas d'observer — dit déjà au dernier siècle l'historien véronais Maffei dans sa *Verona illustrata* [1] — les portes de San-Zénon, en bois recouvert de plaques de bronze historiées. L'art en est tout barbare, étalant aux yeux, sous forme de grossiers fantoches, des scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que de la chronique des miracles de Saint-Zénon. Notez surtout la Crucifixion, dans laquelle le soleil et la lune, rappelant le miracle de l'obscurité qui suivit le martyre du Christ, sont représentés par deux figures d'homme et de femme, à la manière des gentils. » La description que vient de nous donner Maffei se retrouve exactement sur l'une des plaques de la porte que représente notre gravure. Faisant ressortir ensuite ce qu'il appelle la grossièreté d'exécution de ces bas-reliefs, l'historien véronais ajoute : « Bonnano de Pise exécuta beaucoup mieux les portes de bronze du temple de Monreale, près de Palerme, en 1186. » Maffei, lorsqu'il écrivit l'histoire de sa ville natale, ignorait certainement les vicissitudes qu'avait eu à subir l'art du bronze en Italie jusqu'à sa renaissance au douzième siècle.

Les portes de Saint-Zénon, comme celles similaires exécutées entre le neuvième et le onzième siècle, appartiennent à une époque toute spéciale de l'histoire de l'art, celle de la sculpture en métal, qui devait mourir et renaître en Italie en même temps que grandissait ou qu'expirait le flot des invasions barbares. Au cinquième siècle, lorsque Constantin avait déjà transporté depuis longtemps le siège de l'empire à Byzance, entraînant à sa suite les artistes qui peuplaient Rome, le pape Saint-Hilaire peut cependant encore faire exécuter en Italie des portes de bronze damasquinées d'argent pour les églises de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jean-l'Évangéliste. Deux siècles plus tard, le pape Honorius, après avoir reconstruit l'église de Sainte-Agnès-hors-les-Murs, fait élever au-dessus du tombeau de cette martyre un grand *ciborium* de bronze. C'est le dernier ouvrage en métal d'origine italienne que nous voyons mentionner jusqu'au neuvième siècle, et même jusqu'à l'arrivée, à la fin du onzième, des artistes grecs, premiers précurseurs de la Renaissance. Du neuvième au onzième siècle, les ouvrages en bronze seront tous d'origine byzantine.

Tombée en décadence en Italie, la sculpture en bronze était restée en assez grand honneur à Cons-

[1] Maffei; *Verona illustrata*, t. III, p. 119.

tantinople, pour qu'elle n'eût point eu à souffrir même de la persécution des empereurs iconoclastes. Les artistes grecs jouissaient d'une réputation universelle, qu'ils devaient en grande partie



Plaques de bronze de la porte de l'église Saint-Zénon, à Vérone (onzième siècle). — Dessin de Sellier.

aux portes qu'ils exécutaient pour les églises. La porte de Sainte-Sophie de Constantinople, l'une des plus antiques, subsiste encore. Au onzième siècle, l'activité des ateliers byzantins se manifeste

par une série de travaux considérables destinés à l'Italie. Quelques années nous séparent seulement de l'an mil. C'est l'époque où, sous l'influence des terreurs superstitieuses, les sanctuaires sortent de terre, plus resplendissants les uns que les autres, fouillant le marbre de leurs façades, décorant leurs autels des plus riches spécimens de l'orfèvrerie. L'Italie marque sa trace dans ce grand mouvement religieux, et, par l'intermédiaire de ses comptoirs orientaux, adresse ses commandes aux ateliers de Constantinople. C'est ainsi que deux membres de la riche famille des comtes Mauro d'Amalfi, Maurus et son fils Pantaleo, donnent à la cathédrale de leur cité natale des portes de bronze byzantines, où sont représentés, dans les quatre grands compartiments du centre, le Christ, la Vierge, saint Pierre et saint André. Quand Léon, abbé du Mont-Cassin, les vit, elles lui plurent tellement qu'il envoya à Constantinople les mesures des portes de son église. Pantaleo contribua encore à cette dépense, mais les portes du Mont-Cassin ne présentent point de figures; on y plaça des inscriptions qui énumèrent les possessions de l'abbaye. En 1076, il donna à l'église de Sante Angelo-in-monte-Gargano des portes dont la décoration est beaucoup plus intéressante pour l'histoire de l'art. Celles de l'église du Saint-Sauveur-d'Atrani furent dues, en 1087, à la libéralité de son fils. A son tour, Robert Guiscard, après s'être emparé de Salerne (1077), offrit au dôme de cette ville des portes qui ont la même origine. On y voit, aux côtés de saint Mathieu, les figures de Robert Guiscard, de sa femme et du protosebastos Landulf Botromiles, qu'une inscription indique comme le fondateur de l'église [1].

Le plus magnifique spécimen de portes de bronze exécutées au onzième siècle à Constantinople fermait encore, avant l'incendie de 1823, l'église de Saint-Paul-hors-les-Murs de Rome. Ces portes, commandées par l'abbé de Saint-Paul, Hildebrand, le futur Grégoire VII, furent exécutées par un artiste du nom de Stauracios. Comme celles de Saint-Zénon, elles étaient en bois, recouvertes d'une feuille de bronze de 3 lignes d'épaisseur. Les sujets qui remplissent les cinquante-quatre compartiments sont tirés de l'histoire du Christ et de la Vierge, de celle des apôtres, des prophètes, etc. L'attention est surtout attirée par la technique même de l'œuvre byzantine. La décoration n'est point faite en effet en relief, l'artiste a dessiné en creux les traits des figures, les plis des vêtements, puis, dans les sillons ainsi ménagés, il a inséré des fils d'argent et d'or. Ce ne sont donc point des bas-reliefs, mais des figures damasquinées, à la façon des plaques d'airain réticulées d'or qui enrichissaient les parois de l'église byzantine des Saints-Apôtres. Nous retrouvons le même procédé et le même style, les mêmes figures allongées qui caractérisent les œuvres de la fin du onzième siècle, dans l'ornementation des portes de Salerne et dans celle de l'une des portes de Saint-Marc de Venise donnée en 1085 par Alexis Commène aux Vénitiens.

Les portes de Saint-Zénon appartiennent-elles à la catégorie des œuvres fondues à Constantinople, ou ont-elles été exécutées en Italie même par des artistes indigènes, contemporains ou précurseurs des auteurs des portes des églises de Trani, de Monreale, de Pise, de Lucques? Leur ornementation ne rappelle en rien les procédés adoptés pour les portes ornées au trait et damasquinées de Salerne et de Saint-Paul; d'un autre côté, l'exécution rudimentaire des bas-reliefs ne permet guère de les classer dans la catégorie des portes déjà savamment ouvragées du douzième siècle. Les détails des différents sujets qui les ornent se ressentent évidemment de l'influence byzantine, autant par les dessins des entrelacs qui servent d'encadrement et de bordures, que par la répétition du profil des façades à coupoles; nous inclinerions donc à croire qu'elles sont d'origine italienne, et que leur auteur s'est inspiré des artistes grecs appelés par l'abbé Didier, vers 1080, au Mont-Cassin. Faut-il encore chercher l'origine des portes de Saint-Zénon en Allemagne, où, dès les premières années du onzième siècle, en 1011, l'archevêque de Mayence, Willigis, fait fondre les portes de sa cathédrale, et où encore, en 1015, saint Bernward fait exécuter celles de la cathédrale d'Hildesheim, enrichies, comme celles de Saint-Zénon, de hauts-reliefs représentant des scènes de la Genèse et des Évangiles? On ne saurait guère chercher en France leur origine; ce n'est qu'en 1140 que l'abbé Suger fait exécuter les portes de l'église de Saint-Denis, les premières qui aient été fondues dans notre pays. Quoi qu'il en soit et à quelque solution que l'on s'arrête, les portes de l'église de Vérone doivent être considérées comme l'un des plus curieux spécimens de l'art du bronze à l'époque romane, et leur exécution procède, d'une façon plus ou moins directe, des procédés de l'école byzantine, dont l'influence se faisait sentir dans tous les centres artistiques du continent.

MAXIME HÉLÈNE.

La fin à la prochaine livraison.

[1] Ch. Bayet; l'*Art byzantin*.

LE BLIZZARD DU 11 MARS 1888.

On donne, dans l'Amérique du Nord, le nom de *blizzard* à un ouragan local accompagné d'une baisse extrêmement brusque de température. L'état d'Iowa, où ces tempêtes de neige se déclarent fréquemment, est situé au nord de la vallée du Mississipi, dans l'immense étendue de laquelle se rencontrent d'énormes différences de température. D'après M. Faye, le blizzard serait subordonné au passage d'un cyclone dans une région caractérisée par son climat excessif. Aussi peut-

on retrouver des phénomènes semblables se produisant sous l'influence de causes analogues, mais dans des pays tout différents au point de vue géographique. Le *bora* ou *buran* de la Russie serait un vrai blizzard.

Les mouvements cycloniques, ces gigantesques tourbillons qui se meuvent à travers notre atmosphère, peuvent, suivant les climats qu'ils franchissent à grande vitesse, produire des effets différents en apparence, souffler ici le chaud, ailleurs le froid, amener des torrents de neige ou soulever des torrents de sable, manifester leur présence, dans les régions tempérées, par des averses ou des grêles, dans les pays chauds et secs, par des ouragans de sable ou de poussière.

Des mouvements giratoires moins étendus en largeur, mais d'une énergie extrême, de véritables *tornados*, peuvent en outre prendre naissance dans le *demi-cercle dangereux* du cyclone, c'est-à-dire dans la partie du tourbillon général où la vitesse du vent s'ajoute à la vitesse de translation du cyclone, parce qu'elles y sont de même sens. Tel paraît être le cas du terrible blizzard qui a couru, les 11 et 12 mars 1888, le long de la côte orientale des États-Unis, pendant que le centre de la dépression, venu des États du centre, se dirigeait vers le lac Erié, s'engageait dans le bassin du Saint-Laurent et arrivait à Montréal.

Le 9 et le 10 mars, à Philadelphie, le ciel était clair, l'air était tiède : on croyait le printemps arrivé. Le 11, le vent du sud-ouest se mit à souffler, amena une pluie chaude qui, vers le soir, devint un vrai déluge; le thermomètre marquait *seize degrés* centigrades. Mais bientôt un changement subit de température se manifesta. Dès cinq heures du soir, le thermomètre baissait à Washington; cet abaissement de la température se fit sentir à Philadelphie seulement vers onze heures du soir et n'atteignit New-York que le 12 mars, à quatre heures du matin. La marche du phénomène fut donc régulière et dirigée du sud-ouest vers le nord-est.

A Philadelphie, la pluie, qui tombait à torrents, se changea, dans l'espace de dix minutes, en grésil, puis en neige : pendant la nuit, le vent se mit à souffler en tempête, et le thermomètre descendit à *dix-huit degrés* au-dessous de zéro, soit *trente-quatre degrés* de différence dans l'espace de quelques heures. La neige, poussée par le vent, s'accumulait en grosses vagues que la gelée solidifiait presque aussitôt. Elle s'attacha aux fils télégraphiques et aux arbres trempés de pluie; des milliers d'arbres se brisèrent, et sur les trois cents fils télégraphiques qui relient New-York et Philadelphie, aucun n'était en état de servir le 12 mars au matin. Pas un seul des huit cents trains qui arrivent à Philadelphie ou en partent journellement ne put faire son trajet habituel pendant la journée du 12 mars. Sur tout le trajet du blizzard, nombre de personnes furent étouffées sous la tempête de neige : à New-York même, vingt-et-une personnes ont péri; l'une d'elles fut retrouvée, devant sa porte, ensevelie sous la neige.

Les terribles effets du phénomène se produisirent successivement à Washington, à Baltimore, à Philadelphie, à New-York, à Boston, de sorte que le blizzard du 11 mars 1888 suivit exactement la même route que la fameuse tempête citée par Franklin dans l'exposé de sa théorie des vents.

A en juger par les effets observés sur le continent, on pouvait s'attendre aux plus grands désastres le long de la côte de l'Atlantique. De l'avis du grand navigateur Maury, l'approche de la côte des États-Unis est, en hiver, l'un des attérissages les plus pénibles et les plus dangereux : « Le marin, dit-il, est exposé à y recevoir des *tempêtes de neige* et des coups de vent qui défient toute son expérience et son habileté : en quelques instants, il voit son navire pour ainsi dire transformé en une masse de glace, son équipage engourdi et hors d'état de manœuvrer. » Pendant le blizzard du 11 mars, vingt-deux navires se perdirent dans la baie de la Delaware; soixante y furent jetés à la côte. Dans la baie de la Chesapeake, plus de deux cents naufrages se sont produits. Tout l'équipage d'un navire perdu sur la côte du Maryland a été trouvé gelé. Des naufragés s'étaient réfugiés sur une jetée : la tempête la brisa en trois points et les malheureux restèrent deux jours, sans nourriture, exposés à l'ouragan, à la neige et à la pluie. Les bateaux-pilotes se perdirent en grand nombre : ceux du port de New-York furent dispersés au loin, sans que l'on pût savoir, en l'absence de toutes communications, ce qu'ils étaient devenus.

La tempête de neige, qui avait commencé à souffler dans la soirée du 11 mars, dura pendant toute la journée du 12 et n'épuisa sa rage que vers la fin de celle du 13. Pendant deux journées entières, la vie fut, pour ainsi dire, arrêtée dans toute la portion des États-Unis qui borde l'Atlantique : les affaires furent suspendues et les relations complètement interrompues entre des villes où l'activité commerciale est arrivée à son plus haut degré.

E. Lefebvre.

LES COUTEAUX.

LEUR HISTOIRE, LEUR FABRICATION.

Suite et fin. — Voy. page 171.

L'industrie coutelière a fait de grands progrès depuis cinquante ans, grâce à la division extrême du travail et à l'emploi des procédés mécaniques.

« C'est particulièrement dans la fabrication des tranchants, dit M. Victor Meunier, c'est-à-dire dans les opérations qui absorbaient le plus de main d'œuvre, que les machines sont intervenues. C'est là aussi, vu la dureté de la matière, que leur intervention était le plus désirable. Pour mettre les mécanismes en action et faire tourner les meules,

les moteurs à eau ou à vapeur sont devenus nécessaires. Cet outillage n'est plus compatible avec le travail domestique. Il a entraîné la formation d'établissements plus ou moins considérables où les ouvriers, soumis à la division du travail, sont astreints au travail en commun [1]. »

Indépendamment des nombreuses usines où l'on fabrique actuellement les divers objets de coutellerie, il existe plus de six mille couteliers qui travaillent isolément et sont répartis dans les communes qui avoisinent Nogent, Langres, Thiers, Clermont, Montigny, etc., etc.

Bien que les grandes usines de coutellerie fabriquent tout ce qui se rapporte à leur industrie, elles ont cependant chacune leur spécialité. Scheffield est renommée par ses couteaux de table, ses rasoirs et ses ciseaux. Thiers, Caen et Chatellerault fabriquent surtout la cisellerie et la coutellerie communes, destinées à l'exportation. Ainsi, on y trouve des couteaux de table à 10 et même 7 francs la grosse (144 pièces), et des rasoirs à 12 francs la douzaine. La principale fabrication de Nogent et de Langres est la coutellerie chirurgicale, le canif et toute la grosse coutellerie.

Autrefois, les couteliers fabriquaient eux-mêmes leurs couteaux ; aujourd'hui ces ustensiles doivent passer entre les mains de quinze ou seize ouvriers avant que d'être mis en vente.

La fabrication de la coutellerie implique quatre groupes principaux d'opérations, qui sont :

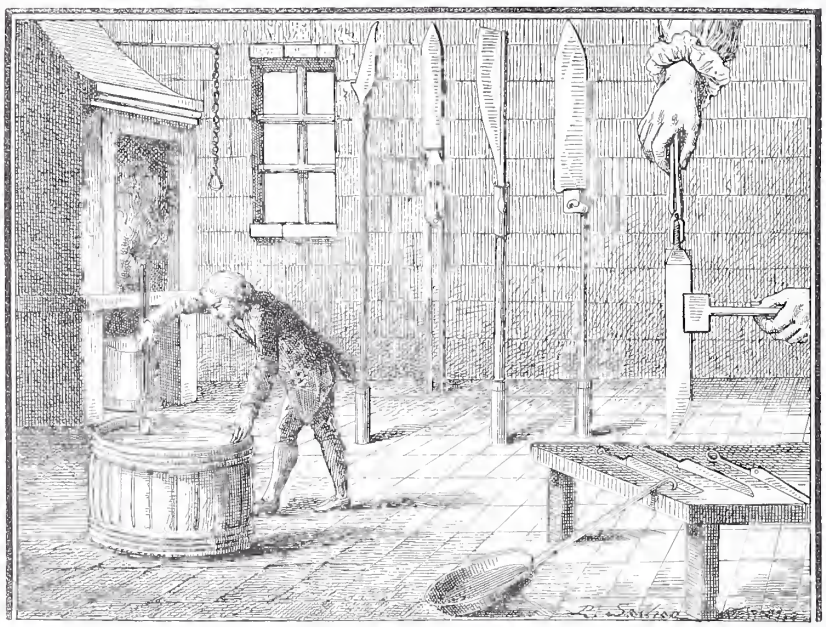
Le *forgeage*, généralement suivi d'un travail à la lime, et par lequel on donne la première forme à la lame, à la platine et au ressort.

La *trempe* et le *recuit*, qui procurent à l'acier la dureté qui est la qualité essentielle du tranchant.

L'*émoulage*, l'*aiguisage* et le *polissage*, qui donnent à la lame la forme définitive, le tranchant et le poli.

Le *montage* ou l'*assemblage*, par lesquels on adapte aux lames les manches et les divers appendices qui constituent chaque article.

Le forgeage, qui se fait, soit à la main, soit au moyen de machines-outils mues par la vapeur ou par la force hydraulique, a pour but de donner



La Coutellerie au dernier siècle. — Atelier de trempe. — Dessin de Sellier, d'après l'*Encyclopédie*.

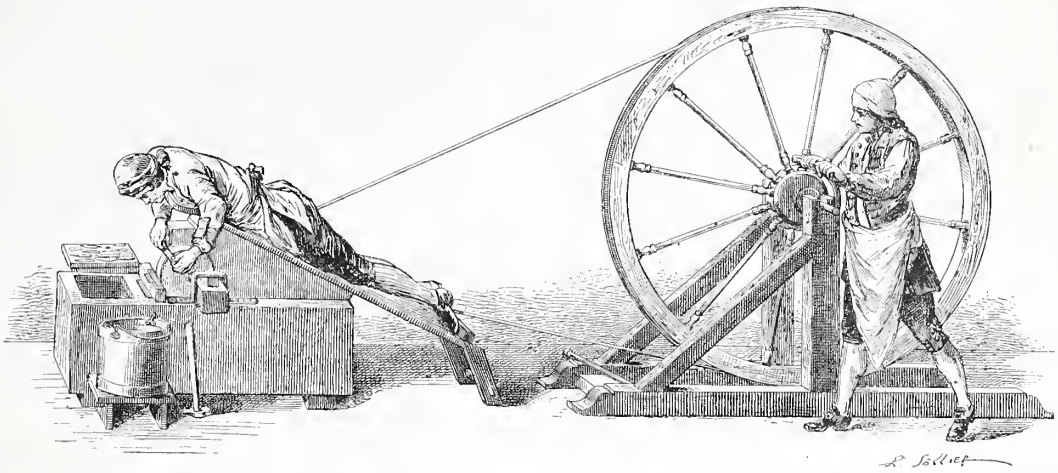
aux barres d'acier la forme qu'elles doivent avoir. Quelquefois, au lieu de forger l'acier, on l'*estampe*, c'est-à-dire qu'on lui donne la forme voulue en le comprimant à chaud dans des blocs ou matrices en métal.

Quand les pièces de coutellerie sont forgées ou estampées, on les dégrossit à la lime ou à la meule, et l'on procède ensuite à la *trempe* qui durcit l'acier, lui procure ses propriétés tranchantes et lui donne ses trois qualités essentielles : la *tenacité*, la *dureté* et l'*élasticité*. La trempe s'exécute après l'écrouissage ou forgeage à froid de l'acier ; on commence par chauffer le métal, puis, quand il a atteint la température du rouge vif, on le plonge brusquement dans l'eau froide. Pour que cette opération réussisse bien, il faut que la chaude de trempe ne soit ni trop lente ni trop intense. Or, comme il est très difficile d'apprécier l'état du métal au feu, on remplace généralement la chauffe au feu de forge par l'immersion dans des bains d'alliages métalliques dont on connait le point de fusion. Ces alliages sont formés de plomb et d'étain et se composent de 7 à 50 parties de plomb pour 4 d'étain.

L'eau n'est pas le seul agent employé pour la trempe ; on emploie souvent aussi des bains formés de dissolutions salines ou alcalines, ou bien de matières grasses ou résineuses telles que l'huile, le suif, la cire, la résine, etc. Mais, de toutes les substances en usage, l'eau pure est encore celle qui donne les meilleurs résultats.

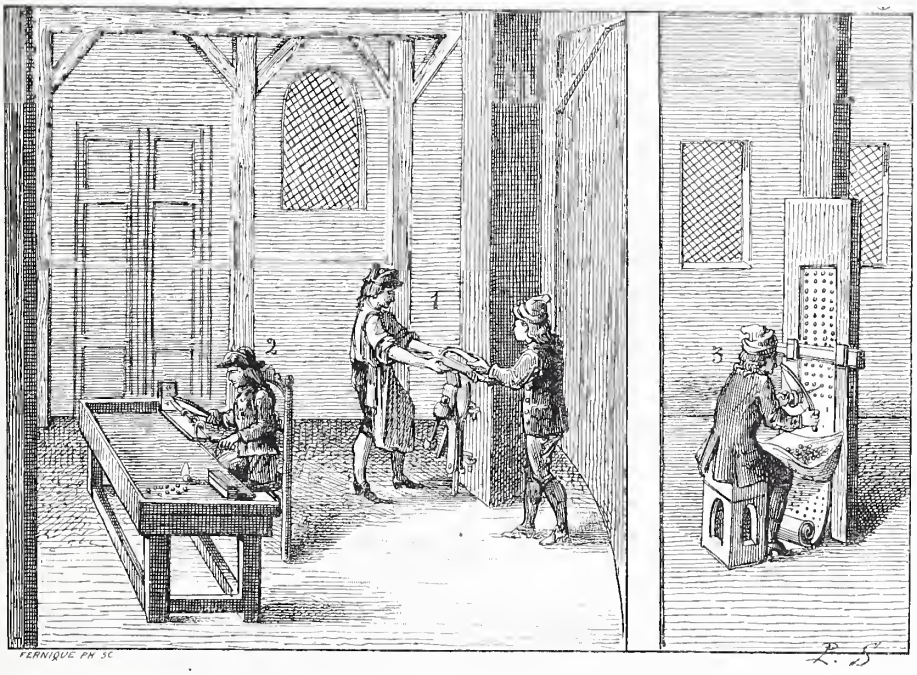
[1] *Mareschal-Girard et la coutellerie de Nogent*, par V. Meunier.

Les pièces trempées ont ordinairement plus de dureté qu'il ne convient pour l'usage auquel on les destine ; il importe donc de restituer à l'acier la qualité qu'il doit avoir. Pour cela, on le *recuit* en le portant lentement à une température plus ou moins élevée, mais toujours inférieure au rouge naissant. Les méthodes employées pour régler la température du recuit sont fondées sur l'observation des couleurs que prend la surface de l'acier quand on le chauffe à des températures graduellement croissantes. Ainsi, les rasoirs sont recuits au jaune, les canifs au jaune d'or, les couteaux ordinaires au rouge cuivre, les ressorts au bleu foncé, etc., etc.



L'émoulage. — Dessin de Sellier.

L'*émoulage* a pour effet de donner aux pièces le premier tranchant, autrement dit de les *débrutir*. Cette opération s'exécute au moyen de meules en grès, animées d'un mouvement rapide de rotation, et enduites de suif ou mouillées avec de l'eau, afin que l'échauffement produit par le frottement ne détrempe pas l'acier. L'émoulage exige des ouvriers intelligents et expérimentés ; c'est une opé-



Atelier de montage. — Dessin de Sellier.

1. Formation sur le manche de la place de la lame. — 2. Percement du trou sur lequel doit entrer l'axe de la lame.
3. Ouvrier tirant d'un feuillet de cuivre les rosettes dont on garnit les manches.

ration dangereuse et malsaine qui fait chaque année de nouvelles victimes. Quelquefois, en effet, la force centrifuge occasionnant un déplacement des molécules de la meule, celle-ci se brise et ses débris vont frapper mortellement les malheureux ouvriers. On attribue encore aux poussières de grès que respirent les émouleurs, les affections de poitrine auxquelles ces malheureux succombent trop souvent.

Les figures 1, 2, 3 (ci-dessus) montrent com-

ment, au dix-huitième siècle, s'exécutaient les diverses opérations de la trempe, de l'émoulage et du montage des pièces de coutellerie.

Avant de procéder à cette dernière opération, on commence par préparer les manches des couteaux. Ceux-ci se font généralement en bois, mais souvent aussi en baleine, en os, en ivoire, en écaille, en nacre ou en métal. Les essences les plus employées sont l'ébène, le palissandre, le cerisier et le buis. La porcelaine, le verre, l'agate, sont encore quelquefois utilisés pour fabriquer des manches de fantaisie.

Les manches se fabriquent aujourd'hui mécaniquement. Lorsqu'ils sont préparés, on procède au montage, lequel exige deux séries d'opérations distinctes suivant qu'ils doivent être droits ou fermants. Dans les couteaux droits, la lame est terminée par une queue ou *soie* qui peut être plate ou carrée. Lorsqu'elle est carrée, on l'introduit dans le manche préalablement creusé, et on l'y fixe au moyen de plomb fondu ou d'un mastic résineux. Lorsqu'au contraire la soie est plate, on l'insère entre les deux parties qui composent le manche, et on l'assujettit par un ou plusieurs rivets.

Dans les couteaux fermants ou pliants, les lames sont maintenues entre deux platines sur lesquelles on ajuste, au moyen de rivets, le ressort du couteau et les deux parties du manche.

L'affilage se fait à la main avec des pierres à aiguiser dont la nature diffère avec l'objet à affiler. On emploie les schistes verdâtres pour les lames fines, les schistes argilo-siliceux pour les rasoirs, et les grès houillers pour les couteaux de table.

Enfin, le polissage s'exécute soit à la meule, soit à la main ou à la brosse. Le poli ordinaire s'obtient à l'aide de meules en bois dur enduites d'un mélange de poudre d'acier ou d'émeri, de potée d'étain et d'alcool, ou bien encore de colcothar ou rouge d'Angleterre. Le polissage à la brosse n'est employé que pour les pièces dont la forme ne permet pas à la main ou à la meule d'atteindre toutes les parties.

Telles sont les diverses opérations que comporte aujourd'hui la fabrication des couteaux.

ALFRED DE VAULABELLE.

L'ABANDONNÉ.

Conte de Noël.

Là-haut, le fier castel de Framont dresse au-dessus de la montagne sa tête qui se perd dans les nuages. Il a été le berceau d'une race de vaillants guerriers; mais la châtelaine n'endort pas dans ses bras de beaux enfants blancs et roses, et depuis six ans qu'elle est devenue la femme du seigneur de Framont, c'est en vain qu'elle a prié le ciel de lui envoyer un fils. Et, pour l'obtenir du Dieu tout-puissant, le sire châtelain a pris la croix; il a appelé autour de sa bannière les plus braves de ses vassaux, et il est parti pour la Terre-Sainte, afin de combattre Saladin et de reconquérir le tombeau du Sauveur.

Il n'est pas encore arrivé en Palestine, car la route est longue et semée de périls. Mais déjà ses prières ont été exaucées; et dans tout le château de Framont, les serviteurs fidèles bénissent Dieu en pleurant de joie, et répètent à l'envi : « Longue et heureuse vie à notre nouveau seigneur, qui est né pendant la nuit de Noël! »

La châtelaine s'est fait apporter son bel enfant; elle le contemple et sourit.

— Un fils! dit-elle avec orgueil.

Et dans son cœur pénétré de reconnaissance, elle rend grâce à Dieu qui le lui a donné. Puis elle fait mander son chapelain; il faut qu'il écrive à son seigneur un message pour lui annoncer la bonne nouvelle. Un serviteur fidèle et zélé ira le porter au camp des croisés : il partira demain, bien pourvu d'or pour ne manquer de rien sur la route. Sa fortune est faite : il peut compter sur la gratitude du seigneur et de la dame.

Un an s'est écoulé, Noël va revenir. L'enfant essaie ses premiers pas, bégaie ses premiers mots; il est beau et fort, sa mère est fière de lui et sourit à ses jeux. Comme elle sera heureuse, le jour où son seigneur rentrera victorieux dans son castel, d'aller au-devant de lui avec le bel enfant dans ses bras! Que la croisade lui semble longue! C'est si loin, la Terre-Sainte! le chevalier n'a pas encore pu envoyer de message à sa dame bien-aimée...

Le troisième jour avant Noël, un pèlerin, hâve et misérable, gravit péniblement la pente qui mène au château. Il entre, il vient s'agenouiller aux pieds de la châtelaine :

— Noble dame, c'est moi, votre fidèle serviteur: j'apporte une mauvaise nouvelle. Mon Seigneur, votre époux, est prisonnier des Sarrasins : vite, donnez votre or et vos joyaux pour sa rançon!

La dame a chancelé, frappée au cœur; elle tombe dans les bras de ses femmes. Mais son vaillant cœur ne peut défaillir qu'un instant; elle se relève bientôt, ranimée par son grand courage.

— Repose-toi, bon serviteur, dit-elle au messager; répare tes forces, et célèbre avec nous la fête de Noël; puis, chargé de mes trésors, tu repartiras pour la terre où mon cher seigneur, ton maître, est retenu prisonnier. Nous, ici, nous prierons pour votre heureux retour.

Hélas! hélas! un malheur ne vient jamais seul. Les mauvaises nouvelles ont des ailes : un chevalier félon a appris la captivité du châtelain. Quel nid d'oiseaux de proie on ferait de ce castel de Framont, perché sur sa montagne à l'entrée d'un défilé! Le félon a réuni ses brigands : le château est peu gardé, ses meilleurs défenseurs sont à la croisade : ceux qui restent sont vite abattus : le château est pris!

— Fuyez, noble dame, fuyez, s'il en est temps encore! crient à la châtelaine ses serviteurs blessés, qui viennent mourir à ses pieds.

La dame a saisi son enfant, et le sac où elle a mis la rançon de son époux. Elle fuit par un passage secret, elle erre dans la campagne couverte de neige, elle marche, elle marche, pliant sous le faix, et ne sent pas la fatigue de ses jambes. La nuit vient, la nuit de Noël; l'enfant pleure de froid et de faim. La pauvre mère s'agenouille et lève les yeux vers les étoiles :

— Seigneur Jésus, vous qui êtes né en une nuit pareille pour le salut des malheureux, inspirez-moi, dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour sauver mon mari et mon enfant.

Une petite lumière a brillé au loin : est-ce la réponse de Jésus? La pauvre mère le croit; elle se relève et marche, réchauffant son fils par ses baisers. Elle arrive à la chaumière éclairée; mais là, elle a peur. Si, par crainte de l'ennemi, on allait la chasser? On ne chasse pas un enfant : elle confiera le sien à la pitié des hommes et à la providence de Dieu! Elle, il faut qu'elle aille délivrer son seigneur...

Dans la crèche, comme autrefois Jésus, un petit enfant est couché : la vache l'a réchauffé de son haleine, et il s'est endormi doucement. A l'aube, les habitants de la chaumière le découvrent et s'étonnent. Mais ils ne le jetteront pas dehors : un si petit hôte, venu la nuit de Noël, est, bien sûr, envoyé par Jésus! La femme le nourrit de bon lait fortifiant; l'homme compte les pièces d'or et soupèse la belle chaîne qu'une main prévoyante a nouées dans ses langes : le petit abandonné ne sera pas rejeté.

A travers les plaines et les monts, les villages et les villes, la châtelaine a marché vers la Terre-Sainte. Elle a pris le bourdon et la gourde du pèlerin, et partout, comme les oiseaux du ciel, elle a trouvé sa nourriture. Le Seigneur la protège, car la sacoche pleine d'or et de joyaux précieux qu'elle porte pendue à ses épaules n'a jamais tenté les châtelains avides qui gardent les passages pour dépouiller les voyageurs. Mais les étés ont succédé aux hivers, et il s'est passé des années quand elle arrive aux tentes de Saladin.

Saladin, quoique infidèle, est un vaillant guerrier et un grand cœur; il s'émeut de respect et d'admiration pour la femme du chevalier franc qui est venue de si loin toute seule.

— Qu'on lui rende, dit-il, le chevalier et sa rançon; qu'on y joigne deux de mes bons chevaux d'Arabie, des armes et des vêtements, pour qu'ils s'en retournent dans leur pays.

Le captif est délivré; la croisade va finir, et le Saint-Sépulcre ne sera pas délivré. Ce n'est pas manque de vaillance chez les croisés : Dieu leur a refusé cette gloire : que sa volonté soit faite!

Au pays franc, l'enfant a grandi, aimé et choyé tant que sa mère adoptive a vécu; mais elle est morte d'un mal qui ravageait le pays, et, depuis, le pauvre petit n'a plus rencontré que l'indifférence d'abord, et ensuite les mauvais traitements. L'or qu'il avait apporté est dépensé depuis longtemps, la chaîne a été vendue aux Juifs : l'enfant n'est plus qu'une bouche inutile : qu'il travaille donc! On l'arme d'une baguette, et il mène les bêtes aux champs; il porte de l'eau, il porte du bois, il arrache les mauvaises herbes dans les sillons, et on lui reproche le pain qu'on lui jette. . Jamais une caresse! son maître a pris une autre femme, ils ont des enfants qu'ils embrassent et qu'ils bercent sur leurs genoux; lui, on le repousse, et il est plus maltraité que le chien du logis, à qui on passe encore la main sur la tête, et à qui on donne parfois un bon morceau... Les enfants grandissent : l'aîné ne peut plus tenir dans son berceau, on lui donnera le lit du petit étranger : il dormira bien sur la paille à côté des bêtes... n'est-ce pas dans l'étable qu'on l'a trouvé?

La nuit de Noël revient : joie et paix à la terre! espoir aux malheureux! Toute la famille est allée à l'église, fêter la naissance de Jésus : n'ont-ils point de remords, au fond de leur cœur, de traiter comme un paria l'hôte que Jésus leur a confié?

L'Abandonné est resté seul dans l'étable; il regarde les étoiles par la fente de la porte mal jointe, et grelotte sous ses haillons. Il a froid, il a faim, et il pense, le pauvre enfant qui ne sait pas combien on peut souffrir sans mourir, il pense que bientôt il s'endormira pour toujours, que Jésus l'appellera pour le consoler dans son paradis. Et il murmure en joignant ses petites mains :

— Cher seigneur Jésus, venez bientôt me chercher, je vous en prie! mais, avant de m'emmener, faites-moi voir ma mère une seule fois! Tous les autres enfants ont un père et une mère : il n'y a que moi qui n'en ai pas. Ne me faites pas mourir avant que ma mère m'ait embrassé!

Un bruit se fait entendre dans la campagne : la terre glacée retentit d'un trot de chevaux. Une troupe de cavaliers, portant des torches qui flamboient dans la nuit, s'arrête devant l'étable.

— C'est là! dit une voix de femme.

Et une belle dame, que l'enfant prend pour la Vierge Marie, descend de sa haquenée et pousse la porte... la lumière des torches éclaire le pâle visage de l'enfant...

— Qui es-tu, pauvre petit?

— Je ne sais pas mon nom; on m'appelle ici l'*Abandonné;* c'est dans cette crèche qu'on m'a trouvé, tout petit, il y a bien longtemps, la nuit de Noël...

— O mon enfant! mon enfant!

Il n'est plus abandonné : blotti contre le cœur de sa mère, réchauffé par ses baisers, serré dans ses bras caressants, l'enfant se croit en paradis.

— Ma mère, dit-il, Jésus m'a entendu; je lui avais tant demandé de ne pas me faire mourir avant de vous avoir embrassée!

. . . . . .

. . . . . .

C'est le jour de Noël! Le soleil brille, resplendissant, sur les tours de Framont qui se dressent fièrement dans le ciel bleu. Dans toutes les chaumières on se réjouit, on rend grâce à Jésus libé-

rateur; on se raconte la bonne nouvelle. L'ancien seigneur est revenu, avec sa douce dame, la bonne châtelaine; ils ont chassé le chevalier félon qui leur avait ravi leur héritage. Et la dame a retrouvé son fils; elle l'avait confié aux anges de Dieu, la nuit qu'elle partit, toute seule à travers la campagne, et les anges l'ont nourri pendant dix années... Dans les chaumières, on se réjouit : dans une seule on tremble... c'est celle qui est là-bas, bien loin, si loin que de son toit on ne voit pas les murs du château... c'est celle où hier encore un pauvre enfant, qu'on appelait l'Abandonné, traînait sa misérable vie, un pauvre enfant qu'on n'a pas retrouvé ce matin...

— Les voici! dit l'homme, blême et hagard.

Sa femme tombe à genoux, ses enfants se cachent dans le coin le plus sombre... La porte s'ouvre, et le châtelain, comme un géant vêtu de fer, apparaît sur le seuil, tenant son fils par la main. La châtelaine les suit, et derrière eux on entrevoit toute une troupe d'hommes d'armes...

— Grâce! crient les misérables prosternés.

Et l'enfant, encouragé par sa mère qui lui sourit, sa douce main appuyée sur son épaule, leur dit :

— N'ayez crainte! j'ai retrouvé ma mère, je suis dans le ciel : on ne s'y souvient pas du mal. Je me rappelle seulement que pendant dix ans vous m'avez nourri.

« Il est né, le divin enfant! » chantent les anges dans le ciel et les chrétiens sur la terre. Gloire à Dieu dans le ciel, et sur la terre miséricorde aux pécheurs! Car c'est le pardon qu'il est venu apporter au monde, le petit enfant qui reposa dans une crèche, entre le bœuf et l'âne, dans l'étable de Bethléem.

Mme J. Colomb.

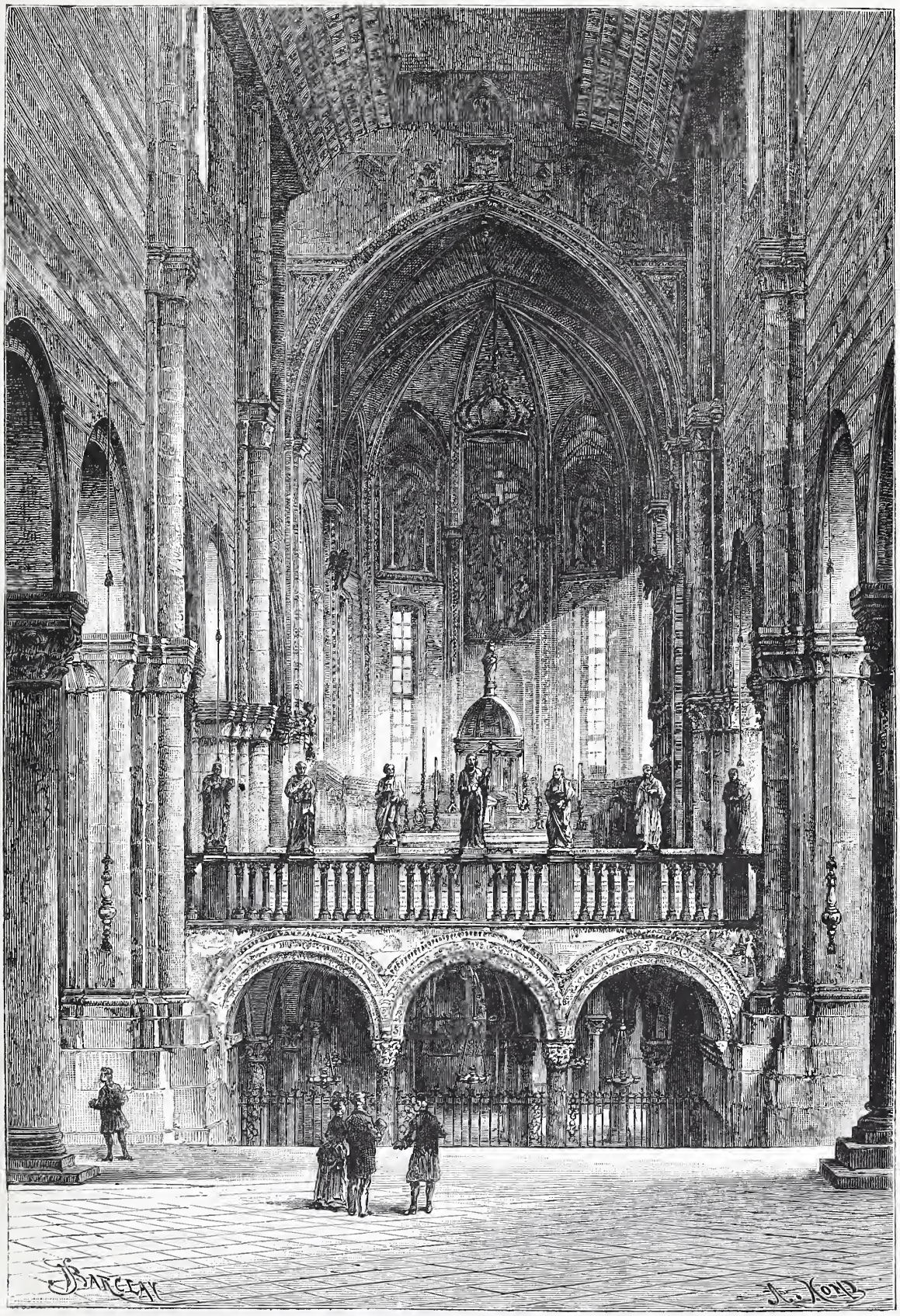
ESQUISSE DE COSTUMES A LA MODE VERS 1800.

Personnages de la *Petite ville*, comédie de Picard, acte premier (voy. sur Picard, t. V, 2me série, 1887, p. 144).

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. Administrateur délégué : E. BEST.

L'ÉGLISE SAINT-ZÉNON, A VÉRONE.

Suite et fin. — Voy. page 248.



Intérieur de l'église Saint-Zénon, à Vérone. — Dessin de Barclay.

Abandonnons le célèbre portail. Aussi bien, l'art byzantin, que nous avons vu briller d'un si vif éclat du neuvième au onzième siècle, tombe lui-même en décadence. L'école d'artistes grecs émigrés en Italie va jeter de profondes et vivifiantes racines, sur lesquelles viendra se greffer l'éblouissante époque de la Renaissance. Aux portes déjà remarquables de Bonnano de Pise, viendront s'ajouter, en 1195, celles que Pietro et Uberto de Plaisance vont fondre, sur l'ordre de Célestin III, pour Saint-Jean-de-Latran. Un peu plus d'un siècle nous sépare encore des années glorieuses qui virent Andrea Pisano achever celles du Baptistère de Florence, et, plus tard, Lorenzo Ghiberti poser au même baptistère les fameuses portes du Paradis, pour lesquelles avaient concouru Brunelleschi, Jacopo della Guercia, et leur maître à tous, Donatello. Le siège de la culture artistique, transporté à Byzance en même temps que l'empire, est retourné à son premier berceau.

L'aspect intérieur de Saint-Zénon est celui de toutes les grandes basiliques romanes. Une nef centrale d'une nudité pleine de noblesse, deux rangées de piliers couronnés de chapiteaux aux bizarres ornements, feuillages, serpents, lions, chiens enchevêtrés, dans lesquels l'imagination fantasque des artistes du moyen âge s'est donné libre carrière; de hautes colonnes, allant rejoindre la voûte et ajoutant encore, par leur légèreté, à l'illusion de la hauteur du monument, forment, avec les deux nefs latérales, un ensemble d'une véritable majesté. Sous le chœur, qui date du quinzième siècle, s'ouvre la crypte, soutenue par quarante colonnes, qui renferme le corps de saint Zénon. Au fond de l'abside est un tryptique de Mantegna, qu'accompagnait autrefois un *Christ entre les larrons*, enlevé à l'église en 1797, et que l'on peut admirer au Louvre.

Nous ne terminerons point sans dire quelques mots du prélat sous l'invocation duquel a été placée la basilique de Pépin, fût-ce seulement pour rappeler que son nom restera attaché à l'un des points les plus curieux de l'histoire de l'iconographie chrétienne. C'est dans les écrits de saint Zénon, en effet, que l'on rencontre le texte le plus ancien qui fasse mention d'une reproduction matérielle de la Croix, symbole adopté par les chrétiens dès les premiers siècles de l'Église, mais dont l'usage aurait été restreint pendant longtemps aux simples signes gravés sur les tombeaux, ou aux croix pectorales faciles à dérober aux persécutions. Saint Zénon, dans les écrits qu'il a laissés, atteste avoir placé, vers 362, une croix sur le faîte d'une église qu'il avait bâtie. Le premier document vraiment probant relatif à cette question existe, on le sait, sur une mosaïque de la chapelle des saints Celse et Nazaire, à Ravenne, bâtie vers 440 par Galla Placidia, représentant le Christ portant une croix fixée à une hampe. Ce point d'histoire religieuse mis de côté, l'évêque de Vérone vivra surtout dans la mémoire des hommes par l'antique basilique à laquelle il a donné son nom, précieux vestige de l'art à l'une des plus curieuses époques de son développement.

MAXIME HÉLÈNE.

HORLOGER ET VOYAGEUR.

NOUVELLE.

I

C'était chez le premier horloger de Genève. Je n'en dirai point le nom par égard pour ses confrères qui, eux aussi, sont tous le « premier » horloger de Genève. Pour la clarté du récit, nous l'appellerons pourtant, si vous le voulez bien, M. Unzahl, ce qui signifie légion. De la sorte, aucune susceptibilité ne sera froissée.

Or, par une froide matinée du mois de février 1885, M. Unzahl était dans son bureau, où il achevait de dépouiller son courrier, lorsqu'un homme très correct d'allure et de costume ouvrit la porte du magasin et, s'adressant à un commis :

— M. Unzahl, s'il vous plaît? demanda-t-il.

— C'est à lui-même que monsieur veut parler? répondit le commis.

— Exactement, c'est à lui-même.

— M. Unzahl est occupé en ce moment. Et si c'était pour un achat, il y a là le premier employé qui donnerait à monsieur tous les renseignements désirables.

— C'est, en effet, pour un achat, mais dans des conditions particulières, et je désire n'en traiter qu'avec M. Unzahl.

— Si monsieur veut bien me donner sa carte?

L'étranger remit au commis un petit bristol, de la taille d'un billet de chemin de fer, sur lequel on lisait :

W. J. BARKER, Esq.
21, Granville Place,
Portman square, W.

M. Unzahl parut bientôt et s'adressant à M. Barker :

— Que puis-je pour votre service, monsieur?

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, dit l'étranger (parfait gentleman, vêtu d'un de ces ulsters à pèlerine et à grands carreaux multicolores, que les Français ont adopté depuis, après s'en être longuement et spirituellement moqués).

— Je voudrais avoir une bonne montre; le prix m'est indifférent; ce à quoi je tiens, c'est à une véritable régularité.

— Alors, dit l'horloger, c'est un chronomètre que vous désirez : en voici un, en argent, qui ne coûte que quinze cents francs.

— Non, répliqua l'Anglais; bien que je voyage quelque peu, je ne suis point officier de marine; une bonne montre me suffira.

— Prenez celle-ci, dit l'horloger, en présentant à l'Anglais une montre en or, à remontoir et à

double boîtier; depuis un mois, elle n'a pas varié d'une seconde.

— En effet, dit W. J. Barker, esq., cette montre est de belle apparence.

— Elle a plus que l'apparence, dit M. Unzahl, avec une réelle dignité professionnelle; c'est un instrument de précision relative, qui se rapproche beaucoup du chronomètre, sans pourtant l'égaler.

— Le prix? demanda l'Anglais.

— Mille francs.

— Mille francs, soit. Je la prends, mais à une condition, et c'est à cause de cette condition que je me suis permis de vous déranger.

— Quelle est cette condition?

— La voici. Contre ce chèque à vue sur la Banque de Genève, vous me remettrez un reçu, aux termes duquel vous vous engagerez à reprendre la montre au même prix de mille francs, si, quand je vous la représenterai dans dix-huit mois, vous constatez vous-même qu'elle a varié. Je m'engage d'ailleurs, de mon côté, à la traiter avec toutes sortes d'égards, sans jamais agir sur l'aiguille de l'avance ou du retard, sans même ouvrir les boîtiers; je me contenterai de la remonter, chaque jour, à la même heure.

— Votre proposition, monsieur, dit le marchand, est fort acceptable. Je suis sûr de ma fabrication et n'ai, par conséquent, rien à redouter; c'est entendu : voici la montre.

— Voici le chèque de mille francs.

— Et voici le reçu, dit un moment après l'horloger, en présentant une facture acquittée où l'acheteur put constater que ses conditions avaient été exactement consignées.

II

Dix-huit mois plus tard, en août 1887, M. Unzahl était dans son magasin, surveillant une importante expédition pour l'Amérique du Sud, quand il vit entrer M. Barker, qu'il reconnut aussitôt, car il n'avait ni vieilli, ni changé. Seulement, au lieu de l'ulster à pèlerine de l'hiver de 1885, dont les grands carreaux orange et marron rappelaient les couvertures de cheval des écuries bien tenues, M. Barker portait un costume complet, à damier, sous un pardessus noisette très court qui, par une magie du tailleur de Londres, ou simplement peut-être par l'emploi d'un taffetas gommé, se tenait d'aplomb, cambrant la taille et moulant la poitrine, bien qu'il ne fût point boutonné.

— Bonjour, M. Barker, dit l'horloger avec une certaine familiarité tempérée par le respect dû à un client sérieux. Vous venez me faire compliment de ma montre?

— Non, dit laconiquement l'Anglais, je vous la rapporte.

— Pour un nettoyage? répliqua le marchand, d'un ton conciliant. Cela ne me surprend pas; après un an, à plus forte raison après dix-huit mois, les huiles ont besoin d'être renouvelées.

— Non, dit plus sèchement encore l'Anglais, je vous la rapporte pour que vous la gardiez : cette montre ne vaut rien.

— Vous me surprenez beaucoup, dit l'horloger qui, de souriant était devenu sérieux; vous me surprenez beaucoup; mais, comme je n'ai qu'une parole, je vais vous rendre vos mille francs contre la montre.

M. Barker, qui s'attendait à quelques contestations, s'était préparé à la lutte, en donnant à ses traits et à sa voix le maximum de la rigidité britannique; mais, voyant que l'honnête commerçant n'opposait aucune résistance, il s'adoucit et perdit peu à peu de sa raideur.

— Quand j'ai dit que votre montre ne valait rien, reprit-il, j'ai exagéré; la vérité est qu'elle n'a pas tenu ce que vous m'aviez annoncé. Elle a varié de dix minutes, ainsi que vous pouvez vous en convaincre vous-même en consultant le chronomètre-régulateur, sur lequel vous l'avez réglée il y a dix-huit mois.

— Vous avez raison, monsieur, dit l'horloger, il y a bien un écart de dix minutes. Mais, ajouta-t-il comme en se parlant à lui-même, cela me surprend beaucoup. Voyons pourtant.

Et il ouvrit la montre dont les boîtiers n'avaient pas été touchés; la résistance qu'ils opposèrent à l'ongle exercé du fabricant ne laissait point de doute à cet égard, M. Unzahl examina curieusement une à une toutes les pièces du mouvement. N'ayant rien trouvé d'anormal, il prit une loupe et continua son enquête. Tout était en ordre. Par surcroît de précaution, il soumit l'instrument en litige à l'appréciation de son premier ajusteur.

C'était un vieil ouvrier blanchi dans le métier, qui non seulement connaissait par le menu tous les organes d'une montre, mais qui pouvait encore indiquer son tempérament propre : « Celle-ci, disait-il parfois à son patron, est un peu nerveuse, elle aura une tendance à avancer; celle-là, au contraire, est lymphatique, il ne faudra pas être surpris si elle retarde; telle autre a le caractère capricieux, elle avancera, retardera ou s'arrêtera sans raison, etc., etc. »

La montre de M. Barker devait appartenir à cette dernière catégorie de tempéraments, car le vieil ouvrier ne parvint, ni avec ses yeux, ni à l'aide de la loupe, à découvrir, dans son organisme, la plus légère lésion.

L'horloger dut s'incliner sans comprendre, et il atteignait déjà, dans sa caisse, une liasse de billets de banque pour rembourser M. Barker, lorsque se ravisant tout à coup :

— Pardon, monsieur, dit-il à son client, je ne sais si ma question vous paraîtra indiscrète, mais me permettrez-vous de vous demander si, depuis que vous avez acheté cette montre, c'est à Londres que vous l'avez portée ou sur le continent?

— Il n'y a nulle indiscrétion dans votre demande, et, pour peu que cela vous intéresse, je puis vous donner exactement l'emploi de mon temps depuis que nous nous sommes quittés.

— Oh! je n'en demande pas tant; une simple ndication?

— Mais je puis vous les donner toutes, je n'en fais pas mystère. Donc, en février 1885, après avoir acheté cette montre, je me suis embarqué pour les Indes.

— Ah! fit le fabricant.

A suivre. TH. DE CAER.

BIOGRAPHIE CURIEUSE DU DOCTEUR SCHLIEMANN.

MYCÈNES ÉTUDIÉE, TROIE RECONQUISE.

Notre siècle a renouvelé l'histoire; et peut-être la postérité verra-t-elle, dans cet immense travail de critique et de revision, non pas le moins contestable de nos titres de gloire. Il semble que l'humanité, inquiète de son avenir, médite cet ancien précepte de la suprême sagesse : « Connais-toi toi-même! », qu'elle appelle sur son berceau les curiosités d'une enquête approfondie, enfin qu'elle veuille connaître les chemins parcourus avant de se lancer aux chemins nouveaux qui la sollicitent et peut-être l'épouvantent. Nous demandons conseil au passé, comme si la veille pouvait décider du lendemain.

L'Égypte exhumée et conquise, l'Assyrie, la Chaldée entrevues et déjà utilement interrogées; ce sont là, pour ne citer que les exemples les plus fameux, des résultats d'une importance singulière et dont le siècle dernier n'aurait osé concevoir l'espérance. De l'histoire voilà que nous remontons à la préhistoire. Entre l'une et l'autre la frontière reste indécise. Il n'est pas d'aurore que ne voile à sa naissance quelque brume légère; il n'est pas d'horizon lointain qui ne se perde dans l'incertitude et le mystère. Un homme a consacré ses efforts, sa fortune, sa vie à l'étude difficile, entre toutes, de ces époques obscures. Il s'est juré de dégager, sous la végétation folle des légendes joyeusement épanouies, les assises premières de l'histoire et de la vérité. Les âges héroïques de l'antique Hellade ont trouvé leur profanateur et leur conquérant. Cet homme, et nous devons insister sur ce caractère essentiel, n'est pas un sceptique, c'est un croyant, presque un crédule; il a sa foi; ce serait un apôtre, et, s'il le fallait, un martyr; l'*Iliade* est son évangile, Homère est son prophète, et le docteur Schliemann se fait gloire d'en être le disciple fidèle.

L'existence même du docteur Schliemann est curieuse et pleine d'utiles enseignements. Il nait, en 1822, dans un petit village du grand duché de Meklembourg; son père est pasteur protestant, et la présence d'une nombreuse famille le condamne à une vie d'économie étroite et de privations. Ce pasteur est instruit cependant; il cultive, autant qu'il le peut, les jeunes esprits éveillés autour de lui. Le petit Schliemann apprend de son père l'histoire à demi-légendaire des héros amis ou ennemis dont Ilion fut si longtemps l'orgueil, l'espérance, la terreur, les amours les plus chères, toujours l'unique pensée. « Tout vestige a-t-il disparu de cette ville fameuse? disait le petit Schliemann. — Tout a disparu, assurait le père. — Ce n'est pas possible, » répliquait l'enfant. Et l'affirmation du père ne pouvait décourager la négation du fils. M. Schliemann a toujours été très entêté, et non sans profit.

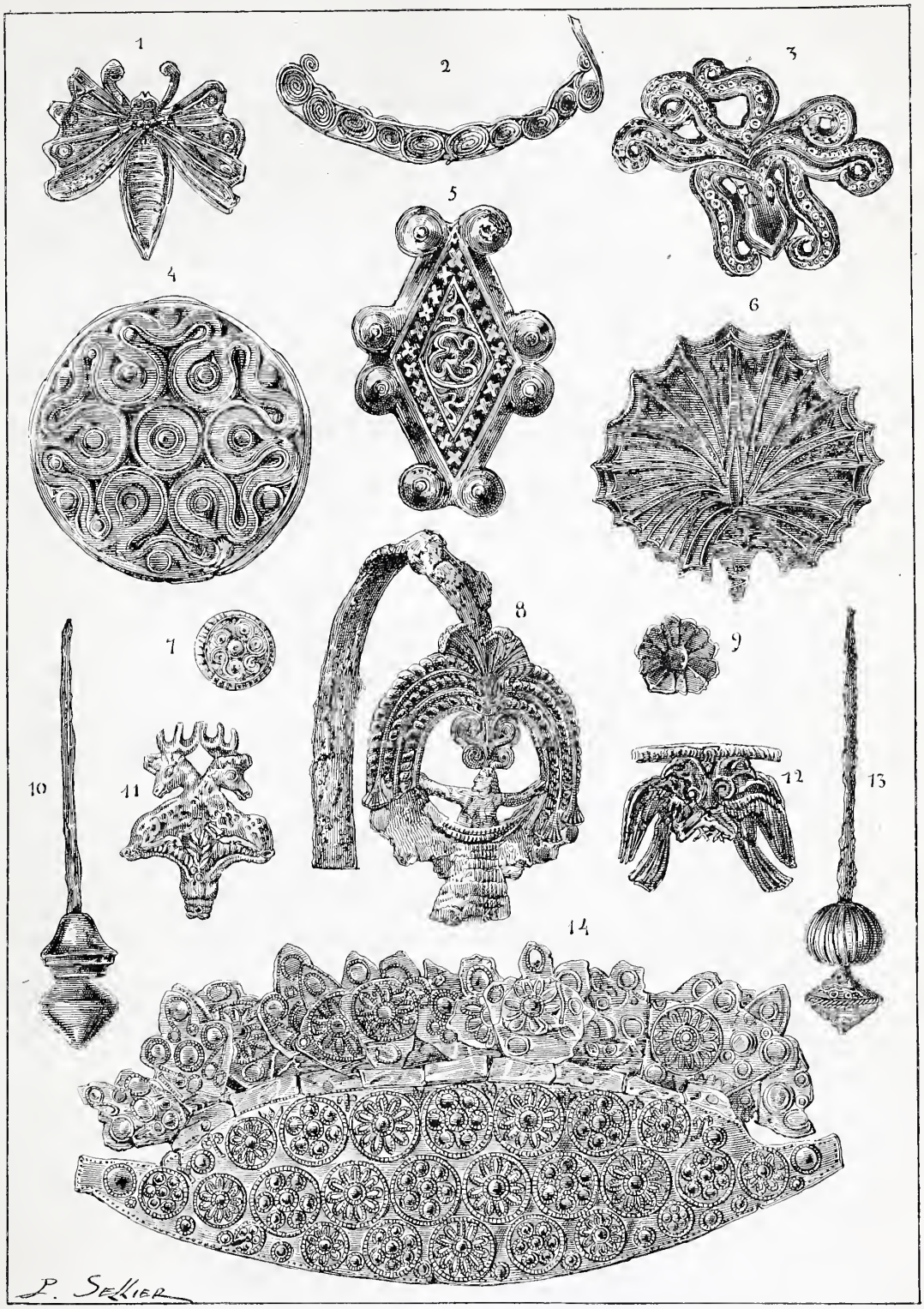
Il grandit cependant. Le besoin inconscient de tendresse qui si doucement s'épanouit aux premiers jours de l'adolescence, rapproche le jeune Schliemann de Mina, une fillette de son âge, sa voisine et bientôt son amie. Il est le professeur, elle est son élève; il parle, elle écoute; il lui raconte Ilion conquise et s'écroulant dans les flammes, il lui dit les colères d'Achille, les larmes d'Andromaque, les ruses d'Ulysse, la fidélité de Pénélope. Les deux enfants se promènent ensemble; c'est encore lui qui est le guide. Un vieux château ruiné, tout plein du croassement des corbeaux, hanté de fantômes gémissants, une tombe mystérieuse qui recèle, dit-on, un trésor, salaire d'un horrible fratricide, tel est le but proposé le plus souvent à ces chères promenades. Rien n'est charmant comme ces peurs d'enfant, si l'on est deux à les sentir et deux à les braver. « Quand nous serons grands, disait au retour ce nouveau Paul à sa blonde Virginie, nous serons mari et femme, et nous irons voir Ilion. »

Il faut vivre cependant; il faut quitter le village, la maison paternelle, le vieux château, quitter Mina. De cette union désirée, de ce voyage projeté, de ces deux rêves si heureusement caressés, lequel, si même il en est un, sera jamais réalisé? Le petit Schliemann est placé, comme garçon de boutique, chez un épicier de Furstemberg. Il est exact à sa besogne, mais toutes les heures qu'il peut honnêtement se réserver, il les consacre à la lecture. C'est maintenant lui-même et lui seul qui lui servira de maître.

L'épicerie est en même temps un débit de boisson. Voilà que se présente au comptoir un homme ému plus que de raison; on veut le chasser, il s'entête à rester, il crie, il chante, il déclame, il jette de grands mots sonores et vibrants, il parle une langue étrange et que personne chez l'épicier ne saurait comprendre. Le jeune Schliemann ne la comprend pas, mais il la reconnaît. C'est du grec! Ce buveur, quelque transfuge d'un collège mal oublié, récite, entre deux hoquets, des vers de l'*Iliade*. Renvoyer ce rapsode titubant! Non pas! Il est accueilli, complaisamment écouté et servi; il ne s'éloignera qu'ivre-mort, et sans bourse délier, pour le seul amour de la Grèce et d'Homère.

Cette générosité n'est pas du goût de l'épicier; le jeune Schliemann est renvoyé. Il s'embarque, le voilà mousse; mais sa destinée n'est pas là. Le vaisseau périt dans un naufrage; l'apprenti matelot gagne Amsterdam à grand'peine. Il a dans sa poche la valeur de six francs. Enfin il trouve un

emploi chez un négociant. Les plus mauvais jours sont passés. Sans maître, presque sans livre, mais avec une facilité merveilleuse, le futur vainqueur d'Ilion apprend l'anglais, le français, l'italien, le russe. Les services plus variés que maintenant il peut rendre, lui valent un salaire plus élevé. Bien-



ANTIQUITÉ GRECQUE. — BIJOUX D'OR TROUVÉS A MYCÈNES PAR LE DOCTEUR SCHLIEMANN.

1 Ornement de vêtement en forme de papillon, demi-grandeur. — 2 Bracelet, demi-grandeur. — 3 Ornement de vêtement en forme de seiche, demi-grandeur. — 4 Plaque de vêtement, aux $^2/_3$. — 5 Bouton d'os recouvert d'or, aux $^2/_3$. — 6 Plaque de vêtement en forme de feuille, aux $^2/_3$. — 7 et 9 Plaques de vêtement, aux $^2/_3$. — 8 Broche, aux $^2/_3$. — 10 et 13 Sceptres d'argent plaqués d'or avec poignées en cristal, aux $^2/_3$. — 11 et 12 Ornements de vêtement, aux $^2/_3$. — 14 Ornement frontal, à $^1/_7$ environ.

tôt il commerce lui-même et pour son compte personnel. Il étend ses relations, il voyage, il se fait naturaliser citoyen américain, il s'élève, il s'enrichit; c'est maintenant M. Schliemann. Il peut, avec quelque satisfaction, et même une certaine fierté, regarder en arrière; ne pourrait-il enfin réa-

liser les espérances dont s'était bercé son jeune âge? Hélas! Mina s'est lassée d'attendre; Mina est mariée. Ilion, plus fidèle, reste là-bas ensevelie; elle attend patiemment son croyant et son sauveur.

M. Schliemann est riche; à défaut de Mina perdue, quel est le prix, la récompense dignement méritée que lui-même il s'adjuge? Il apprend cette langue qu'il avait toujours secrètement désiré de connaître, mais dont ses amours inquiètes avaient systématiquement ajourné l'étude; il apprend le grec, il pénètre enfin dans le sanctuaire rêvé et promis, il se grise de cette poésie sublime, il se chante cette langue sonore et harmonieuse qui charmait les dieux, il lit Homère dans le texte.

Ce n'est pas tout, M. Schliemann, nous pouvons dire maintenant le docteur Schliemann, veut revivre ce passé glorieux, ramener sur la terre cette poésie qui flotte dans l'espace et resplendit dans l'immortalité comme si elle était descendue des cieux, il veut que les ruines commentent, complètent le poème et que les pierres elles-mêmes s'émeuvent aux grands souvenirs qu'elles avaient consacrés. Agamemnon, Hector, Achille, Hélène, ces noms une fois encore seront jetés dans le silence des solitudes et des gloires abolies. Il faudra bien que l'écho les entende et réponde! Les enfers ont rendu Euridice à son cher Orphée; la terre rendra Ilion au docteur Schliemann.

L. Augé de Lassus.

LA SYMPATHIE CHEZ LES BÊTES.

L'ESCARGOT.

Que les animaux, ceux même qui occupent les degrés inférieurs de l'échelle animale, soient autre chose que des machines, mues par des impulsions involontaires et aveugles, qu'ils soient doués de mémoire, de réflexion, de volonté, en un mot, d'intelligence dans une mesure variable, c'est ce dont l'on ne doute plus aujourd'hui.

Un ouvrage anglais, récemment traduit en français, l'*Intelligence des animaux*, par M. Romanes, nous fait passer en revue une série de faits, constatés par différents naturalistes, et qui mettent en lumière les facultés mentales des bêtes. Parmi ces faits, quelques-uns sont l'indice particulier d'une propension à la sympathie, d'une aptitude à l'affection qui ne relève pas moins la nature animale que les plus remarquables manifestations intellectuelles ; nous citerons spécialement ceux-ci, en y joignant plusieurs observations recueillies ailleurs, et qui nous paraissent aussi de nature à nous rendre plus attentifs et plus bienveillants à l'égard de ceux que l'on a justement appelés « nos frères inférieurs ».

C'est chez un infime mollusque, un modeste gastéropode, l'*escargot*, que M. Romanes trouve le premier trait de sympathie qu'il nous signale. Il a emprunté le fait à Darwin, qui le tient d'un témoin digne de foi, M. Lonsdale. « Cet animal, dit Darwin, paraît capable d'affection jusqu'à un certain point. Un observateur très fidèle, M. Lonsdale, me racontait qu'ayant mis une paire d'escargots de l'espèce commune (Helix Pomatia) dans un jardin de petites dimensions et presque dégarni, il s'aperçut, quelque temps après, que le plus fort des deux (il y en avait un de chétif) avait déserté dans la direction d'un plantureux jardin dont il avait franchi le mur, comme l'indiquaient les marques de bave sur sa piste. M. Lonsdale en conclut qu'il avait abandonné son compagnon à sa faiblesse. Mais après une absence de vingt-quatre heures, l'escargot revint, et fit sans doute part à l'autre du succès de son expédition, car tous les deux se mirent en route, et, suivant le même chemin, disparurent au delà du mur. »

M. Romanes estime que le retour de l'escargot dans le petit jardin dénudé et sa nouvelle émigration au pays de l'abondance avec son chétif compagnon ne sont pas un effet du hasard, qu'il n'y a rien d'improbable à ce que cet animal se soit souvenu pendant vingt-quatre heures de l'endroit où il avait laissé son camarade et qu'il l'ait, par quelque signe, engagé à le suivre : alors nous sommes en présence d'une opération intellectuelle fort remarquable, car « elle implique non seulement une souvenance exacte du lieu et de la direction pendant vingt-quatre heures, mais aussi un sentiment assez vif d'attachement personnel et de sympathie, se manifestant par le désir de l'un de partager avec l'autre le fruit de ses découvertes. »

Rappelons d'ailleurs que l'escargot n'est pas un être aussi borné qu'on pourrait le croire; qu'il sait fort bien trouver sur l'espalier la pêche ou la poire mûre à point, et que chaque nuit il ne manquera pas d'y retourner; qu'il n'est point de mur, de palissade, de haie épaisse et touffue qui puisse l'empêcher d'aller où il veut; qu'enfin fort habilement, l'automne venu, il se choisit une muraille bien abritée, bien exposée au midi, autant que possible crevassée, creusée de trous, pour y prendre ses quartiers d'hiver, en compagnie de ses semblables, et que là il s'enferme dans sa coquille, s'y calfeutre au moyen de plusieurs cloisons hermétiquement closes, pour y dormir tranquillement pendant six mois, insensible aux frimas et à tous les désagréments de la mauvaise saison.

LES FOURMIS.

On a constaté, par de nombreuses expériences, que les fourmis appartenant à la même communauté se reconnaissent entre elles et se font toujours bon accueil, tandis qu'elles ne manquent pas de maltraiter et de tuer toute étrangère qui s'avise de pénétrer dans leur nid, même si la nouvelle venue est de la même espèce qu'elles.

Huber s'est assuré qu'une fourmi était invariablement reconnue par ses compagnes après quatre

mois de séparation, et qu'on fêtait son retour en lui caressant les antennes, ce qui est chez ces insectes une marque d'amitié. Sir John Lubbock affirme que la séparation peut être impunément prolongée au delà de quatre mois, et que, quelle qu'en fût la durée, il a toujours vu la reconnaissance se produire sans la moindre hésitation.

Forel parle d'une colonie de fourmis qui comprenait plus de deux cents nids et couvrait près de deux cents mètres de terrain : les habitants de tous ces nids, même de ceux qui se trouvaient aux confins du territoire, étaient visiblement les uns avec les autres dans d'excellentes relations, tandis qu'elles interdisaient rigoureusement l'approche de leur domaine aux étrangers. De même, le Rév. Mac Cook cite un établissement de fourmis situé dans les Alleghanys (Amérique du Nord) et qui se compose de 1 600 à 1 700 nids s'élevant, en forme de cône, à une hauteur de trois à cinq pieds. Le sous-sol est criblé de galeries qui vont dans toutes les directions. « Les habitants vivent dans la plus parfaite harmonie, et l'un des nids vient-il à souffrir, aussitôt l'on s'unit de tous côtés pour réparer le mal. »

Il y a plus; en dehors de cette bienveillance générale et en quelque sorte sociale dont les fourmis d'une même communauté sont animées les unes à l'égard des autres, on a surpris chez elles des marques d'une sympathie particulière, excitée par la vue du malheur de leurs compagnes, et se manifestant par l'assistance et le dévouement. Sir John Lubbock a eu l'occasion d'observer une fourmi (F. fusca) naturellement dépourvue d'antennes, qui avait été attaquée et blessée par une autre d'une espèce différente. Il venait de les séparer, lorsque survint une troisième fourmi, de la même famille que la première, qui se mit à examiner celle-ci avec intérêt, puis, l'ayant soulevée avec de délicates précautions, l'emporta jusque dans le nid. « Il eût été difficile à un témoin de cette scène de se refuser à y voir l'indice d'un sentiment analogue à celui que nous appelons humanité. »

De son côté, M. Moggridge émet l'opinion que, lorsqu'on voit des fourmis jeter à l'eau leurs compagnes malades ou présentant l'apparence de la mort, ce n'est pas toujours, comme on est porté à le croire, pour s'en débarrasser, ce peut être en vue de leur faire du bien et de les guérir : « J'ai vu, dit-il, une fourmi en porter une autre le long d'une branche dont la communauté se servait comme d'un viaduc pour arriver à la surface de l'eau, lui faire subir une immersion d'une minute, puis la remporter à grand'peine et l'étendre au soleil pour qu'elle s'y remît. »

On ne saurait contester la signification des trois expériences suivantes, faites par M. Belt, au Nicaragua : « Un jour que j'observais une petite colonie de fourmis (Eciton humata), dit-il, je mis une petite pierre sur l'une d'entre elles. Aussitôt que la suivante se fut aperçue de sa position, elle revint sur ses pas, tout en émoi, et fit part de la nouvelle aux autres. Toutes coururent à la rescousse; les unes mordaient la pierre et tâchaient de l'enlever, d'autres s'emparèrent des jambes de la prisonnière et se mirent à les tirer si fort que je m'attendais à les voir se détacher, mais il n'en fut rien, et, à force de persévérance, elles finirent par dégager la captive.

» Ensuite, j'en couvris une de terre glaise, de manière à ne laisser libre qu'une de ses antennes. Ses compagnes l'eurent bientôt découverte, et, sans perdre de temps, elles se mirent à détacher la terre glaise à coups de dents, jusqu'à ce que leur amie fût délivrée.

» Une autre fois, ayant remarqué quelques fourmis qui se suivaient à de longs intervalles, j'en plaçai une, un peu en dehors de la colonne, sous une petite motte de terre glaise qui cachait le corps, mais laissait voir la tête. Plusieurs passèrent sans se douter de rien; mais enfin, il en vint une qui l'aperçut et essaya de la dégager. Ne pouvant y réussir, elle s'éloigna rapidement, et je crus qu'elle avait abandonné son amie : je me trompais; elle était allée chercher du renfort et reparut au bout de quelque temps avec une douzaine de compagnes, toutes évidemment au courant de la situation, car elles allèrent droit à la prisonnière et eurent bientôt fait de lui rendre la liberté.

» Il me semble qu'il y avait là plus que de l'instinct; il n'y a que l'homme, parmi les mammifères d'ordre supérieur, qui soit capable de combiner ainsi secours et sympathie, et il n'aurait pas montré plus d'ardeur et de constance à délivrer un de ses semblables. »

A suivre. E. LESBAZEILLES.

MADAGASCAR.

L'IMERINA. — UN MARCHÉ.

Ce dessin d'après nature représente un village malgache, dans la province de l'Imerina ou Emirné, province très riche et très pittoresque, qui contient environ quatorze cent mille habitants : sa capitale, Tananarive (*Antananarivo*), en compte quatre-vingt mille. Sur douze collines s'élèvent douze cités sacrées, dont la moitié est en décadence. Cette large plaine est à douze cents mètres d'altitude. Dans l'Imerina central, il y a de nombreux cours d'eau et une grande abondance de produits variés. Ses rivières, ses bois sont protégés par des pics élevés et des enceintes de rochers. C'est un admirable pays.

Mais revenons au village. Ce matin, l'enceinte était pleine de gens et d'animaux : ce jour-là il y avait marché. On en est reparti, chacun avec ce qu'il avait échangé. La porte principale du village est un grand disque granitique que l'on glisse entre de hautes pierres, selon qu'il faut ouvrir ou fermer l'entrée du marché; elle est sous la

protection d'un être surnaturel : en ce moment un villageois l'embrasse en signe d'action de grâces, sans doute parce qu'il est satisfait du marché. Plus bas, un autre villageois et sa femme se sont arrêtés devant une pierre également consacrée; ils n'ont pas d'enfants, et, selon la coutume, la femme sacrifie un jeune coq au pouvoir mystérieux par qui leurs vœux pourront être exaucés.

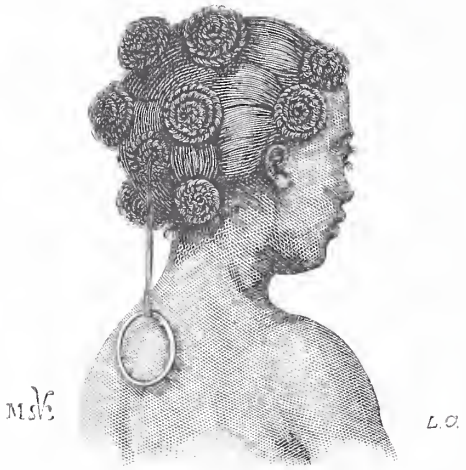
Quelques instants auparavant, on aurait vu sur la place des morceaux de viande de bœuf, des volailles, des œufs, du riz, des haricots, une espèce d'épinards nommée anana, des fruits, etc. — On ne rencontre de poisson que sur les marchés de la côte.

Un des mets les plus recherchés chez les Malgaches est le *sambassambas*, composé de riz et de petites tranches de bœuf grillées dans de la graisse.

Pour boisson, on n'a guère que l'eau pure ou le *ranagung*, eau que l'on a versée sur des croûtes de riz brûlé au fond d'un vase.

Pour cuiller, on se sert d'une feuille adroitement pliée, mais qui, étant trop grande, oblige à ouvrir la bouche d'une manière démesurée. Heureusement les Malgaches ont en général de belles dents.

Au dernier plan de la gravure, on voit sur une



Jeune fille malgache.

Jeune mère malgache.

Femme malgache.

Femme malgache en deuil.

hauteur une grande pierre : c'est l'indication permanente qu'il se tient à ce village un marché hebdomadaire. En divers endroits, des pierres semblables sont des monuments funéraires.

On rencontre assez souvent des villages entourés de murs en terre, moyens de défense ou de protection utiles dans les anciens temps alors qu'un nombre infini de petites tribus étaient incessamment en guerre les unes contre les autres.

Les usages superstitieux sont très répandus dans l'île. On cite entr'autres le sikidy ou oracle, qui a pour interprètes des devins dont l'art est de lire ce que signifient des figures formées par le hasard dans des mélanges de fèves et de cailloux. On consulte le sikidy, lorsqu'on veut entreprendre un voyage, découvrir une source, ou s'assurer qu'un aliment est sain, etc.

Le costume des Malgaches, lorsque ce n'est pas celui des plus simples sauvages, consiste surtout en une pièce d'étoffe blanche d'environ trois mètres de long et deux de large : on l'appelle *simbou*, et l'on s'en enveloppe comme d'une toge, souvent

avec grâce. Les femmes portent, sous le simbou, une courte jaquette, le kanksou.

Quand on laisse les cheveux libres, c'est un signe de deuil. L'abondance et la longueur des chevelures donnent alors aux visages un caractère sauvage.

Un village de l'Imerina, à Madagascar (jour de marché). — Dessin de Martin van Maël.

L'usage est de ne pas couper les cheveux, mais de les diviser en de nombreuses petites tresses qui pendent autour de la tête, ou d'enfoncer des nœuds ou des torsades qui exigent un travail long et minutieux : Mme Ida Pfeiffer en a compté plus de soixante sur la tête d'une Malgache de rang élevé.

Les relations de la plupart des voyageurs ne sont pas de nature à donner une idée favorable des mœurs des Malgaches. On leur reproche de plus d'être fort enclins au mensonge et à la paresse. Mais il semble bien que ces vices sont une conséquence des siècles de tyrannie et de luttes qui jusqu'ici n'ont pas permis d'introduire et de développer dans l'île des éléments de civilisation.

C.

Justice et Charité.

Cicéron définit la justice :

« La justice n'est pas autre chose que l'amour » même du genre humain, rendant à chacun ce » qui lui est dû et unissant ensemble tous les » hommes par le double lien de la libéralité et de » l'équité [1]. »

L'EAU PURE CHEZ SOI.

Composition de l'eau. — L'eau, quelle que soit sa limpidité, n'est jamais pure; elle contient en suspension et en dissolution des matières organiques et minérales dont on reconnaît la présence par les résidus provenant de son évaporation, lesquels consistent surtout en des quantités plus ou moins grandes de matières salines qui varient suivant la nature des terrains qu'elles ont traversés. Les chlorures de sodium et de potassium, le carbonate et le sulfate de chaux, le carbonate de magnésie, la silice, des matières organiques provenant de la décomposition de substances végétales ou animales, du gaz acide carbonique, de l'hydrogène carboné, sont les principaux produits dont l'analyse a démontré l'existence dans la plupart des eaux de sources et de rivières.

L'eau de pluie. — Après l'eau distillée, qui est chimiquement pure, l'eau de pluie est celle qui renferme le moins de substances minérales et organiques; elle ne contient, en effet, que les sels et les matières qu'elle a pu dissoudre et entraîner en traversant les diverses couches de l'atmosphère.

Eaux potables. — On appelle *eaux potables* celles qui ne contiennent pas en dissolution un poids de matières solides supérieur à 30 centigrammes; pourtant, cette condition ne suffit pas pour rendre ces dernières propres à tous les usages domestiques; il importe encore qu'elles soient suffisamment aérées. Aussi est-il bon, surtout lorsqu'on emploie des eaux de puits ou de citerne, de les exposer quelque temps à l'air, dans de grands baquets, et de les fouetter avec des bâtons de bois qui en facilitent l'aération et la rendent plus rapide. Quand le sulfate et le carbonate de chaux sont en trop grande proportion dans l'eau, la cuisson des légumes et les savonnages deviendraient impossibles si l'on ne prenait pas soin d'en précipiter la chaux, sous forme de carbonate insoluble, au moyen d'une certaine quantité de carbonate de soude, vulgairement appelé sel de soude ou simplement carbonate. Les réactions suivantes indiqueront d'ailleurs, à toute personne désireuse d'en faire l'expérience, le moyen de juger de la potabilité d'une eau : quand on verse dans une eau à essayer quelques gouttes de teinture alcoolique de bois de campêche, cette eau sera potable si la coloration prend une teinte bleue améthyste peu prononcée; elle ne le sera pas, au contraire, si elle prend une couleur violette intense, preuve d'un excès de carbonate de chaux. Quelques gouttes d'une solution alcoolique de savon, composée de 100 grammes de savon pour 1 600 grammes d'alcool à 90 degrés, devront, si l'eau est potable, déterminer un léger trouble, mais elles formeront des grumeaux épais si la proportion de sulfate de chaux est par trop considérable.

Au point de vue hygiénique, les eaux doivent présenter les caractères suivants extraits de l'*Annuaire des eaux de la France :*

« Une eau peut être considérée comme bonne, quand elle est fraîche, limpide, sans odeur; quand sa saveur est très faible; qu'elle n'est surtout ni désagréable, ni fade, ni salée, ni douceâtre; quand elle contient peu de matières étrangères; quand elle dissout le savon sans former de grumeaux et qu'elle cuit bien les légumes. Une faible proportion d'acide carbonique donne une légère sapidité à l'eau et la rend plus agréable, en même temps qu'elle facilite les fonctions digestives par une légère excitation... Sauf de rares exceptions, les eaux qui tiennent en dissolution une proportion notable de *matières organiques* se putréfient vite et acquièrent des propriétés *très nuisibles...* »

C'est en effet aux matières organiques contenues dans les eaux soi-disant potables, qu'il faut attribuer la propagation des maladies contagieuses. Il importe donc de purifier le plus possible les eaux d'alimentation même les plus limpides, car souvent on ne peut reconnaître leur impureté qu'en les soumettant à une analyse exacte qui révèle la présence des germes morbides qu'elles renferment.

Comment on reconnaît qu'une eau est ou non malsaine. — C'est en dosant l'oxygène et l'azote, principaux éléments de la matière organique, qu'on peut établir avec certitude qu'une eau est ou non malsaine. Or il résulte des savantes expériences du chimiste anglais Frankland qui, en 1867, a indiqué le moyen de doser exactement les matières organiques renfermées dans les eaux alimentaires, que les matières animales provenant des égouts, des fosses d'aisances, des fumiers, etc., s'oxydent très lentement quand elles sont mêlées à l'eau des ruisseaux, des rivières ou des lacs; que leur oxydation se produit au contraire très rapidement au contact du sol; qu'enfin les matières organiques sont transformées en composés miné-

[1] *Ipsa caritas generis humani.*

raux, lorsque leur oxydation est complète. Le carbone devient acide carbonique, l'hydrogène se transforme en eau, et l'azote passe à l'état d'ammoniaque, d'acide nitrique et d'acide nitreux qui s'unissent aux bases contenues dans le sol. La présence des nitrates et des nitrites est donc l'indice que l'eau a été souillée de matières animales avant son passage dans le sol.

On peut donc conclure des données de M. Frankland que les meilleures eaux potables sont : d'abord les eaux de pluie recueillies après une première averse, c'est-à-dire lorsque les substances organisées, en suspension dans l'air, ont été précipitées sur le sol, et, en second lieu, l'eau des puits ou des sources profondes qui ont traversé d'épaisses couches de terrain au sein desquelles elles se sont purifiées.

L'étude des épidémies et des causes qui les provoquent a enfin montré l'importance que présente, au point de vue de la salubrité publique, la composition des eaux alimentaires. On ne saurait donc trop se méfier de l'eau que l'on boit, et tenir à ce qu'elle soit aussi pure que possible.

Les filtres. — Les filtres dont on fait usage pour la purification des eaux potables se divisent en deux catégories bien distinctes. La première comprend les filtres mécaniques tels que le sable, le charbon, la faïence, la porcelaine non vernie, etc., qui éliminent les substances étrangères en suspension dans l'eau. Dans la seconde figurent les filtres chimiques qui, comme le noir animal et l'éponge de fer, ont la propriété de s'assimiler les matières organiques et certains sels minéraux.

Un assez grand nombre de filtres ont été imaginés dans le but de débarrasser les eaux des impuretés qu'elles renferment, mais il en est peu qui répondent complètement aux exigences de la pratique. Il faut, en effet, pour qu'un filtre puisse s'appliquer aux usages domestiques, que son rendement soit suffisant et son nettoyage facile, que la surface filtrante puisse aisément se remplacer, et qu'enfin l'eau purifiée soit absolument exempte de germes morbifiques et conserve néanmoins les gaz et les sels qu'elle tenait en dissolution avant son filtrage.

Nous allons examiner brièvement les divers systèmes de filtres auxquels on devra recourir pour avoir une eau tout à fait pure et exempte de matières organiques.

Bien que chimiquement pure, l'eau distillée ne peut servir à l'alimentation, car, étant privée de gaz et de substances minérales, sa saveur est fade et sa digestion difficile. On a donc dû chercher le moyen de purifier ce liquide sans lui retirer ses qualités digestives et sans altérer sa saveur.

Le procédé de purification le plus simple, mais non le plus parfait, consiste à filtrer l'eau à travers une couche de sable souvent renouvelé qui, non seulement retient les corps en suspension, mais diminue encore notablement la quantité de matières organiques qu'elle renferme. On obtient de meilleurs résultats en employant un filtre de charbon, ou bien une éponge de fer, préparée par la réduction, à basse température, de l'hématite par le charbon [1].

M. Émile Richard, inspecteur principal du service des eaux à Versailles, a indiqué un procédé très ingénieux pour purifier les eaux d'alimentation. Il consiste à suspendre dans une fontaine filtrante ordinaire une boule en fer, percée de trous, et renfermant avec du charbon de bois concassé, de la grenaille de fer ou même de simples clous. L'expérience a démontré qu'on pouvait ainsi débarrasser l'eau des matières organiques et des produits gazeux qui peuvent la contaminer, à la condition d'employer 200 grammes de charbon pour une fontaine jaugeant 50 litres, et de renouveler celui-ci au moins tous les quinze jours.

M. Johnson a construit un filtre, tout à la fois mécanique et chimique, qui a obtenu une récompense à l'exposition d'hygiène de Londres, et dont l'emploi est très répandu en Angleterre. Cet appareil, que nous représentons ci-après, se compose d'une sorte de boîte en fonte, qu'on adapte à une canalisation d'eau, et qui renferme un disque de papier chimique carboné. Ce disque est maintenu contre un plateau servant de couvercle à la boîte et dont la surface est sillonnée de cannelures. L'eau traverse d'abord le papier filtrant, arrive ensuite contre le plateau cannelé, puis s'écoule par un robinet placé à la partie inférieure de l'appareil.

M. Johnson a pu construire des filtres débitant jusqu'à 600 000 litres par jour; mais les petits modèles qu'il destine aux usages domestiques suffisent largement aux besoins d'un ménage.

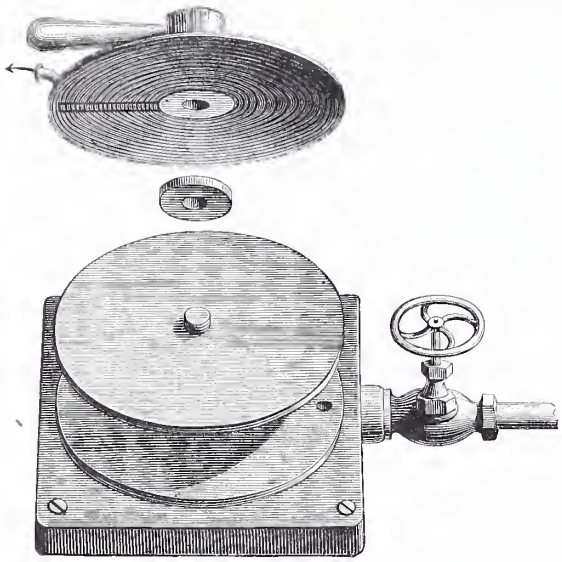
A la suite de nombreux essais ayant non seulement pour but de purifier l'eau, mais aussi de la débarrasser des sels de plomb, d'arsenic, de fer, etc., qu'elle peut contenir, M. Maignen est parvenu à combiner une série de filtres donnant de très bons résultats.

Le filtre de ménage que nous figurons plus loin est certainement un des plus ingénieux et des plus pratiques qui aient été imaginés. Au fond d'un vase en grès et de forme conique, est disposé un petit cône en porcelaine percé de trous à travers lesquels passe l'eau pure. Ce cône est entouré d'un épais tissu d'amiante et prolongé par deux tubes de faible diamètre qui donnent : l'un, libre accès à l'air, et l'autre à l'eau filtrée. Autour du tissu épurateur, on dispose une couche épaisse de poudre de charbon, d'une préparation particulière, à laquelle l'inventeur donne le nom de *carbo-calcis*. Enfin, par-dessus cette poudre, on place du carbo-calcis en grains et l'on recouvre le tout avec un chapeau en grès, percé de trous, qui maintient le charbon et répartit uniformément l'eau à purifier dans toute la masse de la matière

[1] L'hématite est un minerai de fer auquel on donne encore le nom de sanguine.

filtrante. L'appareil est renfermé dans une fontaine de ménage ordinaire qui sert de réservoir à l'eau pure.

L'un des avantages de ce système est de pouvoir filtrer sans pression, ce qui permet de l'utiliser même à la campagne où l'on n'a, le plus souvent, que de l'eau de puits ou de rivière à sa



Filtre Johnson.

disposition. Il offre de plus une grande facilité de nettoyage, car il suffit de démonter l'appareil, de le brosser avec soin et de porter au feu le tissu d'amiante pour le débarrasser des germes qu'il a pu retenir au passage.

M. Maignen a aussi combiné des filtres de poche, dits *filtres-montre*, qui peuvent rendre de grands services aux voyageurs, aux touristes, et même aux soldats en campagne. Ce petit appareil se compose d'un châssis filtrant, renfermé dans une boîte de métal, après laquelle sont fixés un ajutage que l'on porte aux lèvres et un tube en caoutchouc par lequel on aspire l'eau.

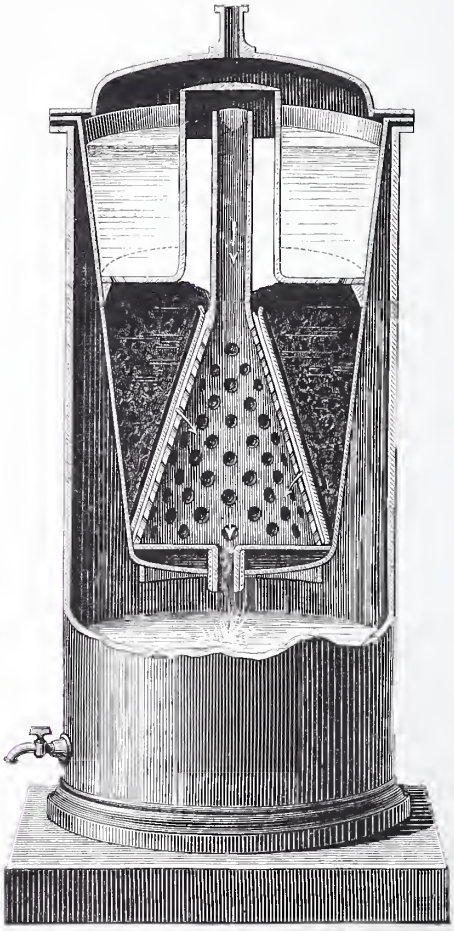
D'autres filtres de grandes dimensions ont aussi été imaginés par l'inventeur pour le filtrage industriel.

Des deux filtres qu'il nous reste à faire connaître, le premier est celui de M. Chamberland, directeur du laboratoire de M. Pasteur, et qui est une modification de l'appareil employé par ces savants pour filtrer les liquides dans lesquels on a cultivé des microbes. Ce filtre, que nous représentons, a été décrit par M. Chamberland dans une conférence sur les *microbes des maladies dans l'air et dans l'eau*, publiée dans le *Génie civil*, et dont nous avons extrait les passages relatifs à la bougie filtrante.

« ... Mon appareil se compose d'un tube de porcelaine dégourdie, renversée sur une bague de porcelaine émaillée faisant corps avec lui et portant une ouverture pour l'écoulement de l'eau. Ce tube est placé dans un autre tube métallique, s'adaptant directement sur un robinet soudé sur la conduite. Un écrou placé à la base et que l'on sert à la main permet, grâce à une rondelle de caoutchouc placée sur la bague émaillée, de clore hermétiquement le tube métallique.

» Dans ces conditions, lorsqu'on ouvre le robinet, l'eau remplit la partie comprise entre le tube métallique et le tube poreux ou bougie filtrante. Elle filtre lentement, sous l'influence de la pression, à travers la paroi de l'extérieur à l'intérieur où elle se dépouille de toutes les matières solides, y compris les microbes et les germes qu'elle renferme. Elle s'écoule tout à fait pure par l'ouverture inférieure dans un vase où on la reçoit... »

L'expérience a démontré, qu'ainsi filtrée, l'eau est totalement privée de tous ses germes morbifiques, et qu'il suffit d'une bougie de 20 centimètres de longueur sur 2 centimètres de diamètre, pour obtenir 20 litres d'eau par jour lorsque la pression est de 2 atmosphères. Pour nettoyer le filtre il suffit de le démonter et, après l'avoir

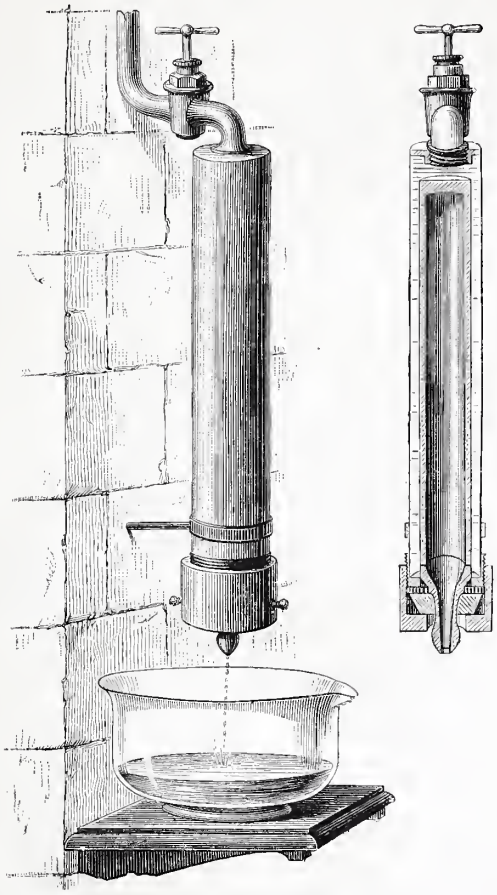


Filtre de ménage, système Maignen.

brossé avec soin, de le plonger dans l'eau bouillante qui détruit la matière organique déposée sur ses parois.

M. Mallié a construit un appareil, basé sur le même principe que celui de M. Chamberland, et auquel il a donné le nom d'*aéri-filtre*. Le vase filtrant est formé par une bougie en porcelaine dé-

gourdie, figurée ci-contre, et dans laquelle l'eau arrive sous pression par un ajutage fixé au robinet de la conduite. Autour de la bougie se trouve un manchon en verre qui recueille l'eau purifiée et



Bougie filtrante. — Vue extérieure et coupe de l'aéri-filtre de Chamberland.

la laisse écouler par un téton inférieur. Enfin, un chapeau métallique ferme hermétiquement l'appareil et constitue un véritable réservoir d'air qui sature d'oxygène l'eau avant son passage à travers le filtre.

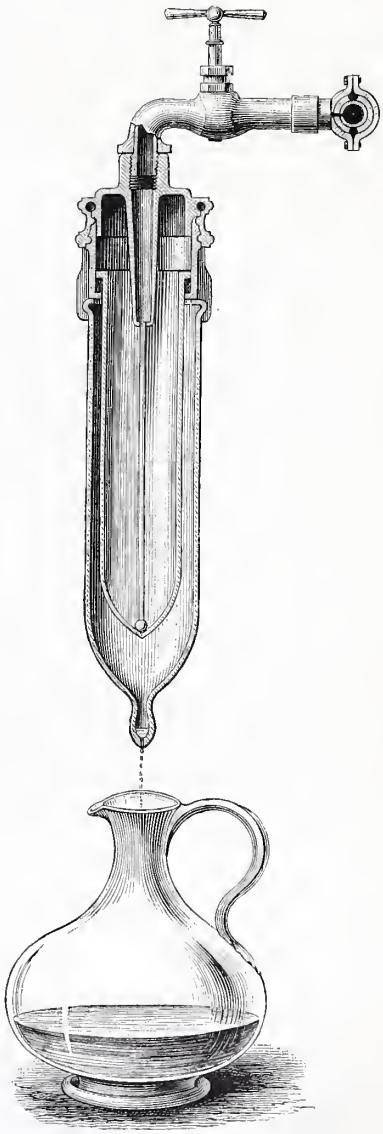
Pour empêcher les inondations et le mélange d'eau non purifiée qui pourraient se produire en cas de rupture de la bougie, l'inventeur a disposé dans le robinet de son appareil une soupape automatique dont la tige repose sur le fond de la bougie et interrompt, par sa chute, tout écoulement de liquide lorsque le filtre vient à se briser.

Mis en expérience au laboratoire municipal de la ville de Paris, l'aéri-filtre Mallié a donné les résultats suivants, que nous extrayons du rapport de M. Girard, le savant directeur de ce laboratoire :

« L'eau filtrée est d'une limpidité parfaite et d'une saveur agréable ; elle sort des filtres débarrassée des matières organiques qu'elle tenait en suspension ; elle est exempte des germes plus ou moins nuisibles qui y vivaient et s'y développaient aux dépens de ses qualités. En conséquence, nous concluons que l'eau soumise à la filtration au travers des filtres examinés par nous est éminemment propre à tous les usages domestiques. »

L'aéri-filtre utilisant l'eau sous pression fonctionne très bien lorsqu'on l'adapte aux conduites de la ville de Paris. Pour les endroits privés de conduites, il suffit de placer à une hauteur de 4 à 6 mètres, un réservoir communiquant avec l'appareil au moyen d'un tuyau de plomb ou de caoutchouc. On obtient ainsi une eau tout aussi pure, mais, dans ces conditions, le débit ne dépasse guère 10 à 15 litres par jour.

L'aéri-filtre Mallié se nettoie comme le filtre Chamberland, mais ici le filtrage s'effectuant de l'intérieur à l'extérieur de la bougie, c'est la surface interne qu'il importe le plus de brosser avec soin. Un filtre de 30 centimètres de hauteur débite, suivant la pression, de 15 à 60 litres par



Aéri-filtre Mallié.

jour ; mais en associant plusieurs de ces appareils, trois ou sept, par exemple, le rendement peut s'élever de 150 à 400 litres.

L'appareil de M. Mallié est très pratique et peu coûteux ; on ne saurait donc trop en recommander l'emploi, sachant que les eaux sont non seulement les véhicules de toutes les épidémies, mais la cause de bien des maladies qu'il est facile d'éviter en faisant usage d'une eau physiologiquement pure.

ALFRED DE VAULABELLE.

UN VOYAGE MAGNÉTIQUE EN ORIENT.

Suite et fin. — Voy. page 223.

Ce bâtiment relâcha ensuite à Muçawwa, bon port à côté d'une ville de huttes. Sous leurs toits de nattes grouille une population dont la variété ferait la joie d'un anthropologiste. Sans parler des Banians, des Arabes, des Grecs et d'autres Européens, on y entend au moins six langues éthiopiennes. Outre son consul, la France était représentée par Mgr Touvier, vicaire apostolique, et par des sœurs de charité.

Comme il était imprudent de travailler dans ce fouillis de nations resserrées en un îlot à peine long de 800 mètres, j'allai sur le continent, à 6 kilomètres de là, pour observer dans Imakullu. J'y obtins la composante horizontale et une déclinaison de 5 grades. Quant à l'inclinaison, elle ne peut être qu'une pierre d'attente, car on approchait de l'équateur magnétique, et ma boussole, construite pour de hautes latitudes, ne permettait de lire qu'un seul des deux bouts de son aiguille.

A Hodaydah, où nous allâmes ensuite, je la déduisis de la méthode indirecte par deux plans intermédiaires et j'obtins 10,9 grades pour l'inclinaison. La déclinaison, occidentale dans tout ce voyage, n'était plus que de 3,8 grades.

A Aden, au contraire, je trouvai d'abord une déclinaison orientale de 0,34 grade sur une pente rocheuse au sud du consulat de France, géré alors par M. Raffray et isolé sur un promontoire d'origine volcanique ainsi que tout le sol d'Aden.

On sait qu'un terrain de cette espèce attire souvent l'aiguille aimantée.

Comme le premier résultat m'étonnait, je recommençai l'observation à 190 mètres de là et j'y obtins une déclinaison de 3,02 grades vers l'ouest et 5,44 non loin de ma deuxième station : la vraie déclinaison à Aden ne sera bien établie que par une interpolation entre les déclinaisons des régions voisines.

A Barbirah, sur la côte des Somali, je trouvai l'inclinaison la plus faible ; elle était de 0,3 grade seulement. Sans prétendre à l'exactitude, pour le motif déjà mentionné, ce résultat indique au moins le voisinage de l'équateur magnétique.

Comptant sur les besoins de la garnison anglaise de Sawakin où il devait relâcher au retour, notre capitaine prit un si gros chargement de moutons, qu'il n'était plus possible de circuler sur le pont. On y avait joint des poules dont les queues, sortant de leurs cages, étaient picorées par quelques vaches maigres achetées encore pour les repas des soldats anglais et embarquées sans foin. Il y avait aussi à bord une gentille guenon dont les espièglerie nous auraient toujours amusés si cette petite bête n'avait été une effrontée voleuse. Ses ruses dépassaient notre finesse : elle voulait toujours emporter ce qu'on tenait le plus à lui cacher, et il fallait la surveiller pour ne pas la voir croquer un calcul d'astronomie ou de magnétisme avec le même entrain qu'une simple figue. Parfois, au contraire, elle semblait pleine d'égards. Si l'on s'assoupissait, elle soulevait délicatement avec ses petits doigts de fée la paupière du dormeur, apparemment pour s'assurer que l'œil était toujours là.

A Hodaydah, pendant que j'observais la latitude sur la terrasse de M. Lucciani, consul de France, on laissa tomber à la mer, en le débarquant, un baril de fil de laiton, article de valeur dans ces pays. Pour le repêcher, on appela deux plongeurs, un Arabe et un superbe nègre. Après une descente infructueuse, ce dernier replongea, et l'Arabe, sommé de travailler à son tour, répondit tristement qu'il attendait son camarade. On trouva plus tard le cadavre du nègre à 70 kilomètres de là, près de l'île Kamaran, ce qui indique l'existence d'un courant vers le nord. Une blessure au front de ce nègre fit supposer qu'il s'était frappé contre l'hélice de notre bâtiment.

Les Arabes étant aussi turbulents que peu gouvernés, il aurait été au moins imprudent d'observer hors de leurs murs. Je m'étais donc établi sur les terrasses de nos consuls, si empressés à faire accepter une franche hospitalité française. Toutefois, mes expériences réitérées montrèrent les dangers de stations pareilles. Les constructions sont fort légères dans ces régions où il pleut rarement : les terrasses tremblent sous le moindre choc ; il fallait circuler à pas de loup autour de mon trépied, et l'approche d'une seule personne dérangeait l'observation, déjà pénible par elle-même. En retournant à Jiddah, je demandai donc à travailler par terre hors des murs, mais je me heurtai à un obstacle imprévu. Préoccupés de mon trépied, les indigènes me prenaient pour un photographe : quelques-uns m'avaient même demandé leur portrait. Un photographe m'avait précédé à Jiddah, et le gouverneur du Hijaz, ne comprenant rien à ces procédés mystérieux, avait pris un arrêté qui peut se résumer ainsi : « Attendu que les opérations de magie sont iniques dans le pays sacré de l'Islam, nous y proscrivons toute photographie. »

M. de Lostalot eut néanmoins l'obligeance de demander par télégraphe à ce fonctionnaire, alors absent, la permission d'observer, dans l'intérêt de la navigation, des boussoles hors de la ville. La réponse fut cette gracieuse impossibilité : « qu'on observe par terre dans une rue ».

Je n'avais pas le temps de continuer une négo-

ciation par télégraphe; aussi notre habile consul imagina un biais en s'adressant au gouverneur de Jiddah, et je pus observer pendant quelques heures à 700 mètres au nord de cette ville.

Nous allâmes ensuite à Sawakin avec notre cargaison vivante. On l'avait augmentée d'une jeune esclave éthiopienne, née chrétienne, et qu'on venait d'acheter à Jiddah. Comme je connaissais sa patrie et que j'y avais conservé des relations, je m'attendais à la faire rapatrier dans la persuasion que les autorités anglaises, qui occupaient alors Sawakin, n'y permettraient pas l'importation d'une esclave. A ma surprise, le débarquement de cette esclave éprouva moins de difficulté que celui des moutons, et la jeune fille, née libre, mais volée, vendue et revendue, commença sa vie d'esclavage régulier à l'ombre du drapeau britannique.

De retour à Suez, j'y fis une station dans la plaine nue qui l'avoisine à l'ouest, puis j'observai à Aswan, limite de la domination anglaise, à Luqsor, à Assyuwt et au Caire. Dans cette dernière ville on a bâti tout un quartier sur l'Ezbekiyeh, et il ne reste de cette grande place qu'un jardin trop encombré de bancs en fer pour que je puisse y répéter mon observation de l'inclinaison faite en 1839. La poussière et le vent gênèrent mes observations en Égypte. Un jour, pendant que j'opérais, mon aide, qui s'était attaché à un large paravent pour m'abriter, fut enlevé en l'air et jeté dans une excavation voisine.

Ne pouvant travailler avec confiance dans l'Ezbekiyeh, je résolus de faire l'ascension de la grande pyramide où, en 1839, j'avais aussi observé l'inclinaison, et dont la station, d'une précision exceptionnelle, ne peut laisser place à aucun doute. Un ciel serein et un vent relativement faible semblaient promettre des résultats faciles à obtenir : j'étais loin de prévoir les obstacles qui entravèrent mes projets. Venant de passer tout un mois dans les souffrances de l'ophtalmie, je fus pris de vertiges dans la montée et, parvenu sur le petit plateau terminal, j'eus le désagrément de voir qu'il était impossible d'y travailler utilement. En effet, les astronomes anglais qui, en 1874, observèrent sur le mont Moqattam le passage de Vénus, avaient voulu, avec beaucoup de raison, rattacher leur station à la grande pyramide. Dans ce but, ils firent placer à son sommet un mât resté pieusement en place depuis onze années. Or, ce mât était maintenu par des haubans et un socle tout en fer dont l'attraction aurait dérangé mes barreaux aimantés. Je donnai l'ordre d'enlever ce mât et surtout ses agrès, mais le préposé bédouin s'y refusa nettement. Il ne savait, disait-il, qu'une chose : c'est que le mât devait rester en place et qu'il en répondait sur sa tête.

Ce bon sens désagréable, cette obéissance indéfinie à une prescription oubliée sans doute depuis longtemps, opposaient à mon entreprise comme un arrêt de mort. Juché en vain sur ce monument de quarante siècles et peu soucieux d'avoir à y remonter, j'envoyai un exprès au Caire, à plusieurs kilomètres de là, pour demander aide à M. Mason-Bey, dont j'avais déjà éprouvé l'obligeance. Par malheur tout n'est pas immobile en Orient; les fonctionnaires étaient changés et les traditions bureaucratiques perdues ne permettaient plus de savoir qui avait autorité sur ce mât malencontreux. Heureusement pour mes observations, un homme d'esprit me vint en aide. M. Scott Moncrieff, colonel du génie, sabra le différend en ordonnant fort à propos que le mât serait enlevé pour me laisser observer, qu'il serait remis en place ensuite, et qu'on déciderait plus tard si ce signal de la pyramide ressortissait du ministre de l'Intérieur ou bien des bureaux de l'Instruction publique.

C'est donc à ce brave et savant militaire qu'on doit d'apprendre que l'inclinaison magnétique, égale à 46,33 grades en 1839, n'était plus que de 45,31 en l'année 1885. Elle avait diminué de 1,03 grade en quarante-cinq ans, ce qui donnerait une moyenne de 2′,3 par an. A Suez, la comparaison de ces deux années d'observation fournit le résultat presque identique de 2,2. En France, cette diminution, constatée d'année en année, varie entre 0′,55 et 7′,0, car elle est loin d'être proportionnelle au temps.

Nous allâmes ensuite à Jérusalem où, dans une station près de la porte de Jaffa, la déclinaison était égale à 4,20 grades le matin et 4,38 le soir; nous eûmes 48,05 pour l'inclinaissn et 0,298 pour la composante horizontale.

A Damas, la plèbe nous jeta des pierres, heureusement sans blesser gravement les observateurs ni leurs instruments.

Après avoir mesuré les trois éléments magnétiques dans deux ports de la Syrie et trois de l'Asie Mineure, nous poursuivîmes le même travail près de Pera, faubourg de Constantinople. Le mauvais temps nous y attendait, le barreau aimanté fut orienté au soleil entre deux nuages, et il fallut recourir à un ami arménien pour avoir les distances des mosquées relevées afin d'obtenir une latitude nécessaire au calcul de la déclinaison. Avant de quitter l'Europe orientale, nous y fîmes nos dernières observations au Pirée, déjà magnétiquement connu par les travaux de M. de Bernardières.

Nous avions recommencé les mesures à Naples avant d'apprendre que les variations magnétiques et leurs éléments absolus étaient étudiés avec soin dans le bel observatoire de Capo di Monte. A Rome, enfin, je constatai la diminution de l'inclinaison que j'avais observée en 1839 sur un point bien défini dans le bosquet de l'Académie de France. Elle était alors égale à 67,11 grades : en 1885 elle n'était plus que de 67,51, avec une diminution moyenne de 5′,68 par an. M. Chistoni avait obtenu 64,8 en une autre localité voisine de Rome. La différence, égale à 29′, entre son résultat et le nôtre, est sans doute trop grande pour être due à des erreurs de lecture. On doit l'attribuer à ces

influences locales dont l'étude occupera encore longtemps les observateurs à venir.

D'ABBADIE.

Sincérité.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être sincère avec soi-même. E. CAZEAUX.

CHIMIE.

En réponse à l'un de nos nouveaux lecteurs, nous devons rappeler que le « *Magasin pittoresque* » a publié, dans sa longue carrière, de nombreux articles sur la chimie, comme sur les autres sciences [1]. En ce qui se rapporte aux questions spéciales de sa lettre, où il fait mention de ce qu'il appelle un peu vaguement « les quatre éléments » ; nous nous bornerons à redire :

« Tous les corps sont composés de soixante-dix éléments (ou *corps simples*), réunis deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, etc.

« Parmi ces éléments, l'*oxygène*, l'*hydrogène*, l'*azote*, le *carbone*, entrent dans la composition de l'*eau*, de l'*air*, et de la plupart des matières végétales et animales.

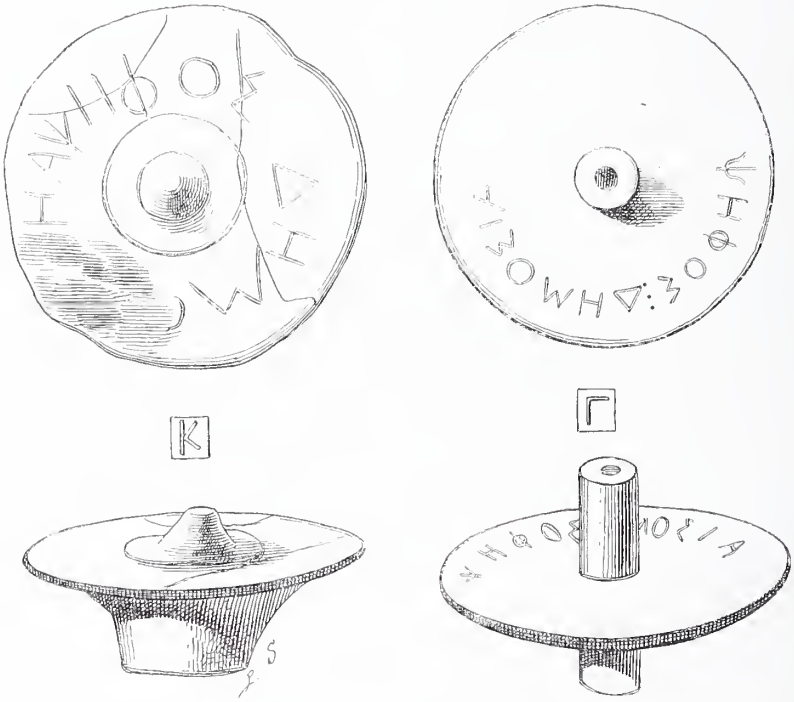
« L'oxygène est un des principaux éléments des grandes masses minérales qui forment notre globe. On y trouve aussi du *soufre*, du *carbone*, du *chlore*, du *silicium*, etc. »

BULLETINS DE VOTE DANS L'ANCIENNE ATHÈNES.

Les bulletins de vote en usage à Athènes ont été décrits par Aristote. Ils étaient en bronze : une petite tige sortait du milieu, pleine chez les uns, creuse chez les autres. L'inscription qu'on lit sur le disque circulaire, *psephos demosia*, indique bien qu'il s'agit d'un bulletin de vote public. On suppose que le K et le Γ gravés sur l'autre face du disque peuvent être des lettres de série.

On remettait deux bulletins à chacun des juges ou jurés, l'un plein, l'autre creux. Le bulletin creux condamnait ; l'autre acquittait.

Le pouvoir législatif se réunissait deux ou trois fois par mois, et du temps de Démosthène, quatre fois par prytanie (dixième partie de l'année). Il se



Bulletins de vote chez les Athéniens.

composait de cinq cents citoyens âgés de plus de trente ans et désignés par le sort. Tout citoyen pouvait proposer une loi nouvelle, mais il assumait sur lui une responsabilité rigoureuse, par exemple, si cette proposition était en contradiction avec une loi ancienne. Le vote ne pouvait avoir lieu que sur la proposition du Sénat.

Les historiens font observer que les dangers de la mobilité ordinaire qui résulte des passions démocratiques étaient en partie conjurés, parce que, dans un si petit État, tous les citoyens avaient à peu près la même culture d'esprit et étaient réellement accessibles à certaines fonctions publiques [1].

[1] Voyez surtout aux tables la série intitulée : « la chimie sans laboratoire, » par le savant et spirituel Babinet, et, plus récemment, les laboratoires.

[1] Victor Duruy ; *Histoire de la Grèce*, etc.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué : E. BEST.

DONATELLO.

Collection de lord Elcho. — Sainte Cécile, bas-relief de Donatello. — Dessin de Froment.

On ne saurait dire que le grand sculpteur Donatello ait jamais été ignoré ou méconnu. En Italie surtout ses nombreux chefs-d'œuvre l'ont toujours défendu de l'indifférence et de l'oubli; Benvenuto Cellini a écrit : « Le grand Donatello et le merveilleux Michel-Ange, les deux plus grands artistes qui aient existé depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. » On peut rappeler aussi cet éloge par Vasari : « Les ouvrages de Donatello sont ceux qui se rapprochent le plus des chefs-d'œuvre de

la Grèce et de Rome. » Malgré ces témoignages, il est cependant vrai que, pendant près de cinq siècles, ce qu'on appelle le grand public n'a pas été entretenu par les dispensateurs de la renommée dans un sentiment assez éclairé et assez vif de tout ce qu'on doit d'admiration au génie de Donatello. Il était réservé à notre temps de remettre en pleine lumière, et de faire apprécier de tous, les titres glorieux de ce précurseur de Michel-Ange.

En 1887, on a célébré à Florence le cinquième centenaire de sa naissance. Au mois de mai, on a inauguré son buste et posé la première pierre d'un monument qui sera élevé à sa mémoire dans l'église de San-Lorenzo. Le modèle d'un autre monument a été exposé dans l'église de Santa-Croce, le panthéon italien.

Une députation d'artistes et de savants français a assisté à cette solennité : le Musée du Louvre y était représenté par un de ses conservateurs, M. Edmond Saglio, membre de l'Institut, et l'Académie des beaux-arts, par le directeur actuel de l'école de la villa Médicis, l'excellent peintre Hébert, qui a prononcé un discours dont voici un extrait :

« J'ai l'honneur d'apporter l'hommage de notre admiration au grand Donatello, au précurseur de la renaissance, dont les œuvres sont encore belles auprès de celles du plus grand des artistes (Michel-Ange); au génie libre, fier, audacieux, *terrible*, qui, toujours cherchant le mieux, a su s'élever du réalisme le plus intense aux régions les plus hautes de l'art dans sa superbe statue de Guatemala et dans les scènes de la vie de saint Antoine de Padoue. »

Donato, ou Donatello, né à Florence, vers 1386, fils d'un cardeur de laine, entra en apprentissage chez un orfèvre. En ce temps-là, les ateliers d'orfèvrerie étaient à Florence des écoles complètes d'art : on y enseignait, avec les éléments des sciences, l'architecture, la peinture, la sculpture. Ce fut là que s'initièrent à l'art Ghiberti, Brunellesco, Verrocchio, Luca della Robbia, Paolo Vecello, Michelozza, Domenico Ghirlandajo [1].

Vers l'âge de seize ans, Donatello fut employé comme ciseleur, par Ghiberti, à l'achèvement des admirables portes du Baptistère de Florence. On sait que peu après il fit un voyage à Rome en compagnie de Brunellesco, qui avait à peine vingt-deux ans. Combien n'est-il pas à regretter que, par aventure, l'un de ces deux jeunes gens n'ait pas eu la fantaisie d'écrire quelques notes sur ce séjour? Qu'elles seraient précieuses aujourd'hui! Vers 1403, Rome était en proie à une effroyable anarchie et à une rage de destruction dont les barbaries des iconoclastes modernes ne sauraient donner qu'une faible idée. Le peuple romain s'acharnait avec une fureur insensée à la mutilation des chefs-d'œuvre de l'antiquité : le sol était couvert de débris de statues et d'édifices. Au milieu de ces ruines, les deux amis erraient avec stupeur, avec admiration, récoltant peu, dessinant beaucoup, quoique mal vus de la populace qui les soupçonnait de chercher des trésors et les appelait : *quelli del tesoro* (les hommes du trésor).

On peut croire que ce voyage eut une influence merveilleuse sur le génie naissant de Donatello, en le disposant à concevoir l'art avec plus de liberté et à ne plus rester enfermé dans les traditions de la sculpture très digne, mais presque inexpressive, des figures du moyen âge.

Une de ses premières œuvres, à son retour à Florence, est aussi l'une de ses plus parfaites : c'est la scène de « l'Annonciation », qu'il sculpta en haut-relief pour la chapelle Cavalcanti, à Santa-Croce. La Vierge est debout, belle, noble, émue, dans une attitude pudique et gracieuse; l'ange s'agenouille devant elle avec respect et dignité : on a très bien dit de ce bas-relief que par la liberté admirable de la pose et de l'arrangement, il « annonçait l'avènement des temps nouveaux »; mais il aurait pu tromper sur ce que devait être le principal caractère des inspirations de Donatello : ce qui domine en effet dans son œuvre, ce n'est pas la grâce des mouvements, l'expression délicate et suave qui charment dans « l'Annonciation ».

Il faut dire qu'on ne compte même guère de femmes parmi les sculptures de Donatello. Le bas-relief de la collection de lord Elcho, que nous aimons à reproduire et qui pourrait être attribué à un de nos plus célèbres maîtres modernes, est presque une exception. La statue de Judith en bronze, sous la loggia de Lauri, à Florence, est loin d'être un de ses meilleurs ouvrages [1]. La grandeur de l'art dans ses figures de patriarches, de prophètes, de saints, est un effet de leur austérité, leur force, leur énergie dure, parfois presque sauvage, et c'est ce qui explique comment cet artiste, que l'on sait avoir été doux, modeste, bienveillant, fut, comme l'a rappelé M. Hébert, surnommé le *Terrible*. Lorsqu'apparurent ses statues du Campanile et de la cathédrale de Florence, entr'autres David (il Zaccone), Jérémie, saint Jean et autres, ces figures étranges, puissamment vivantes, aux traits ironiques ou presque menaçants, à cette vue les spectateurs contemporains, troublés dans leurs habitudes de goût, arrachés tout à coup, pour ainsi dire, hors de la tradition d'une sculpture impassible, éprouvèrent des sentiments de surprise et de forte émotion, sinon de terreur, car il ne faut pas prendre le mot italien « terribilis » exactement dans l'acception énergique du mot français corres-

[1] Voy. les Tables.

[1] Les voyageurs qui visitent pour la première fois Florence vont ordinairement dès leur arrivée sur la place de la Seigneurie; ils ne manquent pas de s'y arrêter à la loge des Lanzi devant le célèbre groupe de bronze de *Judith et Holopherne*. Ce n'est pas à notre gré une initiation favorable à l'étude de Donatello. Heureusement quelques pas suffisent pour qu'on éprouve une digne et grave émotion devant la noble statue de saint Georges où se dresse si fièrement la niche du petit édifice d'Or-San-Michele. Ce chef-d'œuvre sculpté eût été, croyons-nous, quoique tout armé à la moderne, admiré de Phidias lui-même. (Voy. t. XXVI, p. 241.)

pondant. Et toutefois le mot se comprend, même sans atténuation, devant la statue du Moyse de Michel-Ange, à Saint-Pierre-aux-Liens [1]. Nous nous rappelons qu'à la première vue de cette prodigieuse figure assise, notre sang s'arrêta, et qu'il nous vint cette pensée subite : « Si ce Moyse se levait tout entier, je me prosternerais ! »

L'exemple du Moyse suffit pour justifier pleinement le beau titre de précurseur de Michel-Ange qu'on est unanime à décerner à Donatello. En concevant et exécutant son Moyse (vers 1550), Michel-Ange s'est incontestablement inspiré du « saint Jean l'Évangéliste » de Donatello, achevé en 1415, aujourd'hui placé à l'intérieur de la cathédrale de Florence sur la tribune de San-Zanobi.

Lorsque n'ayant pu comparer en réalité ces deux statues, on en a seulement sous les yeux des reproductions exactes, on est frappé de ce qu'il y a de rapports entre les deux figures : même attitude, même caractère sévère et grandiose, même expression d'une âme supérieure, même regard puissant fixé au loin. Mais il est certain que Michel-Ange a ajouté de son génie au « saint Jean l'Évangéliste », et, comme l'a dit M. Eugène Muntz [2], « il l'a corrigé, il lui a donné plus de netteté et d'accent. »

Plus d'un illustre maître n'a pas plus hésité que Michel-Ange à se laisser séduire et inspirer par Donatello.

Mantegna, qui savait fort bien inventer lui-même, a fait beaucoup d'emprunts à Donatello.

Raphael a très loyalement copié l'élégante et poétique petite figure du bas-relief d'Or-San-Michele, représentant la princesse que saint Georges délivre en tuant le dragon.

L'excellent artiste Verrocchio, se sentant mourir, se fit apporter un crucifix sculpté par Donatello. ÉD. CHARTON.

HORLOGER ET VOYAGEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. page 258.

— Cela n'a rien qui vous doive surprendre de la part d'un Anglais. Du reste, je vous dirai que c'est une vieille habitude : tous les deux ans, je me rends à Lahore, dans le Pendjab, pour y inspecter les usines de tissage de soie que je possède aux environs de la ville.

— Ah ! ah ! répéta le fabricant. Et vous n'avez pas dû y séjourner longtemps, je suppose? Cette chaleur est tellement meurtrière pour les Européens.

— En effet, je ne suis resté que cinq mois à Lahore, et quand les chaleurs sont devenues intolérables, je suis allé habiter un petit cottage que j'ai dans l'Himalaya.

— Dans l'Himalaya ! répliqua l'horloger ahuri. Mais, monsieur, notre mont Blanc n'a que 4810 mètres, et pourtant il n'est venu à l'idée de personne de s'y installer jamais en villégiature !

— Aussi je ne vous dis pas que j'habitais le Gaurisankar, qui en a 8840, lui, et que nul pied humain n'a foulé, ni ne foulera, fût-ce le pied du plus grimpeur des descendants de votre Joseph Balmat, le premier vainqueur du mont Blanc ! Non ; ma maison était tout simplement située, non loin de Lahore, dans l'un des contreforts de la grande chaîne, où la colonie anglaise a établi de confortables villas, bien abritées contre le soleil et rafraîchies sans cesse par une bonne brise de montagnes. Là on jouit d'une fraîcheur relative, qui paraît délicieuse après la fournaise de la plaine.

— Ah ! ah ! ah ! fit l'horloger, qui multipliait les exclamations à mesure que les paroles de l'Anglais semblaient répondre à quelque préoccupation intérieure, dont il avait le secret ; — ah ! ah ! ah ! et combien de temps avez-vous passé dans ce charmant climat?

— Oh ! un mois à peine. Une lettre de mon correspondant de Moscou vint m'y trouver et m'en arracha à mon grand regret. Mais il n'y avait pas à hésiter : la lettre m'annonçait la mise en adjudication d'un stock important de martres-zibelines, dont j'avais le placement assuré en Angleterre et en France. Je quittai donc le Pendjab pour me rendre en Russie.

— Ah ! très joli ! charmant ! dit l'horloger avec une exubérance de satisfaction, à laquelle M. Barker ne comprit rien. Il supposa seulement que, comme tous les sédentaires, M. Unzahl aimait les voyages et qu'il admirait l'étendue et la variété des siens. Il continua donc avec son flegme habituel :

— Je ne passai que deux semaines à Moscou ; vous comprenez : trente degrés de froid, quand on revient des Indes !

— Oui, oui, dit le marchand, je comprends cela ; puis, tout bas, il ajouta (en a parté) : je comprends même tout à fait, et je sais maintenant pourquoi la montre de l'Anglais a varié de dix minutes.

M. Barker, naturellement, n'avait pu entendre le monologue intérieur de l'horloger ; il reprit donc :

— Aussi dès que mes affaires furent terminées, je m'empressai de quitter les neiges moscovites pour me rendre en Égypte.

— Vous dites : en Égypte ! interrompit joyeusement M. Unzahl.

— Parfaitement ; je dis : l'Égypte. J'avais à y visiter mes cultures de ramies. J'y suis même resté jusqu'à la récolte, qui a été excellente cette année-là. Puis, au lieu de prendre un steamer, je suis revenu à Manchester à bord du *Dulcimer*, l'un de mes voiliers, car je suis armateur ; mon bateau contenait une importante cargaison de ramies, cette intéressante plante textile que, le premier, j'ai transformée en étoffes d'ameublement. Puis, comme j'avais besoin de repos, ajouta M. Barker,

[1] Voy. un beau dessin de cette statue, par Chevignard, t. XXXIII, page 377.

[2] *Les Artistes célèbres*. Donatello, p. 26.

je suis revenu en Suisse où, depuis un mois, je fais, avec quelques confrères de l'*Alpin-Club*, des ascensions variées; et me voilà!

M. Unzahl, très honnête horloger, ce qui ne l'empêchait pas d'être un habile commerçant, avait fait son profit des renseignements de l'Anglais. Seulement, dans son âme et conscience, il ne se croyait pas obligé de lui faire part des conséquences qu'il en pouvait tirer. En quoi, il était dans son droit strict. Aussi, sans révéler le fond de sa pensée, se contenta-t-il de répondre :

— Tout ce que vous venez de me dire, monsieur, sur vos derniers voyages, a été pour moi d'un intérêt palpitant; palpitant, n'est pas trop dire; il ne me reste plus qu'à reprendre votre montre contre les mille francs que voici. Seulement j'y mets une condition.

La fin à la prochaine livraison.

TH. DE CAER.

LE MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE.

LES SAMOYÈDES.

M. Charles Varat, chargé l'année dernière d'une mission en Russie et Sibérie par le ministère de l'Instruction publique, a rapporté un certain nombre de costumes et objets samoyèdes qu'il a offerts à l'État, et dont il a formé une scène pittoresque dans une des salles du musée d'ethnographie.

Musée du Trocadéro. — Samoyèdes. Retour à la tente. — Dessin de Martin.

Cette scène, dont notre gravure donne une idée exacte, représente la rentrée d'un Samoyède et de son fils au campement, après une journée de courses dans la neige. L'enfant est encore assis sur le traîneau, qu'il ramène près de la tente à l'aide d'un seul renne; le père tient à la main les guides et harnais qu'il vient d'enlever aux deux autres rennes attelés tout à l'heure au traîneau, avant d'être lâchés en liberté. Ses pieds sont chaussés des longues lisses ou patins qui lui permettent de courir sans enfoncer sur la neige avec rapidité.

Sur le côté, un peu en arrière, est dressée la tente. Elle est très petite, en toile, et doublée de fourrure seulement devant la porte, ce qui indique que ces Samoyèdes font partie des tribus qui habitent les régions peu éloignées d'Arkhangel. Ceux qui errent sur les plateaux plus éloignés de la civilisation ont des tentes semblables de forme, mais en écorce de bouleau. L'ouverture de la tente laisse voir, au centre, un curieux chevalet de bois supportant la marmite au-dessus du feu, et, près de l'entrée, une femme berçant son nourrisson.

Le berceau samoyède se compose d'une sorte

de plateau ovale à rebord, semblable à un couvercle de boîte, garni de fourrure, et sur lequel l'enfant est attaché à l'aide de courroies. Il est suspendu aux poutres par une corde pour être hors de la portée des animaux. Un jouet est pendu au-dessus pour amuser le bébé.

A côté de la tente, une longue perche oblique supporte un quartier de venaison au-dessus des atteintes des loups : c'est le garde-manger samoyède; vis-à-vis sèchent des ramures de rennes sauvages, très différentes de celles du renne domestique attelé au traîneau. On doit remarquer les harnais de ce dernier, et surtout les pièces d'os coudées qui servent de jugulaires et ressemblent

Musée du Trocadéro. — Femme samoyède berçant son enfant. — Dessin de Martin.

singulièrement aux pièces préhistoriques qu'on désigne comme bâtons de commandement.

A. L.

PROGRÈS DE LA PHOTOGRAPHIE.

Voy., aux tables, l'indication des articles sur la photographie, des instructions sur les procédés, les instruments nécessaires, avec gravures, etc.

LA PHOTOGRAPHIE AU GÉLATINO-BROMURE D'ARGENT.

En ces derniers temps, la découverte qui a fait faire à la photographie son plus grand progrès est certainement celle du gélatino-bromure d'argent, qui permet d'obtenir des résultats que le meilleur collodion sec était impuissant à donner.

Sensibilité extrême, facilité dans les manipulations, tels sont les avantages que présente ce nouveau procédé qui fait aujourd'hui de la photographie un art d'agrément mis à la disposition de tout le monde. Les amateurs n'ont plus à redouter la préparation, souvent difficile, des plaques dont la pellicule se trouvait, avec le collodion, d'une fragilité excessive; les plaques, dites au gélatino-bromure d'argent, se trouvent dans le commerce toutes prêtes à être employées; préparées en

grande quantité, par des procédés mécaniques, elles offrent une sécurité d'uniformité bien plus grande que celles préparées par des procédés manuels qui peuvent donner à la couche sensible une épaisseur variable : elles offrent aussi, au point de vue de la manipulation, l'avantage de pouvoir être utilisées un temps illimité après leur préparation et développées autant de temps que cela est nécessaire après leur exposition au jour, en ayant soin de les préserver, dans les deux cas, des effets de la lumière et de l'humidité.

Au point de vue de la sensibilité, c'est-à-dire de la rapidité d'impression de la couche sensible, on peut arriver avec le gélatino-bromure d'argent à des résultats tels que, pour des plaques préparées à cet effet, $^1/_{900}$ de seconde permet d'obtenir une image. Cette rapidité permet d'immobiliser tout mouvement humain ou mécanique quel qu'il soit, par suite, de le décomposer et de l'étudier pour les recherches nécessaires. Dans la photographie ordinaire, on ne se sert cependant pas de cette rapidité, on la fait varier entre $^1/_5$ et $^1/_{200}$ de seconde, et elle suffit alors aux besoins de la photographie industrielle : il résulte de cette grande sensibilité que ces plaques sont plus fragiles à la lumière du laboratoire : un verre jaune préservait les plaques au collodion; pour celles au gélatino-bromure, il faudra, en plus du verre jaune et devant lui, un verre rouge très foncé. La rapidité de ces plaques dépend en grande partie de la quantité d'argent qui entre dans leur préparation; elle peut cependant aussi varier suivant les besoins de l'opérateur, selon le procédé de développement employé, ce qui ne fait qu'en faciliter l'usage.

Il est évident que le procédé de photographie venant à être modifié, un changement allait devenir nécessaire dans l'outillage autrefois employé : c'est sur un point principal que la nécessité de ce changement s'est fait sentir, l'objectif.

Beaucoup de photographes amateurs, et non des moins bien montés, n'arrivent pas à faire convenablement les photographies instantanées, tout en réussissant parfaitement celles où ils sont maîtres de leur temps de pose; on s'en prend aux plaques, qui ne sont pas assez sensibles, au temps qui était trop couvert, au développement qui n'est pas assez énergique; on devrait, et cela dans la plus grande partie des cas, s'en prendre à son objectif et le changer pour s'en procurer un plus puissant, qui couvre une plaque plus grande que celle que l'on veut faire, et dont la puissance lumineuse soit aussi grande possible, cette dernière variant en raison directe de la longueur focale de la lentille; les meilleurs objectifs seront donc, pour la photographie instantanée, ceux à longs foyers.

PLAQUES. — La composition des plaques au gélatino-bromure d'argent est variable avec tous les préparateurs; comme son nom l'indique, la base de l'émulsion sensible est composée de bromure d'argent déposé sur une couche de gélatine : l'action de la lumière est la même que sur les plaques préparées au collodion; elle décompose la couche de bromure d'argent d'une façon plus ou moins complète, suivant qu'elle la frappe plus ou moins fortement et la transforme en une substance qui, sous l'action du révélateur, devient plus ou moins noire; les parties noires de l'objet n'impressionnant pas la plaque, lui laissent sa transparence, et l'on obtient le cliché dit *négatif*. Les plaques primitives étaient, comme pour le collodion, des plaques de verre sur lesquelles se trouvait placée l'émulsion sensible; ces plaques présentaient le double inconvénient de pouvoir se briser, d'où la perte du cliché, et de former un poids considérable à emporter pour les amateurs qui désirent faire de la photographie en voyage. Fragilité et poids, tels étaient donc les deux points à modifier pour faire de la photographie au gélatino-bromure un art aussi bien d'agrément qu'industriel. Un fabricant, M. Thiébaud, fut conduit à remplacer le verre par du carton en feuille mince : la fragilité n'était plus à craindre, le poids était tellement modifié que cent cartons pelliculaires pesaient environ le poids d'une douzaine de plaques ordinaires; par un procédé particulier, on arrivait, le cliché une fois développé, à séparer la gélatine du carton pour tirer les épreuves positives; mais on se trouvait cette fois en présence d'un inconvénient nouveau : le carton est opaque, on ne pouvait pas juger du développement par transparence, ce qui rendait cette opération excessivement difficile.

Un Américain, Eastman, a imaginé de substituer au verre et au carton une feuille de papier très mince et très lisse : c'est ce que l'on appelle le papier gélatino-bromure Eastman. Cette découverte très récente a fait faire au gélatino-bromure un progrès qui pour le moment ne semble pas exiger de nouvelle modification; ce papier est fabriqué en rouleau sans fin, se développe par les mêmes procédés que les plaques ordinaires, et peut être employé de deux façons différentes, soit en feuilles de grandeurs déterminées, soit en rouleaux à l'aide d'appareils spéciaux dits *châssis à rouleaux Eastman;* on peut par ce dernier procédé faire quarante-huit clichés sans avoir à faire de changement de plaques; le papier étant transparent n'offre pas le désavantage du carton. Le papier Eastman peut servir au tirage des épreuves positives d'un cliché donné; il permet aussi le tirage d'épreuves positives avant que le négatif soit complètement sec; ce qui est surtout, dans ce cas, une modification avantageuse, c'est que l'on n'a plus à faire de longues expositions à la lumière, ni des virages dont la réussite est souvent incertaine; un simple développement ordinaire suffit; ce procédé est appelé à rendre dans l'industrie de réels services au point de vue de la rapidité avec laquelle on peut livrer des épreuves photographiques en quantité voulue.

Le papier Eastman, par une modification de son inventeur, peut, le cliché une fois développé, se

séparer de la gélatine : on a alors de simples pellicules, qui sont très maniables et excessivement transparentes.

M. Balagny a remplacé avantageusement le papier Eastman par un papier pelliculaire d'excellente qualité, dont la transparence permet de développer les clichés avec autant de facilité que sur glace. — Pour le tirage des épreuves, on reporte les clichés sur une feuille de gélatine dont la transparence est aussi grande que celle du verre.

RÉVÉLATEURS. — La première opération à faire après l'exposition d'une plaque à la lumière est son développement; la plaque impressionnée ne porte aucune marque d'épreuve; son développement peut se faire à une époque indéterminée après sa sensibilisation : c'est un réel avantage, surtout dans les longs voyages pendant lesquels il est impossible de développer les clichés sur place.

Le rôle du révélateur est celui-ci : agir sur la partie de la couche de gélatino-bromure d'argent impressionnée par la lumière et laisser intacte celle qui n'a pas reçu de rayons lumineux ; la lumière décompose le bromure d'argent, l'argent se trouve séparé, et le révélateur, dissolvant le brome resté libre, laisse un dépôt d'argent métallique qui prend, suivant l'action du rayon lumineux (sa réduction étant plus ou moins complète), une intensité plus ou moins puissante; c'est ce qui explique pourquoi les noirs du cliché représentent les parties lumineuses de l'objet; les noirs de cet objet n'impressionnant pas le bromure d'argent, cet endroit du cliché restera parfaitement transparent.

Toutes les substances qui absorbent le brome ne sont cependant pas propres à développer un cliché; nous allons passer en revue les développateurs le plus généralement employés dans la pratique.

1° DÉVELOPPEMENT A L'OXALATE DE FER.

1re solution.	Eau chaude.	1 000 gr.
	Sulfate de fer pur.	300 gr.
2me solution.	Eau chaude.	1 000 gr.
	Oxalate neutre de potasse.	300 gr.

Pour obtenir le révélateur, on prend trois parties de la seconde solution et une de la première que l'on mélange à froid; la liqueur ainsi obtenue doit être rouge.

On peut dans ce développement retarder la venue de l'image et obtenir plus de finesse dans les détails en ajoutant au développateur trois ou quatre gouttes de la solution suivante :

Eau	5 gr.
Bromure de potassium. . .	100 gr.

Si au contraire on veut activer le développement, on ajoutera au révélateur une goutte ou deux de la solution suivante :

Eau	100 gr.
Hyposulfite de soude. . . .	25 gr.

Ce développement est celui qui donne au cliché le plus de transparence, cependant il n'est pas assez énergique pour les photographies instantanées, et ne donne pas d'intensités assez fortes dans les noirs.

2° DÉVELOPPEMENT A L'ACIDE PYROGALLIQUE.

1re solution.	Eau	1 000 gr.
	Acide pyrogallique. . . .	10 gr.
2me solution.	Eau.	1 000 gr.
	Bromure de potassium. .	2 gr.

M. Benoist, professeur de physique et de chimie au lycée de Toulouse, a signalé tout dernièrement l'emploi de la pyrocatéchine comme révélateur. Ce nouveau produit, obtenu par transformation du phénol, a non seulement l'avantage de se conserver très longtemps, même à l'air libre, mais encore de donner aux clichés une grande pureté et beaucoup d'harmonie. La pyrocatéchine coûte actuellement 1 fr. 50 le gramme, mais son prix ne tardera pas à baisser dès qu'on en aura adopté l'emploi.

Mélangez ces deux solutions en parties égales, ajoutez trois gouttes d'ammoniaque pure, et vous aurez un développateur des plus énergiques; on peut le rendre moins puissant en forçant la dose de la seconde solution, et lui donner de la force en ajoutant plusieurs gouttes d'ammoniaque.

3° DÉVELOPPEMENT A EMPLOYER EN VOYAGE.

M. Mittenhoff a apporté à ce procédé une modification qui permet de l'employer facilement en voyage; il prend 0gr,80 d'acide pyrogallique; 0gr,80 de bromure de potassium, il mélange et pulvérise le tout, en en faisant une seule poudre; il suffit pour avoir le développement de la mettre dans 100 grammes d'eau et d'y ajouter trois gouttes d'ammoniaque; ce procédé permet d'emporter en voyage cent paquets de poudre, sous un petit volume, et d'avoir de quoi développer immédiatement cent plaques sans faire de dosage.

4° DÉVELOPPEMENT A L'ACIDE PYROGALLIQUE ET AU CARBONATE DE SOUDE.

1re solution.	Acide pyrogallique. . . .	10 gr.
	Alcool à 40°.	100 gr.
2me solution	Eau.	1,000 gr.
	Carbonate de soude pur.	20 gr.

En prenant cent parties de la deuxième solution et cinq de la première, on obtient un révélateur qui teinte les clichés en jaune-verdâtre. Cette teinte est facile à faire disparaître en faisant baigner le cliché pendant cinq minutes dans une solution composée de 1 000 grammes d'eau et de 3 grammes d'acide citrique.

Si le cliché sortant du développateur était sou-

mis directement à l'action de la lumière blanche du jour, la partie de la couche sensible qui n'a pas été décomposée par les rayons lumineux n'ayant pas été touchée chimiquement par le révélateur, serait cette fois impressionnée, et la plaque se trouverait voilée; il faut donc fixer l'image; cette opération consiste à plonger la plaque dans un bain composé de 150 grammes d'hyposulfite de soude et 1 000 grammes d'eau; la propriété de l'hyposulfite de soude étant de dissoudre les bromures, le bromure d'argent, dont se trouve formée la couche sensible et que la lumière n'a pas décomposé, se dissout, le cliché recouvre toute sa transparence, et la lumière n'a plus d'action sur lui. G. Damman.

FOURCHON LE HOTTEUR.

I

Je prends la plume pour vous dire comment et pourquoi Fourchon le Hotteur changea subitement de caractère.

Le hameau de Jouin-le-Vignoble, « c'est un clocher pointu au milieu des vignes »; telle est la définition que l'on en donne dans l'arrondissement. De tous les côtés, en effet, c'est le clocher seul que l'on voit; l'on n'aperçoit le hameau que quand on a le nez dessus, si j'ose m'exprimer ainsi. Dès que le garde-champêtre de Jouin a battu sur son tambour ce que l'on appelle le « ban des vendanges », le hameau présente absolument l'aspect du « Village abandonné », de Goldsmith. On n'y voit plus ni charron, ni forgeron, ni boulanger, ni épicier, ni aubergiste : il n'y a plus que des vendangeurs, qui se dispersent par les vignes, après avoir fermé leurs portes à clef.

Le facteur rural pourrait se dispenser de passer par Jouin, si son devoir professionnel ne le contraignait pas à faire tous les jours la « levée de la boîte aux lettres ». Ce devoir accompli, il vague par les chemins et les sentiers, distribuant les lettres au hasard de la rencontre, chargeant les amis et connaissances de remettre à chacun ce qui lui revient (lorsqu'ils auront le temps, bien entendu); quant à lui, il s'en va picorant de vigne en vigne, comparant les crus, et rentre le soir au logis, gorgé de raisin, de soupe de vendanges, de petit lard et de vin doux, et se couche, la tête un peu lourde, regrettant que ce ne soit pas toute l'année la fête des vendanges.

Ce sont généralement les femmes et les enfants qui font la cueillette; les hotteurs passent à intervalles presque réguliers pour recueillir dans leurs hottes le tribut des paniers et des corbeilles et le porter à la charrette arrêtée sur le chemin. Les chevaux dételés broutent à loisir l'herbe des fossés, jusqu'au moment où on les attelle pour traîner au pressoir les poinçons rangés debout, à la file, entre les ridelles, et remplis de raisin jusqu'à déborder.

Il va sans dire que tout le monde, vendangeurs, vendangeuses, hotteurs, charretiers, fouleurs se font un devoir sacré de se gorger de raisin, les mendiants aussi, et les grives donc!

II

Fourchon était sabotier en temps ordinaire : pendant la durée des vendanges, il se transformait en hotteur. Dans tout le district de Lamponnois, où est situé le hameau de Jouin, on répète couramment ce proverbe : « Qui dit hotteur dit farceur! » Or il faut que vous sachiez que les hotteurs de Jouin renchérissaient en esprit d'inventions et de diableries sur tous ceux du Lamponnois, et Fourchon sur tous ceux de Jouin. C'était à croire que, pendant qu'il creusait et parait le noyer, le hêtre, le bouleau, le marsault, pour tirer de son stère de bois les treize douzaines de sabots réglementaires, il se creusait en même temps la cervelle pour en tirer des douzaines de douzaines de mots drôles, de mystifications et de grosses farces.

En temps ordinaire, il était à peu près tolérable; en temps de vendanges, la vapeur de raisin écrasé lui montait au cerveau, et tout le monde le craignait comme le feu, surtout les vendangeuses. Ce Fourchon était un veuf de cinquante ans; et il avait au service un fils qui « faisait son temps », dans un régiment de chasseurs à cheval, en qualité de maréchal-ferrant.

C'était aux vendanges de l'année 1875. Fourchon, selon sa coutume, taquinait les uns et les autres. Les uns riaient, c'étaient les plus sages, les autres se fâchaient, c'étaient les plus imprudents, car tout le monde se moquait d'eux; les autres enfin ripostaient gaillardement et rendaient, comme on dit, à Fourchon la monnaie de sa pièce, et il aimait beaucoup cela, Fourchon.

Parmi ceux qui lui ripostaient le mieux, il y avait Rose Madenat, la fille de l'épicier. Rose Madenat, au prix des autres jeunes filles de Jouin-le-Vignoble, pouvait presque passer pour une demoiselle; car outre que ses parents avaient quelque bien, elle savait lire et écrire. Elle vendangeait, cette année-là, dans la vigne paternelle à côté de sa mère. Le père Madenat était au pressoir, surveillant les fouleurs et les presseurs.

III

Fourchon, en fonctions de hotteur, arriva près de la mère et de la fille, et s'arrêta d'un air important, la main droite passée sous le fond de sa hotte, se pinçant les lèvres entre le pouce et l'index de la main gauche :

« Mal travaillé! dit-il, après avoir considéré, en fronçant les sourcils, le panier où les deux vendangeuses déposaient en commun leur récolte.

» Ce n'est pas pour vous que je dis cela, madame Madenat, reprit-il aussitôt, il y a longtemps que je vous connais pour une bonne vendangeuse, c'est pour cette belle jeunesse.

— Ah! fit simplement la vendangeuse incriminée.

— Mademoiselle, dit Fourchon d'un ton sévère, faites-moi l'honneur de me dire quel âge vous avez?

— Vous le savez aussi bien que moi, répondit Rose tranquillement.

— Oui, mais faites comme si je ne le savais pas.

Les Vendanges, par Bodmer.

— J'ai eu dix-huit ans à la Chandeleur.

— Dix-huit ans! Alors, écoutez-moi. Savez-vous ce que le conseil municipal a décidé dans sa dernière séance? Non, vous ne le savez pas; eh bien! moi, je vais vous le dire : Toute vendangeuse qui n'a pas eu vingt ans au mois de janvier qui pré-

cède la vendange est sous la surveillance du hotteur. Si le hotteur s'aperçoit qu'elle a passé son temps à manger du raisin ou à jacasser au lieu de travailler, il lui pincera le bras gauche jusqu'à ce qu'il y ait fait un bleu : ce bleu, c'est le timbre de la mairie. J'en suis bien fâché pour vous, mademoiselle Rose, mais mon devoir est de vous pincer, et je vois même d'ici l'endroit où il faut que je vous pince. Permettez! »

Pendant que Mme Madenat lui versait dans la hotte le contenu du panier, Fourchon allongeait lentement la main droite, l'index étendu vers le bras de Rose.

— Faites excuse, dit Rose en se reculant un peu; vous n'avez pas dit tout ce qu'il y a dans le registre du conseil municipal. Quel âge avez-vous donc, vous?

— Cinquante ans, pour vous servir.

— Pour me servir, bien! mais pas pour me pincer.

— Parce que?

— Écoutez voir.

— J'écoute, dit Fourchon en souriant.

Mme Madenat souriait aussi, devinant, à l'air de sa fille, qu'elle allait se moquer du moqueur universel.

— Il est interdit, reprit Rose en souriant avec malice, aux hotteurs qui n'ont pas soixante ans d'âge, de punir les paresseuses sous peine de...

— Sous peine de quoi? demanda Fourchon avec curiosité.

— Sous peine de recevoir sur les ongles un bon petit coup de houssine!

En prononçant ces mots, Rose ramena devant elle sa main droite qu'elle avait tenue cachée jusque-là. Sa main droite était armée d'un bon gros sarment bien noueux, oublié dans les branches du cep, depuis la dernière taille.

— Elle est fine! dit Fourchon à Mme Madenat. C'est bien répondu, ma fille; et, comme on dit, c'est bien rentré de pique. L'histoire est bonne, et quoique elle ne soit pas toute à mon honneur, je m'en vas me donner le plaisir de la conter aux amis. Au revoir! l'histoire est bonne!

Là-dessus, il s'en alla, riant tout seul, courbé sous le poids de sa hotte.

IV

Pendant ce temps-là, le hotteur qui alternait avec Fourchon, après avoir vidé sa hotte dans un des poinçons de la charrette, s'essuya le front et s'arrêta un instant à faire la causette avec le charretier et le facteur rural.

Le facteur rural, assis sur le revers du fossé, causait tout en mordant à même une belle grappe.

— Poisat, dit-il au hotteur, après avoir déposé sa grappe sur l'herbe pour chercher dans sa boîte, voilà une lettre pour votre vigne; voulez-vous, en vous en retournant, la remettre à Mlle Rose Madenat?

— C'est joliment lourd une lettre, riposta facétieusement le hotteur; mettez-moi donc ça dans ma hotte.

Et comme le facteur, pour entrer dans la plaisanterie, faisait semblant de vouloir mettre la lettre dans la hotte :

— Pas de bêtises! s'écria vivement Poisat, c'est tout poissé là-dedans, la lettre serait dans un joli état. Attendez, je m'en vas la mettre dans la poche de mon gilet.

Ayant cueilli une demi-douzaine de feuilles de vigne pour s'essuyer les mains, il mit la lettre dans la poche de son gilet, et s'en retourna au fond de la vigne, à l'endroit où Rose travaillait avec sa mère.

— Mademoiselle Rose, dit-il gravement, est-ce que vous n'auriez pas perdu quelque chose?

— Non, répondit-elle.

— Vous en êtes bien sûre?

— Tout à fait sûre.

— Un petit chiffon de papier?

— Non.

— Une lettre?

— Non.

— C'est drôle, reprit le hotteur avec un redoublement de gravité. Il faut pourtant bien que vous en ayez perdu une, puisque le facteur l'a trouvée, quelque part, je ne sais où. La preuve, c'est que la voilà.

Ayant tiré la lettre de la poche de son gilet, il l'approcha de ses yeux avec solennité, quoiqu'il ne sût pas lire, et reprit :

— Ça ne peut être que pour vous, car il y a là-dessus : A mademoiselle Rose, la bien nommée; dans la vigne de son père, vingt-huitième rangée, quatorzième cep.

Tout fier d'avoir fait montre de tant de verve et d'esprit, Poisat se mit à glousser : c'était sa manière de rire. Après que Mme Madenat eut vidé sa pannerée de raisins dans la hotte, le hotteur s'en alla, gloussant toujours.

V

Rose tournait et retournait la lettre entre ses mains, d'un air inquiet.

— De qui est-ce? demanda Mme Madenat.

— C'est de Louis. Il faut qu'il soit arrivé quelque chose, car sa dernière lettre est de l'autre semaine, et d'habitude il n'écrit que tous les mois.

— Ouvre la lettre, nous verrons bien, dit Mme Madenat, aussi inquiète au moins que sa fille.

Le Louis en question était le frère de Rose. Il était maréchal-des-logis dans le régiment de chasseurs où Fourchon fils faisait son temps en qualité de maréchal-ferrant. S'il adressait ses lettres à sa sœur, c'est que ses parents ne savaient pas lire.

La lettre disait ceci :

« Ma chère Rose,

» J'avais toujours dit que ça lui arriverait, et ça lui est arrivé, et c'est un grand malheur. Lui, il disait toujours : Je suis comme mon père, il faut que je fasse des niches et des farces; c'est plus

fort que moi: je ne peux pas m'en empêcher. Le pauvre Jean Fourchon était donc à boire avec des camarades, à l'enseigne des Portes-de-Fer, chez Pamvert. Il y avait, à la table à côté, des garçons du pays qui buvaient aussi. L'un de ces Tourangeaux se lève pour tendre la main à un camarade qui arrivait : Jean Fourchon n'en fait ni une ni deux, il tire à lui la chaise de celui qui était levé; l'autre veut se rasseoir et tombe les quatre fers en l'air.

» A Jouin-le-Vignoble, on aurait ri de la farce; mais le Tourangeau n'en a pas ri, au contraire. Il a pris un litre sur la table, et avant qu'on ait pu l'en empêcher, il a assommé Jean Fourchon. Il a dit depuis qu'il ne croyait pas taper si fort; mais, pas moins, Jean Fourchon vient de mourir à l'hôpital militaire; c'est un grand malheur, et je te plains d'avoir à l'annoncer au pauvre père; mais il faut bien qu'il le sache, et si quelqu'un peut lui couler la chose en douceur, c'est toi.

» Nous sommes aujourd'hui à vendredi, tu recevras ma lettre demain samedi, l'enterrement est pour dimanche. En prenant un des trains de nuit à la Chenevotte, le pauvre père Fourchon pourra se trouver à temps dimanche matin. J'ai regardé sur les Indicateurs, et je suis sûr de mon fait. Au revoir pour cette fois. »

Les deux femmes se regardèrent quelques instants avec effroi.

VI

On entendait, à distance, des rires bruyants, excités sans doute par quelque nouvelle facétie de Fourchon.

— Nous ne pouvons pas lui annoncer cela ici, dit Rose toute tremblante.

— Non, lui répondit sa mère. Sauvons-nous sans qu'on nous voie, et allons trouver ton père au pressoir. Une fois là, nous chercherons à nous trois ce qu'il y a de mieux à faire.

Alors, se courbant pour n'être point aperçues, elles se glissèrent de cep en cep jusqu'à la haie, gagnèrent un sentier détourné et coururent au pressoir, où elles arrivèrent hors d'haleine.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce que cela veut dire? s'écria le père Madenat du plus loin qu'il les vit. Ce n'est pas l'heure de la soupe, ajouta-t-il d'un air de mécontentement. Qu'est-ce que c'est que des vendangeuses comme cela?

Il s'interrompit tout à coup en voyant l'expression de leurs physionomies.

« Oh! le pauvre diable! s'écria-t-il, après que Rose lui eut lu la lettre de Louis. Non! vous ne pouviez pas lui annoncer cela là-bas; vous avez bien fait de venir me trouver. Voyons, qu'est-ce que nous ferions donc bien? J'y suis. Allons-nous-en chez nous. Je m'en vas lui faire dire que quelqu'un le demande à Jouin, pour une affaire importante; nous l'attendrons là-bas et nous ferons de notre mieux. Du moins il sera à deux pas de chez lui, le pauvre malheureux! Mais qui lui envoyer? Il fait tant de farces aux autres, qu'il croira peut-être qu'on veut lui en faire une en l'envoyant de but en blanc à Jouin. Il faudrait quelqu'un de sérieux, et je n'ai là sous la main... Ah! voilà juste l'homme qu'il me faut. »

L'instituteur de Jouin, un brave homme d'une soixantaine d'années, très honoré et très respecté de tous, profitant des loisirs forcés que lui créaient les vendanges, se promenait tranquillement sur la route, le dos voûté, les yeux fixés sur le sol, les mains derrière le dos.

Le père Madenat lui expliqua ce qu'il attendait de lui, et le digne homme se mit aussitôt à sa disposition.

VII

Les Madenat attendaient chez eux depuis vingt minutes, lorsque le père, en faction sur le seuil de la porte ouverte, rentra vivement et dit aux deux femmes qui se tenaient dans la petite salle à manger : « Attention! le voilà! » Puis il retourna à la porte, juste à temps pour accueillir Fourchon. Fourchon était très inquiet; mais, par la force de l'habitude, il ricanait et mâchonnait entre ses dents : « Si c'est une farce, nous verrons bien! »

— Entrez donc, mon vieux, lui dit le père Madenat en lui posant la main sur l'épaule, et il l'introduisit dans la salle à manger.

Les deux femmes se levèrent, involontairement poussées à cette marque de déférence par le respect que leur inspirait son malheur. Lui, il ricanait toujours; mais quand on l'eut contraint de s'asseoir dans le grand fauteuil au lieu de lui avancer une chaise, il cessa de ricaner et regarda avec inquiétude autour de lui.

— Père Fourchon, lui dit Rose, j'ai reçu une lettre de Louis.

— Ah! Il va bien, Louis?

— Oui, il va bien; mais il me dit que Jean est malade.

— Malade? Jean?

— Oui, père Fourchon, sérieusement malade.

Le père Fourchon déchargea un grand coup de poing sur la table en disant d'une voix altérée :

— Écoutez, mes voisins, si c'est une farce, j'en aimerais mieux une autre.

— Ce n'est point une farce, reprit Rose d'une voix tremblante.

Il la regarda fixement et baissa la tête, en disant :

— Quelle maladie?

— Un mauvais coup qu'il a reçu.

— Un mauvais coup? A quel propos?

Mme Madenat lui raconta, en adoucissant les détails, la scène du cabaret.

— Un mauvais coup pour une farce? dit-il après quelques secondes de réflexion. Maudites soient les farces et celui qui les a inventées!

Ses traits s'étaient contractés, et il mordait convulsivement ses lèvres tremblantes, pendant que ses mains s'affairaient maladroitement à chercher son mouchoir. Quand il l'eut enfin trouvé, il

se le posa sans vergogne sur les yeux, s'accouda sur la table et reprit :

— Dites-moi toute la vérité. Je la devine bien allez! Mais je veux la savoir, pour de bon.

VIII

Quand il sut la vérité « pour de bon », Rose lui offrit un petit verre d'eau-de-vie qu'il avala machinalement. Après quoi il se leva tout d'une pièce, en disant :

— Il faut que je m'apprête pour aller là-bas.

— C'est cela, apprêtez-vous, lui dit Mme Madenat. Quand vous serez prêt, vous repasserez par ici, Rose et moi nous allons vous préparer quelque chose de chaud.

Il fit, sans rien dire, un signe de dénégation.

— Vous ne pouvez pas partir sans rien prendre, lui dit Mme Madenat d'un ton d'autorité. Il y a quatre grandes lieues de pays d'ici à la Chenevotte; si vous particz à jeun, vous resteriez en route; et il faut absolument que vous arriviez là-bas. Vous reviendrez ici, Fourchon, il le faut.

Il fit signe qu'il reviendrait.

Après qu'il eut pris quelque nourriture, en se forçant, le père Madenat lui dit :

— Voisin, je m'en vais, par amitié, vous faire un pas de conduite, vous vous sentirez moins seul.

— Non, reprit Fourchon en se passant la main sur le front, vous avez votre vendange à surveiller, et c'est une besogne qu'il ne faut pas remettre. Retournez à la vigne tous les trois, mes braves gens. Je n'ai pas peur d'être seul, mes idées me tiendront compagnie. Ah! seigneur Dieu! dire que ça devait finir comme ça. Si on savait ce qu'on se prépare, quand on élève un enfant; mais on ne sait pas. La vie est comme finie pour moi, mais j'espère que mon exemple fera réfléchir les autres. Adieu, les Madenat; vous êtes tous les trois de braves gens, j'aurai bien soin de le dire à Louis en lui donnant de vos nouvelles. Retournez à votre vigne.

Ils le regardèrent partir. Il marchait à grandes enjambées, d'un mouvement machinal, portant sur son dos, au bout d'un bâton, un paquet contenant ses effets du dimanche, en vue de la cérémonie.

IX

On le vit revenir le lundi soir, à pied, comme il était parti, quoique le boucher de la Chenevotte, qui s'en allait en tournée à Jouin-le-Vignoble, lui eût offert une place dans sa carriole, Fourchon l'avait remercié avec beaucoup de politesse, en lui disant que, pour le moment, ses idées étaient la seule compagnie qu'il pût endurer.

Le hameau était désert, car les vendanges duraient encore. Rentré chez lui, il déposa dans sa grande armoire de noyer, ses habits des dimanches, et dans un tiroir quelques menus souvenirs de son fils mort; après quoi il fuma une pipe et se mit au travail.

Quand les vendangeurs revinrent des vignes, ils virent de la lumière à la petite fenêtre, dans l'embrasure où il travaillait son bois. Par respect pour son chagrin, ils interrompirent les chansons commencées, mais pas un seul n'osa frapper à sa porte.

De lui-même, il se présenta chez les Madenat, pour leur donner des nouvelles de leur Louis, et se retira aussitôt qu'il eut fait sa commission et qu'il les eut remerciés de leurs bontés. Ils remarquèrent qu'il avait les cheveux tout blancs; en même temps, il leur sembla qu'il avait surmonté le plus dur de son chagrin.

Au bout d'une semaine, il prit chez lui la vieille mère Cordemoy, qui avait été la nourrice de son Jean, et avec la mère Cordemoy, son petit-fils qu'elle avait recueilli après avoir perdu sa fille, la sœur de lait du fils Fourchon. Ce petit garçon avait huit ans, et il s'appelait Jean.

Plus jamais le père Fourchon ne remit les pieds dans une vigne, au temps des vendanges. Les piétons qui traversaient par hasard le hameau de Jouin-le-Vignoble, à cette époque de l'année, regardaient avec curiosité à la fenêtre de la seule maison qui ne fût pas fermée, ce vieillard à cheveux blancs, avec de grosses lunettes, qui s'affairait tout seul à creuser et à parer le bois, afin de tirer d'un stère les treize douzaines de sabots qui en doivent sortir pour que le sabotier ne soit pas en perte.

S'il était tout seul dans sa petite maison, c'est qu'il était brave homme et ne voulait pas priver la mère Cordemoy et son petit-fils des plaisirs de la vendange.

S'il travaillait avec tant d'ardeur, c'est qu'il voulait, à sa mort, laisser à son petit-fils adoptif qui, de bien loin il est vrai (mais qu'importe?) était pour lui quelque chose du Jean qu'il avait perdu, un petit bien qui le mît à l'aise, et dont la mère Cordemoy aurait l'usufruit.

X

Il aime beaucoup le petit Jean, et le petit Jean l'aime beaucoup aussi : C'est un grand-père si indulgent et si bon!

Quelquefois, cependant, il adresse quelques petites remontrances à Jean. C'est lorsque Jean, soit pour imiter les autres, soit d'après ses propres idées, s'avise de faire ce qu'entre polissons on appelle « une bonne farce! »

Le père Fourchon ne se fâche pas, dans ces cas-là, et il ne gronde pas, à proprement parler. Il se contente de prendre Jean entre ses deux genoux et de lui dire, en soupirant bien fort :

— Tu sais, mon Jeannot, grand-père n'aime pas ces choses-là. N'est-ce pas que tu ne voudrais pas faire de la peine à grand-père?

— Oh! non, répond Jeannot avec onction.

Cela ne l'empêche pas de succomber de temps en temps à la tentation. Les enfants sont des enfants, grand-père le sait bien. Ce qu'il sait bien aussi, c'est que le danger n'est pas grand; l'esprit

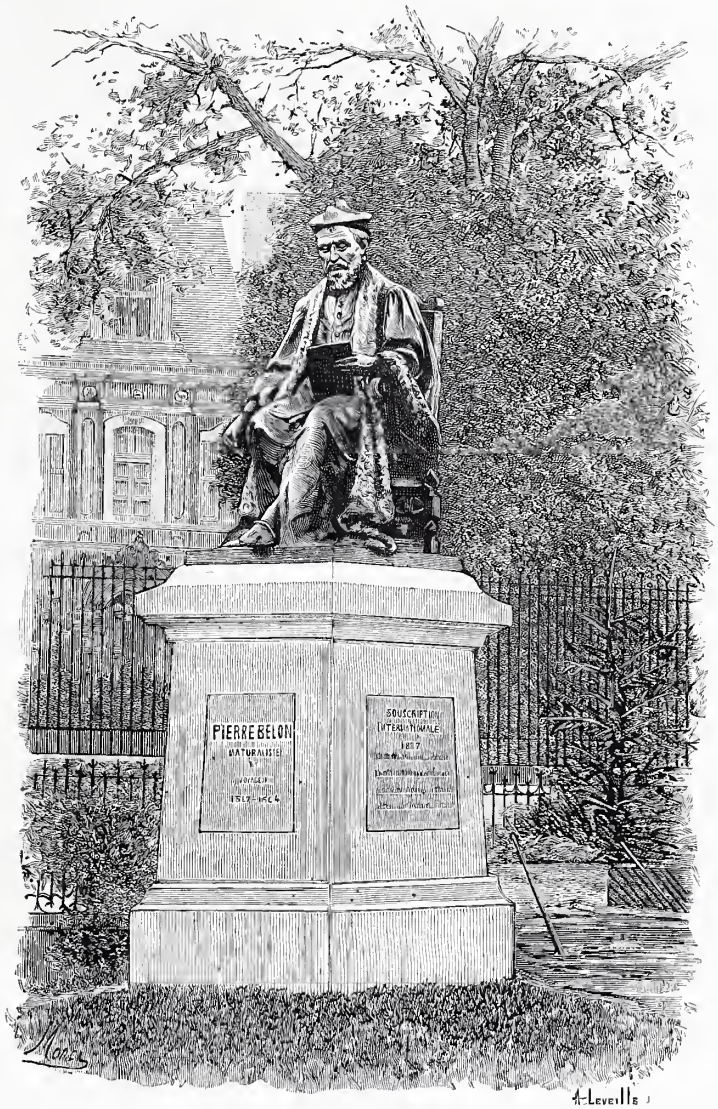
de farce et de facétie, ne recevant aucun encouragement, n'est pas le fond de l'éducation de ce Jean-là, comme il l'a été pour l'autre Jean, le pauvre chasseur à cheval.

J. Girardin.

PIERRE BELON.

SAVANT VOYAGEUR (1517-1564).

Pierre Belon naquit au hameau de la Souletière, de la paroisse d'Oisé, dans le Maine, en 1517. Sa famille était obscure, sans fortune; mais Guillaume Duprat, évêque de Clermont, René du Bellay, évêque du Mans, les cardinaux de Lorraine et de Tournon, le distinguèrent et le protégèrent. Grâce à eux, il fit de bonnes études et entreprit de longs et utiles voyages. Des volumes illustrés de nombreuses figures sur bois firent connaître les résultats de ses recherches. Il fut aussi remarqué par Valérius Cordus, professeur à Wirtemberg, dont il suivit les leçons. Il accompagna ce savant en Allemagne et en Bohême et l'aida dans ses recherches d'histoire naturelle.



Statue de Pierre Belon, par Filleul, au Mans, place de la Préfecture. — Dessin de Morel.

En revenant de l'un de ces voyages, Belon fut arrêté à Thionville; il lui aurait été impossible de payer le prix que l'on mettait à sa liberté, sans le secours d'un gentilhomme nommé Dehamme, touché de ce que notre naturaliste était compatriote de Ronsard : on peut juger par là combien était grande alors la réputation du poète.

Belon voyagea surtout en Orient. Il parcourut la Grèce, Constantinople, les îles de Crète, de Lemnos, de Thasos, de Chio, de Metelin, de Samos, le mont Athos, la Thrace, la Macédoine, l'Asie mineure.

Il se rendit à l'île de Rhodes, d'où il s'embarqua pour Alexandrie. Il visita le Caire, explora la basse Égypte, la Palestine, après avoir traversé l'isthme de Suez; il s'arrêta au mont Sinaï, à Jérusalem, au mont Liban, à Alep, à Damas, à Antioche, à Tarsos et revint à Constantinople par l'Anatolie.

Le cardinal de Tournon était à Rome lorsque Belon traversa cette ville : ce prélat siégeait alors au conclave convoqué depuis la mort du pape Paul III. Belon vit là deux zoologistes, Rondelet et Salviani.

Un peu après son retour en France, en 1550, après trois ans d'absence, le roi Henri II lui accorda, sur sa cassette, une pension de 200 écus, et il se compte lui-même parmi les *escholiers*, c'est-à-dire les pensionnaires du garde des sceaux, François Ollivier. Il fut aussi fort bien accueilli par Charles IX, qui lui donna un logement au château de Madrid ou de Maldric. Il s'y occupait à traduire les œuvres de Théophraste et de Dioscoride et commençait un intéressant ouvrage sur l'agriculture lorsque, en 1564, en revenant de Paris, où il avait été rendre visite à son ami Jacques du Breuil, et traversant le soir le bois de Boulogne, il fut assassiné par des voleurs.

Il était âgé de quarante-sept ans environ.

Belon a enrichi l'histoire naturelle d'un grand nombre d'observations nouvelles, et, en outre, a donné d'intéressantes relations sur les antiquités, les ruines, l'état moral et religieux des pays qu'il avait visités. Il doit être placé non seulement au nombre de ceux qui contribuèrent puissamment aux progrès de l'histoire naturelle au seizième siècle, mais on peut dire qu'il ouvrit aussi la voie à l'anatomie comparée, en comparant entre eux les organes des divers animaux qui avaient fait l'objet de ses études; il figura en tête de son ornithologie un squelette d'oiseau et un squelette humain, où il désigna par les mêmes lettres les parties qui lui semblaient se correspondre dans ces deux squelettes.

Possesseur de riches collections, il en mit les matériaux en ordre et publia différents ouvrages. Malgré leur succès et leur réel mérite, Belon eut de la peine à se faire recevoir dans la Faculté de médecine de Paris.

Il fut accusé de plagiat par Scévola de Sainte-Marthe et de Thou; mais Niceron et Liron vengèrent sa mémoire.

Voici ses principaux ouvrages :

1° *Histoire naturelle des estranges poissons marins*, etc. Paris, 1551, in-4°, figures.

Il y représente le dauphin, le marsouin, dont il distingue bien la différence. Il figure un dauphin mettant au monde son petit encore dans le placenta, puis un utérus de dauphin contenant un embryon.

Il représente ensuite l'esturgeon, le thon, le marteau et donne la première figure de l'hippopotame, copiée sur la plinthe de la statue du Nil conservée au musée du Louvre.

2° *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce*, etc. Paris, 1553, in-4°, figures.

Là nous trouvons les figures d'un oiseau nommé guêpier, d'un poisson nommé scarus, du bouquetin (bouc estain), du mouton de Crète, du chamois, du tatou, de la vipère, du caméléon; puis, à côté de ces figures exactes, le dessin d'un serpent ailé fantastique.

3° *La nature et la diversité des poissons, avec leurs pourtraits représentés au plus près du naturel.* Paris, 1555, figures.

Cet ouvrage est certainement l'un des plus curieux de Belon; il groupe fort bien les divers animaux marins; il les range, il est vrai, parmi les poissons, mais pour lui *poisson* veut dire animal marin, ou susceptible de nager. Cependant nous y trouvons figurés des animaux qui ne sont en rien marins, tels que le castor, la loutre, la hyène rayée qu'il nomme *loup marin*, le rat d'eau, la mangouste qu'il désigne sous le nom de rat de Pharaon, puis un *monstre marin* ayant façon de *moyne*.

Il confond dans tous ses ouvrages les poissons et les cétacés qui sont des mammifères. C'est ainsi que dans cet ouvrage sur la diversité des poissons, il s'occupe des baleines, des dauphins et des marsouins.

Pour lui, les anémones de mer ou actinies, les crustacés, les mollusques, les étoiles de mer, sont des poissons. Il a tort sans doute, mais reportons-nous au temps où il écrivait et nous ne pourrons qu'admirer l'exactitude de ses classifications.

Après avoir étudié les lézards fouette-queue, il passe en revue les requins et les raies, la lamproie, l'esturgeon, le silure, la murène. Il figure même le serpent de mer qui n'est qu'une vraie murène. Il est intéressant de voir qu'il divise nettement les crustacés en deux classes : les macroures ou à longue queue (scyllare, squille, homard, langouste, écrevisse, crevette, bernard-l'hermite ou pagure) et les brachyures ou à queue courte, c'est-à-dire les crabes.

Il examine en même temps les mollusques, les astéries.

4° *De aquatilibus, etc.* Paris, 1553, in-8°.

On y trouve la description de quelques espèces de poissons très rares de la Méditerranée, telles que la gymnote.

5° *Histoire de la nature des oiseaux avec leur description et naïfs portraits.* Paris, 1555, figures.

6° *De arboribus coniferis*, etc. Paris, 1553, in-4°, figures.

C'est une histoire assez exacte des conifères.

7° *Portraits d'oiseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes, d'Arabie et d'Égypte*, etc., avec la carte du mont Athos et du mont Sinaï. Paris, 1557, in-4°.

8° *Les remontrances sur le défaut du labour et culture des plantes et la cognoissance d'icelles.* Paris, 1558, petit in-8°.

—

Le mardi, 11 octobre 1887, on a inauguré au Mans la statue de Pierre Belon, due au ciseau d'un habile artiste, M. Filleul. Vêtu du costume de docteur du seizième siècle, Pierre Belon est assis dans

un fauteuil de style Henri II. Il porte dans la main gauche un livre : *La nature des oyseaux*, sur la couverture duquel on remarque le croquis d'un squelette d'homme; sa main droite tient un crayon. Il a la tête légèrement inclinée vers le volume et semble prêt à écrire.

L'inauguration de cette statue a donné lieu à des fêtes dans la ville du Mans. Plusieurs discours intéressants ont été prononcés en cette occasion par MM. Louis Crié, professeur à la faculté des sciences de Rennes; Cordelet, sénateur, maire du Mans; Levasseur, membre de l'Institut; Léon Vaillant, Georges Pouchet, professeurs au Muséum d'histoire naturelle de Paris; G. Planchon, directeur de l'École de pharmacie de Paris, et R. Blanchard, agrégé près la Faculté de médecine de Paris.

Ces hommages rendus à la mémoire de Belon, peuvent paraître bien tardifs, puisque 342 années se sont écoulées depuis sa mort, mais ils n'en prouvent que mieux la valeur des travaux de ce savant naturaliste.

CH. BRONGNIART,
Du Muséum.

STATISTIQUE TERRESTRE.

Répartition de la température à la surface du globe.

Si l'on considère l'ensemble de l'hémisphère boréal, la température moyenne de l'année est 15°,45; la température moyenne du mois de janvier, 8°,3; celle du mois de juillet 22°,6.

Cet hémisphère contient 14 pour 100 de régions froides, 35 pour 100 de régions tempérées et 51 pour 100 de régions chaudes.

La surface totale des continents compris depuis le pôle nord jusqu'au 50me degré de latitude australe est, en moyenne, de 3 degrés plus froide que la surface des mers comprises entre les mêmes limites. Le nouveau continent est aussi de 3 degrés plus froid que l'ancien. L'Atlantique est de 2°,6 plus froid que l'océan Pacifique.

On peut, au point de vue de la température, classer de la façon suivante les terres et les mers situées au nord du 50me parallèle de latitude australe.

1° TEMPÉRATURES MOYENNES DE L'ANNÉE.

Afrique	26,4
Amérique du Sud	23,0
Australie	22,3
Océan Indien	20,4
Océan Pacifique	19,6
Toutes les mers	18,3
Océan Atlantique	17,0
Ancien continent	15,8
Tous les continents	15,0
Nouveau continent	12,9
Asie et Europe	10,0
Amérique du Nord	4,7

2° TEMPÉRATURES MOYENNES DU MOIS DE JANVIER.

Australie	29,4
Amérique du Sud	25,1
Afrique	23,7
Toutes les mers	17,9
Tous les continents	7,3
Asie et Europe	— 3,0 (1)
Amérique du Nord	— 8,7

3° TEMPÉRATURES MOYENNES DU MOIS DE JUILLET.

Afrique	27,1
Asie et Europe	23,1
Tous les continents	22,9
Amérique du Sud	20,9
Amérique du Nord	19,7
Toutes les mers	19,2
Australie	16,4

E. LEFEBVRE.

(1) Le signe — indique les températures au-dessous de 0, c'est-à-dire au-dessous de la glace fondante.

La goutte de joie.

Il nous est resté une goutte de joie pour rendre la vie supportable et tempérer par quelques douceurs ses amertumes infinies. BOSSUET.

PLUIE DE SANG.

Le 13 décembre 1887, les voyageurs qui revenaient de Tay-Ninh (Cochinchine) par la voiture publique constatèrent que leurs mains, leurs figures et leurs vêtements semblaient parsemés de taches rougeâtres analogues à des gouttes de sang. D'où venaient-elles? Le ciel était couvert, mais personne n'avait vu pleuvoir; le sol de la route paraissait simplement humide.

Les prétendues pluies de sang ne sont pas rares : de tout temps on en a parlé avec une terreur superstitieuse, ainsi que de l'eau changée en sang. Certaines eaux présentent, en effet, une coloration rouge qui préoccupa longtemps les observateurs. Les marais salants des bords de la Méditerranée deviennent parfois complètement rouges.

Ces phénomènes sont dus au développement dans l'eau d'un petit organisme végétal, d'un rouge vif; il appartient au genre *Protococcus*, appelé aussi *Hematococcus*. Les coups de vent peuvent emporter ces eaux ainsi rougies, en asperger le sol ou les passants et produire de cette façon une pluie de sang.

E. LEFEBVRE.

VIEUX CONTE D'UN MÉDECIN MALGRÉ LUI.

Un volume intitulé : *Tusculana*, récemment publié par le cardinal Pitra, porte pour titre général : *Analecta novissima Spicilegii Solesmensis*. A la fin, se trouvent des fragments inédits du sermon de Jacques de Vitry, qui, comme le cardinal Pitra, a été évêque de Tusculum. Parmi ces fragments, il y a des historiettes, des fables, des récits de toute sorte et même des contes populaires,

dont l'un contient la donnée du *Médecin malgré lui*.

« J'ai entendu parler d'une femme, dit le sermon, qui se plaisait à contrarier sans cesse son mari. Un jour qu'ils revenaient tous deux du marché, un lièvre passa devant eux et s'échappa, sans qu'ils pussent le prendre. Le mari dit : — Qu'il était beau et gras! Si nous l'avions pris, nous l'aurions mangé, frit avec du sang et des champignons. La femme répondit : — J'aime mieux le lièvre accommodé au poivre. L'homme reprit : — Il est meilleur avec du bouillon et du sang. — Bien au contraire, dit la femme, et je n'en voudrais manger qu'avec du poivre. Ils disputèrent longtemps ainsi pour un lièvre qu'ils ne tenaient pas. Comme la femme ne voulait point s'accorder avec son mari, celui-ci se mit en colère et la frappa vigoureusement. Elle se mit alors à réfléchir, cherchant comment elle pourrait se venger. Ayant appris que le roi était gravement malade, elle alla voir les serviteurs du prince et leur dit : — Mon mari est un grand médecin, mais il s'en cache et ne consent à donner ses soins que lorsqu'on le menace ou qu'on le frappe. L'homme fut conduit devant le roi, et on le supplia de le guérir. Comme il s'excusait en disant : Je ne suis pas médecin, les serviteurs répétèrent ce que leur avait dit la femme. Ordre fut donné de le frapper fortement, et, comme on n'en pouvait rien tirer, on redoubla les coups et finalement on le jeta dehors. Ce fut ainsi que la méchante femme parvint à faire battre son mari. »

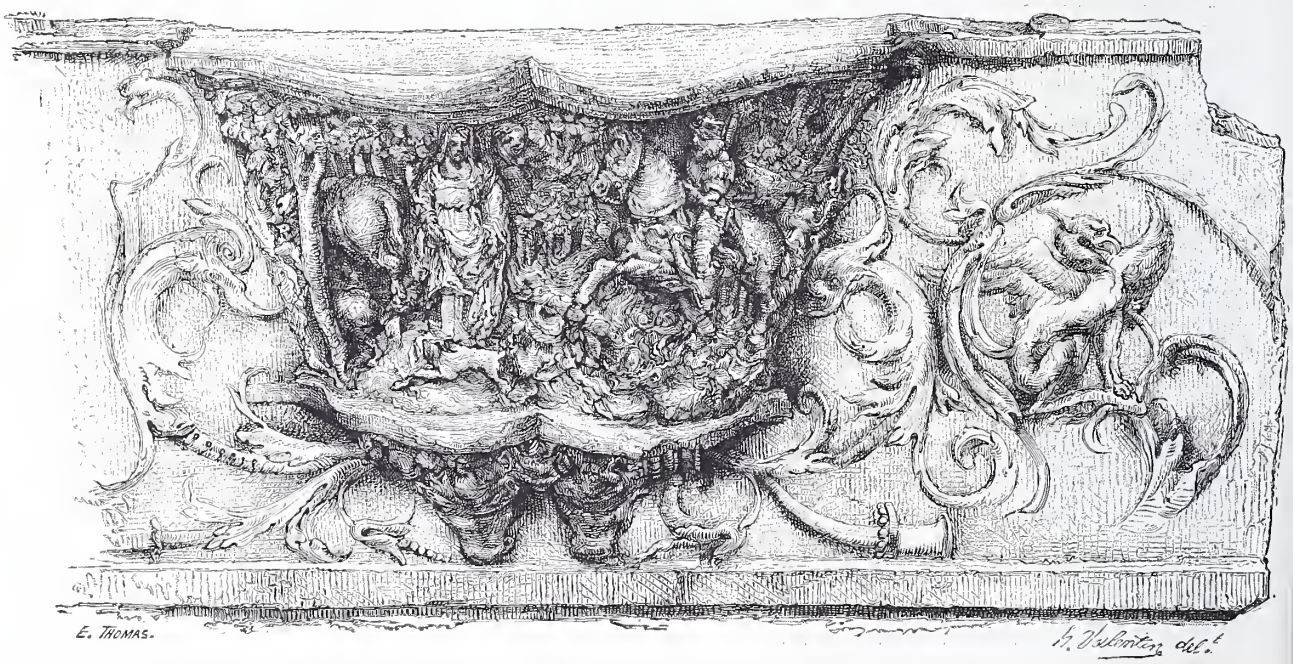
X.

UNE MISÉRICORDE

DE LA CHAPELLE DU CHATEAU DE GAILLON.

La chapelle du château de Gaillon (Eure), aujourd'hui transformé en établissement pénitentiaire, possédait jadis un certain nombre de stalles en chêne sculpté du seizième siècle de la plus grande beauté; elles ont été transportées à Saint-Denis lors de la démolition partielle du château.

Les dorsaux et les côtés de ces stalles sont revêtus d'ouvrages de marquetterie encadrés dans des montants sculptés, et chaque accoudoir est surmonté d'un petit personnage assis. Les sièges, mobiles, portent à leur face inférieure une de ces petites consoles connues sous le nom de *miséricordes* ou *patiences*, qui permettaient aux clercs, lorsque le banc était relevé, de s'asseoir tout en ayant l'air d'être debout. Plusieurs de ces miséricordes, merveilleusement fouillées, ont été moulées pour le musée du Trocadéro. Celle que représente notre figure est désignée dans le catalogue de ce musée sous la rubrique « scène de chasse ». L'explication ne nous semble pas suffisante. Il est probable, en effet, que le sujet figuré par l'artiste est emprunté plutôt aux légendes des saints qu'aux épisodes de la vie réelle, et nous verrions assez volontiers dans la femme si élégamment drapée et retenant sa jupe pleine de fleurs, escortée de quelques animaux que la détérioration de la sculpture ne permet guère de déterminer, une sainte Geneviève ou une sainte Élisabeth.



Musée du Trocadéro. — Une *miséricorde* de la chapelle du château de Gaillon. — Dessin de Valentin.

Quoi qu'il en soit, au point de vue artistique, cette miséricorde, d'une exécution admirable, justifie pleinement l'appréciation de Viollet-le-Duc, qui citait les stalles de Gaillon parmi « les plus jolies sculptures du commencement de la renaissance ».

A. L.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué : E. BEST.

UN PORTRAIT PAR PRUD'HON (1).

Mme Georges Anthony et ses enfants, peinture par Prud'hon. — Dessin de Claverie.

Prud'hon avait envoyé à l'exposition du salon de 1793 son tableau de « l'Union de l'amour et de l'amitié » et quelques autres œuvres que les bons juges accueillirent avec faveur. Pauvre, très mal marié, chargé d'enfants, sa vie était triste. La disette de 1794 vint ajouter à ses souffrances. On croit aussi qu'il redoutait Louis David. « Ne pouvant plus tenir à Paris, dit M. Clément (2), il se retira pendant deux ans à Rigny, près de Gray, en Franche-Comté, où sans doute il avait des parents ou des amis. Il y fit un assez grand nombre de portraits à l'huile et au pastel... (3) » Un de ces portraits, reproduit par notre gravure, représente une dame Anthony et ses enfants : il nous a paru intéressant, et nous avons désiré trouver à dire quelque chose d'un peu précis sur cette personne qui certainement n'existe plus depuis beaucoup d'années (1). Nos recherches dans les ouvrages sur Prud'hon ne nous ayant rien appris à ce sujet, nous avons eu l'idée de nous adresser à un habitant de Gray, M. André, savant entomologiste et notaire (2). M. André a bien voulu nous répondre :

(1) De son vrai nom simplement Prudon.

(2) *Prud'hon, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*, par Charles Clément. — Paris. Didier.

(3) On suppose que la plupart de ces portraits sont restés dans des familles qui même aujourd'hui peuvent ne pas en connaître la valeur.

(1) Beaucoup est peut-être trop dire. Mon père que j'ai perdu en 1840 avait trente-cinq ans en 93. Mme Anthony pouvait être alors plus jeune que lui de dix ans et n'être morte nonagénaire que vers 1860. — Mon grand-père était né en 1717, deux ans après la mort de Louis XIV. — Eo. Ch.

(2) Notre confrère à l'Institut, M. le professeur Blanchard, con-

« La famille Anthony, aujourd'hui disparue, habitait non pas Rigny, mais Arc-les-Gray, village tout à la proximité du premier, et plus près encore de Gray, dont il pourrait être considéré comme l'un des faubourgs.

» Les Anthony étaient de simples marchands qui, vers 1762, se rendirent acquéreurs de la seigneurie d'Arc, appartenant alors à messire Louis Desaissons, après avoir fait autrefois partie des domaines de la maison de Vergy et de celle de Lusance.

» Les nouveaux seigneurs d'Arc étaient cinq frères, Jean, Joseph, François, Claude et Léon-Joseph Anthony... »

Nous avons ensuite consulté le savant conservateur du musée de Dijon, M. Émile Gleize. Il nous a appris que la personne dont nous reproduisons le portrait était la femme du quatrième fils de Jean-Baptiste Antony, mort en 1784. Ce fils, nommé Georges, quitta la France pendant la révolution. On conserve son portrait au musée de Dijon : il est curieux, et nous nous proposons de le faire graver.

Les deux fils, Joseph et Félix, furent maîtres de forges. C'est chez Joseph, le fils aîné, figuré au bas de la peinture, que Mme Georges a vécu, après la disparition de son mari, à Saint-Loup, à Fontaine-Française ou à Attricourt (Haute-Saône), où elle est morte. Il y a dix ou douze ans, son portrait a été vendu à un Portugais.

Ajoutons quelques lignes extraites d'une autre lettre de M. André.

« Les contemporains de Prud'hon n'existant plus, j'ai recueilli peu de renseignements sur son séjour à Rigny. Son souvenir n'est cependant pas effacé, et on parle encore de sa triste situation financière et de ses chagrins domestiques.

» Il avait été, paraît-il, attiré en Franche-Comté par son ami d'enfance, M. Musard, avec lequel il avait fait ses études à Cluny et qui ne l'abandonna pas dans la mauvaise fortune. On raconte qu'une de ses récréations favorites était de se promener en barque sur la Saône, en lisant le poème d'Arnault qui servit de livret à l'opéra de Méhul : Phrosine et Mélidor. C'est à la suite de cette lecture qu'il composa et exécuta à l'eau forte la seule gravure sortie de ses mains, et qui représente les personnages de l'œuvre d'Arnault. »

Éd. Ch.

HORLOGER ET VOYAGEUR.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. pag. 258, 275.

— Une condition! dit l'Anglais, qui se rembrunit comme le ciel de Londres en novembre; quelle condition?

— C'est, dit l'horloger, que vous consentiez à indiquer, dans le reçu que vous allez me donner des mille francs, la raison pour laquelle vous me rendez ma montre : vous mentionnerez qu'après l'avoir portée à Lahore, dans l'Himalaya, à Moscou, en Égypte, à Manchester et en Suisse, elle a varié, en dix-huit mois, de dix minutes. Cette pièce m'est indispensable pour mettre ma responsabilité à l'abri vis-à-vis de mes commanditaires.

— Volontiers, puisque c'est exact.

— Ensuite, vous signerez le reçu, dont vous ferez légaliser la signature par votre consul à Genève.

— Qu'à cela ne tienne, dit M. Barker; j'ai précisément affaire au consulat, où je suis bien connu, et, dans une demi-heure, vous aurez le papier.

Trente minutes plus tard, l'Anglais, porteur de la pièce légalisée et revêtue des cachets consulaires, rentrait chez M. Unzahl. L'horloger lui remit, en échange du papier et de la montre, mille francs en billets de banque et, l'ayant salué, s'apprêtait à rentrer dans son bureau, quand M. Barker l'arrêta :

— Je ne voudrais pas, dit-il au fabricant, que nos relations d'affaires prissent fin sur cette triste opération qu'on appelle un « laisser pour compte » ; vendez-moi une autre montre.

— Ah! cela, dit résolument le marchand, jamais de la vie! Je vous avais donné la perle de ma fabrication; tout ce que je pourrais vous proposer maintenant, ne vous satisferait pas davantage; ainsi...

— Alors, adieu, dit l'Anglais, et sans rancune.

— Oh! sans rancune, dit l'horloger en riant, sans l'ombre de rancune, au contraire!

L'Anglais ne comprit point cet « au contraire! » et se retira.

III

Le surlendemain, vers trois heures de l'après-midi, M. Barker revenait d'une petite excursion dans la montagne avec deux de ses confrères de l'*Alpin-Club*, quand il aperçut, devant la boutique de l'horloger Unzahl, un attroupement inusité de touristes, très nombreux en août, comme on sait, dans cette bonne ville de Genève. Il s'arrêta avec ses amis; et quand les premiers rangs des curieux se furent dispersés, il put voir ce qui avait ainsi attiré leur attention. C'était un large tableau, comme en font faire les exposants pour encadrer leurs médailles et, dans le tableau, une affiche en gros caractères, rédigée en trois langues, anglais, français, allemand, sur laquelle on lisait :

« Affaire exceptionnelle!!! A vendre la MEILLEURE montre qui ait JAMAIS été fabriquée à Genève! En *dix-huit mois*, après avoir été exposée aux chaleurs torrides de l'Inde; au climat tempéré des régions moyennes de l'Himalaya; aux rigueurs de l'hiver russe; au brûlant soleil de l'Égypte; à l'atmosphère chargée de brouillards et de poussières de charbon de Manchester; enfin aux brusques sauts de température de nos pro-

sidère M. André comme le naturaliste qui a le plus savamment étudié les fourmis.

pres montagnes, cette montre, vraiment merveilleuse, n'a varié que de dix minutes : DIX MINUTES EN DIX-HUIT MOIS !!! Voir ci-dessous l'ATTESTATION de notre client, dont la signature a été *légalisée* par le consul d'Angleterre. »

Et au bas de cette réclame — très américaine de forme et néanmoins strictement exacte — la montre de M. Barker était exposée dans un élégant écrin, avec cette mention alléchante : « *Prix exceptionnel : 1 500 francs.* »

— Eh! dit l'Anglais surpris, ma montre est en hausse de 500 francs depuis hier soir. Eh! eh! ajouta-t-il, il n'est pas maladroit, cet horloger, et je comprends maintenant la portée de son petit interrogatoire. Comment n'ai-je pas deviné cela plus tôt? Enfin, peu importe, car à 1 500 francs il ne trouvera certainement pas d'amateur, et, quand je le voudrai, je reprendrai ma montre à son premier prix.

Le lendemain, M. Barker revint seul devant la vitrine de l'horloger. L'attroupement y était plus compacte encore que la veille, et il dut attendre dix minutes avant de pouvoir s'approcher de l'affiche. L'affiche n'avait pas changé; mais le prix de la montre avait été modifié. Au lieu de 1 500 fr., elle valait maintenant 2 000 francs.

— Oh! oh! se dit l'Anglais, à l'allure dont l'horloger mène à lui seul les enchères, je ferai bien de hâter l'adjudication.

En pénétrant dans la boutique, M. Barker ne fut pas médiocrement surpris d'y rencontrer un de ses confrères de l'*Alpin-Club*, en train de marchander sa propre montre. « Bon, pensa-t-il, elle va m'échapper, à présent, et je le regretterais, car c'est M. Unzahl qui avait raison, quand il me disait qu'il ne pouvait point s'en rencontrer de meilleure. Je le comprends maintenant, un peu tard à la vérité; et il va me falloir, suivant l'usage invariable, payer mon expérience. Enfin! »

— Alors, disait le membre de l'*Alpin-Club*, vous ne voulez pas me la céder à 1 500 francs?

— Non, monsieur, c'est impossible; hier c'était son prix; aujourd'hui elle vaut 2 000 francs; demain elle vaudra...

Eh bien, dit l'alpiniste, je vous offre 1 800 fr.; est-ce entendu?

— Deux mille ou rien; lisez l'attestation.

L'Anglais, sans répondre, sortit furieux, sans même regarder M. Barker ni saluer le marchand.

— Eh bien? monsieur Unzahl, dit M. Barker.

— Eh bien? monsieur Barker, répliqua l'horloger.

— Il me semble que ma montre se comporte assez bien chez vous : 1 000 francs de plus-value en quarante-huit heures!

— Elle vaut cela, dit le marchand avec conviction.

— Je le crois, maintenant, et, pour vous le prouver, je la reprends.

— A 2 000 francs? demanda le fabricant.

— A 2 000 francs, soit.

— Eh bien, vous ne l'aurez pas à ce prix, dit M. Unzahl, que l'aventure mettait en belle humeur.

— Permettez, dit l'Anglais, qui commençait à s'impatienter, je vous ferai remarquer qu'il y a des bornes aux meilleures plaisanteries.

— Je ne plaisante point, monsieur, et n'ai nulle intention de vous offenser. Si je n'accepte pas vos 2 000 francs, c'est que, venant de refuser 1 800 fr. de l'un de vos compatriotes, je suis heureux de vous donner, à ce prix, la préférence pour une montre qui vous a appartenu.

— Ah! c'est très bien ce que vous faites-là, dit M. Barker, complètement déridé.

Et il tendit, d'un geste plein de courtoisie, la main au marchand. Il donna un chèque de 1 800 fr. et remit prestement la montre dans son gilet.

« C'est égal, se dit-il en lui-même, une fois dans la rue, voilà une expérience qui me coûte 800 fr.! Bast! ajouta-t-il, cela m'apprendra à être plus juste envers tous mes serviteurs — montre ou employés; on ne se rend pas assez compte de l'utilité de leurs services, sous prétexte qu'il s'y mêle quelques imperfections; ils retardent de dix minutes ou s'arrêtent, c'est vrai; mais les uns travaillent sous le soleil de l'Inde, les autres dans les glaces de la Russie; et cela fatigue les rouages! Allons, voilà 800 francs utilement perdus. La leçon n'a pas été payée trop cher. »

TH. DE CAER.

LES MYSTÈRES DU GLOBE.

L'ÉCORCE TERRESTRE.

Voyez page 183.

II

On appelle écorce, par métaphore, la partie de notre globe sur laquelle nous vivons et qui est comme le toit de notre maison.

A l'aide de puissants outils, nos ingénieurs modernes poussent des *sondages* jusqu'à 500 et 600 mètres (pour les puits artésiens de Grenelle, Passy, la Villette, etc.). Dans d'autres pays, on a même foré des puits plus profonds, pour la recherche du pétrole, par exemple.

L'homme ne peut descendre dans ces puits forés dont le diamètre ne dépasse guère 20 centimètres : les forages à grand diamètre sont toujours exceptionnels.

Mais en Saxe on a poussé des puits de mine ordinaire jusqu'à 1 200 mètres de profondeur : c'est à peu près la plus grande profondeur à laquelle l'homme ait pu descendre jusqu'à présent.

Au fond d'un puits de 30 mètres, par exemple au fond des caves de l'Observatoire de Paris, on a une température constante, l'hiver comme l'été, égale à 11 degrés environ : c'est la moyenne de toutes les températures observées à l'extérieur pendant toute l'année.

A partir de cette moyenne, la température s'é-

lève de près d'un degré chaque fois qu'on descend de 30 mètres : ainsi, au fond du puits de Grenelle, la température de l'eau est de 27 degrés, puisque la profondeur est de 530 mètres. C'est d'ailleurs un fait d'expérience qu'on a établi à l'aide d'observations faites au thermomètre à *maxima :* instrument qui rapporte l'indication exacte de la plus haute température qu'il a subie.

Au fond du puits de 1 200 mètres que nous citions plus haut, la chaleur est presque insupportable pour les ouvriers : c'est une température sénégalienne, d'environ 40 degrés, bien plus difficile à supporter que la même température en plein air, malgré les ventilateurs qui renouvellent l'air au fond du puits.

Si la même loi d'accroissement se continuait, à 40 000 mètres de profondeur, il y aurait une température dépassant le *rouge blanc,* c'est-à-dire environ 1 300 degrés.

Tous les matériaux composant les terrains que nous connaissons seraient en pleine fusion.

L'*écorce terrestre* finirait donc à cette profondeur : ce serait une mince pellicule (*de quarante kilomètres d'épaisseur*) recouvrant un océan de feu, une sorte de lave fondue formant toute la masse intérieure du globe.

Mais il n'est pas du tout certain que la loi se maintienne pour l'accroissement de température. Il est possible, il est certain même, qu'en tel ou tel point de notre globe il existe d'immenses réservoirs de matières fondues : c'est ce que prouvent les éruptions volcaniques. Toutefois, ces faits sont insuffisants pour établir que tout l'intérieur de notre globe est formé d'une masse de matières en fusion.

Ce que nous connaissons de l'écorce terrestre est d'ailleurs bien peu de chose comparativement aux dimensions de notre globe.

La distance moyenne au centre de la terre, autrement dit le *rayon terrestre,* est de 6 367 kilomètres, en nombres ronds. Le rapport de 1 200 à 6 367 000 est représenté par $^1/_{5305}$; autrement dit, nous n'avons pas encore fait (et sur un point seulement) la *cinq millième* partie du chemin qui nous mènerait au centre de la terre.

L'écorce terrestre nous paraît fort accidentée : le plus haut sommet de l'Himalaya s'élève à 8 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. D'immenses abîmes abaissent leurs profondeurs au-dessous de ce même niveau : à l'entrée de notre golfe de Gascogne, on trouve déjà des profondeurs de 4 500 mètres. En face les côtes du Chili, la sonde du *Challenger* a rencontré le fond à 12 000 mètres seulement.

Différence de hauteur entre les plus hautes montagnes et les plus profonds abîmes de l'Océan : *vingt mille mètres environ.*

Par rapport au rayon terrestre, cette différence ne représente qu'un peu moins de la *trois millième* partie de ce rayon.

Autrement dit, sur une sphère de 2 mètres de diamètre, les plus hautes montagnes dépasseraient à peine un millimètre : les plus profonds abîmes seraient creusés à un peu moins de 2 millimètres : total, *trois millimètres* pour les plus grands écarts entre les creux et les sallies.

La comparaison de l'écorce terrestre avec la peau d'une orange est donc tout à fait exagérée : la surface de la terre est beaucoup moins inégale que celle d'une orange.

Ch.-Er. Guignet.

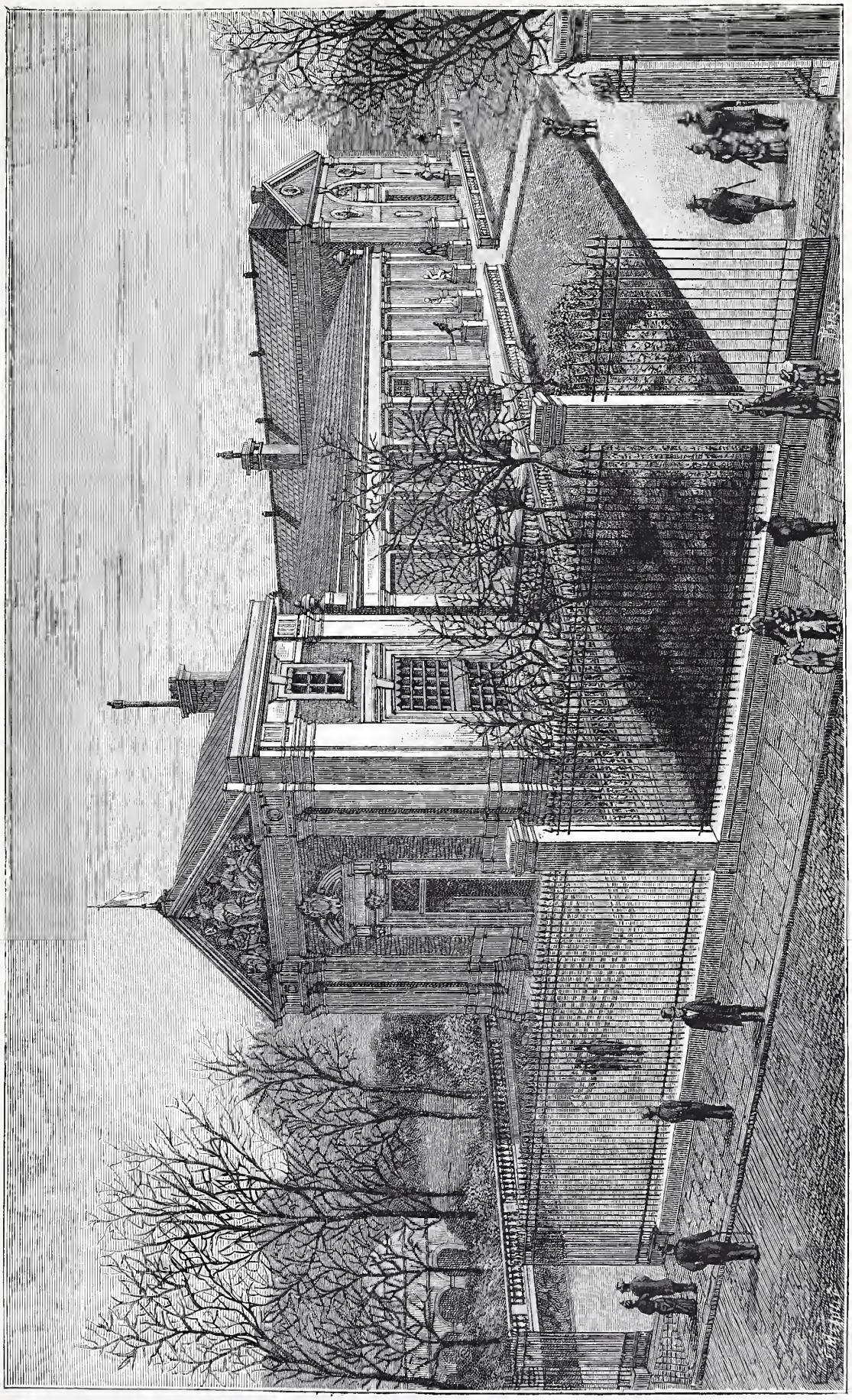
LE NOUVEAU MUSÉE DU LUXEMBOURG.

En passant dans la rue de Vaugirard, à la hauteur de la rue Férou, le long du jardin du palais du Luxembourg, votre regard sera certainement attiré par la façade d'un beau monument dont la porte est ouverte à tout le monde. C'est le nouveau musée qui remplace celui que l'on visitait dans le palais à un étage supérieur. Il doit intéresser tous ceux qui aiment les arts.

Laissez-vous séduire : franchissez la grille, montez douze marches, et tout à coup vous aurez sous les yeux un admirable spectacle, une salle pleine de chefs-d'œuvre de la sculpture française contemporaine, la première, sans conteste, de l'Europe. On a réuni dans cette galerie, qui mériterait d'être plus vaste, environ quatre-vingts bustes, statues, groupes, presque tous célèbres. Citons entr'autres les œuvres suivantes et leurs auteurs : — Chapu, Jeanne Dare à Donremy (agenouillée); — Cavelier, la mère des Gracques; — Guillaume, les Gracques; — Mercié, David; — Jouffroy, Jeune fille confiant son premier secret à Vénus; — Saint-Marceaux, Génie gardant le secret de la tombe; — Falguière, le martyr Tarcisius; — Dubois, saint Jean enfant; — Thomas, Virgile, etc.

Après la salle de la sculpture viennent onze salles de peintures et de dessins qui sont au nombre de plus de trois cents. Là aussi on aime à revoir des œuvres remarquables qui ont été exposées aux salons, entr'autres : Baudry, la Fortune et le Jeune enfant; — Rosa Bonheur, Labourage nivernais; — Breton, la Bénédiction des blés, le Rappel des glaneuses, la Glaneuse; — Cabanel, Glorification de Saint-Denis; — Cabat, un Soir d'automne; — Chaplin, les Bulles de savon; — Couture, les Romains de la décadence; — Curzon, une Prise à Ostie; — Delaunay, Peste à Rome; — Desgoffe, Vase d'Améthyste; — Flandrin, Montagnes de la Sabine; — Français, la Fin de l'hiver; — Gérome, un Combat de coqs; — Hébert, la Malaria; — Henner, Créole; — Laurens (Jean-Paul), Délivrance des emmurés de Carcassonne; — Lenepveu, les Martyrs aux catacombes; — Neuville, le Bourget; — Puvis de Chavannes, le pauvre Pêcheur, etc.; cent autres tableaux seraient à indiquer.

Aux salles des dessins et des miniatures, on est heureux aussi de revoir de belles œuvres de Bida,



Le Nouveau musée du Luxembourg. — Dessin de Paris.

Detaille, Français, Laurens, Millet, Regnault, et de beaucoup d'autres.

Au centre de la galerie de sculpture une porte s'ouvre sur une terrasse destinée à des expositions en plein air; on y a placé les sculptures suivantes : — De chaque côté de la grande porte: le Faucheur, par GUILLAUME; un Chevrier, par BARTHÉLEMY; — à droite de la petite porte : Hippomène, par INJALBERT; l'Élégie, par CAILLÉ; l'Apologie de la vigne française, par BECQUET; le Ciseleur, par MANIGLIER; — à gauche de la petite porte : Ganoï, chanteur indien, par LAOUSTE; — le Chevrier, par MAURETTE; Jeune femme à sa toilette, par DUMONT; — le Passant et la Colombe, par GASTON-GUITTON.

Toutes les salles, éclairées par des plafonds vitrés, sont chauffées et ventilées par deux puissants calorifères installés dans les caves.

CH.

LA SYMPATHIE CHEZ LES BÊTES.

LES FOURMIS.

Suite. — Voy. p. 262.

Nous ne le dissimulerons pas, certaines observations, que nous avons tous pu faire, s'accordent mal avec les faits que nous avons cités et sont de nature à nous faire révoquer en doute les sentiments de sympathie et de fraternité que l'on a attribués aux fourmis. Qui de nous n'a vu une fourmi s'engluer sur les bords d'un pot de miel, se débattre péniblement sans autre résultat que de s'ensevelir de plus en plus dans le liquide visqueux, et d'autres fourmis passer auprès d'elle sans la regarder, sans se soucier de sa détresse, sans essayer de la secourir, et ne s'occuper que de se gorger de la liqueur sucrée dans laquelle périssait leur sœur? Ou bien n'avons-nous pas vu vingt fois une malheureuse fourmi se noyer dans une assiette où l'on avait versé de l'eau autour de la base d'un pot de confiture, tandis que ses camarades, sans faire attention à elle, circulaient sur le bord de l'assiette à la recherche d'un passage pour atteindre l'objet de leur convoitise?

Ne nions pas ces marques d'indifférence et d'insensibilité, puisqu'elles existent, mais continuons à recueillir les traits de compassion et de bonté que relatent les naturalistes et qui ne sont pas moins authentiques. Comment concilier ces contradictions? Nous ne les concilierons pas; nous penserons qu'il en est des fourmis comme des hommes, qu'il y a aussi parmi elles de bonnes gens et des égoïstes, des âmes généreuses et des cœurs secs, ou bien que les mêmes individus ont comme nous, selon les heures, leurs bonnes et leurs mauvaises inspirations. Parlons des bonnes :

M. Ernest André, auteur d'un récent et excellent ouvrage sur les fourmis [1], rapporte l'observation suivante, qui lui est personnelle : « Étant un jour, dit-il, installé auprès d'un monticule assez considérable, élevé par la fourmi fauve de nos bois (*Formica rufa*) dont je regardais travailler les ouvrières, je fus distrait de mon attention par le passage d'un carabe qui se glissait sous les feuilles mortes, en se gardant bien d'approcher trop près de la fourmilière. Cette précaution faisait honneur à sa prudence, mais il avait compté sans la curiosité implacable d'un naturaliste en quête d'expériences. En vue de provoquer un combat intéressant, je saisis l'insecte et le plaçai sur le nid, au milieu de l'essaim pressé des travailleuses. Aussitôt grande fureur parmi les fourmis troublées dans leurs occupations! Le pauvre carabe est attaqué vigoureusement et se défend de son mieux. Après une lutte très vive dans laquelle il n'eut pas toujours l'avantage, il réussit cependant, grâce à ses longues jambes et à sa force peu commune, à s'échapper des griffes et des dents de ses ennemies, non sans abandonner une partie de ses antennes sur le champ de bataille.

» Je laissai le malheureux coléoptère gagner le large, pour m'occuper du sort de quelques-unes des guerrières qui gisaient plus ou moins éclopées sur le théâtre de l'action. Plusieurs de leurs compagnes vinrent d'abord les flairer, les toucher de leurs antennes, puis s'éloignant de quelques pas, semblaient communiquer à d'autres le résultat de leur enquête et revenaient ensuite vers les blessées, à qui elles prodiguaient de nouvelles caresses. Enfin l'une des visiteuses tirailla doucement une pauvre malade et, voyant sans doute que son état ne lui permettait pas de marcher, elle la saisit entre ses mandibules et disparut avec elle dans l'intérieur de l'habitation. Son exemple fut suivi par d'autres bonnes âmes, et je vis ainsi transporter successivement quatre des plus invalides. »

M. Ébrard fit à deux reprises une expérience analogue et obtint le même résultat. « Les fourmis, dit-il, se servent de leurs antennes pour se conduire, comme les escargots de leurs tentacules inférieurs, comme les aveugles de leurs bâtons, toutefois avec plus d'habileté. Dans l'intention de constater ce genre d'utilité des antennes, je coupai ces organes à une fourmi fauve et je la replaçai ensuite sur la fourmilière où je l'avais prise, dans une partie bien découverte. Elle allait à gauche et à droite, errant à l'aventure. Des fourmis s'approchèrent d'elle, lui touchèrent la tête avec leurs antennes, léchèrent ses plaies, petite opération à laquelle la blessée se prêta par son immobilité. Enfin, l'une d'elles la saisit par l'extrémité de l'une de ses pattes de devant, et la conduisit ainsi, et avec douceur, jusqu'à l'une des entrées.

» Sur la même fourmilière je pris, un moment après, une fourmi à laquelle je coupai une patte de devant, et que je déposai à l'endroit où j'avais

[1] Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque des merveilles*.

mis la première fourmi. Celles de ses compagnes qui la rencontrèrent, s'approchèrent d'elle, échangèrent des attouchements d'antennes, léchèrent également la plaie, puis l'une d'elles la saisit par ses mandibules et l'emporta dans l'intérieur de la fourmilière, la blessée ayant replié son corps de manière à rendre le fardeau moins embarrassant. »

« Voici, ajoute un peu plus loin le même auteur, un fait d'assistance mutuelle dont j'ai eu plusieurs exemples sous les yeux. Une fourmi éloignée de sa demeure et chez laquelle la lenteur de la marche dénotait la fatigue, rencontrait-elle une autre fourmi, une de ses concitoyennes, venant de la fourmilière, et dont l'agilité prouvait la vigueur, elle s'en approchait et lui touchait la tête avec les antennes; la seconde fourmi saisissait alors par les mandibules sa compagne fatiguée et, retournant sur ses pas, la portait jusqu'à un point rapproché de la fourmilière, où elle la laissait pour retourner à ses recherches. »

Rien ne ferait plus d'honneur aux bons sentiments des fourmis que les cérémonies funèbres pieusement célébrées, au dire de mistress Hutton, chez certaines espèces de Sydney. Plusieurs de ces fourmis ayant été tuées, mistress Hutton raconte qu'elle vit un grand nombre de leurs compagnes se grouper autour des cadavres. Puis quatre ou cinq d'entre elles se dirigèrent vers un petit tertre où se trouvait le nid. « Elles pénétrèrent à l'intérieur, et reparurent bientôt avec une nombreuse suite, marchant en procession, deux par deux. Arrivées à l'endroit où gisaient les cadavres, après une pause de quelques instants, elles enlevèrent les corps de leurs camarades et se remirent en marche, toujours deux à deux, une paire portant un mort, la paire suivante faisant cortège, et ainsi de suite. Elles étaient une quarantaine; après quoi venait pêle-mêle une foule d'environ deux cents fourmis. De temps en temps les porteurs s'arrêtaient et confiaient leur fardeau au couple suivant, qu'ils relevaient à leur tour. On arriva ainsi à un endroit sablonneux près de la mer, où une tombe fut creusée pour chaque cadavre et recouverte avec soin après la mise en terre. » L'auteur de ce récit ajoute qu'une demi-douzaine de fourmis, au moment où l'on creusait les tombes, ayant cherché à se dérober à cette pieuse besogne, furent ramenées de force, punies de mort sur-le-champ et jetées dans une fosse commune.

Le Rév. Farren White déclare, lui aussi, avoir vu des fourmis enterrer leurs morts en les recouvrant de poussière, et l'une d'elles, « évidemment sous le coup d'une profonde émotion », vouloir déterrer le corps d'une amie, ce qu'elle eût fait, si les fossoyeurs ne l'en eussent empêchée.

De tels faits auraient une haute importance, s'ils étaient suffisamment attestés. Mais nous croyons prudent de ne les admettre qu'après qu'ils auront été confirmés par de nombreuses et sûres observations. Ce qui est certain, et déjà fort remarquable, c'est que les fourmis traitent leurs morts tout au moins avec déférence; elles ont des emplacements particuliers, de véritables cimetières, situés en général à une petite distance de la fourmilière, où elles les transportent et les déposent, tantôt en petits tas à peu près réguliers, tantôt en lignes droites plus ou moins espacées.

Ces cimetières sont exclusivement réservés aux membres de la communauté. « Les fourmis, dit M. Ernest André, n'accordent les honneurs de la sépulture qu'à leurs compagnes défuntes, dont les restes sont toujours respectueusement portés au champ du repos sans avoir subi aucun outrage; mais elles agissent tout différemment à l'égard des cadavres de leurs ennemis tués dans une rencontre individuelle ou collective. Ces victimes de la guerre sont tantôt simplement abandonnées ou mises dehors comme des objets immondes, tantôt éventrées et dépecées par les vainqueurs, qui, après s'être gorgés de leur sang, rejettent à la voirie les débris informes de leurs membres disloqués. »

C'est encore à la sympathie, ou du moins à une amicale complaisance que l'on peut attribuer la coutume qu'ont certaines fourmis de s'assister mutuellement dans les soins de leur toilette, par exemple celles du genre *Atta*, sur lesquelles M. Mac Cook donne les détails suivants :

« Voyez ce couple : l'une est en train de nettoyer l'autre. Elle a commencé par lécher soigneusement la figure, y compris les mâchoires, qui restent ouvertes pendant l'opération, puis un côté du thorax et des hanches, les jambes l'une après l'autre, l'abdomen ensuite, l'autre côté du corps en remontant vers la tête. Quant à l'insecte que l'on manipule, son attitude exprime une profonde satisfaction, comme celle d'un chien dont on gratte le dos. Elle étend ses membres et les livre souples et relâchés aux mains de son amie, puis roulant doucement sur le côté, voire même sur le dos, elle semble personnifier la mollesse et l'abandon. C'est vraiment un plaisir de voir des créatures jouir ainsi des soins qu'on leur donne. »

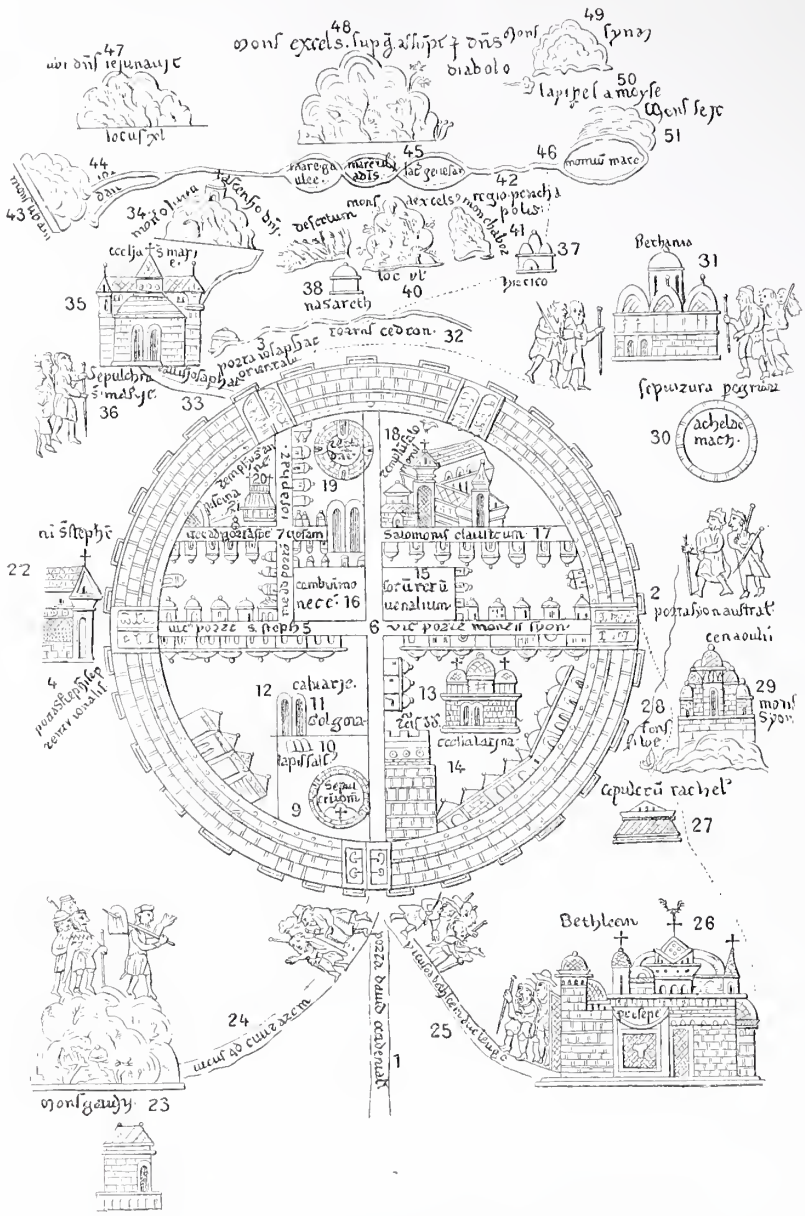
M. Bates a vu aussi des fourmis du genre *Eciton* se faire ainsi langoureusement frotter, brosser et caresser par des camarades.

A suivre. E. Lesbazeilles.

PLANS DE JÉRUSALEM.

L'ancien plan de Jérusalem que nous reproduisons, a été trouvé à Bruxelles dans un manuscrit du douzième siècle par le savant Lelewel qui l'a publié dans sa géographie du moyen âge. Il paraît être du même temps qu'une description latine anonyme de Jérusalem, parue entre 1151 et 1157, et rédigée probablement vers 1130 au plus tard, et qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale à la suite d'une chronique de Ro-

bert le Moine. Cette description a été reproduite, avec le plan, dans l'ouvrage du comte Melchior de Vogüé : *les Églises de la Terre Sainte.* « Quoique fait après la prise de Jérusalem, ce plan, dit M. de Vogüé, est pourtant antérieur aux constructions des croisés. Quoique informe au point



Un plan de Jérusalem, d'après un manuscrit du douzième siècle. — Lelewel (Géographie du moyen âge).

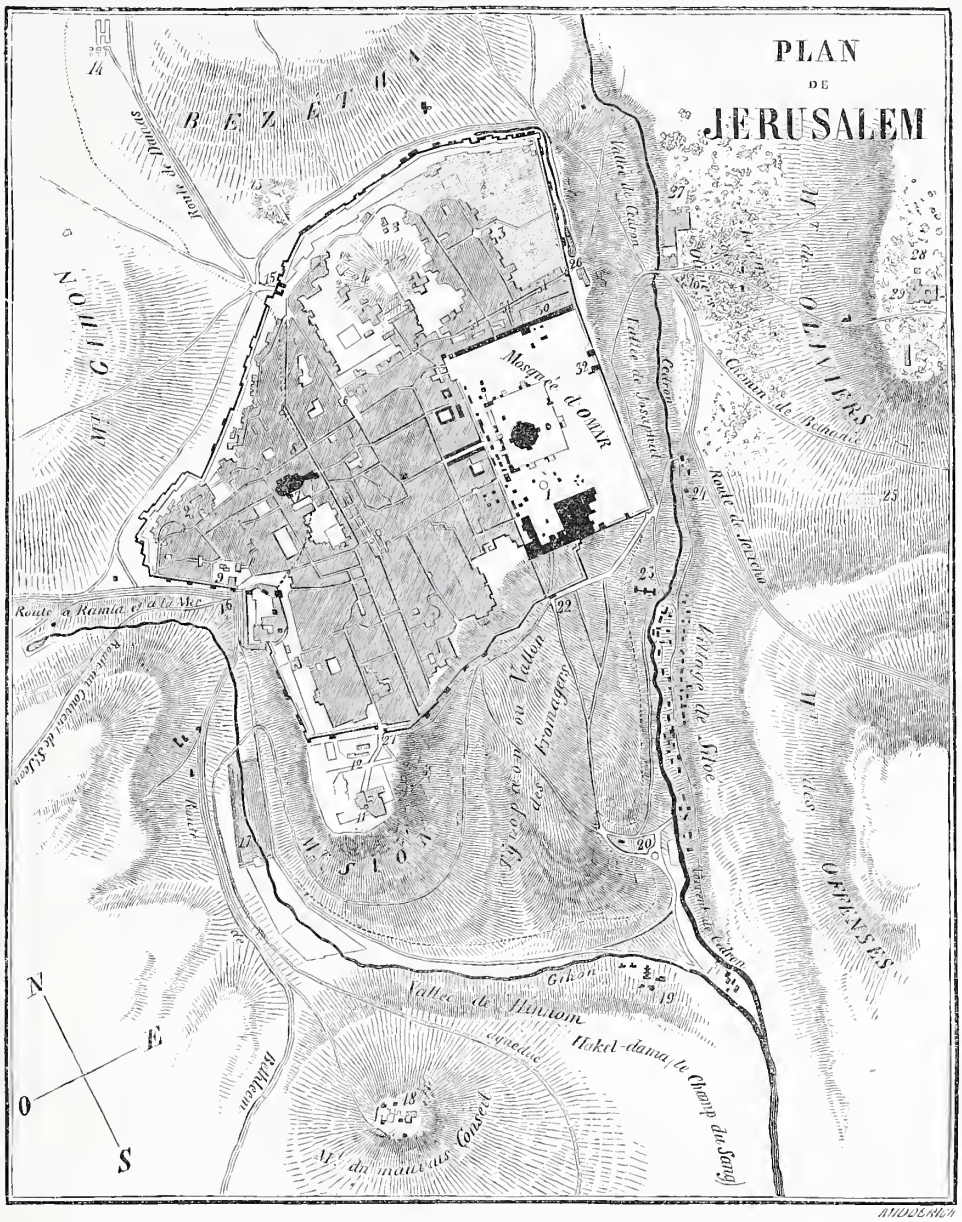
VILLES, PORTES ET RUES. — 1 *Porta David occidentalis* — Porte de David à l'occident 2 *Porta Syon australis* — Porte de Sion à l'orient 3 *Porta Josaphat orientalis* — Porte de Josaphat à l'orient 4 *Porta sancti Stephani septentrionalis* — Porte de saint Étienne au nord. 5 *Vicus portæ sancti Stephani* — Rue de la porte Saint-Étienne. 6 *Vicus portæ montis Sion* — Rue de la porte du mont Sion. 7 *Vicus ad portam Josaphat* — Rue allant à la porte de Josaphat. 8 *Iter ad portam speciosam* — Chemin de la belle porte.

MONUMENTS. — 9 *Sepulcrum Domini* — Tombeau du Seigneur. 10 *Lapis salsus* — Roc salé, « Pierre de l'Onction ». 11 *Golgota* — Golgotha. 12 *Calvarie* — Calvaire. 13 *Turris David* — Tour de David. 14 *Ecclesia latina* — Église latine. 15 *Forum rerum venalium* — Marché. 16 *Cambium monete* — Change de monnaies 17 *Salomonis claustrum* — Cloître de Salomon. 18 *Templum Salomonis* — Temple de Salomon 19 *Templum Domini* — Temple du Seigneur 20 *Templum Sanctæ Anne* — Temple de sainte Anne. 21 *Piscina* — Piscine.

ENVIRONS DE LA VILLE A PARTIR DU NORD. — 22 *Monasterium sancti Stephani* — Monastère de saint Étienne. 23 *Mons gaudii* — Mont de la Félicité (?). 24 *Vicus ad Civitatem* — Chemin de la Cité. 25 *Vicus ad Bethleem, due leuge* (?) — Chemin de Bethléem, deux lieues (?). 26 *Bethleem presepe* — Étable de Bethléem. 27 *Sepulcrum Rachel* — Tombeau de Rachel. 28 *Fons Syloe* — Fontaine de Siloé. 29 *Mons Syon, Cenaculum* — Mont Sion, Cénacle. 30 *Acheldemach, sepultura peregrinorum* — Acheldemach, sépulture des étrangers. 31 *Bethania* — Béthanie. 32 *Torrens Cedron* — Torrent du Cédron. 33 *Vallis Josaphat* — Vallée de Josaphat. 34 *Mons Oliveti, Ascensio Domini* — Mont des Oliviers, Ascension du Seigneur. 35 *Ecclesia Sanctæ Marie* — Église Sainte-Marie. 36 *Sepulcrum Sanctæ Marie* — Tombeau de sainte Marie.

PÈLERINAGES DE TERRE SAINTE, DISPOSÉS ARBITRAIREMENT A L'EST DE LA VILLE. — 37 *Jherico* — Jéricho. 38 *Nazareth* — Nazareth. 39 *Desertum* — Désert. 40 *Locus VI, Mons excelsus* — Lieu VI, Mont élevé. 41 *Mons Thabor* — Mont Thabor. 42 *Regio Pentapolis* — Région des cinq villes, Pentapole. 43 *Mons Liban* — Mont Liban. 44 *Jor, Dan, Jordan* — Jourdain. 45 *Mare Galilee, mare Tiberiadis, lacus Genesar* — Mer de Galilée, mer de Tibériade, lac de Génézareth. 46 *Mortuum mare* — Mer morte. 47 *Locus XL ubi Dominus jejunavit* — Lieu XL où le Seigneur jeûna. 48 *Mons excelsus super quem assumptus est Dominus a Diabolo* — Mont élevé sur lequel le Seigneur fut tenté par le Diable. 49 *Mons Synaï* — Mont Sinaï. 50 *Lapis percussus a Moyse* — Rocher frappé par Moïse. 51 *Mons Seyr* — Mont Seyr.

de vue de la topographie et des détails, il reproduit la physionomie générale des monuments et les traits principaux dans la forme qu'ils affectaient au commencement du douzième siècle. Ainsi l'église du Saint-Sépulcre et celle du Temple sont représentées avec leur plan circulaire; la mosquée El-Aksa, au contraire, et la basilique de Bethléem avec des bâtiments allongés et des nefs inégales. Pour l'église Sainte-Marie-Latine, fondée au commencement du onzième siècle par des marchands



Plan actuel de Jérusalem.

1 Emplacement du temple de Salomon. — 2 Couvent des Franciscains. — 3 Maison de Simon le pharisien. — 4 Ruines du palais d'Hérode. — 5 Arcade de l'*Ecce Homo*. — 6 Habitation de Lazare. — 7 Église du Saint-Sépulcre. — 8 Porte du Jugement. — 9 Le bain de Bethsabé. — 10 Lieu où les apôtres s'endormirent. — 11 Le Saint Cénacle. — 12 Maison de Caïphe. — 13 Grotte de Jérémie. — 14 Le Tombeau des rois. — 15 Porte de Damas. — 16 Porte de Bethléem. 17 Piscine inférieure de Gihon. — 18 Ruines de la maison de campagne de Caïphe. — 19 Anciens tombeaux. — 20 Piscine inférieure de Siloé. — 21 Porte de Sion. 22 Porte Sterquilinaire. — 23 Piscine supérieure de Siloé. — 24 Tombeaux de Josaphat, d'Absalon et de Zacharie. — 25 Tombeaux des prophètes. — 26 Porte Saint-Etienne. — 27 Tombeau de la vierge Marie. — 28 Église de l'Ascension. — 29 Mosquée. — 30 Piscine de Bethesda.

amalfitains, un troisième mode de reproduction a été adopté. La figure qui la représente, ainsi que l'indiquent les mots *Ecclesia Latina* écrits au-dessous, est celle d'une église byzantine proprement dite, c'est-à-dire d'un bâtiment carré, avec trois ou cinq coupoles hémisphériques supportées par des tambours percés de fenêtres. La forme de la ville et la distance relative des différents points sont tout à fait conventionnelles, mais la forme des monuments et leur disposition générale sont rendues avec une certaine exactitude.

» La pierre désignée sous le nom de *Lapis salsus* est la « Pierre de l'Onction », qui se termine au Gol-

gotha. Les *Portæ speciosæ* sont deux portes accouplées qui faisaient communiquer la cour du Saint-Sépulcre, avant que le terrain eût été exhaussé, avec la rue dite de Saint-Étienne.

» Les pèlerinages de la Terre Sainte sont groupés arbitrairement à l'est de la ville : *Liban, Jor Dan, lieu de la Quarantaine*, etc. Les chiffres qui accompagnent le lieu de la Quarantaine et le mont de la Tentation se rapportent sans doute à une notation qui classait tous les lieux de pèlerinage suivant un ordre déterminé. Il se peut aussi que *locus XL* signifie simplement *locus quarantenæ*, nom donné à la montagne sur laquelle jeûna Jésus-Christ, près de Jéricho. »

Pour rendre le plan plus intelligible, nous avons ajouté à chaque nom un chiffre arabe qui renvoie à la transcription et à la traduction que nous en donnons.

HENRI JACOTTET.

LE TOCSIN.

NOUVELLE.

I

Au-dessus de l'entrée, on lisait en lettres noires sur fond blanc : MIDAT, FERBLANTIER. Et juste au-dessous de l'enseigne, on voyait pour le moment Midat, en personne, fort occupé à transformer une simple lame de fer-blanc en une bonne grosse râpe de ménage. Avec cette sûreté de coup d'œil que donne une longue expérience, Midat, de la main gauche, ajustait son poinçon précisément à l'endroit voulu sur la feuille de fer-blanc. De la main droite, il assénait un coup sec de son marteau sur la tête du poinçon. La pointe faisait un trou dans le métal; de l'autre côté de la feuille les lèvres de la plaie présentaient une saillie rugueuse, et l'ensemble des saillies formait une bonne grosse râpe, toute prête à mordre et à déchirer.

Les trous étaient alignés en quinconces si réguliers, que c'était un plaisir de les regarder. Les gens s'émerveillaient de voir Midat tracer ses lignes si proprement, sans tâtonner, comme les illettrés s'émerveillent de voir les personnes instruites écrire en lignes droites et parallèles sur du papier non réglé.

Midat travaillait donc sans lever les yeux, avec le plaisir d'un artiste qui se complaît dans son œuvre, et l'empressement fiévreux d'un fabricant qui a reçu une commande importante.

A la gauche de Midat, il y avait une pile de feuilles de fer-blanc, toutes égales en grandeur, bien nettes, bien propres, comme du papier sur lequel on n'a encore rien écrit. Ces feuilles-là attendaient leur tour. A sa gauche, beaucoup moins en ordre, s'étalaient les feuilles qui avaient passé par les mains de Midat, toutes grêlées et toutes couturées, comme s'il y avait eu cette année-là, sur le fer-blanc, une épidémie de petite vérole.

Un apprenti entra, venant de la rue, un tout petit apprenti, aux trois quarts enseveli dans un tablier de ferblantier, trop grand.

— Eh bien? lui dit Midat.

— Il a dit, répondit l'apprenti, que ça serait prêt demain, sans faute.

— Ça devait être prêt hier, grommela Midat, sans cesser de percer des trous dans sa feuille de fer-blanc. Lui as-tu dit que je finirais par le quitter?

— Oui, je lui ai dit ça.

— Et qu'est-ce qu'*il* a répondu?

— *Il* s'est mis à rire.

Il, c'était le boisselier Hureau. Le boisselier Hureau, tous les ans, fournissait au ferblantier Midat, une demi-grosse de cadres en bois avec manches, et sur ces soixante-douze cadres, le ferblantier Midat clouait soixante-douze feuilles de fer-blanc grêlées, arrondies en forme de voûte romane, avec les piquants en dehors. Et tous les ans, à la foire de la saint Eusèbe, le ferblantier Midat débitait soixante-douze râpes, en moyenne, aux gens de la campagne, attirés à Viry-l'Estrange par les délices et les splendeurs de la foire Saint-Eusèbe.

II

L'apprenti se retira au fond de l'atelier, pour s'adonner à quelque obscure besogne de fourbissage. Le maître-ferblantier, tout en soufflant très fort (signe d'indignation contenue) paracheva, sans rien dire, la râpe qu'il avait en main, jusques et y compris la signature. Car, en véritable artiste, Midat signait toutes ses œuvres, non pas de sa signature graphique, ce qui aurait pris trop de place et demandé trop de temps, mais de sa signature artistique, ou hiératique, comme on voudra. Cette signature se composait d'un grand trou central, entouré de seize trous moyens, pas un de plus, pas un de moins, disposés régulièrement autour du trou central, le tout offrant l'image assez exacte d'une marguerite.

Après que Midat eut poinçonné le seizième pétale de sa marguerite, il jeta sa feuille de fer-blanc grêlée sur les autres feuilles grêlées, déposa son marteau et son poinçon, pour avoir les mains libres, et compta une à une les feuilles non grêlées. Après un calcul mental de quelques minutes, il constata qu'en s'appliquant bien, il pourrait terminer la série, à condition de veiller un peu tard, et par conséquent mettre le boisselier dans son tort. Alors, il se donnerait le plaisir d'envoyer le lendemain son apprenti, dès la première heure, pour dire à Hureau : « Mon maître attend, et c'est vous qui le faites attendre ! »

A dire vrai, Midat lui-même était fort en retard; mais s'il était en retard, ce n'était pas une raison pour que Hureau manquât à la parole donnée, n'est-ce pas?

Midat était en retard, mais ce n'était pas sa faute. Comme par l'effet d'une sorte de fatalité,

tous les bidons à huile ou à pétrole de Viry-l'Estrange et tous les arrosoirs des maraîchers semblaient s'être donné le mot pour se détraquer en même temps. A chaque bidon, à chaque arrosoir nouveau qu'on lui apportait, Midat ne manquait pas de s'écrier avec humeur, s'adressant au porteur ou à la porteuse : « Si vous croyez que je m'en vais m'occuper de votre patraque, à huit jours de la saint Eusèbe, quand mes râpes sont en retard, vous ne connaissez pas Midat! » Le porteur ou la porteuse laissait quand même le bidon ou l'arrosoir dans l'atelier, et quand même, Midat, grondant et grommelant, faisait la soudure ou les soudures, et renvoyait le bidon ou l'arrosoir en temps utile. Voilà ce qui l'avait mis en retard.

On le connaissait bien à Viry-l'Estrange, et on le laissait crier, en lui appliquant familièrement le proverbe : « Les chiens qui aboient le plus fort ne sont pas ceux qui mordent le plus dur! »

III

Tout en traçant des trous en losange sur une nouvelle feuille, Midat songeait au boisselier Hureau. « Cet animal, se disait-il, en prend à son aise, parce qu'il sait qu'il me tient, et que, pour rien au monde, je ne mettrais les pieds chez le Martin-Pêcheur! »

Le Martin-Pêcheur était l'autre boisselier de Viry-l'Estrange. Il s'appelait de son vrai nom Midat-Faucheux : c'était le propre cousin du ferblantier. Les deux ménages Midat avaient vécu quelques années en bonne intelligence, la preuve, c'est que le ferblantier était le parrain de l'aînée des petites Midat-Faucheux. Puis, les dames avaient eu quelques piques à propos de leurs enfants, et l'on s'était un peu refroidi. La grande brouille datait de la mort du vieil oncle Midat.

Le vieil oncle Midat avait laissé son petit avoir à partager entre ses deux neveux. Les deux neveux s'étaient querellés à propos du partage. Il n'y avait pas eu de difficultés pour l'argent; mais il s'en était élevé, et de très sérieuses, à propos de la petite maison et des quelques boisselées de vigne de la côte Saint-Hilaire. Pour terminer, on avait tiré au sort. Le ferblantier avait comme lot la vigne, et le boisselier la maison.

Comme il fallait s'y attendre, chacun des deux cousins fut mécontent de son lot. Le notaire leur ayant proposé de troquer, ils refusèrent, et à partir de ce moment, ils ne se parlèrent plus, les dames s'étant mis de la partie, et chacune d'elles ayant prouvé à son mari qu'il était « volé comme dans un bois! »

Il arrivait quelquefois au Martin-Pêcheur de dire : « Ah! si je connaissais quelqu'un dans les bureaux où l'on distribue la grêle, c'est *sa* vigne qui en verrait de belles! »

Et d'autre part le ferblantier répétait volontiers, surtout après boire : « Je ne mettrais pas certainement le feu à *sa* maison, mais si elle brûlait une bonne fois, je n'irais pas me pendre! »

Tous ces souvenirs-là trottaient par la cervelle du ferblantier et ne contribuaient pas à le mettre de bonne humeur. Une idée cependant le consolait un peu et même donnait une activité nouvelle aux toc! toc! de son marteau. C'était l'idée d'achever sa besogne le soir-même, de mettre « cet animal de Hureau » dans son tort, et de lui dire : « Hureau, c'est la seconde fois que tu me fais attendre; il faut que cela finisse. Si je t'y reprends, je commanderai mes cadres à Yvonnet. La Coudraye n'est qu'à trois lieues, et il me les enverra par la patache. Tu sais que je suis de parole, te voilà averti. »

Et il souriait presque à l'idée de « la tête que ferait cet animal de Hureau! »

IV

Au moment où il allait signer sa nouvelle œuvre, le marteau et le poinçon lui tombèrent presque des mains, et il s'écria avec colère :

« Encore leur animal de tocsin! »

En effet, les tintements du tocsin, menaçants et pressés, s'abattaient par grandes ondes sonores des hauteurs du vieux clocher de Saint-Eusèbe, sur la ville et sur la campagne.

« Sonne, sonne, va, tu peux sonner, reprit Midat en s'adressant au tocsin; tu te passeras de moi aujourd'hui; ce n'est pas quand un homme a de la besogne par-dessus la tête qu'il se dérangera pour aller faire la chaîne. Oh! mais non! »

En prononçant ces paroles avec une rage froide, Midat, d'un bon coup de marteau, enfonça profondément le poinçon pour le grand trou qui devait représenter le cœur de la marguerite.

Il regarda ce grand trou avec une attention profonde, comme un homme qui réfléchit, et, sans crier gare, se leva brusquement.

« Toi, dit-il d'un ton bref à son apprenti, tu vas tâcher de rester ici, tu m'entends; les drôles de ton âge sont plutôt un embarras dans les incendies. »

Ayant posé vivement son tablier sur l'établi, il disparut par une porte vitrée. Derrière cette porte, il trouva sa femme et déposa entre ses mains sa montre avec la chaîne et quelque menue monnaie qu'il avait dans le gousset de son gilet. On ne sait pas ce qui peut arriver dans une bousculade.

Puis, passant dans sa chambre, il mit tout ce qu'il avait de plus vieux en fait de vêtements. Vous savez ou vous ne savez pas que quand un jet de pompe vous inonde, après avoir passé sur la flamme, l'eau frippe les habits et leur communique une odeur qui ne veut plus s'en aller : il le savait bien, lui. Ensuite il remplaça par une paire de vieux souliers ses chaussons de lisière : car c'était un sybarite, et il avait l'habitude de travailler en chaussons de lisière.

Sa femme, qui l'attendait au passage, lui recommanda d'être prudent, et il promit d'être prudent.

V

— Où est-ce? demanda-t-il à un gamin qui passait en courant.

— Rue des Pentecôtes, répondit le gamin, par-dessus son épaule.

— Rue des Pentecôtes, se dit Midat, tout en courant au pas accéléré. Si c'était la baraque au Martin-Pêcheur qui flambait, ce serait tout de même drôle!

Que cela fût drôle ou non, il marcha d'un pas moins rapide, la tête penchée, comme un homme qui débat en soi-même une résolution à prendre.

« Ah! bah! s'écria-t-il, quand même ce serait sa baraque qui brûlerait, j'y vais tout de même. Je ne veux pas qu'on croie que je caponne. »

Là-dessus, il repartit au pas accéléré, s'imaginant n'agir ainsi que par amour-propre. Ce ferblantier n'était pas philosophe, sans quoi il eût compris qu'il était en train de se calomnier. Mais les hommes, ferblantiers ou non, sont ainsi faits, qu'ils ne se tiennent jamais dans le juste milieu, et aiment à se faire toujours beaucoup meilleurs, ou beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont.

Chemin faisant, il apprit que le feu était précisément chez le Martin-Pêcheur.

Cette nouvelle le frappa comme un choc imprévu; il eut comme honte de regarder les gens; car parmi la foule qui se rassemblait rapidement, il y avait peut-être quelques-uns des compères à qui il avait dit, avec une légèreté qu'il se reprochait maintenant : « Je ne mettrais pas le feu à sa maison, mais si elle brûlait une bonne fois, je n'irais pas me pendre! »

Il avait d'abord décidé de se glisser, sans se faire remarquer, dans la chaîne que l'on organisait rapidement pour faire circuler les seaux à incendie.

Mais un sentiment de curiosité le poussa à percer la foule, pour voir ce qui se passait. Était-ce bien de la curiosité, de la pure et simple curiosité qui le poussait à voir de ses propres yeux.

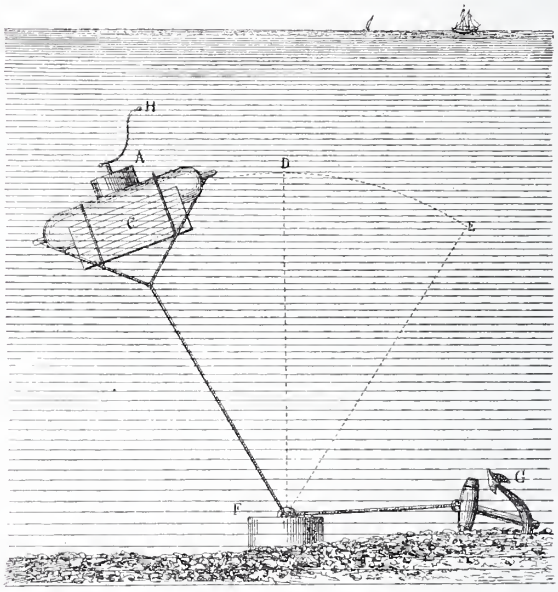
A suivre. J. Girardin.

LA TORPILLE DE FULTON.

Robert Fulton vint offrir, en 1797, au gouvernement français, un système d'attaque de guerre sous-aquatique, ou de fourneaux explosifs submergés; il fut mal accueilli. L'amiral Decrès eut même un mouvement de généreuse indignation : de pareils procédés de lutte entre les nations ne lui paraissaient, dit-il, convenir qu'à des corsaires : il voyait là de la lâcheté.

Depuis ce temps, les moyens de s'entredétruire les plus terribles et les plus perfides ont été de plus en plus recherchés, étudiés, admirés et adoptés avec une satisfaction empressée par toutes les nations. Est-ce moralement excusable? On exprime à cet égard une opinion assez singulière; lorsqu'on en sera arrivé, dit-on, à exterminer en un clin d'œil le plus grand nombre possible d'hommes, on ne pourra plus faire la guerre. Et pourquoi? La folie de la guerre, il faut franchement le dire, s'inspire du génie du mal : c'est à sa source qu'il faudrait la tarir. C'est à quoi l'on songe le moins. On ressent une légitime horreur à la pensée des causes qui amènent si fréquemment les peuples à se ruer les uns contre les autres et à abreuver la terre de sang. Cependant, à y regarder de près, il semble bien que les haines de nation à nation se sont plutôt apaisées : on comprend de plus en plus que partout le grand nombre des familles ne demandent qu'à travailler et à vivre en paix, et qu'après tout, les sentiments humains, les affections intérieures sont partout les mêmes. On peut supposer que plus d'un peuple serait disposé à vider ses différends autrement que par des tueries. Mais quel gouvernement commencera à le vouloir avec énergie?

La torpille de Fulton, qu'on appelle le modèle à l'ancre, comportait une charge d'environ 100 ki-



La torpille de Fulton.

logrammes de poudre enfermés dans une boîte de cuivre cylindrique terminée en hémisphère à ses deux bouts, d'un diamètre de 30 centimètres et d'une longueur totale de 60 centimètres. Cette machine attendait les navires ou se portait à leur rencontre pour faire explosion sous leurs flancs. On peut dire avec raison que c'était l'enfance de l'art : les nouvelles torpilles sont en comparaison des chefs-d'œuvre [1]. Ch.

DROUAIS ET CLAUDE MICHALLON.

Le portrait croquis que reproduit notre gravure est tiré d'un recueil d'études formé par l'ar-

[1] Voy. un volume de la « Bibliothèque des merveilles » intitulé *les Torpilles*, par M. le lieutenant-colonel Hennebert, 1888.

chitecte Percier lorsqu'il était pensionnaire de l'Académie de France, à Rome, et qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque de l'Institut. Dans un des volumes de ce recueil (il y en a six), se trouvent plusieurs croquis, portraits ou caricatures avec les noms, écrits probablement de la main de Percier, des peintres Drouais, Fabre, Belle et Wicar, des sculpteurs Corneille et Michallon, qui furent les camarades de Percier en Italie [1].

Un seul dessin est accompagné du nom de son auteur : c'est celui de Claude Michallon; il est de la main de Drouais, grand prix de 1784, et qui mourut à Rome, le 13 février 1788, emporté par la fièvre. Il était l'élève chéri de David, l'honneur de l'école. Ses premiers succès avaient été éclatants. Quand il fut ravi aux espérances que son talent avait fait naître, ses camarades se réunirent pour lui élever un petit monument dans l'église de Santa Maria in via Lata, où il fut enterré.

Le monument consistait en un bas-relief placé sur un des piliers de l'église et représentant les trois arts, gravant le nom de l'artiste regretté au-dessous de son médaillon.

Claude Michallon, qui avait été chargé de l'exécution de ce bas-relief, était né à Lyon, en 1751, et avait obtenu le grand prix de sculpture en 1785; il mourut, le 11 septembre 1799, des suites d'une

Le sculpteur Claude Michallon. — Caricature par le peintre Drouais. — Collection d'études de Percier (Bibliothèque de l'Institut).

chute qu'il fit dans une église de Paris, en tombant d'un échafaudage. Le dessin de Drouais qui est reproduit ici est le seul portrait que nous connaissions de ce sculpteur aujourd'hui oublié.

Ed. S.

UN NOUVEAU CORPS SIMPLE.

LE FLUOR.

1° L'ACIDE FLUORHYDRIQUE ET LA GRAVURE SUR VERRE.

On trouve dans la nature, et particulièrement dans les filons d'étain, de plomb ou de zinc, un minéral désigné sous les noms de *spath fluor* et de *fluorine*. Cristallisé en cubes, il est tantôt incolore, tantôt coloré en violet, en vert bleuâtre ou en jaune : il se rencontre aussi en masses concrétionnées blanches. Depuis longtemps, les variétés de fluorine cristallisée et d'une belle couleur, sont employées comme pierres d'ornement : les *vases murrhins*, célèbres dans l'antiquité, étaient en spath fluor.

Le chimiste suédois, Schéele, qui vivait à la fin du siècle dernier, eut un jour l'idée de faire agir l'acide sulfurique concentré sur du spath fluor réduit en poudre fine. Il vit se dégager des fumées blanches assez semblables à celles de l'acide chlorhydrique ou esprit de sel. Mais elles étaient d'une nature bien différente; car le vase de verre dans lequel il opérait fut profondément attaqué, rongé et dépoli. Schéele venait de découvrir un produit nouveau : aucun de ceux qu'il connaissait ne produisait le même effet. En raison de la matière (le spath fluor) d'où il avait été retiré,

[1] Voy. une notice publiée dans l'*Art*, numéro du 15 mars 1888, par M. Ludovic Lalanne.

il reçut le nom d'acide *fluorique*, remplacé plus tard par celui d'acide *fluorhydrique*.

Le procédé indiqué par Schéele est encore employé aujourd'hui pour la préparation de l'acide fluorhydrique : seulement on remplace les vases de verre par des appareils en plomb : ce métal étant peu attaquable par l'acide fluorhydrique. Souvent même, dans les laboratoires, on se sert d'une cornue et d'un récipient en platine qui ne sont nullement attaqués.

Les vapeurs qui se dégagent du mélange d'acide sulfurique et de spath fluor peuvent être recueillies de deux façons. Dans l'industrie, on les fait arriver dans une cuve en gutta-percha contenant de l'eau, et l'on obtient un acide fluorhydrique étendu. Dans les laboratoires, on entoure d'un mélange réfrigérant formé de glace et de sel le récipient où arrivent les vapeurs d'acide fluorhydrique : elles s'y condensent, sous la forme d'un liquide très corrosif, très dangereux à manier, fumant à l'air, et que les chimistes ont regardé longtemps comme l'acide fluorhydrique pur. M. Frémy a démontré que ce produit contenait encore un peu d'eau : il a donné en même temps un moyen pour l'obtenir complètement *anhydre*. Mais alors, chose curieuse, il n'attaque plus le verre.

Depuis la découverte de Schéele, l'acide fluorhydrique est employé dans les laboratoires à la gravure sur verre. On peut graver soit avec la vapeur d'acide fluorhydrique, soit avec l'acide dissous dans l'eau : mais les résultats obtenus sont différents. Dans le premier cas, le verre attaqué perd sa transparence et se dépolit : la gravure est mate; dans le second, le verre est seulement creusé par l'acide liquide : la gravure est transparente.

Veut-on graver à l'acide gazeux : on nettoie le verre, on le sèche bien et on y étale une mince couche de cire ou d'un vernis formé d'une partie d'essence de térébenthine et de quatre parties de cire. Ce vernis est assez transparent pour qu'on puisse décalquer un dessin. A cet effet, on pose le verre sur le dessin, on en suit tous les traits avec une pointe fine et on entame le vernis, de manière à mettre le verre à nu. Le tracé terminé, on expose le verre à la vapeur fluorhydrique. On se sert pour cela d'une cuvette de plomb un peu plus petite que la plaque à graver : on y met du spath fluor en poudre, on l'arrose d'un peu d'acide sulfurique, et on chauffe très légèrement jusqu'à ce qu'on voie apparaître d'épaisses fumées blanches; on cesse alors de chauffer, et l'on recouvre la cuve avec la plaque de verre préparée, en ayant soin de mettre la couche de cire en dessous. La vapeur fluorhydrique pénètre dans les traits du dessin et attaque le verre partout où il n'est plus protégé par le vernis. En quelques minutes, l'opération est terminée; il ne reste plus qu'à enlever le vernis, soit avec l'essence de térébenthine, soit en chauffant la plaque et en l'essuyant avec un linge doux.

Pour graver à l'acide dissous, on prépare la plaque de la même façon; puis l'on passe sur la couche de vernis un pinceau imbibé d'acide. On peut encore plonger la plaque dans une cuvette contenant l'acide fluorhydrique dissous : mais alors il faut également vernir la face opposée à celle où l'on trace le dessin.

Dans l'industrie, la gravure sur verre s'obtenait en usant le verre sur une meule étroite que l'ouvrier faisait tourner avec le pied. On obtient ainsi des dessins ayant d'autant plus de relief et de modelé que le verre a été plus profondément creusé. Ce procédé lent et coûteux est remplacé aujourd'hui en grande partie par la gravure chimique à l'acide fluorhydrique.

Appliquée pour la première fois dans la célèbre manufacture de vitraux de Maréchal, à Metz, la gravure chimique fut ensuite employée dans les cristalleries de Baccarat et de Saint-Louis. Entre des mains habiles, elle permet d'obtenir presque d'aussi beaux résultats que la gravure à la meule; rapide et peu coûteuse, elle présente des ressources infinies pour la décoration d'objets usuels. Les verres gravés à l'acide sont aujourd'hui très employés pour orner les fenêtres d'escaliers, les devantures des cafés et des magasins. Les tulipes et les globes que l'on place sur les appareils d'éclairage, les plafonds lumineux des théâtres sont décorés par le même procédé.

Les dessins ne sont pas tracés à la main; cela demanderait trop de temps et ne permettrait pas de les répéter. Ils sont imprimés sur une bande de papier au moyen d'une encre composée d'essence de térébenthine, de stéarine et de bitume de Judée. Cette impression reproduit, non pas le dessin, mais le fond, c'est-à-dire les parties qui doivent être réservées sur le verre. Le papier imprimé est appliqué sur le verre : l'encre grasse s'y attache et devient assez adhérente pour qu'on puisse enlever le papier, en l'humectant légèrement. On fait alors agir l'acide fluorhydrique qui attaque le verre aux endroits non protégés par l'encre.

Jamais, dans la pratique industrielle, on n'opère avec l'acide gazeux. Les verres préparés pour la gravure sont immergés dans des cuves en gutta-percha remplies de bains acides. Un mélange d'eau et d'acide fluorhydrique donne une gravure transparente; la gravure matte s'obtient avec un bain contenant de l'eau, de l'acide acétique et du fluorure de calcium artificiel.

La gravure à l'acide est précieuse lorsqu'il s'agit de reproduire un grand nombre de fois le même dessin, par exemple pour des vitrages de portes ou pour les bordures des vitraux d'église. Un ouvrier peut, dans une journée, graver 100 mètres de dessin : un artiste, graveur à la meule, mettrait deux mois à en faire un mètre.

Outre les effets de mat et de transparent, la gravure à l'acide permet d'obtenir les effets colorés sur fond blanc ou inversement. Il suffit pour

cela d'employer à la gravure des verres doublés, c'est-à-dire formés de deux couches adhérentes, l'une mince et très fortement colorée, l'autre épaisse en verre ordinaire. L'impression à l'encre grasse est déposée sur le côté coloré; puis l'on fait agir l'acide jusqu'à ce qu'il ait rongé toute l'épaisseur du verre teinté. La partie enlevée est alors blanche; la partie réservée est colorée. On peut même produire des effets de modelé en modérant l'action de l'acide sur certains points, de manière à enlever des épaisseurs variables de la couche colorée : on obtient ainsi des résultats analogues à ceux des lithophanies.

Le maniement de l'acide fluorhydrique n'est pas sans danger. Tel qu'on l'obtient dans les laboratoires, presque pur et fumant à l'air, c'est un liquide dont la vapeur irrite fortement les yeux et dont les moindres gouttes produisent des brûlures profondes, très douloureuses et fort longues à guérir. L'acide employé dans l'industrie est délayé dans beaucoup d'eau; on peut sans crainte y plonger les mains. Mais il faut avoir soin de ne pas laisser le liquide s'évaporer à la surface de la peau; il s'y concentre et devient corrosif. Les ouvriers qui l'emploient doivent donc se laver soigneusement les mains; il faut veiller en particulier à ce qu'il ne reste pas de liquide acide sous les ongles. Il se produirait dans cette partie délicate de la peau une inflammation très dangereuse.

La fin à une autre livraison.

E. Lefebvre.
Professeur au lycée de Versailles.

LE PÉDANTISME DANS LES MOTS.

On peut qualifier de pédantisme l'exagération, l'affectation des formes et du langage scientifique, surtout dans les questions étrangères aux sciences.

Les mots scientifiques peuvent d'ailleurs être empruntés aux sciences grammaticales, aussi bien qu'aux sciences mathématiques ou aux sciences d'observation.

Les plus grands esprits n'ont pas toujours su éviter le pédantisme : ils ont même recherché les occasions d'appliquer le langage scientifique à des choses absolument en dehors des sciences.

Un des deux ou trois plus grands poètes de notre temps a dit, mais peut-être en plaisantant :

« La liberté universelle, c'est une hyperbole dont le genre humain est l'asymptote. »

Le premier défaut de cette phrase, c'est l'obscurité : du moins pour ceux qui ne connaissent pas l'hyperbole et ses asymptotes.

L'hyperbole est une courbe qu'on obtient en coupant un cône (à deux nappes) par un plan parallèle à deux génératrices quelconques.

Comme le cône est indéfini, au-dessous comme au-dessus de son sommet, l'hyperbole est formée de quatre branches indéfinies qui se rapprochent indéfiniment de deux droites nommées *asymptotes*, mais sans jamais arriver à les rencontrer.

L'hyperbole est une des trois *sections coniques* : les deux autres sont l'*ellipse* et la *parabole;* elles étaient déjà connues des géomètres grecs qui avaient découvert quelques-unes de leurs principales propriétés.

La phrase du poète signifie donc :

« La liberté universelle, c'est un idéal dont le genre humain se rapproche de plus en plus sans pouvoir jamais l'atteindre. »

Il faut reconnaître cependant que le pédantisme résultant de l'emploi des mots scientifiques est bien plus apparent que réel : on s'effraie des mots étrangers au langage ordinaire sans faire le moindre effort pour les comprendre.

On répète encore trop souvent : « le grec et le latin sont des langues savantes. »

En réalité, une langue n'est pas plus savante qu'une autre, et les anciens seraient les premiers fort étonnés d'entendre ainsi qualifier leurs langues.

Cette opinion, solidement enracinée comme la plupart des préjugés, repose tout simplement sur ce fait : que la plupart des ouvrages scientifiques furent d'abord écrits en grec ou en latin.

On a pris tout naturellement l'habitude d'emprunter aux langues anciennes les mots scientifiques de nouvelle création.

Mais ces mots ne paraissent extraordinaires que par suite du peu d'emploi que l'on en fait : c'est, avant tout, une question d'habitude.

Nous parlons grec à tout instant, sans y penser :

Académie, balle, colle, gomme, gramme, grammaire, logique, philosophie, syntaxe;

Pharmacie, cataplasme, emplâtre, tisane;

Bibliothèque, catalogue, catastrophe, catéchisme, monarchie, martyr, mélancolie, manie;

Hippodrome, Odéon, théâtre, harmonie, mélodie.

Voilà une petite collection de mots grecs qui ont passé dans notre langue sans altération.

Et les noms propres? *Eugène, Hippolyte, Philippe, Théodore; Adèle, Eudoxie, Marguerite, Mélanie, Sophie, Zoé,* etc.; voilà des noms propres grecs dont la signification est intéressante, mais nul ne s'en inquiète : beaucoup de gens les prennent pour des noms français.

On pourrait former une longue liste de tous les mots grecs devenus français sans subir aucune transformation importante; mais il faudrait un volume pour énumérer les mots d'origine grecque, altérés en passant par le latin avant d'arriver au français sous des formes encore plus éloignées de la forme primitive.

Tels sont les mots suivants :

Ciel, Dieu, prêtre, évêque, archevêque, église.

Puisqu'on est si bien habitué à tous ces mots, pourquoi ne pas accueillir les mots scientifiques nouveaux avec un peu de bonne volonté? Autrefois, il a fallu souvent plusieurs siècles pour qu'un terme scientifique pût acquérir droit de cité dans

une langue. Actuellement, il suffit d'une génération tout au plus.

A la fin du seizième siècle le mot *électricité* paraissait tout à fait bizarre : aucun des auteurs du dix-septième siècle ne l'aurait employé : ce n'est qu'au commencement du dernier siècle qu'il a pris rang dans le langage scientifique; de nos jours les moindres romanciers en font un abus ridicule.

Le mot *télégraphe* était une nouveauté hardie à la fin du siècle dernier : rien de plus vulgaire actuellement.

Téléphone ne remonte pas au delà de vingt ans, et maintenant tout centre de population qui se respecte a des cabines *téléphoniques* d'où l'on peut *téléphoner* un peu partout.

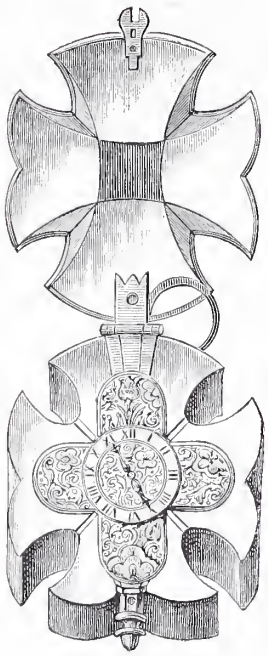
La fin à la prochaine livraison.

CH.-ER. GUIGNET.

MONTRES ET PENDULES.

Pierre Dubois, qui a fait des recherches intéressantes sur l'horlogerie au seizième siècle, affirme qu'à cette époque on fabriquait déjà des appareils chronométriques de très petite dimension en France et en Allemagne. On offrit, en 1542, au duc d'Urbin, une montre à sonnerie enchâssée dans une bague, et on dit qu'en 1575, Parker, archevêque de Cantorbéry, légua à son frère Richard, évêque d'Ely, une canne ayant une très petite montre qui marchait huit jours sans être remontée.

Sous les règnes des Valois, les formes que les



Montre du seizième siècle.

artistes adoptèrent de préférence pour les montres étaient celles du gland, de l'amande, de la coquille, de la croix de Malte. On en faisait aussi de carrées, de rondes, d'octogonales, la plupart artistement gravées et damasquinées; les cadrans étaient en cuivre doré ou en argent ciselé. L'aiguille qui marquait l'heure était presque toujours d'un travail admirable et d'une rare délicatesse, enrichie de pierres fines et incrustée d'émail. Quelques-unes de ces montres, par un mécanisme merveilleux, faisaient mouvoir des personnages symboliques ou religieux : c'étaient le Temps, Apollon, Diane, ou bien la Vierge, les douze apôtres, etc. Malheureusement, les lois de l'isochronisme n'ayant pas encore été découvertes par Galilée, le pendule régulateur n'ayant pas été inventé par Huyghens et appliqué par lui aux horloges, la marche de ces curieuses montres était fort irrégulière.

Parmi les produits de l'horlogerie qui attirent l'attention du public, on remarque particulièrement les pendules dites mystérieuses, dans lesquelles le mouvement est dissimulé à la vue. Il existe plusieurs solutions du problème, notamment celles de MM. Henri Robert fils et Robert-Houdin, que nous avons déjà décrites [1]. Depuis quelques années d'autres modèles ont été imaginés et construits.

Une ingénieuse disposition de pendule mystérieuse est due à M. Cadot, qui emploie deux glaces accolées qu'on ne peut distinguer d'une glace unique, et entourées d'une bordure de cuivre doré formant coulisse. Le mouvement d'horlogerie, placé dans le socle, donne un mouvement oscillatoire toutes les minutes à la glace postérieure, la glace antérieure qui porte le cadran et les aiguilles étant fixe. En faisant porter à la première glace une dent de cliquet agissant sur une petite roue placée sur l'axe de l'aiguille des minutes, on obtient une horloge qui marche sans mécanisme apparent.

M. Rosset a fait connaître, en 1880, une pendule mystérieuse dont l'aspect était des plus artistiques. C'était une magnifique statue de bronze soutenant au bout de son bras tendu une lyre métallique supportant un cadran en cristal, et terminée à sa partie inférieure par une sphère constellée d'étoiles. L'observateur ne pouvait saisir aucun lien de communication, aucune concordance entre la sphère, où l'on devinait que le monument devait être dissimulé, et le cadran de cristal sur lequel couraient les aiguilles. Il est vrai que cette communication n'existait pas. Le mécanisme caché dans la boule avait pour but de faire simplement osciller la lyre et le cadran autour de son point d'équilibre. L'extrémité de l'aiguille des heures étant en forme de boîte, permettait à une petite masse de circuler à l'intérieur, de manière à changer l'équilibre de cette aiguille qui se mouvait par suite autour du cadran. Par l'intermédiaire d'une minuterie ordinaire, l'aiguille des minutes était ensuite mise en mouvement.

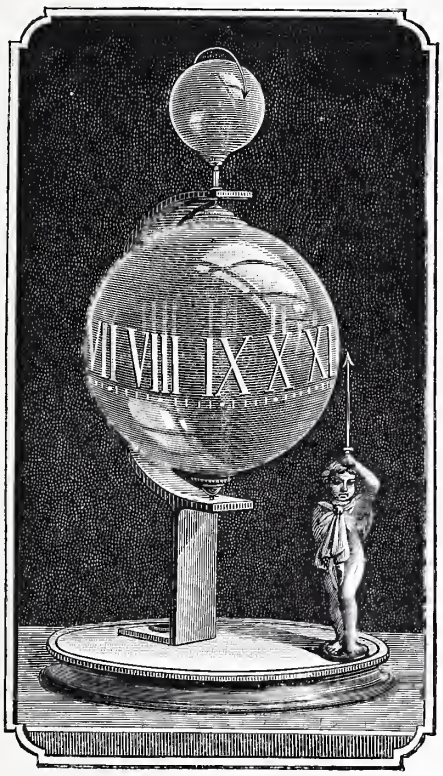
On peut citer une pendule dont le cadran a la forme d'un tambour de basque. Sur la peau de ce

[1] *Magasin pittoresque*, année 1880, page 84.

tambour, et entourées de jolies fleurs parfaitement réussies, sont peintes les heures et les minutes. Deux abeilles en métal doré, de taille différente, représentent les aiguilles indicatrices du temps et désignent l'heure et la minute exacte en butinant sur les fleurs. On peut les déplacer et s'assurer qu'elles n'ont aucune relation avec le mécanisme horaire, et cependant le secret de leur marche est bien simple. Ces abeilles sont en fer maintenues par l'attraction d'un aimant placé immédiatement sous la peau du tambour et tournent en cercle comme une aiguille par l'effet du mouvement chronométrique. C'est ainsi que l'écolier fait courir une plume à la surface d'une feuille de papier par l'influence magnétique d'un aimant caché dessous.

On remarquait à une des expositions des Sciences et des Arts industriels (1886), au Palais de l'Industrie, un modèle de pendule mystérieuse dû à un jeune ouvrier horloger, M. Henri Cunge. Cette pendule, appelée la *Transparente* par son auteur, se composait de deux boules de cristal d'inégal diamètre, placées l'une au-dessus de l'autre, portant gravées à leur circonférence les heures de 1 à 12, et tournant sans mécanisme visible devant des index indiquant l'heure et la minute exactes.

Dans ce modèle comme dans les précédents, le



La Transparente, pendule mystérieuse.

mécanisme est dissimulé dans le socle de l'appareil, et c'est le moyen de communication avec le mécanisme et les sphères qui, n'apparaissant pas au premier coup d'œil, fait tout l'intérêt de cette pendule dont la marche est satisfaisante. On peut voir aussi, chez les marchands d'horloge à bon marché, une pendule de forme carrée sur laquelle une statuette en bronze représentant un enfant, est disposée sur l'entablement. Cet enfant tend le bras pour saisir une boule qui voltige, et il est abrité par un parapluie en laiton.

On sait qu'un instrument chronométrique se

Pendule boule-parapluie.

compose de trois pièces : le moteur (poids ou ressort), le régulateur (pendule), et l'échappement destiné à mettre en rapports, à intervalles réguliers, les deux premières pièces. L'échappement est ordinairement la pièce la plus délicate d'une horloge. Dans le modèle que nous reproduisons ici, le système est fort rudimentaire. Autour de l'axe du parapluie, et en rapport avec le ressort moteur, se trouve un axe portant un bras horizontal à l'extrémité duquel est attachée une petite boule métallique par l'intermédiaire d'un fil. En tournant par l'effet du ressort, la force centrifuge se développe, et le fil prenant une position oblique vient rencontrer une tige autour de laquelle il s'enroule, d'abord dans un sens puis dans l'autre. Ensuite, le bras accomplit un demi-tour, une nouvelle tige se présente et le même arrêt est produit. Ces arrêts ont une durée suffisamment régulière pour permettre de constituer, par ce moyen, un échappement et, par suite, une horloge d'un fonctionnement assuré.

De Gr.

UN MOBILIER SEIGNEURIAL SOUS LOUIS XV.

Le 15 septembre 1737, un contrat de mariage entre le chevalier Lescalopier, conseiller du roi, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, et Anne Leclerc de Lesseville, fut signé au « château de Charbonnière, au Perche-Gouet [1] » en présence

[1] Arrondissement de Nogent-le-Rotrou.

d'un grand nombre de nobles personnages. A la suite de ce contrat on trouve un document assez curieux au point de vue de l'histoire du mobilier au dix-huitième siècle : c'est une liste intitulée : « Estat des meubles meublans, vaisselle d'or et d'argent qui appartiennent à Monsieur Lescalopier, fils, Me des Requestes. » En voici quelques articles :

Une petitte table de marbre d'Égipte sur son pied en consolle de bois doré couverte d'un tapis de maroquin noir.

Une pendule sonnante faite par Le Doux, horloger à Paris, dans sa boete de marquetterie d'écaille en forme de dôme, avec ornemens et figures de cuivre doré, sur son pied aussy de marquetterie d'écaille garnie de cuivre doré.

Un petit cabaret de bois vernissé garny de six tasses à caffé et six soucouppes de porcelaine, deux pots à sucre, dont un monté en argent, lesd. deux pots de porcelaine du Japon, un autre cabaret à caffé de bois de la Chine fin sur son pied en pieds de biche de bois doré garny de huit tasses à caffé, huit soucouppes, une teyère, un pot à sucre monté en argent, une petitte jatte avec sa soucouppe, le tout de porcelaine du Japon.

Un canon de la messe, l'Évangile selon saint Jean et le Lavabo écrits à la main en lettres moulées dans leur bordure de bois noircy couvert de plaques de cuivre doré...

Quatre nappes d'autel, une serviette ouvrée, trois mouchoirs à laver les mains, un dessus de credence garny de vieux point de France [1], une purification de toille baptiste garnie d'une petite dentelle à brides.

Deux pièces de tapisserie verdure de Flandre à petits personnages, contenant six aunes de cours sur deux aunes et demie de haut [2].

Une couchette à baspillière de bois doré garnie de son enfonçure, sommier de crin couvert de toille à carreaux, deux matelats couverts de futaine, remplis de laine, un lit traversin de coutil reply de plumes, deux convertures de laine blanche, deux grands rideaux, deux bonnes graces, dossier chantourné.

Quatre pièces de tapisserie verdure de Flandre à petits personnages contenant douze aunes de cours sur deux aunes et demie de haut.

Une petitte table de bois noircy en pieds de biche, couverte de velours vert servant d'écritoire, trictrac et damiers garny de deux tirroirs.

Six pièces de tapisserie verdure Auvergne, à grands personnages représentant l'*Histoire du Jugement de Pâris* contenant dix-huit aunes de cours sur deux aunes et demie de haut.

Un grand tapis de Turquie de deux aunes et demie de long sur une aune trois quarts de large [3].

Un autre grand tapis de Perse de quatre aunes de long sur deux aunes et demie de large.

Un autre grand tapis de Savonnerie [1], représentant dans le milieu un pot de fleurs, contenant cinq aunes de long sur trois aunes de large.

Une tenture de tapisserie de haute lisse, manufacture de Bruxelles, représentant les *Quatre Saisons de l'Année*, en six pièces contenant dix-huit aunes de cours sur deux aunes et demie de haut [2].

Neuf feüilles de parravant de Chine de deux aunes un quart de haut.

Un lit de velours violet avec bandes de tapisserie de point à la Turque. Un lit de brocard d'or. Un lit de velours cramoisy. Un lit de damas aurore et vert composé de trois pentes et trois soubassemens, une desquelles pentes est garnie de franges et de molets or et argent fin, le tour de l'impérial, petit fond avec des millerets or et argent fin. Un autre lit de même damas composé des mêmes pièces que celuy ci-dessus.

Quatre pièces de tapisserie des Gobelins composans quatorze aunes de cours sur deux aunes et demie de haut, de l'*Histoire de Psiché* [3].

Cinq pièces de tapisserie de hautelisse d'Angleterre [4], représentant les *Plaisirs de la Vie*, contenant quatorze à quinze aunes de cours sur deux aunes et demie de haut.

Une tapisserie de brogatelle de Venise [5], fond cramoisy et aurore, contenant dix-huit aunes et demie de cours sur deux aunes et demie de haut.

Le beau lit dont il en apartient à chacun des cadets un douzième [6].

Un paravant de bois d'ébène et raport de la Chine, composé de dix feuilles doublé de velours cramoisy. Un petit corcet de toille de lin brodé par les devans de soye jaune doublés de toille d'ortie et garny d'une crence ornée de cinq boutons et dix boucles de diamans roses et rubis d'Orient. Une croix de cinq diamans rose montée en argent, avec des cristaux derrière. Une croix d'or à capucine, émaillée de noir, garnie de diamans rose, et une pierre épaisse. Un bracelet où il y a deux tables, l'une d'une turquoise, l'autre d'un portrait représentant la *Reine-mère* [7], enrichi de diamans rose. Un autre petit bracelet de unze diamans rose et dix petites tables de cornaline, noir monté sur or. Un autre bracelet garny de quarante-cinq perles rondes fines et sept boutons de turquoise de vieille roche et de

(1) Par une ordonnance en date du 5 août 1665, Louis XIV avait autorisé l'établissement « dans les villes du Quesnoy, Arras, Reims, Sedan, Château-Thierry, Loudun, Alençon, Aurillac, et autres du royaume, de manufactures de toutes sortes d'ouvrages de fil, tant à l'aiguille qu'au coussin, en la manière des points qui se font à Venise, Gênes, Raguse et autres pays estrangers; qui seroient appelés *points de France.* »

(2) On désigne sous le nom de tapisseries de Flandre les tapisseries fabriquées dans les Pays-Bas ainsi que dans la Flandre française Après la Renaissance, il s'établit des fabriques analogues en Hollande, en France, en Angleterre, en Italie, principalement à Florence et en Allemagne. De là vient que beaucoup de tapisseries fabriquées dans ces divers pays, dans le genre et le goût flamands, furent vendues comme tapisseries flamandes.

(3) Sur un tapis de Turque le couvert se trouva mis.
LA FONTAINE.

(1) Savonnerie (la), manufacture royale de tapis établie à Chaillot, près Paris, dans une maison dite de la *Savonnerie*, puis réunie à la maison des Gobelins.

(2) *Voyez*, sur les tapisseries de Bruxelles, l'ouvrage de M. A. Wauters, *les Tapisseries bruxelloises*, 1 vol. in-8°. Bruxelles, Veuve J. Baertsoen, 1878.

(3) C'est en 1737, l'année même du mariage dont nous nous occupons, que le célèbre Oudry, directeur de la manufacture de Beauvais et inspecteur des Gobelins, fit faire une tenture d'*Esther*, d'après un tableau de de Troy, qui, dit-on, imitait tellement la peinture qu'on pouvait s'y méprendre. Le prix d'une tapisserie des Gobelins était très élevé. La possession de ces merveilleux travaux était circonscrite dans les maisons des grands seigneurs.

(4) *Voyez*, sur les tapisseries d'Angleterre, l'ouvrage de M. Boyer de Sainte-Suzanne, intitulé : *Notes d'un curieux sur les tapisseries de haute et basse lisse, anglaises, italiennes, françaises et flamandes*, 1 vol in-8° carré et 1 vol. in-8°. Paris et Monaco, 1878 et 1879. — J. Guiffrey, *Histoire générale de la tapisserie*. Paris, Société anonyme, 15, quai Voltaire, 1879.

(5) *Brogatelle*, *brocatelle*, étoffe de soie brochée à riches ramages, utilisée pour robes et meubles. La brocatelle de Venise était la plus renommée de toutes les étoffes de ce genre.

(6) Suit une longue description de ce lit : on y voit beaucoup de fils d'or.

(7) Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, morte le 20 janvier 1666.

diamans rose. Un esclavage [1] de cent soixante-quatre perles fines rondes, meslées d'autres perles fausses d'Orient pour faire la longueur, au bout duquel sont deux petits glands de rubis en cloches tenans les glands meslés de perles fausses et fines, etc., etc.

Une grosse tabatière d'or de la Chine pesant six onces.

Une petitte boete d'or à mettre mouches garnies de deux petits rubis et de plusieurs petits diamans roze.

(Vient enfin une liste de vaisselle d'argent, d'or, de vermeil doré et de vermeil doré *façon d'Allemagne*, des jetons, des dauphins, etc.)

Ce document, dont l'on a respecté scrupuleusement l'orthographe, fait partie de la collection de manuscrits de M. André Joubert, qui a publié, en 1885, le texte entier du contrat sous ce titre : « Un mariage seigneurial sous Louis XV (1737) ». — (Nantes, Vincent Forest et Émile Grimaud.)

AVIS TÉLÉGRAPHIQUES DU TEMPS.

Ces avis mettent les navires en garde contre les tempêtes prochaines; ils leur sont transmis par les sémaphores établis sur les principaux points des côtes maritimes.

En Angleterre, le Bureau météorologique, dont le siège est à Londres, avertit les ports et les stations de pêche des mauvais temps probables qui menacent les îles Britanniques.

Aussitôt après la réception de ces avertissements, on les fait connaître au moyen d'un cylindre hissé au haut d'un mât, où on le laisse en vue pendant trente-six heures au plus. Ce cylindre, qui mesure un mètre au moins de côté, a l'apparence d'un carré noir, facile à distinguer. Son apparition ne donne pas la certitude du vent ou du temps à venir; elle indique seulement qu'il existe quelque part une perturbation atmosphérique pouvant atteindre le lieu où le signal est hissé, indication dont l'utilité est évidente.

Ce système d'avertissement ne concerne que les grandes perturbations de l'atmosphère.

Les changements locaux, d'une moindre étendue, sont indiqués aux observateurs par les instruments météorologiques et par les signes du temps connus dans le lieu même. Une étude régulière des bulletins publiés chaque jour dans les journaux de Londres par le Bureau météorologique, bulletins qui font connaître le temps régnant dans d'autres stations, est très utile pour la prévision des variations atmosphériques. Ce bulletin journalier est envoyé sans frais dans tous les ports dont les autorités prennent l'engagement de le publier sitôt après la réception.

Le *Manuel barométrique*, qui réunit les bulletins, contient aussi les instructions les plus précises pour prévoir, d'après les indications des instruments et les pronostics tirés de l'état du ciel, les changements probables du temps. Ces instruments, baromètre, thermomètre et hygromètre, sont installés, par les soins du Bureau météorologique, sur les principaux points des côtes d'Angleterre, et consultés avec grand profit, comme le constate l'expérience de ces dernières années, par les marins et les pêcheurs.

En moyenne, sur 250 dépêches annuelles télégraphiées par le Bureau météorologique de Londres aux différents points des côtes du Royaume-Uni, et portant avertissement de hisser les signaux de tempête, 45 pour 100 ont été justifiées par la tempête qui a suivi; dans 34 pour 100 des cas, elles ont été justifiées par de forts vents ne s'élevant pas jusqu'à la tempête; 4 pour 100 des dépêches sont arrivées trop tard; 17 pour 100 n'ont pas été justifiées par l'événement.

Le nombre des stations météorologiques existant aux États-Unis s'élève à près de cent cinquante. Elles sont distribuées de manière à représenter le mieux possible toutes les situations locales. Les observations s'y font aux mêmes heures en suivant les instructions du Bureau central de Washington, auquel les résultats sont transmis. Les transmissions s'opèrent avec une telle rapidité qu'une heure après le moment où l'observation a été faite, une station quelconque connaît les données de toutes les autres. Ces documents, arrivés dans chaque station, sont résumés en un tableau numérique et une carte, qui sont affichés à la porte de la station météorologique, à la Chambre de commerce, et en général dans tous les points où ils peuvent parvenir le plus promptement possible à la connaissance du public.

La somme votée annuellement par le congrès, pour le service de la prévision du temps, monte à un million deux cent cinquante mille francs, chiffre qui dit assez les résultats pratiques déjà obtenus.

Un simple journal, le *New-York Herald*, en dehors de toute attache gouvernementale; suit avec soin, au moyen de ses correspondants, la marche des tempêtes en Amérique, et arrive à les annoncer, sur nos côtes de l'Atlantique, quatre ou cinq jours d'avance, en prévoyant souvent les points qui seront frappés les premiers.

En France, un Bureau central météorologique transmet électriquement les avis de tempêtes aux préfets maritimes et aux autorités des principaux ports de la partie des côtes menacées. Ces avis sont ensuite reçus par tous les sémaphores de l'arrondissement, qui les font connaître au large par leurs signaux, et en informent par le télégraphe les ports situés hors de vue. A la réception du télégramme, chaque port ou sémaphore hisse le cylindre pour trente-six heures et affiche le texte explicatif.

Nos sémaphores annoncent aux pêcheurs, matin et soir, et chaque fois qu'il y a lieu dans la journée, le temps qu'il fait au large, au moyen d'un petit nombre de signaux faciles à distinguer.

[1] *Esclavage*, chaîne de diamants qui descend sur la poitrine.

Il y a des ports où un baromètre est installé de manière à pouvoir être consulté par le public. On affiche à côté de cet instrument : l'état général de l'atmosphère, transmis par un télégramme de l'Observatoire de Paris, et rédigé d'après les données du service météorologique international ; — l'état du temps et de la mer dans les principaux ports voisins, donné par les sémaphores, renseignements très utiles aux marins qui savent les consulter.

Les dispositions générales que nous venons de citer permettent de porter aussi à la connaissance des populations maritimes de France les avis de tempête envoyés par le Bureau météorologique de Londres.

En traçant aux navigateurs des routes plus sûres et plus rapides, en leur faisant connaître les lois qui président au mouvement des plus redoutables tempêtes, les beaux travaux de Maury, de Piddington (1) et d'autres éminents météorologistes, ont diminué les périls de la mer et le nombre des naufrages. Au milieu des ouragans, sur le passage des formidables cyclones qui soulèvent la mer en vagues monstrueuses, le marin, éclairé par la science, peut maintenant diriger son navire avec l'espoir fondé d'échapper aux dangers qui viennent l'assaillir. Dans le voisinage des côtes, près des écueils qui accroissent et multiplient ces dangers, il trouve encore des guides qui l'aident à les conjurer ou des secours qui l'entourent s'il y succombe. Le pavillon des sémaphores, qui flotte parfois sur les caps et les promontoires, près des anciens sanctuaires dédiés aux dieux sauveurs, l'éclatante lumière des phares, au milieu des nuits d'orage, lui disent qu'il n'est plus seul dans sa vaillante lutte contre les éléments, et qu'avec lui combat l'humanité. Noble et touchant progrès de la civilisation, belles conquêtes de la science, qui doivent aussi affermir notre espoir et nous encourager, dans les jours d'épreuve, à lutter contre le mal, et à poursuivre avec une énergique confiance notre lente marche vers l'avenir de paix et de concorde qu'appellent la beauté de nos croyances, la grandeur de nos aspirations, et la puissance du génie dont les victorieux efforts soumettent la nature à notre bienfaisante domination.

ZURCHER ET MARGOLLÉ (2).

DE L'HABITUDE DE PARLER HAUT

QUAND ON EST SEUL.

Robinson seul, dans son île déserte où il vécut si longtemps, avait-il l'habitude de se parler à lui-même souvent, à haute voix ?

Sans aucun doute : autrement il aurait probablement perdu, après tant d'années, l'usage de sa langue.

D'abord chaque jour il répétait à haute voix les paroles habituelles où il élevait son âme vers l'éternel. Puis il s'entretenait en anglais avec son perroquet qui lui renvoyait ses mots et ses phrases.

Il exprimait aussi tout haut ses propres pensées, en marchant, en chassant, en prenant ses repas.

Quelques philosophes, et aujourd'hui des physiologistes, supposent qu'il y a deux personnes dans chacun de nous. Ils croient pouvoir en donner pour indices, ou même pour preuves, les discussions que nous avons incessamment avec nous-mêmes, dialogues fréquents où l'un des interlocuteurs dit blanc, et l'autre dit noir. La volonté décide et fait l'unité.

La vieille nourrice d'un de nos enfants fut surprise dernièrement parlant, seule dans sa chambrette, à qui?... à sa lampe dont elle polissait le cuivre. — Eh! ma bonne vieille petite lampe, disait-elle.

On en a ri ; elle en a ri elle-même, mais en protestant.

— Puisque je l'aime, a-t-elle dit. Nous sommes de vieilles compagnes : elle et moi nous nous rendons des services ; pourquoi ne lui dirais-je pas ce que j'ai dans mon idée? Je sais bien qu'elle ne peut pas répondre : eh bien, je me réponds pour elle!

— Et moi, nous a dit notre voisine d'en haut, à qui nous contions cela, je parle bien à mon chardonneret et à mon angora, et je suis sûr qu'ils me comprennent. Je vois à leurs yeux, à leurs mouvements de tête, qu'ils sont plus ou moins sensibles à mes amitiés ou à mes gronderies. Bien sûr, mes paroles n'ont pas été sans influence sur leur éducation : ce sont les meilleures bêtes du monde, douces et sociables. Tenez : n'avons-nous pas raison de faire la guerre à notre excellent cousin Daniel, que nous appelons le taciturne et à qui nous sommes obligés d'arracher les mots de la bouche. Silencieux, il est triste : dès qu'il se prend à parler, peu à peu il s'égaye et parfois même devient comique.

On perfectionnera sûrement le phonographe, cet instrument qui conserve et répète autant de fois et aussi longtemps que l'on veut les paroles qu'on lui dit à l'oreille. Si l'on parvient à l'emplir de bons et agréables discours, surtout de conversations d'êtres aimés, de quelle ressource ne sera-t-il pas pour les solitaires? Et comment ne céderait-on pas à l'envie de leur répondre?

ÉD. CH.

LE CANNELLIER.

Le cannellier appartient à la tribu des lauriers (*Laurus cinnamomum*). C'est un arbre de six à dix mètres de hauteur. Son écorce, grise extérieurement, est à l'intérieur d'un jaune rougeâtre. Les

(1) *Géographie physique et météorologie de la mer. — Les lois des tempêtes.*

(2) *Les Naufrages célèbres.*

feuilles sont épaisses, dures, oblongues, opposées, d'un vert luisant sur la face supérieure, cendrées en dessous, marquées de trois nervures longitudinales très saillantes. Les fleurs sont petites, d'un blanc jaunâtre, disposées en une sorte de panicule rameuse, partant de l'aisselle des feuilles supérieures. Le fruit est un drupe ovoïde, de la grosseur d'une petite noisette, entouré à sa base par le calice persistant, de sorte qu'il ressemble à un petit gland de chêne, garni de sa cupule.

Le cannellier est originaire de l'île de Ceylan. Il a été importé et cultivé à la Réunion, à l'île Maurice, aux Antilles, à Cayenne, au Brésil et en Égypte.

Toutes les parties de cet arbre sont extrêmement aromatiques. Ses fleurs répandent un parfum si suave et en même temps si énergique qu'elles embaument l'atmosphère à plusieurs milles de distance. On retire de ses fruits une huile volatile, très odorante, et aussi une sorte de beurre que les Indiens considèrent comme un remède excellent pour guérir les contusions et les blessures. Mais c'est surtout par son écorce qu'il est précieux.

Le Cannellier.

Pour récolter la cannelle, on coupe les jeunes branches, particulièrement celles de deux ou trois ans; on les racle légèrement pour enlever l'épiderme, puis, par des incisions longitudinales, on fend la couche corticale, qui est peu adhérente au bois et se détache aisément. On fait sécher à l'air et au soleil les fragments d'écorce, qui se roulent et deviennent durs et friables. Les meilleurs sont les plus petits, les plus minces, légèrement élastiques, de couleur jaune, d'une saveur suave et faiblement piquante. Dans les plantations, on traite les cannelliers comme nous traitons les saules; on coupe chaque année ou tous les deux ans les jeunes scions, et le vieux tronc en émet sans cesse de nouveaux.

Hérodote parle de la cannelle sous le nom de cinnamome, mais il déclare qu'il en ignore la provenance et répète à ce sujet une tradition fabuleuse et bizarre : « Les Arabes eux-mêmes, dit-il, ne savent pas quelle est la terre qui le produit.

Quelques-uns prétendent qu'il croît dans le pays où Bacchus fut élevé; et leur opinion s'appuie sur des conjectures vraisemblables. Ils racontent que de certains gros oiseaux vont chercher ces brins ou bâtons que nous appelons cinnamome, nom que nous avons appris des Phéniciens; que ces oiseaux les portent à leurs nids, qu'ils construisent avec de la boue sur des montagnes escarpées, où aucun homme ne peut monter. Pour avoir ces brins de cinnamome, on prétend que les Arabes emploient l'artifice suivant : ils prennent de la chair de bœuf, d'âne et d'autres bêtes mortes, la coupent en très gros morceaux, et l'ayant portée le plus près possible des nids, ils s'en éloignent. Les oiseaux fondent sur cette proie et l'emportent dans leurs nids; mais comme ces nids ne sont pas assez solides pour la soutenir, ils se brisent et tombent à terre. Les Arabes surviennent alors et ramassent le cinnamome, qu'ils font ensuite passer dans les autres pays. »

E. L.

LA SOLITUDE DE SYDNEY SMITH.

Sydney Smith estimait qu'au moral comme au physique, il y avait grand avantage à vivre en dehors des villes, mais à la condition de ne pas y rester inoccupé : une vie oisive, inutile aux uns et aux autres, lui paraissait condamnable. Aussi à Foxton-le-Clay, où il demeura dix-neuf ans, il s'était fait, en même temps que pasteur, médecin, juge de paix, fermier, jardinier. De plus, il écrivait pour l'*Édimbourg-review* d'assez longs articles qui étaient fort remarqués : trente-huit des meilleurs de ces écrits furent datés de Foxton-le-Clay.

Il multipliait son pouvoir d'action par des inventions ingénieuses. Par exemple, sans sortir de son cabinet de travail, observant ce qui se passait au loin dans ses champs avec une longue lunette, il donnait des avis ou des ordres aux laboureurs ou aux gardes au moyen d'un porte-voix.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

I

LA VIEILLE TOUR.

Le jardin de mon grand-père s'étendait au pied de son château, vieux manoir féodal perché sur une cime rocheuse d'où il dominait tout le pays. Le château avait pu être, quelques siècles plus tôt, la terreur de la contrée, mais la vétusté lui avait donné un air vénérable, et tel qu'il était, à demi ruiné, avec son antique tour à créneaux enlacée de tous côtés par un lierre vigoureux qui l'empêchait de s'écrouler, il était certainement aussi respectable que pittoresque. La vieille tour! personne n'y montait plus : l'imprudent qui s'y serait risqué aurait bien pu redescendre plus vite qu'il n'eût voulu, entraînant avec lui les marches disjointes de l'escalier; mais les enfants sont téméraires, et mon poids, quand j'avais six ou sept ans, n'était sans doute pas suffisant pour causer un malheur. Aussi, quoiqu'il nous fût interdit d'y entrer, je m'y glissais souvent en cachette. On voyait de si belles choses de là-haut... et il y avait l'attrait du fruit défendu...

Les enfants qui vivent à la campagne sont peu surveillés; et puis nous étions quatre garçons, et l'on pouvait toujours me croire occupé à jouer ou à me battre avec les trois autres : comme j'étais le moins bruyant, ma présence ou mon absence ne paraissait guère. J'en profitais pour m'esquiver de la cour ou de la salle d'étude; je faisais un détour pour passer loin d'un certain monceau de pierres, formé par un mur écroulé, où l'on voyait souvent des vipères venir se chauffer au soleil, prêtes à se dresser en sifflant contre l'imprudent qui osait les déranger; et je soulevais le rideau de lierre qui pendait devant la porte de la vieille tour.

Je montais, je montais! à chaque marche il me semblait que je respirais plus largement, que je me sentais plus libre, plus fier et plus joyeux. De distance en distance, j'approchais ma tête d'une meurtrière, et je regardais à travers le feuillage : comme tout se rapetissait en bas, à mesure que je m'élevais! Les chemins avaient l'air de bouts de rubans qu'on aurait laissés traîner entre les champs et les prés; et le jardin, mon cher jardin! avec sa mare qui n'était plus qu'une tache verte et brillante! il me semblait que j'en aurais fait le tour en trois enjambées. Les bois, le village, les collines, tout cela tout petit, de vrais joujoux : et les hommes donc! Quand j'étais arrivé tout en haut, il y avait un berger, un troupeau et un chien qui me faisaient l'effet d'autant de fourmis. Je ne les regardais pas longtemps, d'ailleurs : des bergers et des moutons, j'en voyais assez sans monter si haut. Ce qui m'occupait surtout, c'étaient les nuages et les hirondelles.

Que j'ai passé d'heures à les regarder, ces beaux nuages changeants, tantôt immobiles, suspendus en l'air, si près de moi, pensais-je, que je n'aurais eu qu'à étendre la main pour les toucher, tantôt emportés par le vent qui les tordait, les déchirait, leur faisait prendre en quelques instants cent formes diverses! Quand le soleil s'abaissait à l'horizon, je les voyais se colorer des teintes les plus brillantes, les plus fugitives aussi. La frange de neige que j'admirais tout à l'heure se teignait d'un jaune insaisissable, qui tournait à l'or en fusion, puis à toutes les nuances des roses. Le ciel s'empourprait, éblouissant : puis sa pourpre s'effaçait peu à peu, et bientôt mes beaux nuages, devenus d'un gris de plomb, nageaient dans un océan de lumière pâle, bleue là-haut, jaune auprès de l'horizon, et verte entre les deux... Je me hâtais alors de descendre, car c'était l'heure où l'on

nous rappelait; je donnais seulement un coup d'œil, en passant devant chaque meurtrière, au ciel qui devenait violet et semblait saupoudré de poussière; et je quittais la tour en soupirant, et en me promettant d'y revenir.

Et les hirondelles! Quand j'étais là-haut, assis entre deux créneaux, le bras passé dans une guirlande de lierre pour me soutenir, les alertes voyageuses ne voyaient peut-être pas la petite figure que le feuillage cachait à demi, et qui suivait d'un regard passionné leurs cercles capricieux. Ou bien, si elles me voyaient, elles me jugeaient sans doute peu redoutable; en tout cas, elles ne se gênaient pas pour moi, et plus d'une frôla de l'aile le lierre où je m'accrochais. Oh! mes belles, mes chères hirondelles! comme le cœur me battait, quand l'une d'elles passait tout près de moi, si près que je voyais briller ses petits yeux noirs et que je distinguais ses pattes recroquevillées dans la plume blanchâtre de son ventre! Je l'accompagnais par la pensée dans son vol lointain; combien j'aurais souhaité qu'elle m'emportât sur ses ailes : c'est alors que j'aurais pu toucher les nuages! Il y avait sur la vieille tour toute une colonie d'hirondelles, des vieilles et des jeunes, des petites qui sortaient du nid, et à qui les mères apprenaient à se laisser tomber d'un sommet, les ailes déployées, et à planer dans l'air en happant les insectes au passage. Leurs petits cris aigus me ravissaient, et il m'arrivait de crier aussi, sans savoir pourquoi : peut-être trouvais-je que cela me rapprochait d'elles.

Un jour que j'étais monté en haut de ma tour — elle était bien mienne, puisque j'étais le seul être humain qui l'habitât jamais — je vis mes hirondelles tourner, crier, s'appeler, avec des manières affairées et inquiètes qu'elles n'avaient pas d'habitude. Un sourd grondement lointain me fit deviner la cause de leur agitation : un orage s'approchait, et c'était ce nuage là-bas, gris sombre avec des teintes rousses, qui nous l'apportait... On m'eût offert n'importe quel cadeau féerique, que j'aurais été moins content. Voir un orage de là-haut! le tonnerre, les éclairs, les gros nuages, tout cela autour de moi! Je m'installai aussi commodément que je pus, et je m'apprêtai à jouir d'une heure de parfaite félicité, entre l'orage et les hirondelles.

Hélas! qui peut compter sur une heure de félicité? Il n'y avait pas dix minutes que je ressentais toute l'émotion mêlée de joie, d'admiration, de triomphe et d'une frayeur délicieuse, que peut éprouver un enfant dans la situation où je me trouvais, lorsque, entre deux roulements de tonnerre, je m'entendis appeler avec un accent plein d'angoisse. A l'approche de l'orage, ma mère avait voulu rassembler ses poussins; ne me trouvant point avec mes frères, elle m'avait cherché partout dans la maison, puis dans le jardin, et maintenant, plus inquiète de minute en minute, elle criait mon nom à tous les échos, interrogeant tous les coins qui avaient pu lui échapper, comme si elle eût dû me trouver étendu quelque part, évanoui, mort peut-être... Je ne voulais pas répondre : je savais bien que je serais grondé, puni; mais je la vis s'approcher du mur aux vipères... et elle se mit à sangloter en continuant de m'appeler. Je ne pus résister plus longtemps : elle pleurait! et si les vipères allaient la mordre?

— Je suis ici, maman! criai-je de ma voix la plus aigüe : là-haut, sur la tour!

Elle avait levé la tête d'un air joyeux en entendant ma voix; mais la fin de ma phrase la fit devenir toute pâle, et elle s'écria en tremblant :

— Descends vite, mon enfant, je t'en supplie! descends... prends bien garde... Mon Dieu! si tu allais tomber! si une pierre se détachait!

Je n'en entendis pas davantage; j'avais quitté mon asile et je descendais, le cœur gros de regret; car j'avais un vague pressentiment que je ne remonterais plus sur la vieille tour.

Je n'y remontai plus : on obstrua l'escalier par des obstacles infranchissables, et on me défendit sous les peines les plus sévères de jamais en approcher. Ce fut là le châtiment lointain et perpétuel de ma désobéissance : mais il y eut aussi un châtiment immédiat, qui me parut bien amer. Je fus condamné à apprendre par cœur le *Confiteor* en latin! et c'était à peine si je le savais en français! J'aurais certainement beaucoup mieux aimé être privé de dessert pendant huit jours.

II

POURQUOI JE NE SUIS PAS CHASSEUR.

Ainsi donc la vieille tour passait pour moi à l'état de paradis perdu. Mais les enfants ont l'esprit souple, et tous possèdent assez de sens pratique pour ne pas s'obstiner à la recherche de l'impossible. Je me rabattis sur le jardin.

N'allez pas vous figurer un jardin bien dessiné, avec des allées sablées, des bordures bien régulières, des massifs de fleurs soigneusement entretenus; non, le jardin de mon grand-père n'avait aucun rapport avec les parterres des Champs-Élysées. Il avait l'air vieux, très vieux; je ne sais à quelle époque il avait pu être tracé, mais je pense qu'un grand nombre des beaux seigneurs et des nobles dames dont je regardais si curieusement les portraits enfermés dans la grande salle du château, avaient dû se promener dans ces mêmes allées où couraient les petits pieds de leur descendant. La porte s'ouvrait au loquet, un vieux loquet déjeté, qui ne fermait plus bien : il fallait soulever un peu la porte pour le faire manœuvrer. La porte elle-même, à force de peser sur ses gonds, s'était affaissée, et quand on l'ouvrait, elle creusait dans le sol une ligne très nette figurant un quart de circonférence : c'était même dur à pousser pour mes petits bras. Mais mon grand-père ne faisait point faire de réparations : la porte, telle qu'elle était, pouvait longtemps encore empêcher les

chiens d'aller dévaster le potager, et c'était tout ce qu'il lui demandait.

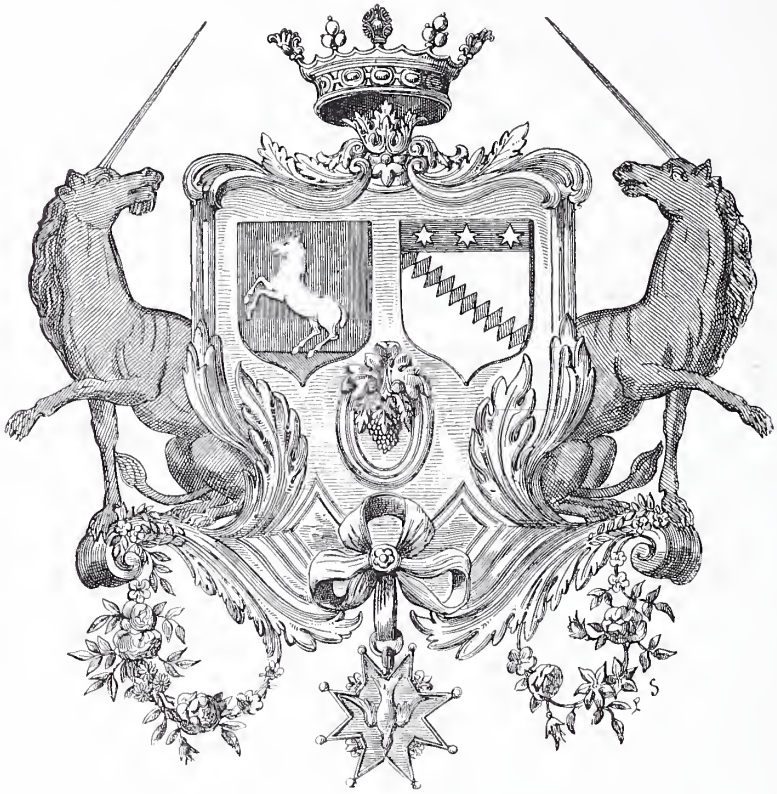
Je retrouve encore, en y pensant, la sensation délicieuse qui s'emparait de moi dès que j'avais franchi le seuil. C'était une magie de couleurs qui me ravissait les yeux, des chants d'oiseaux, des bourdonnements d'insectes qui me charmaient; c'était surtout un parfum particulier fait de toutes sortes d'odeurs, dont je me grisais avec amour. Le jardin était un jardin potager et fruitier, où l'on admettait quelques fleurs, de celles qui poussent toutes seules et ne demandent pas de soins. Le long des étroites plates-bandes régnait une bordure de petits œillets blancs, à odeur de girofle; des touffes de violettes, du thym, du romarin, mêlaient leurs parfums à ceux de la rose à cent feuilles et des beaux lis qui dressaient sur une ligne, au milieu de la plate-bande, leurs fleurs pures et majestueuses; et par moments le vent apportait une bouffée de l'odeur des ravenelles qui poussaient sur le mur, entre les mousses couleur d'émeraude et les panaches légers des herbes folles. Il y avait encore quelque chose, oh! quelque chose de bien vulgaire, mais je ne rougis pas de mes anciennes amours : c'étaient de tout petits oignons blancs à feuillage menu comme des brins d'herbe, que les cuisinières appellent, je crois, civette : je les arrachais pour les croquer avec mon pain, et leur odeur me plaisait presque à l'égal de celle des œillets et des lis. Les enfants n'ont pas de préjugés.

La fin à la prochaine livraison.

Mme J. Colomb.

LES ARMES DE LAPÉROUSE.

Le fameux voyageur Lapérouse s'appelait, de son premier nom, Jean-François de Galaup. Il était né, le 23 août 1741, au Go, près d'Albi, de



Les armes de Lapérouse et de sa famille maternelle.

Victor-Joseph de Galaup et de Marie de Rességuier. La famille de Galaup, enrichie d'abord dans le commerce, puis anoblie, était l'une des plus considérées de l'Albigeois. Par un de ces jeux de mot assez fréquents dans le blason, ses armes, que nous donnons ici, sont de gueules au cheval *galopant* d'argent. Les armes qui figurent à côté sont celles de la famille maternelle du navigateur, les de Rességuier.

Jusqu'à son entrée dans la marine, Jean-François de Galaup ne porta que son nom patronymique; mais alors, ses parents lui ayant donné le domaine de la Peyrouse, il en ajouta le nom au sien sous la forme *Lapérouse*, et c'est avec ce nom nouveau qu'il devint bientôt illustre, d'abord dans les guerres maritimes, puis dans la belle expédition scientifique qui devait se terminer si tragiquement. C'est le centenaire de cette catastrophe, dont les détails resteront sans aucun doute toujours ignorés, que l'on a récemment célébré avec éclat.

H. J.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 18.
Administrateur délégué : E. BEST.

MICHEL SCHUPBACH.

La pharmacie de Michel Schupbach, à Langnau (Suisse), vers 1778. — D'après une estampe du siècle dernier.

Un jour d'été, en l'année 1778, un voyageur s'étant arrêté quelques instants pour se reposer à la porte d'une auberge de Langnau, dans le canton de Berne, remarqua que des personnes de diverses conditions, riches et pauvres, s'acheminaient vers une grande maison située au sommet d'une colline.

— Est-ce un pèlerinage, demanda-t-il? où vont tous ces gens-là?

— Eh! chez Michel le Barbier, répondit en riant l'aubergiste.

— Excusez mon mari, reprit vivement sa femme. Il n'y a pas tant à rire. On vient ainsi de tous les pays du monde à la pharmacie de Michel Schupbach, un grand médecin qui guérit toutes les maladies.

Le voyageur, médecin lui-même, fut pris de curiosité. Il se mêla à l'un des groupes qui montaient à la pharmacie et fut témoin de scènes curieuses que dans la suite il aimait à raconter.

La pharmacie était bien approvisionnée et tenue en un ordre aussi parfait que celles des plus grandes villes. Le médecin rustique, un gros homme, alors septuagénaire, avait une bonne et honnête physionomie qui inspirait la confiance. Il faisait asseoir devant lui en pleine lumière les personnes qui venaient lui demander des conseils, et d'abord les examinait en silence très attentivement, tout en sifflotant; puis il les questionnait avec bienveillance et beaucoup d'art; enfin, après avoir réfléchi pendant quelques instants, il leur donnait des conseils qui parurent à notre voyageur prudents et sages. Les médecins célèbres n'ont pas une meilleure méthode.

A la vérité, ce Michel Schupbach n'avait pas fait d'études régulières; il n'avait pas passé d'examens; il était sans diplômes; mais après tout ce n'était pas un charlatan : évidemment, il avait beaucoup étudié, beaucoup observé; on racontait au bourg que tout petit il recherchait les plantes que l'on disait salutaires pour les examiner et les éprouver, et qu'il s'appliquait aussi à connaître les corps des animaux blessés ou morts. Il avait de bonne heure inspiré confiance, ayant réussi dans la plupart de ses conseils. Depuis plus d'un demi-siècle, il avait dû acquérir une grande expérience; on pouvait dire d'ailleurs, sans exagération, qu'il était né médecin : car la profession de la médecine est une de celles où ne doivent conduire que de véritables vocations.

Michel Schupbach mourut en 1780, à l'âge de soixante-treize ans, laissant à sa femme et à ses enfants une fortune qui aurait pu être plus considérable s'il n'avait été très généreux, ne voulant recevoir de rémunération que des personnes riches.

On a frappé une médaille pour perpétuer sa mémoire : elle représente d'un côté son buste, de l'autre sa pharmacie.

ÉD. CH.

LE TOCSIN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 298.

Il se calomniait encore, le ferblantier. A la curiosité se mêlait un sentiment obscur qu'il lui était impossible de reconnaître et par conséquent de nommer. Curiosité, c'était plus simple, plus clair, plus facilement trouvé et plus vite dit.

Les gens lui faisaient place, les uns d'eux-mêmes, avec des regards de curiosité ou d'approbation, les autres moins spontanément, rejetés à droite et à gauche par les vigoureuses poussées du ferblantier. On disait tout haut derrière lui, quand il était passé : « C'est le cousin, vous savez bien ! »

Il fallait décidément que, chez le cousin, la curiosité fût un sentiment bien vif et bien absorbant; car il continuait sa trouée sans entendre un seul mot de ce que l'on disait tout haut sur son compte.

VI

Il arriva ainsi au second rang des curieux, et s'y arrêta. Il aurait craint, en se poussant au premier... au fait, qu'est-ce qu'il aurait craint? Il ne le savait pas lui-même, mais il est sûr qu'il aurait craint quelque chose. La preuve, c'est qu'il s'arrêta au second rang, et même força à rester au premier, le pharmacien qui lui offrait sa place.

Alors, voici ce qu'il vit; des pompiers commençaient à faire manœuvrer une pompe. Le Martin-Pêcheur, absolument ahuri, allait de place en place, répétant comme un perroquet : « La maison est assurée! La maison est assurée! »

Deux personnes emportaient, dans un grand fauteuil de paille prêté par une voisine, la femme du Martin-Pêcheur, qui s'était évanouie d'effroi. Mais elle n'avait pas eu d'autre mal que la peur.

— Et les enfants? demanda tout bas le ferblantier au pharmacien.

— Ils sont chez Mme Launay, à trois portes plus loin.

— Bon! répondit Midat.

Sa curiosité étant satisfaite, il se disposa à faire la chaîne. Il faut croire que les ferblantiers ont une curiosité toute particulière, car il sembla à celui-ci qu'en satisfaisant la sienne, on lui avait ôté un poids énorme de dessus le cœur, comme qui dirait un remords.

Remords de quoi, je vous prie? Ma foi vous êtes bien curieux.

Comme Midat, devenu l'un des chaînons de la chaîne, s'affairait à faire passer des seaux pleins d'eau, une rumeur sourde se répandit : « On dit qu'il y a encore quelqu'un dans la maison. »

Presque aussitôt une grande clameur retentit, par dessus laquelle s'élevaient les cris perçants des femmes.

Midat se précipita vers la maison. A la lucarne du grenier, c'est-à-dire à la hauteur d'un troisième étage, un enfant de cinq ans, se penchait, tendant les bras.

« Sont-ils bêtes, tous, de crier comme cela; ils vont l'affoler et il va se jeter par la fenêtre. Monsieur Berthomié, dit Midat au pharmacien, faites-les taire, et criez au petit Michel de ne pas bouger. Je m'en vais le chercher, c'est pourtant bien simple, comment n'ont-ils pas eu cette idée-là? Quels infirmes ! »

VII

Pendant que M. Berthomié, de sa voix de stentor, imposait silence aux criards et rassurait le pauvre petit Michel, Midat s'occupait à donner suite à son idée, s'émerveillant, non pas de sa propre ingéniosité, mais de l'ineptie de tous ces braillards qui criaient au lieu d'agir.

La maison du Martin-Pêcheur était construite en « bâton de perroquet », comme on dit, c'est-à-dire toute en hauteur, car elle n'avait que deux fenêtres de façade; le premier étage surplombait le rez-de-chaussée, le second surplombait le premier, et le grenier faisait par-dessus le second une avancée considérable. Elle avait donc l'allure des vieilles maisons en bois, telles qu'on les voit fréquemment en Normandie. Seulement elle était en pierre, heureusement pour le pauvre Michel. Le feu avait pris dans l'atelier, on ne savait comment. Le Martin-Pêcheur, son apprenti, la domestique et la fille aînée n'avaient eu qu'un pas à faire pour se trouver dans la rue. La femme du Martin-Pêcheur se trouvait au premier; elle était descendue précipitamment avec deux de ses enfants; suffoquée par la fumée, elle était tombée en faiblesse, sans quoi elle se fût aperçue de l'absence de Michel.

Quant à Michel, pendant que les gens du rez-de-chaussée le croyaient au premier, et ceux du premier au rez-de-chaussée, il s'en était allé rôder au grenier, ayant entendu dire que c'était dans ces régions-là que sa maman conservait ses provisions de pruneaux et de noix sèches.

Quand il voulut redescendre, la fumée et le feu lui avaient coupé la retraite. Alors il s'était avisé d'aller crier à la lucarne.

Avec la décision d'un homme qui sait bien ce qu'il veut, Midat entra tout droit chez le menuisier, et choisit la planche la plus longue et la plus forte qu'il put trouver.

— Empoigne-moi ça par un bout, dit-il au me-

nuisier d'un ton d'autorité. Y es-tu? Houp! Vous autres badauds, faites écarter le monde, vivement, jusqu'à la maison Mirot. Bien! Dégagez l'allée. Bien!

La maison de Mirot, le minotier, faisait face à celle du Martin-Pêcheur dans l'étroite rue des Pentecôtes.

Non sans difficulté, Midat, aidé du menuisier, passa avec sa planche par l'étroit escalier et arriva au grenier, dont une des lucarnes était en face de celle du Martin-Pêcheur.

La foule, d'en bas, vit passer par la lucarne Mirot l'extrémité d'une planche. Puis il y eut une seconde d'arrêt. La tête et le buste de Midat apparurent à côté de la planche, et Midat cria en se faisant un porte-voix de ses deux mains :

— Hé-é-ép! Écartez-vous, bonnes gens. Gare les têtes... ceux qui en ont! Parce que, dit-il, en aparté au menuisier, si la planche est trop courte, elle peut nous échapper au lieu d'aller buter en face, et ce serait bête de faire un malheur quand on peut l'éviter.

Lentement la planche s'avança, oscillant du bout, de plus en plus, à mesure qu'elle avançait. C'était effrayant à voir d'en bas. En haut, le ferblantier et le menuisier haletaient, tout en sueur. Heureusement il leur vint de l'aide, car ils n'étaient plus maîtres de leur planche. Mirot, le minotier qui les avait suivis, avec deux ou trois personnes, firent contre-poids, et la planche, après deux essais infructueux, se posa par son extrémité sur le rebord de l'autre lucarne. On la fit encore avancer de six pouces.

Aussitôt ce pont établi, une mère chatte, suivie de quatre chatons déjà grands, s'élança de la lucarne d'en face, sauta sur la planche, et chercha un refuge dans le grenier Mirot, avec sa famille.

VIII

— Place aux dames! dit facétieusement le ferblantier.

C'est étonnant comme il se sentait l'esprit léger et allègre, à l'approche du danger. Il y a de certaines natures sur lesquelles le péril produit cet effet-là.

— Sans plaisanterie, reprit Midat, je n'aurais pas voulu me trouver nez à nez sur la planche avec cette bête-là. Quand les chattes ont des petits, elles tiendraient tête à un lion.

Sans hésitation, il monta sur la passerelle et la traversa avec la désinvolture d'un couvreur de profession.

Le petit Michel qui s'était retiré de la fenêtre, effrayé par la chatte, reparut aussitôt.

— Écoute-moi bien, lui dit Midat, tu vas grimper sur mon dos, et fermer les yeux, je ne te demande que ça.

Michel lui grimpa sur le dos, et lui passa les mains autour du cou.

— Y es-tu? lui demanda Midat.

— Oui, monsieur, répondit Michel à voix basse.

— N'aie pas peur, et ferme les yeux.

— Oui, monsieur.

La foule vit apparaître Midat avec l'enfant sur son dos. Il y eut un silence solennel; les pompiers mêmes arrêtèrent le jet de leur pompe.

— Ça y est, dit tranquillement Midat en sautant avec son léger fardeau dans le grenier Mirot.

— Emmenez ce petit à sa mère, ajouta-t-il en s'asseyant sur un tas de blé pour remettre ses souliers qu'il avait quittés prudemment avant de se risquer sur la planche.

Mirot avait emmené l'enfant, mais les autres étaient restés à regarder Midat avec des yeux tout ronds de surprise et d'admiration.

— Oh! reprit le ferblantier, vous regardez mes souliers; ils ne sont pas farauds, n'est-ce pas? Mais ce sont mes souliers d'incendie. Ils pourront servir une autre fois. C'est comme ta planche, Allix, ajouta-t-il en s'adressant au menuisier. Voyons, est-ce que tu vas la laisser là? Elle aussi elle peut resservir; enlevons-la; sans compter que si nous ne l'enlevions pas, elle se mettrait à brûler par l'autre bout, tout à l'heure, et elle pourrait, en tombant, aplatir une demi-douzaine de badauds; pardi! nous aurions fait là un joli coup! Eh bien! qu'est-ce que tu attends pour m'aider?

— Midat, dit solennellement le menuisier Allix, je t'admire, mon homme, je t'admire.

— Tu m'admireras une autre fois, houp! allons donc!

IX

La planche retirée, Midat, homme scrupuleux, tint absolument à la reporter où il l'avait prise. Cette fois, Allix se fâcha.

— Assez travaillé pour une fois, dit-il avec autorité; la planche est à moi, je la trouve bien sur ce tas de blé et elle y restera. Tu es un fier homme tout de même, Midat.

— Ça, je ne dis pas non, répondit simplement Midat, car j'ai eu là une fameuse idée, personne n'y songeait.

— Oui, oui, mais l'idée n'est rien au prix du courage que...

— Quel courage y a-t-il à marcher sur une planche quand on n'a jamais le vertige?

— C'est bon, reprit Allix, je ne discute jamais avec les entêtés, mais allons-nous-en, et ne faisons pas attendre M. le maire, qui est au bas de l'escalier avec les deux adjoints, pour te serrer la main et te dire ce qu'il pense de ton idée. On vient de me glisser ça dans le tuyau de l'oreille.

— Pas de chance! s'écria Midat d'un air penaud.

— Comment, pas de chance?

— Eh, non! Me voilà fait comme un voleur. Si j'avais seulement su cela d'avance, j'aurais mis ma redingote et ma cravate lilas. Mais, ma foi, tant pis, à la guerre comme à la guerre!

M. le maire félicita chaudement le ferblantier. Le ferblantier s'excusa de sa tenue négligée.

— Tenue de combat! lui riposta M. le maire.

Ce mot ferma la bouche au ferblantier qui se retira en grommelant : « Ce n'est pas malin de passer sur une planche quand on n'a pas le vertige. »

La main encore chaude des étreintes municipales, Midat se trouva nez à nez avec le Martin-Pêcheur, qui se jeta dans ses bras en disant :

— Cousin! oh! cousin! Ce que tu as fait là!

— J'ai marché sur une planche, riposta le cousin, et tu sais bien toi-même que je n'ai jamais eu le vertige.

Comme le Martin-Pêcheur l'inondait de ses larmes, Midat s'estima heureux, pour cette fois, de n'être pas venu à la cérémonie en redingote et en cravate lilas.

— Cousin, reprit le Martin-Pêcheur, j'ai été un âne de me brouiller avec un homme comme toi; je te demande pardon, ne soyons plus brouillés, dis, veux-tu?

— Oui, je veux bien, répondit Midat; mais vois-tu, ce n'est pas tout que de cousiner, il faut du monde à la chaîne. Avant de m'en aller, je tiens à te dire que si tu as eu des torts, j'en ai eu autant et plus que toi. Donnons-nous la main; à tout à l'heure.

X

Midat était très content, au fond, de s'être réconcilié avec son cousin, aussi, sans s'en apercevoir, passait-il les seaux à ses voisins avec tant d'allégresse qu'il renversait la moitié du contenu; mais après ce qu'il avait fait, là-haut, sur sa planche, qui donc aurait eu le cœur de lui adresser une remontrance? Aussi ses voisins se laissaient-ils tremper les jambes avec un stoïcisme souriant.

Néanmoins, ils éprouvèrent un vrai soulagement, sans en rien témoigner, lorsque Midat se frappant le front, s'écria :

— Excusez-moi, les amis, mais j'ai oublié quelque chose qu'il faut que je dise tout de suite à mon cousin.

Il fallait voir comme on lui faisait place, aux endroits où il y avait de la foule. Il était très content de cela, parce qu'il avait hâte de parler à son cousin.

Mais son cousin n'était plus à l'endroit où il l'avait laissé; la maison continuait à flamber sans lui; et elle s'en donnait maintenant à cœur joie, comme si, sachant qu'elle était assurée, elle eût voulu s'en donner pour son argent.

— Où donc est passé mon cousin? demanda-t-il au pharmacien qu'il trouva en permanence auprès de la pompe, prodiguant aux pompiers ses encouragements et ses conseils.

— Il est chez Mme Launay, avec le reste de sa famille. Il a de la chance, dans son malheur. Mme Launay s'arrange d'eux tous; elle est en train de les installer dans la petite maison qu'elle louait toute meublée à des officiers, quand Vitry-l'Estrange avait encore sa petite garnison, et qui était restée vacante depuis que le gouvernement nous a joué le tour d'envoyer la garnison ailleurs, personne n'a jamais su pourquoi. Mais, aux prochaines élections, le gouvernement se mordra les pouces, et regrettera ce qu'il a fait, car...

— Je vous remercie bien, monsieur Berthomié, dit le ferblantier, vous m'avez ôté une inquiétude qui m'était venue comme cela, et je retourne à la chaîne.

L'inquiétude qui lui était venue, pendant qu'il arrosait les jambes de ses voisins, c'était de savoir où coucheraient les pauvres gens dont le toit achevait de se consumer. Et tout de suite, il s'était dit: « En attendant qu'ils se débrouillent, nous les retirerons chez nous. Ce qu'ils seront serrés et mal à l'aise, ce n'est rien de le dire! mais, à la guerre comme à la guerre. Il vaut mieux se serrer un peu que de dormir à la belle étoile, car les nuits sont fraîches, et mauvaises pour la vigne, mauvaises, mauvaises! »

La fin à la prochaine livraison.

J. Girardin.

Instruction.

Ne craignez pas de trop savoir, mais seulement de mal savoir. Egger.

LES FERMES GÉNÉRALES.

LA SACQUERIE DE NANTES.

« La ferme a un magazin à Nantes que l'on nomme la Sacquerie. Cet endroit, qui est loué 1250 livres par an, consiste en deux chambres au premier et autant au second, qui servent à loger le commis général. Au troisième est une chambre où travaillent quantité d'ouvrières que l'on occupe à racommoder les sacs : il y a, au premier et au second, deux fort beaux magazins qui servent à renfermer les toiles qui sont fournies par l'entrepreneur, et les sacs qui en sont faitz, lesquels sont ensuite délivrez aux voituriers qui chargent du sel pour le fournissement des greniers... »

Ainsi s'exprime, dans son *Procès verbal des départements de Nantes et de Montaigu pour les fermes généralles*, Félix-Anne Gayot de Belombre, contrôleur général de Nantes [1].

Les magasins de Nantes, que représente notre gravure d'après le manuscrit de Gayot, étaient fort importants, puisque c'est de là que partaient les sacs de sel qui servaient à approvisionner ensuite une grande partie du royaume.

L'impôt du sel, la gabelle, comme on disait alors, était un des plus productifs pour les fermiers généraux.

La direction de Nantes comprenait deux départements, ceux de Nantes et de Montaigu; elle comptait vingt-deux bureaux; seize brigades et sept chaloupes, pour le service du fleuve, assuraient la perception de l'impôt.

[1] Ce curieux document manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Institut (man. ancien Fonds 515).

La recette générale de Nantes établissait ainsi son bilan pour l'année 1722-1723 et les quatre premiers mois de 1723-1724 :

Recettes.	565 443 liv.	3 s.	2 d.
Dépenses.	461 331	6	6

D'où, au premier janvier 1624, un bénéfice de 104 111 liv. 16 s. 8 d. pour les fermes générales.

Les employés étaient, d'ailleurs, fort maigrement rétribués. Le directeur de Nantes, à soixante et un ans, touchait 5 100 livres; le contrôleur général, 2 400 livres. Quant aux ouvrières, elles étaient payées à raison de 8 sous par jour. « Elles ont toutes représenté que c'estoit trop peu », disait l'auteur du rapport, « et il est effectivement assez difficile qu'elles puissent subsister, veu la cherté de toutes choses ».

Mais ces considérations touchaient peu, sans doute, les quarante fermiers généraux [1] qui venaient de s'installer à la place de l'Académie-Française, à l'hôtel Séguier, rue du Bouloi.

Tenant à bail la plupart des revenus publics de la France, ils avaient pour principal souci de faire rendre aux impôts qu'ils percevaient, à leurs risques et périls, et surtout à leur profit, tout ce qu'on en pouvait tirer, et l'on accusait leurs subordonnés de ne ménager ni exactions, ni violences, pour augmenter sans cesse leur bénéfice.

Grandes et petites gabelles, entrées des octrois de Paris, aides du plat pays, douanes (traites), les fermiers accaparaient tout; le tabac allait bientôt leur revenir (1730) et l'État ne percevait plus directement que les revenus provenant de la taille, de la capitation et du vingtième.

Quand les baux expiraient, tous les six ans en général, on les renouvelait aisément : un pot de

Vue de la sacquerie de la ferme générale de Nantes. — Dessin de Gilbert, d'après le manuscrit du contrôleur général Gayot de Belombre (bibliothèque de l'Institut).

vin (croupe) au ministre qui en fixait lui-même la valeur, quelques cadeaux aux favoris du roi et aux grands seigneurs, et les financiers pouvaient, à l'abri du prête-nom qui pour 2 ou 3 000 livres signait le bail et en endossait les risques, recommencer à exploiter les impôts.

Les cahiers des trois ordres, en 1789, furent unanimes à demander la suppression des fermiers généraux.

En 1790, d'après le tableau arrêté par le comité des contributions publiques (22 juin), les traitements et bénéfices des quarante-quatre fermiers s'élevaient à 38 165 000 livres.

L'Assemblée constituante, après avoir essayé de réglementer leurs attributions, supprima les fermiers généraux. En 1793, on saisit leurs papiers, on mit leurs biens sous séquestre, et la plupart des fermiers généraux périrent sur l'échafaud : on regrettera éternellement d'avoir à citer parmi eux l'illustre Lavoisier, au sujet duquel l'odieux Fouquier-Tinville prononça ces mots ridicules si tristement célèbres : « La République n'a besoin ni de savants, ni de chimistes. »

G. Gx.

[1] Ils furent plus tard soixante (1756) : en 1790, ils n'étaient plus que quarante-quatre.

LA SYMPATHIE CHEZ LES BÊTES

Suite. — Voy. p. 262 et 294.

LES ABEILLES.

Les manifestations de sympathie mutuelle que nous avons constatées chez les fourmis, paraissent être beaucoup moins marquées et plus rares chez les abeilles. Celles-ci accomplissent de merveilleux travaux; elles sont industrieuses, actives, dévouées à l'intérêt de leur cité; mais elles semblent obéir à une discipline, à une loi, qui les absorbe tout entières; on dirait qu'enrégimentées au service de l'État, exclusivement occupées de leur devoir de fonctionnaires, elles n'ont plus de loisir ni d'initiative pour le développement des sentiments individuels.

Malgré le fait, raconté par Réaumur, d'une abeille qui, tombée en syncope après une immersion prolongée, fut entourée par ses compagnes, léchée, réchauffée, soignée jusqu'à ce qu'elle eût repris connaissance, sir John Lubbock persiste à regarder ces insectes comme peu accessibles à la pitié et à la bienveillance.

« Quant aux prétendus témoignages d'amitié que se donneraient les abeilles, dit cet observateur, tout en reconnaissant que je les ai souvent vues lécher une compagne qui s'était barbouillée de miel, je ne puis que constater que jamais je ne les ai vues prendre quelque souci de celles qui s'étaient noyées dans l'eau. Ce que j'ai reconnu dans leurs rapports, ce n'est point de l'affection, mais bien une indifférence parfaite. Toutes les fois que j'ai eu occasion de tuer une abeille, aucune des autres n'y a pris garde. Par exemple, le 11 octobre, pendant que deux abeilles se régalaient côte à côte, j'en écrasai une, sans que l'autre se dérangeât le moins du monde, soit pendant l'opération, soit après; la vue du cadavre ne lui causait évidemment aucune émotion pénible. Naturellement elle ne pouvait deviner le motif qui m'avait poussé à tuer sa compagne; néanmoins la mort de cette dernière la laissait parfaitement calme.

» J'eus occasion de répéter l'expérience une autre fois : le résultat fut identique. Il m'est aussi arrivé de tenir une abeille par la patte pendant qu'une autre festoyait tout à côté. La première avait beau bourdonner de toutes ses forces, dans ses efforts pour se dégager, sa compagne n'y faisait pas la moindre attention.

» Les abeilles ne brillent donc pas par l'affection; je doute même qu'elles éprouvent à aucun degré de la sympathie entre elles. »

Il y a cependant chez les abeilles une disposition curieuse et intéressante dont il faut leur tenir compte : il est hors de doute qu'elles peuvent distinguer et reconnaître les personnes qu'elles ont l'habitude de voir et qui ne leur font pas de mal. Les éleveurs qui visitent souvent leurs abeilles, s'accordent à penser que celles-ci les connaissent parfaitement : le fait est qu'ils ne sont presque jamais piqués, tandis que les étrangers le sont souvent.

Bingley rapporte un exemple bien extraordinaire de la familiarité et même de la docilité que les abeilles sont susceptibles d'acquérir : « M. Wildman, dont les idées sur l'élevage des abeilles sont bien connues, dit-il, avait un secret qui lui permettait, quand cela lui plaisait, d'attirer sur sa tête, sur ses épaules et sur sa personne toute une ruche d'abeilles. On l'a vu boire un verre de vin la tête et le visage couverts d'une épaisse couche d'abeilles, dont plusieurs tombèrent dans la coupe sans le piquer. Il jouait au général avec elles, les disposant en ordre de bataille sur une table, puis les formant en régiments, bataillons et compagnies, qui, imbues d'une discipline toute militaire, attendaient qu'il leur commandât de marcher. A peine l'ordre était-il sorti de sa bouche que la masse s'ébranlait comme une armée de soldats. Enfin, il leur apprit également à ne jamais chercher à piquer les nombreux spectateurs qui venaient quelquefois assister à ces curieuses expériences. »

Les guêpes ne sont pas non plus incapables de se familiariser avec les personnes qui s'occupent d'elles avec persévérance. Sir John Lubbock a réussi à conserver une guêpe pendant près de neuf mois. « Elle se régalait volontiers sur ma main, dit-il, mais dans les commencements elle manifestait quelque inquiétude en sortant son dard comme pour se tenir prête à me piquer. Peu à peu elle parut s'accoutumer à moi, et quand je la prenais sur ma main, elle semblait compter sur un régal. J'en vins même à la caresser sans l'effrayer, et pendant plusieurs mois, je ne la vis plus jamais sortir son dard. »

De pareils faits doivent être attribués plutôt à l'accoutumance, à l'apprivoisement, qu'à un sentiment d'affection.

LES POISSONS.

Les poissons ne sont pas étrangers aux instincts sociaux (ceux qui vivent en troupes), ni même au sentiments de la famille. On sait que certains d'entre eux (les épinoches, les chéronectes) construisent des nids avec des brins d'herbes, à la façon des oiseaux; le mâle, qui est l'architecte de ces nids, y conduit la femelle, et quand les œufs y ont été déposés, il veille sur eux, il monte la garde à l'entour, il empêche les autres poissons d'en approcher; bien plus, durant les premiers jours qui suivent l'éclosion, il se fait le gardien des jeunes, il préside à leurs évolutions, à leurs jeux, il rattrape et ramène les imprudents qui s'éloignent trop du nid. Il y a là une évidente manifestation de sollicitude et d'attachement.

Nous connaissons mal les mœurs des poissons. Ce qui se passe au fond des eaux nous échappe. Toutefois, quelques observations faites sur le bord d'étangs peu profonds ou dans des aquariums, permettent de croire que certains poissons ne sont

pas incapables d'une sorte d'affection mutuelle. Jesse, après avoir pêché une femelle de brochet, vit le mâle la suivre jusque tout contre la rive, et revenir obstinément à l'endroit où sa compagne lui avait été enlevée.

M. Arderon a cité l'exemple de deux *acerina cernua,* qu'il élevait dans un aquarium, et qui semblaient s'aimer beaucoup, si bien que, l'un d'eux ayant été donné à une personne qui en avait eu envie, l'autre s'attrista, refusa toute nourriture et ne tarda pas à dépérir. Au bout de trois semaines, craignant de le perdre, M. Arderon rapporta celui dont il s'était défait, et du moment où les deux amis se retrouvèrent de nouveau réunis, ils reprirent l'un et l'autre leurs bonnes relations et toute leur gaieté d'autrefois.

Les poissons se familiarisent aisément avec l'homme, quand celui-ci, par de bons traitements, sait gagner leur confiance. « Maintenant, lorsque j'approche du bocal où je mets en hiver mes poissons rouges, dit un naturaliste, ils ne me fuient plus, au contraire; si je leur jette des mouches ou des vermisseaux, ils les happent sous mes yeux. Je promène mes mains dans l'eau sans qu'ils s'en effrayent. Quand ils sont de bonne humeur, ils se laissent même toucher, sans donner trop de signes d'alarme ni de mécontentement. »

Il y a sur la côte occidentale de l'Écosse un étang d'eau salée, qui communique par un canal souterrain avec la mer. « Je visitai cet étang, il y a quelques années, raconte le docteur Franklin. Des amis m'accompagnaient, et précédés de la femme du garde, nous montâmes une sorte d'escalier qui conduit à la pièce d'eau. Nous n'avions pas plus tôt paru au haut de cet escalier, qu'il se fit une sorte d'émeute parmi les poissons. Ils s'élancèrent vers la plate-forme, se poussant et se bousculant les uns les autres dans leur ardeur commune à se rendre vers l'endroit où l'on a coutume de leur distribuer leur nourriture, absolument comme font les volailles dans une basse-cour, à la vue de la personne qui leur donne à manger.

» Nous nous étions pourvus d'une certaine quantité de moules que nous avions exposées au feu, afin de les débarrasser plus aisément de leurs écailles. C'est un aliment dont les morues et les autres poissons de cet étang se montrent extrêmement avides.

» Je jetai la nourriture aux poissons, et je puis dire qu'elle fut bien reçue. Les morues venaient la chercher jusque dans ma main. Je voulus m'autoriser de la familliarité dans laquelle je semblais être avec mes nouveaux amis, pour saisir quelqu'un d'entre eux. J'essayai à plusieurs reprises, mais ils m'échappèrent constamment. Je compris qu'ils aimaient mieux mes moules que mes caresses. Peut-être, d'ailleurs, notre connaissance était-elle trop nouvelle pour leur inspirer une sécurité parfaite relativement à mes intentions.

» En effet, la femme du gardien en prit, sans aucune peine, un des plus grands sur ses genoux. Elle le caressa, lui ouvrit la bouche et y introduisit une moule qu'il avala en donnant des signes de satisfaction. Puis elle le remit dans l'eau. »

A suivre. E. Lesbazeilles.

LE PÉDANTISME DANS LES MOTS.

Suite et fin. — Voy. p. 303.

Les personnes étrangères aux sciences demandent souvent pourquoi les géomètres ont tiré du grec des mots aussi longs et aussi peu commodes que les suivants :

Parallélogramme, parallélipipède, hypoténuse, dodécagone, icosaèdre, etc.

Mais ce n'est pas aux savants modernes qu'il convient d'adresser ce reproche : c'est à Euclide, géomètre grec de la fin du quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

Il écrivit un premier traité de géométrie élémentaire, souvent traduit dans diverses langues : tel était le respect profond, le culte aveugle qu'on professait pour Euclide que personne au dix-septième siècle n'aurait osé rédiger une géométrie élémentaire : toutes les études se faisaient dans Euclide; Pascal, Descartes, Roberval, etc., qui ont fait de si belles découvertes dans les sciences mathématiques, n'auraient jamais songé à modifier l'enseignement de la géométrie.

On a peut-être eu tort de ne pas modifier les noms adoptés par Euclide. Les Grecs aimaient les mots interminables, formés par *agglutination;* le vieux poète tragique Eschyle abusait des mots composés à grand effet; Aristophane se moque avec esprit de ces mots qu'il compare à des tours armées en guerre dominant la foule des soldats.

Les modernes ont continué à emprunter des mots scientifiques à la langue grecque dont ils ont largement abusé, exagérant comme à plaisir les défauts de cet admirable idiôme.

Ainsi, les géomètres ont forgé des mots tels que *tautochrone, brachistochrone, hyperboloïde,* etc.

Les physiciens ont imaginé *kaléïdoscope, phénakisticope,* etc.

Les médecins ont poussé fort loin l'abus du grec : un petit prolongement d'un os s'est appelé *apophyse coracoïdienne* (en forme de bec de corbeau); le mal de tête est devenu la *céphalalgie;* le mot *rhume* était déjà grec, mais le rhume de cerveau a repris son nom grec *coryza,* qui, du moins, a le mérite d'être simple.

Les botanistes aussi ont fait abus de la langue grecque.

Ils ont forgé des mots interminables et ont voulu composer des mots significatifs, au lieu de préférer les mots simples, définis une fois pour toutes, aux mots compliqués, ayant une signification puérile ou fausse.

Citons seulement quelques exemples.

Supposons un haricot mis en germination : la graine s'ouvre en deux parties pour livrer passage à la jeune plante; on distingue la nouvelle tige (la *tigelle*) et la jeune racine (la *radicelle*). Les deux moitiés du haricot représentent deux feuilles qui servent à la nourriture de la petite plante : elles ont reçu le nom de *cotylédons;* pourquoi? Pour rappeler qu'elles ont (à peu près) la forme d'une coupe ou d'une écuelle : des deux mots grecs *cotylé*, écuelle; *eidos*, forme, ressemblance.

En vérité, que nous importe que les cotylédons ressemblent à une écuelle ou à autre chose? et, si la ressemblance est exacte, la plupart des botanistes n'y songent pas.

Mais voyez comme ce nom malencontreux va nous poursuivre partout : *plantes acotylédones* (dépourvues de cotylédons, comme les champignons et les fougères); *plantes monocotylédones* (à un seul cotylédon, comme le blé, les palmiers); *plantes dicotylédones*, à deux cotylédons (le haricot, le chêne).

A chaque pas que l'on fait en parcourant le vaste champ de la botanique, on est poursuivi par cette *forme d'écuelle!*

Comme noms de genres, on aurait dû conserver les noms vulgaires; mais on a préféré des noms de savants ou de personnages plus ou moins célèbres, auxquels on voulait *dédier* des genres; ou bien on a forgé des noms grecs.

Le *genre pissenlit*, c'est le genre *Taraxacum* (mot à mot, *qui guérit l'agitation, plante calmante*).

Et le vulgaire pissenlit, c'est le *taraxacum dens leonis* (dent de lion).

Comme il est de bonne règle de ne pas assembler des mots grecs et des mots latins, certains savants plus rigoristes disent *taraxacum leontodon* (en grec, *dent de lion*).

Mais c'est une exception : car les botanistes entremêlent fort bien le grec et le latin.

Le *tulipier de Virginie*, arbre magnifique, prospérant sous le climat de Paris (et beaucoup trop rare dans nos promenades publiques), a été affublé d'un nom ridicule : *Liriodendron tulipifera.*

Liriodendron, en grec, *arbre aux lis.*

Tulipifera, en latin, *qui porte des tulipes.* Et le mot *tulipe* n'est même pas latin, il est persan.

Et notre humble et bon *sainfoin*, si cher aux cultivateurs? Qui le reconnaîtrait sous le nom bizarre d'*Hedysarum onobrychis ?*

Cette fois, c'est du grec absolument pur : *hedysarum*, fourrage doux; *onobrychis*, d'*onos*, âne et *brychein*, braire; qui fait braire les ânes (de joie, à la vue du sainfoin).

Les auteurs de la nomenclature chimique moderne n'ont pas échappé à la monomanie des *noms significatifs tirés du grec.*

Ils ont créé les mots *oxygène*, *hydrogène*, qui riment si richement qu'on les prend souvent l'un pour l'autre. *Oxygène* (qui produit les acides) a une signification fausse. *Hydrogène* (qui produit l'eau) est dans le même cas : l'eau étant formée d'oxygène et d'hydrogène, les deux éléments ont des titres égaux à la possession du dernier nom.

Azote (qui prive de la vie) n'est pas plus heureux, car bien d'autres gaz privent aussi de la vie : du moins, ce nom a le mérite d'être court et facile à prononcer.

D'autre part, les mêmes savants qui étaient si portés vers l'abus du grec ont obéi servilement à ce qu'on est convenu d'appeler le *génie* de la langue française : or le génie d'une langue n'est autre chose que l'ensemble de ses qualités et de ses défauts; et la nôtre est bien loin d'être irréprochable.

Pour nommer un corps formé de *chlore* et de *sodium*, il n'y avait qu'à dire : *chlorsodium.*

Mais on a imposé à ce corps (qui n'est autre chose que le sel de cuisine) le nom de *chlorure de sodium;* la terminaison *ure* ne signifie rien et n'est pas utile; la préposition *de* (dont le français abuse si souvent) ne fait qu'allonger le mot.

Tôt ou tard, on abrégera tout cela : pour *oxygène* et *hydrogène*, on dira *oxy* et *hydro*, comme on dit déjà *kilo* pour *kilogramme* et *chromo*, pour *chromolithographie.* On dira *chlorsodium;* et, de même, *sulfofer* pour *sulfure de fer*, etc.

En attendant, acceptons les mots scientifiques pour ce qu'ils sont : c'est-à-dire pour des termes qui ne signifient rien par eux-mêmes, et qui n'ont de valeur que par les définitions qu'on en donne.

L'étymologie donne souvent des idées fausses : ainsi, en mécanique, l'*inertie* de la matière signifie l'*indifférence absolue* de la matière pour le repos comme pour le mouvement : tandis que les anciens croyaient que la matière est *inerte*, dans le sens propre du mot : autrement dit qu'elle est *paresseuse*, qu'elle a une tendance invincible pour le repos : ce qui n'est pas vrai.

Il est assurément très beau de connaître toutes les étymologies tirées du grec et du latin; mais comme ces deux langues dérivent elles-mêmes du *sanscrit*, il faudrait étudier à fond cette dernière langue pour connaître les racines primitives.

C'est ainsi que procèdent les maîtres de la *linguistique* (science universelle des langues).

Ceux qui n'ont fait que des études ordinaires doivent surtout prendre pour règle : 1° de ne jamais employer de termes dont ils ne connaissent pas la définition exacte; 2° de ne pas s'effrayer d'un mot scientifique nouveau pour eux, mais de chercher quelle est la signification qu'on lui attribue.

CH.-ER. GUIGNET.

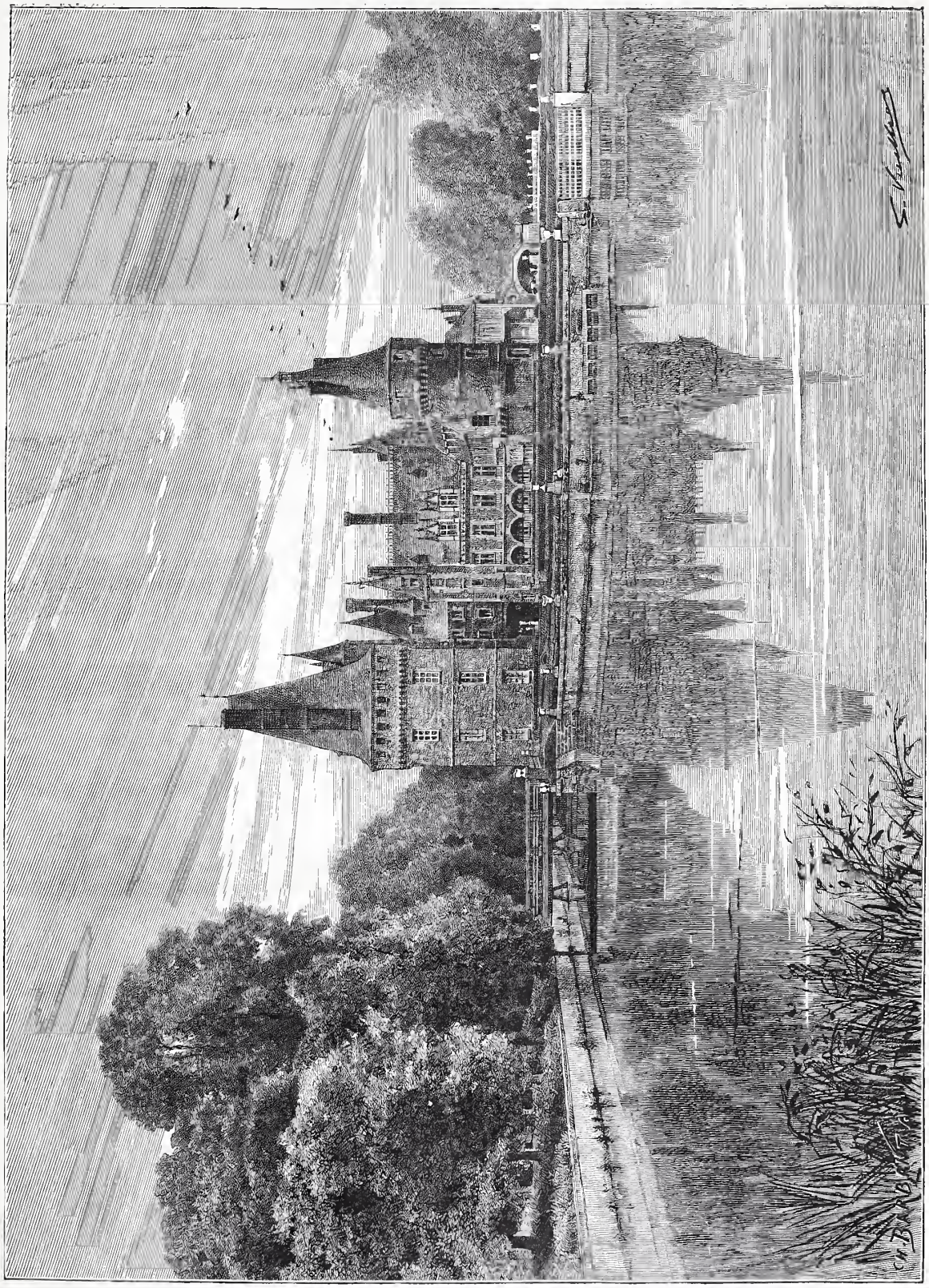
LE CHATEAU DE MAINTENON.

DÉPARTEMENT D'EURE-ET-LOIR.

Il est peu d'excursions plus instructives et plus pittoresques à faire qu'une visite au château de Maintenon : souvenirs historiques, monuments

remarquables, parc splendide, on trouve tout réuni à la fois, à 17 lieues de Paris, deux stations avant Chartres : c'est, pour les Parisiens, l'affaire d'une journée.

Avant d'appartenir à la célèbre veuve de Scarron, Françoise d'Aubigné, plus tard épouse de Louis XIV, le château de Maintenon avait eu plusieurs maîtres. Élevé, ou plutôt reconstruit, au



Vue du château de Maintenon. — Dessin de Vuillier.

commencement du seizième siècle, par Jean Cottereau, trésorier des finances sous Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier, il devint le partage de la maison d'Angennes, par le mariage de la fille unique de Cottereau avec Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, en 1526. Au dix-septième siècle, leurs descendants vendirent le château au marquis de Villeray, et celui-ci le céda,

en 1674, à Louis XIV, qui en fit don à Mme Scarron, et qui l'éleva plus tard à la dignité de marquisat. Depuis, Mme de Maintenon augmenta les bâtiments et finit par les donner à sa nièce, Françoise d'Aubigné, lorsqu'elle épousa le duc d'Ayen, fils du maréchal de Noailles. Cette famille a dès lors conservé le château et ses dépendances, et le dernier duc l'a même restauré entièrement, avec un soin et une magnificence que l'on ne saurait trop admirer.

Notre gravure montre l'importance de cette demeure princière, dont les bâtiments s'étendent même plus qu'on ne peut le voir, à cause des ailes et des annexes diverses qui se pressent derrière les parties principales. Parmi les agrandissements dus à la marquise de Maintenon, il faut compter l'aile droite, qui relie le corps principal au grand donjon carré, et l'aile gauche, qui rejoint la chapelle, ainsi qu'une longue et magnifique galerie attenante à la chambre du roi. — Cette chapelle, œuvre de Jean Cottereau, et ornée de beaux vitraux représentant des scènes de la Passion, était d'abord l'église paroissiale, mais fut réservée au service du château après 1674, date de l'église actuelle de la ville. La Révolution en fit une halle, mais le duc de Noailles l'a rachetée, et les visiteurs peuvent aujourd'hui l'admirer dans toute la fraîcheur de sa restauration. On leur montrera aussi l'antichambre et la chambre à coucher de Mme de Maintenon; puis, dans une autre partie du château, celle de Louis XIV et son cabinet de travail. Parmi les tableaux, ils distingueront le portrait de la marquise par Mignard, et ceux de divers membres de la famille d'Aubigné. — Le duc de Noailles a dramatiquement raconté, dans son *Histoire de Mme de Maintenon,* la nuit que passa dans ces mêmes appartements, le 3 août 1830, Charles X fugitif.

La construction des divers bâtiments est fort belle et intéressante à étudier, mais le style du corps de logis principal est tout particulièrement remarquable. C'est un mélange harmonieux de briques et de pierres de taille, relevé par de ravissantes balustrades à jour aux fenêtres et au toit, de délicates bordures, d'élégants et fins pignons, fleurons et ornements de toutes sortes. Il n'y a qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, mais surmonté d'un vaste toit où s'ouvrent de larges et riches lucarnes. Du côté de la terrasse et de la pièce d'eau, une série d'arcatures cintrées ont été appliquées devant l'étage inférieur. Les tourelles, les cheminées, les crêtes des toits, les mâchicoulis et les encorbellements des tours, tout est d'un dessin fin et distingué, sans rien de surchargé. La porte d'entrée, flanquée de deux tourelles, était autrefois précédée d'un pont-levis. Les grosses tours, la tour ronde et le donjon carré, couronnés de mâchicoulis, ont un aspect plus formidable et beaucoup de caractère.

Disons un mot du parc magnifique qu'arrosent les eaux de la Voise et de l'Eure, distribuées en pièces d'eau et canaux divers que traversent de nombreux ponts. La perspective y est des plus attrayantes, de quelque côté que se dirigent les pas du promeneur. L'été, des arbres énormes, une végétation luxuriante y garantissent des ardeurs du soleil. On y trouve en outre une construction qui n'est pas une des moindres curiosités du domaine de Maintenon, les ruines grandioses d'un long aqueduc inachevé, que Louis XIV avait fait entreprendre pour conduire à Versailles les eaux de l'Eure. Des trois étages d'arcades qui devaient le composer, sur une étendue de plus de 4 600 mètres, le premier rang seul a été construit en partie. Il ne compte pas moins de quarante-sept arcades de 13 mètres d'ouverture et de 25 de hauteur, comprenant 975 mètres de longueur totale. D'épais contreforts butent chacune des piles. Ce beau travail est aujourd'hui dans un assez triste état : plus d'une voûte a été détruite ou s'est effondrée, et plus d'un revêtement a été arraché. Ces ruines, du moins, sont pittoresques.

H. DE CURZON.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Suite et fin. — Voyez page 310.

Non loin de la porte, un vieux poirier contourné, bizarre, fantastique, qui tordait en l'air ses branches noircies à peine égayées çà et là par quelque bouquet de feuilles vertes, supportait un objet singulier, que je regardais toujours en passant. C'était un vieux sabot, cloué au tronc par le jardinier qui s'en faisait un vide-poche : c'est-à-dire qu'il y déposait son sécateur et la carotte de tabac qu'il avait l'habitude de mâcher. Le sabot était fendu et, pour empêcher la fente de s'élargir, le jardinier avait rapproché les morceaux au moyen d'une bande de zinc fixée par deux clous. Je trouvais cela très ornemental.

Contre le mur où poussaient tant de giroflées jaunes et brunes, quelqu'un avait appliqué un pot à fleurs, percé au fond d'un trou assez large pour permettre à des oiseaux d'entrer. Ils en profitaient : l'appartement était toujours occupé dès les premiers jours du printemps, ordinairement par des moineaux, et je me divertissais des heures entières à les regarder faire leur nid. Je connaissais toutes les bêtes qui couraient dans l'herbe des allées ou qui voltigeaient autour des fleurs; mais de tous les êtres vivants qui peuplaient le jardin, aucun ne m'occupait autant que les grenouilles.

Il y en avait toute une tribu, domiciliée dans une petite mare couverte de conferves d'un vert éblouissant; et comme personne ne les inquiétait, elles ne se gênaient pour personne. Je ne les aimais pas comme les moineaux et les hirondelles : certainement je les trouvais amusantes, avec leurs sauts bizarres et leur drôle de manière de nager, mais leurs gros yeux d'or me fascinaient; et puis

je ne savais jamais, quand elles sautaient, où elles allaient retomber, et je n'aurais pas aimé que ce fût sur moi.

N'importe! sans avoir une grande tendresse pour elles, je revenais toujours à leur mare, et je restais là à les regarder, dans l'eau, hors de l'eau, perchées sur les vieux arrosoirs dépeints et bosselés comme des rois sur leurs trônes, vautrées dans l'herbe verte ou accroupies sur le sable au bord de la mare. Je remuais : vite elles s'élançaient, c'était à qui bondirait le plus vite. « Crroua, crroua, erroua! » faisaient-elles; et je les voyais disparaître sous l'eau, puis remonter, trouant le vert tapis de conferves, dont elles gardaient quelques lambeaux collés à leur peau luisante. Je les guettais au passage, dans les endroits où l'eau était claire, pour les voir nager. Comme elles nageaient vite! elles étendaient leurs longues jambes d'un coup sec, comme un ressort qu'on lâche. On aurait presque dit des personnes... et je pensais que si le maire du village, un gros meunier que j'avais vu quelquefois venir au château, s'avisait un jour de nager, il leur ressemblerait tout à fait.

Assurément, je n'avais pas à me plaindre des grenouilles : elles ne m'avaient jamais fait de mal. Mais elles m'inspiraient une sorte de crainte mystérieuse, dont je ne pouvais me défendre. Elles me faisaient presque l'effet de personnes, avec leur cri qui ressemblait à une parole. Je lisais un blâme dans leurs yeux ronds; et quand ma mère ou mes tantes venaient dans le jardin, si les grenouilles faisaient entendre leur « crroua, crroua! » je m'imaginais qu'elles parlaient de moi. De quoi se mêlaient-elles?

Ces idées-là, n'est-ce pas, ne viennent guère aux gens qui n'ont rien à se reprocher? Hélas! c'est que j'aurais eu bien de la peine à faire le total des fruits, tant mûrs que verts, que je m'étais appropriés « par larcins furtivement faits ». Sans compter les petits oignons, les radis et autres menues bagatelles; et les beaux lis, réservés par ma mère pour sa chapelle et fauchés par moi à coups de baguette dans mes courses folles à travers le jardin; et les trous dans les allées, et les dégâts de toute sorte... J'en avais tant sur la conscience que cela pouvait bien me troubler l'esprit.

Il y avait une grenouille surtout, la plus grosse de toutes... Je m'imaginais qu'elle devait jouir de quelque autorité dans la tribu; elle devait être vieille, ou bien elle était d'un caractère plus tranquille que les autres, car on ne la voyait point folâtrer comme faisaient les plus petites grenouilles. Elle se postait à l'extrémité d'une espèce de cap, couronné d'une grosse touffe d'herbe, qui s'avançait dans la mare et surplombait même un peu : l'ombre des pommiers n'y arrivait pas, et c'était à la fois frais et ensoleillé. Ma grenouille y faisait sa sieste, toute ramassée sur elle-même; ou bien elle s'y reposait, levant la tête vers le ciel et faisant briller ses gros yeux jaunes, avec un crroua, crroua qui me paraissait majestueux et un peu menaçant. Mon idée fixe à propos des grenouilles avait fait bien du chemin dans ma tête. J'avais commencé par me dire : « Est-ce que ces grenouilles, qui voient tout ce que je fais, ne pourraient pas le répéter? » Puis, j'étais arrivé à croire fermement qu'elles rapportaient. Toutes? non : il suffisait d'une... Et laquelle? Je les examinais l'une après l'autre, surtout les jours où mes tantes avaient constaté, en regardant de mon côté, la disparition des fraises les plus rouges ou des abricots les plus dorés... et je leur demandais d'un ton provocateur : « Est-ce toi qui rapportes contre moi? » Naturellement, quand elles répondaient dans leur langage, leur réponse ne pouvait pas m'éclairer beaucoup; mais je trouvais que la grosse grenouille avait l'air de se moquer de moi : mon ennemie, c'était elle, décidément!

Je finis par en être absolument convaincu. « Vilaine bête! je me vengerai, va! » murmurais-je en lui montrant le poing, un jour qu'elle se prélassait sur sa touffe d'herbe, à moitié endormie. « Crroua! crroua! » répondit-elle sans bouger, en entr'ouvrant ses yeux ronds. Elle me narguait : c'était trop fort! Je me baissai, je ramassai une pierre... et mon ennemie sauta ou plutôt tomba dans la mare.

Elle tomba; car elle n'aurait pas eu la force de sauter. Ma pierre l'avait atteinte, et maintenant, mortellement blessée, elle luttait contre l'agonie. Je la voyais s'enfoncer, se débattre par des mouvements saccadés et irréguliers, reparaître un instant à la surface, se laisser couler, à bout de forces, remonter pour disparaître encore... enfin je l'attendis quelques minutes qui me semblèrent des siècles, et je vis un objet blanchâtre et inerte émerger d'entre les conferves qui le marquaient çà et là de paillettes vertes... C'était ma victime, le ventre en l'air. Elle s'arrêta près d'une touffe de roseaux et ne bougea plus : elle était morte.

Morte! et c'était moi qui l'avais tuée! Je ne voulais pas le croire; je restais là, les yeux fixés sur elle, croyant la voir remuer, lorsqu'un souffle du vent ridait la mare, et que l'eau agitée semblait bercer la pauvre bête. Morte! elle ne nagerait plus, elle ne sauterait plus, elle n'irait plus là-haut se chauffer au soleil sur sa touffe d'herbe... Elle ne rapporterait plus contre moi... cela m'était bien égal maintenant! Je l'avais tuée! Oh! que n'aurais-je pas donné pour pouvoir lui rendre la vie!

Je m'enfuis bien loin de la mare, et je me jetai sur l'herbe, cachant ma figure dans mes mains. « Crroua! Crroua! » faisaient les grenouilles, comme pour me reprocher mon crime. Ce jour-là, j'ai connu le remords.

J'étais encore bien jeune pour me livrer à de hautes considérations philosophiques sur la valeur de la vie; mais je n'eus pas besoin de réfléchir pour concevoir une profonde horreur de ce que j'avais fait. Pendant bien longtemps — des années peut-être — j'évitai la mare, et même en rase campagne la rencontre d'une grenouille me

produisait un effet pénible. Je délaissai peu à peu le jardin, et je laissai mûrir les fruits sur leurs arbres. Ma mère et mes tantes constatèrent avec satisfaction que « ce petit devenait très sage ». Elles ne se doutaient pas que c'était un meurtre qui m'avait corrigé de ma gourmandise.

Un sentiment qui prit naissance en moi, le jour où je tuai mon ennemie, et qui n'a fait que grandir depuis, c'est le respect de la vie. Lorsque, dix ans après, mon grand-père, pour fêter mon diplôme de bachelier, me donna une carnassière et un fusil de chasse, je partis en guerre tout joyeux; mais, à la première perdrix que je visai, mon vieux remords engourdi se réveilla, et j'eus la vision de mon ancienne victime, flottant le ventre en l'air sur l'eau verte de la mare... Mon plomb resta dans mon fusil.

Le présent de mon grand-père servit de prétexte à une foule de charmantes promenades; mais ma maladresse devint proverbiale parmi mes parents et nos amis. Je ne leur en confiai jamais le secret: je préférais garder l'histoire pour moi. Et puis, s'ils avaient su pourquoi je tirais en l'air, qui sait s'ils ne se seraient pas moqués de moi encore davantage? J. C.

L'AIR QUE NOUS RESPIRONS.

L'air que nous respirons, et dont la composition chimique n'a été définitivement connue que vers la fin du siècle dernier, contient : de l'oxygène et de l'azote en proportions constantes, des quantités variables de vapeur d'eau et d'acide carbonique, des traces souvent inappréciables d'oxyde de carbone, d'hydrogène carboné, d'ammoniaque, d'ozône, etc., enfin, des poussières minérales et des germes de nature très variée.

Comme l'ont reconnu et successivement démontré Priestley, Lavoisier, Cavendisch, Davy, Fourcroy, Berthollet, Gay-Lussac, Boussingault, Dumas, Regnault, etc., 100 volumes d'air renferment 79vol.20 d'azote et 20vol.80 d'oxygène. Or, ces deux gaz, dont le mélange donne au ciel la belle couleur bleue que nous lui voyons, sont doués d'une mobilité très grande et d'une remarquable transparence pour la lumière; ils possèdent, en outre, grâce à la vapeur d'eau qu'ils tiennent en suspension, la propriété de réfléter et de réfracter les rayons lumineux qu'ils reçoivent et qui les traversent.

Contrairement à l'opinion de quelques physiciens qui supposaient qu'à de grandes hauteurs la composition de l'air ne devait pas être la même qu'à la surface du sol, et que plus on s'élevait, plus la proportion d'azote devait être grande, à cause de la plus faible densité de ce gaz, Gay-Lussac a démontré que l'air recueilli à l'altitude de 7 000 mètres a exactement la même composition que celui qu'on recueille près du sol. Du reste, les nombreuses expériences faites à diverses hauteurs et dans différentes régions par MM. Boussingault, Martins, Bravais, Brunner, Stas, Marignac, etc., ont confirmé cette constance de la composition de l'air atmosphérique.

Une différence sensible a pourtant été reconnue entre l'air recueilli sur l'Océan et celui qu'on trouve à la surface du sol, par M. Levy, physicien danois, qui le premier en a fait l'observation. Ce savant a constaté que, sur 1 000 parties en poids d'air atmosphérique, l'air de Copenhague renferme, en moyenne, 299,98 parties d'oxygène, tandis que l'air de la mer n'en contient que 224,75. Cette différence provient évidemment de ce que la

Fig. 1. Grossissement 334 diamètres.

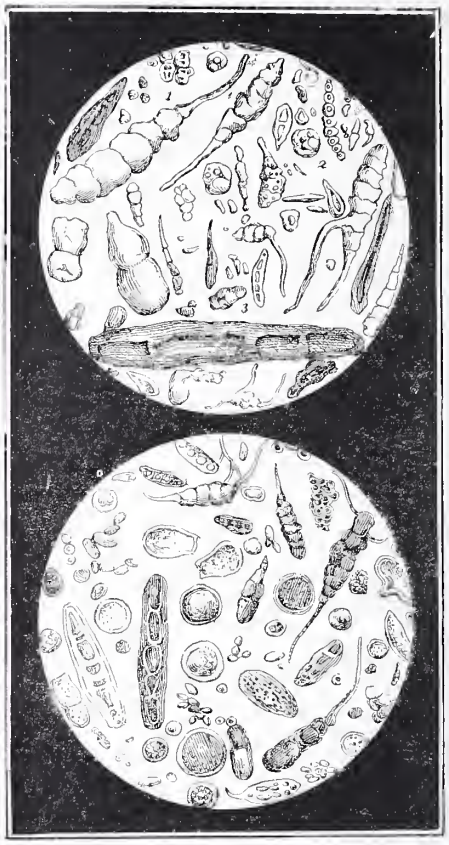


Fig. 2. Grossissement 266 diamètres.

Fig. 1. — 1 Algues vertes. 2 Cellules jeunes de cryptogames. 3 Spores cryptogamiques. Fig. 2. — Spores et pollens atmosphériques.

solubilité de l'oxygène est beaucoup plus grande que celle de l'azote.

La composition de l'air n'est pas d'une constance absolue. Dans son *Traité de climatologie*, M. le docteur de Pietra Santa, directeur du *Journal d'hygiène* et l'un de nos hygiénistes les plus distingués, rappelle en effet qu'à Paris, la plus forte quantité d'oxygène trouvée dans l'air au moyen de l'eudiomètre de Régnault, s'est élevée à 20,999, et la plus faible à 20,913; que l'air recueilli en 1849 sur le Gange (époque du choléra) ne contenait que 20,390 à 20,387 d'oxygène; que le capitaine Ross a fixé dans les mers polaires la composition normale à 20,9 et 21; qu'enfin, sous l'influence de la radiation solaire, l'air recueilli à

la surface des flaques d'eau de mer, recouvertes d'une abondante végétation, peut contenir jusqu'à 23,67 d'oxygène en volume.

Ajoutons que l'air recueilli dans les égouts de Paris ne renferme, en moyenne, que 13,79 d'oxygène, et que, d'après Moyle, l'air des mines de Cornouailles n'en contient, au maximum, que 18,95 pour cent.

Nous avons dit qu'indépendamment de l'oxygène et de l'azote qui le constituent, l'air renferme d'autres substances gazeuses, telles que la vapeur d'eau et l'acide carbonique, qui jouent un rôle capital soit au point de vue physiologique, soit

Fig. 3. Grossissement 666 diamètres.

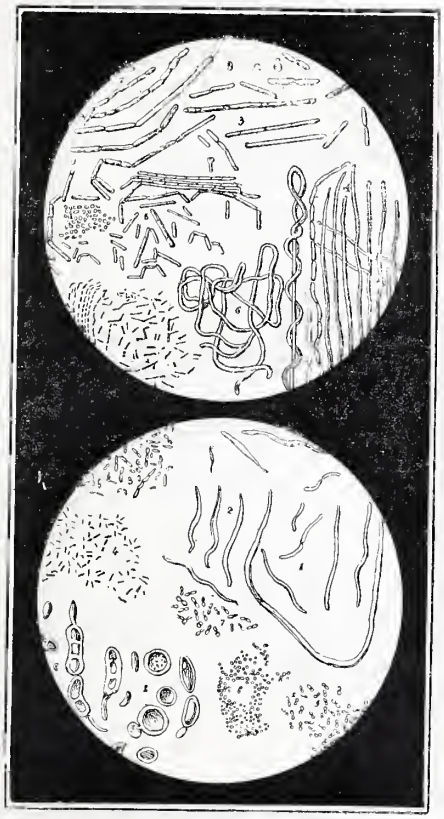


Fig. 4. Grossissement 666 diamètres.

Fig. 3. — Bacilles de l'atmosphère. Fig. 4. — Microbes atmosphériques. 1, 2 Vibrions. 3, 4 Bactériums. 5, 6, 7, 8 Torules variées.

au point de vue des phénomènes météorologiques.

La vapeur d'eau est un des éléments essentiels de l'atmosphère; car, sans sa présence, les pluies, les sources, les rivières n'existeraient pas, non plus que les végétaux et les animaux. La quantité totale de vapeur d'eau en suspension dans l'air est étroitement liée aux conditions thermiques de notre globe, et conséquemment très variable; en général, elle atteint son minimum au lever du soleil, un peu plus tard que celui de la température, et son maximum à la même heure que le maximum thermométrique. Au bord de la mer, la quantité de vapeur d'eau va en augmentant depuis le matin jusque dans l'après-midi où se trouve le maximum. Enfin, sur les montagnes, l'accroissement de la quantité de vapeur dans la journée et la diminution le soir sont très rapides, ainsi que l'a observé Kaemtz sur le Righi (1 800 mètres) et sur le Faulhorn (2 683 mètres).

C'est en janvier que l'atmosphère est ordinairement le moins saturée de vapeur d'eau, et en juillet qu'elle l'est le plus. La quantité de vapeur d'eau diminue en allant de l'équateur au pôle; sur mer, elle est presque toujours voisine du point de saturation, tandis qu'au contraire elle s'en éloigne de plus en plus à mesure qu'on s'avance sur le continent.

L'acide carbonique est un gaz impropre à entretenir la combustion et la respiration, et la proportion dans laquelle il se trouve mélangé à l'air peut varier de 2 à 4 millièmes. La moyenne constatée par M. Albert Lévy, pour sept années de dosage quotidien de l'air à l'Observatoire de Montsouris, est de 2,97; le maximum s'élève à 3,6 et le minimum à 2,2.

La présence de l'acide carbonique dans l'atmosphère est due à la respiration des animaux et des végétaux, au dégagement de ce gaz pendant les éruptions volcaniques et aux innombrables foyers de combustion qui existent sur le globe. Quant à ses variations, on les attribue, d'une part, aux pluies qui, à certains moments, peuvent en dissoudre une grande quantité et, d'autre part, aux sources productives qui ne fonctionnent probablement pas toujours avec la même activité.

L'ammoniaque n'existe dans l'atmosphère qu'à des doses très faibles, car c'est à peine si l'on en trouve, au maximum, plus de 6 centièmes de milligramme par mètre cube. Toutefois, ces quantités augmentent par les temps pluvieux et avec les hauteurs, comme l'a constaté M. Truchot au sommet du Puy-de-Dôme et sur le Pic de Sancy.

L'ammoniaque atmosphérique provient des matières organiques en décomposition et des émanations volcaniques. En se combinant à l'acide azotique, formé en temps d'orage par les décharges électriques, ce gaz forme de l'azotate d'ammoniaque qui joue un certain rôle dans les phénomènes de la végétation.

Outre les gaz essentiels qui entrent dans sa composition, l'air renferme encore quelquefois de l'ozone, de l'hydrogène carboné et sulfuré, de l'iode, des sels de chaux et de soude, etc., etc.

L'ozone est un état particulier ou allotropique de l'oxygène, produit par l'action de l'électricité. Remarqué par Van Marum en 1785, ce corps fut successivement étudié par Schoenbein, Houzeau, Leverrier, les docteurs Bérigny et Cook, MM. Schroder, Boëckel, etc. Tel qu'il existe dans l'atmosphère, l'ozone ne possède ni odeur, ni saveur; au contraire, lorsqu'il est obtenu artificiellement, il a une odeur alliacée irritante et une saveur que M. Houzeau a comparée à celle du homard.

L'ozone jouit des mêmes propriétés que l'oxygène, mais il possède une activité chimique beaucoup plus grande; sa présence dans l'atmosphère

et ses variations se constatent et se déterminent au moyen de bandes de papier imprégnées d'un mélange d'iodure de potassium et d'amidon, et qui prennent une coloration bleue d'autant plus intense que l'air est plus ozonisé.

Mélangé à l'air, l'ozone semble exercer une influence salutaire sur la santé publique; il résulte, en effet, des observations de M. Schoenbein et de M. le docteur Cook, que les maladies épidémiques tendent à disparaître lorsque l'air renferme une forte proportion d'ozone.

Les hydrocarbures n'entrent dans la composition de l'air qu'en quantités infinitésimales; ils proviennent de la décomposition des matières organiques végétales et animales, des sources de naphte et des fissures du sol en communication avec des houillères.

Enfin, l'hydrogène sulfuré, l'un des gaz les plus vénéneux et les plus nauséabonds que l'on connaisse, a pour origine la décomposition de certaines matières animales, les émanations volcaniques et certaines sources minérales d'où il se dégage parfois en très grande abondance.

Si, après avoir filtré quelques mètres cubes d'air sur une petite bourre de coton cardé et malaxé cette ouate avec un peu d'eau distillée, on porte une goutte de ce liquide sous le microscope, on voit dans le champ de cet appareil une variété infinie de corpuscules aux formes irrégulières parmi lesquels on remarque des fragments de charbon et de calcaire, des débris de filaments de laine, de coton, de soie, etc., des poils, des cheveux, de la fécule, des grains de pollen, des cellules végétales, des écailles d'insectes, des infusoires, des mousses, des moisissures, et enfin, des légions de micro-germes (*bactéries, bacilles, vibrions*, etc.), reconnus aujourd'hui comme étant les agents de la fermentation et la cause des maladies infectieuses et épidémiques.

Le nombre des microgermes ou microbes répandus dans l'air est très variable; il va croissant jusqu'à ce qu'une pluie vienne purifier l'atmosphère, diminue pendant quelques jours, puis augmente de nouveau et atteint quelquefois le chiffre de 11,250 par mètre cube, comme cela a été constaté par M. le docteur Miquel lors de l'épidémie de choléra qui sévit à Paris au mois de mai 1885.

C'est par les vents de terre, autrement dit de N.-E., qu'on observe le plus de germes organisés dans l'atmosphère; c'est en été que leur nombre atteint son maximum, et en hiver son minimum; au printemps, il est plus fort qu'en automne, et en été plus considérable que pendant toute autre saison. Toutefois, et dans les grands centres surtout, les variations des bactéries atmosphériques dépendent le plus souvent des poussières emmagasinées dans les habitations, du manque d'aération de certaines rues et de l'arrosage insuffisant de la voie publique. Ainsi, alors que l'on trouve au parc de Montsouris une moyenne annuelle de 428 bactéries par mètre cube, on en compte jusqu'à 3975 dans le centre de Paris.

L'origine de ces germes est due aux détritus de la voie publique, aux miasmes putrides qui s'échappent des fosses d'aisance ou des égouts mal entretenus, aux virus qui proviennent du corps des malades, des habitations mal tenues, etc., etc.

Ce n'est pas sans raison que les médecins et les hygiénistes attribuent à la présence des vibrions et des bactéries de l'air les maladies infectieuses et épidémiques, puisque, en général, la recrudescence de ces maladies coïncide avec les crues bactériennes.

La transmission des germes morbifiques s'opère de ville en ville, de maison à maison, d'individu à individu; ces germes pénètrent dans l'organisme par les muqueuses et peuvent lui être transmis, soit par inoculation directe, soit par les aliments ou les boissons, soit enfin par l'air que nous respirons. Il importe donc de débarrasser ces divers milieux des organismes qu'ils renferment; par la chaleur et la cuisson, on parvient à détruire ceux que contiennent les aliments; par le filtrage à travers la porcelaine dégourdie (filtres Chamberland et Mallié), on peut rendre inoffensives les eaux les plus contaminées; enfin, par des désinfectants, par la propreté et le renouvellement de l'air, on arrive à assainir les habitations et à les débarrasser en grande partie des myriades de microbes qui se déposent sur les meubles et les tentures, s'y développent et s'y reproduisent à l'infini.

A. DE VAULABELLE.

LES MYSTÈRES DU GLOBE.

QU'Y A-T-IL AU CENTRE DU GLOBE?

Voy. p. 291, sur l'écorce terrestre.

III

Des lecteurs nous ont plus d'une fois demandé de publier une coupe de notre globe de manière à faire voir quel est l'état de sa masse centrale.

C'est impossible. La science ne permettrait pas de donner une satisfaction sérieuse à cette question. Le problème n'est pas résolu.

La masse centrale du globe est-elle restée fluide ou s'est-elle solidifiée en grande partie? comme l'ont pensé quelques savants, entre autres Poisson, qui n'était pas au courant de la question. On ne peut rien affirmer avec certitude à ce sujet, quoiqu'on en ait eu la prétention, même si on se reporte aux travaux de véritables savants.

Il faut, bien entendu, laisser de côté les dissertations d'une foule d'amateurs : les moins instruits sont toujours ceux qui prétendent tout expliquer avec le plus de confiance et de témérité.

Il est certain que l'intérieur du globe est resté très chaud, comme l'atteste l'accroissement incessant de température dans le sens de la profon-

deur [1]; mais jusqu'où se poursuit cet accroissement qu'on avait mis assez récemment en doute; il faut jusqu'à ce jour se résigner à l'ignorer.

Quant à la nature des masses qui forment le fondement de l'écorce terrestre, c'est-à-dire qui supportent le granite et qui sont dites infragranitiques, notre savant géologue, M. Daubrée, croit pouvoir le déduire des analogies frappantes entre elles et les roches météoritiques qui nous arrivent des espaces. Tout porte à croire qu'au-dessous du granite, il y a des roches *avec fer natif;* puis des masses condensables de *fer métallique,* comme les échantillons qui nous arrivent des espaces célestes [2]. C.

Mesures itinéraires.

Pays.	Noms.	Valeur en kilom.
Belgique.	*mille métrique*.	1k,000
Hollande.	*mijl*.	1 ,000
Italie.	*mille métrique*.	1 ,000
Russie.	*werst*, 500 *sagènes*. . .	1 ,067
Suisse.	*lieue*, 16 000 *pieds*. . .	4 ,800

LIEUES ET MILLES.

	mètres.
Mille géographique de 15 au degré de l'équateur. .	7422
Lieue de 18 au degré du méridien.	6171
Lieue de 25 au degré du méridien..	4445
Lieue marine ou géographique de 20 au degré. . .	5557
Mille marin de 60 au degré, ou arc du méridien d'une minute, ou tiers de lieue marine.	1852

MESURES TOPOGRAPHIQUES.

	Kilom. carr.
Lieue marine carrée de 20 au degré.	30,8766
Mille marin carrée de 60 au degré.	3,4307
Mile anglais carré	2,5899
Kilomètre carré	0 03239 lieue marine carrée. 0 29148 mille marin carré. 0 38612 mile anglais carré.

La droite voie.

Heureux ceux qui n'ont eu qu'une voie à suivre dans la vie en montant toujours éclairés par l'amour du bien et la saine raison! D'autres, sous le fouet de la destinée, sont poussés par les circonstances dans une suite de sentiers de traverse où ils errent longtemps sans découvrir clairement le but final. Si cette diversité vient de leur imprévoyance, de la faiblesse de leur volonté, de leur versatilité d'esprit, on a le droit de les blâmer. Mais il se trouve parfois qu'ils ne peuvent vraiment pas faire mieux, et si, parmi les incertitudes, les épreuves, les tentations mauvaises, ils sont parvenus à vivre toujours honnêtement de leur travail et à assurer la paix de leurs vieux jours, qui pourrait leur adresser aucun reproche? Quant à moi, malgré le peu de progrès qu'ils auront fait dans le cours de leur existence, je ne leur refuserai certainement pas ma sympathie et mon estime s'ils ont été bons et charitables.

Éd. Ch.

La Haine.

Ceux qui aiment à se livrer pleinement et en toute liberté de conscience à la haine, manquent rarement de citer ce que Molière dit de

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Ils ne remarquent peut-être pas assez que Molière parle du *vice* et non des *vicieux*. On a très bien dit :

« Aimons les hommes, haïssons l'erreur. »

N'est-il pas bon de nous appliquer à faire en sorte qu'aucune haine contre les personnes ne prenne racine dans nos cœurs? C'est assez du mépris. Encore faut-il s'assurer que le mépris n'est pas injuste, ce qui arrive souvent lorsqu'il est absolu. Éd. Ch.

En avance.

En toutes choses bonnes et utiles prenez toujours le plus d'avance possible. Ce ne sont pas seulement les maladies, la mort qui menacent de vous surprendre. Le nombre des accidents que peuvent causer des retards regrettables est infini, et il n'est pas sage d'y exposer sa vie, même dans ses moindres détails : un des secrets de vivre avec le plus de chances de paix, de sérénité, sinon de bonheur, est de ne donner par négligence aucune prise, si petite soit-elle, aux contrariétés et aux déceptions. Naviguons, rame et gouvernail en main, calmes et vigilants.

Éd. Ch.

TRANSPARENCE DE L'EAU DES LACS.

D'assez nombreuses expériences ont été faites pour déterminer le degré de transparence de l'eau dans les lacs de Suisse (lacs Léman, de Zurich, de Walenstadt). Deux procédés ont été employés.

Le premier consiste à déterminer la limite de visibilité d'un objet, c'est-à-dire la profondeur à laquelle un disque blanc plongé dans l'eau cesse d'être visible. Cette limite n'a rien de bien absolu, car elle dépend de l'œil de l'observateur.

Dans la seconde méthode d'expérimentation, on se sert de plaques photographiques sensibles ou de papiers imprégnés de chlorure d'argent. On les attache de distance en distance à une ligne de sonde et on les descend dans l'eau, pendant la

[1] Voyez page 287.

[2] Les lecteurs qui voudraient étudier de plus près ce sujet peuvent lire le beau mémoire de M. Daubrée publié dans la *Revue des Deux Mondes* sous le titre de *les Météorites et la constitution intérieure du globe terrestre*, et son article sur *Descartes* dans le *Journal des savants*.

nuit, à différentes profondeurs. On les y laisse jusqu'à ce qu'une belle journée de soleil soit passée et on les relève également de nuit. On peut juger de la transparence de l'eau par le degré d'altération des papiers sensibilisés, et par la profondeur à laquelle ils doivent être descendus pour n'éprouver aucune action de la part de la lumière.

Voici quelques résultats obtenus sur le lac Léman. La première colonne donne la profondeur à laquelle le papier au chlorure d'argent reste intact; la seconde, la limite de visibilité du disque blanc.

	mètres.	mètres.
Du 8 au 9 mars 1887 . . .	100	15,6
11 mai.	75	
5 au 7 juillet	45	5,5
6 septembre	50	5,0
9 ou 12 novembre . . .	85	12,3
7 février 1888.		18,0
4 au 6 mars.	110	16,5

Il résulte de là que la transparence de l'eau est plus grande en hiver qu'en été. Cela tient, sans doute, à la plus grande quantité de poussières et de corpuscules organiques contenus dans l'eau pendant les saisons chaudes.

E. Lefebvre.

CROQUIS PAR TOPFFER.

Suite. — Voy. p. 136.

Un jour de fête sur le lac Léman avant les bateaux à vapeur.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. Administrateur délégué et Gérant : E. BEST.

LE MUSÉE GUIMET.

Le Musée Guimet, à Paris. — Dessin de Normand.

Le musée Guimet, ou musée des Religions, est situé, près du Trocadéro, au point de rencontre de la rue Boissière et de l'avenue d'Iéna. Ce petit monument, de style gréco-romain, éveille l'idée tout à la fois d'un palais et d'un temple. La partie qui attire d'abord le regard est le pavillon circulaire qui relie les deux façades et regarde la place d'Iéna. Cette rotonde, décorée de pilastres, de rosaces, de palmettes, est surmontée d'une élégante coupole terminée par une pomme de pin, et domine d'un étage le reste de l'édifice.

La façade principale s'étend sur la rue Boissière. Elle est ornée, au milieu, d'un pavillon en saillie dans la base duquel s'ouvre la porte d'entrée. Au-dessus s'élèvent deux colonnes ioniennes et deux pilastres supportant un fronton; de chaque côté, sur la partie de l'entablement que soutient un pilastre en retrait, repose une chimère ailée. Aux deux extrémités de la façade se trouve un avant-corps, plus étroit et moins saillant que celui du centre; il est couronné aussi d'un fronton. Les trois frontons sont décorés aux trois angles de palmettes sculptées.

La façade qui donne sur l'avenue d'Iéna est plus simple et présente moins de relief. Elle diffère de celle que nous venons de décrire par l'absence du pavillon central.

Un troisième corps de bâtiment, qui unira les deux autres en laissant entre eux la place d'une cour intérieure, est encore en construction.

Le musée, dit des Religions, doit son existence à M. Émile Guimet. Chargé, en 1876, d'une mission dans l'extrême Orient pour étudier les religions du Japon, de la Chine et de l'Inde, M. Guimet, de retour en France, annonçait dans son rapport au ministre de l'instruction publique qu'il rapportait du Japon plus de 300 peintures religieuses, de 600 statues de divinités et de 1 000 volumes. La Chine lui avait aussi fourni de nombreuses représentations sculptées ou peintes des dieux du Céleste Empire. Il exprimait donc l'espoir de pouvoir fonder bientôt un musée contenant tous les objets relatifs aux cultes japonais, chinois, ainsi qu'à ceux de l'Inde et de l'Égypte; en outre, une bibliothèque d'ouvrages sanscrits, singalais, chinois, japonais et européens, traitant particulièrement des questions religieuses; enfin une école dans laquelle les jeunes Français pourraient étu-

dier les langues vivantes ou mortes de l'extrême Orient, et les jeunes orientaux la langue française : des professeurs bouddhistes, confucéens, shinnoïstes, avaient déjà promis leur concours. Grâce à ces professeurs et à des correspondants spéciaux, il serait possible de publier en français, avec le texte original en regard, la traduction de nombreux documents inédits.

Le projet de M. Guimet s'est réalisé. Le musée des Religions a été fondé d'abord à Lyon; puis, comme il prenait un continuel accroissement, il a été transporté à Paris, dans un édifice quatre fois plus spacieux, la ville de Paris ayant accordé un terrain de quatre mille mètres, et le ministère de l'instruction publique devant contribuer pour un tiers aux frais de construction, évalués à deux millions.

Les collections japonaises, égyptiennes, celles de l'Inde et de l'Indo-Chine sont déjà exposées dans les galeries du nouveau monument, accompagnées de peintures explicatives dues à M. Félix Régamey.

Les publications ont commencé à Lyon et se poursuivent à Paris avec activité. Elles forment déjà quatorze volumes in-4° du plus haut intérêt, sous le nom d'*Annales du musée Guimet.*

E. L.

LE TOCSIN.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. page 298, 314.

XI

Quand il apprit que Mme Launay se chargeait des incendiés, il se dit : « Les voilà en bonnes mains! tant mieux pour eux », et il ajouta à la réflexion : « Tant mieux pour nous aussi; car s'ils avaient été un peu serrés chez nous, nous n'aurions pas été trop au large non plus. Tout s'arrange pour le mieux. Tiens! est-ce que j'ai la berlue, je ne vois plus la chaîne. »

S'il ne voyait plus la chaîne, il y avait à cela d'excellentes raisons. Sur l'avis du commissaire de police, qui en avait conféré avec M. le maire et avec le capitaine des pompiers, la chaîne s'était dissoute et les chaînons s'étaient dispersés; car, dans la maison incendiée, tout ce qui était brûlable avait été brûlé; les murs tenaient bon et les voisins n'étaient plus menacés.

« Eh bien! se dit Midat, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de retourner à mes râpes. »

Et il retourna tranquillement à ses râpes.

— Je sais tout, lui dit sa femme qui l'attendait sur le pas de la porte.

— Tant mieux, répliqua tranquillement le ferblantier; ça m'épargnera une grande perte de temps et de paroles, car j'ai là de l'ouvrage qui presse diablement.

Sa femme cependant, émue, tremblante, les yeux étincelants d'orgueil, le saisit avec une violence nerveuse par le collet de sa jaquette d'incendie, lui plaqua sur les joues deux baisers retentissants, et cela, publiquement, à la face d'Israël. Ni les passants ni les voisins ne se scandalisèrent de cette éclatante infraction aux lois sévères du décorum.

Le ferblantier passa rapidement son tablier professionnel, paracheva la marguerite qu'il avait laissée incomplète, et passa à la feuille suivante, puis aux suivantes, jusqu'au souper, où il mangea d'un fort grand appétit.

— C'est égal, lui dit sa femme en souriant d'un bon sourire, tu m'avais promis d'être prudent!

— Ma chère, répondit gaillardement le mari, tu devrais savoir que je n'ai jamais le vertige, car je te l'ai rabâché plus de cent fois.

Le souper terminé, le ferblantier se remit à l'œuvre, pendant que sa femme, avec son approbation, s'en allait par là-bas, du côté de la petite maison meublée de Mme Launay, pour voir si « les autres » n'auraient pas besoin d'un coup de main pour achever leur installation. Elle ne partit pas seule, l'apprenti l'escorta, chargé d'un grand panier où il y avait douze bouteilles de ce bon petit vin de la côte Saint-Hilaire.

Mme Midat rentra assez tard, les yeux rouges comme si elle avait pleuré longtemps, et pourtant le sourire sur les lèvres. Le ferblantier ne lui demanda pas d'explications; ou bien il devina ce qui s'était passé, ou bien il était trop pressé de besogne pour perdre une seule minute en paroles oiseuses.

XII

Mais il eut beau se coucher tard et se lever matin, il n'eut pas la satisfaction de mettre Hureau dans son tort.

En effet, lorsque Hureau apparut sur les dix heures du matin, accompagnant l'ouvrier qui portait la demi-grosse de cadres, le ferblantier martelait ferme, et il lui restait encore une demi-douzaine de feuilles à marteler.

— Je suis en avance, dit le boisselier d'un air de triomphe.

— En avance sur moi, possible; mais en retard sur ta parole, riposta le ferblantier. Et même, ajouta-t-il en hochant la tête, sans cet animal de tocsin, tu aurais été en retard sur moi.

— Ça, c'est vrai, répondit franchement le boisselier. Aussi, ajouta-t-il en souriant, quelque chose me dit que je vas perdre ta pratique. Nous n'en serons pas moins amis et compères, vieux lascar; je suis un homme juste, moi, et je trouve naturel qu'un homme fasse travailler ceux de sa famille plutôt que des étrangers. Je sais tout, comme tu vois, et... pour parler en bon chrétien, je suis comme qui dirait content de perdre ta pratique, puisque c'est comme cela que je la perds. Donne-moi ta main, Midat.

Midat donna sa main que le boisselier retint prisonnière dans les siennes.

— La main que je tiens là, reprit-il, c'est la main d'un brave homme. Quel courage...

— J'ai eu peur d'une chatte, riposta le ferblantier, en essayant de dégager sa main; il y avait des témoins; s'ils ne te l'ont pas dit, je te l'apprends.

— Quel courage! reprit le boisselier avec obstination.

— Écoute, Hureau, riposta le ferblantier, es-tu sujet au vertige, toi?

— Oui, assez.

— Moi, pas; ça explique tout. Rends-moi ma main, tu vois bien que je suis pressé.

— Minute, je vais te la rendre. Moi, à ta place, tu sais, Midat, je ne dirais plus « cet animal de tocsin », comme tu viens de le dire tout à l'heure. Moi, à ta place, je lui tirerais plutôt mon chapeau, car enfin c'est lui qui t'a donné occasion d'avoir peur de cette chatte... et de passer sur cette planche. Au revoir, mécréant. Au revoir... brave et digne homme!

XIII

Et maintenant, à nous deux, pauvre, pauvre vieux tocsin, à qui l'on a fait une réputation si sombre et si lugubre; tu subis le sort de tous les porteurs de mauvaises nouvelles; c'est à toi que l'on s'en prend lorsque tu annonces simplement incendie, inondation, invasion ennemie. Et pourtant, tu ne fais que dire, en ta grave et sombre symphonie, ce qu'il faut bien que l'on sache pour passer du repos à l'action, et de l'égoïsme banal de la vie de tous les jours à l'héroïsme et au dévouement. Un vulgaire ferblantier t'appelle « animal » dans son premier mouvement d'impatience, et pourtant c'est ta voix qui lui a révélé tout ce que peut contenir de grand et de noble une âme vulgaire, une âme de ferblantier. Tes grandes vagues sonores ont balayé de cette âme la haine et la colère pour y déposer au passage la sympathie et le dévouement, d'où naissent les grandes actions et les grands exemples. Qu'auraient pu faire de plus les stances d'un grand poète ou les mélodies d'un grand musicien? »

J. Girardin.

LA SYMPATHIE CHEZ LES BÊTES.

LES REPTILES.

Suite. — Voy. pag. 262, 294, 318.

On ne saurait attendre un grand déploiement d'activité mentale de la part d'animaux à sang froid, qui remuent peu, dorment beaucoup, passent en léthargie une grande partie de l'année, mangent à de longs intervalles, supportent des jeûnes presque indéfinis sans inconvénient, suspendent à volonté leur respiration, enfin n'ont qu'un minimum de cerveau et des sens singulièrement obtus.

Toutefois on peut recueillir dans l'histoire des reptiles quelques traits de discernement, de mémoire et même, semble-t-il, d'attachement, qui méritent d'être cités.

Plusieurs des correspondants de M. Romanes lui ont assuré qu'ils avaient connu des tortues visiblement attachées aux personnes qui prenaient soin d'elles. « L'une de ces tortues venait à l'appel de son maître et lui témoignait son affection en lui tapant légèrement sur le pied avec sa bouche. Elle ne faisait attention à aucune autre personne. Quelques semaines de séparation ne semblaient point affaiblir le souvenir qu'elle gardait de son bienfaiteur. »

Une dame affirma au même naturaliste qu'elle était parvenue à se lier d'amitié avec une grenouille. « J'ouvrais, dit-elle, la porte de la palissade de fer qui entourait la pièce d'eau, et j'appelais Tommy (c'était le nom que j'avais donné à ma grenouille); aussitôt elle sautait hors des joncs dans l'eau et nageait jusqu'à moi; quelquefois elle venait sur ma main. C'était après déjeuner que je lui donnais à manger, mais quelle que fût l'heure à laquelle je me présentais, elle répondait toujours à l'appel de son nom. »

M. Pennent cite un crapaud qui a vécu pendant trente-six ans dans un jardin à l'état de familier, reconnaissant parfaitement toutes les personnes de la maison. Il n'est pas rare de voir des lézards apprivoisés, venant prendre à la main les mouches qu'on leur présente, et même apparaissant au bord de leur trou dès que leur ami en sifflant leur annonce sa présence.

Voici un fait plus extraordinaire; il ne s'agit pas d'un inoffensif lézard, mais bien d'un alligator : « Pendant neuf ans, dit M. Jesse, mon correspondant avait surveillé l'exécution de certains travaux pour le compte du gouvernement aux États-Unis. Pendant la construction d'un phare dans un marais attenant à une rivière, il réussit à s'emparer d'un jeune alligator, et il l'apprivoisa si bien que l'animal le suivait dans la maison comme un chien, montait les escaliers après lui et lui témoignait la plus grande affection. Mais son ami de cœur était un chat. Quand il le voyait assoupi devant le feu, il venait s'étendre à ses côtés, ou il s'endormait la tête appuyée sur son camarade. L'absence et la présence du chat faisaient la pluie et le beau temps pour l'alligator. »

Les serpents, même les plus redoutables, sont sensibles aux bons traitements et capables de répondre par un véritable attachement à l'affection qu'on leur témoigne. Tels étaient ceux qui appartenaient à M. et Mme Mann, et dont M. Severn a parlé dans le *Times* (25 juillet 1872), pour rassurer quelques personnes qui s'étaient plaintes du dangereux voisinage de ces reptiles.

Après avoir déclaré qu'il connaissait M. et Mme Mann, ainsi que les animaux dont on se plaignait, M. Severn racontait en ces termes la première visite qu'il leur avait faite : « Après avoir échangé quelques mots avec moi, M. Mann me

demanda si j'avais peur des serpents et, sur ma réponse un peu hésitante, je l'avoue, que je ne les craignais pas trop, il tira d'une armoire un gros boa constrictor, un python et plusieurs petits serpents, qui se mirent à circuler librement sur la table au milieu des livres, plumes, etc... J'éprouvai d'abord quelque émotion, surtout lorsque je vis les deux gros reptiles s'enlacer autour de mon ami, et me regarder de leurs yeux brillants en dardant leur langue fourchue; mais je ne tardai pas à reconnaître qu'ils étaient parfaitement apprivoisés, et je me rassurai complètement.

» Au bout de quelques instants, M. Mann me quitta pour appeler sa femme, et je restai seul en face du boa établi sur un fauteuil. Je commençais à m'inquiéter en le voyant s'approcher de moi, lorsque l'entrée de mes hôtes, suivis de deux petites filles charmantes, vint faire diversion à mon malaise. Après les formules d'usage, Mme Mann et ses deux filles s'approchèrent du boa et, lui prodiguant les termes de la plus vive affection, se laissèrent enlacer par lui. Tout en causant, je ne cessais de m'étonner du spectacle que j'avais sous les yeux. Là, devant moi, était assise une femme charmante avec ses deux jolis enfants, tandis qu'un boa, aussi gros qu'un jeune arbre, se jouait autour de sa taille et de son cou, lui faisant comme un turban au-dessus de la tête et recherchant les caresses comme un jeune chat. Les enfants lui prenaient constamment la tête dans leurs mains, et lui baisaient la bouche en écartant sa langue fourchue. L'animal semblait jouir de leurs câlineries, mais il ne cessait de tourner la tête vers moi, avec une expression singulière dans les yeux; si bien que je finis par lui permettre de glisser sa tête pendant un instant dans ma manche.

» Rien de plus gracieux que la manière dont ce magnifique serpent glissait autour de Mme Mann, pendant qu'elle circulait dans l'appartement et qu'elle nous servait du café. Il semblait répartir son poids avec une grande adresse, et chaque anneau ressortait vivement avec ses dessins sur le fond noir de la robe de velours.

»... Les serpents étaient fort obéissants : ils restaient dans leur armoire quand on le leur commandait. »

Plus tard, M. et Mme Mann durent faire une absence de six semaines. Ils confièrent leurs serpents à un gardien du Jardin zoologique; mais le boa tomba dans l'abattement, dormant sans cesse et refusant toute nourriture. Quand ses maîtres revinrent et qu'il les revit, il bondit de plaisir et s'enlaça autour d'eux avec toutes les marques de la joie la plus vive.

Le python parut aussi fort affecté du départ de ses amis. Il ne se remit jamais. Un jour, on le trouva mort dans la chambre de M. Mann, qui était gravement malade, et auprès duquel il s'était furtivement traîné.

A suivre. E. Lesbazeilles.

LE THÉATRE DE TÉRENCE.

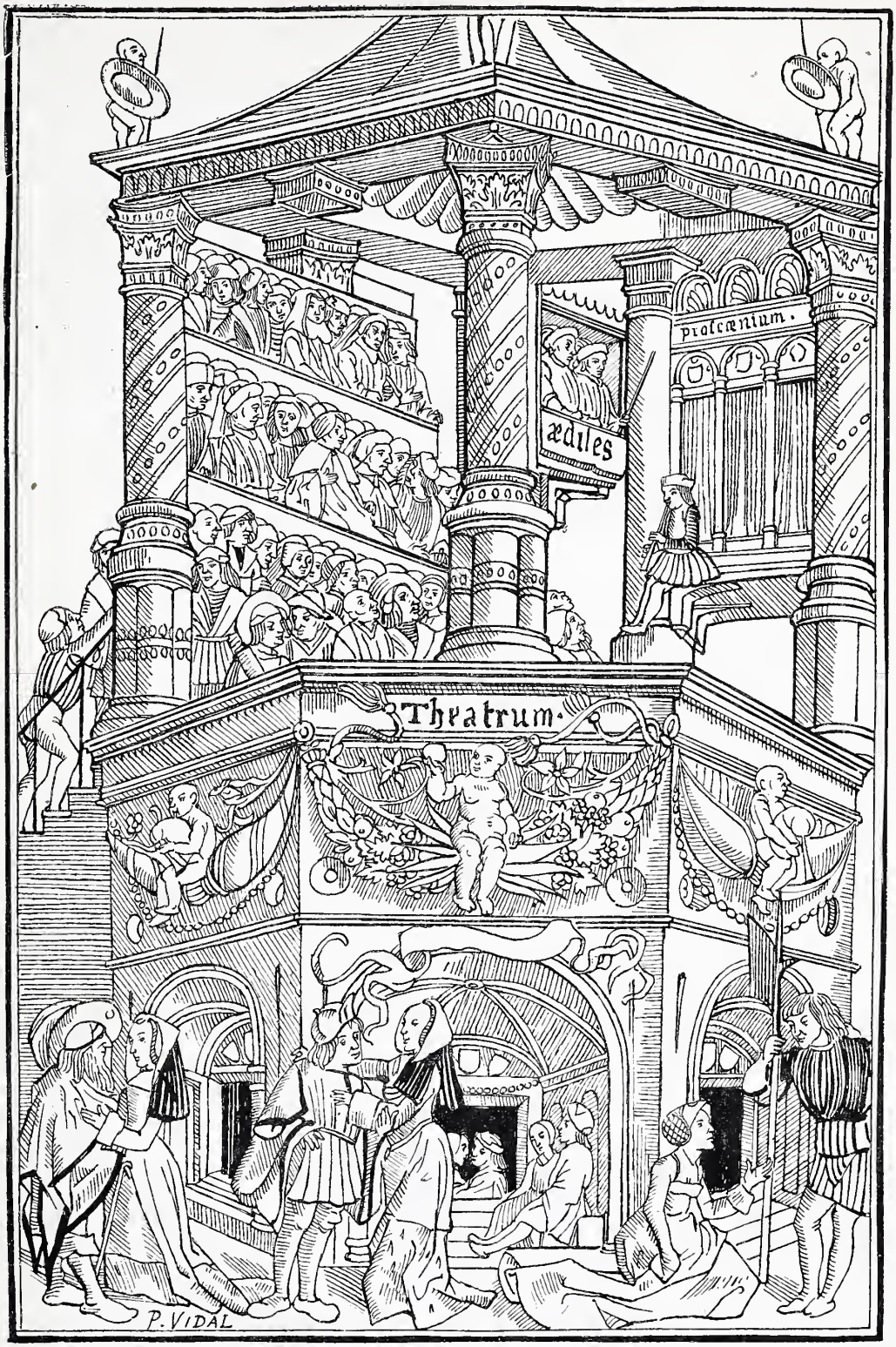
Térence n'est à vrai dire connu que par ses écrits où respire le souffle de l'antiquité. Quelques détails biographiques révèlent à peine son existence, et deux ou trois anecdotes, plus ou moins suspectes, plus ou moins apocryphes, ne suffisent pas à défrayer la curiosité des chercheurs de renseignements. Il faut s'y résigner et se contenter de retrouver dans son « Théâtre » ce Térence dont le génie est encore vivant, dont la gloire est comme descendue jusqu'à nous par une route droite et lumineuse. Quand on considère à la lueur de l'expérience les misères de tant d'écrivains illustres, leurs faiblesses, leurs palinodies, on se prend à penser : « Heureux les poètes qui n'ont pas d'histoire et se sont en quelque sorte personnifiés dans leur œuvre! » Térence est au nombre de ces privilégiés.

Pour nous, Français du dix-neuvième siècle, l'auteur de l'*Andrienne* apparaît comme l'un des deux principaux poètes comiques de Rome; pour nos pères du dix-septième et du dix-huitième siècle, c'était un des plus grands poètes comiques de l'humanité. Boileau, Racine, La Fontaine, n'hésitèrent pas à l'égaler, même à le préférer à Molière. Bossuet en faisait un des précepteurs destinés à former l'esprit du grand Dauphin. Fénelon lui reconnaissait, au détriment du créateur d'Alceste, « une naïveté inimitable », un « dramatique aussi vif qu'ingénu ». Avant Fénelon et Bossuet, Montaigne avait défini ce même Térence « les grâces et la mignardise du langage latin » en le jugeant « admirable à représenter au vif les mouvements de l'âme et la condition de nos mœurs ». Au dix-huitième siècle, Diderot, dans un morceau que Villemain qualifiait de « délicieux », ne craint pas de conseiller aux jeunes poètes de feuilleter alternativement Molière et Térence, d'apprendre « de l'un à dessiner, de l'autre à peindre ». Il le compare à « une des précieuses statues qui nous restent des Grecs », tant il lui attribue les dons attiques, la mesure dans l'aisance, la perfection dans la vérité!

C'est qu'en effet Térence fut plus grec que romain. Esclave originaire d'Afrique, amené dès son bas âge à Rome, affranchi par son patron le sénateur Terentius Lucanus, il a vécu dans la société des jeunes patriciens romains, et, comme eux, il a puisé son goût et son génie à la source hellénique, la seule qui reste toujours inaltérable et pure. Client des Scipion et des Lélius, il a imité les Philémon et les Ménandre, comme ses nobles amis imitaient les Cimon et les Périclès. On a pu même le surnommer un demi-Ménandre, et ce surnom lui a été dévolu par un connaisseur tel que César.

Ce serait pour nous un plus grand poète s'il était moins un imitateur. L'invention, ce don royal du génie, ne lui a été dispensée que d'une main avare par la Muse. Ses qualités de choix ne

sont pas des vertus maîtresses, des énergies créatrices. Ses comédies, toutes attachantes et si délicates, ne laissent pas l'impression profonde d'un chef-d'œuvre d'Aristophane, de Plaute, de Shak-



Quinzième siècle. — Fac-similé d'une gravure de l'édition de Térence, in-4°, avec le commentaire de Guy de Johanneau (*Guido Juvenalis*), revue par Josse Bade, et ornée de 159 gravures sur bois (*cum figuris unicuique scenæ præpositis*), Lyon. — Imprim. de Trechsel (mort en 1498) (¹).

speare, de Molière, ou même des incomparables fragments de Ménandre. Les personnages se ressemblent tous, réduits à quelques types invariables. Ce sont des figures nettement dessinées, ce ne

(¹) M. Firmin Didot, dans son *Essai sur l'histoire de la gravure sur bois*, dit :

« Sur les 159 planches qui ornent ce volume, les deux premières occupent toute la page. La première nous montre l'auteur dans sa bibliothèque. La seconde est la représentation très curieuse d'un théâtre où figurent les *Œdiles* et le peuple. En avant du *Prosce-*

sont pas de larges et puissantes incarnations de l'homme exprimé dans ses vices, ses ridicules, ses passions, comme un Strepsiade, un Falstaff, un Tartufe, un Figaro.

C'est cependant un poète comique, d'ordre éminent, unissant à l'exquise vraisemblance des mœurs l'ordonnance harmonieuse de l'action, et surtout un écrivain supérieur, capable d'allier toujours la simplicité la plus élégante à la plus classique pureté. Ce qui vaut mieux encore, c'est un penseur de l'école alexandrine, doué d'une sensibilité précoce dans la cité de Mars, déjà distincte, frémissante et parfois vibrante. Il a pris à son modèle Ménandre l'inoubliable accent de la pitié. Grâce à lui cet accent, répété par une lèvre mélodieuse, est venu troubler pour la première fois la sérénité farouche des Romains, et pour la première fois éveiller dans leurs cœurs d'airain des fibres qui s'ignoraient encore. Ce charme compatissant, cette émotion fraternelle, qui devançaient la tendresse virgilienne, émanent ainsi de Térence et s'en dégagent comme un parfum.

Voilà pourquoi le « Théâtre de Térence », composé seulement de six pièces, mais de six pièces achevées, a traversé les âges avec une fortune constante, un succès toujours renouvelé. Les poètes romains de l'Empire, à moitié grecs aussi, vénérèrent Térence comme un devancier en atticisme. Horace le proclama grand artiste. C'était l'un des auteurs favoris d'un Sénèque, d'un Pline, d'un Marc-Aurèle. Son ascendant, si décisif sur les esprits cultivés, survécut même à ce temps de politesse raffinée, et s'exerça sur les âmes barbares. Même après la chute de l'Empire romain et le naufrage de la civilisation latine, nous voyons Chilpéric, ce Claude mérovingien, qui se piquait de grammaire et de métrique, reconstruire l'amphithéâtre de Soissons, et faire jouer en cette occasion solennelle une pièce de Térence précédée d'un prologue dont on a conservé les vers. Ce prologue mettait en scène Térence lui-même en présence d'un bateleur qui raillait les Muses antiques et personnifiait l'homme des temps modernes, le naturaliste de l'époque. Ce rapprochement n'est pas dénué de philosophie. Souvent, aux éclipses de l'histoire, la mode, l'actualité, semblent triompher aux dépens du grand style, du beau, de l'art, mais ce triomphe est éphémère. L'Art, le Style, le Beau, peuvent être patients; car ils sont éternels. Les bateleurs disparaissent, Térence ressuscite toujours.

Au dixième siècle, que l'on a réputé si souvent un âge d'épaisses ténèbres, un effort plus notable fut tenté, propre à confirmer la permanente souveraineté de Térence. Dans une abbaye de Saxe, une religieuse, Hroswitha, se plut à composer six comédies imitées de l'auteur des *Adelphes*, six comédies dont le manuscrit est venu jusqu'à nous. Pendant tout le moyen âge, Térence, aussi bien que Plaute, ne cessa d'être assiduement lu, commenté fréquemment dans l'Université : car le moyen âge a péché par le défaut de méthode et la confusion beaucoup plus que par l'ignorance. La Renaissance vint, et avec elle reparurent dans tout leur lustre et sous leur véritable jour les poètes de l'antiquité parmi lesquels Térence devait être, nous le savons, l'un des plus chers et des plus glorieux, étant l'un des plus sympathiques.

C'est sur ce mot que nous terminerons. Car il explique la renommée si durable de Térence. Si Bossuet a pu dire éloquemment : « Malheur aux héros sans humanité! » on ne dirait pas avec moins de raison : « Malheur aux poètes sans humanité! » Ce n'est pas seulement par ses mérites d'écrivain irréprochable et d'observateur délicat, c'est par cette veine jaillissante de sentiment qu'il a fait circuler dans son œuvre, c'est par cette tendresse innée qui s'est résumée dans ce vers sublime : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » C'est en un mot par son humanité que Térence est immortel.

EMMANUEL DES ESSARTS,
De la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

nium, on voit la musique représentée par un joueur de flûte, et dans le soubassement du théâtre, les *Fornices*... Les 157 autres planches n'occupent que la moitié de la page. » — Elles représentent des scènes de l'*Andrienne*, des *Adelphes*, de *Phormion*, etc.

UN NOUVEAU CORPS SIMPLE.

LE FLUOR.

Suite et fin. — Voy. p. 301.

2° ISOLEMENT DU FLUOR.

Dans la préparation de l'acide fluorhydrique au moyen du spath fluor et de l'acide sulfurique, on obtient en même temps du plâtre ou sulfate de chaux; le spath fluor contient donc le métal de la chaux, le calcium. En présence des propriétés spéciales de l'acide fluorhydrique, les chimistes ont été conduits à y admettre l'existence d'un élément inconnu à l'état de liberté, mais qui existe en combinaison avec l'hydrogène dans l'acide fluorhydrique et avec le calcium dans la fluorine. Cet élément, ce corps simple qu'ils n'avaient jamais aperçu, ils l'avaient nommé *le fluor* : de sorte que le spath fluor était regardé comme composé de fluor et de calcium, l'acide fluorhydrique comme formé par l'union de l'hydrogène avec le fluor.

L'acide fluorhydrique, par les actions énergiques qu'il exerce sur la plupart des corps connus, avait permis d'obtenir un très grand nombre de composés fluorés. Aussi, sans jamais avoir obtenu le fluor, on connaissait les combinaisons qu'il forme avec l'hydrogène, le bore, le silicium, le phosphore, l'arsenic, les métaux. On savait même, par les analogies de propriétés existant entre ces composés et d'autres bien connus, à quel corps simple devait ressembler ce fluor qu'on n'avait jamais vu : les chimistes étaient d'accord pour le ranger dans une sorte de famille avec le chlore, le brôme et l'iode. Mais toutes ces inductions ne

devaient être regardées que comme de simples hypothèses, tant que le fluor n'aurait pas été obtenu isolé et libre de toute combinaison. C'est à ce résultat que l'on est arrivé dans ces derniers temps.

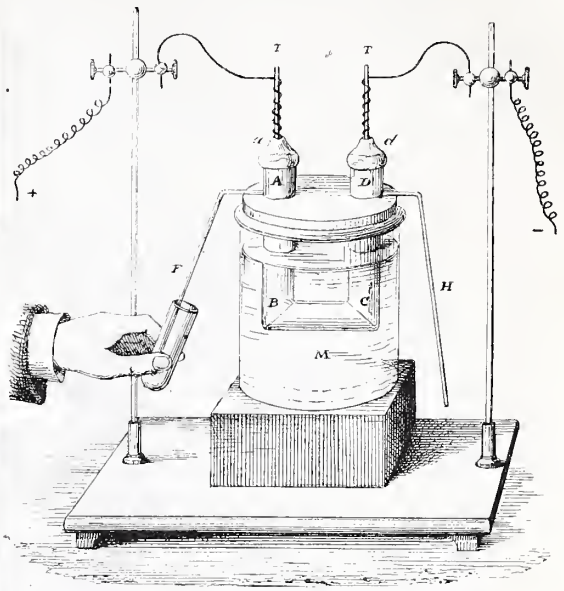
Depuis la découverte de l'acide fluorhydrique, de nombreuses tentatives avaient été faites pour isoler le fluor. Humphry Dawy, Gay-Lussac et Thénard, Aimé, les frères Knox, Louyet, Frémy l'avaient essayé en vain. Une première difficulté consiste dans les dangers de l'opération. Les composés fluorés sont les plus délétères que l'on ait à manier ou à respirer : il n'était pas douteux que le fluor devait, lui aussi, posséder au plus haut degré ces propriétés redoutables.

Dawy, en faisant jaillir des étincelles électriques à travers l'acide fluorhydrique, rendit son laboratoire inhabitable et fut lui-même très malade : aussi recommanda-t-il les plus grandes précautions à ceux qui seraient tentés de se livrer à ces recherches. Gay-Lussac et Thénard souffrirent également des vapeurs d'acide fluorhydrique. Les frères Knox eurent aussi beaucoup à s'en plaindre : l'un d'eux, forcé d'interrompre ses travaux, fut obligé de passer trois années à Naples et en revint très souffrant. Quant à Louyet, entraîné par ses recherches, il négligea quelques précautions et paya de sa vie son dévouement à la science.

D'autres circonstances rendent ces opérations particulièrement difficiles. Le fluor, comme on s'y attendait d'ailleurs, attaque et corrode presque toutes les matières connues. Avec quelle substance pouvait-on construire les appareils nécessaires? Comment faire pour que le fluor mis en liberté ne puisse disparaître aussitôt en s'unissant aux parois des vases employés? Toutes ces difficultés ont été résolues par M. Moissan, qui est ainsi parvenu le premier à isoler le fluor.

Il opère sur l'acide fluorhydrique parfaitement pur, dépouillé de toute trace d'humidité, et le décompose au moyen du courant électrique produit par une pile de 20 éléments Bunsen. Le fluor se porte vers le pôle positif de la pile et l'hydrogène vers le pôle négatif. L'acide, renfermé dans un tube de platine ABCD recourbé en forme d'U, est refroidi à 50 degrés au-dessous de zéro par un bain de chlorure de méthyle, M, dans lequel le tube est plongé. Mais comme l'acide fluorhydrique pur ne laisserait pas passer le courant électrique, M. Moissan y ajoute un peu de fluorure acide de potassium et le rend ainsi conducteur de l'électricité. Les deux branches du tube en U sont fermées par des bouchons en spath fluor, *a d;* chacune d'elles porte en outre un tube latéral en platine : l'un F pour le dégagement du fluor, l'autre H pour celui de l'hydrogène. Deux tiges en platine iridié TT passent à travers les bouchons de spath fluor et sont ainsi isolées des parois du tube en U; elles plongent par une de leurs extrémités dans l'acide qu'il s'agit de décomposer et communiquent par l'autre avec les fils conducteurs qui aboutissent aux pôles de la pile.

Pendant le passage du courant électrique, un gaz se dégage par le tube F. Il ne possède aucune des propriétés de ceux que l'on connaît jusqu'à ce jour. Mis au contact des métaux, il les attaque



Isolement du fluor.

immédiatement et se combine même au platine, si celui-ci est échauffé. Le phosphore, l'arsenic, le bore, le silicium brûlent vivement dans ce gaz. Les composés obtenus dans ces circonstances sont identiques aux composés fluorés que l'on savait préparer par d'autres procédés : le gaz mis en liberté dans l'expérience de M. Moissan est donc bien ce fluor qui avait si longtemps échappé aux investigations des chimistes.

E. Lefebvre,
Professeur au lycée de Versailles.

L'ART CHEZ SOI.

Suite. — Voy. les Tables.

RESTAURATION DES VIEILLES FAÏENCES.

La mode de collectionner les anciennes faïences est si généralement répandue aujourd'hui, on garde avec tant de soins tout ce que l'on peut recueillir de cette vieille vaisselle dont les couleurs vives égayaient les tables de nos ancêtres, que nous croyons être utile à un grand nombre de nos lecteurs en leur indiquant quelques procédés simples et faciles qui leur permettront de réparer eux-mêmes les pièces qu'ils trouveraient en mauvais état et qu'ils auraient peut-être dédaignées; il leur sera aisé de recoller celles qui seraient cassées, de refaire même et de décorer les morceaux qui pourraient manquer, et de sauver ainsi d'une destruction irrémédiable bien des spécimens intéressants d'une industrie qui a brillé en France au premier rang et dans laquelle plusieurs villes, Rouen, Nevers, Moustiers et tant d'autres ne connurent pas de rivales.

Les ustensiles sont des plus sommaires et, pour arriver à un résultat satisfaisant, il ne faut que beaucoup de soin et un peu d'adresse.

Nous allons passer successivement en revue les accidents qui se produisent en indiquant la manière de les réparer.

Le cas qui se présente le plus communément est celui d'une fracture de la pièce. Si cette fracture est ancienne et que les bords des morceaux soient encrassés, il faut les nettoyer avec de l'esprit-de-vin ou de l'essence de térébenthine, puis les enduire simplement de cette *colle forte liquide* que l'on trouve partout aujourd'hui dans le commerce, et qui, nous l'avons expérimenté maintes fois, est excellente dans la plupart des cas. On pose ensuite avec précaution la pièce bien verticalement, en l'adossant contre une paroi quelconque et en la faisant porter sur une planchette en bois blanc dans laquelle on aura fixé deux petites pointes fines destinées à l'empêcher de glisser (fig. 1). S'il y a plusieurs petits fragments à réunir au corps principal, ce qui arrive généralement lorsque la faïence a reçu un choc violent sur un point quelconque, on les recollera plus facilement en fixant par dessous, à la colle de pâte, une feuille de papier adhérant à la masse en bon état, et qui servira à maintenir les morceaux; quand ceux-ci auront été recollés et seront bien secs, on mouillera légèrement le papier qui s'enlèvera sans difficulté. Quelquefois cependant les fragments sont tellement petits qu'il est presque impossible de les replacer; dans ce cas il est préférable de boucher la place qu'ils doivent occuper avec une pâte composée, soit de blanc d'Espagne et de gomme, soit de plâtre fin — dit plâtre à mouler — additionné de dextrine. Cette pâte doit être employée assez épaisse afin d'éviter le retrait qui se produit à la dessication; on la mettra un peu en excédent, et quand le tout sera bien sec, on l'égalisera à la ripe et ensuite au papier de verre très doux : on se servira de cette même pâte pour boucher les éclats d'émail qui laisseraient apercevoir la terre.

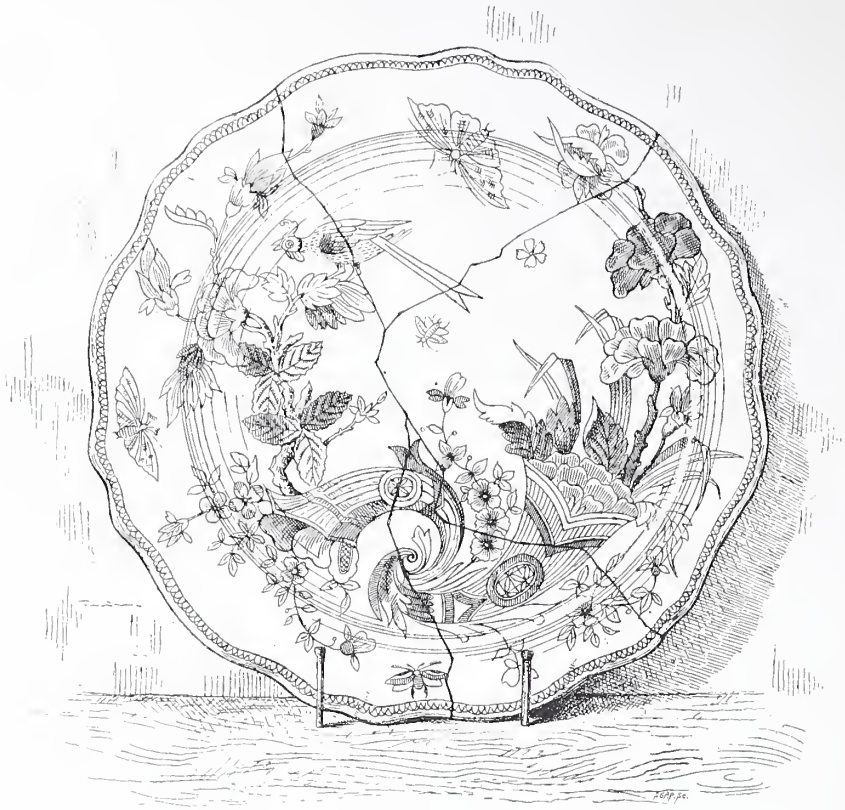


Fig. 1.

Tout ce qui précède est facile à exécuter; il n'en est pas de même quand il s'agit de remplacer un morceau qui manque absolument et qu'il faut refaire entièrement; si ce morceau est petit, on n'éprouvera pas une bien grande difficulté, et en collant sous la pièce, à l'endroit qu'il doit occuper, une feuille de papier, celle-ci suffira à le maintenir jusqu'à ce qu'il soit sec; mais s'il est d'assez grande dimension pour ne pouvoir pas être suffisamment soutenu par les parties qui l'entourent, il sera nécessaire de le consolider à l'aide d'un fil de fer *galvanisé* [1] que l'on fixera dans l'épaisseur de la faïence en perçant avec un petit burin bien trempé (fig. 2) deux trous assez profonds pour pouvoir retenir les deux extrémités du fil de fer. Quand les trous seront suffi-

Fig. 2.

[1] Il sera nécessaire de prendre du fil de fer galvanisé, le fer ordinaire s'oxydant très promptement.

samment creux et nettoyés de façon qu'il ne reste aucune poussière au fond, on les mouillera légèrement, puis on donnera au fil de fer la courbure voulue (fig. 3), et en forçant un peu on le fera entrer, après en avoir enduit les extrémités avec la

Fig. 3

pâte dont nous avons parlé plus haut. On gâchera ensuite du plâtre bien mélangé avec un dixième de dextrine environ, et on refera le morceau en soutenant toujours le plâtre avec un papier collé dessous.

Ici nous devons ouvrir une parenthèse pour tenir nos lecteurs en garde contre un procédé qui est

Fig. 4.

généralement employé par la plupart des *restaurateurs* de faïence, procédé qui consiste à recouvrir d'une couche de peinture à l'huile d'une teinte se raccordant avec le ton général de la faïence, non seulement le morceau refait, mais même les traces des cassures. Ce procédé offre plusieurs inconvénients dont le plus grand est celui-ci : quand la pièce sort des mains du *restaurateur*, elle paraît absolument intacte; mais peu à peu, la partie restaurée prend une légère teinte jaunâtre qui va en augmentant jusqu'au jaune poussiéreux bien caractérisé, ce qui produit une tache d'un effet d'autant plus fâcheux que, semblables au Grand Frédéric qui mettait, dit-on, du vermillon sur les joues des soldats dont il s'amusait à faire le portrait afin qu'elles fussent de la même couleur que celles de sa peinture, les praticiens dont nous par-

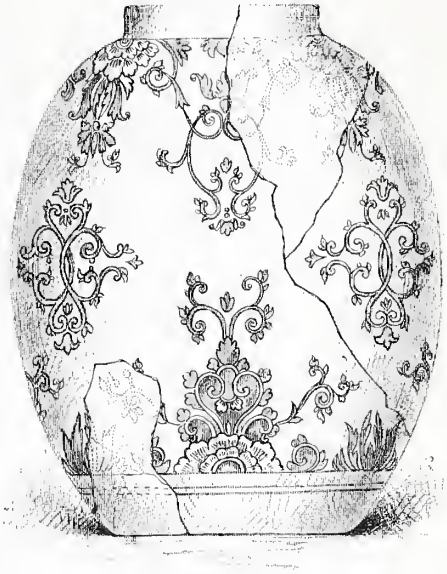


Fig. 5.

lons ne se gênent pas pour couvrir le plus possible la faïence, même sur les parties intactes, afin de rapprocher tout l'ensemble du ton qu'ils emploient. Aussi a-t-on généralement abandonné, au moins dans les musées et dans la plupart des col-

Fig. 6.

lections d'étude, ce genre de restauration; quand une pièce est endommagée, on la restaure aussi bien que possible, mais sans chercher à masquer les traces de cassure et sans vouloir la faire passer pour intacte; souvent, même, on se borne à refaire les morceaux qui manquent, en plâtre légèrement teinté, afin d'ôter la trop grande crudité du blanc, et sans repeindre le décor.

Pour les collections d'amateurs il peut en être autrement, mais on devra éviter, autant que pos-

sible, les retouches faites à la peinture à l'huile; pour cela il faut teinter le plâtre et le rapprocher du ton général de l'émail, qui est verdâtre, gris ou bleuté dans le Rouen et le Nevers, un peu laiteux ou rosé dans le Moustiers, etc., en l'additionnant très légèrement de couleur en poudre, ou en passant très rapidement dessus, lorsqu'il est sec, un large pinceau imbibé d'une eau colorée. A cet effet on peut préparer des petits morceaux de plâtre sur lesquels on fera des essais que l'on comparera avec la pièce à restaurer.

Nous avons indiqué, pour refaire les morceaux, le plâtre additionné de dextrine, qui nous a toujours réussi et qui acquiert en séchant une très grande dureté et un beau poli sur lequel on peint facilement, mais il est d'autres manières d'employer le plâtre qui sont également bonnes : on peut se servir d'eau dans laquelle on a fait dissoudre de la colle forte ou de la colle de poisson; l'eau gommée est excellente aussi, à la condition, dans ce cas ainsi que dans les autres, du reste, d'avoir du plâtre bien fin et qui ne soit pas *éventé*.

Le procédé que nous avons indiqué pour les morceaux à refaire sur les plats et les assiettes peut également être employé pour les vases et pour les anses (fig. 4); il faut seulement avoir soin de ne pas forcer afin de ne pas faire éclater le plâtre. Si l'on a à refaire des ornements en relief, il faut procéder par estampage et, ici, une certaine dextérité est nécessaire. Avec une cire à modeler molle on appuie doucement, mais partout bien également sur les parties intactes et l'on jette dans le moule ainsi obtenu du plâtre liquide qui, lorsqu'il est pris, se détache facilement de la cire toujours un peu huileuse; il sera facile ensuite d'appliquer ce motif à la place qu'il doit occuper.

Les morceaux étant ainsi refaits, on enlève l'excédent à la ripe, et on passe au papier de verre, d'abord un peu fort, puis très doux, de façon à obtenir une surface bien unie et sans rayure; on laisse sécher le plâtre pendant quelques jours et on refait le décor en le peignant avec des couleurs à l'aquarelle qui conservent, lorsqu'elles sont bien employées, la transparence des couleurs vitrifiées.

C'est alors surtout qu'il faut procéder avec le plus grand soin; afin de ne pas salir par de faux traits le fond blanc sur lequel on doit peindre, nous conseillerons de calquer sur les parties restées intactes le fragment du motif à reproduire, et après avoir finement piqué le calque à l'aiguille, de le poncer à l'aide d'un petit tampon de toile dans lequel on aura mis du fusain en poudre; en tapotant très légèrement le tampon sur le papier piqué, le dessin se reproduira avec assez de netteté pour que l'on puisse peindre facilement (fig. 5); on peut au besoin repasser le trait au crayon à la condition toutefois de ne pas prendre un crayon dur qui rayerait le plâtre. Dans les faïences de Rouen à décor bleu, surtout dans celles à décor de style rayonnant (fig. 6), les motifs, quoique d'apparence assez compliquée, sont des plus simples lorsqu'on les décompose; on arrivera donc à une plus grande précision et l'on fera le raccord plus facilement si l'on se borne à calquer la moitié seulement du motif que l'on reportera ensuite en retournant le papier après l'avoir essuyé du côté où l'on a déjà poncé.

Avant de peindre, il sera bon d'essayer sur de petits fragments de plâtre préparés à cet effet le ton que l'on veut employer; on pourra alors le modifier de façon à ne s'en servir que lorsqu'il sera tout à fait semblable à celui de l'original. Nous recommanderons surtout de conserver aux parties repeintes la liberté d'exécution et même les petites imperfections que l'on remarque dans les faïences anciennes. Cette partie de la petite opération qui nous occupe est, du reste, avant tout, une affaire de goût pour laquelle il est très difficile de donner des conseils.

Il ne restera plus ensuite qu'à passer sur les parties refaites un peu de vernis blanc afin de rendre le plâtre brillant comme l'émail.

ÉDOUARD GARNIER [1].

LA MEUNIÈRE DE L'AUNAIE.

Vanité maternelle.

NOUVELLE.

C'est un joli moulin que celui de l'Aunaie, un moulin actif et joyeux dont la roue fait mousser comme du champagne l'onde claire d'un affluent de la Brenne; du moins il en est ainsi aujourd'hui, car à l'époque dont nous parlons, il y a une vingtaine d'années, elle s'arrêtait à chaque instant, cette roue capricieuse, sous prétexte de réparations qui apparemment ne produisaient pas grand effet, puisqu'elles étaient toujours à recommencer. Grand sujet de désolation pour le meunier Jean Gosselin : « Ce qu'il me faudrait, répétait-il, avec de gros soupirs, ce serait une roue neuve d'après les nouveaux systèmes, une roue qui ne refuse pas de tourner chaque fois que la rivière baisse, une turbine comme celle du moulin de la Boisnière qui finira par me ruiner; il est loin du village le moulin de la Boisnière, et c'est un embarras pour les gens que d'y porter leur blé; n'empêche qu'ils commencent à en apprendre le chemin et que je perds petit à petit mes pratiques. »

Mais faire changer le système du vieux moulin eut été une grosse dépense, et Jean Gosselin n'avait déjà que trop de dettes.

Thérèse, sa fille, ayant toujours été la première de sa classe à l'école primaire, il avait imaginé, ou plutôt sa femme lui avait persuadé de « la pousser ». Pour cela il l'avait mise à Tours dans un bon pensionnat, et vers l'âge de vingt ans, elle était en possession de ses brevets, ce qui allait

[1] M. Éd. Garnier, auteur de plusieurs ouvrages importants sur la céramique, a été longtemps attaché à la Manufacture de Sèvres.

sans doute lui assurer une position magnifique; mais, en attendant qu'elle gagnât, elle avait terriblement coûté. Le père s'était demandé souvent, quelque confiance qu'il eût dans l'esprit de sa femme, qui avait sur lui l'avantage considérable de savoir lire, s'il était sage d'élever pour la ville cette jeune paysanne alerte et courageuse qui eût aidé à la maison, et dont on serait séparé. Mais quand il exprimait timidement cette idée, Mme Gosselin le rembarrait de la belle manière : « Celui qui a semé, récolte, » disait-elle sentencieusement. L'orgueil et la volonté d'avoir raison la soutenaient, et elle fermait l'oreille d'un air de dédain si le pauvre homme se hasardait à répondre en hochant la tête : « On a beau semer et semer de la bonne graine; il y a des récoltes perdues. »

Enfin!... Il voulait croire que Thérèse, en arrivant pour les vacances du jour de l'an, leur annoncerait qu'elle avait une place.

C'était par une glaciale après-midi de la fin de décembre. Jean Gosselin revenait de Vendôme, où il avait tenté de négocier un emprunt; mais M. Sidoine, le banquier, l'avait reçu d'une façon peu encourageante.

— Voulez-vous que je vous dise mon opinion? lui avait-il répondu. Cet argent-là et beaucoup d'autres encore iraient se perdre dans le puits sans fond que vous avez creusé pour vous engloutir tous, et le moulin avec vous, le jour où Mlle Thérèse est entrée en pension. Vous ne savez pas ce qui vous menace. Pour une place disponible, il y a des douzaines d'aspirantes qui doivent attendre indéfiniment. C'est une rage qui pousse aujourd'hui un trop grand nombre de filles d'artisans à devenir institutrices. Votre fille va revenir triste, irritée, espérant toujours une situation qui tardera sans doute à se présenter. Elle restera chez vous, faute de mieux, peut-être avec des habitudes, des goûts que vous aurez peine à satisfaire. Tout ce que je vous dis là est dur, mon pauvre Gosselin, mais il faut que vous compreniez pourquoi je ne vous prête pas cet argent qui pourrait bien servir à acheter des romans et des robes pour Mlle Thérèse. Tâchez de lui trouver quelque bon mari de chez vous qui ait des ressources et qui vienne vous aider dans votre vieillesse. Après nous verrons.

— Vous ne connaissez pas ma fille, répliqua Gosselin en secouant la tête; ce n'est pas une personne à mépriser ses père et mère, à aimer la toilette plus que de raison, ni à se laisser marier sans que ça lui dise. Si vous la voyiez...

« Je la connais sans l'avoir vue; elle est, j'en mettrais ma main au feu, fière de sa demi-instruction et prétentieuse, » se disait le banquier, obstiné dans ses préjugés, tandis que son visiteur, penaud et désappointé, remontait dans sa charrette.

La bise soufflait très aigre ce soir-là, formant un triste accompagnement aux pensées du pauvre homme, tandis que cahoté dans les ornières de la route, il fouettait son vieux cheval rouan, trop enclin à buter.

Les chemins étaient mauvais; pendant deux ou trois jours un temps doux avait amené le dégel, puis un nouveau coup de froid avait durci la boue, la rendant rude aux pieds des bêtes et des gens. Cette vallée de la Brenne, si riante en été, bien que toujours un peu humide, avait pris l'aspect désolé que prêtent au paysage certaines journées d'hiver où il semble que la belle saison ait disparu pour jamais et que nulle résurrection ne doive suivre cette mort de toute la nature.

Jean Gosselin subissait, sans se les expliquer, les influences environnantes. Des deux côtés de la route, les arbres répétaient, dans un murmure lugubre chaque fois que le vent les courbait, la fâcheuse prophétie de M. Sidoine... Après tant de sacrifices, sa fille ne trouverait pas de place et elle serait malheureuse!... Quant au reste... Thérèse était une bonne fille. De sa part on n'aurait jamais un reproche. Pourtant il l'avait trouvée, aux dernières vacances, moins gaie, songeuse, l'air abattu parfois. Et ce n'étaient plus les mêmes joues fraîches comme des brugnons. Dame! elle avait tant travaillé,... travaillé à se faire craquer le cerveau!... Et ce serait pour rien!

Cette perspective et la crainte de la concurrence dans son industrie qui le poursuivait comme un cauchemar, quelque autre raison peut-être avec cela, un indéfinissable malaise physique et moral paralysait Jean Gosselin, tout grelottant sous sa limousine. Il ne sentait plus les rênes entre ses doigts gelés, il avait un grand mal de tête, comme si la fièvre allait le prendre, et cependant il n'était pas pressé de rentrer chez lui, n'ayant rien de bon à dire à sa femme. Celle-ci avait été longtemps vaillante, toujours prête à l'encourager, mais la perte d'une partie de leurs économies imprudemment confiées à certain notaire qui avait « levé le pied », quelques années auparavant, lui avait porté un coup dont elle ne devait pas se relever; à présent elle s'inquiétait de la moindre chose et son caractère s'était aigri. Ce jour-là, par exemple, le retard de la charrette qu'elle avait attendue avant la nuit tombée, suffisait à la mettre aux champs. Le souper serait brûlé! Pourvu qu'un accident ne fût pas survenu! Vingt fois elle était allée de la cuisine dans la cour, prêtant l'oreille pour n'entendre jamais que le mugissement du vent. A la fin elle prit son tricot et, s'installant auprès du feu, essaya de travailler, mais les larmes lui montaient aux yeux malgré elle. Depuis longtemps ils n'avaient que des malheurs... Non pas, cependant... il y avait eu aussi une part de satisfaction, celle que leur avaient toujours donnée la bonne conduite de Thérèse et ses éclatants succès à la fin de chaque année scolaire. Thérèse réussirait, de cela Mme Gosselin ne voulait pas encore douter, bien que vis-à-vis d'elle-même elle fût moins affirmative qu'en rembarrant son mari; Thérèse entourerait leur vieillesse de bien-être,

et assurerait à sa famille rang de bourgeoisie. Mais qui donc aurait pu prévoir au début toutes les difficultés qu'avant cela il y aurait à surmonter? Mme Gosselin avait vu par l'imagination sa fille remplir d'abord un emploi de sous-maîtresse dans quelque pensionnat de premier ordre avec de bons appointements, puis viendrait l'association avec la directrice de l'établissement à qui elle succéderait plus tard. Tel était le rêve de Mme Gosselin. L'année précédente elle s'était mise en colère quand Thérèse lui avait dit qu'elle se contenterait de beaucoup moins et que ce moins-là elle n'était pas sûre encore de l'obtenir.

— Ce qu'il m'aurait fallu tout simplement, c'eût été une place d'institutrice primaire dans vos environs; je vous ai coûté trop cher, et toute ma crainte est de ne pouvoir vous rendre ce que vous êtes en droit d'espérer de moi.

Thérèse avait dit cela très affectueusement, mais l'excès de sa modestie avait choqué cette mère ambitieuse : Maîtresse d'école à la campagne! Une fille qui jouait du piano, qui avait appris l'anglais! Il fallait qu'elle fût folle! Thérèse n'avait pas assez de fierté, ni le sentiment de tout ce qu'elle valait. Elle n'était point de ces personnes qui s'en font accroire,... oh! tout au contraire, et il n'était pas même certain qu'elle sût jamais « tenir son rang », mais les familiarités qu'elle permettait à ses anciennes camarades restées rustiques supprimaient la distance qu'il eût fallu établir une fois pour toutes. Mme Gosselin ne devinait guère que Thérèse, bien loin d'être disposée à suivre ses conseils, se reprochait au fond du cœur de penser beaucoup trop à ses amies de pension, quand elle était au village, et qu'elle se retrouvait avec ses compagnes d'enfance, les braves filles de fermiers qui, en somme, lui seraient peut-être plus fidèles à travers la vie que ces condisciples de quelques années, dont plusieurs étaient destinées à briller, riches et oisives, sur la scène du monde.

Il y avait un fond de bon sens robuste chez Thérèse. Elle ne connaissait ni la vanité, ni le dédain. Quand sa mère lui recommandait de se créer pour l'avenir de belles relations, elle répondait gaiement : « Tout le monde m'aime. »

Et c'était vrai. Sa bonne humeur lui faisait des amies sans qu'elle prît la peine de les gagner autrement. Étant la simplicité même, elle ne s'était jamais exposée à ces impertinences qui atteignent ceux qui empiètent ou tâchent de s'insinuer. On la trouvait également incapable de flatterie et de dénigrement, mais au fond de l'âme elle souffrait de l'idée qu'on pouvait la soupçonner de vouloir devenir étrangère au cercle modeste de la famille, du village natal, des premières affections. Ce divorce certainement involontaire, lui eût paru coupable. Aussi à peine revenue pour les vacances s'empressait-elle de reprendre ses habitudes de ménagère avec un entrain qui faisait dire à Mme Gosselin :

« Tu me serais pourtant bien utile ici, adroite et vive comme tu l'es! Mais ces choses-là ne sont plus faites pour toi... Tu vas gâter tes mains... pense à ton piano! »

Thérèse riait et retournait travailler à la cuisine, au moulin, voire même à la terre, ce qui touchait son père et affligeait Mme Gosselin. Celle-ci l'eût voulue plus attentive à sa toilette et prenant des poses distinguées, par exemple, un ouvrage de broderie à la main. Le village eût mieux compris ainsi que la petite meunière était à présent une personne qu'on ne devait plus tutoyer. En guise de compensation, la mère Gosselin se donnait de grands airs qui lui faisaient des ennemis.

Les difficultés pécuniaires où se trouvaient les meuniers de l'Aunaie ayant quelque peu transpiré, on ne les plaignait guère, on attendait curieusement la fin de l'aventure. Comment Thérèse s'y prendrait-elle pour les tirer de là? Non que les plus malveillants souhaitassent à la fille, si avenante, autre chose que du bonheur; c'était la morgue de sa mère qui méritait une leçon.

Mme Gosselin, assez clairvoyante, quand la vanité ne l'aveuglait pas, avait senti cette sourde hostilité, et elle réfléchissait avec amertume à ce qu'elle appelait la jalousie du monde, tout en guettant le retour de son mari. Le tricot que machinalement elle avait pris était tombé sur ses genoux; elle regardait le feu d'un œil morne. Sept heures sonnèrent.

« Mon Dieu, répéta-t-elle, qu'a-t-il pu arriver à Gosselin? » Et, une fois de plus, elle sortit dans la cour, mais pour y voir presque aussitôt entrer la charrette.

— Enfin te voilà, mon pauvre homme! Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps?

— Rien de bon, répondit le meunier en descendant avec lenteur; pour apporter de mauvaises nouvelles on arrive toujours assez tôt.

A suivre. TH. BENTZON.

L'ARBRE A ENCENS.

Le *Boswellia serrata* ou *thurifera*, qui produit la gomme-résine connue sous le nom d'encens ou d'oliban, est un arbre des contrées montagneuses de l'Inde. Il fait partie de la famille des Térébinthacées. Quand il a pris tout son développement, il atteint une taille élevée. Ses feuilles, qui poussent à l'extrémité des rameaux, sont composées de huit à dix paires de folioles oblongues, alternes, pubescentes et dentelées. Les fleurs sont petites, de couleur verdâtre, disposées en épis dressés, plus courts que les feuilles; on y distingue un calice à cinq divisions, une corolle à cinq pétales, dix étamines, un stigmate partagé en trois lobes; la capsule est également à trois côtes, à trois valves, à trois loges, contenant chacune une seule graine.

C'est du tronc de cet arbre que découle l'en-

cens, sous la forme d'une résine fluide, qui ne tarde pas à se solidifier. Elle forme alors des larmes tantôt rougeâtres, tantôt d'un jaune clair, dures, lisses, demi-transparentes, friables, à cassure brillante, ordinairement de la grosseur d'une fève. On pratique des incisions sur le tronc du *Boswellia* pour provoquer un écoulement abondant de cette précieuse résine.

L'Afrique fournit une autre sorte d'encens, moins aromatique et moins apprécié. Il est de forme irrégulière, de plus petit volume, moins dur, moins cassant, opaque et recouvert d'une poussière blanchâtre. Il provient, dit-on, non pas, comme on l'a cru longtemps, d'un conifère, le *Juniperus thurifera,* mais d'un arbre de la tribu des Amyridées, appartenant, ainsi que le *Boswellia,* à la famille des Térébinthacées.

L'encens était aussi fort recherché des anciens. C'était surtout de l'Arabie qu'ils le tiraient. Hérodote rapporte que les Phéniciens l'apportaient aux Grecs, qui, comme on sait, en mêlaient la fumée balsamique à celle des victimes sacrifiées aux dieux. Il ajoute, d'après un renseignement fabuleux auquel il semble ajouter foi, que les Arabes, pour pouvoir récolter l'encens, faisaient brûler sous les arbres qui le produisaient une

L'Arbre à encens (*Boswellia thurifera*).

gomme appelée styrax, afin d'écarter d'innombrables petits serpents volants qui gardaient ces arbres et qui ne les auraient pas abandonnés si les vapeurs du styrax ne les en avaient chassés.

C'est sans doute aussi de l'Arabie que les Hébreux recevaient l'encens qu'ils offraient à Jéhovah, et dont Jérémie dit au nom de l'Éternel : « Qu'ai-je besoin de l'encens qui vient de Séba, du roseau aromatique d'un pays lointain? Vos holocaustes ne me plaisent pas, et vos sacrifices ne me sont pas agréables. »

Les premiers chrétiens ne tardèrent pas à admettre l'encens dans les cérémonies de leur culte. Tertullien prétend qu'ils l'employèrent d'abord pour purifier l'air des lieux souterrains où la persécution les forçait de célébrer en secret les mystères de leur foi. E. L.

LA VUE, L'ODORAT ET L'OUÏE CHEZ LES INSECTES.

Les insectes voient mieux au vol qu'au repos. Avec leurs yeux composés, ils apprécient assez nettement, au vol, la direction et la distance des objets, du moins pour de faibles distances; les abeilles perçoivent beaucoup mieux les couleurs que les formes [1].

Quant à l'odorat, c'est un fait incontestable que

[1] Forel; *Expériences et remarques critiques sur les sensations des insectes* dans le *Recueil zoologique suisse*, 1886.

les insectes ont, en général, une très vive perception des odeurs, et ce sens atteint, chez certains, une délicatesse inouïe.

On a fait voir, par de nombreux exemples, que c'est à l'aide des antennes que divers Hyménoptères reconnaissent leur proie et même la découvrent cachée dans la terre ou le bois. Ils montrent en ces circonstances une merveilleuse sagacité, qui est le fait de leur sens antennaire.

Les abeilles n'ont nullement besoin d'être guidées par la vue pour découvrir une substance dont elles sont friandes (1). Elles savent, par l'odorat, découvrir du miel caché au fond d'un appartement où elles ne sauraient le voir du dehors, et jusque dans une cave assez obscure. C'est par l'odorat, et à l'aide de leurs antennes, dont elles se palpent réciproquement, que les abeilles sociales se reconnaissent pour habitantes d'un même nid ou pour étrangères entre elles.

Un grand nombre d'auteurs ont placé dans les antennes le siège de l'audition. On a fait remarquer combien ces organes, composés d'une série d'articles très mobiles, étaient favorablement conformés pour répondre aux vibrations que l'air peut leur transmettre. On ne voit pas bien cependant ce que ces ébranlements mécaniques ont de commun avec des sensations auditives.

On sait d'ailleurs que chez certains Orthoptères *l'organe auditif*, fait qui paraît étrange! *réside dans le tibia des pattes antérieures.*

Sir John Lubbock a découvert dans le tibia des fourmis un curieux appareil qu'il suppose pouvoir être l'oreille de ces insectes.

Pour ce qui est des antennes, pas un fait encore n'est venu confirmer l'hypothèse qui leur attribue la perception des sons.

Voici ce que dit Lubbock à ce sujet :

« Le résultat de mes expériences sur l'audition chez les abeilles m'a considérablement surpris. On croit généralement que les émotions des abeilles sont exprimées dans une certaine mesure par les sons qu'elles produisent, ce qui semblerait indiquer qu'elles ont la faculté d'entendre. Je n'ai en aucune façon l'intention de nier qu'il en soit ainsi. Toutefois je n'ai jamais vu aucune d'elles se soucier des bruits que je pouvais produire, même tout près d'elles. J'expérimentai sur une de mes abeilles avec un violon. Je fis le plus de bruit que je pus, mais à ma grande surprise elle n'y prit garde. Je ne la vis même pas retirer ses antennes..... J'essayai sur plusieurs abeilles l'action d'un sifflet pour chiens, d'un fifre aigu; mais elles ne parurent nullement s'en apercevoir, pas plus que de diapasons dont je me servis sans succès. Je fis aussi des essais avec ma voix, criant près de la tête des abeilles; mais en dépit de tous mes efforts je ne pus attirer leur attention. Je répétai ces expériences la nuit, alors que les abeilles reposaient, mais tout le bruit que je pus faire ne parut pas les déranger le moins du monde. » X.

(1) Nous avons déjà dit ailleurs que, sur des fleurs artificielles, si parfaites qu'elles soient, les abeilles ne s'arrêtent pas. Ces insectes ne se laissent pas tromper par la vue : leur odorat leur affirme qu'elles n'ont rien à trouver dans ces fleurs. ÉD. CH.

Les Passions nobles.

La force des passions nobles peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse et de l'inertie, nous arracher au repos et à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, et nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité du talent.

ZIMMERMANN.

VOYAGES.

De Trieste à Pola.

Voyez sur Trieste, les Tables.

Nous sommes dans la seconde quinzaine de mars. Trieste grelotte sous les frimas. Rien n'est plus maussade qu'un emprisonnement dans une chambre d'hôtel; aussi nous sortons quand même et quand même nous entreprenons de visiter la ville.

Un vent glacial traverse et balaie boulevards, quais, places, grandes rues. Osons-nous l'affronter? La neige, les grêlons nous fouettent en plein visage et nous aveuglent à demi. Nous résignons-nous à tourner lâchement le dos à la tempête? Elle nous pousse rudement par les épaules; les manteaux soulevés, tourbillonnants, comme des voiles sans cordages, menacent de nous emporter jusqu'à la pleine mer. Ainsi assaillis, poursuivis, chassés, bientôt, de guerre lasse, nous abandonnons les beaux quartiers et la ville neuve pour l'ancienne cité. Là seulement, sauvés des bourrasques les plus cruelles, nous pouvons cheminer sans trop de peine, bénissant l'étroitesse des vieilles rues et les complications d'un labyrinthe où le progrès n'est pas encore venu étendre ses ravages qu'il appelle des embellissements. Nous avons escaladé ce qui fut l'acropole de l'antique Tergeste, salué au passage la tombe d'un illustre antiquaire, Winckelmann, tout environnée de marbres et de cippes funéraires, ombragée de myrtes et de lauriers, ainsi que l'autel d'un dieu païen au fond d'un bois sacré. Nous avons reconnu, sur la cathédrale chrétienne, un vieux temple vaincu. Ses pierres, si longtemps caressées d'un joyeux soleil, portent le clocher d'où s'envole chaque jour l'appel qu'il ne voulait pas entendre. Derrière les nuages tristement épandus, derrière les brumes dont la tempête déploie, déchire ou referme sans cesse le voile inopportun, nous cherchions la ville tapie devant nous, les ports disparaissant sous la forêt vacillante des mâts et le réseau des cordages, nous suivions la ligne incertaine des rivages lointains; mais le mirage sollicité ne s'est révélé que pour nous fuir

aussitôt, et notre retour dans la ville basse eut le découragement d'une défaite, l'affolement d'une déroute.

Miramar, ce doux nid d'alcyons posé sur un rocher à moins d'une heure de Trieste, nous est apparu, blanc de neige et de glace, ainsi qu'un vieux manoir des bords du Rhin. Les agavés de ses jardins, les aloës, les camélias, portaient le deuil d'un printemps désappris et du soleil oublié. Château de fée, palais charmant que son maître et son fondateur, l'archiduc Maximilien, semble avoir abandonné hier, splendeur désolée cependant, sourire bien attristé, car rien n'est plus triste qu'une attente qui ne doit jamais finir (1).

Depuis quatre jours toutes les communications sont interrompues; pas un train, pas une lettre, pas une dépêche. L'hiver assiège Trieste et l'investit de toutes parts. La mer seule reste libre, mais la mer battue de rafales furieuses. Il faut bien cependant lui confier notre fortune, et sans regret nous quittons cette ville où nous avons trouvé une Sibérie inattendue. Heureusement l'almanach nous assure que nous sommes au printemps.

Le *Dandolo* est un paquebot de très modestes proportions. Il n'appartient pas à la flotte du Lloyd, cette compagnie puissante qui sillonne de ses vaisseaux la Méditerranée tout entière; c'est le serviteur et peut-être l'avant-garde d'une compagnie moins fameuse. Comme nous, pour la première fois, il sort du port de Trieste et part à la recherche de Pola. On nous promet des escales nombreuses, et notre voyage doit durer plus de sept heures.

Capo d'Istria, Pirano, Isola, Cita Nova, ces villes, ces villages nous arrêtent et nous saluent de joyeuses acclamations. Le *Dandolo* est populaire, et partout nous trouvons les jetées, les quais encombrés d'une foule qui attend notre passage, fête notre arrivée, envahit notre bord, et ne s'éloigne qu'à grand'peine, lorsque le sifflet a déjà maintes fois donné le signal du départ. C'est un succès, une conquête, une marche triomphale. Les glaces du salon, les dorures des portes, les peintures toutes fraîches et leur bariolage multicolore sont admirées longuement, et quelquefois même l'admiration des visiteurs se fait stupeur et reste silencieuse.

Venise avait colonisé tous ces rivages, et partout elle se reflète; Venise jamais ne s'est laissé oublier. Ses marins, ses soldats, ses doges, époux et maîtres de l'Adriatique, n'imaginaient rien qui pût dépasser ni même égaler la splendeur et la beauté de leur ville chérie; partout ils voulaient la revoir, et partout la retrouver. Aussi voyons-nous partout quelque campanile carré, fils cadet du campanile de Saint-Marc, des maisonnettes aux balcons protégés d'une balustrade, avec leurs fenêtres aux ogives orientales; on dirait des semblants, des diminutifs de palais échappés du grand canal. Venise, glorieuse et féconde, enfante cette joyeuse lignée et s'enorgueillit de l'essaimer sur les terres qu'elle a conquises.

Sans être escarpées, ni d'un aspect grandiose, ces côtes ondulent, se relèvent et souvent dressent des collines aux pentes doucement inclinées. Les oliviers s'y étagent symétriques, arrondis; le vent les courbe, on dirait qu'ils secouent leur ramure bleuâtre, irrité des frimas qui la déshonorent. Dans les jardins, au-dessus des petits murs où s'enferment les vergers, quelques arbres fleuris et poudrés de rose sollicitent un ciel plus clément. Ce sont de pauvres amandiers; comme nous ils croyaient aux promesses menteuses du printemps, et comme nous ils souffrent de cette indigne trahison.

On nous fait partout bon accueil; mais la mer nous tient rigueur, et le pont du *Dandolo,* menacé des vagues, éclaboussé d'écume, prend bientôt les aspects lamentables d'un champ de bataille. Par bonheur les cadavres ne sont point morts, et le repos d'une baie mieux abritée suffira à leur résurrection.

Les côtes sont découpées en caps, promontoires, golfes inattendus, criques pittoresques; puis ce sont des presqu'îles et tout un archipel d'îles, îlots, récifs capricieusement égrenés. Quelle région propice aux fuites soudaines, aux embuscades perfides! Que de nids disposés à souhait pour la piraterie! En effet, les premiers habitants dont l'histoire se rappelle, ceux-là qu'atteignit sur terre et sur mer la rude poigne des Romains, ne vivaient que de pillage. Sans doute la reine Tenta, humiliée et vaincue par les consuls Fulvius Centumalus et Postumius Albinus, abritait ses galères derrière ces remparts de rocher. Son fils Pinée dut accepter le lourd protectorat de la Ville éternelle. Il avait quelques instants complaisamment écouté les sollicitations d'Annibal; mais, pour le rappeler à son modeste rôle de prince protégé et toléré, il suffit d'une lettre. Le Sénat lui réclamait le tribut consenti; Pinée solda sans attendre une seconde sommation.

Cela se passait au lendemain de Cannes. Rome vaincue, presque assiégée, savait encore se faire obéir d'un mot.

De toutes les villes où nous conduit le *Dandolo,* Rovigno est la plus importante. Toute la population nous attend sur le môle, et ce sont des cris sans fin, des acclamations, puis une sérénade à grand orchestre que scandent et accentuent les boîtes d'artifice éclatant sur notre passage. Le vent déchaîné, la mer soulevée, la machine haletante, les grottes où les flots s'engouffrent, tout cela gronde, siffle, gémit, mène grand tapage. Rovigno cependant parle assez haut pour se faire entendre jusque dans la tempête.

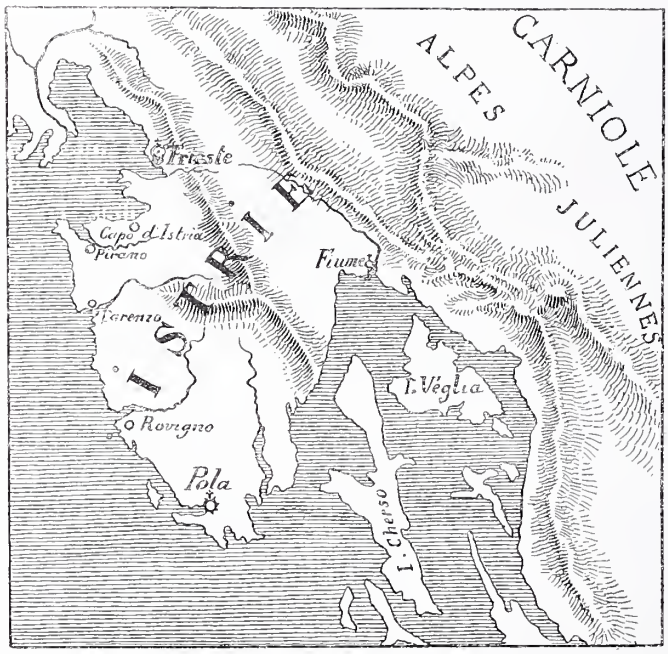
Nous avons toujours suivi le rivage de très près. Nous dépassons un dernier cap, assez bas, et que les vagues emportent d'assaut. Tout à coup la mer

(1) Voir aux Tables, MIRAMAR.

se calme. Derrière nous elle s'est refermée, ou pour mieux dire ce n'est plus la mer, c'est un lac placide et doux. Les rides qui le sillonnent son bien vite effacées; seules du bout de leurs ailes rapides, les mouettes les creusent en passant.

Ces rivages sont charmants; ils ont séduit Rome, ils l'ont attirée, ils l'ont retenue; enfin, honneur suprême et glorieuse revanche, après en avoir reçu des maîtres, ils lui en ont donné. Dèce, Dioclétien, ces deux hommes de conquête et de proie qui s'élevèrent assez haut pour voir le monde prosterné à leurs pieds, le premier l'espace de quelques matins, le second assez longtemps pour refaire et pétrir ce monde au gré de sa fantaisie, tous deux venaient de ces contrées souriantes; là fut le nid de ces deux aigles qui devaient si loin emporter leur essor. Ce fut là, ou du moins à Salone, dans une retraite prochaine, que las de ses grandeurs, rassassié de gloire, Dioclétien cherchait le repos et demandait à l'immensité de la mer l'oubli de son labeur immense, peut-être aussi quelque chanson de pauvre pêcheur, écoutée en sa première enfance, et plus douce à l'oreille, plus douce au cœur que les acclamations d'un peuple en délire ou même la fanfare d'une heureuse victoire.

Pola est tout à la fois une cité romaine, un port de commerce, un arsenal et le plus important qui soit dans toute la mer Adriatique. L'empire austro-hongrois construit là ses vaisseaux de guerre. Pola avait équipé et armé la flotte qui lutta et vainquit à Lissa. Ce caractère multiple se révèle aussitôt. Notre vaisseau très pacifique va rejoindre d'autres vaisseaux aussi peu menaçants. Les vapeurs en tout pays se ressemblent; mais les voiliers varient de rivage en rivage leur forme et leur aspect. Les brises coutumières ont commandé la disposition du gréement, surtout le jeu des voiles, nous allions dire l'ouverture des ailes qui sollicitent leur étreinte. Entre ces navires que nous avons croisés ou qui sommeillent sur leurs ancres, il en est qui semblent les revenants d'un autre âge. Comme le vaisseau fantôme de la légende, auraient-ils sans fin erré depuis des siècles? Ulysse et ses matelots, ou du moins les pirates, pourraient en avoir composé l'équipage. Ce sont de grosses barques



pontées, d'un aspect lourd et gauche. L'avant se courbe et se redresse. Deux ouvertures y sont ménagées où passent les amarres. Relevées de couleurs éclatantes, on en a fait des yeux énormes et tout béants. Ainsi le navire, ou plutôt le monstre flottant, interroge du regard l'espace et demande le port espéré.

Les bouées où s'accrochent les chaînes, les mâtures incomplètes et décapitées des vaisseaux que l'on désarme, de vastes hangars, les cuirassés aux flancs énormes, un fracas lointain de fer lourdement battu, nous annoncent l'arsenal et le port de guerre.

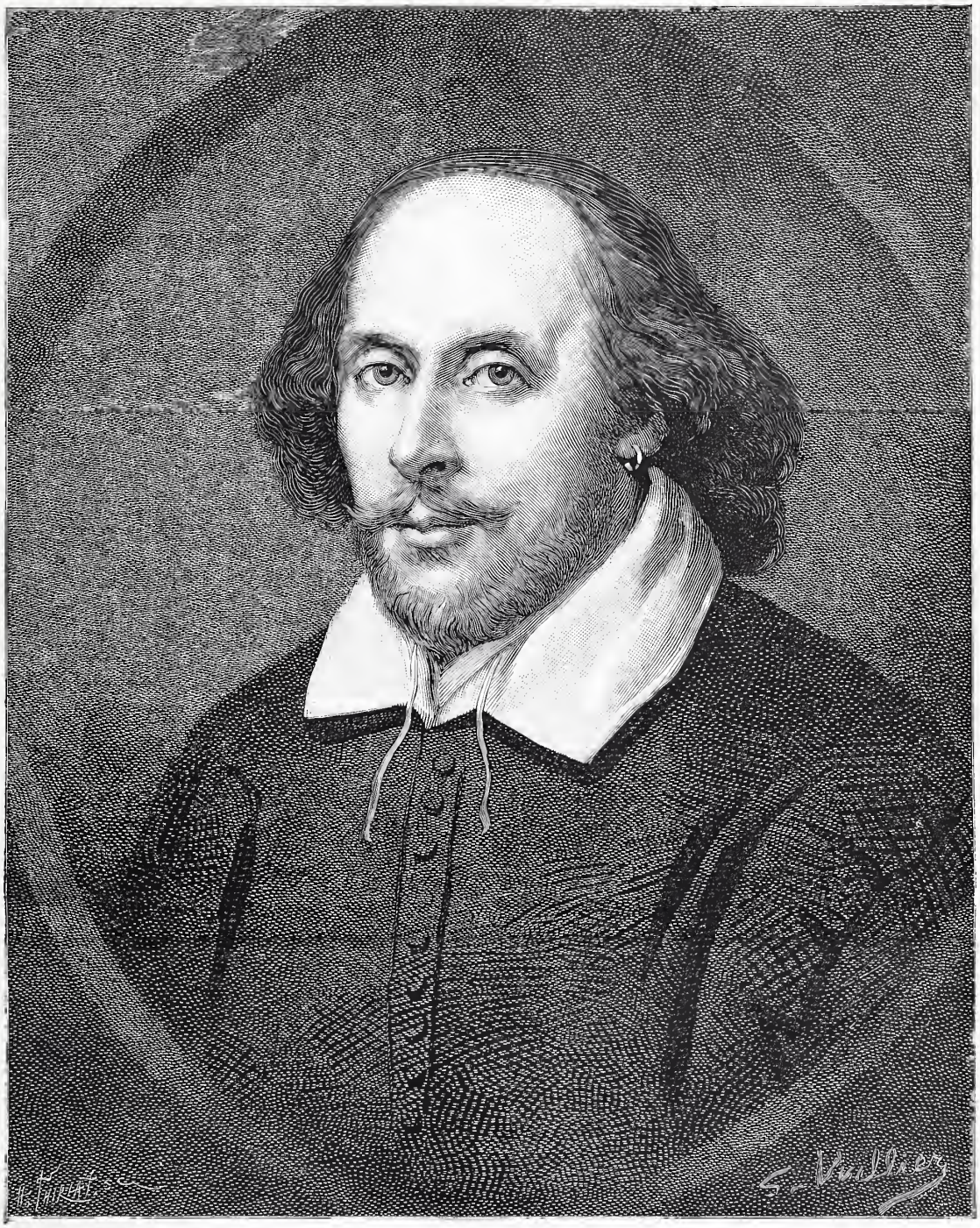
Mais la ville commerçante, même la ville guerrière, ne sauraient rivaliser ni de magnificence, ni de splendeur, ni peut-être de gloire avec la cité romaine. Elle est là toujours debout, en dépit des ravages des hommes et du temps, imposante et superbe, ainsi qu'une aïeule au milieu des générations qui la continuent mais qui ne sauraient l'effacer. Le tapage, que mène le présent, nous étourdit, parfois même nous importune, le grand silence du passé nous berce, nous repose; il est un charme suprême dans cette muette éloquence. En aucun lieu de ce qui fut son empire, Rome n'est restée plus présente et n'affirme plus fortement sa force, sa puissance, son écrasante immortalité.

A suivre. AUGÉ DE LASSUS.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SHAKSPEARE.

SES PORTRAITS. — NOUVEAUX DOCUMENTS SUR SA VIE.



Portrait de William Shakspeare (dit portrait de la collection Chandos) donné, en 1856, à la nation anglaise par lord Ellesmere, et conservé provisoirement au *Belhnal Green museum*, pour être placé plus tard à la *National portrait gallery*, aujourd'hui en construction.

On connaît d'assez nombreux portraits de Shakspeare : trois d'entre eux sont particulièrement considérés comme pouvant reproduire plus ou moins fidèlement les traits du poète. Ce sont :

1° Le buste placé peu de temps après sa mort dans une niche, près de son tombeau, à l'église de la Sainte-Trinité de Stratford sa ville natale. Il a été sculpté par un artiste hollandais, Gérard Johnson, dans un bloc de pierre tendre, et colorié selon un usage assez général du temps. En 1793 un des premiers commentateurs de Shakspeare, Malone, le fit recouvrir d'une couche blanche uniforme, et on pense que l'on a perdu, par cette réparation imprudente, beaucoup de ce qu'il pouvait y avoir de vérité caractéristique dans l'expression générale de la physionomie. Quoi qu'il en soit, ce buste, reproduit dans un très grand nombre de réductions et d'estampes à tout prix, et qui donne

l'idée plutôt d'un bon bourgeois retiré des affaires que d'un homme d'une intelligence supérieure, paraît devoir rester populaire : il diffère des deux portraits suivants.

2° Une estampe qui sert de frontispice au premier recueil in-folio des œuvres de Shakspeare, édité en 1623 par les acteurs Heminge et Condell, et qui a été reproduite par Collier en tête de sa biographie du poète.

L'auteur de cette gravure était un artiste de mérite, Martin Droeshout, qui l'a exécutée sept ans après la mort du poète : elle est d'un effet saisissant quoique la peinture ou le dessin qui lui a servi de modèle ait dû être médiocre. Le front est haut et large, le regard clair et ferme; l'ensemble des traits donne l'impression d'une nature forte, énergique, sans dureté; elle inspire la sympathie. Le costume est assez bizarre : on suppose que l'artiste a voulu représenter Shakspeare vêtu comme il l'était dans un de ses rôles, peut-être celui d'un vieillard. Shakspeare était grand, bien fait (*well shaped*, dit Aubrey) et cité comme un bon acteur; mais on est réduit à ne citer que peu de ses rôles, pour exemples, ceux du vieil Adam de *Comme il vous plaira*, de Mercutio de *Romeo et Juliette*, et de l'ombre du père d'Hamlet où son air de majesté, sa diction solennelle produisaient, paraît-il, un grand effet. La scène des conseils aux comédiens, dans *Hamlet*, donne une idée de ce qu'était son sentiment de l'art du théâtre. Ce qu'on dit de sa stature et de sa voix ne permet pas de supposer qu'il ait joué aucun rôle de femme; on sait que ce n'était point des femmes qui représentaient les personnes si charmantes de Juliette, Ophélie, Desdemone, Portia, Beatrix, etc. Il ne parut d'actrices sur les théâtres anglais que sous la Restauration.

3° Le portrait que nous avons fait dessiner et graver par deux des plus habiles artistes de notre recueil d'après la peinture qui est aujourd'hui la propriété de la nation anglaise. Ce sera très probablement le type définitivement adopté et, pour ainsi dire, officiel. L'auteur de cette peinture serait, selon une tradition vraisemblable, Richard Burbage, très célèbre tragédien, associé, ami de Shakspeare, qui créa les rôles d'Hamlet, de Roméo, d'Othello, de Macbeth, du roi Lear, de Shylock, de Henri VIII, etc. Il est certain que Burbage savait peindre et non sans talent, si l'on s'en rapporte aux témoignages de plusieurs de ses contemporains. Quelques auteurs supposent toutefois que le portrait pourrait être l'œuvre d'un autre acteur qui succéda avec grand succès à Burbage surtout dans le rôle d'Hamlet, John Taylor, également peintre habile. Il est établi du reste que ce portrait fut légué par Taylor à sir William Davenaut, et qu'après avoir passé dans plusieurs collections il entra dans celle de James, marquis de Caernarvon (plus tard duc de Chandos). En 1848 il fut acheté à la vente de Stowe par lord Ellesmere, premier président de la Société de Shakspeare, qui le donna, en 1856, à la nation : on cite souvent ce portrait sous cette seule désignation : « Shakspeare de Chandos ».

A première vue, on peut être disposé à s'étonner que le peintre, Burbage ou Taylor, ait donné autant de douceur et de distinction à la figure de ce grand génie, si l'on est resté sous l'impression d'anecdotes aujourd'hui discréditées qui faisaient supposer que « Shakspeare, fils d'un boucher, mal » élevé, sans instruction, associé à de turbulents » et grossiers compagnons, imprudemment marié » et réduit à la misère, avait abandonné sa femme » et ses enfants pour se réfugier à Londres où il » n'avait d'abord pu gagner sa vie qu'en gardant » les chevaux des gentilshommes à la porte d'un » théâtre ».

Autant de mots, autant d'erreurs.

En résumé, voici ce que l'on a appris de la vie de Shakspeare à la suite d'une enquête patiente et sérieuse où l'on a compulsé un très grand nombre d'actes authentiques, publics et privés, dans les villes du comté de Warwick et autres, et à Londres même.

Le père de Shakspeare n'était pas boucher. Établi dans la ville de Stratford dès 1551, il avait été d'abord commerçant en laines et gantier pendant plusieurs années (jusqu'en 1556). C'était un *yeoman*, un fermier ou propriétaire cultivateur de quelque importance. Il possédait ou louait des terres, les exploitait, en achetait et en revendait d'autres, et plus d'une fois se mit dans des embarras d'affaires très pénibles par suite de ces spéculations; cependant, estimé pour son intelligence et son honnêteté, il fut appelé successivement par ses concitoyens à toutes les fonctions administratives de la ville, et après avoir été constable (1558 et 1559), plusieurs fois alderman, il fut investi de la première magistrature, celle de grand bailli (*hygh bailli*) en 1568-1569; et juge de paix.

Il eut dix enfants; William Shakspeare, le quatrième, naquit le 23 avril 1564.

Vers l'âge de cinq ou six ans, son père lui fit suivre les cours d'un établissement d'instruction, voisin de sa maison, rue Hensley.

Cet établissement très ancien avait été reconstitué par une charte d'Édouard VI, en 1552, sous le titre de « Nouvelle école royale de Stratford ». On y enseignait les langues latine et grecque, les chroniques, les éléments de littérature et de sciences que désiraient donner à leurs enfants les familles aisées [1].

Shakspeare fréquenta cette école pendant environ huit ans, et il est naturel de supposer que, doué comme il l'était d'une intelligence supérieure, il y acquit, en proportion de la science d'alors, des connaissances suffisantes pour le mettre en état de continuer lui-même son éducation. Ben Johnson, très classique, a dit de son bien-aimé Shakspeare : « Il savait un peu de latin, et moins

[1] Le directeur recevait pour appointements environ cinq mille francs; le sous-directeur, deux mille cinq cents.

de grec. » En sait-on beaucoup plus aujourd'hui au sortir du collège?

Quand il fut arrivé à l'âge de quatorze ou de quinze ans, son père le retira de l'école, et, illettré lui-même, peut-être se servit-il de ce que William avait d'instruction pour mettre quelque ordre dans ses affaires très embarrassées. Toutefois, on a épuisé les conjectures sur l'emploi des années de William pendant deux ou trois ans. On a supposé, sans aucun fondement sérieux, qu'il avait pu être sous-maître à l'école, clerc de procureur, apprenti dans divers métiers, etc. Quoi qu'il en ait été à cet égard, on peut croire qu'il ne négligea pas d'ajouter à son instruction par des lectures; la plupart des grandes œuvres étrangères avaient été traduites ; surtout son imagination dut être puissamment stimulée par les représentations dramatiques que venaient donner à Stradford les troupes d'acteurs qui circulaient périodiquement sous la protection de la reine et des nobles, les lords d'Essex, de Worcester, de Leicester, d'Oxford, de Shandos, de Darbyes, et autres. Ce n'était pas seulement des mystères, des moralités, des intermèdes, des pantomimes mythologiques ou historiques, ou des farces que jouaient ces acteurs, c'étaient aussi des pièces, les unes imitées des anciens, les autres composées par des auteurs contemporains. On cite, comme l'une des premières comédies, *Ralph Roister Doister,* par Udok, Master d'Éton, jouée en 1535, et comme l'une des premières tragédies, *Gorbobuc,* par deux jeunes membres de l'Inner Temple, en 1561. D'autres auteurs étaient en renom : Sackwille, Green, Marlowe, Drayton, Wilmot, etc.

Dans les comptes municipaux on trouve datés les passages de plusieurs troupes à Stratford. En une seule année, par exemple, il en vint plus de quatre.

Parmi les acteurs, plusieurs étaient nés dans le comté de Warwick et à Stratford même, entre autres Green.

William, sollicité par sa vocation, composait des pièces de vers, sonnets et poèmes, peut-être des essais de drame; il ne pouvait manquer de céder à l'attrait de se mettre en relation avec les comédiens, dont plusieurs étaient de véritables artistes et poètes, ce qui établit naturellement ses rapports futurs avec Londres.

En 1582, à l'âge de dix-huit ans, il épousa une belle jeune fille, Anne Hathaway, dont la famille alliée de la sienne habitait le hameau de Shottery, à un quart de lieue de Stratford.

Le mariage fut célébré dans l'année 1582 en la présence des deux pères qui étaient amis, John Shakspeare et Richard Hathaway. William était plus jeune de sept ou huit ans que sa femme, et on a voulu en conclure une sorte d'impossibilité pour les époux de rester longtemps unis, l'expérience de tous les temps démontre le contraire; ces différences d'âge, les preuves abondent, ne sont nullement des causes nécessaires de discorde.

De cette union naquit, en 1583, une fille, Suzanne, que William aima toujours très tendrement.

En 1585 naquirent deux jumeaux, Hamnet et Judith.

Ce fut en 1586 que William prit la grande résolution de porter à Londres ses manuscrits, appelé sans doute par quelques-uns des acteurs qui étaient venus à Stratford et particulièrement par Thomas Green, né à Stratford même.

Quoi qu'on en ait dit, il n'eut aucunement l'idée d'abandonner sa famille qu'il aimait et qu'il vint revoir fidèlement et régulièrement au moins une fois l'an, plus heureux en cela qu'on ne l'est en diverses autres professions, par exemple dans celle de marin.

Il y a peu d'années on cherchait encore à quelles aventures avait pu être exposé Shakspeare à son arrivée à Londres : c'était une question très controversée, mais un document découvert, en ces derniers temps, par Collier, parmi les anciens papiers de l'attorney général lord Ellesmere, met fin à tous les doutes.

Ce document authentique établit en effet qu'en 1589, c'est-à-dire deux ou trois ans au plus après son départ de Stratford, Shakspeare était déjà, et peut-être depuis un ou même deux ans, un des seize acteurs de la troupe du comte de Leicester prenant part (*sharers*) aux bénéfices du théâtre de Blackfriars [1], qui, grâce à la passion de ce temps pour le théâtre, était en pleine prospérité. Burbage et plusieurs acteurs, citoyens de Stratford ou du comté de Warwick, étaient de ce nombre.

Il parait donc certain que dès son arrivée, Shakspeare, déjà connu des acteurs par ses poésies, surtout par ses poèmes composés à Stratford, avait reçu un bon accueil au théâtre de Blakfriars et aussi au club de la Sirène où se réunissaient et faisaient assaut d'esprit les acteurs, les poètes, et aussi les grands seigneurs de la cour si littéraire d'Élisabeth, reine érudite s'il en fut. Shakspeare s'y concilia immédiatement toutes les sympathies par la vivacité et le charme de sa conversation, l'amabilité de son caractère, et le mérite supérieur de ses sonnets et de ses poèmes. Il fut employé à remanier et à adapter pour la scène des ouvrages anciens ou nouveaux fort imparfaits, et l'habileté qu'il y montra dut rendre son association précieuse à Burbage, le directeur. Dès lors Shakspeare fut, ainsi que sa famille, au-dessus de toute appréhension non pas seulement de la misère, mais de la gêne. Ses chances heureuses s'accrurent encore rapidement, lorsque Burbage et ses co-associés, se confiant à sa grande supériorité d'intelligence et de raison, l'admirent à administrer le théâtre en le faisant participer aux droits de propriétaire en même temps qu'il était rétribué comme acteur et auteur [2].

[1] Construit sur l'emplacement d'un ancien couvent de « Frères noirs ».

[2] Shakspeare avait organisé le service de pauvres jeunes gens à l'extérieur du théâtre : on les appelait les « *boys* de Shakspeare » ;

Les chiffres recueillis dans les actes et les registres ne laissent point de doute; les dates sont des preuves irrécusables que peu d'années après son départ de Stratford, Shakspeare était en pleine voie vers la fortune, ce qu'il appréciait, il faut bien le dire, au-dessus de la gloire, car sa préoccupation principale, constante, pendant toute sa carrière dramatique, fut d'enrichir sa famille et de s'assurer une retraite heureuse dans sa ville natale; il n'eut pas même la pensée de recueillir toutes ses œuvres pour leur publicité.

Une anecdote incontestée donne une idée de l'estime qu'on avait de son génie, et aussi de la libéralité de la noblesse de ce temps.

En 1593, s'étant décidé à faire imprimer chez un de ses compatriotes de Stratford, Richard Field, libraire de Londres en renom, son poème de *Vénus et Adonis* qu'il avait apporté de Stratford, il eut l'idée de le dédier à Henry, comte de Southampton. Ce jeune seigneur lui envoya en remerciement une somme de vingt-cinq mille francs (mille livres).

Voici comment on a expliqué ce don si généreux. Shakspeare avait, dès les commencements de ses succès, l'usage de consacrer la plus grande part de ses économies à des achats de terres aux environs de sa ville natale, et on croit que le comte de Southampton avait appris qu'il convoitait en ce moment un bien dont la valeur équivalait à cette somme.

La fin à la prochaine livraison.

ÉD. CHARTON.

LE CHAUFFAGE DOMESTIQUE.

COMBUSTIBLES. — APPAREILS. — VENTILATION.

De tous les combustibles, le plus anciennement adopté est le bois, c'est aussi le plus agréable et le meilleur, à la condition qu'il soit de bonne qualité. Les bois destinés au chauffage doivent être denses, gros et bien secs. Les bois légers brûlent trop vite et donnent peu de chaleur; ceux qui sont d'un faible diamètre se consument avec une trop grande rapidité; enfin, les bois humides brûlent mal, répandent de mauvaises odeurs, de la fumée et des gaz délétères. Le chêne, le hêtre, le charme, l'orme, le frêne, le châtaignier, le noyer, sont les essences les plus profitables et celles qui fournissent le plus de chaleur.

Le charbon de bois et la braise, tous deux obtenus par la carbonisation du bois à l'abri de l'air, ne sont généralement employés que pour l'entretien des fourneaux de cuisine, et doivent être même bannis de nos foyers. Personne n'ignore, en effet, que le charbon de bois, et surtout la braise, répandent, en brûlant dans l'atmosphère, de l'acide carbonique, de l'oxyde de carbone et de l'hydrogène carboné, qui tous ont sur l'économie une action très malfaisante. Le plus dangereux de ces gaz est l'oxyde de carbone, dont M. le docteur Gréhant vient de démontrer la puissance toxique. Le sang absorbe déjà, dit le savant physiologiste, l'oxyde de carbone dans une atmosphère qui en renferme $^1/_{5000}$; si la dose s'élève à $^1/_{1000}$, la moitié de l'hémoglobine est combinée avec ce gaz; c'est le commencement de l'asphyxie et la mort à bref délai.

La présence de $^1/_{1000}$ d'oxyde de carbone dans une chambre est donc plus que suffisante pour altérer la santé; aussi doit-on éviter la production de ce gaz, d'autant plus qu'étant inodore, il ne manifeste sa présence que par ses terribles effets.

Vu son prix peu élevé et sa puissance calorifique, la houille est aujourd'hui très employée pour le chauffage des appartements, l'entretien des poêles et des calorifères. Les Anglais et les Flamands passent pour avoir les premiers (1049) fait usage de ce genre de combustible; mais ce n'est guère que depuis une quarantaine d'années qu'on l'utilise en France d'une manière courante. Comme l'anthracite, le lignite, la tourbe, etc., la houille est le résultat de l'altération des végétaux entassés dans les étangs ou dans les marais des terres qui jadis étaient amoncelées sur les côtes maritimes. Elle fournit, en brûlant, au moins autant de chaleur que le charbon de bois, et possède, d'après Berthier, un pouvoir échauffant double de celui du bois sec. La houille procure donc un chauffage très économique, mais aussi très insalubre si les appareils employés pour sa combustion ne sont pas très bien établis. Outre les corps gazeux qu'elle exhale quand on la brûle, la houille dégage encore une fumée noire et épaisse qui, par l'acide sulfureux et l'hydrogène sulfuré qu'elle entraîne, provoque la toux, affaiblit la vue et altère les peintures. De plus, non seulement elle se décompose sous l'action d'une lumière trop vive, ce qui oblige de la tenir dans des endroits obscurs, mais elle est aussi sujette à une fermentation partielle qui échauffe parfois la masse au point de lui faire prendre feu spontanément.

Soumise à la distillation en vase clos, la houille donne naissance à un produit particulier connu sous le nom de coke, et qu'on utilise fréquemment comme combustible. Cette espèce de charbon constitue le mode de chauffage le plus propre et le plus économique; lorsqu'il brûle dans les conditions voulues, c'est-à-dire en masse un peu forte et dans des appareils où le tirage s'effectue convenablement, il donne plus de chaleur que la houille et n'a pas, comme elle, l'inconvénient de répandre des odeurs empyreumatiques. Le coke est du charbon de terre privé de ses produits volatils et résineux, tels que l'hydrogène carboné et sulfuré, le goudron, le bitume, etc.; il brûle presque sans flamme ni fumée et s'emploie avec avantage

ils avaient notamment à garder les chevaux des gentilshommes qui ne venaient pas en barques au Globe de l'autre côté de la Tamise. C'est, pense-t-on, l'origine d'une anecdote qui confondait Shakspeare avec ces pauvres serviteurs.

pour le traitement des métaux et le chauffage des machines.

Au nombre des combustibles en usage figurent encore l'anthracite, le lignite, la tourbe carbonisée, quelques charbons économiques, simple mélange de houille et d'anthracite pulvérisés avec un peu d'argile ou de brai, enfin, le gaz, le pétrole et l'essence minérale.

Formé uniquement des principes volatils combustibles de la houille, le gaz d'éclairage (hydrogène carboné) brûle avec une flamme éclatante, sans fumée ni résidu. C'est un mode de chauffage très avantageux au point de vue de la propreté, de la rapidité, peut-être même de l'économie, mais qui, en revanche, est triste, dangereux, et dégage, comme la houille, des gaz délétères très redoutables.

Quant au pétrole, il a les mêmes avantages et les mêmes inconvénients que le gaz et demande à être manié avec beaucoup de prudence, surtout s'il n'est pas parfaitement pur, parce qu'il est alors éminemment inflammable.

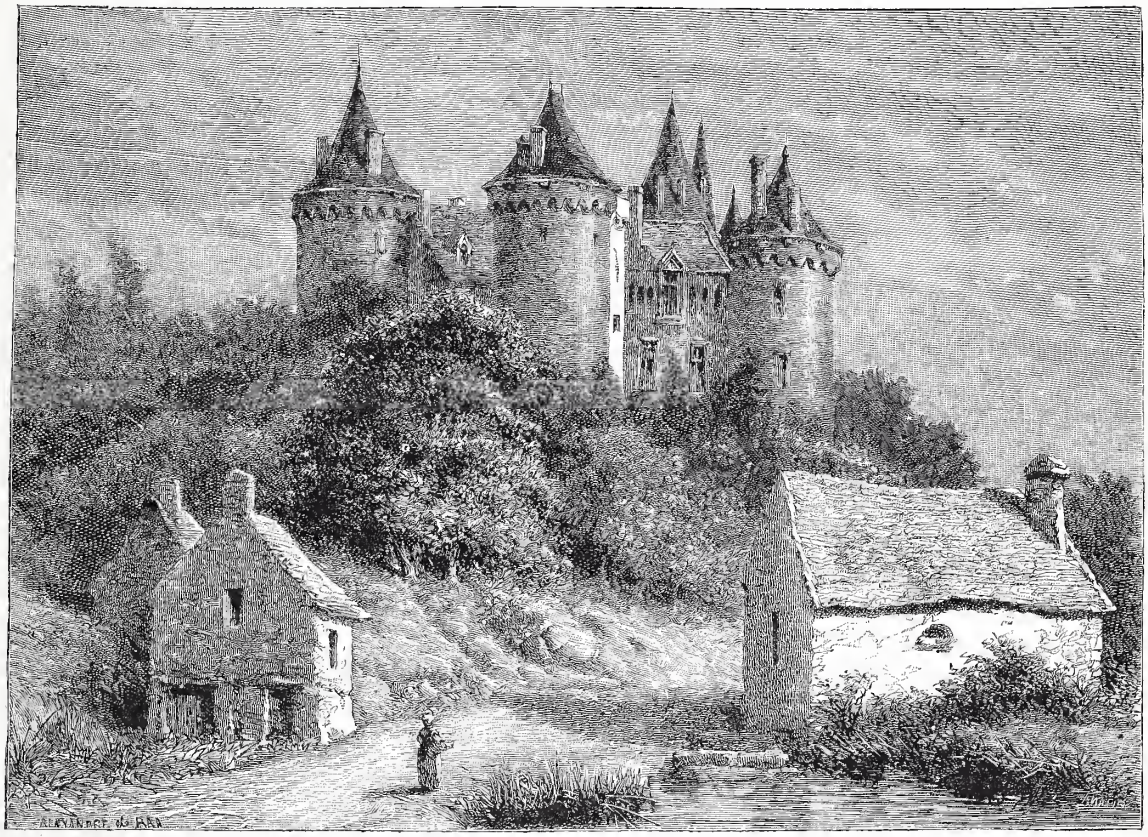
La fin à la prochaine livraison.

ALFRED DE VAULABELLE.

LE CHATEAU DE COMBOURG.

DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

Jeune, l'imagination hantée d'*Atala, René, les Martyrs;* j'avais voulu visiter Saint-Malo, la ville natale de Chateaubriand. J'avais vu, du haut des remparts, la chambre où il était né, le 8 sep-



Le château de Combourg, où est né Chateaubriand. — Dessin de A. de Bar, d'après un dessin de M. Alexandre.

tembre 1768, dans l'hôtel de la Gicquelais, devenu l'hôtel de France, avec cette inscription : *Ici est né Chateaubriand,* au-dessus d'une fenêtre, en face de la mer, cette grande fée de son imagination. C'était son berceau.

Son berceau en vue de la tombe que s'était choisie, vivant, ce grand solitaire, sur l'îlot du Grand-Bey [1]. Sa tombe, c'était lui; il l'avait préparée lui-même, pour s'isoler du monde, et être d'autant plus visible à la postérité. Je désirais aussi voir le château de Combourg. A cette année de 1846, il était inconnu; les *Mémoires d'outre tombe* non parus encore, n'avaient pas fait connaître à ses admirateurs l'intérieur du château, et les scènes de famille dans leur vivant récit.

J'arrivai vers le soir au village de Combourg, posé au bord d'un étang, mirant dans ses eaux ses maisons aux pignons blancs, aux toits ogivaux couverts d'ardoises d'un bleu sombre.

« Mieux que le marbre dur, j'aime l'ardoise fine », a dit le poète de la pléïade, Du Bellay. Il faut être du pays de l'ouest pour sentir sa poésie, aimer sa mélancolie, ses landes, ses genêts, ses troncs de chênes mutilés posés sur les talus des champs, cette morne contrée de Rennes pleine de silence,

[1] Voy. les Tables.

cette terre de l'ennui qu'aurait goûtée Obermann, ces chemins creux où la pensée évoque les chouans aux larges chapeaux, vêtus de leurs peaux de chèvres.

Le matin du 23 mai, j'étais assis près de l'étang du village, les yeux sur le château de Combourg, flanqué de ses quatre hautes tours noires, campé sur son tertre, enclos de châtaigniers. Il dominait la petite ville à ses pieds, comme le seigneur les serfs du village.

L'aube se leva. Le soleil était voilé sous sa robe de brume; une vapeur blonde couvrait le château, les maisons, les bois, l'étang, tout l'horizon. Je crus voir se lever la splendeur brumeuse, le soleil pâle de *René*.

Puis la lumière chassa la brume, la gaze humide, éclaira soudain l'étang et les tours sombres du château. C'était le regard de flamme de Chateaubriand sur le ténébreux passé féodal et les eaux vives de la liberté. Mais le château resta sombre sous le soleil, image de son maître, le génie ennuyé dans les fêtes de la vie.

Le château évoqua mes souvenirs. Je me rappelai la charmante romance de Lautrec, dans *le dernier Abencerrage :*

... Cette tant vieille tour
Du Maure
Où l'airain sonnait le retour
Du jour.
... Le lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile.

J'avais devant les yeux le lac, la tour du Maure, à droite, au levant, en mémoire de la croisade. Les souvenirs d'enfance de *René* se levaient comme les hirondelles et voletaient sur les tours, la vie mélancolique de *René* avec *Amélie,* dans les bruyères et les bois, au bord de l'étang, la mère, les terreurs des enfants dans la grande salle à l'apparition de la sombre figure paternelle, ce revenant du moyen âge, les rêves, les courses orageuses de l'éternel voyageur.

Le château était debout, sans traces de vieillesse, d'atteintes du temps, avec ses créneaux à machicoulis, ses hautes cheminées, ses flèches ardoisées, fort comme un chevalier dans son armure, fier ancêtre de pierre au haut de son escalier de vingt-deux marches. Deux longues et étroites embrasures, destinées aux bras du pont-levis, se creusaient au-dessus de la porte d'entrée. Mais plus de pont-levis, plus de fossés comblés; le château avait perdu son aspect de guerre, depuis les temps de paix.

A l'intérieur, l'abandon saisissait. On sentait bien que Chateaubriand, toujours errant et volage, ne l'habitait jamais; il ne l'avait revu que trois fois avant son départ pour l'Amérique, il n'y revint plus. Il n'avait pas l'amour du foyer comme Lamartine.

Rien n'est triste comme les foyers abandonnés. Partout des salles, des chambres vides, aux murs nus. La chambre d'*Amélie* à la haute cheminée du moyen âge, au fronton sculpté, aux moulures rouges et dorées, avec sa profonde alcôve, avait encore des fresques de sujets, de figures aux costumes d'Orient, souvenirs des seigneurs revenant de la croisade. *La tour du Maure* lui doit sans doute son nom, dit un écrivain breton, M. Duquesnel, dans son poétique récit d'un pèlerinage à Combourg, en 1833. La chambre de René, une cellule vide, sans horizon, au-dessus d'une cour herbeuse, était traversée de toiles d'araignée. On ne peut comprendre cet éloignement de Chateaubriand du château, du berceau de son imagination. Il lui a dû son génie. « C'est, dit-il, dans les bruyères de Combourg que je suis devenu le peu que je suis. »

Ce château de Combourg a un passé sanglant comme Saint-Point. On peut lire, dans l'*Histoire de Bretagne* de d'Argentré, les combats, les sièges, les luttes, en 1160, d'Eudon, de Raoul de Fougères contre le duc Cassan, de hauts faits d'armes à enluminer une chronique de Froissart.

Je quittai Combourg pour aller à La Chesnaie, du château de Chateaubriand au manoir de Lamennais, à trois lieues, à travers une steppe bretonne de genêts, une plaine triste qui fait comprendre les mélancolies de *René;* la lande de Meillac, où Du Guesclin battit les Anglais, l'étang du Roure, pays morne, monotone, qui s'étend de Rennes à Lamballe, un bocage bas de broussailles, de tourbières, de pins et d'eaux brunes, le Border de l'Écosse française.

CH. ALEXANDRE.

LA MEUNIÈRE DE L'AUNAIE.

Vanité maternelle.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez page 338.

Sans ajouter une parole, il détela son cheval et le conduisit à l'écurie où il garnit le ratelier avant de rentrer souper lui-même. Sa femme remarqua qu'il avait l'air de n'en pouvoir plus.

— Je ne me sens pas bien en effet, répondit-il, et il y a de quoi. M. Sidoine refuse de nous avancer un sou, ma pauvre Françoise. Il faudra que je revoie ce gueux de Grenu qui prête à si gros intérêts.

— Mon Dieu! que restera-t-il de nous? soupira Mme Gosselin en s'essuyant les yeux du coin de son tablier.

— Bah! la petite nous relèvera, reprit-elle presque aussitôt. Il ne s'agit que d'attendre qu'elle ait le pied à l'étrier. J'espère que demain elle nous apportera du contentement après le tracas d'aujourd'hui.

— Sa lettre ne dit pas qu'elle ait trouvé à se placer.

— Parbleu, elle annonce seulement son arrivée, c'est le plus pressé. Demain,... par le train de deux heures.

— Cosaque sera bien las pour aller la chercher

après sa course d'aujourd'hui... et je crois que je me sens encore plus las que Cosaque, dit le meunier en présentant ses mains tremblantes à la bonne flamme rose d'un fagot.

— Le souper te remettra peut-être.

Mais Gosselin ne mangea pas la moitié de sa soupe et s'en tint au café, régal rare, que sa femme lui avait préparé pour le réchauffer. Hélas! le café ne chassa point son mal de tête pas plus que le feu ne chassa le frisson qui lui faisait claquer les dents.

— J'aurai pris froid en route, dit-il. Tâchons de dormir, si c'est possible.

La nuit ne fut pas bonne; un violent accès de fièvre s'accentua; vers le matin, il toussait d'une toux rauque et profonde.

— Tu ne te lèveras pas, lui dit sa femme. La mère Saugé qui va tout à l'heure en ville nous rendra bien le service de ramener la petite et en même temps d'avertir le docteur. Entre voisins ça ne se refuse pas...

Et en effet Marianne Saugé, la fermière de la Mare-Fleurie, accepta obligeamment le soin dont on la chargeait.

II

Quand elle arriva au chemin de fer, après avoir fait ses commissions, le train était arrivé. Thérèse, chargée de nombreux petits paquets, descendait de son wagon. Des yeux elle cherchait quelqu'un des siens et il fallut que la mère Saugé lui criât deux fois bonjour pour qu'elle s'aperçut de sa présence. Cordialement elle lui sauta au cou.

— Ton père ne viendra pas, dit la vieille femme. Il garde le lit. C'est moi qui suis chargée de te conduire à l'Aunaie.

— Rien de grave, j'espère? s'écria Thérèse en pâlissant.

— Dame, on ne sait pas, le médecin ne l'a pas encore vu. M'est avis pourtant que ce n'est qu'un petit rhume.

— Si ce n'était qu'un rhume, mon père serait ici à ma rencontre, dit Thérèse préoccupée. Je vous remercie tout de même, madame Saugé. Si vous voulez nous partirons immédiatement. J'ai hâte d'arriver chez nous.

— Vous ne me demandez seulement pas des nouvelles de Pierre, ma belle demoiselle.

— C'est que le souci me fait perdre la tête. Il va bien, Pierre?...

— Quand il est venu en congé, vous l'auriez trouvé le plus beau gars du pays, dit la mère avec orgueil.

Pierre Saugé avait été le premier camarade de Thérèse étant son plus proche voisin, et il avait toujours plaisir à la voir, à lui rappeler le temps où ils faisaient des pâtés de sable, où ils dénichaient des chardonnerets et cueillaient des noisettes ensemble. A l'école, Pierre méritait les oreilles d'âne plus souvent que des prix, et depuis lors il ne s'était élevé que bien peu intellectuellement, mais sa mère se berçait encore, pour l'époque où il aurait achevé son service militaire, de l'idée d'un mariage entre lui et Thérèse. Pourquoi non? Les Saugé valaient les Gosselin, la ferme de la Mare-Fleurie était d'un meilleur rapport que le moulin de l'Aunaie, et il était certainement plus joli homme que Thérèse n'était jolie fille. Qu'elle sut lire dans beaucoup de livres tandis que lui s'en tenait à signer son nom d'une grosse écriture enfantine, la belle différence! Par exemple il faudrait que Thérèse eût de l'argent gagné d'ici là, mais elle en mettait sans doute de côté depuis le temps qu'elle était loin!

— Tiens, dit la mère Saugé, avec un sourire engageant de sa bouche édentée, j'ai emporté dans la charrette la peau de bique de Pierre. Tu pourras t'en couvrir; du temps qu'il fait ce n'est pas à mépriser.

— Bien obligée, mais je n'ai pas besoin de fourrures, je ne suis pas si délicate, Dieu merci, répliqua Thérèse avec une satisfaction secrète de se sentir toujours dure aux intempéries, malgré l'effet alanguissant d'un long séjour en ville.

— Hu! dit à son âne la mère Saugé.

Puis, sans que sa jeune compagne eut besoin de la presser beaucoup, elle se mit à conter les nouvelles du pays : une famille anglaise avait loué le château de la Ménardière; la belle madame du Rouvre, la comtesse, avait les cheveux jaunes cette année-ci, fallait croire qu'à Paris les cheveux noirs, au lieu de blanchir, prenaient, en vieillissant, cette couleur-là;... toutes les terres de M. de la Saulnerie avaient été louées en masse à un nouveau fermier étranger, M. Rameau, qui payait une vingtaine de mille francs de loyer et qui s'y ruinerait, dame, étant de ces messieurs qui font les savants, les malins et les renchéris, qui se servent d'engrais chimiques, au lieu de bon vieux fumier, et qui en achètent de ces batteuses, de ces faucheuses, des machines à dévorer de l'argent... Ça ne le mènerait pas loin, bien sûr. Il donnait la comédie à tout le pays avec sa rage d'inventions nouvelles. Comme si le blé avait attendu pour bien pousser toutes ces drôleries-là!

Des ridicules de ce M. Rameau, elle passa sans préambules aux succès menaçants du rival de Gosselin, le meunier de la Boisnière. Thérèse n'en savait rien, ses parents ayant grand soin de lui cacher tout ce qui pouvait la troubler; elle apprit avec émotion qu'une nécessité coûteuse s'imposait, celle de changer la roue du moulin pour tenir tête à la concurrence.

— Des nouveautés! ricanait la vieille fermière rétrograde de la Mare-Fleurie, encore des nouveautés. Dame! il en faut au jour d'aujourd'hui. Seulement ça coûte cher. Mais tu vas, comme de juste, apporter de l'or dans la maison, mignonne.

Thérèse évita de répondre; elle avait pris l'air grave.

— A la Mare-Fleurie, ça va tout doucettement, reprit la mère Saugé. Je me sens vieillir et mon Pierre me manque depuis qu'il est soldat. Quand

il reviendra je lui chercherai vite une bonne femme qui ne soit point sotte et qui ait un peu de bien. Se marier, vois-tu, ma fille, c'est encore ce qu'on peut faire de mieux tandis qu'on est jeune.

— Cela dépend des circonstances, répondit Thérèse, se tenant sur ses gardes.

La dernière fois qu'elle avait vu Pierre, c'était à l'assemblée du village où il était honteusement gris, et elle se souciait peu d'épouser un ivrogne.

— Ce qui veut dire que tu ne penses pas au mariage pour toi-même?

— Pas du tout. J'ai choisi d'être institutrice.

— Voilà, ça vous rend fières, mesdames, d'être si savantes! Il vous faudrait des beaux messieurs, le fils du roi! dit ironiquement la mère Saugé.

— Le fils de roi aurait moins de chances qu'un autre, riposta gaiement Thérèse, puisque je ne suis qu'une fille de campagne.

— Si tu n'es qu'une fille de campagne, pourquoi n'épouserais-tu pas ton pareil, un paysan?

Thérèse sans répondre se mit à rire; elle ne se sentait la pareille ni d'un bourgeois, ni d'un ivrogne grossier tel que Pierre, et deux vers de la fable lui revinrent à l'esprit, peignant admirablement sa situation :

Je suis oiseau, voyez mes ailes,
Je suis souris, vive les rats!

A suivre. TH. BENTZON.

COSTUMES ET COIFFURES DES MARIÉES
DANS L'ANCIENNE FRANCE.

Il ne faudrait pas croire que l'usage des costumes blancs fût très ancien dans les mariages. Marie Stuart fut la première qui les eut adoptés, et les auteurs du temps parlent de cette toilette comme d'une curiosité. Au plus haut qu'on remonte, au temps d'Isidore de Séville, dans le courant du septième siècle, les épousées portaient

Un mariage au quinzième siècle. — La mariée porte un chapel de métal. — D'après le manuscrit français 376 de la Bibliothèque nationale, le *Pelerinage de la vie humaine.*

une robe de couleur, un voile blanc, symbole de la pureté de la vie; par un reste de paganisme mêlé aux choses de la religion nouvelle, on nommait ce voile *Mavors* (Mars); il signifiait que la fille devenait la compagne d'un guerrier, qu'elle prenait sa livrée. Quant au poêle de couleur rouge étendu sur la tête des époux lors de la bénédiction nuptiale, il figurait le sang vermeil de la postérité à venir.

Isidore de Séville avait sa manière à lui d'expliquer les cérémonies et les usages. La jeune fille, dans son voile léger et transparent, semblait une déesse dans les nuages, c'est pourquoi on la disait *nupta* (mariée) de *nubes*, la nuée! A défaut d'une science bien approfondie de la philologie latine, le saint évêque brillait par son imagination. Il expliquait d'ailleurs que l'anneau, passé par l'époux au quatrième doigt de la main de sa fiancée et non à un autre, devait reposer sur une veine qui partait de l'annulaire pour se rendre au cœur.

Sous les Carolingiens, le voile blanc fut délaissé pour les mantes enserrant la tête, et qui étaient ordinairement de teinte sombre. On voit les dames ainsi coiffées dans les rares miniatures de manuscrits d'alors, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à la conquête de l'Angleterre par les Normands. Aucune règle fixe d'ailleurs, point d'usage général; les modes et les coutumes changeaient de pays à autre.

Peu à peu sous l'influence des légendes pieuses, peut-être surtout au récit du martyre de sainte Agnès, dont les cheveux magnifiques avaient servi de voile à son corps, les jeunes filles à marier adoptèrent les cheveux épars, laissèrent tomber sans recherche leurs tresses dénouées sur leurs épaules. Si bien qu'au jour du mariage, ils étaient un emblème de virginité, comme sont de nos jours les fleurs d'oranger.

Dans leurs descriptions de la jouvencelle, les poètes ne manquent pas de peindre sa chevelure libre et dégalonnée, comparable à l'or des épis. Elle a les yeux bleus, le nez droit et la bouche vermeille. Elle est pareille au lis dans sa grâce flexible. Quand elle est fiancée, elle garde un maintien digne et joyeux; ses paupières sont baissées; elle se penche avec abandon. Au grand jour de la cérémonie, elle est conduite au moustier par son père, et elle est suivie de son futur, tous deux en costume de fête. Les miniatures de manuscrits nous la montrent en robe grise, ou pourpre, sans voiles, mais jamais en vêtements blancs. Pendant l'office elle reste debout à côté de son fiancé, ayant derrière elle ses parents, lui les siens. Pour la bénédiction, ils se prennent mutuellement la main droite que le prêtre maintient en murmurant des prières.

Bientôt on ajouta à la coiffure dénouée un élément de coquetterie, ce fut le *chapel* de fleurs. Ce chapel était une couronne de roses ou de lilas des champs que les mariées tressaient elles-mêmes dans les campagnes, et que les bourgeoises des villes trouvaient toute préparée chez les *chapeliers* de fleurs. Ce fut une industrie des plus florissantes, à partir du règne de Charles V, que celle de ces marchands de « bouquets trouvés », comme on disait. On se servait de ces couronnes dans les noces, dans les baptêmes. Une lettre de rémission accordée à des paysans tapageurs à la suite d'une rixe, nous parle du chappelet de fleurs que la future de l'un d'eux portait sur la tête. Ce diminutif du mot chapel eut une destinée singulière; après avoir signifié, comme dans le cas qui nous occupe, un petit chapeau, il en arrive à s'appliquer aux objets de dévotion composés de grains qui servent

Mariage villageois au seizième siècle. — D'après la tapisserie de Gombault et Macée.

aux prières des fidèles, parce que ces objets étaient confectionnés de la même manière. Et par une curieuse extension donnée à cette mode des fleurs virginales, les miniaturistes ne manquèrent pas d'en affubler les vierges dont ils décoraient les missels ou les histoires de leur temps. Sainte Agnès n'a plus seulement dans leurs œuvres les cheveux flottants, elle est coiffée d'un chapel; de même sainte Ursule et les onze mille vierges ses compagnes. Il en fut ainsi pendant le moyen âge; pour être compris de tout le monde, les artistes devaient appliquer aux vieux temps les mœurs spéciales de l'époque où ils travaillaient; les soldats romains portaient le haubert et l'écu triangulaire, Ponce-Pilate revêtait la robe des gens du parlement.

Le chapel de fleurs ne servait pas seulement au jour de la bénédiction nuptiale, les mariées le reprenaient pendant le « regard des noces » suivant ce que nous apprend le *Ménagier de Paris* (II, 118); c'était une seconde fête, presque une deuxième cérémonie, où les festins et les bombances tenaient la plus grande part. Assise à la place d'honneur de la table conjugale, la jeune femme recevait ses invités dans son costume du grand jour. Elle se couronnait encore pour le baptême de son premier né, mais c'était cette fois le parrain et non le mari qui mettait à contribution la boutique du chapelier.

Les dames du quatorzième siècle connurent-elles les explications poétiques d'Isidore de Séville qui voyait dans la couleur rouge le sang des descendances rêvées? Je ne le saurais dire. Il y eut toutefois ce fait curieux que, vers la fin du règne de

Charles VI, l'usage vint de se vêtir d'écarlate pour recevoir la bénédiction nuptiale. Les bourgeoises payaient sans compter les étoffes de ce genre et s'en taillaient des cottes élégantes sur lesquelles le blond ou le brun des coiffures dénouées jouait merveilleusement. Les grandes dames avaient aussi adopté ces teintes, mais elles remplaçaient les fleurs du chapel par un diadème d'or. Le *Pèlerinage de la vie humaine* nous fait assister à un mariage du quinzième siècle. La future est en robe rouge et diadème de métal; le fiancé porte un manteau gris bordé de loups cerviers. L'assistance est orientée. Les hommes sont au levant, les femmes au couchant de l'église.

Et puis si comme fu advis
Une femme vers occident
Et un homme vers orient.
(Bibl. nat., ms. 376, fol 6 verso).

La fin à la prochaine livraison.

H. Bouchot.

DE TRIESTE A POLA.

Suite et fin. — Voy. page 342.

La ville d'aujourd'hui, de demain, se devine à peine, que déjà la ville d'hier, Rome, nous est apparue. Au fond du golfe, à quelque distance des derniers faubourgs, dans un site solitaire, entre la mer qui le reflète et le ciel qui l'environne, un amphithéâtre surgit, majestueux, grandiose, énorme, superposant ses arcades ainsi que des arcs de triomphe que l'on ne saurait compter, et dans ces ouvertures partout béantes, l'azur sourit, l'azur rayonne, car enfin le ciel fait trêve à ses colères. Rome, qui sait vaincre et commander, ordonne cette fête trop longtemps espérée et le retour du printemps trop longtemps attendu.

Au milieu des prospérités et des joies de la grande paix romaine, à l'heure où le triumvir implacable que fut Octave devenait Auguste, le clément empereur, une insurrection terrible éclata sur la rive orientale de l'Adriatique, coup de tonnerre imprévu et d'autant plus retentissant dans ce ciel apaisé et qui semblait promettre d'éternels sourires. Il ne fallut pas moins de deux armées et des efforts réunis de Tibère et de Germanicus pour étouffer cet incendie et réduire les derniers rebelles. Rome, désormais personnifiée dans son empereur, comprit cependant qu'elle avait à se faire pardonner ses proconsuls avides et même sa victoire; elle s'ingénia à panser les blessures encore saignantes, et des ruines de la veille, des cendres à peine refroidies, les monuments surgirent assez nombreux, assez beaux pour imposer la reconnaissance et peut-être l'oubli.

Ces jours heureux de réconciliation fraternelle et de libéralité virent s'élever les deux temples dont Pola s'enorgueillit. Ils sont à peine séparés, on dirait qu'ils se touchent; de dispositions semblables, d'égales proportions, frères jumeaux que l'on pouvait confondre et prendre l'un pour l'autre, ils associaient la double divinité offerte à l'adoration du monde, la cité et son maître, Rome et Auguste. Rome s'était égalée aux dieux, du droit de la force et de la toute-puissance, et dans ceux-là qu'elle acceptait pour maîtres, la terre devait saluer des apprentis immortels et bientôt vénérer des dieux.

Ces temples, de même âge et de même grandeur, n'ont pas subi la même destinée. L'un a perdu toute sa façade; dans les murs de sa cella, seule restée complète, il enferme un petit palais et donne l'hospitalité au municipe de Pola. Un portique le précède, offrant ses dalles ensoleillées aux vagabonds de la ville. Les chapiteaux des colonnes déploient lourdement les feuillages capricieux où se complait le moyen âge, et dans les murs, quelques inscriptions enchâssées, titres quinze ou vingt fois séculaires, attestent l'antique noblesse de la cité impériale. Le contraste est curieux et saisissant du temple païen et de la maison commune, celle-ci greffée sur celui-là. Il n'y a ni lutte ni usurpation, mais plutôt adoption indulgente; en étayant ainsi sa faiblesse de cette force, en abritant sa jeunesse sous l'antiquité des pierres inébranlées, Pola témoigne de son respect, de sa piété filiale, et son présent si modeste se grandit de toute la grandeur du passé.

Le second temple a traversé les siècles sans grand dommage. La cella est complète avec ses murs construits à grand appareil, avec les pilastres qui en arrêtent et heureusement décorent les extrémités. Le perron étage ses marches que tant de générations n'ont pas encore usées, et les quatre hautes colonnes aux chapiteaux corinthiens de la façade, portent toujours, sans apparence de ruine ou de lassitude, la frise richement ornementée et le triangle solennel du fronton.

Le temple sert de musée et l'on ne saurait dire que les dieux l'ont déserté. Bien au contraire, tout l'Olympe, et avec lui les Césars disparus, les proconsuls oubliés, y viennent y demander asile. Triste assemblée cependant et qui n'a plus rien à se dire. On les croirait tous échappés de quelque terrible champ de bataille: l'un a perdu les jambes, l'autre les mains, l'autre les bras, beaucoup le nez, quelques-uns même la tête, et rien n'est plus grotesque, plus lamentable que ces fantômes majestueux esquissant toujours un grand geste d'éloquence ou de commandement quand depuis longtemps ils ne portent plus rien sur leurs épaules. Il ne reste de vivant en ce triste *campo santo* qu'une intéressante colonie de chats. Ils maraudent un peu dans tous les alentours, mais c'est là, sous le regard clément des empereurs qu'ils font la sieste, se délassent, enfin, suprême confiance et qui n'est jamais trompée, qu'ils abritent leurs tendres nichées. Le gardien, qui les aime et s'applique à ne pas les déranger, ne leur apporte que de l'eau; le creux, que la tête brisée d'un César a laissé dans le marbre, sert d'abreu-

voir. Ainsi passe la gloire de ce monde! Le temple ne connaît plus hymnes et prières, mais il est tout rempli de miaulements et d'aimables ronrons. Au-dessus de la porte, le lion de Saint-Marc a posé sa griffe et déployé ses grandes ailes; encore un souvenir de la sérénissime République.

C'est une heureuse fortune de visiter une ville un jour de marché. Celui de Pola se tient, derrière les temples romains, sur une petite place irrégulière et montante. Les pommes remplissent les paniers, les oranges, les citrons s'élèvent en pyramides. Les marchandes, accroupies devant leurs marchandises et qui toutes viennent de la campagne, ne sont pour la plupart ni belles ni gracieuses. Leur robe de bure épaisse et lourde agrémente ses coutures de galons rouges ou de galons jaunâtres. Une ceinture de même couleur presque toujours enveloppe la taille. Le corsage entr'ouvert laisse voir une chemisette blanche. Les cheveux, rassemblés, pressés en un épais rouleau, deviennent un encombrement plutôt qu'une parure; enfin un fichu négligemment noué oppose ses couleurs éclatantes, criardes même, à la patine métallique de ces visages hâlés de la bise et brûlés du soleil. Ici, comme il arrive quelquefois chez les peuples, chez les races que n'ont pas encore raffinés toutes les élégances et les coquetteries de notre civilisation, les hommes plus que les femmes se rapprochent d'un type d'idéale beauté. Leur costume est plus élégant et non moins orné. Leur courte veste brune, librement ouverte, le maillot jaunâtre qui enveloppe et dessine leurs jambes fines, la toque noire qu'ils coiffent et portent inclinée sur l'oreille, les chaussures faites de lanières de cuir qui se relèvent ainsi qu'une proue de navire, tout cela leur sied à merveille et ne manque pas d'une pittoresque originalité. Les femmes ont toutes deux boucles d'oreille; la coquetterie plus discrète des hommes n'en accepte qu'une seule.

Ce monde, venu de tous les quartiers de la ville ou bien accouru des villages voisins, va, vient, chemine, marchande, vend ou achète sans tumulte, sans grand tapage. On sent là s'épandre une douce apathie qui annonce l'Orient prochain et la dépense tranquille d'un temps qui n'est pas encore de la monnaie. On parle italien, allemand très peu, mais aussi un idiome slave; cette Babel est toute pacifique cependant; et ce petit marché, encadré d'un côté dans les robustes murailles des temples antiques, de l'autre dans l'entassement confus des maisons traversées de larges balcons, compose un amusant décor. La mer enfin, la mer qui toujours, ne ferait-elle qu'apparaître en une échappée lointaine, donne aux moindres choses une sorte de rayonnement et de souveraine majesté, est là toute hérissée de cheminées noires et des mâts fièrement pavoisés de quelques vaisseaux de guerre.

La cathédrale de Pola n'attire pas le voyageur par la magnificence de ses dehors; le campanile, qui fait sentinelle un peu à l'écart, est de tous les fils du campanile de Saint-Marc échelonnés sur ces rivages, le plus indigne et le plus misérable. L'intérieur présente, sans intérêt particulier, les dispositions bien connues des basiliques primitives. Les colonnes, qui font de la nef une solennelle avenue, taillées dans des monolithes de granit ou de marbre et mal appareillées, accusent une origine païenne. Les chapiteaux retrouvés déploient leur majestueux bouquet d'acanthes corinthiennes, tandis que sur les chapiteaux refaits et qui remplacent leurs aînés disparus, grimacent des monstres dont la foi naïve du moyen âge épouvantait les coupables et menaçait les pêcheurs.

L'assistance était nombreuse dans la cathédrale au moment de notre visite; on célébrait la fête de saint Joseph, un saint cher aux âmes pieuses de Pola. Pas de chaises par bonheur; ce confortable odieux, qui barricade l'édifice, cache la nudité solennelle des dalles, écourte les colonnes dont les bases restent invisibles, enfin déshonore nos plus belles églises, ici nous est épargné. Les fidèles s'agenouillent ou restent debout. Ils sont muets, immobiles; le devoir qu'ils accomplissent en conscience et en toute simplicité, leur donne, jusque dans leur rudesse populaire, sous leurs vêtements agrestes, car beaucoup sont des paysans, une gravité, une dignité qui commande la sympathie et le respect.

L'autel principal, celui qui termine la nef, est très bas, presque nu, et le prêtre, comme à Saint-Pierre le pape lui-même, officie face à l'assemblée. Orgues et chanteurs cachés dans la tribune jettent, dans le silence de la vieille basilique, un concert éclatant et joyeux. Ce n'est pas de la musique religieuse ainsi que nous la comprenons sous notre ciel trop souvent taché de tristes brouillards. Les mouvements se précipitent; le *Kyrie* court en allegro, l'*Agnus*, pimpant et sautillant, pourrait scander les ébats des chèvres que le printemps affole. C'est de la joie triomphante, exubérante, les voix sont nazillardes surtout dans les notes élevées, mais souples, légères, et cela fait penser à quelque petit vin aigrelet qui mousse, pétille et réjouit les yeux s'il ne rafraîchit le cœur. L'orgue même jette, sur ces prières ensoleillées, ses trilles, ses fioritures, toute une broderie de notes cristallines; il ne chante pas, il gazouille comme un rossignol, parfois même il siffle comme un merle, et l'on dirait un orchestre de flûtes, de fifres et de galoubets.

L'antique Pola avait une enceinte continue; il est aisé d'en suivre encore le tracé et d'en mesurer le développement. Les remparts ont disparu, mais trois portes subsistent; la porte double qui enferme ses arcs jumeaux dans trois colonnes à demi engagées, une seconde porte plus simple; elle débouche maintenant sur un verger semé de débris antiques et nous montre, dans l'encadrement de son unique ouverture, séchant au soleil, toute la

lessive d'une pauvre famille, des oliviers, des amandiers bizarrement drapés de mouchoirs et de torchons. La troisième porte, la plus belle est dite, de la magnificence même de sa décoration, la Porte dorée. C'est un véritable arc de triomphe et qui annonce dignement Pola. Une femme, Fulvia Postuma, l'érigea, de ses propres deniers, à son mari Sergius Lepidus, édile et tribun militaire de la vingt-neuvième légion. C'est ce que nous dit la pierre, fidèle confidente de la tendresse d'une épouse. Ainsi Pola, sans qu'il en coûtât une obole au trésor public, s'enrichit de ce monument de gloire militaire et de piété conjugale.

Les statues de Sergius, de sa femme sans doute, de ses proches ou de ses aïeux peut-être, disposées en trois groupes, couronnaient l'attique. Les piédestaux en saillie indiquent leur emplacement. Les proportions de la porte, des quatre colonnes engagées qui sur chaque face la flanquent et la contrebuttent, accusent d'harmonieuses et belles proportions. Des victoires, ailes déployées, couronnes à la main, s'envolent au-dessus de la voûte. La frise promène des chars emportés d'un élan impétueux, tandis que se jouent de petits génies dans les guirlandes suspendues aux bucranes. Les ceps de vigne, les rinceaux capricieusement enroulés, les feuillages fastueux, festonnent les pieds droits où la voûte retombe, et dans son épaisseur, la pierre creuse, découpe de riches caissons. L'ordonnance est corinthienne; elle se répète sur l'une et l'autre face. Aux jointures des pierres, quelques herbes folles ont germé et gaiement frémissent aux caresses de la brise.

La ville moderne n'a pas de monument qui présente un intérêt artistique. Des casernes monumentales ne sont pas des monuments. Une colonne rostrale ombragée d'un petit jardin, un Tégétoff de bronze qui monte, au sommet d'un haut piédestal, entre Mars et Neptune, son ennuyeuse faction, méritent tout au plus un éphémère souvenir.

Les environs immédiats de Pola sont valonnés, mouvementés, mais non pas montagneux. Les angles de quelques bastions, à peine visibles et sournoisement dissimulés, dénoncent des forts, des batteries en sentinelle sur les collines prochaines de la mer. Pola ne dissémine pas, en ses alentours, les maisonnettes, les villas, les cabarets ou guinguettes qui presque toujours annoncent et précèdent une ville de quelque importance. Nous voici cheminant dans la campagne; c'est à peine si de loin en très loin apparaissent les toits rouges de quelques cabanes rustiques ou de quelques métairies. Mais les libres horizons se limitent et vont se fermer autour de nous. Des broussailles, des taillis toujours plus touffus et plus épais nous entourent; ce sont des maquis, bientôt des bois, puis une vaste forêt. Le printemps ne l'a pas encore revêtue de sa parure nouvelle; mais les rigueurs de l'hiver ne l'ont pas complètement dépouillée. Si les chênes vulgaires, qui sont aussi les nôtres, ne gardent plus qu'une frondaison clairsemée et tristement rougie, les chênes-verts, les chênes-liège éternisent, dans leur feuillage rude et un peu sombre, les joies et le souvenir du dernier été. Ceux-ci, heureusement respectés, ne montrent pas ainsi qu'en d'autres forêts leur tronc dépouillé; ce ne sont point de pauvres écorchés qui font pitié à voir. Le lichen et la mousse festonnent librement la souple cuirasse de leur écorce. Tout cela pousse et prospère dans un aimable et pittoresque désordre. L'homme n'est intervenu que par hasard, au gré d'un caprice, sans règle et sans souci de quelque vaste dessein. Les chemins ravinés, sillonnés d'ornières profondes, courent de ci, de là, à la débandade, incertains ou même ignorants du but qu'il convient d'atteindre. Souvent ce ne sont que des sentiers à peine frayés, bientôt effacés et qui égarent le promeneur plutôt qu'ils ne le conduisent. Il y aurait cependant ingratitude à se plaindre et à les maudire; nous gardons de cette promenade un souvenir toujours vivant et le charme d'une joie inattendue. Tantôt les arbres, pressés dans un espace étroit et confondus sous les ronces, nous dérobaient les profondeurs de la forêt, tantôt moins nombreux, tout à coup écartés et dispersés dans quelque clairière, ils nous rendaient la splendeur subite des horizons lointains et le rayonnement de la mer ensoleillée. Nous voyons, comme si elle était encore devant nos yeux, une maisonnette de bois où demeure un garde, et les tables alignées au milieu des bancs qui s'offrent aux promeneurs fatigués; plus loin nous voyons un enclos de pierres sèches, quelques pins noirâtres immobiles dans l'azur, puis des lentisques à la rude ramure qui brusquement enlacent les jambes et retardent le pas, des oliviers abandonnés et qui étreignent de leurs racines noueuses les rocailles d'un sol ingrat, de hautes bruyères arborescentes, non pas encore fleuries, mais déjà constellées de petits boutons doucement rosés, et qui n'attendent pour s'ouvrir que le baiser de l'aurore prochaine; enfin nous voyons, aux étroites pelouses que le taillis laisse à découvert, des fleurettes plus hâtives qui déjà se sont épanouies, des gramens de ce vert attendri et pâle qui accuse la vie commençante, de petits crocus roses et des violettes d'azur qui, le plus souvent réunies en bouquet, on pourrait dire en famille, demandent qu'une seule main les cueille et les emporte, puisqu'il est dans la destinée de tout, même des plus jolies fleurs, d'être cueilli de la mort et dispersé du vent.

On est venu de la ville, non pas une foule bruyante, mais seulement quelques flâneurs, des soldats fatigués de la caserne, des pêcheurs, des marins échappés au rude labeur que la mer ordonne, et tout reposés, réjouis de ces joies de la terre qui nous sourit si doucement. Pas de tumulte, pas de cris, ni même de rires indiscrets. Ils se promènent en amis, quelquefois par couple, lui et elle, lui embarrassé et silencieux autant qu'elle-

même, elle le plus souvent quelques fleurs à la main, et nous suivons émus, heureux de leur bonheur et du nôtre, ces pauvres gens qui s'en vont ainsi deux à deux, insoucieux de l'étranger qu'ils rencontrent, idylles vivantes dont Virgile ou Théocrite ne sauraient égaler la douceur, et que la nature clémente pardonne, comprend et bénit.

Une dernière fois nous retournons à l'amphi-

Arc de triomphe de Pola d'Istrie. — Dessin de Mlle Lancelot.

théâtre. N'est-il pas la gloire, la splendeur, le diadème triomphal de l'antique Pola? Le gardien nous accompagne et cette fois nous ouvre la grille dont la sollicitude municipale a protégé le vieux monument. Les ruines, telles qu'elles se présentent maintenant, nous étonnent et nous laissent quelque déception. L'amphithéâtre semble avoir été vidé, non pas seulement de ses constructions intérieures,

mais encore de leurs débris. Nous voici dans une vaste enceinte traversée de fondrières, coupée de petits murs à demi croulants, mais qui ne présente ni trace reconnaissable des gradins où la foule s'amassait, ni vestige des galeries et des massifs qui devaient les porter. On en pourrait conclure, non sans vraisemblance, que le bois, la brique peut-être, les matériaux aisément détruits ou dispersés, entraient pour une grande part dans la construction intérieure du monument. Il faut dire cependant que Venise, toujours en quête des marbres, des pierres que ses lagunes lui refusaient, Venise qui bâtissait, bâtissait sans trêve, envoya longtemps sur tout ce littoral de l'Istrie, les pourvoyeurs de ses chantiers. Nul doute que l'amphithéâtre n'ait eu à payer son tribut. Presque intact en ses dehors, sans brèche, sans blessure, il superpose du côté de la mer ses deux étages d'arcades surmontés d'un troisième étage que percent des baies carrées; de l'autre côté, il ne présente plus qu'un seul étage d'arcades, car le sol se relève et lui prête ses assises de rocher. Mais le monument n'est qu'une façade immense, non pas cependant une apparence vaine, car ces vieilles pierres, rougies par seize ou dix-huit cents ans de soleil, inébranlées, inébranlables, bien appareillées et qui s'appellent en quelque sorte l'une l'autre, respirent, en leur masse solennelle, une telle puissance, affirment si hautement la grandeur du nom romain, qu'elles commandent une admiration sans regret.

Le gardien, que notre amour pour son amphithéâtre touche et attendrit, nous donne par le visage : « de monsieur le professeur », sans trêve et sans fin. Il ne nous ferait pas grâce d'un moellon. Là aussi, dans cette arène dévastée, les zéphyrs printaniers ont fait germer quelques plantes. Dans peu de jours, nous dit le gardien, l'amphithéâtre ne sera qu'un parterre fleuri. Déjà nous surprenons les promesses de cette fête prochaine et comme le premier murmure de ce joyeux concert. Quelques fleurettes dont les noms nous sont inconnus, mais dont la grâce nous séduit, se blotissent au ras du sol; elles craignent les retours perfides des autans et des frimas; elles se font petites, toutes mignonnes. Nous n'en cueillons qu'un mince bouquet; les fleurs cueillies prennent dans la main qui les emporte, des tristesses de captives, et pour elles comme pour les oiseaux rien ne vaut la vie abandonnée, la liberté de la chanson et du sourire.

L'amphithéâtre est désert; bien rarement, croyons-nous, un visiteur obstiné et qu'un aspect d'ensemble ne saurait satisfaire, viole cette solitude; nulle part les ruines, l'herbe même ne gardent une trace de pas; elles ont désappris l'homme et ne le connaissent plus. En aucun lieu cependant les voix humaines, qu'elles aient demandé grâce ou qu'elles aient crié victoire, n'ont jeté de plus furieuses clameurs. Ce ne sont pas les gladiateurs ni les fauves que nous évoquions dans cet amphithéâtre, mais l'image plus touchante d'un prince qui fut grand, surtout par ses malheurs. Il est certainement venu là, ce Crispus, fils de Minervina et de Constantin, Crispus, frappé de disgrâce, bien qu'il se fût distingué dans la guerre contre Licinius, qui sait? coupable surtout de sa valeur, de l'amour des soldats et des services rendus. L'amphithéâtre l'a vu proscrit, traînant derrière lui la colère abusée de son père, la haine implacable de sa marâtre Fausta, jusqu'au jour où le poison trancha cette vie encore à son printemps, et flétrit à peine naissants les lauriers de cette jeune gloire.

La mer autrefois venait mourir au pied même de l'amphithéâtre. Les quais, une chaussée moderne l'ont refoulée un peu plus loin. Ainsi elle s'écarte et l'on dirait qu'elle hésite à mettre sa majesté et sa grandeur en rivalité avec ces nobles ruines. Rome aurait-elle fait reculer la mer, comme si longtemps elle a fait reculer tout ce qui se dérobait à son étreinte victorieuse?

Le compte serait facile des heures que nous avons consacrées à Pola; et cependant nous ne saurions l'oublier. Après les tristesses et le deuil des hivers longtemps fuis vainement, Pola nous rendait le libre azur, les brises enfin attiédies. Cette antique cité, nous désirions de la connaître; ce voyage, avant de se réaliser, nous fut un rêve complaisamment caressé; Pola espérée, cherchée dans un lointain mirage, devait dépasser notre attente. Cela doit compter dans la vie. Des yeux, du cœur, de l'esprit, du passé aussi bien que du présent, enfin d'un avenir nouveau qui nous sollicitait, nous avons été à Pola aussi heureux qu'il est donné d'être heureux à notre passante humanité. Pola n'en a pas été la cause unique, dans tous les cas l'occasion, le témoin, le confident. Aussi nous ne désirons plus la revoir; nous ne saurions jamais la revoir aussi bien.

L. Augé de Lassus.

SAINT-JEAN-DE-LOSNE,

SURNOMMÉE *BELLE DEFENSE*.

Cette petite ville de la Bourgogne, de moins de deux mille âmes, mérita ce glorieux titre en 1636. On était alors dans la quatrième période de la guerre de Trente ans. La province se trouvait sous la menace d'une armée d'invasion principalement autrichienne dont les historiens évaluent diversement la force. Elle nous paraît avoir été de 30 000 hommes, en nous rapportant à l'*Histoire de France* de MM. Henri Bordier et Édouard Charton, et elle était commandée par le général Galas.

Son avant-garde jeta la consternation dans toute la contrée. A Beaune, à Dijon, la frayeur fut extrême : mais à Saint-Jean-de-Losne, place vers laquelle l'armée se dirigeait, les cœurs se montrèrent d'une fermeté et d'une vaillance extraordinaires, et leur défense a été un grand honneur pour la France.

Cette place était cependant plus facile à attaquer que d'autres qui s'étendaient sur la rive gauche de la Saône. Elle était bâtie sur la rive droite et avait de médiocres remparts.

Du côté tourné vers Dijon se trouvait la porte principale percée dans une enceinte en briques qui enveloppait toute la ville et dans laquelle le canon des Allemands parvint facilement à ouvrir une brèche de trente-six pieds d'étendue. Avant leur arrivée et l'investissement, de nombreuses dispositions de combat avaient été prises dans la ville. Huit compagnies du régiment de Conti composaient sa garnison, mais elles avaient été mises dans la place plutôt pour se reposer et se rétablir que pour la défendre; ces braves gens étaient malheureusement pour la plupart malades de la peste due aux calamités et misères de la guerre. Le gouverneur, M. de Saint-Point, en fut atteint deux jours avant le siège.

Quelques défaillances se montrèrent tout d'abord chez quelques-uns des assiégés quand ils virent que les secours promis par le gouverneur de la province n'arrivaient pas, et que Turenne lui-même n'était pas parvenu à les rejoindre en passant par Seurre; mais le gouverneur fut très heureux de la résolution prise par le plus grand nombre des bourgeois de résister à tout prix aux envahisseurs. Se soulevant avec effort : « Ah! messieurs, s'écria-t-il, pourquoi faut-il que je ne puisse me mettre à votre tête et diriger de si grands courages! La contagion d'une part et de l'autre nos faibles moyens de défense semblent préparer à l'ennemi une victoire facile, mais je vois que rien ne vous décourage, que rien ne vous étonne. Votre généreuse résolution est digne des plus nobles cœurs. »

Cependant M. de Machault, lieutenant de M. de Saint-Paul, opposait que « la plupart des soldats étant malades, le reste ne suffisait pas pour se défendre, qu'il y avait de la folie d'y penser, et que si les habitants de Saint-Jean-de-Losne voulaient abandonner leurs vies en furieux, la garnison n'était pas obligée de périr pour contenter leur désespoir. »

Les habitants, froissés dans leur fierté patriotique, n'accueillirent ces remontrances qu'avec dédain. Deux citoyens d'un grand cœur, les premiers échevins de la ville, Desgranges et Lâpre, répondirent : « Nous avons les clefs de la ville, nous les garderons dans nos mains. Faites votre capitulation si bon vous semble, messieurs les officiers; mais nous ne ferons pas la nôtre; nous défendrons seuls nos remparts! Mettez à l'épreuve le courage de ces bourgeois que vous ne connaissez pas; suivez-les, et s'ils reculent n'hésitez pas à les sacrifier. » M. de Saint-Point fut ravi d'entendre les promesses de tous ces braves gens, et fit serment que, tout agonisant qu'il était, il brûlerait la cervelle au premier qui parlerait de se rendre.

M. de Machault fut remplacé par un officier de fortune, Barette, né à Dijon, et d'une grande vaillance.

Galas, plein de présomption, se croyait certain d'emporter la place du premier coup, et il ne s'était même pas donné la peine de lui adresser une sommation ni de prescrire des travaux d'approche. Un de ses capitaines les plus illustres, de Mercy, devait frayer le chemin aux cinq cents mousquetaires en s'avançant sur une chaussée qui traversait le marais situé entre le mur de la ville et la position de Saint-Usage où était établi le quartier général allemand. Mais le poste commandé par Barette se trouvait près de là, et ce brave officier opposa aux troupes de Mercy une si vive résistance, que celui-ci fut obligé de battre en retraite. Les assiégeants, très surpris de cette défaite, se déterminèrent à établir une forte batterie vis-à-vis des remparts.

La première attaque, faite le 27 octobre, fut suivie de deux autres dans lesquelles deux bastions furent enlevés par les Allemands et les Espagnols. C'est alors que les magistrats de la ville résolurent de demander quelques secours à M. de la Motte-Houdancourt, qui commandait Seurre. Il arriva lui-même avec un important renfort et les aida à repousser de nouveau l'ennemi. Mais après leur avoir adressé d'éloquents encouragements, il fut obligé de regagner son poste en laissant soixante de ses soldats sous le commandement de Loyrac, un de ses plus braves lieutenants. Loyrac demanda aussitôt de diriger une sortie dans laquelle l'ennemi fut battu et abandonna un drapeau qu'on plaça dans l'église de Saint-Jean.

Après une nouvelle attaque de l'ennemi qui eut lieu le 31 octobre, de terribles combats laissèrent longtemps la victoire indécise. La lutte corps à corps dans l'espace étroit du ravelin ou demi-lune fut horrible. Tous les habitants y accoururent et les femmes même montèrent en armes sur les remparts. On remarquait à leur tête Mme la gouvernante, Anne de Lucinge, qui était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Elle n'abandonnait le chevet de son mari en proie à la contagion que pour aller réconforter les braves bourgeois « sans plus semoufvoir, dit une chronique, des balles et des traits d'archers ennemis que s'ils fussent été des fleurettes ». On cite encore les noms des dames Mirault et Lapointe qui se signalèrent particulièrement par leur courage.

A ce bombardement devait succéder le premier assaut. On s'y prépara dans la ville par de nombreux travaux de défense. La grande porte brisée par le canon ennemi fut réparée par les charpentiers et chaque maison fortifiée autant que possible.

Quand les masses allemandes se mirent en mouvement et avancèrent enseignes déployées, elles furent accueillies par les feux croisés des batteries de la place et par les décharges de la mousqueterie abritée derrière les palissades des remparts. Par suite d'une crue de la Saône, les fossés s'étaient remplis et la cavalerie dut y porter un grand nombre de fascines pour faciliter le passage. Le recul des chevaux effrayés jeta un dé-

sordre considérable dans les colonnes d'attaque. Repoussées de la porte de Dijon, elles furent dirigées vers la brèche dans de très mauvaises conditions et subirent des décharges meurtrières en même temps que le jet d'huile bouillante qui se fit du haut des remparts. En vain des renforts furent envoyés aux assaillants arrêtés à la brèche. Ils engagèrent une terrible lutte corps à corps qui dura trois heures et à la suite de laquelle ils se retirèrent avec d'énormes pertes.

Galas résolut de réparer cet échec, et les dispositions pour un nouvel assaut furent aussitôt prises. Toutefois un de ses officiers les plus distingués, le comte de Ritberg, fut envoyé en parlementaire avec d'honorables propositions. Il fut vivement impressionné en entrant dans la ville par le spectacle qui frappa ses yeux. Il vit toutes les rues barricadées et des préparatifs d'incendie dans chaque maison. Une exaltation extrême animait les habitants et la garnison. Il dut se persuader que si la place était forcée, les Allemands n'y trouveraient qu'un monceau de cendres, et il partit en proférant les plus terribles menaces qui pourtant n'intimidèrent personne.

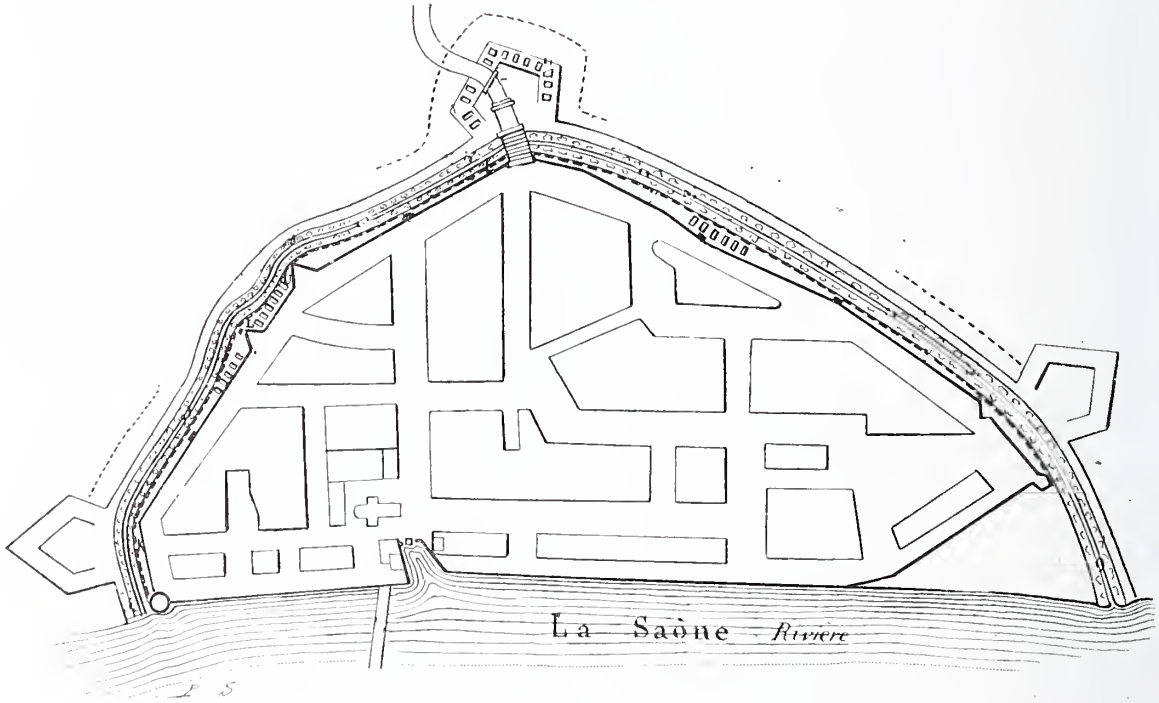
Le message porté au camp par Ritberg y excita la plus vive colère. L'assaut immédiat fut résolu.

Les colonnes d'assaut s'élancèrent avec impétuosité, soutenues par la cavalerie dont le chef, de Mercy, monta à la brèche et s'y maintint ferme et intrépide. Les Allemands criaient déjà : Ville prise!

Mais du côté de la France apparaissaient Desgranges, Lâpre, Barette et Loyac à la tête de leurs concitoyens. Ils redoublent de vaillance et leur courage transporte tous les défenseurs qui tentent un effort suprême.

L'ennemi est arrêté au moment où il allait se répandre dans la ville. En même temps un groupe de nouveaux combattants arrive et rejoint ces chefs héroïques. Ce sont de généreux auxiliaires avec dix principaux bourgeois en tête qui viennent d'arriver d'Auxonne. Ils ont franchi le pont de la Saône et montant à la hâte aux remparts, ils se sont élancés à la brèche.

Enfants, femmes, vieillards renouvellent leurs encouragements de la veille. Le noble gouverneur de Saint-Point, le vieux baron d'Esbarres, avec son jeune fils, se sont fait transporter auprès des combattants. Le premier, près de succomber à la contagion, excite, dirige son brave peuple. M. de Machault lui-même se signale par son courage qui efface le souvenir de ses hésitations.



Plan de la ville de Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or). — Dessin du grand Condé dans sa jeunesse.

Mercy se désespère en voyant reculer ses gens qu'il ne parvient plus à rallier. Ses pertes ont été évaluées à près de huit cents hommes.

A l'entrée de la nuit les assiégés se voyant de leur côté très fortement réduits, prirent la résolution de faire partir par le pont de la Saône leurs femmes et leurs enfants. Ce furent des adieux déchirants; mais le convoi avait à peine atteint le hameau très voisin de Changey quand l'horizon s'illumina tout à coup. Ce n'étaient pas les sinistres lueurs de l'incendie projeté en cas de malheur qu'on apercevait, c'était la clarté d'une illumination joyeuse. Une heure après l'assaut, le comte de Rantzau, envoyé par le prince de Condé était arrivé et Galas se vit dans la nécessité de lever le siège.

F. Zurcher.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. Best.

UN PORTRAIT PAR PRUD'HON.

Voyez page 289.

Musée de Dijon. — Georges Anthony, peinture de Prud'hon.

Ce tableau de Prud'hon a été acheté, en 1882, par la ville de Dijon pour son musée. C'est le portrait d'un personnage peu connu, Georges Anthony, peint à Rigny (Côte-d'Or), dans la même année (1794 ou 1795) que celui de sa femme et de ses deux enfants reproduit par une de nos gravures, à la page 289.

Georges Anthony était probablement un bon cavalier, et il lui plut de perpétuer le souvenir de son cheval préféré en même temps que le sien. Ce fut peut-être, hélas! ce cheval même qui l'emporta un jour, vers 1795 ou 1796, loin de sa jeune famille et de son pays, où il ne reparut jamais. Sa disparution eut quelque chose de mystérieux; le portrait de sa femme et de ses enfants a été acheté, il y a peu d'années, par un étranger, un Portugais.

ÉD. CH.

SHAKSPEARE.

NOUVEAUX DOCUMENTS SUR SA VIE.

Suite et fin. — Voy. page 345.

Il y a quelque apparence que Shakspeare avait appelé près de lui à Londres sa femme et ses enfants alors qu'il y habitait, dans la paroisse de Southwark, une maison d'assez d'importance, si l'on s'en rapporte au taux élevé de sa taxe pour les pauvres; quoi qu'il en soit, ce ne dut être que pour peu de temps. Ses voyages annuels à Stratford étaient interrompus par une courte halte à

une auberge d'Oxford que tenaient les parents du poète Davenant. Chaque fois il se reposait quelque temps dans sa famille de ses travaux pour le théâtre d'hiver de Blakfriars ou pour le théâtre d'été le Globe; il composait, d'après son engagement, deux drames ou comédies chaque année.

On a une idée de ce qu'était sa sensibilité paternelle en lisant, dans son drame du *King John* (1598), ces lignes qui s'échappèrent de son cœur peu après qu'il eut été ensevelir, à Stratford, son fils Hamnet, mort à onze ans :

« On dit qu'au ciel nous verrons et reconnaîtrons nos amis. Si cela est vrai, je verrai encore mon petit enfant... Ma douleur remplit la chambre de mon enfant absent, dort dans son lit, va et vient avec moi; elle prend ses jolis regards, redit ses paroles, me rappelle toutes ses grâces; elle remet ses formes dans ses vêtements vides. Aussi ai-je bien raison d'aimer ma douleur. »

Lorsque à l'âge de quarante-cinq ans, en 1609, il renonça définitivement à la profession d'acteur et au séjour de Londres pour revenir à Stratford, son revenu annuel était d'au moins 25 000 francs (1 000 livres sterling), somme considérable pour le temps et pour la province (1). Il possédait des terres, plusieurs maisons, une même à Londres, et la plus belle de Stratford, nommée New-place, où il avait déjà installé son vieux père près de sa femme, de Suzanne et de Judith. Ce fut là qu'il voulut mourir, et où en effet s'éteignit sa vie le 23 avril 1616, à la suite d'une fièvre pernicieuse.

Sans cette mort prématurée, il serait sans doute parvenu personnellement, selon son désir, à un degré de la noblesse, non comme auteur, son titre le plus digne, mais par la fortune. Il y avait d'ailleurs quelques titres nobiliaires de famille des deux côtés paternel et maternel.

En 1596 ou 1599, son père avait obtenu du Collège des armes un blason ou *coat of arms,* comme reconnaissance authentique des droits de sa famille (2). Le père d'Anna, sa femme, avait des prétentions semblables : un de ses ancêtres avait été garde-du-corps de Henri VII. Shakspeare se servit de son influence pour faire confirmer ces privilèges.

« Quand il eut fait sa fortune, dit M. Mézières, et acquis dans le monde le rang honorable que donne toujours la richesse en Angleterre, il se retira sagement, préférant la liberté aux plus brillants succès... Il voulut se recueillir avant de mourir, et il donna ainsi un nouvel exemple de cet empire sur lui-même que tous ses actes antérieurs nous révèlent.

« Je me retirerai à Milan, fait-il dire à un de ses personnages (Prospero), où une de mes pensées sur trois sera consacrée à la mort. »

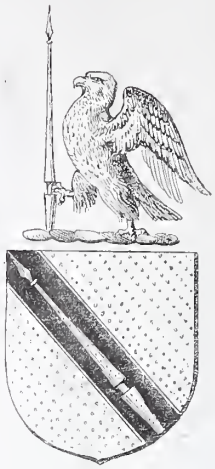
(1) Son associé Burbage, mort en 1618, était plus riche encore. Son revenu s'élevait à 75 000 francs.

(2) Armes parlantes. La lance y est le principal signe (*Shake*, secoue — *speare*, lance). Ce blason figure sur la plupart des ouvrages consacrés à Shakspeare.

La mort de Shakspeare ne fit pas grand bruit dans le monde : quels qu'eussent été ses succès au théâtre, l'heure n'était pas venue de cette renommée toujours croissante qui élève l'auteur d'*Hamlet* aux premiers rangs des poètes modernes; toutefois il fut sincèrement regretté et dignement loué par les meilleurs poètes ses contemporains.

Spenser, dans deux de ses poèmes allégoriques, l'appelle le « doux berger Will ».

Ben Johnson, l'auteur de *Sejan, Volpone, Chaque homme dans son caractère,* etc., a dédié plusieurs pièces de vers à la mémoire de son bien-aimé le *gentle* William Shakspeare. La signification de l'épithète gentle, telle qu'on la trouve dans le mot gentleman, était celle d'homme distingué et aussi de douces manières, aimable. Cette appréciation s'accorde bien avec l'impression du portrait que nous avons reproduit.



Les armes de la famille de Shakspeare.

« Doux cygne de l'Avon, dit Ben Johnson, quel spectacle ce serait de te voir apparaître de nouveau dans nos eaux, et prendre sur les rives de la Tamise ces ébats qui plaisaient tant à Élisabeth et à Jacques. »

La reine Élisabeth aimait en effet l'art de Shakspeare : elle se faisait représenter souvent ses drames à Whitehall, Greenwich, Richemond, ou Windsor; une fois elle lui demanda expressément de composer, pour son propre plaisir, dans l'espace de quatorze jours, la comédie des *Joyeuses commères de Windsor,* de même que plus tard Louis XIV demanda à Molière la comédie des *Fâcheux.*

La reine Élisabeth dans sa vieillesse (morte en 1603) (1). D'après un tableau de Paul Delaroche.

On raconte qu'à une représentation la Reine lui

(1) Voyez un profil d'Elisabeth, d'après un camée de Coldoré, tome XXX, page 120.

ayant fait un signe d'approbation dont il ne parut pas s'apercevoir, pour rester sans doute tout entier à son rôle, il lui plut au sortir du théâtre d'appeler son attention en laissant tomber un gant près de lui. Il le releva et, en le lui présentant, lui adressa un remerciement en deux vers improvisés (1).

Otway, dans son prologue de *Caius Marius*, rappelle en termes exprès la faveur dont Shakspeare jouissait à la cour d'Elisabeth.

Jacques Ier était un grand admirateur de Shakspeare : selon une tradition, il lui aurait écrit une lettre de félicitations qui fut longtemps en la possession de sir William Davenant.

Charles Ier lisait souvent Shakspeare comme on en a la preuve par un bel exemplaire de ses œuvres qu'on a trouvé parmi ses livres préférés (2). Il est assez étrange que Milton ait fait à ce malheureux roi un reproche de ce goût pour le théâtre de Shakspeare, le considérant sans doute comme un indice de frivolité.

On a voulu trouver une cause d'indifférence du poète pour sa femme dans une clause de son testament signé en mars 1516, où il lui lègue « son meilleur lit après le premier »; mais Charles Knight a montré que c'était là une vieille formule reproduite dans tous les actes testamentaires; selon la coutume le premier lit était réservé aux étrangers et aux amis. Anna avait un droit incontesté sur une partie de l'héritage de son mari. Elle lui survécut jusqu'en août 1623. Sa tombe, dans l'église de la Sainte-Trinité de Stratford-sur-Avon, est près de la sienne. A peu de distance aussi est la pierre sépulcrale de leur fille tant aimée de Shakspeare, Suzanne, qui avait épousé le docteur Hall, gentleman.

Aujourd'hui, le buste de Shakspeare et ces trois tombes sont le but de nombreux pèlerinages.

Shakspeare n'est pas seulement un sujet d'admiration pour les Anglais : on peut dire qu'on lui rend un culte.

De ses œuvres on extrait des recueils de sentences morales qui deviennent familières à tous les foyers.

Un amiral écrivait de la mer à sa femme : « Il n'est pas besoin pour notre fille d'autre lecture que celle de la Bible et de Shakspeare. »

Payne Collier dit : « Le nom de Shakspeare est le plus grand de notre littérature... de toute littérature. Aucun homme ne s'est jamais approché de lui dans les pouvoirs créateurs de l'esprit; jamais homme n'eut à la fois une imagination plus forte et plus variée (3). »

Cet éloge paraîtra excessif en France à quiconque ne connaît que peu ou mal le génie de Shakspeare, et du reste, comme le dit fort bien M. Mézières, c'est une erreur « de le croire parfait, de le placer sur la même ligne que les plus purs génies de la Grèce et de le comparer volontiers à Homère... Quoiqu'on ait beaucoup exagéré autrefois ses défauts, il ne faut pas aujourd'hui, sous prétexte de lui rendre justice, prétendre qu'il en est exempt... Il y a chez lui des fautes de style et des fautes de composition. Cela seul doit empêcher qu'on prononce, à propos de ses œuvres, le mot de perfection. »

Quoi qu'il en soit, on ne peut méconnaître que la renommée et l'influence de Shakspeare ont de nos jours de plus en plus rapidement grandi chez tous les peuples dans des proportions extraordinaires. Des artistes de premier ordre, musiciens et peintres, se font des titres de gloire en s'inspirant de ses œuvres, et les puissants caractères qu'il a créés sont devenus aussi réels, aussi vivants dans les imaginations, aussi souvent cités que ceux mêmes de l'histoire.

ÉD. CHARTON.

(1) *Comical Gallant*, 1702.

(2) On conserve à la librairie royale du château de Windsor cet exemplaire où sont des notes ou marques de la lecture fréquente du roi Jacques.

(3) En Allemagne l'admiration pour Shakspeare n'est pas moindre. Lessing a dit : « le théâtre de Shakspeare est le miroir de la nature » ; Gœthe et Schiller l'ont reconnu pour leur maître.

LE CHAUFFAGE DOMESTIQUE.

COMBUSTIBLES. — APPAREILS. — VENTILATION.

Suite et fin. Voy. page 348.

Les principaux appareils de chauffage employés dans l'économie domestique sont : les cheminées, les poêles, les cheminées-poêles ou cheminées prussiennes, les poêles mobiles, les calorifères à air chaud, les appareils à circulation d'eau chaude ou de vapeur, les appareils de chauffage par le gaz d'éclairage, le pétrole ou l'essence minérale, et enfin les fourneaux spéciaux aux usages culinaires.

Le chauffage des appartements par les cheminées est le plus hygiénique et le plus agréable; il récrée la vue et permet de respirer un air pur qui se renouvelle sans cesse et n'est pas vicié par les produits de la combustion. Ce système a pourtant le défaut d'être très dispendieux, pour cette raison que la chaleur rayonnante est seule utilisée; or la chaleur rayonnante n'est, pour le bois, que les 25 pour 100 de la chaleur fournie par ce combustible, et ne dépasse pas 50 pour 100 pour le coke. De plus, l'air extérieur qui pénètre sans cesse dans l'appartement et va alimenter le foyer, établit un courant d'air froid par suite duquel les parties voisines de la cheminée sont à peu près les seules qui restent chaudes. On peut, il est vrai, supprimer ce défaut en établissant de chaque côté du foyer des ventouses qui amènent directement du dehors l'air indispensable à la combustion et à l'entraînement des gaz qu'elle produit.

En vue d'utiliser la plus grande somme de chaleur possible, le physicien Rumfort a apporté aux anciennes cheminées, dont on ne retirait qu'un et demi à deux pour cent de la chaleur développée, des perfectionnements qui les ont enfin

rendues pratiques. C'est d'après ses conseils que l'on place aujourd'hui le feu très en avant du foyer et que l'on en diminue la profondeur, que l'on évase les parois extérieures des cheminées et qu'on les garnit de plaques de faïence destinées à réfléchir la chaleur rayonnante qui en émane, qu'enfin on dispose dans le fond de ces appareils une trappe ou un registre qui permet de régler le passage des gaz suivant la quantité de combustible brûlé et même d'en interrompre complètement l'issue. Rumfort a aussi imaginé de mettre au fond de la cheminée un réflecteur en métal à section hyperbolique, de telle sorte que la flamme occupe à peu près le foyer du réflecteur; mais, bien que très ingénieuse, cette disposition n'est généralement pas adoptée.

Afin d'amoindrir la perte de chaleur par les tuyaux, M. Péclet a proposé un système de circulation d'air qui donne d'excellents résultats. Voici en quoi il consiste : Immédiatement au-dessus du foyer se trouve un canal formé de tubes de fonte ou de tôle dans lesquels passe la fumée et qui se prolonge jusqu'à la hauteur du plafond, où l'extrémité supérieure s'engage dans le tuyau de la cheminée; les tubes sont renfermés dans une caisse qui reçoit l'air du dehors par sa partie inférieure; l'air s'échauffe en frôlant leurs parois, s'élève dans la caisse, sort par des ouvertures

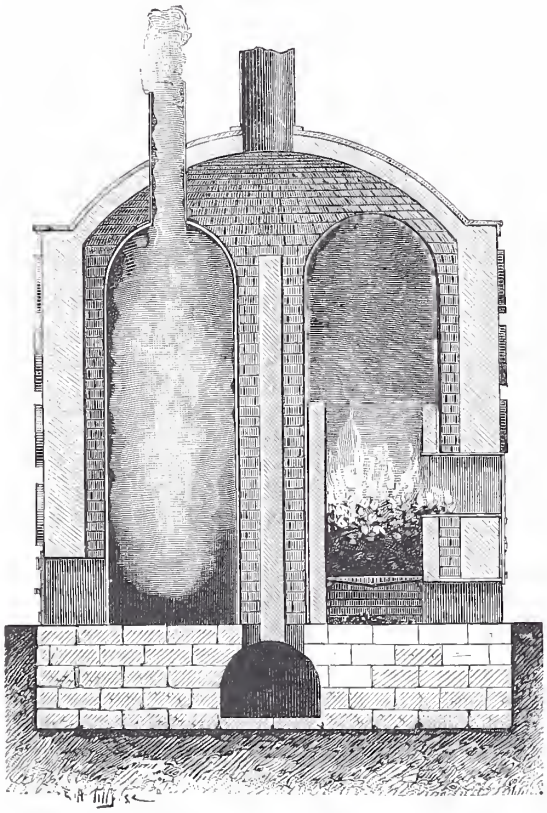


Fig. 1.

pratiquées près du plafond pour se répandre dans l'appartement et sert ensuite à la respiration et à la combustion.

La figure 1 représente une cheminée moderne, construite d'après le système Rumfort, et pourvue d'un rideau ou tablier mobile à l'aide duquel on peut activer à volonté le tirage.

Un des grands inconvénients des appareils de chauffage, cheminées ou poêles, est que souvent

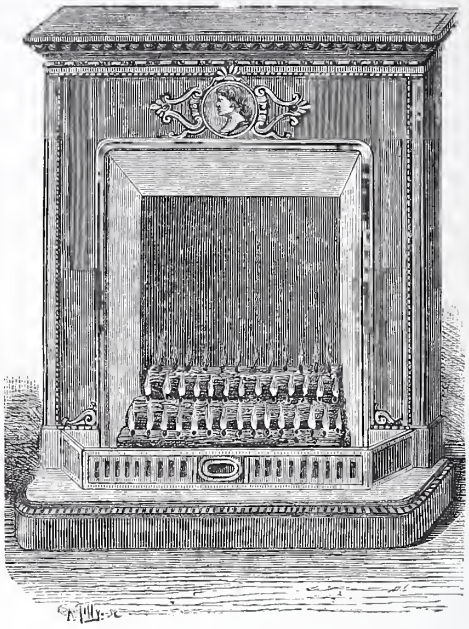


Fig. 2.

la fumée reflue dans les appartements. Ce phénomène tient à plusieurs causes :

1° Au contrebalancement de l'air, lorsqu'on fait en même temps du feu dans deux pièces communiquant entre elles, et que l'air extérieur n'arrive pas en quantité suffisante pour alimenter les deux foyers. Dans ce cas, il faut fermer la porte de communication et ouvrir quelques instants la fenêtre au moment de l'allumage, ou mieux encore, établir près de chacun des foyers des ventouses aboutissant au dehors.

2° A l'action du vent. Si sa vitesse est trop grande, il fait fonction d'obturateur et empêche la fumée de sortir du tuyau; si sa direction est verticale, il la refoule dans le conduit et empêche quelquefois le feu de s'allumer. On évite ce contretemps en faisant placer sur le tuyau un chapeau qui rejette la fumée du côté opposé d'où vient le vent.

3° A l'extrême élévation d'un édifice voisin de la cheminée et qui la domine. On fera alors ajuster un tuyau coudé avec capuchon tournant au sommet du conduit.

4° A l'insuffisance d'air par suite de la fermeture trop hermétique des portes et des fenêtres au moyen de bourrelets. Il se forme en effet un vide partiel que la fumée remplit en refluant par les parties du tuyau où le courant ascendant est le plus faible. L'ouverture d'une fenêtre suffit pour activer le tirage et pour rétablir l'équilibre.

5° La rencontre de deux courants de fumée inégaux en force et en direction dans le même conduit, la hauteur insuffisante du tuyau, l'action du soleil qui, en échauffant le sommet du tuyau,

augmente le tirage et nécessite un appel d'air plus énergique. Dans le premier cas, on isole les cheminées en établissant pour chacune d'elles un conduit spécial; dans le second cas, on adapte un tuyau en tôle au premier afin d'en accroître suffisamment la hauteur; dans le troisième cas, enfin, on ouvre portes et fenêtres pendant quelques minutes, ou bien on fait en sorte de n'allumer le feu qu'aux heures où le soleil ne donne pas sur la cheminée.

Les poêles sont, de tous les appareils de chauffage, les plus simples et les plus économiques. En revanche, ils ne laissent pas jouir de la vue du feu, dessèchent l'air et ne provoquent dans la pièce où ils se trouvent qu'un renouvellement d'air tout à fait insuffisant. Les meilleurs poêles sont en terre cuite, ceux en tôle ou en fonte sont dangereux à double titre : d'abord à cause des brûlures qu'ils peuvent occasionner, et ensuite, à cause de cette propriété que possède la fonte de devenir poreuse en rougissant et de se laisser traverser par des quantités notables d'oxyde de carbone. Le réglage des poêles s'opère au moyen d'une clef adaptée au tuyau et qu'il faut bien se garder de fermer complètement, car alors tous les produits de la combustion refluerait au dedans et exposeraient aux plus grands dangers.

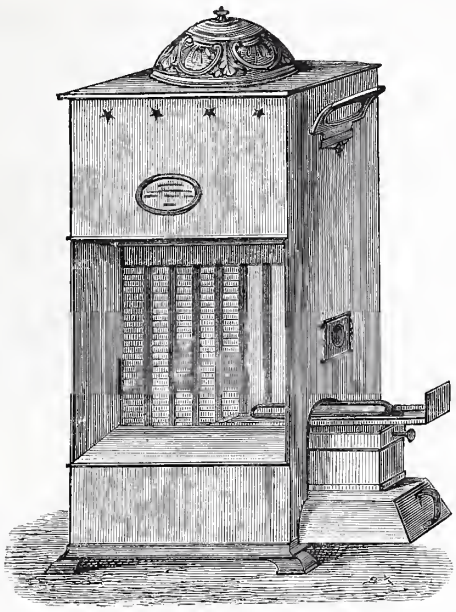


Fig. 3.

Bien que commodes et très économiques, les poêles mobiles présentent de très graves inconvénients lorsqu'ils ne sont point entretenus avec soin et maniés avec prudence. Il ne faut pas oublier, en effet, que la puissance calorifique de ces appareils est due, non seulement à ce que l'air de la pièce où ils sont placés s'échauffe directement par son contact avec les parois du poêle, mais encore et surtout, à ce que la petite quantité d'air suffisante à l'entretien de la combustion rend la ventilation très peu active et empêche le renouvellement de l'air. Enfin, ils sont sujets à tous les inconvénients inhérents aux poêles et aux cheminées, et ne doivent jamais rester allumés pendant la nuit dans les pièces où l'on couche.

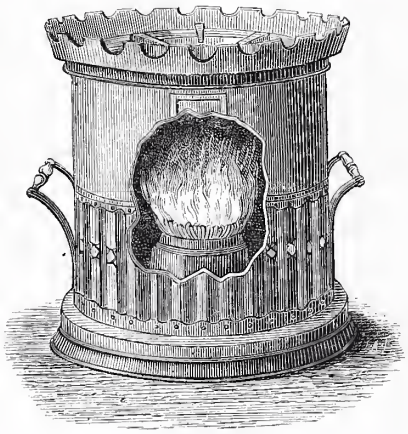


Fig. 4.

Les cheminées-poêles (systèmes à la prussienne, à la Désarnaud, etc.), sont des appareils qui tiennent à la fois du poêle et de la cheminée. Comme cette dernière, elles ont un foyer visible, et comme les poêles, elles sont pourvues d'un tuyau en partie visible. Avec ces appareils, le tirage, et par suite la ventilation, sont plus faibles qu'avec les cheminées, mais plus forts qu'avec les poêles.

Les calorifères à air chaud offrent un mode de chauffage excellent quoique assez coûteux; ils donnent une chaleur douce et n'entraînent jamais ni fumée ni gaz délétères. L'appareil est généralement installé dans une cave; l'air extérieur s'échauffe dans des tuyaux qui circulent autour du foyer, et arrive par des conduits dans les différentes pièces à chauffer. La figure 2 montre la disposition la plus généralement adoptée pour ce genre d'appareils dont le seul défaut est de dessécher un peu trop l'air et de répandre quelquefois une odeur de tôle si on les chauffe outre mesure.

Les calorifères à circulation d'eau chaude ont les mêmes avantages que les calorifères à air chaud et sont relativement peu dispendieux, les frais d'installation une fois faits. Le seul danger à craindre avec ces appareils est la rupture de la chaudière, accident assez rare aujourd'hui que ces récipients ont été perfectionnés et rendus pour ainsi dire inexplosibles. Les calorifères à eau chaude se composent d'une vaste chaudière d'où part un tuyau qui amène l'eau dans tous les appartements et toutes les pièces de la maison où il est établi. Arrivée au sommet de l'édifice, l'eau presque refroidie, et par conséquent plus dense, redescend pour retourner à la chaudière où elle se réchauffe après avoir opéré un cycle complet. Comme dans l'appareil précédent, l'échauffement de l'air s'effectue par contact et par rayonnement.

Dans les divers systèmes de chauffage par la vapeur, systèmes plus spécialement employés dans l'industrie, la chaudière seule contient de l'eau. La vapeur formée s'engage dans des tubes où elle se refroidit en cédant l'énorme quantité de chaleur (537 calories par kilogramme) [1] qu'elle retenait à l'état latent.

Depuis plusieurs années déjà on utilise le gaz

[1] Rappelons que l'on nomme calorie la quantité de chaleur nécessaire pour élever de 1 degré centigrade la température d'un litre d'eau.

de l'éclairage pour chauffer les habitations. L'emploi de ce combustible est très avantageux en ce sens qu'il ne nécessite pas l'emmagasinement du bois ou du charbon, qu'il s'allume et s'éteint avec la plus grande facilité, qu'il ne produit pas de fumée et s'installe enfin sans grande dépense. Toutefois, il présente aussi bien des inconvénients; il est dangereux entre les mains des personnes étourdies et imprudentes, répand très souvent de mauvaises odeurs, et donne une chaleur humide très désagréable. On a construit, pour le chauffage des appartements, des poêles à gaz formés d'un simple tube cylindrique en tôle, au fond duquel brûlent plusieurs petites flammes qui s'échappent d'un conduit circulaire simplement percé de trous. L'appareil n'étant muni d'aucun tuyau en communication avec l'extérieur, la température de la pièce où il est installé s'élève assez rapidement et se maintient constante.

Les poêles à gaz n'offrant pas d'issue aux produits de la combustion, on peut leur préférer, bien que la ventilation par les portes et les fenêtres même fermées soit reconnue suffisante, les cheminées à gaz à feu visible et à tuyau d'échappement. La figure 3 représente un des modèles les plus usités de ce genre d'appareils. Dans le foyer est placée une bûche incombustible percée de trous et recouverte de brins d'amiante entrelacés qui répandent un vif éclat sur les flammes de gaz et simulent assez bien le feu des foyers ordinaires.

A défaut de gaz, on peut employer les nouveaux appareils à pétrole, très suffisants pour le chauffage des appartements. Ces appareils sont portatifs, mais il faut éviter de s'en servir dans les chambres à coucher, parce que, comme les poêles à gaz, ils n'ont pas de tuyau communiquant avec l'extérieur. Ces poêles sont de forme carrée et construits en tôle; un réservoir en ferblanc est placé dans le socle de l'appareil et contient le pétrole que l'on brûle à l'aide d'une mèche plate de $0^{m},25$ de largeur, en moyenne. La consommation est d'environ dix centimes par heure pour les appareils de dimensions ordinaires pouvant chauffer une pièce de 4 mètres carrés. Les poêles à pétrole, dont nous représentons ici le modèle courant (fig. 4), sont très pratiques et surtout très commodes pour le chauffage des antichambres, des salles à manger, des salles de billard, de toutes les pièces, en un mot, où l'on ne se tient que quelques heures durant la journée. Ces appareils nécessitent peu d'entretien, mais il faut les tenir très proprement si l'on veut éviter l'odeur produite par le pétrole qui se dépose sur les parois du réservoir.

Sous le nom de *fourneaux-vitesse*, on a construit dernièrement de petits appareils à pétrole qui conviennent parfaitement aux usages culinaires. Ces fourneaux sont au moins aussi économiques que les fourneaux à gaz et offrent de plus une sécurité complète. Le bec de la lampe est circulaire et à double courant d'air; la hauteur de la mèche se règle à volonté, et la flamme brillante qu'elle donne indique, par sa couleur bleuâtre, que la combustion du pétrole est parfaite. Ces fourneaux ne dégagent ni odeur, ni fumée; ils consomment, en moyenne, 1 litre de pétrole en douze heures, et portent en cinq minutes un litre d'eau à l'ébullition. La figure 5 montre la disposition du fourneau-vitesse: l'appareil est léger,

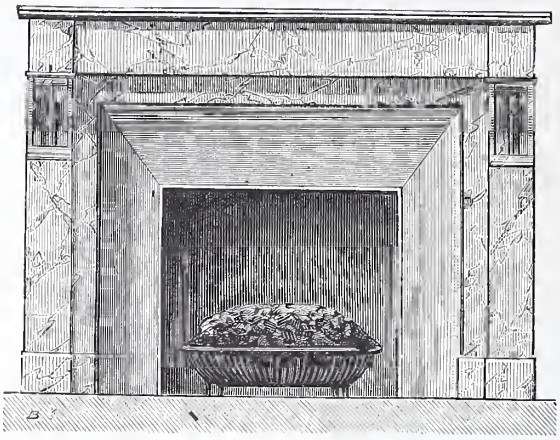


Fig. 5.

peu volumineux et d'une grande solidité, et il convient à tous les usages : cuisine, repassage, chauffage, etc. L'économie de temps considérable qu'il procure le rend précieux pour les personnes n'ayant que peu de temps à donner à la cuisine, pour les ouvriers et ouvrières ayant souvent besoin de feu, pour les maisons de campagne, les chambres, les cabinets de toilette, etc.

A côté du fourneau à pétrole se place le réchaud à essence minérale, formé d'un trépied au centre duquel se trouve une petite lampe dont le bec est formé par un simple tube renfermant une mèche d'amiante qui trempe dans le réservoir. Ce tube est percé, vers son extrémité supérieure, de petits trous disposés en couronne d'où s'échappent autant de flammes. Enfin, un petit disque de cuivre, placé horizontalement sur le bec de la lampe, fait écarter les petites flammes qui répartissent ainsi sur une plus grande surface la chaleur qu'elles développent. Il suffit, pour allumer ce réchaud, d'approcher une allumette enflammée du tube et de le chauffer un instant pour voir briller aussitôt une multitude de petites flammes très éclairantes qui permettent de porter, en quelques minutes, un demi-litre d'eau à l'ébullition.

Il est inutile de parler des fourneaux de cuisine, dits économiques, ni des fourneaux à gaz spéciaux aux usages culinaires. Ces appareils très connus n'offrent, au point de vue de l'entretien et du rendement, rien de particulier. Très commodes, ils sont plus dispendieux qu'on ne le croit généralement, surtout lorsqu'ils sont livrés à des mains inhabiles et peu soucieuses de l'économie.

La Société électrique de Berlin se propose de mettre à profit l'électricité pour le chauffage. On a imaginé, rapporte le journal *la Nature*, pour

faire bouillir de l'eau, une bouillotte à deux enveloppes entre lesquelles est placée une bobine de résistance; cette bouillotte permet de porter à l'ébullition en vingt minutes un volume de 85 centilitres d'eau avec 4 ampères [1] et 100 volts [2].

« Dans quelques théâtres, il y a aussi des fourneaux électriques pour chauffer les fers à friser, les becs de gaz et les lampes à esprit-de-vin étant rigoureusement interdites. »

Ajoutons quelques mots sur le tirage et la ventilation.

De la puissance du tirage dépend l'activité de la combustion. Or du tirage de la cheminée dépend la ventilation d'un appartement, c'est-à-dire le renouvellement continu de l'air et le dégagement total de tous les gaz plus ou moins délétères que dégagent les combustibles employés. Il importe donc de ne pas trop calfeutrer les portes et les fenêtres des habitations, si l'on veut que les cheminées fonctionnent bien et que l'air y soit toujours pur. Toutefois, pour éviter les vents-coulis ou tout au moins en amoindrir les effets, on pourra disposer les cheminées, de manière à ce que l'air indispensable à la combustion et au tirage soit amené directement du dehors par des conduits spéciaux.

ALFRED DE VAULABELLE.

LA SYMPATHIE CHEZ LES BÊTES.

LES OISEAUX.

Suite. — Voy. pag. 262, 294, 318, 331.

Les oiseaux sont des êtres privilégiés. Ils ont le vol, la plume, l'élégance de la forme, souvent l'éclat des couleurs. Ils possèdent, en outre, non seulement des facultés mentales très distinguées (qui leur permettent, avec des instruments aussi imparfaits que leur bec et leurs pattes, de construire des nids souvent admirables), mais encore une grande aptitude à la sympathie et à l'affection, soit à l'égard de leurs pareils, soit à l'égard de l'homme.

Ici les exemples abondent. Nous devrons nous borner à en citer quelques-uns :

Dans un de ses ouvrages (la *Descendance de l'homme*), Ch. Darwin rapporte qu'un jour, un garde-chasse trouva un nid de faucons, contenant cinq petits. « Il en enleva quatre et en laissa un, auquel il coupa les ailes, afin d'attirer les parents, qu'il se proposait de détruire. En effet, il les tua le lendemain tous deux, au moment où ils apportaient de la nourriture au jeune. Le surlendemain, il revint au nid et, à son grand étonnement, il y trouva deux autres faucons qui, par charité, étaient venus au secours de l'orphelin; il les tua également. Plusieurs jours après, ayant eu la curiosité de revoir le nid, il aperçut encore deux autres individus, remplissant les mêmes fonctions que les premiers; il les tira tous deux, et en abattit un; l'autre, bien qu'atteint, ne put être retrouvé. Ce fut fini; il ne revint plus d'autres faucons pour entreprendre une œuvre reconnue impossible. »

On dit « bête comme une oie »; c'est à tort : l'oie est un des oiseaux les plus intelligents, et chez qui les affections, nous allions dire les passions, sont les plus vives. Une demoiselle communiqua à M. Romanes l'anecdote suivante, qui a paru au savant naturaliste tout à fait digne de foi :

« Mon grand-père avait un jars de la rivière des Cygnes, qui, élevé dans la maison, s'était attaché aux membres de la famille au point de courir à leur rencontre, du plus loin qu'il les voyait, avec de véritables transports de joie.

» Par contre, Swanny (c'était le nom qu'on lui avait donné) était le paria de sa tribu; chaque fois qu'il s'aventurait à faire humblement quelques avances aux autres oies, on le chassait honteusement, et souvent il venait se consoler auprès de ses amis de l'espèce humaine, posant sa tête sur leurs genoux comme pour invoquer leur sympathie. Mais il finit par trouver une compagne de sa race, dans la personne d'une vieille oie qui commençait à perdre la vue et que ses camarades délaissaient. Swanny la prit sous sa protection et se fit son fidèle gardien. Lorsqu'il jugeait convenable qu'elle se baignât, il lui prenait doucement le cou dans son bec et la conduisait ainsi, quelquefois assez loin, jusqu'au bord de l'eau. Une fois son amie lancée, il la suivait partout, nageant à ses côtés, et lui faisait éviter les endroits dangereux en la maintenant dans la bonne direction. Puis, quand la promenade avait duré assez longtemps, il choisissait un atterrissage commode, et la guidait de la même manière, par le cou, qu'il tenait dans son bec. Lorsqu'elle avait des jeunes, Swanny les conduisait fièrement au bord de l'eau, et, si l'un d'eux avait le malheur de s'empêtrer dans un trou ou dans une ornière, il lui passait doucement son bec sous le corps et le ramenait à la surface du sol.

» Mon grand-père posséda également un autre jars qui s'était pris d'affection pour lui, et le suivait pendant des heures à travers champs, s'arrêtant ou se remettant en marche selon que son maître en faisait autant. Ce n'était pas un proscrit comme l'autre, mais jamais il n'hésitait à quitter les siens pour aller se promener avec mon grand-père, privilège dont il se montrait fort jaloux et qu'il ne consentait à partager qu'avec ma grand'-mère. Un jour qu'un ami de mon grand-père, tout en causant avec lui, s'était permis de lui poser sa main sur le bras, le jars se jeta sur lui en le frappant de violents coups d'aile, et on eut beaucoup de peine à lui faire lâcher prise. »

Les corneilles, les freux, qui sont des oiseaux éminemment sociables, sont visiblement affectés

[1] L'ampère est l'unité d'intensité; c'est la quantité d'électricité que traverse un circuit ayant pour résistance 1 ohm.

[2] Le volt est l'unité de force motrice ou différence du potentiel; 1 volt correspond à la force motrice d'un élément de pile Daniell.

du malheur qui arrive à l'un des leurs, et tentent, même en s'exposant eux-mêmes, de lui venir en aide.

« Il est un trait de caractère qui est particulier aux freux, dit Jesse, et qui leur fait grand honneur : c'est la douleur qu'ils témoignent quand un coup de fusil vient à abattre l'un deux dans le champ où ils fourragent ou bien qu'ils traversent en volant. Au lieu d'être intimidés par la détonation et d'abandonner à son sort leur compagnon blessé ou tué, ils lui témoignent la plus vive sympathie par leurs cris de douleur et font preuve d'un grand désir de lui porter secours en voltigeant au-dessus de lui; de temps en temps ils le frôlent soudainement, comme pour tâcher de découvrir ce qui l'empêche de les suivre.

» Un jour qu'un de mes laboureurs ramassait un de ces oiseaux qu'il avait abattu, et dont il voulait faire un épouvantail, tandis que la malheureuse créature se débattait encore entre ses mains, je vis un de ses compagnons tournoyer dans l'air et passer comme une flèche tout près de la victime, presque jusqu'à la toucher, peut-être avec un dernier espoir de pouvoir la secourir. Alors même que l'oiseau est mort et sert d'épouvantail, pendu au bout d'un bâton, ses anciens camarades viennent à lui; mais dès qu'ils ont reconnu qu'il n'y a plus rien à faire, généralement ils quittent la place tous à la fois et disparaissent.

La suite à la prochaine livraison.

E. Lesbazeilles.

Immortalité.

Le sentiment de ma dignité porte avec lui le sentiment de mon immortalité : si je ne me sentais immortel, je ne m'estimerais pas.

Jean Reynaud.

Pour être heureux.

Du moment où l'on est intimement convaincu que l'on ne peut être heureux que par le bonheur des autres, on sent s'effacer en soi les petits défauts qui seraient de nature à leur nuire.

Éd. Ch.

SCÈNES FUNÉRAIRES A MADAGASCAR.

Voyez page 263.

Une jeune Malgache, les cheveux défaits en signe de deuil [1], debout sur le tombeau de ses ancêtres, déclame, chante, agite ses bras en cadence : c'est un accès de délire religieux. Ceux que ses invocations ont attirés l'accompagnent de leurs chants et en battant des mains. Cette scène, dessinée ici d'après nature, ne finira que lorsque ses forces seront épuisées et qu'elle tombera comme inanimée sur la pierre.

[1] Voyez page 264.

On a une ancienne description des funérailles d'un homme riche, à Madagascar, par Flacourt [1]. « Tous les parents, amis, sujets et esclaves du défunt, dit le voyageur, viennent pleurer dans la maison autour du corps... Les joueurs de tambour jouent, et plusieurs femmes et filles dansent

Malgache.

une danse sérieuse... Ceux qui pleurent dans la maison récitent les louanges du défunt, en témoignant être bien fâchés de sa perte, et ils lui parlent comme s'il était vivant, en lui demandant pourquoi il s'est laissé mourir, s'il avait manqué de quelque chose, s'il n'avait pas de l'or et de l'argent, du fer, des bœufs, des plantages, des esclaves et de la marchandise à souhait. Après

Malgache.

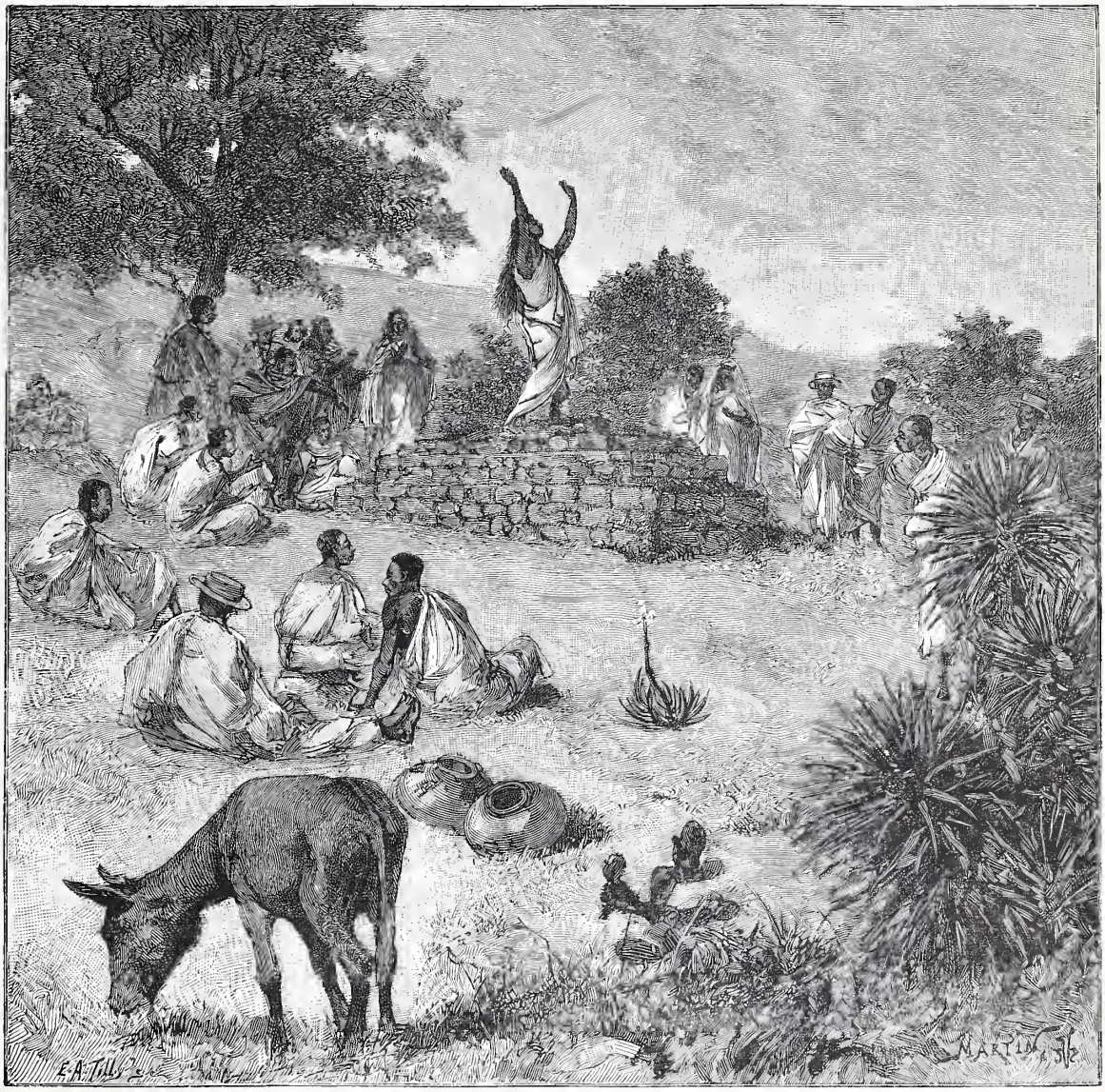
avoir pleuré le corps jusqu'au soir, on tue les bœufs dont l'on distribue la viande à toute l'assemblée.

» Le lendemain on transporte le corps dans un fort cercueil fait en forme de coffre de deux souches de bois creuses, bien jointes; les parents le portent au cimetierre, dans une maison de charpenterie, et le mettent six pieds avant en terre

[1] *Histoire de la grande île de Madagascar*. Paris, 1661.

sous cette maison, en plaçant auprès de lui un panier, un cassot à prendre du tabac, une *louvie* ou écuelle de terre, un petit réchaud de terre à brûler du parfum, quelque pagne et quelque ceinture, et ainsi ils ferment la maison, devant laquelle ils plantent une grande pierre de la hauteur de douze à quinze pieds; puis sacrifient plusieurs bêtes dont ils laissent une part au défunt, au diable et à Dieu. Et pendant huit ou quinze jours, les parents envoyent par des esclaves à manger au défunt et lui faire des recommandations comme s'il était vivant. Ils attachent à l'entour du tombeau sur des pieux les têtes des bêtes qu'ils ont sacrifiées, et de temps en temps les enfants viennent demander avis au défunt sur ce qu'ils ont à faire en lui disant : « Toi qui es maintenant avec » Dieu, donne-nous conseil de ceci, de cela. »

» Les serments les plus solennels qu'ils font sont



Jeune fille malgache déclamant sur le tombeau de sa famille. — Dessin de Martin, d'après nature.

sur les âmes de leurs ancêtres. S'ils deviennent malades et qu'ils tombent en frénésie, aussitôt les plus proches du malade envoient un « ombiasse » (sorcier) guérir de l'esprit au cimetierre qui y va la nuit et fait un trou à la maison qui sert de sépulture; en appelant l'âme du père du malade, il lui demande de l'esprit pour son fils ou sa fille qui n'en a plus, et tend un bonnet au droit du trou, renferme ce bonnet, et s'en court promptement au logis du malade, en disant qu'il tient un esprit et met le bonnet sur la tête du malade, qui est assez fou pour dire par après qu'il se sent bien soulagé et qu'il a retrouvé son esprit qu'il avait perdu dans sa maladie, et recommande que l'on donne récompense à l'ombiasse.

» Lorsqu'un grand meurt loin de son pays, ils lui coupent la tête pour la porter en sa patrie, et le corps ils l'enterrent où il est mort, et, s'il est tué en guerre, ils l'enterrent sur le lieu où il a été tué. Quand il y a paix, ils le déterrent pour le transporter en un « amoun oucque » ou cimetierre proche de ses ancêtres.

» Ils tondent les grands étant morts, et aux femmes ils mettent un bonnet. » X.

A QUI LA FAUTE?

ANECDOTE.

Dans le même atelier vivaient familièrement un peintre, un chat et un singe.

Il est prouvé par mille exemples que presque tous les animaux sont susceptibles de recevoir un certain degré d'éducation, et que l'homme, pourvu qu'il y mette un peu de suite et de patience, peut très bien accoutumer, par exemple, un singe et un chat à vivre en paix sous le même toit.

Mais Talmelier (Jean-François) n'était point philosophe et ne se croyait nullement tenu de prodiguer les bienfaits de l'éducation aux créatures inférieures. Il était peintre d'animaux, et considérant son chat et son singe tout simplement comme des modèles, il leur laissait pleine liberté de s'abandonner à leur instinct, pour surprendre la nature sur le fait. Ce n'est pas de lui que la critique aurait pu dire qu'il peignait des chats et des singes empaillés. Les siens étaient bien vivants, sous tous leurs aspects, justement parce qu'il passait sa vie à les observer et non pas à les instruire. Joubert a dit quelque part : « Excelle, et tu vivras. » Comme Talmelier (Jean-François) excellait dans son genre, il avait obtenu successivement toutes les récompenses auxquelles un artiste peut prétendre, et les amateurs se disputaient ses tableaux.

Le chat, qui s'appelait *Presse-papier*, était, par nature, un esprit réfléchi et contemplatif. Je veux dire par là qu'il aimait, après chacun de ses repas, à se condenser en boule, sur une surface plane, et à digérer philosophiquement, les yeux à moitié clos, la queue ramenée devant son estomac, immobile comme un fakir, ronronnant comme un rouet de filandière. C'est cette passion pour l'immobilité qui lui avait valu le surnom de *Presse-papier*.

Par amour de la science, on voit les savants les plus débonnaires pratiquer la vivisection sur de malheureuses bêtes, qui n'en peuvent mais, avec l'excuse plus ou moins acceptable de tirer de leurs tortures les secrets mystérieux de la vie. L'amour de l'art n'aurait jamais emporté Talmelier (Jean-François) à tourmenter *Presse-papier*, sous prétexte de le forcer à prendre des poses nouvelles. Mais ce qu'il ne faisait pas lui-même, il n'empêchait pas son singe de le faire. Les inventions saugrenues de ce macaque facétieux tenaient *Presse-papier* dans des alertes perpétuelles, et faisaient de sa vie une longue lutte pour l'existence et un perpétuel sujet d'observation.

L'artiste donc observait, étudiait, reproduisait sur la toile le résultat de ses études et de ses observations, et sa réputation s'en accroissait d'autant.

Le singe était d'une laideur tellement surnaturelle et diabolique que son maître, sans hésiter, l'avait surnommé *Abomination*. Seulement, comme il trouvait le mot beaucoup trop long pour les usages familiers, il n'en avait conservé que les deux premières syllabes et, dans la vie courante, le bourreau de *Presse-papier* s'appelait *Abom*.

Ici, j'ouvre une parenthèse pour payer mon humble tribut aux études philologiques, et pour apporter ma petite pierre au monument de la Philologie. La Philologie, en effet, avec beaucoup de raison et de sagacité, s'ingénue à suivre les mots à la piste et à montrer quelles altérations de sens et de forme ils subissent en passant de bouche en bouche. Comme le mot *Abom* ne disait rien à l'imagination des visiteurs qui fréquentaient l'atelier de Talmelier (Jean-François), ces visiteurs transformèrent *Abom* en *Album*. Et voyez combien cette transformation était judicieuse, quoique arbitraire. *Album* convenait très bien, puisque le macaque était singe d'artiste. De plus, on pouvait avec raison le considérer comme un album ou recueil complet de grimaces et de contorsions.

Parmi les idées saugrenues qui foisonnaient dans la tête menue d'*Album*, les unes étaient passagères, nées avec la circonstance, elles mouraient avec elle, une seule était permanente ; celle-là était la plus redoutable, comme toutes les idées fixes.

Aucune personne sensée ne s'avisera jamais de prendre la queue d'un chat pour un cordon de sonnette ! Mais *Album* n'était pas une personne sensée, et son idée fixe était de considérer la queue de *Presse-papier* comme un cordon de sonnette. Aussi, même dans les moments d'accalmie, de quasi fraternité, succombait-il fatalement à la tentation de sonner un bon coup, dès que l'occasion se présentait, et malgré les soins, les précautions, les stratagèmes de *Presse-papier*, l'occasion finissait toujours par se présenter, et avec elle la tentation.

Après avoir sonné un bon coup, *Album* s'esquivait avec prudence et grimpait à des hauteurs inaccessibles, où il savourait en paix le spectacle de la déconfiture de son ennemi intime. Quelquefois cependant, *Presse-papier*, prompt à la riposte, allongeait un bon coup de griffe ; le poil du singe volait, le singe se sauvait en frottant la partie endommagée, et en produisant une série de kek ! kek ! kek ! secs et stridents comme le bruit d'une petite pierre qui rebondit sur la glace.

Quelles récriminations indignées de part et d'autre ! quels gestes épiques ! quels regards enflammés ! et aussi quelle aubaine pour l'observateur !

Après chacune de ces passes d'armes, *Album* allait cacher sa honte dans quelque coin obscur et inaccessible, et passait plusieurs heures à dévorer l'affront et à lécher la blessure. C'étaient donc plusieurs heures de trêve et de parfaite tranquillité pour *Presse-papier*.

Par une belle matinée de juillet, en l'an 1887, pour préciser, *Album* sonna très fort, et *Presse-*

papier riposta par un maître coup de griffe, qui atteignit le macaque à un endroit très sensible, je veux dire dans la région qui s'étend entre le coude et l'épaule, précisément celle où l'écolier pervers pince son voisin pour le faire crier tout haut, en classe.

Le macaque poussa des kék! kék! kék! de désespoir, et se réfugia derrière une Vénus de Milo. Là, il était invisible de sa personne, mais un rayon de soleil, qui tombait du châssis vitré d'en haut, allongeait sur le mur l'ombre de sa silhouette de macaque vaincu.

« Nous en avons bien pour deux heures de tranquillité, » se dit *Presse-papier* avec un soupir de satisfaction. Néanmoins, comme c'était une bête très prudente, il résolut de faire la sieste tout près du maître, et pour ainsi dire sous son égide.

Le maître, après avoir esquissé à grands traits la scène dont il venait d'être témoin, avait posé sa toile sur le chevalet, et, comme on dit, avait « fait sa palette ». Cette palette ainsi préparée avec amour, il la posa sur un petit meuble à tiroirs, qui lui servait de débarras. Le couvercle du petit meuble était ouvert à angle droit, comme celui d'une cave à liqueurs. La palette, toute prête, reposait sur un faisceau de pinceaux et de brosses, et était entourée de flacons à vernis et à essences. *Presse-papier* connaissait trop bien son métier de chat d'artiste pour s'asseoir en pleine pâte, sur la palette; il alla donc se poser en équilibre sur la tranche du couvercle, et s'y endormit du sommeil du juste.

Que si quelque critique pointilleux s'étonne de voir un chat s'endormir en équilibre sur la tranche d'un couvercle, je lui ferai observer : 1° que ledit couvercle avait un rebord de la largeur d'une allège de fenêtre; 2° que l'on voit fréquemment des chats s'endormir sur une allège de fenêtre, à la hauteur d'un cinquième étage; 3° que cette surface exiguë était la seule où il pût se percher pour dormir sous la protection immédiate du maître. *Album,* toujours retranché derrière sa Vénus de Milo, risquait par moments des regards furtifs du haut de son observatoire.

Quand il vit son ennemi perché en équilibre instable, son cœur pervers de singe vindicatif bondit de joie dans son étroite poitrine. Silencieux comme un traître de mélodrame, il descendit de son observatoire, et s'en alla se tapir derrière un grand carton gonflé d'esquisses, à quatre pas de *Presse-papier*, tout prêt à profiter de l'occasion, si les dieux propices lui envoyaient une occasion.

La fin à la prochaine livraison.

J. Girardin.

Offrande à Dieu.

Je crois fermement à un Dieu tout-puissant, tout juste, tout plein de miséricorde et de bonté, et je suis persuadé que l'esprit de bienveillance et de charité est l'offrande la moins indigne de lui être présentée.

Horace Walpole à Mme Du Deffand.

COSTUMES ET COIFFURES DES MARIÉES
DANS L'ANCIENNE FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 352.

Quand Charles VIII monta sur le trône, la mode des cheveux épars était passée dans les mœurs à peu près partout. Sauf pour les princesses mariées en diadème d'or, les dames, les femmes des villes ou des campagnes, l'avaient définitivement adoptée. Les délicieux petits bois des livres d'*Heures* du grand libraire Simon Vostre déroulent devant nous les diverses phases de la noce campagnarde, depuis l'office religieux, jusqu'au repas et à la promenade obligée à travers champs. Voici le cortège se rendant au moustier du village conduit par des ménétriers de rencontre. La fiancée est dans ses beaux atours, roide et guindée comme une poupée de carton, les épaules couvertes de ses cheveux et le front orné d'un *chapel* de roses. Elle se montrera de même tout à l'heure au banquet, et dans les danses de la fin. C'est d'ailleurs dans ce gracieux appareil de fête, que les dessinateurs philosophes la mettront parfois aux prises avec la mort dans les danses macabres. L'amoureux lui-même luttera contre le squelette hideux et grimaçant; il laissera tomber les fleurs que sa promise a cueillies :

> Hélas! il n'y a secours
> Contre mort! Adieu amourettes,
> Moult va jeunesse à descours
> Adieu *chapeaux*, bouquets, fleurettes!

On ne changera plus rien à cet uniforme de fiançailles pendant près de deux siècles. Dans la suite de gravures publiées par Jean Le Clerc sous Henri IV, pour servir de modèle aux tapissiers de haute lisse sous le nom de la *Vie pastorale,* on voit la bergère Macée mariée au berger Gombaut. Elle a la coiffure dénouée des figurines de Simon Vostre; elle est bien la fille dont parle la *Vengeance de Jésus-Christ,* qui chemine

> ... Fière comme léopars
> Monstrant à tous ses beaulx cheveux espars.

Pierre de Lestoile, dans son *Journal de Henri III,* nous parle de la duchesse de Retz et de madame de Sauves, qui avaient fait leur service à la table royale de Chenonceaux « ayant leurs cheveux espars comme espousées » (1577). Et Brantôme nous conte l'histoire de ce fou de cour nommé Brusquet, être difforme et ridiculement petit, qui s'étant marié avec une femme de son envergure, la présenta à la reine mère « parée et attiffée ny plus » ny moins comme le jour de ses nopces, avec ses

» cheveux respanduz soubz son chapperon sur ses » espaulles comme une jeune espousée. »

C'est le même auteur qui nous décrit les robes blanches de Marie Stuart pour les cérémonies de son mariage avec François II. D'ordinaire cette couleur était celle du deuil pour les reines, les courtisans s'extasièrent sur cette mode nouvelle; mais les dames ne la suivirent point, on la réputa excentrique. Les filles du grand monde revêtaient les robes de cour, les larges fraises au col, et se coiffaient d'une toque de velours à aigrette. Dans la bourgeoisie où l'on exagérait tout, les mariées paraissaient des idoles. Un auteur satirique esquisse quelque mariage parisien où la fiancée suivait son père « vestue comme la pu- » celle Saint-Georges, la vue baissée, une escar- » boucle sur le front, qui lui battoit jusque sur le » nez, la mère et toutes les autres parentes sui- » vant avec leurs grands vertugalles en cloche et » leurs poignets fourrés, qui paroissoient comme » poules qui traisnent l'aisle. »

Nous voyons de nos jours encore les Bretonnes porter la coiffe et les robes de la reine Anne de Bretagne; l'usage des coiffures éparses tint bon chez les petits bourgeois et les paysans. Sous Louis XIII, alors que les damoiselles en avaient

Mariée villageoise sous Louis XIII, d'après Abraham Bosse.

perdu toute idée, leurs chambrières ou leurs fermières se couronnaient encore de fleurs, laissaient voler leurs cheveux, et n'imaginaient pas qu'on pût faire mieux. Dans la planche des *Cadeaux à l'épousée* du graveur Abraham Bosse, la nouvelle épousée de village reçoit les dons de ses commères. Elle est assise à sa table, en costume nuptial; mais le chapel de fleurs s'est changé en une petite guirlande tranquille. Celles qui voulaient faire mieux les choses se couronnaient d'un diadème de clinquant d'où les fleurs émergeaient, comme fichées dans un pot. Nous retrouvons l'une de celles-là dans les méchantes gravures éditées par Jaspar Isac; elle a la face rougeaude des filles occupées aux travaux des champs, les yeux bridés, le nez gros. Tout le mauvais goût des campagnardes éclate dans son accoutrement; des manches énormes ornées de poil, un corsage décolleté, des bijoux de verroterie. Elle ronge à belles dents un os de poulet, tandis que son mari hume placidement un broc gigantesque.

La coiffure « à l'Agnès » disparut vers le milieu du règne de Louis XIV, et le souvenir n'en fut guère conservé que dans les livres. Les dames et les filles du peuple en arrivèrent à se vêtir pour leurs noces comme en temps ordinaire, avec un peu plus de luxe seulement. Sous Louis XVI, le blanc n'est point définitif encore. La *Gallerie des*

modes d'Esnauts et Rapilly met en scène une « jeune » mariée que l'on mène à l'autel. Elle est vestue » d'une robe de Pékin garnie de gaze, de rubans » et de fleurs. Sa robe est une grande robe sur un » moyen panier. Celuy qui la conduit a un habit » et une veste brodée autour avec des ors de cou- » leur. »

C'est à peu près le costume que Moreau le jeune donne à sa jeune mariée de l'*Histoire du costume;* elle descend l'escalier d'honneur pour se rendre à l'église. Elle a un panier énorme qui laisse à peine la faculté à son cavalier de lui donner la main de loin, comme on tend une perche. Comment ces dames ainsi fagottées pouvaient-elles loger dans une voiture étroite ces échafaudages de gaze et de soieries? En 1776, elles devaient se baisser pour ne point écraser leurs coiffures aux capotes des carrosses [1]; elles apparaissaient, dit un contemporain, comme des personnes affairées ayant laissé choir quelque bracelet qu'elles eussent cherché sur les coussins. Auprès d'elles les cavaliers disparaissaient dans un nuage de dentelles et de frou-frou, et par les portières ouvertes s'échappent des flots de rubans qui volent au vent ainsi que des pavillons.

Les mariées de village avaient encore leurs fleurs des champs par-dessus leurs coiffes blanches. Elles avaient la robe claire et le devantin blanc, le fichu et une large croix d'or. Le peintre Taunay nous a conservé l'une d'elles dans un tableautin d'opéra-comique gravé en couleur par Descourtis. Les vraies épousées de village n'étaient pas si bien

Une noce au château sous Louis XVI, d'après Debucourt.

accoutrées, tout au plus pouvait-on rencontrer une mariée comme celle de Taunay dans les bourgs voisins de Paris, où l'élégance et la grâce parisiennes pénétraient facilement.

H. Bouchot.
du Cabinet des estampes.

LA MEUNIÈRE DE L'AUNAIE.

Vanité maternelle.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. pag. 338 et 350.

— Tu ris? dit avec méfiance la mère Saugé. De qui te moques-tu?

— De moi-même. Je me compare à une chauve-souris.

— Ce n'est pas une bien belle bête.

— En effet; aussi n'ai-je pas la prétention d'être belle.

— Oh! tu n'es pas laide non plus. Et puis la toilette embellit. Non pas que tu sois précisément coquette; mais quand on porte chapeau, quand on met des gants,... tout ça vous donne un air distingué...

Au moment même l'âne eut un accès d'obstination, comme il en avait souvent : il s'arrêta au bord de la route pour brouter un chardon; par prière ou par violence impossible de le faire avancer. La mère Saugé eût été contrainte de descendre, si un homme qui passait, un bâton à la main, avec de hautes guêtres, salies dans la terre labourée, une grosse veste relevée jusqu'aux oreilles et un bonnet de loutre, n'eût pris maître Martin par la figure pour le remettre dans le droit che-

[1] Voy. les tables.

min, après quoi il salua poliment et passa sans parler.

— M. Rameau, le nouveau fermier de M. de la Saulnerie! dit Mme Saugé à Thérèse en lui poussant le coude. Un original s'il en fût. Il vit comme un loup dans la vieille tour de l'ancien château qu'il a fait arranger pour y demeurer. Doit-il s'ennuyer là-dedans tout seul!

— Sans adieu! cria-t-elle cinq minutes après, tandis que Thérèse, l'ayant remerciée, sautait légèrement à terre devant le chemin de traverse qui conduisait vers l'Aunaie.

III

Elle trouva son père fort malade et sa mère dans un état d'agitation qui ne laissait pas de place à la tendresse :

— Eh bien! lui dit-elle presque avant de l'embrasser. L'as-tu enfin cette place?

La pauvre enfant secoua la tête.

— Non, la chose ne s'est pas arrangée. Encore une déception!

— Mon Dieu, tu ne réussis donc à rien? dit Mme Gosselin d'un ton de vague reproche. Que comptes-tu faire maintenant?

— Je ne sais trop. En attendant l'emploi qui m'était promis, je faisais gratuitement une classe à la pension.

— Eh bien! fillette, il vaut mieux la garder, interrompit faiblement le malade qui tenait sa main serrée entre deux mains brûlantes de fièvre. Il vaut mieux la garder... C'est toujours du pain.

— Mais, mon pauvre papa, je suis remplacée; comme mon engagement n'était que provisoire et que je devais partir le 1er janvier, madame s'est assurée une autre sous-maîtresse.

— Il ne manquait plus que ça! cria Mme Gosselin. Tout nous vient à la fois.

— Ma mère, n'avez-vous donc pas un peu de joie de me revoir? s'écria Thérèse en l'entourant de ses bras. Quand je me reposerais quelque temps auprès de vous de ma besogne ordinaire, quand je donnerais un coup de main dans le ménage y aurait-il lieu de se désespérer?

— Tu es une bonne fille, dit son père, et si quelque chose pouvait me consoler de tant de peines, ce serait de te sentir là. Donne-moi un peu de lait. Je meurs de soif.

Une violente quinte de toux le saisit sur ces entrefaites, et Mme Gosselin découvrit avec consternation qu'il n'y avait plus de lait dans le pot; elle avait négligé, ayant, comme elle disait, la tête perdue, d'aller traire la vache à l'heure accoutumée.

— J'irai donc la traire, moi! dit vivement Thérèse. Je me suis fait une fête de la revoir notre bonne Roussette.

Et, attachant un grand tablier devant elle, pardessus sa robe retroussée, elle courut à l'étable. Assise sur le tabouret de bois auprès de la vache qui se laissait faire sans résistance comme si elle l'eut reconnue, la jeune fille éprouvait un vrai plaisir à reprendre les travaux de la ferme. Les poules, trompées par le crépuscule qui tombe si vite en cette saison, étaient rentrées pour la nuit et se serraient sur le haut du ratelier qui leur servait de perchoir.

« Si j'étais ici à demeure, je leur arrangerais un gentil poulailler, elles n'iraient plus pondre de côtés et d'autres, pensa la jeune laitière. » Et, se levant avec précaution pour ne pas les effaroucher, elle alla caresser le vieux cheval qui partageait le gîte de la vache : « Bonjour, Cosaque! »

Son cœur se dilatait. Il lui semblait revoir ses meilleurs amis.

Quand elle revint auprès du malade, le docteur était là, lui tâtant le pouls et l'auscultant d'un air soucieux.

Il prescrivit un vésicatoire, des potions, et dit que pour gagner du temps, il allait envoyer tout cela par son domestique. Un traitement énergique et prompt était nécessaire.

Thérèse vit bien qu'il trouvait le cas grave; elle sortit avec lui quand il se retira, l'accompagnant jusqu'à son cabriolet.

— C'est une pneumonie, dit le vieux médecin, et comme votre père a depuis longtemps le cœur en mauvais état, le péril est grand, je ne vous le cache pas. Si nous le tirons de là il faudra qu'il se soigne tout l'hiver, et jamais plus peut-être il ne sera l'homme qu'il a été auparavant.

— Je vous remercie de me le dire, répliqua bravement Thérèse, cela me confirme dans une idée que j'avais : ma présence est plus nécessaire ici que partout ailleurs. J'ai souvent regretté de n'être pas née garçon, ajouta-t-elle avec un petit rire triste, mais j'ai envie d'agir comme si j'en étais un tout de bon, de me mettre sérieusement au moulin pour remplacer mon père, tandis que maman le soignera. Le métier n'est pas difficile; pour ce qui exige de la force nous avons un gamin de bonne volonté; du reste j'ai des bras solides, ajouta-t-elle en montrant les attaches assez lourdes de ses mains devenues blanches mais restées vigoureuses.

— Oui, oui, dit le vieux médecin qui l'avait vue naître, voilà des poings parfaitement prêts au combat pour l'existence. Et le cœur lui aussi est ferme, ajouta-t-il, frappé du tranquille courage avec lequel son avertissement avait été reçu.

— Nous ferons pour le mieux, dit Thérèse.

Et en effet, elle fit pour le mieux pendant les jours qui suivirent, travaillant du matin au soir dans le moulin avec le petit Blaise, un valet fort inexpérimenté, veillant le malade une partie de la nuit afin que sa mère pût se reposer, infatigable et toujours sereine.

— Vous avez à la fois une fille et un garçon, disait-elle à son père en le comblant de petits soins attentifs auxquels Mme Gosselin n'aurait pas songé. De quoi vous plaignez-vous?

— Je te plains, mon enfant, de n'être que meunière et garde-malade, répondait le pauvre homme;

j'aurais voulu pour toi un moins triste métier. Mais cela viendra, n'est-ce pas? disait-il, subissant peu à peu la contagion de son calme.

— Oui, cela viendra, répétait Thérèse. Portez-vous bien d'abord!

Quand son père fut hors de danger, elle se remit à parler de l'avenir avec le vieux médecin.

— Je vous assure, répétait-elle, que le travail de meunier n'a rien de pénible : mettre le blé dans la trémie quand la sonnette vous avertit qu'il n'y en a plus, et remplir les sacs de farine, tout cela n'est pas bien malin. J'ai meilleure mine qu'en arrivant, malgré le souci que m'a donné la maladie de papa. Il me faut du mouvement à moi. Je suis faite pour manier une bêche ou une pioche plutôt qu'une plume. Et, à propos, reprit-elle un jour en s'adressant à son père, pourquoi, puisque le moulin chôme souvent, n'agrandissez-vous pas notre jardin potager du côté où le terrain est si bien abrité? Nous avons toujours des petits pois et des pommes de terre bien avant tous nos voisins. Autant porter des légumes au marché, du moment qu'on y va.

— Monsieur le docteur, dit Mme Gosselin, les enfants répondent bien mal à la peine qu'on prend pour eux. Nous avons usé notre pauvre vie en vue de faire de celle-ci une dame, et, vous voyez, elle n'a de goût que pour la terre.

— Bénissez le ciel qui n'a pas permis qu'elle fût gâtée, répondit gravement le docteur. C'est un trésor que votre Thérèse, et dont je n'aurais garde de me séparer si elle était à moi. Pourtant, puisque vous y tenez, je vais me mettre à lui chercher une situation dans les châteaux des environs. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un de ma clientèle qui ait besoin d'une gouvernante.

Entrer chez les autres! Ce dénouement ne souriait pas trop aux Gosselin. Gouvernante, cela touchait de bien près à la domesticité! Non, ils eussent préféré que leur fille conservât son indépendance, mais Thérèse leur fit remarquer qu'une sous-maîtresse n'en a guère.

— Seulement elle devient maîtresse à la fin! dit la mère.

— Pas toujours, maman.

Cependant les Gosselin remercièrent le médecin, sans lui dire ni oui, ni non.

A quelques jours de là, le meunier, changé, vieilli, méconnaissable, essayait quelques pas dans sa chambre au bras de Thérèse, quand M. Regnault entra, l'air rayonnant.

— Eh bien! j'ai trouvé, leur cria-t-il de loin : cette famille anglaise qui a loué pour un an le château de Ménardière. Il y a là trois petites filles; on demande une institutrice qui puisse commencer leur éducation tout en voyageant. D'abord vous irez en Angleterre, ma chère Thérèse, et puis en Italie pour y passer l'hiver prochain. Peut-être pousserez-vous jusqu'en Orient.

Le cœur de la jeune fille sauta dans sa poitrine. Il y avait en elle deux personnes très distinctes, la paysanne qui se reprenait avec plaisir aux travaux du dehors, et la demoiselle formée par l'éducation, curieuse d'apprendre encore, de tout voir, de voyager surtout... Voyager... elle qui n'était jamais encore sortie des limites du département. Quelle joie!

Mais la physionomie de son père révéla une impression toute différente, et sa mère leva les bras au ciel avec des sanglots.

Pour aller en Angleterre, il fallait traverser la mer, n'est-ce pas? Et l'Italie... ça devait être bien loin l'Italie, des mauvais climats où l'on mourait comme mouches. Puis ils se firent expliquer l'Orient. Chez les Bédouins... chez les sauvages... chez des gens qui mangeaient le monde et qui n'étaient pas chrétiens... Ça serait donc une fortune qu'on lui donnerait pour s'exposer à des horreurs pareilles?

— Pas précisément. Quinze cents francs... défrayée de tout par exemple.

Vendre sa vie pour quinze cents francs! Car elle n'en reviendrait pas, la mer la prendrait... Jean Gosselin, n'ayant jamais vu que l'eau de son ruisseau ou celle de la Loire, se faisait de la mer une idée terrible. Combien y en avait-il de ceux qui, partis sur mer, n'étaient pas revenus? Non, non, il valait mieux attendre autre chose.

— A votre aise! répliqua le docteur avec un peu d'impatience, car il avait remarqué la rougeur joyeuse qui était venue colorer les joues de Thérèse au seul mot de voyages.

A suivre. TH. BENTZON.

LA BÊTE DU GÉVAUDAN (1765).

Pendant la plus grande partie de l'année 1765, on parla dans toute la France d'un animal féroce (absolument inconnu, disait-on), qui semait la terreur dans quelques provinces du Midi, particulièrement dans le Gévaudan, et qui semblait échapper, comme par miracle, à tous les chasseurs lancés à sa poursuite.

C'est à la fin de décembre 1764 que les journaux de Paris firent pour la première fois mention de la *Bête du Gévaudan*, qui, après avoir causé des ravages dans plusieurs provinces, venait d'être vue dans un petit village des environs de Mende où elle avait dévoré une petite fille qui conduisait ses vaches aux champs. Les États du Languedoc promirent une récompense de trois mille livres à ceux qui parviendraient à la tuer, et on envoya à sa poursuite un détachement de dragons.

Le 12 janvier 1765, elle attaquait, près du village de Villeret, cinq petits garçons et deux petites filles de huit à onze ans qui gardaient des troupeaux sur le haut d'une montagne; chacun d'eux était armé d'un bâton terminé par une lame de fer pointue. La bête les surprit et, après avoir tourné autour d'eux pendant quelques instants, s'élança et saisit un des plus petits garçons; les

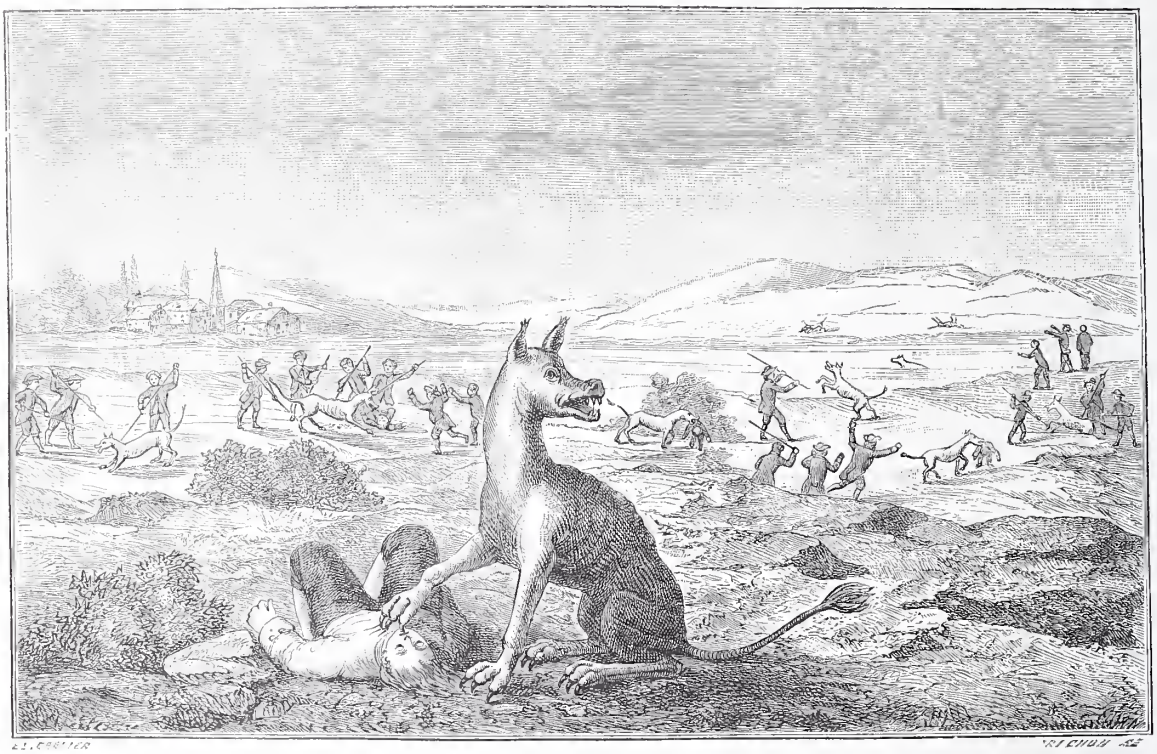
autres, avec un courage que l'on n'aurait pas attendu de leur jeune âge, se précipitèrent sur elle et la frappèrent avec rage, mais sans pouvoir entamer sa peau; ils la forcèrent toutefois à lâcher prise, non sans emporter cependant un large lambeau de chair qu'elle avait arraché à la joue droite de l'enfant et qu'elle dévora immédiatement. Puis elle revint les attaquer de nouveau avec fureur et saisit par le bras un autre petit garçon qu'elle emporta. La bête s'éloigna dans la direction de Mazel où elle dévora un garçon de quinze ans; quelques jours après, elle se jeta sur une jeune femme de Jullianges, à la frontière de l'Auvergne, et lui « coupa la tête net », disent les relations du temps.

La *Gazette de France,* rapporta les faits. On s'en émut en haut lieu et le roi promit une gratification de six mille livres à qui tuerait cette bête invulnérable.

En même temps on annonça partout qu'une grande chasse allait avoir lieu très prochainement. L'intendant d'Auvergne s'était entendu avec un sieur Duhamel, capitaine de dragons, et l'on devait faire une battue générale, dans laquelle, pour mieux donner le change à la bête, « on ferait habiller plusieurs dragons comme les femmes qui accompagnent les petits enfants lorsqu'ils vont garder les troupeaux ».

Cette fameuse chasse eut lieu le 7 mars 1765. Soixante-treize paroisses du Gévaudan, trente de l'Auvergne et du Rouergue, fournirent un corps d'environ 2 000 chasseurs conduits par les subdélégués, les consuls et les notables habitants. La bête fut lancée par les chasseurs de Prunières, mais elle passa la rivière et se jeta dans des bois de grande étendue.

Le monstre cependant continuait ses sinistres



Représentation imaginaire de la bête du Gévaudan. — Estampe de 1765. — Dessin d'Edouard Garnier.

exploits; on n'entendait parler que d'enfants et de femmes dévorés.

Ce fut seulement le 20 septembre 1765 que le sieur Reinhardt, garde à cheval du duc d'Orléans, tira la bête et la tua. C'était un grand et vieux loup, haut de 88 centimètres, mesurant 1 mètre de circonférence, et 1^{m},84 de longueur du bout du museau à l'extrémité de la queue. Il pesait 130 livres. On crut pouvoir affirmer qu'il avait dévoré cinquante-cinq individus, femmes et enfants, et blessé plus ou moins grièvement vingt-cinq autres. Le corps fut présenté au roi.

Mais la bête morte il s'en fallut de beaucoup que son souvenir fut mort aussi. Quinze ans après on vendait encore, en Auvergne et dans le Gévaudan, des images populaires accompagnées de complaintes destinées à perpétuer les méfaits de la bête, et plus tard encore, dans beaucoup de provinces, on retrouve la trace de la *Bête du Gévaudan.*

Sous une image représentant la *Bête féroce qui ravage les alentours d'Orléans,* on lit une complainte qui se chantait sur l'air de *Pyrame et Thisbé :*

Le pauvre malheureux,
Dans ce désordre affreux,
Pleure et se désespère;
Il cherche ses parents,
Le père ses enfans,
Les enfans père et mère.

L'on ne peut que pleurer
En voulant réciter
La peine et la misère
De tous ces pauvres gens,
Déchirés par les dents
De cette bête sanguinaire.

ÉDOUARD GARNIER.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué : E. BEST.

ANTONIS VAN MOOR.

Musée du Louvre. — Un portrait par Antonis van Moor. — Dessin de Vuillier.

Antonis van Moor, connu aussi sous le nom espagnol d'Antonio Moro, est un célèbre peintre hollandais, né à Utrecht en 1512, mort à Anvers en 1583. Il est au nombre de ces artistes qui n'ont pas eu, à proprement parler, de patrie et dont le talent a réuni, par un éclectisme peut-être inconscient, les meilleurs éléments de l'art dans le midi et dans le nord de l'Europe. Il eut pour maître Jan Schoolreel et trouva un protecteur dans le cardinal Granvelle qui, augurant bien sans doute de son talent précoce, le fit voyager en Italie. Venise fut le séjour de prédilection du jeune peintre qui y sentit, comme Dürer trente ans plus tôt, s'épanouir son génie, et les œuvres de Moor attestent qu'il fut subjugué par l'intensité d'expression des vieux maîtres de l'école vénitienne et qu'il s'inspira de leur autorité et de leur science de la couleur pour trouver sa propre manière. De même Dürer avait étonné Bellini par sa dextérité et son incomparable légèreté de main. Si l'on en croit la légende, le Vénitien ayant demandé au bourgeois de Nuremberg de lui montrer le pinceau spécial qui lui permettait de traiter si délicatement les cheveux dorés de sa madone, Dürer en souriant saisit sur son chevalet la première brosse venue.

Appréciant, avec une sûreté de jugement qui fait son éloge, la haute valeur artistique de son protégé, le cardinal Granvelle réussit à le faire entrer au service de l'empereur Charles-Quint qui le prit en affection. C'est ainsi que le peintre hollandais se doubla d'un peintre espagnol et, du reste, il existe entre l'art des Pays-Bas et celui de la péninsule ibérique une parenté plus aisée à reconnaître que celle qu'on voudrait lui trouver avec l'art italien. Ni Rembrandt, ni Velasquez ne font penser à Michel-Ange et à Raphaël, mais ils ont en revanche en commun une affirmation de lumière et de couleur qui nous émeuvent d'une autre manière que les contours admirables des maîtres du dessin. Moor resta Vénitien et de tendance archaïque par le procédé qui lui donne une peinture lisse et sans touche accusée, et aussi par le parti pris d'enlever les chairs sur des vêtements foncés et sur des fonds vigoureux. Cette manière de comprendre le portrait, car Moor est un portraitiste, a l'avantage de concentrer l'intérêt sur la figure du modèle et de donner aux chairs beaucoup de vérité parce que la lumière n'en exclut pas la couleur.

De Madrid, le peintre accrédité de l'empereur fut envoyé à Lisbonne pour y faire le portrait du roi de Portugal et de la reine, sœur de Charles-Quint. Le succès fut complet; un grand nombre de seigneurs de la cour voulurent aussi se faire portraiter, et le prix de ces portraits, cent ducats c'est-à-dire 1 193 francs, somme qui représentait à cette époque plus du double de ce qu'elle est aujourd'hui, est la preuve que les ouvrages de l'artiste étaient considérés comme de premier ordre. Ce fut ensuite à Londres, et chargé d'une mission semblable, que le portraitiste fut envoyé par son royal protecteur; il s'agissait du portrait de la reine Marie Tudor qui devint plus tard la femme de Philippe II, portrait qui valut à Moor une pension de cent livres sterling et qui se voyait, il y a quelques années, à l'exposition d'art ancien à Manchester. Ce n'était pas la seule toile ou, pour parler plus correctement, le seul panneau d'Antonio Moro qui se trouvait au nombre des œuvres de premier ordre sorties pour quelques semaines des demeures héréditaires de la noblesse anglaise. Nous avons vu sur le catalogue de l'exposition de Manchester, qu'en a rapporté un homme de lettres éminent, le trait de crayon par lequel on souligne ce qu'on admire sans hésitation, à côté de trois tableaux qui tous trois étaient des Moro. L'un des trois est le portrait du peintre par lui-même.

A Charles-Quint succéda Philippe II, et la faveur dont Moor avait été l'objet de la part du père ne fut pas, contrairement à l'habitude, un motif de disgrâce aux yeux du fils. Loin de là, l'amitié du roi s'humanisant prenait même parfois un caractère de familiarité, et ce qui en advint est une preuve des dangers dont l'intimité des grands se complique trop souvent pour les simples mortels. Un jour le souverain en gaieté entrant dans l'atelier du peintre le frappa de la main sur l'épaule; l'artiste répliqua par un léger coup d'appuie-main et Philippe ne fit qu'en rire, mais toucher au roi d'Espagne est, comme on le sait, un véritable sacrilège, et le crime avait eu des témoins. Moor était bientôt dénoncé à l'inquisition; prévenu par un gentilhomme de la cour du grave danger qui le menaçait, car les conseillers du Saint-Office s'apprêtaient à le faire arrêter, et périr misérablement sur le bûcher aurait vraisemblablement été le dénouement de cette tragi-comédie, il obtint, non sans peine, du roi la permission de partir pour la Hollande. Ce fut, paraît-il, sous la condition expresse qu'il reviendrait au plus tôt. Peut-être cette promesse doit-elle être considérée comme une de ces signatures auxquelles la violence qui a servi à les extorquer enlève aux yeux d'un casuiste une bonne partie de leur valeur? Le fait est que Moor ne revint pas en Espagne, mais ce fut encore un protecteur espagnol, le duc d'Albe, auquel il dut dans les Pays-Bas sa propre fortune et celle de ses enfants. Le portrait, par notre peintre, de ce personnage célèbre se voit, si nous ne nous trompons, dans le musée d'Anvers, et le représente debout revêtu de son armure.

Telle fut la carrière de cet artiste nomade qui revint se fixer dans son pays natal et y mourut avant d'avoir atteint un âge avancé et dans un brillant état de fortune. Son caractère naturellement gai et le succès qui n'avait pas cessé dès sa jeunesse de sanctionner son travail, avaient sans doute donné à sa vie ce qui passe pour la rendre heureuse. Dans quelle mesure Moor avait-il en lui le penseur ou le poète qui infuse dans l'œuvre de l'artiste cet élément insaisissable mais incontes-

table dont nous subissons le charme, il faut le demander non à sa biographie qui ne nous en dit rien, mais à ses portraits qui répondront pour lui. Il ne serait pas de son époque si les grands problèmes de l'âme ne l'avaient occupé ou tout au moins inquiété. Dürer et son *Chevalier de la mort,* Holbein et sa *Danse macabre,* Michel-Ange et ses *Sibylles énigmatiques*, Raphaël et son *École d'Athènes,* sont autant de témoins du travail de la pensée religieuse en dehors des enseignements de l'Église. Moor fut-il un catholique fervent? Cela nous paraît probable, et cette opinion est fondée moins sur les nécessités de sa position à la cour d'Espagne d'abord et, vers la fin de sa vie, auprès du duc d'Albe, que sur la sincérité de l'expression religieuse qu'il a su donner aux personnages des deux tableaux de la galerie Duchâtel du Louvre.

Ces deux tableaux d'Antonio Moro pourraient être intitulés « une Famille en prière ». Le père et les deux enfants sont représentés dans l'un, la mère seule dans l'autre. A genoux sur la terre brunâtre avec laquelle se confond la draperie tombant d'un autel, et la main droite qui tient un psautier appuyée sur l'autel, tandis que la gauche ouverte et repliée vers la poitrine montre son cœur comme pour l'offrir à Dieu, le père regarde devant lui avec une intensité de vision intérieure qui est la révélation d'une âme remplie de religion. La vigueur de l'expression n'en exclut pas la douceur et la sérénité, et la gravité n'y est pas de la tristesse. Par moments le regard semble s'animer d'un faible sourire, comme si l'âme n'hésitait plus entre les biens passagers de la terre et les trésors éternels. La physionomie du personnage, sans beaucoup de distinction, indique de l'intelligence, de la franchise, une sorte de simplicité honnête. Le teint est coloré, la lèvre charnue; la moustache et la barbe taillée ronde sont brunes et la tempe grisonne sous la cape de velours noir; le costume est un manteau court et jeté sur un justaucorps couleur bistre et passementé de velours noir.

Derrière le père, deux jeunes garçons revêtus du même costume que lui sont agenouillés à côté l'un de l'autre. De celui des deux qui se trouve le plus rapproché de nous, s'aperçoivent les mains jointes à demi cachées par le manteau du seigneur. Eux, moins plongés dans la contemplation religieuse, regardent de côté, comme distraits par les objets terrestres; leur regard ferme annonce une volonté déjà mûre et qui ne fléchira pas devant les obstacles pour obtenir la possession des biens que leur âme convoite sans doute. Le fond tout entier est d'une étonnante vigueur, la même à peu près que celle des vêtements. Il est bistre avec des ombres tendant au noir et représente des parois de rochers qui disparaissent derrière le haut du cadre, s'élevant au-dessus de la tête des personnages agenouillés. La montagne ne laisse entrevoir qu'une échappée de ciel vers la gauche.

Le second tableau représente la châtelaine à genoux aussi et tournée de manière à faire face à son mari. Les traits sont ceux d'une femme ayant atteint le milieu de la vie et sont empreints d'une distinction attrayante. D'épaisses paupières donnent au regard de la lassitude, un peu d'orgueil et de la tristesse. Ce regard vague se perd dans l'infini plutôt qu'il ne s'y confie; dans les commissures des lèvres minces on croit surprendre une secrète amertume qui n'est pas conquise par la résignation. Elle aussi tient un psautier, mais des deux mains, et l'index de l'une est passé entre les feuillets dorés du livre de prière. Elle est coiffée à la Marie Stuart; deux rangs de perles dont le premier se surbaisse sur le milieu du front composent sa coiffure; un voile noir tombe droit derrière les épaules, une collerette tuyautée ne laisse voir que la naissance d'un cou délicat sous le menton; la robe de velours noir à manches très bouffantes sur les épaules s'échancre par devant, et sur un crevé de satin blanc pend une chaîne d'or après avoir fait le tour de la taille. Les mains délicates et fines sortent de manchettes en dentelles qui terminent des manches très justes. Le paysage qui sert de fond est un peu moins uniformément foncé que celui du premier tableau; les assises de rochers s'y devinent mieux, et sur l'autre flanc de la vallée sauvage dont l'échancrure laisse voir le ciel s'élève un château bleuâtre dont l'architecture se combine heureusement avec les lignes des montagnes.

Ces portraits sont émouvants; ces êtres humains qui depuis longtemps ont disparu de ce monde et qui, les yeux tournés vers l'éternité, semblent voir sans illusion combien est fugitive notre existence entrecoupée de vicissitudes incessantes, cette famille qui a cheminé durant quelques courtes années sur le chemin terrestre en remerciant Dieu des bienfaits de l'affection, et qui a dû supporter les déchirements des séparations, ces âmes, les unes plus confiantes ou plus sensibles, les autres encore attachées aux biens trompeurs, mais toutes en présence de l'humilité religieuse, ce sont là de nobles témoins d'un pays et d'une époque, et le maître dont le pinceau nous les a légués mérite de prendre rang parmi les poètes qui interprètent la parole des paroles : « Poussière retourne à la poussière, esprit retourne à Dieu. »

LUCIEN DE LA RIVE.

LA SYMPATHIE CHEZ LES BÊTES.

LES OISEAUX.

Suite. — Voy. p. 262, 294, 318, 331, 367.

« Il faut se rappeler la prudence extrême avec laquelle ces oiseaux (les freux) évitent l'homme armé d'un fusil (prudence si bien connue des campagnards, que je leur ai souvent entendu dire qu'ils sentent la poudre), pour apprécier à sa juste valeur la force d'amitié qui les retient près d'un compagnon dont ils voient le meurtrier muni d'un in-

strument sur la nature duquel ils sont parfaitement éclairés. »

Les sternes (hirondelles de mer) ont fourni au naturaliste Edward l'occasion de constater un acte de compassion et d'assistance bien extraordinaire. Edward avait d'un coup de fusil cassé l'aile à un de ces oiseaux, qui était tombé à la mer; les autres sternes voltigeaient autour du blessé avec un air de grande sollicitude. Le naturaliste cherchait le moyen de s'emparer de son oiseau, qui était à peu de distance et que d'ailleurs le vent poussait vers le rivage, lorsqu'il vit un fait qui le frappa d'étonnement :

« Deux des compagnons de ma victime, dit-il, l'avaient saisie chacun par une aile et l'emportaient au large. Au bout de six à sept mètres, ils la déposèrent doucement sur l'eau, et deux autres sternes, qui les avaient suivis, l'enlevèrent à leur tour comme l'avaient fait ceux qu'ils remplaçaient. Se succédant ainsi à tour de rôle, les deux paires d'oiseaux parvinrent à transporter leur camarade sur un rocher assez éloigné. Bientôt, revenu de ma surprise, je me dirigeai de ce côté; mais les sternes m'épiaient, et me voyant approcher du rocher, ils se remirent à l'œuvre et je les vis emporter de nouveau leur protégé au loin. J'aurais pu déjouer leur projet si je l'avais voulu; mais je m'en gardai bien, je les laissai libres d'accomplir leur acte de charité et de donner une preuve de dévouement que l'homme pourrait sans rougir prendre pour modèle. »

Les pélicans se secourent aussi entre eux, et l'on dit que les Mexicains exploitent ce généreux sentiment pour se procurer du poisson sans se donner la peine de le pêcher. Ils attrapent un de ces oiseaux, lui cassent un aile et l'attachent au tronc d'un arbre. Ses cris de douleur ne manquent pas d'attirer des camarades, qui, émus de pitié, viennent dégorger le poisson dont leur estomac et leur poche sont remplis, à portée du prisonnier. Aussitôt les hommes sortent de leur cachette, chassent les compatissants oiseaux et s'emparent du poisson, dont ils ne laissent que la quantité indispensable pour empêcher le pélican captif de mourir de faim.

Les perroquets sont les plus intelligents des oiseaux, les plus observateurs, les plus imitateurs, les plus prompts à se familiariser, à s'attacher. Ils occupent parmi les oiseaux le rang que tiennent les singes parmi les mammifères. Le docteur Franklin cite l'exemple de perroquets qui, amenés des contrées dont ils sont originaires, et enfermés à bord d'un navire dans la même cage, contractèrent pendant la traversée une étroite amitié. Ces oiseaux, ayant été ensuite vendus séparément, ne purent supporter leur solitude et finirent par mourir de chagrin.

Le même naturaliste raconte le fait suivant, auquel on hésiterait à ajouter foi s'il n'en avait été lui-même témoin : « J'ai connu, dit-il, deux perroquets qui vivaient ensemble depuis quatre années. La femelle tomba malade, ses pattes enflèrent : c'étaient les symptômes de la goutte, affection à laquelle tous les oiseaux de cette famille sont sujets dans nos contrées. Il ne lui était plus possible de descendre de son bâton et d'aller prendre sa nourriture comme par le passé; mais le mâle la lui portait assidûment dans son bec. Il continua de la nourrir ainsi pendant quatre mois. Les infirmités de sa compagne s'aggravaient de jour en jour, au point qu'elle ne fut plus capable de se tenir perchée. Elle restait accroupie au fond de la cage, d'où elle faisait d'inutiles efforts pour remonter. Le mâle ne la quittait pas et l'aidait de toutes ses forces, la prenant par le bec ou par le haut de l'aile, tâchant de la soulever.

» Mais la scène devint encore plus intéressante lorsque la femelle fut sur le point d'expirer. Son époux infortuné allait et venait autour d'elle sans relâche. Ses assiduités et ses tendres soins redoublèrent. Il cherchait à lui ouvrir le bec pour y glisser quelque nourriture. Il courait à elle et s'en retournait d'un air agité, avec une extrême inquiétude. Par intervalles il poussait les cris les plus plaintifs; puis, les yeux fixés sur elle, il gardait un morne silence. Enfin sa compagne rendit le dernier soupir; dès lors il languit et mourut au bout de peu de semaines. »

E. Lesbazeilles.

La fin à la prochaine livraison.

A QUI LA FAUTE?

ANECDOTE.

Suite et fin. — Voyez page 370.

Or les dieux propices inspirèrent à Talmelier (Jean-François) l'idée de fumer une cigarette avant de se mettre à l'œuvre. Ayant donc jeté un regard sur son esquisse d'abord, et ensuite sur sa palette toute préparée, il repoussa son chevalet et roula une cigarette. La cigarette roulée, le peintre s'aperçut qu'il n'avait pas les allumettes sous sa main. Elles étaient à trois pas de là, sur un piédouche.

Trois pas à faire, cela demande bien peu de temps, même quand celui qui les fait est un nonchalant et un rêveur. Ce peu de temps suffit au macaque pour accomplir son noir dessein. Bondissant hors de son embuscade, il donna une violente secousse au couvercle. L'artiste, en train de frotter sa première allumette, entendit un jurement effroyable, le jurement de colère du chat en détresse; il entendit aussi un bruit de fioles cassées; il sentit l'odeur violente des vernis répandus, et quand il se retourna tout d'une pièce, il vit *Presse-papier,* étendu les quatre fers en l'air, en pleine pâte; il vit les fioles qui restaient, en train de suivre le même chemin que les premières; il vit par-dessus le couvercle lentement poussé le sourire diabolique d'*Abomination,* qui jouissait en macaque vindicatif de la déconfiture de son ennemi.

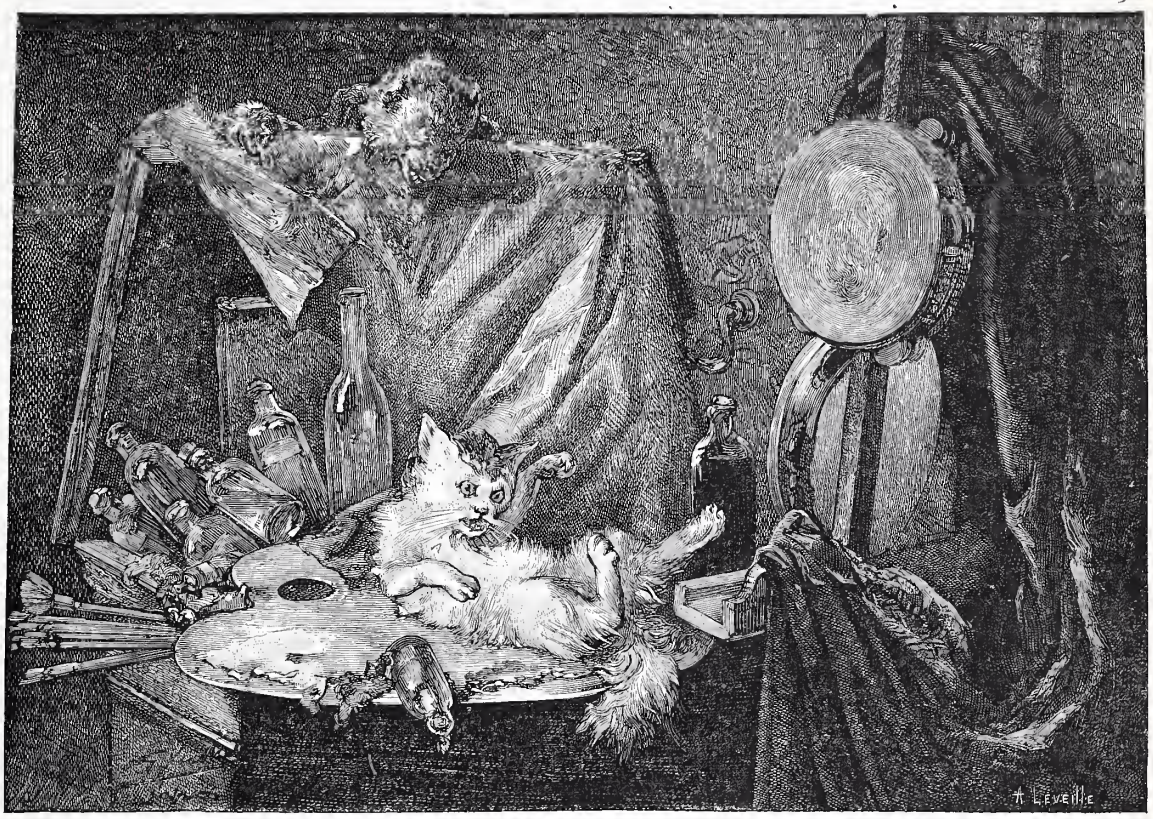
Le premier mouvement de Talmelier (Jean-François) fut de chercher un appuie-main, pour châtier le coupable. Mais le coupable avait prestement battu en retraite.

Le plus pressé était de tirer *Presse-papier* de sa fâcheuse situation, et d'empêcher la palette et le reste des fioles de subir l'incessante pression du couvercle qui continuait de se refermer lentement, car si pressé que fût *Abomination* de chercher son salut dans la fuite, il n'avait pas manqué de donner une dernière secousse au couvercle, pour faire le plus de mal possible à l'ennemi, selon les lois de la guerre.

Ayant remis le couvercle en ligne verticale, et rattrapé les fioles qui menaçaient ruine, Talmelier (Jean-François) prit délicatement *Presse-papier* par la peau du cou, et le porta à la cuisine, avec recommandation expresse à son domestique de le laver à l'essence d'abord, au savon ensuite.

Alors il rentra dans l'atelier, se saisit d'un appuie-main et cria : « *Abomination,* ici! »

Abomination apparut sur une planchette très élevée, entre un lion de Barye et un chat de Mène. Là, il s'accroupit humblement, croisa ses deux mains autour de ses tibias, et penchant sa tête entre ses deux genoux, se mit à pousser des petits cris plaintifs, les plus attendrissants que l'on puisse imaginer.



En pleine pâte. — Peinture de Ch. Monginot. — Dessin de Vuillier.

« Voilà une expression que je n'avais jamais vue sur cette face grotesque », se dit l'artiste, en observant avec le plus grand soin le macaque repentant. Puis, tout à coup, jetant loin de lui l'appuie-main, il ajouta : « Je ne suis pas juste envers cette bête, non, je ne suis pas juste. Tant que la guerre ne m'a causé aucun dommage, à moi personnellement, j'ai encouragé les hostilités. Après tout, je récolte ce que j'ai semé; si ce belligérant a violé le droit des neutres, à qui la faute? Qui lui a enseigné à la respecter? ce n'est toujours pas moi. Allons! vilain moineau, cesse tes jérémiades; tu vois bien qu'après tout tu en seras quitte pour la peur! »

Ayant ainsi parlé, Talmelier (Jean-François) sortit de l'atelier, car les essences répandues exhalaient une odeur si capiteuse, qu'il n'aurait pu rester là cinq minutes de plus sans attraper une migraine.

« Après tout, se disait-il en descendant l'escalier, il ne s'agit que de trois fioles cassées et d'une palette désaccordée. En revanche, j'ai dans la tête un tableau tout composé. Et puis, ces bêtes sont mes modèles et non pas mes enfants, et je n'ai pas charge d'âmes. Seulement, je crois tout de même que je ferai bien de prendre quelques précautions à l'avenir. Oui, mais *Abomination* est si inventif et avec cela si effronté, que je risque fort d'être pris plus d'une fois sans vert. Eh bien, ma foi, tant pis, advienne que pourra, on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. »

Abomination, j'ai le regret de le dire, ne témoigna aucune repentance. Dès que son maître eut le dos tourné, il descendit de sa tablette, et s'en

vint, sur le lieu même du désastre, exécuter une danse sauvage, en signe de triomphe. Ah si seulement son maître avait pu le voir et le peindre, quel succès aurait obtenu au salon *Abomination dansant la pyrrhique!* Mais s'il était donné aux artistes de voir tout ce qui se passe d'original et de pittoresque sous la calotte des cieux, ils en perdraient la tête, et ce serait grand dommage.

J. Girardin.

QUEL EST VOTRE IDÉAL.

Suite. — Voyez page 86.

Mme X... nous fit signe. Nous nous approchons: on a toujours quelques bonnes paroles à espérer dans ce petit coin-là; il est rare que l'on vienne nous y troubler : notre réputation est faite; on nous trouve trop sérieux.

— Dites tout simplement ennuyeux.

— C'est la vérité. Acceptons. Ces oppositions de goût ne sont pas sans avantage et nous ne nuisons aux amusements de personne.

— Le bon oncle Camille n'est pas venu ce soir?

— Non, je l'ai visité il y a quelques heures, il était morose.

— D'où vient cette infirmité morale fréquente chez beaucoup de vieillards?

— Autant vaudrait-il demander, ce me semble, d'où vient qu'au crépuscule du soir se mêlent et grandissent les ombres?

— Nos crépuscules sont souvent lumineux : ils nous laissent entrevoir de plus belles clartés. La raison la plus ordinaire de la morosité est, je crois, que le vieillard s'étonne et s'afflige trop de la déception de ses espérances de jeunesse. Au commencement il s'était fait une si grande idée de la vie, il comptait si bien qu'il aurait le temps de réaliser ses projets de bien faire, qu'il est tout surpris et comme indigné de la rapidité des années : elles ont passé comme des heures. Il sent encore en lui ses générosités de la vingtième année et voilà que, sa course à peine commencée, il est entré dans la vieillesse : ses espérances sont restées en rêves.

— Ne pourrait-on pas en dire autant du genre humain tout entier? Dès sa jeunesse, après ce qu'on peut supposer des dures épreuves de son enfance, n'a-t-il pas entrevu, grâce à de divines inspirations, les voies larges et lumineuses des vérités morales toutes ouvertes devant lui? Et ne semble-t-il pas qu'il n'aurait eu qu'à s'y engager simplement et à les suivre d'un pas confiant et ferme? Des milliers d'années se sont écoulées et il n'y a encore que bien peu avancé.

— N'a-t-il pas même dévié quelquefois?

— Sans doute, et il n'a pas toujours retrouvé cette douce et calme confiance dans sa vocation et ses forces, qui était le charme de sa jeunesse et la fleur de sa vie. Mais, avec plus d'expérience et de maturité, il n'a point perdu le sentiment du but suprême vers lequel sa destinée est de toujours tendre, encore que ses regards les plus fiers ne puissent l'atteindre. Après tout il marche : *E pur si muove!*

— On pourrait craindre au moins de bien longs retardements, à voir, par exemple, en notre temps, avec quelle passion on s'attache presque exclusivement aux progrès matériels.

— Non, ce n'est qu'une transition sans doute nécessaire, et cette indifférence apparente des conquêtes morales n'aura pas été inutile. Les progrès ne peuvent guère, paraît-il, être en général que successifs. Il est vrai que nos sens sont de nos jours plus exigeants qu'ils ne l'ont jamais été dans le passé, mais ces exigences, à part celles qui ont pour but la seule satisfaction des vices, n'ont rien d'illégitime. Nous voulons marcher plus vite que nos pères, entendre de plus loin, voir plus clair même la nuit, voler comme les oiseaux, travailler avec peu de fatigue, moins souffrir dans nos corps, et l'on ne peut pas dire, à constater ce qu'on a déjà découvert dans ces directions, que ce soient là des utopies. On réussit. En avant donc! Tout progrès peut et doit tourner au bien.

— Croyons en votre augure. Du reste, vous rappelez-vous la belle conclusion de l'auteur des *Sources?* Je n'ai pas en mémoire ses termes, mais je crois pouvoir en résumer ainsi, d'après mes impressions et mes souvenirs, le sens général au moins pour quelque part :

Quand le genre humain, grâce aux sciences et à leurs applications, sera parvenu à atteindre aux plus hauts degrés possibles du perfectionnement de ses organes et de son bien-être matériel, que lui restera-t-il de mieux à faire, sinon de s'intéresser de plus en plus à la découverte des plus hautes vérités et au perfectionnement de ses facultés morales? Ce sera leur tour.

De même qu'aujourd'hui on s'aborde en se félicitant jusqu'à l'enthousiasme d'une grande découverte en physique ou en chimie, de même un jour doit venir où, s'abordant, on se dira, par exemple, avec d'heureux battements de cœur :

« Connaissez-vous la bonne nouvelle? On vient de constater de toutes parts un progrès moral d'assez d'importance : « Personne ne ment plus! »

Éd. Charton.

DES ENTERREMENTS

Au quinzième siècle.

A M. ÉDOUARD CHARTON.

Dans un des derniers numéros du *Magasin pittoresque* (p. 219), vous avez publié un article très intéressant sur une matière qui en effet a rarement été étudiée, je veux dire le mode des funérailles chez nos ancêtres. J'ai entre les mains plus de cinq cents testaments des quatorzième et quinzième siècles, tous relatifs au pays chartrain, et même plus spécialement au pays dunois : si

vous le permettez, j'en extrairai ce qui regarde particulièrement les funérailles, et l'on pourra ainsi se faire une idée exacte des coutumes de ces temps reculés.

Quelques heures après le décès, souvent presque immédiatement, des femmes procédaient à l'ensevelissement et veillaient le défunt jusqu'au moment des funérailles. Le corps était enveloppé dans un linceul de toile, neuve autant que possible, et mis au cercueil. Le linceul restait ordinairement dans la fosse; cependant on voit parfois les testateurs ordonner d'enlever le suaire au moment de l'inhumation parce qu'ils veulent retourner « nus dans la terre d'où nus ils sont sortis ». Quant au cercueil, tantôt il était découvert, et le mort apparaissait aux yeux de tous, tantôt il était fermé par un couvercle mobile, et on ne l'ouvrait que lorsqu'on descendait le corps dans la terre. Le plus souvent, le cercueil était commun, et le même servait aux divers défunts qui se succédaient. Chaque église semble avoir eu le sien : c'est ainsi que, le 27 juillet 1421, Gérarde de Lanneray donne 40 sous à l'église de la Madeleine de Brou pour acheter un cercueil « qui demourra à ladite église pour porter les corps en terre »; c'est ainsi encore que, le 27 mars 1437, Perrette Gaubert ordonne « que le serqueux ouquel elle sera mise demoure à l'église de Saint-Lubin de Chasteaudun, lequel elle ne veult emporter, mais le donne pour servir aux deffunts de ladite paroisse ».

Cependant le crieur était allé par la ville et les faubourgs, et, sonnant sa clochette, avait partout annoncé le décès et prévenu du jour et de l'heure du convoi.

Tout étant ainsi préparé, voyons l'ordre des funérailles. Le cercueil était ordinairement porté par quatre pauvres ou quatre religieux, au moyen de toiles que l'on passait en dessous. Le 23 novembre 1480, Michelle Badoulleau donne à l'église de Saint-François de Châteaudun « deux toilles desquelles on portera son sercueil ». Lorsque le défunt était homme d'église, c'étaient des prêtres en plus ou moins grand nombre qui portaient le corps : Philippe de Talaru, doyen de Chartres, mort en 1365, ordonne qu'il y ait douze prêtres pour porter son cercueil.

La coutume était déjà alors de placer un poêle sur le cercueil. Le 23 novembre 1395, Raoul, seigneur de Montigny, prescrit de mettre sur son corps « 4 aulnes de brunete où il y aura une croix blanche »; le 24 février 1491, Jean Dieu commande pour son convoi « un poisle auquel seroit mis des armoiries de la Passion ». Les coins de ce poêle étaient, comme aujourd'hui, tenus par les personnes les plus recommandables. Le 2 juillet 1387, Jean des Moulins-Neufs, chanoine de Chartres, fait un don à quatre de ses confrères « qui tiendront le poisle »; le 16 juin 1417, Hervé Estrivart, aussi chanoine de Chartres, recommande de choisir quatre chanoines « pour tenir les cornes du poisle ». Lorsque la cérémonie était terminée, le poêle était placé sur la fosse et y restait un an entier.

Autour du cercueil se groupaient des pauvres, généralement au nombre de treize, habillés de drap noir aux dépens du défunt et portant des torches dont le poids variait selon la fortune de celui qu'on enterrait. A côté de ces pauvres et alternant avec eux étaient douze enfants portant des pots où brûlait de l'encens. « Aux enfans qui porteront les poz à l'encens autour de son corps le jour de son obit, à chacun 12 den. » (testament de Colin d'Auteuil, du 30 mai 1412); « pour douze poz à encens et douze enfans qui porteront lesdiz poz, 12 s. 6 den. » (testament d'Hervé Estrivart, du 16 juin 1417). Ces pots étaient ensuite placés dans la terre à côté du défunt, et l'on en rencontre souvent encore dans les sépultures qu'on découvre aujourd'hui.

Derrière le cercueil était d'abord le crieur qui ne cessait d'agiter sa clochette, puis venait le curé de la paroisse avec son clergé, ensuite les processions de l'Hôtel-Dieu et des collèges des frères Cordeliers et Jacobins quand il en existait dans la ville. Enfin à la suite marchaient des pauvres en aussi grande quantité qu'ils avaient voulu venir, puis les parents et les amis.

Quand la cérémonie était achevée, on faisait une distribution de pain, souvent même de menue monnaie aux indigents qui avaient assisté au convoi; quelquefois on y ajoutait un tonneau de vin. Le 7 août 1421, Jeanne d'Auteuil veut « qu'il soit distribué un tonnel de vin par part à pouvres gens qui l'auront accompagnée ». Enfin l'on donnait à dîner à tous ceux qui voulaient bien en profiter. Le 25 novembre 1477, Foulques Basnole ordonne « qu'il soit donné à disner à ceulx qui yront à son enterrage se ilz veulent disner ».

LUCIEN MERLET,
Archiviste.

FIGURES SYMBOLIQUES DES ALCHIMISTES.

L'idée d'orner le texte des ouvrages scientifiques de figures destinées à le rendre plus intelligible, n'est pas nouvelle. On en trouve d'assez nombreuses dans les manuscrits des anciens alchimistes.

Beaucoup de ces dessins sont simplement la représentation des appareils employés dans les opérations. Ils sont en général assez grossiers, comme devaient l'être, d'ailleurs, les instruments eux-mêmes. Cependant on y reconnaît aisément une grande variété d'appareils à distillation ressemblant plus ou moins à nos cornues et à nos alambics. Au lieu d'un seul récipient destiné à recevoir le liquide distillé, ils en ont souvent deux et même trois : tel est l'alambic à deux récipients représenté dans le manuscrit de Saint-Marc (onzième siècle) et que nous reproduisons ici.

Les dessinateurs de cette époque n'avaient du reste pas grande confiance dans leur talent : car ils prenaient le soin de placer sur la figure des inscriptions explicatives, ordinairement en langue grecque. En voici la traduction :

a. — Fourneau à combustion.

b. — Flamme.

c. — Matras du soufre *apyre* (qui n'a pas été soumis à l'action du feu).

d. — Tube direct ou ascendant.

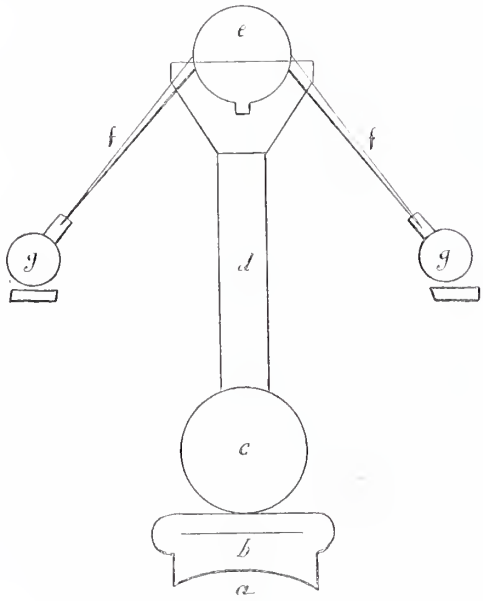
e. — Amphore, bouteille.

f. — Tube inverse, c'est-à-dire descendant.

g. — Ballon placé au-dessus d'une tablette pour recevoir l'eau de soufre.

Quelle était cette préparation de l'eau de soufre, c'est ce qu'il est assez difficile de dire, en admettant que la matière distillée soit notre soufre ordinaire.

Les appareils à digestion (instruments analogues à un filtre à café), les bains-marie, inventés par



Alambic à deux récipients.

Marie la Juive ou l'alchimiste, les bains de sable jouent un grand rôle dans les opérations des alchimistes. Il en est de même d'un instrument particulier désigné par les noms grecs de *kérotakis* ou *kurotakis*. C'est une lame ou feuille métallique sur laquelle on faisait fondre les matières fusibles; elle était tantôt triangulaire, tantôt rectangulaire avec ses extrémités arrondies. La kérotakis ne paraît être autre chose que la palette, sur laquelle les peintres de l'antiquité faisaient le mélange des couleurs, soit entre elles, soit avec la cire fondue. La nécessité de la maintenir à une douce chaleur obligeait le peintre à la chauffer par dessous. Dans les opérations alchimiques, la kérotakis se posait sur la surface d'un bain-marie ou sur l'ouverture d'un matras contenant une substance que l'on faisait bouillir. Il est probable que ce n'était pas un simple support; mais attaquée par les vapeurs qu'elle recevait, ou par les matières fondues à sa surface, elle pouvait se combiner avec elles et donner naissance à des produits nouveaux.

Outre ces figures explicatives du texte, les manuscrits des alchimistes sont remplis de figures symboliques. Intelligibles pour les seuls initiés, elles représentaient tantôt des recettes qui devaient rester ignorées du vulgaire, tantôt les principes mêmes de la science alchimique.

L'une des plus célèbres de ces figures cabalistiques est celle du *serpent ouroboros*, le serpent qui avale sa queue, symbole des transformations indéfinies de la matière. La figure que nous en avons donnée précédemment est extraite d'un manuscrit du quinzième siècle. Ce serpent a trois oreilles et quatre pattes; il se compose de trois anneaux concentriques, dont les deux extérieurs sont écailleux. L'anneau extérieur et les oreilles sont d'un rouge vif; l'œil est blanc avec une pupille noire; l'anneau moyen est jaune et l'anneau intérieur vert ainsi que les pattes.

Le serpent ouroboros, d'un dessin quelquefois beaucoup plus simple, porte souvent, à l'intérieur, une inscription grecque qui veut dire : « La matière est une. » C'est le principe fondamental de l'unité de la matière et, par suite, de la transmutation possible.

Dans le manuscrit de Saint-Marc, se trouve une série de figures cabalistiques, désignée sous le nom de *Chrysopée de Cléopâtre*. La plus importante, qui n'est peut-être qu'une représentation simplifiée du serpent, se compose de trois cercles concentriques, formant une portion centrale entourée de deux anneaux. Au centre sont les signes représentatifs de l'argent, de l'or et du mercure; dans les deux anneaux sont deux inscriptions grecques dont voici la traduction littérale. Anneau intérieur : « Le serpent est un, celui qui a le venin, après les deux emblèmes. »

Anneau extérieur : « Le tout est un, et par lui le tout, et vers lui le tout, si le tout ne contient pas le tout, le tout n'est rien. »

C'est encore un symbole de l'unité de la matière. On doit reconnaître que les ouvrages scientifiques écrits de nos jours sont, en général, plus faciles à comprendre. Le langage de la science a quelque peu gagné en clarté. Certains chimistes paraissent le regretter : car ils ont introduit, particulièrement en chimie organique, une représentation des molécules, rappelant tant soit peu les figures symboliques des alchimistes.

E. Lefebvre.

LE TOMBEAU DE VIRGILE [1].

Virgile naquit au village d'Andes, près de Mantoue; ce fut dans la haute Italie qu'il passa sa première jeunesse et qu'il commença ses études. Ce fut là aussi qu'il écrivit les *Bucoliques*. Mais quand il fut arrivé à la réputation il se fixa en

[1] Voy. les Tables.

Campanie; il y possédait une maison de campagne, d'où il ne sortit qu'à de rares intervalles pour rendre visite à ses puissants amis de Rome. On s'est aperçu, en étudiant de près les *Géorgiques*, qu'il y a dépeint les grands phénomènes de la nature sous des traits qui ont dû être observés au bord de la mer, sur les côtes de la campagne napolitaine. L'*Énéide* a été aussi composée dans cette résidence, où le poète fuyait les agitations de la grande ville et les exigences de la vie mondaine. Enfin lorsqu'au retour d'un voyage en Grèce il eut succombé à la maladie qui l'emporta

Au tombeau de Virgile, à l'entrée du Pausilippe. — Peinture par Hector Leroux.

prématurément, ses amis, peut-être pour obéir à une de ses dernières volontés, déposèrent ses cendres dans un monument qu'ils lui élevèrent près de Naples. Ce tombeau resta en grande vénération parmi les poètes jusqu'à la fin des temps antiques. Les archéologues modernes ont cru pendant longtemps pouvoir l'identifier avec une construction en ruine, d'origine romaine, qu'on voit encore au Pausilippe. Leur opinion est abandonnée aujourd'hui par tous les savants qui apportent

quelque critique dans l'étude de l'antiquité. Elle n'en est pas moins respectée des ciceroni et des cochers de Naples, et c'est avec une entière confiance qu'ils conduisent les étrangers au prétendu *tombeau de Virgile*. Le plus sage est d'avoir l'air de les croire; premièrement parce qu'on perdrait sa peine à vouloir les détromper; secondement parce que cette ruine est toujours un admirable but de promenade; troisièmement parce que si les os du grand homme n'ont pas été déposés en ce lieu, ils ne devaient pas en être bien loin. Parmi les Romains les plus illustres combien en est-il, hélas! dont on connaisse plus exactement la dernière demeure? G. L.

Les *Bucoliques* et les *Géorgiques* ont une vérité et un charme qui leur assurent l'admiration de tous les siècles : c'est là sans doute la pensée qui a inspiré la composition du peintre.

Virgile, avant de mourir, composa lui-même son épitaphe en un distique que M. André Lefèvre a traduit ainsi :

Mantoue a vu mon premier jour,
Les Calabres mes funérailles,
Et Naples est mon dernier séjour.
J'ai chanté les pasteurs, les moissons, les batailles.

Virgile était modeste, doux, charitable. Horace admire en lui son génie sublime, sa candeur. Sa pudeur et sa chasteté l'avaient fait surnommer à Naples « la Vierge ».

Un empereur, Alexandre Sévère, appelait Virgile le Platon des poètes.

On l'a considéré comme un précurseur du christianisme. Au quinzième siècle, à Mantoue, le jour de la saint Paul, on chantait dans une sorte de psaume :

« Saint Paul, conduit au mausolée de Virgile, y répandit une rosée de larmes pieuses. « Quel homme » j'aurais fait de toi, dit-il, si je t'avais connu vi- » vant, ô le plus grand des poètes. »

C.

LA MEUNIÈRE DE L'AUNAIE.

Vanité maternelle.

NOUVELLE.

Suite — Voyez page 338, 350, 373.

— Vos parents ne savent ce qu'ils veulent, lui dit le docteur, tandis qu'elle le reconduisait selon son habitude.

— Je ne sais pas bien non plus ce que je veux apparemment, répondit-elle en hochant la tête d'un air triste, puisque j'étais si contente de partir après m'être crue décidée à rester.

— Pauvre enfant, elle se sacrifie pour son père, dit le docteur en racontant une heure après l'intéressante histoire de Thérèse au fermier de M. de la Saulnerie qui était de ses clients.

— Je l'ai aperçue deux ou trois fois. Elle a l'air franc et agréable, elle plaît au premier coup d'œil. Il faudra l'aider à sortir de ce moulin et à faire son chemin dans le monde, répondit M. Rameau tout en fumant sa pipe. Tenez, le bruit court que Mme du Rouvre cherche une demoiselle de compagnie.

Thérèse cependant s'en était retournée pensive vers sa demeure. La matinée lui semblait horriblement triste. Un peu de soleil effleurait bien les haies dépouillées auxquelles s'entrelaçaient des squelettes de clématite sauvage, mais tout était gris d'ailleurs ou d'un brun terne. Soudain, elle s'arrêta surprise devant un buisson d'épine-vinette. Desséché d'un côté, mort en apparence, il était de l'autre paré d'une beauté hivernale plus resplendissante que celle de l'été ou de l'automne, couvert de rubis pour ainsi dire; chaque petit fruit d'écarlate semblait jeter des feux sous les derniers rayons du couchant qui venaient le frapper en plein.

« Quelle transformation! se dit la jeune fille en tressaillant. »

Elle remonta la route pour voir de nouveau le buisson sous son aspect épineux, flétri, misérable, et, secouant la tête.

« Il y a vraiment deux façons de considérer les choses », murmura-t-elle, intérieurement réconfortée.

La nuit, elle rêva encore du Vésuve et du Colisée, des palais de Venise, des mosquées de Constantinople, de minarets et de gondoles, mais le lendemain matin elle était résignée autant que jamais à n'être plus que meunière.

Ses parents cependant ne l'entendaient pas ainsi :

« Il ne faut point, s'entredisaient-ils, que sa belle éducation soit perdue... »

Et ils supplièrent le docteur Regnault de lui trouver une position quelconque qui ne la fit pas trop voyager.

— Si la mauvaise chance ne tourne pas, nous mourrons de faim, répétait sans cesse le convalescent encore incapable de travailler.

— Laissez donc! répliquait gaiement Thérèse, la cave est pleine de pommes de terre et le grenier de fourrage, nous avons un porc à saler et une pièce de vin à boire, donc la famine n'est pas proche. Quant à ma « belle éducation », elle ne sera pas perdue quoi qu'il arrive. Je l'appliquerai à tout ce que je ferai et elle me rendra plus habile. Pour le moment, je prétends être habile à diriger un moulin.

Elle disait cela le sourire aux lèvres, en secouant la farine qui poudrait ses cheveux noirs, sa petite robe grise, et qui lui faisait le teint blanc, comme si elle eut mis du fard.

Volontiers sa mère lui eût reproché d'être trop *sans-souci*. Seul le docteur admirait cet effort de courage d'une enfant prête à tout, en s'oubliant toujours, devant les difficultés de la vie. Maintenant il ne venait qu'à d'assez longs intervalles, car Gosselin était hors de danger, bien que d'une grande faiblesse.

— Ce n'est plus à mon malade que j'ai affaire,

dit-il en entrant un matin, c'est à mademoiselle que voilà.

Et il posa une main paternellement affectueuse sur l'épaule de Thérèse.

— Le cadeau que je lui apporte n'est pas des plus enviables peut-être... enfin, elle est libre de le rejeter. Lui conviendrait-il d'être demoiselle de compagnie?

D'abord il fallut longuement expliquer aux parents en quoi une demoiselle de compagnie différait d'une femme de chambre.

— Il s'agit d'être aux petits soins pour une dame qui vieillit sans vouloir en convenir — c'est son travers unique, d'ailleurs elle est aimable — il s'agit de lui faire la lecture, un peu de musique, de lui servir de secrétaire, de la désennuyer...

— Tout cela n'est pas bien difficile quand on a de l'éducation, dit Mme Gosselin.

Sa fille prit l'air un peu sceptique, comme si elle eût été d'un avis différent.

— Et il ne faudra pas traverser la mer? demanda Gosselin.

— Il ne faudra que se transporter demain à une demi-lieue d'ici, chez Mme de Rouvre, qui d'habitude passe l'été dans sa terre de Villechauve et l'hiver à Paris.

Le meunier battit des mains :

— Voilà qui nous va, par exemple! Nous garderons notre fille de cette façon-là et elle aura son rang tout de même.

Thérèse pensa que ce rang serait bien difficile à tenir sans ridicule dans son pays natal, et qu'il n'était pas si simple que cela d'être à la fois la compagne d'une châtelaine et la fille d'un meunier. Elle entrevit les chaînes d'une servitude dorée, des entraves, des humiliations dont elle n'avait pas eu l'idée jusque-là. Tous les domestiques de Mme de Rouvre étaient des gens du pays qui l'avaient toujours appelée par son petit nom, traitée familièrement; il faudrait être servie par eux, affecter une extrême réserve; cela suffisait à la gêner d'avance. Elle se tut. Mme Gosselin, au contraire, ne savait comment remercier le docteur; elle versa des larmes de joie.

— La petite ne souffle mot, fit observer le docteur.

— Oh! voyez-vous, elle n'aime rien de ce qui la gêne, dit la mère d'un ton de reproche, ni la toilette, ni les cérémonies; mais à la longue elle s'y fera.

— Certainement, si vous y tenez beaucoup, répondit Thérèse en soupirant.

Mais elle se représentait l'ennui de longues heures passées à distraire une femme peut-être inamusable. Mme de Rouvre lui était apparue quelquefois à l'église, dans des atours d'une excessive élégance et beaucoup trop jeunes pour les quarante-cinq printemps que la médisance lui attribuait. Elle était veuve, riche, toujours entourée d'adorateurs et passait pour très coquette.

— Tout est arrangé avec elle, dit M. Regnault, allez demain vers deux heures à Villechauve. On vous attend.

Jusqu'au lendemain, la mère Gosselin bâtit des châteaux en Espagne. Ce qui embarrassait sa fille l'enchantait au contraire : Thérèse aurait des domestiques à ses ordres, elle ne porterait plus que des robes de soie; quand elle passerait en calèche, tout le pays dirait : « Cette personne si bien mise qu'une comtesse traite comme son égale, c'est Mlle Gosselin, de l'Aunaie! » Naturellement Mme de Rouvre l'établirait un peu plus tard, elle lui donnerait pour mari un Monsieur, employé dans quelque administration, ou bien peut-être préférerait-elle la garder jusqu'à son dernier jour et lui laisser en récompense une partie de sa fortune.

Thérèse aurait eu le cœur bien gros, si elle n'avait vu que les illusions dont ses parents se nourrissaient leur faisaient du bien, les aidaient à oublier les épreuves de l'heure présente. Le malade, influencé par l'éloquence de sa femme, avait repris presque bonne mine. Mme Gosselin était radieuse; elle gronda cependant sa fille toute la journée parce qu'elle ne s'occupait pas assez de se faire belle : avait-elle des gants neufs? Son costume de taffetas serait-il assez frais? Il fallait y ajouter des rubans pour l'égayer un peu. Certaines personnes n'aiment pas le noir.

« C'est vrai, je n'aurai même plus le droit de m'habiller à ma guise, pensait Thérèse en regrettant son petit fourreau gris saupoudré de farine. »

IV

Après une promenade assez courte à travers la forêt, au milieu de laquelle s'élevait une magnifique habitation moderne, la future demoiselle de compagnie fut introduite dans le salon où Mme de Rouvre reposait, étendue sur une chaise longue. Bien que ce jour d'hiver fut très sombre, des stores et des doubles rideaux empêchaient le peu de soleil pâle qui perçait le brouillard d'arriver jusqu'à la comtesse. Grâce à cette précaution elle produisait tout son effet, languissamment accoudée sur des coussins, le menton appuyé sur une main blanche et délicate, son pied, qui était absolument parfait, dépassant, chaussé à ravir d'un petit soulier mordoré, les plis d'une robe de chambre en étoffe japonaise. Sur les tentures d'un rouge sombre, le blond vénitien d'une chevelure si belle, qu'il était presque impossible de ne pas croire son opulence volontairement exagérée, se détachait avec des reflets de cuivre, et les yeux bruns brillaient, encore vifs, dans un visage dont les teintes savamment composées eussent lutté sans désavantage avec celles d'une rose du Bengale.

Mme de Rouvre vit que Thérèse était éblouie, et faute d'un meilleur emploi de son temps, elle fut coquette avec elle jusqu'à la plus complète séduction, lui parlant de son isolement, des grands chagrins qu'elle avait subis, du besoin qu'elle éprouvait de sentir auprès d'elle une jeune créature dévouée, intelligente qui l'aimât, qui lui consa-

crât ses soins. Le docteur Regnault lui avait vanté le beau caractère de Thérèse, elle l'estimait d'avance, et elle la trouvait sympathique au premier aspect. Elle voulut voir son écriture et la déclara distinguée, ravissante, une écriture de femme du monde, elle la pria de se mettre au piano et de déchiffrer; c'était ce que Thérèse faisait le mieux:

— Très bien, je ne me soucierais pas d'une virtuose, vous êtes musicienne, c'est tout ce que je demande, dit Mme de Rouvre en applaudissant du bout de ses jolis doigts chargés de bagues. Et, maintenant, lisez-moi cela.

Elle lui tendit le roman du jour.

— Comment faites-vous, étant Tourangelle, pour ne pas traîner sur les mots en chantant? Votre diction est irréprochable et je suis sûre que vous ne manquez pas de sentiment. Vous devez être bonne... et capable de comprendre... Vous me plaisez tout à fait. Je crois que nous serons bonnes amies.

Thérèse, touchée au fond du cœur, se reprochait d'avoir cru ce que rapportaient les méchants des cinquante ans et des caprices et des ridicules de cette personne en réalité si belle, si gracieuse et si bienveillante.

— Oh! madame, s'écria-t-elle, je ferai, soyez-en sûre, tout ce que je pourrai pour vous satisfaire. Dès aujourd'hui je suis à votre disposition...

Elle prononça ces mots avec élan tandis que Mme de Rouvre la reconduisait, après leur entretien, à travers une longue galerie qui précédait le salon. Au bout de cette galerie, près de la porte du parc, il y avait une glace, et en approchant les deux femmes s'y reflétèrent. Certes Thérèse n'était pas belle avec ses traits irréguliers et sa taille un peu massive, mais elle avait vingt ans, un teint naturellement rose et des dents de jeune animal d'une étincelante blancheur qui se montraient dans son sourire reconnaissant et heureux. Or il se trouva qu'un rayon de soleil désobligeant, qu'ici aucun rideau n'interceptait, vint révéler mal à propos les artifices du teint de Mme de Rouvre, qui se rappela au moment même que depuis longtemps elle devait s'imposer la mélancolie, pour une raison exactement opposée à celle qui fait que « les belles dents sont gaies ». Un trait de lumière la frappa : le voisinage de cette compagne lui donnerait à tous les yeux son âge véritable. Il y eut donc une nuance d'indécision et de froideur toute naturelle dans le ton qu'elle prit pour répondre aux protestations sincères de la pauvre Thérèse :

— Merci, ma chère enfant... j'y songerai... notre bon docteur vous portera ma réponse.

La réponse, dès le surlendemain, fut que la comtesse, avertie de l'arrivée imprévue d'une parente (qui, par parenthèse, n'existait pas), n'avait plus besoin de demoiselle de compagnie.

Ce fut un coup terrible pour Jean Gosselin et sa femme. Pour Thérèse, réflexion faite, ce fut presque une délivrance. Derechef elle s'attacha au moulin, à la basse-cour, au potager, les trouvant d'un commerce plus sûr que les belles dames; on la voyait s'en aller dès l'aube au marché; son accueil était toujours si cordial et si gai que les gens ne demandaient qu'à lui donner leur blé à moudre. Malheureusement il y avait les chômages forcés, l'insuffisance de cette mauvaise vieille roue qui se faisait complice, par ses temps d'arrêt trop répétés, de la fortune insolente du meunier de la Boisnière.

Un jour, Thérèse dit au docteur Regnault qu toujours lui offrait ses services :

— Vous n'avez pas réussi à intéresser à moi la dame de Villechauve, et c'est peut-être pour le mieux, tâchez donc, si toutefois vous le jugez à propos, de prévenir du moins en ma faveur M. Sidoine, qui est de vos anciens amis; faites que l'argent qu'il a refusé au meunier, il l'accorde à la meunière.

M. Regnault répondit de façon à lui donner confiance, et, peu de jours, après la charrette qu'elle conduisait elle-même s'arrêta en ville, à la porte du banquier. Il savait déjà ce qu'elle venait lui demander et la regarda d'un air curieux, bienveillant, un peu railleur à la fois.

— On me dit, mademoiselle, que vous avez entrepris de nous prouver de quoi les femmes sont capables.

— J'ai entrepris tout bonnement de tirer mon père d'embarras, dit-elle avec son franc sourire, mais j'en suis si peu capable que je ne réussirai à rien si l'on ne m'aide un peu.

— Ceux qui ne vous auraient pas aidée à faire la dame, vous aideront volontiers à travailler, répondit M. Sidoine. Je vous ai mal jugée sans vous connaître et je vous dois une réparation. D'ailleurs avec vous il y a des garanties plus sûres qu'avec votre père si honnête qu'il soit. Ses chimères l'auraient perdu. Vous lui avez fait entendre raison.

— Les événements ont dirigé ma conduite, monsieur... oui, nos malheurs mêmes : sa maladie, mes échecs répétés.

— Bon! vous ne voulez pas avoir du mérite, mais tout le pays vous en accorde, vous êtes généralement estimée, mademoiselle, et puis vous avez un répondant dont je fais grand cas, le docteur Regnault. Le crédit que vous désirez vous sera ouvert.

Et à peu de temps-là, une roue neuve, construite d'après les plus nouveaux et les meilleurs systèmes, se mit à tourner sans relâche dans le ruisseau du moulin. On ne refusait plus de blé à l'Aunaie. Thérèse faisait à la fois de la meunerie et de l'agriculture.

— Elle est pire qu'un homme, disait avec admiration la mère Saugé qui avait commencé par battre froid aux Gosselin lors de leurs difficultés et quand elle avait vu que leur fille, avec tout son prétendu savoir, ne trouvait pas de place.

TH. BENTZON.

La fin à la prochaine livraison.

FAURIEL.

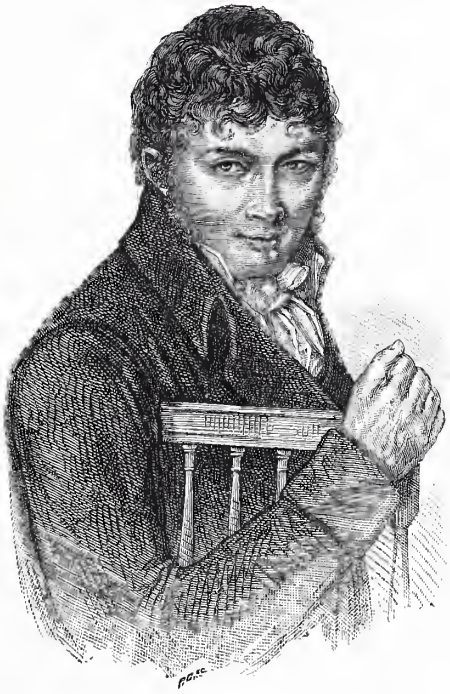
NÉ EN 1772, MORT EN 1884.

De nos jours, on ne tient peut-être pas généralement en assez haute estime la mémoire de Fauriel. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de rappeler ses titres et ses services.

Les deux ouvrages, si importants, si nouveaux à leur époque et si décisifs, qui ont établi sa réputation, l'*Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains* et *l'Histoire de la poésie provençale*, n'ont pas épuisé l'érudition de leur auteur et ne donnent pas une idée complète de l'étendue de son esprit. Fauriel n'a pas publié tout ce qu'il a écrit, et il n'a pas écrit tout ce qu'il savait et tout ce qu'il pensait.

Son avide curiosité, sa vaste aptitude s'est donné carrière de divers côtés, ou, pour mieux dire, de tous les côtés.

L'étude des langues l'attirait, et ne lui coûtait aucun effort. Il possédait le sanscrit et l'arabe. M. Boissonnade le tenait pour un véritable helléniste. Il aimait la philosophie ; il avait amassé de nombreux matériaux pour une histoire du stoïcisme, et l'on ne saurait trop regretter qu'il ne l'ait pas rédigée. Il avait un goût vif pour la poésie, surtout pour la poésie naïve, sincère, jaillissant directement du cœur des simples, dégagée des ornements artificiels et des laborieuses réminiscences des écrivains de profession : c'est pour satisfaire ce goût qu'il traduisit et commenta les *Chants populaires de la Grèce moderne*.



Fauriel, d'après un portrait par Mme de Condorcet. Bibliothèque de l'Institut (1).

Un des principaux emplois de la vie de Fauriel fut celui de confident et de conseiller littéraire. Les plus distingués, les plus illustres de ses contemporains eurent recours à lui. Mme de Staël lui envoie ses écrits, l'excite à causer et profite de sa science. Benjamin Constant l'entretient de son ouvrage sur *les Religions*. Manzoni le consulte et s'honore d'être traduit par lui. Cabanis lui adresse sa *Lettre sur les causes finales*. Tracy lui soumet le manuscrit de son traité d'économie politique ou *De la volonté*, en s'excusant de lui dérober quelques-uns de ses moments perdus, « qui valent mieux que ceux employés par bien d'autres ». Guillaume de Schlegel le choisit pour le remplacer dans la surveillance de la gravure et de la fonte de caractères indiens, dont il a besoin, et il lui écrit en ces termes : « Très cher ami et généreux protecteur de mes études, j'ai composé un livre ou du moins une brochure pour vous. Pour qui écrirait-on des choses pareilles, si ce n'est pour des lecteurs comme vous, qui embrassent toute la sphère de la pensée? »

Augustin Thierry, dans la préface de ses *Études historiques*, a tenu à déclarer hautement ce que Fauriel avait été pour lui : « Toute passion véritable a besoin d'un confident intime; j'en avais un, à qui, presque chaque soir, je rendais compte de mes acquisitions et de mes découvertes de la journée... Cet ami, ce conseiller sûr et fidèle, c'était le savant, l'ingénieux M. Fauriel, en qui la sagacité, la justesse d'esprit et la grâce du langage semblaient s'être personnifiées. Ses jugements, pleins de finesse et de mesure, étaient ma règle dans le doute, et la sympathie avec laquelle il suivait mes travaux, me stimulait à marcher en avant. »

Fauriel ne donnait pas seulement ses conseils avec un désintéressement bien rare, il allait jusqu'à prêter ses manuscrits à qui les lui demandait. Souvent on ne les lui rendait pas, et c'est ainsi que des parties importantes de son œuvre se trouvèrent perdues pour sa gloire. Il ne s'en souciait pas. Le désir d'illustrer son nom n'était pas le mobile de ses travaux. Chercher et découvrir la vérité, servir aux progrès de la science : il ne se proposait pas d'autre but.

M. Ernest Renan lui a rendu ce témoignage, qui eût comblé son ambition :

« M. Fauriel est sans contredit l'homme de notre siècle qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'étude, aperçu dans l'ordre des travaux historiques le plus de résultats nouveaux. »

Mme de Condorcet a vécu sous la Terreur en faisant les portraits des personnes détenues dans les prisons.

E. L.

MICHEL SCHUPBACH.

ANECDOTE.

Suite et fin. — Voy. page 313.

Un jour un prince russe vint consulter Schupbach; il était accompagné de sa fille, jeune personne d'une rare beauté et d'une physionomie sympathique. Pendant que Schupbach conversait

(1) Ce dessin au crayon noir, par Mme de Condorcet, a été donné à la bibliothèque de l'Institut par Mmes ***, nièces de Mme Mohl, femme du membre de l'Institut.

avec quelques clients, entra un vieillard indigent à longue barbe blanche; Schupbach alla au devant de lui, et lui demanda affectueusement des nouvelles de sa santé. Au nombre des personnes présentes se trouvait un jeune marquis qui, se tournant en riant vers les dames, leur dit :

— Je parie douze louis, Mesdames, qu'aucune de vous n'ira embrasser ce bon vieux Suisse.

Aussitôt la jeune Russe appela son domestique et lui dit d'apporter une assiette où elle mit douze louis; puis elle la présenta au marquis en lui disant qu'elle acceptait le pari. Celui-ci n'osant pas reculer, y plaça aussi bon gré mal gré douze louis.

La belle Russe s'avança alors avec grâce vers le vieillard et lui donna un baiser sur chaque joue, en disant :

— Homme respectable, permettez que je vous salue et que l'on voie comment dans ma famille on honore la vieillesse : prenez, je vous prie, cet argent, il est à vous, acceptez-le comme un souvenir. G.

De la valeur morale.

Rien, de ce qui n'est pas absolument de l'individu lui-même et de sa bonne volonté, ne saurait entrer dans l'appréciation de la vraie valeur morale d'un individu, ni lui être imputé à titre de mérite ou de démérite.

BOUILLIER.

Dieu et l'homme.

Celui qui nie Dieu détrône l'homme. Si l'homme, qui tient de l'animal par son corps, cesse de se rattacher à Dieu par son âme, il n'est plus qu'une basse et ignoble créature. Toute magnanimité, toute perfectibilité s'anéantissent en lui. L'homme qui s'appuie et s'assure en la protection et la faveur divine se voit d'une force, d'une foi dont la nature humaine n'est pas capable par elle seule.

BACON.

Dernière parole du savant Lacépède.

Je vais rejoindre Buffon.

Herder.

Près de mourir, 1803, il achevait une ode à Dieu.

LA RÉPUBLIQUE NÈGRE DE LIBÉRIA
(AFRIQUE OCCIDENTALE).

La république de Libéria occupe cette partie de la côte occidentale d'Afrique que l'on appelait autrefois la côte des Graines ou de Malaguette, et où les marins dieppois ont probablement abordé les premiers. D'abord confinée aux environs de Monrovia, elle s'est agrandie par des achats successifs de territoires faits à des chefs indigènes, et par la réunion, opérée en 1857, du petit État de Maryland, qui avait été vingt ans indépendant. Mais son étendue a été réduite en 1883, l'Angleterre lui ayant imposé l'abandon de quelques territoires de sa frontière nord. Dans son état actuel, la république s'étend de la pointe de Manna jusqu'à la rivière San-Pedro, à l'est du cap des Palmes. Ses limites sont assez vaguement tracées du côté de l'intérieur. On peut évaluer sa superficie à 37 200 kilomètres carrés, soit celle d'environ six départements français.

Le littoral, bordé de bancs de sable qui offrent quelque danger à la navigation, est en général bas et marécageux, coupé d'étangs et de *marigots* (nom donné au Sénégal aux bras morts des fleuves). Il se relève en falaises sur certains points : au cap Mount, au cap Mesurado, où s'est fondé l'établissement devenu plus tard la capitale, enfin au cap des Palmes.

La population civilisée s'étant concentrée sur les côtes, l'intérieur est demeuré peu connu. A la plaine littorale succèdent des chaînes de collines qui dépassent par endroits 300 mètres, puis une seconde terrasse, formant le rebord du plateau des Mandingues. C'est là que naissent les cours d'eau les plus importants, Saint-Paul, Junk, Sestos, Sanguine, Sinou, Cavally, qui descendent en rapides et en cascades. Quelques-uns sont navigables sur une certaine longueur en amont de leur embouchure.

L'année, à Libéria, se divise en deux saisons : la saison sèche, d'octobre à avril, la saison humide, qui règne pendant les autres mois, et se subdivise en deux *hivernages* à pluies abondantes, séparées par une période relativement sèche. La température moyenne est de 27 degrés; c'est celle des étés chauds des régions tempérées. On a beaucoup médit du climat de Libéria. Il est cependant plus salubre que celui de Sierra-Leone ou des côtes de Guinée. Mais les Européens ne le supportent pas d'une façon prolongée; il est admis qu'ils ne peuvent y faire un séjour de plus de deux ans, sans aller ensuite se reposer en Europe. Le principal danger provient des grandes étendues d'eau stagnante, qui déterminent assez souvent des empoisonnements paludéens. Même les nègres venus d'Amérique n'échappent pas, comme le font les noirs indigènes, à cette influence.

De même que sur les côtes voisines, la végétation, entretenue par une humidité abondante, est très riche. Les principaux produits dont le commerce puisse profiter sont le *camwood*, ou bois rouge, le palmier, dont on tire l'huile de palme, le caoutchouc, enfin le cafier, qui atteint la taille d'un arbre véritable et qui, de Libéria, a été transporté dans d'autres terres tropicales; il a l'avantage, en effet, d'être réfractaire à un parasite qui sévit sur d'autres espèces, de la même façon que

les plants de vigne américains sont réfractaires au phylloxera.

La faune libérienne n'a pas de caractères qui lui soient propres. Les fauves ont en partie disparu, et ne sont plus représentés que par quelques espèces, inoffensives pour l'homme. En revanche les singes sont toujours très nombreux et considérés comme sacrés par les indigènes.

La population se compose de 18 000 noirs immigrés et civilisés, et de noirs non civilisés, qui peuvent être évaluées à environ un million d'individus. Ceux-ci se divisent en un certain nombre de tribus, dont les plus importantes sont les Veï, au nord, les Bassa et les Krous au sud. Ces derniers sont parmi les plus vigoureux et les plus intelligents de tous les nègres. Cantonnés presque exclusivement dans cinq villages, entre le Sinou et le cap des Palmes, ils offrent volontiers leur service, à titre temporaire, aux factories de la côte. Ils sont ainsi entrés peu à peu en contact avec les blancs, et leur ont pris leurs costumes et l'usage de l'anglais. Mais s'ils entrent dans la voie de la civilisation, c'est directement et non point par l'intermédiaire des noirs immigrés qui ont fondé Libéria.

Ces derniers n'ont pas encore, à ce point de vue, réalisé les espérances que la création de leur État avait fait concevoir. Très fiers de leur supériorité sur les indigènes, ils n'ont pas songé à se les assimiler, comme ils en avaient la mission.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur l'histoire de ces immigrés, depuis leur arrivée d'Amérique jusqu'à nos jours. C'est en 1816 que, pour préparer l'abolition de l'esclavage, déjà très violemment discutée aux États-Unis, se fonda la *Société américaine pour l'établissement des hommes libres de couleur des États-Unis*. Les essais que l'on avait faits d'établir les noirs affranchis sur le sol même de l'Amérique avaient échoué devant l'hostilité des blancs. On résolut donc de les transporter dans leur ancienne patrie, en Afrique, et l'on fit choix, dans ce but, de la côte de Guinée. Une première expédition débarqua, en 1820, de l'île de Sherbro, au sud de Sierra-Leone; mais, dès la fin de l'année, elle dut, ayant perdu une partie de son personnel, chercher un refuge dans cette colonie anglaise. Un nouveau convoi, organisé l'année suivante, rallia les restes de la première expédition, et après beaucoup de souffrances et de difficultés avec les indigènes, parvint à se fixer au cap Mesurado, et à y fonder l'établissement qui devint ensuite la cité de Monrovia, ainsi appelée du nom du président des États-Unis, Monroe.

Le noyau de la colonie était formé. Elle s'agrandit ensuite peu à peu, au nord et au sud, en acquérant les territoires des indigènes, contre lesquels il avait d'abord fallu se défendre.

Jusqu'en 1847, Libéria resta colonie, administrée par la Société américaine. Les inconvénients de cet état de choses ne tardèrent pas à se faire sentir. Les Libériens avaient besoin de ressources; Ils frappèrent les marchandises étrangères d'un droit d'entrée. Cette mesure atteignait l'Angleterre, qui se défendit en refusant de reconnaître à une simple colonie les pouvoirs d'un État souverain. Des complications s'ensuivirent : un navire anglais fut saisi par les Libériens; la Grande-Bretagne protesta; les États-Unis ne soutinrent que faiblement la petite colonie. Un changement de situation devenait nécessaire; la Société américaine n'hésita pas, malgré les dangers de l'expérience, à faire à Libéria l'abandon de ses droits politiques. « Le 24 août 1847, dit le colonel Wauwermans, s'accomplissait cette étonnante révolution, du consentement de tous les partis. Après un service religieux solennel, le pavillon libérien fut hissé sur Monrovia, et le nouvel état entra dans l'ère de son indépendance politique. »

La constitution que s'est donnée la nouvelle république reproduit presque entièrement celle des États-Unis; elle établit un président, élu pour deux ans par le peuple, un sénat, une chambre des représentants, une cour suprême. Le premier président élu fut l'ancien gouverneur de la colonie, John Jenkins Roberts, qui fut, à plusieurs reprises, confirmé dans ses fonctions, et qui montra de véritables capacités.

Malgré quelques incidents fâcheux, tels que le conflit de frontière, tranché au profit de la Grande-Bretagne, et surtout l'emprunt de 500 000 dollars, contracté en 1871, et qui, sans avoir été d'un grand profit, grève encore lourdement les finances, l'histoire du petit État a été heureuse et pacifique. S'ils n'ont pas fait preuve de beaucoup d'initiative, s'ils n'ont développé que lentement leur commerce et leur agriculture, les Libériens ont eu au moins le bon sens de rester unis, et de ne pas perdre leur temps en révolutions et en guerres civiles. Ils se sont attachés à donner à leur administration une certaine continuité. Les présidents ont vu souvent renouveler leurs pouvoirs.

Actuellement le nombre des noirs civilisés est de 18 000; il augmente peu, car, depuis l'abolition de l'esclavage, le courant d'immigration venu des États-Unis s'est trouvé arrêté, les nègres préférant rester en Amérique, où les droits civils et politiques leur ont été reconnus. Ce n'est plus qu'accidentellement qu'il en arrive quelques-uns. Le commerce s'est aussi détourné en partie de l'ancienne métropole. Aujourd'hui il se fait principalement avec la Grande-Bretagne, Hambourg, les Pays-Bas. L'Amérique ne vient plus qu'en quatrième ligne.

Monrovia, la capitale de la république, comptait, en 1884, 3 500 habitants, mais plus de 8 500 en y comprenant les villages de la banlieue. Elle est bâtie sur les flancs du cap Mesurado, au bord d'un estuaire formé par le Saint-Paul et le Mesurado. Ses grandes rues se coupent toutes à angle droit, comme celles des cités américaines; mais elles ne sont bordées de maisons que par inter-

valles, les espaces intermédiaires étant occupés par des jardins.

Les autres agglomérations urbaines de la république sont Grand-Bassa ou Buchanan, Harper, le chef-lieu du comté de Maryland, ancien État indépendant, enfin Robertsport dans le nord.

Il est certain que la république de Libéria n'a pas tenu toutes ses promesses. Mais il serait injuste de la condamner trop sévèrement, comme l'ont fait quelques voyageurs. Elle est en progrès; elle a fait des efforts méritoires pour s'administrer, pour se défendre, pour payer ses dettes, pour s'approprier l'instruction européenne. Comme le dit M. Élisée Reclus :

« N'est-ce pas déjà un événement capital que cette constitution d'une société qui se compose entièrement de fils d'esclaves ou d'affranchis et qui a pris pour domaine un territoire où les négriers venaient former leurs chiourmes de captifs? D'ailleurs, quoiqu'on en dise, Libéria, loin d'être un état plus faible ou moins bien ordonné que les « colonies » européennes qui l'avoisinent, a du moins l'avantage d'être une véritable colonie. Les immigrants qui l'habitent ne sont pas de simples voyageurs de passage; ils se sont établis à demeure, et leurs familles continuent l'œuvre qu'ils ont commencée. Par la langue, les mœurs, les institutions, ils représentent aussi la culture européenne; mais ils sont noirs comme les indigènes, et quoique se tenant trop souvent à l'écart de ceux-ci, dans leur morgue aristocratique de « civilisés », ils n'en exercent pas moins à la longue une action considérable sur les tribus dans le territoire desquelles ils ont bâti leurs cités. Presque toujours ils ont vécu en paix avec leurs voisins; et, moins par la force des armes que par la voie pacifique des traités, ils en sont arrivés à dominer politiquement le vaste pays qui s'étend à l'angle du continent africain. »

HENRI JACOTTET,
Géographe.

CROQUIS INÉDITS PAR TOPFFER.

Suite et fin. — Voy p. 328.

Rage et placidité.

Ce dessin de Topffer n'a pas été improvisé sur le dos d'une carte à jouer, un soir, en causant, près d'une parente malade, comme tous ceux que nous avons publiés précédemment : c'est une sorte de demi-gouache d'une touche très délicate sur carte blanche : ce serait digne d'un musée.

Nous devons encore la communication de cette petite composition originale à la parfaite obligeance de M. le docteur Guizan, de Vevey.

ÉD. CH.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

L'ÉDUCATION DE MARC-AURÈLE.

Voyez, sur Marc-Aurèle, les Tables (tomes VI, VIII, etc.).

Musée du Louvre. — Buste de Marc-Aurèle enfant (portrait authentique) — Dessin de Froment.

M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
A SON AMI ET CONFRÈRE ÉDOUARD CHARTON.

« Exemples que je dois à ma mère : la piété et » la générosité; l'habitude de s'abstenir non pas » seulement de faire le mal, mais d'en concevoir » même jamais la pensée; et aussi, la simplicité » de vie, si loin du faste ordinaire des gens opu- » lents. »

Voilà, mon cher ami, en quels termes l'empereur Marc-Aurèle parle de sa mère, en évoquant les souvenirs de son enfance, sur les bords du Grân,

en Hongrie, où il fait une expédition contre les Quades. Il est alors âgé de cinquante-sept ans; et il meurt deux ans après, dans cette contrée sauvage, en faisant la guerre aux Barbares.

Quels sentiments exquis n'éveillait pas en lui la pensée de sa mère, qu'il avait dès longtemps perdue! Quelle douceur, quelle reconnaissance, quelle vénération ne remplissaient pas ce noble cœur en songeant à cette chère mémoire! Rien sans doute n'est plus naturel que d'aimer une mère, surtout quand on lui doit tant. Mais c'est un général d'armée, un empereur, tout occupé de défendre, à la tête de ses troupes, les frontières menacées de l'Empire; un prince absorbé par les soins d'une immense administration, qui se complait à ces épanchements de tendresse et de gratitude. Où sont les hommes de guerre qui conservent toujours cette sensibilité et cette délicatesse d'âme? Où sont les princes que les grandeurs n'aient pas enivrés, et qui, jusqu'à la fin de leur carrière, soient restés aussi simples et aussi modestes que les plus vulgaires de leurs sujets?

Il est vrai que c'est dans l'admirable livre des *Pensées* que Marc-Aurèle s'exprime sur sa mère, dans la phrase qu'on vient de rappeler, encore tout pénétré des leçons morales qu'il lui doit, comme il l'est des enseignements qu'il a reçus de sa famille et des maîtres qui ont formé son intelligence et son caractère.

La mère de Marc-Aurèle se nommait Domitia Lucilla; sa vie, presque ignorée de l'histoire, est restée obscure, comme l'est ordinairement la vie de toute femme honnête, même dans les situations les plus hautes [1]. Elle a eu son fils empereur, par l'adoption d'Antonin le Pieux; mais elle-même n'a pas été impératrice, et on ne la connaît guère que par le juste hommage de son fils. Sans doute, les nombreux précepteurs de Marc-Aurèle ont eu grande influence sur son esprit et sa raison; il leur a rendu pleine justice, en les remerciant nommément de tout ce qu'ils avaient fait pour lui. Mais c'est sa mère qui, la première, l'a initié à toutes les vertus qu'elle-même pratiquait, et dont le fils a recueilli et augmenté le précieux héritage.

La piété de Marc-Aurèle, empruntée à sa mère, éclate d'un bout à l'autre de ses *Pensées*, constante et sincère, autant qu'éclairée. Résigné à la volonté de Dieu, qu'il remercie avec effusion, il ne pense qu'à remplir son devoir, sous toutes les formes où le devoir se présente pour un souverain chargé de gouverner le monde. Sa générosité s'est exercée durant tout son règne, non pas seulement pour ses amis et son entourage; mais il a soulagé toutes les infortunes qu'il a rencontrées sur son chemin, et il a répandu ses bienfaits avec un discernement, qui est partout fort difficile, mais qui l'est surtout dans les cours.

Ménager de la fortune publique, il ne ménageait jamais la sienne, dans toutes les occasions où il croyait bon d'adoucir des misères imméritées.

Quant à son horreur du mal, il a été le digne fils d'une telle mère. Lui non plus n'a jamais conçu une pensée mauvaise; sa vie tout entière l'atteste, sans parler de ses entretiens avec lui-même, où il a fait une sorte de confession générale. On ne trouverait pas dans l'humanité une âme plus pure; celle-là peut servir de modèle aux consciences les plus délicates et les plus timorées. Enfin, la simplicité de Marc-Aurèle, qui ne s'est pas démentie un seul instant, même sur le trône, a été en lui tout à la fois un don de nature et un effet de l'éducation.

Dès l'âge de douze ans, il s'était fait une joie de coucher sur un grabat, de ne dormir que sur des matelas de cuir, et d'adopter toute la rude discipline des philosophes grecs les plus austères. Sa mère était effrayée de ce régime pour la santé de l'enfant. Le jeune Marc-Aurèle persévéra malgré les craintes maternelles, et il garda toujours ce régime viril, dans les palais comme dans les camps. Il en avait vu une vivante application dans son père adoptif, l'empereur Antonin le Pieux, dont il a décrit les habitudes non moins simples que les siennes.

Le portrait que nous donnons de Marc-Aurèle est authentique; il est pris sur le buste que possède notre Louvre, qui a plusieurs bustes de Marc-Aurèle empereur. On aime à croire que cette image de marbre est ressemblante : une candeur et un charme qui n'ont rien d'affecté, une grâce naïve, un air de bienveillance qui provoque la sympathie, et une régularité de traits qui, sans être précisément la beauté, en approche beaucoup. On retrouve encore quelque chose de ces aimables lignes dans les portraits de Marc-Aurèle devenu empereur, vers l'âge de quarante ans. Les traits sont plus forts et plus marqués; l'âge se laisse voir avec ses suites inévitables; l'empreinte des soucis du pouvoir est visible; mais l'expression reste toujours bienveillante et sereine, comme elle doit l'être quand les mœurs sont si sages, et que le cœur est si calme et si raisonnable.

A en juger par les détails où entre Marc-Aurèle, l'Antiquité a compris le grand art de l'éducation aussi bien qu'on peut le comprendre de nos jours. Peu de familles de notre temps, même parmi les plus distinguées, ont des soins pareils pour former leurs enfants et développer les dons heureux que la nature a pu faire à leurs héritiers. Rien dans la naissance de Marc-Aurèle ne le désignait à l'Empire, puisqu'il n'y fut appelé par Antonin le Pieux que grâce aux qualités rares que le vieil empereur remarquait dans le jeune homme.

Marc-Aurèle n'était pas même d'une des familles principales de Rome; mais ses vertus naissantes avaient gagné l'estime du souverain, qui ne crut pas pouvoir prendre un plus digne successeur.

C'est donc à sa première éducatrice, à sa mère, après Dieu, que Marc-Aurèle a dû cette fortune,

[1] Le buste colossal de Lucilla au Louvre, tome XXXVII, page 17, représente non pas la mère, mais la fille indigne de Marc-Aurèle, sœur de Commode.

qui, pendant près de vingt ans, l'a rendu le maître du monde pour le bonheur du genre humain. Mais cette fortune, aussi éclatante qu'inattendue, n'a pas un instant ébloui ou troublé celui qui en était l'objet. L'âme est restée, au milieu de toutes les séductions du pouvoir despotique, plus grande que ce pouvoir lui-même. C'est la philosophie qui avait achevé dans Marc-Aurèle ce qu'une mère vigilante avait commencé.

Si Marc-Aurèle eût été chrétien, il aurait mérité d'être rangé parmi les saints; l'Antiquité expirante n'a jamais rien produit de plus parfait; et il est même douteux que, depuis dix-huit cents ans, la civilisation, dont nous sommes si justement fiers, ait vu rien d'égal parmi les souverains.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE,
Membre de l'Institut
(Académie des sciences morales et politiques).

VOYAGEURS CÉLÈBRES.

Voyez les Tables.

CAVELIER DE LA SALLE.

René-Robert Cavelier, sieur de La Salle, est né le 22 novembre 1643, à Rouen, sur la paroisse Saint-Herbland, rue de la Grosse-Horloge.

Pierre Corneille, alors âgé de trente-sept ans, écrivait ses chefs-d'œuvre dans une petite maison de la rue qui porte aujourd'hui son nom.

« Corneille écrivait des poèmes, Cavelier de La » Salle en faisait », a dit Pierre Margry.

Un nouveau biographe de ce voyageur, M. Gabriel Gravier [1], approuve l'éloge concis de M. Margry et ajoute :

« Quelle que soit la page de la vie de Cavelier de La Salle, je trouve en lui le caractère mâle, honnête, courageux, français, des héros cornéliens. »

Son père étant mort en 1666, il partit pour la Nouvelle-France avec le capital d'une rente de 400 livres qui était tout son avoir.

Il se rendit droit à Montréal, grande île du Saint-Laurent, découverte par Jacques Cartier, et il y construisit le village de Saint-Sulpice, qui porte aujourd'hui le nom de *Lachine*.

Il espérait trouver le passage à la Chine que l'on cherchait vainement depuis Christophe Colomb.

En 1669, il découvrit la rivière Ohio et la descendit jusqu'au Mississipi, et en 1670 la rivière de l'Illinois.

Après d'autres découvertes, il fit à l'automne de 1674 un voyage en France, et obtint, en récompense de ses services, des lettres de noblesse, la concession du fort de Cataracoui, et un immense terrain sur le lac Ontario.

De retour à Québec, avec le projet d'ouvrir au Canada le golfe du Mexique, il y travailla activement aux fortifications du fort de Frontenac, l'ancien fort de Cataracoui, fondant une colonie franco-iroquoise, une mission et une école, construisant des barques, dressant des canoteurs, étudiant les relations des anciens voyageurs, se préparant pour sa grande expédition.

Mais il avait à redouter l'inimitié d'hommes dont les intérêts pouvaient être compromis par suite du privilège qu'il avait obtenu de faire exclusivement la traite dans les pays qu'il découvrait.

Une fois on tenta de l'empoisonner avec une salade qui contenait de la ciguë et du vert-de-gris.

Après quarante ou cinquante jours de maladie, il reprit la suite de ses projets. Son but était la conquête du bassin du Mississipi.

En 1675, ses ennemis, en apprenant qu'il allait exposer ses projets en France, firent répandre à Versailles le bruit qu'il était devenu fou « à mettre aux *Petites-Maisons* ».

Ce bruit fut si habilement répandu que longtemps Colbert refusa de recevoir à son retour Cavelier, qui dut payer à Bellinzani, directeur du commerce, l'un des hauts fonctionnaires de Louis XIV, 1 200 louis pour une demande d'audience. Colbert, après l'avoir accordée, reconnut que, loin d'être fou, La Salle était homme de tête et de cœur, et que l'exécution de ses hardis projets devaient honorer la France. Il lui accorda toutes ses demandes.

Le 15 septembre 1678, La Salle, revenu à Québec et à Frontenac, envoya une petite troupe au Niagara pour choisir, au-dessus de la cataracte, un endroit convenable où il avait résolu de construire un fort et une grande barque.

La barque, malgré de coupables manœuvres, fut mise à flot, bénie, baptisée du nom de *Griffon*, armée. Par des prodiges d'adresse, La Salle la fait remonter le canal de Niagara, et le 10 août 1679 la navigation est inaugurée sur les grands lacs.

C'est une date historique, dit fort bien M. Gravier; ces mers intérieures, alors silencieuses, sont aujourd'hui couvertes de navires et bordées de grands ports de commerce. Le *Griffon* fut le premier qui sillonna le lac Erié, le canal de Détroit, les lacs Huron et Michigan.

L'espace manque ici pour raconter toutes les souffrances que ce grand voyageur eut à subir pendant les années suivantes.

Il avait conçu l'idée d'un grand centre commercial et militaire en même temps que la création d'une puissante colonie entre les bassins du Saint-Laurent et du Mississipi.

Le 14 mars 1682, il arbora aux Arkansas la croix et les armes de France; le 7 avril, il arriva à la pointe du delta du Mississipi et en reconnut les trois canaux. Le 9 avril 1682 (c'est une grande date de notre histoire coloniale), La Salle prit possession, au nom du roi de France, de l'immense bassin du Mississipi.

Cette découverte géographique est la plus importante du dix-septième siècle, et c'est avec justice que les Américains ont gravé sur la carte

[1] *Nouvelle étude sur Cavelier de La Salle.* — Rouen, 1885.

du Texas et de l'Illinois le grand nom du Rouennais Cavelier de La Salle; c'est aussi avec justice qu'ils ont placé son médaillon au capitole de

Fac-similé d'une gravure du cabinet de M. Éd. Pelay, de Rouen.

Washington entre ceux de Christophe Colomb, de Sébastien Cabot et de Walter Raleigh.

Cependant La Salle n'était pas à la fin de ses douloureuses épreuves et l'on a sujet de s'en étonner.

Tout à coup, Louis XIV, trompé par un faux rapport, déclare que la « découverte du sieur de La Salle était inutile », et le voyageur est dépouillé de ses concessions, de ses forts. Ses canots, ses marchandises, ses bestiaux sont pillés; ses cultures sont dévastées; sa belle colonie de l'Illinois est dispersée.

Intrépidement il s'embarque pour la France. Le ministère et la cour refusent de le recevoir.

Heureusement deux dignes prêtres, Bernou et Renaudot, prennent sa défense. Grâce à eux, la vérité se fait jour. La Salle est entendu. Il est remis en possession de ses biens et repart avec des vaisseaux, des soldats, des ouvriers, des armes, des munitions, des vivres et des outils.

Il met à la voile de la Rochelle le 24 juillet 1684, après avoir écrit à sa mère une lettre d'adieu touchante.

Mais quelle héroïque persévérance et quelle destinée! Même alors commence pour lui une suite de luttes et de trahisons dont on lit avec tristesse le récit détaillé dans le savant mémoire de M. Gabriel Gravier.

Henri Martin résume ainsi cette dernière partie des tentatives de La Salle :

« Il allait reconnaître par mer l'embouchure du Mississipi qu'il avait trouvé par terre, pour y fonder un établissement et pour tenter d'enlever aux Espagnols les mines de la Nouvelle-Biscaye; mais la jalousie du capitaine de vaisseau chargé de le conduire sans avoir le secret de l'entreprise l'obligea de débarquer, non point à l'entrée du Mississipi, mais dans une baie qui dépend aujourd'hui du Texas (la baie de Saint-Bernard). Le capitaine de Beaufeu, après avoir fait manquer l'expédition par son entêtement, l'abandonna par une véritable trahison : la discorde, suite accoutumée de la misère, se mit entre les colons, et Cavelier, comme il s'efforçait de regagner le Canada par terre, fut massacré [1] (le 17 mars 1687) par quelques-uns de ses compagnons révoltés [2]. »

Ch.

[1] Non massacré; tué d'un coup de fusil.

[2] Henri Martin, *Histoire de France*, tome XIII, page 559.

Juste sévérité d'un ami.

A dix-huit ans, dans une heure de tristesse, cherchant ma voie, je gémissais, je reprochais à la Société mon abandon, ma détresse.

— Tu accuses la Société! me dit sévèrement mon ami, Jean Reynaud, mais jusqu'ici quels services lui as-tu rendus? Éd. Charton.

NOUVEAUX BATIMENTS DE LA SORBONNE.

Voy. sur l'ancienne Sorbonne t. LIII (1885), p. 111.

Toutes les nations civilisées rivalisent de zèle en ce moment pour augmenter les ressources et l'éclat de leurs universités; elles enrichissent leurs bibliothèques, meublent leurs laboratoires, élargissent leurs amphithéâtres, enfin elles leur construisent des palais aménagés de façon à satisfaire les dernières exigences de la science moderne.

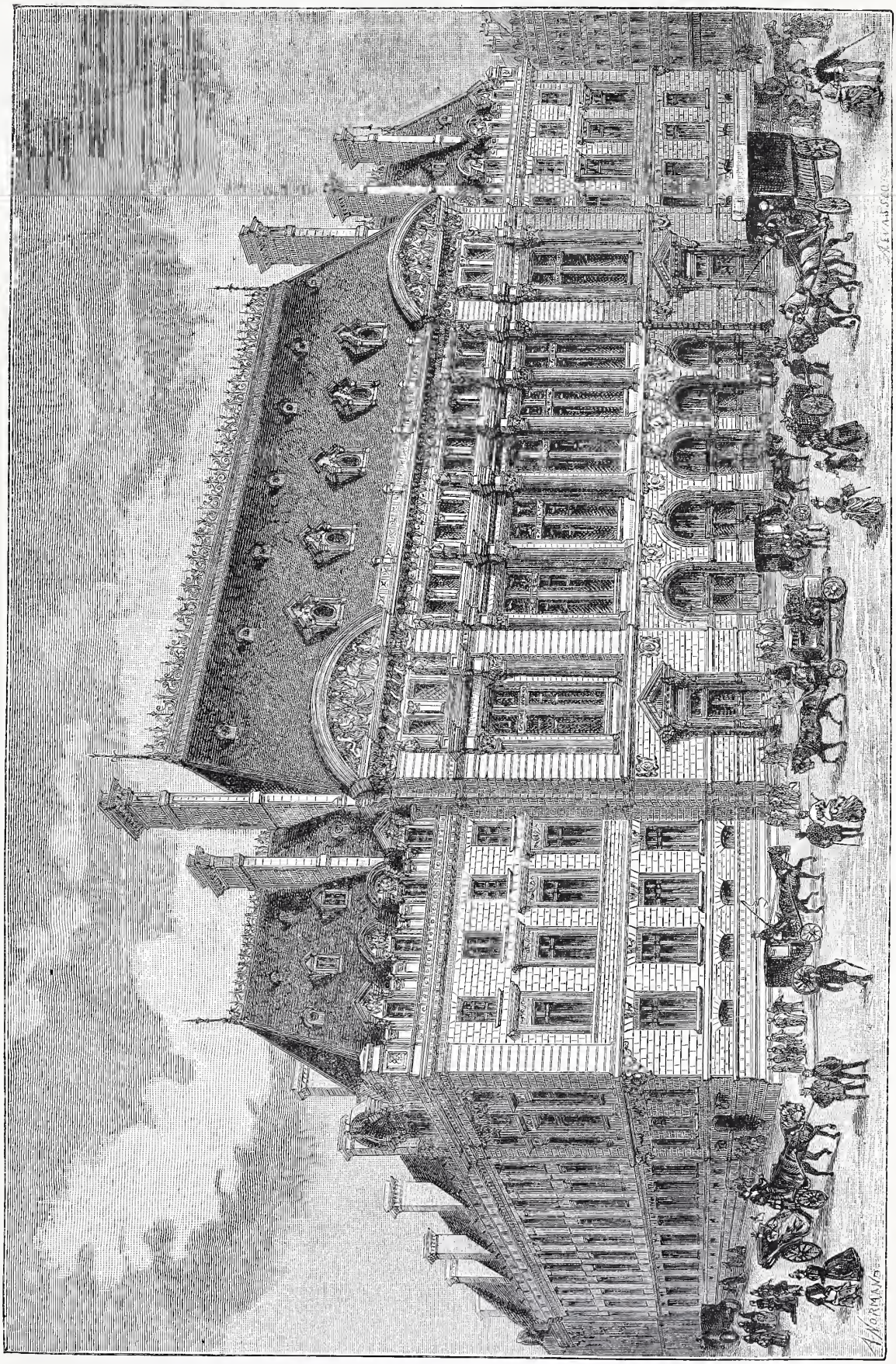
La France ne pouvait pas rester en dehors de ce mouvement; elle s'y est associée depuis quelques années avec un empressement digne de ses traditions et du grand rôle qu'elle joue dans le monde.

Des bâtiments somptueux, destinés à recevoir les Facultés, se sont élevés récemment à Lyon, à Bordeaux, à Caen, à Grenoble, etc. Mais à Paris même les anciens locaux affectés à l'enseignement supérieur étaient encore bien insuffisants, et les professeurs français éprouvaient une certaine humiliation à les comparer avec ceux dont s'enorgueillissent les capitales des pays voisins. L'État a dû se préoccuper de remédier à cette infériorité, et l'on peut dire qu'aujourd'hui les Facultés de Paris n'ont plus rien à envier aux Facultés étrangères les mieux pourvues.

Les bâtiments de la Faculté de médecine ont d'abord été réédifiés et considérablement agrandis. Puis est venu le tour de la Sorbonne.

Au mois d'avril 1882, un concours a été ouvert entre tous les architectes français pour la reconstruction et l'agrandissement de cet édifice sur l'emplacement limité par la rue des Écoles, la rue Saint-Jacques, la rue Cujas, la rue de la Sorbonne et la rue Victor-Cousin. Les concurrents étaient invités non seulement à créer de nouveaux corps de bâtiments, mais encore à transformer et à restaurer les anciens, enfin à raccorder ces deux parties l'une avec l'autre. En décembre 1882 le prix du concours a été adjugé à M. Nénot, ancien pensionnaire de la villa Médicis. Son projet laisse subsister la Faculté des lettres dans les anciens bâtiments, qui furent, comme on sait, élevés de 1629 à 1654 par ordre de Richelieu sur les plans de Jacques Lemercier; c'était là du reste une des conditions du concours; on ne peut que féliciter le ministère de l'instruction publique d'avoir respecté ce remarquable morceau de l'architecture du grand siècle; de nouvelles salles seront seulement ouvertes pour le service de la Faculté

des lettres du côté de la rue Saint-Jacques. La bibliothèque de l'Université sera installée dans l'église. Au sud, sur l'emplacement de la salle Gerson, s'élèvera la Faculté des sciences. Au nord,



Restauration de la Sorbonne, à Paris. — Dessin de A. Normand.

du côté de la rue des Écoles, de nouveaux bâtiments ont été construits pour loger le recteur et les bureaux de l'Université de Paris. Le gros œuvre de cette partie est à peu près terminé; notre gra-

vure en représente la façade principale, donnant sur la rue des Écoles. Au-dessous de la corniche, entre les croisées de l'étage supérieur, on a déjà mis en place des statues allégoriques, qui personnifient les divers enseignements réunis dans les deux Facultés : la physique, les mathématiques, la géographie, l'histoire, etc. Au-dessus des portes sont sculptées, dans des écussons, les armes des villes de France qui possèdent comme Paris des Facultés, Caen, Dijon, Lyon, Montpellier, etc.; c'est une heureuse idée d'avoir ainsi représenté par un symbole la solidarité qui unit entre eux, d'un bout du territoire à l'autre, nos grands établissements d'enseignement supérieur.

On a beaucoup remarqué au Salon de 1888 les peintures qui doivent décorer les principales salles de la nouvelle Sorbonne. M. François Flameng a exécuté une composition en trois parties représentant la *Renaissance*, *Richelieu posant la première pierre de la Sorbonne*, *Henri IV réformant l'Université*. Cette même disposition en trois panneaux a été adoptée aussi par M. Benjamin Constant dans une suite de peintures destinées à la grande salle du Conseil académique; les *Lettres* et les *Sciences* occupent les deux côtés; le panneau central représente le recteur et les doyens actuels des quatre facultés; ils sont assis sous une colonnade et revêtus de leurs robes aux couleurs éclatantes; quelques critiques ont blâmé l'artiste d'avoir placé au milieu de tant de figures allégoriques ou consacrées par l'histoire des personnages contemporains et encore vivants; on peut répondre qu'en cela il n'a fait que suivre l'exemple des plus grands peintres de la Renaissance; au surplus n'est-il pas légitime d'unir à tout jamais au souvenir de cette restauration de la Sorbonne le souvenir d'hommes éminents, qui doivent aux suffrages de leurs collègues, aussi bien qu'à leurs travaux, l'honneur de représenter les Facultés de Paris? C'est encore pour la Sorbonne que M. Chartran a peint un *Vincent de Beauvais* et *Louis IX à l'abbaye de Royaumont;* M. Duez, un *Virgile s'inspirant dans les bois;* M. Raphaël Collin une *Fin d'été*.

GEORGES LAFAYE.
Professeur à la Faculté de Lyon.

LA SYMPATHIE CHEZ LES BÊTES.

LES MAMMIFÈRES.

Suite et fin. — Voy. p. 262, 294, 318, 331, 367, 379.

Les mammifères, que leur organisation plus complète, plus voisine de la nôtre, place au sommet de l'échelle animale, occupent aussi le premier rang dans l'histoire psychologique des bêtes par leur aptitude aux sentiments de sympathie et d'affection. Les plus sauvages d'entre eux, les plus féroces mêmes, élevés dans l'intimité de l'homme, oublient leurs instincts sanguinaires, leur force et leurs armes terribles en sa faveur; le lion, le tigre, la panthère préfèrent à leur liberté, à leurs voraces appétits, la société de celui dont ils ont accepté la domination, jouissent de sa présence, souffrent de son absence, le reconnaissent après des années de séparation et lui témoignent en le revoyant, par de folles caresses, l'exubérance de leur joie.

Mais c'est chez les éléphants, chez les singes et chez les chiens que nous voyons se manifester les sentiments sympathiques avec le plus de spontanéité, de suite et de sûreté.

Les ouvrages des naturalistes et les récits des voyageurs contiennent d'innombrables anecdotes au sujet des éléphants; nous n'en rapporterons que quelques-unes, relatives à la qualité morale que nous voulons spécialement considérer en eux.

M. Romanes cite le fait suivant, d'après l'évêque Heber, qui en fut témoin : Un vieil éléphant ayant été pris de faiblesse et s'étant couché, on alla chercher un autre de ces animaux pour le relever. Ce dernier parut éprouver une émotion profonde, tout à la fois de la surprise, du trouble et de la pitié, exprimés par sa contenance et par ses mouvements, lorsqu'il vit la triste position de son compagnon. Tout d'abord il obéit à l'ordre qu'on lui donna, et tira fortement sur la chaîne qu'on avait passée autour du cou et du corps du malade; mais au premier gémissement de celui-ci, il s'arrêta court, se retourna avec un grondement farouche, et, à l'aide de sa trompe et de ses pieds de devant, se mit à détacher la chaîne du cou du vieil éléphant.

Rien ne fait plus d'honneur aux éléphants, dit Tennent, que « le dévouement et la loyauté d'un troupeau envers celui qu'il s'est donné pour chef, surtout si c'est un éléphant à défenses, que recherchent tout particulièrement les chasseurs. Ses compagnons s'efforcent de le soustraire au danger : réduits à la dernière extrémité, ils le mettent au centre de la troupe et se pressent autour de lui, de sorte que les chasseurs ne peuvent l'atteindre qu'après en avoir tué un certain nombre, qu'ils auraient sans doute épargnés sans cela.

» Un éléphant à défenses, que le major Rogers avait blessé grièvement, fut aussitôt entouré par ses fidèles, qui le soutinrent contre leurs épaules et réussirent à couvrir sa retraite vers la forêt. »

A l'égard de l'homme, l'éléphant apprivoisé (et peu de mois suffisent pour que son humeur sauvage se change en douceur et en docilité) fait preuve d'une condescendance qui ressemble à de la générosité. Loin d'abuser de l'avantage que sa taille gigantesque lui donne sur nous, il fait de son mieux pour qu'elle ne nous soit pas funeste. « Lorsqu'un de ces animaux passe à travers une foule, dit le docteur Franklin, il a soin de s'ouvrir un passage avec sa trompe, de manière à ne blesser personne. Le baron de Lauriston rapporte un remarquable exemple de cette humanité, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il se trouvait à Lacknow au moment où sévissait une maladie épidémique.

Le chemin qui conduit au palais était couvert de malades et de mourants. En ce moment, le nabab vint à passer, monté sur son éléphant. Le prince étant pressé, ses serviteurs ne firent rien pour dégager la voie. Il semblait dès lors impossible que l'éléphant n'écrasât pas un grand nombre de ces malheureux sur son passage. L'animal cependant, sans ralentir sa marche, et sans avoir reçu l'ordre de ménager la foule, avertit si bien tous les pauvres gens avec sa trompe, écartant les uns ou chassant les autres avec de grandes précautions, que personne ne fut blessé. Il semble que ce colosse ait eu pitié de notre chétive espèce humaine. »

Enfin l'intelligente sympathie de l'éléphant ne peut être contestée en présence du fait suivant : Un train d'artillerie, se dirigeant vers Seringapatam, traversait le large lit d'une rivière qui, comme la plupart des cours d'eau de la péninsule indienne durant la saison d'été, était à peu près à sec. Le sol, sablonneux et mouvant, rendait le tirage difficile. Il arriva qu'un des hommes du train, qui était assis sur un des caissons, perdit tout à coup l'équilibre et tomba. Sa situation était des plus critiques; encore une seconde ou deux, et l'une des roues de derrière allait l'atteindre et l'écraser. Mais l'éléphant qui marchait derrière le caisson, apercevant le danger que courait ce malheureux, à l'instant même et sans aucun ordre de son gardien, souleva la roue avec sa trompe et la tint suspendue en l'air jusqu'à ce que le caisson eût passé sur l'homme sans le toucher.

Les singes, vivant généralement en sociétés plus ou moins nombreuses, sont unis entre eux par un esprit de solidarité, nous pourrions dire par un sentiment de fraternité que les voyageurs ont eu souvent l'occasion de constater avec admiration. Quand un de ces animaux est blessé par un chasseur, les autres, loin de s'enfuir et de ne songer qu'à leur propre salut, s'exposent bravement pour le défendre. Même s'il est tué, il n'est pas rare que ses camarades refusent de l'abandonner et s'efforcent de reprendre son corps. Quand un jeune perd ses parents, l'orphelin est toujours adopté et tendrement soigné par quelques membres de la communauté, tant mâles que femelles. On a vu une femelle de babouin, insatiable de maternité, non sèulement élever des jeunes singes de diverses espèces, mais voler des petits chiens et des petits chats pour avoir le plaisir de les nourrir et de prendre soin d'eux.

Comme exemples de mutuelle et courageuse assistance chez certains singes, Darwin rapporte les deux faits suivants :

« Brehm rencontra en Abyssinie une grande troupe de babouins qui traversaient une vallée; une partie avait déjà gravi la montagne opposée, les autres étaient encore dans la vallée. Ces derniers furent attaqués par des chiens; aussitôt les vieux mâles se précipitèrent en bas des rochers, la bouche ouverte et poussant des cris si terribles que les chiens battirent en retraite. On encouragea ceux-ci à une nouvelle attaque, mais dans l'intervalle tous les babouins avaient remonté sur les hauteurs, à l'exception toutefois d'un jeune ayant six mois environ, qui grimpé sur un bloc de rocher, où il fut entouré, poussait des cris de détresse. Un des plus grands mâles, véritable héros, redescendit la montagne, se rendit lentement vers le jeune, le rassura et l'emmena triomphalement, les chiens étant trop étonnés pour l'attaquer. »

Le second fait a eu pour témoin le même naturaliste : « Un jeune cercopithèque saisi par un aigle, s'étant accroché à une branche, ne fut pas enlevé d'emblée, et se mit à appeler au secours; les autres membres de la bande arrivèrent en poussant de grands cris, entourèrent l'aigle et se mirent à lui arracher tant de plumes qu'il lâcha sa proie et ne songea plus qu'à s'échapper. »

Les gibbons ne se montrent pas moins secourables pour ceux d'entre eux qui, par suite de quelque accident, se trouvent avoir besoin d'aide. Un correspondant d'un journal scientifique anglais raconte l'anecdote suivante :

« J'ai dans mon jardin un certain nombre de gibbons qui vivent en liberté dans les arbres et qui viennent à mon appel recevoir leur nourriture. L'un d'eux, un jeune mâle, se démit un jour le poignet en tombant du haut d'un arbre, et fut traité avec les plus grands égards par les autres, surtout par une vieille femelle qui n'avait avec lui aucun lien de parenté. Chaque jour elle mettait à part les premières bananes qu'on lui distribuait, et, avant de commencer à manger, elle les donnait au blessé qui habitait sous l'avance du toit d'une maisonnette en bois. J'ai, du reste, souvent observé qu'un cri de terreur, de douleur ou d'angoisse amenait à l'instant, aux côtés de celui qui le poussait, tous ses compagnons, qui lui prodiguaient leurs condoléances et l'entouraient de leurs bras. »

L'attachement qu'éprouvent certains singes pour leurs morts nous est attesté par plusieurs témoignages, qu'a recueillis M. Romanes. Jobson rapporte que si, pendant un trajet en bateau, il lui arrivait de tuer un orang-outang, le cadavre était toujours emporté par quelque compagnon du défunt avant que ses gens pussent gagner la rive pour le ramasser.

La touchante histoire racontée par James Forbes dans ses *Mémoires d'Orient* mérite d'être citée textuellement :

« L'un des chasseurs postés sur un figuier des Indes tua un singe femelle et l'emporta dans sa tente, qui fut bientôt entourée par une quarantaine de membres de la tribu, criant et menaçant leur agresseur; il s'en débarrassa en les mettant en joue avec son fusil, de l'effet meurtrier duquel ils avaient pu juger et paraissaient se rendre parfaitement compte. Mais le chef de la bande tint bon, en continuant de jaser avec fureur, et le

chasseur, qui éprouvait peut-être quelque remords de l'exécution qu'il avait déjà faite, ne se sentait pas le cœur de tirer sur lui. Le singe finit par venir jusqu'à l'entrée de la tente, et voyant que ses menaces ne lui servaient de rien, il se mit à gémir d'une façon lamentable et à faire entendre, par ses mines et ses gestes expressifs, qu'il demandait le corps de la victime. Sa prière fut exaucée, et prenant la défunte dans ses bras, il l'emporta vers ses compagnons qui l'attendaient.

» Les témoins de cette scène extraordinaire firent vœu de ne plus jamais tirer sur une de ces créatures. »

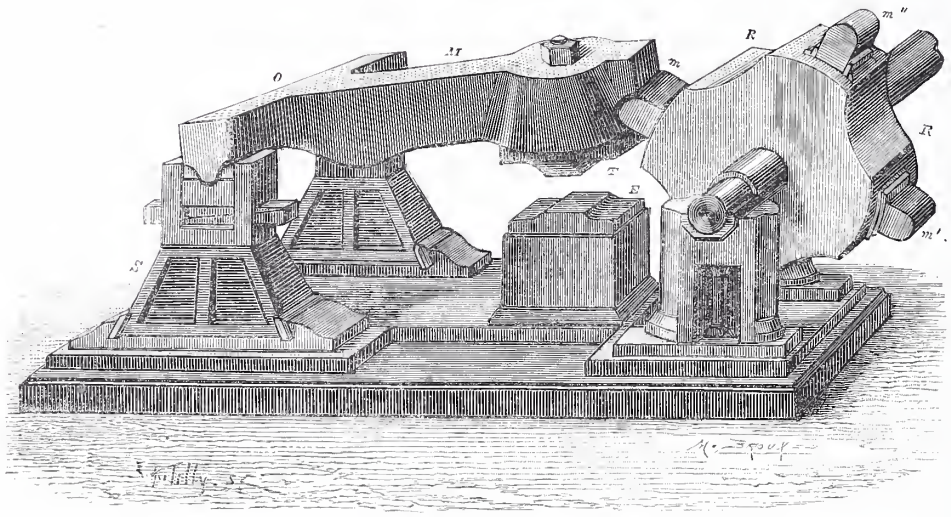
Quant au chien, nous ne parlerons pas de lui; on le connaît assez. Chacun sait que, par suite de son état de domesticité séculaire, c'est sur l'homme que toute sa puissance d'affection s'est portée et concentrée. L'homme est tout pour lui, un maître, un ami, un être supérieur, quelque chose de puissant, de bon, de parfait, de redoutable, d'adorable, une sorte de divinité. Il subit sans révolte et sans rancune ses châtiments, comme justes; ces moindres bienfaits, une caresse, un mot, un regard, le comblent de joie. Être auprès de lui, à ses pieds, c'est le bonheur; ne le voit-il plus? il s'ennuie, il s'attriste. S'il le perd ou croit le perdre un instant, sa douleur éclate en hurlements lamentables; s'il le retrouve, il délire. Lorsqu'il le perd pour toujours par la mort, quelquefois il ne s'en console pas; seul, il ne veut plus vivre, il se couche et, lui aussi, il meurt.

E. Lesbazeilles.

LES MARTEAUX.

LEURS DIVERS USAGES.

Du latin *martellus,* le marteau est un instrument de percussion dont l'origine remonte à la plus haute antiquité; c'est l'un des outils les plus simples et les plus nécessaires.



Marteau frontal.

Quelle que soit la forme qu'il affecte, le marteau se compose de quatre parties : la *tête,* l'*œil,* la *panne* et le *manche.*

La tête est le bout qui frappe, elle est rectangulaire ou ronde et légèrement bombée;

La panne, au contraire, toujours opposée à la tête, est amincie ou acérée, quelquefois même fendue, ce qui permet d'y engager les clous pour les arracher;

L'œil est le trou légèrement conique par lequel entre le manche;

Enfin le manche, généralement en bois, est la partie qui sert à le tenir.

L'effet d'un coup de marteau se mesure par le produit de sa masse par le carré de sa vitesse au moment de la percussion.

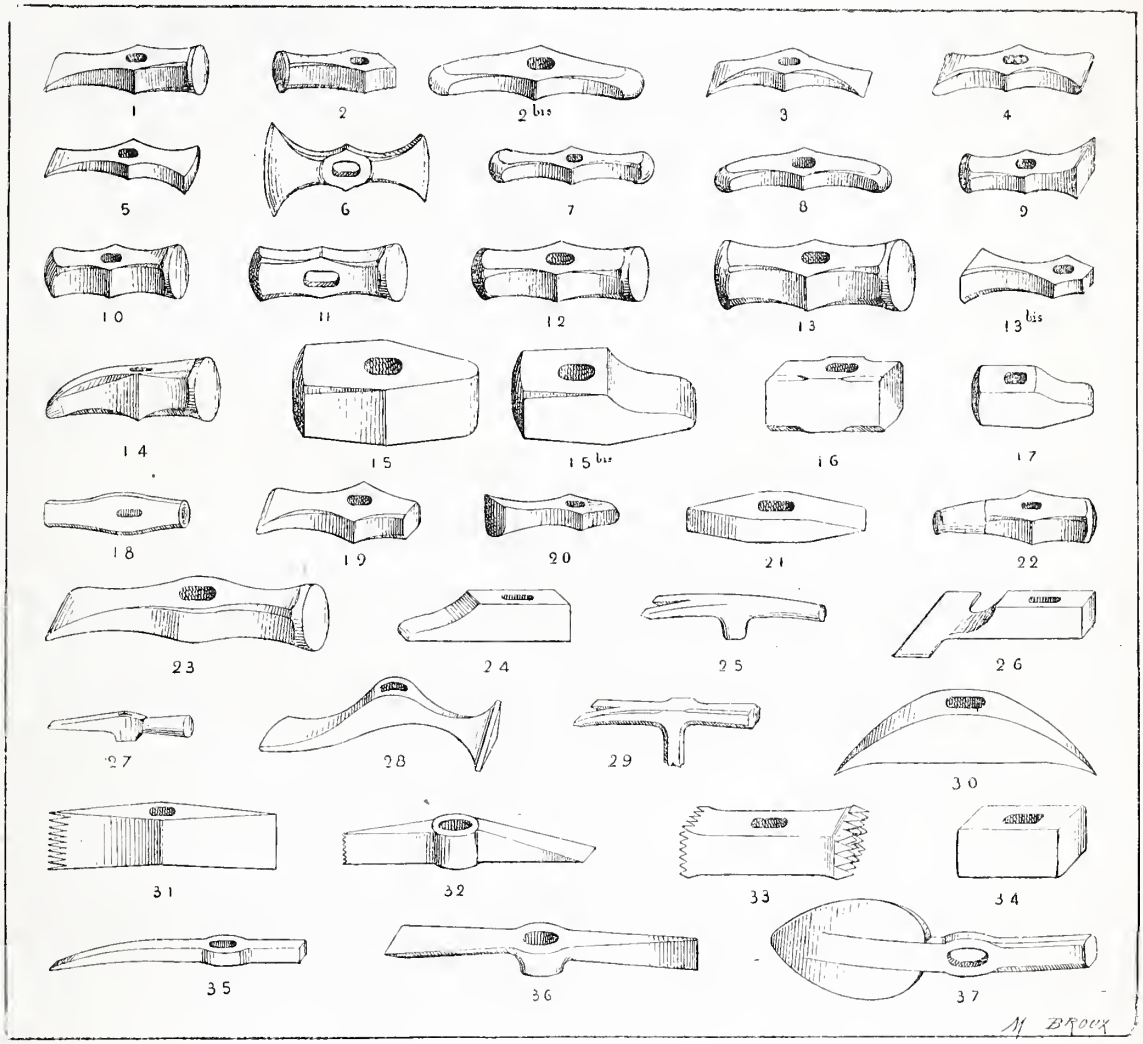
Les artisans dont le marteau constitue le principal outil sont : les forgerons, les serruriers, les planeurs, les chaudronniers, les tôliers, les ferblantiers, les batteurs d'or, les orfèvres, les bijoutiers, les horlogers, les menuisiers, les tailleurs de pierre, etc., etc.

Les marteaux qu'on emploie dans les forges pour la compression et le forgeage du fer, sont d'une puissance extraordinaire et d'un poids qui varie de 40 kilos à plusieurs milliers de tonnes. Le plus petit de ces instruments porte le nom de *martinet;* viennent ensuite le marteau *frontal,* le marteau à *soulèvement,* et, enfin, le marteau *pilon.* Les deux premiers peuvent être mis en mouvement par la vapeur ou par une chute d'eau, tandis que le troisième est mû directement par un cylindre à vapeur ou par une presse hydraulique.

Le martinet, dont le poids varie de 40 à 100 kilos, et qui peut frapper de 200 jusqu'à 500 coups par minute, est employé dans les usines métallurgiques pour étirer les barres de fer, et pour battre à froid les armes blanches, les faux, les bêches, etc. Cet instrument a beaucoup d'analogie avec le marteau frontal, que nous décrirons

plus loin, et porte quelquefois le nom de marteau à *bascule*. Il est mis en mouvement par une roue dont les cames, au lieu d'agir, comme dans le frontal, sur la tête même du marteau, agissent sur l'extrémité du manche. La levée varie de 0m,25 à 0m,30 si la vitesse est grande ou moyenne, et de 0m,30 à 0m,50 si la vitesse est petite.

Le marteau frontal se compose d'un manche en fonte M, traversé à l'une de ses extrémités par un axe O, placé vers le bout du manche, et qui repose sur des appuis solidement fixés à un socle de fonte SS. La tête T du marteau est en fer aciéré et repose sur une enclume établie sur le support E. Une roue en fonte R soulève, par des cames *m, m' m''*, disposées sur son pourtour, la tête du marteau qu'elles laissent ensuite retomber périodiquement sur l'enclume. L'arbre de la roue R reçoit son mouvement d'une roue hydraulique,



1 Marteau à main où à garnir. 2 et 2 *bis* Marteaux à emboutir. 3 Marteau à suage. 4 Marteau à gorge. 5 Marteau à rentrer. 6 Marteau à border les gouttières. 7 Marteau à vaisselle. 8 Marteau à boudin. 9 Marteau à repasser. 10 Marteau à dégrossir. 11 Marteau à dresser. 12 Marteau à plaque. 13 et 13 *bis* Marteaux à planer. 14 Masse. 15 et 15 *bis* Marteaux à devant. 16 Masse carrée. 17 Rivoir. 18 Marteau à bouterolle. 19 Marteau à restreindre. 20 Marteau à degrés. 21 Marteau à piquer les chaudières. 22 Marteau à river. 23 Marteau à river les cornières et à écraser les rivets. 24 Marteau de menuisier. 25 Marteau de tapissier. 26 Marteau de Marqueteur. 27 Marteau d'horloger. 28 Marteau de cordonnier. 29 Marteau de vitrier. 30 Pioche de tailleur de pierre. 31 Marteau de tailleur de pierre. 32 Boucharde. 33 Polka. 34 Maillet. 35 Marteau de maçon. 36 décintoir. 37 Marteau de paveur.

d'une machine à vapeur ou d'une machine à air comprimé.

Le marteau frontal, dont le poids varie de 2 500 à 6 000 kilos, s'emploie spécialement pour cingler le fer puddlé (fonte affinée au moyen de la houille). Quant à la levée du marteau et au nombre de coups qu'il frappe en une minute, ils dépendent du nombre de cames de la roue, de leur longueur, de leur distance et de la vitesse du moteur. En général, le nombre de coups frappés ne dépasse pas 100 par minute et la levée du marteau 0m,60 de hauteur.

Le marteau à soulèvement a quelque analogie avec celui qui précède au point de vue du fonctionnement, mais sa construction est différente. Sa rotation a lieu autour d'un axe placé vers l'extrémité du manche. Ce marteau est ordinairement mu par un moteur hydraulique; son poids varie de 200 à 400 kilos, et la levée de 0m,55 à 0m,80. Le nombre de coups est de 90 à 120 par minute.

Le défaut capital du martinet, du marteau frontal et du marteau à soulèvement, est de toujours frapper le même coup. Avec le marteau-pilon cet inconvénient n'a pas lieu, car on peut, à volonté, modérer l'intensité du coup et faire suivre un choc de plusieurs milliers de kilos d'un autre tellement faible qu'il permet de casser un noyau sans en altérer l'amande. L'invention de ce colossal et précieux engin est due au Français Bourdon, et non, comme le prétendent les Anglais, à M. Nasmyth, dont le brevet date du juin 1841, tandis que celui de M. Bourdon est du 19 avril de la même année. Le premier marteau à vapeur qui ait fonctionné en France a été établi par M. Schneider, au Creusot, en 1842. On l'emploie pour forger et souder les grosses pièces, pour cingler, pour étirer, pour parer, pour finir, pour trancher et même pour estamper. Il se compose d'un bloc de fer pouvant glisser dans deux rainures que portent deux énormes montants de fonte solidement maintenus sur le sol, et qui soutiennent un très gros cylindre à vapeur. Dans ce cylindre se meut un piston dont la tige est liée au marteau et le commande. La distribution de la vapeur est manœuvrée par un levier coudé que fait mouvoir un aide placé près du marteau. Celui-ci est tour-à-tour soulevé et repoussé, suivant que la vapeur arrive au-dessous ou au-dessus du piston. L'enclume qui porte les pièces est formée par un bloc de fonte solidement fixé sur une masse de même matière appelée *chabotte*, dont le poids doit être suffisant pour rester à peu près immobile sous chaque coup frappé par le marteau.

Le marteau-pilon dont s'est servi l'usine Krupp pour fabriquer le formidable canon de 30 000 kilos que l'on a pu voir à l'Exposition de 1867, possède une masse mouvante de 50 tonnes. Depuis cette époque, l'usine Krupp a dépassé ces dimensions déjà colossales.

M. Farcot a construit, en 1862, un marteau-pilon à pression, dont l'un des principaux avantages est de permettre de serrer la loupe et de la purger sans la désagréger avant d'effectuer le cinglage.

L'usine de Perm, en Russie, possède un marteau-pilon dont la masse mouvante pèse 50 000 kilos et la chabotte 633 000 kilos; avec les montants, le cylindre et les accessoires, le poids total de cet instrument s'élève à 1 million de kilos.

L'Angleterre possède un marteau analogue à celui de Perm dans son magnifique arsenal de Woolwich.

Enfin, le marteau-pilon établi au Creusot en janvier 1877, et dont un modèle en bois a figuré à l'Exposition universelle de 1878, mesure 18 mètres de hauteur. Cette masse imposante, terrifiante même lorsqu'elle est en mouvement, a une volée de 5 mètres de longueur. Le *mouton* de ce marteau pèse 60 tonnes et sa chabotte 730 tonnes; son cylindre mesure $2^{m},20$ de diamètre et 6 mètres de hauteur. C'est une machine à simple effet, desservie par quatre puissantes grues hydrauliques, et dont le prix de revient, avec le bâtiment qui la renferme, est estimée à près de 1 800 000 fr.

Un des plus heureux perfectionnements apportés à la construction des marteaux à vapeur est celui qui consiste à remplacer les marteaux lourds, dont les coups détruisent très rapidement les fondations sur lesquelles ils reposent, par un système de deux pistons placés horizontalement et en regard. Les deux cylindres agissent dans la même direction et actionnent deux pannes qui attaquent ensemble la masse à cingler. Par ce moyen, l'enclume et la chabotte deviennent inutiles, mais il est essentiel, pour que la manœuvre soit bonne, que les coups soient donnés ensemble et dans la même direction.

On construit quelquefois des marteaux-pilons hydrauliques, dans lesquels la vapeur est remplacée par un liquide. Celui de MM. Guillemin et Minary est actionné par de l'huile qu'on refoule à l'aide d'une pompe sous le piston dont la tige verticale porte le marteau. En s'élevant, le piston comprime l'air placé au-dessus de lui, mais lorsqu'on ouvre une issue à l'huile, le marteau retombe sous l'action de son poids et du ressort de l'air comprimé.

M. Nasmyth a appliqué avec succès le marteau-pilon ou *mouton à vapeur* à l'enfoncement des pieux pour pilotis. L'appareil est installé sur le pilot lui-même et descend avec lui à mesure que le marteau fonctionne. Un mouton du poids de 3 000 kilos peut ainsi battre 60 coups par minute et enfoncer, en 3 minutes, dans un sol de dureté moyenne, un pilot de 13 mètres de long. L'emploi de ce marteau, dit M. Sonnet [1], permet de réaliser une économie notable de temps et d'argent, en même temps qu'il apporte une grande perfection dans le travail. Il offre encore, entre autres avantages, celui de ne pas déformer la tête des pilots, comme cela a lieu avec les *sonnettes*.

Les forgerons se servent encore du marteau à *devant* pour forger les pièces de fer destinées à la fabrication des armes à feu, et du marteau à *main*, qui est moins gros que le précédent, pour forger les pièces de moyenne grosseur dans la même fabrication.

Les marteaux qu'emploient les serruriers sont: le marteau à *devant*, cité plus haut; la *masse*, marteau un peu moins fort que le précédent, à deux têtes et de forme cubique; le *rivoir*, sorte de marteau à face carrée et arrondie, à panne plate, arrondie et courbée, qui sert à ferrer les portes et les croisées et à river les broches; le marteau à *tête ronde*, employé pour cintrer les fers et arrondir les congés; le marteau à *main*, dont on fait usage dans tous les travaux ordinaires, pour chasser les clous enfoncer les broches, etc., etc.; le marteau à *bigorner*, avec lequel les serruriers arrondissent les tiges de fer et forment l'œil des pitons. Enfin, on emploie quelquefois les marteaux

[1] *Dictionnaire des mathématiques appliquées.*

à *pleine croix*, d'*étampe* et à *traverse*, pour façonner certaines pièces plus généralement fabriquées aujourd'hui à l'aide de machines spéciales.

Comme les forgerons et les serruriers, les chaudronniers se servent de la *masse*, mais font surtout usage du marteau à *planer*, dont la panne est très unie et plus ou moins plate, suivant la surface à traiter, et qui sert à former la partie concave des bassins, chaudrons, etc.; du marteau à *restreindre*, qui a deux tranches arrondies, afin de ne pas risquer d'écorcher ou de couper le métal en l'étendant; du marteau à *emboutir*, pour creuser la plaque métallique dont on veut faire un vase. La plaque est posée sur un moule de forme convenable, appelé *dé* ou *tas*, et, pour la creuser, on frappe au milieu. Ce marteau est plus ou moins courbe, il ressemble au marteau à battre des cordonniers et est à panne convexe. Les chaudronniers se servent encore du marteau à *suage*, pour former les boudins, les cannelures, etc.; du marteau à *border*, dont le nom indique l'usage; du *rivoir*, pour faire des rivets perdus, affleurant le métal; du marteau à *bouterolle*, pour former la tête des rivets une fois qu'ils sont écrasés; du marteau à *degrés*, pour monter et façonner graduellement les pièces telles que les bouilloires; enfin, du marteau à *piquer*, pour piquer et durcir le cuivre dans la construction des chaudières.

Nous représentons ces divers marteaux et ceux les plus généralement en usage dans les différents corps de métiers.

Les tôliers emploient à peu près les mêmes marteaux que les chaudronniers; ce sont : le marteau à *dresser*, pour dégrossir la tôle; les marteaux à *planer*, à *river*, à *emboutir*; le *rivoir*; le marteau à *rentrer*, pour rentrer les bords des pièces renforcées; enfin, les marteaux à *suage* et à *bouterolle*.

Les ferblantiers font surtout usage des marteaux à *emboutir*, à *vaisselle*, à *suage* et à *repasser*. Ce dernier, connu plus communément sous le nom de *postillon*, sert à rentrer et à aplanir les soudures. Les ferblantiers emploient encore le marteau à *border les gouttières*, pour bien serrer la bordure des pièces qu'ils confectionnent; le marteau à *gorge*, pour former les gorges des seaux, des baquets, etc.; et le marteau à *plaque*, pour planer avec soin le ferblanc ou le zinc. Ce marteau est l'outil principal des planeurs et des lanterniers.

Le marteau à *river*, le *rivoir*, les marteaux à *suage*, à *emboutir*, à *border les gouttières*, à *dresser*, etc., constituent les principaux marteaux qu'emploient les zingueurs.

Les batteurs d'or se servent d'un marteau *à main* spécial, du poids de 7 kilos environ, qui est à manche très court et à panne circulaire légèrement convexe de 0m,12 à 0m,13 de diamètre. Ce marteau est quelquefois et avantageusement remplacé par la batteuse mécanique de M. Favrel.

En horlogerie on n'emploie que trois sortes de marteaux dont la grosseur varie suivant l'usage qu'on en veut faire. Ces marteaux sont à tête conique, à face plate ou légèrement arrondie et à panne longue arrondie ou coupante. Les deux premiers servent à chasser les goupilles et à river les pièces; le troisième, à redresser les roues, les tiges ou les pignons.

Les orfèvres font usage du marteau à *forger ou à main*, des marteaux à *emboutir*, à *restreindre* et à *planer*. Ce dernier porte aussi le nom de *bouge*, quand il est destiné à former la partie concave d'un plat ou d'une assiette, et celui de *marly*, quand il est fait pour façonner la partie concave des pièces délicates; ces deux marteaux sont à panne arrondie. On se sert encore, en orfèvrerie, comme en bijouterie, des marteaux à *dresser*, à *réparer*, à *achever*, à *sertir*, du martelet et du maillet. Le marteau à sertir est un petit marteau à panne arrondie en goutte de suif, et qui sert à rabattre les sertissures; le martelet a un pan circulaire plat et bien uni, et l'autre carré et plus ou moins arrondi. Enfin, le maillet est à pans ronds ou plats et s'emploie pour dresser et unir les plaques de métal et achever les profils.

Le maillet est commun à presque tous les corps d'état : orfèvres, charpentiers, menuisiers, chaudronniers, ferblantiers, plombiers, tonneliers, sculpteurs, graveurs, etc., en font usage et le préfèrent au marteau ordinaire parce qu'il a plus de coup et produit moins d'irrégularités.

Les charpentiers, les menuisiers et les ébénistes emploient le marteau ordinaire composé d'une masse plus ou moins grosse, carrée ou ronde à l'une de ses extrémités et aplatie à l'autre; celle-ci est souvent fendue dans son milieu et permet d'arracher les clous sans le secours de la tenaille.

Le marteau des tapissiers est de forme arquée, à panne plate et fendue, à tête arrondie et à manche mince et léger, renforcé par des brides ou oreilles.

Les marqueteurs emploient, pour déterminer l'adhérence des feuilles de placage sur le bois, le marteau à *plaquer* dont la tête est plate et carrée, et la panne très large et droite, avec les angles arrondis et polis.

Les cordonniers font usage d'une espèce de marteau à *emboutir* qui affecte la forme d'un arc de cercle assez accentué avec tête circulaire dégagée; il est à face légèrement bombée et à panne plate; le manche est en bois et très court. Ce marteau, qui est analogue à celui des bourreliers et des gaîniers, sert à enfoncer les chevilles de bois, les pointes et les clous, et à battre le cuir pour l'assouplir et lui donner plus de cohésion et de résistance.

Les tailleurs de pierre emploient la *masse* et le *têtu* pour casser et dégrossir la pierre, le *maillet*, le *marteau de tailleur de pierre*, la *pioche*, la *boucharde* et la *polka* pour finir le travail et graniter la surface taillée. Le marteau de tailleur de pierre peut être à deux taillants, à taillant et à brettelure ou encore à deux brettelures; ces derniers, sui-

vant le nombre et la largeur des dents, prennent le nom de *chien*, de *rustique* ou de *petite brettelure*.

La pioche n'a ni tête ni panne, mais à la place deux pointes pyramidales; la boucharde est une sorte de masse rectangulaire qui a ses deux faces à brettelure et dont le nombre de dents varie avec la grosseur de l'instrument; enfin, la polka est un marteau à deux taillants dont l'un est à biseau simple et l'autre à biseau denté. Le nom de polka qu'on lui a donné vient de ce que l'ouvrier, en s'en servant, le fait tourner sur lui-même, employant presque simultanément les deux taillants qui sont inversement tournés par rapport au manche.

Le marteau du maçon peut servir à la fois pour les fouilles que cet ouvrier peut avoir à faire, pour le déblaiement des gravois et pour la démolition des maçonneries. Les maçons se servent encore du *décintoir* pour piocher les plâtres et régulariser les moellons.

Les marbriers et les sculpteurs emploient principalement le maillet pour frapper sur leurs ciseaux, mais font aussi usage des marteaux du tailleur de pierre.

Le marteau du paveur a la panne plate, légèrement recourbée et pointue, et la tête longue et rectangulaire.

Le marteau du couvreur est formé d'une tête terminée en pointe qui sert à percer l'ardoise, et d'une panne qui permet de clouer l'ardoise sur la volige.

Le marteau du vitrier, assez semblable à celui du tapissier, est arqué, à tête ronde et à panne plate; son manche, mince et assez long, est généralement en métal.

A ces divers marteaux nous joindrons celui dont se servent les gardes-forestiers pour marquer les arbres destinés à être coupés pour les services publics. Ce marteau porte en relief le sceau de l'État, et l'on appelle *martelage* l'opération qui consiste à marquer ainsi les arbres réservés. Les contrefacteurs ou falsificateurs de ce genre de marteaux sont punis des travaux forcés à temps. Autrefois, il y avait en chaque maîtrise un officier préposé à la garde de ce sceau, et qui prenait le titre de *garde-marteau*.

ALFRED DE VAULABELLE.

LA FÊTE DES BONNES GENS.

GROUPE EN BISCUIT DE PORCELAINE DE SÈVRES (1778).

En aidant, au moyen de larges subventions en argent, à la fondation de la Manufacture de Sèvres, ou plutôt de Vincennes [1], et en lui accordant des privilèges excessifs, Louis XV avait surtout en vue de contrebalancer l'importance toujours croissante que prenait la Manufacture de Meissen en Saxe, et d'empêcher la France d'être plus longtemps tributaire de l'Allemagne.

La Manufacture naissante prouva bientôt que dans aucune branche des arts décoratifs, l'industrie française ne craignait de rivale, et les produits de Vincennes, envoyés dès 1749 par la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe à son père, excitèrent tout à la fois dans la petite cour de Dresde, l'admiration et l'envie.

Il y avait cependant une branche de la fabrication pour laquelle la Manufacture royale restait en arrière, soit par un défaut d'organisation, soit, plutôt, par suite de la difficulté d'obtenir sur de petites pièces de porcelaine tendre un émail aussi limpide et aussi pur que celui de la porcelaine dure de Meissen; nous voulons parler des statuettes, des petits groupes et de ces mille objets d'étagère ou de toilette qui avaient, plus que tous ses autres produits, fait la réputation de la Manufacture de Meissen.

Des tentatives furent faites cependant, et nous connaissons deux ou trois spécimens de petites figurines émaillées sorties des fours de Vincennes, mais elles sont loin, il faut bien le dire, d'égaler les délicieuses statuettes de Saxe.

Cependant cet état d'infériorité ne devait pas durer pendant bien longtemps, et, à défaut de sculpture émaillée, la Manufacture française fut bientôt en mesure de montrer avec orgueil ses *biscuits* de porcelaine tendre que nulle fabrication, depuis, n'a pu, nous ne dirons pas surpasser, mais même approcher de loin.

Ce fut, lors de l'exposition des premiers biscuits, un concert unanime de louanges et d'admiration, et tous les papiers du temps nous apprennent quel enthousiasme excitèrent ces statuettes et ces médaillons « en porcelaine sans couverte, qui, par son grain, son demi-poli et sa demi-transparence imite si parfaitement le plus beau marbre blanc, et qui possède l'avantage de pouvoir se nettoyer et reprendre toute sa blancheur par l'eau seconde sans en être aucunement endommagée ». Tous les courtisans voulurent avoir des nouveaux produits de la Manufacture autant pour obéir à la mode que pour faire leur cour au souverain [1], et l'on dut bientôt augmenter le nombre des modestes et habiles praticiens qui traduisaient en ronde-bosse les dessins que leur fournissaient Boucher et autres artistes contemporains. Plus tard, des sculpteurs célèbres, tels que Boizot, Falconet, Caffieri, La Rue, etc., donnèrent eux-mêmes les modèles qui étaient reproduits en porcelaine, mais, dans le principe, ce furent d'obscurs artistes qui exécutèrent, sans même les signer, ces mer-

[1] La Manufacture royale des porcelaines de France fut fondée à Vincennes vers 1742. En 1756 seulement elle fut transférée à Sèvres (Voy. les *Tables* des cinquante années).

[1] C'était, en effet, dans les salons de Versailles qu'avait lieu, chaque année, du 25 décembre au 10 janvier, l'exposition et la vente des produits de la Manufacture, et le roi tenait beaucoup à ce que toutes les personnes de son entourage y fissent, devant lui, des acquisitions importantes. Lui-même donnait l'exemple en faisant tous les ans de nombreux cadeaux aux dames de la cour.

veilles de délicatesse et de goût qui resteront toujours une des supériorités de l'art français.

Il serait trop long d'énumérer ici les sujets, statuettes ou groupes, qui sortirent des ateliers de la Manufacture; nous nous bornerons à en signaler quelques-uns qui présentent de l'intérêt, soit parce qu'ils rappellent des événements contemporains, soit parce qu'ils reproduisent des personnages populaires aujourd'hui oubliés [1]. C'est ainsi qu'en 1773, à l'occasion du mariage du comte d'Artois, frère du roi, Boizot exécuta en biscuit un groupe allégorique, un épithalame qui fut gravé ensuite par Le Vasseur. L'année suivante, Louis XVI, voulant engager sa belle-sœur à nourrir et à soigner elle-même l'enfant dont on attendait la naissance, fit faire à la Manufacture quatre groupes représentant, le premier, une femme qui berce un enfant, le second, la même femme allaitant un nouveau-né; dans le troisième elle prenait le nourrisson dans ses bras, et dans le quatrième elle le conduisait à la lisière.

La Fête des Bonnes-Gens. Biscuit de la Manufacture de Sèvres. — Dessin de Édouard Garnier.

Mais les groupes qui eurent le plus de succès furent ceux qui rappelaient ces fêtes champêtres, « où régnait encore, disait-on, l'innocence du premier âge », et que les nouvelles idées philosophiques et le sentimentalisme un peu exagéré de l'époque avaient fait instituer sur beaucoup de points

[1] Entre autres l'acteur *Volange* dans le rôle de *Jeannot* (voy. p. 142).

du territoire français. C'est ainsi que Le Pelletier de Morfontaine, intendant de Soissons, non content d'avoir rétabli à *Salency*, petit village des environs de Noyon, la *Fête de la Rosière* qu'avait fondée, au commencement du sixième siècle, l'évêque saint Médard, institua à Pernant, près de Soissons, la *Fête des Bergers*, où tous les bergers avec leurs musettes exécutaient des symphonies champêtres et qui était suivie d'un « repas entre les bergers et les bergères avec leurs houlettes, où tout se passait avec la plus grande convenance ».

A la même époque (1778), Élie de Beaumont, avocat célèbre, établit dans sa terre de Canon la *Fête des Bonnes-Gens*, dont tous les journaux parlèrent avec la plus vive admiration. Son but était d'honorer chez les cultivateurs toute une vie de travail et de loyauté.

Figurées en biscuit, ces fêtes, surtout celle de la *Rosière de Salency* et celle des *Bonnes-Gens* que reproduit notre gravure, eurent un prodigieux succès. Bien que le prix en fût assez élevé — 480 livres — on en fabriqua un nombre considérable, et sur tous les registres de vente du temps ou sur la liste des présents envoyés à l'étranger, il est rare de ne pas rencontrer ces deux groupes ou, tout au moins, l'un des deux.

ÉDOUARD GARNIER.
Ancien attaché de la Manufacture de Sèvres.

LA MEUNIÈRE DE L'AUNAIE.

Vanité maternelle.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. page 338, 350, 373, 386.

La mère Saugé revint à la charge, se faisant mielleuse et complaisante, reparlant de son fils Pierre, mais Thérèse feignit de ne rien comprendre. Alors elle crut frapper un grand coup, elle annonça qu'elle croyait avoir trouvé la perle des brus, la jolie Clotilde Mathieu de la Grande-Croix... une si gentille petite blonde, ajouta-t-elle avec le secret espoir de causer un peu de dépit à une grande brune. Mais Thérèse la félicita de son choix avec tant de naturel et de sincérité qu'elle vit que décidément elle n'avait, de ce côté-là, rien à espérer. Il va sans dire que la vieille *maîtresse* de la Mare-Fleurie se vengea par des coups de langue. Elle fit entendre que Thérèse Gosselin ne trouvait dans le pays qu'un seul homme qui fut digne d'elle; ma foi, ce seraient deux originaux ensemble!

L'épithète d'original est, on le sait, une grosse injure dans la bouche des paysans, mais, après tout, les propos de Mme Saugé n'étaient point des calomnies. M. Rameau le fermier de M. de la Saulnaie prêtait des livres à cette meunière qui comprenait l'anglais.

Longtemps le docteur Regnault avait entrevu la possibilité d'un accord, puis les trouvant, une bonne fois, elle trop réservée, lui trop timide, il avait amené en visite M. Rameau qui bientot après fut accepté.

Le mariage de Thérèse dut étonner son père qui à cette époque avait pris philosophiquement son parti d'avoir un garçon, comme il disait, quand il croyait ne posséder qu'une fille. D'ailleurs il était bien forcé de reconnaître que la belle éducation si coûteuse n'avait pas été en pure perte. Thérèse sans cela n'aurait pas eu tant de plaisir à lire pendant les longues soirées d'hiver, elle n'aurait pas su si bien causer avec des gens instruits, elle n'aurait pas arrangé avec autant de goût son petit intérieur, son jardin. Même ses robes, toujours grises par précaution, en vue de la farine, se ressentaient de l'intime distinction que produit une culture intellectuelle achevée. Il n'y avait que l'argent dépensé à lui faire étudier la musique qui eût été comme jeté à l'eau, éternel sujet de lamentations pour Mme Gosselin.

— Ce ne sont pas là des doigts de pianiste, en effet, disait Thérèse en montrant ses mains durcies et hâlées. Que voulez-vous, maman? Nous nous trompions autrefois sur ma vocation. Je n'étais pas faite pour enseigner.

— A moins, lui répondit un jour le docteur, qu'il ne se trouve des gens bien avisés qui profitent de votre exemple. Avec mes soixante-dix ans, je commence à connaître un peu la nature humaine, et mon opinion, c'est que, en ce qui est des intérêts ordinaires de la vie, l'homme qui voit les choses non pas telles qu'il les souhaite mais telles qu'elles sont est celui-là qui réussit. Si vous étiez restée à vous désoler en disant : « Je n'ai pas de situation, et mon père a tout perdu, sa santé, son argent, et la roue du moulin ne tourne plus, et je ne suis qu'une jeune fille, une demoiselle », vos affaires seraient allées à la dérive. Au lieu de cela vous avez pris la vie par le bon bout. Vous êtes une digne créature; je voudrais qu'il y en eût beaucoup de votre espèce ici-bas. Croyez-moi, la leçon incessante que vous donnez en agissant comme vous le faites, vaut toutes celles des pédagogues. Vous enseignez à votre manière, quoique vous en disiez, Thérèse.

— Et savez-vous, répondit-elle en riant, qu'est-ce qui m'a fait la leçon, à moi? Venez, je vais vous montrer mon maître.

Elle l'emmena dans le verger de l'Aunaie où fleurissait un beau pied d'épine-vinette,

— Le voici, dit-elle, voici mon maître et mon ami. Dans le temps il était au milieu de la haie, le long du chemin qu'on a dû élargir depuis à cet endroit-là. Comme on allait l'arracher, j'ai vite pris la bêche de l'un des terrassiers, je l'ai déraciné avec soin et transplanté ici. Vous voyez qu'il paraît s'y plaire. Eh bien! c'est lui qui, un jour de janvier qu'il était noir et desséché d'un côté, mais de l'autre tout brillant de fruits rouges, m'a dit : « Il ne faut pas voir les choses sous une seule face. » Et toutes les fois que les évé-

nements s'arrangeaient mal, qu'ils m'apparaissaient fâcheux et tristes, je me disais :

« Soit! il en est ainsi d'un côté, mais regardons de l'autre si cela ne va pas mieux, comme pour mon épine-vinette. »

— Et aujourd'hui cela va décidément mieux, n'est-ce pas? dit son mari en la rejoignant.

— Mieux que je n'aurais jamais pu l'espérer ni osé le souhaiter, répondit-elle.

TH. BENTZON (Mme BLANC).

SI VOUS ÉTIEZ MALADE...

J'ai entendu plus d'une fois le dialogue suivant, et vous l'avez sans doute entendu comme moi : « Cette affaire, ou ce travail, ou cette visite, peut se remettre à demain. — Non, il faut que cela soit fait aujourd'hui. — Qu'importe un jour de plus ou de moins? — Il importe beaucoup; c'est un devoir, et je n'entends pas m'y dérober. — Et cependant, si vous étiez malade? »

Ou encore, pour éviter à quelqu'un une fatigue ou un ennui, un ami complaisant lui souffle : « Si vous ne faites pas cela, un autre le fera à votre place. »

Dans d'autres circonstances, quand plusieurs personnes doivent faire une même chose, remplir un même devoir, on dira : « Vous pouvez vous abstenir sans inconvénient; vos compagnons agiront, travailleront, parleront, voteront; vous n'êtes qu'une unité, et une unité ne compte pas. »

Il y a ainsi toute une série de petits sophismes qui sont débités tous les jours par les plus honnêtes gens du monde. On s'est levé un peu fatigué, un peu souffrant : on avait à répondre à une lettre, et on jette la lettre au panier; on devait sortir pour une affaire, et on reste chez soi les pieds sur les chenets. Une voix a murmuré doucement à votre oreille : « Pour une fois, qu'importe? La république [1] ne périra pas parce que tu te seras affranchi d'une petite corvée. » — Eh! sans doute, la république ne périra pas; et si cette paresse ou cette indifférence devait être sans lendemain, le mal ne serait pas bien grand. Mais ce que vous avez fait aujourd'hui, qui vous dit que vous ne le recommencerez pas une autre fois? Où est le vrai danger? Dans l'habitude, qui se prend si facilement, de négliger les petites choses, et bientôt les grandes. L'effort qu'on n'a pas su faire un jour paraît plus dur le lendemain. La volonté, faute d'être exercée, s'affaiblit; on n'est plus maître de ses nerfs ni de ses muscles; on glisse insensiblement sur la pente, et une heure vient où la fantaisie prend, dans notre vie, la place de la règle.

Le pire est qu'on arrive à se tromper soi-même. Non seulement on ne fait plus ce qu'on devait, mais on s'excuse de ne le point faire. De sophisme en sophisme, de paradoxe en paradoxe, l'esprit est amené à voir une gêne inutile dans les devoirs quotidiens dont la vie est faite. On s'est affranchi un jour d'une visite à rendre, le lendemain d'une lettre à écrire, le surlendemain d'un travail à terminer : c'est un engrenage, et tous les devoirs peuvent y passer l'un après l'autre. On s'applaudit de s'être rendu libre, quand on est l'esclave de sa propre paresse. On se persuade, ayant fait mal, qu'on a bien fait. Tant qu'on est sincère avec soi, tant qu'on s'avoue franchement sa négligence ou sa faiblesse, tant qu'on se blâme d'avoir manqué à un devoir, on peut espérer de se corriger; mais l'homme est perdu qui se trompe lui-même.

PAUL LAFFITTE.

[1] *Res publica.* La chose publique et, en général, toute espèce de gouvernement (Littré, *Dictionnaire de la langue française*).

Vieillesse.

Je demandais à une de mes parentes s'il ne lui était pas bien pénible de vieillir. — Non, me répondit-elle ; je me sens meilleure.

ÉD. CH.

Art.

Il faut qu'un artiste oblige la nature à passer à travers son intelligence et son cœur.

P. DELAROCHE.

Comptes avec soi-même.

Si vous ne voulez pas vivre au hasard, fixez les heures régulières où vous ferez vos comptes avec vous-même. Dans les transactions commerciales, c'est une grande sauvegarde contre les dettes que de tout payer comptant, quand on le peut; si cela est impossible, il faut du moins ne pas laisser s'allonger les comptes et avoir soin d'établir la balance à époque fixe. Il en est ainsi pour les comptes que nous avons à rendre à Dieu et à nous-mêmes.

JOHN STUART BLACKIE.
(*L'Éducation de soi-même.*)

ERRATA.

Page 26, 2me colonne, ligne 23, au lieu de *les occasions*, lisez *l'occasion.*

Les articles *Nos chiens* ont été imités de l'anglais.

Page 53. La gravure, jointe au texte, représente le couvent des Ursulines de Mâcon, où le père de Lamartine fut retenu prisonnier pendant la Terreur (aujourd'hui une caserne). La maison natale de Lamartine a été placée à la page 208.

Page 100, 2me colonne, ligne 19, au lieu de *Trois-voix*, lisez *Trois-croix.*

Page 104, sous la gravure : lisez *dessin* de F. Levillain.

A la note 1, page 148 (article sur les *Profondeurs de la mer*). Le savant que l'on a perdu récemment était le général Perrier, membre de l'Institut.

Page 292, 2me colonne, ligne 47. Le tableau de la *Décadence des romains*, par Couture, a été transporté depuis peu de temps au musée du Louvre. Le musée du Luxembourg est destiné surtout aux artistes vivants.

ADIEUX

Plus qu'octogénaire, je m'arrête ici.

Il n'est que temps, avant ma dernière heure prochaine, de me séparer de ce recueil que j'ai tant aimé et qui m'a aidé pour une si grande part à me rendre utile, selon mes forces, durant plus d'un demi-siècle.

C'est au commencement de 1833, il y a cinquante-six ans, que j'ai écrit ses premières pages.

Dès le début, de généreux esprits approuvèrent la pensée qui me faisait accepter la direction de cette œuvre populaire et voulurent bien m'assurer l'appui de leurs conseils et de leur collaboration.

Le 31 décembre 1833, dans la préface du premier volume, je fus assez heureux pour me croire en droit d'écrire :

« La nouveauté de la forme du *Magasin pittoresque,* après avoir attiré l'attention publique, n'a « réussi à la fixer que parce qu'elle est au service d'un sentiment moral. »

Je donnais ainsi la note essentielle de la direction que j'ai toujours suivie fidèlement. Mon but a été constamment de servir, dans la mesure des moyens mis à ma disposition, la cause de l'éducation autant que celle de l'instruction.

Après cinquante-six ans, je me sens autorisé à dire en mon nom et en celui de mes collaborateurs anciens et nouveaux :

« Nous espérons avoir été de quelque utilité; nous sommes sûrs de ne pas avoir été nuisibles.

« Parmi tant de milliers de pages dont se composent ces cinquante-six volumes, on ne trouverait « pas une ligne, une seule, que puisse désapprouver le moraliste le plus sévère. »

Et maintenant, à ce moment définitif du départ, je n'ai plus qu'à prier tous ceux qui, à des titres divers, Écrivains, Savants, Dessinateurs, Graveurs, Administrateurs, ont pris part à cette publication modeste, de vouloir bien accueillir mes remerciements, mes souhaits et mes adieux.

EDOUARD CHARTON.

31 décembre 1888.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Aanspreker (un), 169.
Abandonné (l'), 254.
Acide (l') carbonique liquide, 30.
Adieux, 408.
Age (l') des étoiles, 110.
Air (l') que nous respirons, 324.
Almogavare (un), 49.
Anciennes mœurs françaises, 87, 107.
Antonis van Moor, 377.
Après les vêpres siciliennes, 49.
A qui la faute? 370, 380.
Arbre (l') à encens, 341.
Arc de triomphe de Pola, 357.
Arche de Rio-Young-Kouan, 200.
Armes (les) de Lapérouse, 312.
Armuriers de Kazanische (Daghestan), 112.
Arrivée d'une diligence, 41.
Art, 407.
Art (l') chez soi (voy. les Tables), 335.
Automates parlants, 192.
Aventure (une) de Mascarille, 76.
— sinistre, 125.
Aveugles, 104.
Avis aux jeunes gens qui se destinent aux arts industriels, 183.
— télégraphiques du temps, 307.

Barbault (Anna-Lœtitia), 44.
Belon (Pierre), savant voyageur, 285.
Berceaux, 107.
Bésicles d'épreuve, 72.
Bête (la) du Gévaudan, 375.
Bijoux trouvés à Mycènes, 261.
Biographie du docteur Schliemann, 260.
Biscuit de Sèvres, 406.
Blizzard (le) du 11 mars 1888, 250.
Bonté, 23.
Bouilly, 84.
Boulet (le) de Jean de Bueil, les chemises de Chartres, 75.
Boussingault, 126.
Bossuet (les), 225.
Boue (la) des rues de Paris, vers 1666, 236.
Bulletins de vote dans l'ancienne Athènes, 272.

Cabriolet à vapeur, 120.
Calendrier israélite, 179.
Canada (le), 188.
Cannelier (le), 308.
Carnavalet et l'hôtel de Carnavalet, 112.
Carrosse (le) du marquis éclaboussé, vignette du *Roman bourgeois*, 237.
Cavelier de La Salle, 595.
Château de Combourg, 349.
— d'eau (le), à Dijon, 37.
— de Gaillon (une Miséricorde de la chapelle du), 288.
— de La Rochefoucauld, 45.
— (le) de Maintenon, 320.
— (le) de Martigné-Bertrand ou Briand, 97.
Chauffage domestique, 348, 363.
Chemises (les) de Chartres, 75.
Chevreul, médaille de son centenaire, 168.
Chime, 272.
Ciel (le) en 1888, 27.
Coche (le) d'eau de Corbeil, à Paris, sous Henri IV, 221.
Collet-Monté, 68.
Colonies françaises, Saint-Pierre et Miquelon, 227.
Combourg (Château de), 349.
Comment Bossuet préparait ses sermons, 226.
Comptes avec soi-même, 407.
Conseils pour le choix des lectures, 5.
Constructions romaines et constructions modernes, 62.
Conversation (En), 11.
Corbeillac (le) ou coche d'eau de Corbeil sous Henri IV, 221.
Costume de quelques hommes à la mode au XVIIIe siècle, 240.
Costumes à la mode vers 1800.
— et coiffures des mariées dans l'ancienne France, 352, 371.
Coupe (la) d'Atahualpa, empereur du Pérou, 62.
Couteau à bétel, 173.
Couteaux (les), leur histoire, leur fabrication, 171, 251.
Coutellerie (Ateliers de), dessins de Sellier, 252, 253.
Couvent des Ursulines, à Mâcon, 53, 407.
Croquis par Topffer, 136, 326, 392.

Damoclès et Platon, 146.
Dans l'échoppe d'un juif d'Alger, 33.
Darwin (Charles), 70.
Dates (Grandes) de l'Histoire de France, 64.
Décoration des établissements scolaires, à Paris, 12.
De la Berge, 42.
Dernière parole du savant Lacépède, 390.
Deux avares, 130.
Dieu et l'homme, 390.
Donatello, 273.
Droite (la) voie, 327.
Drouais et Claude Michallon, 300.
Durée des quatre saisons, 200.

Eau (l') pure chez soi, 266.
Ecorce (l') terrestre, 291.
Education (l') de Marc-Aurèle, 393.
Effet (un) des longs discours, 132.
Église Saint-Zénon, à Vérone, 248, 257.
Élevage du poisson d'eau douce, 103.
Élève (l') de Leoni, 4, 19, 35, 51, 74.
En avance, 326.
Enterrements au XVe siècle, 382.
Enterrement, d'après la tapisserie de Bayeux, 220.
Entretien (l') des rues de Paris, 238.
Escalier (l') des ambassadeurs, au château de Versailles, 1.
Escargot (l'), 262.
Esprit de contradiction, 26.
— (l') de société selon Aristote, 203.
Errata, 407.
Étoiles (l'âge des), 110.
Excursion à la Grande Muraille de Chine, 156, 174, 196, 215, 231.

Fauriel, 389.
Fausse évidence, 11.
Fermes (les) générales, la Sacquerie de Nantes, 316.
Fête (la) des bonnes gens, 404.
Fête (la) du bois Hourdy, 26.
Figures symboliques des alchimistes, 383.
Filage de la laine, 33.
Filtres, 267.
Fluor (le), 301, 334.
Fortune (la) de Boileau, 11.
Fosse (la) aux ours, à Berne, 76.
Fourchon le Hotteur, 280.
Fourmis (les), 262.
Frédéric le Grand, 179, 204, 236.
Frœlich, bouffon de la cour de Saxe, 81.

Gaillon (une Miséricorde de la chapelle du château de), 288.
Gaspillage du papier, 164.
Gaz (les); Comment on les solidifie, 30.
Glyptique (la), 135.
Goutte (la) de joie, 287.
Grand (le) escalier des ambassadeurs, au château de Versailles, 1.
Grande Muraille de Chine (Excursion à la), 156, 174, 196, 215, 231.
Grandes dates de l'Histoire de France, 64.
Grenoble (Musée de), 23.
Guimet (le Musée), 329.

Herder, 390.
Habitude (De l') de parler haut quand on est seul, 308.
Haine (la), 327.
Hammarby, maison de campagne de Linné, 68.
Horloger et voyageur, 258, 275, 290.
Houdon, 17.
Houille (la) dans les régions polaires, 92.

Illusions d'optique, 59.
Imerina (l'), à Madagascar, 263.
Immortalité, 368.
Instruction, 316.

Jabiru (le), 105.
Japon (le), 195.
Jardin (un) en 1583, 182.
Jeton des architectes de Rouen, 152.
Joyeux (le) postillon, 137.
Jugement (du) des tableaux, 164.
Juste sévérité d'un ami, 396.
Justice et charité, 266.

Kola (Noix de), 131.
Koltschitzky, le premier cafetier de Vienne, 14.
Kouan, station de la passe de Nan-K'éou, dessin de Lancelot, 197.
Kouan, station militaire chinoise, 197.
La Bruyère, 142.
Laitron (le), 32.
Lantara et un petit pâtissier, 5.
Lapis-lazuli (le), 207.
La Rochefoucauld (Château de), 45.
Lectures du premier âge, 43.
Lézard (le) cornu, 20.
Libéria (la République de), 390.
Liebfrauenberg, propriété de la famille Boussingault, 128.
Linné (Maison de campagne de), 68.
Livre (un) de lecture de la fin du XVIe siècle, 203.
Loges (les) maçonniques, 92.
Luini, 100.
Lutte pour la vie (Sur ces mots :), 171.

Maceron (le), 80.
Madagascar, 263, 368.
Madame Georges Anthony et ses enfants, peinture par Prud'hon, dessin de Claverie, 289.
Maison (la) natale de Lamartine, 52, 208.
— des Bossuet, à Seurre (Côte-d'Or), 225.
Maintenon (Château de), 320.
Marc-Aurèle (Education de), 393.
Marteaux (les), 400.
Martigné-Bertrand (Château de), 97.
Mauvais (un) rêve, croquis par Topffer, 136.
Médaille du centenaire de M. Chevreul, 168.
Mélographe (le) et le mélotrope, 10.
Mésaventures de Volange, 142.
Mesure d'une pièce d'eau, 61.
Mesures itinéraires, 327.
Meule (une) arabe, 7.
Meunière (la) de l'Aunaie, 338, 350, 373, 386, 406.
Michallon (Drouais et Claude), 300.
Michel Schupbach, 313, 389.
Miséricorde (une), 288.
Mobilier (un) seigneurial sous Louis XV, 305.
Monsieur Présent et monsieur Futur, 42.
Mont (le) Kasbek (Asie russe), 73.
Montre du XVIe siècle, 304.
Montres et pendules, 304.
Moor (Antonis van), 377.
Mosaïques (les) de Sousse, 211.
Muraille (Excursion à la Grande) de Chine, 156, 174, 196, 215, 231.
Musée (le) de Grenoble, 23.
— (le) Guimet, 329.
— du Luxembourg (le Nouveau), 292.
Mystères (les) du globe; extrémités australes des continents, 183.
— (les) du globe; l'écorce terrestre, 291.

Narcisse, par Vinet, 178.
Nécessité et moyen de pourvoir à l'élevage du poisson d'eau douce, 103.

Nematocarcinus (le) gracilipes, 224.
Noix (la) de kola, 131.
Nos chiens, 14, 37.
Nourrices, 87, 107.
Nous sommes sept, 207.
Nouveau (le) musée du Luxembourg, 292.
— (un) corps simple; le fluor, 301, 334.

Odorat (la vue, l') et l'ouïe chez les insectes, 341.
Opticiens français, 101.
Ordre à suivre dans les lectures, 164.
Ouïe (la vue, l'odorat et l') chez les insectes, 341.
Ours (les) de Berne, 75.

Pain (le) chez les Arabes, 8.
Palais du parlement, à Ottawa, 189.
Paoli, 153.
Parfums (les); leur histoire, leur composition, 7.
Passions (les) nobles, 342.
Pavillon du dieu de la littérature (Chine), dessin de Vuillier, 217.
Pédantisme (le) dans les mots, 303, 319.
Pendule boule-parapluie, 305.
Pensées. — Bossuet, 287; Cazeaux, 272; Egger, 316; La Bruyère, 40; La Rochefoucault, 11; Malebranche, 139; Ravaisson, 120; Jean-Reynaud, 368, 390; Simon (Jules), 46; Swift, 26; Zimmermann, 342.
Pensée (la), le cœur, la volonté, 135.
Périgord (Sur quelques usages du), 135.
Personnages de la *Petite ville*, comédie de Picard, 256.
Petit (le) Français, 23.
Photographie (Progrès de la), 277.
Pierre Belon, savant voyageur, 285.
Plans de Jérusalem, 295.
Plantes comestibles, 32, 80, 116.
Pluie de sang, 287.
Poignard gaulois et poignard romain, 125.
Pompes funèbres, mœurs d'autrefois, 219.
Porte de la passe de Nan-k'éou, 196.
— de Saint-Zénon, à Vérone, 249.
Portrait (un), par Liotard, 121.
— de Shakspeare, 345.
Portraits par Prud'hon, 289, 361.
Port-Royal-des-Champs, 47.
Pour être heureux, 368.
Pourquoi les continents ont-ils leur extrémité australe terminée en pointe? 183.
Pré (le) Gaubé, 214, 239.
Problème curieux, 10.
Profondeurs de la mer, 147, 164.
Prud'hon, 289, 361.

Quel est votre idéal? 86, 382.
Quelques grandes dates de l'Histoire de France, 64.
Qu'y a-t-il au centre du globe? 326.

Rage et placidité, 292.
Rapide de la *Guitare* (Chine), 216.
Ravages des loups dans la Beauce, 90.
Religions (les) et le cœur de l'homme, 207.
Repas (le) des serpents au Muséum, 241.
République (la) nègre de Libéria, 390.
Restauration des vieilles faïences, 335.
Retraite (la) de Russie en 1812, 185.
Roi (le) de l'île Folle, 46, 58, 82, 114, 133
Ruines du palais d'Eté (Chine), 233.
Sacquerie (la) de Nantes, 316.
Saint-Jean-de-Losne, surnommée la *Belle défense*, 358.
Saint-Pierre et Miquelon, 227.
Saint-Zénon (Eglise de), à Vérone, 248, 257.
Scène sinistre au pôle nord, 94.
Scènes funéraires à Madagascar, 368.
Schliemann 260.
Schupbach (Michel), 313, 389.
Sciences (les) et la philosophie, 208.
Shakspeare, ses portraits, nouveaux documents sur sa vie, 345, 361.
Silhouette de Frédéric le Grand à dix-huit ans, 180.
Sincérité, 272.
Si vous étiez malade, 407.
Solitude (la) de Sydney Smith, 310.
Sonnerie des cloches pendant l'orage, 61; clochers frappés par la foudre, 195.
Sorbonne (Nouveaux bâtiments de la), 396.
Souvenirs d'enfance, 310, 322.
Statistique terrestre; surface et population des continents, 191.
Sur quelques usages du Périgord, 135.
Sur ces mots : la lutte pour la vie, 171.
Sympathie (la) chez les bêtes, 262, 294, 318, 331, 367, 379, 398.

Tartares nomades, 72.
Télégraphiques (Avis) du temps, 307
Téléphonie domestique, 243.
Térence (le Théâtre de), 332.
Têtes parlantes, 192.
Théâtre (le) de Térence, 332.
Tintinnabulum, 101.
Tocsin (le), 298, 314, 330.
Tombeau (le) de Virgile, 385.
Topffer (Croquis par), 136, 328, 392.
Topinambour (le), 116.
Torpille (la) de Fulton, 300.
Toujours tout droit, 187, 210, 230, 246
Tour de Liebfrauenberg, 128.
— (la) de 300 mètres, 139.
Transparence de l'eau des lacs, 327.
Transparente (la), pendule mystérieuse, 305.
Trois sur trois cents, 65.

Utilité des machines, 243.

Vacances et congés dans l'empire romain au IVe siècle, 195.
Valeur morale, 391.
Vase de Sèvres dit de Rhodes, 240.
Vente d'une maison au XIIe siècle, 136.
Victoire (la) de Samothrace, 132.
Vie sans aventures de Piet Bevrediger, 98, 106, 122, 150, 166, 169.
Vieillesse, 407.
Vieux conte d'un médecin malgré lui, 287.
Village de l'Imerina, dessin de Martin van Maël, 265.
Virgile (le Tombeau de), 385.
Visite à Port-Royal-des-Champs en 1693, 47.
Vitre (la) cassée, par Bastiat, 11.
Volange, 142.
Voyage au Daghestan, 112.
— (un) magnétique en Orient, 223, 270.
Vue (la), l'odorat et l'ouïe chez les insectes, 341.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

Arc de triomphe de Pola, 357. Berceaux anciens, 107. Bijoux trouvés à Mycènes, 261. Buste de Marc-Aurèle, dessin de Froment, 393. Couteaux (les, voy. t. V, 1887, 355, suite, 171. Eglise (l') Saint-Zénon, à Vérone, 248, 257. Jardin (un) en 1583, 182. Jeton des architectes de Rouen, 152. Miséricorde (une) de la chapelle de Gaillon, 288. Montre du XVIe siècle, 304. Mosaïques de Sousse, 211. Motif de décoration d'une cheminée au musée Carnavalet, 64. Os de renne sculpté, 16, 132. Plans de Jérusalem, 295. Poignard gaulois et poignard romain au musée de Saint-Germain, 124. Sculpture de la cathédrale de Chartres, 108. Victoire (la) de Samothrace, 132.

ARCHITECTURE.

Arc de triomphe de Pola, 357. Château d'eau (le), à Dijon, 37. Château de La Rochefoucauld, par Antoine Fontant, 45. Château de Maintenon, 325. Constructions romaines comparées aux constructions modernes, 62. Eglise Saint-Zénon, à Vérone, 248, 257. Escalier des ambassadeurs, au château de Versailles, 1. Motif de décoration d'une cheminée au musée Carnavalet, 64. Musée (le) de Grenoble, 23. Musée (le) Guimet, 329. Nouveaux bâtiments de la Sorbonne, 396. Palais du parlement, à Ottawa, 189. Ruines du palais d'Eté, 233.

ASTRONOMIE.

Age (l') des étoiles, 110. Blizzard (le) du 11 mars 1888, 250. Calendrier israélite, 178. Ciel (le) en 1888, 27. Durée des quatre saisons, 201.

BIOGRAPHIE.

Antonis van Moor, 377. Barbault (Anna-Lœtitia), 44. Belon (Pierre), 285. Boileau (La fortune de), 11. Bossuet (les), 225. Bouilly, 84. Boussingault, 126. Carnavalet (François), 112. Cavelier de La Salle, 395. Chevreul, médaille de son centenaire, 168. Cousin (Jean), 104. Darwin (Charles), 70. De la Berge, 42. Donatello, 273. Drouais et Claude Michallon, 300. Fauriel, 389. Frédéric le Grand, 179, 204, 236. Frœlich (Joseph), bouffon de la cour de Saxe, 81. Herder, 390. Houdon, 17. Koltschitzky, 14. La Bruyère, 143. Lamartine, sa maison natale, 208. Lapérouse (Armes de), 312. Linné (Maison de campagne de), 68. Luini, 100. Marc-Aurèle (L'éducation de), 393. Opticiens français, les Chevallier, Lenoir, Lerebours, Secrétan, Foucault, 102. Paoli, 153. Schliemann (le Docteur), 260. Schupbach (Michel), 313. Shakspeare; nouveaux documents, 345, 361. Sydney Smith (la Solitude), 310. Virgile (le Tombeau de), 385. Volange, 142.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS.

Bijoux trouvés à Mycènes, 261. Collet-Monté, 68. Costume de quelques hommes à la mode au XVIIIe siècle, 240. Costumes à la mode vers 1800, 256. Costumes et coiffures des mariées dans l'ancienne France, 371. Mobilier (un) seigneurial sous Louis XV, 305. Tintinnabulum, 101.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE, STATISTIQUE.

Armuriers de Kazanische (Daghestan), 112. Aveugles, 104. Avis aux jeunes gens qui se destinent aux arts industriels, 183. Chauffage

domestique, 348, 363. Couteaux (les) ; leur histoire, leur fabrication, 171, 251. Eau (l') pure chez soi, 266. Elevage du poisson d'eau douce, 103. Entretien (l') des rues de Paris, 238. Filage de la laine, 34. Filtres, 266. Gaspillage du papier, 164. Houille (la) dans les régions polaires, 92. Kola (le), 131. Lapis-lazuli (le), 205. Marteaux (les), 400. Montres et pendules, 304. Plantes comestibles : le laitron, 32 ; le macéron, 80 ; le topinambour, 116 Progrès de la photographie, 277. Statistique terrestre ; surface et population des continents, 191. Tour (la) de 300 mètres, 139.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Canada (le), 188. Cavelier de La Salle, 395. Château de Combourg, 349. Château d'eau (le), à Dijon, 37. Château de La Rochefoucauld, 45. Château (le) de Maintenon, 320. Château de Martigné-Bertrand ou Briand (Maine-et-Loire), 97. Couvent des Ursulines, à Mâcon, 53, 407. Escalier (l') des ambassadeurs, à Versailles, 1. Excursion à la Grande Muraille de Chine, 156, 174, 196, 215, 231. Hammarby, maison de campagne de Linné, 68. Japon (le), 195. Madagascar, 263. Madagascar ; scènes funéraires, 368. Maison où est né Lamartine, à Mâcon, 208. Mesures itinéraires, 327. Mont (le) Kasbek (Asie russe), 72. Musée (le) de Grenoble, 23. Musée (le) Guimet, 329. Ours (les) de Berne, 75. Plans de Jérusalem, 295. Pourquoi les continents ont-ils leur extrémité australe terminée en pointe? 183. Répartition de la température à la surface du globe, 287. République (la) nègre de Libéria, 390. Saint-Pierre et Miquelon, 227. Samoyèdes (les), 276 Surface et population des continents, 191. Tombeau (le) de Virgile, 385. Trieste (Voyages de) à Pola, 342. Voyage (un) magnétique en Orient, par M. d'Abbadie, 223, 270.

HISTOIRE.

Après les vêpres siciliennes, les Almogavares, 49. Bête (la) du Gévaudan, 375. Bulletins de vote dans l'ancienne Athènes, 272. Coupe (la) d'Atahualpa, empereur du Pérou, 62. Koltschitzky, 14. Quelques grandes dates de l'Histoire de France, 64. Ravages des loups dans la Beauce, 90 République (la) nègre de Libéria, 390. Retraite (la) de Russie en 1812, 185. Saint-Jean-de-Losne, surnommée *Belle défense*, 359.

LITTÉRATURE, MORALE, RELIGION.

Avis aux jeunes gens qui se destinent aux arts industriels, 183. Bonté, 23. Conseils, 407. Conseils pour le choix des lectures, 5. Conversation (En), 11. Dernière parole de Lacépède, 390. Dieu et l'homme, 390. Droite (la) voie, 327. En avance, 327. Esprit de contradiction, 26. Esprit (l') de société selon Aristote, 203. Fausse évidence, 11. Goutte (la) de joie, 287. Habitude (de l') de parler haut, quand on est seul, 308. Haine (la), 327. Immortalité, 368. Influence des sciences sur l'esprit, 407. Instruction, 316. Herder 390. Jugement (du) des tableaux, 164. Justice et charité. 266. Lectures du premier âge, 43. Ordre à suivre dans les lectures, 104. Passions (les) nobles, 342. Pensée (la), le cœur, la volonté, 135. Petit (le) Français, 23. Pharmacie (la) de Michel Schupbach, 313. Pour être heureux, 368. Religions (les) et le cœur de l'homme, 207. Sciences (les) et la philosophie, 208 Sincérité, 152, 272. Si vous étiez malade, 407. Solitude (la) de Sydney Smith, 310. Souvenirs d'enfance, 310, 322. Sur ces mots : la lutte pour la vie, 171. Tocsin (le), 298, 314, 330. Utilité des machines, 243. Valeur morale, 391.

Récits, Nouvelles, etc. — Abandonné (l'), 254. A qui la faute? 370, 380. Aventure (une) de Mascarille, 76. Aventure sinistre, 125. Damoclès et Platon, 146. Deux Avares, 130 Effet (un) des longs discours, 132. Elève (l') de Leoni, 4, 19, 35, 51, 74. Horloger et voyageur, 258. Joyeux (le) postillon, 137. Lantara et un petit pâtissier, 5. Meunière (la) de l'Aunaie, 338, 350, 373, 386, 406. Monsieur Présent et monsieur Futur, 42. Narcisse, portrait d'un égoïste, 178. Nos chiens, 14, 37. Pédantisme (le) dans les mots, 303, 319. Pré (le) Gaubé, 214, 239. Quel est votre idéal? 86, 382. Roi (le) de l'île Folle, 46, 58, 82, 114, 133. Scène sinistre au pôle nord, 94. Schupbach (Michel), 313, 389. Théâtre (le) de Térence, 332. Toujours tout droit, 187, 210, 230, 246. Trois sur trois cents, 65. Vie sans aventures de Piet Bevrediger, 98, 106, 122, 150, 166, 169. Vieux conte d'un médecin malgré lui, 287. Vitre (la) cassée, par Bastiat, 11.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES.

Armuriers de Kazanische (Daghestan), 112. Arrivée (l') d'une diligence ; voitures publiques, 42. Boue (la) des rues de Paris, vers 1666, 236. Boulet (le) de Jean de Bueil ; les chemises de Chartres, 75. Enterrements au XVe siècle, 382. Fermes générales (les) ; la Sacquerie de Nantes, 316. Fête (la) du bois Hourdy, 26. Figures symboliques des alchimistes, 383. Livre (un) de lecture du XVIe siècle, 203. Loges (les) maçonniques, 92. Nourrices ; emmaillottements, berceaux, 87, 107. Pain (le) chez les Arabes, 8. Parfums (les) ; leur histoire, leur composition, 7. Pompes funèbres ; mœurs d'autrefois, 229. Problème curieux, 10. Scènes funéraires, à Madagascar, 368. Sonnerie des cloches pendant l'orage, 59. Sur quelques usages du Périgord, 135. Tartares nomades, 72. Vacances et congés dans l'empire romain au IVe siècle, 195. Vente d'une maison au XIIe siècle, 136. Visite à Port-Royal-des-Champs en 1693, 47.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Almogavare (un), peinture d'Oliva, 49. Arrivée d'une diligence, peinture de De la Berge, 41. Au tombeau de Virgile, tableau de Hector Leroux, 385. Décoration des établissements scolaires, à Paris, peintures de Jules Didier à l'Ecole de la rue Louis-Blanc, 12. En pleine pâte, peinture de Monginat, 381. Fragment d'un vitrail de Jean Cousin, 104. Groupe du plafond de l'escalier des ambassadeurs, par Charles Lebrun, 1. Houdon modelant, peinture de Boilly, 17. Inhumation au XVe siècle, miniature du bréviaire Grimani, 221. La Bruyère, portrait du musée de Versailles, 144. Mosaïques (les) de Sousse, 211. Nourrices et berceaux ; miniatures des XIVe, XVe et XVIe siècles, 88, 108. Portrait, par Antonis van Moor, 377. Portraits par Prud'hon, 289, 361. Tête de sainte, d'après Luini, 100.

Dessins, Estampes. — Aanspreker (un), par Morel, d'après Mathias de Sallieth, 169. Almogavare (un), par E. Froment, d'après Oliva, 49. Arbre (l') à encens, par Clément, 341. Arc de triomphe de Pola, par Mlle Lancelot, 357. Arche de Kin-Young-Kouan, par Vuillier, 200. Armes (les) de Lapérouse et de sa famille maternelle, 312. Arrivée d'une diligence, par J. Didier, d'après De la Berge, 41. Au tombeau de Virgile, par Garnier, d'après H. Leroux, 385.

Barbault (mistress), par N. Morel, d'après un camée de Wadgwood, 44. Barbier (un) chirurgien, par Gilbert, d'après une estampe des œuvres de Catz, 77. Bouilly, par Sellier, d'après Boilly, 85. Boussingault, par Vuillier, 129.

Canneliier (le), par Clément, 308. Cavelier de La Salle, estampe ancienne, 395. Chapitre (le) de Port-Royal-des-Champs, par C. Gilbert, 48. Château d'eau (le), à Dijon, par Mlle Lancelot, 37. Château de Maintenon, par Vuillier, 321. Château de Martigné-Bertrand, par P. Vidal, 97. Château et ville de La Rochefoucauld, par Vuillier, d'après une gravure de Meunier, 45. Costumes de mariées, par P. Vidal, d'après des estampes anciennes, 368, 369, 372, 373. Croquis par Topffer, 136, 328, 390.

En pleine pâte, par Vuillier, d'après Monginot, 381.

Fac-similé d'une gravure de l'édition de Térence (XVe siècle), 333. Femme samoyède berçant son enfant, par Martin, 277. Forge à Kazanische (Daghestan), gravure de Thiriat, 113. Fosse (la) aux ours, à Berne, par de Bar, 76. Frédéric le Grand, sa silhouette, 180 ; à cheval, d'après Chodowiecki, 181. Frœlich (Joseph), par Garnier, d'après Boetius, 81.

Groupe du plafond de l'escalier des ambassadeurs, à Versailles, par E. Froment, d'après Charles Lebrun, 1.

Hammarby, maison de campagne de Linné, par de Bar, 69. Houdon, modelant, par E. Garnier, d'après Boilly, 17.

Intérieur de l'église Saint-Zénon, à Vérone, par Barclay, 257.

Jabiru (le) par Juillerat, 105. Janot ou les battus paient l'amende, par Garnier, d'après des estampes anciennes, 56, 57. Jeune fille malgache déclamant sur le tombeau de sa famille, par Martin, 369. Juif algérien filant de la laine, par Thiriat, 33.

Kasbek (le mont), par Martin, 73. Kouan, station de la passe de Nan-k'éou, par Lancelot, 197.

La Bruyère, d'après l'estampe de Drevet, 145. La Bruyère, par N. Morel, d'après le portrait du musée de Versailles, 144. Laitron commun, par Clément, 32. Lantara et un petit pâtissier, par Claverie, 5. Lézard (le) cornu, par Juillerat, 21. Loge maçonnique, à Paris en 1740, d'après une gravure du temps, 93.

Macéron (le), par Clément, 80. Mme Georges Anthony et ses enfants, par Claverie, d'après Prud'hon, 289. Maison des Bossuet, à Seurre (Côte-d'Or), par de Bar, 225. Maison où est né Lamartine, à Mâcon, par de Bar, 208. Mauvais (un) rêve, croquis par Topffer, 136. Meule (une) arabe en Palestine, par de Drée, 9. Michallon (Claude), caricature par le peintre Drouais, 301. Miséricorde de la chapelle du château de Gaillon, par Valentin, 288. Mosaïques de Sousse, par Sellier, 212, 213. Motif de décoration ; cheminée sculptée au musée Carnavalet, par Mlle Lancelot, 64. Musée (le) de Grenoble, vestibule, bibliothèque, par Mlle Lancelot, 24, 25. Musée du Trocadéro ; femme samoyède berçant son enfant, par Martin, 277. Musée du Trocadéro ; une miséricorde de la chapelle du château de Gaillon, par Valentin, 288. Musée (le) Guimet, par Normand, 329.

Nematocarcinus gracilipes, par Clément, 224. Nourrices et berceaux, par P. Vidal, 88, 108. Nous sommes sept, par Garnier, 209. Nouveau (le) musée du Luxembourg, par Paris, 292.

Palais du parlement, à Ottawa, par Vuillier, 189. Pendule boule-parapluie, 305. Personnages de la *Petite ville*, comédie de Picard, par P. Vidal, 256. Pharmacie (la) de Michel Schupbach, à Langnau (Suisse) en 1778, d'après une estampe du siècle dernier, 313. Plan actuel de Jérusalem, 297. Plan de Jérusalem, d'après un manuscrit du XIIe siècle, 296. Plan de la ville de Saint-Jean-de-Losne, dessin du grand Condé, 360. Poignard gaulois et poignard romain, 124. Porte de la passe de Nan-k'éou, par A. de Bar, 196. Porte de Pataling (Chine), par de Bar, 232. Porte de Saint-Zénon, à Vérone, par Sellier, 249. Portrait de Fauriel par Mme de Condorcet, par Morel, 389. Portrait par Antonis van Moor, par Vuillier, 377. Portrait (un) par Liotard, au musée du Louvre, 121. Portraits par Prud'hon, 289, 361.

Rage et placidité, croquis de Topffer, 392. Rapide de la *Guitare* (Chine), par Vuillier, 216. Repas (le) des serpents au Muséum, par Clément, 241. Retour à la tente ; Samoyèdes, par Martin, 276. Retraite de Russie ; deux soldats, par Gilbert, d'après Géricault, 185. Ruines du palais d'Eté, par Lancelot, 233.

Sacquerie de la ferme générale de Nantes, par Gilbert, 316. Saint-Pierre (Vue de), par de Bar, 229. Sainte Cécile, bas-relief de Donatello, par Froment, 273. Shakspeare, par Vuillier, d'après le portrait de la collection Chandos, 345. Silhouette de Frédéric le Grand à dix-huit ans, 180. Statue de Paoli, à Corte, par N. Morel, 153. Statue de Pierre Belon, par Filleul, au Mans, par Morel, 285.

Tartares nomades, par Martin, 73. Têtes (les) parlantes, par Garnier, d'après une ancienne estampe, 193. Topinambour (le), par Clément, 117. Tour (la) de Liebfrauenberg, par A. de Bar, 128. Trois sur trois cents, par Giacomelli, 65. Types malgaches, par Martin van Maël, 264.
Vendanges (les), par Bodmer, 281.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Botanique. — Arbre (l') à encens, 340. Cannellier (le), 309. Laitron (le), 32. Maceron (le), 80. Noix (la) de kola, 131. Topinambour (le), 116.

Géologie. — Houille (la) dans les régions polaires, 92. Profondeurs de la mer, 147, 164. Qu'y a-t-il au centre du globe? 326. Statistique terrestre; répartition de la température à la surface du globe, 287.

Mécanique. — Automates parlants, 192. Mélographe (le) et le mélotrope, 10. Profondeurs de la mer; instruments de sondage, 147, 164. Téléphonie domestique, 243. Tour (la) de 300 mètres, 139.

Physique, Chimie. — Air (l') que nous respirons, 324. Avis télégraphiques du temps, 307. Bésicles d'épreuve, 72. Cabriolet à vapeur, 120. Chimie, 272. Fluor (le); un nouveau corps simple, 301, 334. Gaz (les); comment on les solidifie, 30. Illusions d'optique, 59. Mesure d'une pièce d'eau, 61. Progrès de la photographie, 277. Sonner les cloches pendant l'orage; clochers frappés par la foudre, 195. Transparence de l'eau des lacs, 327. Voyage (un) magnétique en Orient, 223, 270.

Zoologie. — Escargot (l'), 262. Fourmis (les), 262. Jabiru (le) ou cigogne géante, 105. Lézard (le) cornu, 20. Nematocarcinus (le) gracilipes, 224. Pluie de sang, 287. Repas (les) des serpents au Muséum, 241. Sympathie (la) chez les bêtes, 262, 294, 318, 331, 367, 379, 398. Théorie de Darwin sur l'origine des espèces, 71. Vue (la), l'odorat et l'ouïe chez les insectes, 341.

SCULPTURE.

Buste de Marc-Aurèle, 393. Cheminée sculptée au musée Carnavalet, 64. Enfant emmaillotté, sculpture de la cathédrale de Chartres, 108. Fête (la) des bonnes gens, groupe en biscuit de Sèvres, 405. Glyptique (la), 135. Médaille du centenaire de M. Chevreul, par Roty, 168. Miséricorde (une) de la chapelle de Gaillon, 288. Nous sommes sept, sculpture du XVIIe siècle, 209. Porte de Saint-Zénon, à Vérone, 249. Sainte Cécile, bas-relief de Donatello, 273. Statue de Pierre Belon, par Filleul, 285. Statue de Paoli, à Corte, 153. Victoire (la) de Samothrace, 132.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1888

Abbadie (d'), 224, 270.
Alexandre (Ch.), 52, 349.
Bachelin (A.), 187, 210, 230, 246.
Barthélemy Saint-Hilaire, 393.
Bentzon (Th.), 14, 38, 351.
Bertrand (Al.), 124, 132, 211.
Bouchot (H.), 87, 107, 219, 352, 371, 373.
Brongniart (Charles), 20, 106, 147, 241, 284.
Caer (Th. de), 258, 290.
Charton (Edouard), 1, 5, 19, 23, 37, 42, 67, 72, 86, 92, 97, 100, 104, 122, 126, 130, 147, 164, 171, 236, 263, 273, 289, 294, 300, 307, 313, 326, 345, 361, 368, 407, 408.
Colomb (Mme), 2, 35, 51, 74, 137, 215, 239, 254, 310, 322, 338.
Curzon (H. de), 154, 320.
Damman, 277.
Delavigne (Germond), 49.
Denis (Ferdinand), 62.
Des Essarts, 23, 333.
Falize, 183.
Flammarion (Camille), 27, 110.
Foncin, 208.
Garnier (Édouard), 17, 40, 54, 71, 142, 192, 203, 209, 335, 375, 404.
Garrisson, 316.
Girardin (Jules), 65, 78, 106, 122, 166, 280, 315, 330, 370.
Guignet, 59, 63, 72, 116, 205, 291, 303, 319.
Hélène (Maxime), 248, 257.
Imbault-Huart, 158, 175, 196, 215, 231.
Jacottet, 227, 296.
Janet (Paul), 135.
Jewett (Sarah), 46, 58, 82, 114, 133.
Lafaye (Suzanne), 44, 153.
Lafaye (Georges), 396.
Laffitte (Paul), 407.
Larbalétrier (Albert), 103.
Lassus (Augé de), 260, 342, 354.
Lefebvre (E.), 10, 11, 30, 191, 251, 287, 301, 327, 335.
Lesbazeilles (Eugène), 8, 32, 47, 75, 80, 84, 143, 178, 179, 185, 201, 206, 226, 236, 262, 294, 310, 331, 341, 367, 398.
Maubry (Victorien), 26.
Maunoir, 183.
Margollé, 306.
Marin (Aylic), 33.
Martin, 112.
Merlet (Lucien), 61, 75, 90, 101, 112.
Merlet (René), 136.
Nansouty (Max. de), 139.
S. (André), 70.
Saglio (Edmond), 132, 300.
Salmon, 135.
Toutain (D^r), 131.
Vaulabelle (Alfred de), 9, 60, 102, 174, 238, 243, 251, 266, 324, 349, 363, 400.
Zurcher, 306, 358.

FIN DES TABLES

Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — Eugène Best, Administrateur délégué et Gérant

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00676 1700